This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

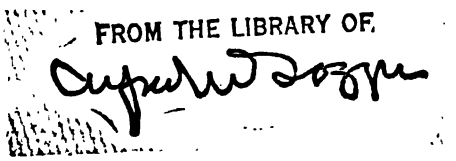
TOZZER LIBRARY
TZ 1561 8

This book is
FRAGILE.
Please handle with care
and do not photocopy.

Duplicate pages
can be obtained from
the microfilm version
available here at Tozzer.

Thanks for your
help in preserving
Harvard's library collections.

Hans Horn



QUINZIÈME SESSION

DU

Congrès International des Américanistes

QUÉBEC, 1906

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

XV^e SESSION

TENUE À QUÉBEC EN 1906

QUÉBEC
DUSSAULT & PROULX, IMPRIMEURS

1907

Harvard Depository
L 50 C, 150, 3

RECEIVED
JUL 20 1978
TOZZER LIBRARY
PEABODY MUSEUM

MICROFILMED
AT HARVARD

COMPTE RENDU

DU

Congrès International des Américanistes

TENU À QUÉBEC, DU 10 AU 15 SEPTEMBRE 1906

XV^e^ SESSION

TRANSMISSION DES POUVOIRS

Par décision du Comité d'Organisation du Congrès International des Américanistes de Stuttgard, en date du 23 août 1904, un comité composé de M. le Dr R. Bell, d'Ottawa, de Mgr J.-C. K.-Laflamme, de Québec, et de M. David Boyle, de Toronto, a été chargé d'organiser la 15^e^ Session du Congrès.

COMMISSION D'ORGANISATION

PATRON

Son Excellence M. le Comte Grey, G. C. M. G., gouverneur général du Canada, Ottawa.

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Son Honneur Sir L.-A. Jetté, K. C. M. G., lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, Québec.

BUREAU

PRÉSIDENT

BELL (le Dr R.) du Service géologique de la Puissance du Canada.

VICE-PRÉSIDENTS

LAFLAMME (Mgr J.-C. K.-) M. A., Chevalier de la Légion d'Honneur, professeur à l'Université Laval.

BOYLE (David), directeur du Musée provincial, Ontario.

PYNE (l'honorable R.-A.) Ministre de l'Instruction publique de la Province d'Ontario.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

DIONNE (le Dr N.-E.) docteur ès Lettres, membre de la Société Royale du Canada, bibliothécaire de la Législature de la Province de Québec.

TRÉSORIER

GAGNON (Alphonse) fonctionnaire au département des Travaux publics de la Province de Québec.

MEMBRES

BEEMAN (T. W.) Perth, Ont.

BELL (Chs-N.)

BRYCE (Rév. G.) Winnipeg.

CHAMBERLAIN (Professeur A.-F.) professeur à l'Université Clark, Worcester, Mass.

DECELLES (A.-D.) LL.D., M. S. R. C., bibliothécaire du parlement de la Puissance du Canada, Ottawa.

DOUGHTY (A.-G.) LL. D., M. S. R. C., archiviste en chef de la Puissance du Canada, Ottawa.

DRUMMOND, S. J. (Rév. P.) St-Boniface, Man.

GAGNON (Philéas) archiviste, Québec.

GOSSELIN (l'abbé Amédée) professeur d'histoire du Canada à l'Université Laval de Québec.

GOUIN (l'honorable Lomer) Premier Ministre de la Province de Québec.

HUARD (l'abbé V.-A.) directeur du musée de la Province de Québec.
HUNTER (A.-F.) Barrie, Ont.
JAMES (C.-C.) M. S. R. C., député ministre d'agriculture de la Province d'Ontario.
JOLY DE LOTBINIÈRE (Sir Henry) ancien Lieutenant-Gouverneur de la Colombie Britannique.
KANE (S.-W.) directeur du musée de la Province du Nouveau-Brunswick.
LACOMBE, O. M. I. (Rév. Père), Calgary.
LEMOINE (Sir James M.) M. S. R. C., Québec.
LEMOYNE, O. M. I. (Rév. Père), Maniwaki.
MAIRE DE QUÉBEC (Son Honneur le) M. J.-G. Garneau, professeur à l'Université Laval, Québec.
MCCALLUM (A.-R.) professeur à l'Université de Toronto.
MORICE, O. M. I. (Rév. Père), Lac Stewart, C. A.
PEARS (H.) directeur du musée de la Province de la Nouvelle-Ecosse.
RECTEUR (Mgr le) de l'Université Laval.
RECTEUR (M. le) de l'Université McGill.
RECTEUR (M. le) du Collège Bishop.
ROUILLARD (E.) fonctionnaire au département des Terres de la Couronne de la Province de Québec.
ROY (J.-E.) LL. D., M. S. R. C., Lévis.
ROY (P.-G.) fonctionnaire au palais de justice, à Québec, Lévis.
ROY (l'honorable R.) Secrétaire de la Province de Québec.
SICOTTE (l'honorable L.-W.) Juge de la Cour des Sessions de la Paix, président de la Société des numismates, à Montréal.
SULTE (B.) M. S. R. C., ancien fonctionnaire civil à Ottawa.
TESSIER (Cyrille) N. P., Québec.
TURGEON (l'honorable A.) Ministre des terres de la Couronne de la Province de Québec.
WATSON (Lawrence).
WINTEMBERG (W.-J.) attaché au musée de la Province d'Ontario.
WOOD (W.) M. S. R. C., Québec.

LISTE DES MEMBRES DU CONGRÈS

DÉLÉGATIONS

ALLEMAGNE

EHRENREICH (le professeur Dr Paul) délégué de la Société d'Anthropologie et d'Ethnologie de Berlin.

SELER (le professeur Dr Eduard) délégué de la Société d'Anthropologie et d'Ethnologie de Berlin, et du gouvernement royal de Prusse.

ANGLETERRE

HADDON (le Dr A.-C.) F. R. S., délégué de la Société Royale de Géographie, de Londres, de l'Institut Anthropologique de Grande Bretagne et d'Irlande, et de la Société des Antiquaires de Cambridge.

MCIVER (David Randall) M. A., délégué de la Société Royale de Géographie de Londres.

BELGIQUE

LECLERCQ (Jules) membre de la classe des lettres de l'Académie belge, délégué du gouvernement de Belgique et de l'Académie.

CANADA

CARRIER (L.-N.) N. P., régistrateur, délégué de l'Alliance Française, section de Montréal.

BOUCHER DE LA BRUÈRE (l'honorable) surintendant de l'Instruction publique de la Province de Québec, délégué de l'Institut Canadien de Québec.

DUMOULIN (P.-B.) caissier de la banque Molson, président de l'Institut Canadien, délégué de l'Institut.

LANGELIER (l'honorable Charles) shérif de Québec, délégué de l'Institut Canadien.

ROY (Ferdinand) avocat, docteur en droit, délégué de l'Institut Canadien.

WURTELE (F.-C) délégué de la Société Littéraire et Historique de Québec.

TESSIER (Cyrille) notaire, délégué de la Société du Parler Français, Québec.

CHAPAIS (l'honorable Thomas) LL. D., M. S. R. C., Chevalier de la Légion d'Honneur, délégué de la Société Royale du Canada.

LAFLAMME (Mgr J.-C. K.-)M. S. R. C., délégué de la Société Royale du Canada.

POIRIER (l'honorable Pascal) sénateur, M. S. R. C., délégué de la Société Royale.

ROY (J.-E.) N. P.,LL. D.,M. S. R. C.,délégué de la Société Royale.

MATHIEU (Mgr O.-E.) recteur de l'Université Laval, Chevalier de la Légion d'Honneur, délégué de l'Université Laval de Québec.

ECOSSE

CAMERON (Murdoch) M. A. M. D., professeur à l'Université de Glasgow, délégué de la même université.

ETATS-UNIS

WISSLER (Dr Clark) curateur du musée d'ethnologie de New-York, délégué de l'American Museum of Natural History.

STEVENSON (Dr L.-E.) professeur au Collège Rutger de New-Brunswick, New-Jersey, délégué de l'Hispanic Society of America, de New-York.

BOAS (Dr Franz) professeur à l'Université Columbia de New-York, délégué de l'Académie des Sciences de New-York.

HOLMES (Dr W.-H.) chef du bureau d'ethnologie de Washington, délégué de la Smithsonian Institution de Washington.

FRANCE

KLECZKOWSKI (A.) consul général de France en Canada, délégué du ministère de l'Instruction publique de France.

LEJEAL (Léon) secrétaire de la Société des Américanistes de Paris, professeur au Collège de France, délégué du ministère de l'Instruction publique de France, et de la Société des Américanistes de Paris.

PÉRIGNY (le comte Maurice de) délégué de la Société de Géographie de Paris.

ITALIE

DORIA (le marquis Mario) délégué du ministère de l'Instruction publique de Sa Majesté le roi d'Italie.

MEXIQUE

BATRES (Leopoldo) Señor. } délégués du gouvernement
SIERRA (Santiago K.) Señor. } mexicain.

RUSSIE

STERNBERG (Léo) délégué de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg.

JOCHELSON (Waldemar) délégué de la Société anthropologique de l'Université Impériale de Russie, Saint-Petersbourg.

SUÈDE

HARTMANN (C.-V.) directeur de la section archéologique du musée Carnegie de Pittsburg, Pennsylvanie, délégué du gouvernement Suédois.

SOUSCRIPTEURS

ALLEMAGNE

EHRENREICH (le Dr Paul) professeur à l'Université de Berlin, Berlin W., Lutherstrasse, 29.

LEHMANN (le Dr W.) assistant au musée d'ethnographie de Berlin, Berlin W., Nettelbeckstrasse, 11.

PREUSS (le Dr K.-Th.) assistant professeur au Musée für Völkerkunde de Berlin, Berlin, Steglitz, Schlosstrasse, 40.

SELER (le Dr Eduard) professeur à l'Université de Berlin, directeur du département de l'Amérique Centrale au Musée Royal d'Ethnographie de Berlin, Berlin, Kaiser Wilhemstrasse, 3, Steglitz b., Berlin.

SELER (madame) Berlin.

STEINEN Von den (Dr Karl) Directeur du musée royal d'ethnographie de Berlin, Berlin, Steglitz 1, Friedrichstrasse.

ANGLETERRE

BRETON (Mademoiselle Adela) de l'Institut anthropologique de Londres.

HADDON (Alfred-C.) F. R. S., professeur d'ethnologie à l'Université de Cambridge, Inisfall, Hills Road, Cambridge.

HADDON (madame) Cambridge.

HADDON (mademoiselle) Cambridge.

JOCHELSON (Waldemar) Teddington, Middlesex, 4, Somerset Villas, Somerset Road.

LORD (Walter Frewen) Queen Anne's Mansions, Westminster, S. W.

MACIVER (Dr D. Randall) Oxford.

ARGENTINE (République)

ARATA (le Dr Pedro-N.) professeur à la faculté de médecine de Buenos-Ayres, 2261, rue Rivadavia, Buenos-Ayres.

BIBLIOTHÈQUE de l'Université nationale de La Plata.

FORS (Dr Louis-R.) avocat, directeur de la bibliothèque de l'Université nationale de La Plata.

OUTES (Félix-F.) adjoint à la section d'archéologie du musée national de Buenos-Ayres.

PENA (Enrique) 138, rue Esmeralda, Buenos-Ayres.

PENDOLA (Augustin J.) bibliothécaire du musée national de Buenos-Ayres.

CANADA

AHERN (le Dr M.-J.) médecin-chirurgien, professeur à l'Université Laval, 24, rue des Jardins, Québec.

ALLARD (l'honorable Jules) avocat, Conseiller législatif, Ministre de l'agriculture, Saint-François-du-Lac, comté d'Yamaska.

BÉGIN, (Mgr L.-N.) archevêque de Québec, M. S. R. C., Palais épiscopal, Québec.

BÉLANGER, (P.-E.) notaire, 55, rue d'Aiguillon, Québec.

BELL (le Dr R.) Ottawa.

BELL (Madame) Ottawa.

BELL (Mademoiselle Alice) Ottawa.

BELLEAU (Eusèbe) docteur en droit, 34, rue Wolfe, Lévis.

BISSON (Edmour-E.-H.) fonctionnaire public, 230, rue des Fossés, Québec.

BOYLE (David) directeur du musée de la Province d'Ontario, Toronto.

BURNHAM (Hempden) avocat, Peterboro, Ontario.

BRYCE (Rvd George) D. D., LL.D., M. S. R. C., 189, Colony, Winnipeg.

CAMPBELL (Robert) avocat, C. R., fonctionnaire civil, Québec.

CANNON (L.-A.) avocat, 19, rue des Remparts, Québec.

CASGRAIN (P.-B.) avocat, C. R., greffier de la Cour de revision, 4, rue Collins, Québec.

CATELLIER (le Dr L.) professeur à l'Université Laval de Québec, rue Dauphine, Québec.

CHABOT (M.-H.) avocat, député-protonotaire de la Cour Supérieure de Québec, 118½, rue Richelieu, Québec.

CHAMBERS (E.-T.-D.) journaliste, Québec.

CHAPAIS (l'honorable T.) C. L., M. S. R. C., etc., rue Saint-Louis, Québec.

CHAREST (Elzéar) architecte, directeur des Travaux publics de la Province de Québec, 54, rue Richelieu, Québec.

CHARLEBOIS (J.-A.) notaire, docteur en droit, 111, Grande-Allée, Québec.

CHARLEBOIS (madame) Québec.

CHARTRÉ (Charles) fonctionnaire civil, 255, rue Saint-Joseph, Québec.

CLAPIN (l'abbé Georges) Rome, Italie.

COLLÈGE (le) de Montréal, 1181, rue Sherbrooke.

COUTURE (R.-P. Thestime) S. J., Wickwemeking, Iles Manitoulines.

COYNE (J.-H.) M. A., F. R. S. C., régistrateur, président de l'Elgin Historical and Scientific Institute, Saint-Thomas, Ontario.

DARVEAU (Charles) avocat, 28, rue Wolfe, Lévis.

DECAZES (Paul) secrétaire du département français de l'Instruction publique, membre de la Société Royale du Canada, 8, rue Brébeuf, Québec.

DEMERS (l'abbé B.) Hospice Saint-Louis de Gonzague, Québec.

DESCHÈNES (l'abbé Silvio) vicaire à l'église de Beauport.

DÉZIEL (l'abbé A.) curé de Beauport.

DIONNE (le Dr N.-E.) M. D., LL. D., M. S. R. C., bibliothécaire de la Législature, 29, rue Couillard, Québec.

DORION (C.-E.) avocat C. R., docteur en droit, professeur à l'Université Laval, 2, rue Sainte-Angèle, Québec.

DOUGHTY (A.-G.) archiviste en chef de la Puissance du Canada, Ottawa.

DOUVILLE (Mgr J.-A.-I.) professeur au Séminaire de Nicolet.

DUBOIS (l'abbé N.) principal de l'Ecole normale Jacques-Cartier. Parc Lafontaine, Montréal.

DUMOULIN (P.-B.) président de l'Institut Canadien de Québec, 84, rue Saint-Louis, Québec.

DUPAIGNE (l'abbé P.) licencié ès lettres de la faculté de Paris, professeur de sciences au Séminaire de Montréal, Maison des Sulpiciens.

FAGUY (Mgr F.-X.) curé de Québec, 16, rue Buade.

FAIRCHIELD Jr. (G.-M.) 5, rue Saint-Stanislas, Québec.
FILLION (l'abbé) professeur à l'Université Laval de Québec.
FORBES (l'abbé J.-G.) curé de Sainte-Anne de Bellevue, près Montréal.
FORGUES (J.-F.) fonctionnaire civil, 256, rue des Fossés, Québec.
FRASER (Mademoiselle Antoinette) 25, rue Hébert, Québec.
FRÉCHETTE (Achille) fonctionnaire civil, Ottawa.
FRÈRES (les) des Écoles Chrétiennes, (Académie Commerciale) 4, rue Cook, Québec.

GAGNÉ (l'abbé Lucien) curé de Saint-Ferdinand d'Halifax, comté de Mégantic, P. Q.
GAGNON (Alphonse) fonctionnaire civil, 87, rue Berthelot, Québec.
GAGNON (Mgr C.-O.) aumônier de l'Hospice Saint-Charles, Québec.
GAGNON (Ernest) LL. D., M. S. R. C., secrétaire général du département des Travaux publics, 164, Grande-Allée, Québec.
GAGNON (Philéas) archiviste judiciaire, 15, rue Sainte-Julie, Québec.
GARNEAU (J.-G) maire de Québec, Grande-Allée, Québec.
GARNEAU (J.-P.) libraire-éditeur, 48, rue Sainte-Famille, et rue de la Fabrique, Québec.
GASTONGUAY (J.-N.) arpenteur et ingénieur civil, surintendant des travaux de colonisation dans la Province de Québec, 602, rue Saint-Jean, Québec.
GAUVIN (C.-E.) arpenteur et ingénieur civil, surintendant des arpentages, et ingénieur des forces hydrauliques, 11, rue Hamel, Québec.
GELLEY (Émile) avocat, Lévis.
GIGNAC (l'abbé J.-N.) professeur à l'Université Laval.
GOSSELIN (l'abbé Amédée) professeur à l'Université Laval.
GOSSELIN (F.-X.) protonotaire de la Cour supérieure, Chicoutimi.
GOUIN (l'honorable Lomer) avocat, Premier Ministre de la Province de Québec.
GRAVEL (Ludger) 181, rue Saint-Hubert, Montréal.

HAMILTON (le Dr A.) 25, Avenue Bellevue, Toronto.
HARDY (Alexandre) agent général des passagers du chemin de

fer de Québec et Lac Saint-Jean, 43, rue Lachevrotière, Québec.

HARPER (le Dr J.-M.) 3, rue Aberdeen, Richmond Square, Québec.

HÉBERT (Paul) teneur de livres, 42, rue Saint-Patrice, Québec.

HUARD (l'abbé V.-A.) directeur du Musée de la Province de Québec, Palais épiscopal, Québec.

HUDON (R. P. Théophile) S. J., Collège Sainte-Marie, rue Bleury, Montréal.

HUGOLIN, O. F. M. (R.-P.) Maison des Franciscains, Québec.

HUNTER (A.-F.) journaliste, Barrie, Ontario.

INSTITUT (L') Canadien de Québec.

JUTRAS (l'abbé P.-V.) curé de Pontgravé, Tingwick, P. Q.

LA BRUÈRE (l'honorable Boucher de) surintendant de l'Instruction publique, 110, rue Saint-Eustache, Québec.

LAFLAMME (Mgr J.-C. K-) Québec.

LANDRY (l'honorable A.-C.-P.-R.) sénateur, Québec.

LANGELIER (l'honorable François) C. R., LL. D., juge en chef de la Cour Supérieure, 217, Grande-Allée, Québec.

LANGLOIS (Charles-Achille) marchand, 52, rue d'Artigny, Québec.

LANGLOIS (C.-François) ancien fonctionnaire civil, 4, rue Sainte-Anne, Québec.

LAVERY (J.-I.) avocat, 69, rue Saint-Louis, Québec.

LAVOIE (C.-O.) surintendant des ventes au département des Terres et forêts, 65, rue de la Couronne, Québec.

LECLAIRE (Alphonse) directeur de la *Revue Canadienne*, 290, rue de l'Université, Montréal.

LEMOYNE (R. P. Georges) O. M. I., Maniwaki, Haut-Gatineau, P. Q.

LEVASSEUR (Nazaire) fonctionnaire civil, consul du Guatemala, 17, rue Sault-au-Matelot, Québec.

LINDSAY (Crawford-W.-A.) LL. B., avocat, fonctionnaire civil, 85, rue Berthelot, Québec.

LINDSAY (l'abbé L. St-Georges) secrétaire de l'archevêché de Québec, palais épiscopal, Québec.

LORTIE (l'abbé S.-A.) professeur à l'Université Laval, Québec.

MACPHERSON (William-M.) agent d'assurance et agent de paquebots transatlantiques, 73, rue Sainte-Ursule, Québec.

MAGNAN (C.-J.) directeur de *L'Enseignement Primaire*, professeur à l'Ecole normale Laval, 7, avenue des Erables, Québec.

MAROIS (Mgr C.-O.) B. A., D. D., V. G. Palais épiscopal, Québec.

MATHIEU (Mgr O.-E.) M. A., compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges, chevalier de la Légion d'Honneur, officier de l'Instruction publique, recteur de l'Université Laval, Québec.

MILLER (J.-N.) assistant-secrétaire du département de l'Instruction publique, 38, rue d'Artigny, Québec.

MONTGOMERY (Henry) Ph. D., professeur de géologie au Trinity College et curateur du musée de l'université de Toronto, Toronto.

MORICE (R. P.) O. M. I., missionnaire à la Colombie Britannique.

MYRAND (Ernest) régistraire au département du secrétaire de la Province de Québec, 58, rue Sainte-Julie, Québec.

MCLENNAN (Francis) avocat, C.R., 949, rue Dorchester,Montréal.

MCLENNAN (Madame) Montréal.

NADEAU (l'abbé L.-E.) directeur du Petit Séminaire de Québec.

NEILSON (Colonel Hubert) M. D., Neilsonville, près Québec.

PACIFIQUE (R. P.) Capucin, missionnaire chez les Micmacs, Ristigouche.

PELLETIER (l'abbé F.) professeur au petit Séminaire de Québec.

POULIOT (Alphonse) avocat, professeur à l'Université Laval, greffier aux appels, 12, rue Haldimand, Québec.

PRINCE (J.-E.) avocat, professeur à l'Université Laval, 20½ rue Saint-Flavien, Québec.

PYNE (l'honorable R.-A.) ministre de l'éducation, Toronto.

RÉMILLARD (J.-A.) fonctionnaire civil, 19, rue des Remparts, Québec.

RIOPEL (L.-J.) avocat, 21, avenue Sainte-Geneviève, Québec.

RIVARD (Adjutor) avocat, professeur d'élocution à l'Université Laval, 7, rue Hamel, Québec.

ROUILLARD (Eugène) notaire, fonctionnaire civil, 13, rue Hamel, Québec.

ROULEAU (J.-A.) avocat, fonctionnaire civil, 95, rue Saint-Vallier, Québec.

ROULEAU (l'abbé T.-G.) principal de l'École normale Laval, chemin de Sainte-Foy, Québec.

ROUSSEAU (Arthur) médecin, professeur à l'Université Laval, 2, rue Collins, Québec.

ROUSSEAU (l'abbé P.) Sulpicien, séminaire de Saint-Sulpice, Montréal.

ROUTHIER (l'honorable A.-B.) juge en retraite, 73, rue d'Auteuil, Québec.

ROY (l'abbé Camille) professeur au petit Séminaire de Québec.

ROY (J.-E.) notaire, LL. D., M. S. R. C., rue Wolfe, Lévis.

ROY (Ferdinand) avocat, 10, rue du Parloir, Québec.

ROY (P.-G.) fonctionnaire civil, Lévis.

SCOTT (l'abbé H.-A.) curé de Sainte-Foy, P. Q.

SCOTT (J.-G.) Gérant du chemin de fer de Québec et Lac Saint-Jean, 80, rue Saint-Louis, Québec.

SÉMINAIRE de Chicoutimi.
" Nicolet.
" Saint-Charles de Sherbrooke.
" Saint-Hyacinthe.
" Sainte-Marie de Monnoir.
" Sainte-Thérèse.
" Trois-Rivières.

SICOTTE (l'honorable juge L.-W.) 13, avenue Laval, Montréal.

SIMARD (l'abbé Henri) professeur à l'Université Laval, Québec.

SIROIS (Joseph) notaire, 19, rue Couillard, Québec.

SOCIÉTÉ (La) du Parler Français au Canada, Québec.

STRUVE (Nicolas de) docteur ès lettres, conseiller d'Etat, consul impérial de Russie au Canada, 99, rue Saint-Jacques, Montréal.

TACHÉ (E.-E.) arpenteur-géomètre, député-ministre des Terres de la couronne, 52, rue Sainte-Ursule, Québec.

TÊTU (Mgr Henri) Palais épiscopal, Québec.

TESSIER (Cyrille) notaire, 12, rue d'Aiguillon, Québec.

TESSIER (Madame,) Québec.

TREMBLAY (J.) 230, rue des Fossés, Québec.

TRUDELLE (Joseph) fonctionnaire civil, 143, rue Sauvageau, Québec.
TURCOT (J.-M.) M. D., fonctionnaire civil, 6, rue Sainte-Julie, Québec.
TURGEON (l'honorable A.) avocat, officier de la Légion d'Honneur, officier de l'Ordre du roi Léopold, ministre des Terres, 71, rue d'Auteuil, Québec.
TURNBULL (J.-F.) lieutenant colonel, 14, avenue Saint-Denis, Québec.

VASSAL (H.) Industriel, Drummondville, P. Q.
VERRET (A.-H.) auditeur de la Province, Québec.

WEIR, (Hon. W.-A.) C. R., ministre des Travaux publics et du travail de la Province de Québec, B. C. L. de l'Université McGill.
WOOD (William) 59, Grande-Allée, Québec.

DANEMARK

MUSÉE National, Copenhague.

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE

AMERICAN Geographical Society, 15 O. 81eme rue New-York.

BLODGETT (John Taggard) juge de la Cour Suprême de Rhode-Island, Providence.
BOAS (Franz) professeur à l'Université Columbia, New-York.
BOWDITCH (C.-P.) 28, rue State, Boston, Mass.

CHAMBERLAIN (A.-F.) assistant professeur d'archéologie à l'Université Clark, Worcester, Mass.
CURRIER (l'abbé C.-W.) fonctionnaire au Bureau des missions catholiques indiennes, Washington, D. C.
CURTIS (M^{elle} Natalie) 33 O. 69eme rue New-York.

DE CORA (M^{elle} Angel) institutrice à l'école indienne, Carlisle, Pa.
DIXON (R.-B.) professeur d'anthropologie à l'Université Harvard, Cambridge, Mass.
DORSEY (G.-A.) curateur du musée d'anthropologie au Field Columbian Museum, Chicago.

DORSEY (Madame) Chicago.
DUBOIS (Mademoiselle C. Goddard) Waterbury, Conn.

GAUVREAU (l'abbé Emile) Palais épiscopal, St-Paul, Minn.
GEDDES (J.) 12, Somerset, Boston, Mass.
GORDON (G.-B.) curateur d'ethnologie au muséum de l'Université de Pennsylvanie, 33e et Spruce, Philadelphie.
GRAY (L. H.) P. L. D., orientaliste et éditeur, 354, Avenue Summer, Newark, New-Jersey.
GRAY (Madame) Newark, N. J.

HARTMANN (C.-V.) curateur d'ethnologie, au Musée Carnegie, Pittsburg, Pa.
HEYE (George) 52, Broadway, New-York.
HISPANIC Society of America, New-York.
HODGE (F.-W.) ethnolographe, éditeur de l'*American Anthropologist*, bureau d'ethnologie, Washington, D. C.
HODGE (Madame) Washington.
HOLBROOK (L.) P. O. boîte 536, New-York.
HOLLAND (W.-J.) LL. D., directeur du Musée Carnegie, New-York.
HOUGH (Walter) fonctionnaire au Musée National des États-Unis, Washington, D. C.
HRDLICKA (Ales) M. D., fonctionnaire au Musée National des Etats-Unis, Washington.

KROEBER (A.-L.) secrétaire du département d'anthropologie à l'Université de Californie, Collèges affiliés, San Francisco Cal.

LETSON (Elizabeth-J.) S. D., directrice du Musée de Buffalo, société des sciences naturelles, Buffalo, N.-Y.
LINDSEY (Edward) Warren, Pa.

MACCURDY (G.-G.) professeur d'anthropologie et curateur de la collection anthropologique à l'Université Yale, 237, rue Church, New Haven, Conn.
MASON (Madame Charlotte Osgood,) 33 O., 69e rue, New-York
MERRIAM (J.-C.) professeur à l'Université de Californie, Berkeley, Cal.

MOORE (Clarence B.) 1321, Locust, Philadelphie, Pa.

PEABODY Museum de l'Université de Harvard, Cambridge, Mass.
PEPPER (G.-H.) fonctionnaire au Musée d'Histoire Naturelle, New-York.
PHILADELPHIA University Museum, Philadelphie, Pa.
PRINCE (J. Dyneley) professeur à la Columbia University, New-York.
PUTNAM (F.-W.) professeur à l'Université Harvard, Cambridge, Mass.
PUTNAM (Mademoiselle A.-E.) Cambridge, Mass.

SEMPLE (M^elle^ Ellen Churchill) conférencière sur l'anthropologie, 509 O. Avenue Wormby, Louisville, Ky.
SHAHAN (l'abbé T.-J.) S. J., professeur à l'Université catholique de l'Amérique, Washington.
SMITH (Howlan I.) fonctionnaire au Musée d'Histoire Naturelle, New-York.
STEVENSON (E.-L.) Ph. D.,professeur d'histoire au collège Rutger, New-Brunswick, New-Jersey.

THORNDYKE (D^r^ T.-W.) M. D., 22, Newbury, Boston, Mass.
TOZZER (Alfred-M.) professeur d'archéologie (section de l'Amérique Centrale) à l'Université Harvard, Cambridge, Mass.

WINSHIP (G.-Parker) bibliothécaire de la bibliothèque John Carter-Brown, Providence, R. I.
WISSLER (Clark) Ph. D., fonctionnaire au Musée d'Histoire Naturelle, New-York.

FRANCE

BEUCHAT (H.) 19, rue Lhomond, Paris.
BOMAN (Eric) membre de la mission scientifique française en Amérique du Sud et de l'expédition suédoise, membre de la Société des Américanistes de Paris, 18, rue de Constantinople, Paris.

CHARENCEY (le comte H. de) membre de la Société des Américanistes de Paris, 72, rue de l'Université, Paris.

FROIDEVAUX (Henri) docteur ès lettres, bibliothécaire de la Société de Géographie, membre de la Société des Américanistes de Paris, 47, rue d'Angivillers, Versailles.

HAMY (le Dr T.-E.) membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle, conservateur du musée d'ethnographie du Trocadéro, président de la Société des Américanistes de Paris, 36, rue Geoffroy Saint-Hilaire, Paris.

HUMBERT (Jules) docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée de Bordeaux, membre de la Société des Américanistes de Paris, 3, rue de Lamouroux, Bordeaux.

KLECZKOWSKI (Alfred) consul général de France au Canada, 20, rue Sainte-Famille, Montréal.

LEJEAL (Léon) professeur au Collège de France, secrétaire général de la Société des Américanistes de Paris, 14, avenue du Maine, Paris.

LEVASSEUR (E.) directeur du Collège de France, Mers (Somme) Villa Medjé.

LOUBAT (le duc Joseph Florimond de) correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 53, rue Dumont d'Urville, Paris.

PECTOR (Désiré) secrétaire général de la 7e Session du Congrès des Américanistes.

PÉRIGNY (le comte Maurice de) explorateur, 68, rue Lauriston, Paris.

SOCIÉTÉ (La) des Américanistes de Paris, 61, rue de Buffon, Paris.

TERRAGE (le baron Marc de Villiers du) lauréat de l'Institut de France, 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

TURENNE D'AYNAC (le comte de) membre de la Commission Centrale de la Société de Géographie de Paris, de la Société des Américanistes de Paris, etc., 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

VIGNAUD (Henry) premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, président de la Société des Américanistes de Paris, 18, avenue Kléber, Paris.

GUYANE ANGLAISE

BOVALLIUS (Carl) Holmia, Potaro.

DAVIS (l'honorable N.-Darnell) C. M. G., auditeur-général, Demerara, Georgetown.

DAVIS (Mademoiselle) Georgetown.

MEXIQUE

BATRÈS (Leopoldo) inspecteur général des monuments archéologiques de la République de Mexico, Nol Calle del Alamo.

CHAVERO [1] (Alfredo) inspecteur du musée national de Mexico, Mexico, District Fédéral, Avenida Madrid.

SIERRA (K. Santiago) secrétaire du Musée national, Mexico.

PAYS-BAS

PANHUYS (le Jonkheer L.-C. de) fonctionnaire du département des Colonies, La Haye, 157, Paramaribostraat.

SCHMELTZ (le Dr J.-D.-E.) membre de la classe des Lettres de l'Académie de Belgique, Leyden.

PÉROU

MUSÉE (Le) National historique, Lima.

UHLE (Dr Max) directeur de la section archéologique du Musée national historique de Lima, Pérou.

SUÈDE

BIBLIOTHÈQUE (La) de l'Université Royale d'Upsala, Suède.

URUGUAY

MUSÉE National, Montevideo.

(1) Décédé en octobre 1906.

ORDRE DU JOUR DES SÉANCES

VISITES — RÉCEPTIONS — DISCOURS
DÉLIBÉRATIONS

Le dimanche, 9 septembre 1906, à 8 heures du soir, a eu lieu, dans le salon empire du Château-Frontenac, une réunion préliminaire des membres du XV^e^ Congrès International des Américanistes présents à Québec. Cette réunion, plutôt intime, avait été convoquée dans le but de lier connaissance les uns avec les autres. Environ cinquante membres ont pris part à cette soirée amicale, et vers les onze heures, tous se sont retirés, se donnant rendez-vous pour la journée du lendemain.

SÉANCE D'OUVERTURE DU CONGRÈS

Le lundi, 10 septembre 1906, à 10½ heures du matin, a eu lieu dans la salle des délibérations de l'Assemblée législative, à l'Hôtel du Parlement, décorée pour la circonstance de drapeaux anglais, français et canadiens, la séance d'ouverture de la quinzième session.

M. le Dr Robert Bell, président de la Commission d'organisation du Congrès, siégeait à la table d'honneur, ayant, à sa droite, M^gr^ J.-C. K.-Laflamme, l'un des vice-présidents de la même Commission, et à sa gauche, M. le Dr N.-E. Dionne, secrétaire-général. Siégeaient encore à la même table : M. Alphonse Gagnon, trésorier, et MM. le comte de Périgny, Nazaire Levasseur et Eugène Rouillard, secrétaires-conjoints.

Son honneur Sir Louis Jetté, lieutenant gouverneur de la Province de Québec, occupait un fauteuil d'honneur,

ayant, à sa droite, Lady Jetté, Mademoiselle Jetté, Madame Turgeon, Mademoiselle Quigley, Mademoiselle Cécile Garneau, Son Honneur M. le maire Garneau, l'honorable M. A. Turgeon, ministre des Terres, et, à sa gauche, Sa Grandeur Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec, l'honorable M. Lomer Gouin, premier ministre de la Province de Québec, Mgr C.-O. Marois, Vicaire Général de l'archidiocèse de Québec, M. A. Kleczkowski, consul général de France au Canada, Mgr O.-E. Mathieu, recteur de l'Université Laval, etc.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur prononce le discours d'ouverture du XVe Congrès, tout en souhaitant la bienvenue aux Congressistes :

Monsieur le Président,

Monseigneur,

Mesdames,

Messieurs,

Un philosophe, qui eut son heure de célébrité au commencement du siècle dernier, a soutenu, dans un livre fort remarqué dans le temps, que tous les hommes sont également heureux, car tout se compense dans la vie ; tout plaisir se paie en douleur, tout bonheur en malheur et par contre toute douleur se balance par un plaisir, tout malheur par un bonheur qui lui correspond.

Cette doctrine, qui a été appelée " *le système des compensations* ", n'a obtenu, je dois le dire, aucun succès ; elle a même rendu ridicule le nom de son auteur et, pendant des années, elle a été, en France, tant dans les journaux que dans les salons, l'objet de railleries fort spirituelles.

Je croyais donc le système de ce philosophe complètement abandonné ; mais lorsqu'il y a deux jours, un des vice-présidents de ce congrès est venu m'annoncer qu'en ma qualité de président d'honneur, il était de mon devoir, en proclamant officiellement l'ouverture de ces séances, de faire — suivant son expression — un tout petit discours, j'avoue qu'un vilain soupçon a traversé mon esprit et je me suis demandé si Monseigneur Laflamme

n'était pas, au fond, un disciple inavoué d'Azaïs. Comment, en effet, ne pas le supposer, lorsque je le vois d'abord me conférer un honneur immérité, en me choisissant comme président honoraire, puis m'imposer, sans hésitation, une tâche dont je ne saurais m'acquitter convenablement et qui ne peut, dans les circonstances difficiles où elle me place, que tourner à ma confusion.

C'est donc bien le système d'Azaïs que l'on m'applique et je le subis avec d'autant plus de regret, Mesdames et Messieurs, que je n'y puis trouver aucune compensation pour vous.

Messieurs les membres du Congrès,

La ville et la province de Québec vous sont reconnaissantes du grand honneur que vous leur faites en venant aujourd'hui tenir au milieu de nous vos intéressantes réunions et y étudier les graves questions qui font l'objet de vos travaux. Aussi suis-je heureux d'être en ce moment leur interprète pour vous souhaiter la bienvenue et vous dire combien nous sommes flattés du choix que vous avez fait de notre ville pour réunir, dans ses murs, tant de savants distingués.

La science moderne, après avoir tout étudié, est maintenant en quête de sujets nouveaux pour la poursuite de ses investigations. Or, grâce aux facilités nouvelles de voyage et de transport, le monde est devenu si petit, que les études de comparaison s'imposent.

Nous n'avons donc pas lieu d'être surpris, Messieurs, de voir en ce moment les représentants des peuples les plus civilisés du globe, réunis en congrès pour étudier les races sauvages d'autrefois. L'antithèse pourra être remarquée, mais elle ne choquera personne, car la conséquence de ces études sera toujours avantageuse, surtout si nous savons en profiter pour imiter ce que nous trouverons de mieux ailleurs, sans souci de l'humiliation que le rapprochement pourrait parfois nous infliger.

Les questions que vous étudiez, Messieurs, nous intéressent d'ailleurs peut-être plus que tous autres, car c'est de notre continent américain qu'il s'agit et vos recherches au sujet des races anciennes qui l'ont habité, sont pour nous pleines d'actualité, puisque nous avons encore, en plusieurs endroits du pays,

et même très près de nous, quelques survivants de ces peuples disparus.

Nous suivrons donc avec une attention toute spéciale vos délibérations et vos études, espérant, mais sans trop y compter, que le résultat de vos recherches ne vous conduira pas à la conclusion, désagréable pour notre amour-propre, que les sauvages d'autrefois étaient peut-être moins barbares que certains prétendus civilisés d'aujourd'hui.

Mais je m'aperçois, Messieurs, que je m'aventure sur un terrain dangereux et je m'arrête.

Je termine, Messieurs, en vous exprimant au nom de tous les citoyens de cette ville, le vœu sincère que votre séjour à Québec soit assez agréable pour nous donner l'espoir de vous y voir revenir bientôt.

Messieurs, je déclare le XV^e^ Congrès International des Américanistes régulièrement ouvert.

L'honorable M. Gouin, prenant la parole, souhaita à son tour, au nom de ses collègues, la bienvenue aux congressistes. Il rend hommage aux organisateurs du Congrès et il félicite tout particulièrement M^gr^ Laflamme pour la large part qu'il a prise à cette organisation.

L'honorable Premier espère que beaucoup de bien sortira de ces solennelles assises, où siègeront des hommes les plus éminents de l'univers entier. La Province de Québec ne pourra que bénéficier de ces bonnes relations entre personnages de diverses langues et de divers pays. Tous apprendront à se connaître pour se mieux apprécier et davantage s'estimer. Il est décrété dans les statuts du Congrès que les Américanistes ne doivent pas se réunir deux fois au même endroit. L'honorable Premier espère que les membres du XV^e^ Congrès trouveront leur accueil à Québec tellement cordial, qu'ils amenderont leurs règlements de façon à pouvoir siéger de nouveau dans la capitale de la Province.

Son Honneur M. Garneau, maire de Québec, salue à son tour la présence des congressistes en des termes bien accueillants :

Monsieur le Gouverneur,

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Les paroles de bienvenue qui ont été adressées au XV^e^ Congrès International des Américanistes par Votre Honneur et par l'honorable M. Gouin, vous ont dit combien le Canada, et la Province de Québec en particulier, sont heureux de votre présence dans cette partie du continent nord-américain, et elles sont l'expression d'un sentiment qui trouve son écho dans le cœur de tout Canadien qui aime à connaître le passé de ce continent, dont notre pays occupe une si vaste étendue. Mais plus que tous autres, les Québecquois ont lieu de se réjouir et de vous accueillir avec le plus cordial empressement, puisque c'est dans les murs de la vieille cité de Champlain que vous avez voulu vous réunir pour échanger les connaissances qui sont le fruit de vos labeurs et pénétrer plus avant dans l'histoire, les mœurs et coutumes, les arts, les langues, en un mot dans la mentalité des races qui ont peuplé l'Amérique à diverses époques.

Le choix que vous avez fait de notre ville nous honore, et nous nous plaisons à croire que vous trouverez chez nous des choses qui sauront vous intéresser. Québec, en effet, n'est pas banal, et dans ce Nouveau Monde, où les villes se ressemblent toutes plus ou moins, il a su conserver un cachet à part, qui fait deviner qu'il est fier de ses origines et de son passé, du rôle qu'il a joué dans l'histoire de l'Amérique du Nord et que, pour les villes comme pour les hommes, la richesse matérielle n'est pas l'unique bien. Une chose surtout vous frappera : il est curieux, en effet, et profondément intéressant pour celui qui étudie la vie des peuples, de trouver ici une ville bien française par son aspect, peuplée par une race qui, tout en étant profondément attachée aux institutions britanniques, a su conserver le type ethnographique, la langue, les traditions, l'âme, en un mot, de la patrie de ses ancêtres. Cette petite poignée de Français isolée depuis un siècle et demi au milieu des races étrangères, a

grandi en gardant fidèlement le culte de ses vieilles traditions, en maintenant haut et ferme la fierté de ses origines, tout en s'assimilant les idées politiques et constitutionnelles de ses vainqueurs d'hier, devenus ses compatriotes et amis d'aujourd'hui. Vous êtes ici au berceau et au foyer de la race canadienne-française. Depuis le jour où son illustre fondateur, Samuel de Champlain, posa les assises de la première " abitation ", Québec est toujours resté, au point de vue ethnographique, la ville française de l'Amérique, et pour ceux qui arrivent des vieux pays d'Europe par la voie du St-Laurent, elle semble être le trait-d'union qui relie l'ancien monde au nouveau. C'est en son nom que j'ai l'honneur de vous dire aujourd'hui, unissant dans une même pensée les deux grandes races dont nous relevons, "Welcome" ! Soyez les bienvenus !

Au nom des délégués, M. le Dr Edward Seler, professeur à l'Université de Berlin, remercie les représentants officiels de l'autorité politique et civique de leur chaleureux accueil.

M. le Dr R. Bell résume en peu de mots le but de la réunion des Américanistes. Il s'agit, dit-il, de faire connaître les coutumes, les mœurs, les conditions sociales, ethnographiques et religieuses des peuples indigènes de l'Amérique antérieurement à sa découverte par Christophe Colomb; pourquoi les Indiens se contentaient de vivre simplement plutôt que de chercher la fortune dans l'exploitation des richesses naturelles qui s'offraient à eux. La Société des Américanistes est encore peu connue au Canada, mais il espère que ce congrès contribuera à propager le goût des recherches préhistoriques parmi nos hommes d'études. Québec a été choisi de préférence à toute autre ville du Canada, parce que l'on savait d'avance que l'on y rencontrerait une population sympathique, des missionnaires versés dans la connaissance des langues des indigènes, de leurs traditions et de leurs caractères particuliers. M. le Docteur ajoute, en terminant, qu'il est un

de ceux qui ont contribué à ce choix, et il croit avoir raison de s'en féliciter.

Mgr Laflamme rend ensuite compte des travaux du comité d'organisation, et s'exprime comme suit :

Monsieur le Gouverneur,

Mesdames et Messieurs,

Avant de remettre entre vos mains, Messieurs les congressistes, l'organisation définitive de vos travaux, je demande la permission de vous exposer succinctement ce qui a été fait par ceux à qui avait été confié l'honneur de tracer les grandes lignes du programme à suivre pendant la présente session, et de préparer la partie matérielle de nos séances.

Le comité canadien nommé à Stuttgard se composait de membres dispersés, on pourrait dire, aux quatre coins de notre pays. Il en est résulté, nécessairement, que ses réunions ont été difficiles, et qu'il a fallu en venir à constituer un comité local composé du secrétaire général, du trésorier et du vice-président, comité à qui ont été confiés les détails des arrangements matériels à prendre pour assurer, dans la mesure du possible, le bon fonctionnement de la présente session.

Quant à la partie que j'appellerais intellectuelle, celle qui se rapporte à la préparation et au choix des mémoires, à leur classement logique, etc., il me fait plaisir de dire bien haut que Monsieur le Dr F. Boas, de New-York, nous a été d'un puissant secours. Il s'est mis à notre entière disposition. Et, grâce à son zèle, aux connaissances profondes qu'il possède sur toutes les choses de l'Américanisme, nous avons été à même de préparer un programme qui, nous l'espérons, fera assez bonne figure parmi ceux des congrès précédents. Nous lui offrons ici nos plus sincères remerciements.

Permettez-moi, avant d'aller plus loin, de mentionner un fait qui est de nature à donner à l'ensemble de nos travaux un cachet à part. Je veux dire le nombre relativement grand de mémoires que nous avons pu recueillir des missionnaires, soit catholiques, soit protestants. En entendant la lecture de ces études, vous vous convaincrez que ces ouvriers de la bonne parole ne limitent pas strictement leur zèle à répandre autour

d'eux les bienfaits de l'idée religieuse. Vous verrez qu'ils savent regarder à côté, et observer avec une grande perspicacité et une exactitude égale tout ce qui a trait aux langues, aux coutumes, anx mœurs et à l'organisation sociale des peuplades qu'ils évangélisent. Leurs écrits ont sans aucun doute une saveur particulière, puisqu'on n'y trouve jamais que l'écho de choses vécues, d'observations personnelles. Ce sont donc, dans la force du terme, des matériaux de toute première main.

A eux, comme à tous ceux qui d'autre part nous ont donné leur précieux concours, nous offrons la sincère expression de notre gratitude.

Cette bonne volonté, rencontrée par les organisateurs dans les rangs des américanisants d'Amérique et d'Europe, était un heureux présage de l'accueil sympathique que nous réservaient les autorités constituées du Canada, de la province et de la ville de Québec. Son Excellence Lord Grey, gouverneur-général du Canada, a très gracieusement consenti à nous honorer de son patronage. Il aurait volontiers assisté à nos séances, si les devoirs officiels ne l'avaient pas obligé de faire un long voyage dans l'Ouest, précisément à l'époque fixée pour la réunion du Congrès. Son absence sera moins regrettée, grâce au fait que nous voyons aujourd'hui notre président d'honneur, Sir Louis Jetté, le sympathique lieutenant-gouverneur de Québec, ouvrir en personne les assises solennelles de notre Congrès. J'ajouterai que Sir Louis a poussé la bienveillance plus loin encore, car c'est en grande partie à ses sollicitations et à ses instances que nous devons de voir, sur la liste de nos travaux, une étude très remarquable sur l'état social des Ten'as, faite par son fils, le R. P. Jules Jetté, S. J., missionnaire chez les peuplades du Yukon. Sir Louis est donc, j'oserais dire, un des nôtres, et nous sommes très sensibles aux marques de sympathie qu'il ne nous a pas ménagées.

D'ailleurs, vous serez vous-mêmes en mesure d'apprécier la large hospitalité de notre lieutenant-gouverneur, et vous constaterez avec quelle délicatesse de tact et quelle générosité on sait faire les choses à Spencer Wood.

Cette liste d'amis se continue toujours brillante avec les noms de nos ministres du gouvernement fédéral qui ont assuré, par une généreuse allocation, la publicatiòn de nos mémoires. Les ministres locaux, de leur côté, non contents de solder une

large part de nos dépenses d'organisation ont encore mis à notre disposition les vastes et magnifiques salles où nous tiendrons nos séances.

Deux livres vous seront distribués pendant le Congrès qui se rapportent l'un et l'autre à la géographie et aux reliques indiennes du Canada. Le premier est dû à la générosité du gouvernement de Québec, le second nous est offert par le gouvernement d'Ontario. Ces deux ouvrages, écrits par des spécialistes entendus, ont une valeur particulière, digne de ceux qui les donnent et de ceux à qui ils sont offerts.

La ville de Québec, par la voix de Son Honneur le Maire et des autorités municipales, vous venez de l'entendre, vous souhaite une cordiale bienvenue. La fête de nuit qu'elle vous donnera dans le cours de la semaine, vous en sera une preuve évidente.

Enfin l'Université Laval, le principal centre d'instruction du Canada français, prend sa large part, veuillez le croire, de la joie générale de nos concitoyens. Monseigneur le Recteur vous le dira lui-même lorsqu'il aura l'honneur de vous recevoir dans ses salons. C'est grâce à l'Université que des collègues, aussi zélés que dévoués, ont pu préparer cette exposition de reliques indiennes que vous trouverez dans une autre salle. L'Université a ouvert toutes grandes les portes de ses musées, et on a puisé à pleines mains dans ses collections. Le reste a été fourni par un certain nombre d'amateurs de la ville de Québec.

Dirais-je, en terminant, un mot des excursions inscrites au programme ? La première, celle du Cap Tourmente, vous est offerte par le Comité d'organisation. Vous pourrez y voir un coin de la campagne française, conservée telle quelle depuis l'époque du régime français, avec toute sa saveur de terroir.

La seconde, si elle se fait, nous la devons à la munificence de l'honorable L.-P. Brodeur, ministre de la marine, qui met à notre disposition un des bateaux du gouvernement, afin de permettre aux Congressistes de faire plus ample connaissance avec notre beau fleuve et les villages pittoresques qu'il arrose. J'ai dit : si elle se fait, car, du moment qu'il s'agit de choses de la marine, il faut toujours compter avec l'imprévu, les cas de force majeure et les nécessités du service officiel. Espérons qu'aucun de ces obstacles ne surgira mal à propos.

Voilà ce que le Comité local a fait. Certes, nous n'avons

pas la prétention de croire que tout est irréprochable. L'organisation d'un congrès international est une chose trop complexe, hérissée de trop d'inconnues, pour que nous ayons la bonhomie d'affirmer qu'il n'y aura pas de lacunes plus ou moins grandes, que des difficultés imprévues ne surgiront pas au dernier moment, capables de causer plus ou moins d'ennuis. Tout de même, laissez-nous vous affirmer que nous avons fait notre possible, et si ces ennuis dont je viens de parler se présentent, veuillez les attribuer à notre inexpérience plutôt qu'à un manque de bonne volonté.

Mgr Laflamme annonce ensuite à l'auditoire que le Comité d'organisation a préparé une exposition de choses indiennes dans un alcove de la cour centrale de l'hôtel du Parlement. On y trouvera des manuscrits sauvages anciens, des haches, pipes, wampums, etc. Cette exposition restera ouverte tous les jours de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

M. le Dr Seler dépose sur la table d'honneur le compte rendu du XIVe Congrès des Américanistes tenu à Stuttgard, en 1904.

Le secrétaire général fait la lecture de quelques articles du règlement et soumet à l'approbation des Congressistes la liste suivante des officiers recommandée par le Conseil :

Président : — M. le Dr R. Bell, Ottawa.

Vice-présidents : — Mgr Laflamme, Québec ; M. Léon Lejeal, Paris ; M. le Dr E. Seler, Berlin ; M. le marquis Doria, Rome ; Senor Leopoldo Batrès, Mexico.

Secrétaire-général : — M. le Dr N.-E. Dionne, Québec.

Secrétaires-adjoints : — MM. le comte Maurice de Périgny, Paris, le Dr McIver, N. Levasseur et Eugène Rouillard, Québec.

Trésorier : — M. Alphonse Gagnon.

Conseil : — MM. A. Kleczkowski, Montréal ; le Dr C.-V. Hartmann, Pittsburg ; J. Leclerc, Bruxelles ; F. Boas, New-York ; le Dr P. Ehrenreich, Berlin ; l'honorable

M. B. de la Bruère, Québec ; Senor Santiago Sierra, Mexico; le Dr A.-C. Haddon, Cambridge ; Cyrille Tessier, Québec ; J.-E. Roy, Lévis ; A.-F. Chamberlain, Worcester, Mass.

Et la séance est levée à midi et demi.

SÉANCE DU LUNDI APRÈS-MIDI

10 SEPTEMBRE

PRÉSIDENCE DE Mgr LAFLAMME

Le même jour, à 2½ heures de l'avant-midi, les membres du Congrès International des Américanistes se sont réunis dans la salle des délibérations de l'Assemblée législative.

En ouvrant la séance, Mgr Laflamme prononce l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

C'est un grand honneur pour la province et la ville de Québec d'avoir été choisies pour donner l'hospitalité au XVe Congrès International des Américanistes. Des bouches plus autorisées que la mienne vous l'ont dit ce matin, et soyez sûrs qu'elles n'ont été que l'écho fidèle de tous les habitants du Canada.

Permettez-moi d'ajouter que l'honneur de voir la préférence accordée de votre part à notre ville nous a été d'autant plus sensible qu'il était plus inattendu. Jusqu'ici vous avez siégé le plus souvent dans les grandes capitales d'Europe et d'Amérique, dans des centres où les spécialistes, vos confrères, ne manquent pas. Partout, vous vous trouviez, pour ainsi dire, en famille, en compagnie d'autres savants capables de discuter et d'approfondir avec vous toutes les questions qui sont de votre ressort. Québec ne pouvait vous offrir rien de tel. Parmi nous, le

nombre des américanistes est relativement restreint, et voici pourquoi.

Les travaux de science pure ne se développent à leur aise que là où ils rencontrent trois facteurs principaux, qui sont tous les trois nécessaires, quoiqu'à des degrés divers, à l'entière floraison des études scientifiques. Je veux dire : le talent, les loisirs et les ressources de toute nature. Chez vous, Messieurs, ces trois choses ne manquent pas. Ici, je dois vous avouer qu'il n'en est pas tout à fait ainsi. Dans notre jeune Canada, alors que la question de la subsistance de chaque jour prime encore trop toutes les autres, les conditions sont bien différentes. Si le talent ne fait pas défaut — et laissez-moi l'illusion de le croire — les loisirs sont plus rares. Ces loisirs surtout que requièrent des études hautement spécialisées qui, d'elles-mêmes, n'assurent pas à leurs adeptes les choses nécessaires à la vie quotidienne. Nous sommes obligés de courir au plus pressé et de nous occuper, en première ligne, des nécessités urgentes du moment, et la science américaniste, étant d'un rapport relativement restreint, passe nécessairement au second, quelquefois au troisième plan.

Que vous dirais-je des ressources sur lesquelles pourraient compter nos américanistes de vocation, soit au point de vue pécuniaire, soit au point de vue documentaire ? L'histoire en serait fort courte. A part l'aide officielle des Gouvernements — quand ceux-ci veulent bien s'occuper de ces questions — les ressources pécuniaires se réduisent à rien. Au point de vue des documents, ceux qui sont conservés dans nos archives se limitent nécessairement à ceux de notre pays. Ils sont, j'aime à le dire, assez riches et assez nombreux, mais le cadre qu'ils embrassent est nécessairement restreint, et les Américanistes canadiens doivent, bon gré mal gré, se contenter d'études locales laissant de côté ce qui regarde les autres pays de l'Amérique.

Voilà pourquoi, dans la préparation de ce Congrès, nous avons tenu à avoir sur la liste des Mémoires, aussi nombreux que possible ceux des missionnaires qui sont éparpillés un peu partout dans l'Amérique canadienne. Les choses qu'ils nous diront sur les peuplades qu'ils évangélisent seront très intéressantes, le plus souvent très neuves, et nous espérons que l'allure qui en résultera pour le volume de nos Mémoires ne lui enlèvera rien de sa valeur. Le Congrès ayant choisi le Canada et Québec

pour sa quinzième réunion, vous ne devrez pas être trop étonnés que l'on vous parle du Canada et de Québec plus qu'on ne l'a fait dans les Congrès précédents.

A ce propos, laissez-moi vous dire que nous aurions beaucoup désiré vous offrir des travaux sur les peuplades de l'extrême Nord. Leurs langues, leurs mœurs, leurs coutumes, etc., sont encore à peu près inconnues, au moins du grand public, et les renseignements que nous aurions reçus des missionnaires vivant avec elles depuis des années auraient été très précieux. C'est dans ce but qu'en août 1905, j'écrivais à Monseigneur Grouard, Vicaire Apostolique d'Athabaska, lui demandant de mettre ses collaborateurs à l'œuvre au profit de notre Congrès. Le service postal dans ces contrées perdues est évidemment très lent et très difficile puisque ma lettre, après avoir suivi l'évêque missionnaire pendant tout l'hiver, ne l'a rejoint qu'en mai 1906, dix mois après. Le seize de ce dernier mois, il me répondait :

" Je reçois maintenant seulement votre lettre du sept août dernier. Cela vous montre combien les communications sont difficiles dans ce pays. Votre lettre m'a suivi cependant d'assez près en passant par Lesser Slave Lake, Smoky River, Peace River et le fort Vermillon où elle s'est arrêtée. Il n'y a pas de courrier l'hiver entre le fort Vermillon et le lac Athabaska. C'est pourquoi votre lettre a attendu que la rivière La Paix s'ouvre aux canots des sauvages qui me l'ont apportée.

" Je vous réponds aussi promptement que je peux, mais, quand recevrez-vous ma réponse et que puis-je dire ? Sinon que tout en vous remerciant de l'honneur que vous me faites et à mes missionnaires, en nous invitant à participer aux travaux des savants Américanistes, il nous est absolument impossible de vous envoyer quoi que ce soit qui mérite d'être présenté à votre Congrès. Nous nous occupons surtout de linguistique, et grâce à Dieu, nous arrivons à parler assez correctement les langues de nos sauvages. Il y aurait, je crois, des choses très intéressantes à communiquer au Congrès des Américanistes, mais il faut du temps, car un travail de ce genre ne s'improvise pas. Or c'est le temps qui nous manque le plus. Surtout si vous considérez notre éloignement et la rareté des communications ; car nous ne

sommes pas plus avancés de ce côté-là que si nous sortions du déluge.

" Je vous prie de vouloir bien excuser notre abstention, je regrette de ne pouvoir rencontrer vos bonnes intentions et j'espère que votre Congrès n'en sera pas moins un succès. "

Vous voyez, messieurs, que si les organisateurs du Congrès n'ont pas été aussi heureux de ce côté qu'ils l'espéraient, la faute n'en est imputable à personne.

Je me permettrai en terminant une dernière remarque. Le premier article du règlement du Congrès se lit comme suit : " Le Congrès International des Américanistes a pour objet les études historiques et scientifiques des deux Amériques et de leurs habitants. " De là on doit conclure que les races blanches ne sont pas exclues du cadre de nos travaux. Aussi deux mémoires inscrits au programme vous parleront de la langue française au Canada. On rencontre quelquefois encore des gens mal renseignés, qui se demandent sérieusement si le français du Canada n'est pas plutôt un patois qu'une langue véritable ; s'il a bien gardé quelques caractères du français classique ; si, au contraire, le contact prolongé avec une population anglaise d'une part et les peuplades indiennes d'autre part, n'a pas compromis notablement l'idiome, au point d'en faire un jargon presque incompréhensible. Ce sont ces mêmes messieurs sans doute, qui s'étonnent parfois de rencontrer des Canadiens français non tatoués et sans plumes dans leur chevelure. Je suis heureux de vous dire qu'il n'en est pas tout à fait ainsi ; que la classe instruite canadienne-française parle une langue assez correcte, tout en gardant un accent qui la différencie nettement du français tel que parlé de nos jours en France ; et que nos paysans s'expriment plus correctement que ceux d'un grand nombre de campagnes de l'ancienne mère patrie.

Au reste, messieurs Rivard et Chamberlain vous édifieront à ce sujet.

Mgr Laflamme présente M. Adjutor Rivard, professeur d'élocution à l'Université Laval, comme conférencier du jour.

M. Rivard lit son travail, qui porte pour titre: *Les dialectes français dans le parler franco-canadien.*

M. A.-F. Chamberlain, professeur à l'Université Clark, de Worcester, Mass., donne ensuite lecture d'une étude sur le *Vocabulaire canadien-français.*

Cette étude de M. Chamberlain provoque une discussion assez longue. Mgr le Président y met fin en rappelant la clause des règlements qui déclare que toute discussion ne doit pas durer plus de cinq minutes.

M. Léon Lejeal soumet en termes succincts les travaux de deux de ses compatriotes absents, celui de M. Jules Humbert, sur les plans de colonisation espagnole au Vénézuela et en Guyane, étudiés d'après les documents des archives, et celui de M. le baron Marc Villiers du Terrage, sur le rapport du Chevalier de Kerlérec, gouverneur de la Louisiane française, sur les peuplades des vallées du Mississipi et du Missouri (1758).

Les travaux suivants sont présentés au Congrès, sans être lus :

The Haida Indians of Queen Charlotte Islands, par M. le Dr C.-F. Newcombe, de Victoria, Colombie-Anglaise ;

Les Montagnais du Labrador et du Lac St-Jean, par le R. P. E. David, O. M. I., de la Pointe-Bleue, Lac St-Jean ;

The introduction of Maize into Eastern Asia, par le Dr Berthold Laufer ;

Note on the introduction of the Peanut into China, par le même.

Les congressistes se transportent ensuite à la salle du comité des bills privés pour entendre la lecture de deux mémoires par le professeur E.-L. Stevenson. L'une est intitulée : *Some Notes on the Earliest Cartography of the New World*, et l'autre : *A newly discovered Hondius Map.*

La première lecture porte sur les erreurs cartographiques que l'on retrace dans les anciennes cartes du Nouveau-Monde, à raison des renseignements inexacts

fournis par les marins. La seconde étude a trait à une carte du Nouveau-Monde dressée en 1608, "année remarquable pour Québec" dit le conférencier. L'unique copie de cette carte est exposée par M. Stevenson, et c'est pour la première fois sur le continent américain.

SÉANCE DU LUNDI SOIR

PRÉSIDENCE DU Dr P. EHRENREICH

La séance s'ouvre à 8 heures.

M. Léon Lejeal offre au Congrès, au nom de la Société des Américanistes de Paris, la collection complète du journal des Américanistes, depuis l'origine même de la Société, c'est-à-dire depuis l'année 1895.

M. Leopoldo Batrès est appelé à donner sa conférence intitulée : *Les excavations à Teotihuacan.* Cette conférence est accompagnée de nombreuses projections destinées à mieux faire saisir l'importance des fouilles qui se pratiquent actuellement à Teotihuacan, sous la direction même de M. Batrès.

M. le Dr Seler prend la parole pour féliciter M. Batrès, et le remercier au nom de l'assemblée. L'éminent professeur fait remarquer toute l'importance de cette découverte, et son utilité au point de vue de l'avancement de l'anthropologie américaine. C'est toute une révélation que l'existence de cette ville préhistorique, que le gouvernement du Mexique se propose d'exhumer du sol qui la cachait aux regards de l'univers depuis une époque difficile à préciser.

Le Révérend Père Jones, S. J., donne lecture de son mémoire sur la *Topographie Huronne*, qu'il illustre au moyen de projections. Le conférencier cherche à localiser

les différentes bourgades où vivaient les Hurons avant leur dispersion, au moyen de nombreuses citations extraites des *Relations* des Jésuites. Il identifie également les sites des villages habités par les gens de la nation du Petun à la même époque, c'est-à-dire entre 1615 et 1650.

La séance est levée à dix heures et demie.

SÉANCE DU MARDI MATIN

11 SEPTEMBRE

PRÉSIDENCE DE M. L. LEJEAL

La séance est ouverte à 10 ½ heures.

M. Lejeal, prononce l'allocution suivante :

En ma qualité de délégué de la Société des Américanistes de Paris et du ministère de l'Instruction publique de France, je saisis cette occasion pour offrir mes plus sincères remerciements aux hommes de science de ce pays de l'accueil si cordial qu'on a fait aux Américanistes. La science n'a pas de patrie, a-t-on dit, et c'est pour cela qu'elle a tant de vertus, dont la principale est de réunir les travailleurs dans le culte commun de la vérité, et de leur apprendre à s'estimer, se rapprochant ainsi de l'idéale patrie de Dieu. Toutefois, si la science n'a pas de patrie, les savants en ont une. Hier, M. le Consul de France nous rappelait les liens de parenté qui existent entre les Français et les Canadiens français. Je tiens, à mon tour, à remercier les Canadiens de l'accueil quasi fraternel que les délégués ont trouvé ici dès leurs premiers pas. C'est avec une émotion profonde que j'ai retrouvé ici, abritées sous le drapeau britannique, les traditions si pieusement conservées de mon cher pays. Parodiant les vers d'un grand poète, l'on a dit que tout Français a deux patries, la sienne et puis la Province de Québec. Je m'en doutais, maintenant j'en suis sûr.

Selon l'usage constant des Congrès, je dois à mes collègues

décédés en France depuis le Congrès de Stuttgard, un souvenir que je désire vous faire partager.

C'est d'abord l'abbé Domenech, dont on n'a pas oublié les précieuses collections rapportées du Texas et du Mexique septentrional.

C'est Nadaillac, vénérable et vénéré par son caractère, la force de ses convictions, autant que par sa science profonde ; son livre sur l'Amérique préhistorique est un monument à la science, et on ne peut se faire une juste idée de la pléiade de vocations qu'il éveille.

C'est Girard de Rialle, diplomate, qui a introduit l'idée d'évolution dans l'étude des religions et des mythes de l'ancienne Amérique.

C'est enfin Gravier, Normand passionné devenu quasi Canadien par son livre sur Champlain et sur Cavelier de la Salle, qu'il soutient ainsi que les Récollets, contre Jolliet et les Jésuites.

Mais la meilleure manière d'honorer ici les morts, c'est de travailler. Et bien, Messieurs, mettons-nous incessamment à l'œuvre, et travaillons.

M. le Dr E. Seler exhibe deux spécimens de la collection Sologuren à Oaxaca, et donne de curieux détails sur chacun d'eux.

M. Alphonse Gagnon lit le résumé d'un long travail sur l'origine de la civilisation chez les Indiens de l'Amérique Centrale.

M. Lejeal fait quelques remarques sur ce travail, et la séance se continue.

M. le Dr Tozzer fait un exposé des mœurs et coutumes des Mayas du Yucatan et des Lacandones de Chiapas qui ont survécu à l'antique civilisation.

M. G.-G. McCurdy, parle eusuite de l'Armadillo dans l'Art de Chiriqui.

Mgr Laflamme annonce que les directeurs du chemin de fer de Québec et Lac St-Jean offrent aux congressistes une excursion gratuite au lac St-Joseph, et prie les membres d'inscrire leurs noms au secrétariat.

Et la séance est levée à midi et demi.

XLIII

SÉANCE DU MARDI APRÈS-MIDI

PRÉSIDENCE DU Dr E. SELER

La séance s'ouvre à 2½ heures.

Après avoir adressé quelques paroles de félicitations aux congressistes pour le zèle qu'ils déploient dans la poursuite de leurs travaux, et de remerciements à l'auditoire pour l'assiduité qu'ils apportent à venir les entendre, M. le Dr Seler annonce le travail de MM. Léon Lejeal et Eric Boman sur la question Calchaquie, travail préparé en collaboration.

M. le Dr A.-F. Chamberlain donne communication d'un mémoire intitulé : *South American Linguistic Stocks.* Le conférencier est d'opinion qu'il serait utile de dresser une carte géographique dont les divisions correspondraient aussi exactement que possible à celles de l'ensemble des dialectes de l'Amérique du Sud. Cette carte pourrait être rattachée à celle qu'a publiée M. le major J.-W. Powell sur les dialectes indiens du nord mexicain.

Le R. P. Turgeon, S. J., lit ensuite un mémoire préparé par son confrère le R. P. Jetté, S. J., sur la condition sociale des Ten'as.

Les Ten'as sont une tribu de l'Alaska et vivent sur les bords de la rivière Yukon. Cette tribu ne connait aucune idée d'autorité ; tout est assujetti à l'opinion publique, qui règle toutes les questions. C'est le communisme en action. Réfractaire à toute civilisation, la tribu des Ten'as disparaîtra avec le temps.

M. le Dr Tozza communique des notes très élaborées sur le langage maya tel que parlé au Yucatan.

D'autres mémoires sont présentés, mais leurs auteurs étant absents, on n'en donne que les titres :

A Note on Xochicalco, par Mademoiselle Adela Breton.

Deux contes recueillis chez les Indiens d'Oaxaca par M. Belmar, par M. le comte de Charencey.

The Navaho Noun, par le R. P. Leopold Ostermann, O. F. M.

The Linguistic Relationships within the Shasta-Achmavi Stock, par M. le Dr R.-B. Dixon.

Plusieurs auditeurs distingués assistaient à cette séance. Notons tout particulièrement Son Honneur le Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec, et Lady Jetté.

La séance est levée à 5 heures et demie.

RÉUNION DU CONSEIL DU CONGRÈS

MERCREDI, 12 SEPTEMBRE

La séance s'ouvre à 9 heures.

Présents : Mgr Laflamme, M. Franz Boas et le Dr N.-E. Dionne.

L'unique question soumise au conseil est la nomination d'un comité chargé de surveiller l'impression des travaux et délibérations du Congrès.

Le conseil décide de recommander au Congrès les noms suivants : Mgr Laflamme, M. le Dr Newcombe, M. Alphonse Leclaire, M. J.-H. Coyne et M. Eugène Rouillard. Le président, le secrétaire et le trésorier sont *de jure* membres de ce comité.

Et la séance est levée vers dix heures.

XLV

SÉANCE DU MERCREDI MATIN

PRÉSIDENCE DU Dr HADDON

La séance s'ouvre à 10½ heures.

En l'absence de M. Ernest Gagnon, M. Adjutor Rivard donne lecture de son étude sur la musique chez les Indiens du Canada.

Madame Mason donne ensuite communication d'un travail sur l'évolution sociale et industrielle des Indigènes américains.

S'ensuit une assez longue discussion provoquée par une expression équivalant à celle-ci de la part de Madame Mason :

" Les missionnaires ont enlevé à l'Indien ses notions esthétiques et morales, pour les remplacer par des idées auxquelles il ne pouvait se faire, et qui le laissaient à la merci de ses passions, tout en lui enlevant toute faculté artistique. "

M. le Dr Bell et M. le Dr Haddon, ayant fait quelques remarques à peu près dans le même sens que Madame Mason, le R. P. Morice se lève pour expliquer que sur cette question relative à la démoralisation actuelle des Indiens, on attribuait aux missionnaires une responsabilité non justifiée. "On semble oublier," dit-il, "le marchand de whisky et l'homme blanc dénués de principes qui s'introduisent furtivement dans la *tepee* pour déshonorer la femme et ruiner la famille." "Vous voudriez," ajoute le missionnaire, " convoquer les Indiens de l'Ouest aux fêtes destinées à célébrer le troisième centenaire de la fondation de Québec. Ne savez-vous pas que sans l'action du missionnaire catholique, au lieu de tribus entières qui peuvent encore prendre part à ces fêtes, vous n'auriez plus que la mémoire d'une race éteinte à évoquer ? "

L'honorable M. Darnell Davis, commandeur de

l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-George, prend ensuite la parole dans les termes suivants :

The views expressed by some members of the Congress appeared to approve of the sentiment embodied in the lines :

" If I were a Cassiowary,
And lived in Timbuctoo,
I would eat the Missionary,
And his hymn book too."

Dr Haddon had said that the Rajah of Sarrawak had put down head hunting. Well, the French Missionaries had converted the North American Indians from being cannibals into becoming non-cannibals. Finding myself in the country of Jogues and Brébeuf and other heroic Missionaries, I desire to testify to the services rendered by the Missionaries in civilizing the Indians.

Puis le Dr Chamberlain se lève à son tour, et dit :

This missionary question, it seems to me, settles itself. There are missionaries and missionaries. Those who have honored this Congress with their attendance are surely not of the sort complained of, for not only have they blest the Indians by their labors, but they have also contributed largely to the fund of scientific knowledge. We have with us in particular Father Morice, and I may be permitted perhaps, to congratulate him upon his participation in the labors of the XVth Congress of Americanists and to assure him of the respect and admiration, which his life of devotion as a missionary and his valuable anthropological studies of the Dénés have gained for him both in the realm of science and in the world at large. His many friends and correspondents are only too glad to know him *de visu* as well as through his writings.

M. le Dr Bell se lève ensuite pour déclarer que ses propres réflexions visaient une toute autre classe de gens que les missionnaires catholiques.

Mademoiselle Natalie Curtis fait une conférence sur la chanson indienne, et le rôle qu'elle joue dans la vie du sauvage. Mademoiselle Curtis donne des explications sur

les chants indiens, et elle chante plusieurs morceaux tirés du répertoire des différentes nations qu'elle a visitées, entre autres, les Navayas du Nouveau Mexique, les Pawnees de l'Oklahoma et les Pueblos.

Le Père Morice fait connaître en peu de mots la parenté ethnique des Indiens auteurs des chants religieux, guerriers, domestiques et cérémoniaux que M^lle^ Curtis vient de traduire elle-même de sa voix sympathique, avec les Dénés du nord de l'Amérique. Le Père gratifie les congressistes d'un chant qui dénote la sauvagerie et l'extrême crudité des indigènes hyperboréens.

M. Chamberlain propose que les organisateurs des fêtes du troisième centenaire de la fondation de Québec fassent une large part à un concours de tribus sauvages à l'occasion de ces fêtes.

M^gr^ Laflamme approuve l'idée, avec certaines restrictions relatives à l'organisation, laquelle demandera beaucoup d'efforts et un grand tact. Il ne faudrait pas, dit-il, que Québec passe pour être habité par des sauvages.

Mademoiselle Angel de Cora lit son travail intitulé : *An effort to encourage Indian art.*

Plusieurs autres mémoires sont ensuite présentés, mais ne sont pas lus, à raison de l'absence de leurs auteurs. Ce sont les suivants :

A Preliminary account of the Morning Star Sacrifices among the Pawnees, par M. le D^r^ G.-A. Dorsey ;

The Social Organisation of the Skidi Pawnee, par le même ;

Navaho Blankets, par M. G.-H. Pepper.

Et la séance est levée à une heure de l'après-midi.

RÉCEPTION À SPENCER-WOOD

Dans l'après-midi, de 4 à 6 heures, Lady Jetté a doné en l'honneur des membres du Congrès un *garden party*, à la résidence gubernatoriale de Spencer-Wood. Un grand nombre de citoyens de Québec, accompagnés de leurs femmes, avaient été invités à prendre part à cette réunion de gala. Pendant deux heures, les hôtes de Spencer-Wood ont pu jouir de l'hospitalité proverbiale de la famille Jetté, et tous sont revenus charmés de l'accueil si bienveillant et si distingué qui a caractérisé cette grandiose réception.

SÉANCE DU JEUDI AVANT-MIDI

13 SEPTEMBRE

PRÉSIDENCE DE M. WALTER HOUGH

La séance s'ouvre à 10 ½ heures.

M. F. Boas propose la résolution suivante :

Le Congrès International des Américanistes réunis à Québec regrette beaucoup que M. le Dr Albert S. Gatrihct ait dû renoncer à la continuation de ses importants travaux poursuivis durant de longues années, et exprime les sentiments de la plus profonde admiration pour les grands services qu'il a rendus à l'Américauisme, et particulièrement à l'étude des langues indiennes et de l'ethnographie de l'Amérique du nord.

M. Léon Lejeal signale la retraite de M. Lucien Adam, qui a été obligé de renoncer aux études américaines, dont il avait fait le délassement de toute sa vie.

" Je crois, ajoute-t-il, qu'il serait très sensible à un témoignage de sympathie de notre part. " M. Lejeal

propose donc de lui envoyer le cablegramme suivant :

" *Congrès des Américanistes réuni à Québec adresse sa plus cordiale sympathie au fondateur des Congrès internationaux, à M. Lucien Adam, Rennes, France.* "

L'honorable juge Sicotte de Montréal, invite les membres du Congrès à se rendre à Montréal, après la clôture de leurs travaux. Ils pourront aller visiter les Iroquois de Caughnawaga, les musées du Château Ramezay, etc. L'honorable juge ajoute quelques remarques à ce sujet.

M. Leopoldo Batrès exhibe un crâne trouvé dans les fouilles de Teotihuacan, et demande à quelque expert présent de dire si c'est un crâne d'Indien. M. Hrdlicka exprime brièvement son opinion sur cette question d'anthropologie.

M. Hrdlicka donne lecture d'une étude sur les squelettes dont l'exhumation servirait à prouver l'existence de l'homme sur le continent d'Amérique, bien longtemps avant sa découverte.

Le R. P. Morice, O. M. I., lit un travail sur la condition de la femme chez les Dénés.

Le R. P. Lemoyne, O. M. I., fait remarquer que ce que le R. P. Morice a dit des Dénés peut s'appliquer également aux tribus sauvages du Labrador, quoique ces dernières semblent plus civilisées que les Dénés. Le traitement de la femme est un peu le même partout, bien que modifié sensiblement par le passage des missionnaires. La femme, qui a toujours été considérée comme un être inférieur par les tribus indiennes, était cependant plus maltraitée, il y a un siècle et même un demi siècle, qu'aujourd'hui.

M. Franz Boas donne communication d'un mémoire sur les problèmes ethnologiques concernant les aborigènes du Canada.

Présenté, sans être lu, un mémoire du Révérend John

Chapman, de l'Alaska, intitulé : *The Athapascan Tribe of Anvik.*

Et la séance est levée à midi et demi.

SÉANCE DU JEUDI APRÈS-MIDI

PRÉSIDENCE DE SENOR L. BATRES

La séance s'ouvre à 2½ heures.

M. le Dr Seler présente, de la part de M. Maler, plusieurs photographies des ruines du Yucatan, et donne quelques explications sur ce sujet.

M. J.-Edmond Roy donne lecture d'un travail sur les principes de gouvernement chez les Indiens du Canada. Le conférencier apporte des détails sur le gouvernement des Esquimaux, des Hurons, des Abénaquis, des Iroquois, des Natchez, sur l'influence des vieillards dans les conseils, sur la propriété du sol, le droit familial, le mariage, l'état social de la femme, l'autorité paternelle, l'hérédité chez ces différentes nations.

Le R. P. Hugolin, O. F. M., donne lecture de son travail sur l'idée spiritualiste et l'idée morale chez les Chippewas.

A la suite de cette lecture, le R. P. Morice dit en substance que, tout en admettant les allégations, du reste fortement appuyées, du Père Hugolin, il croit pouvoir affirmer que chez d'autres tribus qu'il connaît mieux que celle des Chippewas, la vie future a le caractère de sanction, et il en fait la démonstration.

Le Père Hugolin remercie le Père Morice de ses remarques et réaffirme sa thèse, que les réflexions du savant religieux sur des tribus étrangères aux Chippewas,

n'ont pas affaiblie. Il ajoute qu'il serait cependant assez disposé à reconnaître chez les Chippewas eux-mêmes *quelque vestige* de croyance en une vie future qui aurait le caractère de sanction. Il semble, en effet, que chez ces sauvages ceux qui durant leur vie auront été plus hospitaliers et braves à la guerre soient particulièrement favorisés dans les pays de chasse de l'autre vie. Cela n'a pas le caractère de dogme ni de croyance fortement dessinée, c'est bien le cri naturel de la conscience dont on entend un écho si affaibli qu'une oreille chrétienne seule peut le distinguer et en reconnaître la portée morale.

Le R. Père Pacifique, missionnaire à Ristigouche, donne communication d'une étude sur la tribu des Micmacs. Cette étude provoque une légère critique de la part du R. P. Lemoyne, O. M. I., relativement à l'étymologie des mots *Ottawa* et *Tadoussac*, ainsi que de courtes remarques par M. J.-E. Roy, sur les véritables limites de l'Acadie.

En l'absence de M. le Dr Schmidt, M. le Dr N.-E. Dionne lit son travail sur les chasses des Indiens à l'Ile d'Anticosti.

Vient ensuite le travail du R. P. Lemoyne sur le génie de la langue algonquine.

Et la séance est levée à 5½ heures.

RÉCEPTION À L'UNIVERSITÉ LAVAL

Jeudi soir, de 8 à 10 heures, il y avait réception à l'Université Laval, par Mgr le Recteur et tous les professeurs de l'Université.

Plusieurs centaines d'invités se sont empressés de venir porter leurs hommages au corps universitaire, présent au grand complet.

Après les présentations, les invités se dirigèrent vers le jardin du séminaire illuminé d'une extrémité à l'autre par des milliers de lampes électriques multicolores. La porte principale du grand séminaire avait été décorée avec goût. On y voyait déployés des drapeaux aux couleurs variées portant les armes anglaises, françaises. pontificales, canadiennes. Au-dessus de la porte se lisait le mot *Bienvenue* en lettres de feu, et surmonté de l'écusson de l'Université Laval.

Au milieu de la foule qui circule à travers les sentiers du jardin, l'on pouvait remarquer la présence de Sir Louis Jetté, de Lady Jetté et Mademoiselle Jetté, Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec et chancelier de l'Université, Mgr Marois, vicaire général, M. le consul général de France, Son Honneur M. le maire de Québec et Madame Garneau, l'honorable M. Boucher de la Bruère, surintendant de l'Instruction publique, l'honorable sénateur Landry, l'honorable M. A. Robitaille, M. P. P. et Madame Robitaille, M. le Dr et Madame Seler, M. Léon Lejeal, M. le Dr P. Ehrenreich, M. A.-F. Chamberlain, Mgr Têtu, les RR. PP. Hage, Roy et Langlais, dominicains, M. le juge Blodgett et Madame Blodgett, de Providence, M. le Dr et Madame Bell, d'Ottawa, M. S. LeSage, l'honorable juge Carroll et Madame Carroll, l'honorable M. Darnell Davis et Mademoiselle Davis, et une foule d'autres personnes appartenant à l'élite de la société de Québec.

Comme le disait un journal, le lendemain de cette réception, ceux qui y ont assisté n'oublieront pas le beau et singulier spectacle qu'elle offrait, de voir, à côté des dignitaires ecclésiastiques, des habits de moines, des élégants mondains et de gracieuses mondaines, tous d'ailleurs très distingués, et surtout la cordialité et l'exquise courtoisie de Mgr le recteur et des professeurs de l'Université Laval.

SÉANCE DU VENDREDI MATIN

14 SEPTEMBRE

PRÉSIDENCE DE M. C.-V. HARTMANN

La séance s'ouvre à 10½ heures.

En ouvrant la séance, M. Hartmann remercie le Congrès de l'avoir appelé à la présidence. Puis il exprime le regret de tous pour la perte du distingué professeur Hjalmar Stolpe, délégué de Suède au Congrès de Stuttgard. A la suite d'une grave maladie du cœur, il dut renoncer à ses travaux au musée d'ethnologie, et mourut quelques mois après. Son œuvre est considérable et fort appréciée. Avec les professeurs Haddon et Putnam, Stolpe fut un des premiers à étudier sérieusement l'art ornemental des peuples primitifs. Il fut le créateur du musée d'ethnologie de Stockholm, s'occupant surtout de travaux archéologiques. Sur son désir l'urne contenant ses cendres sera bientôt déposée dans l'île de Björko, où il passa sept ans de sa vie.

M. le Dr N.-E. Dionne présente au Congrès dix exemplaires du *Codice Sierra* reproduit par M. le professeur Nicolas Léon, directeur de la section d'ethnographie au musée national de Mexico.

M. le Dr E. Seler présente au Congrès quatre mémoires de sa composition.

Le premier traite des monuments de Huilocintla, district de Tuzpan, dans l'état de Vera Cruz.

Le second est une étude sur les ruines du Yucatan.

Le troisième consiste en un parallèle sur les Manuscrits Mayan.

Le quatrième traite des restes du temple de Tepoztlan dans l'Etat de Morelos.

Le conférencier donne des explications assez détaillées sur chacun des sujets.

M. le Dr G.-B. Gordon lit un travail sur le serpent dans l'art antique de l'Amérique et de l'Inde.

Enfin M. Walter Hough donne communication d'un mémoire intitulé : *Two great Culture Plants.*

La séance s'ajourne à midi et quart.

SÉANCE DU VENDREDI APRÈS-MIDI

PRÉSIDENCE DU Dr R. BELL

La séance s'ouvre à 2½ heures.

M. l'abbé J.-Guillaume Forbes, ancien missionnaire chez les Iroquois de Caughnawaga, donne une étude sur les noms personnels des Indiens de la nation iroquoise.

M. le Dr N.-E. Dionne fait la lecture d'un travail sur les langues sauvages et les variantes qu'on y rencontre dans la traduction du Pater ou Oraison Dominicale.

M. Franz Boas donne une esquisse de grammaire ponca qu'il a rédigée avec le plus grand soin.

Vu l'absence de M. l'abbé Rousseau, P. S. S., son travail sur les Hochelagas est lu par M. l'abbé Dupaigne, son confrère.

Les travaux suivants sont présentés, mais seulement par titres, leurs auteurs étant absents :

Choles und Chorties, par M. le Dr Karl Sapper, de Tubingen.

Die altmexicanischen Mosaiken des Berliner Museums für Völkerkünde, par M. le Dr W. Lehmann, de Berlin.

The former and Present underground dwellings of the Tribes of Northeastern Asia and Northwestern America, par M. Waldemar Jochelson.

Death and Funeral among the Sauk and Fox, par M. W. Jones, de Chicago.

The Cheyenne Indians, par M. James Mooney.

The decrease of Indian Population, par le même.

Une étude sur les Abénakis de la Province de Québec, par un Abénaki.

Notice sur la langue des Dénés, par le R. P. Legoff, O. M. I.

Une Grammaire Cheyenne, par le Révérend Dr R. Petter, de Cantonment, Oklahoma.

Et la séance est levée à 5½ heures.

UNE FÊTE DE NUIT AU "KENT HOUSE"

A 8¼ heures du soir, un convoi spécial de la ligne de tramways Montmorency-Charlevoix quittait la gare de Québec, pour se rendre à la chute Montmorency. Trois cents personnes environ avaient répondu à l'invitation du conseil municipal d'assister à la réception donnée par la ville de Québec en l'honneur des membres du Congrès. Son Honneur le maire Garneau et Madame Garneau ont fait les honneurs de la soirée avec un tact très délicat et leur distinction accoutumée.

Les alentours de la villa étaient illuminés par des milliers de lampes électriques, et à la porte d'entrée principale les regards étaient frappés par une inscription en lettres de feu portant ces mots : *Soyez les bienvenus.*

Les frais de la musique avaient été confiés à M. Joseph Vézina, directeur de la fanfare de l'artillerie canadienne.

Un lunch a été servi à l'intérieur de l'hôtel.

A onze heures la fête était terminée.

LVI

RÉUNION DU CONSEIL DU CONGRÈS

SAMEDI, 15 SEPTEMBRE

La réunion s'ouvre à 9 heures a. m.

Présents: MM. le Dr R. Bell, Mgr Laflamme, L. Lejeal, E. Seler, L. Batrès, F. Boas, le Dr Haddon, A.-F. Chamberlain, K. Sierra, A. Gagnon, le Dr Ehreinreich, C. Tessier, J.-E. Roy, le Dr Hartmann, le Dr N.-E. Dionne, etc.

Le Conseil discute la question de régler l'endroit où siègera le prochain Congrès, en 1908. Des invitations de Vienne et de Hollande sont lues par le secrétaire général. Elles sont adressées au Congrès par les membres des grandes sociétés d'anthropologie et de géographie de Vienne.

Une lettre de M. Panhuys, de La Haye, laisse entendre que si le Congrès en manifeste le désir, il aura une invitation du gouvernement de Hollande. Après discussion, le conseil décide unanimement de recommander au Congrès le choix de la ville de Vienne.

M. le Dr Haddon croit pouvoir dire que l'Angleterre aurait été fière de recevoir les Américanistes, qui pourraient siéger soit à Oxford, soit à Cambridge.

M. Batrès annonce que la ville de Mexico s'impose pour le Congrès de 1910.

Le Conseil recommande que le prochain Congrès (1908) étudie la question de savoir s'il ne serait pas opportun, après la tenue du Congrès de 1910, de ne réunir les Américanistes que tous les trois ans.

Le Conseil recommande que les livres, brochures, et objets offerts à titre gracieux au Congrès, soient distribués par le comité de Québec de la manière qu'il jugera la plus judicieuse.

Le Conseil recommande, en vue de l'organisation du prochain Congrès, la nomination d'un comité spécial com-

posé de MM. Tietze, président de la société de géographie de Vienne, Oberhummen, vice-président de la même société, et Heger, vice-président de la Société anthropologique de Vienne.

La réunion se termine à 10½ heures.

SÉANCE DU SAMEDI MATIN

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr BELL

La séance s'ouvre à 10 ½ heures.

M. le professeur W. Hough donne une conférence sur la distribution de l'ancienne population sur la rivière Gila-Salt, Nouveau Mexique et Arizona.

M. l'abbé Dupaigne donne lecture d'adaptations poétiques tirées des légendes mythologiques algonquines, préparées par M. l'abbé A. Guindon, prêtre du séminaire de Montréal.

M. le Dr Gordon donne quelques explications au sujet d'un os gravé dans une tombe indienne, à Cincinnati, Ohio.

M. Lucien Adam, de Rennes, répond comme suit au cablegramme qui lui a été adressé par le Congrès:

Au Congrès des Américanistes
à Québec.
Merci de tout cœur,
LUCIEN ADAM.

Le R. Père Morice regrette au nom des philologues l'absence de deux conférenciers inscrits à l'ordre du jour, M. J. Geddes et M. J.-N.-B. Hewitt. Ces messieurs devaient lire des travaux sur l'importance de l'unité phonétique et sur l'opportunité d'une conférence en vue de

l'adoption d'un alphabet universel. Faisant allusion à celui qui avait été proposé, il y a quelques années, par feu M. le major Powell, de la Smithsonian Institution, le Révérend Père affirme qu'il ne pouvait rendre certains sons très importants des idiomes dénés. Il exprime le vœu que, à l'occasion de l'adoption d'un alphabet de ce genre, ceux qui ont une véritable compétence en la matière, soient bien et duement consultés : c'est-à-dire les missionnaires.

Lus par titres seulement les mémoires qui suivent :

Diegueno Myths and their connections with the Mohaves, par Mademoiselle Constance Goddard DuBois, de Waterbury.

Two Types of Diegueno Religious Dances, the Old and the New, in Southern California, par la même.

L'importance de l'unité phonétique, par M. J. Geddes, de Boston.

Proposed International Phonetic Conference to adopt a Universal Alphabet, par M. J.-N.-B. Hewitt.

Après délibération, le Congrès approuve les résolutions suivantes émises par le Conseil :

1° Le comité d'impression des travaux et délibérations sera composé du Dr R. Bell, du Dr N.-E. Dionne et de M. Alphonse Gagnon, membres *de jure*, et de Mgr Laflamme, Alphonse Leclaire, Dr Newcombe, J.-H. Coyne et Eugène Rouillard.

2° Le prochain Congrès International des Américanistes se tiendra à Vienne, Autriche, en 1908.

3° Après le Congrès de 1910, il est désirable que les statuts du Congrès soient amendés de manière à ce que les Congrès n'aient lieu ensuite que tous les trois ans.

4° Les Messieurs dont les noms suivent sont désignés comme les organisateurs principaux du prochain Congrès : Tietze, président de la Société de géographie de Vienne, Oberhummen, vice-président de la même société, Heger,

vice-président de la Société anthropologique de Vienne.

5° Les livres, brochures et objets offerts au Congrès à titre gracieux, seront remis au Comité d'organisation du Congrès de Québec, qui en fera la distribution.

Des remerciements sont ensuite votés à tous ceux qui ont contribué au succès du Congrès, dans l'ordre suivant :

1° Son Excellence Lord Grey, gouverneur général du Canada.

M. le Dr Haddon s'exprime comme suit :

It gives me great pleasure, on behalf of the Fifteenth International Congress of Americanists, to express our sense of the honour done to the Congress by Earl Grey, Governor General of Canada, in consenting to be our Patron. In past years several English Anthropologists more than once tried to induce the Government of Canada, but alas without success, to undertake definite investigations in Canadian ethnology. The Congress has heard the masterly statement by Professor Boas concerning the pressing anthropological problems of the Dominion, from which it is evident that the subjects in which we are particularly interested are like the lore of the Sybilline Books; from time to time we press the importance of these investigations, but on each occasion we have to deplore that some data have already passed away, and it is obvious that if something is not accomplished without delay, it will soon be too late. Earl Grey has shown his interest in our studies by becoming the Patron of the Congress. Would it be too presumptuous to hope that this interest will be continued and that he will employ his high position and far-reaching influence to advance the study of Canadian anthropology? If this were done further lustre would be added to his administration, and the first meeting of the Congress on Canadian soil would feel additional gratitude to its patron.

2° Son Honneur le Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec.

M. A. Kleczkowski, consul général de France, et délégué du ministère de l'Instruction publique de France, propose que des remerciements soient votés à Son Honneur le Lieutenant Gouverneur et parle ainsi :

Messieurs,

C'est à moi qu'est dévolu l'honneur, qui m'est précieux à plus d'un titre, de proposer un vote de remerciements à M. le Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec.

La part éminente qu'il a prise à l'inauguration de nos séances, l'accueil aimable et toujours si prévenant qu'ont trouvé auprès de lui tous les membres du Congrès, non seulement ici, en des entretiens particuliers, mais également chez lui, dans la belle résidence de Spencer Wood, où les habitudes hospitalières et la bonne grâce de Lady Jetté ont su ajouter quelque chose encore au charme d'un accueil déjà tout à fait charmant, tout cela est présent à tous les esprits ; rien de tout cela ne sortira plus de notre mémoire.

Je me borne à rappeler ces quelques faits. Ce sont les faits qui louent. Celui auquel s'adresse la reconnaissance que ma parole exprime trop imparfaitement, ne supporterait pas une autre forme de louange.

Au nom de tous, et, spécialement, si vous me permettez de l'ajouter, au nom de mes compatriotes présents à ce Congrès, de M. Lejeal, du Collège de France, de M. de Périgny, délégué de la Société de géographie de Paris, je propose un vote de remerciements à Sir Louis Jetté, Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec.

3° Le Gouvernement de la Puissance du Canada.

M. le Dr R. Bell, appuyé par M. le Dr F. Boas, propose le vote de remerciements au gouvernement fédéral, dans les termes suivants :

That the thanks of the Fifteenth International Congress of Americanists be tendered the Federal Government of Canada for its liberal grant of $4.000 to the Congress towards defraying

its expenses for scientific purposes, especially the printing of its Transactions.

4° Le Gouvernement de la Province de Québec.

M. le Dr F. Boas, propose le vote de remerciements au gouvernement de la Province de Québec, comme suit:

Les membres du Congrès offrent leurs plus sincères remerciements au gouvernement de Québec pour avoir mis à la disposition du Congrès plusieurs salles de l'Hôtel du Parlement, et pour l'aide effectif qu'il a apporté au comité d'organisation en se chargeant de défrayer les dépenses préliminaires de l'impression de documents, et enfin pour avoir fait distribuer gratuitement 200 exemplaires de l'ouvrage de M. P.-G. Roy, sur les Noms Géographiques de la Province de Québec.

5° Son Honneur le Maire et les autorités municipales de Québec.

M. le Dr E. Seler propose des remerciements à Son Honneur le Maire et au Conseil-de-ville.

Les Congressistes réunis à Stuttgard, en 1904, avaient une idée bien imparfaite de la ville de Québec. Cependant ils n'ont pas hésité à choisir cette ville comme lieu de la prochaine réunion. Aujourd'hui ils n'ont qu'à se féliciter de cette décision. Québec s'est certainement montrée à la hauteur de sa réputation comme ville hospitalière. Sa population est remarquable par sa courtoisie, sa gaieté et sa distinction. Nous ne pourrons jamais oublier la magnifique manifestation au Kent, cette fête de nuit si brillante, que les autorités municipales avaient organisée en notre honneur. Nous offrons donc à M. le Maire et à son Conseil, nos plus sincères remerciements, et qu'ils soient convaincus que nous serons toujours fiers de pouvoir dire que Québec est une très belle ville et que ses citoyens donnent une très haute idée de la nationalité canadienne-française.

6° L'Université Laval.

M. Lejeal propose des remerciements à l'Université Laval, et s'exprime ainsi :

Mon ami Seler, vient de rappeler la fête toute récente du Kent House. Permettez-moi, à mon tour, d'évoquer les échos plus lointains de la soirée que nous avons passée à l'Université Laval. Au nom de mon collègue, dom Leopoldo Batrès, délégué du gouvernement mexicain, et en mon nom personnel, je viens m'acquitter d'une tâche fort agréable, en vous proposant d'associer aux manifestations publiques de sympathie qui, d'après l'usage, doivent clore la session, l'Université Laval. Je ne reviendrai pas sur le concours que l'Université a apporté aux organisateurs du Congrès. A ce titre et par son éminent Mgr Laflamme, elle a été en quelque sorte l'initiative de cette réunion que nous ne voyons pas finir sans mélancolie et à laquelle on ne peut reprocher que d'avoir été si courte. D'autre part, plusieurs maîtres distingués de l'Université ont fourni à nos travaux une contribution justement appréciée. Enfin, nous sommes encore sous le coup et nous n'oublierons jamais l'hospitalité charmante qui nous accueillit et nous retint, il y a quelques jours, dans les beaux jardins du palais académique.

Je crois inutile de justifier plus longuement les propositions de M. Batrès et la mienne, et je prie, en conséquence, le Congrès de voter des remerciements "*in forma*" à l'Université Laval. J'ajoute que je suis très heureux d'avoir été appelé à porter la parole pour cet objet, en ma qualité de membre de l'Université française et du Collège de France, et d'apporter ainsi mon salut fraternel à la grande institution d'initiative privée dont Québec est si justement fier."

7° A la presse.

M. le Dr Harper s'exprime ainsi :

Les membres du quinzième Congrès International des Américanistes se font un devoir d'exprimer aux journaux du Canada et notamment de Québec, leurs félicitations et leurs remerciements pour les articles sympathiques et les comptes rendus du Congrès qu'ils ont eu l'obligeance de publier.

8° Le Comité d'organisation locale.

M. le Dr A.-F. Chamberlain, prenant la parole, dit :

Les membres du XV^e^ Congrès International des Américanistes désirent donner un vote tout particulier de remerciements au comité local du Congrès pour son excellent travail de préparation et d'organisation. Je ne ferai tort à personne, je crois, si je mentionne ici en particulier M^gr^ Laflamme, vice-président du Congrès, prêtre savant dont nous garderons toujours un très sensible souvenir ; M. le D^r^ F. Boas, célèbre ethnographe et explorateur, à qui ce Congrès doit en grande partie son succès scientifique ; l'aimable et lettré secrétaire du Congrès, M. le D^r^ Dionne ; et l'excellent trésorier, M. Alphonse Gagnon.

M. le comte de Périgny prend ensuite la parole, et s'exprime à peu près dans ces termes :

Permettez-moi, avant de nous séparer, de vous adresser quelques paroles comme délégué de la Société de Géographie de Paris. Elle est, vous le savez, la plus ancienne institution de ce genre. Elle comprend le mot géographie dans le sens le plus large, organisant d'importantes missions, suivant avec le même intérêt, pour les accueillir et les faire connaître, les travaux des savants se rattachant à l'étude du monde, de ses habitants, et les recherches des explorateurs qui vont dans les régions les plus lointaines ou les plus dangereuses porter haut le drapeau de leur pays et celui de la science.

C'est dans ce sens qu'elle m'a chargé de la représenter à ce Congrès et de vous exprimer ses meilleurs sentiments de confraternité. Avec plaisir je m'acquitte aujourd'hui de ce devoir ; je le fais simplement, mais de tout cœur.

EXCURSION AU LAC ST-JOSEPH

Dans l'après-midi du samedi, 15 septembre, les congressistes ont pris part à une excursion au lac St-Joseph, sur un train régulier mis à leur disposition par les autorités du chemin de fer qui relie Québec au lac St-Jean et au Saguenay. La promenade a été des plus charmantes. Tous ont pu admirer les beautés de ce lac, des paysages qui l'entourent, et du superbe hôtel fréquenté durant la belle saison par les touristes de toute nationalité.

Au retour, les excursionnistes se sont arrêtés pour une demi-heure au village des Hurons, à la Jeune Lorette. Ce n'est pas sans intérêt qu'ils ont pu entrer en conversation avec quelques types hurons parmi les mieux conservés, parlant la langue française ou anglaise, suivant le cas. La petite chapelle huronne, malgré sa toute primitive simplicité, n'a pas manqué de visiteurs, ce jour-là. Malheureusement, il n'y avait personne pour exhiber aux regards les vieilles reliques qui font partie du trésor de ce modeste temple.

Le train est entré en gare de Québec à 5 heures.

LE BANQUET BATRÈS

Samedi soir, à 7½ heures, au Château-Frontenac, Senor Leopoldo Batrès, président de la délégation mexicaine, offrait un banquet au comité d'organisation de Québec.

Des santés furent portées au Roi, au Président de la République Mexicaine, à la France, à l'Allemagne, aux États-Unis, au Mexique, au Canada, à Senor Batrès, à la presse et aux dames.

Le dîner a été couronné du plus grand succès et fait honneur à M. Batrès.

EXCURSION AU PETIT-CAP DE SAINT-JOACHIM

Cette excursion a eu lieu dans l'après-midi du dimanche, 16 septembre. Départ de la gare à deux heures. Arrêt à Sainte-Anne de Beaupré, afin de permettre aux congressistes de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la basilique, l'ancienne église, etc.

Arrivée au Petit-Cap à 3½ heures. Les promeneurs s'enfoncent à travers le bois si coquet qui environne la maison de vacances des prêtres du Séminaire, car c'est leur résidence d'été que l'on visite. Tous sont là pour accueillir leurs hôtes; bienveillant est leur accueil, charmante leur hospitalité. Un lunch recherché est mis à la disposition des touristes, qui y font honneur.

Les conversations vont toujours leur train, les expressions enthousiastes à la vue de cet Eden trop peu connu, semblent s'accentuer, lorsque le signal du départ vient avertir tous ces groupes que les plus belles choses doivent prendre fin.

A 7 heures, le convoi entrait en gare de Québec.

L'EXCURSION SUR LE FLEUVE

L'excursion du lundi matin à bord du *Druid*, a été charmante. Environ 140 personnes y ont pris part.

A 9 heures, le départ avait lieu du quai du Roi. Remontant le fleuve jusqu'au pont actuellement en cours de construction, les excursionnistes ont pu admirer les travaux gigantesques qui s'y font.

Le *Druid* redescendit ensuite le fleuve jusqu'à l'Islet. Puis il ramena à Québec ses passagers, tous enchantés d'avoir passé une journée si agréable. Il était sept heures précises.

COMMUNICATIONS

LES DIALECTES FRANÇAIS
DANS LE PARLER FRANCO-CANADIEN

PAR M. ADJUTOR RIVARD
Professeur d'élocution à la Faculté des Arts
de l'Université Laval, Québec

En toute chose, il faut commencer par une définition, disait l'Orateur romain.

Il convient donc de déterminer d'abord le sens attribué aux mots qui composent le titre et disent l'objet de cette étude : " Les *dialectes français* dans le *parler franco-canadien.* "

Dialectes français (1), que faut-il entendre par là ?

La dispute sur le morcellement linguistique de la France est connue. Mais qu'on admette encore, après Durand de Gros, Tourtoulon, Horning et Ascoli, la doctrine de provinces linguistiques constituées dès l'origine dans l'empire du gallo-roman avec des limites déterminées, ou qu'avec Gaston Paris, Rousselot, Meyer-Lübke et Suchier, on tienne au contraire ces démarcations pour artificielles (2) ; qu'on appartienne à l'une ou à l'autre

---

(1) Parce que le franco-canadien a sa racine dans les parlers du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, et que dès le XIV^e^ les anciens dialectes, à l'exception du français, avaient achevé de disparaître comme langues écrites, peut-être serait-il plus juste de dire ici " *patois* français. " Plusieurs ne connaissent du mot *patois* que le sens ironique, et il ne sera peut-être pas inutile de dire comment il faut l'entendre. Un patois est une langue, autrefois littéraire, qui n'est plus que parlée, mais qui ne continue pas moins à évoluer, et plus naturellement parce que plus librement. Pour être *patois*, un mot, s'il a de la naissance et s'il est bien venu, n'est pas moins *bon français*, au sens large et vrai de cette expression ; seulement, il n'appartient pas encore, ou il n'appartient plus déjà au français classique, et c'est une distinction qu'il faut faire sans doute, mais par quoi, au point de vue philologique, les patois ne sont pas humiliés ; tout le vocabulaire n'est pas dans les dictionnaires officiels, ni toute la langue dans les grammaires. Voir sur le *patois*, le *Bulletin du parler français au Canada*, t. II, pp. 12-16, où sont réunies les définitions de Littré, de Darmesteter, de Brachet, de Nodier, de Guerlin de Guer, etc.

(2) Cf. Paul MEYER, dans *Romania*, t. IV, p. 293, et Gaston PARIS, *les Parlers de France.*

école, il faut reconnaître qu'il a existé, qu'il existe encore des groupes de parlers qui, sans présenter tous les mêmes caractères distinctifs sur tous les points d'un territoire géographiquement déterminé, offrent cependant des traits communs moins répandus dans d'autres régions. Ces groupes, on peut les appeler du nom de la province où ils étaient, où ils sont encore en usage (1).

Les *dialectes français*, sans qu'on puisse toutefois leur attribuer des circonscriptions rigoureusement délimitées sur le terrain, sont donc les parlers de la langue d'oïl, ceux dont les phénomènes caractéristiques s'accusent dans le nord de la France, dans l'ouest, dans le nord-est et dans le centre, sur toute l'étendue d'un territoire dont la limite méridionale serait une ligne brisée partant de la Pointe-de-Grave et aboutissant à Clairveaux, après avoir descendu vers le sud jusqu'à Bordeaux et monté vers le nord jusqu'à Montluçon (2). Ce domaine comprend l'Artois et la Picardie, la Normandie, l'Ile-de-France, la Champagne et la Lorraine, la Bretagne, le Maine et l'Anjou, l'Orléanais, le Poitou et la Touraine, le Berry, le Bourbonnais, le Nivernais, la Bourgogne et la Franche-Comté, la Saintonge, l'Angoumois, et une partie de la Guyenne, de la Marche, de l'Auvergne et du Lyonnais. C'est d'où les Canadiens sont venus.

Les parlers en usage dans ces provinces ne peuvent pas être classés rigoureusement. Mais, à certains faits plus ou moins répandus, on distingue, sans assigner pourtant à chacun d'eux un domaine précis, dans la région du nord et en s'arrêtant au pays flamand, le picard et le wallon ; dans celle de l'est, le champenois, le lorrain, le comtois et le bourguignon ; dans le centre, le berrichon, le tourangeau, et dans le duché de France, le francien ou vieux français ; dans la région de l'ouest, en laissant de côté le breton qui ne nous intéresse pas, le normand, le manceau, le poitevin, l'angevin et le saintongeois.

Voilà les dialectes qu'on appelle *français*, pour les distinguer des *provençaux* ou de la langue d'oc.

(1) Cf. Ferdinand BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. I, p. 303.

(2) Plus exactement, cette ligne commencerait à la Pointe-de-Grave et passerait par Lesparre, Bordeaux, Libourne, Mussidan, Périgueux, Nontron, la Rochefoucauld, Confolens, Bellac, Guéret, Montluçon, Clermont-Ferrand, Boën, Saint-Georges, Saint-Bonnet-le-Château, Saint-Étienne, Montbrison, Oingt, Saint-Amour, Beaufort et Clairveaux ; ou, à partir de Saint-Bonnet, si l'on admet le rhodanien dans les parlers d'oui, Rive-de-Giers et Grenoble.

Et le *franco-canadien*, à quel parler faut-il proprement donner ce nom ?

Au Canada, comme en d'autres pays, il y a trois espèces de langage : celui des gens instruits, celui du peuple des villes, et celui de la population rurale, des paysans.

Au point de vue dialectologique, les deux premiers n'offrent aucun intérêt. La classe instruite parle ici, avec plus ou moins de correction, le français littéraire ; et c'est aussi, mais avec des anglicismes et les déformations ordinaires, le langage de l'ouvrier des villes.

Par *franco-canadien*, entendons plutôt le langage de nos populations rurales, de celles surtout qui, éloignées des villes et des centres manufacturiers, ont moins subi l'influence du français classique et d'autre part n'ont pas été atteintes par l'infiltration d'un idiome étranger ; là, s'est maintenu, s'est développé le parler ancestral. C'est le seul qui mérite d'être étudié au point de vue scientifique. On s'occupe des deux autres pour les corriger, les épurer ; mais par l'uniformité de son aspect général, comme par une certaine diversité dans son vocabulaire, par la variété de ses produits dialectaux et par le contour imprécis de ses aires phonétiques, le parler rural, caractéristique du Bas-Canadien, et dont l'usage est un brevet de nationalité française, présente à l'observateur curieux des problèmes philologiques, des phénomènes intéressants.

Sur l'histoire de notre idiome, sur son origine, sur les éléments qui l'ont formé, les témoignages sont rares et peu sûrs, de telle sorte que, dans l'état actuel des recherches, ce serait souvent un pas hasardeux que de trancher péremptoirement. Sur plus d'un point, tout au plus peut-on suggérer des solutions, proposer des explications, qui valent par les faits sur lesquels on les appuie, par les raisonnements dont on les soutient. Et c'est à quoi je n'entends pas soustraire les conclusions de cette étude.

Plusieurs paraissent avoir décidé de la nature du franco-canadien un peu hardiment ; après une information suffisante à peine pour justifier des conjectures, ils ont donné comme faits établis ce qui n'était qu'hypothèses.

Les uns se sont laissés entraîner, semble-t-il, par un patriotisme mal avisé. Désireux avant tout de trouver de la naissance

à notre langage, et d'autre part imbus de cette vieille erreur que *patois* serait synonyme de *jargon* et que les parlers provinciaux seraient du français corrompu, ils ont pensé qu'il était peu honorable de reconnaître l'existence d'un élément dialectal chez nous ; et, parce qu'ils ne retrouvaient pas sur les lèvres de nos paysans, intégral et homogène, le parler de l'une ou de l'autre province, mais un fond archaïque commun au francien et aux autres dialectes de la langue d'oui, ils ont affirmé que le franco-canadien ne présentait aucune trace de patois, que c'était la langue classique du XVI^e^ siècle, voire du XVII^e^.

D'autres, pour avoir remarqué de notre langage ce qui s'écarte du français moderne et n'avoir pas poussé plus loin l'enquête, ont pu conclure que le franco-canadien était du français corrompu.

Quelques voyageurs, frappés par la persistance chez nous de certaines formes normandes, ont cru retrouver dans le franco-canadien un patois français homogène.

Une quatrième école, enfin, et celle-ci d'esprit scientifique, a vu dans notre parler un dialecte distinct. Mais on s'est récrié, comme si le mot *dialecte* n'avait pas ici une valeur relative et que par cette appellation notre langage eût été exclu de la famille des parlers français. C'était faire une chicane de mots, et il semble bien que, pour s'entr'accorder, il eût suffi aux disputants de s'entendre d'abord sur une exacte définition de la *langue*, du *dialecte* et du *patois*.

Le langage des Canadiens français n'est pas encore connu tellement qu'on puisse, l'ayant analysé, dire avec précision quels éléments l'ont formé, dans quelle exacte proportion chacun d'eux y a contribué ; mais on aperçoit bien que ce n'est ni le français classique, ni un patois pur, ni un français corrompu, et que cependant il accuse des particularités assez saillantes et assez d'uniformité sur toute l'étendue du territoire pour constituer un *parler régional* — car on abuserait peut-être du langage en l'appelant un *dialecte*.

Le franco-canadien est donc un parler régional, relativement uniforme, sans être homogène, et que caractérisent des formes patoises diverses incorporées au français populaire commun du nord de la France. Ajoutons qu'il a gardé, comme tous les

parlers exportés (1), un caractère archaïque par rapport à celui de la mère patrie, et en même temps, a emprunté aux langues avec lesquelles il s'est trouvé en contact, quelques éléments étrangers.

Or, d'où viennent au franco-canadien les particularités qui le caractérisent? et comment s'est effectuée dans le Canada français l'unité linguistique?

Des questions soulevées par l'examen de notre langage, je ne retiens pour l'heure que celles-ci.

I

Toutes les provinces du nord, de l'ouest, du nord-est et du centre ont contribué au peuplement de la Nouvelle-France.

M. l'abbé S.-A. Lortie a retracé l'origine de 4894 émigrants, venus au Canada de 1608 à 1700 (2). Ce relevé, le plus sûr et le plus considérable qui ait été fait, permet d'établir, par proportions, l'apport de chaque province. Or, sur ce nombre d'émigrants, nous voyons que 621 seulement, c'est-à-dire 12.69 pour cent, étaient des Français de l'Ile-de-France ; 4273 étaient originaires des autres provinces : c'était des Normands et des Percherons (1196), des Poitevins (569), des Aunisiens (524), des Saintongeois (274), des Angevins, des Beaucerons, des Champenois, des Manceaux, des Picards, des Tourangeaux, etc.

Dans les commencements de la colonie, dans le siècle des grandes émigrations, les provinciaux formaient donc la majorité de la population, et dans cette majorité, les Normands comptaient pour les plus nombreux. C'était aussi les premiers arrivés, et

(1) V. F. BRUNOT, *Hist.*, t. I, p. 320.

(2) Voir *l'Origine et le Parler des Canadiens français*, par l'abbé S.-A. LORTIE et Adjutor RIVARD, Paris, Champion, 1903. L'étude de M. l'abbé Lortie sur nos origines est la plus complète, parce qu'il a pu consulter des documents que l'on n'avait pas encore dépouillés. Mais les tableaux dressés par les historiens du Canada, bien que moins considérables et qui sont compris dans celui de M. Lortie, conduisent aux mêmes conclusions. Voir : FERLAND, *Notes sur les Registres de N.-D. de Québec, 1863*, p. 40, et le tableau à la fin de son *Cours d'Histoire du Canada* ; RAMEAU, *la France aux Colonies*, édit. de 1859, p. 282 ; GARNEAU, *Hist.*, 4e édit., p. 101 ; B. SULTE, *Hist. des Canadiens français, passim, la Langue française en Canada*, et *Origin of the French Canadians*, dans les *Mémoires* de la Société royale du Canada, t. XI (1905), sec. II, pp. 99-119.

il faut en tenir compte si l'on veut comprendre l'action exercée sur le parler par le mouvement de l'émigration.

De 1608 à 1640, sur un total de 296 émigrants, 178 viennent du Perche et de la Normandie, tandis que l'Ile-de-France n'en fournit que 36. Dans une séconde période, de 1640 à 1660, l'Aunis, le Poitou et la Saintonge envoient au Canada 206 émigrants, et l'Ile-de-France, 76 ; mais des provinces du nord-ouest, Normandie, Perche, Maine, etc., il arrive 467 colons.

De 1660 à 1680, c'est encore la Normandie qui fournit le plus fort contingent : 481 ; l'émigration de l'Ile-de-France, qui ne devient sérieuse que dans cette période, est de 378 ; celle de l'Aunis, de 293 ; celle du Poitou, de 357. L'ère des grandes émigrations était terminée ; un petit nombre de familles seulement vinrent se fixer au Canada après 1673.

Quelle langue parlaient ces émigrés ?

Pour ceux de l'Ile-de-France, admettons qu'ils parlaient le français littéraire du temps. Cela n'est pas exact ; car, outre que les habitants de l'Ile-de-France venus au Canada n'appartenaient pas tous à la classe instruite, un grand nombre de ceux qui furent enrôlés dans les levées d'hommes faites aux environs de Paris, étaient des patoisants de la Normandie, de la Bourgogne, etc. Mais on peut croire que tous, au moins, entendaient le français. Les autres, les colons originaires des provinces, quel parler apportaient-ils à la Nouvelle-France ? Autant demander s'ils sortaient des centres ou des campagnes, des villes ou des simples hameaux. Car dans les villes, même de province, la langue française prédominait sans doute, encore que les patois y fussent en usage aussi. Or, bien qu'on ne puisse pas le calculer juste, parce que beaucoup s'enrôlèrent dans les villes qui n'y demeuraient point, il paraît certain que le grand nombre avaient quitté les hameaux, le véritable terroir pour s'embarquer.

Et quel idiome parlait-on dans les campagnes de France au XVII^e^ siècle ?

Encore une question à laquelle il serait difficile de répondre exactement, car les documents ne fournissent guère de témoignages que sur les formes écrites du langage. Cependant, on sait que, si les populations urbaines parlaient beaucoup le français, les paysans parlaient le patois.

Vers 1630, dit M. Lavisse, « la langue française était

inconnue au plus grand nombre des Français. Les zones de la langue d'oc et de la langue d'oïl répondaient à peu près à celles des deux droits ; les dialectes de l'une et de l'autre demeuraient vivaces (1). »

En effet, quand, au XIVe siècle, le français fut vulgarisé par la chancellerie et l'administration royale, la littérature dialectale, qui avait produit la grande majorité des œuvres du XIIe siècle, disparut, et avec elle les documents dialectaux ; mais comme le dit Brunot, « soit pour la raison que les dialectes littéraires n'avaient guère été que des créations un peu artificielles, soit parce que l'homme, même sans instruction, s'accoutume facilement à deux langues, l'une qu'il écrit et qu'il lit, l'autre qu'il parle, soit surtout parce qu'il vit sans lire et écrire, cette disparition de toute littérature ne fut nullement mortelle aux patois parlés (2) », que nous retrouvons dans la suite de l'histoire et jusqu'à nos jours.

Nous voyons encore qu'à la fin du XVIIe siècle, à Lyon, par exemple, le peuple, les artisans même, parlaient patois, et peut-être exclusivement (3). A la fin du XVIIIe siècle, dans la même ville, le patois recule devant le français, mais il est encore vivant et « parlé par une fraction importante de la population (4) ». S'il en était ainsi dans les villes, à plus forte raison parlait-on le patois dans les campagnes. En fait, c'est surtout le patois qu'on y parle encore (5).

Passons au XIXe siècle, et transportons-nous en Normandie, dans la commune de Thaon (Calvados). Cette commune est située à 12 kilomètres de Caen, un centre français de 42,000 habitants ; une partie des habitants de la commune exercent leur métier à la ville. Eh bien ! dans ce milieu, le patois s'est conservé dans un état de pureté remarquable ; malgré l'école,

(1) *Hist. de France*, t. VII, pp. 159-160.

(2) *Hist. de la langue française*, t. I, p. 331.

(3) Voir *la Ville de Lyon en vers burlesques* (1683), dans la *Revue lyonnaise*, 15 décembre 1884, pp. 671-688.

(4) C. LATREILLE et L. VIGNON, *les Grammairiens lyonnais et le français parlé à Lyon à la fin du XVIIIe siècle*, dans les *Mélanges de Philologie offerts à F. Brunot*, 1904, p. 246.

(5) Voir *les Patois de la région lyonnaise* par L. VIGNON, dans la *Revue de Philologie française et de littérature*, t. XIX, p. 89, t. XX, p. 17.

malgré la presse, malgré le service militaire, malgré l'émigration vers les villes, les jeunes gens, sans présenter sans doute un patois aussi caractéristique que les vieillards, restent encore fidèles au parler de la région. M. Guerlin de Guer l'a constaté, et son ouvrage sur le parler de Thaon le prouve (1).

Mais pourquoi insister là-dessus ? « L'action actuelle du français tient à un état de civilisation tout différent de celui des âges précédents et qui ne remonte guère à plus d'un siècle. Jusqu'à la Révolution française, environ, chaque paroisse formait une unité économique qui n'avait que peu de relations avec le dehors : les patois dans de tels milieux, ont pu se développer avec une indépendance à peu près absolue (2). » Aujourd'hui, l'école, la facilité des communications, la centralisation à outrance font s'infiltrer la langue officielle dans les hameaux les plus reculés. Cependant, ouvrez l'*Atlas linguistique de la France* (3), vous voyez les patois reculer sans doute, de sorte qu'on peut prévoir leur disparition, mais résister tellement qu'ils paraissent devoir se maintenir encore longtemps.

Et au XVII^e^ siècle, quatre mille habitants de la province française, embarqués pour le Canada, n'auraient rien apporté avec eux des parlers de leurs territoires ?... Il faudrait donc qu'on eût mis alors, à choisir les colons au point de vue linguistique, plus de soin qu'on en met aujourd'hui à examiner les émigrants au point de vue sanitaire !

Non. Il vint au Canada, dans les premiers temps de la colonie, c'est-à-dire parmi ceux qui devaient exercer sur notre langage une forte influence, un grand nombre de patoisants. Partant, les patois français furent parlés au Canada pendant un certain temps — non pas employés dans les documents publics ni par la classe dirigeante, non pas écrits, mais parlés par le peuple, dans la famille du colon.

Pour le pouvoir nier, il faudrait expliquer comment auraient été créés chez nous, de toutes pièces et spontanément, les substituts lexicologiques, étrangers au français, mais qui appartiennent

(1) *Le parler populaire dans la Commune de Thaon*, Paris, 1901.

(2) Albert LAUZAT, dans *Romania*, octobre 1905, t. XXXIV, p. 612.

(3) GILLIÉRON et EDMONT, *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion.

au normand, au picard, au bourguignon, et qu'on relève aujourd'hui dans nos campagnes ; comment auraient pu commencer ici certaines évolutions phonétiques essentiellement dialectales et qui n'ont pas leurs racines dans le français ; comment aussi notre morphologie aurait pu donner naissance à des flexions que ne connut jamais la langue classique ; comment enfin et d'où nous serait venue cette élocution, dont on n'est pas sûr que ce soit un accent tant ses traits sont flous et ses caractères indécis, mais qui paraît être le résultat de divers accents provinciaux incorporés au français, et qui, tantôt normande, tantôt berriaude, saintongeoise au commencement d'une phrase et picarde à la fin, ne laisse cependant pas de rappeler toujours la prononciation de l'Ile-de-France sans y ressembler jamais complètement.

Car on trouve encore, et nombreuses, des traces de patois chez nous. En faire ici le compte serait trop long ; du reste, toutes n'ont pas été relevées. Les études de quelques philologues du Canada et des États-Unis, et surtout l'enquête poursuivie depuis quatre ans par la *Société du parler français au Canada* fournissent là-dessus une riche collection de témoignages (1). Lexique et sémantique, phonétique et morphologie font paraître le caractère archaïque d'abord, mais dialectal aussi de notre parler.

Citons quelques faits :

Le Lexique. — D'où nous viennent, sinon des patois, les mots *décaniyer* (déguerpir), *achaler* (importuner), *casuel* (fragile, maladif), *berlander* (flâner), *étamperche* (sorte de perche pour soutenir un tendoir, etc.), *bavaloise* (pont de pantalon), *bacul* (palonnier), *catalogne* (sorte de tapis, couverture de lit), *cani* (qui a mauvais goût, vieux, moisi), *chouler* (exciter un chien), *frigousse* (espèce de mets), *godendard* (grande scie), *gadellier* (groseiller à grappes), *haur* (malpropre, en parlant des chemins), *mucre* (humide), *tasserie* (partie de la grange où l'on entasse les gerbes), *tondre* (amadou), *basir* (mourir, disparaître), *bauche* (course), *gingeollent* (folâtre), *sagant* (malpropre), *trâlée* (grand nombre), etc. ?

(1) Voir le *Lexique canadien-français*, dans le *Bulletin du parler français au Canada*, t. I, II, III et IV, *passim*.

Nous avons aussi un grand nombre d'archaïsmes français : *amain* (commode), *alis* (mal levé, en parlant du pain), *accordant* (conciliant), etc. Mais ces bons vocables d'autrefois se trouvent aussi dans les patois et l'on ignore si nous les avons reçus de l'Ile-de-France ou des provinces. De même, plusieurs de nos mots patois furent relevés jadis aux environs de Paris, où des provinciaux les avaient apportés : les avons-nous empruntés au français ou aux dialectes (1) ? Il n'importe : ceux-là n'en sont pas moins français, ceux-ci dialectaux.

La Phonétique.—Cette matière veut être développée trop longuement pour qu'on la puisse traiter ici comme il convient. Il suffira de mentionner quelques produits pour montrer à quelle conclusion mènerait un examen plus approfondi.

Comment expliquer en effet, autrement que par une permutation dialectale, l'amuïssement de l'*u* suivi d'une nasale, comme dans *lune* et *brume*, qui deviennent chez nous, comme dans le Maine et en Normandie, *leune* et *breume* (2) ?

A quelle étape du français peut-on faire remonter la forme franco-canadienne *queu* pour *quel* ? Du XI^e^ au XV^e^ siècle se produisit la vocalisation de l'*l* dans les groupes *él* et *èl*, et l'on trouve bien, au XIII^e^, *quieus* et *queus* que devait donner à cette époque l'*é* fermé (+ *l* + consonne) sorti de l'*a* tonique de *qualis* (3). Mais quand, au XVII^e^ siècle, les Français de l'Ile-de-France apportèrent ici leur idiome, le produit vocalisé était depuis longtemps disparu, la forme moderne avait été refaite sur le modèle de l'accusatif pluriel. Au XVI^e^ siècle, le français *quel* avait hésité encore entre *e* fermé et *e* ouvert, mais dès 1596, la prononciation par *e* ouvert avait prévalu (4). Dès lors, la vocalisation du groupe *el*, prononcé *èl*, ne pouvait se faire qu'en *eau*. Que nous ayons reçu le produit vocalisé en *eu*, ou que la vocalisation se soit effectuée ici sur une forme *quel* prononcée par *e* fermé, il

(1) Cf. James Geddes, jr, *American-French dialect comparison*, Paper No. 2, Baltimore, 1898, p. 12.

(2) Voir *Revue des parlers populaires*, t. II, pp. 40 et 70.

(3) Voir Suchier, *les Voyelles toniques du vieux français*, trad. par Ch. Guerlin de Guer, Paris, Champion, 1906, p. 157.

(4) Voir Thurot, *De la Prononciation française*, t. I, p. 55.

n'importe : une origine patoise peut seule expliquer la présence de *queu* dans le franco-canadien.

Qu'y a-t-il, encore, de plus dialectal que la labialisation de l'*e* ouvert (+ labiale) comme dans les mots *lèvre*, *chef*, *crême*, etc., qui dans le franco-canadien deviennent *leuvre*, *cheuf*, *creume*, etc. ? Si ce phénomène ne se rattachait pas directement aux patois, il ne pourrait être que le résultat d'une nouvelle mise en marche de l'évolution de l'*a* latin tonique libre (+ labiale), interrompue dans le français.

Aubel ne peut venir du français *aubier ;* nous n'avons pas nous-mêmes substitué le suffixe *-el* (du lat. -ellum) au suffixe *-ier* (du lat. *iarium*). Nous avons bien plutôt reçu *aubel* du normand (1).

Pour ne faire pas la part trop grande aux patois dans la phonétique franco-canadienne, relevons aussi, comme nous avons fait pour le lexique, quelques-unes des anciennes formes françaises que nous avons conservées : *souèr* (soir), *assir* (asseoir), *arrouser* (arroser), *flambe* (flamme), *airer* (aérer), *airrhes* (arrhes), etc.

La Morphologie. — La morphologie est presque entièrement française, comme la syntaxe. Cependant, il y a encore des traces de patois, comme les prétérits en *is*, comme le pluriel *rossignaux* (rossignols), comme le masculin *seû* (seul), etc. Les parfaits analogiques en *is* se rencontrent, il est vrai, dans le vieux français ; mais après le XVI^e^ siècle, ces formes ne se trouvent que dans les patois et le langage populaire (2).

Il est impossible que tous ces éléments dialectaux soient sortis du français et même se soient conservés chez nous, si, à l'origine, les patois n'ont pas été racinés dans le terroir canadien.

Du reste, nous avons une preuve que les mots patois du franco-canadien ne sont pas d'origine récente. Le Père Pierre Potier, jésuite, qui vint au Canada en 1743 et demeura successivement à Québec, à Lorette, à l'Ile-aux-Bois-Blancs et à Détroit,

(1) Voir *Revue des parlers populaires*, t. II, 1903, p. 30. Le normand laisse tomber l'*l*.

(2) Cf. Nyrop, *Grammaire hist. de la langue franç.*, t. II, p. 56 ; Guerlin de Guer, *le Parler populaire dans la commune de Thaon*, p. 171 ; Nisard, *Langage populaire*, etc., p. 222.

a laissé un grand nombre de manuscrits, disséminés un peu partout. M. Philéas Gagnon, le bibliophile québecquois, en possède un qui fut écrit de 1743 à 1758 et qui renferme un relevé des *Façons de parler* des Canadiens au XVIII[e] siècle. Or, nous retrouvons dans ces *Façons de parler*, qui pourtant sont loin de constituer un glossaire complet du langage d'alors, des canadianismes d'aujourd'hui et même beaucoup de formes dialectales en usage dans le franco-canadien du XVIII[e] siècle, et disparues depuis (1).

Un autre manuscrit, celui-ci plus récent, écrit en 1810, et qui fait partie des archives du Séminaire de Québec, la *Néologie canadienne*, de Jacques Viger (2), conduit à des conclusions pareilles.

Une dernière preuve. Dans un procès entre deux habitants de la Seigneurie de Lauzon, et dont on trouve le procès-verbal dans les archives de la Prévôté de Québec pour les années 1666 à 1669, un témoin rapporte une conversation entre le demandeur et le défendeur ; à un certain moment, le récit est interrompu : le témoin n'a pu comprendre le reste du discours, car le défendeur " parlait dans son patois ".

En voilà assez pour qu'on puisse affirmer sûrement que les dialectes français, que les patois de la langue d'oui émigrèrent de France au Canada avec nos ancêtres, y furent parlés pendant un certain temps, exercèrent donc sur notre langage une action dont on constate encore aujourd'hui les effets. C'est d'eux surtout que le franco-canadien tient les particularités qui le caractérisent.

Il reste à dire comment ces patois ont presque complètement disparu, devant quel élément ils ont reculé, et comment s'est effectuée dans le Canada français l'unité linguistique.

II

L'uniformité du parler populaire dans le domaine du franco-canadien est en effet remarquable. Le vocabulaire présente, il est vrai, suivant les régions explorées, des variantes dont on

(1) Voir le *Bulletin du parler français au Canada*, t. III et IV, *passim*.

(2) Voir la *Bibliographie du parler français au Canada*, par GEDDES et RIVARD, Paris, Champion, et Québec, Marcotte, 1906, N° 10.

pourrait peut-être faire une certaine distribution topographique (1); mais ces variantes, plutôt accidentelles, n'altèrent pas l'aspect général du lexique.

La phonétique accuse une uniformité plus sensible encore, le vocalisme et le consonantisme offrant à peu près partout les mêmes phénomènes.

Quant à la syntaxe et à la morphologie, elles ne paraissent pas varier sensiblement d'un bout à l'autre du pays.

Et cette langue relativement uniforme a pour fond le français, plus exactement le français populaire commun du nord. Aussi, quiconque sait le français se fait comprendre sans le moindre effort de Montréal à Gaspé et de Sherbrooke au Lac-Saint-Jean, se fait comprendre de tous nos paysans et les comprend lui-même.

Comment donc cette uniformité s'est-elle réalisée ? Dans le mélange de Normands, de Picards, de Saintongeois, de Berrichons, de Poitevins, de Français, qui peuplèrent le Canada, quel fut le sort des parlers provinciaux ? Et comment le français parvint-il à dominer si tôt ?

Car ce n'est pas d'aujourd'hui que les patois sont réduits à des débris épars, à des bandes brochant sur le fond français de notre langage. Dès le XVIII[e] siècle, l'évolution était en grande partie accomplie, notre parler avait acquis déjà son uniformité. C'est ce qui ressort des remarques de Charlevoix (2) et de Montcalm (3). On ne peut attacher, à ce point de vue, beaucoup d'importance aux autres témoignages que nous possédons, à ceux

(1) Un bel exemple est le mot *agès* ou *ajets*, dont les quatre acceptions, relevées dans des régions différentes, se rattachent à divers dialectes. (Voir *l'Origine et le parler des Canadiens français*, pp. 14-16.) *Cintre* et *about* servent tous deux à désigner la planche transversale de labour où aboutissent les sillons d'une pièce de terre ; mais le premier, qui nous est vraisemblablement venu du Maine ou de la Saintonge, est inconnu dans les comtés où l'on emploie le second, qui fut sans doute apporté du Berry.

(2) *Hist.* et *description générale de la Nouvelle-France avec le Journal d'un voyage*, etc., gr. édit., 1744, t. III, p. 80.

(3) *Journal du Marquis de Montcalm*, dans la *Collection des Manuscrits du chevalier de Lévis*, Québec, 1895, p. 64, le 13 mai 1756.

du Père le Clercq (1), de l'Abbé d'Olivet (2), de Kalm (3), de la Potherie (4), et de Jefferys (5). Rien n'indique que ces écrivains aient voulu parler du langage du peuple. Du reste, Chrestien le Clercq n'a pu constater que l'état du langage dans les dernières années du XVII^e siècle (6), et les autres dans la première moitié du XVIII^e.

Que s'était-il donc passé de 1600 à 1700, ou mieux, des commencements de la colonie à l'année 1680?

Rien que de naturel.

Des circonstances multiples, en effet, et diverses ont pu restreindre ou étendre l'action de chaque province de France sur notre langage : le nombre des émigrants, leur qualité, leur rang dans la colonie, leur groupement, etc.

Le grand nombre des colons étaient, nous l'avons vu, des patoisants. Mais les plus considérables, les chefs de groupes, les officiers de l'administration, les membres du clergé, les missionnaires, venus de Paris ou des autres villes de France, tous gens cultivés, parlaient sans doute le français. Or, le peuple, par la situation particulière qui lui était faite ici, se trouvait en contact continuel avec ces personnages. Québec, Trois-Rivières, Montréal, où toute l'administration était concentrée, et où les colons devaient nécessairement fréquenter, étaient des centres de vie française ; dans les expéditions lointaines, les miliciens étaient encore sous le commandement d'officiers français ; à l'école, au couvent des Ursulines, au collège des Jésuites, au Séminaire de Québec, les enfants recevaient l'enseignement de maîtres français ; l'organisation paroissiale groupait toute la population autour de prêtres français. Fatalement, les rapports

(1) *Premier établissement de la Foy dans la Nouvelle-France*, Paris, 1691, t. II, pp. 15-16.

(2) *Traité de la Prosodie françoise*, 1736. Voir l'édit. des *Remarques sur la langue française* donnée par Beauzée dans le vol. II des *Synonymes français* de l'Abbé GIRARD, p. 385.

(3) *Voyage en Amérique*, 1753-1761. Voir l'édition canadienne, version Marchand, Montréal, 1880, p. 215.

(4) *Hist. de l'Amérique septentrionale*, etc., Paris, 1753. Voir t. I, p. 279.

(5) *The Natural and Civil History of the French Dominion in North and South America*, etc., Londres, 1761. Voir p. 9.

(6) TANGUAY, *Répertoire du Clergé canadien*, p. 55.

qui s'en suivaient devaient produire au Canada, et plus rapidement, les résultats que des causes analogues avaient amenés en France, à partir du XIII^e^ siècle. *Plus rapidement*, parce que la population était moins considérable, les groupements plus intimes, les rapports plus fréquents entre les patoisants et ceux qui parlaient le français. *Plus rapidement*, aussi parce que chaque patois ne se trouvait pas ici isolé ; si l'on excepte quelques groupes, qui durent se désagréger assez tôt, Picards, Normands, Berrichons, Angevins (1) étaient mêlés, destinés à se fusionner pour donner naissance au type canadien. Or, " deux ou plusieurs langues distinctes ont moins de force de résistance qu'une langue unique, parlée par une population homogène (2). " Le mélange des dialectes devait donc singulièrement faciliter l'évolution de notre parler vers le français. Broyées et confondues, les formes patoises perdirent de leur vigueur naturelle ; déracinées, la sève leur manque. Tel mot normand, par exemple, qui sur son principal domaine résista longtemps au français, ne sut pas, perdu ici dans les autres formes patoises, rester pur normand. Les cadres de la phonétique populaire étant brisés, le français n'eut qu'à entrer ; la place n'était pas défendue.

Et voilà comment le français vint à prédominer, à s'imposer en si peu de temps et à donner au franco-canadien le fond auquel s'incorporèrent les éléments dialectaux les plus vivaces.

Mais notre parler n'est pas uniforme seulement en son fond ; il l'est aussi dans ses notes dialectales, et cela s'explique de la même manière.

Mettez ensemble, comme en société, un Normand qui n'entend pas le picard, et un Picard qui n'entend pas le normand : le Normand apprendra le picard, ou le Picard apprendra le normand. Ajoutez un Français qui n'entend ni le normand, ni le picard, mais qui représente l'autorité, mais qui est instruit, mais qui a du prestige, et avec qui les deux autres sont néces-

(1) Voir, par exemple, de combien de provinces vinrent les habitants de la Seigneurie de Lauzon. *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, par J.-E. Roy, vol. I, pp. 167 et suiv.

(2) Brunot, *Hist. de la langue franç.*, t. I, p. 25, note.

sairement en rapport : le Normand et le Picard apprendront tous deux à parler français, pour imiter leur supérieur et pouvoir communiquer avec lui, et comme, au moyen de ce trucheman, ils pourront aussi se comprendre l'un l'autre, le Normand n'apprendra pas le picard, le Picard n'apprendra pas le normand ; ces deux patois, conservés quelque temps encore au sein de la famille, ne seront bientôt plus parlés que par les vieilles gens ; encore quelques années et il n'en restera que des débris. Mais il en restera des débris. Car le peuple n'apprend un idiome étranger que s'il en a besoin pour communiquer avec ses semblables, et il l'apprend dans la mesure où il en a besoin. Picard et Normand n'apprendront donc du français que ce qu'il leur sera nécessaire de savoir. Or, les termes génériques suffisent en général à qui veut simplement se faire comprendre. Les patoisants emprunteront donc au français, outre la syntaxe et les principales flexions, les termes qui désignent les genres d'objets, sans avoir souci de connaître les expressions nuancées propres à chacun de ces objets. Ils n'apprendront que le terme générique français, par exemple le mot *scie ;* s'il faut parler d'une espèce particulière de scie, ils emploieront le mot de leur patois ; ils diront, s'ils sont Normands, *godendart*, etc.

N'est-ce pas ce qui est arrivé au Canada ?

De là, sans doute, la pauvreté de notre vocabulaire français, notre ignorance des termes spéciaux, des termes techniques.

Allons plus loin. Si les premiers arrivés, les plus nombreux et les plus considérables d'entre les habitants d'une localité forment un groupe homogène, parlent le même dialecte, ils exerceront une influence plus grande, noieront presque les groupes venus plus tard, et dans une certaine mesure feront prévaloir leur manière de parler ; c'est-à-dire qu'ils imposeront les formes qui leur sont propres dans tous les cas où l'on aura recours au patois.

C'est encore ce qui dut se passer dans les commencements de la colonie. Les Normands, premiers arrivés, formaient aussi le groupe homogène le plus nombreux. Ajoutons qu'ils étaient les plus considérés. Une lettre de Colbert à Mgr de Laval, écrite de Saint-Germain, le 18 mars 1664, et dont l'original est

conservé dans les archives du Séminaire de Québec, montre qu'on les trouvait, avec les émigrants des provinces voisines, plus laborieux que les autres, et plus zélés pour la religion :

" Comme pendant le séjour que vous fistes ici, écrit Colbert à l'Évêque de Pétrée, vous me tesmoignastes que les gens des environs de la Rochelle et des Iles circonvoisines qui passoient en la Nouvelle france estoient peu laborieux et mesmes que n'estant pas fort zelez pour la religion ils donnoient de mauvais exemples aux anciens habitants du pays qui avoient plus de docilité, le Roy a pris résolution suivant votre advis de fe. lever 300 hommes cette année en Normandie et dans les Provinces circonvoisines qui seront conduits sur des vaisseaux marchants frettez par des particuliers qui m'ont été produits par le Père Ragueneau. En sorte que j'espère que ce secours tournera effectivement à l'avantage du Pays, de mesme que les autres que sa majesté a déterminé d'y envoyer tous les ans par la mesme voye. . . "

Il n'est donc pas étonnant que le normand ait imprimé à notre parler, plus profondément que les autres dialectes, son empreinte.

Là où le normand et ses sous-dialectes n'ont pu exercer cette influence prépondérante, il semble que les formes dialectales aient plutôt persisté qui n'étaient pas particulièrement caractéristiques d'un patois et se trouvaient dans les parlers de plusieurs régions. C'est l'origine, au Canada, d'un grand nombre de produits dialectaux qu'on ne saurait rattacher à un patois plutôt qu'à un autre, qui sont communs à tous les parlers de l'ouest, du nord-ouest et du centre, et qui par là-même eurent plus de force pour résister au français.

Si l'on tient compte de tous les éléments du problème, il est impossible d'expliquer d'autre façon comment le franco-canadien s'est formé, comment il a pu devenir uniforme sans être absolument homogène, français sans être toujours classique.

Notre parler continue son évolution vers le français littéraire. Nos formes dialectales disparaissent les unes après les autres, et il est permis de le regretter. Ces notes du parler ancestral nous sont chères. Car nous nous souvenons avec amour, non seule-

ment de la France, de la *grande patrie* et de sa langue, mais aussi des provinces d'où nos pères sont venus, des *petites patries* et de leurs parlers. Les plus légitimes et les mieux venus de nos vieux mots patois, nous voudrions les conserver et qu'ils soient admis dans notre littérature. Car les patois sont vénérables, et c'est plaisir d'en retrouver le souvenir sur nos lèvres...

" O douceur de tremper sa bouche à leurs vieux mots ! "

(FÉRET.)

THE VOCABULARY

OF CANADIAN FRENCH

BY ALEXANDER F. CHAMBERLAIN PH. D.

Canadian French, — using the term in a broad sense to include all forms of the language, *patois* and literary, spoken now or in earlier times by the educated classes of the community and by its ignorant members, used by men of letters in the cities of the east and by *coureurs-des-bois*, *voyageurs*, *métis* and *bois-brûlés* in the great Northwest, — has recruited its vocabulary over a vast extent of territory. Besides the French of France and the dialects of the early settlers and their descendants, it has had the inspirations and suggestions that have come from contact with new environments and non-European peoples from the Gulf of St. Lawrence to beyond the Rockies, and from far north of the Saskatchewan to far south of the Missouri.

The fishermen and hunters of the Gulf of St. Lawrence, its shores and islands; the Acadians of the Maritime Provinces; the Quebec *habitants*; the dwellers in the larger towns and cities; the lumberers and river-drivers of the forests of central and eastern Canada; the early French traders and settlers in the region of the Great Lakes, and beyond to the Mississippi; the traders, *voyageurs*, *coureurs-des-bois*, and settlers of the Northwest; the *métis* and *bois-brûlés*, who long roved the western half of the Dominion; are all interesting by reason of their speech and its characteristic peculiarities.

The valuable *Bibliographie du Parler Français au Canada* (Paris-Québec, 1906, p. 99), just published by Messrs. Geddes and Rivard, containing 585 entries, shows that practically

all the attention of scholars and investigators has been devoted to the consideration of the French language in eastern Canada (Quebec, Acadia, etc.), and very little to its history and vicissitudes (exclusive of the dual language question) in the Great Northwest.

Landmarks of the study of Canadian French are Oscar Dunn's *Glossaire Franco-Canadien* (Québec, 1880, pp. xxv, 199), and Sylva Clapin's *Dictionnaire Canadien-français* (Montréal-Boston, 1894, pp. xlvi, 389). The former enumerates some 1750 words, the latter, according to the compiler's own count, 4136. The increase in expressions listed is notable, but Clapin's work is by no mean's exhaustive, for the peculiar vocabulary of Canadian French is much larger than these figures would indicate. Clapin includes in his dictionary the words of American Indian origin to which attention had been called by Professor A. M. Elliott and the writer of this paper, a not unimportant element in the vocabulary of the language. He also catalogues some words and expressions more or less peculiar to the West and Northwest, past and present, such as :

1. *Bois-Brûlé*, s. m. — Métis de sauvage et de blanc, dans le Nord-Ouest, et surtout issu du mélange de sang français et indien (p. 48.)
2. *Bois-de-vache*, s. m. — Excréments du bison, dont on se sert comme combustible après les avoir fait dessécher (p. 48.) American English, " buffalo chips ".
3. *Castor (petit)*, s. m. — Les Bois-Brûlés désignent de ce nom un insecte minuscule, vivant dans les mares et les flaques d'eau, et qui passe pour très vénéneux (p. 71.)
4. *Chinook*, s. m. — On désigne de ce nom, dans l'extrême Nord-Ouest, un vent chaud soufflant du Pacifique (p. 81.) American English " Chinook " or " Chinook wind ".
5. *Coulée*, s. f. — Sorte de déclivité creusée au flanc d'une colline, au fond d'une vallée, quelquefois en rase campagne, par un tassement de terrain, ou par le passage habituel des eaux en temps d'orage. La *coulée* par excellence se rencontre surtout au Nord-Ouest, dans le sol spongieux et friable des prairies (p. 95.)
6. *Homme libre*, s. m. — Terme par lequel on désignait autre-

fois un trappeur ou voyageur marié à une sauvagesse, et vivant de la grande vie libre des plaines et des bois (p. 181.)

7. *Jardinier*, s. m. — Terme de dénigrement ayant autrefois servi aux voyageurs et aux trappeurs, pour désigner le colon, le défricheur (p. 191.) This nickname of " gardeners " was applied by the French Canadians of the Northwest to the colonists of Lord Selkirk in 1812.
8. *Maître-canot*, s. m. — Canot principal, dans une expédition de voyageurs (p. 206.)
9. *Mangeur de lard*, s. m. — Surnom donné par nos anciens coureurs des bois à un novice initié, qui, dès les premières misères endurées, regrettait souvent le pain et le lard de la table paternelle (p. 198.)
10. *Maskeg*, s. m. — Mot d'origine Cree, désignant un marais, une savane (p. 359.) Petitot writes also *masquèque*.
11. *Pelu, plus*, s. m. — (contraction probable de *poilu*). Désignation monétaire de la valeur de 20 sous (ancien chelin), inventée par les canadiens du Nord-Ouest pour répondre à l'expression indienne (Cree) *attây*, pelleterie, (p. 242). American English, " skin " .
12. *Pémican*, s. m. — Viande desséchée du bison, (p. 242). Derived from Cree language.
13. *Pimbina*, s. m. — Fruit du *Viburnum edule*, (p. 246). Derived from Cree.

None of these words appear in Dunn. Few as they are, as recorded in Clapin, they suggest a fertile influence of the country and its native inhabitants upon the speech of the intruders of French descent. The purpose of this paper is to point out the importance of the language of the French Canadians of the great West and Northwest in relation to the complete vocabulary of the French language now, or formerly, spoken in Canada.

Other interesting examples of the use of French Canadian words and expressions are to be found in the appellations of rivers, lakes, mountains, etc., and in the nomenclature of the aboriginal inhabitants of the country, the names of their chiefs, etc. Of geographical names, the following may be cited here :

1. *Grande Tremblière, la.* — A large poplar woods not far from Portage la Prairie. Near it was *Fort des Trembles*.

2. *Lac des Prairies.* — Names given in the early days to a number of lakes in the Northwest, including Manitoba, Dauphin, Winnipegosis, etc.
3. *Mer du Ouest.* — One of the early names for Hudson's Bay.
4. *Portage la Prairie.* — Now the name of a town in Manitoba.
5. *Rivière de la Grande Quête.* — One of the names of the Mooyai in the Kootenay country, B. C.
6. *Rivière du Pas.* — An old name of the Saskatchewan or of its south branch.
7. *Rivière qui appelle* (now *Qu'Appelle*). — A branch of the Assiniboine. So named from the legend of a haunting voice.

Over the country they traversed or settled the Canadian French of the West and Northwest scattered these and other names such as :

Fort des Prairies, *Lac de la Butte de Sable*, — *L'eau qui pleure*, *Portage la Prâline*, *Rivière qui court*, and the like.

The river figuring now on the maps of British Columbia as *Mooyai*, *Mooyie*, *Moyie*, etc., really received its name from the Canadian French, for *Mooyai* is neither more nor less than *Mouillé*, testifying to the rainy character of this region. So this name *Mooyai*, which has quite an Indian aspect, is derived from what Oscar Dunn called " le plus canadien des mots ", — the verb *mouiller*, " to rain ".

Here ought to be mentioned also, perhaps, the contribution made by Canadian French to the vocabulary of the Chinook jargon, that *lingua franca* of the Columbia river region. The words of French origin were 34 out of 250, according to Hale in 1841 ; 94 out of 500, according to Gibbs in 1863 ; and 153 out of about 1,000 according to Eells in 1894. The characteristically Canadian French phonology of these words may be recognized from the dress in which they appear in Hale's dictionary of the Chinook Jargon, published in 1890. A few of the more interesting may be cited here :

1. *Delate* (or *delett.*) — Straight, direct, true. From *droit.*
2. *Diaub* (or *yaub*, or *le jaub*).— Devil. From *diable*, *le diable.*
3. *Lamestin* (or *lametchin.*)— Medicine. From *la médecine.*

4. *Lasway.* — Silk. From *la soie.*
5. *Lawen.* — Oats. From l'*avoine.*
6. *Pe* (or *pee.*)— And, then, or, but. From *puis.*
7. *Siwash.* — Indian. From *sauvage.*

In the Chinook jargon the term for " French, Frenchman ", is *Pasiooks* (pron. pasaiuks,) which is a corruption of *français*, with the Chinook (Indian) plural termination *-uks.* The word for " blanket, woollen, etc. ", *paseesee*, is a corruption of *françaises*, i. e. " French (goods) ".

In the names applied to the numerous Indian tribes of the region the genius of the language also made itself felt. Of course, many of these were but translations, or attempts at it, of names used by the Indians themselves. Among the Canadian French names of Indian tribes of the great West and Northwest we meet with such as these :

1. *Babines.* — " Lippies ". An Athapascan tribe in the Bulkley basin, B. C.
2. *Gens des hauteurs.* — One of the names for the *Montagnais* (Chepwyans.)
3. *Gros ventres.* — Term applied to several Indian tribes, particularly the Hidatsas of the Siouan stock, the Algonkian Arapaho, etc.
4. *Guerriers de la roche.* — A term applied to the Assiniboins, also called *Guerriers de la pierre.*
5. *Loucheux.* — " Cross-eyed ". Name of some Athapascan tribes of the far north.
6. *Mauvais-monde.* — An Athapascan tribe.
7. *Montagnais* (also *Montagnards.*) — Term applied to the Athapascan Chepwyans.
8. *Nez Percés.* — Term applied to several Indian tribes, particularly the *Nez Percés* (Pierced Noses) of the Oregonian country.
9. *Peaux-de-Lièvre.* — An Athapascan tribe of the far North. " Hareskins ".
10. *Pieds-Noirs.* — The Algonkian Blackfeet.
11. *Pillageurs.* — Name of an Algonkian (Ojibwa) tribe about Red Lake in Minnesota.

12. *Pilleurs.* — Synonym of *Pillageurs.*
14. *Plats-Côtés-de-Chien.*—(also *Flancs-de-Chien.*) " Dogribs ", an Athapascan tribe of the far North.
15. *Saulteurs* (*Sauteurs*, *Sauteux*, etc.) — Name given to the Ojibwa Indians about the Falls of St. Mary at the entrance to L. Superior.
16. *Sioux.* — Abbreviated from *Nadowessioux*, a French form of an Algonkian nickname for the Sioux Indians, etc.
17. *Souliers-Noirs.* — A term applied to the Amahami, a Siouan tribe of the upper Missouri.
18. *Têtes-Plates.* — A term applied to several Indian peoples of the Columbia river region.

As extracts from a more extensive list now being compiled by him, the author submits the following words, (not in Dunn or Clapin) now or formerly in use in the West and Northwest, illustrative of the vitality and *Sprachgefühl* of the French language in that part of the world and of the vicissitudes it has experienced :

1. *Aller à l'aviron.* — To paddle Indian fashion.
2. *Aller allège.* — To go express (empty), said of canoe voyages.
3. *Allumer*, v. — To visit or call while traveling (lit., " to light a pipe ".)
4. *Assommeur*, s. m. — A long and heavy tree, etc , placed over the bait in a trap to kill the animal (bear.)
5. *Baissière*, s. f. — A little valley, with or without a stream.
6. *Balai*, s. m. — A sort of large oar.
7. *Barge*, s. f. — A sort of boat, used in the Northwest.
8. *Bargetée*, s. f. — A boat-load.
9. *Bière, la petite*, s. f. — Spruce beer.
10. *Blanc*, s. m. — A white fish (*Coreg. alb.*), also, commonly, *poisson blanc.*
11. *Bled.* s. m. — One of the names of the wild rice (*Ziz. aquat.*)
12. *Bois bleu.* — The shrub known to the American English as " snow-berry. " (*Symphor. racem.*)
13. *Bois forts, les.* — Name once given to the land to the west, about the sources of the Mississippi.
14. *Boucane*, s. f. — Name given to the outcroppings of burn-

ing coal, etc., on the rivers Athabasca and Mackenzie, etc. One of the tributaries of the upper Athabaska is called *la Rivière des boucanes*.

15. *Boucanière*, s. f. — An Indian tent so called from its *boucane*, or fire.
16. *Brigade*, s. f. — A little flotilla of barges.
17. *Canot allège*. — Light canoes, without loads, employed as post or express boats.
18. *Canot bâtard*. — The smallest canoe used for transport in the Northwest.
19. *Canot de charge*. — Large, heavy-laden canoes for transporting merchandise.
20. *Canot Rabaska* (i. e. Athabasca). — A synonym for *canot allège*.
21. *Castor en pelu*. — " Made beaver ", the money-standard of the fur trade (2 sh., or 2 fr. 50), beaver-skin with the hair.
22. *Castor en viande*. — Imperfect beaver-skin, as a standard of money, 1 sh., or 1 fr. 50.
23. *Coureur de drouine*. — One who performs the action indicated in the next entry.
24. *Courir la drouine*, v. — To go to meet the Indians with merchandise, instead of waiting for them at the posts.
25. *Derouine*, s. f. — The act referred to in the proceeding entry. Also *d'rouine*.
26. *Désert*, s. m. — Garden; cultivated spot.
27. *Devant-de-barge*, s. m. — Boatswain of a barge.
28. *Doigt*, s. m. — " Finger ", an Indian measure.
29. *Éclairons, les*, s. m. — One of the names given to the Aurora Borealis.
30. *En corbeau*. — Said of a fish roasted whole with skin and scales on.
31. *Escoubane*, s. f. — Large ice skimmer.
32. *Être en médecine*, v. n. — To be " making medicine " (practising " sorcery "), said of the Indians.
33. *Être mis à la chaudière*, v. n. — Defined as meaning, " à l'obligation de traiter ou de nourrir ".
34. *Faire de l'eau*, v. — To break through the ice to get water in winter.
35. *Faire du pelu*, v. — To make money, to get rich.

36. *Flêt de bois*, s. m. — Small tufts of trees here and there on the plains.
37. *Folle*, s. f. — Wild rice (*Ziz. aquat.*), commonly also, *folle avoine*.
38. *Fumerie*, s. f. — A smoking-party, social or political.
39. *Gens libres*, — A term applied to certain French-Cree *métis*.
40. *Fouette-Guillaume*, s. m. — A name of the " whip-poor-will ", translated from the English name.
41. *Gouvernail*, s. m., Helmsman.
42. *Grande médecine, la.* — The great secret society for " making medicine " among the Indians (e. g., the Ojibwa *midewiwin*).
43. *Grande traverse*, s. f. — Passage of some 25 to 30 miles across a lake.
44. *Grand'vue*, s. f. — Place where a river broadens out notably.
45. *Guide*, s. m. — Pilot, or leader of a brigade of barges.
46. *Hangard*, s. m. — Store.
47. *Hart rouge*, s. f. — The shrub from which *kinni-kinnik*, willow-tobacco is obtained, the *Viburnum oxycoccos*.
48. *Hartrier*, s. m. — Clump of willows.
49. *Lacer*, v. a. — To lasso a horse.
50. *Languette*, s. f. — Piece of meat growing under the tongue of the bear.
51. *Large*, s. m. — The interior of the country, the plains.
52. *Lisse*, s. f. — Runner of a sled.
53. *Lisser*, v. a. — To put runners on a sled.
54. *Mâne*, s. m. — An insect belonging to the Ephemeridæ.
55. *Mettre chaudière*, v. — To cook a meal.
56. *Mileux, les*, s. m. — The eight rowers in a barge. *Milieu* has the sense of " boatman ".
57. *Neige de France*, s. f. — The expressive term applied by the hunters, etc., in the region below the Polar circle, to the first snow of winter.
58. *Neige folle.* — A synonym of *neige de France*,
59. *Parc*, s. m. — Buffalo-pound of the Indians.
60. *Pémican*, s. m. — A package of pemican, weighing from 30 to 40 lbs.
61. *Pièce*, s. f. — A quantity of merchandise weighing a quintal.
62. *Pinette des prairies*, s. f. — The plant, *Lacinaria spicata*.
63. *Pipe*, s. f. — A mesure of distance, about two French leagues.

Literally, " the time taken to smoke a pipe ", distances being reckoned by the number of rests taken for this purpose. In the far North, it is " two hours between pipes ".

64. *Poire, la petite*, s. f. — Fruit of the *Amelanchier canadensis*.
65. *Poisson bleu*, s. m. — The *Coregonus signifer*.
66. *Poisson à pente*, s. m. — Fish hung up by their tails to scaffolds to dry.
67. *Pose*, s. f. — Interval of rest in portaging. The *poses* were about 600–700 rods apart.
68. *Première (la) du nid*, s. f. — The smallest of a " nest " of kettles.
69. *Prêt*, s. m. — The daily rations of a servant of the Company, a missionary, etc.
70. *Rababou*, s. m. — Sort of porridge or broth, of maize-flower and milk, flour and pemican, etc.
71. *Réchaud de pémican*, s. m. — A sort of hash of pemican, with some flour and water, and molasses or berries added to taste.
73. *Renversi*, s. m. — Tract of forest covered with blown-down trees.
74. *Ruine*, s. f. — Old Indian camp.
75. *Swip (sweep)*, s. m. — The long steering-oar of a barge.
76. *Taureau*, s. m. — A common term among the Métis for pemican.
77. *Taureau de vache*, s. m. — Bull.
78. *Terres folles, les*, s. f. — The country on the south shore of Lake Superior. An old name.
79. *Terres jaunes, les*, s. f. — The Yellowstone country.
80. *Têtes-de-femme*, s. f. — Tufts of *Eriophorum capitatum*.
81. *Tête-de-ligne*, s. f. — On the Mackenzie, the point where in ascending the river, the boatmen cease towing with a rope and take to the oars again.
82. *Tranche-terre*, s. m. — Instrument for breaking through a beaver's cabin.
83. *Vache*, s. f. — A common term for the buffalo or bison.
84. *Vêler*, v. n. — To bring forth young. Used by the *métis* of all animals except the dog and horse. Petitot was told that the expression was even used of a hen.

These are really but a few specimens of the rather rich vocabulary of Canadian French in the Northwest. Some of the words represent the oldest periods of adventure and settlement, others more recent times. In them are reflected the influences of the environment itself, its natural phenomena, vegetal and animal life, etc., and of its human inhabitants, Indians, English, etc. Some of the words preserved here, or coined out of hand, are just as good French as any in the Academy's dictionary, and represent just as well the *Sprachgefuehl* which has made the language what it is. At a later date the writer of this paper hopes to publish a more extended and complete monograph on this subject.

LES SAUVAGES DU MISSISSIPI

(1698–1708)

D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE QUÉBEC

PAR M. L'ABBÉ AMÉDÉE GOSSELIN, M.A., PROF.
À L'UNIVERSITÉ LAVAL

Depuis plusieurs années déjà, les Pères Jésuites évangélisaient certaines nations sauvages du Mississipi, lorsque le Séminaire de Québec se chargea d'établir une mission dans le pays des Tamarois. Le 16 juillet 1698, MM. de Montigny, Davion et St-Cosme partirent donc pour ces contrées lointaines. D'autres missionnaires y furent envoyés les années suivantes : MM. Bergier et Boutteville en 1699 ; M. Foucault en 1700 ; MM. de la Vente et Huvé en 1704 ; ces deux derniers avaient été fournis par le Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Deux de ces missionnaires, MM. Foucault et St-Cosme, furent massacrés par les sauvages après quelques années de ministère ; deux autres, MM. de Montigny et Boutteville, ne firent pas un long séjour au Mississipi ; quelques-uns, au contraire, comme MM. Davion et Huvé, y passèrent une grande partie de leur vie. Ce dernier, ainsi que M. de la Vente, furent employés la plupart du temps à desservir les Français. Les principales nations évangélisées par ces missionnaires furent : les Tamarois et Kaokias, les Natchez, les Akansas, les Tonicas, les Apalaches, etc.

Pendant les dix années qui suivirent leur établissement au Mississipi, les prêtres du Séminaire des Missions Étrangères visitèrent plusieurs des nations échelonnées sur les bords du

grand fleuve sans parler de celles où ils devaient exercer leur apostolat. On trouvera donc tout naturel qu'ils aient voulu mettre au courant de leurs voyages et de leurs travaux, les supérieurs qui les avaient envoyés. De là des lettres, des rapports ou des mémoires, souvent assez complets.

C'est de ces documents, conservés dans les archives du Séminaire de Québec, que nous avons extrait les notes qui font le sujet de ce travail.

Le plus souvent, nous laissons parler les missionnaires eux-mêmes. Sans doute, beaucoup des choses qu'ils racontent dans leurs lettres ont été connues, publiées, commentées plus tard par les historiens et, pour ne citer qu'un exemple, Charlevoix parle très au long des sauvages du Mississipi, particulièrement des Natchez. A première vue, il semblerait donc que notre travail faisant, pour ainsi dire, double emploi, n'a plus sa raison d'être. Et il en serait ainsi si nous puisions à des sources bien connues et déjà citées. Mais ces lettres de nos missionnaires, la plupart de celles que nous citerons du moins, n'ont jamais été publiées que nous sachions, et nous avons cru qu'il serait intéressant de faire connaître ce que pensaient des sauvages du Mississipi au XVIII[e] siècle, des hommes comme MM. de Montigny, Bergier, St-Cosme, de la Vente, etc.

Des trois missionnaires qui partirent en 1698, deux, MM. de Montigny et de St-Cosme, ont fait le récit de leur voyage ; ils se complètent l'un l'autre. La relation de M. St-Cosme ayant été publiée (1), nous n'en parlerons pas ici.

Celle de M. de Montigny ne manque pas d'intérêt ; non seulement elle nous fait connaître quelques-unes des plus importantes nations du Mississipi telles que les Akansas, Tonicas, Taënsas, Natchez, etc., mais elle nous donne encore des détails intéressants sur certaines autres nations plus ou moins éloignées qui se rendaient parfois jusqu'au Mississipi.

Nous citerons souvent cette relation pour ce qui concerne les nations que nous venons de nommer ; quant à ce qui regarde les autres sauvages, nous ne retiendrons qu'un fait.

Sur la route qui va des Illinois aux Tamarois, les voyageurs

(1) Shea, New-York, 1861. — Cette lettre, dont on ne donne pas la date, est du 2 janvier 1699, aux Akansas. L'original est au Séminaire de Québec ; la copie imprimée est loin de lui rendre justice.

rencontrèrent quelques canots montés par des Puants dont un certain nombre étaient venus s'établir aux Illinois. Cette nation des Puants, jadis assez populeuse, était pour lors réduite à un très petit nombre. M. de Montigny en donne la raison : " Elle est presque tout détruite ", dit-il (1), " la plupart ayant péri dans le lac du Michigan, le mauvais temps les ayant surpris dans une grande traversée qu'ils faisaient pour éviter les Iroquois qui les poursuivaient. "

Cette disparition de presque toute une peuplade ne mérite-t-elle pas d'être mentionnée ?

Mais revenons aux sauvages du Mississipi. Voici l'ordre que nous avons suivi dans ces notes : après avoir nommé les principales nations connues des missionnaires et en avoir indiqué la population, approximativement du moins, nous donnerons quelques détails sur la langue, la religion, le gouvernement, les coutumes etc., etc., et nous terminerons par un court aperçu des raisons qui pouvaient empêcher la diffusion de l'évangile parmi ces peuples, aperçu que nous ferons suivre d'une curieuse comparaison entre ces infidèles et ceux des Indes Orientales.

Les nations dont parlent le plus souvent les missionnaires sont : les Tamarois, les Chicachas, les Akansas, les Tonicas, les Taxoumans, les Ouitapas, les Taënsas, les Natchez ou Chalaouelles, les Oumats, les Kinipissas, les Baiogoulas et Mégoulachas, les Agnisitou et Gnisitou, sur le Mississipi ; et dans l'intérieur des terres : les Sioux, les Paounipissas, les Panimahas, les Canseas, les Osages, les Panis et les Paniassas.

POPULATION. — Lorsque les missionnaires partirent pour le Mississippi, ils s'attendaient de trouver dans ces contrées lointaines des populations considérables. En était-il ainsi ? Ces mêmes missionnaires vont nous répondre au moins pour ce qui concerne certaines nations.

Les Tamarois. — Dans sa lettre datée du 2 janvier 1699, M. de St-Cosme dit que les " Tamarois lui parurent assez nombreux bien que la plus grande partie fût à la chasse ."

Un nommé Lasource, qui écrivait vers le même temps,

(1) Lettre du 25 août 1699.

dispersés par petits villages », disait Lasource ; « ils contiennent en tout quatre lieues de pays et font environ 260 cabanes » (1).

Cette nation disparaissait rapidement, car M. Bergier écrivait le 13 mars 1702 : « les Tonicas sont encore plus diminués que les Akansas et réduits à un très petit nombre ».

Les *Taënsas*, eux aussi, étaient déjà bien diminués en 1701 : cette année-là, M. de St-Cosme ne trouvait plus que 40 cabanes, là où M. de Montigny avait compté 700 âmes deux ans auparavant (2). »

Nous avons moins de renseignements sur plusieurs autres nations. Cependant nous savons par M. de Montigny que les Oumats comptaient 100 cabanes en 1699 ; les Kinipissas près de 100 cabanes, en y comprenant les Baiogoulas et les Mégoulachas ; enfin, les Tabougas et les Taxoumans seulement 70 cabanes. Quant aux Ouitapas, ils étaient resserrés dans un petit village. (3).

Vers 1704, les Courrois ou Coulois qui avaient massacré M. Foucault en 1702, furent entièrement détruits par les Illilois et les Akansas, qui ne laissèrent que le chef et quelques absents (4).

Les *Natchez* — dont nous n'avons pas encore parlé, passaient alors pour avoir une population considérable. « Cette nation », écrivait M. de Montigny, « est la plus nombreuse de toutes celles qui sont sur les bords du Mississipi. Il y a dix ou douze villages, mais fort dispersés, comme par hameau ou par habitation. Je ne crois pas que tous ensemble fassent 300 cabanes, mais souvent dans chaque cabane il y a deux ou trois familles (5) ».

Il paraît donc, d'après ce qui précède, que les nations du Mississipi n'étaient pas très nombreuses en général et qu'elles tendaient à disparaître pour la plupart. C'est du reste une observation que faisait M. de la Vente dès 1704. Ainsi, après avoir parlé de différentes nations il ajoutait : « Touchant ces sauvages, il y a une chose que je ne puis omettre de vous faire

(1) Edition Shea, 1861, p. 55.
(2) Lettres du 2 janv. 1699 et du 1er août 1701.
(3) Lettre du 25 août.
(4) Lettre de M. de la Vente, 20 sept. 1704.
(5) Lettre du 25 août 1699.

remarquer, c'est qu'il semble visiblement que Dieu veut qu'ils cèdent leur place à de nouveaux peuples. On connaît par les plus âgés qu'ils étaient autrefois incomparablement plus nombreux qu'ils (ne sont).

" Les Natchez, qui ont leurs traditions les plus assurées et qui comptent 45 ou 50 chefs qui ont succédé successivement les uns aux autres, disent qu'ils sont venus d'un pays fort éloigné et, selon ce qu'ils montrent, qui est situé, à notre égard au nord-ouest ; . . . ils assurent qu'ils sont venus ici au nombre de plus de 5000. Les autres nations disent qu'il y a plusieurs siècles, ils étaient, les uns 3000, les autres 2000, les autres mille et tout cela se réduit maintenant à un nombre fort médiocre. Ce qui est certain c'est que nos Messieurs, du depuis six ans qu'ils ont descendu le fleuve, connaissent certainement que le nombre a diminué du tiers tant il est vrai qu'il semble que Dieu veut leur faire céder la place à d'autres. "

Le même missionnaire explique ainsi la disparition de ces peuples : " La raison en est bien claire ", dit-il, " c'est (que) du depuis je ne sais combien de temps, ils mettent toute leur gloire à enlever quelques chevelures de leurs ennemis pour les plus légers sujets. Ajoutez à cela que les Anglais leur donnent (sic) et les incitent à se faire la guerre pour en tirer des esclaves ".

Puis, en homme qui se rend compte des choses, M. de la Vente termine par cette observation d'une valeur réelle puisqu'elle vient d'un témoin oculaire (1) : " Je remarque ", dit-il, " une chose qui ferait plaisir à certains géographes qui ont cru qu'il y avait de ce continent communication avec les Indes Orientales ; c'est que leurs danses, leur chant, leurs cris ont un grand rapport à celui que j'ai vu à bien des peuples dans les Indes, spécialement au Cap Comorin et le long de la côte Malabar (2). "

Toutes les notes et observations de M. de la Vente avaient, dans le temps, une valeur d'autant plus grande que ce missionnaire avertissait lui-même qu'il avait pris le soin de se renseigner avant d'écrire : " ma plus grande occupation, écrivait-il à ses supérieurs, a été de m'informer et de m'instruire, autant que j'ai

(1) M. de la Vente avait été autrefois missionnaire aux Indes Orientales.
(2) Lettre de 1704 déjà citée.

pu et par les RR. PP. Jésuites et par les RR. PP. Cordeliers de Pensacola qui sont venus ici et qui ont beaucoup travaillé aux Apalaches et par M. Davion (1) et par tous les voyageurs. . . "

LANGUE. — Les missionnaires ont laissé peu de renseignements sur la langue des sauvages du Mississipi.

Dans une des lettres publiées par Shea en 1861 (2), il est dit que les " Tamarois parlent la langue illinoise qui est la plus commune langue de tous les sauvages. " Les missionnaires l'apprirent assez facilement si on en juge par leurs lettres.

Moins de six mois après leur arrivée aux Tamarois, MM. Bergier et St-Cosme le jeune étaient déjà en état de parler ou d'écrire la langue de ces sauvages. Le 14 juin 1700, le premier écrivait au sujet de son compagnon : " il commence à bien parler la langue (3)." " Pour moi, " disait-il plus loin, " je ne la parle pas, mais je l'écris, ayant entrepris un petit catéchisme. "

Le Père Pinet qui était missionnaire au Mississipi depuis plusieurs années, parlait le Tamarois " parfaitement et mieux que les sauvages (4). "

La langue des Akansas semble avoir été très répandue, jusque dans l'Ouest. Les Osages, les Missouris et les Cancez parlaient cette langue si on en croit M. de St-Cosme (5).

" L'Osage et le Missouri s'entendent quoique ce ne soit pas tout à fait la même langue, " écrivait de son côté M. Bergier (6).

La langue des Chicachas était commune aux Kinipissas, aux Oumats et à plusieurs autres nations (7).

Enfin, les Tonicas, les Taënsas et les Natchez parlaient une même langue, mais elle différait et de celle des Chicachas et de celle des Akansas (8).

(1) M. Davion fut durant vingt-cinq ans missionnaire au Mississipi ; il demeura plusieurs années chez les Tonicas.

(2) Sans nom d'auteur ni date.

(3) Michel Buisson de St-Cosme dit le jeune, n'était alors que simple clerc ; il était le frère du missionnaire dont nous avons déjà parlé et qui fut massacré par les sauvages vers 1706.

(4) Lettre de M. Bergier, 15 juin 1702.

(5) Lettres du 1er août 1700 et du 7 déc. 1701.

(6) Lettre du 13 mars 1702.

(7) M. de Montigny, 25 août 1699.

(8) M. de Montigny, 2 janvier et 25 août 1699.

M. de St-Cosme (l'aîné) qui avait commencé à apprendre la langue des Illinois, trouvait celle des Natchez beaucoup plus difficile. « La langue des Natchez, » écrit-il (1), « est très différente de celle des Illinois, car ils ont quantité de mots et parlent en plusieurs manières ; à un, à deux, à plusieurs, tout cela est différent. Quand ils parlent du grand esprit, c'est encore une autre manière. Par exemple, pour dire j'ai offensé le grand esprit, ils disent: je me suis méprisé moi-même, et ils ne disent pas: j'ai méprisé l'esprit. »

Ces quelques extraits semblent prouver qu'il y avait chez les nations du Mississipi une assez grande variété de langues. C'est aussi l'opinion de M. de la Vente qui indiquait comme un des principaux obstacles à la conversion de ces peuples, la difficulté et la diversité des langues: « car il arrive souvent, dit-il, qu'elles sont si différentes qu'un village n'entend pas la langue d'un autre et qu'il n'y a que les Chatta (sic) dont la langue ait plus d'étendue et soit plus universelle (2). »

RELIGION. — Comme presque tous les sauvages de l'Amérique, ceux du Mississipi avaient une religion assez rudimentaire. M. de la Vente parlant des nations en général assure « qu'on n'y voit presqu'aucun vestige de religion, excepté aux Natchez, où ils ont une manière de pagode avec un feu perpétuel et quelques cérémonies. »

Ils adoraient le soleil et l'invoquaient dans leur langage. Dans leur temple se trouvait une idole qu'ils tenaient renfermée dans un coffre.

M. de St-Cosme, qui vécut plusieurs années chez les Natchez, en parle assez longuement. « Les chefs », dit-il, « étaient regardés comme des esprits descendant d'une espèce d'idole qu'ils ont dans leur temple et pour qui ils ont un grand respect. C'est une statue de pierre renfermée dans une boîte de bois. Ils disent que ce n'est pas proprement le grand esprit, mais un de ses parents qu'il a autrefois envoyé en ce lieu pour être le maître de la terre ; que ce chef est devenu si terrible que de son seul regard il faisait mourir les hommes ; que pour éviter cela il se fit faire

(1) 19 avril 1702.
(2) Lettre du 20 sept. 1704.

une cabane où il entra et se changea en statue de pierre de peur que sa chair ne fût corrompue dans la terre (1).»

Les sauvages racontaient encore que de ce chef descendaient tous les autres jusqu'à leurs chefs actuels et que c'était lui qui envoyait les maladies, la mortalité, à cause du peu de respect qu'ils avaient pour ces derniers. C'est encore au sujet de ces mêmes Natchez que M. de la Vente écrivait: « Ils ont avec beaucoup d'autres sauvages ces traditions que le grand chef a autrefois inondé toute la terre par un déluge général. » Et le missionnaire ajoutait: « Ils n'ont pas de prêtres mais ils regardent les missionnaires comme des oracles. »

Lasource, qui visita cette nation en 1699 probablement, écrivait au sujet du temple: « Le temple est enclos d'une clôture faite en façon de muraille; elle est presque garnie de têtes de morts. Ils ne voulaient pas nous laisser entrer dedans disant que ceux qui y entraient mouraient; nous y entrâmes moitié par force, moitié de bonne volonté (2).»

Des temples semblables ne se trouvaient pas seulement chez les Natchez, mais encore chez les Oumats, les Taënsas et en général chez les nations du sud.

« Le temple des Taënsas, » écrivait M. de Montigny, « a des murailles épaisses de sept à huit pieds à cause de la grande quantité de nattes qui y sont les unes sur les autres; ils ont pour une de leurs divinités, autant que j'ai pu voir, le serpent.

« Il n'y a presque rien dans ces temples; il y a cependant quelques figurines d'hommes et de bêtes sculptées assez grossièrement et plusieurs caisses des os des plus considérés qui meurent; ils y entretiennent un feu perpétuel (3).»

Chez les Taënsas comme chez les Natchez, il n'y avait que ceux qui avaient soin du temple qui pouvaient y entrer; les autres auraient cru mourir s'ils l'avaient osé.

GOUVERNEMENT. — Chez certaines nations, comme les Natchez par exemple, la dignité de chef se transmettait de père en fils: chez d'autres, elle était élective. Outre ces chefs ordi-

(1) St-Cosme, des Natchez, 8 janvier 1706.
(2) Shea, 1861, p. 58.
(3) Lettre du 25 août 1699.

naires, les Oumats, les Natchez, etc., avaient encore une femme qui semblait tenir la tête du gouvernement et que l'on appelait la femme-chef. En général, tous étaient très respectés et méritaient de l'être. M. de la Vente s'exprime ainsi à leur sujet : " Il y a dans ces villages toujours un chef de tout le village, soit que cette dignité lui vienne par naissance ou par élection si légitime que, encore bien qu'ils n'aient aucune connaissance des canons du droit pour les élections, elle ne laisse pas de pouvoir passer dans notre esprit pour être très canonique et régulière. Mais ce qui est surprenant, c'est que le chef ne croit avoir plus de puissance que les autres que pour être plus convaincu en même temps qu'il est plus obligé d'assister les nécessiteux qu'aucun autre. Et s'il a quelque richesse il est persuadé que ce n'est que pour y faire participer les autres. D'où il arrive que sa table et son manger est plus celui du commun que le sien propre et que c'est un proverbe reçu chez eux que pour n'avoir rien à soi il ne faut qu'être chef, puisqu'il n'y en a point, parmi eux, de plus pauvres que ceux qui sont dans ce poste dont l'autorité et les richesses ne sont jamais employées à d'autre fin que pour défendre les opprimés et soulager les indigents. Et s'il se trouve quelque chef dont le procédé ne fut pas tel que je vous le dépeins, il peut s'assurer qu'il ne sera pas longtemps sans être déposé par la communauté (1)."

Ceci devait se passer chez les nations où les chefs étaient électifs. Mais là où ces chefs étaient héréditaires, comme chez les Natchez par exemple, il pouvait en être autrement. En effet ces chefs n'étaient-ils pas regardés comme des esprits qu'on avait intérêt à ménager et à respecter? Ne tenaient-ils pas dans leurs mains l'abondance, la santé et la vie aussi bien que la pauvreté, les maladies et la mort (2)?

Il ne faudra donc pas s'étonner si ces chefs avaient plus d'autorité que n'en avaient ceux des nations à chefs électifs. Mais cette autorité allait-elle jusqu'au despotisme, comme le dit Charlevoix (3)? M. de Montigny semble croire pourtant qu'ils n'étaient pas beaucoup absolus. On s'accorde toutefois à

(1) Lettre du 4 juillet 1708.
(2) St-Cosme, 8 janvier 1706.
(3) Edit. in 12, Vol. VI, p. 176.

reconnaître que ces peuples avaient une grande déférence pour leurs chefs. « Ils ne lui parlaient toujours qu'avec un grand respect. Jamais une femme ou un enfant n'aurait osé entrer dans sa cabane ; seuls les vieillards et les plus importants de la nation pouvaient y entrer ; tout dans leurs paroles comme dans leur maintien témoignait de leur grand respect. Personne ne se serait permis de s'asseoir sur son lit, de se servir de son gobelet, de passer entre lui et une torche ou flambeau de cannes qu'on allumait tous les soirs pour éclairer sa cabane (1). »

Pour rien au monde on n'aurait voulu les dédire, leur faire de la peine. S'ils tombaient malades, on immolait ordinairement des enfants pour apaiser l'Esprit et quand ils venaient à mourir on tuait de grandes personnes qui venaient s'offrir d'elles-mêmes, en faisant paraître une grande joie (2).

Le chef n'était pas seul chargé du gouvernement de la nation. Il avait, pour l'aider, un conseil formé des principaux guerriers ; les plus anciens y occupaient toujours la première place. « Ils sont écoutés comme des oracles », écrivait M. de la Vente, « et les jeunes gens se font un point d'honneur de suivre leur sentiment jusqu'à la vénération (3). »

GUERRE. — Au commencement du XVIII^e^ siècle, la plupart des nations du Mississipi étaient en guerre et cherchaient à se détruire les unes les autres. Quelques-unes, autrefois très puissantes, ne comptaient presque plus à cette époque. Sans doute les maladies étaient pour beaucoup dans cette diminution, mais le plus souvent la disparition d'une peuplade n'était due qu'à la haine et à la férocité d'une nation plus puissante. M. de la Vente l'affirmait dans un mémoire et M. Bergier avait pu écrire quelques années auparavant : « Leur plus forte et plus universelle passion est de se détruire, de lever des chevelures, de tuer des hommes, de manger des hommes, c'est là toute leur ambition, toute leur gloire. »

Cette réflexion lui avait été inspirée par le fait que peu auparavant les Tamarois avaient fait rôtir et mangé trois Sioux. « C'est quelque chose d'horrible que ce détail », s'écriait

(1) M. de Montigny, 25 août 1699.
(2) M. de St-Cosme, 8 janvier 1706.
(3) Lettre du 4 juillet 1708.

le missionnaire, " il tient bien moins de l'homme que du loup, du tigre et du démon (1). "

Cet état de guerres continuelles n'était pas particulier aux nations du haut du Mississipi; il en était de même tout le long du grand fleuve. Ainsi, les Akansas qui avaient été décimés par la maladie dans les dernières années, ne l'avaient pas été moins par la guerre qu'ils soutenaient depuis longtemps contre les Chicachas. Au commencement, les Akansas avaient toujours le dessus, mais depuis quelques années la fortune leur était contraire; la raison c'est qu'ils n'avaient pour se défendre que leurs flèches, tandis que les Chicachas se servaient avec habileté des armes à feu que leur fournissaient les Anglais.

Quant aux Chicachas ils avaient alors la guerre non seulement avec les Akansas, mais encore avec les Tonicas, les Taënsas et presque toutes les nations environnantes.

" Ce qui les engage à faire la guerre avec les autres nations, " écrivait M. de Montigny, " ce sont deux anglais de la Caroline qui les envoient en guerre de tous côtés pour faire des esclaves qu'ils achètent ensuite d'eux pour les vendre aux anglais qui les envoient à la Barbade et autres endroits (2). "

Les Tonicas et les Taënsas n'étaient pas seulement en guerre avec les Chicachas et les Natchez, ils étaient eux-mêmes ennemis jurés.

Charlevoix rapporte que les Natchez " font rarement la guerre et ne mettent point leur gloire à détruire des hommes " (3). Cette affirmation qui pouvait être vraie en 1721 ne l'aurait pas été en 1699, car le 25 août de cette année-là, M. de Montigny, qui venait de passer chez eux, ne craignait pas de dire que " les Natchez avaient pour lors la guerre avec presque toutes les nations qui sont sur le Mississippi. " Le missionnaire trouvait même qu'il y avait risque à pénétrer chez eux.

Que la plupart des peuples du Mississipi aient été en guerre à cette époque, la chose nous paraît évidente. Aux témoignages que nous venons de citer, nous ajouterons celui de M. de la Vente: " Je ne sais depuis combien de temps, " disait-il, " ils

(1) Lettre du 14 juin 1700.
(2) Lettre du 25 août 1699.
(3) Vol. VI, p. 176.

mettent toute leur gloire à enlever quelques chevelures à leurs ennemis pour les plus légers sujets. Ajoutez à cela que les anglais leur donnent des (armes à feu) et les incitent à se faire la guerre pour en tirer des esclaves (1). "

En face d'un tel état de choses, les missionnaires comprirent qu'ils ne pourraient rien s'ils ne s'employaient tout d'abord à faire renaître la paix parmi ces peuples. M. Davion se rendit d'abord chez les Chicachas et les exhorta fortement à faire leur paix au moins avec les nations chez lesquelles s'établiraient les missionnaires. Un moment, sa mission faillit être compromise par les intrigues des Anglais, mais bientôt sur les instances de M. Davion et sur celles M. de Montigny qui était venu le rejoindre, ils promirent d'enterrer la hache de guerre. Effectivement, au mois de juin ou juillet 1699, un des chefs Chicachas se rendit chez les Taënsas pour leur proposer la paix, assurant qu'ils ne voulaient plus la guerre avec eux ni avec les Tonicas parce que, disait-il " un esprit blanc (2) (c'est ainsi qu'ils nommaient le missionnaire) étant allé les voir au printemps, leur avait dit que ce n'était pas bien de se tuer ainsi les uns les autres et que la paix valait mieux (3). "

Les Tonicas et les Taënsas furent du même avis et promirent même de se reconcilier entre eux. Les Natchez, que l'on avait tant redoutés tout d'abord, furent peut être les plus faciles à convaincre. Ils assurèrent M. de Montigny que bien que les Taënsas leur eussent tué un homme quelques jours auparavant, ils voulaient quand même conclure la paix avec eux aussi bien qu'avec les Tonicas et autres nations, ce qu'ils feraient avant huit jours. Ils tinrent leur promesse : peu après, les députés Natchez arrivaient chez les Taënsas. On leur fit une réception magnifique après quoi on les conduisit à la porte du temple où s'étaient rassemblés les principaux de la nation. Là se firent les cérémonies accoutumées, puis on porta dans le temple les présents des députés Natchez. Cette offrande consistait en six robes de rats musqués fort bien travaillées. Et la paix fut conclue. Pour terminer la cérémonie, le vieillard qui avait le

(1) Lettre du 20 sept. 1704.
(2) M. Davion.
(3) Lettre de M. de Montigny, 25 août 1699.

soin du temple monta sur une petite élévation et adressa la parole tantôt à l'Esprit, tantôt aux assistants, exhortant les deux nations à oublier le passé et à vivre dans une paix inviolable (1).

Toutes ces promesses faites de bonne foi, nous aimons à le croire, furent-elles tenues fidèlement? Des lettres postérieures à cette date prouvent le contraire.

CARACTÈRE, MŒURS ET COUTUMES. — Les missionnaires étaient parfois étonnés de trouver chez ces nations grossières tant et de si bonnes qualités. « Il me semble », écrivait M. de la Vente, « qu'il reste encore parmi ces peuples barbares d'excellents restes de cette belle loi naturelle que Dieu avait gravée dans le cœur des hommes dans l'état d'innocence (2). »

Chez eux, il n'y avait ni riches ni pauvres ; tout était en commun. De là une fraternité touchante entre les individus d'un même village. Très désintéressés ils ne cherchaient pas à acquérir des biens pour eux-mêmes. Que si parfois les jeunes gens travaillaient à gagner quelques marchandises, c'était pour en faire présent aux vieillards qui ne pouvaient plus s'en procurer. Cette égalité n'allait pas sans une grande probité, entre eux, du moins. Aussi bien tel individu qui aurait tué, sans hésitation, un étranger pour le voler, se serait fait un scrupule d'enlever le plus petit objet à l'un des siens. M. de la Vente constatait cette probité des sauvages dans leurs rapports avec les blancs. « Leur fidélité en ce que l'on traite avec eux est inviolable de leur part et il serait à souhaiter que les Français eussent autant de bonne foi dans leurs marchés qu'ils en usent eux-mêmes de ce qu'ils commercent avec nous (3). »

Il semble toutefois que leur conduite, envers les nations voisines ou étrangères, était tout autre que celle qu'ils tenaient entre eux. Ainsi, cette fidélité proverbiale dont faisaient preuve entre eux les individus d'un même village par exemple, n'était plus qu'un vain mot quand il s'agissait d'une autre nation. Il en était ainsi au moins chez certaines peuplades. M. de St-Cosme, qui connaissait bien les Natchez, écrivait d'eux: « Il

(1) M. de Montigny, 25 août 1699.
(2) Lettre du 4 juillet 1708.
(3) Lettre du 8 juillet 1708.

faut être persuadé qu'ils sont tous voleurs et ne cherchent qu'à faire du mal et que s'ils n'avaient quelque crainte, ils tueraient un homme pour avoir son couteau. » Si l'on en croit le même missionnaire qui contredit ici la thèse générale de M. de la Vente, les Natchez se volaient même les uns les autres, surtout leurs grains qui faisaient leur seule nourriture (1).

Les Courrois, qui assassinèrent l'abbé Foucault et ses compagnons, n'avaient, dit-on, d'autres motifs que de les voler et de les piller.

L'hospitalité était peut-être de toutes leurs qualités, celle qu'ils pratiquaient le mieux. Chaque particulier regardait sa cabane plutôt comme celle de son voisin que comme la sienne propre ; aussi chacun pouvait-il y entrer, y demeurer et y manger comme s'il eut été chez soi.

Un village devait-il passer par un autre village, il faisait avertir ce dernier. Aussitôt tout le monde s'y mettait en mouvement : les uns allaient à la chasse, les autres à la pêche ; ceux-ci amassaient le bois pour le feu, ceux là préparaient à manger. Les voyageurs étaient accueillis avec joie et lorsque, bien repus et reposés, ils reprenaient leur route, ils ne songeaient même pas à remercier ceux qui les avaient si bien reçus ; dans leur opinion, si quelqu'un devait être reconnaissant c'était bien celui à qui on avait fourni l'occasion de pratiquer une si large hospitalité.

« L'union règne tellement parmi eux que non seulement on n'y voit jamais de procès, mais encore que l'on reçoit en commun les outrages qui seraient faits à un particulier et le village dut-il tout périr, ils périront plutôt que d'abandonner les querelles de l'un de leurs frères quelque injustes qu'elles puissent être.

« L'envie, la colère, les jurements et l'orgueil, » continue M. de la Vente à qui nous empruntons tous ces détails, « ne sont pas connus chez la plupart d'entre eux et, pour tout dire en un mot, ils n'ont de sauvage que le nom puisque le bon sens qui est de tous les lieux a bien voulu demeurer avec eux... Voilà une partie de ce qu'ils ont conservé sans écrits ni lecture, sans autre chose que ce que leurs pères leur ont laissé par tradition, en héritage de la loi naturelle... (2) »

(1) Lettre du 21 octobre 1702.

(2) M. de la Vente, lettre du 4 juillet 1708.

A ce tableau tout brillant qu'il soit, il y a des ombres et si M. de la Vente ne les indique pas c'est que, pour n'être pas trop long, il ne veut pas s'arrêter à faire le récit de ce que les sauvages " ont de mauvais par la privation qu'ils ont des lumières de l'évangile."

Traîtres et vindicatifs, ils poursuivaient leurs ennemis sans trève ni repos et leurs prisonniers de guerre étaient traités avec la dernière barbarie, presque toujours tués et brûlés, parfois, mangés. En temps de paix, ils menaient une vie désœuvrée qui les portait naturellement au vice. Plusieurs nations étaient très corrompues, particulièrement celles du midi. La polygamie, qui régnait chez quelques-uns de ces peuples, ne contribuait pas peu à les maintenir dans ces mœurs dissolues. Pour être juste, il faut dire que chez certaines nations, comme les Chattas, les Chicachas, etc., la polygamie était très rare.

Ce que nous venons de dire des mœurs des sauvages du Mississipi prouve qu'elles ne différaient pas beaucoup de celles des autres sauvages de l'Amérique ; quelques particularités nous permettront de constater qu'il en était de même de leurs coutumes.

Plusieurs des peuples du Mississipi étaient agriculteurs et se nourrissaient du produit de la terre ; " quelques-uns, comme les Natchez, n'avaient pas d'autres moyens de vivre n'étant pas chasseurs (1)."

Quand le temps de labourer, de faire la semence ou la récolte était arrivé, tout le village s'assemblait. Après une danse générale suivie d'un grand festin, hommes et femmes se rendaient sur la terre du chef et dans une demi-journée, la terre était labourée, semée, ou la récolte faite (2).

" La semence des blés ", écrivait M. de la Vente, " se fait toujours en commun ; aujourd'hui tout le village travaille pour un et demain tout le même village travaillera pour un autre et ainsi de suite jusqu'à ce que tout leur travail soit fini (3)."

Ces villages étaient parfois très étendus : " les Natchez, les Tonicas, les Chattas, les Chicachas, etc., sont dans des villages de six, dix et jusqu'à vingt lieues ", disait M. de la Vente (4).

(1) Lettre de St-Cosme, 8 janvier 1706.
(2) Lettre de M. de Montigny, 25 août 1699.
(3) Lettre du 4 juillet 1708.
(4) Lettre du 20 sept. 1704

Chez les Natchez et les Akansas les cabanes étaient éloignées les unes des autres souvent d'un quart de lieue (1).

La réception des étrangers était toujours solennelle; voici comment les choses se passaient chez les Akansas. Après leur avoir présenté le calumet, de rigueur chez toutes les nations, ils frottaient les nouveaux venus et se frottaient eux-mêmes. Puis, les prenant sur leurs épaules, ils les portaient jusqu'à la cabane du chef. Ensuite commençait le concert; des vases de terre recouverts d'un peau et dont ils se servaient en guise de tambour, des gourdes remplies de graines, tels étaient les instruments de musique avec lesquels ils accordaient leur chant. " Pendant cette harmonie ", dit M. de St-Cosme qui rapporte ces détails, " un sauvage qui était derrière nous, nous berçoit; nous fûmes bientôt dégoutés.... et nous mîmes de nos gens à notre place après y avoir demeuré un peu; ils eurent le plaisir d'être bercés toute la nuit (2). "

Dans ces circonstances, il y avait toujours échange de présents : les sauvages offraient généralement un petit esclave en retour duquel on leur donnait couteaux, miroirs ou autres bagatelles.

M. de Montigny, visitant les peuples du bas du Mississipi, fut frappé de certaines coutumes qui lui parurent " assez belles pour des sauvages. " Ainsi, quand les étrangers leur faisaient quelque présent un peu considérable, ils ne le prenaient pas tout d'abord, mais ils le faisaient porter au temple. Là, ils en remerciaient l'Esprit; tournés du côté du temple, ils proféraient certaines paroles, élevant les mains au ciel et les mettant ensuite sur leur tête ; ils terminaient cette cérémonie en se tournant des quatre côtés du monde.

Lorsque des sauvages d'une autre nation arrivaient dans un village, ils se rendaient d'ordinaire au temple pour y faire quelques présents qu'ils déposaient devant la porte et que l'on partageait ensuite entre tous les membres de la tribu (3).

Les missionnaires donnent peu de détails sur les cérémonies funèbres de ces sauvages.

(1) M. de St-Cosme, 2 janv. 1699.
(2) Lettre du 2 janv. 1699.
(3) M. de Montigny, 25 août 1699.

" Lorsque quelqu'un meurt, " écrit M. de Montigny, " ils disent qu'il va dans un pays fort éloigné. C'est pourquoi lorsqu'ils voient des étrangers, souvent ils pleurent, songeant à leurs parents qui sont morts. Ils enterrent avec le mort ce qu'il avait de plus précieux et tous les parents et amis apportent quelque chose pour mettre dans la fosse ; on y met aussi, dans de petites corbeilles, de la farine et autres vivres. . . "

Chez certaines nations, comme les Taënsas et les Natchez, quand un chef passait de vie à trépas plusieurs personnes se faisaient un honneur et une joie de mourir avec lui.

" C'est ce que j'ai admiré une fois avec trois français qui étaient ici ", écrit M. de St-Cosme (1). " Il mourut un petit enfant-chef ; aussitôt il l'apportèrent pour l'enterrer dans leur temple ; tout le monde s'assembla autour du village en pleurant ; une femme arriva bien parée, se mit à danser avec son fils qui devait la tuer ; après avoir dansé, elle se mit sur une natte, s'accommoda elle-même la corde autour du col pour être étranglée et fit cela avec une constance admirable. "

M. de Montigny raconte que peu de temps avant son arrivée aux Taënsas, en 1699, ces sauvages avaient tué six personnes sur la fosse de leur chef qui venait de mourir. Les Natchez ne s'étaient pas contentés de si peu à la mort de leur dernier chef ; ils dirent qu'ils avaient immolé trente personnes à cette occasion. En entendant ces paroles, un des Français qui accompagnaient M. de Montigny ne put cacher sa surprise. Le chef des Natchez qui s'en aperçut lui dit aussitôt : " Eh ! quoi, si je mourrais vous ne voudriez pas mourir avec moi ! L'autre lui répondit sans hésiter qu'il pourrait mourir quand il voudrait mais que pour lui il n'était pas du tout dans le dessein de le suivre (2).

Dans son mémoire de 1708, M. de la Vente fait observer que si les sauvages du Mississipi " ont conservé de bons restes de la loi naturelle, ils n'ont pas moins conservé d'excellents remèdes pour leurs maux, particulièrement pour les maladies extérieures. " J'en ai vu plusieurs, dit-il, qui ont reçu quatre et cinq coups de fusil ou de flèches au travers de l'estomac et de la poitrine et qui en sont si parfaitement guéris qu'ils n'en ressentent

(1) Des Natchez, 8 janvier 1706.

(2) Lettre du 25 août 1699.

aucune incommodité... Par la connaissance des simples qu'ils ont reçue de leurs pères ils guériront des mains, des bras et des pieds que nos meilleurs chirurgiens ne feront aucune difficulté de couper. "

Ils avaient une herbe vulnéraire si excellente, à leur dire, qu'elle pouvait guérir tout patient qui avait assez de force pour la mâcher et l'avaler, fut-il blessé mortellement. Quant aux maladies internes, s'ils les connaissaient moins, ils trouvaient encore des remèdes pour les combattre. Une simple tisane de racines suffisait souvent pour les guérir de tous maux. " Dans les maladies dont ils n'ont pas la connaissance, " écrit M. de la Vente, " une sueur abondante qu'ils se procurent par artifice est leur remède le plus ordinaire et il arrive assez souvent que ce remède général ne leur réussit pas mal. "

Les sauvages avaient encore certaines herbes dont ils se servaient, soit pour prévenir soit pour guérir la morsure des animaux venimeux et en particulier des serpents à sonnettes (1). Après s'être frottés les mains de ces herbes ils prenaient les serpents, les maniaient sans crainte et en réalité n'en recevaient aucune morsure.

OBSTACLES A LEUR CONVERSION, ETC. — Ils peuvent se résumer en quelques mots : une nonchalance extrême pour tout ce qui regardait la religion ; une grande légèreté naturelle qui leur faisait accepter et rejeter aussi facilement tout ce qu'on leur enseignait en sorte qu'on ne pouvait jamais faire un fond solide sur leur foi ; la difficulté et la diversité des langues ; enfin la la trop grande étendue des villages. Et si l'on ajoute à cela les guerres continuelles, la polygamie, la dépravation des mœurs, les mauvais exemples des blancs, on comprendra qu'il n'était pas toujours facile de faire pénétrer chez ces nations barbares la connaissance de l'Evangile. Et pourtant M. de la Vente trouvait ces peuples plus faciles à convertir que ceux des Indes Orientales. Il fait une comparaison intéressante entre les

(1) Voici d'après M. de la Vente l'origine du nom donné à ces reptiles : " Ils ont à la queue, dit-il, de petites ampoules dont le nombre s'augmente à proportion du nombre de leurs années, à peu près comme nos petits grelots de France, qui font un tel bruit lorsqu'ils se remuent que justement on les appelle serpents à sonnettes. (Lettre du 4 juillet 1708.)

missions de l'Occident et celles de l'Orient. Nous la citons en entier et c'est par là que nous terminons :

" Là (en Orient), on n'a pas la liberté entière de prêcher l'Evangile partout indifféremment ; ici, on l'a tout entière. Là on est obligé de faire ses fonctions la nuit et en cachette ; ici, on peut faire tout publiquement. Là, on peut craindre les persécutions ; ici, il n'y en a aucune à craindre pour la religion. Là, on a la multiplicité des femmes pour obstacle ; ici, elle n'est pas commune et dans les lieux où elle règne, elle se détruirait facilement par l'exemple de quelques familles françaises qu'ils regardent comme des esprits qu'ils se font honneur d'imiter. Là, il y a des erreurs et des idolâtries usitées par l'abus de je ne sais combien de siècles ; ici, on ne voit presqu'aucun vestige de religion, excepté aux Natchez où ils ont une manière de pagode avec un feu perpétuel et quelques cérémonies. Là, les talopoins, bracmanes, bramins, moullas et faquirs empêchent l'Evangile de germer dans les cœurs ; ici, il n'y a aucun prêtre. Là, ils présument d'avoir une science et suffisance beaucoup plus grande que ceux de l'Europe ; ici, ils regardent les missionnaires comme des oracles. Là, l'or et l'argent, l'intérêt et l'usure sont de grands obstacles ; ici, ils méprisent l'or et l'argent et n'estiment que leur pur nécessaire.

" Il y a beaucoup d'autres raisons que vous connaissez mieux que moi pour lesquelles il est aisé de conclure que ces pauvres sauvages ne méritent pas moins les soins charitables des ouvriers évangéliques qu'une infinité d'autres peuples qui sont cultivés avec plus de soin et peut-être moins de profit (1). "

(1) Lettre du 20 sept. 1704.

LES PLANS
DE COLONISATION ESPAGNOLE
AU VÉNÉZUÉLA ET EN GUYANE

ÉTUDIÉS D'APRÈS LES DOCUMENTS DES ARCHIVES

PAR JULES HUMBERT, DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR AGRÉGÉ
AU LYCÉE DE BORDEAUX
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

On a beaucoup médit de la colonisation espagnole dans le Nouveau-Monde, et on l'a surtout jugée d'après les horreurs de la conquête. Les excès sont indéniables ; mais est-il possible qu'une nation qui a pu implanter au delà des océans sa langue, sa religion, ses lois et ses coutumes, n'ait entassé contre elle que haine et réprobation ? L'étude des nombreux documents qui dorment dans les archives de la péninsule permet de porter sur la question un jugement plus équitable. Ceux de ces documents qui se rapportent au Vénézuéla nous paraissent des plus importants : le Vénézuéla, en effet, a été une des premières régions découvertes sur le continent américain, et c'est là que s'est implantée tout d'abord la domination de l'Espagne. Or les Archives des Indes dénotent, dès les premiers temps de la conquête, des efforts sérieux de colonisation pacifique ; à côté des barbares *conquistadores*, tels que Hojeda, Ocampo, elles nous révèlent les noms des Ampués, des Villegas, des Serpa, des Bolivar, qui furent pour les Indiens comme pour les colons européens de véritables bienfaiteurs.

C'est d'abord *Juan de Ampués* qui, chargé par S. M. Catholique de la pacification des îles de Curaçao, Oruba et Buen-Aire, proteste contre les procédés du licencié Figueroa, qui

voulait que l'on employât la force à l'égard des indigènes ; il n'entend traiter les Indiens que par la persuasion et la douceur, et son œuvre réussit à merveille. Les Indiens de la Terre-Ferme voyant, dit-il lui-même dans une lettre adressée au roi d'Espagne en 1526 (1), " *el buen tratamiento que yo en nombre de Vuestra Magestad hacia à los Indios de las dichas islas*, " lui envoyèrent un cacique qu'il appelle D. Joan Varacoeya, qui lui demanda de le recevoir sous son gouvernement. Ampués conclut ensuite amitié et alliance avec le plus grand chef du pays, le cacique Anaure, et fonda avec son aide la ville de *Santa Ana de Coro* (1527) qui, bâtie dans une situation des plus avantageuses, devint rapidement florissante.

Juan de Villegas continua l'œuvre d'Ampués. Il découvrit les vallées de Bocoño et de Bocate, habitées par de nombreuses tribus d'indiens qui " restèrent en paix et acceptèrent l'autorité du Roi (2). " Avec l'aide de Juan de Guevara, il fonda et peupla la ville de *Nuestra Senôra de la Concepcion*, près de la lagune de Tacarigua, et celle de *Nueva Segovia de Barquisineto* (1552).

Les efforts de Juan de Villegas furent le signal d'un grand mouvement de colonisation. En 1556, *Alonzo Diaz Moreno* jetait les bases de Valencia (3), et un peu plus tard, à l'est du Vénézuéla, dans la région du Cumaná, *Diego Fernandez de Serpa*, aidé par les Indiens qui lui prêtèrent main-forte pour la culture du sol et l'élevage des troupeaux, fondait une véritable colonie agricole, qui s'étendit " du golfe de Cariaco jusqu'à la vallée de Maracapana et au rio de Neveri, sur 36 lieues de long et 14 de large (4). "

Si de la colonisation proprement dite nous passons à l'organisation des villes, les documents de l'*Archivo de Indias*

(1) *Arch. gen. de Indias* (Séville), Est. I, caj. 1 leg. 1/27, ramo 2. (Descubrimientos, descripciones y poblaciones tocantes al nuevo Reyno de Granada).

(2) Relación de los méritos y servicios de D. Juan de Volibar Villegas, Poblador y Fundador de la villa de S. Luis de Cura, en la provincia de Venezuela, en obsequio de Su Magestad, y los de su padre, y demás ascendientes por ambas lineas. (Madrid, *Archivo histórico nacional*, leg. 848.)

(3) OVIEDO y BAÑOS, *Hist. de la conquista y poblacion de Venezuela*, l. III, ch. 9 — BARALT y DIAZ, *Résumen de la historia de Venezuela*, fin du chap. IX.

(4) Relacion de Lope de Varillas sobre la conquista y poblacion de Nueva Cordoba, (*Arch. gen. de Indias*, Séville, E. I., c. 1, l. 1/27, año 1569).

témoignent du souci qu'eurent les premiers gouverneurs de doter les capitales de provinces d'une administration indépendante et éminemment bienfaitrice. Une des pièces les plus curieuses à ce point de vue contient les instructions qui furent données par le gouverneur de Caracas, Osorio de Villegas, à Simon Bolivar, l'ancêtre du Libérateur, envoyé en 1590 à Madrid comme Procurateur général du Vénézuela (1).

Tout d'abord, on se préoccupait de la condition des Indiens, et on suppliait le roi d'interdire par cédule le *service personnel*, c'est-à-dire le travail forcé des indigènes, comme étant la plus grande des entraves à la conversion des Indiens au christianisme. Cependant, par une contradiction que l'on retrouve chez les esprits les plus sensés et les plus vertueux de ce temps, on demandait l'importation de 3,000 esclaves de Guinée. D'ailleurs pour que ces esclaves ne fussent pas seuls à travailler aux mines, on désirait que les mineurs de Castille vinssent avec leurs familles s'établir au Vénézuéla.

En ce qui concerne les impôts, on demandait pour la province, pendant un certain temps, un régime de faveur : autorisation de ne payer que le 20e de l'or extrait des mines, le 10e des perles au lieu du 5e ; prorogation à dix ans de la licence déjà accordée de ne payer que le 2½ % de l'*almojarifazgo* (2) royal ; exemption pendant vingt années de droits sur le maïs et autres denrées envoyées des côtes de Caracas à Cumaná, à Margarita et aux îles pour l'approvisionnement des canots travaillant à la pêcherie des perles.

Une des parties les plus curieuses du document est celle qui précise les attributions du gouverneur lui-même. Jusqu'alors le premier magistrat de la province n'avait guère été que l'humble serviteur de l'Audience royale de Saint-Domingue. Toute initiative de la part des gouverneurs se trouvait paralysée par la crainte qu'ils pouvaient avoir de déplaire à ce corps privilégié, qui à chaque instant, envoyait dans la province des juges de commission pour connaître les procès civils et criminels, ou les juges de *residencia* pour demander aux gouverneurs

(1) Instruccion dada à Simon de Bolivar, Procurador general de la governaciôn de Venezuela (23 mars 1590) — *Arch. gen. de Indias* (Séville). Est. 54, caj. 4, leg. 15 (la cual consta de veinte y siete articulos).

(2) Droit d'entrée et de sortie des marchandises.

compte de leurs actions. Cette dualité de pouvoirs ne pouvait qu'être préjudiciable aux intérêts de la province. Osorio demande donc que le gouverneur ait le droit de pourvoir lui-même au remplacement des fonctionnaires de la *Real Hacienda*, sans l'intermédiaire de l'Audiencia de St-Domingue ; qu'il puisse juger en premier ressort les causes civiles et criminelles, et que l'Audiencia n'envoie des juges de commission que pour les affaires graves et après appel ; que, pour l'aider à remplir ses fonctions judiciaires, le gouverneur soit autorisé à nommer un lieutenant-général " letrado " dont le traitement annuel serait de 250,000 maravedis ; que les visites sur le bon traitement des Indiens et l'application des " leyes de Indias " soient faites par le gouverneur lui-même, et non par les juges de commission. Enfin, pour prouver la sincérité de ses intentions, Osorio admettait le maintien des procès de résidence, mais il demandait que les fonctionnaires pussent faire appel des jugements rendus, d'abord à l'Audience elle-même, puis au conseil des Indes.

En même temps qu'il songeait à l'organisation administrative et civile du pays, Osorio ne perdait pas de vue son avenir commercial, et il insistait pour que chaque année deux navires de registre fussent envoyés à Caracas de Séville ou de Cadiz. Pour favoriser les trafics, il demandait que les perles fines pussent remplacer la monnaie, en raison de la rareté de cette dernière dans la province. Il se préoccupait également de la sécurité des personnes et des biens, demandant que les habitants de Caracas qui possédaient des canots destinés à pêcher les perles, ne fussent jamais, en cas de dettes ou de délit quelque grave qu'il fût, condamnés à la perte de leurs bateaux, mais qu'on pût seulement leur confisquer des denrées et une partie du produit de leur pêche.

Ces instructions témoignent, comme on le voit, d'un sens politique que l'on est peu habitué à rencontrer chez les gouverneurs des Indes ; elles préparèrent le développement de Caracas qui, au XVII[e] siècle, devint une des capitales les mieux organisées et au XVIII[e], une ville commerciale des plus importantes (1).

(1) Sur le Commerce du Vénézuela au XVIII[e] siècle ; voir notre ouvrage sur *Les Origines Vénézuéliennes*. (Paris, Fontemoing 1905), liv. III.

La dernière série de documents que nous voudrions analyser ici renferme les plans de colonisation qu'élaborèrent au XVIII[e] siècle les gouverneurs espagnols de la Guyane. En 1762, la capitale de cette province, qui jusque là avait été Santo-Tomé, fut transférée à l'Angostura de l'Orénoque (1), dans une position qui la mettait à l'abri de toute surprise de la part des Hollandais, et, grâce à l'activité du gouverneur *Mendoza*, la ville de Nueva Guayana devint rapidement un grand entrepôt commercial. En 1773, elle comptait déjà 1,624 habitants, mais son importance grandit surtout quand les ordonnances de Charles III eurent décrété la liberté des échanges. Angostura entretint alors des relations assidues avec la Nouvelle-Grenade, ainsi qu'avec les colonies hollandaises d'Essequibo et de Demerara et principalement avec l'île française de la Martinique. Du 23 septembre au 11 décembre 1782, douze navires entrèrent dans son port, et vingt-deux en sortirent. Elle recevait spécialement de la Nouvelle-Grenade de l'argent monnayé, des colonies hollandaises de l'eau-de-vie, et par voie de la Martinique elle importait de la toile de Bretagne, des rouenneries (coton, coutil, serge), des dentelles de Bruxelles et des articles de toutes sortes, tels que porcelaines, coutelas, feuilles d'étain, chaudronnerie, pierres à feu, chandelles en boîtes, fil retors gris, fine corde, huile de lin. D'autre part, ses bateaux exportaient : chevaux, mules, veaux, porcs, tortues, poulets, fromage, bœuf salé, peaux brutes, suif, tabac en feuilles (2).

Le successeur de Mendoza, *Manuel Centurion*, s'appliqua à fortifier la puissance espagnole par de solides établissements, et en 1773 la Guyane comprenait 13 établissements civils avec

---

Nous avons complété nos conclusions dans la communication que nous avons faite au Congrès des Sociétés savantes de Paris d'avril 1906, sur: *Les documents des archives du Guipezcoa relatifs à la colonisation espagnole en Amérique.*

(1) *Arch. gen. de Indias*, Séville, 133, 3, 16—*Audiencia de Caracas. Expediente* relatif au transfert de Guayana à Angostura.

(2) Arrivées et départs de vaisseaux à Angostura, de sept. (23) à décemb. (11) 1782, d'après le rapport de Antonio de Pareda à l'Intendant général de Caracas (31 déc. 1782). *Archives du Registrador principal interino del Distrito Federal à Caracas.*—Nous ne parlons ici que de la colonisation civile. Pour les missions, nous renvoyons à notre livre sur *Les Origines Vénézuéliennes*, liv. V, chap. 4 et 5.

4,936 habitants, 633 grandes fermes et 14,781 têtes de bétail (1).

Felipe de Inciarte, qui succéda à Centurion en 1776, continua son œuvre. Il fut d'ailleurs secondé par D. José Abalos, intendant de Caracas, qui, le 4 février 1779, dressait un plan détaillé pour l'occupation de la Guyane. Entre autres mesures, il proposait d'accepter douze mille têtes de bétail qu'offraient les capucins catalans, de demander des Indiens aux missionnaires pour les grouper en villages, de ne pas créer cependant des villages uniquement avec des gens de couleur, mais de placer toujours ceux-ci sous la juridiction de quelques blancs ; d'engager les fugitifs des Guyanes hollandaise et française à venir s'établir sous le gouvernement de S. M. ; enfin, pour encourager les premiers colons, d'accorder une exemption complète d'impôts et de contributions pendant dix ans aux blancs et aux Indiens purs qui viendraient dans les six premières années (2).

Marmion, qui vint après Inciarte, est peut-être, de tous les gouverneurs, celui qui se fit la conception la plus nette des nécessités d'une colonisation, qu'il voulait à la fois agricole et commerciale. Se rendre un compte exact des ressources de la Guyane, doter chaque terrain de la culture qui lui convient, se servir des voies fluviales pour faciliter l'échange et l'écoulement des produits, telle est l'œuvre à laquelle il se consacre tout entier. Le long mémoire qu'il adressa le 10 juillet 1788 à D. A. Valdes, secrétaire d'Etat du département des Indes, dans lequel il décrit la province de Guyane et propose les différentes mesures qu'il juge utiles pour développer son commerce et augmenter le bien-être de ses populations, est un des plus beaux documents de la colonisation espagnole (3).

Dans ce rapport, Marmion relève avec une précision remarquable les productions de chaque région et les profits qu'on

(1) Rapports de Centurion de 1771 — *Arch. gen. de Indias* (Séville) 131, 2, 18.

(2) Rapport de D. José Abalos, intendant de Caracas (4 fév. 1779). *Instructions pour la colonisation de la province de Guyane.* (*Arch. gen. de Simancas, Secretaria de guerra, Leg.* 7305).

(3) Rapport de Marmion, daté de Guayana, 10 juillet 1788.—*Arch. gen. de Indias*, (Séville), 131, 2, 17.—Une copie de ce rapport, faite par Marmion lui-même, d'après ses brouillons, et datée de Caracas, 25 oct. 1793, existe dans l'Archivo de Simancas, Secretaria de guerra, leg. 7241.

en peut tirer. Déjà de nombreux champs de riz s'étendent sur les rives de l'Orénoque ; il sera donc facile de développer cette culture. L'huile que l'on récolte abondamment, les œufs que les tortues enfouissent dans le sable pendant les mois de février, mars et avril, pourront devenir la source d'un important commerce. Les terrains qui entourent Upata et la capitale fournissent déjà annuellement six cents charges de tabac. Le Caura est un territoire extrêmement fertile et très propre au labour ; il en est de même des pentes de la Sierra Imataca ; pourquoi ne pas introduire dans ces régions la culture du cacao, produit de premier ordre, inconnu en Guyane et qu'il faut aller chercher à Caracas et à Barinas ; du coton, dont il n'existe que quelques plantations isolées, et qui, cependant, croît naturellement dans beaucoup de parties de la Guyane ; de l'indigo, enfin, dont quelques semis ont été faits et ont donné d'excellents échantillons ? D'autre part, la sierra abonde en bois de qualité supérieure qu'il serait facile d'exploiter et de transporter par radeaux à la capitale. Quant à l'élevage, celui des espèces bovines est en pleine prospérité, puisque les troupeaux du *Hato* (1) comptent en 1788 180,000 têtes, et ceux des particuliers 40,000 têtes, de bétail. Mais celui des mulets et des chevaux est encore trop peu important ; il faut le développer et faire venir des provinces voisines des étalons pour faciliter la multiplication des espèces.

Mais si l'on veut que la colonisation soit efficace, il faut attirer de nouveaux colons qui ne soient pas seulement des déclassés et des fainéants, mais des gens d'une condition plus relevée et amis du travail. Il en viendrait, s'ils savaient trouver en Guyane « un établissement et des prérogatives ». Et non seulement on devrait leur octroyer des terres et leur accorder durant dix ans toute exemption d'impôts et de charges, mais pourquoi, pendant les six premiers mois, ne leur fournirait-on pas des matériaux pour bâtir leurs maisons, des semences pour les plantations de cassave, maïs, etc., des instruments d'agriculture, de chasse et de pêche ? Ce serait là pour le Trésor un capital bien placé, car il n'est pas douteux que ses recettes ne

(1) Grand centre de ravitaillement des missions, créé en 1735 dans la vallée supérieure du Yuruari.

tarderaient pas à doubler, si toutes les ressources dont dispose la Guyane se trouvaient mises en rapport.

De plus, pour faciliter l'écoulement et l'échange des produits du sol, il est nécessaire de créer des débouchés qui malheureusement n'existent pas. Déjà les habitants de Santa Fé descendent le Meta avec des chargements de farine, de sucre, d'étoffes de coton et de hamacs. Les bois de l'Apure sont transportés à Guayana sur de grands radeaux. Il faut imiter cet exemple et instituer un trafic actif entre les bassins de l'Orénoque, du Meta, du Caroni et du Caura. Il faut surtout qu'une fois arrivées à Guayana, les richesses de la Guyane puissent être expédiées en Europe, et pour cela on devra établir avec la métropole des relations directes et fréquentes.

Telles étaient les grandes idées colonisatrices émises au XVIII[e] siècle par les gouverneurs de la Guyane espagnole. Malheureusement ces beaux projets ne reçurent jamais qu'un commencement d'exécution. C'est que, trop souvent, ils furent contrecarrés par les hautes influences de la péninsule, et les archives nous révèlent qu'Inciarte fut obligé de partir lui-même en Espagne pour y défendre ses idées (1). De plus, en Guyane, comme ailleurs, les gouverneurs eurent bien des fois à lutter contre la mauvaise volonté des « Audiencias, » intermédiaires administratifs entre eux et la Couronne. Ces corps tout-puissants voyaient d'un mauvais œil les progrès des provinces, craignant sans doute qu'il ne s'y créât quelque jour de nouveaux conseils d'Etat capables de les surveiller ou de rivaliser avec eux. Cet antagonisme entre l'activité des gouverneurs et des agents particuliers à la Couronne et le mauvais vouloir de ses grands mandataires officiels a été, selon nous, une des principales causes de la faiblesse du régime colonial espagnol.

(1) Lettre de D. José Felipe de Inciarte (Caracas, 5 déc. 1783) — *Arch. gen. de Simancas, Secretaria de guerra, Leg.* 7305.

RAPPORT
DU CHEVALIER DE KERLÉREC

GOUVERNEUR DE LA LOUISIANE FRANÇAISE

SUR LES PEUPLADES DES VALLÉES DU MISSISSIPI ET DU MISSOURI

(1758)

PUBLIÉ PAR LE BARON MARC DE VILLIERS DU TERRAGE

Nous savons très peu de chose sur l'ethnographie des Etats-Unis actuels pendant la période dite *coloniale*. Les tribus indigènes sont, presque toutes, éteintes ; les documents écrits (relations de voyageurs, colons, missionnaires ; documents politiques et administratifs) sont très rares. En préparant mon volume sur l'histoire de la Louisiane (1), j'ai eu la chance de mettre la main, dans les Archives de notre ministère français des Colonies, sur une source très précieuse. Je veux parler des rapports du gouverneur Kerlérec, contemporain de la Guerre de Sept Ans. Kerlérec, esprit très fin et très judicieux, autant que brave soldat, était un des représentants les plus remarquables de la méthode coloniale qu'on résume, d'ordinaire, chez nous par les noms de Dupleix et de Montcalm. En d'autres termes, il préconisait et, à la Louisiane, il appliqua un système d'alliance étroite avec les nations aborigènes contre les peuples colonisateurs européens, rivaux de la France. Conséquent à cette idée, il ne négligeait rien pour réunir des renseignements certains sur les tribus fixées dans sa colonie ou dans les régions limitrophes possédées par l'Espagne et par l'Angleterre. Et dès lors, toutes

---

(1) *Les dernières années de la Louisiane française*, Paris, 1903, Guilmoto, in-4° de V--468 p., illust. et cartes.

ses lettres officielles au gouvernement de Versailles nous offrent, à côté de considérations politiques très utiles (mais, surtout, intéressantes pour l'histoire générale de la colonisation européenne), une série de faits qui touchent directement l'ancienne Amérique indigène. C'est ce que je crois avoir montré, dans la publication récente du « projet de paix et d'alliance avec les Cannecis (1). » Ce document, daté du 1er octobre 1753, est l'ébauche d'une vaste fédération militaire des peuplades Lexionnes, que Kerlérec proposait de grouper et de subventionner contre les établissements du roi d'Espagne. Tous les rameaux ethniques intéressés y sont localisés géographiquement, étudiés dans leurs habitudes de commerce et de guerre, leur organisation sociale, leurs croyances, leurs coutumes, leur civilisation matérielle, d'après le témoignage des explorateurs et des trafiquants européens, avec une précision telle qu'on en reste étonné.

Les mêmes qualités me semblent distinguer la seconde pièce d'archives que je présente aujourd'hui au Congrès international des Américanistes, réuni à Québec. Sans avoir consulté ce « Rapport sur les peuplades des vallées du Mississipi et du Missouri », il serait impossible d'écrire l'histoire de la lutte entre Français et Anglais dans le Nord-Amérique. Il y a là tout un plan d'attaque (et d'investissement par l'Ouest) des colonies de la Nouvelle Angleterre, à l'aide des Indiens fédérés, armés et payés par la France.

Et, fidèle à sa méthode de scrupuleuse exactitude, Kerlérec renseigne son ministre avec profusion sur chacun des alliés qu'il voudrait gagner à la cause française. Ce sont les Caskakias, Mechigamias, Kaokias, Peorias, Sakis, Renards, Puants, Sioux, Osages, Missouris, Kansés ou Kancés, Otolata, Ayouvois, Panimashas, Mahas, Cherakis, Oyatanous, Arkansas, Oumas, Chacktas, etc., et vingt autres peuples riverains du grand Mississipi et de ses affluents que nous ne connaissons plus guère que de nom, quand nous les connaissons.

L'allure et certaines expressions nautiques du texte nous montrent, je crois, clairement que la principale origine des données utilisées par le chevalier de Kerlérec doit avoir été un

(1) V. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. sér., t. III, n° 1, avril 1906, p. 65.

journal de navigation dans le bassin Mississipien. Ce journal n'a pu être retrouvé jusqu'ici. Tel quel, je livre le « Rapport » à l'examen des ethnographes américanistes, persuadé qu'ils y rencontreront des détails suggestifs, tant au point de vue de la géographie que de l'état social du monde indigène. J'ai, d'ailleurs, supprimé de ma publication tous les passages du document que j'avais été amené à citer dans mes ouvrages antérieurs. Mais ces passages avaient, en général, le caractère politique. L'intérêt « américaniste » des pays qu'on va lire, demeure donc tout entier.

Le village des Caskakias (1) est scitué a 5 lieues du fort de Chartres et a une d'une bourgade francoise sur une petite rivière qui degorge dans le *Mississipy* et qui porte le même nom de *Kaskakias*, il y a deux autres villages sauvages sur la rive droitte du fleuve en montant que l'on appelle sauvages domiciliés des illinois dont je parlerai dans la suitte cy après. Tous ces villages sont d'une très grande conséquence à conserver en ce qu'ils couvrent tous nos établissemens de cette partie, qu'ils fournissent aux habitans l'huille d'ours dont on fait une grande consommation pour la vie, la viande de bœuf sauvage, chevreuil, dindes et gibier de toute espèce.

En 1750 ils furent au nombre de 150 de ces villages à Philadelphie, à l'incû du commandant ils y porterent leurs peleteries et en revinrent avec des chevaux chargés de marchandises ; il est bon d'observer pour leur justification que nos magazins etoient depourvûs de tout depuis ce temps ils se sont comportés très bien et particulièrement depuis cette dernière guerre que ils ont été partout ou on les envoyez et ont fort bien fait.

Ils sont alliés aux *Peanguichias* établis dans la rivière du *ouabache* sous le fort St Ange autrement de Vincenne ; c'est la même langue et les mêmes usages, j'en parleray plus au long a l'article de ce fort.

Les Metchigamias (2) sont scitués sur le fleuve à une lieue au dessus du fort de Chartre ils sont au nombre de 50 guerriers,

(1) Les Caskakias 100 hommes portant armes a 5 lieues du fort de Chartres.

(2) Mechigamias 50 guerriers à une lieue du fort de Chartre.

depuis le massacre qui en fut fait en 1752. dans le mois de juin par les *Sauteurs* les *Renards* les *Sioux* et les *Sakis* qui au nombre de 600 tomberent dans leur village. Les debris de cette defaitte se disperserent et il sembla qu'ils avoient abandonnés, ils sont cependant revenûs et ont raproché leur établissement du fleuve qui auparavant en étoit presque a deux lieues Les mêmes raisons que j'ay alleguées pour les caskakias subsistent pour ceux cy.

Les hostilités qui furent faites sur le village par les quattre nations que j'ay nommés cy dessus furent occasionnées par des plaintes que le commandant des Illinois à M^r^ Marin Cap'ne commandant a la baye des Puants. Ce premier luy faisoit part du voyage que ses sauvages domiciliés avoient fait a Philadelphie et les soubconnoit d'avoir eu part a un assassinat qui fut fait de quelques francois en conséquence il lui mandoit qu'il seroit a propos de les faire punir par les nations qui l'environnoient. Le S^r^ Marin n'eut pas de peine a les y déterminer puisque l'annee precedente il avoit été tué une femme *Sioux* par les *Kahokias* l'un des quatre villages domiciliés des illinois dont je parleray ci après les Kahokias dis-je furent instruits par des voyageurs que les *Sakis*, *Renards*, *Sauteurs* et *Sioux* devoient venir fraper sur eux ils prirent le party de quitter leurs villages et vinrent se joindre aux *Metchigamias* comptant que cette retraite les mettroient a l'abry de la vengeance de leurs ennemis, mais les ordres de M. Marin étoient trop précis pour qu'ils ne cherchassent pas a verser du sang : ils avoient d'ailleurs avant leur départ laissé des ottages dans le fort de M. Marin qui les engageoient a ne fraper que sur ces sauvages. Ces nations ne trouvant point les Kahokias a leurs villages vinrent investir ce luy des Metchigamias ou après un combat de plus de 4 heures il resta sur champ de bataille c'est à dire dans le village près de 80 hommes tués ou blessés, ils y mirent le feu et amenerent esclaves près de 30 personnes hommes femmes et enfans Tous ces esclaves ont été retirés par le Commandant des illinois et payés en marchandises du magazin tant en Limbourg qu'en couvertes et autres c'est donc ce qui forme aujourd'huy ce village avec quelques fuyards qui sont revenus.

Ce coup fut d'autant plus malheureux que c'est un des quattre villages qui depuis 30 ans s'est le mieux comporté par

le bon comportement d'un chef qui fust mené en France et fait chef a medaille, il revint dans sa nation chargé de présens ce qui luy avoit donné un credit infini pour la contenir dans l'interest du francois ce qu'il a exactement fait jusqu'à sa mort et c'est aujourdhuy son fils qui le remplace et qui se conduit comme le Père.

Le village des Kaokias (1) scitué sur la droitte du fleuve comme les deux précedents et à 15 lieues du fort de Chartre ; il y a un village françois qui porte le même nom, et une mission de pretre sulpicien ; c'est l'entrepot de tous les voyageurs du Canada qui viennent par *Michilimakina* pour se rendre dans les nations du haut du fleuve et celles du Missoury afin d'y traiter des marchandises en échange de Peleteries qu'ils reportent en Canada. Ces traiteurs sont munis d'un congé du gouverneur du Canada, qu'il est très essentiel qu'il n'ait lieu qu'autant que le commandant des *illinois* le jugera nécessaire, n'ayant d'autre moyen que celuy la de pûnir les dittes nations qui quelques fois insultent le pavillon françois et nous tue même quelques hommes, comme cela n'est arrivé que trop souvent. Ces nations étant ou trop éloignées ou trop nombreuses pour que nous puissions nous en venger; ce n'est donc que par la privation des choses qui leurs sont néeessaires que l'on peut les contenir, il a été un temps où les mêmes voyageurs porteurs d'un permis du Général de Canada qui souvent ignore ce qui se passe à 900 lieües de luy, alloient dans ces nations sans faire viser leurs permis par le commandant des *illinois*. Ce qui a fait un très grand tort dans cette colonie. Les Sauvages disant que malgré qu'ils tuoient le françois et les menasses qu'on leurs faisoit de s'en venger, ils ne recevoient pas moins leurs besoins d'eux: cet article, Monseigneur, merite votre attention a donner vos ordres en Canada pour que ces mêmes traiteurs viennent eux et leurs engagés au fort de Chartre pour faire viser leurs passeports, et par ce moyen scavoir ce qui s'y passe.

Le village des Péorias (2) cy devant établis a 80 lieues dans la rivière des illinois qui se jette dans le *mississipy* a 80 lieües du

(1) Les Kaokias sont 60 hommes portant armes et a 15 lieües du fort de Chartre.

(2) Les Peorias sont 250 hommes portant armes et a 180 lieües du fort de Chartre.

fort de Chartre sur le bord du lac *Pimitouy*, ont formé depuis 30 ans leur établissement vis à vis l'embouchure de cette même rivière a basbord sur le fleuve. Ce changement n'a eu d'autre objet que celuy de s'éloigner des *Sakis* des *Sioux* et des *Renards* leurs ennemis, des quatre nations domiciliés illinoises c'est celle qui nous est la moins attachée sans cependant avoir de liaison avec l'anglois : il y a six voyageurs qui s'y sont fixés et ils y font du tabac et du mahis.

Les Sakis (1) sont établis sur la rivière a la roche a 20 lieües de son embouchure elle se jette dans le Mississipy a 200 lieües du fort de Chartres. Cette nation depend plus immédiatement du fort de la *Baye des Puants* commandé par un capitaine d'infanterie du Canada; les *Sakis* sont les ainés et les chefs des *Puants Sioux Sauteurs* et *Renards* parlant la même langue et souvent les mêmes usages, je n'en parleray que succintement étant du ressort de canada.

Les Renards (2) sont établis a 40 lieües en dedans du *Wisconsin*, cette rivière se trouve en remontant le fleuve de 30 lieües ils ne se trouvent qu'a 10 lieües des Sakis par terre.

Le village des Puants (3) est sur la même rivière a peu de distance de ces derniers.

Les Sioux (4) sont établis a bas bord en montant le fleuve a 60 lieües du *Wisconsin*, ils sont trois gros villages qui forment environ 1200 hommes, nos traiteurs commercent avec cette nation, leur rendez vous est a la rivière aux *Dindes*, dans ces mêmes parages il y a quantité de sauvages de cette nation qui sont errans, et que l'on apelle vulgairement *Sioux* de *Prairie* les villages sont distans du fort de chartres de 290 lieües.

En remontant 400 Lieües plus haut l'on trouve les sources (5) pretendües du fleuve Mississipy ou St Louis qui sont des païs tremblans et marécageux. Je vais reprendre le *Missouris* qui

---

(1) Les Sakis sont 250 hommes a 220 lieües du fort de Chartre.

(2) Les Renards sont 250 hommes portant armes et a 290 lieües du fort de Chartre.

(3) Les Puants sont 100 hommes portant armes et a peu près a la même distance.

(4) Les Sioux sont 1200 hommes portant armes a 290 lieües du fort de Chartres.

(5) Ces sources sont a 740 lieües du fort de Chartre.

a juste titre devroit être le fleuve; presque tous les sauvages qui y sont les plus reculés, assurent qu'il n'a jamais été possible d'en trouver la source.

MISSOURIS

a Basbord en montant et a 20 lieües du fort de Chartre se décharge la rivière du *Missouris* sa jonction au fleuve se trouve est et ouest, mais en environ 30 lieües se trouve la rivière de la *gasconnade*, qui court cet air de vent et le *Mississipy* au nord-ouest a 10 lieües au dessus de la rivière de la *gasconnade* est la rivière des osages; après l'avoir remonté 140 lieües se trouvent les *grands osages* (1) avec lesquels nos traiteurs font le commerce de Pelleteries de chevaux et de Mulets, c'est la branche ainée des *Arkansas* des petites *osages* et des *Kanses* dont je parleray ; c'est la même langue et les mêmes usages a quelques accents ou prononciation près. Cette nation est de grande conséquence a menager; ils sont naturellement bons et passent dans les autres nations pour stupides.

En continuant de remonter le *Missouris* a 40 lieües a babord, se trouve la nation de ce nom, établie sur la rive de cette rivière.

Les petits Osages (2) sont environ une lieüe dans les terres, et a 40 des *grands osages* par terre ; ces nations traitent égallement avec les françois et nous sont fort attachés, ils sont fort amis des *Ayouvouas* et des *Ottolata* parlent la même langue, j'en feray mention en leur place.

a 50 lieues plus haut sont les *Kances* (3) ou est le fort *cavagnolle* qui consiste en un entourage de pieux qui renferme quelques mauvaises cabannes ou loge l'officier qui y commande 7 a 8 soldats de garnison et quelques traiteurs. Ces Kances etoient fort nombreux mais les guerres qu'ils ont eu avec les *Panis* et la petite *vérolle* les ont extremement affaiblis ne restant aujourd'huy qu'a 250 a 300 hommes, ils sont fort attachés aux françois ; ils

(1) Les grands Osages sont 700 hommes portant armes et a 200 lieües du fort de Chartres.

(2) Les Missouris sont environ 150 hommes et les petits Osages 250 h. distant de 100 lieües du fort de Chartres.

(3) Les Kansés sont environ 300 hommes portant armes a 150 lieües du fort de Chartres.

parlent comme je l'ay déjà dit a peu près la même langue que les Arkansas les grands et les petits *osages* c'est sur leurs terres ou se trouvent les carrières de pierres Rouges dont ils font leurs calumets pour toutes les nations.

Les Otolata (1) sont environ à 80 lieues plus haut places sur la rive du Missouris et a babord.

Les *ayouvois* sont aussy établis a 10 lieües plus loing, ces deux nations vivent ensemble parlent la même langue qui est celle des missouris et traitent egallement avec le françois.

Les Panis mahas (2) sont etablis dans la rivière platte qui se dégorge dans les missouris et a 80 lieües des *Kancés* ils sont à 25 lieües de son embouchure, ils traitent egallement avec les françois et sont fort nombreux.

Les Mahas (3) sont a 80 lieües plus haut que les *ayouvois* en remontant le *Missouris* ils sont peu connûs si ce n'est de quelques françois coureurs qui raportent qu'ils sont 40 villages extremement peuplés de même que d'autres nations dont nous n'avons que très peu de connaissance.

La nation Kikara selon les raports qui ont été faits par des esclaves de cette même nation est plus nombreuse que celle des Mahas, ces mêmes esclaves assurent qu'ils ont toujours entendu dire dans leur nation par leurs anciens que les sources du *Missoury* ne sont point connües, mais bien d'autres nations très nombreuses.

Je quitte le Missouris (4) pour reprendre le cours du *Ouabache* ou belle rivière, qui se décharge dans le Mississipy a 35 ou 40 lieües au dessous du fort de chartre: est celle des *Cherakis* à tribord, cette rivière a 180 lieües de cours. C'est aux sources de cette même rivière quittant les montagnes *Apataches* ou sont établis les *Cherakis* et *testes plattes;* ils sont extremement nombreux et suivent pour la plus part le party de l'anglois Cependant depuis près de 18 mois ils ont fait de demarches pour faire la

(1) Les Otalata et les Oyouvois sont a 230 lieües du fort de Chartres. Ces premiers ont 100 hs et les derniers 200.

(2) Les Panismahas sont 600 hommes d'armes et a 330 lieües du fort de Chartres.

(3) Les Mahas 800 hommes a 410 lieues du fort de Chartre.

(4) L'entrée du Ouabache par le fleuve a 35 ou 40 lieües du fort de Chartre.

paix avec nous ; et il eut été bien a désirer quelle eut été conclüe, mais le deffaut de marchandises en est la cause.

C'est pour s'opposer aux incurtions qu'ils faisoient journellement, tant sur les voyageurs que sur les chasseurs que l'on a fait construire depuis cette dernière guerre un *fort* (1) en bois, un peu au dessous de l'embouchure de leur rivière. Ce *fort* a actuellement une garnison de 50 hommes depuis deux ans et demi qu'il est construit il a été tué par les sauvages environ 15 soldats ou miliciens non compris un officier et un sergent suivant les marques d'usage que ces sauvages y ont laissé l'on a jugé que c'étoit des *chikachas* et des *cherakis*.

Malgré les echeks, arrivés à ce poste, il est d'une très grande conséquence en ce qu'il nous assure la communication avec le poste *de Vincennes* ou St-Ange dont je parleray après ; il peut d'ailleurs servir de retraite aux convois qui montent annuellement de la nouvelle orléans aux *illinois* et generallement a tous les voyageurs, traiteurs et chasseurs, tant du Canada que de la Louisianne.

La précipitation avec laquelle il a été construit n'a pas permis de le faire, comme il est très necessaire qu'il soit n'étant que de pieux debout.

En quittant ce poste a 27 lieües (2) plus haut je trouve l'embouchure de *l'oyo* ou belle rivière.

A 6 lieues plus haut en continuant de monter le *ouabache* est le *fort* St-Ange commandé par un capitaine reformé et 40 hommes de garnison il y a environ 18 ou 20 bons habitans qui y font du froment du tabac et du maïs ; ce fort n'est qu'un simple entourage de Pieux et très vieux.

Sous ce fort sont établis les Péanguichias (3) qui sont au nombre de 80 guerriers ; ils sont alliés des *illinois* comme je l'ay dit dans leurs articles et tres attachés aux françois ils meritent des égards et des ménagemens en ce qu'ils couvrent le poste *Vincennes* ou St-Ange qui est très susceptible d'augmentation sur tout tant que y residera le S. St-Ange qui y commande.

A 40 lieües plus haut en remontant la même rivière sont

(1) Le fort Est environ 52 lieües du fort de Chartres.

(2) 7 lieües du fort de Chartre.

(3) Les Peanguichias sont 80 guerriers.

établis les *ouyatanons* (1) qui de tout temps ont été très amis et très attachés aux françois.

Les Miamis les *ouataoua* du detroit les *grands ouya*, Les *kikapoux*, les maskontins, les *Poutoulamis*, les *Sauteurs* du lac Ste-Claire, Les *outaouas* du *Sanguinan*, meslé de *Sauteur* sur le lac *huron*, les *outanouas* du *michitimakina* sur le même lac a 160 lieües du détroit et a 300 lieües au large de michitimakina. Les sauteurs du saut de Ste-Marie a 20 lieües au dessus de *michitimakina* du costé du Nord sur la rivière qui joint le Lac Supérieur avec les hurons. Les *folles avoines* a 70 lieües ou environ à l'ouest de *Michitimakina* sur une petite rivière qui tombe dans le lac Michigan.

Toutes ces nations dependent plus imédiattement des postes du Canada. Cependant elles viennent souvent aux *illinois* pour des negociations de paix ou de guerre.

Le cours de l'*Oyo* ou belle rivière n'a été bien connû du poste des illinois que depuis cette dernière guerre ; c'est de ce poste que sont partis tous les vivres pour le fort Duquesne et d'ou depuis la guerre il part annuellement un convoy de 15 a 16 batteaux plus ou moins charges de farine, biscuit, mahis, huille suif lard et tabac sel et plomb en balles et autres denrées nécessaires tant aux françois qui y sont qu'aux sauvages qui les environnent.

Le premier convoy expedié en 1753 pour porter Secours a l'armée commandée par M. *Marin* Partit trop tard des *illinois* et ne peut par consequent passer par une chutte formée par une chaine de roches qui traverce la belle riviere a 330 lieues au dessous du fort Duquesne (2) depuis ce temps tous les convois qui sont partis des illinois pour ce *fort* se sont bien rendus étant partis du 10 au 15 mars des *illinois*, on compte du fort de *Chartres* a celuy Duquesne 500 lieues. Ces voyages pour y aller sont de 3 mois et on peut en descendre en 12 jours.

Quant aux sauvages en général qui habitent le continent des illinois nous n'avons jamais eu que des preuves de leur confiance et de leur fidélité et même de leur droiture ; mais du moment que l'on a laissé pénétrer l'anglois dans ces nations et

(1) Les Ouyatanons 150 hommes a 177 lieües du fort de Chartre.

(2) Des Illinois fort de Chartres a celuy Duquesne 500 lieues.

souffert qu'ils y établissent des magazins ; nous nous sommes apercus aisément de leur refroidissement par les preuves que nous avons que les anglois ont tout mis en usage pour nous faire suspecter par eux en leurs donnant les marchandises a vil prix et en laissant impunies toutes les trahisons qu'ils ont essuyé et même plusieurs assassinats de leurs traiteurs ; ce que nous n'avons jamais souffert, ayant au contraire toujours exigé des reparations dues aux offences et aux crimes qu'ils ont pu commettre au vis avis des françois. C'est ce qui fait aussy dire a ces sauvages qu'il leur en coutte moins de tuer un grand chef anglois que d'insulter seulement le plus vil des esclaves des francois.

Le sauvage en général nous aime nous respecte et nous craint, mais au contraire les anglois en sont méprisés et ceux qui tiennent pour eux dans les occasions de guerre y sont forcés par l'abondance des choses qu'ils leurs donnent, et de toutes les nations que nous avons perdües en différents temps, ce n'a été que par le deffaut des marchandises qui leurs sont absolument nécessaires et que nous leurs avons fait connoître et toujours faute d'approvisionnement dans les magasins.

Toutes ces nations auroient sans doutte été partager la gloire avec tous leurs semblables dans le nord si nos magazins avoient été pourvüs de munition et de marchandises et il est bien constant que lors qu'il s'agit de combattre les ennemis du Roy ou de venger un affront fait a quelques francois ils ont toujours montré autant de zele que de fidélité.

Suitte de Détail concernant les Sauvages de la Louisianne en descendant le fleuve et partant du Ouabache.

ARKANSAS

La nation *Arkansas* (1) la plus brave sans contredit de toutes celles qui dependent de ce continent commença a s'attacher aux françois aussy tot qu'elle les connût et ne varia jamais dans son

(1) Les Arkansas sont environ 160 hommes et a 250 lieues de la N^elle^ Orléans idem des Illinois.

attachement pour nous, en vain l'anglois la fit il solliciter de s'attacher a luy, présens, promesses, intrigues, menées de toute espèce tout fust inutille. Cette nation *Arkansas* est encore la seulle qui n'ait jamais trempé ses mains dans le sang françois, aussy s'en font ils gloire dans toutes leurs harangues et ne cessent de le repetter a leurs jeunes gens des qu'ils commencent a étre guerriers, aussy vivons nous chez eux sans deffiance.

Cette nation est a 250 lieues de N^elle^ Orléans ou environ sur une rivière qui porte leur nom. C'est la première qu'on rencontre en venant des illinois a la Nouvelle Orléans et après avoir passé l'ouest du ouabache ; elle conflüe dans le fleuve a droit en descendant.

Quand M. Cartier de Lassalle vint reconnoitre le Mississipy il trouva les Arkansas placés sur le bord du fleuve a 30 lieües au dessus de la rivière ou ils sont aujourd'huy. L'accueil gratieux que luy fit cette nation a son passage lui fit esperer dès lors quelle seroit un jour tres utille pour l'exécution de son projet.

Cette nation était alors très nombreuse partagée ainsy quelle l'est encore aujourd'huy en trois; composée de braves guerriers aussy capables d'attaquer que de se déffendre contre toute nation qui auroit tenté de les inquietter ils se maintinrent long temps dans cet établissement malgré les pertes qu'ils faisoient.

Enfin sollicités et pressés par leurs femmes et enfans et plus affaiblis par les maladies que par la guerre ils quitterent les bords du *Mississipy* ils ne s'en éloignèrent d'abord que de quelques lieues affin d'être toujours amême d'observer leurs ennemis et de leurs faire la guerre, mais comme leur établissement nouveau étoit fort bas et souvent inondé dans les grandes crües d'eau au point d'endomager et souvent perdre leurs récoltes ils furent obligés de quitter de nouveau et d'aller chercher des terres hautes observant toujours de ne pas s'éloigner des francois établis sur la même rivière a la surettée desquels ils veilloient.

Dans toutes les guerres que les françois ont eu a soutenir contre différentes nations sauvages les Arkansas leurs ont été d'un très grand secours ils se sont surtout distinguez a celle des *natchers* et ce sont eux qui ont deffait les *yazoux* et les *Courrois* deux nations qui avoient trempé dans la conjuration des *natchers* et qui a leur exemple avoit massacré tous les francois établis chez eux.

Dans la dernière guerre même que nous eumes avec les *Tchaktas* les arkansas quoy que déjà fort affoiblis pour le nombre ne laisserent pas de nous être fort utilles par les incurtions continuelles qu'ils firent sur leurs terres, tantôt brulant leurs bleds tantôt tombant sur quelques hivernemens de chasse ou se battant avec quelques détachement de guerre toujours avec cette intrepidité qu'on leurs connoit et très souvent avec succès.

Aujourd'huy même que cette nation est reduitte a une poignée de monde et autre fois si nombreuse elle ne cesse d'aller en guerre sur ses ennemis et les notres et continüe a s'en faire craindre et respecter. Les *chikachas* rebuttés des pertes continuelles qu'ils font et des inquiétudes mortelles que leurs donnent les Arkansas leur firent demander tout réçament la paix mais ils leurs firent repondre qu'ils n'en avoient jamais avec l'ennemy du françois et depuis lors ont redoublé leurs.

L'Arkansas quoy que fier et haut avec ses ennemis est bon affable et de facille accommodement avec le françois rien de plus aisé que de le contenir dans son attachement pour nous, sensible à la confiance qu'on a en luy a l'estime qu'on fait de sa valleur. et au souvenir que l'on conserve de ses exploits et de ceux de ses pères, il marchera partout ou le besoin du service le demandera jaloux de sa liberté il ne souffre rien de ce qui peut la diminuer ou y mettre des bornes ; c'est pour cette raison que les chefs de cette nation n'ont guere d'autorité sur leurs guerriers et cependant nous remarquons que tout officier françois qui scait s'y prendre réusit aisément a les mener ou il voudra il ne s'agit pour cela que de leurs rappeler leurs ancienne valeur et de les animer par l'espoir de vaincre.

Leurs conseils sont bons et très bien composés. Les chefs et les vieillards sincèrement et assés generalement attachés aux françois ne cessent d'y parler des obligations que la nation leurs a des services qu'ils en ont reçu et des secours qu'ils en recoivent encore journellement pour eux, leurs femmes et leurs enfans. C'est de ces sentimens qu'ils s'entretiennent le plus ordinairement avec leurs jeunes guerriers ; si par hazard il se trouve dans leurs villages quelque mutin ou mécontent, les vieillards mettent tout en usage pour les ramener, on les a vûs se dépouiller même de ce qu'ils ont de plus cher pour arretter leurs emportements.

Interessés comme le sont les sauvages en général *L'arkansa*

est sensible a la moindre des injustices, il faut leur donner fidellement ce qu'on leur a promis ou ce qu'ils ont gagné ; Différents cependant de bien d'autres nations, ils se payent de raison lors qu'on leur fait voir l'impossibilité de leurs fournir certaines marchandises dans des temps de guerre ou de dizette on peut dire a la louange de cette nation que l'inclination â plus de part que l'intérest aux services qu'ils nous rendent. C'est en général une brave nation qui méritte l'amitié et les bontes des françois.

On trouve plusieurs autres nations sauvages en venant des *arkansas* a la N^elle^ Orléans, quelques unes et presque toutes étoient très nombreuses long temps après l'arrivée des françois. Les *courrois* et les *yazous* ont été entièrement deffaits par nous et nos sauvages alliés en punition de leur noire trahison.

NATCHERS

Ce poste est par les 31 degrés de lattitude ou environ, c'étoit autre fois le plus florissant le plus riche et le mieux étably de toute la colonie, le terrain en est excellent, fertil, et scitué très avantageusement on y comptoit en 1729 plus de 500 familles francoises le massacre s'en fit le 29 novembre depuis ce temps personne n'a osé s'y établir, nous y avons cependant toujours un fort et une garnison commandé par un capitaine; par sa situation il sert a empêcher ou arretter les cources que nos ennemis les *Chikachas* pourroient faire plus souvent dans le bas de cette colonie.

Depuis quelques années il s'y est étably quelques familles sauvages de la nation *offogoulas* (1) reste d'une nation assez nombreuse que les *Chikachas* n'ont cessé de persecutter; ils sont cabannés sous le canon du fort et dans les détachemens de guerre, ils se joignent a nos troupes pour donner la chasse à nos ennemis.

TONIKAS

Le village des *Tonikas* (2) est scitué à 33 lieues au dessous

(1) Les offogoulas sont 15 guerriers et a 80 lieües de la Nouvelle Orléans.

(2) Les Tonikas sont encore 60 guerriers ou environ a 52 lieües de la N^elle^ Orléans.

des *Natchers* et a 7 lieües au dessus du fort de la pte coupée. Cette nation étoit autre fois fort nombreuse, elle est aujourd'huy réduitte a environ 60 guerriers, elle est fort brave et a toujours bien servi le françois : les boissons qu'on leur a prodigué si libérallement depuis plus de 20 ans ont reduit cette nation au tau ou elle est aujourd'huy.

HOUMAS

Les *houmas* (1) étoient autre fois fort nombreux, mais ils sont comme les *Tonikas* fort reduits par la quantité des boissons qu'on leurs a traité ; cette nation peut encore fournir aussy environ 60 hommes portant armes ; Elle est fort paresseuse et abatardie par cette boisson ; comme elle n'est qu'a 22 lieües de la nouvelle Orléans et a 23 de la pte coupée elle sert comme de poste avancé et de barrière aux incurtions que les ennemis voudroient et pourroient faire sur nos etablissemens ; c'est en conséquence que l'on observe pour eux beaucoup de ménagement, elle nous fait de temps en temps quelques coquineries, mais elle est aisée a réduire quand nous luy demandons satisfaction.

CHETIMACHAS

Les chetimachas (2) peuvent aujourd'hui compter environ 80 guerriers, restes infortunés d'une nombreuse nation egallement reduitte â ce tau, par la traite de la boisson et le grand voisinage du françois, elle est etablie a environ 20 lieues de la nouvelle orleans et de l'autre coste du fleuve elle nous est de la même utilité que les *houmas* pour couvrir les etablissemens françois mais assés mauvais sujet ; ils nous ont fait quelques mauvais tours en differents tems, mais ils en ont été chatiés de façon a les contenir.

LES CHAOUACHAS — LES OUACHAS

Cotapissa voir même les *Avoyelles* et les *Bayagoulas* étoient autant de différentes nations que le voisinage du françois et la

(1) Les Houmas sont environ 60 portant armes et a 22 lieües de la de la N^elle^ Orléans.

(2) Les Chetimachas sont environ 80 guerriers portant armes a 20 lieües de la N^elle^ Orléans.

traite des boissons a égallement detruitte, il reste seulement quelques *chaouachas* qui forment un petit village a 3 ou 4 lieües de la Nouvelle Orléans et sont en très petit nombre qui ne passe pas 10 a 12 guerriers.

TCHAKTAS

La nation *Tchakta* (1) très nombreuse est composee de 52 villages qui occupent soixante et quelques lieues de l'Est a l'Ouest ; dans la partie de l'ouest il y a un très gros village nommé *Tchikachahé* qui est un des plus considérables de la nation ; il y reside un missionnaire jesuitte depuis 1727 qui nous a toujours entretenûs les Tchaktas de cette partie dans l'attachement le plus marqué.

Nous avons dans cette nation et dans la partie de l'Est un fort de bois depuis 1736 scitué dans un endroit fort avantageux dans lequel on entretient une garnison de 40 hommes commandée par un capitaine. On fut obligé de battir ce fort pour empêcher les anglois de penetrer chez les Tchaktas de l'Est ou ils venoient frequament et qu'ils avoient déjà engagé a secouer le joug du françois et a fraper même sur les sauvages de la même nation qui s'opposeroient a leur dessein ; de sorte que plusieurs villages de la partie de l'Est furent obligés d'abandonner leur terrain et de se retirer en partie aux *Tchikachahé* dans l'ouest des Chacktas limitrophe aux établissemens de la nouvelle Orléans et partie au *Thomés* et *Naniabas* sur la rivière de la Mobille et a l'abry des insultes des Anglois qui depuis longtemps faisoient fraper sur eux par leurs propres compatriottes a qui ils fournissoient amplement des armes a feu et payoient bien cherement les esclaves qu'ils faisoient sur ceux cy qui n'avoient que des fleches et des arcs pour toute deffences ; tout cela les mit dans la necessitté de recourir au commandant françois qui étoit pour lors au vieux fort de la Mobille qui les prit sous sa protection et leurs fournit de la munition et des armes pour se deffendre, ce qui causa une si cruelle guerre entre les *Chacktas* qui étoient venûs implorer le secours du françois et ceux qui tenoient pour

(1) Les Tchaktas sont d'environ 3500 a 4000 hommes portant armes et a plusieurs différentes distances de la Nouvelle Orléans, la nation tirant 60 lieües d'Est a Ouest les plus proches en sont a 25 à 30 lieues.

l'*Anglois*, que ces derniers pour éviter les hostilités de ceux cy furent obliges a leur tour d'abandonner leur terrein et de se retirer avec leurs femmes et leurs enfants aux *Tchikachas* nation soutenue et protegee par *l'anglois* qui s'apercevant du tort qui en resultoit pour son commerce, et de la division intervenue dans la nation Tchackta sur laquelle il avoit de grandes vües pour empêcher le progrès des françois et leurs établissemens tant a la Mobille qu'à la nouvelle orléans n'a rien épargné depuis pour tacher de regagner l'amitié et la confiance des *Tchaktas* dans la vüe de s'établir chez eux comme auparavant, ce a quoy il n'a jamais pu réussir.

Quoy que l'époque dont je viens de parler ait divisé la nation Tchakta en trois parties, les villages qui sont dans la partie de l'ouest ont toujours un grand attrait pour le françois. Ceux de la partie de l'est ont les mêmes sentimens pour *l'anglois* qui leurs aporte les besoins des premiers, et les villages qui sont entre les deux autres parties que l'on apelle les villages du millieu sont comme neutres et se mettent pour l'ordinaire du costé du plus fort.

Comme chaque village est comme autant de républiques, ou le chef n'a d'autorité qu'autant qu'il sçait se concilier l'estime et l'amitié des considerés et des principaux guerriers de son village; on ne s'est pas embarrassé de la division qui se trouve dans cette nation la plus considérable de tout ce continent qui seroit fort â craindre, si elle agissoit de concert et s'entendoit avec intelligence et union d'interest d'autant plus â craindre dis-je que le païs n'etant pas assés peuplé et n'ayant pas de gens propres a luy opposer de façon a l'obliger d'en passer par ou nous voudrions nous ne pouvons pas nous flatter de les forcer d'executter nos volontés de plus de 20 ans d'icy.

Ne pouvant donc se passer de cette nation et étant même obligés de la ménager, on leurs a de tout temps fourni le plus de marchandises de traite que l'on a pu independament des présens auxquels on les a accoutumés dès le principe de l'établissement de cette colonie lesquels ont toujours été en augmentant et en proportion des différents services qu'ils ont rendu, mais comme les vaisseaux marchands qui venoient dans cette colonie n'apportoient pas sufisament ce qui étoit nécessaire pour les traites, Le Roy s'est chargé de leurs en fournir en faisant rentrer icy dans

ses magazins les fonds employés en france pour l'achapt des dittes marchandises et pour prévenir toutes les disputtes qui pourroient survenir entre les traiteurs et les sauvages et les suittes quelles pourroient avoir et pour mettre enfin des bornes a la cupidité de ces premiers on fit un tarif du prix auquel on donneroit les marchandises aux sauvages qui fust signé du Gouverneur et de l'ordonnateur et auquel tout traiteur dans la nation Tchaktas est obligé de se conformér.

Le premier tarif étoit un peu plus fort que celuy qui subsiste aujourd'huy : mais la diminution des prix du Limbourg, des fusils, des munitions n'a été accordé qu'en conséquence des bons services que les *Tchacktas* ont rendus et ces deux tarifs ont été aprouvés par la cour au reste ce n'est jamais qu'une avance que le Roy fait pour la traite dont S. M. est exactement rembourcée par ceux qui sont chargés par le gouverneur de la ditte traite.

Quoy que malgré toutes ces précautions les anglois donnent aux sauvages leurs alliés et même aux autres les marchandises a beaucoup meilleur marché que nous ne les donnons aux Tchaktas, Ceux cy seroient cependant satisfaits si on pouvoit leurs en fournir suffisamment pour leurs besoins, mais il en est au contraire et on en manque souvent. C'est dans ces circonstances qu'ils se degouttent de nous et prettent volontiers l'oreille aux suggestions de l'anglois qui ne cesse leur dire qu'il est le maitre de la marchandise, et que le françois n'en a que par son moyen et quand il le veut bien n'en sachant pas faire luy même.

Il est aisé d'imaginer que ces discours font une impression singulière sur des gens aussy bruttes que crédulles tels que sont les sauvages et c'est ce qui leurs a fait faire souvent des demarches bien contraires a nos intérêts ce qui dans les circonstances facheuses ou nous nous trouvons depuis long tems auroient eu des suittes funestes pour cette colonie si ces mêmes Tchacktas n'étoient retenus par l'espérance de recevoir de temps en temps quelque présent et ce point de vue de recevoir quelque jours tous ceux qui leurs sont dûs, lesquels présents sont distribués par chaque village et en proportion des guerriers qui y sont et qui ont mérité d'y être admis. C'est par le moyen de ces présents que nous reunissons cette nation quoy que très souvent

divisée en elle et que nous l'obligeons de seconder nos vües malgré toutes les menées et intrigues de l'anglois qui n'a jamais cessé de tout mettre en œuvre pour la soustraire aux francois et l'engager a troubler les établissements de cette colonie. Tel fut leurs manœuvres en 1729 qu'ils se comporterent malheureusement avec trop de succés, en faisant soulever la nation des Tchaktas contre les françois dont ils detruisirent entièrement le Poste qui sans contredit étoit le plus considérable de la colonie...

Il est aisé de remarquer l'ascendant que les présens annuels que nous faisons a cette nation ont sur elle, tant pour les reunir quand le bien du service le demande et les faire marcher contre les sauvages nos ennemis que pour les engager eux mêmes a se faire la guerre entre eux lorsque quelques uns veulent se soullever contre nous sans l'atrait de ces présens il est incontestable que dans ces dernières années, nous eussions perdu la nation *chakta ;* les anglois ayant fait tous leurs efforts pour s'en emparer et s'ils avoient reussy ils auroient été en état par elle de ravager cette colonie, d'en empecher l'établissement et même de s'en emparer et quiconque peut penser autrement ne possede pas un mot du local de la politique sauvage concernant *les chaktas* et notre position avec eux ; enfin si pour avoir satisfaction de l'insulte que nous avoit faite ce *Soulier rouge* il avoit fallu faire venir des troupes d'Europe, les fraix en auroient été a des millions sans avoir certainement le succès que nous avons eu en nous servant des *Tchaktas* même pour se punir respectivement ; et les armes du Roy, a en juger par ce qui est déjà arrivé en cette colonie, auroient été dans le cas d'être humiliées au deshonneur du françois ce qui n'auroit pas manqué d'inhardir le sauvage de plus en plus.

Des gens qui se sont ainsy executés eux mêmes méritent bien qu'on fasse des depences pour être en état de leurs faire exactement les présens qui leurs sont promis et qu'on leurs fournisse les marchandises nécessaires pour leurs traite, sans quoy ils mettront sans cesse notre nation en parellele avec l'anglois dont le commerce disent ils fait le bonheur de celuy qui est reçû chez luy ils cherchent toujours toutes sortes de voyes pour secouer notre joug et se mettre en liberté, et tout cela arrivera, si la france n'a pas l'attention de leurs envoyer leurs besoins de traite et les presens qui leur sont dûs.

Il seroit inutille de vouloir me persuader que ce qu'on est obligé de donner a ces gens la, tant pour la traite que pour les présens annuels soit au titre d'un tribut honteux pour la nation françoise, ceux qui ont tenu de semblables discours changeroient bientôt de sentiment s'ils étoient chargés de ce gouvernement et obligés de répondre des événemens auxquels les revolutions assujettisoient la colonie par le defaut de satisfaire ces mêmes sauvages que l'on a malheureusement assujetty des besoins qu'ils ne connaissoient pas avant d'avoir fréquenté le francois. C'est une recompense et une solde si l'on veut, mais bien modique, pour les services qu'ils nous ont rendû et qu'ils nous rendent continuellement puis que sans leurs secours cette colonie ne pourroit faire aucun progrès, et que si on étoit obligé d'entreprendre de les réduire par la force il en couteroit beaucoup plus pour envoyer icy des troupes dont le service et le succès seroient fort equivoque, qu'il n'en couttera au Roy pour leurs fournir pendant 20 ans et leurs présens annuels et les marchandises necessaires pour la traite. Car enfin qu'est-ce que deux ou trois mil hommes (s'ils y etoient) répandus dans une colonie qui a plus de mille lieües d'étendüe? Quel service peut on tirer dans le bois, dans les rivières sans fin et dans des païs de marais, de gens accoutumés, ou elevés a se battre en pleine en front de bandière et enfin en face de leurs ennemis qui peu accoutumés aux marches pénibles dans un terrain point frayé, ne peuvent se passer d'un magazin de vivres a leur suitte et pas un seul jour de pain et de la ration que le Roy leur donne ou entend leur donner si dans des marches forcées comme elles peuvent souvent l'être au vis a vis de gens qui reculent dix pas si vous en avancés quattre ; il survient des quantité de malades, ou les mettre, pour se conformer aux usages auxquels le bien être du service de l'europe les a accoutumés. Je pourrois encore ajoutter inconvéniants sur inconvéniants que peuvent éprouver les troupes européenne dans ce païs et j'irois a l'infini.

Je dis donc que le seul moyen de conserver nos possessions dans cette amérique septentrionalle et l'amitié et l'attachement des sauvages est de leur donner les marchandises nécessaires a leurs usages, a bon prix, et de remettre religieusement les présens a ceux envers lesquels on s'est obligé (Peut-être trop legerement dans le principe) mais il n'est plus temps de s'en

dédire tous autres propos sur cet article sont inutilles ; ils ne peuvent emmaner que de la part des gens qui ignorent totallement le gouvernement des sauvages, leur esprit et leur caractère Qu'ils parcourent les événemens passés ils verront sans en pouvoir doutter que toutes les catastrofes qui sont arrivés a cette colonie, et qui l'ont mise si souvent sur le penchant de sa ruine, ne sont venües que par le deffaut ou la trop grande cherete des marchandises ; c'est ce dont se sont plaints tous mes prédécesseurs gouverneurs qui ont commandé dans cette Colonie et Mrs de Perrier Bienville et de Vaudreuil, tous trois vivent, attesteront tout ce que j'avance icy.

Il est arrivé par les facheuses circonstances des temps, j'en conviens, que depuis trois ans on n'a pu fournir que par articles et moyennes parties aux chaktas les marchandises nécessaires pour leurs besoins, et encore moins leur donner leurs présens annuels. Ce n'est pas que nous n'ayons pris toutes les mesures convenables et praticables pour subvenir aux dits besoins du moins en moindre partie voyant de plus près que qui que ce soit les tristes et facheuses revolutions que pouvoient occasionner de tels retardemens â cette colonie encore au berceau nous nous sommes vu pendant quelques temps depourvûs de poudre et de balles qui est la partie attrayante pour le sauvage, sans compter quelle est la suretté de la colonie Cette position est unique, et n'etoit encore jamais arrivé ; on a cependant parvenu a faire entendre raison a ces indiens en leur promettant de tenir un compte exact de tout ce qui leur serait dû pour les rembourser quand on seroit muni, et que les vaisseaux de france pourroient pénétrer jusques â moy ; aujourd'huy qu'ils scavent qu'il en est arrivé, il est aisé de juger si a leur pation succede le desir de voir accomplir les promesses d'un gouverneur qu'ils ont écoute et regardé comme père qui ne pouvoit leurs en imposer ils me pressent donc d'executter nos conventions et de leurs faire deux présens.

Comme la saison est avancée et qu'ils se trouvent dans leurs temps de chasse, j'ay pris le pretexte de ne vouloir pas la leurs faire perdre en me rendant si tard a la Mobille, et dans l'extreme dizette ou ils se trouvoient de munitions, je leurs en ay fait passer sans dessein, c'est a dire en termes sauvages, en pur don, et leurs ay promis de me rendre a la Mobille a la fin

de février ou au commencement de Mars pour leurs faire les présens, il y en a toujours eu un de l'arriere et m'en tenant la, il leurs en revient toujours de bon droit trois et quelque arrangement, que je puisse prendre, il ne m'est pas possible d'en faire moins de deux et a peine aurais-je ce qu'il me faut pour les completter.

Voilà les embarras ou l'on se trouve toujours tant qu'on ne prendra pas les mesures necessaires pour avoir dans les magazins de la N^elle^ Orléans des marchandises pour les sauvages pour au moins deux ans. D'autant plus que rien n'est plus humiliant pour un gouverneur et plus dangereux pour une colonie que de promettre a ces gens la pour les faire agir dans les circonstances critiques sans pouvoir remplir ce qu'on leurs a promis sur tout quand cela arrive aussy souvent que l'ont éprouvé nos Tchaktas qui malgré la confiance qu'ils ont eu en moy jusqu'à présent paroissent se degoutter et attribuer a mauvaise volonté ce qui n'est que l'effet du hazard, et de la malheureuse guerre qui nous prive icy des secours d'Europe et nous met par la hors d'état de remplir les conventions faites avec nos alliés

Au reste malgre les différents écarts que nous a fait cette nation depuis 2 a 3 ans, je trouve encore les *Tchaktas* qui la composent plus traitables que ne l'auroient été en pareilles circonstances, bien des nations plus policées qui si elles se fussent trouvées aussy longtemps dans la misère et privées de leur solde n'auroient peut être pas tant différé a abandonner le françois. Je conviens cependant qu'ils ont été a même de se rendre aux sollicitations de *l'anglois* 3 a 4 fois depuis cette guerre ; mais bien et duément instruit de leurs pratiques je les ay faites echoues, malgre que les *anglois* leurs ayent fait promettre des marchandises abondament pour la traite, et de leurs faire les mêmes présens qu'ils reçoivent de nous, et la ditte traite a beaucoup meilleur compte.

Le véritable moyen de nous conserver cette colonie et de la faire fleurir est d'avoir des magazins toujours abondament pourvus de marchandises de traite, pour nous attacher les nations sauvages par le soin qu'ils verront que l'on prend de pourvoir a leurs besoins ; ce n'est au surplus qu'une simple avance que le Roy leur fait, dont S. M. est toujours exactement

rembourse a tout cela il faut ajoutter le plus grand nombre de familles que l'on pourra, en les plaçant dans de bons endroits et leurs faisant quelques avances pour les premiers temps ; elles vivront heureusement et feront valoir un païs qui n'a besoin que de bras pour seconder la nature.

ALIBAMOUX

Nous avons un fort aux Alibamoux (1) qui est etably depuis plus de 30 ans, a la prière des nations comprises sous ce nom qui nous le demanderent après avoir secoué le joug de l'*anglois*, nous y avons une garnison de soldats habitans auxquels on permet de se marier et de former des établissemens pour les fixer et les attacher plus étroittement au dit poste dont il est très facille de déserter les traites angloises fautte d'être en état d'y en etablir nous même étant à 2 ou 3 lieues de notre poste Il y a quelques familles françoises dont les enfans ellevés parmy les sauvages et accoutumés de bonne heure a leurs exercice, pourraient dans la suitte faire des hommes propres a aller dans les bois et a leur tenir teste dans le besoin pourvu qu'ils fussent en nombre égal ; ce qui n'arrivera pas de longtemps.

Quoy qu'il en soit les huit villages alibamoux qui sont autour de notre fort nous paroissent attachés de preferance â l'anglois qu'ils sont forces de ménager par raport a la traite de leurs besoins que nous ne pouvons leurs fournir, et nous ne leurs donnons même que quelques présens annuels de peu de valleur ; fixés depuis bien des années, nous leur en devons même actuellement cinq Enfin nous ne leur fournissons encore aujourd'huy que la même quantité de marchandises qu'on leurs distribuoit dans le temps qu'ils se sont donnés a nous, il y a cependant bien des années qu'on ne cesse de demander une traite pour ces nations aux prix de celle des *Tchaktas* pour faire cesser entierement cet infame commerce d'eau de vie et de tafia tout a fait pernicieux aux sauvages et aux françois et que tot ou tard perdra cette colonie sans ressource ce n'est pas fautte que

(1) Les nations comprises sous le nom d'alibamoux sont les Alibamoux mêmes les *Talapouches* et les *Abekas* elles peuvent faire entre elles environ 1000 hommes d'armes. Ce poste est a 180 lieues de la Mobille, et la Mobille a 50 de la Nouvelle Orléans.

mes predecesseurs et moy ayons fait a ce sujet des representations sans fin.

Toutes ces nations alibamoux enfin nous donneront toujours la preférance sur l'anglois et l'auroient même chassé pendant cette guerre si nous avions été en état de leurs fournir leurs besoins ; malgré cette bonne volonté, elles m'ont cependant donné bien de la tablature par les instigations de nos ennemis pendant ces deux dernières années que nous avons manqué de tout et ce n'a été que par le moyen de quelques marchandises que l'on a achetté a prix d'argent et a des taux forcés que nous avons rompu cours â des projets qui n'annoncent rien de moins que la perte totalle de ce poste qui auroit immancablement été suivie de celle de la Mobille par la communication de la rivière, tous ces faits sont plus detaillés par d'autres dépêches ; mais encore une fois il faut des secours bien différents de ceux que nous avons reçûs.

KAOUITAS

La nation *Kaouitas* (1) fort nombreuse et au dela des *Alibamoux* et éloignée de 30 lieues du poste de ce nom qui nous a toujours ete fort attachée, et qui la sera encore plus quand on voudra l'aider de ses besoins, elle a été égallement suscittée par *l'anglois* pendant ces deux dernières années, elle n'a pas laissé que de me donner bien de l'embarras, ainsy que j'en fais le détail par d'autres depeches dont je fais mention cy dessus et qui passent a la cour en même temps que ce mémoire.

Cette nation me demande sans cesse des marchandises et des traiteurs, au moins pour le village de l'empereur de cette nation, mais ne pouvant satisfaire a sa demande et pas même fournir suffisament ceux des sauvages dont nous avons le plus de besoin, je me contente de gratifier amplement le fils de cet empereur aujourd'huy dans la place de son père qui aimoit le françois comme s'il l'avoit été luy même ; j'en use de même pour son *regent* qui est un homme tres sensé pour qu'il entretienne et conserve toujours ce nouvel empereur dans nôtre parolle.

Je dois observer que cette nation et les alibamoux en général

(1) Cette nation forme environ 2000 bons et braves guerriers Sa distance est des Alibamoux de 30 lieües.

font une barriere sure entre les anglois et nous mais pour s'assurer une bonne fois de leurs bons offices, il faut nécessairement en venir a leurs fournir leurs besoins, et si on y parvient on pourra se flatter que cette colonie sera invulnérable par cette partie, attendu que dans un cas d'incurtion on peut facillement joindre tous les chacktas a ces nations ; je dois repeter encore icy que ce ne sera jamais que des avances faites par le Roy, a des traiteurs sur lesquels on tient la main pour le remboursement.

MANIABAS, THOME ET MOBILIENS sont trois petites nations etablies dans la rivière de la Mobille, elles peuvent former entre elles environ 100 guerriers, elles sont d'une très grande utilité pour nager nos convois de subsistance pour *Tombekbe* et les Alibamoux elles sont tres devouées aux françois et servent par leurs position d'autant de postes avancés à la Mobille.

Il est encore d'autres petites restes de nations comme *Tchaktaux*, *Paskagoulas* et *Biloxis* qui entre elles peuvent aussy fournir un peu plus de 100 hommes ; elles sont totallement a nos ordres et nous rendent journellement toutes sortes de services elles sont au présent, ainsy que les trois cy dessus, mais il leurs en est du plus qu'aux chaktas qui cependant avec raison en repettent quattre.

Tout ce détail concernant les nations dependante de cette colonie est aussy circonstancier qu'il m'a été possible si j'avais voulu entretenir de leurs histoires particulieres ; il auroit fallu un volume a l'infini ; je me suis donc contenté de citter les faits et les circonstances les plus interessantes, elles sont constantes, et dans toute exactitude.

Je ne diray rien icy des cherakis et de la consequence dont il auroit été que l'on m'eu mis dans le pouvoir de faire et cimenter la paix avec eux ma dépêche a leur sujet est des plus étendües.

CHAOUANONS (1)

Il y a â 30 lieües du Poste des Alibamoux le village de Chalakagué composé de 80 chaouanons qui demeuroient autrefois dans la belle riviere, ils y sont établis depuis pres de dix ans et nous sont fort attachés et en même temps tres utilles pour nous

(1) Les Apataches sont 30 hommes a 30 lieües de la Mobille.

informer de tout ce qui se passe chez *l'anglois.* J'ay admis le chef et 4 considérés de ce village a un petit présent pour les entrenir tous dans les sentimens dont ils n'ont cessé de nous donner des preuves surtout pendant cette guerre

APATACHES (1)

Cette nation d'environ 30 guerriers est scituée de l'autre coste de la Baye de la Mobille, ils sont reduits a ce petit nombre par la quantité de boisson qu'on leurs a traité de tout temps : ils sont chretiens et ont une cure établie chez eux administrée par un capucin qui s'en acquitte très mal.

Cette nation nous est attachée depuis longtemps elle est partagée en deux bandes dont l'une est sur le territoire espagnol dependance de *Pensacotte* Les guerriers qui dépendent de nous, nous sont egallement d'une grande utilité pour nager le convoy des postes de tombekbe et des alibamoux sur tout pour cette derniere partie ou nous n'envoyons de soldats que le moins possible par la trop grande facilité qu'ils ont de deserter en passant chez l'*Anglois.*

Cette colonie a besoin de tous ces sauvages pour longtemps et quand on scaura les conduire et les menager a propos on peut se promettre l'agrandissement de cette colonie d'une façon florissante pour peu que la France l'aide de son coste d'une manière efficasse.

Je suis avec un profond respect
Monseigneur, etc

Signé : KERLEREC.

N^elle^ Orléans le 12 X^bre^ 1758.

(1) Les Chaouanons du village de Chalakagué sont au nombre de 80 et a 30 lieües des Alibamoux.

A MICMAC MANUSCRIPT

EDITED BY PROF. J. DYNELEY PRINCE, PH. D.

The Micmacs, who are the easternmost and by far the most numerous of the Wabanaki remnants, have their habitat in various places in the Canadian provinces of Quebec and New Brunswick, most particularly in Nova Scotia and Prince Edward's Island, and also in Newfoundland. Although the Micmac grade of intelligence is apparently somewhat lower than that of the other members of the same family, for example, the Passamaquoddies and Penobscots of Maine and the St. Francis Indians of Pierreville, P. Q., these far eastern Wabanaki still retain a large store of folk-lore, legends and poems, much of which is likely to perish for want of interested collectors.

The manuscript presented in the following pages consists of nine tales and one song collected from various Indians by Peter Googoo, Jr., (the Owl) of Whycocomagh, C. B., for Mr. St. Hagar, and interpersed with a few explanatory notes by Dr. C. T. MacKay. The paper came into my possession through the kindness of Prof. Franz Boas, of Columbia University, New York, who has suggested that the material be suitably edited.

The chief difficulty in reducing the Indian text to an even approximately correct form has been the peculiar orthography of the Indian collector, in whose handwriting the entire text and translation (in Indian English) are written. The writer uses, for example, *n* with a point under it for a *k*, and has a special character of his own for *ch*. Besides this, it is not always possible to distinguish between his *u*'s *n*'s, although it should be stated that in most cases he has been at great care to write distinctly. Furthermore, he very commonly uses the *u* both for

the consonant *w* and for the *u*-vowel. The characteristic final whistled *w* is also denoted by *u*. No attempt at all is made to indicate the soft Algonquin guttural usually shown by an inverted comma, as in *ku'kw* 'earthquake', which Googoo writes consistently *ktuk*. His *t's* and *l's* are also not always to be clearly separated. In a few cases, where, for example, the obviative ending *-el* has been spelled *-ell*, and where the same word is spelled differently on the same page, I have ventured to make the orthography a little more uniform. Thus, in the manuscript, the Indian writer has frequently been in doubt whether to insert a *k* or not in certain words, e.g., *esitbuk* for *eskitbuk* 'in the morning' and *bisuat* for *biskuat* 'he entered', etc., occasionally appear. By dint of a careful study of other Micmac material, notably that of the late Rev. Silas Rand and the Grammaire Mikmaque by the Abbé Maillard, edited by the Rev. Joseph M. Bellenger, I believe that a reasonably correct exposition of Googoo's Micmac text has been attained.

The stories in themselves are of considerable interest from the point of view of comperative folk-lore. In the notes to the text, I have endeavoured in every possible instance to draw comparisons between the ideas of the respective myths and those set forth in "Kuloscap the Master", by the late Charles Godfrey Leland and myself. An attempt has also been made to explain the character of the mythical beings mentioned by Googoo.

It is to be hoped, therefore, that the material herewith presented may prove to be of some value for the student of these dialects and rapidly disappearing folk-lores of a race which can hardly outlast another century.

Columbia University, New York,
August 26th, 1906.

I

SAKEWEHK. — INDIANS OF OLDEN TIME.

Teluei sakewechk, met môke utkutalsiku ak nebatulichik
I tell about ancient Indians, for they had no cemetery and killed one ano-
ak mnak kechiatikikwel wenel basek Mekmuesel ukelusitemua,
ther and never knew any God except Mekmues (1) their Good Spirit,
kadu chenu ak kukes na môkes kelusiku ; kokuei mu welasin
but Chenu and Kukes (2) were evil spirits who brought
tan leleietich ntuksikt'mak'n. Elitm sebulbokutasik ak lamikwôm
bad luck in hunting. They made *sebulbokutasik* (3) and inside
enasasik. Natel mawibeskuelachik tanik kinaba chin'muka.
they used to carouse. There they all used to assemble, these brave men.
Neutechit ketumuet ebasit ketumuachi ; klabis kakiak ektumakna,
One singer used to sit and sing. When at last the songs were all sung,
klabis ketabekiatk Mekmuesuei " sisst tesumach " ; tlisi Mik-
he would sing for Mekmues " the third reel " ; (4) then Mekmues
muesu bekisinak amalkat, klabis nan tesumat. Nek'm teli-
would enter and dance, until there were five reels danced. He then asked :

---

(1) The *Mekmues* = Passamaquoddy *Mickumwes*, was really a wood devil, naturally small, but which had the power of increasing its stature at will. The statement that the *Mekmues* was the " good spirit ", as if he were equivalent to the tribal god is distinctly misleading. Cf. Story VI.

(2) *Chînu* is Micmac for Pass. *Kiwa'kw* 'an ice-giant ghoul,' similar in form to a man who inhabited the snows to the far north. The *Chînu* was particularly fond of human flesh. It is interesting to notice in this connection that only within the past month (August, 1906) an account has been seriously published in the daily papers of such a being attempting to carry off a child on the coast of Labrador. For further material on the *chînu-kiwa'kw*, see " Kuloskap the Master ", p. 255.

The Kukes sometimes written Googwes was a disturbing sprite of a malevolent character. The word seems to mean 'little earthquake' = *ku'kw* + *es* (?).

(3) *Sebulbokutasik* were a certain kind of ceremonial wigwams which were spread out over a large area. The word is derived from the root *seb* 'extend'; cf. *sebinskaadû* 'hold out something at full length'.

(4). A sacred dance.

machi: kokuei menuekeiok? Telimutitel: " moke nebaket tiama ;
" what do you wish " ? They told him : " we cannot kill moose ;
etuk chenu kisna etukes ; kill kuitasi anabten tan kokuei ketui-
perhaps by reason of a Chenu or a Kukes ; do thou go and seek what shall
sebuinameka. " Na Mikmuesu kuitasit ak wechiatel kukesel ak
befall us. " Then Mekmues sought and found a Kukes and slew him.
nebachel. Telimut: " lie nakekela ; " nakek elikiutasit ; wechiatel
They said : " pray go farther " ; he went farther and found
chenula ak nebachel. Bekisink ; telimutitel : " nike tiamuk
a chenu and slew him. He returned and they said to him : " now
chukatesku " ; kôbtmnekawechateken'k utanka. Na tlisib
bring us moose ; very plentifully they came to that village. From that
nebatak tiamula.
time on they killed moose.

Nekmou nebatultichik buntaltultichik. Kulaman na môke
They could kill people by bad wishes. At that time they
tami kisibkitatmuk, abchibôkchikusitichik, kadu ab na abachi-
could not remain in one place any length of time, but they were moving
about continually, but they would return
tachik telibicheka. Môke sibinebatuliku klabis tan tlisib mikuet-
after a short period. They were constantly kililng one an other till they
etmitich tan kokuei uchibuninebatultitisa.
began to think how they should cease killing one another.

Na akatman sakmau elisatisit tan chinm welmetôk. Na
They had a Council Chief who was chosen as the best man they pos-
nek'm sakmau telimut : " kil tan telileteknna tleteksnu. " Na
sessed. That chief they instructed that whatever he thought best should be
chinm teluitut " ensanokn. " Telibtkemachi : " mu wen nebawich
law. He was called " Dangerous ". He commanded them : " no one shall
wikmachela. " Ak tan nebk wechut, maskualaten elasut ak
kill his neighbour. " If any dead body be found it should be preserved. (1) It
baskaualut. Toku tlisib maubilut. Toku wikwômikalaten
was then cut up and dried. After it was dried, it was tied up again. Then
lituk : " wikwômikatik'n ; na natel ikalaten enbuinua, ankuouei
a wigwam was built ; saying : " let us build a wigwam and there we shall
knollanech ebskusich chakechuiken ak chikesamak ebsusich. "
place the corpse and we will dress it in furs with beads on its neck and other

(1) For burial ceremonies among the Passamaquoddies, cf. "Kuloskap", 347-351, in the Pass. Wampum Record.

Na tan tlisib wikwôm kisitasik enakasik tiamuai ak muinai
shells. " Whereupon a wigwam was made and carpeted with moose-hide
akunosun. Emset tan ankuôuei baunukasik, Ikatutel chinm
and bear-skins for blankets. All these furs were well dressed. They placed
utabiil ak machôktelikn, utmik'n utemkuan ulakneme. Na
alongside the dead man his bow and arrows, his pipe, his spoon (and) his
telutk sakmau, kulaman nmiateksnu kôkmanak ak mitukala-
plate. Thus the chief ordered, so that their kinsfolk might see
teksnu siawiu toku amalkeuaten alich. Na betôkech, ab basku-
them on visits frequently and dance with them. As soon as the body rotted,
alaten. Misôku mesiankuenaten na tisib chikelalaten.
it had to be dried over again. They kept the body as long as possible before
Teluututalsisnik.
it was removed. This was their method of burial.

Na ula sakmau wechituch tan tesekk menuekech kulaman
But this chief, everything he wished was furnished by his people, so
kisimatawasit tan tasek utana ak betkimachi. Na teli-kebmite-
that he could go to every village and keep his people at peace. He was
latitel. Etas michuachik kekinutmuchik teluemk " ensanôk'n. "
universally respected. All the children, even, knew that the chief was called
Ensanôk'n (1) mu telueku. Na tlisib me tekueiuatichi, mikmu-
" Dangerous. " This word was not said. From that time on, they ceased
esu, chenu ak kukes, kadu tan tlisib wenuch sek'ntuach, bunalu-
murdering did the Mekmues, Chenu and Kukes. But by the time the
kitika chenu ak kukesa.
French came, they had disappeared, had the Chenu and Kukes.

" BIELAU. "
" I am PIERRE. "

II

CHIBICHKAM USMUL. — THE CHIBICHKAM'S HORN.

Ensetenakenk elbatu ak ebites. Ula elbatu tôku emset
There lived once certain orphan children, a boy and a girl. This boy
kokuei tan kelanlok welasik. Klabis ula utankewak wiskualachi
had great luck in whatever he did. So much so, that the village folk, the

(1) A curious instance of taboo !

kinaba chinmu môke busuina kisalukuki. Teluechik : " chibi-
bravest men and even the witches, could not prevail against him. Then
chk'mu usmul na kisalukutal. " Ketanut chibichkama ; tôku
they said : " the horn of a dragon would finish him. " So they hunted for
usmul menalutel. Na wikebaltim'k. Tôku na wen wesualatel
a dragon, whose horn was taken off and, after feasting, each man took up
usmul. Teluet : " ules etuk nin n'smu tlamuksik. " Na ula
the horn, saying : " would it not be a great thing if I only had a horn like
chin'm ikalach unchek ; eskutalita uncheka (1).
this. " When the boy's turn came, he (took the horn and) placed it upon
El miet kadu ukla boktamkitatkik.
his head and the horn stuck on his head. He went home and the people at
once left the place (of feasting).

Kadu ula chin'm elismasit ; môke kisitalatekeku. Ebites
This man then lay down and could not do any work. His sister got
netukulit ak chikesakna kuiluachi ; temakebulatel usmula, kadu
their living for them. Also gathering shells, she cut with them into this
klabis kakieuachi chikesakna ; môke usmu temasiku. Bemi-
horn, until at last the shells were no more to be had and she could not cut
chachikasit chikesaknaueket.
the horn. She got into the way of going further and further after shells.

Nemitok kuitn wechkuiak ; chinm chikaluk. Telimchell :
One day, she saw a canoe approaching her with a man alone in it. He
" wiuatinech netukli. Abachieteksnu ulônuka. Na kil el ikn-
said to her : " let us go hunting together ; we shall be back in the evening.
multes tan nebatuka. " Tebasit. Asma wechinemlawachik abak-
You shall share in what we kill. Whereupon she went aboard and they
tuk. N'miku etek ; natel ôkachik. Wikwôm etek ak ebites
put off to sea. Coming to an island, they landed there. A wigwam was
eik ula wikwôma. Telimachel : " ula, n'mis, ebites etkueiulteu
there and a girl living in this wigwam. He said to her : " this, my sister,
tami liana. " Teliasitemchel : " Na nuku kil etkunasik mau-
is a girl who will stay with you when I go away. " She replied to him : " it
kateksnu. "
would be as well for you to take her as a wife. Thus we shall remain toge-
ther. "

(1) The *chibichkâm*, a horned dragon, was a wizard animal which seems to be equivalent to the Pass. monster *wiwilme'kw* ' a horned monster ', which lived in the water. This tale of the ingrowing deadly horn is common to all the Wabanaki.

Kadu ula ebit nemiachi chikesakna ak mauôlachi. Telim-
But this woman, seeing some shells, began to gather them. Her sister-
chel ula umaktamel : " taluekasinik ut chikesaknak. " Telim-
in-law said to her : " what are you going to do with these shells ? " She
chel : " Kesalkik ukla meta wicheketiek buntalut usmul chibich-
replied : " I wish these for my brother who have been bewitched. A drag-
kam wechikawelitel unchek. Na ketuitemakitak'l, kadu môke
on's horn is growing on his head. I was going to cut it, but I could not
kisitemalak. " Telimchel : " nin na malieuitesnen na eksisa.
cut it. " She said to her : " I will marry your brother. We have a saw and
Temakitak'n weskôkt 'mek ; latuteksnu, tan tlisib usimukaiuk. "
we will take it with us when we run away. "

Eik misôku neutechilitel unichan. Kisinkutibunalich ukisel,
She (the wife) remained until she had a child. After her boy reached
tlisib boktamkatichik. Sakauei kuitn eumitich, ula chin'm mu
the age of one year, they (the two girls) went away, taking the old canoe.
welitasiku. Na bakastesin'k kwechitakmetesnek tan elielisa.
But the man was not pleased. He jumped overboard, trying to find the
Besukatuachi, kadu ula ebichik nemiatich wechkuielich. Teli-
way they had gone and chased them. But these women saw him coming.
machel : " ebkasôtu elbatuchich utabsuna. " Na telinakalalitel
She (the sister-in-law) said to her : " throw over the little boy's clothes. "
weskôu ôkachik.
This was only a plan to detain the pursuer until they could reach the shore.

Ula wibitmôk ôkatesink. Telimachi : " iknmuiku nichana. "
This *wibitamak* (1) came to the shore. He said to them : " you
Telimatitel : " môke. "
might give me my child. " They replied : " no. "

Bekisinitich, me ula chin'm memachit nekau ; usmul bemi-
When they reached home there lay this man (the brother) still living
kuelichel nekau ; môke kechiatikua tan wekuatik usmula, kadu
and his horn still growing. They did not know the end of the horn, but this
ebites temakibulachel usmula. Tan tlisib temasich, môke kech-
girl began sawing the horn. As soon as it was cut off, they did not know
iatikua tan tet elielicha . . .
what to do . . .

---

(1) *Wibitamak* is simply Micmac *Wcbetumekw* (thus Rand) ' shark ', for the origin of which fish, cf. " Kuloskap ", p. 173. In Googoo's story, the kidnapper was evidently a fish, as he pursued the girls by swimming. *Wibitamôk* means simply " one who has teeth ".

III

KIUK. (1) — THE EARTHQUAKE.

Neutechik uk(j)iksuk elbatul ak ebites ; basek tabusilichi
There was once a family who had a boy and girl ; only two children.
unichanua. Neute welaku, elbatus telimachi unkiku : " me
One evening, the boy said to his parents : " do you know any people living
kileu kechiôk me wenik eimneu tami, kisna baseek kinu ab moke
elsewhere, or is there nobody in the world but ourselves ? " The old man
wenik eimuk ? " Kisikwôb telimatel, ukisel : " eikik mimachi-
said to his son : " there are people out west. " He replied : " father, I am
wen'k etkesnuka. (2) " Telimatel : " nu, boktumkase ; wechiik
going away. If I find people, I shall stay with them for good. " Next
elnu'k, etkueiuates na nukua. " Wab'k bôktamkasit. Kisikuk
morning, he started out on his journey. The old people did not seem to be
môke kiwachalukitikuel, kadu ebites kejikiwachalchechel.
lonesome after him, but the girl seemed to be very lonesome.

Lôk mu knek elieku, ikach kusbema. Nemiachi sinumkwa ;
Before he went very far, he came to a lake. There he saw wild geese.
k'much weswatôk ; siktachi, misôku weliksuk wiwisuna. Misôku
He took a stick and killed them, until he got his load. He arrived at a
bekisink wikwôm ; biskwat. Lôk mu bekichenuk. Telimchel :
wigwam and entered. He did not stay very long. The man said to him :
" mu sinmokweskik nemiautekik ? K'misinu utuenka (3). " Teli-
" did you see the wild geese ? Our sister tamed them. " He replied : " I did
matel : " môke na nenmuaki k'misinu utuema, kadu " Kadu na
not know our sister had tamed them, but I left my load outside. Bring it in
niusun kuchmuk etek ; biskuatu ; wisukanech nekala sinemaka. "
and we will cook those geese. "

---

(1) *Kiuk* = is Googoo's rather incorrect spelling of *ku'kw* ' earthquake', a natural phenomenon which was frequently personified by the Wabanaki.

(2) " Out west " = " to the west. " It is significant that the lonely families whose offspring had never seen other people than their own parents always lived in the east. This occurs also in the tale of the Delaware monster, " Kuloskap ", 258, and would seem to indicate that the very far east was not the site of the tribal centralization of these clans, who, it is implied, were in early days working eastward in very small bands.

(3) The power of taming wild beasts was peculiar to Wabanaki wizards and is especially attributed to the small fairies called *wiguladumuchuk* by the Micmacs and *w'nagameswuk* by the Passamaquoddies.

Kesk(u) bemiech, nemitokel ulukun kakabitkel ebsetkunik-
Now on his journey, he had seen thighs hanging on a limb. He did
tuka. Môke ab kokwei nemituk ; basek utnuan wetbitek
not see anything more, but a cord tied to the limb. He took his axe and
ebsetkuniktuka. Weswatak utmikn besibketekek ula utnuan,
cut the cord or sinew, to which the thighs were fastened. They fell to the
tan ula ulukun wetbiteka ; etlietkutesel nisiakel. Siauasit, ab
ground. He passed on and, while he was travelling, he saw knees hang-
kesk bemiech, nemiachi uchikun'k kakabichukik. Môke kokwei
ing. He saw nothing else but a cord.
nemituk ; baseek utnuan. Besibketek nisietkik.
He cut these also and they fell.

" Kadu mu nemiautak maskuchieknôk?" Telimatel: " môke
(Now the man of the wigwam continued to ask him.) " But did you see
nenuak maskuchiekna. Nekela wechkuanek nemituabnuel uluk-
maskuchieknôk? (1) " He replied : " I do not know him, this *maskuchieknôk*.
unkel kakabitebnikel. Nistemabnikel. Net etuk na maskuchie-
When I was coming along, I saw thighs hanging. I cut them down. Per-
knôk? " " Kadu mu nemiautak uchiknôbôk? " Telimatel : môke
chance this was *maskuchieknôk*? (2) " But did you not see *uchikonôbôk*? He
na nenuaak uchikunôba. Kadu nemiknik wechkuanek uchi-
replied : I do not know *uchikonôbôk*, but I saw, while I was coming along,
kunkik kakabichinkenik. Nisteknik. Etuk na nekmak telnitet
knees hanging. I cut them down. Perhaps this was one you call *uchiko-*
uchiknôb? "
nôbôk?

Kisbatich ulo sin'm'kwa, telimchel : " nitab, kamitutlanech
After they had eaten those geese, the man said to him : " partner, let
ektenaka matntitich. " Telimatel : " nin ekti abchechet, meta
us set our dogs to fighting. " He replied : my dog is small, because it is a
atutuech (3). Kadu be muk bantatuan ektia, misôku ula atutuech
squirrel ; only do not let out your dog, until this squirrel get something to
kisatalka. " Esmatel atutuechela. Tan tuchiu bôkchimichisik
eat. " He fed his squirrel and, while feeding it, it began to grow large ;

---

(1) *Maskuchieknôk* was a sort of wizard monster, whose exact character I am unable to describe.

(2) *Uchikonobôk* was another monster of a character unknown to me.

(3) The " dog " was a squirrel. It was not uncommon to find wild animals described as " dogs " of wizards. Note that the loon was Kluskab's " dog " and cf. below Story VII, n. 33.

bôkchimsekilk ; misôku telimatel : " tual na ektia. " Meskilk
until he said to him : " let your dog out. " A large *wisom* came out and
waisem tewiet. Nankmiu matntichik ; kesk bemntitich atuech
they at once began to fight. While the fight was going on, the squirrel had
beneskuit. Kisibnes kuich, mu bekitntiku. Waisem nebôt.
young ones. After she had her young, they did not fight very long. The
Atutwesisk malkumatitel, misôku kesbatuatitek wiusmega.
wisom was killed. The little squirrels began to eat his flesh, until they had
eaten all his flesh.

Telimchel : " nige bôktamôlul k'misinak. " Elatiku metô-
The man then said to him : " I will ferry you over to our sisters. "
katichik kusbemka. Meskiik kunteu etek kaskeka. Banchu-
They went to the shore on the lake and there was a large rock on the shore.
katutich (?). Kwitenseb na ula kunteu (1). Busichik, klabis ika-
They turned it over and it was a canoe, was this rock. They travelled in it,
chik emtasok bakaseek, natel kechititkek samak(w)anek. Ak
until they came to a cliff in the water, where the water was running.
natel elalukechik ; elabetesink setamk ebilib witabôk ; môke ne-
Thither they went. He (the hero) looked towards the stern, where his com-
miakna. Sabaluket misôku asek ikat. Nutuatel ula emtasôk-
panion had been sitting, but he could not see him. He went throngh the
tuk wetewistulitel telwelitel : " n'mis, chin'm nebatka ktuenka
passage, until he reached the other end. He heard him on this rock, talk-
sinemasuaka, kadu bechibutamôlekak. Môke kechiakak tan tel-
ing and saying : " my sister, a man has killed your geese, but I have ferried
eka. Etuk nebkak ; sabalukebnak. Elb nekm kaknek ikat.
him over. I do not know what has become of him. Perhaps he is dead.
He went through under the cliff. "

Biskuat umisual ebilitel. Welitasit nemiak umisuala.
(Just then he reached the door) and went in. Their sister was sitting
Ukela umisual chuchichukat emteskmu ak taktalôka sakatbelti-
there. He was glad to see their sister. Their sister had pimples, out of
lichi usiskuka. Eliet weskakelmotu ; na ula chuchich ketubka-
which snakes and lizards were sticking their heads, all over her face (2). He
lechi ; môke sesbetelmakwi. Telimchel : " etuk chel kisabwen. "
went up to kiss her and all these serpents tried to bite him, but he did not

---

(1) In " Kuloskap " p. 77 a whole rocky island was given to *Kekwajû* the badger as a magic canoe.

(2) A similar disgusting idea is seen in " Kuloskap, " p. 189, where the lice in the witch's head are malevolent imps with power to poison.

Tewielitu, biskualulichi eksuskee ebkuaa. Na ikesalalichi, kla-
mind them. She said to him : "perhaps you have got wet ?" She went
bis ba wesibukalalichi bukteka. Tôku bemibetek emtagôka ak
out, bringing in hemlock bark. This she put on the fire, until she had put
kakn bemiabchechk. Wesualatel utabila takmôkalatel kakene-
them in a heap on thc fire. Then it began to get hot inside the cliff and
ka. Ankamach. Bôktamôletebma neblisna. Tewiet ; mena-
the door got smaller. He took his bow and placed it across the doorway.
latel utabila. Kebsakteskek emtasôkeka, ak nutuatka baskôksi-
He looked and saw that his ferryman was dead. He went out, removed
litka.
his bow and the door closed in the cliff ; and he heard them bursting.

Bôktamkasit ; Kesk bemiech, nutk waltes metetesk, klabis
He started off. While travelling he heard a *waltz* playing, until he
ikach wikwômk ; bekisink biskuat. Weltasualut. Asma sntuk
came to a wigwam. He entered and they were glad to see him. They at
elukatmek tan kokuei emalkutewa ak ula waltes maskuatmk.
onec started getting him something to eat. Also this *waltz* was stopped.
Eik misôku nesuknak. Wikebaltim'k. Kisi-wikebaltim'k.
He stayed there three days. They had a feast and after the feast, they sang
Neskawetichik ; mikchichk ; amskues neskawet ; tôku Kluskab ;
magic songs ; the tortoise first came ; then he sang ; then Gloo scap and
tôku tlisib Kaktugôu. Na katugôwik ak wasôketesk ak kikbesak
then thunder. They had thunder and lightning and rain and a gale. After
ak wechusek. Na tôku tlisib nekm Neskawet. Na kiuk ak
that, he, the Naskewet, had his turn. So there was earthquake and earth-
nanamiak, makamakeu ak teminetesk. Tan tlisib kisinsawech,
rolling and the earth cracked. By the time Naskewet had finished, there
môke wen mimachiwu ; basekk Kluskab ; kiuk alabasit ; môke
was nothing living except Glooscap. Then Earthquake looked around.
wenel nemiakwel baseek Kluskabal ; wetwinsekek. Tan tela-
There was nothing to be seen, except Glookscap, but he felt snow. What
tuach utanem Kluskabala ?
had Glooscap done with his village ?

Ebasit ak utmaken elukalatel ak Kluskab el utmakn
The hero sat down and filled his pipe : Glooskap also filled his pipe
elukalatel ; Kwetmachik, klabis ula walakek kakiuchwak entlu-
and they started smoking, until all the valley was full of smoke (1). When

(1) This was probably a smoking contest, such as that mentioned in Kuloskap, p, 182. The smoke from Kluskab's pipe was regarded as causing the haze of Indian Summer, idem, p. 217.

têu. Tan tlisib kisikutmatich, inkutinmchitachik. Wabk
they finished smoking, the people gut up one by one. Next morning he told
telimachel Kluskabal : " nklamusis, bôktamkasianek niknak,
Glooscap : " Uncle, when I left home, I told my parents ; wherever I find
telimkebnik nenkikukik ; tan tet ellinechik uskichinuk, na natel
Indians, there I shall stop and stay with them. Perhaps I may make there
nakasitel etkweiwates. Chel chibtuk lukates kinam tan telka-
my home. " Glooscap said to him : " it is well. " Tortoise said : " go
tema. " Kluskab telimatel : " weliak. " Mikchikch telimut :
seek a wife. Old man Thunder has two daughters. Go and find this man's
" kuilu ebita. " Elil kisiku kaktukôwa utus tabusilichi. Ula
wife. "
chinm utebiteml kuilu.

Mikchikch eliet, telimachi " kiuk ketui-maliewit. " Kisikus-
Tortoise went and told them : " Earthquake wants to get married. "
kôwit teluet : " nin maliewitesnen. " Mikchikch elmiet. Beki-
The oldest girl said : " I will marry him. " Tortoise went home and, when
sink wikwak, telimachi : " telwetak kisikuskôwitak : ' nin malie-
he got home, he told them : the oldest girls says ' I will marry him. ' "
witesnen. '

Na wikebaltem'k ak walchamatim'k. Newichik chinmuk
They then had a feast and played ball. Four men came from the
bechitachik nu kiuk wechieba. Bekisitutich unchi uskichinu.
same direction as that from which Earthquake had come. They brought
Na walchemetutich. Ula utankewak môke kisamatutku.
with them the head of a person and with it they played ball (1). The people
of the village could not touch it.

Na telikesbiatuksit kiuk echicha. Nin Ani Nuel.
Thus ends the tale of Earthquake. By Anne Newell.

IV

MILIASUNECHIT (2) — THE STORY OF M. THE ' BUTTERFLY. '

Na eikik kisikuk ak baseek ukisual. Ula elbatus chichuaka
In a certain place there lived some old people and their only son.

(1) In Kuloskap , p. 179, a game of ball was played with a human skull which had the power to bite the foot of the kicker.

(2) *Miliasunechit* is translated by Googoo as " butterfly ", the regular Micmac word for which, however, is *memegech* (thus Rand).

ketumaliewit ; telimachi : " etuk tami elnuk eikik ? Ebit ketui-
This lad at one time wished to marry and he said to them : " but where are
kuilak. " Kisiku telimatel : " lie etkesnuka. Uikichik kisikuk
there any people living ? I would seek a wife. " The old man said to him :
ak utusual. Na natel lie. " Bôktamkasit, bemiet kakisuknak.
" go west. There live some old people and their daughter, Do you go
Uelteskek uikuôma ; biskuat.
there. " He started travelling along many days. He came to a wigwam
and entered.

Kisikuôbal telimchel : " ebchilasich ntlusuk. " (1) Ebasit ;
The old man said to him : " step forward, son-in-law. " So he sat
na nuku tekueiuachi misôku bekichek. Neute uelaku kisiku
down and stayed with them for a long time. One evening the old man said :
teluet : " ketubem emtôkatba. Ula chinm uabk bôktamkasit
" would like to eat a head. So the young man went out next morning (to
nebatel tiamula. Unchi metôkôbtek.
the woods) to kill moose. Its head he brought in.

Na kisiku uisakatk neutibak. Na emset atknakuitich Ab
Then the old man cooked the head all night and divided it among
lôk mu bekichenuk, ketutk emtôkatba. Kadu ebit telimatel uki-
them all. Before very long, however, he wanted to eat a head again. But
sikumel : " muk nuku ektantu emtôkatba. " Telimatel : " amuch
the young woman said to her husband : " do not get that head. (2) " He
ketantu. " Na telimatel : " Tami utantutes uisisuateb ? " Tel-
replied : " I am obliged to get it. " So he asked him (the old man) :
uelitel : lie natela ; tan tet eli kinutmula tiama na bukelk. "
" where can I get a beast's head ? " The old man replied : " go in yonder
Eliet tan telikinutmacha.
direction. Where I wish you to go, moose are very plentiful. " So he
went whither he was directed.

Kesk bemiech ketuisamukat ; uechitôk chibuchacha, esa-
While he was travelling, he became thirsty and finding a little brook,
mukat. Nemiatel chinmul bemasukalitel, telimchel : " tami
he drank from it. He saw there a man wading, who asked him : " whither,
uichiketiku elien ? " Telimatel : " na kisiku menuekech emtô-
brother, are you going ? " He said to him : " such and such an old man
katba. " Telimchel ; " na kisikuôb nebôlteu. Kadu nin abôk-
wants a head. " The other replied : " that old man will kill you yet. But

---

(1) The regular salutation on the entrance of a favoured suitor.

(2) Cf. " Kuloskap ", p. 78, where the hero had to obtain the head of a *chibichkam* or horned dragon.

nmultes ; latinech tetelel kuôu kakmit. Natel elliankeuachi
I will help you out. We will go in this direction, where a pine-tree is stand-
utiôma. Kil tuatateks ; nin matnaketes ak abôknmuiteks. "
ing. There he keeps his witches. Do you make them come out and I will
fight them and you shall help me. "

Na bekisinkik, tan tet eimlich kisiku utiôma, Miliasunechit
So they came to where were staying, the old man's witches. Milia-
telimatel : " tuate. " Teuatachi. Chinm teuiet, mekuek buei
sunechit said to him : " make them come out ". So he made them come
ak bukei makteuek. Nankemiak matnukititel ak nebatitel.
out. A man came out, partly red and the other half black (1). They at
Klabisa Miliasunechit telimchel uitabal : " tuate ekteka. " Ula
once started to fight and he killed him. At last Miliasunechit said to his
chinma telteket tan teluelich Miliasunechilitela teuatatel tabu-
companion " make the other come out ". So this man did what Miliasune-
ôuela teuiet. Teuiet ektek chinm, akataiik muskunamuksit
chit said, causing the second witche to come out. He came out this other
akataiik uatabsit ; ab matntultichik, misôku nebatita. Men-
one half blue and the other half yellow and they fought again until he was
temuatich unchia. Miliasunechit telimatel uitabal : " elmatu
killed. They cut off his head. Miliasunechit said to his companion : " take
ula unchia ab menuekech ektek unchi, chukueteks nin eima,
this head ; if he wants another head, do you come where I am, and we will
ektantuateksnu.
get it.

Ula chinm elmatôk unchi kisiku utiômaa. Tan tlisib beki-
So this man took home the head of the old man's witeh. When it was
sink, môke kisikû nemechasku. Kechitôk tan uenel unchi
brought in, the old man could not rise as he knew very well whose head was
besisitucha. Kadu tan tlisib esitbuk, nemchitatich kisiku kes-
brought. But when morning came, getting up the old man had eaten the
batôksebnek unchieka neutitbaka. Moke uenel atkeuakn ikn-
head during the night. Nobody got a share of it, but of the moose-head
muakn, kadu tiamuatbek atknuakn mesnmitib.
they all got a share.

Kisiku telitasit ukisineban utlusukula, kechitôk baseek
The old man thought he could kill his son-in-law, and he knew only

(1) With this and the following monster, compare in " Kuloskap ", p. 233, the thing with insect legs and misshapen body, conceived of by the St. Francis legend.

neute tan tet elkimatala. Telitetk : " mu ustalin na natel elki-
one place where to send him. " He thought " he will not be safe if I send him
macha. " Klabis ab kesik, neute esitbuk telimatel utlusukul :
there. " So when the following winter had come, one mornlng he said to
" menuekei unchi uaisisa. Na tet kusbem uechituteks. Tan
his son-in-law : " I wish the head of a beast. In this direction is a lake to
ba telamuksit uaisis nebat chukutuateks unchia. " Eliet ankues
which you will come. Whatever kind of animal you shall kill, do you bring
tan tet Miliasunechit eika ; nemiatel ak uelitasualchel ab aseka-
in its head ". So he went first to where Miliasunechit was staying He saw
tinôua. Ak telimchel : " enchilch menuekech unchi usisela.
him and was glad to meet him again. He said to him : " my father-in-law
Tan ba telamuksit uaisis nebak, na unchi elmatuates kadu kil
wishes the head of an animal. Whatever sort of beast I shall kill, I am to
telimib : ' menuekech ab unchi chukueteks '. " Miliasunechit
bring its head home, but you said ' if he wishes again a head ' that you would
mikuitek telimab uitabala kesbinmiateka ; telimatel : " latiteksnu
come ". Then Miliasunechit remembered what he had told his companion the
na kusbema ; na natel tliuechituateksnu utila, katu na elmuch
last time he saw him, so he said : " we will go to that lake and there we shall
melkiknat. Môke kechiak nebanenua ak mu kisanauku, nebôl-
find his dog. But that dog is strong. I know not whether we can kill it,
kuteu. Katu amskues tan tlateketeksnu tiaam nebanech ; smat-
and if we do not kill it, it will kill us. But the first thing we shall do is to
eksnu entia. Na kisisemku nin enti ', tôku tlisib lukatateksnu
kill a moose and feed my dog. Then after feeding my dog we shall make
na elmuch tuena, ak enti matntitak. "
that dog come out and my dog will fight it ".

Nabatitel tiamula ; tôku esmatitel uteuala. Abalkakmechel
They then killed a moose and fed their dog. A ground-squirrel (1) was
nekmôu uteuala. Kismatiich uteual, tôku tlisib elatichik kus-
their dog. So after feeding their dog, they went to a lake. So these men
bemka. Na ula chinm teuatatel na elmuch ak abalkakmech
brought out the dog and the dog and the squirrel fought. They beat it (the
matntichik. Ak nekmôu matatitel kmuchel eumititel, misôku
dog) with sticks until they killed it. Then its head was cut off and they took
nebatita. Tôku unchi mentemuatich, bôktamkatutich. Tan
it with them. When they parted he said to him : " you will run away, you

(1) Cf. in Story III., the squirrel as a dog. A very small animal was often given as the hero's dog, to make the task more difficult.

tlisib ketuibunaletitich, telimatel : " usimukatôkseb kilak ekte-
and your wife. Before you enter the place, put your snow-shoes on the snow
bitema. Eskmnak biskuauen, ikalateks ektakemk uasteuiktuk,
and place your wife's snow-shoes there. Then bring in this head. Then
ak ikalateks ektebitem uktakema. Na biskuatuteks ula unchia.
strike your father-in-law with it and run away. You and your wife run
Tôku etkamateks ekchilcha ak tuatitôkseb ; ektebitem usimuka-
away. Go to Glooscap (1). If you get there you need not fear.
tôkseb. Latitôkseb Kluskabeuiktuka. Na natel ebkisinôk, na
nuku muk ichabalab. "

Na telateket tan Miliasunechit teluelicha. Bekisitôk unchia
So he did what Miliasunechit told him. He brought in this head and
ak ikalachi utakemua kekm ak utebitemela. Na ula unchi bis-
put their snow-shoes (on the snow) his and his wife's. Then he brought in
kuatôk, tôku takmatel uchilchela, betkutatel. Kisikuisku teli-
this head and struck his father-in-law with it and they departed. The old
machi: "usimukaku, latiku Kluskabeuiktuka." Na tlisib uesi-
woman said to them : " run go to Glooscap ". They then ran. Glooscap
mukachik. Kluskab nemiachi, telimachi : " tateiôk, kisna
saw them. He said to them : what is the matter or what makes you run ? "
kôkuei uechitukimôk. " Telimatitel : " kisiku echkuelch matni-
They said to him : " the old man is pursuing us to injure us ". He said to
namek. " Telimachi : " muk uekuatasib ; ma kokuei kisitala-
them : " do not be frightened. He can do nothing ". Just as they arrived,
tuk. " Asma kisibiskuatitich, nemiatichel uechkuelitel. Klus-
they saw him coming. Glooscap put his stick in his way. Then fire com-
kab utabtun elôkatôk. Na bukteu asukomamklek. Ikat ak
menced to burn in his way. He reached the place, however, and jumped
keskichiunakiet. Ab Kluskab ekôkatôk utabtuna. Na kunteu
over. Again Glooscap put his cane in his way. Then a solid rock stood in
bemsekiak. Tôku ula kisiku bematôkel nesikel bibtukôbsech-
his way. But this old man had with him three clubs. He struck this rock
kela. Taktek ula kunteu ; temtestôk bibtukôbsecheka. Chel
and broke his club.
mu teminetemuk ula kunteua.
He did not even crack the rock.

Kluskab telimatel : " elie, kesôtu na bibtukôbsechel ak ula
Glooscap said to him : " go and burn these clubs and here is my stick.

---

(1) That Kluskab was essentially the protector of the Wabanaki is seen in many passages of the poems given in " Kuloskap ", pp. 43-219.

entabtun ; llmatu siktateks. Ma talaluluk. " Na ula chinm
Take it with you and kill him. He will not touch you ". This man (the
eliet ak siktachel kisikul echkuulchela.
hero) went and killed the old man who was simply a toad.

Na telikesbiatuksit echkuulcha.

Thus ends the tale of the toad (1).

Meta na sak teleksebnikk elnukik. Tan tlisib uen keluan-
For this was the ancient custom of the Indians. Whenever they tried
tekech na utiômel tan telamuksilich, na tlamuksiteu ; chibtuk
to kill anyone, who used witchcraft of some sort, the assailant became like
uaisis, kisna sisib, kisna nemech, ak na tluisiteu.
his witch. Perhaps like some animal or bird or fish. Also the person was called after it.

NIN ANI NUEL.
I AM ANNE NEWELL.

V

EMKATAUÔKUS. (2) — MOOSEWOOD OR EVENING STAR.

Na ula ebites neutukatek elitokel mikenna. Na neute ue-
Once on a time a girl was living alone and making furs. One evening
laku temtek emkatauôkus, telitasiit : " nuseknmites. " Biskuat
she cut some moosewood, thinking : " I will have this as a poker ". She
asma aluamukiak. Tanell uenell ueteuistulitel : " keuchi. "
went in about dark. Some one was speaking and saying : " I am cold ".
Telimatel : " echkiin biskua. " Teluelitell : " môke asunamu. "
" She said to him : " brother, enter ". He said to her : " I have no clot-
Telimatel : " talamukel utabsun menuekeen ? " Teluelitel : " chi-
hes. " She said : " What kind of clothes do you want ? " He said : " man's
nmueiell. " Na tuknalatel biskuatekn iknmuatel chinmueiel
clothes. " She opened the door placing outside man's clothes. There
utabsuna. Biskualitel elbatul kelusitel. Telitasit : " etuk na
entered a youth, very good looking. She thought : it is a pity to say brot-

---

(1) Cf. " Kuloskap ", p. 201, where the witch " Pitcher " was transformed into a toad.

(2) Given by Rand more correctly as *mimkudawôk*.

seek uakumk. Nike malieuikekbem. " Telimchel : " nmis,
her. Now I will marry him. He said to her : " my sister we will not
ma na malieuiku, meta nin uichiketiku. "
marry, for I am your brother. " So they stayed together for a long
Na nuku tekueiatichik klabis bekichek.
time.

Neute uelaku ula elbatu teluet : " malieuik. Na niike tami
One evening this youth said to her : I would marry. Now are there
michachunuk imitichu ? " Telimatel : lie etkesnuka ; uechiateks
any people to be found ? " She said : " go to the west ; you shall find people
mimachuinik natela, katu emtuetu tan telibisina chel kelabis
there, but there will be a difficulty getting there, for eventually serpents you
chuchichk sabteskuateks (1). "
must pass through. "

Bôktamkasit ; metuek tanitelibmiecha, misôku sabteskeek
He started ; it was hard to get along ; until he went through the
nibukta. Nemiachi chuchichu asma ekôbtemnek. Elkuisua-
woods. He saw serpents as many as he could see. He passed them until
chi, misôku biskuak sabtesuachi. Na nuku kelulk tan eliechu.
he got through. He got through them. Then he got along finely. He
Ikach sibua ; ketkunit. Esitbuk, kesk elisiink uechuelichi elba-
reached a river and camped there. In the morning while he was lying came
tusa teluechik : " mimachit etuk utt kisiku, kisna etuk nebk ? "
youths saying : " does he live, perhaps, this old man, or is he dead ? He said
Telimachi : " nichintut, môke nebu ; etuk me tebalikôk ? " Teli-
to them : My children, I am not dead ; would you take me when you return ?
mut : " elmalultesnen, katu bel ketankechik sinemkuaka. " Aba-
" They said : " we will take you, but we are going to kill wild geese ".
chietich tebalatitel, misôku utank.
When they returned they took him aboard as far as their village.

Etas tan uikuômk ikachik, telimachi : " ula tet nin kbeta-
The first house they came to, he said to them : " here you may land
liku. " Biskuat ula uikôma. Kisikuisku neutakatk ; esmut,
me. " He entered this wigwam. An old woman was there alone. She fed
katu chel môke eitnuk tan kokuei esitbukataltaka. Kisikuisku
him, but had nothing left for breakfast. The old woman was gathering
mekensit. Nemiatel ablikmuchela. Elmiet telimatel : " kisiku
wood. She saw a rabbit. She went home telling him : " old man, a rabbit

(1) Cf. " Kuloskap ", p. 91, where the hero had to pass through a vale inhabited by two immense serpents, in order to reach Kluskab.

ablikmuch nemiik. " Kisiku nemchasit, eliet ak utabiil elmala-
I have seen." The old man arose and went and his bow he took. He
tel. Beskatel ablimuchela ak nebatel. Kisikuisku uesualatel
aimed at the rabbit and killed it. The old woman took this rabbit, and
ula ablikmuchela ab ektekel nemiatitel ; ab kisiku beskatel,
another was seen, and the old man aimed at it until they stopped killing
misôku asma tebkelmatichi. Mekelatitichi.
them. They killed a lot.

Ab ektek uelaku, kisikuisku meknset, nemiatel blauechela.
Another evening the old woman while cutting wood, saw a partridge.
Elmiet telimatel ; " kisiku, blauech nemik. " Ula kisiku eliet
She went and she said : " old man, a partridge I have seen. " The old man
ak utabil elmalatel beskatel blauechela. Ak kisikuisku uesu-
went and his bow he took along. He aimed at the partridge and the old
alatel. Ektekel nemiatitel ab kisiku beskatel, misôku nuku ab
woman picked it up. Another was seen and the old man aimed at it until
tebkelmatichi.
enough was obtained.

Chichuaka telimatel : " ketuimalieui. Lie sakmôkuômka
Once he said to her : " I wish to marry. Go to the chief's house and
tlimates ' kisiku ketuimalieuit ebitesela '. " Ula kisikuisku eliet
tell them : ' the old man wants to marry a girl ' ". This old woman went
sakmôkuômka. Telimachi : " kisiku euitkatiek ketuimalieuit. "
to the chief's house. She told them : " the old man staying with me wants
Sakmau telimachi utuss : " tan uen ketuimalieuititel kisikul,
to marry. " The chief told his daughters, whoever wants to marry an old
tluech. " Kisikuiskôuit teluet : " nin môke malieuiuek kisi-
man let her say so ". The oldest girl said : " I will not marry an old man " ;
kua " ; ak nutkuek teluet : " nin môke kisiku malieuiuek. " Katu
and the youngest said : " I will not marry an old man ". But the next
miauekeuach teluet : " nin malieuitesnen, tlia kisiku. "
oldest girl said : " I will marry him, although an old man. "

Kisikuisku elmiet telimatel : " teluetak miauekeuachak ' ma-
The old woman went and said : " the next oldest girl says ' I will marry
lieuitesnen '. " Na kisikua telimatel kisikuiskual : " nalkueen
him '. That old man told the old woman : " Comb my hair ". Then she
nusabuna. " Kisikuisku nalkemuach usabuna. Tôku tlisib,
combed his hair. Then he washed his face (1). He became then a fair

(1) In " Kuloskap ", p. 75, combing the hair and washing the body transformed the seeker into a magic being. Cf. also Story X. below. In " Kuloskap ", p. 101, an old woman was changed into a beautiful young maiden by washing her face.

nekm kasikuasit kelusit nutkuek elbatua. Tôku tlisib eliet sak-
young lad. Then he went to the chief's house. The chief said to him :
môkuômka. Sakmau telimatel : " ebchilasi ntlusuk. Na ebiit
" step forward son-in-law (1). That woman is your wife ". (But) they felt
ektebitema. " Meskekik ebiitesk kisikuskôuit ak nutkueka.
sad, did the eldest and youngest girls.

Na uabk uikebaltimk stake nike teluemk " uetn. " Uates-
Next morning they feasted ; just as now we say " a wedding ". They
tatichik ak ualchematichik. Neskauetichik, ab ne.
played ball and played a waltz. They sang songs, etc.

Na nuku eik misôku tôkuaku. Tesikiskek ualchemat ak
Then he stayed until autumn. Every day he waltzed and played ball.
ualtestat. Tan tuchiu kôbiteuekatilich, kekm el sôkiet ak ute-
Whenever they hunted the beaver, he went to the woods with his wife. He
biteml. Nebachi kôbitaa misôku asma tesutachi tan tesilita
killed beaver until he had killed as many as a canoe could carry and whene-
kuitn kisibmemaluchi ak tan tlisib sinmkua ketanach asmu tesu-
ver he hunted wild geese, as many as he liked he killed.
tachi kekm teliksatka.

Kesik telimatel : " nisamich, litui akmka ; ketualakmim. "
In winter he said to him : " my father-in-law, make snow shoes ; I
Tan tlisib kisituch utakm, alakmiik misôku tabuknak. Tan
wish to go snow shoeing ". When they made his snowshoes, he went snow-
tlisib esitbuk, nemchitatich, môke eimllikua. Uelaku beteskua-
shoeing for two days. When in the morning they got up, he was not there.
chi tiamua. Telimachi : " nebôk. " Na emset uen nebatachi
In the evening he brought home a moose. He told them to kill. So every
tiamua. Na tlisib mikuitetk : " lmiena. " Telimatel niskamich :
one killed moose. Then he thought : " I will go home. " He told his
" nuku etuk elmiei. " Sakmau telimatel : " lmie, katu muk
father-in-law : " now I must go home ". The chief said : " go, but do not
eltesmu na uechieba. Ula ektebitem chibtuk chibalata chuchicha.
go as you came. This your wife perhaps would be afraid of the serpents.
Na nin kinutmultes tan elikinutmul. Na elteskun ; knek tôkak-
I will show you how you shall go. Go thither. It is far shorter and easier
chichk ak nakmasiak tan telibmatimka. "
to get along.

Na telteskauechik tan kisikul telikinutmakuiticha, misôku
So they went as the old man directed them, until they reached home.

(1) Cf. note 20 above.

bekisinkik uikuaka. Na nuku eikik misôku unichanual neute-
So they stayed until they had a single child. Now whenever it thundered,
chilitel. Na tan tlisib kaktukôuik el ula michuachich teltôksit
this child would cry like the thunder, but this girl got tired of her child.
stake kaktukôu, katu ula ebites siuialetel michuachichela. Kla-
At last he got a year old. Once it was thundering and that boy he made a
bis neutibunat. Chichuaka kaktukôuik na ula elbatuch kekm
noise like thunder, and his tail began to grow. The girl took her little axe
el kisikauet stake kaktukôu ; usukm niik. Ebites kôkatôk utmi-
to cut his tail and that boy flew up and they could hear him like the
knchich temlemuach usukmaa. Na elbatuchak uenakasitak.
thunder.

Nutuatita stake kaktukôu.

Tuchiu chinm bekisink uelaku, telimatel : " katu elbatu-
When the man came in the evening, he said : " but the boy, (where is
chak ? " Telimatel " kmiss kiskuk temtemuatek usukmek ; na
he ")? They said : " your sister to-day cut off his tail. That lad flew up in
elbatuchak uenakasitak, ak bôktetuksitak stake kaktukôu. " Na
the air and made a noise like thunder (1). The man grew angry. He
chinm uekaiik. Telimatel utebiteml : " na nike nuku bunale-
told his wife : " now we shall part, for I do not know who you are ". She
tiku, meta môke kechulu tan kill uena. " Telimchel ; " nin
said : " I am Kechalkech ". He said : " Aye, it is well. I am Nikanus.
Kechalkech. " Telimatel : " aa, weliak ; " nin Nikanus. Na
Now I shall only be seen in the evening like a star in the evening, and you
nike nin nemiten uelakua stake klôkuech uelaku. Ak kil teluen
say you are Kechalkech, Now you shall be seen among those seven stars.
' Kechalkech '. Nike kil nemulten nekela eluiknek tesichik
So you shall be behind.
klôkuechk. Na kil nikanasiteks.

Na tebibunalatesniik emkatôuôkus ak kaktukôuiskuechi.
So they parted did Moosewood and the Thunder woman.

NIN BIELAU,
I am PIERRE.

(1) The thunder was frequently personified by the Wabanaki. Cf. the common names among the Passamaquoddies *K'chi Kaktugwau* and *Kaktugwaasis* ' Big Thunder ' and ' Little Thunder ' respectively.

VI

MEKMUES. — STORY OF MEKMUES.

Na ula elbatu ak umisell baseek tabusichik. Unkikuaka
Once there were a youth and his sister living together. Their parents
neblitka. Neute uelaku, telimatel umisel : " ketuikuilak ebita. "
were dead. One evening, he said to his sister : " I wish to seek a wife ".
Telimatel : " nin kuilates tan ebites natauitôkel nikna, katu
She replied : " I will seek out a woman who can make furs, but perhaps if
chibtuk kil uechich, chibtuk ma mikon entauitukul ! Na teliul-
you get her, she will not be able to make furs ". So they agreed.
setatichik.

Uabk, ula ebites eliet utanka telimachi : " enchiknam ketui-
In the morning, that girl went to the village and said : " my brother
malieuit ebites ; chukueteu luketeu tan uen mauintauuluket, na
wishes to marry a girl, but she must come to work ; the one who makes furs
malieuitak. " Na tan tlisib aknutmakn sesasik utank, na emset
best, that one he will marry ". As soon as the news was spread about the
ebites eliet ak kuechinukat tan kisitlateketeua ; tôku na uelaku,
village, every girl went and tried to see what she could effect ; but that
tlisib ebkisinteu elebatus na elitachik ebitesk nemakmikeka.
evening, when the lad was to come home, the girls went up a hill (to look
for his coming).

Tôku na tlisib telimachi : " etuk me uen nemiatel enchik-
Then she said to them : " can perhaps anyone see my brother coming ? "
namel uechuelich ? " Tan kôkuei uechkuatulich chel tan kokuei
What has he with him and what has he for a breast strap ? " No one could see
uiskôbuksilicha ? " Na môke uen nemiakuel, mete tan uen ne-
him, for whoever should see him that one should marry him.
miatel na kekm malieuitak.

Elmuchichkuech eliet, katu môke kisibiskuaku. No okôk-
Moose-bird came along, but could not get in place. So she stood by a
chebukuasit ekchikmuatkuela. Na ebitesk teuitatich nemiatitel
red spruce. When the girls came out they saw Moose-bird and they pulled
elmuchichkuechela na bel menalut, katu elmuchichkuech tan
her off, but Moosebird (1) then followed them. She went on till she arrived.

(1) Cf. the truly beautiful Passamaquoddy lyric of the marriage of the leaf (male) and the scarlet tanager in kul'os kap the Master, 295 ff. The bird was usually the female in these myths.

tlisib nakeluch. Eliet tan tet elitalicha bekisink. Telimut katu
She was told : " but do you see the lad coming ? " She said : " I see him. "
kil nemiit elbatus uechkuech ? Telimachi : " nemik. " Telimut :
She was asked : " what has he with him ? " She replied moose-meat. She
kôkuei uekuatôk ? Telimachi : " tiamuei. Telimut : " katu
was asked but what has he for breast-straps ? She answered " elm-bark ".
kôkuei uiskôbuksich ? " Telimachi : " uikchiaki. " Telimut :
She was asked but what has he for garters ? She told them " goatshide. " She
katu kôkuei ikatebisich ? . Telimachi : " ulukes. " Telimut :
was then told : " you do not see him. "
" môke nemiauut. "

Na klabis chikikech (1) bekisink. Na nekem esmatamuksit
Last of all a winter bird came. Now she was handsome and pretty,
ak kelusit, baseek abchechit ak, tan tlisib elitôk miken, uelikı-
only small and, when she made furs, she could make them very well. So
sitôkel. Na elatichik nemakmikek. Telimatel : " etuk nemiak
they went on the hill. She was asked "can you see my brother coming "? She
enchiknam uechkuech ? " Telimatel : " nemiik. " " Kokuei
said : " I see him. " " What has he for a breast strap ? " She said : " a
uiskôbuksich ? " Telimachel : " ualkuan. " " Katu kôkuei uech-
rainbow ". " But what is he carrying ? " She said : " a moose ". " What
kuatôk ? " Telimatel : " tiamul. " " Kokuei ikatebisich ? Teli-
has he for garters ? " She replied " haloes. " She was told : " you see him
matel : " auialusk. " Telimatel : " nemiit kôkachiakw. "
indeed, "

Na telimatel " ulikisketea sabônukw " ; nemitun uelkuan
So it is said " it will be fine to-morrow ; " when you see a rainbow then
na telueteks " uelikiskek ", katu nemitun ualkuan esitbuk, tel-
you say it will be a fine day, but when you see a rainbow in the morning,
ueteks " kikbesak. " Smtuk nemitun auialusk bemialechechk,
you say " it is a sign of rain. " But when you see haloes growing larger,
tlueteks ketuiulikiskek.
you say it is going to be fine.

Na nekela elbatu utebitemita chikiikecha.
Then this youth married the Winter-Bird.
Na telikesbiatuksit Mikmuesua.
So ends the tale of meknues.

---

(1) Clearly the chickadee = *chegeeges* (thus Rand.)

Na nuku ula sisibk teliankabtmitich musikiskua ak me alt
So now these birds knew by these signs the weather, and even some
elnuk Unamakik stake net atukakn.
Indians in Cape Breton, the same as in this story.

NIN BIELAU.
I am PIERRE.

VII

KUIMU. — THE LOON (1)

Na eikik ebitesk baseek tabusichik. Klabis siukatkik.
Once there were some girls, only two of them. At last, they got lone-
Telimatel talitetmn : " kil etuk tami uchiuechiakueb mimachi-
some. One said to the other : " where do you suppose we can find people?
nuk? Meta ketleui mu baseek tabusiku uskitkamuka. " Bôkt-
For surely we are not the only two on earth. " So they started out.
amkatichik.

Na etass uelaku ketkunichik. Kisikiskôuit teluet : " eki-
The first night they stayed out. The oldest girl said : " according to
chinuak utluebnak eikok chinmuk stake ebichik. Etuk chel
our late mother's stories, there are men as well as women. Perchance those
ukla klôkuechk chinmtikniik. Tekeen kil eksatmuk uikmauin? "
stars yonder are men. Which one would you like for a husband? " She
Telimatel : " na kesaset. Na nekm eksatmuk uikmauiana. "
said : " that bright one. He is the one I would like, if I marry. The eldest
Kisikôuit telimatel : eksatmuk, uikmauian, ala abchechit klô-
girl said to her : " I would like, if I marry, that little star. " So they went
kuecha. " Na nuku nebachik. Esitbuk tukietich. Elisinkik
to sleep. In the morning they awoke. They lay alongside of men, who had
kikichiu chinmu uibematichi. Ula kesasilitel beuatkebmn, tan
slept with them. This brightest one whom she had desired when she started

(1) The loon was a favourite figure in this lore, as he was Kluskab's " dog. " See above note 3, page 95. This tale, however, has little to do with him, except as representing him as having four dogs of his own ; *i. e.*, the caribou moose, beaver and musk-rat. See the end of the story.

tlisib machassich, telimchel : " bel nin nemchasiab ; mentesk-
to rise said to her : " let me rise first ; you will move my medicine for sore
men nebichikuatimela. " Ak elb nekm nemchasit. Ankamatel
eyes. " And then he got up. She looked at the man who had slept with
chinmul kisiuibetititel kisikuôbal. Toku kesinukatel ubikikula.
her and he was an old man. Also he had sore eyes. His medicine was elm
Unbisum uikbes ak snauesiss. Môke kesalakuel.
bark and maple bark. Never could she love him.

Katu ula kisikiskôuit, tlisib machassich, telimchel : " nin
But this eldest girl when she got up, he said to her : " let me get up
menchasiab ; kasteskmen esikuenmella. " Ankamatel kelusit
first ; you will blot my face-paint. " She looked at him (and) he was a pretty
albatua. Bôktamkatititka ; môke teluelikuika tan tlisib aba-
lad. They started off and did not say when they would return, but they said
chatilita, katu telimkuitichi , " esitbunuk muk nemchatib. Nu-
to them : " in the morning do not get up. You will hear birds and all sorts
tuatôkseb sisibk ak tan telimilamuksit uaisischicha. Abalkak-
of little animals. The ground-squirrel ; when you hear him, then get
mech nutuôkk nemchutilôkseb. "
up. "

Uelaku môke bekisinilikuikaa. Esitbuk nutuatichi sisib
In the evening they did not return. In the morning they heard the
ak uaisischicha tan telimilamuksilicha. Nutkuek telimatel :
birds and little animals of all sorts and kinds. The youngest girl said " It
" nuku môke tebianuk ukla ketlamsetakua ; nemichatinech. "
is not worth while to believe these men ; let us get up. So they rose ; a
Nematichik ; elnim bitôksit kuôu kekuek eikiik. Môqe kechi-
very tall pine-tree in its top they had been staying. They did not know how
tutka tan tlinisisatitaka, katu nemiatitel kikuachul ebkeuek
to get down, but they saw a *kikuachu* or badger (1) down below going past.
bemielitel.

Eklômiktuatitel telimatitel : nisalin. " Uechakuusualitel,
They called to it saying " take us down ". It went up this tree, but they
katu nekmôu menalatichi usaklôbua keltakbilatichi ebsetkunik-
took off their hair-strings and tied them to the limb and tangled them there.
tuka ak metubilatichi. Tlisib ikatich ebkeuek, telimatitel :
When they got down, they said to him : " we have forgotten our hair-strings ;

(1) The *Kekwajû* (Pass.) was the hero of a Passamaquoddy tale in which he is shown as desirous of becoming a fairy (" Kuloskap ", p. 96). See above note 2, page 96.

" auantasiekiik ensaklôbinakiika ; nisal. Ninen lilutesnen ui-
take them down ; meanwhile we will make a wigwam," but they imme-
kuôma, " katu nekmôu nankmiak semakatichik. Neutechit ak
diately started off. One girl said : " the wigwam will be here ", but the
teluet : " uikuôm teteu, katu na ektek ebites telimatel : éltunech
other girl said : " let us do a trick, so that it shall not overtake us. " So
babuakn, kulaman ma tebnôlôuk. " Eleketichi kauiksômusia
she threw thornbushes in one corner. By the time the Kikuachu had untied
neute kechikasia. Uekôu kisabualach kikuachu sakllobii, bis-
the hair strings, it was late, but he took them along.
kiak ; me bôktamkalachi.

Kesk bemiech ikach uikuôma ; bisuat, teluet : " tam nin
While running it came to the wigwam entered and said : " where shall
elisintes ". Nutuatel ueteuatulitel teluelitel : " nmis uibetiku ".
I lie down ? " He heard some one speaking saying : " my eldest sister with
Elakesut asma kauiksômusiktuka. Nutuatka ueteuelmilitka
her you will sleep ". He threw himself down on the thorns. He heard them
kuchmuka, teuiet ak kuilauachi. Knek alasit, ueteuisauelitel
laughing outside and went out and sought them. A long way it went, till
uikômka. Abachasit, bisuat ; môke uena eimllikua ak nuku
it heard a voice calling at the wigwam. It returned, entered ; no one was
uabk bôkchimtauachi. Nemitôk tan elabtulicha ketkuiik, katu
there and it was nearly until dawn that it was trying to find their trail. It
ula ebitesk metôkatitich lmbukt. Natel kakmit temkualiknecha
looked for their running trail all it could, but those girls had come to a still
bôktamtotekel.
bay. There stood a crane who ferried people over.

Telimatitel : " kisiku, ebkutatamôlen. " Teluet : " bekis-
They said : " old man ferry us over ". He replied : " fine straight
kaknôbcho. Telimut : " bekôksiit ektôkluakn. Teluet : " be-
neck. " They said : " your own neck is fine and straight ". He said :
killnôbcho. " Telimatitel : " bekilnan. " Teluet : " bekikatôb-
" fine straight tail. " They said : " your tail is fine. " He said : " fine
chô. " Telimut : " bekikatan. " Elôkalatel utokleuakna ; ebi-
straight legs. " They said : " so are yours fine. " He extended his neck ;
tesk ebkusuatichick. No telabaneketus ; emtôkalut ! Telima-
and the girls walked over on it. So that was his pay ; to be praised ! They
titel : " kikuachu ebkisiink, muk bôktamôlau. "
said to him : " if the kikuachu comes, do not ferry him over ".

Lôk mu bekichenuk, metôkiet kikuachu telimatel : " ebku-
Not long after there came to the shore the kikuachu saying : " ferry

tamali. " Temkualikenech teluet : " bekisamôbcho. " Telima-
me over. " The crane said : " fine straight neck. " He replied : " Ugly
tel : " uakchuikit ektôkluakna. " Teluet : " bekikotébcho. "
and crooked is your neck. He said : " fine straight legs. " He replied :
Telimatel : " nuseknibatel ekatella. " Teluet : " bekilnôbcho. "
" poker sticks are your legs. " He said : " fine straight tail ". He replied :
Telimatel : " chel mechitasikel kilnila. "
" your dung is sticking to your tail ".

Elôkalatel utôkluakna ; elkusuat kiikuachua. Ketabaktuk
He extended his neck, and the kikuachu walked over. In the middle
ikach, nementaualatel utôkluakena ; bakesietak kikuachuaka.
of the bay, it became twisted up did the ferryman's neck and the kikuachu
Teluet : " etasiu kiniskuamkek batuôkeian, na tluetes nmetkii. "
fell in the water. He said : " the very first sand beach I come ashore on
I shall call my native land. "

Katu ukela ebitesk biitauatichik, misôku ikachik meskiik
But these girls went the opposite way, until they reached a large lake.
kusbema. Chachikatichik ; chichuaka nemetutich kuitn uech-
While walking along the shore bye and bye they saw a canoe coming.
kuak. Ebatichik kunteuiktuka ikalich. Telimatichi : " teba-
They sat on a rock until they approached. The girls said : " take us into
lin kuitniktuka. " Okalachi telimkuitichi : " tebatiku ", kuimu
your canoe. " So they came to shore saying to them : " get aboard. "
ak makuiss. Ula ebitesk keuisinkik, katu ula kuitn asma ua-
They were the loon and the shelldrake (1). These girls were very hungry,
chuiak uius ak uikeu kisbatek ak kamu. Neutechit ebites beka-
but that canoe was loaded down with meat and fat (dried) and tallow. One
tôk kamu ; ôkllemasich. Makuis telimatel kuimull : " bekatôk
girl took some tallow and chewed it. The shelldrake told the loon : " that
ula kamua. " Kuimu teluet : " muk na ebkatau nbukminena. "
one has taken our tallow. " The loon said : " do not take any of our gum. "
Ab ebites bekatôk uikeu ; ketakmasich. Makuis telimatel :
Then a girl took some fat and chewed it. The shelldrake said : " she took,
" bekatôk ebites uikueua. " Kuimu teluet : " muk ebkatau
did that girl, some fat. " The loon said : " do not take any of our canoe-
nekusinminaka. "
mat. "

(1) For the association of the loon and the shelldrake, cf. " Kuloskap, " p. 83, where the loon has as his companion the " sea-duck " = ukchig' muech.

Kuimu telimachi : " utan elieuku kelusultichik elbatuska.
The loon said : " in the village whither we go, there are very pretty
Chel atkitemitôkseb nmiôkw. " Kesk bemaknutk, metôkiet
boys, you will weep when you see them. " While going along, there came
kalibua, esamukat. Kuimu telimatel : " nematkalu, enti, tebis ! "
a cartbou to the shore, and drank. The loon said : " Hi, ' stand-up-tail,
Kalibu uesimukat. Telimachi : " kuetaiuokak entiaka. " Mu
my dog, get aboard '. " The caribou ran away. (The loon) said : " you
bekichenuk, metôkiet muin esamukat. Kuimu telimatel : " buk-
have frightened my dog. " Not long after, there came to the shore a bear
natksis, enti, tebis ! " Muinôk uesimukatak. Na nuku môke
and drank. The loon said : " Hi ! old fir-tree, my dog, get aboard ! " but
kôkuei telueku. Mu bekichenuk, bemek kôbiit. Kuimu teli-
the bear ran away. So then no one had anything to say. Not long after,
matel : " utaknalu, enti, tebis ! " Kôbitôk ketabasitak. Kesk
a beaver swam along. The loon said : " Hi ! paddle-tail, my dog, get
mu bekichenuk, bemesk kiuesu. Telimatelu : " lakitaknalu,
aboard ! " but the beaver dived. Then not long after, there swam by a
enti, tebis ! " Kiuesuak ketabasitak. Telimachi ebites : " asma
musk-rat. He called out : " Hi ! file-tail, my dog, get aboard ! " The
kakikutawôkik entikika. "
muskrat dived, however. He told the girls : " they are frightened are my
dogs. ".

Klabis ôkachik utan ; mimachuinuk metôkitachik anka-
At last they reached a village and the people came down to the shore,
mut kuimu ôkat ebites bekisulachi. Sôkitalitka ak utebitesmka.
to see Loon arrive and the girls he had brought with him. They went
Telimatel makuisal : " nemlauanech. " Nemlauachik ; toku
ashore, he and his girls. He said to Shelldrake : " let us withdraw, " So
ketkuiskek nekm utuluôua. Netauet teluet : " kaskôbisulti-
they withdraw ; and he himself upset their canoe. He called and said :
chik uikuitich. " Makuis telimachi : " na uen uikuauich, meta
" O ye who wear short gowns, come for me ! " Shelldrake said to them :
ketkuiskekek utulneneka. "
" let no one go tor him, for he upset our canoe. "

Ula ebiteskik malieuitkik auialkes uchimimu.
These girls married *Awialkes* (1) as their husband.
Na telikesbiatuksit kuimu.

NIN ANI NUEL.
I am ANNE NEWELL.

(1) *Awialkes* is unknown to me.

VIII

BUKTEUIT (1). — STORY OF THE JACK O' LANTERN.

Na ula utan sakeuechk. Chinmuk elitachik nibukktuka
There was once a village of olden time. There men went to the woods
tan tuchiu tebakaak tiamuisutemka. Tabusichik uichiiketi-
at the time of calling the moose. They were two brothers ; they could not
chik ; mesinebatitel tiamula misôku bekichek. Klabis, neba-
kill a moose for a long time. But at last, they killed a moose. Then they
titel tiamula. Na elukalatitel ak baskauatmitich tiamueia.
dressed and dried the moose-meat. Finally they prepared to go home.
Klabis kisacheikk elmatinôua.

Na babkiechiik kuitnakik. Klabis biisiak .... klôkue-
Then they went down stream in a canoe. At last came evening and
chuiak. Ba asma kisibkunitbakiak, bukteuit uechkibabasiit
the stars appeared. Just after dark, a jack of lantern was seen coming down
sibuka. Telimatel usisel : " uechkuat bukteuita. Keseek ni-
the stream. (The younger brother) said to the elder : " there comes a jack
siech ; etuk kisinmiateksnu. " " Aa. " Tetbakatekuitich ke-
o' lantern. Let us bring it down ; perhaps we can see it. " Very well. "
tualatitel. Bukteuit nisiet ak bakasiet sibuka.
right straight up they whooped at it. The jack o' lantern came down and
fell in the river.

" Uasôkatu kôkueia ; " maskui uasôkatmk. Elabatitich
(One said) : " light something " ; so birch-bark was kindled. They
lambôôk. Nemiatitel chinmul elisiinlichel ak uisun naskeek.
looked to the bottom of the river. There they saw a man lying and his load
Uesuatutitel nabitakiiknechel ak tebalatitel kuitniktuka. Ula
was on his back. They took wooden hooks and hauled him up into their
chinm bukteuib ; môke abôknmasiku. Telimut : " mnatu kiu-
canoe. This was a man of fire who could not help himself. They said :

(1) *Bukteuit* means literally ' the fiery one ', from *bukteu* ' fire ' a root *bu* which seems to appear also in St. Francis *ponson* ' big fire, conflagration.' In Pass. *skwut* and St. Francis *skweda* ' fire ', a root *skw* which also appears in Micmac in the word *môwsakudaam* ' rouse up the fire ' (thus Rand). Both roots, *po* (*bu*) and *skw*, are seen in Micmac *paoosakudaam* (Rand). The St. Francis call the jack o' lantern *chibai skweda* ' ghost-fire '. This rather attractive legend of Googoo's teaches that the jack o' lantern was a perfectly harmless spirit.

sunu. " Teluet : " môke " ; elismalut miaueek kuitniktuka.
" take off your load. " He said no and lay down in the middle of the canoe.
Tan tuchiu ôkatich, suel uabk.
When they reached shore, it was almost dawn.

Telimchel uchual : " ôkaleket chinm ; môke kisiabuknma-
They told their father : " we have brought in the canoe a man who
siku. " Telimachi : " kuistut biskualuk ; uen etuk ? " Telima-
cannot help himself." He said : " sons, bring him in ; who is he ? " They
titel : " nu, bukteuit bemieb na ketualketeb. Na nisiet ; toku
said : " our father, a jack o' lantern was passing and we whooped at him.
basasiet sibuka. Tan tlisib kistebabkech ; môke kisiabôknma-
Then he fell. Then he fell in the river. When we hauled him up he could
siku. " Biskualut. Telimat : " mnatu kuisunu. " Telimachi :
not help himself. " So he was brought in He said : " take off your load ".
" môke. " Esmut ; matkutk tan kôkuei esmucha.
He replied : I " cannot ". He was fed and took whatever was fed to him.

Na kisiku elteuistulitel. Teluet : " eim etkesnukela. Mu
Then the old man talked with him. The man said : " I live towards
elnim knek. Tiamak nebakatak. Na nekutiekeb, na nin
the west ; not very far. A moose we killed. Then, as I carried the meat,
nakelinkeb. Ula ektelbatusemk kisalichik nisiei. " Kisiku
I was left behind. These boys of yours caused me to fall. " The old man
telimatel : " katu taliksislmieteks ? " Telimachi : " ulônuk buk-
he said : " but how will you get home ? " He said : " this evening let fire be
teu mausatutôkseb ; nutkôtichik elbatusk amalkaltichik. Emset
made. Let the young lads have a dance round it. Let everyone strike me
uen bukteu etkamiteu. Na kisiunakasian, kisilmietes nukua.
with the fire. Then if I can rise, I can reach my home. But if I fall again,
Katu ab nisian nuku ma kislmieu. "
I can never get home. "

Na uelaku telatakatichik tan teluelicha. Bukteu mausa-
So that evening they did what was said to them. A fire was made and
temk ; toku amalkaltichik. Etas uen bukteu takmach. Mu
they danced. Every one struck him with the fire. Shortly afterwards, he
bekichenuk, uenakabsukat baseek sisiakatak bekichek. Kisib-
sprang up ; only he hung over them a long time. He then started off, flaming
kutamkasiit, bukteuitak elmiecha.
as he went away.

Siku teluechik : " elbatusk, keseek llitanech uisauikiskek. "
In the Spring they said : " boys, let us start off on a hazy day. "
" Aa. " Bôktamkitachik misôku nesichik uasôkechik kakie-
" Very good. " So they started off and went until three moons had passed.

chik. Klabis ikachiik bukteuiik uikuôm. Ueltesmitich. Ula
At last they came to a smoky wigwam. There they came. This leader
nikanasi teluet : " kuei ! " Ueteuatôk lamiikuômk teluet : " kuei
said : " Hi ! " A voice in the wigwam said : " Hi ! enter my friend. " So
Bisku nitab. " Biskuelachik. (Teluet) : " ebchilasich chinm. "
they entered. (One said) : " step forward man. " They replied to an old man
Teluechiik kisiku ak ukisikuiskomel ak ukisel katakmuk :
and his wife and their son sitting opposite.

Kisiku teluet : " uechulka kiunatu sakmau, tlimateks :
The old man said : " we are discovered, inform the chief and say : ' we
' uechulka '. " Uesuatôk chikmakn ketabekiet : " uchibenuk
are discovered '. " He took a drum and sang a song : " from the east have
uechiuechiulk. " Bôktamasitak elbatusaka. Sakmau teluet :
we been discovered. " So the boys departed and the chief said ; " let them
chukitatich nekla chinmuka " ; elitachik. Môke kékuei bil-
approach these men ; so they approached. Not a thing seemed strange
tuabtmitiku. Eikiik asma bekichek. Ualchemeuuchik amal-
to them. They stayed quite a long time and they played ball and danced
keuuchik ualtestekeuuchik. Tlisib uikebaluchik neskauteuchik.
and had waltzes for them. Then they had a feast for them and sang festal
songs.

Neute uelaku kisiku bemiet asma kisaset tetbistôkmaka-
One evening the old man was passing when it had just been lighted up
takm. Sakmau telimachi : " chinmutut, ketuinmiôk elbatusôk
with torches. The chief said to them : " O men, do you wish to see the
bôktabluitichik. " " Aa. " Elitachik nachiankamatichi. Ula
boys go hunting ? " " Very well. " So they went to see them. This old
kisiku miauek kakmit ak chinm okôkchebit elitôkel tetbistôk-
man in the middle stood up, and a man was sitting by him making torches
makatakm. Nasôtuachel kisikul ukisbisunka. Ak ula nuchik-
which he placed in the old man's belt. Then this singer took them out and
tumuet menôtôkel eknmuachel tami amalkaltilicha. Na uen
handed them to the dancers. Then the one who got it, flew right up all
mesnek uenakasitak bukteuitak. Na telekiik, misôku uabk.
flaming. So they kept on until morning. Then they returned one by one.
Kaskuabachitachik. Asma uesuatutichi nan uknak nekôu ka-
It just took them five days before they return. But some did not return.
kiabachitatika ak chel alt môke abachitakuiik, Sakmal telim-
The chief said : " those who have not returned, have fallen, but they will
kuititel : " taniik mu abachitakuik, nisiôltichik, katu bechitatôk
return in the end. But it would be well, if you do not whoop at them, for

klabisa. Katu ules nuku, mu ektuatauôku, meta ma kôkuei
nothing can be harmed by them. They are hunting and sometimes a man
eublatuitiku. Netuklitichik ak chichuaka chinm tami nisiet.
falls somewhere. Then his children are waiting for him. So, if they are not
Toku unichin eskmalchi. Na mu smach, lôk etuk kuisoltites. "
fed, they will soon be hungry. "

Telimatitel : " sakmau, elmitaiek nukua. " Telimkuititel :
They said to him : " O chief, we are returning home. " He replied :
" kôkachiu tet uchibenuk elitaku ; môke amasenuk. " Tan
" right there to the east you shall go ; it is not very far. " When they went
tuchiu elmitatich, baseek nesuknak teltesmitich. Ula nesichik
home, only three days were they on the journey. These three bright moons
uasôkechik telibichibmitabnik. Tan tuchiu abachitatich aknut-
they had been away. When they returned, they told the tale of the jack o'
mutichik telnmalich. Uechiatichi elnua teluechik : " etuk nuku
lanterns' customs. They had found Indians and they said : " perhaps it
ules bukteuit mu ektualacha, meta netukiachi unichinu. "
would be as well if the jack o' lantern were not whooped at, for he is seeking
food for his children. "

Na bekechekseb môke bukteuit ketualaseb telkiik Mik-
It was a long time before the jack o' lantern was whooped at anywhere
makia, katu nike môke uskichinuk sesbetetmitiku kôkuei
among the Micmacs, but now people do not care any longer anything for
sakeuei atukakna. Nike kiskuk teluemk, nemuch bukteuit :
old time stories. Now-a-days they say, when they see the jack o' lantern :
" aknutmakn. Natuen etuk nebk. "
" (this means) news. Perhaps someone is dead. "

Na telikesbiatuksit bukteuita.
So ends the tale of the Jack o' Lantern.

Nin Bielau.
I am Peter.

IX

Song of the Jack o' Lantern (1).

Uisistuklititich ketumakiika.
For the little animal which they seek I will sing.
Uisistuklititich ketumakiika.
For the little animal which they seek I will sing.
Uisistuklititich, ula ketumakika.
The beasts they hunt, for them I sing.
Uisistuklititich, ula ketumakika.
The beasts they hunt, for them I sing.
Kakiunakitatich ula amalkaltibniik
After all had flown aloft, then those ones danced.
Tlîsib kisiku telintôk stake utt :
Then the old man sang it thus :
" eiikô ellilô kûkô aiô ellilo
aueiiaaa "
Uaissistukniik ukla ketumakik ?
Were they beasts ; those I sang for ?
Katu mu uaisiskiik baseek
Nay, no beasts are they ; only
Nekela uaisisa ketanatita
hunters of wild beasts.

X

Mimsabeckuch. — The Singer (2).

Ula utan bikuelk lnua ak elbatu ensetnakm, katu kinab.
There was a village with many Indians, and there lived a lad, an

(1) The idea that the Jack o' lantern is essentially a hunter is reflected again in the Passamaquoddy "song of the stars" "Kuloskap", pp. 312-313, where three of the stars are said to be hunters who have hunted forever. This conception was perhaps suggested by the Indians' use of hunting lights along the streams after nighttall, which custom gave rise to the notion that the will o' the whip was also a hunter like themselves.

(2) This name is spelled in three different ways by Googoo ; viz., *Mimsabekuch*, *Mimskuabekuch Mimskabekuch*. It may mean a sort of fairy possibly cognate with St. Francis *m'skwa 'kwit' mos* which was a small harmless water sprute.

Môke elukeku elnima baseek ketabekiet. Kistlintok stake tan
orphan, but very brave. He did not work very much, but was only used to
baseek sisib kisna uisischichak. Môke eskuinsetmuk eksitun,
sing. He could sing like any bird or little animal (!) There was none he
sisibueia.
could not understand the language of, even of birds.

Uekôu asma tebibunat tan tesuchôltitich chinmuk tebkat-
Now he had just reached the age which men reach who are married.
mutichika. Chel mu ankamakuul ebilitela. Neutechit kisi-
But he would not even look at a woman. There has one old woman who
kuisku kekunachi nesichik ebitesku. Mimskabekuch môke
had three girls. But Mimskabekuch cared not for them. The old woman
nebnalakui. Kisikuisku mu uelitasiku uchit ula elbatula,
was not pleased at this lad, for it seemed he did'not care for the daughters.
meta teliankamkuk mu sesbetmalin utusa.

Mimskabekuch telimatel ukmichel : " môke ula kisikuis-
Mimskabekuch told his grandmother : " this old woman is not pleased
ku uelitasiku uchit nina ; etuk tetuchiklulk bôktamkasia. Katu
because of me ; perhaps it would be as well if I go away. But I will not
môke elmalakik tiamuka, meta abachasites ebit uechik uchita
take along my flock of moose for I will return with the woman whom I may
ntebitemena. " Naktmuatel utabiil ak utakm ukmichila. Bôk-
find as my wife. " So he left his bow and snowshoes with his grandmother.
tamkasit.
And then he started off.

Kakiisuknak bemiet bekisink meskik utan. Môke kechituk
For many days he journeyed, until he came to a large village. He did
tan tlateketeua. Telitasit : " nike kisikualesian etuk talalites. "
not know what to do. So he thought : " now if I will make myself old
Neute nakuek michuachichk nemiatitel kisikul uechkuelitell.
let me see what they will do with me ". So one day some small children
Elmibultichik teluechik : " kisiku uechkuet. " Ak ebites eik
saw the old man coming along, and they ran home and said " an old man is
ula utana ; mu etasiu uen nemiakuel kelusit ak esbiletasit.
coming ". Now a girl lived in this village whom not every one could see
her. She was fair and much thought of.

Ula kisiku natel eliet. Biskuat esmut ak ketkukuôn ikn-
This man thither went and entered. He was fed and shelter was
much. Kakisuknat tekeuachi ak telatôk eksinuana. Netu
given him. Many days he remained there and pretended to be ill. One
nakuek kisikuisku telimatel : " tami tleiauin ? " Telimchel :
day the old woman asked him : " whence do you come ? " He replied :

" etas utan uchibenuka. " Telimatel : " tebautik elmiena. Ma
" from the first village to the east. " She said : " you might as well go
kisiankeuueuek ak etuk ma kisinbiseuek. " Kisikut teluet :
home. We cannot keep you and probably we cannot cure you. " The old
" Aa " ; bôktamkasit ak ikat nibuktuka.
man said : " very good " and went away and came into the woods.

Bichasit bichisik kmucha, telitasit : " nala ektus amuch
He went under a hollow tree thinking : " that daughter of yours I
mesnek. " Uabk ula ebites telitasit ; " keseek sôkiab mne-
must get. " Next day that girl thought : " I must go to the woods to get
beiab. " Sôkiet kunteusen elmatôk ketanachi tutubia. Telita-
roots. " So she went to the woods and a stone axe she took to get roots.
sit litun bukteua. Kuilk kisbatek kmucha. Uechitôk ak
She thought she would make a fire. So she was looking for dry sticks.
seuistek. Kisiku uechinisiet ula elmalkek kmuchu ak atkitemit.
She found some and cut them. When suddenly the old man fell down out
Telimatel : kisiku muk atkitemiu. Iknmultes ula nutmikna. "
of that hollow tree and began to cry. She said to him : " old man, do not
Atkitemit, môke nebnalukukel. Telimatel : " euniiskuatbebi-
cry. I will give you this my axe. " He continued crying, and gave no heed.
sutim iknmultes, buntôsina. " Kisiku nekau atkitemit. Klabis
She said : " my address I will give you, if you will cease crying. " The
iknmuateu taseek utabsun kôkuei kisimenatôku, baseek bun-
old man still wept on. At last she would give him all her clothes those
tôksilicha. Ebites uekuatasit. Klabis bekichek telimatel :
which she could remove, if only he would cease weebing. The young
" kil nuku nikmaui ntininu. "
girl then became frightened. Finally after a long time she said : " now
you marry may me " (if you will cease).

Kisiku ueskeuek kakmasit ak teluet : " klôkansiskmuku-
The old man laughed and tood up and said : " your sweet face makes
tluakni. " (1) Telimatel : " lmatinech. " Elmatichik. Bekisiin-
me smile. " He then said : " let us go home " ; so they went home. They
kik ebites uikuaka taliak teluelitel ukichela. Ebites aknutk
came to the girl's wigwam and that which had happened they told. The
tan kisitlalach kisikul ; chel tan uechibuntôsilicha. Kisikuisku
girl related what she had done to the old man ; also what had stopped him

(1) An excellent example of the Algic system of incorporating indeterminate elements, in order to from a sentence word. The elements seem to be *k* 'your' + *lo* form *wele* 'pretty' + sisk face + *ll* 'laugh' + *i* 'me.'

telimachi : " ueliak ; boktamkitaku ; ula kisiku kisalulkuteu
crying. The old woman said to them : " very good ; we shall depart for
abtaknatiteksnu.
this old man he will make us starve. "

Na emset uen ilachit bôkchikusitimk ; môke kechiatikuika
So everyone got ready to move away ; they did not know how far they
tan tuchiu elitalicha. Ebit môke kechituk tan tlateketeu uchit
went. The woman did not know what to do for a living. She asked her
benausuakna. Telimatel uchinmumel : " kechitun tan tlimum-
husband : " do you know what to do for a living ? " He said to her : " yes,
chiteksnu ? " Telimchel : " eei, lie ak emkenen uakental. Uk-
go and pick bones. Do you boil them, and we will drink the broth. " The
chakmatuteksnu samuka teksnu beteua. " Ebit telateket tan
woman did what her husband had said. After drinking the broth, the old
uchinmumel teluelicha. Kisamukatich beteu, kisiku telimatel
man said to his wife : " bring some little sticks. " So the woman brought
utebiteml : " biskatu kmuchichel. " Ebit biskuatôkel kmuchi-
some little sticks. Then the old man made snow shoes and bent the bows,
chel. Kisiku elikalachi akema kisalach. Telimatel utebiteml :
saying to his wife : " take them out and hang them on a tree at the door. "
" tual ak kabichal kmuchiktuk eliskakneku. " Kisiku eliatel
The old man made a bow and arrows and bent the bow, saying to his wife :
abiil ak machôktelikn, kisalach. Telimatel utebiteml : " tual
take this out too and stick it in the snow four steps from the door. " The
nkuasal uasteutkuka neu atlkatimk uechatekemk kakneka. "
woman thought : " whatever will he do with these things which seem so
Ebit telitasit : " etuk talatutal ueket tanel kôkuel teliabchechkel " ?
small ? So that night they went to sleep.
Uelakunebachi.

Esitbuk ebit tukiech môke ukisikuma eimllikua. Teuiet
In the morning the woman woke up and her old man was not there.
nemitôk uasteuiktuk bemabtulita. Kechiatel nekmeuilina, meta
She went out and saw on the snow his tracks. She knew it was, his,
môke uen eimuk tebôu. Biskuat uesuatôk buchkachu. Mes-
because nobody else was living near by. She entered and took a bark dish.
kiek samukana ak ektek buchkachu uakmatôk tan tlikmatutal
She went for water and another bark dish she cleaned in which to boil the
uakentala. Nekm baseek telitasit abtaknetak. Kisekeuach
bones. She however only thought they should starve. After the rising of
nakuset uchinmumel biskuabchel. Môke nenuakua. Kelusit
the sun her husband returned. She did not recognize him. He was a

nutkuek chinma. Telimatel : " uen kil ? " Telimchel : " nin
handsome and young man (1). She asked him : " who are you ? " He
kil ekchinmum. " Uenakabsukat ueskakelmatel ak telasit tan
replied : " I am your husband. " She rose to her feet to kiss him and she
ektek ebit tlasisa.
did what any other woman would have done.

Uchinmumel bekisinleichu abtuklilicha. Teuiet biskuatôk
Her husband had returned from hunting. He went out and brought
keskiik miusuna ak uelitasit. Ula chinm tesikiskek netuklit
a heavy load and he was merry. That man every day hunted until Spring.
mesôku siku.

Neute uelaku telimatel utebiteml : nekla uskichinuk bôk-
One evening he said to his wife : " those people who went away
tamkitabnik telitasibnik kinu abtakneteksnu. Nike ankitet-
thought that we should starve to death. Now they intend to return. After
mitich chukitaneu. Kisbechitalich kinu elmatiteksnu nmeikika
they arrive we shall go to my own country, and I will take along the moose,
ak nin lmalates tiamuka, kulaman ekchichitutak tan kôkueseb
so that they may know what it is for a person to starve to death.
uskichinu abtaknecha.

Mu bekichenuk bechitalichi elitutitel uikuômual. Kisatu-
Not long after they returned and built up wigwams. They built a large
tich mesik utan chakliua. Esitbuk nekmôu naktmitich elmati-
village in a short time. One morning, they (the man and wife) departed to
chik chinm umetkika. Bechikusitebnik mesinebatitel tiamula
go to the man's country. The people who were left could not kill moose and
ak abtaknatitkik.
so they starved to death.

Bekisinkik chinm umektika. Uskichinuk teluechinuk :
So they came to the man's country and people said : " Mimskabekuch
" Mimskabekuch bekisink ak utebiteml. Knek etuk uechiet. "
has returned with his wife. From afar he comes. " Now this same old
Me ula kisikuisku asma uekaiik. Telimachi : " nebanech nekm
woman was very angry and she said " let us kill him or his wife. If we
kisna utebiteml. Kisinebaku nekm neutechit elbatus malieui-
kill him some young man will marry his wife, and if we kill his wife, then
tak utebiteml, ak kisinebaku ebit, nin neutechit ntusa malieuitak
one of my daughters will marry Mimskabekuch. "
Mimskuabekuchala.

---

(1) Cf. above note 28.

Mimsabekuch telimatel: uskichinuk ankitetmitich nebai-
Mimskabekuch said: these Indians are thinking to kill me, but I shall
môu, katu bôktamkasi sabônuku elmalekik tiamuk, katu mu
start to-morrow and will take with me the moose, but I will not take them
elmalekik emseta. Nukmi kil el chukue.
all. O grandmother, you must come along too."

Mimskuabekuch uabk naktek umetkika. Telimachi: eli-
Mimskabekuch in the morning left his country. He said to them:
ei natami tebôu uiskebôka. Abachasites tiamuisulimt(emk)
"I am going somewhere near salt water. I shall return about moose-calling
me mimachiana"; katu tokwaak môke abachasikua Mimskua-
time (?) if I live"; but in the autumn he did not return at all.
bekuchôka.

KESEAAK.

THE END.

COMPARATIVE FALLACIES

OF

EARLY NEW WORLD MAPS

PAR E. L. STEVENSON, NEW BRUNSWICK, NEW JERSEY

How properly or most advantageously to represent the earth's surface in picture or sketch has been one of the problems of geography from earliest times. Accuracy of observation, skill in technical execution, the particular purpose for which the draughtsman has performed his work, these matters with others similar have always entered as determining factors into the character of the completed product.

In the literature of antiquity are to be found many allusions to maps or pictured representations of the earth's surface; a few crude sketches have come down to us. So far as we know, the earliest maps were what may be called projectionless, that is were plain maps, not drawn to scale, maps in which the places designated were set around a center somewhat at random. Perhaps they were circular in form, when the effort was made to present the whole earth. Herodotus complains that there are many who "already have drawn the circuits of the earth without any right understanding thereof. They draw Oceanus flowing round the earth, which is circular, as though turned by a lathe, and they make Asia equal to Europe."

As early as the sixth century before the Christian era the effort appears to have been made to devise a method by which geographical position could be determined with a greater degree of accuracy than had hitherto been done; that is a method for the determination of what we now call the latitude and the longitude of a place or the relative position of places on the earth's surface. Upon the idea then advanced, we have not

improved in the centuries which have followed, upon the process for obtaining results we have almost attained to perfection. In the earliest adaptation of this scheme to map making, it appears that an east and west line was drawn, that is, a line of latitude which in time seemed to have become practically fixed as the parallel of Rhodes. A north and south line was also selected and drawn, that is a prime meridian, which in time came to be the meridian of Alexandria and this likewise remained fixed, in general, for centuries. Both lines were somewhat arbitrarily selected.

Eratosthenese was one of the first among the Greeks to win fame by his attempt to improve map construction, through a method which was scientific, and Marinus won distinction by his additional improvements. None, however, attained to a place of such influence as was that held by Ptolemy, but his appears to have been an influence which was greatest after a thousand years had passed from the time of his death. Not a few of the Ptolmaic errors are the source of errors in the maps of the period of discovery and later.

The Romans appear to have contributed but little to the science of map-making. They passed on the truths and the fallacies of their predecessors. Early traditions concerning the size and the shape of the earth, the relative position and the extent of countries on the earth's surface were in general retained during the middle ages, and many of these traditions well on into modern times affecting geographical theory as also the details of cartographical records, long after thoroughly scientific principles had come to be applied in map construction.

Most of the attempts of the middle ages to sketch in outline the known regions of the earth and those regions supposed to be in earth's remoter bounds were so filled with error as to render the results of little practical value. There was want of accurate observation, of technical skill in draughting, and the purpose of the map-maker was not always what we would call geographical.

The first long step in accurate map construction in modern times was taken by those Italian and Catalan seamen who constructed the so-called Portolan charts, the oldest extant specimens of which, date from the close of the 13th century. Many of the

traditions of the middle ages are here eliminated, many errors of Ptolemy are corrected, notably the length of the Mediterranean. They are, however, without the lines of latitude and longitude, and in fact all projection lines; the intimate knowledge of the coast sketched serving as the main guide in construction. In time the portolan chart became a world map, with errors at first very numerous for the remoter and little or altogether unknown regions. They were the basis of the majority of the early maps on which American and newly discovered regions were sketched, and many of their interesting features were retained long after these features ceased to be useful.

The general character then of the earliest maps on which the new world was sketched, is that which one could expect to find it, an evolution from a simple form in which errors were numerous.

It may be noted however, that the science of map-making in the period of discovery, was a science in which advance was rapid.

In this paper which is but preliminary in character, attention can be called to but a few of the more striking fallacies to be found in these early maps, with a word as to the probable cause of some of them and a suggestion as to the value of a comparative study of fallacies in detail.

It may first be noted that a variation from the true latitude and longitude is conspicuous in these maps, but no uniform rule appears in this variation. Such a statement is certainly true of details, but there are errors which appear more or less common to all or to groups or types, errors which may be noted as applying to entire regions or to large areas. To some of these errors I wish to call attention. In the great majority of these early maps, the Atlantic is too narrow and the land masses, particularly of the old world, have an extension from east to west of too great length, an error which in large part is attributable to the influence of Ptolemy's geographical ideas. Much trouble arose between Spain and Portugal, during the early years of the 16th century in the far east, from this lengthening of land masses. The narrowing of the Atlantic in general, is the result of placing the coast line of the New World too far eastward not in placing the Old World too far to the west. The trend of this

coast line on most maps is too rapidly eastward as we procede from the tropic northward. The earliest maps appear to have located most of the discoveries too far northward; and in general these errors appear to be greater in north latitude than in south latitude, and to be greater, the farther one departs from the tropics. It is an interesting fact and error that on most of the early Portuguese maps, a strait or body of water is indicated as lying between the indicated north and south continental areas. On maps of Spanish origin no such water is represented.

On the earliest known maps laying down the New World, neither degrees of latitude or longitude are indicated, although the equator and the tropics are seldom omitted. Before the close of the first decade of the sixteenth century, maps were drawn in which the attempt was made to lay down, as best it could be done, degrees of latitude and longitude, that points discovered along the coasts could be the better identified. Errors are pronounced from the first.

Most of the explorers, it appears, undertook to determine the exact location of their discoveries. They very frequently designate in degrees the points touched. Often however, there is a variation of great extent between the record of the navigator and the record as it apears on the map.

In further reference to some of the more conspicuous fallacies of the maps, a convenient plan will be to follow the coast from the extreme north southward.

The land clearly intended as Greenland on these maps, sometimes without name, sometimes bearing the name Labrador, on none is accurately placed. The Juan de la Cosa map seems to omit it altogether. The Cantino and the Canerio maps make it a peninsula of the Old World. The Munich-Portuguese map of 1502 makes it a long island extending from east to west in latitude 60. Ruysch makes Greenland a part of Asia, and places it at the north-east extremity of the continent. Gastaldi makes it the connecting land between the Old and the New World.

A Cantino legend at the southern extremity of Greenland, tells that the land had been discovered by command of the King of Portugal, that no landing was made by the discoverers, and

that by reason of the peculiar mountainous appearance it was thought to be a promontory of Asia. Hence it bears the name "A Parte de Asia." In this we have both an explanation of its peninsular character and a partial explanation of its incorrect longitude, near 15 degrees too far eastward.

On a large majority of these maps a region named Bacallaos (variously spelled) is represented. In general it is the land identical with that we sometimes find designated as Terra Corte Reall. There appears always to have been more or less uncertainty concerning its proper location. It has at first an insular character as on the Cantino; doubt is ingeniously express on the Pilestrina map; it gradually assumes a position on the main land, on later maps but is always too far north and east. While error in the reckoning of navigators doubtless had much to do with its incorrect longitude, in part it may have been due to a desireon the part of the Portuguese — the error is most conspicuous on Portuguese maps and their derivatives — to place the region visited by the Corte Realls on that side of the Line of Demarcation which would bring it within the Portuguese world quarter. St. Cruz asserts that the Portuguese were in the habit of constructing false maps for sale to foreigners, while those for use at home were more correctly drawn. At this point in most of the maps, there is a general error of from 15 to 20 degrees. Passing southward along the coast, a striking variation in coast contour is to be noted. Particularly on Spanish maps, the direction of the coast from "Terra de los Britones", as it is often designated, through 20 degrees and more, has but a very slight trend southward. Such indentations and headlands as appear are not easy of identification. It appears that the main coast and that of Long Island have been joined, omitting the Cape Cod peninsula. In the Cantino and the Canerio maps and in their derivatives of early date, this coast line is made to extend almost directly southward, making the identification of places extremely difficult, if not impossible, until the Florida coast is reached. A striking variation is to be noted in the Munich-Portuguese map of about 1518 in which the eastern portion of this coast is brought too far southward whence the trend for some degrees is to northwest. The source of such errors I shall

not attempt here to trace, further than to say that like others have in general their foundation in the reports of pilots, captains, and cosmographers who accompanied the several expeditions, some of which expeditions were official, many of which were clandestine. From the various sources the map-maker selected his material, chosing that which seemed to him to be the most reliable for use in the construction of his charts.

It seems to me there is no longer good reason for doubting that the east coast of the United States was visited and explored with some care before the expedition of Gomez, whether that explorer was Cabot, or Vespucci, or Ayllon or an unknown navigator or unknown navigators. The fact that it is not sketched with anything like accuracy until after Gomez or Verrazano or Garay had coasted along this shore, does not warrant the assertion that the appearance of this coast on maps before the date of either explorer mentioned was mere conjecture, however, erroneous the details may appear.

The fallacies respecting the location and contour of Florida present some points of special interest. It cannot be identified on the Juan de la Cosa map, if indeed, it appears. Two years later, however, unmistakably this peninsula is given on the Cantino and the Canerio maps. Its outline on these maps is far from being accurate, but it has a position relative to Cuba, which renders its identification beyond question. No attempt to prove this to be a second Cuba or to identify it with the costs of Asia is longer acceptable. There is not a name along the coast of the continental area represented which can be identified with any position on the Asiatic coast. Cantino and Canerio however, place this peninsula much too far to the north and to the west, showing in this an exception to the errors we find in general.

The geographical position of the southern extremity of Florida is about 25° N. and 81° W. Cantino has placed his southern point about 37° N. 87° W. On the Verrazano map we find its position to be 32° N. 81° W. Maggiolo gives its position as 21° N. 94° W., and Ribero gives its position as 25° N. 76° W. There is indeed a striking variation here to be noted. Not until about 1525 do we find a map on which its latitude is accurately placed, that is, on which the error is considerably less than one degree.

A near approach to an accurate outline of the coast of the Gulf of Mexico, we find about 1520 or about the time of the explorations of Cortez and Garay on maps drawn doubtless at the instance of these explorers. In details, errors are scarcely less numerous than is common for other coast regions on the charts of the day, but the general contour is noticeably a near approach to accuracy. It is very striking, however, that the variation in the position and outline of the Gulf should be so great on two such maps as the Maggiolo of 1527 and the Verrazano of 1529 drawn shortly after Cortez conquests. These maps seem in large part to have been drawn for the purpose of directing attention to the voyage of Verrazano, although they contain much that relates to other expeditions. Maggiolo has made the west coast of the Gulf extent near 18 degrees from its true position, and its southern coast about 7 degrees. Verrazano has doubled the width of the Gulf from north to south, placing the north coast about seven degrees from its true position, that is seven degrees too far north.

Great uncertainty seems to have prevailed concerning the Yucatan Peninsula, and on none has it the proper latitude and longitude. In the large majority of maps prior to 1530, it appears as an island, though a decade earlier, we find it properly given on one or two as a peninsula.

It is generally true that the West Indian islands have their proper position relative to each other on early maps. A most striking error in the location of Cuba, however, is to be found on the Munich-Portuguese map of about 1502. Here it is made to extend from southeast to northwest from about the 30th to the 50th parallel. Canerio has placed it too far north by about 15 degrees. Its insular character seems to have been early determined, but not to the satisfaction of the Spanish Government until 1508. The map-makers appear to have been certain of this much earlier, for we find it so given on Juan de la Cosa map of 1500, also on the Cantino map, the Canerio map, the Oliveriano map, and on others. In its outline, there is a very marked variation to be noted. The great bend southward which appears on the Juan de la Cosa map is found on none other, save the Oliveriano. Cantino and Canerio and their derivatives have

a southern extension of the west coast, but it is an extension of a different character from that noted in the Juan de la Cosa.

On the north coast of South America the errors in the trend of the coast line are less pronounced than are those for the coast of North America just noted. Errors in latitude in particular are less prominent, but a too great extension of the coast line from west to east is common, and on some prominent maps a peculiar elongation of the region east of the mouth of the Amazon is to be noted, particularly on the Maggiolo of 1519 and the Turin-Spanish of about 1525. There are indeed few in which the eastern extremity of South America is not brought too near the meridian of the west coast of Africa.

Proceeding down the east coast of South America, one finds the errors numerous, but in extent they appear to be less than are those noted along the Atlantic coast of North America. The Cantino and the Canerio maps present errors here not unlike those they give for the north continental area, that is, the coast line approaches too near a direct north and south line.

After the discovery of the mouth of the La Plata river it is to be noted that the representation of that region on the map is with a near approach to accuracy, that is the variation is never pronounced, and it is further a notable fact that after the discovery of the Strait of Magellan that region is also remarkably well represented on most maps, a fact which would suggest more careful observation on the part of its earliest explorers. What variation in latitude is shown is by no means relatively excessive.

Errors in general along the west coast of the New World are scarcely less conspicuous that are those along the east coast. For the west coast of South America, however, great errors were not likely to occur, because of its more simple contour, but as we procede northward errors multiply in number and extent. Lower California on many of the early maps has an insular character. As a too rapid trend eastward of the Atlantic has been noted so, also a too rapid trend of the Pacific coast to westward is observable in the great majority of early maps in which the attempt has been made to sketch that coast. This fact may be due to a very common belief, after the conquests of Cortez, that the newly discovered regions were in reality joined

to Asia. Of all the west coast errors, none appear so striking as do those of the Maggiolo 1527 and the Verrazano 1529. Errors which were often repeated by map-makers of the century. North of Central America, the Pacific coast is made to extend in wide sweep westward, northward, and eastward approaching the Atlantic coast in the region of the Carolinas. It is altogether probable that we have here a seaman's error, in which some one of the many large inlets of the Atlantic coast was all too eagerly believed to be a western sea.

The comparative method for a study of errors which is presented in the accompanying chart could well be applied to smaller areas, and if carefully executed will contribute to the solution of problems having to do with the particular significance of certain indicated inlets, or headlands. The method is indeed instructive and interesting whether applied to large or to small sections, by reason of its graphic character.

Early maps should be studied for what they are. When so interrogated, they yield interesting results. In the main they are the best expression of the geographical knowledge of the time when drawn. They are filled with errors, because accuracy was not then attainable.

THE HAIDA INDIANS

PAR LE DR C. F. NEWCOMBE, COLOMBIE BRITANNIQUE

HISTORY AS RECORDED BY THE WHITES.

The territory at present inhabited by the Haidas includes the whole of the group of islands called by Captain Dixon in 1787, the Queen Charlotte Islands, and also the southern portion of the Prince of Wales' group in Alaska. Passing over the more or less mythical accounts of the early Spanish voyagers, De Fonte and others, the first solid ground we strike is in the year 1774, when Ensign Juan Perez, in the Corvette Santiago, from San Blas, in Mexico, accompanied by the Rev. Fathers Pena and Crespi, sighted the northwestern end of the Queen Charlotte group. Though the full accounts of this voyage have never yet been published, we know that, prevented by wind and fog from carrying out their attempt to round these islands, they turned southward without landing, but first entered into communication with the natives and noted some interesting facts. The Indians, who were friendly, came off in canoes singing and scattering feathers on the water. They were glad to barter for knives and articles made of iron, their own stock in trade consisting of dried fish, furs, wooden boxes, small images and mats of wool or hair. It is important to note that they already had a few articles of iron and copper, and in one of the diaries of this expedition it is mentioned that in the hands of the natives was seen an old bayonet, and pieces of other iron implements, which the pilot, Estevan Martinez, conjectured must have belonged to the boats crews lost from Chirikoff's vessel somewhere in these latitudes in the year 1741. The region where the Spaniards first met these Indians was in the neighborhood of three large villages, one of which was afterward well described by Captain

Ingraham of the American Brigantine "Hope" of Boston, and also by the French Naval Officer Captain Marchand.

1775. The next year a second voyage was undertaken by the Spaniards, and although the Queen Charlotte Islands were not visited, the country inhabited by that branch of the Haida people living in Alaska, which is called the Kaigani division, was touched at its northern boundary at a point where the Haidas came into contact with the southern Tlingits.

1779. In 1779 a third voyage was made by the Spaniards under Quadra and Maurelle, and the Kaigani country just mentioned was again explored. In a gulf which they called Bucareli Bay they were visited by numerous Indians who sold them furs of all kinds, woven conical hats, wristlets of copper and iron, ear pendants of mother-of-pearl, copper holding a topaz colored resin and jet beads. The married women were noticed to wear labrets, while the girls had only a copper needle in the lip. When fighting, the Indians wore a protection of boards and webbing, with helmets formed of the skulls of wild animals. Their arms were bows and arrows ; lances with points of iron ; knives longer than bayonets, and little axes of flint or green stone so hard as to cleave the hardest wood without injury to their edges. Besides skins they had cloaks of wool of white and brown colors and well woven. Well carved dishes or bowls were noticed and they sold model canoes, painted in various colors, showing animal figures. They also had frogs made of wood, opening like tobacco boxes, in which to keep trinkets, and cubical boxes with figures of animals carved on the sides. They also saw snares and fish nets, copper collars and beak-like instruments from which sounds were drawn like those of a German flute. The mother-of-pearl shell was plentiful. Finally, a fortified village was visited, situated on the top of a high rock.

1787. In this year Captain Dixon spent more than a month trading along the coast of Queen Charlotte Islands. The part first visited by him was that where Perez had already communicated with the Haidas in 1774. Dixon did not land, but cruised up and down within reach of the villages and mentions that one of them consisted of about six huts which appeared to be built in a more regular form than any they had

yet seen (i. e. in Alaska.) The narrator of the voyage dwells particularly on the successful trades made and says little of the natives and their habits. Passing southward along the west coast, Dixon noticed a lofty island on which was a fortified dwelling, and named it Hippah Island, because of the resemblance of this place to palisaded enclosures he had seen in New Zeiland so called. He illustrated several articles collected among the Indians of this coast, including a labret, a carved spoon and a dish, all of which show as good workmanship as those collected in later years.

1788. In 1788 Captain Charles Duncan, of the ship "Princess Royal", several times visited the east coast of the island, and in a chart he made of an inlet which he called Etches Sound, but which was afterwards called by Dr. G. M. Dawson, Juan Perez Sound, he marks an inhabited village (on a rock) at the southeast end of Ramsey Island. In the same year, Captain Douglas, of the "Iphigenia" described his visit to the village called Dadens (on North Island) from which, no doubt, the Indians first seen by the Spaniards had come. Here we have the first mention of a chief named Coneehaw, who afterwards was better known as Edensaw, and often referred to by subsequent writers. Douglas states that the village stood on a very fine spot of ground around which was some appearance of cultivation. (No doubt the preparations noted were made for the cultivation of tobacco.) The first mention of carved poles among the Haida was made by Douglas, who speaks of them as great wooden images. After friendly ceremonies of welcome, Captain Douglas exchanged names with Coneehaw. The name Douglas is still borne by a chief of the Haida village of Sakwan in Alaska.

As recorded by Bancroft, Captain Robert Gray, who afterwards was the first to explore the Columbia River in a sister ship, The Columbia, was on the west coast of the Queen Charlotte Islands in the sloop Lady Washington, in the months of May and June, and is stated to have visited certain inlets one of which he called Darby Sound, and the other Barrel Sound, where he mentions having seen a remarkable fortified hill close to an Indian village. He also went to one of Edensaw's villages at the north end of the island, "Custa" (Kiusta).

1791. In the year 1791 there were two visits to the north-west end of the Queen Charlotte group of which pretty full accounts have been kept. The first was by Captain Ingraham in "The Hope", who, after passing along the coast from the southward reached North Island in the early part of July. Here he met a Kaigani chief named Cow, whose descendant at present lives at Klinkwan, Prince of Wales Island. In Ingraham's unpublished log particular mention is made of two carved house posts through which doorways were cut, and of the central excavation in one house. He saw collars of twisted iron, a large war canoe in which every man was armed with a long bright and well-kept spear and dagger. With Cow he visited a fortification on a rock of considerable height, which was palisaded and divided into different retreats. The circumference of the rock was provided with lofty stages from which the defenders could attack the besiegers with stones and arrows. Here too were seen frames of a number of houses, and some broad boards painted in a curious manner. Near the village were graves with pillars about ten feet high. On another day he examined a curious isolated rock on the top of which were graves enclosing the remains of several chiefs, and in front of which were four wooden images resembling the human figure. Ingraham gives a long list of the different chiefs whose villages are mostly to this day called after their names, and pointed out the great difference between the dialects of the different villages. In August of the same year the French Captain Marchand was also on the Northwest Coast in the Solide, and from his accounts and those of his officers, Count Fleurieu wrote a minute account of his stay, in which mention is made of musical instruments such as a large box drum, of several whistles constructed like the pipes of an organ, and a harp as depicted on one of the carved poles. (Probably the writers were deceived by the resemblance of the wings of a bird to this instrument as carved by the Haida.) Mention is made of the dimensions of the houses, central fire places, mats, hats, hammock-like cradles, storage boxes, spoons, lances, nets, fish hooks and lines, and highly polished gambling sticks. He also speaks of different kinds of tools such as stone axes and knives of shell and teeth (probably beaver teeth, which are still used occasionally). That

smallpox had made its way sometime before his visit was inferred by the number of adults whose faces were deeply pitted and scarred. It is stated definitely that only two totem poles were seen, and these were at the village on North Island.

Captains Gray and Kendrick, having exchanged ships, the latter was now in command of the "Lady Washington", which had been transformed into a brig, landed on the 13th of June at Barrel Sound, where the natives attempted to capture him. They were, however, repulsed and many of them killed. This is no doubt, the fight referred to by Captain Ingraham in his log under date of July 1792. Near the south end of the islands he had fallen in with the sloop Jackall under Captain Stuart, who told him that both Captain Duncan and Captain Kendrick had had trouble with Koyha's tribe, and though none were slain by Duncan, Kendrick had killed and wounded forty, including women and children. Koyah, who was the fighting or war chief of Ninstints, lost a wife and two children, was himself wounded, with two of his brothers and another chief named Sculkinants. As it is recorded that Gray obtained 200 skins for an old chisel on his first visit, it is possible that the Indians, having found out the disadvantageous trade which they had made, were full of animosity against his successors.

The present Chief Ninstints related many of these incidents at Nagas village, the supposed scene of the fights just mentioned.

1792. In this year Ingraham made a second voyage to the Queen Charlotte Islands, and learned at North Island that his ship was the sixth to call there that season. He found that daggers with which he was well provided were unsalable, but that thick copper sheets, leather for war garments, collars of twisted iron and copper, and abalone shells were in the greatest demand. He met Chief Skidegate with ten large war canoes, each containing twenty to twenty-five men, on his way to fight a Tlingit tribe. A village fort at Cumshewa was also seen, and war canoes from Ninstints and in this year, too, the Spanish Lieutenant Caamano explored the north shore of the Queen Charlotte Islands, and named several places, but the account of his visit has not yet been translated. Captain Vancouver also passed along the coast, but had no intercourse

with the natives, although his outline sketch of the West Coast was remarkably correct.

In this year also it is stated by Bancroft that Haswell, who accompanied Gray and Kendrick as mate in their first voyages to the northwest, was now in command of the "Adventure" and collecting skins in the Haida country visited Barrel Sound, Cape St. James, and Tooscondlth. The last named is doubtless intended for Skusindlh, which the present Haidas state was a large village which existed before Chaatl near the west end of Skidegate Channel. In 1883, the late Chief Edensaw called the island on which Chaatl stands, Skusindlh Gwai, Gwai meaning island. In addition he visited "Tadents" (Dadens,) "Neden" (Virago Sound,) and "Mahsoet" (Massett.)

1799. In January of this year Captain Richard J. Cleveland, after an adventurous voyage from Boston, bought an English cutter called The Dragon, of fifty tons, at Canton, China, and having picked up a crew of twenty hands set sail for the Northwest Coast. Of the sixteen foremast hands only two were Americans, the rest being English and Irish, deserters from East Indian men. His papers being made out for a ship called the Caroline, he changed the name of his vessel to suit the necessities of the case. Choosing a northerly route, on account of the season, he arrived off the Alaskan coast at the end of March. He purchased many skins of sea-otter at the rate of two yards of blue broadcloth each, and after the middle of June anchored off Skidegate on the east side of the Queen Charlotte Islands, at some distance from the town, as the natives had a bad reputation. Here one of the tribe, in order to decoy the crew ashore, covered himself with a bear skin and came out to the border of the woods on all fours abreast of the ship while a party of his people lay in ambush ready to fire upon those who should come in pursuit. One of these came out too soon, so the boat was able to retreat in time. A few days later, when near Rose Pit, he was visited by the son-in-law of Coneyhaw, (a variation of the spelling of one of Chief Edensaw's titles,) who was head chief of "Tytantes" (Dadens, North Island), and so often spoken of as the most influential chief in the Northwest. There were two large canoes under him on a hostile expedition

against "Cummashaw's" tribe. So sensitive was the young man that on a handkerchief being carelessly thrown to him by Cleveland he shed tears at the apparent insult. After crossing Dixon's entrance to "Tatiskee" cove, an anchorage nearly opposite the village of Quihanlas in Cordova Bay, Prince of Wales Islands, Cleveland soon past out again having first been visited by the intelligent and honest Chief Kow, before spoken of by Captain Ingraham of the "Kaiganny" village, and left for the Queen Charlotte side again. Opposite Dadens he saw Chief Conneyhaw and another Kaigani chief, Eltargee, who had the year before accidentally shot and killed a Captain Newbury. The present bearer of this title, Yethltadsi, is chief of Quihanlas, a village which is entirely deserted except at certain seasons when the Indians go there to cultivate and dig potatoes.

Tatiskee is identified with the cove Datsgeni, in Dall Island.

A long interval occurred before any further account
1818. of the Indians was published. Captain Camille de Roquefeuil in the ship Bordelais had a great deal of trouble with the Kaigani Indians in this year not far from the present Tlingit village of Klowak at the head of Bucareli Sound, and lost a large number of his Alentian hunters, who were massacred by Tlingits and Haidas. Passing southward, he reached the Queen Charlotte Islands in the month of June, and describes the Indians of this coast as better nourished, stronger and much less dirty than any he had seen. In Massett Inlet he found four villages, some on the east and some on the west side of the entrance, which were better constructed and better kept than those further north. They were above all remarkable for the monstruous and colossal figures which decorated the houses of those of higher rank, and of which the gaping mouth served as a door. Going up the channel, he noticed on the north side, beyond the largest village, a fort with a parapet covered with a fine turf and surrounded by a palisade in good condition. Edensaw, whom we last spoke of at North Island, is here mentioned as a great chief of the Massett tribe and as visiting Roquefeuil with his three wives. He is described as tall, not very savage or severe, and somewhat like a Swiss in appearance. An angular line in red extended over part of his

aquiline nose. He wore a white blanket with a blue border and a blunt conical hat, of Chinese character, covered with bizarre patterns and surmounted by a "cover" with a column cut in four parts. An exchange of names was effected. Roquefeuil's ship, "The Bordelais", soon afterwards struck the ground. The Indians crowded on board, but were prevented by Edensaw from making hostile attempts. Before crossing to Massett, Roquefeuil had attempted to make reprisals on the Kaigani Haidas and to deceive them, had repainted his ship and altered its rig. The ruse was unsuccessful. He found at Massett that his misadventures in Bucareli Bay and southward where the natives were not considered to be of such fine stock were already well known. After passing southward to Skedans, as those of Massett, Roquefeuil left the Haida country and went on to Nootka.

Traditional Origin and History

Dr. J. R. Swanton (1) of the Bureau of Ethnology, Washington, has dealt so ably and fully with Haida history as learned from themselves, that it is needless to do more than to indicate some of the conclusions he has reached after careful and prolonged study. The first period, according to their ideas, was one of Supernatural Beings, but the stories, as might be expected, vary according to the narrator's birthplace. The more strictly Haida and circumstantial accounts say that, in the early times, a boundless expanse of sky overspread a boundless expanse of sea where, piled on a low reef, were all of the Supernatural Beings. The Raven was flying above them unable to find room to settle. Here begins one of the versions of the long Raven story which deals with the transformation of a few elementary substances into the Queen Charlotte Islands, the mainland, sun, moon, stars and certain useful plants and animals, and goes on to describe how a great flood was caused which brought this first cycle to an end. Before settling down the Supernatural Beings contested as to which should lie under and support the islands. When this was decided, all took their positions under

(1) Memoirs of Jessup Exploring Expedition, Vol. X, p. 72.

the mountains, lakes, streams, etc. When the great floods referred to, subsided, the human period began, and again a low reef or island emerged from the sea and was surrounded by Supernatural Beings on all sides, with Foam-Woman, the ancestress of the Raven clan, alone sitting on it, and by the influence of her glance making the others sink below the surface. In this period too, though apparently of slightly later and less important origin, the Eagle clan made its appearance, claiming descent from Djilaqons, who was a contemporary of Foam-Woman and eventually became a mountain in the Ninstints country. In one of the stories relating to the destruction by fire of a story-town in Cumshewa Inlet, it is said that after the death of all the inhabitants of Djigua, save one, Djilaqons sang a very mournful crying song. It is interesting to note that this was one of the ten songs used at the ceremonies lately held in memory of the late Eagle-Chief of Skedans and Tanu commonly known as Captain Kloo, who was drowned in 1903.

The migration of a large body of Indians to Alaska from the villages near North Island, must have been about 180 years ago, according to Dr. G. M. Dawson. Dr. Swanton, however, was informed that Dadens was never regularly occupied after the migration, and after intercourse with the white races. Nevertheless, the historical accounts of the Spaniards, French, English, and Americans all go to prove that there was a large population here between the years 1774 and 1799 at least, and when Dr. Dawson visited Kiusta in 1897 he mentions that there was still a large number of boxes, dishes and other furniture still to be found in the old houses there. He also says (and this the writer has himself seen) that a number of carved poles were still standing there which must have been put up since 1791 as Captain Marchand distinctly states that there were then none to be seen on the south side of the straits. The Kasaan Haidas relate that their ancestors took peaceful possession of the Chatchini territory first of all, the early Tlingit having been mostly killed off by some disease, and it was not difficult to persuade the survivors, either willingly or the reverse, to allow them to occupy the country they still hold. That the Haida race was in possession of the Howkan and Kaigani country in 1792 is evident from the statements of Captain Ingraham and others, who traded

with well-known chiefs such as Kow and Eltargee about that time.

The culture of the Haidas proves that they have had much intercourse with the neighboring tribes before the advent of the whites. The shaman's songs were in the Tlingit language, and their special paraphernalia from the same people. Their dances ceremonies and crests show a strong Tsimshian influence, though many of them, first of all, originated among the northern or Heiltsuk tribes of the Kwakiutl.

Finally, their arts and industries differ in no essential way from these of their immediate neighbors centralized about Dixon's Entrance and the mouths of the Naas aud Skeena rivers, though they seem to have excelled in the size, quality and finish of their work in wood. This may have been partly due to the abundance and excellence of the raw material which was principally the red cedar of the Pacific coast, Thuya Plicata.

Archæology

Very few data are on record with regard to the archæology of the Queen Charlotte Islands. The old deserted village sites are now frequently used as potato gardens, and several objects said to have been dug up have come under the writer's notice, and in the older towns deep layers of shells have always been noticed, especially when removing totem poles which, as a rule, extend from six to eight feet below the surface. The specimens seen have in no case been different in character from those which have been recently collected in the Haida region. Among them may be mentioned small stone mauls, shaped like the larger ones used in making fish wiers, but said to have been used as weapons of war, and especially for dispatching slaves at ceremonial feasts and distributions of property, adzes and small chisels of nephrite or other hard stone, labrets of stone and bone, tobacco mortars and pestles, and a small figure believed to have been used as a doll, made of limestone exactly like those recently common in Klukwan, Alaska, according to Lieutenant Emmons. Bone war clubs, some carved and some plain, have been found at Kung, Virago Sound, and several seal harpoon points with a perforation at the upper end for attachment of a lanyard by

which they were connected with a long socket, to the lower end of which they fitted, and bone daggers, flat on one side and convex on the other which have evidently served as patterns for the iron knives so plentiful in later years. In addition, a few gambling bones and bone guages used in the manufacture of these sticks, have been also found. Near all the old deserted villages may still be found human bones and the crumbling remains of mortuaries containing brokendown coffins, the contents of which are often indiscriminately mixed on the surface of the ground. In some cases these boxes seem to have contained nothing but ashes, but the present Indians explain this by saying that when their people died at a long distance from their homes, it was the custom either to char or to thoroughly burn the bodies before transporting them to their own villages for burial. Except for a few labrets, twisted copper or iron neck rings, bracelets and portions of clothing, articles of value are not commonly found in these burial places. On the west coast of the islands several of the old rock fortifications are undermined by caves in which fragments of human bones have been observed. No rock paintings, and only two instances of rock carving, have come under the writer's notice. Of the latter, a flattish boulder at Kostan-Xana, about a mile to the northeast of Skidegate village, is covered on one surface with incised markings representing the human face. The second is at the foot of Copper Mountain on the west side of the Prince of Wales Islands, Alaska, to which the writer was directed by the Rev. J. Gould, of Howkan. It is a large limestone boulder which was accidentally stripped of its mossy covering a few years ago by the manager of the copper mine there, and found to be covered with quadrangular incised markings which have no resemblance to any known living objects. The Haidas living in the neighborhood do not claim that the work was theirs, and it possibly was done by their Tlingit predecessors in this country.

Physical Characteristics.

So far but few actual measurements of the Haida people are on record, but it seems to be universally agreed, by competent observers, that the Haidas belong to the northern group of

tribes, including the Tlingits, Tsimshians and Northern Kwakiutls. The first explorers stated that in stature they did not differ from European races. Their hair is dark, (complexion medium) features broad, nose well developed, their chests large and though their lower limbs are clumsey, they are not so misshapen as we find to be the case in the more southern tribes of Vancouver Island. In each village may be observed several adults of far below the average height, as well as many of more than the average. It is to be hoped that as such a large proportion of the present population is mixed with white blood and therefore unavailable for racial measurements, the ample osteological material in the large museums may soon be used for comparison. As is well known, the Haida females as in other of the northern tribes, used to perforate the lip at about the age of puberty, and to insert labrets of wood, bone, stone or even horn, of size increasing with age, and the honorable advancement of the wearer. The early writers do not seem to refer to tatooing, but this custom was certainly prevalent in the early part of the last century, though it has now entirely died out, and only people above middle age can show it. Almost invariably the designs were totemic.

Population.

From material unpublished until recent years, it is gathered that during the most flourishing period of the fur trade between 1787 and 1807, there must have been at least seventeen groups of villages in the Queen Charlotte Islands. The writer has made eight visits to the Queen Charlotte Islands, and has had the opportunity of examining nearly the whole habitable coast line, and is of the opinion that 115 years ago eight of these groups would average three villages each, and the nine smaller ones two villages each at a moderate computation, making a total of forty-two. At an estimate of 200 men, women and children for each village, the total number would have been 8,400 for the Queen Charlotte Islands alone. As at that time the process of disintegration must have been at a much slower rate than during the last fifty years, it is thought that this number will agree very closely with the later estimates made about the year 1840.

This estimate, in a tabular form, was given by Schoolcraft in his work "The Indian Tribes of the United States", Vol. V, 1853, p. 489, beginning at the north west end of the Queen Charlotte Islands and passing eastwards to the south. This table was repeated by Kane, (Wanderings of an Artist, 1869) and by Dawson in his Report on the Queen Charlotte Islands in 1880. The spelling of certain names altered for the worse in course of time and added to the identification of places mentioned. The village spoken of as Quee-ah was doubtless Ninstints of the present maps. In early days, the fighting chief, Koya, was more prominent and the straits in which the village stands, were called Koyah's, which name rapidly pronounced, has a great variety of spellings.

The present number of Haidas in the Queen Charlotte Islands is believed to be about six hundred, an extremely rapid diminution from the figures recorded above. From information received in the summer of 1905 from the Missionaries and from the more intelligent Haidas themselves when visiting them at the main land fisheries, this diminution is now at a standstill, through improvements in morals and sanitation. There is now both a lessened death rate, specially among the children, and a higher birth rate.

LINGUISTICS.

At the present time the Haida language is undergoing a thorough study by Dr. J. R. Swanton of the Bureau of Ethnology, Washington, D. C., who, already a trained linguist, spent nearly a year in the Queen Charlotte Islands in 1900-1. From time to time he has since published articles on the results of his researches, among which may be noticed one entitled Notes on the Haida Language, which will be found in the *American Anthropologist* for 1902, p. 392, et seq.

In this articles he states that the phonetic system is similar to that of the neighboring coast tribes, abounding in *k* and *l* sounds, requiring stress in their articulation. The lateral *l* sounds are also common, in which the top of the tongue touches the back of the teeth and the air is expelled at the sides. *Dl, tl and kl* are not always easy to distinguish from one another. As Dr. Boas has pointed out (*Rep. Brit. Assn.*, 1889, p. 71), there

is only one labial *m* which only occurs as an initial sound in a few borrowed words. It is not the pure English *m*, but closely related to ñ, from which it is distinguished with difficulty, the lips not being perfectly closed. The *r* sound, Dr. Boas also states, is very gutteral and has more of a trill than in Tlingit. Dr. Swanton considers this *r* sound, as used by the Skidegate people, as the sonans form (*g*) of his velar series, in which *q* stands for the surd, *q'* for the fortis, and *x* for the spirans. In the Massett series the sonans *g* is modified and becomes a laryngeal catch and breathing.

The noun.—Dr. Boas pointed out that the Haida language has no grammatical sex and no separate forms for singular and plural. When intended to express the plural, the word skol (a group of) is added when human beings are referred to; and k-oan in all other cases.

The adjective. — The adjective is placed after the substantive to which it belongs, and is rarely used alone.

Numerals. — In counting objects, classifying words are used very extensively.

Pronouns. — There are two forms of the personal pronoun exactly alike in character to those found in Tlingit: The former denoting simply the person, the second that the person is one among many. In Haida, the latter is used for inflecting the transitive verb, the former for inflecting the intransitive verb. Pronouns, or pronominal suffixes, precede the verb stem, and the order of pronouns is, object, subject and verb.

Verb. — Verb stems are usually monosyllable, generally consisting of a consonant followed by a vowel. The true tenses are present, past, two futures, and probably a perfect and past perfect. Ordinary present time, or time conceived of as present is indicated by no distinctive suffix. The past tense, however, takes a suffix and appears to be used precisely like our own. A curious phenomenon connected with the subject of tense is used with a final *-s* or *-es*, replacing the regular past ending *-GAn*. Dr. Swanton feels assured that it is really the contracted form of the verb *to be*, thus involving a simple affirmation that the statements just made *are* or *were* so.

The entire sentence is brought into close union with the verb by a series of preceding elements.

Adverb. — Adverbs are placed either at the beginning or at the end of a sentence.

The report upon Haida texts and myths, recorded by Dr. Swanton, was published as Bulletin 29, 1905, by the Bureau of American Ethnology, and many stories, as told in the Skidegate dialect, will be found there with free and some also with interlinear translations which will illustrates many of the points above briefly referred to (pp. 7-109.)

In addition to these more recent articles by Dr. Boas and Dr. Swanton, the Rev. W. H. Harrison, of Massett, some years ago, published in the Royal Society of Canada, an article on Haida grammar, and the Rev. J. H. Keen, with the assistance of Henry Edenshaw, of the Massett tribe, translated into Haida the four Gospels.

ETHNOLOGICAL PROBLEMS

IN CANADA.

PAR M. FRANZ BOAS
Professeur à l'université Columbia, N.-Y.

The Congress of Americanists is indebted to the Government of the Province of Ontario for a memoir briefly summarizing the information that we possess on the ethnology of the Indians of Canada. The book shows that, while the general distribution of tribes is fairly well known, our knowledge of physical types, of languages, and of customs and beliefs is still deficient in many respects. This is not surprising, because little systematic work has been done on the natives of the Dominion. Much valuable material is contained in the Jesuit Relations and in other old missionary reports. Early expeditions to the Northwest Territories brought us information of a fragmentary character on the tribes inhabiting this area.

Somewhat detailed information on the aboriginal tribes was published by the late Dr. George M. Dawson, who reported the observations made during his frequent explorations of the country partly in the publications of the Royal Society, partly in those of the Geological Survey of Canada. Attention may be called particularly to the comparative vocabularies of British Columbia, by Dm. Dawson and Tolmie, published by the Geological Survey under the direction of Dr. Selwyn, a book which has unfortunately remained the only government publication relating to the ethnology of the Indians of this country.

In 1884, at the time of the meeting of the British Association for the Advancement of Science, at Montreal, a committee was appointed for the investigation of the northwestern tribes of Canada, the work of which committee I had the honour to conduct for a number of years, until its dissolution. This committee was succeeded by another one on an Ethnological Survey of

Canada, the work of which has been carried on principally by Mr. Charles Hill-Trout.

Meanwhile, other systematic ethnological work was conducted by me in British Columbia in connection with an investigation of the tribes of the North Pacific coasts of America and Asia, conducted under the auspices of the American Museum of Natural History of New-York.

Archæological work of considerable importance has also been taken up by the Government of Ontario. This work is in charge of Mr. David Boyle, to whose initiative and perseverance we are indebted for much information, principally on the archæology and ethnology of eastern Ontario. The results of his studies have been published in the reports of the Department of Education of the Province of Ontario, and his collections are accumulated in the Provincial Museum at Toronto. The thanks of all those interested in the anthropology of the Dominion of Canada are due to Mr. Boyle for his unceasing work. In this connection the work of the Canadian Institute also deserves mention.

It may be appropriate to point out at this time the most important gaps in our knowledge relating to the aborigines of Canada, and to express the hope that the beginnings that have been made in this country towards a knowledge of its earliest history may be extended and systematized, in order to save what little remains. Day by day the Indians and their culture are disappearing more and more before the encroachments of modern civilization, and fifty years hence nothing will remain to be learned in regard to this interesting and important subject.

The natives of the Dominion of Canada may conveniently be divided into five groups: the Eskimo of the Arctic coast, the Pacific coast tribes, the Athapaskan, (or Tinneh,) the Algonquin, and the Iroquois. In this enumeration, I have omitted the Blackfeet and the Assiniboin, who extend into Canadian territory, but who belong to tribes principally represented on the northern prairies of the United States.

In regard to the distribution of physical types, a number of fundamental questions remains to be solved. We know that the eastern Eskimo differ in many respects from the western Eskimo, who seem to be somewhat mixed with Indian blood.

Very little, however, is known in regard to the types of the vast extent of territory from Hudson Bay to the Rocky Mountains. We know neither their relation to the Eskimo nor to the eastern Indians. From what little we do know, they seem to be quite different from the Eskimo and are perhaps related to the type inhabiting the western plateaus; but our information is so fragmentary that nothing definite can be said in regard to this question. About the same condition prevails in the interior of Labrador. In the eastern part of the Dominion, the most important question is perhaps the ancient southern distribution of the Eskimo type and its relation to the ancient long-headed people of the Great Lakes area. Archæological investigation has shown that the distribution of the types of North America has undergone very considerable changes. While at present, the tribes of the Great Lakes as well as the mound-builders who preceded them, are rather round-headed, we find in the mounds of Dakota, in the old Huron region and probably in other parts of the Iroquois district, a very long-headed type, whose distribution and relationships are not well known. A similar difficult problem awaits solution in the far west, where the contrasting Eskimo and North Pacific coast tribes come into contact. Ethnological evidence suggests that the Eskimo have not always occupied the coast of Behring Sea and the adjoining part of the Arctic Ocean; and it may be assumed that archælogical investigations in this district may disclose the fact that a different type preceded the present characteristic Eskimo type. If this could be shown, the last support would be withdrawn from the theory of an Asiatic origin of the Eskimo.

The languages of the Indians of Canada and Newfoundland are even less known than their types. The language of the Beothuk has disappeared, and we shall never know what it was like. A few hundred words, recorded about a hundred years ago, is all that remains of it. The Eskimo dialects are better known. Those of Labrador have been recorded by German missionaries, those of Alaska by American missionaries, while the dialect of Baffins Land and of western Labrador has been reduced to writing by the energy of Rev. E. J. Peck, a missionary of the Church of England. Of the Mackenzie River dialect, we have some incomplete records by Father E. Petitot.

There are, however, hardly any native texts from this whole area.

Notwithstanding the large dictionary published by Mr. Petitot and the thorough investigations of Father Morice, our knowledge of the Tinneh or Athapaskan, is still very deficient. It seems almost impossible, even at the present day, to give an exact enumeration of Athapaskan dialects. Their language is also so complicated and so peculiar in its structure that we ought to have texts of their traditions and tales relating to the events of Indian life, in order to get a clearer insight into this subject. A few of these texts were recorded by Mr. Petitot in his *Traditions du Canada Nord-Ouest*, but not enough to serve our purpose.

Better known are the Algonquin dialects of the central area, a number of dictionaries and grammars of Ojibway and Cree having been published. Here we also have the beginning, at least, of a collection of native literature in a series of texts collected by Dr. William Jones, under the auspices of the Carnegie Institution. For the eastern Algonquin dialects, the studies of Rand and of Professor Prince mark a fair beginning.

I will only mention here that the linguistic study of the Iroquois is being carried on by the Bureau of Ethnology in Washington.

A great number of important problems await solution in the far west. For the Kootenay we have only the brief studies of Professor Chamberlain, whose dictionary and text, however, remain unpublished. Our knowledge of the Canadian Salish is exceedingly meagre. Brief grammatical sketches have been published by Mr. Hill-Trout and by myself, in the reports of the British Association for the Advancement of Science; but these are not more than a meagre beginning of a study which will require the whole energy of several men. There are in all in the province of British Columbia about ten Salish dialects that require thorough study; but up to this time only the surface of this problem has been touched. Not less difficult are the problems of the coast. While the Haida, thanks to the studies of Dr. John R. Swanton, may be said to be well known, the Tsimshian, the Nootka, and the northern Kwakiutl dialects still remain to be studied; for the southern Kwakiutl, the texts,

grammar and dictionary collected by me give a fair amount of material.

The Ethnological problems of the Dominion that remain to be solved are numerous, and offer great interest from a theoretical, as well as from an historical, point of view. Both archælogical and ethnological investigations are needed to clear up the old distribution of tribes. I pointed out before that there is clear evidence of a change of type in some parts of Canada. We also know, from historical evidence, that there must have been a long continued movement of tribes towards the northwest, beginning at the Great Lakes, and that at the same time other tribes moved towards the open prairies from the woodlands stretching westward across the country from Hudson Bay. Just what tribes were concerned in these movements and how the various cultures were carried from one point to another is not well known. There is little doubt, however, that the central Algonquin, embracing at the present time the Cree and Ojibway, were originally located much farther to the east, and that parts of the Cree not only displaced the southern Athapaskan tribes, but also migrated southward, displacing the tribes which before their advent occupied the area south of the Great Lakes. In these migrations were probably also concerned the Blackfeet, who are at present a prairie tribe, but who first, as Grinnell has pointed out, had their home in the Saskatchewan region. Since we also know that the Cheyenne, one of the prairie tribes of Algonquin stock, which differ very much in language from the central Algonquin, had their older home near the Mississippi River, we are led to the conclusion that the Algonquin were originally an eastern American stock, whose distribution westward is of quite recent origin.

In further pursuit of this question, the ancient relation of the Algonquin to the Athapascan becomes of fundamental importance; and in this inquiry we need a much fuller knowledge of the mode of life, social organization, customs and beliefs of the tribes inhabiting the west coast of Hudson Bay than what we possess at the present time. The Algonquin problem is also not by any means clear in the most eastern portion of the Dominion. A comparison of the languages of the Micmac and their western neighbors shows that there must have been a very

old division between the tribes of the north Atlantic coast and those of the interior. Unfortunately, the old culture of the Micmac is not well known. The culture of the hunting and fishing tribes of the Algonquin, who make up the bulk of the Algonquin population of Canada, are characterized by a peculiar group of ideas and ceremonials, which differ from those of the plains Indians, which, however, has spread to the southern Tinneh as well as to the Siouan tribes who come into contact with the central Algonquin on the shores of Lake Michigan. On the other hand, some of the most western divisions of the central Algonquin have lost much of this type of culture and have adopted that of the plains Indians. In how far the Micmac participated in this culture, or in how far they had elements of their own or affiliated with the culture of the more southern parts of the Atlantic coast is not known.

The ethnology of the Mackenzie River region may be said to be one great gap; and we have here one of the problems needing the most urgent attention. The people of this area have been for a long time under the influence of the Hudson Bay Company and of missions; and for this reason information on the old culture is vanishing with great rapidity, particularly since, as it would seem, the old ideas of the people were, comparatively speaking, simple.

From what little we know, it appears clearly that the Tinneh tribes, probably on account of the simplicity of their old culture, have been exceedingly receptive, having adopted the culture of their neighbors almost wherever they come into close contact with them. Thus the British Columbia Tinneh are partly influenced by their Salish neighbors, partly by the coast tribes, and in Alaska by the neighboring Eskimo; while the Sarcee have adopted the culture of the Blackfeet, with whom they live. In the same way, the Chippewayan have adopted many phases of the culture of the neighboring Cree. Furthermore, the mythology of the Mackenzie basin shows that the Tinneh have carried elements of myths from the Pacific coast to the Eskimo, or from the Eskimo to the Pacific coast. It is therefore evident that the oldest form of culture of this district must be looked for in the heart of the Mackenzie basin, and unfortunately these tribes are the ones of which we know least. The data contained

in Petitot's dictionaries and in his descriptive books, the scanty material collected by Russell, and that contained in the books of early travellers lead us to believe that we have to look here for one of the important types of American culture, which was probably related to the simple type of culture of the western plateaus before these were influenced by the culture of the Plains Indians. Taking the whole problem of American ethnology, it is perhaps not saying too much if we state that the determination of this type of culture is one of the fields of inquiry most urgently needing investigation.

Related to this problem is the question of the ancient distribution of pottery. This art was never practised on the Pacific coast, except on the shores of Behring Sea, to which Asiatic influence extended. Remains of pottery are, however, found all through southeastern Canada. The extent of the art westward and northward, presents an important phase of the general problem here touched upon.

All through North America the problems relating to distribution of tribes are much more difficult on the Pacific coast than they are on the eastern side of the continent, owing to the great irregularity of distribution of tribes and to their multiplicity. While we are not inclined to lay great stress upon the question which is so often asked, " Where do these tribes come from ? " since this only puts back the present problem to remoter times, the historical questions involved and the theoretical questions relating to the development of the multiplicity of types of culture, cannot be denied to be of great interest.

The type of culture which has developed on the North Pacific coast differs in many respects from all the others found in Canada and in other parts of North America. The investigations of the last ten years have shed considerable light upon the share that the various tribes have had in the development of this culture ; and we have also been able to trace its influence over considerable parts of our continent and to show that transmission of culture between Siberia and northwestern America has taken place.

Notwithstanding the progress made in regard to these questions, many problems remain to be solved. I will mention here only two, that seem to be most important. One is the

relation of the Tsimshian of northern British Columbia to their neighbors. I have shown that probably the Tsimshian are, comparatively speaking, new arrivals on the Pacific coast. In this opinion, Dr. Swanton, whose investigations on the Haida and Tlingit have shed a flood of light upon the early history of northern British Columbia and southern Alaska, concurs. The indications that the Tsimshian originally participated in the southern plateau culture are strong; but the evidence in regard to these points is insufficient.

The second problem to which I desire to refer relates to the Aleutian Islands. Although politically these are outside of the district here considered, Alaska and the adjoining islands are so intimately associated with the Dominion of Canada that they cannot be disregarded here. Physically and culturally, the Aleutians differ fundamentally from the Eskimo, with whom they are related linguistically. It has been claimed that in the shell-heaps of these islands a regular succession of cultural forms can be traced. Judging from the evidence of other shell-heaps, it would seem to me that a re-examination of this question is desirable, and that it should be taken up in connection with a discussion of the ethnographical position of the Aleutians.

Further south, the problem offered by the Salish tribes is similar in character to the one discussed before in relation to the Tinneh. The Salish have proved to be receptive wherever they have come into contact with tribes of a different type of culture. The reason is probably also to be looked for in the simplicity of their older culture. Our information in regard to this point is fuller than the one relating to the Tinneh of the Mackenzie basin, and we are principally indebted to Mr. James Teit for full descriptions of the culture of the Salish tribes of the interior. The archæological researches of Mr. Harlan I. Smith have proved beyond doubt that the culture of the Salish of the interior spread at one time across the mountains as far west as Vancouver Island; and probably the migrations which took place here, together with the gradual spread of the culture of northern British Columbia southward, are the causes of the peculiarly confusing ethnographical conditions which prevailed in this area.

The numerous phenomena of assimilation and differentiation to which I have referred here offer many points of theoretical interest. The strong ceremonial tendency of many of the American tribes has led to complicated religious and social phenomena in many parts of the Dominion. The totemic organization of the tribes of the north Pacific coast and the similar organization of the Algonquin and Iroquois tribes of the east, as compared to the great simplicity of social forms prevailing in the rest of the country, have been a subject of long-continued theoretical discussion ; and I believe it is safe to say that the conclusions that have been drawn up to this time cannot be considered as final.

Similar problems are encountered in the study of religious forms and of ritualistic societies. It seems fairly evident that either a similar bent of mind or perhaps a similar underlying and much older culture have led to similar forms in many parts of our continent. The societies of the North Pacific coast are in many respects analogous to those of the Plains Indians, and also to those of the Pueblos, notwithstanding their far-reaching differences in detail.

It is, of course, not possible, in the course of my brief remarks, to enter into the more detailed problems to be solved in Canada. I wish to point out only one more important problem to which I have had occasion to call attention from time to time and which seems to me one of the most important problems to be treated on our continent. When we try to generalize as much as possible, disregarding differences in detail and rather emphasizing points of contrast between groups of tribes, we find that the linguistic stocks which are based on lexicographic material may be arranged in groups. If we thus disregard lexicographic material and class languages in morphological groups, a number of groups stand out clearly inside of the limits of Canada. The Eskimo appear as a group by themselves ; the Athapaskan or Tinneh appear related to the Tlingit of Alaska and to the Haida ; the Tsimshian represent an isolated group ; the Salish and Wakashan appear as closely related and perhaps more distantly related to the Algonquin ; the Kootenay takes its place with the Shoshone group ; while the Iroquois appears in its type as distantly associated with the same group.

I am fully aware that this morphological classification is in

many respects difficult to define, and that it would be venturesome in the present state of our knowledge to claim that these morphological groups have a close generic relationship ; still, there must be an underlying historical cause for the similarities which certainly exist. Whether these similarities are due to a breaking up of an older language under the influence of the amalgamation with another language ; whether deep-reaching phonetical changes have modified the lexicographic material in such a way that it can no longer be recognized ; or whether there has been an adaptation of different languages to similar morphological forms, I do not venture to decide at the present time. But however this may be, the similarities must be due to historical contact which existed in times long gone by. It seems to my mind that if this grouping is followed up by a detailed study of the morphology of the various languages, and if its significance can be cleared up, — as it certainly will be by the thorough study of related languages, such as the languages constituting the Athapaskan and Salish stocks ; and if the results of these studies are interpreted from an historical point of view, we shall find a number of larger groups which will undoubtedly throw much light upon the distribution and development of the ethnological phenomena which up to the present time baffle us.

PRINCIPES DE GOUVERNEMENT

CHEZ LES INDIENS DU CANADA

PAR J.-EDMOND ROY
Docteur ès lettres, membre de la Société Royale du Canada

I

Diverses formes de gouvernement chez les Esquimaux, les Abénaquis, les Hurons, les Iroquois et les Natchez. — Influence des vieillards dans les conseils. — Des capitaines de guerre. — Des castes nobles héréditaires chez certaines tribus.

Quand les Espagnols débarquèrent pour la première fois sur la côte du golfe du Mexique, ils y trouvèrent en plein épanouissement le royaume et la civilisation aztèque.

Une autre civilisation non moins belle se développait presque en même temps dans l'Amérique du sud chez les Incas ; leur royaume, dont l'organisation fut basée sur une sorte de communisme autoritaire, comprenait tout l'espace occupé actuellement par le Pérou, l'Equateur, la Bolivie et une partie du Chili et de la République Argentine.

Dans l'Amérique du Nord, avant l'arrivée des Européens, existait aussi un peuple civilisé, qui a reçu le nom de *Mound Builders*, c'est-à-dire de constructeurs de *Mounds* ou *Tumulus*. Comme l'on sait, ces *Mounds* sont des monticules artificiels de terre, de formes et de dimensions très diverses. La plus grande partie de ces constructions se rencontrent dans les vallées d'Ohio, de Mississipi et de Missouri. Leur nombre diminue à mesure que l'on s'approche de l'océan Atlantique. Rares au delà des Montagnes Rocheuses, ils le sont encore plus dans l'Amérique anglaise.

Les *Mound Builders* semblent avoir été une population agricole, qui connaissait déjà l'irrigation articielle. Ils devaient avoir un culte et peut-être une croyance dans la survivance de

l'âme, car ils brûlaient leurs morts ou les enterraient dans des tombeaux avec des objets leur appartenant.

Ces peuples furent graduellement repoussés par une invasion ennemie venue du Nord.

Les Indiens d'Amérique que rencontrèrent Cartier, Champlain et les premiers missionnaires européens, étaient-ils les descendants de ces peuplades envahissantes du Nord? Nous n'avons aucune donnée exacte pour répondre à cette question. Aussi, jusqu'à nos jours, les Peaux-Rouges ont-ils toujours été appelés les aborigènes, parce que nous ne leur connaissons pas d'autre pays d'origine.

Lorsque Cartier pénétra pour la première fois dans le golfe St-Laurent, il fut d'abord en contact avec les Esquimaux qui occupaient, alors comme aujourd'hui, le littoral de l'Océan Glacial et le Labrador. Ce peuple hyperboréen, qui diffère tant du reste des Américains, ne mérite pas cependant la description fantastique qu'en fit Cartier. Tel il était alors, tel il est encore aujourd'hui. Il vit de chasse et de pêche; il n'a aucune religion, ni constitution sociale; il n'a pas de chefs non plus. Chaque famille ou village se gouverne lui-même comme il peut.

Ces sauvages hideux et effarés, qui errent dans les solitudes glaciaires, à la réverbération des neiges éternelles, à la lueur des aurores boréales, dans un pays désolé, où la nourriture est rare au point que toute agglomération humaine un peu dense est impossible en raison des obstacles que la nature y oppose, se passent de l'organisation politique.

Les causes les plus efficaces du groupement social sont d'abord la défense contre l'ennemi, hommes et bêtes sauvages, ou le besoin de nourriture. Mais la guerre est extrêmement rare chez ces peuplades. Le seul stimulant de la vie sociale chez les Esquimaux est le besoin de nourriture.

La chasse, par exemple, est singulièrement facilitée par la collaboration de plusieurs chasseurs qui peuvent tuer plus, en moins de temps, qu'un seul pourrait le faire. La société chez les Esquimaux ne dépasse pas ce degré. C'est le véritable état d'anarchie où la coopération sociale résulte de la volonté spontanée des membres du groupe et n'est réglée que par leur caprice du moment. Ainsi donc, chez les Esquimaux: absence de chef, de maître, d'autorité; ni contrainte, ni discipline imposée, ni

gouvernement, ni état, ni pouvoir, aussi bien dans l'ordre économique que dans l'ordre politique. Ce sont les deux vers fameux de Diderot mis en pratique dans toute leur vigueur :

> La nature n'a fait ni serviteurs, ni maîtres.
> Je ne veux donner, ni recevoir des lois.

Les Esquimaux sont un cas exceptionel sur la terre d'Amérique et ils n'y forment qu'un groupe infime.

La plus puissante nation parmi les Peaux-Rouges au moment de la découverte du Canada, celle que l'on peut appeler, du moins au point de vue anthropologique, la race type, était celle des Algonquins. Au temps de Champlain, elle s'étendait du Cap Hatteras et de l'Atlantique au Mississipi et à la Rivière Rouge, sur les bords du Saint-Laurent et sur ceux du Churchill. A l'extrême est, sur les rives du Labrador et dans la vallée du lac St-Jean, c'étaient d'abord les Naskapis et les Montagnais ; sur les plages de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et du Maine, les Micmacs, les Etchemins et les Abénakis : dans la Nouvelle Angleterre, les Massachusetts, les Narrangasetts et les Mohicans, poétisés par Cooper. Ils s'étendaient jusqu'à la Caroline du Nord et au 34° degré de latitude.

Au nord, nous voyons encore les Cristinaux, les Cris (grands lacs) les Outaouais (Algonquins proprement dits) les Chippeouais (lac Supérieur). A l'extrême ouest enfin, les Miamis, les Renards, les Pieds-Noirs (Saskatchewan).

Cette race qui comptait encore 250,000 âmes au XVII[e] siècle était d'humeur essentiellement nomade. Les Montagnais, par exemple, ne restaient pas à la même place plus de deux ou trois mois. A peine donnaient-ils des noms à leurs villages éphémères.

Les contrées où la vie nomade s'est établie et perpétuée depuis des milliers d'années, au point de s'enraciner dans le caractère des habitants, donnent difficilement naissance à des gouvernements solidement organisés.

Le P. Jésuite Biard a plus particulièrement étudié la police et le gouvernement chez un groupe de la famille algonquine : celui des Souriquois qui comprenait les Micmacs et les Abénaquis. Ce qui ressort de ses écrits, c'est que l'individualisme domine encore chez la famille algonquine, mais il a une tendance

marquée à se fondre dans le gouvernement patriarcal du chef de famille.

Ces sauvages ne possèdent pas de biens, dit-il, ils sont errants et vagabonds, ils ignorent ce qu'est l'ordre et le régime de la communauté. Chaque homme est son propre maître et son propre protecteur, et il fait ce que sa fantaisie lui ordonne de faire. Il n'y a parmi eux, ni lois, ni magistrats, ni prison, ni gibet. Ces nomades pourtant aiment la justice et détestent la violence et le vol. *Juris amantos, ac vim latrocinium perosi. Quod sanè mirum est in hominibus, qui lege ac magistrato carent. Sui enim quisque dominus est ac vindex.*

Cependant, les Souriquois, ou pour mieux dire les Micmacs et les Abénaquis, sont réunis en agglomérations plus ou moins nombreuses, ils se groupent pour vivre ensemble. Ces groupements impliquent-ils seulement la juxtaposition d'une certaine quantité d'individus, sans lien ni cohésion, ou encore faut-il y chercher une coopération quelconque ?

La société n'existe que du jour où les hommes réunis combinent leurs efforts pour l'entretien ou la défense de leur existence. Elle repose sur la conviction que chacun d'eux a que, dans cette situation, il peut mieux satisfaire ses désirs que s'il agissait isolément. La coopération est à la fois le but poursuivi par les membres de la société et la cause de la réunion. L'homme est un animal sociable, a dit Aristote, mais encore faut-il que cette société lui rapporte quelque chose, car autrement il vivrait à l'état d'isolement comme la plupart des animaux.

Chez les Micmacs, les Abénaquis, les Montagnais (les Algonquins, en général) la coopération est encore d'ordre spontanée. Elle s'effectue, sans grande préméditation, durant la poursuite de fins d'un caractère privé. Cette coopération spontanée résulte des besoins particuliers de chacun : nécessité des échanges des produits ou des denrées nécessaires à la vie.

La coopération implique presque nécessairement une organisation. Or, celle des Souriquois (Micmacs et Abénaquis) est encore des plus rudimentaire. C'est la famille qui en est la base. Il y a le Sagamo, dit Biard, qui est l'aîné de quelque puissante famille, qui par conséquent, aussi, en est le chef et conducteur. Tous les jeunes gens de la famille sont à sa table et à sa suite. Aussi, est-ce lui qui entretient les chiens de chasse, les canots

qui doivent servir aux voyages, ramasser les provisions pour les mauvais temps. Les jeunes gens font sous lui leur apprentissage, et ils sont incapables de rien avoir avant que d'être mariés. Tout ce que les garçons acquièrent appartient au Sagamo. Se marient-ils, ils demeurent encore avec lui, et lui donnent une part de leur chasse. Il y a de ces Sagamos, dans les principales bourgades. Ils s'assemblent et se consultent pour la paix, la guerre, les traités. Il n'y a qu'eux cependant qui aient voix au chapitre. Comme l'on sait, le plus fameux et le plus illustre de ces Sagamos fut Membertou, l'ami de Champlain.

Nous croyons en avoir dit suffisamment pour fixer les grands traits de l'organisme politique chez les tribus rattachées à la grande famille algonquine. Le Sagamo, qui exerce la fonction directrice et régulatrice, n'est à la vérité qu'un chef de famille ou de clan si vous l'aimez mieux, dont la juridiction est limitée et qui n'est obéi que par l'affection que lui portent les siens. C'est encore une fois le gouvernement patriarcal dans toute la vigueur du mot, c'est celui qui domine sur plus de la moitié de l'Amérique du Nord. Ici le lien politique se confond avec celui de la famille. Plus les liens familiaux sont solides, plus augmente la cohésion sociale.

Montons maintenant un degré de plus dans l'échelle sociale américaine.

Au milieu de l'ancienne population algonquine, il y avait une enclave formée par les Iroquois et les Hurons. Ces deux nations sont établies presque en face l'une de l'autre sur les bords des grands lacs. Toutes deux cultivent la terre et vivent dans des bourgades à l'état sédentaire. Ce n'est pas la vie isolée de l'Esquimau à travers les glaces éternelles de la région polaire, ce n'est pas non plus la course nomade de l'Algonquin-Nemrod, cependant, tout agriculteurs qu'ils sont, le sol qu'ils cultivent ne leur appartient pas.

Nous voici en présence d'une véritable communauté agraire. En mourant, un chef de famille peut bien donner à ses amis ou à ses parents les richesses mobilières qu'il a amassées, mais le champ qu'il a labouré n'est pas sa propriété, mais celle de tous. Nous devons faire exception cependant pour les opérations de commerce. Celui-là est censé maître d'une région propre à la

traite qui en fait la première découverte. Les enfants entrent dans les droits de leurs parents à cet égard.

Nous avons montré chez les Algonquins le gouvernement de la famille né de la coopération spontanée résultant des besoins particulier de chacun, mais chez les Hurons et les Iroquois il y a aussi une coopération consciencieusement instituée qui suppose des fins d'intérêt public reconnues nettement. Dans cette coopération d'espèce nouvelle, le caractère collectif de l'action est plus marquée, la personnalité de l'individu s'atténue.

Le P. Brébeuf, qui a étudié plus particulièrement le gouvernement et la police des Hurons, proteste contre ceux qui ont voulu les réduire à la condition des bêtes. Ces peuples ont quelqu'espèce de vie politique et civile, dit-il.

Nous ne pouvons ici entrer dans des détails, mais qu'il nous suffise de dire que nous trouvons dès l'origine, chez les Hurons, les principaux éléments d'une forme gouvernementale. Cette organisation sociale ou politique est moins rudimentaire qu'on ne serait porté à le croire. Chaque village a son conseil composé d'anciens. Ces anciens se réunissent presque tous les jours. Chacun a le droit d'y dire son avis. Quand les intérêts de la nation le requièrent il y a une réunion générale de tous les conseils de chaque bourgade. C'est une grande assemblée délibérative où tous les délégués délibèrent, et votent. C'est la majorité qui l'emporte. Les relations nous ont rapporté quelques unes des harangues prononcées dans ces grandes assises. Vraiment, le Huron parlait éloquemment parfois. Nos recueils littéraires nous ont donné quelques exemples de ces discours comme des chefs-d'œuvre d'éloquence. Nous voudrions y voir inscrite cette apostrophe d'un ancien à un chef qui disputait une question de préséance au moment où l'ennemi était aux portes de la bourgade :

" Ne parlons pas maintenant de ces choses, ce n'en est pas la saison ; voilà l'ennemi qui va nous assiéger, il est question de nous armer et de fortifier unanimement nos palissades, et non pas de disputer des rangs. "

N'est-ce pas que cette réponse vaut bien la célèbre apostrophe de Mirabeau : " Vous délibérez, et la banqueroute est à nos portes. "

L'autorité dans chaque bourgade était représentée par des

chefs que l'on appelait Sachems chez les Iroquois, Capitaines chez les Hurons.

Ces chefs arrivaient à ce degré d'honneur, partie par succession, partie par élection ; leurs enfants ne leur succèdent pas d'ordinaire, mais bien leurs neveux et leurs petits-fils.

Et ceux-ci encore doivent ils avoir les qualités convenables, et être acceptés par tout le pays.

Une particularité remarquable, c'est que les chefs n'ont pas le droit de procéder auprès de leurs administrés par voie de commandement. Le sauvage huron ne veut pas obéir par force. Ce n'est pas un maître qu'il se donne, mais un chef, devançant en cela la théorie émise par Rousseau dans son Contrat social. Le chef doit donc prier, supplier, convaincre par des arguments s'il veut obtenir adhésion. Il y en a, cependant, qui savaient se faire obéir, soit par leur esprit, soit par d'autres qualités qui les rendaient considérables dans le pays.

Disons toutefois que l'indépendance de chacun est restreinte par l'opinion des autres. Il y a, chez le Huron, c'est certain, une sorte d'autorité exercée par l'opinion publique, par le sentiment collectif des membres du groupe. C'est le fondement psychologique de leur gouvernement comme celui de tous les gouvernements contemporains. Chez le Huron, comme encore de nos jours, les décisions sont dues à l'influence prépondérante exercée par un ou plusieurs hommes d'une force et d'une adresse supérieure et regardée comme telle.

Dans cette société primitive on procède comme aujourd'hui : consultation générale des membres de la société, décision indiquée par quelques-uns. C'est une opération consciente. Elle ne dépend plus uniquement du libre choix. Il se peut fort bien qu'elle soit en désaccord avec le désir de quelques-uns, mais l'intérêt privé doit se sacrifier à l'intérêt collectif. La société n'existe réellement que lorsque ce conflit apparaît, révélant des intérêts sociaux, une vie sociale, qui sont autre chose que les intérêts et la vie de chacun de ses membres.

Les chefs élus n'en deviennent pas plus grands pour cela que leurs administrés. L'égalité la plus parfaite règne entre eux. Le seul privilège qu'ils ont, c'est d'avoir la meilleure part dans les festins. Cependant, s'il faut en croire le P. Brébeuf, il se passait des cabales et des intrigues afin d'obtenir l'influence

des chefs. Si quelqu'un, soit étranger, soit citoyen, veut obtenir quelque chose du pays, dit-il, la coutume est de *graisser les mains* des principaux capitaines, au branle desquels tout se remue.

Le simple soupçon de ces présents secrets, continue le Père, entraînaient de grands débats, non pas tant pour le désir du bien public que pour le regret de n'être pas de la partie.

Chez les Iroquois, le peuple le plus politique qui fut jamais chez les Peaux-Rouges, l'organisation civile était encore plus parfaite que chez les Hurons. La solidarité y est beaucoup plus grande. Il y a là des agents qui mâtent les volontés individuelles, ou pour parler plus exactement, qui gouvernent les individus par des motifs qui les empêchent d'agir comme ils agiraient spontanément.

Chez le Huron, on parvient à imposer une contrainte aux volontés individuelles par la volonté combinée du groupe entier, mais chez l'Iroquois on l'impose d'une façon plus définie par la volonté d'une autorité régulatrice que le groupe tire de lui-même. Nous apercevons plus clairement chez ce dernier le gouvernement des classes. Sa société est plus homogène. Il y a même chez les Iroquois, une noblesse héréditaire à laquelle prenaient part les femmes de vieilles souches. On sait le rôle qu'ont joué dans les conseils iroquois les nobles femmes qu'on appelait " Oyanders ".

L'organisation politique supérieure des Iroquois devait définitivement leur assurer la prépondérance. On les verra faire la guerre aux nations voisines pour s'en incorporer les éléments, terres cultivées, esclaves, même les annexer entièrement, de telle sorte qu'après plusieurs annexions de ce genre ils constitueront une société plus étendue reliée par une organisation plus centralisée. Les Iroquois se confédèreront, et deviendront la terreur non seulement de leurs voisins aborigènes, mais encore des Européens. L'histoire de la nation iroquoise est en partie l'histoire de sa croissance aux dépens d'autres tribus qui ont succombé dans leur lutte pour l'existence.

Nous sommes partis de l'extrême nord avec l'anarchie chez les Esquimaux. Pénétrant dans la grande vallée du St-Laurent, nous avons rencontré tour à tour chez les Algonquins le gouvernement patriarcal, chez les Hurons une république modérée

élective où tous les citoyens sont égaux, chez les Iroquois une république autoritaire déjà gouvernée par des castes nobles.

Si nous descendons maintenant le Mississipi, nous y verrons les Natchez immortalisés par Chateaubriand, la seule nation dans l'Amérique du Nord où l'on vit alors un gouvernement absolu ayant à sa tête un chef qui ne connaissait rien au dessus de lui, qui se faisait appeler le frère du soleil et qui avait droit de vie et de mort sur ses sujets. C'est ainsi qu'en avançant vers les pays baignés du soleil où la vie est facile, et les peuples indolents et dédaigneux du travail, on trouve la liberté enchaînée et l'homme redevenu à l'état d'ilote.

II

Y avait-il des lois chez les Indiens ? Comment s'exerçait la justice. — Des sanctions données aux lois.

Chez les aborigènes nomades qui vivaient dans la vallée du Saint-Laurent à l'époque de l'occupation française, nous venons de voir que l'on peut dégager les formes rudimentaires d'un mécanisme très simple qui exerçait dans cette société la fonction directrice. C'est l'embryon d'une société communiste. Mais il ne faut pas aller plus loin que cela. La règle brutale est celle-ci : A chacun ses besoins. Et tous sont abandonnés à l'impulsion de l'égoïsme naturel.

Forcés de se défendre contre leurs ennemis, ils coopèrent et s'unissent intimement dans cette lutte. Mais cette union, toute occasionnelle et momentanée, ne survit pas à la cause. Pour diriger leurs actes collectifs, ils se sont pliés sous le joug des chefs, mais une fois le danger commun passé, ils reprennent leur liberté. Ce sont des agrégats qui disparaissent, ou persistent suivant le cas. Les hordes se groupent aux tribus, les tribus se fédèrent en cantons, mais il n'y a rien de stable dans cette cohésion. Le sauvage nomade passe aisément d'une bande à une autre, à son caprice. Personne ne peut exercer sur lui une contrainte capable de l'empêcher. C'est parce qu'il ne peut vivre isolé qu'il cherche la protection sociale aussi bien à droite qu'à gauche.

L'idée d'obéir à un homme est si peu naturelle au sauvage

qu'il la trouve ridicule et qu'il s'en moque en toute occasion. Et, comme le soi-disant gouvernement qu'il subit quelquefois en temps de guerre n'est pas une personnalité morale, une entité distincte de la nation, mais qu'il se confond avec elle, il va sans dire que lorsque la paix est rétablie, le lien politique disparaît pour faire place à celui de la famille.

Le groupe familial est donc chez le sauvage nomade un gouvernement au petit pied. Et s'il n'y a chez ces races, ainsi que nous le répètent à satiété les missionnaires dans leurs mémoires, ni lois, ni police, ni charges, ni dignités, il y a, en revanche, le chef de famille. Celui-ci, cependant, n'exerce pas l'autorité proprement dite. Il n'a pas, pour nous servir de l'expression du Père Bressani, la *Vim coactivam*. Il représente le passé, les traditions, le prestige des ancêtres dont il continue la lignée. De lui, on prendra des conseils, mais non des ordres. Il obtiendra par l'exhortation et la persuasion ce qu'il ne pourrait obtenir autrement. Le chef, entouré des anciens, rappellera les vieilles coutumes et demandera à la jeunesse ardente de les respecter et de ne pas faire frémir les os de ceux qui dorment dans les grands pays de chasse, de l'autre côté du soleil. Et l'on se laissera persuader par ces paroles tombées des lèvres du chef de famille, car la vie du sauvage, impatient du joug, se règle presque toujours par ces vieilles coutumes, défenses ou privilèges souvent bien absurdes. C'est ainsi qu'au lieu de jouir d'une liberté personnelle complète, comme on pourrait le croire au premier abord, le sauvage se laisse mener par des songes qui constituent parfois une tyrannie épouvantable.

Ces peuples, si réfractaires à toute autorité et à toute organisation, avaient cependant un profond sentiment de justice, mais il serait inutile de vouloir chercher chez eux un appareil judiciaire quelconque. Chacun y vengeait soigneusement ses torts avec l'appui de ses proches. C'est le droit du plus fort. Ainsi, on reprendra au voleur tout ce qu'il a volé, et pour le punir on lui enlèvera tout ce qui lui appartient : haches, chaudières, provisions, vêtements, et on le laissera nu comme ver, lui, sa femme et ses enfants.

Les Hurons, cependant, avaient établi au sujet du vol, certaines règles qu'il est bon de rappeler ici, car les monuments

de législation qui nous ont été laissés sur les anciennes tribus canadiennes, sont assez rares.

Tout objet perdu ou égaré, retrouvé par qui que ce soit, est la propriété de l'inventeur. Il n'y a vol que lorsque l'objet est pris dans la cabane. Celui qui a été volé et qui trouve sa propriété entre les mains d'un tiers, n'a pas le droit de s'en emparer, mais il doit d'abord interroger le détenteur. Qui vous a donné cela dit-il ? Si la personne interrogée ne peut répondre immédiatement, elle est convaincue du vol. Si elle répond qu'elle a reçu cet objet d'un tiers, elle doit donner le nom.

Alors la victime du vol va trouver la personne indiquée, et elle poursuit son enquête jusqu'à ce qu'elle trouve quelqu'un qui ne puisse indiquer la source de sa propriété.

Chez les sauvages, le meurtrier n'est pas puni de mort. Les parents du défunt s'adressent à tout le village, et ce dernier doit compenser par des présents la perte que la famille a subie. C'est le public qui donne satisfaction pour les crimes de l'individu. Le meurtre a rejailli sur la communauté, c'est elle qui paye. En un mot, le crime seul est puni et non le criminel. Chacun paye sa part de dédommagement, sans y être obligé, mais il est convenu que l'on doit supporter également les fardeaux publics dans l'intérêt de la communauté.

Chez les Hurons, c'était l'habitude de donner trente présents pour un homme assassiné et quarante pour une femme. La femme, disaient-ils, ne peut se défendre et sa faiblesse doit être protégée. Du reste, c'est elle qui peuple le pays, et sa vie est plus précieuse à la communauté. La pénalité était plus forte lorsqu'il s'agissait du meurtre d'un étranger, parce qu'alors on pouvait craindre que le commerce n'en fût affecté ou que la guerre se déclarât.

Si les parents du mort se vengeaient en tuant le meurtrier, ils devaient, à leur tour, faire des présents au village auquel appartenait ce dernier.

Le missionnaire du Perron (1638) a posé la règle qui domine la justice du sauvage. C'est celle-ci : Tous les torts doivent se satisfaire par des présents. A part cela, les particuliers ne sont assujettis à aucune loi.

III

Propriété du sol. — De la communauté. — Territoires de chasse et champs de culture.

Le baron de Lahontan dit, dans ses dialogues d'Adario, que les sauvages du Canada ne savaient pas la distinction entre le tien et le mien, c'est à dire qu'ils ignoraient toute notion de propriété. C'est là une de ces nombreuses exagérations du fameux voyageur basque qu'il importe de relever.

Sans doute que pour ces peuples qui vivaient de chasse et de pêche, le territoire occupé par eux n'avait de valeur que comme lieu de recherche de la nourriture. Cependant, si, pour eux, comme dans la plupart des sociétés pastorales, le sol n'était pas l'objet d'une appropriation personnelle, il était du moins une propriété collective. Tous y avaient une part égale et indivise. Chacun avait le droit d'y faire la chasse ou la pêche, d'en tirer sa subsistance, pourvu qu'il ne fît pas de tort à son voisin et que cela fut dans les limites qui lui avaient été assignées.

Il faut admettre toutefois que la forme de la propriété individuelle avec laquelle nous sommes familiarisés, qui a dominé et qui domine encore dans tous les pays civilisés, avec seulement des variations sans importance, fut toujours ignorée des sauvages nomades. Chez nous, la propriété, c'est le droit de jouir et de disposer de la chose qui nous appartient de la manière la plus absolue. C'est le *Jus fruendi, utendi et abutendi* des Romains, entraînant avec lui le droit de disposer après la mort. Il ne faut pas prêter aux sauvages de ces idées abstraites. Il use et abuse du bien qui lui tombe sous la main, non pas parce qu'il lui appartient, mais parce qu'il y trouve sa satisfaction ou sa jouissance immédiate. Il ne songera jamais à mettre ce bien en valeur pour augmenter son avoir ou à le conserver pour ceux qui viendront après lui. Pour le sauvage, le fonds de la terre, par exemple, si passionément convoité par le paysan, ne dit rlen. Il n'y voit que la forêt qui y pousse, la forêt où il peut tuer des fauves, tailler des flèches et des avirons, fabriquer des canots. Il n'a jamais songé à tenir par lui-même une parcelle du sol, ou à le faire tenir par un autre en son nom. Je parle là du nomade.

Aussi, quand les premiers Français vinrent habiter les bords du Saint-Laurent, ils n'achetèrent pas des sauvages les terres qu'ils se proposaient de coloniser, et ceux-ci ne firent aucune réclamation. Il n'y a rien dans notre histoire qui ressemble à ces traités que conclurent les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre avec les indigènes de ces régions.

La vie sédentaire fixant l'homme au sol l'immobilise dans sa tribu. Celle-ci devient une expression géographique. Le sauvage nomade, lui, n'a pas l'idée de la patrie avec le cortège des sentiments qu'elle inspire et des devoirs qu'elle impose. Le coin de terre où il a déposé ses morts, ne le retient pas non plus. Il suivra les fauves dans leurs pérégrinations à travers les bois, ou il descendra au bord des rivières, alors que le poisson donnera. C'est la faim ou la nécessité qui le pousse. Il n'a pas d'attache au sol. S'il garde jalousement le passage des rivières qui conduisent au territoire qu'il occupe, d'une façon si éphémère pourtant, s'il exige un tribut ou droit de passage de ceux qui veulent y pénétrer, c'est que les voyageurs peuvent le troubler dans sa jouissance et il en exige compensation. C'est une règle de droit sauvage bien connue. Les anciennes tribus rhénanes en faisaient autant.

Le territoire de chasse, voilà l'unité géographique qui caractérise l'habitat du nomade canadien. Comment ces territoires furent-ils distribués à l'origine? Dans le roulement des migrations préhistoriques, ils appartinrent sans doute aux premiers occupants. Puis, vinrent les guerres entre voisins — non pas de ces guerres de conquête suscitées dans le seul but de s'emparer du sol — ce dernier n'en valait pas la peine — mais des guerres pour se venger d'une injure reçue, d'un vol, d'un meurtre.

Les frontières de ces territoires sont indécises.

Tantôt elles s'accrochent aux flancs des montagnes, tantôt elles enjambent les vallées, tantôt elles suivent le cours capricieux des fleuves ou des rivières. Comment trouver des points de repère, quand les campements ont si peu de fixité et qu'ils se transportent à des centaines de lieues de distance sans laisser d'autres vestiges de leur passage que quelques troncs d'arbres calcinés, ou des ustensiles, ou des armes fabriquées de matière

périssable que les mousses recouvrent bientôt de leur végétation séculaire?

Ce sont ces marches incessantes des familles errantes à travers les forêts, ce sont ces déplacements successifs des foyers qui rendent si difficiles aujourd'hui la localisation des anciennes tribus qui se partageaient le sol canadien. C'est ce qui explique encore le peu de monuments qu'elles ont laissés et le peu de précision des anciens cartographes.

Chez les nations sédentaires, comme la Huronne ou l'Iroquoise, l'on ne connait pas non plus la propriété individuelle, mais on y relève des traces sûres et certaines du communisme tribal ou encore mieux du communisme agraire. C'est le droit — le même — pour chacun des membres de la tribu ou de la communauté, à occuper temporairement une certaine portion du territoire du groupe. Chaque famille a son champ qu'elle cultive, qu'elle ensemence, où elle récolte. Elle peut y employer tous les autres moyens de production nécessaires à son exploitation privée. Cependant, le fonds de ce champ appartient à la communauté. Et ce que l'usufruitier en a fait sortir, par son industrie, dans certains cas, doit aussi retourner à la masse. C'est ainsi que chaque cabane est obligée de fournir sa part de maïs pour nourrir les orphelins et les vieillards qui sont incapables de travailler. D'autrefois, on voit les anciens s'assembler pour convenir ensemble de quelque contribution à imposer à la bourgade dans un but d'intérêt public. Par exemple, en 1637, un collier de porcelaine ayant été volé au truchement Etienne Brûlé, chaque habitant du bourg dut payer sa part de restitution. Les Iroquois avaient des nations qui leur payaient tribut, et ce tribut se répartissait également sur chaque habitant du bourg qui y était tenu.

Lorsqu'on a soutenu, pour la première fois, ces dernières années, que les anciennes sociétés, même à l'état agricole, avaient pratiqué très longtemps le régime de l'indivision du sol, qu'elles avaient longtemps cultivé en commun, et qu'elles n'étaient passées au régime de la propriété privée que tardivement et par degrés, cette théorie nouvelle sur les origines du droit de propriété en surprit plusieurs. M. Fustel de Coulanges, pour sa part, prouva dans une série de savantes études que cela était faux historiquement chez les Grecs, les Romains et les Francs.

Mais, pour répondre victorieusement à la nouvelle théorie, encore aurait-il fallu connaître avec exactitude et précision non seulement la Grèce et Rome, mais encore l'Egypte, les vieux Germains et les Slaves, les Tartares et les Arabes.

Posons la question carrément : l'humanité tout à fait primitive et encore à l'état sauvage a-t-elle connu la propriété ? Lorsque les hommes étaient chasseurs ou pasteurs, il était à peine possible que l'idée de la propriété du sol fut conçue par l'esprit.

Il est sûr que, chez les Peaux-Rouges de l'Amérique, nous avons de nombreux monuments pour le prouver, dans le régime d'indivision qui régnait, la terre appartenait à toute la tribu ou à tout le peuple, sans distinction d'individus ni de familles. Pour la mise en pratique de ce régime, deux procédés étaient employés : ou bien, tous cultivaient en commun et se partageaient la récolte suivant le nombre de bras qui avaient travaillé ; ou bien, c'était le sol qui était partagé, soit annuellement, soit à des intervalles périodiques : chacun cultivait son lot et en jouissait, puis on changeait de lot au terme fixé. Dans l'un et l'autre cas, ni l'indivision ni la famille n'assurait un droit de propriété ; la vente de la terre était inconnue ; il n'y avait pas plus d'hérédité qu'il n'y avait de testament. Et, lorsqu'on ne rencontre chez un peuple, ni le testament, ni l'hérédité, ni la vente, et qu'on y voit au contraire un partage périodique du sol et un partage fréquent des récoltes, ce peuple évidemment pratique le régime de la communauté foncière.

IV

Du droit familial. — Mariage. — Etat social de la femme. — Autorité paternelle. — De l'hérédité.

Quelle situation occupe la famille au point de vue de la propriété ou de la transmission des biens chez les nations sédentaires de l'Amérique du nord ? Voici ce que nous savons des Hurons. Ces sauvages ne se mariaient jamais dans la parenté, à quelque degré que ce fut, en ligne directe ou collatérale, mais ils cherchaient toujours de nouvelles alliances. Contrairement à ce qui se passe en France, où un père en mariant sa fille lui

assigne une dot, chez les Hurons, c'est le futur époux qui donne une dot au père de la fille qu'il désire en mariage. Dans notre droit moderne, la femme doit suivre son mari partout où il va habiter. Qui prend mari, prend pays. Chez les Hurons, l'homme va demeurer dans la maison de sa femme et il devient comme un membre de la famille de cette dernière, tout en y restant étranger. Il en est de même chez les Iroquois.

L'enfant prend le nom de sa mère. Il est du clan maternel. L'homme porte le nom de sa mère et c'est par sa sœur que son nom se perpétue ; ses enfants n'ont pas son nom, tandis que ceux de sa sœur l'ont. La filiation maternelle ou utérine est la base du clan, lequel réunit les descendants par les femmes d'un même ancêtre maternel.

Le père n'a pas grand rôle chez les peuples iroquois et hurons, au temps de Charlevoix ; il est presque un étranger pour ses enfants. Les dignités et les successions se transmettent par les femmes. C'est le fils de la sœur qui succède et, à son défaut, le plus proche parent en ligne féminine.

Lafitau, qui a plus particulièrement étudié les mœurs iroquoises, raconte que les mariages se font de cette manière, que l'époux et l'épouse ne sortent point de leur clan pour fonder une famille et une cabane à part. Chacun reste chez soi, et les enfants appartiennent aux familles où ils ont été engendrés ; ils sont censés de la famille et de la cabane de la mère, et non point de celle du mari. Les biens du mari ne vont pas à la cabane de sa femme, à laquelle il est lui-même un étranger.

Parmi les Hurons, les neveux du côté de la sœur succèdent à la charge de leurs oncles, et les petits biens des sauvages se donneront plutôt aux amis du défunt qu'à ses enfants.

La paternité, disent les légistes modernes, est un fait occulte, enveloppé dans le mystère de la conception. Elle n'est et ne sera jamais qu'un acte de confiance. La loi, en cette matière, a suppléé à l'impossibilité d'une démonstration matérielle par une probabilité qu'elle élève au degré d'une présomption juridique, faisant foi dans la généralité des cas, et elle a reproduit la règle du droit romain : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* C'est dans la vertu de l'épouse que le législateur a trouvé une certitude morale irréfragable.

L'exclusion si caractéristique des enfants du mari à sa

succession au bénéfice des enfants de sa sœur que l'on trouve chez les sauvages Hurons et Iroquois, a valu aux femmes de ces derniers, de la part de certains commentateurs, un certificat d'immoralité qui n'est pas justifié.

Ce n'est pas, comme on l'a écrit, parce que les sauvages doutaient de la vertu de leurs femmes, qu'ils léguaient leurs biens aux enfants de leurs sœurs. La raison en est tout autre, et elle est simple. Il suffit de se souvenir que c'est la filiation utérine qui constituait le clan, et que ce sont les enfants nés de la sœur qui perpétuaient le nom des ancêtres (1).

Voilà les quelques formules de droit public et de droit privé, qu'à l'aide des relations des missionnaires et des voyageurs, on peut dégager de la vie sociale et domestique des aborigènes qui habitaient la Nouvelle-France, quand nos ancêtres vinrent s'y établir.

Sans doute que, depuis trois siècles écoulés, les races dont nous venons de parler ont subi bien des évolutions. C'est en parcourant les mémoires que les Pères Oblats publient depuis tantôt cinquante ans, que l'on pourrait le mieux saisir les transformations qui se sont opérées parmi les rejetons de ces grandes races, pour la plupart maintenant disparues. Forme de gouvernement, habitat, relations domestiques : tout a changé dans le concept des enfants des bois sous l'influence de ces ouvriers infatigables. Il ne reste plus, pour bien dire, au milieu de tant de ruines, que le régime de la propriété collective qui soit encore debout.

---

(1) Le plus ancien droit des gens contient des règles qui surprennent d'abord et qui s'éloignent singulièrement du droit des sociétés modernes. Nous venons de voir dans le texte comment se faisait la transmission des biens chez les Hurons et les Iroquois. C'est tout le contraire qui avait lieu chez certaines nations primitives de l'Asie. Là, le patrimoine passait au fils sans que la fille en eût sa part. Si un homme mourait sans enfants, la succession appartenait à son frère et non à sa sœur, aux enfants de son frère et non pas aux enfants de sa sœur.

Ces règles, qui paraissent bizarres à notre esprit, ont eu sans doute leur raison d'être ; jamais le droit n'est affaire de caprice. C'est à l'historien à chercher quel est le principe qui les a engendrées, quelle est la liaison d'idées qui leur a donné naissance.

Les Peaux-Rouges du Canada, soumis à nos lois pénales, ne relèvent pas encore de notre droit civil. Les gouvernements les gardent en tutelle. Et ceux que nos aïeux saluaient du doux nom de *frères*, ne sont encore que des mineurs, incapables de posséder individuellement, ou d'aliéner, ou de jouir dans sa plénitude entière de ce sol dont nous les avons dépouillés.

LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE
ET L'ART MUSICAL

PAR ERNEST GAGNON
Docteur ès lettres, membre de la Société Royale du Canada

A proprement parler, on ne trouve aucune trace d'art musical chez les sauvages de la première période des découvertes américaines. Les " bons accords " des chants brésiliens dont parle Jean de Léry, les " chansons " des Souriquois mentionnées par Marc Lescarbot, et même le chant illinois noté par Jolliet ou Marquette dans leur célèbre voyage de 1673, ne constituent nullement des témoignages attestant l'existence d'un art véritable chez les anciens Indiens d'Amérique (1). Ce ne fut que sous l'influence tonale de la musique des Européens que les chants de nos indigènes prirent une forme rythmique et modale voisine de l'art, sinon tout à fait artistique.

Cette influence s'accrut rapidement. On peut s'en convaincre en visitant certaines " bourgades " de la province de Québec où l'empreinte musicale européenne est, depuis déjà assez longtemps, fortement accusée.

La musique ne devient un art qu'avec la civilisation. Ce serait se montrer bien naïf que de prendre à la lettre les fictions des romanciers européens à l'endroit des chants des Indiens de jadis. Et l'autorité des compositeurs ne vaut pas plus que celle des romanciers en ces matières. Ce ne sont pas les chants montagnais signalés par le Frère Gabriel Sagard qui ont inspiré Félicien David lorsqu'il écrivit son " chœur des sauvages " et son chant de " la mère indienne " ; ce ne sont pas non plus les

---

(1) Voir : LAFITEAU — *Mœurs des Sauvages Amériquains*, Paris, 1724 ; LESCARBOT — *Histoire de la Nouvelle-France*, édition Tross, vol. III, pp. 655 et 1656 ; — *Relations inédites de la Nouvelle-France*, édition Douniol, vol. II, pages 270 et suivantes.

cinq pauvres notes brésiliennes données par Jean de Léry qui nous ont valu le " chant du mysoli " et le chant du " Grand Esprit des bois " de la *Perle du Brésil.*

Quant à " l'*hymne* de l'Iroquois scalpant son ennemi (1) ", c'était simplement un cri strident, un hurlement affreux, court, aigu, féroce, absolument dénué de caractère musical.

Les chants et les danses de nos sauvages étaient toujours accompagnés d'un instrument bruyant, nullement mélodique, appelé *chichikoué* ou *chichigouane* par les indigènes, et *chichiquois* par les Français. Si l'instrument était de grande dimension, on l'appelait *mitchichigouane* ou *machichiquois.* C'était, le plus souvent, une corne de bœuf ou de bison, remplie de petits cailloux, que l'on agitait à intervalles réguliers et rapprochés pendant toute la durée du chant ou de la danse. Chez les Iroquois, c'était quelque fois une petite citrouille creusée, séchée, puis remplie de cailloux ou d'osselets et fixée au bout d'un bâton (2). Nos sauvages se servaient aussi de tambours qui jouaient un grand rôle dans leurs magies ou tabagies (3).

Nicolas de La Salle, racontant le voyage de Cavelier de La Salle et de ses compagnons à l'embouchure du Mississipi, en 1682, et la visite qu'ils firent d'une bourgade d'Akanséas, s'exprime ainsi : " Les chefs et les guerriers ont des gourdes pleines de cailloux et deux tambours... Les premiers commen-

---

(1) Octave CRÉMAZIE.

(2) " Les Brésiliens font leur rhombe d'un certain fruit qu'ils nomment *Maraca*, qui est de la grosseur d'un œuf d'autruche. Ils percent l'écorce de ce fruit lorsqu'il est sec, et, l'ayant vidé, ils le remplissent de petites pierres, ou bien de grains de leur bled d'Inde. Ils en bouchent les ouvertures en passant au travers un bâton d'un pied et demi de long, qui leur sert à le tenir et à l'agiter ; enfin ils l'ornent de plusieurs belles plumes de diverses couleurs. Thévet, Hiérome Staad et le sieur de Léri, qui nous ont donné les premières relations des mœurs des Brésiliens, paraissent persuadés que ces peuples regardent ces *Maraca*, ou *Tamaraca*, comme une espèce de divinité ; qu'ils les honorent d'un culte religieux ; qu'ils s'en servent dans toutes les occasions où la religion a quelque part ; que chaque ménage a le sien, à qui il offre constamment des offrandes ; et surtout que leur usage est tellement consacré à la Divination que ces sauvages semblent croire que ces *Maraca* sont le siège, le lieu de résidence de l'esprit qui les inspire et qui de là leur parle d'une manière claire, distincte, et leur fait savoir toutes ses volontés. " — LAFITEAU : *Mœurs des Sauvages Amér iquains*, volume I, page 211. Paris, 1724.

(3) Voir : LEJEUNE, — Relation du Canada pour l'année 1634. Voir aussi : SAGARD, — *Histoire du Canada*, page 474. Paris, 1636.

cèrent une chanson qu'ils accompagnèrent du carillon de leurs gourdes. Ceux-là ayant fini, d'autres recommencèrent la même chose ; puis ceux qui ont fait de belles actions vont frapper avec un casse-tête un poteau planté au milieu de la place. Et ayant conté leurs prouesses, ils donnèrent des présents à M. de La Salle, pour qui ils faisaient fête. Si quelqu'un, en frappant, disait des menteries, celui qui le saurait irait avec une peau essuyer le poteau, et dirait qu'il essuie la menterie. "

Nos sauvages nomades actuels de l'Amérique du Nord ont conservé avec une fidélité remarquable les traditions antiques relatives aux pantomimes (danses) et aux chants qui en étaient l'accessoire obligé. Lisez les récits de toutes les fêtes indiennes consignées aux premières pages de nos annales historiques, et vous pourrez croire qu'il s'agit de scènes modernes ayant pour acteurs des sauvages de notre Nord-Ouest canadien.

Dans les anciennes provinces de la confédération canadienne, on voit, au dix-neuvième siècle, apparaître, chez les sauvages, quelques instruments de musique européens, ou de forme européenne. Le Père Choné, S. J., a entendu, en 1844, des Otchipoués des îles Manitoulines jouer d'une espèce de flûte appelée " papignan ". On lira avec intérêt l'extrait suivant d'une lettre de ce missionnaire :

(Extrait d'une lettre du P. Choné, S. J.)

" De Ste-Croix, grande île Manitouline,
22 janv. 1845.

" Je veux vous donner un autre chant qui est vraiment sauvage ; c'est le seul que j'aie entendu jusqu'ici. Ils le jouent sur une espèce de flûte de leur façon. Voici comment je l'ai eu. Quand les sauvages se sont réunis au mois d'août dernier pour les présents, nous avons suivi nos chrétiens à deux lieues et demie d'ici, où nous sommes restés campés quinze jours sous la tente. Quand je n'étais pas retenu dans ma tente, je visitais les sauvages, et un jour ayant entendu le son d'un *papignan*, j'entrai dans la loge où ils chantaient : c'étaient des infidèles. Je les fis jouer, leur témoignant le désir d'avoir leur chant. Je le copiai et le chantai ensuite... Ils voulurent tous voir ce que j'avais

écrit ; ils s'extasièrent de me voir chanter comme eux sur des points ; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement. Chante donc encore, disaient-ils. — Eh bien ! je vais chanter ; cette fois, mon Révérend Père, ce sera pour vous, et j'y adapterai, comme je pourrai, des paroles à Marie, pour l'intéresser à notre sort :

CHANT DES OTCHIPOUÉS.

Noté par le P. Choné.

(Traduction)

" Toi qui es vierge, toi qui me fais charité, toi Ste Marie, " aide-moi dans mon esprit, afin qu'Il me fasse charité, Jésus- " Christ, Jésus-Christ, ton Fils ".

(1) On remarquera que la lettre *r* est remplacée par la lettre *n* dans la langue des Otchipoués. Le Père Choné écrit *Mania* pour Maria, *Knistos* pour Christus.

" Il y a dans ce chant — continue le Père Choné — quelque chose de langoureux et de triste. Je ne saurais définir l'impression qu'il produisit sur moi, lorsque, de loin, j'entendis ce son s'échapper d'une loge du camp. C'est vraiment l'enfant de la forêt qui, dans son oisiveté, chante son malheur sans y penser. Il semble que ces *accords* (1) voudraient s'élever jusqu'à la joie, mais ils retombent de suite dans la langueur, et le pauvre sauvage, dans son impuissance, se plaît à répéter l'expression plaintive d'un regret dont il ignore l'objet (2) ".

Bien avant le commencement du dix-neuvième siècle, les indigènes se servaient d'instruments mélodiques de forme européenne dans les parties de l'Amérique les plus anciennement explorées et colonisées.

Chez les Indiens du Canada, en général, les chants sont agrémentés d'une foule de petites notes, d'intervalles minuscules faisant cortège aux notes principales, d'inflexions nasales et de heurts impossibles à noter. En approchant de nos villes, ces singularités disparaissent peu à peu : les Indiens sont devenus des Métis ; quelques-uns chantent encore dans la langue de leurs pères, mais cette langue elle-même n'est plus celle de toutes les conversations dans les familles.

***

Les chants religieux des Indiens actuels de la province de Québec sont principalement des adaptations sur les mélodies grégoriennes ou des airs de cantiques français. C'est ainsi que les Iroquois de Caughnawaga et du lac des Deux-Montagnes chantent, dans leur propre langue, une version bien conservée de quelques-uns de nos chants liturgiques traditionnels. Leurs livres de chant, en notation carrée, sont intéressants à consulter, de même que ceux des Micmacs de Ristigouche, des Montagnais

(1) Le lecteur musicien se rendra aisément compte de l'impropriété de ce terme. Il ne peut y avoir " accord " que s'il y a union simultanée de plusieurs sons différents.

(2) Document communiqué par le R. P. A. Melançon, S.J. Un autre chant des Indiens des îles Manitoulines, noté par le Père Choné, n'est qu'une version à quatre temps, singulièrement ornée et attifée, du *Grand Dieu sauvez le Roi !* composé par Lulli pour Louis XIV, et devenu depuis le *God save the King !* des Anglais.

du lac Saint-Jean et de Betsiamis, des Abénaquis du lac Saint-Pierre, des Hurons de la Nouvelle-Lorette, — ouvrages dus au zèle, à la patience et aux études linguistiques de missionnaires français.

A Lorette on chante des cantiques en langue huronne dont la musique est absolument française. M. Julien Tiersot, du conservatoire de Paris, a reconnu un air breton dans le cantique suivant, qui lui fut chanté par Madame Sioui, — *Sandiessa*, le rossignol, — du village huron :

GABRIEL NAZARETH.

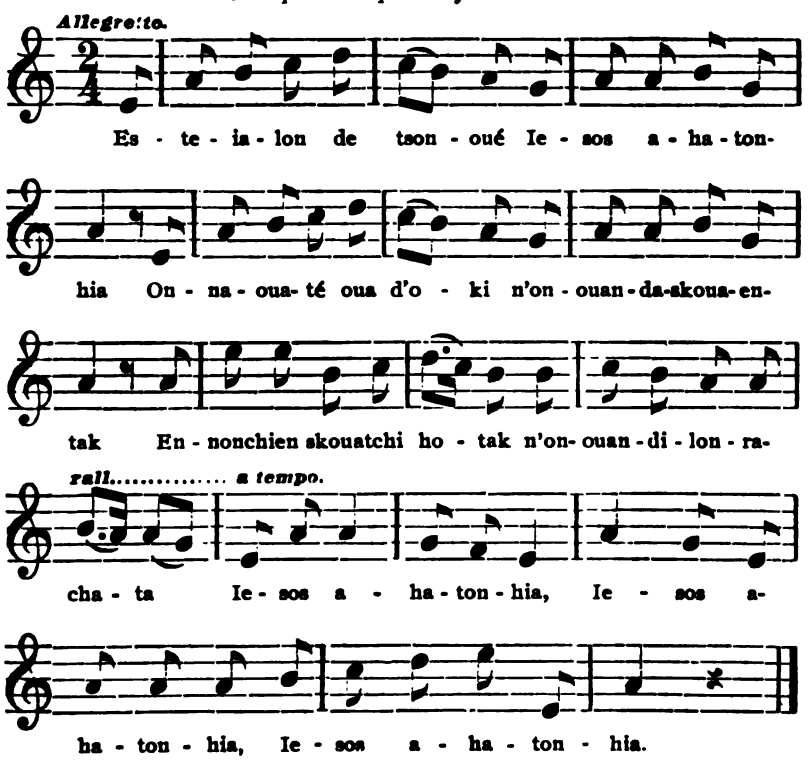
Cantique huron pour la fête de Noël.

Assurément rien n'est plus français que cette musique, qui est presque trop correcte dans son archaïsme et n'a de saveur

locale que grâce aux paroles et aux timbres des voix. Un autre cantique plus populaire encore, est celui-ci, que M. Ernest Myrand a déjà publié dans son ouvrage si vibrant et de facture si personnelle intitulé : *Noëls anciens de la Nouvelle-France.*

Iesos Ahatonhia.

Cantique huron pour la fête des Rois.

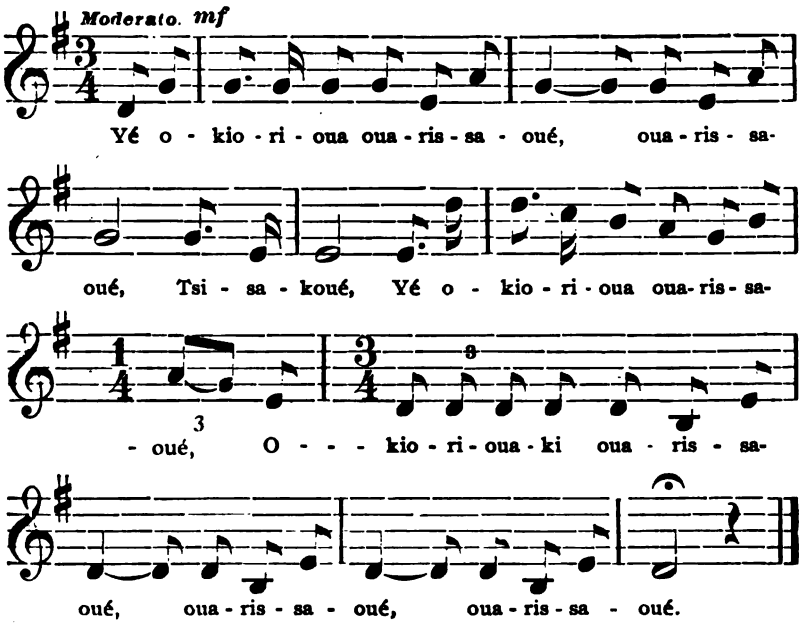


***

Les chants profanes de nos " sauvages " de la Nouvelle-France de jadis, tout en ayant subi les influences tonales dont j'ai parlé plus haut, ne sont pas sans originalité. J'en donne pour exemple les deux chants que voici, qui m'ont été répétés récemment par une métisse huronne :

Chant profane huron.

Pantomime de la Danse Ronde.

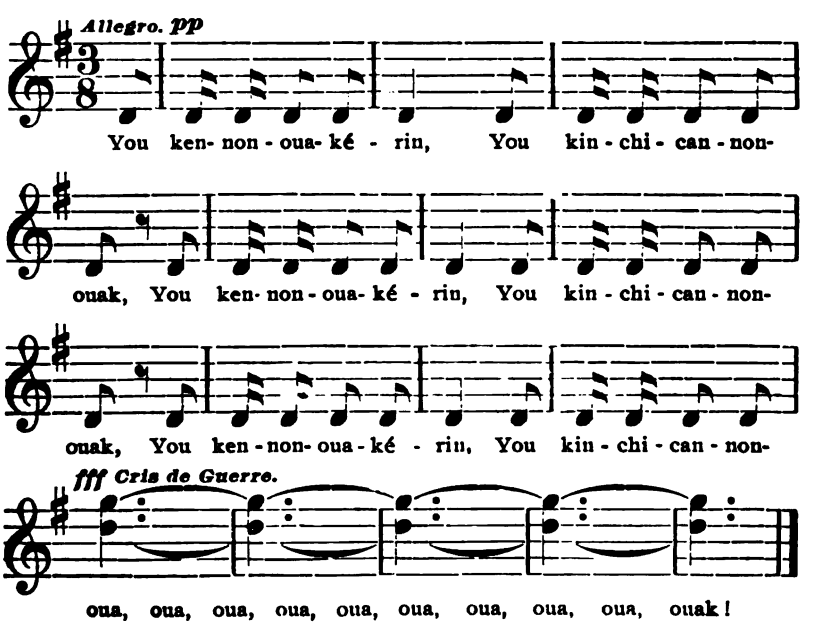


Dans le chant si original qui précède, chaque battement du chichigouane représente la valeur d'une « croche ». Le chanteur ne s'astreint jamais absolument à la mesure ; il ajoute des silences ou des points d'orgue où cela lui plaît, et respire plus ou moins longuement, de temps à autre, à sa fantaisie ; mais les battements du chichigouane continuent toujours à se faire entendre sans interruption et à intervalles réguliers.

Autre Chant Huron.

Danse de la Découverte.

On recommence ce chant indéfiniment pendant que l'on improvise une pantomime au bruit régulier des chichigouanes ; puis le danseur fait signe qu'il a découvert un ennemi. On chante alors à demi-voix, jusqu'à l'explosion finale des cris de guerre :



Lancez une note très forte, en fausset, et frappez en même temps à plusieurs reprises sur votre bouche avec la main : vous aurez le cri de guerre des sauvages.

On trouvera quelques autres chants profanes hurons dans l'ouvrage très documenté de M. l'abbé Lionel Saint-George Lindsay intitulé : « Notre-Dame de Lorette en la Nouvelle-France ».

Ces chants sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'époque des premiers explorateurs, — fragments à peine rythmés, inséparables de pantomimes des plus primitives.

Lorsque le savant voyageur suédois Peter Kalm visita la Nouvelle-France, en 1749, les Hurons de Lorette étaient déjà très francisés. Il est étonnant qu'il reste encore aujourd'hui des vestiges de leur origine indigène. C'est par leurs chants et la nature de leurs occupations, et non par leur langage, que ces métis se distinguent de la population française environnante.

Il y a quelques années, un Huron des bords du lac Erié vint faire visite aux descendants des familles décimées de la tribu qui furent conduites, vers 1650, par le Père Paul Ragueneau, dans le voisinage de Québec. C'était un beau jeune homme au regard d'aigle, aux cheveux très noirs, qui parlait exclusivement l'anglais. A Lorette, il fut l'hôte du « guerrier » Paul Picard— Tsaȣenhohi, — qui, lui, parlait le français et l'anglais, mais savait à peine quelques mots de la langue huronne. Après les premiers épanchements, le Huron de la province d'Ontario finit par dire qu'il était avocat.

— Et moi, répliqua « Tsaȣenhohi », je suis notaire.

J'ignore si, en cette circonstance, on fit résonner les chichigouanes ; je sais seulement que, dans le salon du guerrier-notaire, il y avait un piano !

SOME SUGGESTIONS

IN REGARD TO

PRIMARY INDIAN MIGRATIONS

IN NORTH AMERICA

BY CYRUS THOMAS

Man having found his way into the New World, in which it is conceded he was not autochthonous, food and time were sufficient to spread population from ocean to ocean and from the arctic regions to the tropics. In what manner was this accomplished? The movements by which it was, as we now know, fully accomplished belong, of course, to the far distant and hidden past, hence any conclusion in regard thereto must be very largely theoretical, yet, as we think, not wholly without data bearing on the subject.

As the object of this paper is to offer some suggestions as to these primary migrations, this must necessarily be done chiefly without argument, as time will not permit us to present in detail and discuss the data which seem to bear upon the subject. Although extravagant theories are usually more attractive than those which are conservative, we prefer to keep in the latter class; hence we consider it safest to proceed upon the theory that man's appearance in North America — to which the present paper is limited — was most likely in post-Glacial times. At any rate, the only movements to which any existing data can refer must have been post-Glacial. It is therefore unnecessary, for our present purpose, to bring into the discussion Glacial or pre-Glacial man.

Although we are inclined to believe that one point of original entry, and perhaps the principal one, was on the north-west

coast, this opinion is based largely on the evidence in regard to the chief trend of migration and the physiographic conditions.

In studying the subject of primary migrations, we must disabuse our minds of the idea that these movements were similar to those of marching armies or to the migration of Israël from Egypt to Canaan. Lord Averbury has remarked that "the geographic distribution of the various races of man curiously coincides with that of other races of animals, and there can be no doubt that he originally crept over the earth's surface little by little, year by year, just, for instance, as the weeds of Europe are gradually creeping over the surface of Australia".

It is generally admitted that primary migration, when the only obstacles to be overcome were physical difficulties and wild beasts, were largely governed by the food quest, growth of population and pressure of numbers being much later incentives to movements. The process was a slow one, and the stoppages long; as the ball of snow increases in size, so the slowly moving lines gradually increased in numbers as they proceeded, clans growing into tribes, which in turn sent offshoots on other lines.

If man first appeared on the American continent after the close of the Glacial epoch, it is safe to assume that he was not in the lowest stage of culture; and if he came by Behring strait, or any point on the extreme northwest coast, he must have known the method of, and been equipped with the means of, obtaining food in the Arctic region. He must also have known how to clothe and otherwise protect himself against the rigors of the severe climate of that region. A higher degree of culture is required to exist in the habitats of the Eskimo than in the tropical regions, where nature furnishes spontaneously to the hand food sufficient for existence, and where clothing is a mere question of taste.

If entrance was at some more southern point where ocean navigation was necessary, the knowledge of seafaring and vessel building implied thereby would indicate a degree of culture somewhat above the lowest grade of savagery. Hence, under any theory as to the point of entry in post-Glacial times, the inference is that man at that date was not in the lowest stage of savagery.

The character of the primary movements was governed to

some extent by social organization, as they were limited to some extent by clan or gentile lines if these had, as we may suppose, come into existence. As marriage was no doubt prohibited within the social or family group, it may be assumed that two of these social groups, or parties from two or more of them, kept together or within reach of one another. Hence it is probable that the separating groups were determined chiefly by social organization. However, it may be assumed that social organization was as yet very loose — much like the lower castes of the Alaskan Dené.

Although inclined to the opinion that one point of original entry, and the chief one, at least in North America, was on the northwest coast, this supposition is not wholly speculative, but appears to be in accordance with the larger portion of the data that seem to have a bearing upon the subject, and is deduced therefrom. For example, it is now almost universally conceded, regardless of the opinion held with reference to the origin of the Indians, that the general trend of movements on the Pacific slope has been southward from the most remote date. Moreover this applies, with a few minor exceptions and short movements, to the people of all stocks of this western section which we know, from tradition, language, or other data, have changed location in the past. It must also be admitted that, so far as post-Glacial geographical conditions are concerned — which conditions have remained comparatively unchanged — the northwest coast offers the easiest point of ingress to a people in the stone age, not capable of ocean navigation nor advanced in culture above the upper status of savagery.

Another item in the physical condition of North America, which has played a much more important part in determining the two chief lines of primary migration, is the vast treeless and semi-desert belt extending north and south on the east side of the Rocky Mountain range from the Rio Grande, bordering Mexico, to the Saskatchewan river in British Columbia. The semi-desert plains of this belt have been a greater barrier in prehistoric times to transverse migration than the highest and most rugged ranges of the great Cordilleras. There may be some who will be disposed to question this statement; nevertheless, I am sure that an unbiassed study of all the data relating

thereto will convince them of its correctness. It is yet an unsettled question as to the date at which the buffalo appeared on these plains in sufficient numbers to attract attention. However, time will not permit us to present the reasons for the above statement, which is therefore given as a suggestion.

Before referring to specific movements, permit me to again declare that we must, in considering the primary migrations, disabuse our minds of the idea that these in any way resembled the marching of an army or the movements on the Asiatic steppes. They were slow outspreadings from certain initial points as population increased, creeping step by step along the lines of least resistance so far as these coincided with the lines of sufficient food supply. As the groups, small at first, thus proceeded, the tribes and stocks were slowly evolved. Brinton's idea of an "area of characterization", where the race characteristics were impressed indelibly, is inconsistent with what appears to have been the actual process. On the other hand, it is far more likely that the characters of a group moving slowly, and making long stops covering generations, were modified to a greater or less degree by environment as they passed from one physiographic type to another. Environment is a great modifier. It has been said that, had the Greeks lived elsewhere than in Greece, they would not have been true Greeks. Possibly, had the Shoshoni and Utes lived elsewhere than in their scattered mountain retreats, they would not have been Shoshoni and Utes; in other words, possibly the Aztecs of Mexico are modified Shoshoni. At any rate, we may thus impress our idea of the effect of environment in its broadest sense.

Language, together with other corroborating evidence, has proved to the entire satisfaction of philologists and ethnologists that the Navahos and Apaches of southwestern United States and northern Mexico are offshoots from the Athapascan group, whose home has been in northwestern British Columbia and Alaska as far back as history and tradition reach. That the movement has been southward from the Dené stem in the north, and not northward from the southern group, is not only conceded, but is evident from several items of proof which we can not give in detail at present.

When this Athapascan migration took place, and by what route, are yet unsettled questions, though it appears to be the prevailing opinion that the course followed was southward along the western border of the plains skirting the eastern mountain slope, being led onward by the shifting buffalo herds. This conclusion may, however, be seriously questioned, as other, though smaller, offshoots from the same stem are known to have made their way through the mountain passes to the coast in Washington, Oregon, and California, thus showing a tendency to cross to the western slope. Hence, notwithstanding the belief to the contrary, it is quite propable that one line of migration of the larger southern offshoots was across the eastern range from the headwaters of Missouri river, and thence southward through Utah and adjoining sections. There is, in fact, very little evidence that the buffalo exercised an important role in pre-Columbian times on the movement of population. This supposed influence is inferred from their importance in this respect at a later date.

The date of the arrival of these Athapascan offshoots in their southern homes is assigned by different authors to widely different periods, some bringing it down near to the first appearance of the Spaniards in the Pueblo region, while others carry it back many centuries before that date. The theory of the late appearance of the Navahos and Apaches in their southern habitats is based on the lack of reference to them as west of the Rio Grande by the chronicles of Coronado's expedition. However, this negative evidence seems to be overcome by the remains of ancient fortifications and the indications of various modes of defence in use in prehistoric times by the Pueblo tribes. Captain John G. Bourke and Dr. W. Matthews, who were familiar with the tribes of this southwestern section and the data relating to them, were of the opinion that the appearance of the Athapascan offshoots in the southwest was several centuries before the advent of the Spaniards. Dr. Farrand expresses the same opinion in his " Basis of American History ", basing it upon the fact that " there has been time for the dialects to become widely differentiated from the language of the parent stock ", and for the " cultures to change with the environments until there are but few phases to be recognized as common ". The most satisfactory

explanation of the data, therefore, is that the Navahos and Apaches were in this southern district long, perhaps many centuries, before the arrival of the Spaniards, though Coronado may not have encountered the latter west of the Rio Grande.

There is another item which may be mentioned in this connection, as it brings into the discussion another important linguistic group — the Shoshenean tribes. That the ancestors of these tribes entered the Cordilleran region of the United States from the northeast side thereof is now being gradually conceded, Gibbs having first brought forward the suggestion. Tradition finds them first in the region about the headwaters of the Missouri, from whence the Crows claim to have driven them. They seem to have come from the country about the upper Saskatchewan, and must have passed into the mountain region long before the discovery by Columbus. This is proven by the fact that Cabrillo met with Shoshoni bands on the southern coast of California in 1542; and that the Moqui pueblos were founded by a Shoshoni element fully a century, and possibly longer, before the date of Coronado's expedition. These facts, we would suggest, may have some bearing on the date of the advent of the Athapascan offshoots in this southern area. The relative positions of the latter and the Shoshoni, which seem to be corroborated by other data, indicate that the Athapascan tribes preceded the Shoshoni. As both groups in their progress southward must have passed over the region about the upper Missouri, the fact that as the Shoshoni disappeared therefrom the Crows entered and no mention is made of the Athapascan tribes, they must have passed before that date.

As the Shoshoni group is now classed on linguistic evidence in the great Nahuatlan family, the lines of migrations and descent of the divisions of the family, if traced back to the pristine home, must converge. In other words, the original home in America of the ancestors of the Aztecs, Opatas, and Pimas must have been the same as that of the Shoshoni, the latter forming the rearguard of the group as it slowly worked its way southward until the most advanced tribes reached the borders of Lake Nicaragua. What was the course and character of this movement? The first part of the question — the course — is not difficult to answer, as this is known by the early historic

position of the Nahuatlan tribes. The positions of the Shoshoni, Pima, Opata, Tarahumer, Yaqui, Cora, Aztec, Pipil, and other tribes of the group form the sign-posts which mark the route. But the second part of the question — the character of the movement — is a more difficult problem.

Notwithstanding the foregoing statement that the pristine home of the Nahuatlan group was probably in British Columbia, yet it is quite likely that no Aztecs ever inhabited that section, or any portion of the territory now embraced in the United States, or, if they did, only portions of the extreme south-western section. Tribes were formed during these slow primary movements. In the better food-supplying districts the group lingers and swells, but impatient elements push on, and, possibly gathering fragments from the same or other groups, form new tribes. It is therefore more than likely that the Aztecs, (or Mexicans, in the limited sense of Spanish writers) who at the time of the conquest formed the dominant nation of Mexico, originated as a separate tribe in the northern part of Mexico. When they reached the lakes of Anahuac, they were still a feeble folk as to numbers, and obtained permission to fix their home in the marshes through the claim of kinship rather than by force of arms. And substantially in the same way were no doubt the movements of other members of the same group. The chief line of migration seems to have been along the lower plateau west of the Sierra Madre range until the latitude of Jalisco was reached, where the main stream turned eastward, moving onward to the valley of Anahuac.

It is probable, however, that while in the region now included in Arizona and New Mexico the group divided, one portion, including Aztec element or predecessors, following the course indicated, while the other division, passing down the valley of the Rio Grande, entered northern central Mexico, becoming the Conchos, Guachichiles, Irritilas, and Zacateros, or, in other words, the mysterious Chichimecas.

Such, we imagine, was in general the course and character of the chief early movements of population on the Pacific slope by which the areas south to Tehuantepec were peopled. There were other lines and streams, as those of the Mayas, Zapotecs, etc., of which we can not speak at present; but what has been

stated will suffice to indicate our idea as to the early movements on the Pacific side, no line of migration crossing the plains from west to east south of the Saskatchewan. The curve in the eastern range of the Rocky mountains, and passes around the headwaters of the Missouri formed as we believe, the chief line of entry into the Cordilleras from British Columbia.

Without attempting to follow the movements of other groups on the Pacific side, we turn to the Atlantic section, which embraces the area from the Rio Grande and Gulf of Mexico northward to the Arctic region.

If we examine Major Powell's linguistic map published with the Seventh Annual Report of the Bureau of Ethnology. we see the distribution substantially correct as to the extent and positions of the linguistic stocks at the time the whites began to plant colonies on the Atlantic coast. From this it is apparent that in most cases, in this section, each group occupied a continuous area, that is to say, the individual groups are not in disconnected and scattered areas, which fact indicates (as Major Powell contended) that they were substantially sedentary, and also that the groups had not fully differentiated into distinct tribes when they first entered into their respective districts. Now, assuming that man first appeared in North America in the Post-Glacial era, certain conclusions necessarily result as to the migrations in the Atlantic section.

If the primary migrations which brought these several groups to their respective seats, as shown by the map, were from the eastern margin, that is, from the Atlantic coast, as some authors have contended, then the point of original entry must necessarily have been on the east coast, which, if in post-Glacial times, would be difficult to maintain. If it be claimed that these were not primary migrations, this will necessitate the supposition that the body or bodies forming the stem or nucleus wandered across the continent, and after the tribes and stocks were developed migrated westward to the interior seats which they were found occupying at the coming of the whites. Such a theory seems to be founded on an improbable basis; yet, strange to say, — at least it seems strange to me — it has been adopted by some able ethnologists.

Take, for example, the theory advanced by D^{r}· Horatio

Hale in regard to the origin and migrations of the Siouan tribes. He assumed that these tribes developed in the piedmont region of Virginia and the Carolinas, and from that section migrated to the west; he held that "Virginia and possibly the whole country east of the Alleghanies, from the Great Lakes to South Carolina", was occupied by Siouan tribes which had developed in this area. He indicated the antiquity of the occupancy by expressing the opinion that the Algonquins and Iroquois coming from the north found the Siouan tribes in possession of the eastern region, and gradually intruded themselves into their territory. He maintained the theory that the Siouan tribes of the west and northwest — Dakotas, Winnebagoes, Assiniboins, Osages, Omahas, etc. — were derived from this eastern group; in other words, that the great body of the stock found in the west moved from this eastern piedmont region, instead of the small body found there being an offshoot from the western group. This view seems to have been adopted by Brinton, Dorsey, Mooney, McGee, Farrand, and perhaps some others. As we disagree wholly with this theory, we will state briefly our reasons, but cannot occupy time to verify by quotations and full discussion. However, before presenting these reasons, we call attention to some singular statements which the attempt to maintain this theory led Dr. Hale to make.

It seems, notwithstanding his statement, that the stock probably developed east of the Alleghanies, that he believed the original germ or seed which formed the nucleus crossed over to the eastern slope from the Ohio valley. His theory, as expressed in his paper on the Tutelos, is that their appearance east of the range was due to the pursuit of the buffalo, especially up Big Sandy and down Cape Fear rivers — being, as he expressed it, "peculiarly a hunting race and the buffalo their favorite game." As the Sioux became hunters of buffalo on the plains, especially after they obtained horses, *ergo*, they were especially buffalo hunters far back in prehistoric times where it is doubtful that these animals roamed at that early day. But this is not the only migration he bases on the movements of the buffalo, as he suggests that it is probable as they receded westward beyond the Mississippi the Siouan tribes followed them. It is unnecessary, however, to pursue this line further, although

a philologist of note, and a man whose memory we all revere, Dr. Hale, seems to have fallen into error in this instance, as we all some times do, being led off by following up one idea without guarding sufficiently his steps. That one group, in a region where other tribes relied in part for subsistence upon the cultivation of the soil, should follow the buffalo from the piedmont region of Virginia and the Carolinas to the western plains, while no other eastern tribe did, is improbable.

The tradition of the Illinois and Miami, I first mentioned by Gravier, that the Akanseas (Quapaws) formerly dwelt on the Wabash, which then included the Ohio below the mouth of the Wabash as now understood, has been erroneously used as applying to the Ohio in the general sense — even Dr. Hale makes this mistake — when Gravier expressly makes the Ohio a branch of the Wabash, and the reach below the mouth of the latter, as at present limited, the Akansea.

There are, however, other, and perhaps more serious, objections to this theory of an eastern origin than those mentioned. The tradition of the Winnebagoes and the southwestern tribes (Omaha, Kansas, Osage, Ponka, and Iowa) show beyond any reasonable doubt that the Winnebagoes came to their Wisconsin habitat from the north side of the lakes, and that the southwest tribes named were offshoots from them. The latter is admitted by Hale and Dorsey. To meet this difficulty, it is suggested by one advocate of the eastern origin that a part of the stock (including the Quapaws) migrated down the Ohio, the other portion going up the chain of lakes. The development of the southwestern tribes from the Winnebagoes in the northwest, and this supposed migration of the Quapaws so closely related to this southwestern group, presents a seemingly irreconcilable difficulty. On the contrary, if the theory of a northwestern origin is adopted, there does not appear to be any difficulty in the explanation of the traditions. It is somewhat strange if the Siouan element extended north to the lakes, as Dr. Hale claims, that the Delaware tradition makes no mention of war east of the mountains. Again, it is difficult to reconcile this early occupancy of the piedmont region with the Catawba tradition, that the Cherokees were already in their historic seat when they (the Catawbas) arrived. Unless the Catawbas

appeared in this region at a very much later date than other members of the stock, there is here an irreconcilable inconsistency. Moreover, it must be remembered that it is now generally believed that the Cherokees before coming to the mountains of North Carolina occupied the region of eastern Ohio.

As there are reasons for believing that many of the mounds of Wisconsin and adjoining sections, especially the so-called effigy or animal mounds, are attributable to Siouan tribes; this, if maintained, would seem to favor the old theory of the western origin of the stock. On the other hand, if the migration westward, as held by some of the advocates of an eastern origin, was partly down the Ohio and partly up the lakes, this would not seem to be consistent with Dr. Hale's suggestion that they simply followed the buffalo westward. For these reasons, and others which might be added, we think the theory of an eastern origin of the Siouan tribes, untenable, and that the only theory that will agree with the data is that of a northwestern origin. My own opinion as to the movements which brought the various Siouan groups to the localities they were found occupying when the whites entered upon the scene, may be briefly outlined as follows:

The region north and northwest of Lake Superior will, I believe, be found to be one section through which many of the slowly moving streams of population found their way southward and southeast to the more temperate areas. Strange as it may seem at first, yet, a careful study of the older and best authenticated traditions and other data bearing on the subject will be likely to convince anyone not already wedded to a theory, that one of the chief crossing points of the great lake chain was in the region of Michilimackinac and Sault Ste. Marie. The abundance of fish at the latter point made it a favorite resort for food; hence it became a leading crossing place from the north to the south side of the lakes. It was the knowledge of this fact that caused M. Talon, the Intendant of New France, to order the convening of the tribes at this point, in 1671, when he intended to take formal possession of this northwest country. It was by this route that the southern Chippewa and Potawotomi made their way to the territory south of the lake.

It was probably partly by this route and partly across the strait of Michilimackinac that the southern and southwestern Siouan tribes made their way to the south side of the lakes from the region north of Lake Superior. Traditions from more than one of the related tribes show that it was by this route that the Winnebagoes came to their historic seat in Wisconsin; and with them, or developed from them, the southwestern tribes — a tradition which Hale and Dorsey accepted. I think it is quite probable that the ancestors of the Virginia and Carolina tribes, exclusive of the Catawbas, separated from the family stem at the straits of Michilimackinac and crossed over into the southern Michigan peninsula. Passing down this they moved across the section now included in Ohio, the Lizard mound, in Licking county, and the great Serpent mound in Adams county, probably built by them, indicating their route across this area. Crossing the Alleghanies, they probably made their way southward along the valleys of east Tennessee into Georgia, the bird mounds in Putnam county marking a stopping place, whence they gradually pushed their way northeast into the Carolinas and Virginia. The Catawba either lagged by the way in the fertile valleys of Ohio, or separated from their northern congeners at a later date. The Dakota group moved southwest around the west end of Lake Superior, their home being for a long time about the headwaters of the Mississippi and possibly further south in Wisconsin. Such, I believe, have been in a general way the primary movements ot the Siouan tribes.

There is one tradition relating to the migrations of one important group of this eastern section which is recognized by writers holding various theories as to primary movements, as one of the most authentic of Indian traditions, which, having been preserved in symbolic characters, has undergone but little change in transmission. One writer has even asserted that it may well nigh be considered history. This is the Lenni Lenape or Delaware tradition of the migration of their tribe from some more northern region to their historic seat in the valley of the Delaware.

The substance of this tradition as given by Heckewelder may be briefly stated as follows: "The Lenni Lenape many hundred years ago resided in a far distant western (northern)

country. Concluding to migrate eastward (southward), they arrived at the Namaesi Sipu (Fish river) where they met with the Mengwe (Talamatin, or Iroquois,) who had also emigrated from a distant country. They crossed the river, but were opposed by the Talega, (Cherokees) whom they conquered and drove southward. For a long period, some say hundreds of years, the two nations (the Mengwe and Lenape) resided peaceably in the Talega country, and increased very fast. The Lenape having passed to the east of the mountains at last settled on the four great rivers which we call Delaware, Hudson, Susquehannah, and Potomac, making the Delaware the center of their possessions. They say that the whole of their nation did not reach this (eastern) country, but a part remained behind. That they came from the north, and not from the region west of the Mississippi as supposed by Heckewelder, is proven by the fact that the tradition describes their original habitat as one where it is cold, where it freezes and snows, a country of pines and firs. There can be no question, therefore, that this original home, as contended by Hale, was north of the lakes and apparently north of Lake Superior, and seemingly, from some items in the tradition as given in the Walum-Olum, around the southern extremity of Hudson bay. However, without giving further details, I will suggest the route which I think it most probable was traveled.

Hale has expressed the opinion that the crossing was at Detroit river; I am inclined to believe, however, that the data drop much more readily into place on the supposition that the crossing was in the vicinity of Mackinaw into the lower Michigan peninsula. Gradually working their way southward through this peninsula into the northern part of what is now Indiana, they turned westward, moving nearly or quite to the border line of Illinois; at which point it seems they halted and started again towards the east, coming to Fish river, which seems to have been an important point in their long journey. In the meantime they had, through intercourse with more southern tribes, obtained maize. After long halts at favorable points, offshoots began to move on independent lines, a part — probably the Shawnees — going south; another division, probably the Miami, remaining in southern Michigan or before they had crossed Fish

river (the Maumee). When this stream was passed, as they moved eastward, they were attacked by the Talega, or Cherokees, with whom they battled long, finally gaining the victory, driving the latter from their strongholds (remains of which are seen until the present time), and compelling them to seek a new home in the mountains of eastern Tennessee and western North Carolina. They were joined in this contest by the Talamatans or Iroquois people.

They remained a long time, even for centuries, according to the tradition as given to Heckwelder, in the fertile valley of the Ohio before they passed onward to their historic seats; from whence it is probable offshoots moved northeast to populate New England, and southward into Maryland and Virginia.

If we accept this tradition, of which I have given but a brief and imperfect outline, as setting forth, even though it be only in a general way, a real movement, it is of great historic and ethnologic importance. By studying carefully the chief points, much is learned of tribes which were in the area at that early date, and something also as to their relation one to another, as well as to the trend of general movements.

Although chronologic statements in traditions are usually of little value, yet there are two items relating to this tradition which are worthy of a passing notice. Rev. Charles Beatty, who in his "Journal of a Two Months' Tour", gave the first recorded notice of the tradition (1767), says their tradition is "that they came to Delaware river, where they settled three hundred and seventy years ago." This fixes the time of their settlement in eastern Pennsylvania and New Jersey near the close of the fourteenth century. The tradition given by John Lederer of the Indians of Virginia, that they came to that country four hundred years before his time — 1670 — would make their migration a century earlier. As the Delawares remained a century or two in the Ohio valley, we may perhaps be safe in assuming that they left their pristine home north of the lakes at as early a date as Erik the Red set sail from Iceland for the shores of Greenland; yet they had scarcely crossed on the ice the watery barrier which separated their home from the lands to the south which they were seeking, before it became evident that other tribes had preceded them.

The Iroquoian group which had already moved eastward was gathered apparently in the region immediately north of Lake Erie, whence they crossed over to the south to assist the Lenape in their battles with the Telega (Cherokee), though their relatives. After the contest was over, they returned to the north side of the lake, according to the tradition as given in the Walam Olum. It is evident from these statements, if accepted as substantially correct, that the Cherokees — who had also a corresponding tradition — had long previous to these events separated from the parent stock north of the lakes, and passed over to the fertile valleys of the Ohio and fortified themselves against some still earlier foes. If Hale's theory in regard to the development of the Siouan stock in the eastern piedmont region prior to the appearance of the Delaware and Iroquois tribes be accepted, it is evident that its beginning must be carried back to a very early date — in fact, well nigh to or preceding the beginning of the Christian era.

The statement in the tradition that the Lenape obtained maize, apparently while in northern Indiana, indicates that it was already in cultivation south of the Ohio ; hence, other tribes had preceded and settled in this southern section, and had through intermediaries received maize from Mexico and adopted agriculture as a means, in part, of obtaining subsistence. The chain, therefore, of which the Lenape migration forms the chief link is far reaching, and if the tradition be accepted as substantially correct, opens up a prehistoric vista of great interest.

These brief notices of some of the important primary movements in the Pacific and Atlantic sections will indicate what seems to have been the general trend of the primary movements in the spread of population over North America. That the chief early migrations in both sections, according to the early and most reliable traditions and the linguistic evidence, have been from the northwest towards the south and southeast, must be admitted. It is therefore more consistent to assume that original entry was on the northwest coast in the post-Glacial era ; from which point population spread southward and southeast. Tracing the streams in accordance with traditions, language, and other data, toward their sources, we find that their converging point appears to be the inhospitable region stretching from

the western shore of Hudson bay to the Rocky mountains. Thence two streams flowed southward ; parted by the great treeless plains, one moved southward along the mountain skirt and through the mountain passes to the Pacific side ; the other, turning to the southeast, passed into the Atlantic section.

But the inference must not be drawn from these suggestions that the region west of Hudson bay was a hive in which population developed and from which streams issued forth pressed out by numbers. On the contrary, we do not believe it was a greater halting place than any other along the lines of migration ; development was going on during the spread of population — in fact, with the exception of occasional tribal migrations, development was the spread of population.

It is probable that in our study of the spread of population over North America we may be forced to look for another source of supply than that from the supposed northwestern point of original entry. A study of the languages and ethnic character of the southern Central American tribes has led to the conviction that the dividing line ethnically between South and North America does not correspond with the dividing line geographically, the South American element having pushed its way northward, including the tribes of Panama, of Costa Rica (except Nicoya peninsula), eastern Nicaragua, and the northeastern part of Honduras. At any rate, this element is more closely related to the stocks of South America than those of North America. This corresponds with the fact that the aboriginal population of the West India islands came from South America.

LES MONTAGNAIS du LABRADOR
ET DU LAC ST-JEAN

PAR LE RÉV. P. C.-E. DAVID, O. M. I.

Pourquoi désigner sous ce titre la tribu sauvage qui fait le sujet de cette étude ? C'est que nous n'entendons pas parler ici des Montagnais qui habitent le Nord-Ouest canadien. Ceux-ci sont répandus sur un immense territoire, bien qu'ils ne forment qu'une population de cinq à six mille âmes ; ils n'ont aucun rapport avec les Montagnais du Labrador et du lac Saint-Jean.

En arrivant au Canada les Français trouvèrent, à Québec et dans les environs, une nombreuse population sauvage. Parlant la même langue, ayant le même caractère, les mêmes mœurs, elle occupait toute la côte nord du fleuve et du golfe Saint-Laurent, depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'à Trois-Rivières, ainsi que l'intérieur des terres jusqu'aux grandes baies du Labrador septentrional. Ceux de la côte reçurent le nom de Montagnais, à cause de l'apparence montagneuse de leur pays ; ceux de l'intérieur des terres furent nommés Naskapis, c'est-à-dire infidèles, par suite de leur évangélisation relativement plus tardive.

Champlain et ses compagnons avaient à peine fondé Québec qu'ils se mettaient à explorer le pays. A peine arrivés de France, les Jésuites et les Récollets, brûlant du désir de répandre la bonne nouvelle de l'Evangile, entreprenaient de longs et périlleux voyages. A ces aventureux Français, à ces intrépides missionnaires il fallait des guides hardis et expérimentés ; ils les trouvèrent naturellement parmi les Montagnais qu'ils prirent à leur service soit à Tadoussac, soit à Québec, soit à Trois-Rivières.

C'est ce qui explique, sans doute, pourquoi l'on retrouve, à des centaines de lieues de la région habitée par les Montagnais,

tant de noms tirés de leur langue. Ainsi, Hochelaga (*ush ilagamo*, on y dépose le canot, rade pour le canot ; *ush ulagan*, vase, réceptacle pour le canot) ; cet endroit était probablement le terme du voyage des Montagnais du Saint-Laurent. De même Ottawa (*oten*, *otewa*, ça boût, chute où l'eau semble en ébullition) ; de là le nom canadien Chute des Chaudières. Mattawa *(mataouan)* signifie endroit où deux rivières se réunissent pour n'en former plus qu'une. Niagara *(neia Kualan)*, c'est une pointe creusée, un promontoire miné par les eaux ; les rochers qui forment le *fer à cheval* canadien confirment cette dénomination sauvage. Chicago, (où il y a des putois), Michigan (le grand lac), Mississipi (le grand fleuve), sont également des termes montagnais.

N'oublions pas, comme le fait remarquer le Révérend Père Charles Arnaud, O.M.I., que, dans la langue montagnaise, *a e* se prennent souvent l'un pour l'autre, de même que *o u*. *B p* ont la même prononciation. Il faut en dire autant de *d t*, et des lettres *c g k* devant les voyelles *a o u*. *C* est rarement employé, en montagnais, devant ces voyelles, et jamais devant *e i*. Quant à *g*, il adoucit quelque peu le son du *k*. *S j* se confondent ; il en est de même des lettres *l r* employées indistinctement les unes pour les autres. Ainsi, on peut dire

Maskualo ou *maskuaro* — (la queue de l'ours).
Kanata ou *Canada*.
Koepek ou *Quaebek*.

Il est bon de remarquer aussi que les explorateurs et les premiers missionnaires français, comprenant imparfaitement la langue de leurs guides, ne manquèrent pas de défigurer ces noms montagnais, et, trop souvent, de les franciser au point de les rendre méconnaissables parfois.

La différence d'orthographe dans ces noms géographiques vient également de la variété des dialectes, qui forment, avec le montagnais, la langue algonquine. Ces dialectes sont au nombre de quatre au moins : l'algonquin de l'Ottawa, le cris, l'odjibive et le montagnais, lesquels donneront à ces *locatifs* les terminaisons et les désinences propres à leurs grammaires respectives. Ainsi, si un Algonquin dit *timagaming* (ou lac profond), un Cris dira *timagamik*, et un Montagnais, *timagamits ;*

un Algonquin dira *Kinogami* (le lac long), et un Montagnais, *tshinogami.*

Aujourd'hui, les Montagnais sont disséminés depuis les Escoumains jusqu'au détroit de Belle-Isle à l'est, et jusqu'au partage des eaux au nord. A part une centaine de familles qui fréquentent le lac Saint-Jean, peu d'entre eux s'aventurent au delà de ces limites. Mais il faut dire que ce territoire suffit à la chasse, d'autant plus qu'aucun blanc n'est encore venu se fixer à l'intérieur du pays peu propre à la culture.

Quelle est la population montagnaise? Les rapports les plus récents donnent les chiffres suivants : Bethsiamits, 400 âmes ; Escoumains, 43 ; Maskuaro, 400 ; Mingan, 200 ; Pointe-Bleue, 500 ; Sept-Isles, 500.

On trouve, parmi cette population montagnaise, beaucoup de métis ; on rencontre fréquemment des noms français, tels que Bacon, Bellefleur, Hervieux, Picard, Voland, pour n'en mentionner que quelques-uns.

Le Montagnais est né chasseur, il ne rêve que la chasse. A part quelques semaines, quelques mois peut-être, il passe l'année à l'intérieur des terres, à la poursuite du gibier. Le gibier ne manque pas : on rencontre, un peu partout, la marte, la loutre, le castor, le caribou, l'ours, etc. Les nombreuses rivières qui sillonnent le pays fournissent d'excellent poisson. Le bon chasseur vit heureux, coulant une existence facile, même pendant les rigueurs de l'hiver; car une tente bien chauffée par un poêle le met, lui et sa famille, à l'abri des froids les plus intenses. Il ne craint pas d'empiéter sur les droits de son voisin ; chez le Montagnais, en effet, les " terrains de chasse " ne sont pas partagés, chacun poursuit le gibier où il le veut. Souvent il en résulte de grands inconvénients, et surtout la destruction du castor, car le chasseur n'a aucun intérêt à le ménager ; il sait trop bien qu'un autre ne manquera pas l'occasion facile de se procurer une fourrure toujours recherchée.

Quand arrive l'été, le Montagnais se dirige vers la côte, à la rencontre du missionnaire qu'il n'a pas vu depuis un an. Il vient aussi chercher le marchand de pelleteries et vendre les fourrures qu'il rapporte de la chasse. Il s'y procure les vêtements et les vivres dont il aura besoin pour reprendre ses

pérégrinations à l'intérieur des terres. De la farine, de la graisse, du thé, du sucre, voilà le menu du Montagnais.

Genre de vie bien précaire, dira-t-on, et rempli de hasards et d'incertitude. Ne serait-il pas possible de former l'enfant des bois à des habitudes plus sédentaires, à la culture du sol? Son pays n'est pas impropre à la culture, on y peut récolter du foin, des légumes, l'élevage des animaux s'y pratique facilement. Jusqu'ici les exhortations répétées des missionnaires, l'exemple des blancs sont demeurés sans résultats ; et il en sera sans doute toujours de même. L'inconstance du sauvage, son insouciance, sa passion pour la vie aventureuse sont un obstacle insurmontable. Habile à fabriquer le canot d'écorce, la raquette, à orner de jolis dessins le soulier de peau de caribou, objets de première et d'absolue nécessité, il ne saurait s'astreindre à un travail continu et persévérant.

Le problème de l'instruction publique qui occupe tant les peuples civilisés, les Montagnais l'ont résolu depuis longtemps et à peu de frais. Chez eux, hommes, femmes, enfants, tout le monde sait lire et écrire. Dès 1844, le Révérend Père Flavien Durocher, Oblat de Marie Immaculée, leur enseignait la lecture et l'écriture. Dans ses nombreux voyages en canot il traçait, sur une écorce d'arbre, ou un bout de planche, les lettres de l'alphabet ; il les enseignait à ses guides, et leur apprenait nos beaux cantiques. Les Révérends Pères Arnaud, Babel, Garin, O.M.I., contemporains et successeurs de ce grand missionnaire, sont devenus, eux aussi, maîtres d'école. Aujourd'hui chaque famille a son école, car le père et la mère se font les instituteurs de leurs enfants. L'aptitude toute particulière du sauvage pour apprendre les langues étrangères est un fait bien connu et bien établi ; l'exemple des Montagnais, dont la plupart parlent français, en est une confirmation.

Une excellente grammaire a été publiée, il y a quelques années, par le Révérend Père Georges Lemoine, O.M.I. ; elle rend l'étude de la langue montagnaise relativement plus facile, surtout si l'on y ajoute le dictionnaire édité par le même infatigable missionnaire.

La langue montagnaise n'en est pas moins très compliquée. Comme les autres dialectes de la langue algonquine, elle se compose essentiellement de verbes. Les substantifs en consti-

tuent une bien minime partie. Si encore ces verbes n'offraient pas plus de difficultés que nos verbes français ; et Dieu sait pourtant si nos verbes sont faciles ! Mais, au lieu de quatre conjugaisons, les Montagnais en comptent une trentaine déterminées par le rapport de la première à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif. Par exemple, voici quelques terminaisons qui indiquent ce rapport et déterminent les diverses conjugaisons : *an-au ; an-eu ; kan-tsieu ; en-am ; en-im ; un-o ; in-o ; in-im ; in-in ; in-iu ; win-win.* A cela il faut ajouter les conjugaisons provenant des formes réflexives, réciproques, passives et autres que prend le verbe suivant les circonstances ; et l'on comprendra comment les Montagnais possèdent une trentaine de conjugaisons.

Ajoutez aux conjugaisons la difficulté des modes, nouvelle complication. Le montagnais possède, en effet, deux impératifs, le dubitatif, l'optatif, l'investigatif, le simultané, pour exprimer le doute, le désir, une question à réponse douteuse, la simultanéité de deux actions.

Sait-on le verbe, reste à construire la phrase. La possession entre deux troisièmes personnes s'exprime par une inversion ; on met après le nom du possesseur, le nom de l'objet possédé précédé de son, sa, ses. Ainsi, pour traduire le *fils de Pierre*, on dira *Pierre son fils*. Si un verbe transitif a pour régime direct une personne ou une chose considérée comme étant du genre animé, il revêt une forme spéciale ; de même si ce régime est pluriel ; de même encore si le sujet d'un verbe est neutre. L'interrogation se fait au moyen de la particule *a* que l'on met à la suite du verbe ou du mot principal. La négation se rend par l'un ou l'autre des mots *muats*, *nmuil*, *apo* employés cependant avec des modes différents.

Tous les Montagnais sont catholiques. Ils sont profondément et sincèrement attachés à la religion. Matin et soir la cloche réunit tout le monde à la chapelle. La tenue, le recueillement de ces enfants des bois ferait peut-être rougir plus d'un chrétien civilisé. Quand il est éloigné de la chapelle, occupé à chasser, le Montagnais n'oublie pas ses devoirs religieux. Deux fois le jour, hommes, femmes et enfants font monter vers le Ciel leurs touchantes prières et leurs pieux cantiques. Le dimanche

on s'abstient de tout travail servile, on se fait même un scrupule de chasser.

" *Ir Mishinügin — Eku Omeru Ishe Apatstats Ilnuts* ", voilà le livre par excellence, le vade-mecum du Montagnais ; on y trouve tout, catéchisme, cantiques, messes notées. " *Tshistekügan Tshe Apatstats Irnuts* ", calendrier de juillet à juillet, indique les fêtes de chaque jour, les jeûnes, etc.

Le Montagnais est prêt à tous les sacrifices pour sa religion. Il y a quelques années, le missionnaire se trouvant dans l'impossibilité de visiter leurs postes de traite les plus éloignés du Labrador, enjoignit aux sauvages de venir le trouver dans d'autres plus rapprochés du golfe Saint-Laurent. L'année suivante il constata que la plupart s'étaient mis en route pour exécuter ses ordres ; un peu plus tard presque tous avaient franchi une distance dc cinq cents milles, au risque de mourir de faim, afin de " faire leur mission " dans le golfe Saint-Laurent.

Le culte des morts est en honneur chez le Montagnais. Un sauvage meurt-il dans la forêt, on fait l'impossible pour lui donner une sépulture chrétienne dans le cimetière situé à côté de la chapelle. On ne craindra pas, pour donner au défunt cette marque de respect, d'apporter sa dépouille mortelle, quelquefois de plus de cent milles.

Pendant la mission, le cimetière sauvage est le théâtre d'un bien touchant spectacle. Au coucher du soleil, toute la population se rend, avec le missionnaire à sa tête, au champ où reposent les morts. Là chacun s'agenouille au pied de la croix qui porte le nom d'un parent et prie en silence. Puis des prières publiques, des chants pénétrants d'émotion montent vers le Ciel pour ceux qui ne sont plus.

Trois missionnaires, les Révérends Pères Charles Arnaud, Louis Babel, C. Mourier, se dévouent pour les Montagnais depuis plus de cinquante ans. Les Pères B. Boyer et E. Blanchin exercent également le ministère parmi eux. Ces missionnaires, tous Oblats, leur prodiguent, sans repos ni trève, leurs soins et leur dévouement, comme le font leurs frères aux tribus sauvages du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, du Mackenzie, et de la Colombie-Britannique.

Fidèle observateur des lois du pays, le Montagnais ne confère à la dignité de chef aucune autorité proprement dite.

La bonne réputation, l'adresse à la chasse, le prestige personnel donnent seuls à celui qui remplit les fonctions de chef quelque influence sur ses compatriotes. Désigné par le missionnaire ou choisi par le suffrage populaire, le chef exerce ses fonctions honorifiques tant qu'on est satisfait de lui. Cet honneur, d'ailleurs, est peu recherché.

On parle beaucoup des défauts des sauvages, de leur insouciance, de leur imprévoyance, de leur manque d'honnêteté, parfois, de leur passion pour les boissons enivrantes. Tout cela, jusqu'à un certain point, est vrai du Montagnais, mais combien de nobles qualités font oublier ses défauts ! Son attachement à la religion, sa docilité aux avis du missionnaire, sa générosité doivent-ils être comptés pour rien ? Et puis ceux qui lui jettent la pierre avec un dédain pharisaïque, n'oublient-ils pas que ses plus grands défauts, il les doit à ses rapports de plus en plus fréquents avec les civilisés ?

Que réserve l'avenir aux Montagnais ? La disparition plus ou moins prochaine du gibier, l'imprévoyance du sauvage, la maladie qui fait tant de victimes parmi les enfants, préparent malheureusement l'extinction de ce petit peuple autrefois si prospère. Bientôt peut-être il faudra redire avec Garneau

> Triomphe, destinée ! Enfin, ton heure arrive.
> O peuple, tu ne seras plus.
> Il n'errera bientôt de toi sur cette rive
> Que des mânes inconnus.
> En vain, le soir, du haut de la montagne,
> J'appelle un nom : tout est silencieux.

CHASSES DES SAUVAGES
A L'ILE D'ANTICOSTI

PAR LE DOCTEUR JOSEPH SCHMITT.

Dans les nombreuses excursions que j'ai faites dans l'île d'Anticosti, depuis onze ans que j'y habite, je n'ai trouvé que des traces insignifiantes du passage des sauvages sur ce territoire. Peut-on, en effet, rapporter à leur ancienne présence sur l'île, un fémur de caribou (1) rencontré à deux pieds sous terre dans le creusement d'un canal à la Baie Ellis, et un canot d'écorce enfoui depuis de nombreuses années dans la vase d'un lac de la Baie Sainte-Claire.

Etant données les habitudes des sauvages, il est certain que l'on ne pouvait s'attendre à trouver des preuves bien évidentes de leurs anciens séjours ici. En revanche, les témoignages parlés ne font pas défaut et nombreux sont les habitants actuels d'Anticosti qui ont vu les sauvages venir au printemps chasser nos différents animaux à fourrure, ours, loutres, renards argentés et martres.

Il est probable qu'autrefois ces chasseurs arrivaient dans leurs canots d'écorce, des endroits les plus rapprochés de la côte méridionale du Labrador — appelée Côte Nord — et en particulier de Mingan, dont la distance à Anticosti n'excède pas 33 milles par mer. Dans une période plus récente, ils louaient une barge ou une goélette qui les amenait au printemps soit de la Gaspésie, soit de la Côte Nord.

Ils avaient alors coutume d'arriver au commencement d'avril et restaient jusqu'à la fin de mai. Je rappellerai à ce propos que notre hiver se prolonge beaucoup plus longtemps qu'à Québec. Le dégel se fait très lentement en avril et mai,

(1) Joseph SCHMITT. Monographie de l'île d'Anticosti, page 313.

et, par suite, presque toute la pelleterie reste bonne jusque vers la fin de ce dernier mois.

Les Sauvages apportaient peu de provisions de bouche, et le loup-marin, qui est en abondance sur nos côtes, constituait la plus grande partie de leur nourriture.

Ceux du Sud, les Micmacs, venaient avec femmes et enfants de Gaspé ou de la côte environnante. Ceux du Nord, appartenant à la grande famille des Montagnais, arrivaient de Mingan, des Sept-Iles et même de Godbout.

Les plus récemment venus sont ceux de Mingan qui ont fait leur dernière apparition en 1893. La Compagnie d'alors leur ayant interdit de chasser, aucun sauvage n'a abordé, depuis cette époque, sur Anticosti.

Les habitants de l'île qui ont vu les uns et les autres ont gardé un meilleur souvenir des sauvages de la Côte Nord, qu'ils appellent de bons sauvages, que de ceux du Sud auxquels ils reprochent d'être rancuniers.

Quant aux procédés de chasse de ces Indiens, ils se rapprochent beaucoup maintenant de ceux des blancs et ne présentent par suite qu'un intérêt très limité.

Dans leur dernière chasse à l'île d'Anticosti, les sauvages ont capturé 150 martres, 25 renards argentés, 12 loutres et 17 ours.

Au Cap Henri, à la Baie Ellis, l'un des chasseurs a même été victime de la fureur d'une femelle d'ours dont il avait blessé le petit avec un fusil à un seul coup qu'il n'eut pas le temps de recharger. La bête s'est alors précipitée sur l'imprudent et l'a mis en pièces.

THE PALM AND AGAVE
AS CULTURE PLANTS

PAR LE DOCTEUR WALTER HOUGH.

The basis of animal life is the vegetable kingdom, and though the animal stem branched from the vegetal primitive stem at an early geologic period, the attitude of this group of organisms has always been one of primary dependence (1). This connection may be expressed rather as interdependence and interrelation of animal and vegetal organisms, which react on and mutually modify one another in varying degrees, preserving a harmony and unity that is manifest when a broad view is taken of biological phenomena.

The interrelation of fauna and flora emphasizes the priority and nurture relation of the vegetal basis, especially to the great classes herbivora and carnivora ; but development — in which the universality of the ever recurring desire for food doubtless played the chief part — has produced myriads of species whose sustenance is in both kingdoms. Man's genealogy has happily combined in its make up elements of herbivorous and carnivorous extraction, which have tended to produce a being of a high order, possessing versatility of adaptation to the varying conditions of organic nature and attaining progressively a degree of freedom and strength which seeks expression in the domination of all things through artificialities, that is, those inventions which harness physical forces.

It must be admitted that man in transition or process of development existed as did his precursors in subjection to nature similar to that observed among the lower animals, remarkable

(1) Hæckel (India and Ceylon, pp. 59-60) points out that the tropical fauna is subsidiary to the flora.

illustrations of which have been brought to notice by biologists. Indeed it seems that life forms are intelligible only in the light of environment, and that animate beings morphologically are the result of reactions which are successively cosmic, terrestrial and biologic.

In this respect, Dr. C. Hart Merriam's exposition of the laws governing the temperature range of animals and plants throws a flood of light on the distribution of life over the earth. These researches have "demonstrated that terrestrial mammals, birds, reptiles, insects and plants coincide in distribution", so that man has in his beginnings fallen under the sway of terrestrial forces and his mind acting on them with more subtile force leads him forward to emancipation.

The importance of vegetal environments, therefore, in the study of culture is very great. In the search for a plant order, whose location and capabilities would adapt it for the role of foster mother to immature tribes, one finds the palms fulfilling all the requirements. Palms were among the first fruit-bearing trees, so that they might have been a dependence in geologic time mounting to the period conjectured by some authors as that in which man took his rise.

Furthermore, while many tropical fruit-bearing trees of other orders than the palms, at present yield in profusion grateful and nourishing food, it must be remembered that all such trees are products of human arboriculture and that the wild or jungle forms bear fruits which are comparatively far less desirable for consumption than those coming under domestication (1).

It is only necessary to cite as examples the wild and the cultivated mangos and bananas. The palm on the other hand belongs to an older order which had an earlier development, arrived at a static condition and likewise existed in a tropical

(1) The response of advanced vegetal forms to even minor changes in conditions is observed in multitudes of instances, due to the operation of the law of animal and plant reactions stated in a previous paragraph. The clearing away of underbrush; the gathering of fruits; stirring of the soil; chemical changes in soil constituents by fire action; transplanting into richer ground adjoining habitations; and protection from inimical agencies, are some of the general effects growing out of the unconsciously beneficial efforts of human beings or animals at the beginnings of arboriculture.

environment conditioned for the gradation of lowly humans to a higher plane.

If man emerged in a tropical or solar climate, surrounded with a vegetal environment and possessing a social order of the dispersive type, — that is, composed of small groups ranging according to the food supply, with females and children associated and males solitary, — and with all wants natural, we must consider this vegetable order competent to focus his activities and make for his advancement.

The study of not only the ontogeny of man, but the aids by which he has risen to culture, and the condition and progress of existing tribes, must possess a very limited field of view of the conditions under which he developed, if they do not take into consideration his attachment to the flora.

Most tribes — except those beyond the limits of vegetal growth — have a plant or plants ministering more or less fully to their needs, showing that plants as an essential feature of environment have important functions in stimulating development in culture. The body of observed facts derived from the study of these relations may all be grouped under ethnobotany, — a science erected from ethnology and botany, whose place in the scheme of nature is fundamentally biological but whose logos belongs to the science of man.

As a corollary of the assumed dependence on the palm, we must seek man's original home in an environment which for ages has presented the proper conditions, such as equable temperature, safety from the attacks of larger predatory animals, and an abundance of easily attainable food, structural materials, etc. No present area fulfils these requirements better than southeastern Asia, and especially the fringe of the continent and the islands inhabited by Malayan peoples. The finding of man-like remains in Java gives basis for this theory, but should it appear that man's origin was multiple in a life zone of wide equatorial extension, — a theory held by some students, the nurture vegetal forms, it is maintained, need not be different.

Wherever man is thrown into close relation with the palm species, he becomes partially or wholly dependent upon this tree. Less important than the question of origin is the practical influence of the palm, agave and other useful orders of plants

on the well being of man. The uses of the two great culture plants selected for discussion are so multifarious and touch so nearly on human life that their absence would have retarded development by thousands of years, if not radically altering its course.

We cannot dwell too strongly on the educative and suggestive value of the palm. By these features alone it becomes the most valuable culture-plant of the world. The broad fibrous leaves of some species suggest the use for shelter in the beginning of habitation and the material of these leaves furnishes, by slight manipulation, various splints and fibres applicable to similar ends. The spathe furnishes strong, thin, board-like material. The covering of the trunk of some species resembles cloth and would point out the steps toward weaving; the hard cases of the nuts place in the hands of even the most primitive dishes, spoons, and cups, and in myriad ways it enters into man's social life.

As an indication of the unconscious but peremptory influence of the palm species on arts, we may point out the rattan area coextensive with the Indonesians, the cocoa and Palmyra palm areas of Ceylon and India, the Seje palm of the Orinoco, the date and doom palm area of Egypt and Arabia, etc. Wherever we observe man in contact with this wonderful tree, we find an individual and characteristic culture.

In general, it is found that the palm supplies at first hand long straight cylindrical materials; broad, flat, light materials; heavy, elastic materials; tough, long, rope-like materials; soft, downy, fibrous and textile-like materials; tubular and spheroidal materials among others, eliminating the burdensome steps of manufacture. By secondary processes man elaborates from it structure-materials for a vast web industry — from the closest intertwining to firm, close-woven cloth, weapons, vessels for containing, etc., and together with these is a great range of foodstuffs, soap, salt, tannin, dye, medicine, oils, sugar, wine, vinegar, starch, and other products. Higher than the supply of needs of food and arts, it is known that social and religious phenomena have grown out of the utilization of this tree.

It is interesting to surmise the cause which seems to have determined the attribution of particular worth to certain trees,—

an attitude which has been termed "tree worship", whose manifestations as survivals or in considerable purity are widespread. The man of early times did not value trees for timber, shade or ornament. As places for shelter, nest building, or hunting for certain arboreal quarry, as furnishing desired leafage for the construction of resting lodges, trees were obviously valuable. But fruit-bearing trees, — those furnishing grateful and nourishing viands, would have supreme rank, and inevitably those most held in esteem for their contribution to alimentation would enter into myths of a later period as "the tree of life", the "world tree" of the Babylonians and "sacred trees" of many peoples.

The palm may have restrained as well as incited culture. It may have tended by its very abundance of supply to keep man in one level grade for a long time until some event in his history pushed him forward. On the other hand, an environment may have possessed palms which could supply food for only a portion of the year, forcing periods of necessity and maintenance on other orders or on other diet.

As a projection into the past, we may imagine the origin rise of man under the fostering and tutelage of the palm, and may well believe that this period was very long, that he grew and apprehended more and more of the powers of nature, that in the course of time he adopted fire, treasured it, learned to produce it at will and from that event, began to wander into other zones, inaugurating the population of the earth.

In the wanderings leading into colder latitudes and back again into warmer climes the tribes have kept wherever possible in touch with plants, and when again they reached the palms the old life and conditions were renewed. Thus tropical Asia is repeated in tropical America, and new examples of the adaptiveness of man are furnished — though these are really the product of mutual reactions between man and environment functioning on lines of least resistance.

The ethnobotany of the palm has been considered at some length, because by reason of its ministration at the outset of the human race, it may easily outrank any other member of the vegetable kingdom, and because the ethnobotanic principles involved have special application to one of the greatest civiliza-

tions of America, which was founded on the agave. This important culture plant is wholly an American order whose focus is in the highlands of Mexico.

The Mexican plateau in consequence of a remarkable paucity of larger mammals and aquatic life, has never had a culture swayed by a preponderance of flesh diet. The natural environment here is as purely vegetal as in the hypothetical Southern Asiatic origin-place of mankind, and substituting the agave for the palm, quite as interesting a cycle of development runs its course.

Here a great number of species of agave occupy a range of elevational zones from tropical to temperate; open regions of unlimited diffusion; and enclaves, giving different conditions of dampness or dryness. The agave and palm have nearly a corresponding degree of temperature adaptiveness and a similar versatility in point of usefulness.

Anciently the agave flourished as a wild plant, drawn upon by uncivilized tribes for common wants, and serving admirably as a dependence for peoples unacquainted with agriculture, who on their migrations entered semi-arid regions where this plant is prevalent (1). At some period or, rather, by a slow process extending over a long time, agave species found most useful were cultivated, the steps in this cultivation being marked by corresponding advance in social complexity of tribes as more and more they took cognizance of their natural resources.

The agave has proven capable of great flexibility in meeting the increasing demands of civilization, and in this respect alone it is a wonder of nature. To the early tribes it gave food, house-building material, fiber, etc.; when the time came its epidermis was a medium for recording ideas, its juice a fermented drink, its fiber textiles, and in all lines its employment became more varied. With modern times the agave responded with wider usefulness, and despite competition of extension agriculture of basal food plants, has maintained its far-reaching importance, and the commerce in its products extends its benefits to other countries.

(1) The agave flourishes where maize or other cereal cannot grow without irrigation.

Those tribes that held the agave fields of Mexico possessed by virtue of this asset overlordship of a vast territory inhabited by less fortunately situated tribes.

The palm in the eastern hemisphere and the agave in the western are the primary sources of alcoholic beverages. Species of these plants are the only sap producers employed by man for the manufacture of intoxicating drinks. The methods in both instances have a familiar resemblance and might be thought to form an accultural link between the new and the old world. The art of distillation, which seems to have had its inception in the treatment of fermented palm sap, is also an accompaniment of the agave industry and doubtless was introduced into America at the period of the Spanish Conquest.

While it is likely that the palm was the foster mother of early man and influenced and sustained him in primary as well as in sequential attainments of culture, it is not affirmed that the civilization of Mexico was wholly brought about by the utilization of the agave. The impression sought to be given is that in rude stages of culture the necessities of man are supplied by plants, and that upon certain plants progress in culture is dependent (1).

The influence of the agave on Mexican cults has been important. Dr. Eduard Seler's researches have given us the names and attributes of beings connected with the mythology of the agave and, besides, numerous cult uses of spines and other parts of the plant have been ascertained. In the era when pulque became known there arose a cycle of bacchic gods to whose study Dr. Seler has devoted much attention and which have parallels in the myths of the old world.

There has also developed in connection with the agave an ample and interesting body of folk customs and thought exemplifying the potential influence in the field of psychology.

---

(1) Throughout human history animal industries were less exalting than vegetal.

THE INTRODUCTION OF MAIZE
INTO EASTERN ASIA[1].

BY BERTHOLD LAUFER.

1. Much has been written about the introduction of maize from America into Europe and its further dissemination over the Old World; and it might seem almost superfluous to take up this question again, were it not for the fact that as yet no satisfactory investigation of the subject exists. The history of maize, in accordance with pragmatic methods based on all the available documentary evidence, remains still to be written. The interesting point of view to be pursued in connection with this question seems to me the following.

Of all problems of ancient cultural history, none is more obscure, and less enlightened by literary records, than the origin and propagation of our cereals, as only a cursory glance at the famous books of De Candolle and Hehn will convince one. Now, maize belongs to the few cereals which were distributed from one centre in recent historical times, — times which we are able to check from written documents. It is certainly of value to determine within which time maize spread from the New into the Old World, from Europe to the Far East; and through the medium of which nations, and by which commercial or geographical routes, it was transplanted. The history of maize may thus prove to be an object-lesson by affording us an adequate judgment as to the relative degree of rapidity with which cereals may be carried from country to country, and as to what agencies are efficient in their dissemination. What may happen with regard to products in historical times is liable to occur also in a

1. The parenthetical references relate to the corresponding numbers in the list of Chinese characters at the end of the paper.

prehistoric period, if ethnic and economic conditions may be supposed to have then been on the same or a similar basis. The geographical area which is of chief interest to us in this paper includes India, Central Asia, and China. In the sixteenth century, when maize was introduced into this region, travelling and transportation facilities there were not easier than in earliest historic and prehistoric ages; and if we were to succeed in pointing out a definite course which maize may have taken inside of this geographical province, and in marking the boundaries of this route by means of certain chronological data, we should have a clew or an analogon as to the possibility of kindred occurrences in the same region in most ancient times. In this idea, then, lies the chief object of the present paper; and by this, as well as by the utilization of new material, it is plainly distinguished from its predecessors. It has nothing to do with the chimerical attempts of some former writers who believed in a pre-American existence of maize in Eastern Asia [1], but its chief purport is to show through which channels maize has entered China. To anticipate its main results, I shall try to demonstrate that maize, introduced into India probably by the Portuguese, spread northward to Sikhim, Bhutan, and Thibet, finally from there into Ssech'uan, the province of western China bordering on Tibet, and then from the west into the other parts of China, without any interference of European nations, like Spaniards or Portuguese. That in those days this route from India into Western China was a high-road of great importance for just the migration of cultural plants, we shall try to show by the example of another cereal, sorghum, by way of introduction inte the subject proper.

2. The accounts on the varieties of sorghum are united in

1. Like v. SIEBOLD and MAYERS. — The question, if it can now be called a question, whether there is an indigenous species of maize in Eastern Asia, is mainly one of botany, but not of sinology. If maize were indigenous to Asia, we should expect to find there either a wild form, from which the cultivated species was derived, or the Asiatic species to be differentiated from that of America, neither of which is found. The close identity ot the Asiatic with the American maize proves that both are one and the same botanically; that is, the former is derived from the latter, and the botanical agrees with the historical result. All historical proofs adduced heretofore for the pre-American existence of maize in Asia are based on misinterpretations of sources, limited knowledge of the whole subject, and strange absence ot log c.

the cyclopædia " T'u shu chi ch'êng ", Vol. 468, po wu hui pien, section on plants (ts'ao mu tien), Book 30, shu pu hui k'ao, pp. 14 a-15 b. Sorghum was not known in the period of Chinese antiquity, and is not mentioned either in classical or in other early literature. It first occurs under the name *shu shu* (1) in the " Ch'i min yao shu " of CHIA SSE NIU (2), who is said to have lived in the fifth century A. D. 1. This notice is as follows: " The spring month is most suitable for burying the seeds [of the sorghum] in the earth. The stalk is over ten feet high. The ears are big like brooms, the grains black like lacquer or like frog's eyes. When it is ripe, it is harvested by mowing and gathering it in sheaves, which are set up. The fruit yields a grain which is hulled and eaten. Oxen and horses may be fed with the refuse, and even the waste material may be utilized. The stalks can be made into brooms for cleaning pots; the blades can be plaited into door-screens, mats, and fences. Besides, it is served at table, so that there is nothing that need be thrown aside. Thus it is one of the most serviceable grains, and indispensable to the farmer " (3).

The further texts in the " T'u shu chi ch'êng " are as follows. The master YÜAN HU 2 says, " *Shu shu* (*Sorghum vulgare*) did not exist in times of old. Later generations, I think, must have obtained the seeds from another country. As its glutinous properties come near to those of *shu* 3, this name *shu* has been borrowed and transferred to it. The people of the present time, whenever they point it out, call it simply *shu*, ignorant of the fact that there is also the kind of *shu* called *liang shu* (*Setaria italica*), wherein they make a mistake. Different from this one is another kind, *yü mi* ('jade rice', that is, maize,) also called *yü mai* ('jade wheat') or *yü Shu shu* ('jade sor-

1. BRETSCHNEIDER, Botanicon Sinicum, Part 1, p. 77: " This work contains many interesting particulars regarding the cultivation of the cereals, vegetables, fruits, trees, etc., then grown in China. It is also of interest on account of its numerous quotations from previous ancient writings now lost." Bretschneider (ibid., p. 78) enumerates also *Sorghum vulgare* among the plants treated of in this book which can be identified.

2. Literary name of Hsü KUANG-CH'I (1562-1634), author of the treatise on agriculture *Nung chêng ch'üan shu*.

3. That is, the glutinous variety of *Setaria italica*.

ghum '). Also, as regards this kind, the seeds were obtained from another country, and its designations *mi*, *mai*, and *shu shu*, are all borrowed names " (4).

He further says, " In the northern parts of China the soil is not favorable to wheat and other grains. The seeds of sorghum are much more suitable to it. On the fifth day after the Commencement of Autumn (Aug. 11), although sunk in the rain-water to a depth of ten feet, it cannot be spoiled. Only before the Commencement of Autumn (Aug. 7), is it spoiled by rain-water. Therefore in the regions of the north, they build embankments two to three feet [high] to shield it from the violence of the water. By these efforts to ward it off for several days, no harm is done, however big the rain may be " (5).

He further says, " Where in the country of Ts'in [i. e. North China] there is salt soil, sorghum is planted in the ground, for it is especially suitable to the sowing of sorghum. It is necessary to plough early, from the first to the last in the solar term *Ch'ing ming* [that is, from April 5 to 19] " (6).

WANG YING [1] says, " Sorghum (*Shu shu*) is sown in the northern regions to provide for the lack of grain. The refuse is fed to oxen and horses. It is the most excellent of all cereals. The people in the south call it *lu tsi* " (7).

LI SHIH-CHÊN says, " Sorghum is convenient to sow: in the spring month, the seeds are scattered; in the autumn month, it is gathered. The stalk is over ten feet high [2], in shape resembling the *lu ti*; also the fruit inside, and the leaves, are like the *lu* [3]. The ears are big, like brooms. The grains (*li*) are big, like pepper, of red and black color, and as hard as hulled rice. The fruit (*shih*) is yellow and red in color. There are these two kinds, — a glutinous kind, of which, with glutinous rice and glutinous *Setaria italica*, fermented wine can be made, and cakes; a non-glutinous kind, which can be made into

1. Author of the *Shih wu pên ts'ao*, a treatise on eatables, published in the beginning of the sixteenth century (BRETSCHNEIDER, Botanicon Sinicum, Part 1, p. 53).

2. According to BRETSCHNEIDER (Die Pekinger Ebene, Pet. Mitt. Ergaenzungsheft, No. 46, p. 17), the sorghum-plants near Peking reach a height of twelve feet or more.

3. A kind of reed (*Phragmites Roxburghii* and *P. communis*).

dumplings and into congee. Also the waste material can be utilized: cattle can be nourished with it. Brooms can be made of the small tips. From the blades door-screens and mats can be plaited. It contributes to our table, and is of extreme advantage to the nation. The people of the present time use it wrongly for their offerings in place of millet (*Panicum miliaceum*). The husks of this grain, when soaked in water, assume a red color, and red wine can be made of it. The "Po wu chi" says, Where sorghum is sown, there will be many snakes after a number of years" (8) [1].

LI SHIH-CHÊN says, "It is not so very long ago that *Shu shu* (*Sorghum vulgare*) made its appearance, but now there is a great quantity of it in the northern part of the country. The 'Kuang ya' mentions *ti liang* [2] and *mu chi* ('wooden millet'). The sorghum too is a kind of millet, and is as high and big as the reeds *lu* and *ti*, wherefore in common language it has all these names. It was first cultivated in *Shu* (Ssech'uan), and is therefore called *Shu shu*; that is, millet of Ssech'uan" (9).

If we analyze the preceding records, it is easily recognizable that the different varieties of sorghum are treated indiscriminately [3]. The most striking fact, from an historical point of view, is that both Li Shih-chên and Hsü Kuang-ch'i agree in the statement that sorghum can be only a recent introduction, the former saying that it did not date so far back in the past, but grew plentiful in the north of China in his time (that is, the second half of the sixteenth century), the latter positively denying

1. No value whatever is to be attributed to this quotation. The *Po wu chi*, alleged to have been written in the third century A. D., was lost during the Sung; and the present work which goes under this name was drawn up at a much later period, compiled from extracts in other publications, and padded with numerous anachronisms and marvellous inventions.

2. *ti*, a kind of reed with a pithy stem.

3. Also F. PORTER SMITH, Contributions towards the Materia Medica and Natural History of China, p. 202 (Shanghai, 1871), justly remarks, "The Sorgo, or Chinese Northern Sugar Cane, is described in the Pen Ts'au along with the Sugar-cane and the *Holcus Sorghum* [now *Sorghum vulgare*], or Barbadoes Millet." — A. DE CANDOLLE, Origin of Cultivated Plants, pp. 381, 382, confounds the two Chinese species by identifying the Chinese *kao liang* with *Sorghum saccharatum*. — Already BRETSCHNEIDER (Chinese Recorder, Vol. III, p. 289 a) referred to the fact that the glutinous kind of Li Shih-chên is *S. saccharatum*, and his non-glutinous kind, *S. vulgare*

its occurrence in times of antiquity, and referring to an introduction from a foreign country. Neither of them — according to the general experience in the history of the dissemination of cereals, which so suddenly appear and then spread with such wonderful rapidity — is able to assign a definite date to the introduction ; but Li Shih-chên affords a most valuable clew for unravelling the mystery by his interpretation of *Shu shu*, the name for *Sorghum vulgare*, as millet (*shu*) of Ssech'uan (*Shu*), in which province, according to him, it was first grown. Thus far, matters would be easy but for the fact that the mention of sorghum is ascribed to two much older works, the " Kuang ya " and the " Ch'i min yao shu ". How can the opinions of Li Shih-chên and Hsü Kuang-ch'i regarding a recent importation be reconciled with this condition of affairs ?

The " Kuang ya " is a dictionary by CHANG I, published about A. D. 265 [1]. Now, Li Shih-chên quotes from this dictionary the two terms *ti liang* and *mu chi;* but there is no evidence whatever that these two terms, which went out of use long ago and seem solely restricted to the work in question, ever denoted sorghum or related plants. The word *ti* refers to a kind of reed with a pithy stem [2]; and the great importance of reeds in the economical life, which form an industry along the Yangtse only second to bamboo, and a certain similarity between reeds and sorghum [3], may be held responsible for the simile employed by Li Shih-chên. More serious and more difficult is the passage in the " Ch'i min yao shu " of the fifth century, in which a variety of sorghum is undeniably described. I think, however, that a way out of this difficulty is possible. The variety described in the " Ch'i min yao shu " is, in my opinion, *Sorghum saccharatum;* the variety of recent introduction, mentioned by Li Shih-chên and Hsü Kuang-ch'i, is *Sorghum vulgare* [4]. This

1. T. WATTERS, Essays on the Chinese Language, p. 38 (Shanghai, 1889).

2. Notes and Queries on China and Japan, Vol. III, 1869, p. 97; BRETSCHNEIDER, Botanicon Sinicum, Part II, p. 272.

3. Compare the name *lu su* (' reed millet ') for *Sorghum saccharatum*.

4. English names for this cereal are, Indian millet, African millet, Barbadoes millet, great millet, Guinea-corn, Kafir-corn, broom-corn, durra or doura, coffee or chocolate-corn (the latter U. S.).

decision rests mainly on the fact that the grains of the sorghum are described as black (and as black as lacquer) in the "Ch'i min yao shu", which is indeed the case with *Sorghum saccharatum*, while Li Shih-chên speaks of red and black grains, thus comprising the two varieties.

To which of the two varieties of sorghum Wang Ying, who wrote about half a century before Li Shih-chên, alludes in the passage quoted above, must remain undecided, but in all likelihood he means *Sorghum vulgare*, possibly both. However this may be, it is perfectly safe to assume that *Sorghum vulgare* was introduced from abroad into China not long before the time of Li Shih-chên, possibly a century or so, say about the end of the fifteenth.

The question as to the original habitat of the two sorghum species — the views of botanists still seem to be divided between tropical Africa and India [1] — does not here concern us. Suffice it to bear in mind that they must have been at home in India, where it is still the staple food, for a long time, the Indian *Sorghum vulgare* being doubtless alluded to by Pliny [2]. If this sorghum, as regards China, was first planted in Ssech'uan, I see no other possibility than to assume that it had migrated from India northward into Tibet, and from Tibet had reached western China. We find it eagerly cultivated by the Lepcha in Sikhim [3], who live with Tibetans and in the immediate neighborhood of Tibet.

1. A. DE CANDOLLE, Origin of Cultivated Plants, pp. 381, 382, seeks their origin in tropical Africa, whence they were introduced into Egypt, afterward into India, and finally into China. A. ENGLER, in HEHN's Kulturpflanzen und Haustiere (7th ed., p. 504, Berlin, 1902), leaves it an open question.

2. HEHN, l.c., p. 502.—"Taking India as a whole, it may be broadly affirmed that the staple food-grain is neither rice nor wheat, but millet. Excluding special rice-tracts, varieties of millet are grown more extensively than any other crop, from Madras in the south, to at least as far as Rajputâna in the north. The two most common kinds are great millet (*Sorghum vulgare*), known as joár or jawári in the languages derived from the Sanskrit, as jonna in Telugu, and as cholam in Tamil; and spiked millet (*Pennisetum typhoideum*), called bájra in the north, and kambu in the south." W. W. HUNTER, The Indian Empire, 3d ed., p. 582 (London, 1892). See further W. CROOKE, Things Indian, p. 226 (New York, 1906).

3. MAINWARING and GRUENWEDEL, Dictionary of the Lepcha Language, p. 533 (Berlin, 1898). H. H. RISLEY, The Gazetteer of Sikhim, pp. 74 et seq. (Calcutta, 1894).

In the great Dictionary in four languages, published by order of the Emperor Ch'ien lung, the term *Shu shu* is reproduced in Manju as *shushu*; in Mongol, *shishi*; and in Tibetan, *sa lu*. The original meaning of the latter word is "rice", derived from Sanskrit çâlî, which goes to show that the Tibetan language also (in the same way as Chinese, Manju and Mongol) possessed no indigenous word for "sorghum", and conveyed this idea to a Sanskrit word which had already been adopted. This expediency, however, would not have been resorted to but for the derivation of the plant itself from India.

3. The more important notices in regard to maize from Chinese sources are those of W. F. MAYERS [1], and S. W. BUSHELL [2]. Mayers stands principally on the passage of the "Pên ts'ao kang mu", where he reads that "the seed of the *yü shu shu* [maize] came from the lands beyond the Western Frontiers (i. e., from Central Asia)". We shall see hereafter that this translation is wrong. He then refers to the "Nung chêng ch'üan shu", written by Hsü Kuang-ch'i in 1619, who says that the plant was anciently obtained from the territories on the west of China [3]. From the fact that, within less than three quarters of a century after the discovery of America, Li Shih-chên describes maize as a plant perfectly well known in China, but is at the same time unable to assign a date for its introduction into the country, he concludes that maize must have been cultivated in China for a considerable period before the

1. Maize in China. Notes and Queries on China and Japan, Vol. I, pp. 89-90. (Hongkong, 1867).

2. Maize in China, Ibid., Vol. IV, p. 87.

3. I cannot find the passage, thus translated by Mayers, in the *Nung chêng ch'üan shu*. Hsü Kuang-ch'i speaks of maize only in the passage, translated above, where he treats of sorghum, and says of maize that it came from another (foreign) country. This passage will be found in his work *Nung chêng ch'üan shu*, Book 25, p. 9 b. Among the plants enumerated and illustrated in this work, maize is not included. In the agricultural cyclopædia *Shou shih t'ung k'ao* (Book 24, p. 4), in which all important matter of the *Nung chêng ch'üan shu* is embodied, a woodcut of maize with the text of the *Pên ts'ao kang mu* only is given. In the *T'u shu chi ch'êng* (l.c.), where the section on maize follows that on sorghum, the latter text also is given, and curiously enough, accompanied with the description of the "wild millet" (*yeh shu*) of the *Nung chêng ch'üan shu*. I do not see what the latter species has to do with maize. In neither of these books are any extracts given from the work of Hsü Kuang-ch'i regarding maize, so that I am at a loss to explain what the foundation of Mayers's statement may be.

arrival of Europeans. " Botanists must decide ", he continues, " whether or no the theory of its introduction from Central Asia is tenable, but for my own part I incline to think that it very probably reached China from Japan ". This lack of logic is very strange. From his sources and his way of interpreting them, Mayers could have drawn no other conclusion than that maize arrived in China from the west: he found nothing to indicate a trace of an importation from Japan, and there is in fact nothing whatever to justify such a view. The consequence of his oscillation was that he was misunderstood by many subsequent writers, some of whom seem to quote him without having had access to his original article. Thus, for example, I. REIN [1] remarks, " In 1869 Mayers proved that maize came to China through Portuguese and Spaniards, so that the Japanese names which refer to China possess no greater value than the names ' Welschkorn ' and ' Turkish wheat ' among us ". Mayers, however, denied point-blank the possibility of its having been brought to China by the Portuguese, and he did so justly, since there is no evidence for such a statement. A. DE CANDOLLE [2] credits Mayers with the statement " that early Chinese authors assert that maize was imported from Sifan (Lower Mongolia, to the west of China) long before the end of the fifteenth century, at an unknown period; the importation through Mongolia is improbable to such a degree that it is hardly worth speaking of it, and as for the principal assertion of the Chinese author, the dates are uncertain and late ". Mayers does not use the term " Sifan " in his paper on maize. This entire passage was then copied, with Candolle's other views of a Portuguese introduction of maize into China, by JOHN W. HARSHBERGER [3].

The brief notice of Bushell quoted above is directed against Mayers. He refers to the fact that maize is not described in any Chinese work anterior to LI SHIH-CHÊN's " Pên ts'ao kang mu "; and the time which elapsed between the discovery of

1. Zur Geschichte der Verbreitung des Tabaks und Mais in Ostasien (Petermanns Mitteilungen, Vol. XXIV, 1878, p. 215).

2. Origin of Cultivated Plants (New York, 1885), p. 392.

3. Maize: A Botanical and Economical Study, Contributions from the Botanical Laboratory of the University of Pennsylvania, Vol. I, No. 2, Philadelphia, 1893, p. 157.

America and the date of this work seems to him amply sufficient for its introduction into China. Bushell quotes two further passages from Chinese books dealing with maize [1]. He does not, however, take any standpoint with regard to the western origin of maize held by Chinese authors, and his only refuge are the Portuguese [2].

4. The two most important passages not considered heretofore, and suggestive of an introduction of maize into China from Tibet, are contained in the cyclopædia " Ko chih ching yüan ", [3] published in 1735. The one is derived from a book, " Liu ch'ing ji cha ", of an author, T'IEN I-HÊNG (10) ; the other, from the " Hsio pu tsa shu " of WANG SHIH-MOU (11). The latter is known as a botanical author who left many treatises on plants, and died in 1591 [4]. The former work is not quoted by either Bretschneider or Wylie ; but its author, T'ien I-hêng, is given by WYLIE [5] as having edited, during the Ming dynasty, an anthology of the productions of celebrated poetesses. As the quotations in the cyclopædias are usually well arranged in chronological order, and as the passage of Wang Shih-mou is apparently based on, if not actually derived from, T'ien I-hêng, we may infer that he was the former's predecessor, and wrote, say, about the middle of the sixteenth century. His remarks are as follows :

" Maize (*yü mai*, 'imperial wheat') is produced in Tibet (*Hsi*

---

1. There is a bibliographical mistake in this paper, which deserves correction. Bushell refers to the first volume of Ramusio, published in 1550, as containing a very accurate woodcut of an ear of maize. The various editions of Ramusio being in the Lenox Library of New York, I may state that this woodcut is inserted in the second edition of 1554, but not in the first of 1550. The text to this illustration runs thus (Vol. 1, p. 385) : " La Mirabile et famosa semenza detta maiz nell' Indie occidentali, della quale si nutrisce la metà del mondo, i Portughesi la chiaman miglio zaburto, del quale n'è venuto gia I Italia di colore bianco e rosso e sopra il Polesene de Borgo, e Villa Bona seminano i campi interi de ambedui i colori. " In China the white and yellow varieties of maize are also found.

2. " At this time the Portuguese were in constant communication with India and China, and it is highly probable that maize was introduced into Asia by them, either from Europe or directly from America. "

3. Book 61, p. 10.

4. BRETSCHNEIDER, Botanicon Sinicum, Part 1, p. 150.

5. Notes on Chinese Literature, 2d ed., p. 243.

fan). Its former name is 'Tibetan wheat' (*Fan mai*). Since it was formerly brought as tribute to the court, it received for this reason the name 'imperial wheat' (*yü mai*) [1]. The stems and leaves are of the same kind as those of the panicled millet (*Panicum miliaceum*), the blossoms like the ears of the rice-plant. Its husks are like a fist, and long. Its awns are like red velvet. Its grains are as big as the fruit of the water-plant *ch'ien* (*Euryale ferox*), and lustrous white. The blossoms open in the crown, and the fruit appears at the joints" ([12]).

The passage of WANG SHIH-MOU, in his "Hsio pu tsa shu", runs thus: "The maize (*Hsi fan mai*, 'Tibetan wheat') resembles in shape the panicled millet. Branches and leaves form extraordinarily large knots closely joined together. People boil and eat it. Its taste is very like that of the fruit of *Euryale ferox*" ([13]).

The expression used for Tibet in these two passages is *Hsi fan* [2], which designates first the Tibetan tribes inhabiting parts of Western China [3]; second, the nomadic Tibetan tribes of the Kansuh borderland or the Kukunor region [4], and in a wider sense Tibet and Tibetans in general [5]. The names *Hsi fan mai* or *Fan mai* for "maize", have been perpetuated in literature: they are employed in the botanical treatise, "Kuang ch'ün fang pu", revised and republished in 1708 [6].

5. We must now go back to Mayers's assertion of a Central Asiatic origin of Chinese maize. This was based on the following sentence in the "Pên ts'ao kang mu:" — "Yü shu shu chung ch'u hsi t'u" ([14]); that is, the seeds of maize came from the western territory (*hsi t'u*). The whole question naturally pivots

---

1. The same view is expressed in the *Kuang ch'ün fang pu* (see BUSHELL, l.c.).

2. Usually translated "western barbarians," but *fan* was doubtless intended in the beginning as a transliteration of the designation by the Tibetans of their own nation as *Bod* (pronounced B'ö').

3. G. DEVÉRIA, La frontière sino annamite (Paris, 1886), p. 167.

4. W. W. ROCKHILL, The Land of the Lamas (London, 1891), p. 72.

5. Already in the Annals of the T'ang dynasty (see ROCKHILL in Journal of the Royal Asiatic Society, 1891, p. 280; also BUSHELL, The Early History of Tibet, Ibid., 1880, p. 2).

6. See BUSHELL in Notes and Queries, Vol. IV, p. 87.

around this latter term. Mayers translates it by "the lands beyond the Western Frontiers (that is, Central Asia)" [1]. I am not aware on what ground he does so; nor can I find any authority for it, nor any passage in Chinese literature where *hsi t'u* plainly refers to any countries of Central Asia, which, as well known, are called *hsi yü*. The word *t'u* ("earth, land, region") invariably relates to the native soil of China [2]; and *pei t'u*, for example, most frequently used by Li Shih-chên and other botanical authors, never means anything else but the northern territories of China. Thus, the meaning of *hsi t'u* is "Western China", comprising the provinces Yünnan, Ssech'uan and Kansuh, and Ssech'uan in particular is understood by this expression [3]. Compare, for example, the following passage in the "Nung chêng ch'üan shu," where *Rubia cordifolia* (*ch'ien* ([15])), a plant indigenous in China, is in question: "Hsi t'u ch'u chê chia, chin pei t'u ch'u ch'u yu chih ([16])"; i. e., "That kind growing in the western regions of China is the best, now it occurs everywhere also in the northern regions."

Li Shih-chên must accordingly be understood in the passage above as saying, "The seeds of maize are produced in (or come from) the western part of China." We thus find him alluding to the same region as the first place of production of maize as he did in regard to sorghum. This testimony of Li Shih-chên, the greatest authority on subjects of natural history in and long after his time, is of great importance. Though he makes no direct reference to Central Asia or to Tibet, but only to Ssech'uan or western China generally, we are allowed to draw from this statement the same conclusion as in the case of sorghum, that maize also came to China from India by way of Tibet. We have thus brought together three direct literary evidences for the derivation of Chinese maize from Tibet. A fourth argument could be found in the term *Jung shu*, which means "pulse of the western barbarians *Jung*", among whom

1. Also BRETSCHNEIDER, Chinese Recorder, Vol. III, p. 225, understands the passage in the sense that maize was introduced from Central Asia.

2. Sometimes adopting the meaning "native, indigenous."

3. In modern Su hua, *hsit'u* means "opium from Shansi Province" (*hsi*, "Shansi;" *t'u*, "opium").

the Tibetans are also included. This expression occurs in the "Kuang ch'ün fang pu[1]."

6. Two early European authors confirm the existence of maize in China in the sixteenth and seventeenth centuries. The one is the Augustinian monk I. GONZALEZ DE MENDOZA, in his "History of the Great and Mighty Kingdom of China," which, written in Spanish, appeared in Rome in 1585. He informs us in this book that the Chinese — besides wheat, barley, millet — cultivate also the same *maize* which constitutes the principal food of the Indians in Mexico[2]. As Mendoza's work is made up from the reports of some friars of his order, — chiefly Martin de Herrada, who had visited the port of Ch'üan chou fu, Fuhkien Province, in 1577[3], for three months, — we are led to assume that in that year maize was an object of cultivation in Fuhkien, and that it must have been brought there before that time. This date is very important, since it affords a *terminus ad quem*, and allows us to conclude that maize, after having traversed China from west to east, had reached her easternmost parts by 1560, or at least 1570.

Bretschneider mentions only this one allusion[4] to maize in Mendoza; but there is another still more interesting passage to be found in his reports. In Chapter 3 of Book III, in which he treats of the taxes in kind which the Emperor of China derives

1. BUSHELL in Notes and Queries, Vol. IV, p. 87.

2. BRETSCHNEIDER, Early European Researches into the Flora of China (Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society, N.S., No. XV, Shanghai, 1880, p. 4); and History of European Botanical Discoveries in China, London, 1898, p. 8. Bretschneider adds the remark, "This latter statement, made at so early a date, has a peculiar interest for us, for it is now a well established fact that maize is not indigenous to China, but has been introduced since the discovery of America."

3. Not 1575, as Bretschneider twice has it. Compare RICHTHOFEN, China, Vol. I, p. 649.

4. In the English edition, The Historie of the Great and Mightie Kingdome of China, London, 1588, republished by GEORGE STAUNTON for the Hakluyt Society, London, 1853, it is to be found in Vol. I, p. 15 (B. I, Ch. 3): "On their high grounds, that are not good to be sowne, there is great store of pine trees, which yeelde fruite very savorie: chestnuts greater, and of better tast, then commonly you shall finde in Spaine: and yet betwixt these trees they do sow maiz, which is the ordinarie foode of the Indians of Mexico and Peru, and great store of panizo [panic grass], so that they doe not leave one foote of grounde unsowen."

from his province, he states that "of wheat called Màyz, twentie millions two hundred and fifty hanegs [1]" are obtained. This seems to represent an enormous quantity, especially if we compare with it the other items given by him: of millet, 24 millions of hanegs; of panizo, 14,200,000; of wheat, 33,120,200 hanegs, etc. It is very hard to see how the Augustine monks, who had paid only a flying visit to Kuangtung and Fuhkien, should have obtained such accurate statistical material for the total number of provinces, which, even in the present day, it is very difficult to secure, and then only approximately. At all events, it cannot fail to show that a most extensive cultivation of maize was then carried on in China, — a cultivation of such dimensions as to forcibly lead to the presumption that it must have been in progress at least for the period of a generation; that is, since about the year 1540.

There is another interesting passage in Mendoza which may be discussed in this connection, and which deserves some critical consideration. In the second volume of the Hakluyt edition (London, 1854), p. 57, we read, "In this province [Fuhkien], and all the rest of the fifteene in that kingdome, they gather much wheate, and excellent good barley, peese, borona, millo, frysoles, lantesas, chiches, and other kindes of graines and seedes, whereof is great abundance, and good cheape." The cereal "borona" is explained in a note of Staunton as "a sort of grain resembling maize or Indian corn." In the Dictionary of the Spanish Academy (p. 162 c), this word is derived from Celtic bron or bara ("bread"), and interpreted (1) as millet (mijo), and (2) as maize. The main question is, first of all, whether the word "borona" is used in the original Spanish edition, but, not having access to it, I cannot say. In the Italian edition of 1586 [2], which immediately followed the Spanish version, and was published two years earlier than the English,

1. From Spanish *fanega*, on an average equal to an English bushel and three fifths.

2. Dell' Historia della China descritta dal P. M. Gio. Gonzalez di Mendozza dell' Ord. di S. Agost. nella lingua Spagnuola. Et tradotta nell' Italiana dal Magn. M. Francesco Avanzo, cittadino originario di Venetia... Alla Santità di N. S. Papa Sisto V. In Roma. Appresso Bartolomeo Grassi 1586. P. 179. A copy of this now very rare edition is in the Library of Columbia University.

this passage runs as follows: " In tutta questa Provincia, come anco nell' altre di quel Regno, si raccoglie molto formento buono, orzo, spelta, miglio, fagiuoli, cece, lente, e altri grani, e legumi, e'l tutto in gran copia, e per poco prezzo, nondimeno la biada più famigliare à tutto il Regno, e più commune à i naturali, e à i vicini, è il riso. " It thence follows that *borona* corresponds here to the word *spelta*; that is, spelt (*triticum spelta*). Again, in the English edition (vol. I, p. 15) we read, " They doo sowe wheate, barlie, rye, and oates, and manie other kindes of graine ", which corresponds to the fo lowing sentence in the Italian text (p. 8): " Ricolgono gran quantità di cotone [which is missing in the English], di formento, d'orzo, di spelta, e d'avena, e di altre diverse sorti di grani che moltiplican notabilmente nel frutto. " In this case, the Italian *spelta* corresponds to English " rye ", so that I am inclined to believe that *spelta* represents the true original reading, which seemed to embarrass the English translator, so that in one case he tried to render it by *borona*, in another by *rye*. This critical comparison is not without value, for the mention of rye should have struck Mendoza's English editor, who had been travelling in China himself. As is well known, rye is a cereal which does not exist [1] in China, and with which the Chinese became acquainted only in the Amur region through the Russians. On the other hand, the mention of *spelt* is also striking, as no definite proofs of the occurrence of this cereal in China seem to exist: at least, it is not mentioned in the writings of Bretschneider, nor is it, to my knowledge, identified with any Chinese designation, unless one of the many compositions formed with *mai* (" wheat "), of which the Chinese recognize many varieties, is identical with it. I know of only one modern author who ascribes spelt to China; and, as he is or was a recognized authority on the agriculture of that country, I think that Mendoza's testimony deserves consideration, and is very valuable in connection with his statement. This is S. SYRSKI, who in his excellent sketches of Chinese economy [2], remarks with regard to rye, that he has

1. BRETSCHNEIDER in Chinese Recorder, Vol. III, p. 225 a, 286 b.

2. In Fachmännische Berichte über die Oesterreichisch-ungarische Expedition nach Siam, China, und Japan, herausgegeben von K. v. SCHERZER, Stuttgart, 1872, Anhang, p. 94.

not seen it, nor could he learn anything about it from the Chinese ; but about spelt (*triticum spelta*), he observes that it is regarded by the Chinese as a kind of wheat, and is, in spite of an opposite view held by several, sown in November or December, and cut in June [1].

The other allusion to maize is found in the " Relatione della Grande Monarchia della Cina ", of the Portuguese Jesuit, ALVAREZ SEMEDO, who arrived in China in 1613, and wrote his account about 1633 (first published in Rome, 1643). He mentions, with regard to the province of Peking, that it produces *maize*, wheat, and some rice for the use of the Emperor's court, the mandarins, and the soldiers [2]. From this passage we may safely infer that maize was cultivated in the environment of the capital at least from the beginning of the seventeenth century. The later Jesuit authors on China do not speak of maize, and nothing can be discovered in European literature of the sixteenth and seventeenth centuries regarding an importation of maize into China by any western nation.

Bretschneider quotes only this one passage from Semedo, but it is very important to note that in fact it is mentioned there in several places, and in such a way that we may safely assume that maize was generally known throughout northern China in the beginning of the seventeenth century, and particularly in the provinces of Shensi, Shansi, and Chihli. Semedo speaks of maize in the following passages (I quote from the English edition of " The History of That Great and Renowned Monarchy of China, " London, 1655) : —

1. A new critical edition of Mendoza, made on the basis of the Spanish original, is an urgent desideratum. Wherever terms of cultural history come up and are to be laid stress upon, the English version leaves in the dark or in doubt, in many cases, as illustrated above, which is, however, only one of many. By the way, I wish to remark that in the same volume of Mendoza the maize of Mexico is also spoken of in the journey of the Franciscan Father Martino Egnatio, who travelled from Sevilla to Mexico, Manila, and China. On p. 390 of the Italian edition he says, " In Mexico Vi si semina, e raccoglie quasi tutto l'anno, e in ogni luoco, così il formento, di che quei terreni son fecondissimi, come il maiz, ch'è l'ordinario sostegno, non sol de gl'Indiani, e de i Negri, ma anco de i cavalli, che ci sono in gran copia, buoni, e belli, etc. " And again, on p. 311, " Mangiando tutto l'anno l'herba verde, e'l maiz, ch'è il formento de gl'Indiani. "

2. BRETSCHNEIDER, l. c., p. 6.

(1) " The Northern Provinces use for their proper sustenance Wheate, Barly, and Maiz; eating Rice but seldome, as we doe in Europe; leaving it for the Southern Provinces; which although they have Wheat in great plenty, make use of it with the same moderation, as we doe of Rice, or any other sort of fruit. " (p. 4.)

(2) " The second [of the northern provinces] is Xemsi [Shensi]; it lyeth in 36 degrees and more, to the West: it is very large, but dry for want of water, as also are the three neighbouring Provinces: notwithstanding it doth abound in Wheate, Barly and Maize, of Rice they have but little. " (pp. 15, 16.)

(3) " Riansi [1] [Shansi] is the third of these six Northern Provinces... ; it hath many mountaines, which makes their Harvest but poore: there is little wheate, lesse Rice, but most Maiz. " (p. 19.)

(4) " Pekin is the fift Province... The soyle is very drie, and favourable for health, but barren of fruits for the common sustenance: But this want is supplyed by that general prerogative of courts which draw all to them, and overcome in this the proper nature of the place. It hath Maiz, Wheate, and little Rice, only for [2] the use of the people of the Palace, which is very numerous, the Mandarines and Souldiers being many thousands. "

7. The introduction of maize by an overland route from India to China in the first part of the sixteenth century is corroborated by the following indirect proofs: —

(1) There is no historical evidence to show that maize was brought to China by way of the sea, either by Spanish or Portuguese, or by Chinese mariners themselves. It is impossible to presume that maize came to China from the Philippines; for when Martino de Herrada made his trip from Luzon to China in 1577, he found the plant already cultivated there to a large extent, and this was at a time when the Spaniards had just com-

1. In the first sentence of *this* chapter 3; p. 15, printed *Kiansi*.
2. This clause refers only to rice, but not to the previous cereals.

menced to take a footing in the Philippines and to settle at Manila. It was only in 1571 that the Spaniards and Chinese met for the first time, at Mindoro, before Legazpi, the conqueror of the islands, undertook his expedition to Manila. It cannot, therefore, have been the Spaniards who brought maize to China. On the contrary, maize must have been in China long before it was planted in the Philippines ; and the proposition whether the Chinese of the province of Fuhkien — who were early settlers on Luzon [1], who kept up a lively trade with Manila in the sixteenth and seventeenth centuries, and who cultivated maize, according to the testimony of Herrada in 1577 — were not the very people to take along from their home seeds of maize, and transplant them in the Philippines, should be considered and investigated. Of the character and all single items of Spanish-Chinese trade, we have the excellent accounts of De Morga and other Spanish writers, who do not waste a word over maize in Spanish relations with China.

(2) The same remark holds good with regard to the Portuguese, who have not been the transplanters of maize into China ; and here I readily concur with Mayers in all arguments brought forward by him against the Portuguese [2]. Further, nothing of the kind is to be ascertained from Portuguese sources nor from Chinese sources dealing with the latter ; for example, in the " Chronicle of Macao " (" Ao mên chi lio "), where all products of the Portuguese market are enumerated and described, but maize is completely ignored.

(3) While, with regard to the American potato and tobacco, the Chinese are well aware of their foreign origin, concerning maize they are still ignorant of this fact, and look upon it as a

1. Compare the Annals of the Ming dynasty (*Ming shih*), Book 326, where the following is on record under the heading of Luzon (*Lü sung*) : " Formerly the people of Fuhkien lived there, because the place was handy. They were traders of abundant means, ten thousand in number, who, as a rule, took up a long residence there, and did not return home until their sons and grandsons had grown up. When, however, the Franks (that is, the Spaniards), snatched away this country, the Spanish king despatched a chief to suppress the Chinese. He was concerned lest they might revolt, and expelled many of them. All those remaining had to suffer from his encroachments and insults. "

2. Notes and Queries, Vol. 1, p. 90 a.

domestic cereal [1]. The introduction of the potato and of tobacco took place at a period posterior to that of maize; and these are recorded in Chinese literature as having taken their origin from the Philippines, whereas nothing to this effect is stated regarding Indian-corn.

8. After this historical proof, I shall endeavor to show that the geographical distribution of maize agrees with this state of things. I am unable to say when and by whom maize was introduced into India; and instead of repeating the hackneyed phrase, unaccompanied by any documentary evidence, that it is due to the Portuguese (why not to the Arabs? [2]), I propose, as the next necessary task, to pursue this matter in all its historical sources in its relation to India of the sixteenth century.

There is no doubt, that for a very long time maize has held an important place in the agricultural life of North India [3]. Already LASSEN [4] makes mention of it, saying that it is not yet much propagated. W. W. HUNTER [5] observes that Indian-corn is cultivated to a limited extent in all parts of India. The entire area cultivated with maize is estimated at 3,156,842 acres [6]. In Kooloo [7] it belongs to the main crops with rice, opium, tobacco, wheat, barley, and amaranth. By some authors it is considered, next to rice, the most important crop, and is believed

1. Compare the tradition communicated by MAYERS (Notes and Queries, Vol. I, p. 90) as prevalent in Kueichou Province, that maize was introduced there by General Ma Yüan (14 B.C. — A.D. 49), and the notes of BRETSCHNEIDER (Chinese Recorder, Vol. III, p. 225) to the effect that the oldest men in Peking whom he asked about maize agreed in stating, that, as long as they could remember, maize had been cultivated there. Maize has passed also into the stock of proverbial sayings (see A. H. SMITH, Proverbs and Common Sayings from the Chinese, Shanghai, 1902, p. 223).

2. Which might not be impossible, in view of the fact that the Persian name of maize is *ghendum i Mekkā* ("wheat from Mecca"). This seems to prove, according to BRETSCHNEIDER (Chinese Recorder, Vol. III, p. 225), that maize, after having been brought to Europe, spread over Asia from west to east.

3. Regarding the American plants generally in India, see Statistical Atlas of India, 2d ed., Calcutta, 1895, p. 25.

4. Indische Altertumskunde (Bonn, 1847), Vol. I, p. 247.

5. The Indian Empire, 3d ed., p. 583.

6. Statistical Atlas of India, p. 26 b.

7. HARCOURT, Himalayan District of Kooloo, Lahoul, and Spiti (London, 1871), p. 164.

to have a greater range of temperature than any other of the cereals. In Behar its culture is carried on to a large extent, and it forms, with the various kinds of millet, the staple article of food for the bulk of the inhabitants [1]. As to the northwestern provinces of India, the people to the east eat rice and pulse; those to the west, wheat, barley, and millets. The farmer to the west pays his rent out of his wheat and cotton, and grows a patch of maize or millets as food for his family, and as fodder for his cattle [2].

The most notable circumstance for the end we have in view is the fact that maize is cultivated in Cashmir [3], Nepal [4], and Sikhim [5], the three border lands of Tibet, from each of which countries the plant could have crossed to Tibet. In the remarkable culture of the small mountainous tribe of the Lepcha in Sikhim, a people closely related in language to the Tibetans, maize plays a significant rôle, and it is surprising to note what a rich terminology they have developed with regard to its economy. There are four words for maize, two for the flowers of maize [6]; and no less than eighteen varieties, by means of attributes, are distinguished [7]. Further, the head of maize bears several names, according to its growth. There is a special expression for the young head when first appearing, for the head when seed commences to appear, when the grain

1. H. DRURY, The Useful Plants of India, 2d ed. (London, 1873), p. 453.

2. W. CROOKE, The North-Western Provinces of India (London, 1897), p. 39.

3. W. R. LAWRENCE, The Valley of Kashmir (London, 1895), pp. 336, 337.

4. "Besides rice and wheat — the latter particularly for purposes of distillation — *maize* and murva (a sort of millet) are grown in Nepal, which come more and more into general favor, owing to the increasing expensiveness of life; maize is harvested in the rainy season." See SYLVAIN LÉVI, Le Népal, Vol. I, pp. 303, 304; Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'études (Paris, 1905), Vol. XVII.

5. H. H. RISLEY, The Gazetteer of Sikhim (Calcutta, 1894), p. 75. T. D. HOOKER, Himalayan Journals (Vol. I, p. 148, London, 1855), remarks that the flowers of maize are occasionally hermaphrodite in Sikhim, where they form a large drooping panicle, and ripen small grains. This is, however, a rare occurrence, and the specimens are highly valued by the people.

6. MAINWARING and GRUENWEDEL, Dictionary of the Lepcha Language, p. 508 b.

7. Ibid., p. 19 a.

begins to get a little larger, when the grain begins to get a little firm, when the grain has acquired firmness, and for the head when ripe. Considering that all these terms are autochthonous, the ethnologist is confronted with the interesting fact that a small primitive tribe has exercised no small amount of linguistic ability concerning an imported product, — imported not quite four hundred years ago. This development of maize terminology is doubtless proof that the culture of the plant is old, relatively old of course (dating from the beginning of the sixteenth century), and that it has gained a deep-rooted influence on the minds of the people. It is therefore not improbable that it was the Lepcha who transmitted Indian-corn to the Tibetans, though it is not out of the question that it came to Tibet through different channels, from various regions of India ; for example, from Cashmir, especially as the Ladâkhi of Cashmir are acquainted with the plant, and use the same designation for it as in the written language of Tibet [1]. Maize seems to be grown chiefly in the eastern parts of Tibet [2]. It thrives also in the region of the Kukunor [3].

9. In China, the provinces of Ssech'uan and Yünnan appear as the chief centres of maize production. " Throughout North Szech'uan the maize harvest is the great event of the year. At harvest time the châlet-like cottages of the hill people present a very bright appearance, as the local custom is to tie the golden corncobs in festoons all round the house, varied here and there

1. *Marmospeylothok* (H. RAMSAY, Western Tibet, p. 95 b), *mamoipe* (G. SANDBERG, Handbook of Colloquial Tibetan, p. 152 b) = *mar me bai lo tog*, given in the Dictionary of four languages (Yü ch'i sse t'i Ch'ing wên chien, Book 28, p. 44) as the equivalent of Chinese *yü shu*, Manju *aiha shushu* (" glass-bead sorghum "), and Mongol *erdeni shishi* (" precious sorghum "). The signification of the Tibetan term for maize is somewhat puzzling : *lo tog* means " a crop, harvest ; " *mar* means " butter ; " *mar me*, " a lamp " (lit., " butter-fire ") ; but *mar me* with the following suffix *ba* is otherwise an unknown formation, which in this combination could hardly mean " lamps. " Other Tibetan terms for maize are *abras mo spos shel* (" rice amber ") and *abras mo dkar adzom* (JAESCHKE, A Tibetan-English Dictionary, p. 400 a) ; *bachi* is a colloquial word for cakes made of maize-meal (SANDBERG, l. c., p. 150 a).

2. See W. W. ROCKHILL, Diary of a Journey through Mongolia and Tibet (Washington, 1894), p. 364.

3. W. FILCHNER, Das Kloster Kumbum in Tibet (Berlin, 1906), p. 24.

with bunches of red pepper" [1]. Between Ta chien lu and Wa sze k'ou, remarks ROCKHILL [2], the soil is cultivated wherever possible, Indian-corn being the principal crop. It may generally be said that the ordinary food of the Szech'uanese consists of maize, bread, bean-curd, rice, vegetables, and a little boiled pork [3]. The French consul, P. BONS d'ANTY [4], found everywhere in Yünnan fields of maize. " The valley of Mai-Tzu Ping [in Yünnan] is closely cultivated, the principal crops being buckwheat, maize, barley, and oats [5]."

It is interesting to note that among all so called aboriginal tribes of western and southern China, maize forms the favorite and principal food, and is more highly appreciated by these tribes than by the Chinese. The Lolo, who live in the hills, grow wheat, *maize*, oats, beans, buckwheat, rice, potatoes, and poppies [6]. Maize is prepared by them by pounding and steaming, in the same way as rice [7].

In the " Gazetteer of Upper Burma and the Shan States" [8], there is a reference to a small group of Miao tze, who eat nothing but Indian-corn, of which they cultivate about a hundred acres, with twice that area of poppies. They live in the village Taping-hsö, in the Ko Kang circle of the northern Shan State of Hsen Wi; the inhabitants call themselves *Mung*, and came twenty years ago from Shun ling, or Shun ning, east of Yung ch'ang and south of Ta li. Most of the immigrants have gone back to Yünnan, five households, numbering thirty-two in 1892, remaining in the above village.

Not far from the city of Pi chieh, in Kuei chou Province, in the midst of well-cultivated hills, there are Miao tze, who subsist on fruit, buckwheat, maize, and potatoes; they do not

1. G. T. L. LITTON, Report of a Journey to North Szechuen (Shanghai, 1898), p. 8 a.

2. The Land of the Lamas, p. 299.

3. Ibid., p. 307; see also pp. 301, 304, 309, 314.

4. Excursions dans le pays Chan chinois et dans les montagnes de thé, p. 61. Série d'Orient, No. 3, Shanghai, 1900.

5. R. LOGAN JACK, The Back Blocks of China (London, 1904), p. 120.

6. Gazetteer of Upper Burma, Part I, Vol. I, p. 614. E. ROCHER, La province chinoise de Yünnan, Vol. I, p. 125; Vol. II, p. 11.

7. ROCHER, l. c., Vol. II, p. 12.

8. Part II, Vol. III, p. 223.

harvest rice in sufficient quantity to make it the basis of their nourishment, and they prefer to sell it to the towns people [1]. The same author, speaking in general of the Miao tze, — who keep themselves outside of the pale of the Chinese population, and build their villages on the summits of mountains, surrounded by palisades or earth-walls, — remarks that around their villages they raise maize (*blé de Turquie*), much buckwheat, and rice, when the soil is favorable to them [2].

With regard to the cultivation of maize on the Island of Hainan by the aboriginal tribe Li, B. C. HENRY [3] makes the following remarks: " They also grow a superior quality of maize, of which we saw a good supply in almost every house. The ears were large and well-developed, the corn white and of an excellent flavor. From the rafters of the house hung hundreds of fine ears with the husk partly stripped off, the whole thoroughly dried and preserved by the constant heat and smoke from the fire. The extensive cultivation of maize by these aboriginal tribes and also by the Ius [= Yü] in theLien-chow district touches a very interesting question in botany ; namely, the source whence this grain was introduced into China. [Now follows a brief résumé of Mayers's paper.] From whatever source it came, it soon gained favor, and is now very extensively cultivated by the Chinese, but especially by the aboriginal peoples, among whom it seems to be almost as great a favorite as among the American Indians. It forms a main portion of the sustenance of both the aborigines in the north-west corner of Kwangtung and of those in Hainan. The ease with which it can be cultivated in the hilly country they inhabit and the rich return of fruit it yields for the labor expended are probably the reasons for its extensive cultivation. "

A great centre of maize-cultivation is found in Upper Burma, which appears as the natural continuance of that in northern India and Yünnan, accomplished prior to the advent

1. E. ROCHER, La province chinoise de Yünnan (Paris, 1879), Vol. I, p. 59.

2. Ibid., Vol. II, p. 4.

3. Glimpses of Hainan (The Chinese Recorder, Vol. XIV, Shanghai, 1883, p. 343).

of Europeans in these regions. This cultivation is carried on by Kachin, Shan, and Chinese in the same way, by the latter and Red Karen usually for distilling spirit flavored with stramonium [1]. The Wa tribes also make, besides rice-spirit, a beverage out of fermented maize, and are particularly fond of eating the barm from which the liquor has been strained off [2]. The Burmese name for "maize" is *pyaung-bu*, derived from *pyaung* ("millet"). It is grown, together with millet, sesamum, and the numerous varieties of peas and beans, wherever there is not enough water for paddy cultivation [3].

It is astonishing to read of the high altitudes in which maize occurs. The Tingpan Yao or Yao Mien, an agricultural people, cultivate it only in the hills, and generally at an altitude not lower than four thousand feet above sea-level, growing paddy, cotton, maize, and poppies [4]. In La chang chai, a Chinese village in the Ko Kang trans-Salween circle of the northern Shan State of Hen Wi, situated at a height of fifty-four hundred feet on the ridge above the Ching Pwi stream, where the slopes above and below the village are so steep that it is nearly impossible to walk straight down them, the inhabitants cultivate large fields of opium, hill-rice, and maize [5]. Another Chinese village, Ling keo tsai, in the same region, where the same plants are grown, stands on a steep slope at a height of forty-five hundred feet [6].

According to CARL RITTER [7], maize is largely cultivated in Siam (*kaopot* of the Siamese), particularly in the mountainous districts, without being an object of exportation, as is nowhere the case in Asia, because its cheapness does not counterbalance the cost of transportation. In one of the latest and best accounts

1. Gazetteer of Upper Burma, Part II, Vol. I, pp. 316, 467; Vol. II, p. 613.

2. Ibid., Part I, Vol I, p. 507; Part II, Vol. II, p. 57.

3. Ibid., Part I, Vol. II, p. 341.

4. Ibid., Part I, Vol. I, p. 602.

5. Ibid., Part II, Vol. II, p. 1.

6. Ibid., Part II, Vol. II, p. 51. References to maize may be found in this Gazetteer under numerous districts. Compare Part. II, Vol. III, pp. 16, 49, 50, 106, 133, 323, 346, 360, and many others.

7. Die Erdkunde von Asien (Berlin, 1834), Vol. III, p. 1093.

of Siam [1], however, it is said that maize and millet are grown in small plots in the plains and in fields on the higher lands. As they do not require much water, two crops can often be raised in a year; but the amount grown is small, and is not increasing.

10. The names for maize in China are the following: *Fan mai* and *Hsi Fan mai*, "Tibetan wheat;" *yü mai*, "imperial wheat;" *yü mai*, "jade wheat" (in "Nung chêng ch'üan shu"); *yü shu shu*, "jade sorghum" (in "Pên ts'ao"); *yü kao liang*, the same; *t'ien hua tou*, "small-pox beans" (from the similarity of the grains to pustules) [2]; *yü mi*, "jade rice" (in the "Nung chêng ch'üan shu" and in Peking colloquial); *pao êrh mi* ([18]), "sheath rice" (northern colloquial) [3]; *pao suk* ([19]), "sheath millet" (Cantonese) [4]; "*pang tze*, lit., "club, drumstick [5]; *chên chu mi* ([20]), "pearl rice" (in Shanghai) [6]; *su mi* ([21]), "millet rice" (in Canton) [7]; *pao ku* ([22]), "sheath grain" (colloquial, sometimes also literary) [8]; *Jung shu* ([17]), "pulse of the *Jung*, (western) barbarians (in "Kuang ch'ün fang pu").

I further find a singular expression, *yü chiao tze* ([23]) [9], used by the native population of Fan chih hsien ([24]) in Tai chou, Shansi Province [10]. The following colloquial terms for maize are quoted in the "Yin shih pu" ([25]) ("Book on Eatables and Drinkables"), p. 9 b: *pao lu*, "sheath reed;" *yü su*, "twisted (?) millet;" *leu ku* ([26]), "the sixth grain," the standard number of recognized grains being five [11].

---

1. The Kingdom of Siam, Ministry of Agriculture, Louisiana Purchase Exhibition, edited by A. CECIL CARTER (New York and London, 1904), p. 163.

2. GILES, Dictionary, p. 509 c.

3. According to Ch'êng tê fu chi, Book 28, p. 8. Also *pao mi* occurs.

4. L. AUBAZAC, Dictionnaire français-cantonnais, p. 192.

5. GILES, Dictionary, p. 859 c.

6. WILLIAMS in Notes and Queries, Vol. 1, p. 78.

7. Ibid.

8. Tsun hua chou chi, Book 11, p. 7 b.

9. *Chiao* is a kind of aquatic grass, cultivated for its sweet stalks (BRETSCHNEIDER, Botanicon Sinicum, Part III, p. 352), *yü* means "jade."

10. In the Fan chih hsien chi, Book 3, p. 1 b.

11. See further, on terminology of maize, PARKER in China Review, Vol. XIX, 1890, p. 192 a.

11. Maize found early favor in China as an article of food. Li Shih-chên remarks that the grains may be eaten baked or roasted ; in case they are roasted, they burst open into a white flower of an appearance similar to that of glutinous rice when roasted. The " Kuang ch'ün fang pu ", first published in 1630, mentions the making of flour from maize, from which cakes are produced. The native population in the district of Jehol makes a gruel of it [1]. The manufacture of wine and bread from maize is also noted in literary records [2].

Maize as an article of food is thus described in a small book, " Yin shih pu ([26]) " (" Book on Eatables and Drinkables "), published in 1861 : —

" The maize must be gathered as long as it is young. Husk and beard are then removed, and it is eaten roasted. Its taste is very sweet and fine. When it is old, the grains are as hard as stone. By pounding and grinding, it is made into food [3]. Also the waste material can be saved for important objects. Only sorts of poor quality are dry by nature, and when eaten afford only half satiation. As the following foods are all easy to digest, — tung ch'iang [4], finger-millet [5], huang ching [6], and jade-bamboo [7], — each kind may be mixed with the grain of maize, and the whole, prepared as food, will satisfy hunger. Also wine is made of it, as one of the utilizations of waste materials which are not completely recorded here ([29]). "

A singular utilization of maize is made in Pauk, a township in the Pakok-ku district in the Minbu division of Upper Burma.

---

1. Ch'êng têh fu chi, Book 28, p. 8. There the above passage from the Kuang ch'ün fang pu is also quoted.

2. San shêng pien fang pei lan ([27]) (ed. 1830), Book 9, p. 16 ; Yang shêng shih chien (or Shih wu pên ts'ao ([28]), Shanghai, 1898, Book 1, p. 5 b.

3. This, as does also practical experience in China, refutes the curious statement of WILLIAMS (The Middle Kingdom, Vol. 1, p. 772) : " Maize, buckwheat, oats, and barley are not ground, but the grain is cooked in various ways, alone or mixed with other dishes. " See also A. HOSIE, Manchuria (London, 1901), p. 179.

4. *Nitraria Schoberi*, Willd.

5. Or Coracan (*Eleusine coracana*, Gaertn.), Chinese *shan tze*.

6. *Polygonatum macropodum*, (BRETSCHNEIDER, Botanicon Sinicum, Part III, No. 7).

7. *Yü chu*, rhizome of *Polygonatum officinale*, L. (Ibid., No. 8).

People there grow it, not so much for the sake of the grains as for the innner sheath of the cob, the leaves of which are used as wrappers for Burmese cheroots. This product, when ready for the market, is called *hpet*. There is a great demand for it, and at least a million pounds are exported annually at a value of from six to seven lakhs of rupees [1].

12. The Island of Formosa seems to occupy a peculiar position in the history of maize, in the opinion of Mayers. In " Notes and Queries on China and Japan [2]", attention had been called to a passage occurring in the " T'ai wan fu chi [3] ", Chronicle of Formosa, wherein maize is designated as *fan mai* (" foreign corn ") ; and the same writer added that the Chinese, both at Formosa and in Amoy, consider maize to be a foreign introduction of modern times, and in the colloquial also call it " foreign corn. " With reference to this statement, MAYERS [4] commented that " it is no doubt very probable that maize in Formosa may have a European origin, inasmuch as the Dutch and Spaniards made extensive settlements on the Island during the seventeenth century, and may well have been the first to introduce the plant there, but this does not in any way affect the question of its introduction in the Chinese Empire. " Though it may well be possible that the Dutch, who encouraged and promoted agriculture on Formosa, planted or even re-introduced maize there, it is hardly credible that maize was not introduced there before by the Chinese from Fuhkien. The term *fan mai* need not be referred to the Dutch, but existed, as we have seen, in the sixteenth century, derived from *Hsi fan* (" Tibet "). CARL RITTER [5] (after Klaproth), designating Formosa as the " Kornkammer " of the province of Fuhkien, says that the island yields abundant crops of rice, but also corn, millet, *maize*, vegetables of all descriptions, and truffles. It is strange that C. IMBAULT-HUART, in his excellent book " L'île Formose, histoire et

1. Gazetteer of Upper Burma and the Shan States, Part II, Vol. II, p. 758.
2. Vol. I, p. 74.
3. First edition in 1694 (WYLIE, Notes on Chinese literature, p. 47).
4. Ibid., p. 90.
5. Die Erdkunde von Asien (Berlin, 1834), Vol. III, p. 871.

description " (Paris, 1893), does not make mention of maize (chapter " agriculture et produits, " p. 203); nor does JAMES W. DAVIDSON [1], who very carefully lists and describes all the manifold products and industries of the island.

13. As regards Japan, we must still acquiesce in the view of old KAEMPFER, who notices maize in his " Amœnitates exoticæ " (published 1712), p. 835, under the name of '*Kjokuso*, vulgo *Nan ban kiwi*, id est *Milium populi septentrionalis* [but *nan* means " south "], quia a Lusitanis ex India primum invectum [2]'. The Japanese name *Namban kiwi* would agree with this view, by *Namban* the Portuguese or Dutch being understood; while another name for maize — *tô-morokoshi*, the latter part written with the Chinese characters *yü shu shu* — would allude to an introduction from China, as *tô* corresponds to the Chinese character *T'ang* meaning " China. " The significance of the whole term is " Chinese sorghum " (see especially REIN, The Industries of Japan, " pp. 52-55, (New York 1889). The plant is also grown on the Luchuan Islands [3]; and in the Luchuan name, *tô-nu-ching*, the first syllable is identical with that of the Japanese term [4].

14. The results of this paper may be summed up as follows: —

(1) No share is due either to Portuguese or to Spaniards in connection with the introduction of maize into China, and probably, also into Further India and other parts of Eastern Asia. With regard to India, the question has not yet been investigated, but the introduction there through the Portuguese has some probability.

(2) Maize did not reach China from the seacoast, but came

1. The Island of Formosa (Shanghai, 1903).

2. E. Bretschneider, History of European Botanical Discoveries in China, p. 28.

3. B. H. CHAMBERLAIN, The Luchu Islands and their Inhabitants (The Geographical Journal, 1895, p. 301).

4. B. H. CHAMBERLAIN, Essay in Aid of a Grammar and Dictionary of the Luchuan Language. Transactions Asiatic Society of Japan, Vol. XXIII Supplement, 1895, p. 249.

overland from Tibet, first into Ssech'uan and other parts of western China, whence it rapidly spread to the north, south, and east. The year 1540 might well be conjectured as that of the first introduction, and from 1560 to 1570 maize had reached the eastern parts of China in the province of Fuhkien.

In concluding these notes, I may be allowed to come back to the proposition advanced in the introductory remarks, that the history of maize is an instructive historical example which might be fruitfully applied to the prehistoric dissemination of ancient cereals, giving an idea, at least, of how cereals might have travelled in prehistoric days. Of all the manifold gifts of the New World, maize spread the most rapidly ; and the most interesting result of the previous investigation seems to be the fact that maize travelled with much greater speed than the ships of the European nations which then shared in the universal trade, for, long before the arrival of Europeans in China, maize was known there as an overland arrival, so that the idea of a Europèan origin of it never struck the Chinese ; and than the other cultural plants of America, like the potato, tobacco, ground-nut, pine-apple, custard-apple [1], etc. ; and, last but not least, it is worth while adding, that maize travelled even faster than syphilis, which, after the discovery of America, so quickly spread in Europe. This latter circumstance is also remarkable as showing that maize and syphilis, which seem to have started from America at about the same time, were not each other's equal in rapidity of movement, in which maize was doubtless superior, although, *a priori*, the reverse, perhaps, might be expected. If it is allowable to draw a general conclusion or law from the preceding, I should venture to say something like the following : —

It seems that the rapidity with which cereals are disseminated vies with that of all other objects connected with human

1. The custard-apple (*Anona squamosa* L. or *reticulata*), a native of the West Indies, called *fan li chi* ("foreign *lichi*"), was first presented to the Emperor by the brigadier-general of Hangchou in 1699. This notice is given in the Chinese Chronicle of Macao (Ao men chi lio, Book 11, p. 34 b) Presumably this fruit had entered southern China some decades earlier, as it is mentioned by MICHAEL BOYM in his Flora Sinensis, published at Vienna in 1656 (see BRETSCHNEIDER, Early European Researches into the Flora of China, p. 23).

culture ; that a land route is preferred over a sea route as their way of propagation, and that overland propagation is effected in a shorter space of time than marine propagation ; and that cereals spread more rapidly than all other cultural plants, or even, perhaps, than infectious diseases. Counting a generation as, on an average, thirty years, we might well say that, during the first generation after the discovery of America, maize became known and planted in Europe ; at the end of this period it must have reached India ; and during the second generation it spread over all China, so that, after about seventy or eighty years, its wanderings to the farthest East were completed.

Mayers had labored under the belief that in the sixteenth century, maize was " a grain only dimly known as a new curiosity by botanists in Europe " ; and to refute him, Bushell referred to the first volume of Ramusio, published in 1550, where maize is pictured and described. But Ramusio cannot by any means be called an early author to speak of maize, for the first mention of maize in literature occurs as early as only one year after the discovery of America, in the famous " Decades " of PIETRO MARTIRE AB ANGHIERA ; that is, in the first book of the first decade, which was written in November, 1493, or at least then completed [1].

Mr. BANDELIER, further, calls attention to a passage in the " Historia Natural y General de las Indias, " by GONZALO FERNANDEZ DE OVIEDO Y VALDÉS [2], which was written after

1. This quotation, as well as the following ones, is due to the erudition of Mr. A. F. BANDELIER, who kindly consented to their publication in this paper. In the English translation of the above work by RICHARD EDEN, under the title The Decades of the Newe Worlde or India (1555), the passage is as follows : " They make also an other kynde of breade of a certayne pulse, called PANICUM, muche lyke vnto wheate, whereof is great plentie in the dukedome of Mylane, Spayne, and Granatum. But that of this countrey is longer by a spanne, somewhat sharpe towarde the ende, and as bygge as a mannes arme in the brawne. The graynes whereof are sette in a maruelous order, and are in forme somwhat lyke a pease. While they be soure and vnripe, they are white ; but when they are ripe they be very blacke. When they are broken they be whyter then snowe. This kynde of grayne they call MAIZIUM. " Compare also E. O. v. LIPPMANN, Abhandlungen und Vortraege, Leipzig, 1906, pp. 335-338.

2. Vol. I, edition of 1851, p. 268 (Lib. VII, Cap. I) : " Como soy amigo de la leçion de Plinio, diré aqui lu que diçe del mijo de la India, y pienso yo que es lo mismo que en estas nuestras Indias llamamos mahiz, el qual auctor diçe aquestas palabras : ' De diez años acá es venido mijo de la India, de color negro de grande grano : el tallo como cañas, cresçe siete

1530, but not later than 1557, and to the "Catalogus Plantarum" of CONRAD GESSNER (Zürich, 1542), fol. 63 [1], who refers to Ruellius as his authority.

HARSHBERGER [2] mentions that maize is quoted by Hieronymus Bock in his "Neu Kreüterbuchs," Strassburg, 1539.

These various sources prove that maize was well known in Europe in the first half of the sixteenth century; and it is therefore not surprising, but appears as a natural consequence of history, that about and from the middle of that century it entered the horizon of Chinese authors.

For the rest, a thorough critical investigation remains to be made of the immediate introduction of maize from America into Europe, and of its gradual importation into the single European countries, into Africa, and particularly into India.

---

piés: es dicho lobas, é es fertílíssimo sobre todas las cevadas: de un grano nasçen tres sextarios: siembrase en lugares húmidos.' Por estas señas que este auctor nos da, yo lo avria por mahiz, porque si diçe que es negro, por la mayor parte el mahiz de Tierra firme es morado escuro ó colorado, I tambien hay blanco, é mucho dello amarillo. Podria ser que Plinio no lo vido de todas estas colores, sino de lo morado escuro que pareçe negro. El tallo que diçe que es como cañas, assi lo tiene el mahiz, y quien no lo conosçiesse I lo viesse en el campo, quando está alto, penssará que es un cañaveral."

1. "Milium Indicum in Italiam Neronis principatu conuectum, nigrum colore, Amplum grano, arundineum culmo. Adolescit ad pedes altitudine septem, pregrandibus culmis, lobas uocant, omnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni sextarij gignuntur. Seri debet in humidis." This, I think, is derived from Pliny. On fol. 64 recto appears "Ich meyn es sye dz man Türckisch, Heydisch, oder Indisch korn nennet: etliche körner werdent braunschwartz, die andern gäl."—Beside this: "Hodie Galli in hortis ostentationis gratia serunt, grano pisum aequante, atro, stipula arundinea, quinum apud senumûe pedum proceritate, qua milium saracenicum quasi peregrinum nominant, nec ante quindecim annos hunc aduectum."

2. L.c., p. 156.

CHINESE CHARACTERS

(1)蜀秫 (2)賈思勰思齊民要術 (3)春月種宜用下土。莖高丈餘。穗大如帚。其粒黑如漆。如蛤眼。熟時收刈成束。攢而立之。其子作米可食。餘及牛馬。又可濟荒。其莖可作洗帚。稭稈可以織箔編蓆夾籬。供爨無有棄者。亦濟世之一穀。農家不可闕也。(4)元扈先生曰。蜀秫古無有也。後世或從他方得種。其黏者近秫。故借名爲秫。今人但指此爲秫。而不知有梁秫之秫誤矣。別有一種玉米或稱玉麥或稱玉蜀秫蓋亦從他方得種。其曰米麥蜀秫皆借名之也。(5)又曰。北方地不宜麥禾者乃種此尤宜下地。立秋後五日。雖水潦至一丈深。而不

能土壅之。但立秋前水至即壞。故北土築堤二三尺以禦暴水。但求隄防數日即容水大至亦無害也。(6)又曰。秦中鹹墝地則種蜀秫。下地種蜀秫特宜早。須清明前後耩。(7)汪穎曰。蜀黍北地種之以備缺糧。餘及牛馬。穀之最長者。南人呼爲蘆稭。(8)李時珍曰。蜀黍宜下地。春月布種。秋月收之。莖高丈許。狀似蘆荻而內實。葉亦似蘆。穗大如帚。粒大如椒。紅黑色米性堅。實黃赤色。有二種。黏者可和糯秫酒釀酒作餌。不黏者可以作糕煮粥。可以濟荒。可以養畜。梢可作箒。莖可織箔蓆編籬。供爨最有利於民者。今人祭祀用以代稷者誤矣。

其穀殼浸水色紅。可以紅酒。博物志云。地種蜀黍。年久多虵。(9)李時珍曰。蜀黍不甚經見。而今北方最多。按廣雅。荻粱木穈也。蓋此亦黍穈之類。而高大如蘆荻者。故俗有諸名。種始自蜀。故謂之蜀黍。(10)田藝衡留青日札。(11)王世懋學圃雜疏(12)御麥出於西番。舊名番麥。以其曾經進御故名御麥。幹葉類穈。花類稻穗。其苞如拳而長。其鬚如紅絨。其粒如芡實大而瑩白。花開於頂。實結於節。(13)西番麥形似穈。而枝葉奇大結子纍纍。煮食之。味亞芡實。(14)玉蜀黍種出西土。(15)茜(16)西土出者佳。今北土處處有之。(17)戎菽(18)包兒米(19)包粟(20)珍珠米

(21)粟米 (22)包穀 (23)玉茭子
(24)繁峙縣 (25)飲食譜 (26)苞
蘆。紆粟。六穀。(27)三省
邊防備覽 (28)養生食鑑。
食物本草 (29)婾時采得。
去苞鬚煮食。味甚甜美。
老則粒堅如石。舂磨爲
糧。亦爲救荒要物。但
粗糲性燥。食宜半飽。
庶易消化。至東廱稆子。
各種雜糧。及黃精玉竹
之類。並可充飢作食。造
酒濟荒。茲不備載。

NOTE ON THE
Introduction of the Ground-Nut into China

BY BERTHOLD LAUFER

The ground-nut or peanut (*Arachis hypogæa*) is generally believed to be a native of Brazil, where several species of it are indigenous, and to have spread into the Old World after the discovery of South America. Historical dates, stepping-stones in the migration of this plant, remain to be determined.

As regards the date of the introduction of the ground-nut into China, BRETSCHNEIDER [1] gave his opinion in the following words: —

"I think, this plant has been introduced into China in the last [eighteenth] century, for the Pên-ts'ao does not mention it. It is first described and represented in the Chi wu ming shih t'u k'ao [published in 1848], under the names *lo hua shêng* [2] and *fan tou* ("foreign bean"). In the descriptive part of the work it is stated that the *lo hua shêng* is not an indigenous plant, but came by way of sea from southern countries. There it is said that at the time of the Sung (960-1280) or the Yüan (1260-1368) *lo hua shêng*, with cotton and a number of other plants, were first brought from the sea countries to Canton."

In a footnote to this quotation he remarks, "The author may be right, that all the above-mentioned plants were introduced into China, but he errs regarding the time of their introduction."

---

1. Chinese Recorder, Vol. III, p. 224 b.

2. This name means "born from blossoms fallen to the ground," which is an exact description of the peculiar way of growth of this plant. Another name is *ch'ang shêng kuo*, "fruit of long life."

There are, however, much earlier references to the ground-nut in Chinese literature than in the botanical work of 1848 indicated by Bretschneider. A goodly number of notes regarding this plant, are to be found in a book, " Pên ts'ao kang mu shih i " ("Omissions in the Pên ts'ao [materia medica] of Li Shihchên "), by CHAO NU-HSIEN, of Hangchow, published in 1765, Book 7, pp. 72b-76b. This valuable work, not made use of by Bretschneider, is full of interesting notes, especially regarding the newly introduced plants of the sixteenth and seventeenth centuries. The authors of the various quotations in regard to the peanut, all agree in the statements that it did not exist in China in times of old, that it came from abroad, and that it was recently (most of the passages come down from the seventeenth century) introduced into China. The most important passage is extracted from the " Chronicle of Hsien chü " (meaning " Fairies' Abode "), a city in the prefecture of T 'ai chou, Chehkiang Province ; and it is the edition of this book issued in the Wan li period (1573-1619), which is here quoted (" Wan li Hsien chü hsien chi ") as saying that peanuts came originally from, or were grown in, Fuhkien, and that seeds of these were but recently obtained and planted in the district under consideration. If, accordingly, in the period 1573-1619, ground-nuts were brought from the province of Fuhkien into the adjoining northern province of Chehkiang, we may be right in assuming that before the year 1573 peanuts had been planted in Fuhkien ; and this is for the time being the earliest date which I can make out for the existence of this fruit as regards China.

In a book, " Hua ching " (" Mirror of Flowers "), published in 1688, it is stated that peanuts are grown in great quantity in the southern part of Chehkiang, which shows that the cultivation of the plant must have made progress in that part of China during the seventeenth century.

The fact that the ground-nut must have arrived in China at least during the end of the sixteenth century, as shown above, is further corroborated by the full description of it in the " Wu li hsiao shih ", a work compiled early in the seventeenth century, and printed in 1664. It is called here also by the name *fan tou* (" foreign bean "). In another book, entitled " Hui shu ", the resemblance of the stalks, leaves, and blossoms of the plant to

the kinds of beans, is emphasized. This latter book, also makes the origin of the nut in Fuhkien Province [1].

The following is contained in the same work, " Pên ts'ao kang mu shih i " :

" In the Chronicle of Fu ch'ing [1] (Fu ch'ing hsien chi) it is stated : It comes from abroad (foreign countries) ; in former years it did not exist [in China]. Spreading over the ground, it grows in orchards ; when the blossoms have faded, threads come out of the middle of them and droop into the ground, where the fruits are formed : thence its name. One plant can produce two or three seeds. They are roasted and eaten, being of very fragrant and fine taste. In the first year of the period K'ang hsi (1662), a Buddhist monk, Ying Yüan, travelled to Fu-sang [2] to search for seeds, which he sent to China, and on his return, one could still press oil out of them. Now it is grown in the province of Min (Fuhkien), and that produced in Hsing hua is of the first quality. It is called *huang t'u* ('yellow earth'), is of sweet taste and full of nuts. The sort produced on T'ai wan (Formosa) [3] is called *pai t'u* ('white earth'), is acrid to the taste, and the nuts are thin. They are simmered in oil, and eaten, if not well done, serviceable as a purgative ".

The records of the Chinese allow of the inference of the

---

1. Fuhkien and Chehkiang are still the most flourishing districts for the culture of ground-nuts, which are, according to R. FORTUNE, a staple summer production in the hilly country of Chehkiang. They are also grown most extensively during the summer season in the southern provinces, more particularly in Fuhkien. The very sandy soil near the river (between Yen chow fu in Chehkiang and the border of Anhui) yields good crops of the ground-nut. They are also plentiful in the light sandy soil near Kü chou fu, Chehkiang (see BRETSCHNEIDER, History of European Botanical Discoveries in China, p. 451). C. ABEL (1816-17) first met with *Arachis hypogæa* cultivated in fields on the banks of the Yangtse, and continued to observe it through the whole of the provinces of Kiangsi and Kuangtung. The seeds are roasted before they are eaten. The Arachis in China, according to him, bears from two to four seeds in each capsule (Ibid, p. 233). I myself found peanuts grown plentifully in the province of Shensi, in whose capital, Hsi an fu, the itinerant venders of the roasted nut form one of the indispensable street-pictures.

1. In Fu chou fu, Fuhkien Province.

2. A fabulous country in the sea, east from China ; by Klaproth and Schlegel identified with Saghalin, which is quite unfounded. In this passage it seems to stand for Formosa.

3. On peanut cultivation in Formosa see JAMES W. DAVIDSON, The Island of Formosa, p. 547.

first cultivation of the peanut in Fuhkien, particularly in the seaports Hsing hua and Fu ch'ing. Besides, they assert that the plant came from abroad. It cannot be otherwise, therefore, as the trade of Fuhkien was largely directed towards the south and east, than that it arrived either from the Malayan Archipelago or the Philippines. No Chinese source makes a definite statement regarding the name of the country. This seems to prove that the introduction is not due to Spaniards, Portuguese, or Dutch, but that it was effected by Chinese sailors or traders of Fuhkien.

The first European botanists to mention *Arachis hypogæa* as a plant cultivated in China are LINNÉ [1], his specimen being brought from the Canton region by his pupil Peter Osbeck, who gives as his Chinese name *fy shin* (Cantonese : *fa shang* ; *fa* = *hua* 'flower'), and LOUREIRO in his "Flora Cochinchinensis" (1789) [2], possibly also PALLAS in his "Reisen durch verschiedene Provinzen des russischen Reiches" (1768-73) [3].

1. BRETSCHNEIDER, Early European Researches into the Flora of China (Journal North-China Branch Royal Asiatic Society, N.S., Shanghai, 1880, No. XV, p. 96.

2. Ibid., p. 145.

3. Ibid., p. 128.

MORTUARY OBSERVANCES

AND THE

ADOPTION RITES OF THE ALGONKIN FOXES OF IOWA

PAR LE DOCTEUR WILLIAM JONES

This paper will be in the nature of a running description, sketching in outline some of the principal mortuary practices of the Algonkin Foxes of Iowa. After a preliminary statement concerning the various ways these people now dispose or formerly disposed of the dead, the account will pass on to what generally takes place at burial, and then it will take up at greater length, though by no means exhaustively, an observance called here the adoption. The significance of this term will become apparent as the description develops.

METHODS OF BURIAL.

In disposing of the corpse were four methods. One was to wrap the clothed body with an inner cover of a blanket or a skin robe and with an outer cover of a reed mat, and then place it upon a berth in among the branches of a tree or upon the loft of a frame of upright poles. The body was laid on its back at full length with the head east and the feet west. This manner of putting away the dead has now gone out of use, and its practice lives only in the memory of the old people of the present day.

Another method was the way a victorious war party put away the corpse of a fallen comrade. The disposition was made on the scene of the fight, and the body was placed in seated posture with the back against a support, generally of stone ; if

there were no stone, then an embankment was sought which gave the needed support for the back. It was more befitting the occasion to have the body seated upon the chest of a slain enemy. The seated corpse faced westward while the prostrate body lay at right angles. Both bodies were without covering and were left exposed to the open sky.

Still a third way was to bury the body seated, allowing only the head from the cheek bones up to peer out from the ground. Often only the crown of the head was left visible above the surface of the earth. The body sat flat on the buttocks with legs extended, the toes pointing up, the arms hanging at the sides with the palms of the hand against the thighs. The corpse faced westward. Overhead was usually erected a shed, made of the timbers of young trees. It is said that the shed was a shelter, a sort of home, for the dead, and was to the dead what the lodge was to the living. This manner of burial is still practiced.

And the fourth method is burial of the body in the ground. The Foxes claim — and there is every reason to believe them — that they copied the custom from the whites and other people. And they add, "that is the reason we now die faster." Nowadays they are able to obtain pine or oak planks out of which they make rude box coffins, but in times past they made coffins from hollow logs; this was done by splitting a log into two halves and then blocking the ends of the troughs, one of which made the bed of the coffin and the other the cover. And there were times when the body was buried without a coffin, but was laid away in a covering of reed matting.

THE BURIAL.

The grave is dug on the day of the burial and its line of direction is east and west; its depth varies from three to five feet. Some of the graves are covered over with rocks, while others have sheds built over them, sheds like those which cover the dead that are buried seated. The tops of some sheds are flat, while others are pointed with gabled roof.

It is not customary to keep the corpse long after death. In case death happens at night, then burial generally takes place round about the noon hour of the following day; however, it

frequently occurs later in the afternoon, also some little while before sunset but not after.

Relatives generally avoid burying their own dead, but there are occasions when they are forced to do it, as, for example, on a distant hunt and the journey back home is yet several days away. At home they generally leave the funeral arrangements in the hands of a person not of their kin, and this individual — usually a man — is the chief attendant. As soon as he receives the announcement he proceeds at once to select his assistants; these are men he first finds and who are not relatives of the dead. Immediately he directs some of them to go dig the grave, and others he orders to go dress the body for burial.

In the event of the death of a woman, women attendants are chosen to dress the body, and have it ready when the men come to take it away to the grave.

The corpse is generally dressed in the costume in which the person in life was want to appear during a festive occasion or on an important tribal function. Thus a chief or a councillor may be laid away in a new blanket thrown over the left shoulder and under the other arm, with a bear claw necklace about the neck, the wing of an eagle for a fan in the right hand and resting upon the bosom, with an eagle feather in the crown tuft of turkey and deer tail hair; and in leggings and moccasins of buckskin. And it is always expected that a warrior will be laid away with his "crow-belt" girded on. A young woman is clothed in the gay apparel which gave her most pleasure to wear on occasions of mirth and gladness. A child is laid away in all the color, ornament, and splendor which its mother can lavish upon it. Then there is often a quiet, modest effect in the attire of the dead; color and ornament are absent because it was the prevailing trait of the person when alive to go in a plain, simple garb.

It often happens that a person makes the dying request to be buried with a knife or a tomahawk. The request is made for a reason. It is believed that the path to the spirit world leads past a place where dwells an old woman, Cracker-of-Skulls by name; that she sits by the wayside watching for ghosts journeying westward; that she seizes them but detains them only for a while, just long enough for her to crack open the top

of their skulls and dig out a fingerful of brain from each. The knife and tomahawk are asked for that they may be means of defence against the old hag. It is seldom, however, that the request is granted, and the refusal likewise has for its basis a belief, which is to the effect that spirits of the dead can be present among us at all times and that they see and know all that we do; that sometimes by some act of ours whether intentional or not we commit infractions which bring down upon us the anger of the spirits, thus rendering ourselves liable to chastisement by them ; and that when they inflict punishment it is likely to be with the very weapon placed with the body at burial. Hence, relatives are reluctant to have weapons like knives and tomahawks placed with the dead.

The chief attendant and his assistants are the pall-bearers and they carry the body on a stretcher to the grave. The bed of the stretcher is a reed mat. Not fewer than four men walk with the stretcher, one under each handle, and there is plenty of room for an extra shoulder or two. The mat forming the bed of the stretcher is made to serve as a wrap when the body is put into the coffin. When the body is in then many hands together take up the coffin and place it upon some timbers lying across the mouth of the grave ; there the coffin, still open, rests for a while. Presently a voice is heard to say : " Uncover the face. " Whereupon an attendant pulls aside whatever happens then to be serving as a cover for the face.

And then up steps the speaker, usually a man far advanced in years, who takes his place near the head of the coffin. He is to say farewell to the dead not only for his own behalf, but for all who are present, likewise for others who are away. This man performs the office sometimes at the request of the relatives of the dead, and as frequently it is his own seeking, because of a personal desire to do it. It is, however, not customary for a relative to deliver the farewell. Now and then it may be long and wordy, but as a general rule, it is soon over with. Here is an example of what the shorter, more typical kind is like :

" My son, depart in peace and continue in that state of mind as you journey along the way. Sad are your kindred, for sorely they grieve to see you leaving them. But do not tarry, and let not their sorrow sadden you, and be not grieved

that you are leaving them behind; for you are going to our nephew (1), to the place where the sun goes down are you going. When there you have come, he will set food before you. He will ask you about your kindred, and then you can tell him about them. Convey to him these messages which they send, hand to him this offering of tobacco which they send for him to use. Ever be mindful of their welfare. So beseech of him pity for them, beg of him to deliver them from hunger, want and distress. Ask for them health and long life. And then seek for the kindred that have since gone before you. They will ask for them that are yet to come, and tell them about them.

"Do not linger by the way, never look back but keep even on. The path you follow leads straight to the place where the sun goes down.

"That is all, my son, that is all I have to tell you."

At intervals in the course of the farewell, the speaker pauses and sprinkles pinches of powdered tobacco about over the body; and when his talk is ended, he adds a little more in silence and then withdraws. Thereupon up step, one after another, the relatives and others who each in turn sprinkle over the body the holy tobacco; some place a bit of it in the palms of the dead, and some murmur a parting phrase. When the last has passed by the dead, then two vessels are put beside the body; one vessel contains water and the other food; for it is said that the way to the spirit world is far, and the soul might famish with hunger and thirst before it reaches there.

The face is then covered again, the mat is drawn together so as to overlap over the body, and then the coffin is closed. The timbers are pulled away from beneath and the coffin is let down with ropes; in a little while the grave is filled up with most of its own earth. A shed is quickly erected over the grave, and at the foot just outside is driven a stake pointing westward. It is generally colored red, and from its top a feather or a shred of cloth usually flutters in the wind. In front of the stake is laid a dog that has been choked to death; it lies on its belly with legs extended as if running westward; it is said to be

(1) The relationship of the people to the lord of the spirit world.

guide and companion to the soul on the way to the spirit world. It is common to kill more than one dog, and puppies are generally preferred.

While these closing scenes of the burial are taking place, the chief attendant is engaged in the work of distributing the property left by the dead. Among the things are generally included valuables contributed by the relatives. The chief attendant divides the goods into as many piles as there are helpers, and as fast as they finish the task allotted them he points out to them what they are to take away.

THE MOURNING.

The immediate relatives then go into mourning. If the death had occurred in the spring, summer, or autumn, then their mourning is likely to be for a short while ; but if it had happened in the winter then the relatives would go into a prolonged period of mourning. And when they mourn they fast, sometimes light but more often severe. Hence, the feast to which the chief attendant and his assistants are asked after the burial is one prepared not by the relatives of the dead but by intimate friends of the relatives. The feast is the best that the host can prepare ; it is in the evening when darkness begins to gather, and it is usually the first bite the attendant and his helpers have had since they began the burial.

The mourning is characterized by absolute neglect of one's own personal appearance. A man goes dressed in a most slovenly manner and in the oldest tatters he has. He wears the same garments day after day without change, and the place where he sleeps is as repulsive as the clothes he has on. He never combs his hair, and vermin multiply without any effort on his part to hid himself of them ; in fact he prefers to have them go on increasing, not only because they are an objective accompaniment to his mourning but also because they help him keep in mental accord with his own depressed feeling of sadness. He seldom washes his hands and never other parts of his body. He shuns all company, preferring to be alone and apart, and in a fast. All this he keeps up until the ceremony of adoption, when a living person takes the place of the dead ; it is then that

he mourning comes to an end. Before the ceremony his male friends help him cleanse himself. They assist him at the bath and at the combing of his hair, and they see that he is well provided with a complete change of clean garments. The same thing happens to a woman in mourning.

THE ADOPTION.

The term called here the *adoption* is not quite expressive enough for it conveys more than that, but what it means will, it is hoped, come out as the description proceeds. Before sketching some of the ceremonies connected with the adoption, it may be best to bring out the idea of the practice and show why there is felt a necessity for it. The idea of the adoption is bound up closely with the conception of the soul and the doctrine of future life, and therefore deals with an important phase of Fox religion.

The word for soul is the same as the word for shadow. It is regarded as an active substance dwelling in the bosom during the life of an individual. It can leave the body during sleep, but returns before the body awakes. It is gathered from implied statement that the soul resembles the body and that it has all the physical and mental attributes of the body. It can be visible or invisible at will; and when a person is dreamed of, it is said that his soul was present either invisibly or as a phantom. During severe illness, when the body is too feeble to rise, it is said that the soul goes to the spirit world. If the soul returns then, it is said, the body lives; but if it does not return, then the body dies. And then often after death, it is said, the soul returns to the scenes where lived the body in life and lingers four days and four nights. During this period none but old women eat of the food that has been left in the lodge since the death. It is said that the soul has been there, and since it has touched and eaten the food, none but old women can eat the food; for it is believed that they alone are immune from any baneful effect. After the fourth day the soul is said to return to the spirit world where it wanders about restless and without contentment. Frequent are its journeys back to this world, where it often stays for long periods of time. It abides by the

burial place during the light of day, but at night it passes among the living. It is freed from this uncertain state of existence if the ceremony of adoption is held within four years; but if not till after that period, then the soul becomes an owl to wander forever in sadness.

Thus the practice of the adoption rests in the belief that the soul will be denied a life of happy existence in the spirit world unless its mortal remains have received the full funeral rites within a period of four years; therefore its special object is to liberate the soul and send it on its joyful way to the spirit world. And the prominent feature of the ceremony is that the family of the bereaved adopts an individual to take the place left vacant by death. If the dead had been a son, then the adopted one is a son; in like manner run other relationships. There are two requirements lived up to in making the adoptions: one is that the adopted shall be of the same sex as the dead; and the other is that both must have been companions in life. A boon companion always takes precedence. Hence it is that a child is adopted for a child, a girl for a girl, a boy for a boy, a maiden for a maiden, a youth for a youth, and so on with the older people.

The adoption of the individual into another family carries with it both advantages and disadvantages. To give a general idea of the status of a person let, for example, the adopted be a youth who takes the place of a son. He enters the new family as a son and he addresses the parents as father and mother, and the children of the pair are his brothers and sisters; and his relation to other branches of the family are the same as were those of the dead. He comes into possession of property rights as if he were really a son. He enters the lodge at will and leaves when he pleases. In the affections and mental attitude of the pair he is a beloved son. Yet all this while he has not forsaken his own family, and he has lost no rights or privileges there. And if his adoption carries him into a family of another clan, then he is prevented from marrying any woman who may be related to him by adoption. So far as his own clan is concerned, he is still a member of it, and no other, and is subject to its rules and commands.

RITES OF THE ADOPTION.

The whole ceremony is referred to under a term which literally means, "throwing away the dead", but the sense of which is more that of "setting free the dead." It does not conform to any one class of rites, but to several, and each is marked by its own peculiar form of observance.

The person chosen for adoption gets into finery and proceeds to the sponsor's lodge. On arrival there, that costume is taken off by the sponsor and another more splendid and of greater value is put on. The adopted receives a handful of wooden stems, each of which is about the length of a lead pencil and about the thickness of a straw. As soon as the bundle is received, and without a hint or a single word of instruction, the adopted turns and leaves the lodge. Whenever a man or woman or child is met, a stem is presented together with an invitation extended to attend the ceremony. The adopted does not return to the sponsor's lodge until the last stem is given away. Anybody is at liberty to go and look on from a distance, but courtesy forbids that none but the invited shall participate in the ceremony.

One form of the ceremonies is characterized by mirth and play and the prevailing tone is that of gladness. Games are played, especially the games that had been a favorite past time of the dead. On the death of a man, it is lacrosse if that had been his chosen sport; it is the bulled and moccasin game if that had been his chief amusement; in the case of the death of a woman it is the stick and double ball game if that had been the game she liked; and if she had been a devotee of the bowl and dice game, then that is the play. All who wish join in, but the adopted takes no part.

When the amusement is over, the invited silently retire to the lodge of the sponsor where a feast has been prepared and is now waiting to be eaten. As the people start the low muffled boom of the kettle drum and the slow rhythmic shuffle of gourd-rattles strike up, and that to them is the solemn tidings that the soul is now expectant of its release and is all but passing. Near the close of the feast the adopted gathers up all the presents given by the sponsor; for they are many and various, such as

clothing and objects of ornament and decoration. It is said that the adopted shall not be buried in these clothes lest the ghosts wrest them away and tear them up and maltreat the body in the most gruesome way they know.

The adopted then sets out for home, departing before any one else; and at the departure begins the passing of the soul. It is common for the sponsor to lead the pony ridden by the adopted for some distance toward the west as a symbol that the soul is accompanied on its journey homeward. And when the rider disappears then gradually the music dies down. They say that the sound of the music follows the soul all the way into the spirit world.

What has just been related represents in a brief manner the more common form of the ceremony. There is another with a general resemblance, but carried through with a different spirit. Its whole general character is such as to fire the martial feelings of the people, and is for a warrior; not for one who has been slain by the enemy but for him who had died a natural death.

As soon as the man to be adopted enters the sponsor's lodge he is divested of the raiment he has on and is then decked out in all the array of a victorious warrior. Into his hands is put a bunch of red colored stems, red for the reason that the ceremony is to be for a warrior and that warriors only are to participate. Out then goes the man and he enters only the lodges of warriors, and to every warrior he meets he presents a stem; whenever he finds a warrior absent he leaves a stem to show that he is invited.

The warriors that come bring back the stems, and before seating themselves, place them on a mat or in a wooden bowl which is used for receiving the stems. No sooner are they assembled than up starts a war song, faint and slow at first and to the time set by the drummers. The men who furnish the music need not be warriors, as a matter of fact they are usually those who are good at singing and do it for the mere pleasure of it. During this prelude a warrior rises to his feet and girdles on a belt with a crow-skin dangling at the back. The feathers of the crow hang so that the wings are spread apart as in flying and the tail drops down in its natural way. And when the music swells and with a war-club in his hand he launches forth

into a pantomime wherein he goes through a series of scenes that once happened on one of his raids. For example, he plays as if he is driving his canoe forward through the water ; silently he slides under cover and conceals the canoe in among the rushes ; he leaps ashore, act as if alert for the foe ; he listens, and looks for signs ; suddenly he finds a trail, and away he flies with a forward bend of the back ; as he spies the enemy he halts to spray and rub over his arms, body, legs, and weapon a magic potion to render himself invulnerable and give him victory ; then with a whoop he bounds forward to the attack and grapples with the foe in a sham hand to hand struggle ; finally the enemy falls and the victor hurriedly takes off the scalp ; at last holding aloft the trophy he whoops exhultantly in chorus with his comrades.

The pantomime ended, the warrior then recounts an adventure of another fight. He begins by naming the leader of the war party and then passes hurriedly on to the part he played in a fight on that expedition. As soon as he has finished speaking, he ungirdles the belt and hands it over to a second warrior who dances through another pantomime and relates an account of an experience of his on a raid led by another man whom he names. The warriors pass quickly through their parts, and only those perform who have a desire ; and the result is that the ceremony is brought to a speedy close. In between times the adopted rises to dance alone and for a moment.

With the end of the music the adopted goes to the place where the presents are. From there he begins passing round the gifts, such as a roll of buckskin to one warrior, plugs of tobacco to a next, a blanket to another, and so on around till all the things have been disposed of and each man has received a gift. But no one keeps the present he gets ; the moment he receives it, he looks about for a relative, and gives it away to the first that come within his view. And as soon as the gifts are thus disposed of, the adopted sets out for home ; and as he starts the soul of the warrior is said to begin its journey westward to the spirit world.

This form of the adoption ceremony is called the Crow-dance.

The rites take on a more serious aspect and are sustained

over a long period of time for a warrior who has been slain in battle. When the adopted comes to the sponsor's lodge, his face is painted in two colors, red on one side and black on the other; the line of division begins at the hair and runs down the middle of the forehead, along the ridge of the nose, over the lips, and over the middle of the chin. Red signifies war, that the ceremony is for a warrior's soul, and that the man, by his adoption, vows to avenge the dead; black is for fasting by means of which he will gain inspiration and power to carry out his vow to a successful issue. Then clad like a warrior he mounts the roof of the summer bark lodge where he stands singing a song; he sings it four times, once facing the north, again looking eastward, then southward, and the last time while gazing westward. The song is as follows:

"I seek to find my friend,
I seek to find my friend,
On the battle field (I seek to find) my friend,
I did not see my friend (when he was slain on the battle field)."

On coming down from the roof, the man makes straight for home, and as he starts the soul of the dead is said to begin gladly its journey westward, gladly because of the assurance that the mortal remains will be avenged. And when winter comes the man goes into fasting and vigil. He continues fasting until he dreams of a visitation from the manitou wherein he is served with food which he interprets as the flesh of his enemy which in turn is furthermore a sign that he will slay his foe. And in the visitation the manitou communes with him, telling him where the enemy is and how to go to arrive there, and commanding him to proceed before the memory of the vision escapes him lest his fast and vigil come to naught.

He communicates none of these tidings to anybody; but it is known what has happened when he is heard summoning an attendant to accompany him, and when he is seen taking down his sacred bundle laden with charms which he adores with the belief that they have the power of giving him security and success. Both men set out together, quietly and without formal public notice and as if they alone were going to fight the foe; but in the course of time as the news of their departure becomes

noised about, they are followed by others, few and scattering at first, but all the while increasing till the force has swollen to a formidable body. If the man be influential, he is sure to rally a large following. He is the recognized leader of the expedition ; and though his share in the fighting is generally not as much as that of any of his men, he nevertheless is given the glory of leading back a victorious war party ; and he also has to bear the disgrace of coming home with the remnant of a defeated band.

The last time this form of the adoption was held, was in Kansas, about the year 1854, when a successful raid was made against the Osages undertaken to avenge the death of a Fox at the hands of that people the year before. The description of this phase of the adoption is based wholly on verbal information. It is now half a century since a man was adopted after this manner, yet the memory and the spirit of it are yet as thoroughly alive as then.

The effects of this particular form of the adoption must have had a great deal to do with the tribal career of the Foxes. They were fighting somebody as far back as the French accounts of them go, and probably about every raid against another people from that time up to and including this last expedition against the Osages was connected with the killing of a Fox previously by that people.

There is another observance known to these people which they take part in not as a tribe but as individuals. It is a practice peculiar to their nearest kindred, the Sauks, and now and then certain of them are brought into it by reason of the intimate ties of social relationship existing betwen the two tribes. A small number of the Sauks, members of the old Black Hawk band, still keep up the rites that have just been described, and for that reason it seems not out of place to include the following in this description.

They have an esoteric religious society of men and women who enter by initiation, pledging themselves to vows of secrecy. It has many points in common with what is known among the Ojibwas as the *Midewiwin*. It is influential in preserving the religion of the Sauks. It gives a formal ceremony generally

once a year; and it frequently happens that at one of these gatherings a person not of the society is adopted to take the family place of a member who has died since the meeting of the year before. The adopted is assigned a certain place in the ceremonial lodge, and remains there till the rites of the adoption are over. The person takes no part in what goes on, and departs with the gifts as soon as the time comes to go.

The fact that the adoption was by members of the society, and that it occured in the society lodge has nothing to do with making the person a member of the society. It, however, works as an advantage if the person wishes to become a member; but to become a member is by another way and according to an elaborate ritual. What has happened is that the person was adopted by a member who was related by blood to the member that had died, and so becomes related to the sponsor as under the other forms of adoption. Since it is a fundamental element of the society to prepare the soul for a happy life hereafter it was but fitting that the full ceremonial ritual should come into play about the adoption, thus sending the soul on its way rejoicing.

FEEDING THE SOULS.

Awhile after the last rites of the adoption have been performed, the adopted gathers together some food, clothing, blankets, tobacco, and other objects of use and takes them in person as a gift to the sponsor. Some of these things the adopted has obtained at great expense and some have been donated by the relatives nearest related by blood. And from that time starts an intimate intercourse between the sponsor and the adopted and between the near blood relatives of both. And in the visit of one to the other there is generally the giving of a present, either from the guest or from the host, and sometimes from each on both sides. When the sponsor obtains a kind of food especially delectable, such as fresh game, corn newly ripened, corn pleasingly flavored in the process of drying, berries that have just been gathered, then a quiet little feast is made ready for the dead. Word is sent to the adopted to be present. The fire of the lodge is left to die down before sunset, and while the sun is yet up the old ashes are taken out and the

hearth made clean. By the hearth is then placed the food. Then the lodge is put in order and the cover over the entrance let down closing the place; everything is hushed, and there is an atmosphere of seclusion about the lodge. Then as darkness gathers out goes the adopted to fetch in the few that have been invited. Silently enter the guests who seat themselves about the food, the adopted being in their midst to share the feast with them. When the last has come the sponsor then drops a small bit of the food upon the hearth, and then retires to a dark corner of the lodge, there to say in an undertone to the manes:

"O my grandfathers, and my grandmothers, come, I beseech you.
O my father, and my mother, come eat the food which I have prepared for [you.
O my brothers, and my sisters, come and eat together.
All you, my kindred, come gather about this food and eat.
Now, for myself and for all of us here I beg for wealth and long life. We [beg of you to pity us."

And then to the guests is said: "Now then." Whereupon they reply in chorus, "All right!" Then they go to eating. They eat till they have eaten up all the food. For none of it shall be left. And at the end they depart as silently as they came. Though in reality it is the guests who have eaten the food, yet it is the souls that are said to have satisfied themselves.

This description has thus dealt mainly with most of the observances connected with the adoption, presenting the principal features of the practice and indicating the wide range of influence it plays upon the material and spiritual life of the people; and though it has left out of account the spirit world, the path thither, the deity there, and a great deal else of related matter, yet enough was drawn from the adoption to indicate the general nature of the Fox doctrine of future life and the Fox conception of the soul.

LES HOCHELAGAS

PAR M. L'ABBÉ P. ROUSSEAU,
Prêtre du Séminaire de Saint-Sulpice, Montréal.

A l'extrémité orientale de la cité de Montréal, s'étendent deux vastes faubourgs, celui de Maisonneuve et celui d'Hochelaga, deux noms historiques, rappelant deux événements de notre histoire nationale: l'arrivée de *Jacques Cartier* en Canada en 1535 ; et en 1642 l'arrivée de M. de Chomedey de Maisonneuve, *procureur de la Société des Messieurs et Dames de Notre-Dame de Montréal*, fondateur et gouverneur de Ville-Marie.

Ce fut le 19 octobre, au soir, que Cartier jeta l'ancre au pied des rapides impétueux du Sault Ste-Marie. Il était en face des deux faubourgs, et de la capitale du pays d'Hochelaga, au terme si désiré de son second voyage d'exploration. La Nouvelle-France était découverte. Il lui fallut treize jours pour remonter de Québec à Montréal, à la voile, ou à la rame, ce trajet que nos splendides bateaux à vapeur accomplissent dans une nuit. Le capitaine breton fut frappé d'étonnement à la vue d'un si puissant cours d'eau, des terres fertiles qui le bordaient : " Les plus belles, dit-il, et les meilleures qu'il soit possible de voir, aussi unies que l'eau, pleines des plus beaux arbres du monde et de tant de vignes chargées de raisins, qui semblent avoir été plantées de main d'homme ". Il fut frappé de la pureté du ciel, et de ce grand nombre d'habitations qu'il rencontra tout le long du fleuve, et dont les habitants faisaient grandes pêches de bons poissons, selon les saisons. " Ils venaient à nos navires, en aussi grand amour et privauté que si nous eussions été du pays, nous apportant force poissons, et de ce qu'ils avaient pour obtenir notre marchandise ; levant les mains au ciel, faisant plusieurs cérémonies et signes de joie et de contentement. "

A " *Achelacy*, " Sorel, à l'embouchure du Richelieu, le capitaine reçut les compliments d'un chef qui lui offrit en présent

deux de ses enfants en bas âge. Il répondit à cette politesse par des échanges de couteaux, de hachettes, de breloques, de clochettes, de miroirs, de patenôtres et autres objets que les indiens paraissaient accepter avec la plus vive curiosité.

Le 19 octobre au soir, Cartier jeta l'ancre au pied du Courant. Plus de mille indiens l'attendaient sur le rivage, divisés en chœurs, hommes, femmes, enfants, chantant et dansant, présentant des corbeilles de vivres, de pains, de fruits qu'ils jetaient dans les barques. Ce que voyant, le capitaine mit pied à terre avec son état-major, et les indiens les entourèrent, les femmes apportant leurs enfants à brassées pour les leur faire toucher, et leur faisant toutes sortes de démonstrations de joie, comme à des dieux !

Le capitaine fit asseoir chaque groupe à terre, pour leur distribuer ses présents, puis se retira sur ses barques pour y prendre son repos. Les indiens allumèrent des feux sur le rivage, dansèrent et chantèrent, répétant sans cesse ces mots : " *Aguiaze! Aguiaze!* " qui sont l'Alléluia de leur joie.

C'est de ces révélations faites à l'occasion de cette visite du capitaine malouin, que nous nous proposons de vous entretenir, comme d'un des sujets répondant le mieux au programme de votre Congrès.

La première de nos autorités sera le récit du marin breton, puis les ouvrages suivants : La Géologie du Canada, les travaux de M. Dawson, l'honorable président de l'université McGill, ceux de M. Dana, du Marquis de Nadaillac, de MM. Lecomte, de L'Apparent, Beauvois et d'autres qu'il serait trop long de nommer ici. Les bibliothèques d'Europe et d'Amérique sont pleines de relations des plus anciens navigateurs égyptiens, phéniciens, carthaginois, espagnols, portugais, français, anglais, scandinaves, qui nous racontent que les deux Amériques avaient été abordées aussi anciennement que possible par tous leurs rivages et trouvées habitées dès la fin de la période glaciaire, offrant un type humain semblable à celui des anciens continents.

I

Tout d'abord, on peut se demander si Jacques Cartier a été le premier navigateur à visiter Montréal.

Aujourd'hui, nous ne pouvons ignorer que depuis l'an 830 jusqu'au delà de 1600, pendant plus de 800 ans, les côtes orientales de l'Amérique ont été visitées par les voyageurs de nombreuses nations. Partout ils ont laissé des noms qui signalent leur passage. Les moines irlandais, les Gallois, les Scandinaves, les Normands, les Bretons, les Basques, les Portugais, les Espagnols, les Anglais, ont visité le golfe Saint-Laurent et tenté quelques établissements avant Cartier, mais je ne vois aucun capitaine dépasser Tadoussac, dépasser le Saguenay avec la même audace et la même prudence, et visiter Stadaconé, la rivière de Fouez, Trois-Rivières, Achelacy, Sorel, et s'avancer trois cents lieues à l'intérieur des terres avec le même succès.

Ce que les marchands n'ont point osé, les Papas irlandais, fuyant la persécution, seuls l'ont osé, avec le marin breton.

Vous vous rappelez que de Montalembert et Ozanam parlant de cette migration des moines irlandais à travers tous les archipels qui s'espacent entre les terres d'Ecosse et le Groënland, racontent que chassés à la fin « d'Islande » ils s'enfoncèrent dans les brumes de Terre-Neuve et du Golfe Saint-Laurent. » Et c'est tout... Là, M. Beauvois les retrouve plus tard, ayant fondé l'étonnante Mission des Crucientaux que connaissent bien nos missionnaires établis à Gaspé ; ils avaient conquis un empire qu'ils appelèrent la *Grande Irlande*, « IRLAND-ITMIKLA » ou la terre des hommes blancs. La carte qui nous en est donnée, en porte les limites « Huitramanoland » jusqu'au pied du Courant. Ils auraient donc précédé Cartier à Montréal. Quand les milliers de relations welches, irlandaises, islandaises et scandinaves seront toutes publiées, l'histoire y trouvera de merveilleux récits.

Il n'est point de notre but de raconter l'histoire des premiers évêchés de Gardar au Groënland, de ses dix-huit évêques, de ses trente-deux paroisses, et des missions des Scandinaves jusqu'en Floride et jusqu'au Mexique.

Les documents ne manquent pas. M. de Roo a compté

26 groupes de manuscrits qu'il a consultés à Rome ; 388 ouvrages imprimés qu'il a étudiés, plus de 812 auteurs qu'il a cités et parmi lesquels il y a des auteurs anciens et des Pères de l'Eglise, S. Grégoire de Nazianze, S. Hilaire, S. Jean Chrysostôme, S. Isidore de Séville et S. Jérôme, d'accord avec les savants, sur les choses d'Amérique. Mais revenons à Jacques Cartier.

***

Le lendemain de son arrivée, Cartier revêtit son uniforme, descendit à terre, entouré des gentilshommes de l'expédition, et laissant les matelots à la garde des barques, suivi d'une vingtaine de soldats, pour aller visiter le fort d'Hochelaga.

Le prudent capitaine à leur tête, ils s'avancèrent en bon ordre, guidés par trois Indiens. Ils suivirent un chemin fort battu, jonché de glands, bordé de chênes blancs magnifiques. A une lieue et demie de route, ils rencontrèrent un des principaux seigneurs d'Hochelaga, qui les fit asseoir près d'un grand feu et les complimenta. Cartier le remercia par un cadeau de haches, de couteaux, et lui offrit une image du Christ qu'il lui fit embrasser et qu'il lui passa au cou.

Il reprit ensuite sa marche avec son escorte. Ils entrèrent dans des terres labourées et traversèrent une demi-lieue de riches campagnes, où frissonnaient encore les têtes des derniers épis de blé d'Inde.

Admirablement assise sur un léger côteau, au pied de la Montagne, la bourgade sous une forme arrondie, se montrait, entourée d'une ceinture à clairevoie, puis à quelques pas, se dressait la triple palissade ; une droite verticale, les deux autres inclinées sur elle, de l'intérieur et de l'extérieur en amphithéâtre. Au sommet, à l'intérieur, courait une galerie, chargée d'énormes pierres et de cailloux roulés pour la défense de la place.

Une seule porte y donnait entrée au sud ; en face, sur la place, s'élevait la maison royale, divisée en six chambres autour d'un seul foyer ; les autres, distribuées le long des rues parallèles, remplissaient l'enceinte contenant chacune trois ou cinq chambres et un foyer. Sous leurs toits de bouleau s'étendaient les greniers remplis de provisions. Les lits étaient formés

d'écorces étendues à terre et de couvertures de peaux d'animaux.

Les habitants, que nous appelons *Hochelagas*, n'étaient pas nomades à la manière des Algonquins, mais s'adonnaient à la culture des terres, à la pêche et à la chasse, selon l'abondance de la moisson. La cité vivait calme, paisible, puissante d'une certaine hégémonie, reconnue par toutes les tribus établies sur le fleuve Saint-Laurent, qui semblaient de même race ; ses terres bien cultivées, sa bourgade régulièrement construite, ses fortifications annonçaient une certaine civilisation, convenable à la suzeraine du vieux Canada.

LA RÉCEPTION

Lorsque les Bretons s'approchèrent de la ville, les habitants coururent en foule à leur rencontre avec de grandes acclamations de joie. Cartier et son escorte furent conduits sur la grande place, au milieu de l'enceinte, là on lui fit signe de s'arrêter.

Aussitôt accoururent les jeunes femmes pleurant de bonheur, donnant aux étrangers de grands signes de respect... vinrent ensuite de respectables matrones s'asseoir autour des français, portant chacune une natte carrée qu'elles étendirent à terre.

Alors parut l'Agouhanna, ou le grand chef du pays, assis sur une peau de cerf, porté par une dizaine de guerriers. Il paraissait âgé d'environ cinquante ans, et portait comme marque de distinction une couronne de poils d'hérisson, teints en rouge. Il était infirme, perclus de ses membres. Le Souverain prenant Cartier pour un dieu, se fit déposer à ses pieds, semblant de ses regards suppliants demander sa guérison. Ce que comprenant, le capitaine chrétien prit son livre d'heures, et ayant pitié de ces pauvres gens, récita sur le malade le commencement de l'Evangile de saint Jean, fit le signe de la croix, priant Dieu d'amener ce pauvre peuple à la connaissance de la vérité, et encore, il récita à haute voix la Passion du Sauveur Jésus. Ce peuple étonné l'écoutait dans un religieux silence, comme lui, regardait le ciel, et répétait toutes les cérémonies qu'il lui voyait accomplir.

LA MONTAGNE

La montagne fermait le fond de cette scène touchante. Cartier se montra curieux d'en faire l'ascension pour y prendre une connaissance générale de l'ensemble du pays. Une troupe d'Indiens, les enfants en tête, se mirent en voie de lui en ouvrir le chemin jusqu'au sommet. De là, le navigateur breton embrasse une étendue de pays de plus de trente lieues. A l'est, au midi et à l'ouest, l'horizon est borné par de longues chaînes de montagnes, détachées, entrecoupées de vallées verdoyantes : le grand fleuve se déroule au milieu de ces terres en les fertilisant comme une vaste bande d'azur et d'argent, tantôt enlaçant dans son cours des îles nombreuses, semblables à des corbeilles de verdure se balançant sur les ondes, tantôt se transformant en lac immense, d'autrefois se précipitant à travers les obstacles et les cascades en flots écumeux, tantôt s'étendant en tous sens, large et majestueux, et allant se perdre vers l'orient aussi loin que la vue peut porter.

Enchanté de ce tableau, et embrassant par la pensée au delà de ces monts et de ces plaines, d'autres contrées sans limites, Cartier rêve pour le roi de France un royaume sur lequel le soleil ne se couchera jamais. Saluant de son épée cette terre promise et ses peuplades sans nombre, il s'écrie dans son enthousiasme : Tu seras « Mont Royal ! » L'Ile et le Montréal étaient nommés et présageaient leurs destinées.

Nous nous sommes arrêté longuement sur le récit de Cartier ; rien, en effet, ne peut nous donner une idée plus juste de cette première page de l'histoire de Montréal, que ce témoignage d'un témoin oculaire de la vie et des mœurs de ses premiers seigneurs, témoin très intelligent et parfait observateur.

Nous avons sous les yeux le spectacle le plus saisissant d'un de ces peuples primitifs, que n'a jamais vu l'européen, un peuple que l'on pourrait dire de l'âge de pierre, au milieu du XVI^e^ siècle, parti des plateaux de l'Asie et à travers mille vicissitudes, et par des décadences successives, venu s'échouer dans une île du Nouveau Monde. Un peuple qui vous rappelle les anciennes tribus, descendues des plateaux de l'Ararat, dont vous nous avez si souvent retracé, Messieurs, les anciens voyages.

LES HOCHELAGAS

Mais à quelle race appartenaient les Hochelagas?

Voici ce que répond un vieux missionnaire indien du Lac des Deux Montagnes, et M. Dawson est d'accord avec lui : La langue, les crânes recueillis dans les tertres de la rue Sherbrooke, dans le cimetière, voisin de l'évêché, appartenaient à la race dolicocéphale, à la famille Huronne, Iroquoise, Eriée, Iroquet.

Au temps où Jacques Cartier abordait à Montréal, les peuples qui occupaient les terres américaines à l'est du Mississippi, étaient les Uchecs au sud, les Algonquins au-dessus des grands lacs ; après être descendus au sud, le long du Mississippi, ils retournèrent vers le nord, en suivant les côtes maritimes jusqu'au golfe Saint-Laurent.

Les Hochelagas n'appartenaient pas à cette race. Tous les villages du Saint-Laurent, depuis Gaspé, Ajoaste, Starnatam, Tailla, Satadin, Stadaconé, Hochelay, étaient tous de langue Iroquoise. Jacques Cartier, dans son premier voyage, avait recueilli une liste de plus de soixante mots, et dans son second voyage, une liste de plus de cent mots, en tout plus de 160 mots, dont quatre à peine étaient Algonquins, à cause de la ressemblance de signification. Tel est le sentiment de l'abbé Cuoq, toute sa vie missionnaire au Lac des Deux Montagnes, et de l'honorable Dawson, président de l'université McGill. Ils lui semblaient une dernière des tribus ayant appartenu aux Alleghanys, race qui occupait le groupe des Monts Apalaches, courant parallèlement au rivage de l'Atlantique, depuis la Georgie et la terre des Tuscaroras, jusqu'aux Adirondacks, dont le soulèvement géologique traverse le Saint-Laurent au-dessous de Kingston et jette à la lumière l'archipel enchanteur des Mille-Iles. Cette nation dut être, par conséquent, plus ou moins apparentée avec les Hurons, les cinq et six nations iroquoises, presque toutes groupées dans la même contrée.

Le nom « Hochelaga » se traduit en Iroquois « La Chaussée des Castors » ou Oseroche, comme on le prononce aujourd'hui, dit M. Cuoq.

Mais, remarque l'honorable Dawson, la physionomie de ce peuple rappelle les traits adoucis des Polynésiens, dont ils ont

pu descendre en partie. Dans leurs voyages vers la vallée du Mississippi, ils ont pu entrer en contact avec cette magnifique civilisation mexicaine dont ils étaient capables de comprendre la grandeur et l'utilité. Quoique agriculteurs, ils possédaient à un haut degré le génie et le goût des grands travaux d'utilité publique et un talent artistique au moins égal à celui des nations dont ils se trouvèrent plus tard entourés.

Les Alleghanys étaient d'habiles mineurs, ils travaillaient le cuivre, et arrivaient dans leurs travaux à un grand degré de perfection. Dès leur arrivée sur les rives de la Belle-Rivière, Ohio, ils s'emparèrent des districts miniers des montagnes voisines. De cette exploitation, faite tout entière à l'aide des marteaux, ils ont laissé des traces profondes de leur industrie, chez les tribus des Esquimaux, des Tinnés, par le commerce des couteaux jaunes, incrustés de nacre et d'argent.

Ils étaient d'adroits potiers, et d'ingénieux tisserands, et réussissaient et excellaient dans toutes les industries de la vie domestique.

La tradition, leur squelette, témoignent qu'ils ont pu dominer par la sagesse, la prudence et aussi par la force physique, mais leur vie calme et facile a pu contribuer à les amollir, et leur domination ne fut pas d'une très longue durée.

Entourés de peuples chasseurs et guerriers, ils furent soumis de la part de leurs ennemis, à des courses et des assauts sans cesse renouvelés. La région des plaines centrales était comme le rendez-vous de ces courants d'émigration venus d'Asie qui, sans cesse, se déversaient sur les vallées du Saint-Laurent, de l'Ohio, du Mississippi, submergeant dans leurs flots les populations alléghaniennes.

Les Esquimaux au nord, les Alleghanys au centre, les Chichimecs au Mexique, sont de l'aveu de tous, les races les plus anciennes de l'Amérique septentrionale, dont nous ayons quelques traditions. Quel que soit l'âge des peuples de l'Amérique centrale, il est raisonnable de croire que ceux de la vallée de l'Ohio et de celle du Mississippi sont très anciens, si l'on en juge par les cercles concentriques des bois, des tertres qu'ils ont abandonnés ; leur destruction remonterait au moins à huit cents ans. Leurs voisins, les Tuscaroras, se disent vieux de trois

mille ans ; cette date, nous reporte à environ quinze cents ans avant Jésus-Christ.

Les traditions des Delawares et des Iroquois font mention de longues guerres contre un grand peuple, les Alléghanys, qui, à la fin, fut battu et expulsé des terres qu'il occupait.

Il est des traces profondes qui prouvent que ce peuple a étendu sa domination au nord du lac Supérieur et de la Vallée du Saint-Laurent ; vingt squelettes de géants, trouvés à Brockville, entourés d'amas de vases, d'armes, ressemblent au type alléghanien, plus qu'au type des tribus modernes du Canada ; chaque squelette a près de sa tête un vase de terre, pour sa nourriture et pour son breuvage. Le mode de sépulture est tout à fait alléghanien.

Vers la fin du XI[e] siècle, 1072, une immense révolution bouleversa les trois empires du Mexique, et eut son retentissement jusque chez les populations des vallées du Mississippi, de l'Ohio et des Monts des Apalaches.

La perversion des mœurs, sous les princes Huémac II et Huémac III, fit invasion à la cour et parmi les grands. L'autorité, déshonorée, perdit son prestige ; les grands feudataires ambitieux, visant à l'indépendance, chacun dans leur gouvernement, ouvrirent les frontières aux barbares chichimèques, pour se créer des armes invincibles.

Huémac II, mal conseillé, mal servi, devint violent et cessa d'être aimé et d'être obéi. D'étranges apparitions de barbares envahissants se joignirent aux présages sinistres qui annoncent la fin des empires. Des explosions volcaniques d'une violence extrême, les froids, les sècheresses prolongées des années entières, amenèrent la famine et les pestes. Les souffrances des peuples les excitèrent à la révolte, des désordres affreux, des brigandages, des révoltes ouvertes, tous les fléaux à la fois s'abattent sur l'empire, la capitale Tollan est prise par les révoltés, ses palais, ses temples sont pillés, livrés aux flammes, son roi est battu, poursuivi ; il tombe sous la hache des barbares.

« Plusieurs siècles se sont écoulés, disait un vieux chef Iroquois à Chency, une longue guerre eut lieu en ces temps passés, entre les Iroquois et d'autres nations puissantes. A cette occasion furent construites de nombreuses fortifications,

des villes, des villages furent entourés de ramparts, mais nos ennemis finalement furent repoussés. "

Les Iroquois établis à la source des fleuves et des rivières, courant au sud, s'unirent aux Delawares ou à la nation Lenapé, ruinèrent la domination Alléghanienne et éteignirent le nom de la Rivière Alléghany pour le remplacer par le nom de l'Ohio et de la Belle Rivière qui se jette dans le Mississippi.

Les Susquehannas, leurs alliés, provoquèrent la colère des vainqueurs et disparurent également.

Les immenses enceintes de ces peuples, leurs gigantesques fortifications, leurs camps, leurs canaux, leurs temples, leurs autels, dont il reste tant de ruines, disparurent sous les efforts d'une épouvantable dévastation.

Les mines de cuivre du village *Onontagué* ne sont point l'œuvre de ces barbares, ce sont d'anciennes excavations de vingt-cinq pieds de profondeur. Là, on retrouve les étais de cèdres, les instruments, les pioches, les marteaux de pierre, dont se servaient les Alléghanys pour l'exploitation du cuivre. On y voit une masse de cuivre de six tonnes pesant, qui a été détachée de sa gaine, montée sur un traîneau de bois, et demeurée là depuis des siècles, soit qu'elle fut trop pesante, soit que les mineurs l'aient abandonnée, surpris dans leur travail par une invasion subite. Ces travaux s'étendent sur cent cinquante milles de long, au sud du Lac Supérieur, et au nord un peu moins. A l'aide du feu et de leurs marteaux de pierre, trouvés dans leurs tranchées, ils suivaient les veines de cuivre et le dégageaient des matières étrangères.

Des amas d'instruments, trouvés sur les lieux, prouvent qu'il y avait là de vastes ateliers où se fabriquait une coutellerie de cuivre incrustée d'argent. Leur commerce s'étendait jusqu'aux tribus du golfe Saint-Laurent.

Les Alléghanys survivants au désastre, cherchèrent un asile chez les Eriés, sur les bords du Saint-Laurent, jusqu'à Stadaconé, au sud, le long de la côte, jusqu'à Gaspé ; la tribu la plus considérée semble s'être fixée dans l'île de Montréal, où elle continua de jouir, chez les groupes exilés, comme neutre, pacificatrice, d'une hégémonie respectée, même par les Algonquins et par les Iroquois, leurs ennemis.

A une époque plus récente, les Delawares, alliés des Iro-

quois, tombèrent eux-mêmes sous les coups de leurs perfidies, et les restes de cette fière nation, chassés des rives du beau fleuve qui portait leur nom, errent aujourd'hui, inconnus dans les plaines de l'Ouest.

En 1647, les Hurons, attaqués sous les yeux de la trop faible colonie française, furent dispersés sans qu'on put les secourir, et toute l'année on eut, à Montréal, la douleur de voir descendre, par petits groupes, les restes de ces belles missions qu'avaient fondées les Pères Récollets et Jésuites, qui s'en allaient se mettre sous la protection du fort de Québec.

Trois siècles de guerre avec les Andastes, les Algonquins, les Illinois, les Hollandais, les Français et les Anglais, finissent par épuiser les vainqueurs Iroquois, et les réduisent à l'impuissance, ou ils s'éteignent de nos jours, dispersés dans leurs misérables villages, sur toute l'étendue de leur ancienne domination, végétant dans l'insouciance, mêlés à ceux des villages pâles, sans influence politique, en tutelle, partageant le sort final qu'ils ont fait à leurs frères et à leurs alliés.

Sans préjuger des questions si complexes de la simultanéité des diverses faunes trouvées parfois avec l'homme à l'état de fossiles, ou de l'épaisseur et de l'ordre de succession des sédiments superposés, il est parfois utile, néanmoins, de se prémunir contre la tentation d'attribuer à première vue une ancienneté exagérée à tels fossiles ou à telles autres ruines. Le sol de l'Amérique fournit à ce sujet plusieurs exemples. C'est ainsi que, après avoir été complètement détruit entre le deuxième et le troisième voyage de Jacques Cartier, le village d'Hochelaga, que nous connaissons par la description détaillée qu'il en a faite et par d'anciennes cartes, avait laissé subsister des traces tout à fait analogues et parfois identiques à d'autres restes que l'on fait remonter à des époques très reculées. Le village et son camp retranché occupaient à peu près l'emplacement actuel de l'université McGill, et le cimetière a été trouvé à une distance de près d'un mille à l'ouest sur la rue Dorchester.

***

A l'aide du récit de Cartier, et des échantillons recueillis sur place par M. le Président et déposés dans le musée de

l'université McGill, on peut reconstituer la vie des anciens Hochelagas. Nous ne parlerons en détail que des *poteries* du *calumet* et de la *Rassade*, pour nous renfermer dans les limites qui nous ont été fixées.

La culture des terres était confiée aux femmes et aux enfants; les hommes se réservaient la chasse, la pêche, la guerre et le jeu.

L'alimentation se composait de blé d'Inde, de fruits, de poisson et de viande à peine cuite ; parfois aussi, elle comportait de la chair humaine ; à Hochelaga, toutefois, on n'a trouvé qu'une seule preuve de cannibalisme.

Les armes étaient : le disque, le tomahawk, la fronde, le casse-tête ou tagamangan, les flèches barbelées. Les parties tranchantes des armes, ainsi que les divers ustensiles : harpons, poinçons, etc., étaient en silex.

Les Indiens croyaient à un Grand Esprit, et à des esprits inférieurs ou manitous, soit bons, soit mauvais ; ils croyaient à une sorte de chute de l'homme, et à une vie future occupée par la chasse et la pêche, dans des contrées féeriques situées au couchant. Leur sorcier était en même temps leur médecin.

Leur état social repose encore aujourd'hui sur les chefs de villages, dont l'autorité est héréditaire, mais modérée par un tuteur et un sénat indépendant formé des anciens. Autrefois, les guerriers et les femmes prenaient parfois aussi une certaine part au gouvernement. Les débats politiques se sont toujours faits avec gravité, et, d'ordinaire, pendant la nuit.

Les vieillards étaient souvent abandonnés sans ressources, et parfois, même, mangés par leurs petits enfants. L'éducation des enfants était extrêmement négligée.

LA POTERIE

Les vaisseaux dans lesquels se conservent les provisions et se font cuire les aliments sont de nécessité première à tous les âges de l'humanité. Hochelaga avait sa poterie, nous en avons admiré les échantillons en 1892 à l'Exposition de Montréal. Deux salles, en outre, sont réservées à cette vaisselle, à l'université McGill.

Une partie de ce mobilier était d'écorce de bouleau ou de bois, elle était surtout en usage chez les tribus américaines, en

voyage, comme plus légère, moins fragile et plus propre. La vaisselle de bois est encore en usage dans les campagnes d'Europe. Que de fois, nos jours de congé, visitant les fermes de Bretagne, n'avons-nous pas pris le lait de la collation dans des écuelles de bois, bien polies : c'était le beau temps de la jeunesse, nous étions libres comme l'oiseau des champs. Mais les Hochelagas étaient aussi potiers, et suivant les mœurs indiennes, c'étaient les femmes qui exerçaient ce métier. Elles pétrissaient l'argile et la façonnaient de leurs mains, sans l'aide de la roue ; elles la mêlaient avec un sable différent de celui de Montréal et venu d'ailleurs. Comme l'argile qu'elles avaient sous la main était calcaire, résistant peu au feu, elles s'en procuraient une autre, par le commerce et les échanges, elles la façonnaient en gâteaux et lui donnaient ensuite sa dernière forme.

Au musée d'histoire naturelle de la cité, se trouvent des échantillons, recueillis sur le bord de l'Ottawa. Ce sont des espèces de tonneaux, remplis à la base, le col en est orné de bandes de lignes droites, diversement combinées, et d'une ceinture centrale de petits traits, tracés au poinçon.

D'après M. Dawson, les vases d'Hochelaga ressemblent à ceux d'Europe, classés dans l'âge du Renne ; ici, ils ont été contemporains du Renne et pourraient l'être encore.

D'autres vases ressemblent à un buste humain, ils sont plus irréguliers de formes, et portent encore l'empreinte des doigts qui les ont façonnés, le col est orné de torsades, disposées en lignes horizontales, combinées avec des lignes verticales ; cette poterie, quoique grossière, ne manque pas d'une certaine grâce primitive.

Nos dames d'Hochelaga avaient trouvé une ingénieuse manière de suspendre leurs marmites sur le feu. A l'origine, elles les suspendirent avec une corde en peau d'orignal, mais bientôt elles s'aperçurent que le feu léchait le col de la marmite et brûlait la corde : alors le vase se renversait, le potage se perdait dans les cendres et même éteignait le feu du foyer commun. C'était un inconvénient, et le seigneur indien, avec son imperturbable flegme, ne se plaignait pas, ne se fâchait pas, ne battait point son admirable moitié, mais se contentait de

dire : « Elle n'a pas d'esprit ! » et tout était admirable exemple pour nos civilisés !

Raffinées par l'expérience, nos princesses trouvèrent un moyen de suspension à l'épreuve du feu, et ce fut un objet d'art. Elles appliquèrent à leurs marmites, en guise d'oreilles, un crochet en forme de tête indienne ; dans cette tête se trouvait une ouverture où se passait la corde, qui, ainsi protégée, n'était plus exposée à la flamme. Plusieurs de ces têtes avaient été trouvées isolées, détachées du vase, on ne s'expliquait pas leur usage ; enfin, un jour, fut trouvée une marmite complète avec ses oreilles, et le secret fut découvert.

A l'exposition de Montréal, nous avons eu le plaisir de trouver une de ces petites têtes, finement sculptée, très vivante, très ronde, large, à pommettes saillantes, front étendu, mais bas, bouche et yeux percés, un peu bridés ; nous venions de voir passer dans la salle un Chinois : la tête lui ressemblait à merveille. Etait-ce un souvenir, une tradition, ou un jeu du hasard ?

Plusieurs de ces vases pouvaient contenir quatre gallons d'eau, d'autres n'en pouvaient contenir qu'un quart... La plupart étaient nettement dessinés, d'égale épaisseur, réguliers dans leurs formes, plusieurs étaient travaillés, ornés de cercles ou colliers de perles, de carrés ou d'autres figures géométriques, obtenues au moyen d'un stylet d'os, de bois ou même par la seule application du doigt. C'était un procédé commun aux Peaux-Rouges, comme aux Suisses des anciens temps ; les Hurons, les Eriés, les Iroquois suivaient les mêmes usages.

Les vases Alléghaniens semblaient plus élégants, ceux du Mexique et du Pérou accusaient un art plus parfait.

LE CALUMET

Le génie de nos artistes d'Hochelaga s'exerçait surtout dans le dessin des formes du calumet. Il y en avait de pierres tendres et verdâtres, *de pierre de lard ou de savon ;* une seule pipe s'est trouvée en pierre rouge, venant de l'Ouest ou de l'Asie. Le plus grand nombre de calumets sont, ici, en terre glaise ; la manière dont ils sont culottés, attestent suffisamment l'habitude profondément enracinée de fumer, chez nos Hoche-

lagas. L'une de ces pipes s'est trouvée bourrée de feuilles, elle venait d'être chargée sans doute, au moment où se donnait l'assaut de la place. Le guerrier la jeta à terre pour courir au combat, c'était le dernier. Et le calumet chéri était là, à la dernière exposition, triste, désolé, rappelant les jours prospères de la cité indienne, son dernier jour, et l'héroïsme du vieux guerrier !

L'usage du calumet n'avait pas échappé à l'observation de Jacques Cartier, pas plus qu'il n'avait échappé à Colomb, aux Antilles ; il en fut étonné, mais il n'en comprit pas la nécessité. Dès longtemps, le tabac se cultivait dans le Nouveau Monde. Il se cultiva au nord et au sud, chez tous nos Américains. Nos Hochelagas cultivaient aussi le petun, herbe sauvage, qu'ils appelaient « *Kinnikinick* » et qui est, je crois, le *Lobelia*.

Cet usage de fumer est, dit-on, venu de la Chine, où il existait depuis des siècles ; il est une nouvelle preuve du peuplement de l'Amérique par l'Asie, comme l'arbre à pain qu'on a, dans le sud, apporté des Indes, par le Pacifique.

LA RASSADE

Le plus apprécié des trésors indiens, était ce que les Français appelaient « la Rassade » ; les anglais « le Wampum », et ce que les indiens de Cartier appelaient « l'Esurgni ». Il est assez difficile de comprendre la chose, si on ne l'a pas vue telle que l'employaient les indiens.

« L'Esurgni » travaillé, est blanc, c'est la nacre d'une coquille fluviale ou marine, qui peut être nuancée de rose, de violet ou de bleu, et, Cartier nous indique avec quelle facilité les Indiens du Saint-Laurent se le procuraient. « Ils prennent, dit-il, l'ésurgni au dit fleuve en la manière qui suit : quand un homme a desservi le mort, ils l'incisent par tout le corps à grandes taillades ; puis à lieux ou est l'Esurgni, ils avalent et coulent le dit corps au fond de l'eau, et le laissent dix ou douze heures, puis le retirent et trouvent dans les incisions les dites coquilles, cornibots, desquels ils font des patenôtres, et de ce, usent comme nous faisons de l'or et de l'argent, et le tiennent comme le plus précieux objet du monde. Il a la vertu d'étancher le sang des nasilles, comme nous l'avons expérimenté. »

De ce récit, il faut conclure que l'ésurgni est une coquille du fleuve en forme de colimaçon. Il y a dans le fleuve des " paludines ", " des limenées ", " des physes ", " des mélanies ", " des planorbes ", qui ont cette forme plus ou moins allongée. Nous en avons ramassé à peu près partout dans le fleuve. Les amateurs trouveront dans tous les cours d'eaux de la Puissance du Canada, de nombreuses variétés d'unions, d'anadontes, d'alasmodontes, dont la nacre blanche, bleue violette, rouge et rose, pouvait offrir de riches matériaux à l'industrie des dames d'Hochelaga. Nous ne parlons pas de toutes les coquilles de mer, que les Indiens du Saint-Laurent pouvaient se procurer par le commerce, celles-là sont bien connues dans nos salons.

Que faisaient les Hochelagas de l'ésurgni ? Cartier nous l'apprend, " une monnaie qui remplaçait l'or... comme les nègres de Guinée... des colliers, en les perçant dans la direction de l'axe, en les enfilant, sans même prendre la peine de détacher et de travailler la nacre.

Le " *Ouahog* " des Hochelagas servait pour faire des bannières, des armes de noblesse, des titres de propriété, des contrats pour la paix qu'ils jetaient au pied de leurs alliés pour donner du poids à leurs longs discours ; des tableaux qu'ils envoyaient au pape, aux rois, aux pèlerinages célèbres, comme à Notre-Dame de Chartres. En 1735, l'étendard des Cinq Nations fut béni par Monseigneur de Pontbriand, au fort de la Présentation.

Les Indiens du lac Supérieur remplaçaient l'ésurgni par des perles de cuivre natif. Et les Dames d'Hochelaga se façonnaient des perles de " terra-cotta " qu'elles mêlaient aux perles d'ésurgni.

A l'arrivée des Européens au Canada, la rassade en verre de couleur supplanta la nacre des Indiens, et entra dans la confection des vêtements, des colliers, des bracelets, dont ils ornaient leurs bras, la cheville de leurs pieds, leurs instruments d'autorité, ou leurs armes de guerre, et leurs calumets qui figuraient avec honneur dans leurs congrès, dans leurs fêtes de victoires ou religieuses, et dans leurs danses variées.

Lorsque Cartier partit de Stadaconé et de la rivière Saint-Charles, emmenant prisonnier le conspirateur, le grand chef Donnacona, ses sujets apportèrent au capitaine breton 24 colliers

de rassade pour payer sa rançon ; dans leur naiveté, ils s'imaginaient qu'une pareille fortune séduirait l'homme du vieux monde. Mais Cartier refusa les colliers et garda le roi, qu'il put convertir et faire baptiser avant sa mort.

Un grand Sagamos, passait-il de vie à trépas, ses sujets enfouissaient dans sa tombe des trésors d'ésurgni, pour qu'il pût se présenter et vivre honorablement dans le royaume des esprits.

Dans les anciennes traditions, la rassade a joué un rôle très élevé ; tissée en écusson, en étendard, en collier, elle a servi à conserver les dates des grands événements, des traités conclus ; elle a remplacé les archives nationales et s'est conservée de générations en générations. La grande charte de la ligue iroquoise était rédigée en caractères hiéroglyphiques américains, les traités conclus avec la France et l'Angleterre étaient sanctionnés par de riches colliers. Lorsque les Hurons voulurent remercier le clergé de Notre-Dame-de-Foy, de Dinant, de l'envoi d'une vierge miraculeuse, ils envoyèrent un beau collier à la Collégiale Belge. Ils en offrirent un autre à Notre-Dame-de-Lorette.

En 1827, lorsque M. Roux, supérieur du séminaire, était à Londres, demandant au ministère la reconnaissance de son droit de propriété à la possession de la seigneurie de Montréal et du lac des Deux Montagnes, un délégué indien du lac se présenta, et vint montrer au ministre des colonies l'écusson en rassade qui, disait-il, avait été volé par le séminaire ; c'était le prétendu cadastre de leurs terres, que quatre chiens défendaient en aboyant aux angles... Les ministres protestèrent qu'ils ne connaissaient pas ces sortes d'archives et firent embarquer le sauvage pour le Canada.

Le commerce de l'ésurgni a disparu devant l'importation des verroteries européennes, l'art du potier devant la faïence des blancs, l'industrie des métallurgistes de la taille des pierres, des bijoux en cristal de roche, et des calumets, qui demandaient jusqu'à deux vies humaines de travail, et les plus habiles ouvriers ont cédé la place aux produits bien inférieurs des manufactures de la civilisation.

CHAMPLAIN

En 1611 Champlain visita Montréal et projeta d'y établir un comptoir d'échange à l'endroit qu'il a appelé " Place-Royale ", qui existe encore devant la douane. Les Indiens de la rivière Ottawa y descendaient chaque printemps, pour y échanger leurs pelleteries. Il y arriva le 28 mai ; les sauvages n'ont point l'habitude de l'exactitude, et manquèrent au rendez-vous. En les attendant, il explora les environs, jusqu'au pied des rapides, que les barques ne pouvaient remonter. Un peu audessous, il trouva un endroit favorable à un établissement, et il s'y arrêta. Les sauvages pouvaient y atterrir leurs canots, l'endroit s'élargissait en prairies, étant détaché de l'Ile de Montréal par la décharge de la rivière St-Pierre, qui offrait un abri aux chaloupes. Il y trouva plus de six cents arpents de terre que les sauvages de l'ancien village " Tutonagny " devaient avoir défrichés et qu'ils avaient ensuite abandonnés pour se rapprocher des rapides ; les gens de ce village étaient des Iroquois, apparentés aux anciens Hochelagas.

Enchanté de la beauté du site, se rappelant le premier découvreur, Champlain l'appela " Terre Royale ". Il y fit un grand abatis d'arbres, et comme il y trouva quantité de bonne terre grasse, tant pour brique que pour bâtir, " il s'y fit, dit-il, construire une muraille de quatre pieds d'épaisseur, de trois et quatre de hauteur, et de dix toises de long, pour voir comment elle se conserverait durant l'hiver, quand les eaux descendraient. "

Il y traça le plan de deux jardins, l'un dans la prairie, l'autre dans l'enclos. Le 2 juin, il y sema quelques graines, elles sortirent toutes en perfection et en peu de temps, " ce qui démontre la bonté de cette terre. "

De retour à Québec, Champlain, absorbé par ses travaux, ne songea plus à l'établissement de Montréal. Tels ont été les prédécesseurs de M. de Chomedey de Maisonneuve. Ce fut à l'embouchure de la rivière Saint-Pierre, sur la Pointe à Callière, qu'il jeta les fondements de Ville-Marie, le 18 mai 1642. Dieu avait donc atteint sa fin, voulant faire de Montréal une grande ville. Il a tout préparé dans la création géologique pour qu'elle

s'édifiât avec facilité, richesse et grandeur, pour qu'elle pût jouir par la fécondité de l'abondance de la vie.

Puis il l'a dégagée de tout obstacle pouvant mettre opposition à son occupation. Lorsqu'apparut M. de Maisonneuve et ses audacieux colons que n'auraient point intimidés " tous les arbres de l'Ile, changés en Iroquois ", l'île est libre de toute population indigène, elle est déserte, pour recevoir des nouveaux croisés.

Ici, il n'y a point de conquête à faire. Dès le premier jour, les colons se sentirent chez eux, dans une nouvelle patrie. Ils s'y établirent dans le calme et la paix d'une fête religieuse, d'actions de grâces et d'adoration des desseins éternels. Blancs et Peaux Rouges, tout a été balayé ; Dieu ne fait rien à demi, il a magnifiquement fait la place nette pour ses ouvriers à Lui, et tout s'est fait naturellement, comme tout se fait dans la nature, sous le doigt de Dieu, doucement, suavement, fortement et irrésistiblement ; car *Quis est ut Deus !* Qui est comme Dieu ! et pendant vingt-cinq ans, sous M. de Maisonneuve, les colons se tiennent inébranlables, sans que les bataillons Iroquois, descendant du Lac Ontario, osent seulement les attaquer dans leur fort, tant ils redoutent leur vaillance !

Au terme de cette période, le gouvernement français aura pris le gouvernement de la Nouvelle-France et les Iroquois auront été châtiés, et l'avenir de Ville-Marie assuré.

TOPOGRAPHY OF HURONIA

IDENTIFICATION OF THE SITES OF HURON AND PETUN VILLAGES OF THE TIME OF THE RECOLLET AND JESUIT MISSIONS 1615-50

PAR LE RÉV. PÈRE A. E. JONES. S. J.,
du Collège Sainte-Marie, Montréal.

(RÉSUMÉ)

The order followed in this paper is of course not chronological. The inquiry proceeds step by step from the known to the unknown, regardless of the date when the villages flourished or of the colophon of the works quoted. In fact, the start is made from the Old Fort, Ste Marie I., which in point of time was one of the last centres established, but whose remains, characteristic of European workmanship, are still to be seen, and whose location is unmistakble, thanks to the minute description given by the missionaries.

The sites of Ossossané (the St. Gabriel of the Recollets, the Conception of the Jesuits) and Teanaostaiaë, or St. Joseph II., of the Jesuits, are then determined ; and, by means of the triangle formed by these three places, the sites of the remainder of the villages are identified.

The authorities on whose testimony the argumentation is based are : Ducreux's inset, of much earlier date than the general map of 1660 ; Sagard's " Grand Voyage au Pays des Hurons " and his " Histoire du Canada et Voyages des Frères mineurs Récollets " ; Chrestien Le Clercq's " Premier Etablissement de la Foy " ; " Œuvres de Champlain " ; the " Jesuit Relations " ; and several of the letters of the latter missionaries.

Regarding the Petun country, no village ruins being

sufficiently characteristic, as are those of Ste. Marie I. in Huronia proper, to warrant any conclusion as to their indentity, advantage is taken of the mention in contemporaneous records of the Rock Ekarenniondi, otherwise Ecaregniondi, and of its identification with the site of St. Matthias, to establish a landmark or starting-point which may lead to the discovery of the site of Etharita, or St. Jean of the Petuns, the scene of Father Charles Garnier's martyrdom. As the places where fathers Antoine Daniel, Jean de Brébeuf and Gabriel Lalemant met with their heroic death are now ascertained beyond doubt, and the spot where Noël Chabanel was killed by the apostate Huron, is now known as definitely as it ever can be — all of which will be demonstrated in the paper — the only place yet undiscovered, which was hallowed by the blood of one of the Huron Missionaries, and where the remains of Father Charles Garnier lie undisturbed to the present day, is Etharita or the St. Jean of the Petuns.

ÉTUDE
SUR LES NOMS IROQUOIS

PAR L'ABBÉ J. GUILL. L. FORBES
Ancien Missionnaire des Iroquois de Caughnawaga,
curé de Ste-Anne de Bellevue, près Montréal.

Invité à préparer pour le présent Congrès une étude sur la peuplade iroquoise de Caughnawaga, j'ai pris pour sujet les *Noms personnels*, considérés au point de vue étymologique, grammatical, et traditionnel ou social.

I. — Pris dans son sens étymologique, le nom de l'Indien est comme une sorte de sacrement qui cache le mystère du passé.

Il transporte l'imagination au temps de la légende, où le soleil et la lune sont personnifiés, les nuages dirigés par les esprits, tout le ciel même tenu embrassé par *Tharonhiawakon*, le bon génie qui protège contre les maléfices de *Tehenniaron*. Ces génies tutélaires, ou demi-dieux protecteurs sont légion, et une foule de noms les rappelle. C'est *Tekakwitha*, qui veut dire cet esprit invisible qui écarte l'obstacle du chemin ; c'ést *Aionwatha*, qui fait surgir à point les rivières où l'Iroquois trouve le poisson au printemps ; c'est *Sakoianenhawi*, qui lui donne une trace à travers bois et le conduit à une chasse heureuse en automne ; c'est *Atonwentsiiostha*, qui embellit la terre et la rend féconde pour le maïs.

D'autres noms, de conception moins élevée, nous offrent comme un tableau de la vie réelle des enfants de la forêt. Il y entre tout ce qui compose le mobilier du *Rononsionni* ou faiseur de cabanes, comme s'appelait l'Iroquois.

Après avoir erré à la chasse, à la pêche, à la guerre, l'Iroquois aimait à retrouver son *Kanata*, son village, — à se reposer dans sa *Kanonsa*, sa cabane faite de pieux arrondis, —

à regarder avec appétit sa *Kanatsio*, sa chaudière où bout l'*onensto*, le maïs, mêlé au produit de sa chasse, — à prendre place autour du *Katsienha*, le grand feu, où se tiennent les conseils.

Ces détails, et tous les autres de la vie intime, se trouvent comme stéréotypés dans une liste quelconque de noms iroquois.

Il y a donc toutes sortes de noms ; il y en a de poétiques et de vulgaires, de doux et de terribles, de longs et de courts. L'idée qui revit dans le nom est fournie tantôt par la nature supérieure, le ciel, le soleil, la lune, les nuages, — tantôt par la terre, les montagnes, la forêt avec sa faune, les arbres, le maïs, les fleurs, — tantôt par l'eau, la rivière, le rapide, — tantôt par les jeux nationaux, les exploits des guerriers, — tantôt par les objets d'un usage journalier, etc., etc.

Voilà pour la signification étymologique du nom.

II. — Quant à la constitution intime, la forme grammaticale, les noms iroquois peuvent se diviser en deux grandes classes, les noms *substantifs*, et les noms *verbaux ;* et chacune de ces classes se subdivise elle-même en deux autres, en noms simples et en noms composés.

Exemples : Noms substantifs simples, comme *Ohtera*, la racine ; *Onas*, la plume.

Noms substantifs composés, comme *Karonhiio*, beau ciel : *Kawennanoron*, parole précieuse.

Noms verbaux simples, comme *Tires*, il va : *Kakwatons*, elle est courbée.

Noms verbaux composés, comme *Tharonhiakanere*, il regarde le ciel.

Je fais en passant une remarque à propos de la composition des mots iroquois. D'après le génie de sa langue, l'indien peut exprimer d'un seul mot toute une idée, quelque complexe qu'elle soit ; de telle sorte qu'un mot, unique en langue iroquoise, représente parfois toute une phrase dans les langues européennes. Exemple, — sans sortir de la classe des noms personnels, — le nom d'homme, qu'une traduction libre pourrait donner comme synonyme du tout petit mot français, *fil : Tewateronwaronkohtha*, litt. : « Ce qui passe à travers le trou de l'aiguille ».

Si vous le permettez, voici un autre exemple *nec plus ultra*

de la facilité de composition des mots iroquois. C'est un mot qui peut servir d'enseigne à un marchand de nouveautés : *Taontasakonatiatawitserahninonseronniontonhatieseke*, c'est-à-dire : Que plusieurs personnes viennent acheter des habits pour d'autres personnes avec de quoi payer.

III. — Il me reste à considérer le nom personnel au point de vue traditionnel ou social.

Les iroquois ont l'avantage d'avoir des noms vraiment personnels, des noms *propres* dans le vrai sens du mot, non-seulement lorsqu'on les appelle de leurs noms de baptême, mais même lorsqu'on les appelle de leur nom civil, j'allais dire de famille ; car leur nom civil, lequel correspond à notre nom de famille, n'est pas un nom de famille. Ce n'est pas le nom du père. Et c'est ce qui me fait dire qu'ils ont réellement et exclusivement la propriété de leur nom. Il n'en est pas ainsi de nous, qui avons des noms de famille, communs avec plusieurs. Sur ce point, la coutume iroquoise est en tout semblable à celle des peuples de l'ancien Orient et de la Grèce, à l'époque héroïque de son histoire.

Le Christianisme a donné aux Iroquois, avec le nom de baptême, le *prénom* qu'ils n'avaient pas. Le contact avec les Blancs leur a fourni aussi des *surnoms* pour la facilité du commerce. Et, dans plusieurs cas, le mariage entre blancs et sauvages leur a donné droit à des *noms de famille* transmissibles comme les nôtres. Mais ces circonstances n'ont pas aboli la coutume primitive de l'imposition du nom indien proprement dit, du véritable nom personnel.

Malgré le vaste champ donné à l'imagination sauvage, comme on a pu le voir en traitant de l'étymologie des noms, le choix n'en est pas laissé au caprice des parents. L'imposition du nom est soumise à des usages qui font loi.

Je demandais à un vénérable Iroquois, qui a célébré, il y a cinq ans, ses noces d'or comme chef de sa bande, Louis Satekaienton, (dont je viens de conduire la petite-fille au couvent des Ursulines de cette ville), je lui demandais, dis-je, de me renseigner sur l'usage réglant le choix du nom de baptême et du nom individuel des Iroquois. Voici sa réponse : « Pour le nom de baptême, il y a la cérémonie, mais il n'y a pas de loi ;

quant au nom sauvage, il n'y a pas de cérémonie, mais il y a une loi. " Il voulait dire que le choix du nom de baptême est laissé à la volonté des parents et de la marraine — les Sauvages ont rarement de parrain au baptême — et que le choix du nom indien est réglé par la tradition. Or la tradition veut que le nom indien soit en rapport avec la bande, tribu ou famille (en anglais : *clan*, en algonquin : *otem*, en iroquois : *ohtara*) dont la mère de l'enfant fait partie.

Je trouve l'énoncé du même règlement dans Lewis H. Morgan, lequel fait autorité dans l'histoire des Iroquois.

Voici ce que disait Morgan, en 1859, devant " l'Association Américaine pour l'avancement de la Science " : —

" These names are not taken up and conferred at random, " but under fixed regulations. Each clan has its own clan " names, which are kept distinct, and which no other clan is " allowed to use. They are family names (mais vous allez voir que ce n'est pas dans le sens que nous donnons au nom de famille), for the clan is but a great family of which the chief " is the head. It is said by some of the Indian nations that the " names have such clan characteristics that the clan of an indi- " vidual may be known from his name alone. "

Que de fois j'ai entendu cette remarque de la bouche de nos Iroquois et surtout de nos Iroquoises de Caughnawaga.

Je continue la citation de Morgan : — " Upon the birth of a " child, the mother, or some relative in her behalf, applies to " the chief of her clan for a list of clan names, which are not " then in use. Out of those named over to her, she selects such " a name as pleases her fancy, which is then agreed upon as the " future name. "

Le chef de la bande n'intervient plus à Caughnawaga pour suggérer à la famille le nom à donner. Mais la loi, comme disait mon vieil ami Satekaienton, est scrupuleusement observée.

Et comme exemple, il ajoutait : Moi, je suis de la bande du *Rocher*, *Kenenhiotronon*, je m'appelle *Satekaienton*, semé également de part et d'autre, parce que ce nom est propre aux gens de la bande du rocher, à laquelle appartenait ma mère. Mon père, par sa mère, était de la bande du *Loup*, il s'appelait d'un nom particulier à cette bande : *Atewennarikhon*, il parle avec volubilité. Mon fils est de la bande de l'*Ours*, comme sa

mère ; il s'appelle d'un nom propre aussi à cette bande : *Aonwentsiakare*, la terre fait du bruit.

Quelques mots d'explications sur ce terme de *bandes* ne seront peut-être pas hors de propos.

L'histoire nous a appris le sens de la Confédération des Cinq Cantons Iroquois, comprenant les Agniers, les Oneiouts, les Onontagués, les Goyogwens et les Tsonnontouans, appelés respectivement en anglais : Mohawks, Oneidas, Onondagas, Cayugas et Senecas. A ces cinq Cantons primitifs est venu s'ajouter plus tard celui des Tuscaroras.

Dans chacune de ces nations, il y avait subdivision par bandes, tribus, familles, (clans, tribes, phratries) subdivisions improprement appelées *totem* au lieu de *otem*. Dans son livre « Le jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages de l'Amérique du Nord », paru il y a déjà plus de quarante ans, M. l'abbé Cuoq avait montré le barbarisme qu'on a commis, en prétendant parler algonquin, et en disant *totem* au lieu de *otem*, comme si on disait *thomme* au lieu de *homme*, sous le prétexte qu'on dit grand-homme.

L'introduction du terme *totem* est due à l'ignorance de ce que veut dire : *nind otem*, *kit otem*, ma bande, sa bande. On n'a pas su séparer les deux mots que contient chacun de ces termes ; on a réuni la lettre finale du pronom personnel *nind*, *kit*, avec la lettre initiale du mot *otem*. Je ne sache pas que malgré l'observation de M. Cuoq, ceux qui ont écrit au sujet des aborigènes de l'Amérique n'aient pas donné dans l'erreur du terme *totem*. Il serait à souhaiter qu'on évitât à l'avenir la reproduction de ce barbarisme.

En Iroquois, le mot qui correspond à l'*otem* des Algonquins est *Ohtara*. M. Cuoq, dans son Lexique iroquois, traduit ce mot par cheminée, tribu, bande.

Dans la Confédération Iroquoise, considérée dans sa totalité, on avait les bandes des dénominations suivantes : bandes de l'ours, du loup, de la tortue (la grande et la petite), du castor, du chevreuil, de la couleuvre, du porc-épic, du faucon, de la bécassine, du héron, de l'anguille, de la balle, de l'allouette, de la tourtre, du rocher, du calumet ; en tout dix-sept bandes, dont jamais plus de huit ensemble ne se sont trouvées dans un canton pris isolément.

Le Canton Agnier ou Mohawk, qui a d'abord le plus contribué à la formation du Sault Saint-Louis ou Caughnawaga, et dont le dialecte a prévalu en ce village, ne compte que trois bandes, celles de l'ours, du loup et de la tortue.

En 1735, le Père Nau, jésuite, missionnaire au Sault-Saint-Louis, écrivait dans une relation : « Nous avons dans le village trois familles, celle de l'ours, celle du loup et celle de la tortue. Tous les nouveaux arrivants deviennent membres de l'une de ces trois familles. La famille de la tortue est si nombreuse qu'on a été obligé de la diviser en grande et en petite tortue. »

A l'époque où les Pères Jésuites cessèrent leurs missions aux Cantons Iroquois, dans l'Etat de New York, en 1756, le nombre des sauvages chrétiens qui se refugièrent à Caughnawaga s'accrut considérablement. Ils venaient de toutes les nations de la Confédération Iroquoise, transportant avec eux leur *ohtara*, transplantant leurs bandes sur le sol des *Sauvages Priants*, comme on avait coutume d'appeler la peuplade de Caughnawaga. Et voilà comment, au lieu de trois bandes à l'origine, le Sault-Saint-Louis en a aujourd'hui six.

Ce sont les bandes : 1° *Du Loup*, dits *Rotikwao ;* 2° *du Rocher*, aussi appelée *du Gros-Loup*, dits *Rotinenhiotronon ;* 3° *De l'Ours*, dits *Rotiskerewake ;* 4° *De la Grande Tortue*, appelés *Ratiniahten ;* 5° *De la Petite Tortue*, identifiée par M. Cuoq avec la bande *du Calumet*, et portant le nom Iroquois de *Rotisennakehte ;* 6° *De l'Allouette*, dits *Rotinesïio.*

M. l'abbé Cuoq ajoute à cette liste, pour Caughnawaga, une septième bande, dite *de la Tourtre*, *Rotirite*, (pigeons sauvages). C'est peut-être un autre nom pour désigner une bande maintenant éteinte, dont les vieux Kahnawakeronons ont gardé le souvenir et qu'ils appelaient *Rotiskerewatakaion*, litt. ; *la bande des anciens ours*. Pourtant il faut bien avouer qu'il y a différence notable entre de vieux ours et des pigeons sauvages.

Les Iroquois reconnaissent de bonne heure la bande dont ils font partie, et les plus zélés conservateurs des traditions de famille savent, en entendant prononcer le nom d'un tel ou d'une telle, quel que soit son canton d'origine, l'*ohtara* auquel il appartient.

Il existe une certaine parenté entre les gens de la même

bande, bien qu'appartenant à des nations iroquoises différentes. Cette parenté n'a pas les effets de la parenté du sang ; elle n'entre pas en ligne de compte avec les règles du droit canon ; il n'est pas nécessaire, pour le missionnaire, de s'en occuper au point de vue de son ministère. Cependant, M. Marcoux, un de mes illustres prédécesseurs à la Mission du Sault Saint-Louis, mon savant maître en iroquois, par ses œuvres de bénédictin, sa grammaire et ses deux dictionnaires iroquois-français et français-iroquois, a désigné dans un Répertoire des familles de sa mission la bande du chef de chaque famille.

Ces précieuses notes m'ont permis de classer les noms d'hommes et de femmes suivant la bande. J'ai constaté en parcourant ces noms que sur des centaines d'entre eux, pas un n'est commun à deux bandes différentes.

Permettez-moi, avant de terminer, de vous ennuyer encore par de l'iroquois traduit littéralement, et de donner des spécimens de noms d'iroquois et d'iroquoises suivant leurs bandes respectives.

BANDE DU LOUP

Noms d'hommes

Sakoratense, Il leur grimpe dessus.
Awennaratie, Sa parole court toujours.

Noms de femmes

Karakwinon, Elle a trainé la lune.
Konwatiesata, On l'a méprisée.

BANDE DU ROCHER OU DU GROS LOUP

Noms d'hommes

Skaionwiio, Mr. la très-belle rivière.
Sonakares, Mr. Longue Corne.

Noms de femmes

Kanonwiiostha, Elle embellit le fond de l'eau.
Konwennakeraton, On l'a pour protectrice.

BANDE DE L'OURS

Noms d'hommes

Aronhiennens, Le ciel, ou un nuage tombe.
Arakwatiron, Il frappe la lune.

Noms de femmes

Kahionhanonne, Elle garde la rivière.
Kahteraks, Elle mange des racines.

BANDE DE LA PETITE TORTUE, OU DU CALUMET

Noms d'hommes

Kahrakenhiate, Le dessus de la forêt.
Atawenthos, Mr. le tueur (nom peu enviable).

Noms de femmes

Kanatanoron, Madame Village précieux.
Tekakwitha, elle écarte, elle éloigne.

Notre douce Catherine Tekakwitha, celle que la tradition se plaît à appeler la sainte iroquoise, la thaumaturge du Canada, la Geneviève de la Nouvelle-France, était de la bande de la petite tortue. Qu'elle vérifie son nom. Qu'elle écarte de son cher peuple iroquois les dangers qui peuvent le menacer.

BANDE DE LA GRANDE TORTUE

Noms d'hommes

Sawinonskon, Il va, revient et repart.
Sotsienhowane, Le grand foyer.

Noms de femmes

Konwanietha, On lui envoie un message.
Saionataien, Village retrouvé.

BANDE DE L'ALLOUETTE

Noms d'hommes

Kahionhate, Il y a un ruisseau.
Ostientokon, Rien que les os.

Noms de femmes

Tiwesa, Elle marche.
Kawennaiesen, Parole agréable.

(Les gens de l'Allouette sont des menteurs, dit un proverbe Iroquois.)

Je vous fais grâce d'une foule d'autres exemples.

Ces bandes existent encore à Caughnawaga. Mais elles sont comme des corps sans tête ; car les chefs ont disparu, politiquement, du moins. Le gouvernement canadien, voulant procurer l'avancement des Indiens de Caughnawaga, et les habituer à se gouverner comme leurs voisins de race blanche, y a aboli le conseil des chefs, lui substituant des conseillers municipaux, choisis par le peuple. Pour cette élection, on ne tient nul compte des bandes, mais uniquement de la section du territoire habitée par les électeurs. Il y a vingt ans que le nouvel état de chose existe. Mais les bandes ont assez de vie pour survivre à la mort des chefs et se perpétuer. Et le peuple iroquois a assez le culte du passé pour conserver sa langue, ses noms, et tout ce qu'il y a de poétique et d'inoffensif dans les traditions de ses ancêtres.

LES DAKOTAS

RELIGION, MŒURS, COUTUMES

PAR M. L'ABBÉ EMILE GAUVREAU, M. A.
Saint Paul, Minn.

(RÉSUMÉ)

Religion. — Il paraît à peu près certain que les Dakotas, avant toute relation avec les Blancs, ne croyaient pas à l'existence du Grand Esprit, tout en admettant une foule de démons dont ils peuplaient la nature. Au reste, chacun semble avoir eu son démon à lui ; pour ceux des autres, ils n'avaient aucun respect.

Pour les Dakotas, tous les objets avaient une âme. Les dieux étaient partout ; dans les astres, les pierres, les rivières, les arbres, les sacs-à-médecine, etc. On les priait sans cesse, et cela se faisait avec un cérémonial très simple. Les sacrifices n'étaient pas ménagés ; on les multipliait indéfiniment. Mais comme ces sauvages étaient pauvres, ils donnaient peu de chose. Cependant l'idée de sacrifice était toujours présente dans leurs offrandes.

Lorsqu'ils voulaient avoir des communications plus directes avec les esprits, ils ne reculaient pas devant les plus terribles macérations. Ils se faisaient des incisions profondes, se coupaient quelques phalanges des doigts, enfonçaient des crochets de fer dans leur chair, se suspendaient à des poteaux, et cela durait tant que le rêve désiré ne s'était pas produit.

Ils vénéraient aussi des dieux sous-marins et souterrains. Les corps de ces divinités exhalaient des influences mystérieuses, irrésistibles même aux divinités supérieures. La fête et la danse des mystères ont été inspirées par eux.

Ils n'ont pas manqué de mettre un dieu dans le tonnerre.

Ce dieu tient ses yeux fermés et ne les ouvre que pour lancer des éclairs. En général, on regardait ce dieu comme étant un gros oiseau, accompagné d'oiseaux plus petits qui étaient chargés de faire les roulements.

Il y avait aussi de grandes et de nombreuses cérémonies religieuses quand les jeunes gens étaient admis parmi les guerriers. La tradition des armes : une flèche, une lance et un petit paquet de peinture, revêtait un caractère de grandeur extraordinaire.

L'auteur passe ensuite en revue plusieurs divinités différentes : les *esprits des sacs mystérieux*, le *dieu mouvant*, le *dieu de la pierre*, etc.

Le *soleil* et la *lune* avaient un rang à part. La danse du soleil avait une importance particulière. L'auteur la décrit au long, d'après le Rév. J.-O. Dorsey, qui en tenait tous les détails de la bouche d'un Téton.

Parmi les dieux de ces peuplades, il faut encore ranger le *jour*, la *nuit*, l'*aube*, la *température*, l'*araignée*, etc. L'Olympe Dakotas était donc abondamment peuplé. Ils avaient des dieux partout, de valeur et de puissance inégales. C'était un véritable panthéisme.

Idées sur les animaux. — Laissant de côté la mythologie proprement dite, les Dakotas croyaient que les bisons étaient sortis des cavernes. L'ours, le loup étaient en grande vénération. Ils priaient leurs chevaux, les chantaient de toutes les façons. Ils respectaient fort les araignées, sous prétexte que la première avait été un homme tué, dont les jambes s'étaient raidies et avaient pris la forme des pattes de l'araignée. Ce respect s'étendait au serpent lui-même.

Dans les marais, ils logeaient une quantité de bêtes couvertes de poil, qui s'agitaient au fond, aveugles, mais dévorant tout. C'était ces monstres qui, en sautant sur le sol sec, en faisaient jaillir les sources.

L'enfance. — Les cérémonies qui marquaient les différentes phases de l'enfance et de l'adolescence, étaient très compliquées, souvent très dispendieuses. Les fêtes de la puberté en particulier

avaient pour but d'indiquer que l'enfant prenait désormais part à la vie sociale de la tribu.

Rites mortuaires. — Les fantômes venaient visiter la cabane du mourant. Les morts allaient habiter quelque part ailleurs ; c'était pour cela qu'on enterrait avec le mort tous les objets qui lui avaient appartenu.

C'était pour que l'âme du défunt pût voyager en toute liberté qu'on pratiquait le tatouage. Si le corps n'avait pas été tatoué, l'âme était jetée du haut d'un nuage ou d'un rocher sur la terre des Dakotas. Il est à remarquer qu'on trouvait chez ces sauvages un culte des morts qui rappelait de loin le culte des ancêtres chez les Chinois.

Médecine. — L'auteur termine en traitant des maladies et de leurs remèdes, tels qu'appliqués par les hommes de médecine, ainsi que des présages, de la jonglerie et de la sorcellerie.

Voir sur la Carte du " Pays des Micmacs — Migmagig " les différentes réserves au nombre de soixante. Les principales sont 1. Ristigouche, 8. Burnt church (Miramichi), 15. Big Cove (Richibouctou), 59. Lennox Island (Ile du Prince Edouard), 25 Bear River, la plus rapprochée de l'ancien Port-Royal, 21. Shubénacadie, 42. Pictou, 50. Chapel Island, au Cap Breton, où se réunissent tous les Micmacs au temps de Ste-Anne ; personne n'y réside habituellement ; il n'y a sur cette île que des cabanes en écorce, 51. Escasoni, résidence du Grand Chef, 52. Sydney, petite réserve enclavée dans cette grande ville.

QUELQUES TRAITS CARACTÉRISTIQUES
DE LA TRIBU DES MICMACS

PAR LE R. P. PACIFIQUE,
Missionnaire Capucin à Ristigouche.

On sait que la tribu des Micmacs, appelés aussi Souriquois, appartient à la grande famille des Algonquins. Ce que l'on connaît moins, c'est la place occupée par eux dans l'antique Confédération de ces Nations du Nord. Cette place, bien faite pour attirer l'attention sur cette petite tribu, est indiquée dans un curieux ouvrage sur les traditions et la vie Sauvage des Peaux Rouges (1). Leur pays, dit l'auteur, un Indien instruit, fut partagé en trois immenses régions ou provinces. La première devait appartenir pour toujours au *père* des nations et à son peuple : c'était " Ottaouakiag " le pays des Outaouais ou terre des origines. La deuxième était pour le *fils aîné :* elle s'appelait " Ouapanakiag ", pays de l'aurore ou patrie des Abénaquis et des nombreuses tribus qui s'y rattachent. La troisième province était celle du *plus jeune :* " Mikmakiag " pays des Micmacs, en leur langue " migmagig " contrée pleine d'agrément, située tout à l'est, sur les bords du Grand Lac d'Eau Salée ; c'était l'Extrême Orient des Algonquins. Le pacte fut scellé par une cérémonie symboliqne. Le plus ancien des " migmag " présents fut mis dans l'état où il était au sortir du sein de sa mère et couché dans " Hinagan " ou berceau sauvage ; il y fut gardé et nourri toute la journée, comme un petit enfant. A chaque réunion périodique, tous les sept ans, on répéta la même cérémonie, jusqu'à l'arrivée des blancs. On montrait par là que " Migmag " ayant été choisi une fois comme le plus jeune

---

(1) Life and Traditions of the Red Man, by Joseph NICHOLA, Oldtown Me., 1893.

fils, il devait toujours rester le Benjamin de la grande famille du Nord (1).

Ces Indiens ont toujours occupé la partie orientale du Canada, " *elmi osaoeg oesegeoaneg* ", la pointe extrême du soleil levant, comme ils disent (2). Ils sont aujourd'hui disséminés un peu partout en petits groupes. Le plus considérable est Ristigouche, sur la Baie des Chaleurs ; c'est la métropole des Micmacs. Mais le Grand Chef de toute la tribu réside au Cap Breton. " Onamagig " a toujours été considéré comme la tête du Géant Micmac, qui étend de là ses deux grands bras, jusqu'à " gtsipogtog " Halifax, Shubénacadie et Yarmouth, d'un côté, jusqu'à Pictou, Memramcook, Miramichi et Ristigouche, de l'autre. Ces Indiens allaient même jusqu'à la Rivière du Loup et à Tadoussac ; l'embouchure du Saguenay était pour eux " gtatosag " l'entrée rocheuse. Cependant les régions de Rimouski et du Témiscouata étaient surtout les champs de chasse de la tribu sœur, les Malécites (3).

Le nom de " migmagig " s'appliquait principalement à la région de la rivière Miramichi, dont le nom n'est peut-être qu'une transformation du premier. Les anciennes relations ignorent totalement le nom de Micmacs ; le Père Biard et Lescarbot, comme Champlain, ne parlent que des Souriquois, un nom local ou régional (4). Le Père Leclercq nomme ses sauvages Gaspésiens, nom local également. Il est possible encore que les Micmacs aient voulu cacher intentionnellement leur véritable nom, que l'on trouve mentionné officiellement

(1) Une autre tradition importante, consignée en ce livre, dit que les ancêtres des Peaux-Rouges venaient du couchant et marchaient dans la direction du soleil levant ; les blancs au contraire devaient venir du levant. Ceci contredit l'assertion de M. Hannay (History of Acadia, p. 39,) si ce n'est pas une faute d'impression : " Few of the uncivilized Indians have any traditions as to their origin. Most of them, the Algonquins among the rest, point to the *rising* sun as the direction *from* which their forefathers came, but have no definite account of the route. " C'est moi qui souligne. Quant au dernier membre de phrase, il est bien conforme à la vérité.

(2) Manuscrit conservé au Cap Breton.

(3) Un missionnaire de la Rivière-du-Loup écrivait en 1677 : " Les Gaspésiens (ou Micmacs de la péninsule de Gaspé) sont ici comme dans un pays étranger (Rel. inéd. Douniol 1861 t. 2, p. 164). "

(4) Voir documents de la Nouvelle-France t. 1, p. 26. Bourinot, Cap Breton, p. 14.

pour la première fois dans une liste de présents faits à la tribu en 1693 (1). Mais il est certain que tous ces noms locaux ne désignaient qu'un seul peuple ayant un même chef et une même langue (2). Leur célèbre capitaine Membertou, pour réunir ses guerriers en 1607, fit parcourir tout le pays depuis le Cap Sable et Canso jusqu'à Gaspé. Les Français ont généralement appelé ce pays *Acadie*, ou plus exactement d'abord *Accadie* ou *Arcadie*, du mot micmac " algatig " qui vient de " olgatigei " s'établir, demeurer, camper, çà et là ; pour indiquer un village ou une colonie particulière ils disaient " etlagatig ", de là Tracadie. Mais ce n'était pas le nom micmac, que j'appellerais politique ou national du pays. Et les Français eux-mêmes entendaient par Acadie très spécialement cette partie de la Nouvelle-Ecosse qui s'étendait du Cap Sable à Canso. C'est le témoignage de Denys (3). Du temps même de l'Abbé Maillard (1735-1762), non seulement le Cap Breton en était exclu, mais aussi la région d'Antigonish. Car dans un manuscrit de l'Archevêché de Québec (4) à la question : " D'où es-tu ? " l'abbé Maillard fait répondre par ces mots : " Du Cap Breton, de Naktigonesh (sic), de l'Acadie, de l'Ile Saint-Jean. " Pour Acadie, il met en micmac " tagmog " qui veut dire, de l'autre côté du détroit ; il demeurait lui-même au Cap-Breton ; pour l'Ile Saint-Jean ou Ile du Prince Edouard, il met " epegoitg " : couchée dans les flots ; c'est encore aujourd'hui son nom micmac ; pour Antigonish, il met " naltitgoneich " ; les sauvages disent à présent " naligit-gonietj " passage ouvert par ébranchement.

Après ces quelques mots sur leur situation géographique passée et présente, venons aux traits caractéristiques qui me semblent rendre cette tribu particulièrement intéressante.

(1) Ibid., t. 2, p. 129. Aujourd'hui même les Micmacs se désignent toujours entre eux par des noms locaux.

(2) " L'Acadie est cette partie de la Nouvelle-France qui regarde la mer et qui s'étend depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à Gaspé, où proprement se remontre l'entrer du grand fleuve Saint-Laurent ; cette étendue de pays porte un même nom, n'ayant qu'une même langue (Rel. de 1659, 3e lettre.).

(3) Description géographique etc, c. 3.

(4) Copie de Ristigouche n 3 p. 104.

I

Le premier que je mentionnerai, c'est que cette tribu ne dégénère pas. Les autres diminuent graduellement, plusieurs sont éteintes ou menacent de disparaître, tandis que celle-ci est aussi nombreuse, aussi vivace que jamais. Du reste, on n'a pas moins exagéré son importance numérique d'autrefois que sa prétendue déchéance actuelle. Un rapport manuscrit du 1er juin 1840 sur la mission de Ristigouche dit que ces Indiens sont les débris épars d'une tribu jadis nombreuse (1). Un autre manuscrit de 1812, qui appartenait au regretté M. Raymond Casgrain, exagère encore davantage : l'auteur appelle cette nation " une des plus nombreuses et aussi une des plus malheureuses de toute l'Amérique du Nord. " Ni l'un ni l'autre ne me semble vrai. D'abord elle n'est pas nombreuse et ne l'a jamais été. Aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire, on n'arrive pas à trouver plus de 4000 âmes dans toute la tribu (2) ; et phénomène peut-être unique, ce chiffre est à peu près le même aujourd'hui. Déjà M. Hannay, dans son histoire de l'Acadie, affirmait en général, comme tout le monde, que les Indiens diminuent plutôt qu'ils n'augmentent (3) ; mais il remarquait cette singulière exception en faveur de ceux de l'Acadie (4). Plus tard le Docteur Rand écrivait : " On est communément sous l'impression que les Micmacs vont s'éteignant, comme les autres ; mais il suffit de prêter quelque attention aux statistiques pour se convaincre au contraire qu'il y a chez eux augmentation constante (5) ". Cette

(1) John WILKIE, protonotaire à New-Carlisle. Copie authentique aux Archives de Ristigouche.

(2) Le Père BIARD en 1611 (voir sa Relation c. 6, éd. 1858, p. 15) ne comptait que 3000 à 3500 Souriquois. L'abbé de l'Isle-Dieu écrivait vers 1760 que " les Sauvages de l'Acadie étaient plus de 3000 (Canada-Français) t. 1, Doc. p. 51). " " Their numbers probably ranged from three to four thousand while the French occupied those countries (BOURINOT, Cap Breton p. 34). "

(3) The Indians rather diminish than increase in number (History of Acadia p. 58).

(4) No material decrease has taken place in their numbers since the first settlement of the country (Ibid. p. 63). The Micmacs of Acadia number (1871) nearly 3000, which would represent a force of 600 warriors ; it is doubtful if their numbers were ever much greater (Ibid. p. 43).

(5) Rand and the Micmacs by J. S. CLARK, p. 13.

augmentation, il est vrai, est peu sensible ; mais le maintien de la race quant au nombre est désormais un fait acquis. " Ils sont aujourd'hui, écrivait M. Dionne en 1891, 4108 individus (1) ". En 1902 j'ai fait moi-même avec soin le recensement de toute la tribu ; ils étaient 3850 au Canada et 200 à Terreneuve. Ces chiffres ne varient guère. M. Rouillard met cette année 2012 au Canada (2).

Les Micmacs donc ne diminuent pas ; il faut dire qu'ils n'augmentent pas non plus, au moins d'une façon constante. Les familles seraient assez nombreuses ; les mères de 10 enfants et plus ne sont pas rares ; mais la mortalité infantile est considérable. Pendant les quinze dernières années, il est mort à Ristigouche 348 personnes, sur 500 âmes, parmi lesquels 213 enfants au-dessous de sept ans, soit une moyenne de 14 par année. L'âge auquel il meurt le plus d'adultes est de 23 à 28 ans, puis de 17 à 20 ans. Dans les quinze années, 50 personnes ont dépassé 50 ans, et 16, 80 ans. La phtisie et l'alcool sont les grands ennemis des sauvages, surtout parce qu'ils ne savent pas les combattre par l'hygiène et une bonne alimentation.

Ainsi la tribu des Micmacs n'a jamais été nombreuse, elle n'augmente pas, mais elle se maintient malgré les obstacles.

On pensera peut-être qu'elle se laisse absorber par l'élément blanc et qu'elle s'éteindra ou disparaîtra ainsi. Je ne le crois pas. Il est vrai qu'il y a beaucoup de mélanges, légitimes et criminels ; mais il suffit d'un petit nombre de générations pour ramener le type sauvage. J'ai même remarqué que les derniers enfants des familles mixtes sont moins blancs que leurs aînés. Et puis leur attachement à leur belle langue est une garantie de cohésion et de permanence. Ils savent presque tous la lire et l'écrire, à leur manière. Ils se l'apprenaient de père en fils longtemps avant d'avoir des écoles. Aujourd'hui à l'école ils apprennent surtout l'anglais, la langue des affaires ; " le micmac,

(1) M. DIONNE, Champlain p. 187. Il établit ensuite ce contraste : " tandis que les Malécites ou Etchemins, qui étaient 5000, ne sont plus que 880. " De même, d'après l'Abbé Maurault, les Abénaquis comptaient encore 2000 âmes en 1760, cent ans après il n'en restait que 350 (Histoire des Abénaquis p. 360 ; voir aussi la préface).

(2) Voir Noms Géographiques p. 13. Il y a une erreur typographique évidente.

disent-ils, nous le savons *par nature.*» Ils le savent et ils l'aiment. Ils transcrivent eux-mêmes leurs cahiers de prières et de chants, et ils correspondent entre eux continuellement de tous les coins du pays. Outre quelques ouvrages imprimés selon leur manière d'écrire, ils ont depuis plus de trois ans leur petit journal hebdomadaire, c'est-à-dire « Une Colonne » en leur

Un chef micmac

langue sur le « New Freeman » de St. John, N. B. Souvent leur propre correspondance peut y être publiée sans modifications importantes. Quelques-uns sont très féconds, diffus, si vous voulez, ils répètent à satiété la même chose, de sorte que dix grandes pages ne fournissent pas la matière d'une bonne colonne ; mais il y en a aussi qui écrivent très bien, d'une manière sensée et élégante. Ils se sont servis autrefois de caractères hiéroglyphiques, que nous avons encore ; j'en ai vu un gros volume manuscrit au Cap Breton ; d'importants extraits en ont été imprimés à Vienne en 1866. Mais ils sont presque laissés de côté maintenant, et c'est à peine regrettable. Très

commodes pour exprimer les idées générales, les hiéroglyphes sont plutôt inutiles et même nuisibles, quand il s'agit d'en préciser les nuances. L'écriture alphabétique est bien plus avantageuse, et c'est maintenant la seule en usage parmi les Micmacs. Leur alphabet n'a que douze ou treize lettres (1), sauf deux ou trois variantes, c'est le même de temps immémorial par tout le pays, depuis Ristigouche jusqu'à Terreneuve. Un grand nombre parlent correctement et au besoin écrivent l'anglais

Groupe de chefs micmacs, 1904

ou même le français, quand ils ont affaire aux blancs. Mais il est remarquable qu'entre eux ils ne se servent jamais que de leur propre langue. Non certes, ils ne sont pas près de disparaître, ni par extinction ni par absorption.

---

(1) Voici ce petit alphabet : a e i ô o g l m n p s t tj, ce dernier est un caractère spécial à la langue, représenté en typographie par cette double consonne, faute de mieux. J'ai cru devoir adopter moi-même cette manière si universelle d'écrire dans la tribu, au lieu de chercher à leur imposer un système plus complet en théorie, mais moins facile en réalité et moins utile en pratique. J'ai seulement ajouté les majuscules, les *e* muets et la ponctuation, qu'ils n'employaient pas.

Enfin, il serait faux de prétendre qu'ils soient plus malheureux que les autres Indiens. Pourquoi le seraient-ils? Ils ont peu et ils se contentent de peu. S'ils avaient beaucoup, ils gaspilleraient beaucoup. Ils ne travaillent guère pour mettre de côté ; c'est pourquoi les mauvaises saisons, la maladie et les accidents les surprennent toujours ; mais quand ils sont capables, ils trouvent aisément de l'ouvrage, malgré leur inconstance naturelle. Ils sont patients dans les revers ; rarement on les voit tristes. Il est vrai que les blancs ne leur ont pas toujours rendu justice ; c'est qu'il n'est réellement pas aisé de traiter avec eux ; il faut un mélange de douceur et de fermeté, de respect et d'autorité qui se rencontre rarement. Il y a chez eux une apathie et un orgueil qui vous déconcerte ou vous irrite. Il en résulte qu'on se rend aisément coupable d'injustice à leur égard. Leur imprévoyance permet aussi de leur arracher, à peu de frais, un consentement à l'aliénation de leurs droits et de leurs propriétés, qu'ils regrettent après coup en en reconnaissant la folie. S'ils résistent parfois, ils le font de manière à mettre les torts de leur côté et à rendre leur situation plus difficile ; d'ailleurs leur courage momentané s'émousse devant la tenacité des races envahissantes. Aussi les Micmacs sont-ils partout comme resserrés dans leurs petites réserves, où ils ne pourraient vraiment pas vivre, quand même ils le voudraient, et ils se gardent bien de le vouloir. Mais tout ceci ne les empêche pas de jouir d'un bonheur relatif ; ils oublient leurs misères ou les supportent pour l'amour de Dieu, en comptant sur la providence de leur Père céleste, qui ne fait pas défaut. Heureusement aussi les individus n'ont pas la liberté de vendre leurs terres aux blancs, sans le consentement de la bande et sans l'autorisation du gouvernement. Le jour où cette permission leur serait accordée sans restriction, marquerait le commencement d'une décadence qui irait vite jusqu'à la ruine de la tribu comme telle. Que de fois les blancs jettent des yeux de convoitise sur notre magnifique Pointe de la Mission à Ristigouche, ou sur cette petite Réserve perdue au beau milieu de la grande ville de Sydney, comme qui dirait une chambre de débarras au milieu des salles du palais législatif! Mais les Micmacs résistent davantage aujourd'hui ; ils apprécient plus justement la valeur du peu de terrain qui leur reste ; ils s'adonnent à l'agriculture et plusieurs réussissent très

bien. L'une des principales décisions du Grand Conseil International de Caughnawaga, auquel se rendirent les délégués Micmacs, aux mois d'août et septembre 1859, est ainsi conçue : "Conservons nos terres ; que personne ne se permette d'en aliéner même un pouce, car c'est là désormais que se trouve notre subsistence — *pegatjötement gmagamigeminal, masen ntoisgetj mtitjina, meta natel na eteg gmimatjoageneminoa* (1)." Voilà qui est sage. De fait, avec la religion et la langue, c'est la culture de leurs terres qui permettra aux Micmacs, non seulement de se maintenir, comme par le passé, quant au nombre, aux qualités natives de leur race, et à leur type primitif, mais encore de s'élever, d'augmenter et de progresser à tous les points de vue.

II

Un second trait caractéristique des Micmacs, c'est leur nature paisible et bienveillante. Ils étaient très braves et avaient en même temps des mœurs fort douces. Les exemples de cruauté dans leur histoire sont plutôt l'exception (2). On sait qu'ils accueillirent les Français avec une bienveillance qui ne s'est jamais démentie. Ils les reçurent en frères et les considérèrent toujours comme leurs intimes amis, parce qu'ils leur avaient apporté la connaissance du vrai Dieu et l'espoir du ciel (3). Ils prirent en leur faveur une part active, parfois

(1) Manuscrit conservé au Cap Breton. Les actes de cet important Conseil furent rédigés en sept langues, c'est au moins ce qui semble résulter du texte micmac.

(2) Le Père Lallemant dit des Sauvages de l'Acadie que ce n'est pas leur coutume de brûler les prisonniers de guerre, mais de les tenir en servitude ou de leur casser la tête à l'entrée des bourgades en signe de triomphe (Voir Relation de 1659, 3e l. p. 9).

(3) Les Micmacs ont gardé le souvenir de deux Missions successives et de deux sortes de Missionnaires Français, qui leur ont apporté la bonne nouvelle. La première est la doctrine des Robes Noires "magtaseyenamgevei" ; la seconde, la doctrine des Pieds-Nus "Sesagigeoei." La génération actuelle ne comprenait rien à cette dernière expression, jusqu'à l'arrivée des Missionnaires Capucins à Ristigouche en 1894. Ils m'ont fait connaître alors ce double titre de leur catéchisme traditionnel. C'est qu'en effet les premiers missionnaires des Micmacs ont été des prêtres séculiers et des Jésuites : puis sont venus les Récollets et les Capucins. Ces derniers ouvrirent à Port-Royal en faveur des Micmacs et des colons le premier séminaire ou collège de la Nouvelle-France ; (Voir Moreau, Histoire de l'Acadie p. 115).

excessive, dans la longue et sanglante contestation, qui aboutit au triomphe de leurs ennemis. Ce n'est pas directement ni principalement la religion, qui rendit les Micmacs pour un temps les ennemis implacables des Anglais. Ceux-ci étaient les ennemis de leurs amis : voilà la raison dominante. Puis il ne semble pas que les Anglais aient jamais cherché à s'attacher les sauvages. La masse du peuple eut toujours pour eux une invincible répulsion, qui perçait dans toute leur conduite ; ils ne leur reconnaissaient aucun droit et ne reculaient devant aucune violence, du moment qu'ils avaient la force pour eux (1). Le Dr Rand écrivait en 1879 : " Nous avons traité les sauvages de cette province (Nouvelle-Ecosse) avec une telle indignité, que volontiers je réparerais tous les torts, si je le pouvais. Nous avons pris leurs terres, détruit leurs moyens d'existence, nous les avons détruits eux-mêmes, nous avons corrompu leurs mœurs de toute manière (2). " Quoi d'étonnant que les Micmacs n'aient pas accepté facilement la domination de voisins si peu aimables ! Ils les eussent acceptés comme colons, ils n'en voulaient pas pour leurs maîtres. L'érection des forts sur la côte les irritait ; celle du fort de " gtjipogtog " Halifax, en 1749, provoqua de la part des chefs une protestation, qui est restée un curieux monument de la littérature micmaque (3). On y voit qu'ils n'étaient pas irréductibles, mais qu'ils sentaient vivement les injustices dont ils se croyaient victimes. On y voit encore que ce n'était pas uniquement, ni principalement la religion qui motivait leur opposition. Mais ce fut la religion seule qui amena la paix.

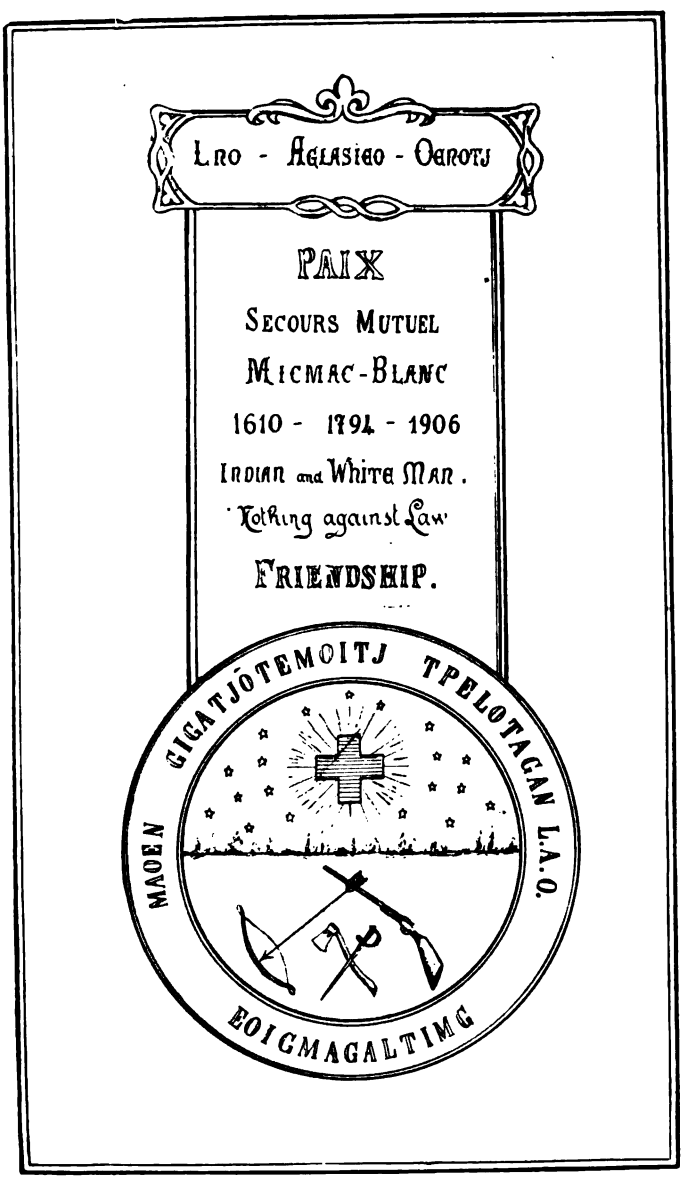
Le célèbre Abbé Maillard, " Mosi Meial ", comme ils

Dès 1633 on lut à la Sacrée-Congrégation un rapport sur les missions des Capucins au Canada, dont l'une était Port-Royal " altera in Portu Regio " (Acta Eccl. 19 jul.)

1. " The English borderers regarded the Indians less as men than as vicious and dangerous wild animals. " (Parkman, cité par Casgrain, Une seconde Acadie p. 52).

(2) " We have treated the Indians in this Province with such outrageous wrong, that I would gladly undo that, had I the power. We have seized upon their lands, destroyed their means of living, destroyed them, corrupted their morals in every way. " (Rand, The Micmacs by J. S. Clark p. 36).

(3) Voir le texte micmac avec la trad. franç. de l'Abbé Maillard (Canada-Français I, doc. p. 17).


L.R.O. - AGLASIGO - OGROTJ
PAIX
SECOURS MUTUEL
MICMAC-BLANC
1610 - 1794 - 1906
INDIAN and WHITE MAN.
Nothing against Law
FRIENDSHIP.
MAOEN GIGATJÓTEMOITJ TPELOTAGAN L.A.O.
EOIGMAGALTIMG

l'appellent encore, s'était rangé immédiatement au nouvel ordre de choses ; c'est lui qui s'appliqua et réussit à leur faire comprendre la situation, et les amena peu à peu à accepter le nouveau drapeau. Le gouvernement de Halifax lui dut la paix avec les Micmacs et lui en sut gré. Plusieurs chefs firent expressément leur soumission en 1761 (1). Depuis ce temps-là le règne de la concorde n'a pas été interrompu. On a jeté les armes meurtrières dans une fosse profonde, disent les sauvages de la Nouvelle-Ecosse, au fond de la mer, disent ceux de Miramichi, le " temigen ", l'arc et la flèche en dessous, le fusil et le sabre par dessus ; jamais nous ne retirerons les nôtres les premiers (2). Et ils ne les ont pas retirés. Leurs anciens ennemis auront beau se plaindre de leur perfidie, souvent exagérée, et de leurs massacres de jadis, ils ne changeront pas ce fait, que la paix, longue à établir, en grande partie par la faute des Anglais, une fois conclue, n'a plus été violée. De rudes tentatives l'ont assaillie ; mais la même intervention du " patlias ", missionnaire, a tout conjuré.

En 1778 les Etats-Unis et le roi de France, qui avait épousé leur cause, essayèrent de réveiller l'ancienne sympathie des Micmacs, et de les soulever contre l'Angleterre. Ils leur communiquèrent une " Déclaration au nom du roi à tous les anciens Français de l'Amérique Septentrionale ", imprimée à Bord du Languedoc en rade de Boston le 18 octobre 1778, par laquelle ils sollicitaient leur concours. Il s'en trouve un exemplaire à Ristigouche, chez Nicolas Jérôme ; on y lit cette adresse, écrite à la main, au bas de la première page : " A mon cher Frère Joseph Claude et autres sauvages Mickmacks. De la part de Monsieur le Comte d'Estaing, Vice-Amiral de France, Holker agent général de la marine et consul de la Nation française. " Les sauvages, peu satisfaits du nouveau régime, prirent une attitude menaçante, qui effraya Sir Richard Hughes, Lieutenant-Gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Il en écrivit au

(1) Archives Canadiennes 1904 F. p. 12.

(2) Un symbole de cette paix m'a été fourni par Etienne Mitchell de Miramichi. Son croquis, un peu primitif, a été mis au propre par le R. P. Pascal, du monastère des Capucins de Limoilou. (Voir page 325.)

Gouverneur-Général qui eut recours à l'Evêque de Québec. Ce fut un digne successeur de Maillard, l'abbé Bourg, missionnaire de Carleton et Ristigouche, qui fut chargé de la difficile et périlleuse mission de pacifier les Micmacs. Il y réussit complètement et leur fit renouveler leur promesse de fidélité et de loyauté à la Couronne Britannique. Cette fois encore le gouvernement reconnut les services rendus ; non seulement il accorda à l'abbé Bourg toute liberté pour les missions catholiques du pays, mais il ne tarda pas à abolir (1783) les odieuses lois d'exception qui frappaient jusque là les catholiques (1).

Un danger permanent pour la paix entre les Indiens et les Blancs est l'invasion successive des terres des premiers par les seconds. Sous le régime français, on ne trouve aucune trace de conflit (2). Le roi lui-même donnait d'importantes instructions qui aidaient puissamment au maintien de la paix. En voici une de 1665 : " C'est l'intention du roi que ses officiers, soldats et autres sujets traitent les Indiens avec douceur, justice et équité, sans leur faire jamais aucun tort ni violence ; qu'on n'usurpe point les terres sur lesquelles ils sont habitués, sous prétexte qu'elles sont meilleures ou plus convenables aux Français (3). " Cette délicatesse ne fut pas imitée dans la suite. Sur la rivière Miramichi, les colons anglais, peu scrupuleux, éprouvèrent des représailles de la part de quelques sauvages, nommés " gaiotag ", qui leur tuaient des bestiaux et causaient d'autres dommages. Le chef Julien n'hésita pas, pour le bien de la paix, à désavouer ses frères, et même à livrer au commandant Wilson les plus rebelles d'entre eux. Wilson et Julien signèrent alors une convention importante (11 juin 1794), par laquelle des limites précises étaient établies pour empêcher toute entrave à la bonne harmonie et au progrès. Malheureusement les clauses n'en ont pas été observées pratiquement, et presque toute la région est maintenant occupée par les blancs.

Il en est de même à Ristigouche. En 1786, le gouvernement avait demandé aux Micmacs de Ristigouche de renoncer

(1) L'Abbé CHOUINARD dans le Bulletin des Recherches Historiques, t. 6, p. 13 et 14.

(2) Voir Une colonie Féodale, I, 101 -- Une Seconde Acadie, p. 51.

(3) Collection de documents, I, 175.

en faveur des blancs à leurs terres de chasse qui s'étendaient encore jusqu'à la rivière Nouvelle et de compter sur la générosité du roi pour une légitime compensation. Et sans autres procédures les terres ont été considérées comme abandonnées, et les dédommagements promis n'ont été distribués que très rarement et à titre de faveurs (1). En 1824, une adjudication rétrécit étrangement leur réserve. Pendant près de cent ans, les Indiens ont réclamé la rectification d'une ligne, qui vient enfin d'être tracée, non pas selon les désirs des sauvages, qui comprennent maintenant la valeur de la terre, mais selon les prétentions des blancs, leurs insatiables voisins. Deux fois, à ma connaissance, les Micmacs exaspérés ont été sur le point de retirer le " temigen " du fond de l'eau pour faire aux envahisseurs un mauvais parti, deux fois les missionnaires (Faucher et Saucier) ont sauvé la vie aux blancs. Ceux-ci d'ailleurs ne se sont point montrés plus respectueux de la justice.

Il est donc évident que les excès des Micmacs, quand ils se sont produits, ont été provoqués ; on peut trop facilement, hélas ! les expliquer, sinon les justifier, et ils ne suffisent pas à ôter aux Souriquois de Cartier et de Biard leur vieille réputation de douceur et de loyauté.

(1) These Indians have never been admitted to a title to share in the annual distributions of presents. On three occasions, viz. in 1826, 1831 and 1842, they received them as a special favor, under particular circumstances accompanying each occasion. (Printed Extracts from reports pres. to Parl. 20th March 1843).

L'IDEE SPIRITUALISTE

ET L'IDÉE MORALE CHEZ LES CHIPPEWAS

PAR LE R. P. HUGOLIN, O. F. M., Québec.

Cette communication tient l'autorité qu'elle peut avoir de celle d'un missionnaire franciscain qui a résidé durant trente ans parmi les Chippewas du Lac Supérieur, et qui a bien voulu compléter ma documentation livresque par des notes manuscrites importantes. Ce missionnaire, le père Chrysosthom Verivyst, est connu par des écrits en dialecte chippewaien, auxquels Pilling, dans sa *Bibliography of Algonquian Languages*, consacre deux pleines colonnes.

Je dois dire que les faits que j'espère établir ne sont pas tellement particuliers aux Chippewas que je n'eusse pu en revendiquer le bien-fondé pour les autres tribus algonquines. La spécification du sujet traité aux seuls Chippewas trouve son explication dans un passage du livre de W.-W. Warren : *The History of the Ojibways* (1). Cet ouvrage de W.-W. Warren est trop important — de fait c'est pour ainsi dire l'ouvrage classique sur ces Indiens, et qui certes n'a pas usurpé la notoriété dont il jouit — il est donc trop important et trop connu pour qu'une grave assertion de son auteur comme celle que je vais lire, puisse, si elle n'est pas fondée, jouir de la faveur du silence. Ce serait laisser comme acquis à la science ethnographique une donnée qui ne serait qu'une erreur. Voici le passage en question.

" It is a general fact that most people who have been discovered living in a savage and unenlightened state, and even whole nations living in a partial civilization, have been found

---

(1) Publié dans le 5e volume de " Minnesota Historical Collections ".

to be idolators — having no just conception of a great first Cause or Creator, invisible to human eyes, and pervading all space. With the Ojibways it is not so ; the fact of their firm belief and great veneration in an overruling Creator and Master of Life, has been noticed by all who have had close intercourse with them since their earliest discovery. It is true that they believe in a multiplicity of spirits which pervade all nature, yet all these are subordinate to the one Great Spirit of good.

" This belief is as natural (if not more so) as the belief of the Catholics in their interceding saints, which in some respect, it resembles, for in the same light as intercessors between him and the Great Spirit, does the more simple Red Man regard the spirits which in his imagination pervade all creation. The never-failing rigid fasts of first manhood, when they seek in dreams for a guardian spirit, illustrates this belief most forcibly." (Warren, op. cit. pp. 63-64).

Dans ce passage, l'auteur affirme deux choses :

1° La croyance — par exception — des Chippewas en un Dieu Créateur, gouverneur du Monde, Maître de la vie, et leur adoration plutôt spirituelle de ce Dieu ;

2° La croyance de ces sauvages en l'intercession des Manitous auprès du Grand Esprit, intercession que M. Warren assimile à l'intercession des saints chez les Catholiques.

Or, j'ai le regret de ne pas trouver ces assertions très exactes. M. Warren a une tendance avouée à reconnaître les Chippewas (ou Ojibways) comme les descendants des dix tribus dispersées d'Israël, partant à retracer dans la théogonie chippewaïenne des vestiges bibliques et à l'imprégner de spiritualisme. Cette constatation que chacun peut vérifier en lisant Warren, n'est pas une réfutation du passage que j'ai cité à l'instant, mais elle suffit à en justifier l'étude avertie et attentive.

Et tout d'abord, les Chippewas croyaient-ils en un Dieu distinct de l'univers, en un Dieu spirituel infini ? — Il est évident qu'il ne saurait être ici question que de leur plus antique théogonie sur laquelle il soit possible de trouver quelques renseignements, de leur religion primitive avant qu'elle ne fût venue en contact avec la religion chrétienne, c'est-à-dire avant 1618. Car

dès 1618 (1) les Blancs apportèrent aux Chippewas des idées chrétiennes, qui durent nécessairement se mêler aux idées païennes de ces sauvages et les spiritualiser. Le caractère mobile de l'Indien, son instinct du merveilleux, son peu d'attachement à ses idées religieuses lui ont fait accepter beaucoup de notions chrétiennes. Cela est indubitable. D'un autre côté, l'Indien n'ayant pas la notion du temps, ce qui est arrivé avant lui il s'imagine que cela a toujours été. Pour lui vingt ans sont un siècle. D'où l'extraordinaire facilité à accepter des faits et des idées d'origine toute récente comme choses de tradition ancestrale (2). Il faut donc de toute nécessité, si nous voulons avoir une notion exacte de la véritable idée religieuse des Indiens, remonter le cours des âges jusqu'au jour où les Blancs, pour la première fois, firent leur apparition parmi eux. Or les Chippewas — la race primitive, celle de 1625 — croyaient-ils en un Dieu, et en un Dieu spirituel ?

Il faut reconnaître qu'ils avaient, comme tout homme, quelque déchu qu'il puisse être, *l'instinct* de la divinité, d'un Etre Supérieur. Dans la détermination moins imprécise de cet Etre, le pauvre Indien était livré complètement à sa fantaisie : aucun principe, aucune doctrine pour élever ses conceptions et étayer ses déductions. C'est le caractère commun de toutes nos théogonies indiennes de n'être pas un système doctrinal, de ne

---

(1) Etienne Brûlé paraît avoir été le premier Blanc qui soit allé (1618) vers le Lac Supérieur et soit venu en contact avec les Chippewas. Jean Nicolet en 1635 fit la connaissance des Chippewas au Sault du Gaston, et celle des Winnebagoes (otem de la même tribu) de la Baie Verte. En 1641 les Jésuites virent pour la première fois les Chippewas sur la rive orientale du Lac Huron. Des relations commerciales entre les Chippewas et les Français existaient depuis plusieurs années lorsque en 1665 le père Allouez établit une chapelle à la Baie Chagouamigon. La mission du Sault-Sainte-Marie date de 1669. La relation de 1642 nous montre les Jésuites en pleins rapports d'évangélisation avec certaines tribus algonquines de l'ouest du Lac Supérieur, et avec les " Habitans du Sault ", c'est à dire les Chippewas. Ce passage de la relation est à remarquer : " S'ils s'écartèrent de nous (quantité d'Algonquins qui avaient passé l'hiver de 1641-1642 à la mission Sainte-Marie, au pays des Hurons), dès que le printemps fut venu, ils ont remporté avec eux assez de connaissances des choses de la Foy pour se sauver, ou bien en cas qu'ils en abusent, pour justifier les miséricordes de Dieu. "

(2) Sur ce phénomène, voir dans les savantes notes du père Tailhan qui font suite aux Mémoires de Nicolas Perrot, celle de la page 163, très intéressante et pleinement édifiante.

comporter même pas quelques idées ; c'est un amas indigeste de faits sans cause ni raison. Les Chippewas n'échappent pas à cette règle générale, absolue.

La conséquence ? La voici. L'Indien, livrant son âme enfantine, ingénue, impressionnable à toutes les influences de la nature, celle-ci détermina, en en concrétisant l'objet, le vague pressentiment, le besoin qu'avait le sauvage d'une divinité, d'un être supérieur à lui, pauvre Indien, plus puissant et plus sage que lui-même, d'un être mystérieux. La nature peupla de dieux l'imagination de l'Indien. Il faut au sauvage un être qui lui soit supérieur. Or, précisément, le monde matériel lui présente dans les vents, les flots, le mystère des forêts, la force des bêtes sauvages, etc., comme une vie cachée, une intelligence active et une puissance de beaucoup supérieure à sa propre puissance : la nature incarna donc pour l'Indien cet être mystérieusement puissant et supérieur dont il avait le pressentiment vague.

L'Indien n'est donc pas athée, il est panthéiste. La divinité, c'est la nature ; c'est elle qu'il honore, qu'il craint, elle à qui il sacrifie. Il se croira inférieur aux bêtes, ou se vantera d'être leur parent, parce qu'elles sont plus puissantes ou plus ingénieuses que lui-même, et le Grand Manitou, auteur (ou restaurateur, selon la cosmogonie particulière de chaque tribu) du monde, sera non un homme, mais un animal — le Grand Lièvre, chez les Chippewas.

Au reste, ce Grand Lièvre n'est pas plus dieu que les autres manitous, et ainsi que le constate Parkman (1), « il ne paraît pas que Menabozho (le Grand Lièvre) ait jamais été l'objet d'un culte. » Mais un Dieu Créateur, grand jusqu'à l'infini, Gouver-

(1) Les Pionniers Français en Amérique. Introduction, p. LIX. — Le Père Pacifique, O.M.C., missionnaire chez les Micmacs de Ristigouche, et qui est très initié aux mœurs et aux traditions des Micmacs (tribu algique), hasarde un avis qu'il me répugne d'autant moins de partager que la même remarque a été faite plusieurs fois pour d'autres points. Voici. Ce Grand Lièvre — animal lâche, craintif et sûrement méprisé par des guerriers tels que les Chippewas — ne serait-il pas une pure invention de la malice de ces Indiens pour se payer la tête de trop curieux et trop confiants Européens (à noter que le lièvre est *blanc*) ? ... Warren mentionne certains faits de ce genre. Si c'est là l'origine du Grand Lièvre, on a du coup la clef de cette étrange contradiction d'un Grand Lièvre qui restaure l'univers et qu'on vénère si peu, qu'on s'applique à le ridiculiser par les aventures les plus folles qu'on met à son compte. (Voir SCHOOLCRAFT, Algic Researches, Vol. I).

neur du monde et des hommes, etc... le Chippewa, pas plus que ses congénères de la famille algique, n'en a l'idée. Entendons les témoignages les plus anciens que nous possédions sur ce point. Les témoignages *anciens* sont les seuls qui vaillent en cette matière. La relation de 1667, chapitre V, contient les paroles suivantes : « Voici ce que le Père Allouëz raconte touchant les coutumes des Ottawas (1) et autres peuples, qu'il a étudiées très soigneusement, ne se fiant pas au récit qu'on lui en faisait, mais ayant vu lui-même et observé tout ce qu'il en a laissé par écrit.

« Il y a ici, dit-il, une fausse et abominable religion, pareille en plusieurs choses à celle de quelques anciens païens. Les sauvages d'ici ne reconnaissent aucun souverain Maître du Ciel et de la terre... généralement tout ce qui leur semble bon ou avantageux, ou nuisible, ils l'appellent un Manitou, et leur rendent le culte et la vénération que nous ne rendons qu'au vrai Dieu. » A noter que le père Allouëz passa plus de trois ans sur les rivages de la Baie Chiquemegan, c'est-à-dire en plein cœur du pays des Chippewas.

Le père Ragueneau (2) est encore plus explicite et déclare que non seulement ces sauvages « n'ont reçu de leurs ancêtres aucune connaissance de Dieu », mais qu'il ne peut voir dans l'invocation qu'ils font de leurs divinités « aucun sentiment religieux. » Et il ajoute : « Lors même que ces peuples barbares invoquent en cette façon le Créateur du monde, ils avouent ne savoir qui il est ; ils n'ont ni crainte aucune de sa justice, ni de l'amour pour sa bonté ; et tout ce qu'ils l'invoquent est sans aucun respect et sans culte de religion, mais seulement une

(1) Or, Ottawas et Chippewas étaient à cette époque IDENTIQUEMENT MÊMES, dans des territoires distincts. La portion notable de la famille algonquine qui, d'après des données à peu près certaines (voir WARREN, Op. cit., chap. V), émigra au quinzième siècle des bords de l'Atlantique aux rivages des grands lacs, s'égrena en route, d'où, à la date de 1667, la séparation et la distinction *toute récente* entre Chippewas et Ottawas, dont les mœurs et les croyances étaient cependant restées les mêmes à cette date encore toute fraîche de leur séparation. Ce que le père Allouëz dit des uns s'applique donc nécessairement aux autres. Du reste, il comprend sûrement les Chippewas dans l'expression « et autres peuples » dont il se sert. —

(2) Relation de 1648, chap. XVI, *passim*. Voir aussi ce que dit Charlevoix, dans sa lettre du 8 septembre 1721, adressée du Fort de la Rivière Saint-Joseph (Michigan).

coutume sans âme et sans vigueur, qu'ils ont, disent-ils, reçue de leurs ancêtres, sans qu'elle laisse en leur esprit aucune impression qui les dispose à recevoir plus saintement les mystères de notre sainte Foy. »

Ces paroles du père Ragueneau m'amènent à parler de la croyance à la vie future chez les Chippewas. Ils croyaient, comme du reste tous les sauvages américains, à la vie future, mais sans lui donner le caractère de *sanction*. Les pays de chasse de l'autre vie étaient, on peut l'affirmer, le commun partage de tous ceux qui étaient assez puissants marcheurs pour s'y rendre après leur mort. Aussi les enfants et les vieillards se contentaient-ils, après leur mort, de rôder éternellement parmi les cendres des campements abandonnés. La vie future n'était pas une récompense accordée à l'observation fidèle d'une loi portée par la divinité. On ne voit rien, rien, pas même dans les rites du Me-do-wa, qui concentrent, d'après M. Warren, ce qu'il y a de plus vrai, de plus philosophique, de plus spirituel dans la religion des Chippewas, qui indique que ceux-ci se soient crus gouvernés, légiférés par le Grand Esprit, et que celui-ci leur ait donné une loi à observer. Certaines fautes, à la vérité, sont une offense personnelle contre *tel ou tel* manitou, jamais contre une *loi* portée par un manitou. La seule loi naturelle, bien observée, avertissait ces pauvres consciences du bien et du mal.

Monsieur Warren cite à l'appui de sa thèse spiritualiste le mot Kezha-mene-do, qui signifie véritablement un Etre suprême, bon, etc... La réponse est facile. Cette expression composée ne faisait pas originairement partie du dialecte des Chippewas, pas plus que l'idée qu'elle rend ne faisait partie de leur théogonie. Ce sont les missionnaires qui ont composé cette expression pour désigner le Dieu véritable. J'ajouterai que si le mot Mene-do (manitou) veut dire maintenant *esprit*, primitivement il signifiait simplement *être mystérieux*, *génie*. Cette évolution vers le spiritualisme de l'idée et de l'expression correspondante est encore l'œuvre des missionnaires.

Je ne dirai, en terminant, qu'un mot sur l'assimilation que M. Warren fait des Manitous aux saints et aux anges gardiens, au point de vue de leur rôle d'intercesseurs. Que de nos jours les Chippewas demeurés païens croient à des manitous *spirituels*

et *intercesseurs*, cela est probable, le contact avec la doctrine chrétienne a relevé et spiritualisé leurs idées païennes. Mais qu'au XV^e^ et au XVI^e^ siècles ils aient attribué ce rôle d'intercesseurs aux manitous, j'ai en vain cherché dans les écrits du temps des indices d'une telle croyance, je n'en ai pas trouvé. Et tout l'ensemble des données que nous possédons sur leur religion s'oppose à ce que nous puissions admettre une telle croyance.

Le manitou lui-même du premier songe, qui devient comme l'ange tutélaire du Chippewa, ne remplit pas le rôle d'intercesseur. Le sauvage croit que son manitou peut lui faire du bien, mais il ne lui demande pas d'intercéder pour lui.

J'ai fini. En résumé, les Chippewas, pas plus que les autres tribus de la famille algique, n'avaient une idée quelque peu relevée de la divinité. L'idée spiritualiste, comme l'idée morale, étaient à peu près éteintes chez ces pauvres Indiens. Le christianisme de son souffle divin a ranimé ces deux flammes, et les Chippewas demeurés païens ont eux-mêmes subi profondément l'influence de ce souffle vivifiant.

Assimilation to Environment

AS ILLUSTRATED BY ATHAPASCAN PEOPLES

PAR PLINY EARLE GODDARD,
Professeur à l'Université de Californie, Berkeley.

If there is anything upon which ethnologists should be and are agreed, it is that all work should be along inductive lines and carried on by historical and comparative methods. There have been inherited, nevertheless, from past days some preconceptions of deductive origin, some results of too hasty induction, and some assumptions which are without foundation of any kind. The writer begs the privilege of pointing out some of these which concern the linguistic stock in which he is particularly interested, and at the same time indicating the directions along which investigation holds out a promise of the greatest reward.

Try as one may, he cannot for long keep from consciousness the question whether man is of simple or multiple origin. The query is too frequently put to him by those with whom he talks for it to be any considerable time out of his mind. In the case of so large and widely scattered a people as the Athapascan, other questions are constantly coming forward for answering. Some of these are: Were was the primitive home of the Athapascan, or stated in other words, in which direction did the migration took place; how long have these separated peoples been living in their present habitat; what caused the migration; which member of the family has now the original culture; what are the similarities in culture, material or nonmaterial, between the various branches which point back to a common origin. These questions are of great interest and their answers should prove of value to ethnology in general. It has generally been assumed that these questions are not only answerable, but easily

so, in fact the answers of some of them have been taken for granted. For instance, the question as to whether there ever was a migration seems never to have been considered. It has constantly been assumed that since the Déné tribes are in the far north and the Navajo and Apache in the far south with many tribes intervening, that a migration must have taken place (1). A moment's consideration reveals another possible solution, namely that all of the western portion of the continent was once Athapascan territory, and that the invasion of this region by non-Athapascan tribes brought about the separation. It has been usually taken for granted that the supposed migration was from the north toward the south. With this latter supposition in mind, the culture of the northern portion of the stock has been frequently mentioned as the original Athapascan culture (2). With this goes the belief that all members of the family have borrowed in whole or in part their present culture from their neighbors. Perhaps less widely prevalent is the belief that this migration only dates back a few centuries and that the members of the Athapascan family show great willingness to give up their own modes of life and thought and to adopt those of others. If these assumptions had behind them some basis of fact, comparatively little would remain to be done in the Athapascan field in order to satisfy the queries mentioned above.

There are several directions one might look for evidence for the solution of these questions. It would seem possible that physical anthropology might contribute something. If once the physical Athapascan type could be determined, it might be possible to find that, as they passed by or through other peoples, they had left living representatives behind them; or that the remains of those who perished during the journey might be unearthed, thus indicating their trail. It is possible too that the uncontaminated stock existed in one region and not in others, might be used by a skilful logician to prove something. Then it might happen that some striking resemblance in material

(1) Compare MORGAN, Indian Migrations, The Indian Miscellany, Beach, 1877, pp. 233-235; Gatschet, Indian Languages of the Pacific States, ibid., p. 440.

(2) Swanton, under Athapascan Family in Handbook of the Indians, Bul. 30, Bureau of Amer. Ethno.

culture would appear furnishing a solution of certain points of the inquiry. If the culture of some members of the family showed upon careful study that it was perfectly adapted to their physical environment and in complete harmony with that of surrounding peoples while the culture of other members corresponded neither to their habitat nor to the culture of their neighbors, much would be gained. It is generally believed that linguistics is able to furnish aid in the solution of such questions. In fact some authors have thought they had settled similar perplexing questions for the Indo-European family. The final conclusions in that field of research seem to be that the evidence needs the most careful sifting and then that the motion to strike it out as irrelevant should be sustained. Better success may come to those who apply the same methods in this new field. Finally it might be hoped that in the myths, tales, and legends of some of these peoples, something bearing upon these questions would appear which would settle at once the whole matter.

Now it is certain that not enough work has been done along any of the lines indicated to preclude the finding of important evidence. It may be of interest, however, to see what promise of the ultimate solution of these questions is held out by the work already done.

The Athapascan stock is found in three grand divisions: the northern, the Pacific coast, and the southern. The territory of the northern division is continuous and very extensive, but sparsely populated. The people east of the Rocky mountains possessed, for the most part, a common culture which in the south did not differ much from that of their Algonquin neighbors, the Cree, and in the north showed considerable approximation to that of the Eskimo. Our principal sources of information concerning them are the writings of the early travellers, Hearne (1) and Mackenzie (2), and of the missionary,

(1) HEARNE, A Journey from Prince of Wale's Fort in Hudson's Bay to the northern ocean, 1795.

(2) MACKENZIE, Voyages from Montreal etc., 1801.

Petitot (1), together with Russell's (2) scanty but valuable notes. The people occupying the southern portion of the territory which lies west of the Rocky mountains have received the attention of Morice who has published extended accounts of them. The tribes of this area seem to differ considerably from those to the east and from each other in culture and in dialect. The northwestern group, found in Alaska and neighboring British territory, has not been carefully studied by an ethnologist and the published material concerning them is very scanty.

The territory of the Pacific coast division, with the exception of the extinct tribes in Washington, is divided into two portions by the Klamath river and by the Yurok who occupy its lower valley and the sea coast for some distance toward the south. There was in former times very little direct communication between the peoples of these two portions of the country. The culture was practically uniform throughout the division as far as its material side was concerned. Considering the mountainous character of the country, it was well populated. For the most part, there was free and constant intercourse between these people and those of the other stocks which were all about and even within their territory. The published information is that of Powers (3), Dorsey (4), and the author (5). The people of this region first met white men in 1850.

The southern division occupied a large area in Arizona, New Mexico, Colorado, Kansas, Texas, and Old Mexico. It is composed of the Navajo, a number of separate and diverse tribes known under the common designation Apache, and a small, now nearly extinct tribe, the Lipan. Of these peoples only the Navajo can be said to be well known. Dr. Washington

(1) PETITOT, Traditions indiennes du Canada nord-ouest, 1886; Dictionnaire de la langue Dènè-Dindjié.

(2) RUSSELL, Explorations in the far north, 1898.

(3) POWERS, Contributions to North American Ethnology, Vol. III, 1877.

(4) DORSEY, J. O., The gentile systems of the Siletz tribes, Journal of American Folk-lore, Vol. 3, pp. 227-237, 1890.

(5) GODDARD, Life and Culture of the Hupa, Hupa Texts, Vol. I, 1903-1904, The Morphology of the Hupa Language, Vol. 3, 1905, Univ. of Cal. Publications.

Matthews' (1) years of devoted study and numerous publications have furnished ample opportunity to know certain phases of Navajo life. The Apache, at least those who lived nearer to the Navajo, do not seem to differ very particularly from them in culture or language. The principal published information concerning them is that of Bourke (2). The people of this division have been in greater or less contact with civilization since the expedition of Coronado in 1540-1542.

In addition to the great divisions are two isolated Athapascan peoples of considerable interest, the Sarsi and the so-called Kiowa-Apache. The former are now on a reserve ten miles south of Calgary, Alberta, Canada; the latter have lived with the Kiowa since the earliest accounts and are still to be found with them on a reservation in Oklahoma.

It is the intention in the present paper to consider only the Pacific and southern divisions and these two small isolated peoples. The purpose is to pass in review the material culture, the social and religious organization, the folklore, and salient differences in language in order to detect any indications of former contact between them and their relatives in the north.

The culture of the Hupa may be taken as typical of the Pacific division. They had for houses permanent, well built structures of planks obtained from trees by means of wedges and mauls. They traveled in excellently made canoes dug out of giant redwood logs. The men wore robes of skin in winter, but were practically nude during the summer. The women had aprons of many strands in front and a long fringed skirt which hung from the waist behind. The bust was uncovered. They wore skull caps of basketry upon their heads. Deer and elk, salmon and eels, and bulbs and acorns furnished the bulk of the food. The bows were short, flat, and sinew-backed. The arrows were usually fore-shafted and well-tipped with

(1) MATTHEWS, Navaho Legends, Memoirs of the American Folk-lore Society, Vol. 5, 1897; The Night Chant, Memoirs of the American Museum of Natural History, Vol. 6, 1902.

(2) BOURKE, The Medicine-men of the Apache, 9th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1892; Notes on the gentile organization of the Apaches of Arizona, Journal of American Folk-lore, Vol. 3, pp. 111-126, 1890.

obsidian or flint. The nets for fishing were excellently made of twine obtained from iris leaves. The household utensils were made of basketry, wood, bone and stone. Pottery was unknown. The baskets were all twined work, either open or close. The designs employed were mostly geometrical and always symmetrically disposed upon the baskets.

The material culture of the non-Athapascan Yurok on the Klamath river, so closely resembles that of the Hupa in every particular that it is impossible to point out distinctions. The differences in basketry, for instance, are evidently individual rather than tribal. While the Hupa type prevails among the Athapascan peoples toward the north, differences appear as one passes from river valley to river valley. From the scanty information obtainable from the Umpqua, it would seem that they differed rather widely from the Hupa and probably resembled the non-Athapascan people near them. Toward the south, the Hupa type of house gives place among the Lassik to the conical style of central California. The claim might easily be set up that the Hupa have borrowed the culture of the Yurok with whom they are so closely associated. There is absolutely nothing, so far found, which indicates the direction of the influence. The presumption is strong that it was mutual, if not in the origin of the culture, certainly in its later development. Differences are observable in the structure and ornementation of the baskets. The sweat-house is unknown. The Wailaki, still farther south, made coiled basketry as well as twined. The Kato, the most southerly of the division, made coiled baskets principally and had much else in common with their Pomo neighbors to the south.

The Hupa are in astonishingly close correspondence with their physical environment. They seem to have discovered and made use of every vegetable fit for food and in two instances they have learned to render poisonous plants harmless. Soap-root (Chlorogalum pomeridianum) was cooked underground for many hours and buckeyes (Æsculus Californicus) were leached so thoroughly that they were rendered innocuous. Their methods of securing fish were well adapted to the nature of the streams and the habits of the fish. The Tolowa, the next Athapascan people to the north, living by the sea, required

canoes of unusual size for navigating the open ocean, and nets of a different character to carry on their fishing. These they had. The peoples occupying the extremes of the territory, north and south, showed considerable agreement with their neighbors. The basketry of the region was very distinct from that of the neighboring regions in the materials employed, in the shapes which characterized the baskets, and in the sort of designs employed and their arrangement. The art would seem to have sprung up in this area. The differences between the basketry of this region and of the Pomo south of it are not to any extent due to physical environment since probably every plant employed in basket-making by the Hupa grows in the Pomo territory and certainly most of those which the Pomo employ may be found in the Hupa region. As far as is known, there was nothing in the material culture of this region which would indicate a foreign origin nor is there any point of especial correspondence between it and that of other Athapascan peoples north or south.

The distinctive features of the social organization were an aristocracy of wealth and the lack of tribal unity. The people resided in permanent villages, the richest man in them being their head. These villages, usually independent of each other, often acted together in offense or defense against a common enemy, in groups of varying numbers, when occasion demanded. There were no exogamic groups in or between the villages. Descent was through the father. The nature of the country and the heavy snows of winter which rested upon the mountains precluded extended travel by land and isolated each river valley from its neighbor, thus militating against the formation of large political groups. Here again is perfect adaptation to the physical surroundings with nothing whatever which might point to relationship outside of the region.

When the religious practices and beliefs are examined, very great diversity is encountered. The Hupa have two elaborate dances, the white deerskin dance and the jumping dance, each of ten days duration, which are not found among the other Athapascans, even those in their near vicinity, but are common to the Yurok and Karok on the Klamath river, although the form and purpose of them are somewhat modified. The Hupa

have three ceremonies connected with the food supply having something of the nature of feasts. These seem to be peculiar to the Hupa. They have also a number of venerated rocks, holy places, and localized spirits which, since they are localized, are necessarily peculiar to them. They believe in the former existence in their territory of an immortal people, the head man of whom was the culture hero. While the existence of a pre-Indian people is believed in by the neighboring Athapascans, Yimantuwingyai, the Hupa culture hero, has no place among them. The Tolowa know some of the stories concerning him, but he is in their eyes a most contemptible fellow who commits incest. He has lost all of the redeeming traits that the Hupa recognize in him. All of the Hupa ceremonies are definitely localized and all of the myths treat Hupa valley as the center of the world. The only indication in myths that the Hupa might have once occupied other territory is the constant treatment of the Klamath river from the mouth of Trinity river to the ocean as if it were their own stream.

The Athapascan people, to the north of the Hupa, have in common with them many practices and beliefs concerning the uncleanness of women. Not much is known of their ceremonies except that they were less elaborate than those of the Hupa and that married women actively participated in them, which was never the case among the Hupa. They have something approaching a creation myth according to which extra mundane beings bring the world and celestial bodies into being. Their myths and ceremonies are not less localized than are those of the Hupa. The Athapascan peoples to the south of the Hupa, even within a few miles of them, utterly repudiated the two Hupa dances. They had other more simple dances, usually held out of doors about a fire. Coyote holds the principal place in their myths. He secures for man the sun and fire as well as doing many other beneficient deeds. In one portion of this region, the southfork of Eel river and westward, the dead were burned. It would seem that in religious matters this division not only has nothing especially in common with the other Athapascan divisions, but that special and local development has taken place within the division itself.

In the matter of folk tales disconnected with religion, only

a few are found over the entire area. The Tolowa appear to have much more in common with the Yurok than with the Hupa. They have a large number of tales in which the sea is an essential part. These could hardly have come into being except where the Tolowa are living. But few of the Hupa stories are found to the south. Not only do the stories have a different local character, but the incidents are often different and the form of them is totally unlike that employed in the north. They are mostly of a dramatic character in which the whole narrative is unfolded by means of dialogue and monologue. There are some evident correspondences between the stories of this division and those of the peoples of the northwest coast and with the peoples southward in California, but not one striking resemblance between this region and the northern and southern divisions of the Athapascan people has come to light.

Legends, or stories of a historical character, are almost totally wanting. There are no migration legends, but in every case the belief is expressed that the people sprang into existence where they were living at the coming of the whites among them. The Tolowa alone have an account of the separation of the Hupa from them. This account is plainly mythical and intended to explain a similarity of language.

There are a number of dialects in this division, three or four of which at least differ widely enough from each other to render them unintelligible. The Hupa differs from all the others in pronunciation, certain shifts of sounds having taken place in it. The differences between the other dialects exist mostly in the nouns employed. All of them have many descriptive terms, a majority of which do not occur outside of the dialect in which they seem to have originated. Differences in the verbs are less frequent and consist usually of peculiar suffixes. When only the roots are considered, the practical identity of the language is evident. There appear to be but few borrowed words, mostly Spanish found in the south.

If it were not for the similarity of language, it would never have been possible to connect this division with those north and south nor could those composing it have been put together into a group except on the basis of language. The non-Athapascan peoples in the neighborhood would have been indistinguishable

from the Athapascan, and the dividing lines north, east, and south would have been differently drawn.

The southern division of the Athapascan has been longer indirectly subject to the influences of civilization than any other people north of Mexico. In consequence, new modes of life and a new culture have grown up not to be compared with those of the Pacific division of the Athapascans who were in the stone age only a little more than fifty years ago. While it is not possible to discover the culture which obtained before the advent of the Spanish, certain elements of their present condition may be safely subtracted.

At the present, there are three rather sharp divisions to be made in them. The Navajo are practically a nation by themselves, possessing a strong feeling of social and political unity. The territory which they occupy coincides nearly with the reservation set aside for them in New Mexico, Arizona and Colorado. There are, to be sure, many Navajo not now living upon the reservation, but in most cases they recognize it as their home. Twenty-five thousand is probably a conservative estimate of their numbers. Southeast of the Navajo country in the northeast portion of the basin of the Gila river are a number of Athapascan bands known as Apache with varying distinguishing terms. Of these the most important are the Coyoteros of the White mountains, the San Carlos in the valley of that river, the Tonto, formerly occupying the Tonto basin, and the Chiricahua of fighting fame who used to infest the Chiricahua mountains. There are about four thousand six hundred of these western Apache cared for on the adjacent agencies of Ft. Apache and San Carlos and held as prisoners at Ft. Sill.

Mr. F. W. Hodge (1) thinks these tribes were not in this region in the middle of the XVIth century. The principal evidence he produces is negative, — the fact that Coronado did not see them or seeing them failed to mention them. Since they were certainly in this region soon after, it is easier to believe that in the vast thinly settled country of southeastern Arizona, Coronado missed them, or that the Apache observed

(1) The early Navajo and Apaches. The American Anthropologist, pp. 223-240, Vol. 8, 1895.

the invaders from a safe distance, than to account for their sudden appearance in the region soon after.

In eastern New Mexico and western Texas were the bands known to the Spaniards as Apache Vaqueros (buffalo hunters). They now consist of the Jicarilla, numbering nearly 800 at an agency of that name in northern New Mexico, and the Mescalero, about 450 in number, on a reservation in south central New Mexico. To this group probably belong the Lipan of whom a few survivors are now with the Mescalero.

Of the southern division of the Athapascan, the Navajo were profoundly influenced in the latter part of the XVIth century by the acquisition of sheep and horses. They now live mostly from their flocks, each family having its band of sheep which supplies them with meat for their food, with sheepskins for beds, and with wool which they either sell to the traders or make into blankets. By whichever method the wool is disposed of, sufficient revenue is obtained for their support. They raise corn, garden produce, and fruit, mostly peaches. Their winter houses are earth lodges, either fivesided of logs placed horizontally and gradually retreating to the smoke-hole in the center, or conical with poles placed obliquely. A covering of soil is sufficient to exclude the cold. As heavy rains are not common in winter, they are sufficiently tight and dry and there is little danger of the covering being washed away. Larger conical structures are erected for religious purposes when a ceremony is to be held. During the last few years, American styles have obtained in clothing except for the feet and head. Until recently, and yet in the more remote regions, a peculiar garb consisting of white cotton trousers and a velvet blouse was worn. This was no doubt devised after meeting with the Spanish. The blanket of their own manufacture is worn from the shoulders to the feet in cold weather. The moccasins are soft and low and held upon the feet by a silver button. Silver and turquoise are also worn in the ears, about the neck and wrists, and upon the fingers. The hair is confined by a colored handkerchief.

Before the arrival of the Spanish, in the middle of the XVIth century, the Navajo no doubt subsisted upon the large and small game that they were able to kill with their primitive weapons, upon the corn and melons they raised in the moist

valleys, and upon such natural products of the country as piñon nuts, yucca, and berries. Although fish were plentiful in some of the streams, they were never eaten by the Navajo, nor were water fowl. Their clothing seems to have consisted of deer and antelope skins. Their houses no doubt were much the same as those of the present day.

Their present arts consist of blanket making and silver smithing. Their method of weaving is peculiar to them, being adopted after seeing woven fabrics in the XVIth century. The loom is rude and simple and no shuttle is employed. When the color is to be changed, the stick upon which the colored yarn is wound is dropped and the next one is taken up. Such work cannot be done by machinery. The excellence of the finished product depends upon the skill and patience of the woman. Dyeing and methods of dyeing producing permanent results were known to them and the combinations of colors and designs often show high æsthetic taste. Many of the men are skilful workers in silver, an art learned from Europeans only as to its broader lines, the details being their own invention. Basketry, which is said to have been formerly practiced to a much larger extent, is now mostly confined to the making of ceremonial baskets. They make few and poor pots.

Their social organization is matriarchial. Descent is always through the mother, the children belonging to her clan, not to that of their father. There are about forty of these clans, which are in no way connected with totems, but are geographical, having for the most part names of local significance. The Navajo have a myth explaining these names, a study of which makes the totemic origin of them still less probable. The mother-in-law and son-in-law avoid each other. There are chiefs or head men of varying authority over certain sections of the Navajo country. In times past some of these have risen to the dignity of chiefs of the nation, either because of their own ability or on account of some special occasion.

The most important religious ceremonies which have been made known are elaborate healing rites extending over ten days of time. A priest has these celebrations in charge, who has been required to spend many years in careful study before he is able to conduct them properly. The most noticeable features

of these ceremonies are elaborate and paintings made upon the floor of the lodges, masked and painted men who represent the gods, hundred of songs following one another in rigid sequence, and many long formulated prayers. They culminate on the last night in a public spectacle possessing a social as well as a religious character. There are said to be some sixteen of these ceremonies.

Each of the ceremonies has many long myths explaining its origin and the reason for the special order of the songs. These myths as well as the celebration of the rite and the structure of the prayers make constant reference to the world quarters which are mentioned in regular order beginning at the east and passing by way of the south to the west and north. There are certain colors having great prominence everywhere associated with the world quarters from which also seems to have arisen the sacred number, four. The myths refer constantly to surrounding natural objects, such as prominent mountains and the great gorges of the region, and old ruins which abound in that country. The Navajo have a long creation myth according to which there are four worlds beneath and one above this on which men now live. Monsters, which arose from the wrongdoing of mankind, were destroyed by a great hero whose mother is the goddess of the west and whose father is the sun. They believe in a number of divine beings dwelling in the mountains and the ruins who used to visit man when human affairs required their aid. There are many tales concerning the exploits of the animals which explain their mental and physical characteristics. Other stories account for the topography of the country and explain natural objects. Their knowledge of animals and plants is minute and accurate as is revealed by these stories and by specific questions.

One of the Navajo compositions (1) has been treated by Mr. Hodge (2) as a legend relating historical facts. This is the one accounting for the various clans which make up the Navajo

(1) MATTHEWS, The Gentile System of the Navajo Indians, Journal of American Folk-Lore, Vol. 3, pp. 89-110, 1890.

(2) HODGE, The Early Navajo and Apache, The American Anthropologist, Vol. 8, pp. 223-240, 1895.

nation. It begins with the gods and the creation by them of a boy and a girl from ears of corn. The newly made pair, deemed brother and sister, were not allowed to marry each other, but were united to supernatural people. In rapid succession these were joined by other peoples from various places who were out of hand constituted clans and given names corresponding to the places from which they had come or near which something had befallen them. After a comparatively short interval, these clans which had become associated in the Navajo country were joined by others from the mystic land of the west, where they had come into existence in a supernatural manner. The goddess of the west had transformed particles of skin, rubbed from certain portions of her body, into these people. Other clans are explained as the result of war expeditions in which one or more women were captured.

Now it is perfectly evident that much of this composition is mythical since it deals directly with the supernatural. The supernatural element is not confined to any part of the story, but occurs here and there throughout. It is equally evident that much of the remainder is an attempt to explain the origin of the names of these clans, a sort of myth which forms a well defined class and occurs among all primitive peoples.

The conscious and deliberate self organization of a people at this stage of civilization is unthinkable. Several accretions are said to have come from the Apache and from the Pueblo peoples of the region. In several of these cases the name that the clan bears demands at the hands of the primitive etymologists some such origin. In other cases clans bearing similar names are to be found among the peoples from which they are said to have come, a coincidence which the Navajo felt should be explained. Now it is possible that some of these explanations are the correct ones but we may be sure that they are successful guesses rather than authentic history. The only feature which would point to other than a mythical origin for the story is the numbers employed. In several cases the numbers are twelve or four, both of which would be expected in myths. Even five or seven are not difficult, but the occurrence of three and thirteen are hard to explain from a mythical standpoint. It is, however, inconceivable that such details concerning time should be

preserved for so many generations by oral tradition since the same people are now unable to give the ages of their own children after the first three or four years.

The interpretation of this myth as a historical legend is receiving this extended comment: first, because of its particular bearing upon the origin of the Navajo as to whether they are a simple or a composite people, and whether the body of them came from the Pacific; and second, because of the general application of the interpretation to Indian folk products. Altogether too much reliance has been placed upon folk compositions for the interpretation of historical events to which deplorable result this article of Mr. Hodge (1) has largely contributed.

Now, in language, the Navajo are clearly related to the Athapascans in the north. There are some changes in pronunciation, but these are no greater than those which occur between the different members of the other two divisions. Especially worthy of notice is the prevalence of nasal vowels where other dialects have a vowel plus a nasal consonant in the palatal position. There are many nouns in the Navajo of descriptive meaning which do not occur elsewhere, but their component parts are known Athapascan radicals. The verbs however, have the same structure and are composed of elements which are almost identical in form and meaning with those in the north. There is very slight, if any, evidence of admixture of language, certainly none with non-Athapascan tongues. The account given in this story of a combination of two unrelated languages consciously and intentionally brought about, an inherently improbable transaction, can be nothing more than a myth used to explain archaic words and expressions found in the ceremonial language.

It appears that much of the present material culture of the Navajo, including the art, is largely a recent growth being the

(1) What Mr. Hodge's valuation of similar Indian traditions is will be found in an article in the same volume of the *American Anthropologist*, The First Discovered City of Cibola, pp. 142-152, Vol. 8. The apparent accuracy of the "tradition" concerning "The Enchanted Mesa" near Acoma is explainable from the probably plain evidence to the Indian of its former occupancy and even of the reason for its abandonment. This evidence would produce such a myth and would keep it alive or revive it in any case.

result of direct or indirect contact with the Spanish. It seems probable that before the advent of the Spanish they were partly an agricultural and partly a hunting people, living widely scattered over a semi-arid territory instead of being congested in towns as were the Pueblo peoples who held the country jointly with them. There is certainly nothing in what we know concerning their material culture which would connect them directly either with the Pacific or with the northern division of the Athapascan, or which would indicate that they were recent arrivals in this portion of America. Their social organization is totally unlike that of the Pacific division where father right instead of mother right prevails, nor in the western group of the northern division where, to a certain extent, mother right does prevail is there a close parallel, for the clans in that region are totemic. Of all things, social organization is the most independent of physical environment and therefore most likely to survive after a migration.

That both their religious practices and their myths came into being in the region of Arizona and New Mexico is evident not only from the fact that local objets and places played so important and indispensible a part, but also from the fact that the colors which prevail there have dyed the whole fabric.

Only one folk tale recorded among the Navajo has been found among the Athapascans north of them (1). The incident of coyote throwing up his eyes and catching them again was heard from the Sarsi. It is said, however, to be found among most of the intervening non-Athapascan peoples as well. The general explanation of the origin of the Navajo as given by themselves is that they emerged into the very country in which they live from lower worlds in some of which they were insects. The only folk product which would be called a migration legend is the one discussed above. According to it a considerable part of the Navajo people came from the west. While it is in no way intrinsically improbable that this is the case this folk product, because of the preponderance of the supernatural in it, must be treated as a myth and not as a tradition or legend.

(1) Navaho Legends, p. 89, 90.

Altogether too little is known of the Apache bands to discuss fully any phase of their life. While the acquisition of sheep transformed the Navajo into a pastoral people and developped weaving among them, the possession of horses rendered the Apache a terror to their neighbors, both American and European. The cattle and horses they could steal and the general plundering they were able to do went far toward supporting them. Those, at least, who lived in Arizona planted corn and melons extensively and made use of many of the natural products of the country including acorns which were abundant at certain elevations. Their houses are radically different from those of the Navajo, being dome-shaped with a frame of willows and a thatching of grass. Their moccasins have a peculiar turned up extension of the sole which protects their feet from the thorns. They are expert basket and pot makers, but know nothing of weaving. They are said to have an elaborate dramatic religious ceremony held in late summer or early autumn, in which the actors often appear on horse-back. They probably have sand paintings and perhaps healing ceremonies similar to the Night Chant of the Navajo. It is not known whether they possess the poetical, symetrical prayers and songs that are found among the Navajo.

Their myths are very similar to those of the Navajo. The myth concerning Estsanatheli and Nayenesgani occurs with minor changes, some of which make the story as a whole more consistent than is the Navajo account. The names they bear are the same. Many of the stories recorded by Dr. Matthews among the Navajo are known to the Apache of San Carlos, but often with important differences and always with other localities substituted. They believe that they came into existence in the region where they now live. The Spanish enter into their myths and tales, and they possess also many tales of Spanish origin. Some of these are recognized as such, while others are not. It is not known whether they have the legend of a migration from the west. Their language differs from the Navajo mostly in matters of pronunciation, and then not enough to render the dialects of one unintelligible to the speakers of the other.

It seems probable that the Apache of this region were once

much more closely associated with the Navajo than they have been since the Spanish occupation of the country.

What relation the eastern bands known as Apache bear to these or to the Navajo is uncertain.

There remain two groups most interesting, because of the relations they have long maintained with other tribes, and because of the fact that in language, and in language only, they have retained their ethnic identity. These are the so-called Kiowa Apache and the Sarsi. The first were mentioned in 1681 or 1682 by La Salle. They have been closely associated with the Kiowa ever since this, the earliest historical mention of them and indeed since the earliest traditions possessed by either of them. They have a place in the Kiowa camp circle and according to Mr. Mooney (1) are identical with them in every particular except their language, which is clearly Athapascan. Since not enough of their language has been recorded to determine with certainty to which speech community of the Athapascan they are most closely related, it is impossible to be certain from which direction they came. There is no reason, however, for thinking that they have been associated with the Southern division until within recent years.

The Sarsi now number about 200. They live upon a reservation about six miles southwest of Calgary, Alberta. They have been for several generations at least the traditional friends and allies of the Blackfeet and the enemies of the Cree. In material culture they are typical plains Indians, formerly securing a living by the hunting of buffalo. They dwelt in tepees, moving from place to place as occasion demanded, but confined for the most part to the region directly east of the foothills of the Rocky mountains between Edmonton and McLeod. They went upon the usual raids after horses and scalps, mostly against the Crees, but sometimes towards the south where they came in contact with the Sioux. Their art consists of embroidery with beads (formerly with porcupine quills) upon such wearing apparel as moccasins, leggings, belts, and shirts, and in painting upon hides. This art, both from the testimony of the Sarsi

(1) MOONEY, Calendar History of the Kiowa, 17th Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 245-253.

and from comparisons made, seems to be identical with that of the Blackfeet. Symbolism seems to have little prevalence and the several designs in the same pattern usually have no significant connection.

There are no exogamous groups, but there were formerly secret societies or orders through which the men were expected to pass. The chiefs became such because of their exploits in war which must have involved the taking of a scalp in order to give full chieftainship. Wealth consisted principally in horses and wearing apparel. They held the Sun-dance in the same manner that the Blackfeet did. They possess a thunder bundle which must be opened when thunder is first heard in the spring, and also upon the demand of any person for the restoration of the sick. In the same bundle is the tobacco seed which was formerly planted and gathered with religious ceremonies. There are many charms possessed by them consisting usually of the skin or some part of an animal which appeared to the first owner in a dream promising protection and help in battle. Songs and prayers accompany these with a peculiar design to be painted upon the body of the owner when he makes use of the charm.

Their myths and folk tales for the most part are those known to the Blackfeet. Their culture hero is called "old man silly" or "crazy" who, in addition to many beneficent deeds, commits cruelties and indulges in obscenity. With the Blackfeet they share a belief in the sandhills as the home of the dead and in the return of their ancestors for many lives upon the earth. It is not known that their folk tales have counterparts among the Athapascans in the far north and none were found showing special connection with the other division of the Athapascan excepting the one mentioned on another page. They do possess something which might be construed into a tradition, explaining their connection with the Beaver upon Peace river in the north. They relate that when crossing Buffalo lake in a large company, a little boy riding on a dog travois put out his hand and grasped a horn which protruded above the ice. The boy being unable to release his hold, the mother struck the horn a blow which caused the ice to break. Those who were on the south side fled onward and became the Sarsi; those who had not passed the

point turned back and became the Beaver, and those who were in the immediate neighborhood were engulfed and became mythical water beings (1). Not only does this story bear internal evidence of being a myth, but I am told that it is rather common among other tribes with a different application. The Beaver give a different reason for the separation (2).

The language of the Sarsi is wholly Athapascan, evidently much closer to the northern languages than to those of the Pacific and southern divisions. The many Black Feet and few Cree among them do not attempt to speak the Sarsi even after twenty or more years resigning among them. While it has generally been held that the Sarsi have come from the north in recent times, so far it has been impossible to establish this as a fact.

It is apparent that both the Pacific and the southern divisions and these two smaller groups have been long enough in the localities where they now are, or were at the coming of the whites among them, to have become completely assimilated to their physical and social environment with the single exception of language. So far as appears, they have nothing in the way of culture, social customs, folklore, or religion which can be looked upon as having survived from the time when they lived elsewhere, or when they formed a single community by themselves or in connection with their relatives in the north. Nor do they have traditions which show migrations or an origin in other parts. Not only is this true of the Athapascan stock, but it is apparently equally true of the Algonkin peoples. The language, while suffering more or less change, has endured without admixture with surrounding languages. Now if this is true of the separate parts of a community the language of which has not changed particularly, hope seems small for finding connections and establishing relationships between the diverse speaking tribes of America and between America and the Old World continents.

(1) Mr. WILSON, in the Report of the British Association for the Advancement of Science, 1888, p. 243, gives a version of this tale which he secured from the Sarsi.

(2) MCLEAN, Canadian Savage Folk, pp. 1-2, 1896.

There are two conclusions one is tempted to draw. First, that language is more resistant than any other element of social life. Second, that very long time must have elapsed since the Athapascan dispersion in order to have eliminated everything but language. The first conclusion is possibly correct in the main, but it must be remembered that languages may have disappeared or have been assimilated in many cases, no record of any kind being left of past relationships. As to the second it is necessary to call attention the loose thinking and error which has grown up from the notion that time alone changes things.

Time has absolutely no power to change natural or social conditions. Age does not whiten one's hair nor does time wear down the mountains. Time is but one of the factors in a multiplication. If the other factor is zero, the product will be zero regardless of the infinitude of time. The recession of Niagara is the product of the average rate of wear and tear of the stream flowing over it multiplied by years or centuries. The amount of the recession divided by the rate will, of course, give the time element.

Now the same is true in social matters such as asssimilation between races. There must be some assimilating forces at work. If these are known and their rate of action is determined, then the result may be found by multiplication ; or, the result being known, the time may be found by division. It does not alter the principles laid down that these assimilating forces are many and complicated and that they are not capable of measurement in feet or inches of estimating in terms of pounds and ounces. It has been generally believed that languages, especially unwritten languages, have in themselves elements of change which are considerable and incessant. This belief is not in accord with the facts. Change in a language is due to definite outside influences. Lacking these influences it will never change. The phonetic changes which have taken place in the various Indo-European languages have been due to contamination with other languages, and in many cases this contamination can be definitely pointed out.

Now as students of ethnology, it stands us in hand to determine if possible what are the forces which bring about

assimilation and the conditions which are favorable for their action.

Since nature has a way of eliminating those who do not speedily come into harmony with their physical environment in regard to certain essential points, it is no special wonder that we find surviving peoples making the best possible use of the food supplies at hand. Even in this matter of food supply, some latitude is usually permitted as to the special direction adaptation may take. If nature is to be aided, there is usually a choice between agriculture and grazing. In the same region, the Pueblo peoples follow one direction and the Navajo the other. Or, if natural resources are to be depended upon, use may be made of insects on the one hand and of vegetables on the other to render more adequate a failing food supply. When once a choice has been made under the pressure of physical environment, social customs hold the people to it.

In many other matters, such as art, social organization, religion, and folklore physical environment may directly, or indirectly, as through the food supply, be one of the causes which condition them but nature does not, so far as we know, eliminate a people because of the special variety of its art or even for the lack of it. A country may furnish impartially a good supply of basket material and of clay and sand. The people making cooking vessels may turn to basketry or pottery. The choice once made largely, but not completely, determines the form of art. Social laws thereafter tend to hold the people to the choice they have made.

All this, however, is on the supposition that the social life discussed has its first *beginnings* under these certain conditions. Generally speaking, however, the art, religion, and social customs of a people are not those which first originate under the influence of physical environment and of human inventiveness and will, but they are developments and outgrowths of previous art, religion, and customs. Physical environment is always present saying this is a possible road for your art and this is barred to you but the great conditioning forces are social. Therefore one must deal not only with the past social conditions within the community but with the influence of surrounding peoples.

Now, if several communities grew up together from the beginning, they will constantly have exerted some influence upon each other with the probable result that they will generally resemble each other. If, however, from some cause, a people already possessing a complete community life is taken from its physical and social environment and placed in new surroundings, nature will quickly bring about a change in matters of food and clothing and probably houses. Social forces will set to work to bring about a leveling between them and their neighbors. What are some of these forces?

Intermarriage is certainly one of the most potent. To be sure, intermarriage may not take place, but if it does a permanent and powerful force tending toward assimilation is introduced into the family and society. Trade, both because of the products themselves interchanged and because of the necessary mingling of the traders, is another leveling force. Meetings, when in pursuit of game or in buffalo, brought the tribes into frequent contact, friendly or hostile.

Examples of such assimilation under the influence of these forces and others are the Hupa and the Yurok in California, the Kiowa and Kiowa Apache of the plains, and the Sarsi and Blackfeet in Canada.

Much more difficult than the enumeration of the factors of assimilation is the determination of the conditions of their operation. Certain tribes intermarry readily, while others will not tolerate intermarriage. Trade may be carried on without the expected leveling result, because of some whimsical or better founded dislike. The religious feeling may not tolerate any appreciation or copying of others.

The difficulties of research in this field are not to be underestimated, but if any real benefit is to arise from our studies in ethnology, the laws which link cause and result must be sought. It matters little that we know *what was*, whether one origin for men or many, it matters but little more that we know exactly *what is* among each present tribe unless we come to know also *how* man beginning as one or as many has become both many and one.

LA FEMME CHEZ LES DÉNÉS

PAR LE R. P. A.-G. MORICE, O. M .I.
Missionnaire à Lake Stewart, C. B.

I

Considérée au point de vue de ses éléments constituants, la famille se compose de l'homme, de la femme et de l'enfant ; mais comme ce qu'on est convenu d'appeler la société n'est que l'aggrégat de plusieurs familles, ce qui se dit de la première peut, *servatis servandis*, s'appliquer à la seconde. En raison de la diversité de leurs fonctions physiologiques et des corrélations naturelles qui en découlent, ces trois unités primaires jouent dans le monde un rôle nécessairement bien distinct. L'état de dépendance propre à l'enfance implique, du côté des parents, une supériorité qui ne se trouve ni au même degré, ni d'une manière identique chez l'homme et chez la femme. Il est évident que, dans l'économie de la nature, le premier doit être le protecteur et le soutien de la famille et, par extension, le dépositaire du pouvoir dans la société. Quant à la femme, elle peut être ou bien une amie traitée avec respect et une coopératrice jouissant d'une influence latente plutôt que patente, ou bien, si les représentants du sexe fort ont moins de générosité, elle peut devenir non seulement le *factotum* du ménage, sans influence ou considération dans la société, mais encore, si toute idée de noblesse et de grandeur manque à cette société, sa propre faiblesse naturelle peut la condamner à un rôle peu éloigné de celui de l'esclave.

La religion chrétienne, en honorant une femme au point de lui conférer le titre de Mère de Dieu, a par le fait même entouré d'une auréole spéciale tout représentant du sexe faible. En établissant, consolidant et propageant le culte d'une femme si intimement alliée à la Divinité, en même temps qu'elle prônait

les idées d'abnégation et relevait la bassesse des petits, l'Eglise a élevé la femme à un niveau qui lui était inconnu même chez les Grecs et les Romains. Le chevalier qui, au moyen-âge, guerroyait pour Dieu et jurait par Notre-Dame, ne limitait pas l'expression de son culte et de sa féauté à Celle qu'il croyait avoir été après Dieu l'instrument spécial de sa rédemption. Toute femme devenait pour lui l'objet d'une galanterie voisine de la vénération, un être à part qu'il avait pour mission de protéger dans la mesure du possible.

Bien différent est le sort de la femme dans les sociétés païennes ou simplement non chrétiennes. L'abjection de la musulmane est si irrémédiable que de longs siècles de contact avec notre civilisation n'ont pu en tempérer l'amertume. D'un autre côté, on connait trop l'état pitoyable de la femme aux Indes et en Chine pour qu'il me soit nécessaire de le décrire. Il suffit de mentionner la veuve Hindoue et la Chinoise dont « la condition fait pitié », comme le dit l'abbé Huc dans son ouvrage magistral sur l'Empire Chinois (1) pour obtenir avec la position de l'Européenne un contraste immensément en faveur de la dernière. Et pourtant l'Inde et la Chine sont des pays oú les aménités sociales entre membres du sexe fort fleurissent à un tel point qu'ils semblent à première vue devoir être les terrains classiques de la chevalerie et des égards vis-à-vis de ces êtres que nos poètes à nous ne se lassent point de chanter.

Si son rôle est effacé au point de ressembler à un vasselage abject, même chez des nations qui depuis des siècles sont dans un stage avancé de civilisation, on conçoit ce qu'il a pu devenir au sein de peuplades incultes, où la force prime le droit et qui n'ont jamais été éclairées du moindre rayon de la lumière évangélique. « La femme est un pagne », c'est-à-dire un objet dont on use et dont on abuse, dit un proverbe (2), et toutes les sociétés africaines sont plus ou moins comme un écho de cet adage. En Amérique, l'aborigène ne l'estimait guère plus. « Chez les Peaux-de-Lièvre et les Plats-Côtés-de-Chien (deux tribus de l'extrême nord canadien), la femme était au dernier rang de l'échelle sociale », dit Sir John Richardson, après une expérience

(1) *L'Empire Chinois*, vol. I, p. 272.

(2) *Bulletin de la Société Neufchâteloise de Géographie*, 1905, p. 89.

résultant d'une longue période d'étude et d'explorations (1). D. W. Harmon, traiteur de fourrures pendant de longues années chez les tribus voisines, n'est pas d'une opinion différente. « Tous les Indiens regardent la femme comme en tous points très inférieure à l'homme », écrit-il au cours d'une étude excessivement fidèle. Il ajoute que « dans beaucoup de tribus ils traitent leurs épouses de la même manière que leurs chiens (2). »

Cette déclaration du vieux commerçant représente si bien l'opinion généralement reçue concernant l'état de la femme dans la société sauvage qu'il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter, n'était que, dans ces derniers temps, une réaction s'est produite dans certains quartiers où se sont fait jour des tentatives de réhabilitation des races américaines qui méritent la considération du sociologue.

Feu le Dr. D. G. Brinton peut être considéré comme un des pionniers de ce mouvement que je me permettrai d'appeler plus généreux que bien avisé. Il écrivait dans son précieux volume sur La Race Américaine : « La position de la femme dans l'économie sociale des tribus américaines a été souvent décrite sous des couleurs plus sombres que ne le comporte la vérité. Regardée dans un sens comme un bien meuble (chattel), elle avait peu de droits contre son mari ; mais elle en avait quelques-uns, et comme ils étaient ceux de son clan, son conjoint était forcé de les respecter (3). » Le savant et regretté Horatio Hale abondait dans son sens quand il écrivait : « L'opinion commune que chez les tribus sauvages en général les femmes sont traitées avec dureté et sont regardées comme des esclaves, ou tout au moins comme des êtres inférieurs . . . est . . . basée sur des notions erronées (4). » Plus récemment encore, le même esprit perce dans un article de grande actualité, au cours duquel M. le Professeur W. H. Henshaw proteste contre certaines erreurs populaires relativement aux indigènes des deux Amériques. « La position de la femme dans la société indienne,

(1) *Arctic Searching Exploration*, vol. II, p. 11.

(2) *A General Account of the Indians on the E. side of the Rocky Mountains*, p. 297.

(3) *The American Race*, p. 48, New-York, 1891.

(4) *Language as a Test of Mental Capacity*, p. 88, Trans. Roy. Soc. Can., 1891.

spécialement en ce qui touche la répartition du travail, n'a pas été comprise », nous dit-il. « Les historiens l'ont généralement représentée comme un manœuvre et une esclave peinant incessamment, tandis que son indolent mari est le plus souvent oisif et vit principalement du fruit de son labeur à elle. » Il ajoute : « Bien que le tableau ne soit pas entièrement faux, il est beaucoup trop chargé (1). »

Cette dernière remarque a peut-être du vrai. Elle ne saurait pourtant infirmer le témoignage de tous les explorateurs, missionnaires et savants, qui s'accordent sur le rang inférieur auquel la société indigène de ce continent reléguait originairement la femme. Au lieu d'établir le bien-fondé de la thèse qui pose en principe cette infériorité sociale en ce qui regarde les différents stocks américains — tâche qui demanderait infiniment plus de temps que je n'en ai à ma disposition — je me bornerai dans les quelques pages qui vont suivre à essayer de le démontrer par l'exemple de cette race importante qui, au nord, confine au territoire des Esquimaux, je veux dire la grande nation dénée (2) dont l'habitat en Canada et en Alaska s'étend à peu près de la Baie d'Hudson à l'Océan Pacifique. Ce serait aller trop loin que d'appliquer ici dans toute sa rigueur l'axiome *ab uno disce omnes*. Je ne puis pourtant m'empêcher de remarquer que la connaissance que j'ai pu acquérir des races avoisinantes dans l'extrême ouest américain ne me permet pas de constater une différence notable entre le sort qu'elles font à leurs femmes et celui que mes Dénés réservent aux leurs. Des conditions économiques plus favorables contribuent à rendre la vie des premières moins pénible ; mais, autant que j'ai pu voir, le côté psychologique de la question est essentiellement le même de part et d'autre. Et pour qu'on ne m'accuse point de parti pris, je ferai abstraction de mes trente ans d'étude de cette race — dont vingt-deux poursuivies sur les lieux — et me ferai un devoir d'étayer mes dires des relations des explorateurs, protestants pour la plupart, qui m'ont devancé dans ce champ dont l'importance pour le sociologue ne saurait être contestée.

(1) *American Anthropologist*, vol. VII, p. 109.

(2) Les seuls Dénés dont il sera généralement question dans cette petite étude sont ceux du Canada. Les Navahos, qui représentent cette grande famille aborigène dans le sud, ont une sociologie à part.

II

Sans être saluée par le concert de malédictions, ou tout au moins les marques non équivoques de désappointement qui accompagnent souvent la naissance d'une fille en Chine, l'entrée d'une Dénée dans le monde n'y excite aucun enthousiasme. Un chasseur *in fieri* serait préféré, bien qu'on reconnaisse aussi certains avantages à l'arrivée d'un enfant de sexe féminin. La femme étant chez ce peuple la cheville ouvrière de la maison et la bête de somme du ménage en route, la naissance d'une fille occasionne à peu près les mêmes sentiments que l'augmentation du bétail chez l'homme des champs. Non pas que l'amour maternel fasse défaut : les Dénés aiment tous leurs enfants d'un amour intense, et même aveugle, qui ne leur permet pas de les corriger quand ils devraient l'être ; mais cette affection n'interdit pas à leurs yeux des considérations d'un ordre tout-à-fait naturel, sinon mercenaire.

Certaines tribus du Mackenzie pratiquaient assez fréquemment l'infanticide en pareil cas, et l'explorateur Thomas Simpson rapporte avoir trouvé sur les bords du fleuve de ce nom le corps d'une petite fille qui avait été abandonnée par les sauvages Peaux-de-Lièvre (1). Le même voyageur ajoute : « La coutume pour les mères d'abandonner leurs enfants du sexe féminin qui est aujourd'hui commune en Chine, à Madagascar, en Hindoustan et dans d'autres contrées plus fortunées que celle du Mackenzie était fréquente ici, comme elle l'était dans toutes les parties de l'Amérique avant sa colonisation par les blancs (2). »

Il ne nous siérait guère de jeter la pierre à ces peuples barbares, lorsque nous voyons Gibbon lui-même nous dire de l'antiquité païenne, où règnait une civilisation des plus raffinées : « L'exposition des enfants était le vice général et profondément enraciné (stubborn) de l'antiquité... et les poètes dramatiques qui en appellent au cœur de l'homme représentent avec indifférence une coutume populaire que palliaient des motifs d'économie et de compassion (3). »

(1) *Narratives of the Discoveries on the North Coast of America*, p. 187.
(2) *Ibid.*, pp. 187-88.
(3) *Decline and Fall of the Roman Empire*, vol. III, p. 56.

Pour en revenir à nos Dénés, la petite fille n'a pas plutôt atteint l'âge de quatre à cinq ans que ses parents commencent à l'exercer au pénible labeur qui doit plus tard être son partage jusqu'à la mort. Des raquettes proportionnées à sa taille lui sont faites, dont elle se sert pour aller chercher et porter à dos des fardeaux de bois de chauffage, des effets ou ustensiles de la loge maternelle dont le poids est loin d'être en rapport avec son âge. Même de nos jours, j'en ai vu qui étaient chargées au point d'exciter la pitié du cœur le plus dur. Il faut dire aussi que généralement elle ne s'en plaint point. Elle éprouve plutôt une espèce de fierté enfantine de pouvoir déjà remplir le rôle de bête de somme qu'elle sait être réservé à son sexe.

Par ailleurs, aucune considération pour ses tendres années. Au contraire, comme le dit fort bien Sir John Richardson, « le garçon s'aperçoit de très bonne heure qu'il peut se permettre toute l'arrogance qu'il veut vis-à-vis de ses sœurs qui, dès qu'elles peuvent marcher, sont attelées à un traîneau, et endurcies graduellement aux labeurs qui seront leur lot inévitable pendant la vie. Entre temps, le chasseur en herbe se pavane sur ses petites raquettes à la suite des hommes, dont il s'applique à imiter le mépris pour les femmes (1). »

Parmi les Dénés du nord-est, c'était aussi à cet âge que la fillette était promise en mariage par ses parents. Mais, comme l'observe Hearne — le premier auteur qui nous ait donné de ces Indiens une idée adéquate — ces fiançailles n'avaient jamais pour correspondant un enfant de l'âge de la petite. Dans ce cas, une similarité d'âge et d'inclinations aurait pu avec le temps créer une attraction de nature à rendre le mariage heureux. C'était plutôt un homme quatre ou cinq fois plus âgé, dans lequel les parents de la fiancée — ou bien faut-il dire de la victime? — espéraient avoir un soutien pour leurs vieux jours. De fait, comme le dit le même auteur, « les filles sont souvent mariées à des partis d'âge si disproportionné qu'il est très commun de voir des hommes de 35 ou 40 ans cohabiter avec des filles de 10 ou 12 ans, et quelquefois beaucoup plus jeunes (2). »

(1) *Arctic Searching Exploration*, vol. II, p. 12.
(2) *Voyage from Prince of Wales' Fort*, p. 311.

Hearne ajoute que, " à partir de huit ou neuf ans, ces dernières ne peuvent, de par la coutume, prendre part aux amusements les plus innocents avec des enfants de sexe opposé, en sorte que, sous la tente ou en voyage, elles sont surveillées avec une attention que ne peut surpasser la discipline la plus rigide d'un pensionnat anglais (1). "

III

D'après le Prof. W. H. Dall, l'âge de puberté chez les Dénés de l'Alaska serait de douze à quatorze ans pour les filles. Je serais tenté de le croire un peu moins précoce chez ceux du nord de la Colombie Britannique. Mais il n'y a aucun doute que, en raison du peu de retenue de leurs parents, de leurs propos inconsidérés devant leurs enfants et de l'espèce de promiscuité qui règne dans le ménage indien, une enfant de dix ans est chez nos Dénés au moins aussi avancée sur les questions sexuelles qu'une jeune fille de vingt ans parmi les blancs.

L'apparition de la puberté est pour la jeune Dénée comme une seconde naissance, et ses premiers symptômes occasionnent dans la famille, quelquefois même dans le village entier, des cérémonies et des mesures de précaution qui n'ont point d'équivalents dans celles qui ont accompagné son entrée dans la vie, lesquelles concernent plutôt la mère que l'enfant. Que le lecteur veuille bien se pénétrer de ce fait incontestable qu'il n'y a pas, chez les peuplades hyperboréennes de l'Amérique, d'être si universellement redouté que la femme menstruée, et l'horreur qu'elle inspire n'est pas la moindre source de ses misères. Je n'ignore pas les prescriptions de la loi mosaïque à son égard ; mais ces prescriptions étaient dictées par des considérations d'ordre hygiénique, au lieu d'être pour la plupart l'effet de craintes superstitieuses, comme chez nos sauvages.

Tout d'abord, la femme qui subit ses périodes cataméniales est aux yeux de l'indigène comme l'incarnation du mal : un être avec lequel tout contact, fût-il aussi innocent que possible, entraîne nécessairement des conséquences excessivement

(1) *Ubi suprà.*

fâcheuses, sinon fatales. Dans l'extrême ouest, il n'y a pas jusqu'au nom du fluide menstruel qui ne dénote l'horreur dont est l'objet l'état auquel il est propre. La tribu des Porteurs appelle le mal *hwotsi* (avec un hiatus final) ; ce fluide se dit chez eux *hwotsi* (sans hiatus).

Dès que les symptômes de cet important changement physiologique dans la vie féminine apparaissent, la jeune fille est impitoyablement séquestrée de toute compagnie, même de celle de ses parents. On lui fait, à une distance respectable de toute habitation, une cahute de branchages ou d'écorce de sapin, où elle doit désormais vivre solitaire, n'étant visitée que par une de ses parentes, généralement sa grand'mère maternelle, qui lui apporte les quelques bribes de nourriture qu'il lui est permis de prendre. Tant que dure son état critique, elle doit s'abstenir de tout aliment fortifiant. Pas de viande fraîche pour elle, surtout pas de celle de la tête de n'importe lequel animal. La manducation de cette importante partie d'un gibier qui naguère encore jouissait de la vie serait une sanglante injure pour tous ses congénères, qui ne manqueraient pas de manifester leur ressentiment de l'affront qui leur est fait en se dérobant aux poursuites des proches de la délinquante, et en évitant avec soin leurs pièges et leurs collets. Du poisson sec, quelques graines ou baies sauvages doivent lui suffire, et autant par esprit de pénitence, afin de mériter une vie longue et exempte de maladies, que par mesure de prudence, la quantité de nourriture absorbée doit être aussi minime que possible.

Mais ce n'est pas tout. En raison des émanations absolument délétères dont elle est supposée le centre, il lui est strictement défendu de se baigner ou même de se laver dans un lac ou une rivière, de peur de faire mourir le poisson qu'ils contiennent, ou même de passer sur la piste du gibier qui ne manquerait pas de s'en venger en ne se laissant jamais prendre, pas plus que de fréquenter les endroits où les filets sont tendus, ou bien où les hommes sont à chasser le castor. Hearne va même jusqu'à dire que de son temps (1771) il leur était interdit de marcher simplement sur la glace des lacs et des rivières.

La même espèce de tabou s'étendait à tout ce qui sert à capturer le gibier ou le poisson. Le capitaine Georges Back, auquel on doit le tracé du fleuve arctique qui porte son nom,

rapporte avoir été un jour accosté par une femme qui, pour me servir de ses propres paroles, l'approcha " en grande consternation, cherchant protection contre un chasseur sur le fusil duquel elle avait eu le malheur de monter pendant les ténèbres de la nuit. Lorsqu'elle s'aperçut de ce qu'elle avait fait — un acte qui dans l'opinion de l'Indien détruit les qualités de l'arme et l'empêche de rien tuer — elle s'était tellement alarmée sur les conséquences de son crime que, bien qu'attachée à l'homme, elle avait préféré la fuite au danger de ce que sa fureur pourrait lui suggérer. Pourtant, après avoir laissé s'écouler un temps raisonnable pour permettre à sa colère de s'apaiser, elle se décida à retourner vers lui et comme par bonheur pour elle il lui était arrivé de tuer un animal avec ce même fusil, elle en fut quitte pour une bonne râclée doublée d'une recommandation d'être plus cautieuse à l'avenir. Aux yeux de la loi indienne ", ajoute l'explorateur, " ce traitement était des plus doux, vu que la femme coupable d'une telle transgression n'en échappe guère ou jamais sans un nez fendu ou le bout d'une oreille coupé (1). "

De plus, comme même son regard ou l'aspect de sa figure était supposé avoir des effets aussi funestes sur tout homme qu'elle aurait pu rencontrer, elle avait autrefois à porter une espèce de coiffure, qui, chez les Porteurs de l'ouest, combinait en elle-même les avantages d'un bonnet, d'un voile et d'un mantelet. Elle était de peau tannée, tailladée par devant en une longue frange qui passait par-dessus la figure et cachait la poitrine. Sur la tête elle formait une calote étroite et retombait par derrière en une longue bande qui atteignait presque les talons. Cette coiffure était imposée en public par une tante maternelle et se portait pendant trois ou quatre ans, durant lesquels, outre son but cérémonial et préventif de toute influence funeste, elle avait pour le public en général à peu près la même signification que l'*olag*, ou maison commune des filles nubiles parmi les Igorrots des Iles Philippines, c'est-à-dire qu'elle annonçait à tout venant que celle qui en était revêtue pouvait désormais devenir l'objet des convoitises du sexe opposé. En

(1) *Narrative of the Arctic Land Expedition to the Mouth of the Great Fish River*, pp. 213-14.

d'autres termes, c'était sous ce rapport l'équivalent de la robe prétexte des Romains. Cette partie du costume déné pouvait rappeler aussi l'ample tunique tombant jusqu'à la cheville des pieds, dont le but était de cacher l'habit de dessous que portaient, d'après Josèphe, les filles juives du temps de David (1).

Dans l'est, cette espèce de voile consistait en de nombreux cordons ornés de perles ou rassade, et, s'il faut en croire Harmon, il était en usage dans l'ouest entre huit et onze ans. Cet auteur se trompe évidemment sur ce dernier point, puisque cette partie du costume était propre à l'âge de puberté.

En outre, tel était l'effroi qu'inspirait l'état de la femme subissant ses périodes cataméniales qu'elle ne pouvait même pas boire à même le vase d'écorce dont se servait sa famille, ou bien toucher à n'importe quel ustensile de cuisine. Pour éviter le contact immédiat de ses lèvres impures avec le liquide et son réceptacle, elle buvait par l'intermédiaire d'un chalumeau d'os de cygne qu'elle portait ordinairement à la ceinture, en même temps qu'un autre instrument que j'appellerai grattoir (*tsi-lt'sœl* en Porteur), avec lequel elle se grattait la tête, évitant par là de toucher le siège de ses pensées tant qu'elle restait dans son état d'impureté légale.

Toutes ces précautions se renouvelaient à chaque menstruation, que la femme fut mariée ou non ; mais le bonnet cérémonial était l'apanage exclusif des filles nubiles. Dans cet état critique la femme est appelée *a-sta*, ou " assise dans la cave. " En dehors de ces périodes de séquestration rituelle la jeune fille était soigneusement gardée par ses parents, tout comme la Chinoise de douze ans qui, privée de toute compagnie, est désignée par une expression signifiant " la fille assise dans la maison. " A ce titre, et en tant qu'elle avait atteint l'âge de reclusion légale, la jeune Dénée était appelée dans l'occident *sak-œsta*, ou " assise à part ", et cette épithète, tout imparfaite qu'elle soit pour un pareil objet, est aujourd'hui celle qui a le

(1) Cf. *Antiquités des Juifs*, livre VII, ch. VIII. C'est sans doute de ce même manteau que Rebecca se couvrit quand elle aperçut de loin son futur beau-père (Gen. XXIV, 65). Selon S. Jérôme (Hier. in Is. III), cette partie du costume féminin était alors un voile d'été couvrant tout le corps, y compris la tête, avec deux ouvertures pour les yeux, tout comme chez les Orientales d'aujourd'hui.

plus d'affinité avec notre mot vierge. La virginité était, hélas ! chose si peu connue de nos sauvages que leurs dialectes, pourtant si riches et si expressifs sous d'autres rapports, ne possèdent pas d'autre terme pour l'exprimer.

Cependant, surtout dans les familles les plus en vue, ces *sak-æsta* étaient, comme je l'ai dit, bien gardées par leurs parents, et dans ce sens l'institution des filles séquestrées n'avait pas peu de similarité avec celle des vierges juives. Plusieurs passages de Flavien Josèphe en font foi. Par exemple, après avoir mentionné le massacre de guerriers israélites avec leurs enfants et leurs femmes à l'exception de quatre cents vierges, cet auteur remarque que, pour repeupler leur tribu menacée d'extinction, les fauteurs du massacre permirent aux Benjamites de s'emparer de leurs filles, donnant comme excuse que si leurs parents s'en formalisaient « on leur dirait qu'ils étaient eux-mêmes à blâmer, puisqu'ils avaient négligé de *garder* leurs filles (1). » Ailleurs Rébecca dit, d'après Josèphe, au serviteur d'Abraham : « Laban est mon frère qui, de concert avec ma mère, prend soin de nos affaires de famille, en même temps qu'il est le *gardien* de ma virginité (2). » Plus loin, le même historien rapporte le fait qu'Amnon ne pouvait satisfaire ses désirs incestueux sur Thamar « à cause de sa virginité et de la *garde* sous laquelle elle vivait (3). »

IV

Il n'y a probablement pas de tribu américaine qui n'ait, sous une forme ou sous une autre, un équivalent de ces pratiques propres aux jeunes filles pubères et aux femmes sous les influences de la cataménie. La réclusion forcée et l'abstinence de certains aliments semblent se retrouver en pareil cas sous tous les climats. De fait, on pourrait presque les dire communes à tous les peuples primitifs.

Mais si la jeune fille affectée par ces dérangements physio-

(1) *Op. cit.*, livre V, ch. II.
(2) *Ibid.*, liv. I, ch. XVI.
(3) *Ibid.*, liv. VII, ch. VIII.

logiques est redoutée, est-ce à dire qu'elle soit respectée en-dehors de leurs apparitions périodiques? Respectée? Que ne posez-vous la question à n'importe lequel Déné? On respecte un chef qui vous honore dans les grandes distributions de couvertures et vous repait dans les festins publics qu'il donne. On respecte un guerrier qui peut se vanter d'avoir fait mordre la poussière à son ennemi, le chasseur dont les tournées à travers bois ou le long de la grande prairie sont habituellement couronnées de succès, ou bien encore l'homme à l'humeur martiale qui court à son fusil ou fait manœuvrer le poing à la moindre provocation. Mais une femme qui ne peut que recevoir des coups de bâton, un être qui est tout au plus bon à tendre des lacets aux lièvres et ne peut même pas poursuivre le cerf! En vérité, pour qui nous prend-on, s'écriera indubitablement le Déné que vous aurez interrogé sur ce point.

Oyez plutôt. Hearne, qui voyageait avec une nombreuse escorte de Dénés, rencontra, le 14 avril 1772, un parti d'Indiens de même race, mais étrangers aux gens de sa suite. Ces Dénés septentrionaux étaient si pauvres qu'entre tous ils n'avaient qu'un seul fusil, et devaient avoir recours aux collets pour capturer le caribou. Je cite maintenant ses propres paroles: « Les mécréants de mon équipage furent si loin de leur venir en aide qu'ils leur volèrent tout objet utile en leur possession, et comme complément de leur cruauté les hommes se joignirent en bandes de six, huit ou dix, et traînèrent plusieurs de leurs jeunes femmes à une faible distance de leurs tentes, où non-seulement ils les violèrent, mais les maltraitèrent d'une manière si barbare qu'ils mirent en danger la vie d'une ou deux d'entre elles. Des sentiments d'humanité me portèrent, dans cette circonstance comme en plusieurs autres semblables pendant mon séjour au milieu de ces malheureux, à leur reprocher leur cruauté. Mais loin que mes remontrances eussent l'effet désiré, ils ne se firent pas faute de me dire ensuite dans les termes les plus clairs que si aucune de mes parentes avait été là, elle aurait été traitée de la même manière (1). »

Voilà comment la société primitive respecte la femme! Qu'on admire ici l'innocence arcadienne de ces peuples à l'état

(1) *Op. cit.*, p. 286.

de nature qu'ont prônée certains romanciers ! En veut-on un autre exemple ? En voici un qui a encore trait à la jeune fille, et je l'emprunte toujours au journal de Hearne, parce que cet explorateur étant le premier auteur qui ait présenté cette race au grand monde des lecteurs, ses récits n'en ont que plus de valeur, puisqu'ils nous la représentent telle qu'elle était originairement. De plus, en raison même de son peu d'influence sur les indigènes, il lui fut donné d'être témoin de scènes qui n'auraient probablement pu se produire en présence d'un blanc qui eût fait preuve d'un tant soit peu d'énergie vis-à-vis de ses compagnons.

Ayant surpris au beau milieu de leur sommeil un campement d'une vingtaine d'Esquimaux qui ne leur avaient jamais rien fait, les Dénés de son escorte se mirent en devoir de les massacrer jusqu'au dernier. « Les cris et les plaintes des pauvres malheureux qui expiraient étaient vraiment terribles », écrit l'explorateur, « et mon horreur ne fut pas peu augmentée à la vue d'une jeune fille d'environ dix-huit ans qui fut tuée si près de moi que, lorsqu'elle reçut le premier coup de lance, elle tomba à mes pieds et se tordit autour de mes jambes de telle manière que je ne pus me débarrasser de ses étreintes agonisantes. Comme deux hommes poursuivaient cette infortunée victime, je leur demandai instamment de lui laisser la vie ; mais les meurtriers ne répondirent rien avant d'avoir passé chacun leur lance au travers de son corps et l'avoir retenu transpercé contre le sol. Ils me regardèrent alors en face d'un air sévère et se mirent à me tourner en ridicule, me demandant si je voulais une Esquimaude pour femme, et ils ne firent pas la moindre attention aux cris et aux tortures de la malheureuse qui tournait convulsivement comme une anguille autour de leur lance. De fait, après bien des propos insultants à mon endroit, j'en fus réduit à désirer qu'ils fussent plus prompts à expédier leur victime, autrement je serais obligé par pitié pour elle de les aider à tirer de sa misère, en mettant fin à sa vie, une créature si cruellement blessée. A cette requête, un des Indiens retira précipitamment sa lance de là où elle se trouvait enfoncée, et en transfixa la poitrine de la jeune fille dans le voisinage du cœur. Et pourtant l'amour de la vie était si fort chez elle, malgré son état pitoyable que, bien qu'elle fut très épuisée par la souffrance

et la perte de son sang, elle fit plusieurs efforts pour détourner le coup ami (1). "

Hearne dit encore que la manière brutale dont ces sauvages traitèrent les corps de leurs victimes est trop indécente pour être rapportée, " particularly their curiosity in examining and the remarks they made on the formation of the women, which they pretented to say differed materially from that of their own. "

Voilà, encore une fois, comment les Dénés respectaient la femme avant d'avoir été éclairés de la lumière évangélique !

Et pourtant on peut dire que la pubescence était l'âge d'or dans l'existence féminine chez nos Dénés. La jeune fille avait sans doute à prendre part à tous les travaux propres à son sexe, mais elle était bien vêtue, avait la figure copieusement fardée, et elle était aussi bien nourrie qu'une femme pouvait l'être chez des peuplades plus familières avec la famine qu'avec l'abondance. Quelle différence, en général, une fois que son sort était plus ou moins irrévocablement uni à celui d'un seigneur et maître, c'est-à-dire d'un mari !

V

Le mariage par consentement mutuel de l'homme et de la femme était l'exception. De fait, de tous les auteurs, explorateurs ou missionnaires qui aient plus ou moins décrit la sociologie de cette nation, je suis le seul qui l'ait jamais mentionné. Et encore mes remarques ne s'appliquaient-elles qu'à une tribu, et je n'ai jamais eu l'intention de les donner comme une règle strictement uniforme dans tous les cas d'union matrimoniale chez cette peuplade. Parmi les Sékanais des Montagnes Rocheuses, le jeune chasseur n'avait souvent qu'à dire à l'objet de son choix : " Veux-tu porter mes collets à castor ? " Ce à quoi la jeune fille était libre de répondre : " Non, les femmes ne manquent pas ; demande à une autre. " En cas d'acceptation, la fille répondait : " Peut-être ; demande à ma mère. "

Celle-ci était vite informée de la proposition ; mais généralement sa fille était plus pressée d'en parler que son futur beau-

(1) *Ibid.*, pp. 153-54.

fils. Sur l'avis de sa mère, la fiancée — on peut la regarder comme telle après la réponse qu'elle avait faite — la fiancée érigeait de suite une loge en branchages non loin du toit paternel, et vers le soir le jeune homme y entrait, lui passait ses collets à castor, et par le fait même devenait son mari.

En acceptant de porter cet accessoire important du métier de chasseur, elle consacrait elle-même son propre assujettissement et scellait son état de servitude. Mais au cas où elle eut été la sœur de la défunte femme du Sékanais qui lui demandait sa main, tout refus était impossible. Les prescriptions du lévirat étaient suivies non seulement par les Sékanais, mais encore par toutes les autres tribus dénées.

Chez leurs voisins de l'ouest, les Porteurs et les Babines, le procédé était moins expéditif, et les préliminaires ne manquaient pas d'une sage lenteur. Pas plus que dans toutes les tribus autres que celle des Sékanais et quelques bandes des Montagnes Rocheuses, la jeune fille n'avait absolument rien à dire pour ou contre l'union projetée, et personne ne se serait avisé de demander son avis là-dessus. Quand un jeune homme avait choisi une fille de clan différent du sien, il ne lui soufflait mot de ses intentions, mais s'installait sans façon au foyer de son père, dont il se constituait dès lors comme l'esclave, travaillant et chassant pour lui avec toute l'ardeur que l'amour ou l'intérêt pouvaient lui inspirer. Entre temps, tout ce qu'il pouvait gagner allait aux parents de sa prétendue, et il se dépouillait en leur faveur de tout ce qu'il possédait déjà.

Au cas que ceux-ci ne voulussent point l'admettre dans leur famille, ses avances étaient refusées et on lui donnait à entendre qu'il perdait son temps. Si on le laissait dans cet état de dépendance, il augurait bien de leur silence et, après un an ou deux de ce manège, il se hasardait à demander la main de leur fille par l'intermédiaire d'une tierce personne. Une réponse favorable tenait lieu de toute cérémonie. Ses parents disaient à leur enfant d'étendre la couverture de son « mari » dans un coin de la loge, et cette simple mention de mari consacrait une union contractée sans qu'on se fût jamais occupé des inclinations de la jeune fille.

Mais il était de mode — et les circonstances n'ont pas changé — il est donc de mode que cette dernière ne dise pas un

mot, ne fasse pas un signe qui puisse trahir le dégoût que peuvent lui inspirer certains partis. Grâce à la piètre idée que les femmes dénées ont d'elles-mêmes et de leur position dans la famille, il arrive parfois que le mariage d'un couple mal assorti ne soit pas trop malheureux. La pauvre femme est généralement si humble et forcément si obligeante vis-à-vis de son époux, qu'elle finit souvent par s'habituer à lui et à oublier les partis dont elle aurait pu secrètement convoiter les avances. Que si l'union tourne mal et que la cohabitation devienne impossible, à vos reproches de n'avoir pas manifesté à temps ses répugnances, elle vous répondra, comme plusieurs l'ont fait à moi-même : « Que pouvais-je faire? Je ne suis qu'une femme, et mon devoir était d'obéir à mes parents. »

Une autre manière de contracter mariage, qui était commune parmi l'immense majorité des tribus de l'est et même chez les Loucheux du Youkon, est tout-à-fait typique et dénote à merveille l'état de dégradation où étaient réduites ces peuplades avant l'arrivée des missionnaires. Je ne puis dire simplement l'arrivée des blancs, puisque presque tous les explorateurs subarctiques qui décrivent cette coutume l'ont eux-mêmes vue en pratique. Comme nous l'avons dit plus haut, les filles étaient, chez ces tribus, promises en mariage dès la plus tendre enfance. Hearne nous dit que « toutes ces unions sont arrangées par les parents de ligne ascendante et collatérale. Dans ces circonstances, les femmes ne paraissent avoir aucun choix, mais elles suivent implicitement la volonté de leurs parents, qui s'efforcent toujours de marier leurs filles à ceux qui semblent les plus capables de les soutenir eux-mêmes, que leur âge, personne ou dispositions soient aussi méprisables qu'ils puissent être (1). »

Mais il arrivait souvent qu'un parti différent de celui qu'avait agréé l'égoïsme paternel avait des vues sur la jeune fille. Comme ce prétendant était généralement plus jeune, et partant plus fort ou plus habile que celui qui avait déjà virtuellement acheté la petite par ses largesses à ses parents, tout ce qu'il avait à faire était de le provoquer en duel. Cette rencontre n'avait rien de sanglant, ni même de dangereux. C'était simplement une lutte corps à corps, et, de par l'usage universellement reçu,

(1) *Op. cit.*, p. 311.

le trophée, c'est-à-dire la jeune fille, passait au vainqueur. Si un rival ne se présentait que plus tard, il arrivait aussi que la pauvrette, ayant commencé à cohabiter dès son enfance — dix ou douze ans — avec un homme qui aurait pu facilement être son père, lorsque, peut-être cinq ou six ans plus tard, un nouvel aspirant s'avisait de briguer sa compagnie ou de réclamer ses services, il l'emportait assez facilement sur un homme déjà sur son déclin. En sorte que dans la majorité des tribus dénées, le mariage n'était guère autre chose qu'une farce, et personne n'était jamais sûr de vivre le lendemain avec sa femme, surtout si elle ne lui avait pas encore donné d'enfants. Comme ceux-ci suivaient d'habitude le sort de leur mère, on comprend qu'un chasseur qui avait déjà de la peine à nourrir sa propre famille y regardait à deux fois avant de s'embarrasser de celle des autres.

Je pourrais m'étendre sur cette singulière façon de contracter mariage, ou plutôt de se procurer une femme. Pour ne pas même encourir le risque d'être soupçonné d'exagération, je traduis ici aussi littéralement que possible quelques passages de Hearne qui y ont trait. Il écrit à ce propos : « Il a toujours été de coutume parmi ces gens qu'un homme lutte pour la femme à laquelle il est attaché, et il va sans dire que c'est le plus fort qui s'en va avec le prix du combat. On permet rarement à un homme faible, à moins qu'il ne soit un bon chasseur universellement aimé, de garder une femme qu'un homme plus fort juge digne de ses convoitises. Quand les femmes de ces vigoureux lutteurs sont péniblement chargées de fourrures ou de provisions, ceux-ci ne se font aucun scrupule d'arracher la femme d'un autre à ses bras pour lui faire porter une partie de leur bagage. Cette coutume est en honneur chez toutes leurs tribus . . . Quelques-uns de ces puissants ravisseurs gagnent presque leur vie à prendre ce qui leur plaît aux partis plus faibles sans les en compenser aucunement (1). »

Connaît-on une application plus littérale du proverbe : la force prime le droit? En pareilles rencontres, l'étiquette interdisait aux spectateurs d'intervenir le moins du monde entre les deux combattants, et, comme preuve que ces joûtes étaient très fréquentes, l'auteur déjà cité ajoute que « chaque fois qu'un

(1) *Ibid.*, pp. 104-05.

nombre considérable d'Indiens se trouvaient réunis, c'était à peine si un seul jour se passait sans que des provocations à des luttes de ce genre ne se produisissent. " Et encore : " Il m'était souvent très pénible de voir l'objet du combat assis, silencieux et pensif, pendant qu'il surveillait les péripéties de l'acte qui devait décider de son sort . . . Que dis-je ? j'ai non seulement été ému de pitié pour ces malheureuses victimes, mais j'ai ressenti la plus grande indignation quand je les ai vues gagnées par des hommes qu'elles haïssaient mortellement. Dans ces occasions, leur chagrin et leur répugnance à suivre leur nouveau maître ont été si grands que la transaction a souvent dégénéré en une excessive brutalité ; car, dans la lutte qui s'ensuivait, j'ai vu de pauvres filles dépouillées de tous leurs habits et emportées absolument par force à leur nouveau logis (1). "

Une quatrième manière de contracter mariage était encore plus expéditive. L'homme se précipitait simplement sur l'objet de ses convoitises, le saisissait par les cheveux et l'emmenait à sa tente. Cette méthode était surtout suivie à l'égard de personnes étrangères à son camp ou à sa tribu.

Une cinquième était moins violente et apparemment plus honnête, sinon plus honorable pour la dignité de la femme. Elle consistait à l'acheter au prix de deux ou trois chiens, ou bien d'une quantité quelconque de fourrures ou de peaux tannées. Cependant, même à l'occasion de ces marchés honteux, l'acquéreur de l'être convoité avait quelquefois à se rappeler que la force prime le droit, et qu'elle est même supérieure à une transaction mercantile. Ainsi Hearne rapporte que le grand chef de son escorte, le fameux " capitaine " Matonabbee, eut un jour à gratifier un Indien d'une certaine quantité de munition, de pièces de fer, d'une chaudière et de plusieurs autres articles sous peine de perdre une de ses femmes, " car cet homme le surpassait en force musculaire. Matonabbee fut d'autant plus exaspéré que le même individu lui avait vendu cette femme pas plus tard que le 19 du précédent mois d'avail ", ajoute l'explorateur (2).

(1) *Ibid.*, pp. 106-07.
(2) *Op. cit.*, p. 110.

VI

Cette dernière circonstance nous rappelle une des coutumes communes à toutes les sociétés non chrétiennes. Bien que nombre de Dénés fussent par nécessité monogames, tout homme qui se respectait avait généralement deux femmes, et la loge des chefs ou autres personnes influentes pouvait en contenir de deux à huit. Harmon cite (1) un chef de la tribu des Castors qui en avait onze, avec plus de quarante enfants, et Dall parle même d'un Loucheux qui vivait avec " au moins dix-huit (2). " Il va sans dire que la condition de l'individu se mesurait d'habitude au nombre de ses femmes, puisqu'un chasseur ordinaire n'était jamais supposé pouvoir en maintenir plus de deux.

On m'a cité quelques cas de polyandrie chez les Sékanais ; mais ce n'étaient que de rares exceptions dans la société dénée.

Quel était maintenant le sort de la femme adulte dans cette même société? Comme épouse sa position était rarement enviable. Elle était plutôt des plus pénibles, à moins qu'une affection sincère de la part de son mari ne tempérât les rigueurs de l'espèce d'esclavage auquel elle était condamnée par le fait même de son mariage. Même en pareil cas, l'homme était très sujet à des spasmes de jalousie, et alors la pauvre femme pouvait s'estimer heureuse si elle s'en tirait avec des coups qui, reçus à certaines époques de son existence, pouvaient l'estropier pour la vie. Un nez arraché ou une oreille coupée perpétuaient le plus souvent la mémoire de ces accès de rage.

Et puis elle devait soigneusement se tenir à sa place. Comme le dit encore Hearne, les femmes dénées " sont retenues dans une telle crainte révérencieuse (awe) de leurs maris, que le plus grand privilège qui leur reste est celui de penser (3). " Dans

---

(1) *A General Account of the Indians on the E. Side of the Rocky Mountains*, p. 294.

(2) *Travels on the Yukon and in the Yukon Territory*, p. 111, (London, reprint of 1898).

(3) *Op. cit.*, p. 310.

l'ouest, Harmon nous apprend que « les hommes châtient souvent leurs femmes à coups de hache ou de gourdin (1). »

Un autre genre d'épreuve auquel un cœur modeste et chaste aurait pu être sensible, si la chasteté comme telle avait été appréciée dans la société pré-chrétienne de nos sauvages, était l'usage éhonté auquel son seigneur et maître pouvait la condamner. Rien de plus commun, en effet, que de voir des Dénés orientaux échanger momentanément leurs femmes, ou bien les prêter pour la nuit à leurs hôtes. Cette dernière pratique était sensée le *nec plus ultrà* de l'hospitalité. On la retrouve du reste chez un grand nombre de tribus américaines exogènes aux Dénés.

Par ailleurs, en raison même de l'état de dépendance extrême où se trouvait la femme chez nos Indiens, la prostitution comme telle et pour l'amour du lucre y était inconnue. Il faut dire aussi que, surtout dans l'est, la moralité des femmes était bien supérieure à celle des nations hétérogènes circonvoisines.

Considérées comme mères, leur sort était moins triste, n'eût-ce été qu'en considération des joies naturelles de la maternité, auxquelles le mari n'était pas étranger ; mais c'est à peine si l'état délicat d'une nouvelle accouchée lui valait le moindre soin. Elle était plutôt un objet de crainte que de compassion. Tout d'abord, une petite loge, tente ou cahute lui était faite à distance du campement, comme pour les femmes qui avaient leur cours mensuel. Là naissait l'enfant, généralement sans beaucoup de difficulté et sans le secours de personnes étrangères, bien que, dans ces derniers temps, la mère ou la grand'mère de l'accouchée lui servent assez souvent de sage-femme.

Quelquefois pourtant, Dame Nature était moins clémente, et Hearne mentionne le cas d'une personne de sa suite qui, au cours du voyage, souffrit des douleurs atroces pendant pas moins de cinquante-deux heures consécutives avant de pouvoir accoucher, après quoi, dit-il, « le signal fut immédiatement donné de lever le camp, et la pauvre créature mit son enfant sur son dos et partit avec le reste de la compagnie. Bien qu'une autre personne eût assez d'humanité pour tirer son traîneau

(1) *Ubi suprà*, p. 298.

(pendant un jour seulement), elle eut à porter à dos un pesant fardeau en outre de son nouveau-né, et fut souvent obligée de patauger dans l'eau et la neige fondante jusqu'aux genoux. Sa physionomie, sans parler de ses plaintes, indiquait assez la grandeur de ses souffrances (1). "

A ceux qui connaissent par expérience l'immense difficulté qui accompagne dans le grand nord tout voyage sur la neige épaisse et non battue, il suffit de remarquer, pour donner de son sort une idée adéquate, que, en raison de son état d'impureté légale qui durait de quatre à cinq semaines, il n'était pas permis à la jeune mère de suivre la trace des hommes. Se frayer un chemin sur la neige épaisse est une tâche devant laquelle beaucoup d'hommes reculent. J'en ai connu qui ont préféré rester un jour presque sans manger afin de profiter du sentier battu par d'autres plus courageux, et ceux qui le tracent les premiers cèdent vite leur place à d'autres avec lesquels ils alternent. Et dire que la jeune mère à peine accouchée avait autrefois à s'en frayer un pour elle seule, non pas allège comme la plupart des hommes qui remplissent cet office, mais en s'y traînant péniblement avec tout l'attirail du ménage sur le dos ou sur son toboggan ! Pendant ce temps, la troupe joyeuse des hommes et des enfants gambadait sur la voie durcie à quelques pas d'elle, sans que personne ne fît attention à son état critique !

Comme on le sait, l'enfant est alors porté à dos, non pas horizontalement comme chez les Séliches du sud (excepté chez les Chilcotins, leurs voisins immédiats), mais perpendiculairement, au moyen d'une courroie passant sur le front et la poitrine. Le bébé est enveloppé d'un maillot en peau tannée qui se lace par devant et contient une provision de mousse qu'on renouvelle tous les jours en guise de langes.

Comme l'amour maternel est développé chez ces peuplades au point d'oblitérer les suggestions de la prudence et même généralement tout acte raisonné de l'intelligence, les mères ne peuvent résister aux importunités de l'enfant, et ne réussissent presque jamais à le sevrer avant la naissance du suivant. Aussi n'est-il pas rare de voir des mères avec deux nourrissons dont l'un est porté sur le dos, et l'autre, qui peut déjà marcher, se

(1) *Op. cit.*, p. 92.

trouve entre leurs bras, et dispute au nouveau-né ses droits au sein maternel.

Ce système inconsidéré, en même temps qu'il épuise les forces de la mère, la rend naturellement moins prolifique. C'est peut-être pour cette raison que les premiers explorateurs nous représentaient les femmes dénées comme ayant généralement peu d'enfants. J'en connais pourtant quelques-unes qui en ont huit ou neuf de vivants, sans compter ceux qui ne parviennent pas à maturité. Une femme Porteur en avait même dix, après en avoir perdu un à la suite d'un accident. La mortalité parmi les enfants est assez grande, sans toutefois atteindre les proportions que je lui connais chez d'autres stocks américains.

VII

Considérée simplement comme être féminin, le rôle de la Dénée est des plus effacés, et diffère certainement peu de celui de l'esclave. Elle est la première à s'en rendre compte, et tous les voyageurs sont unanimes à remarquer l'air de mélancolique abjection qui lui est habituel. Combien de fois, au cours de mes études philologiques, ne m'est-il pas arrivé, en l'absence de tout homme, de demander quelque renseignement à l'une d'elles ! La réponse ne tardait pas à venir, et elle était presque constamment uniforme : « Que veux-tu que je sache ? Je ne suis qu'une femme ! »

Que l'on se persuade donc bien de ceci : à partir du jour de son mariage, la femme dénée, et, je ne puis m'empêcher de croire de presque toutes les tribus américaines, où l'esclavage n'avait pas la force d'une institution sociale, était originairement le factotum du ménage, à qui incombait tout le travail qui n'avait pas une connexité évidente avec le rôle de chasseur. Le Dr Brinton a écrit que sa vie, toute laborieuse qu'elle fut, « n'était pas plus pénible que celle des paysannes de l'Europe contemporaine (1). » Il suffit d'avoir vu les énormes fardeaux qu'on lui fait porter, les charges d'effets, d'ustensiles et de provisions dont le volume excède de beaucoup celui de sa propre personne, les

(1) *The American Race*, p. 49.

deux, quelquefois trois, troncs d'arbres plus ou moins secs sous le poids desquels elle est courbée, pour se rendre compte du peu de justesse de cette remarque en ce qui regarde la Dénée.

Et ne pas oublier que ce travail accablant est une tâche à peu près journalière, surtout pendant les mois de notre long hiver pendant lesquels la plupart des tribus vivent dans des huttes qui ne sont guère plus chaudes que l'air extérieur, et où toute la chaleur provient du bois de chauffage apporté par la femme, puisqu'il est de règle que personne n'ait plus d'une couverture. Quoi d'étonnant après cela que chez beaucoup d'Indiens la valeur d'une épouse soit appréciée en proportion de sa capacité comme portefaix? Le grand chef Matonabbee, dont nous avons déjà parlé, était, nous apprend Hearne, « tout particulièrement fier de la taille et de la force de ses femmes, et se plaisait à dire que peu de leurs semblables pouvaient porter ou traîner des fardeaux plus lourds (1). »

Mais s'il faut en venir aux détails pour convaincre pleinement mes lecteurs de l'erreur du savant ethnologue, je me permettrai de présenter ici le bilan des différentes occupations qui, de par des lois tacites mais aussi immuables que celles des Perses et des Mèdes, incombent respectivement à chaque sexe chez nos Indiens. On pourra alors se faire une juste idée du rôle de la femme au point de vue du simple labeur dans les sociétés primitives. Je ne parlerai que des travaux inhérents à la vie purement aborigène, et négligerai ceux que l'état de transition actuel a introduit parmi eux, et dont les plus pénibles vont tout naturellement au sexe faible.

Les occupations propres à l'homme sont donc celles-ci, dans l'immense majorité des tribus :— Chasser le gibier à courre et au moyen de pièges et de collets (2) ; faire les traîneaux et le cadre des raquettes que les femmes remplissent ensuite de treillis en fines lanières ; façonner les flèches, les arcs et les dards ou harpons qui servent à prendre le castor ou le gros poisson ; fabriquer les cuillers en corne et les canots, pêcher sous la glace et . . . commander et châtier au besoin la mère de famille !

---

(1) *Op. cit.*, p. 88.

(2) Je connais plusieurs femmes qui s'acquittent aussi de ces deux derniers genres de chasse.

Quant à la femme, indépendamment de ses fonctions de mère et de l'état de servitude qui en découle, elle prépare les repas, et dans plusieurs tribus ce serait le comble de l'ignominie pour l'homme d'aller même lui chercher de l'eau ; elle charrie ou porte à dos le bois de chauffage qu'elle doit le plus souvent couper elle-même ; elle fait et raccommode les habits de toute la famille, y compris la chaussure, la coiffure, etc . ; elle découpe et file les lanières de peau de lapin avec lesquelles elle tisse ensuite les couvertures du ménage ; elle confectionne les ustensiles de cuisine, chaudières et plats d'écorce de bouleau ou de sapin (rarement de racines tressées), ainsi que les casseaux ou vases qui servent à cueillir les fruits et à garder les menus objets de la maison, et en général tout ce qui se rapporte à l'art culinaire, excepté les cuillers en corne que le chasseur fait avec les bois de l'animal qu'il a tué ; elle cueille les fruits et racines sauvages et en prépare des conserves au moyen de la dessication et de la fumigation ; va chercher et emporte péniblement le gros gibier que le chasseur laisse nonchalamment dans la forêt après l'avoir abattu ; taillade et fait sécher la viande par le même procédé que celui qu'elle emploie relativement aux fruits sauvages ; tanne les peaux, porte les fardeaux, dresse la tente et prépare le campement pendant que son mari, étendu tout auprès, fume sa pipe pour se reposer d'avoir porté son fusil. Elle fait aussi la chasse aux lièvres et les prend aux collets qu'elle visite quotidiennement; elle fait la pêche en tendant tous les soirs et visitant chaque matin ses filets auxquels l'homme aurait honte de toucher.

En voyage par eau, c'est la femme qui rame et l'homme qui dirige l'embarcation, et là où se pratique en grand, comme dans l'ouest, la pêche au saumon, l'homme fait quelquefois les verveaux ou pièges qui servent à les capturer ; mais c'est invariablement la femme qui veille pendant la nuit pour mener le poisson dans ces pièges ; c'est elle qui l'éventre une fois pris, le découpe et le fait sécher au soleil et sous l'action de la fumée qu'elle entretient constamment. C'est elle aussi qui extrait des têtes à demi putréfiées l'huile infecte dont la famille se régalera ensuite. Et ne pas oublier qu'un seul couple prend généralement des milliers de ce poisson dans l'espace de deux ou trois semaines.

Je le demande à tout homme de bonne foi, son métier d'épouse est-il une sinécure?

Et ces idées touchant l'aptitude de la femme pour les rudes labeurs sont si profondément enracinées chez nos gens que, tout dociles qu'ils se montrent généralement vis-à-vis de leurs missionnaires, tout ce que nous avons pu gagner par nos instances réitérées est une espèce de mitigation de son sort, des fardeaux moins lourds ou des corvées moins pénibles à certaines époques de son existence. Et encore me rappelé-je un vigoureux jeune homme qui me trouvait à ce sujet fort inconséquent avec moi-même. « Tu nous dis que dans le ménage c'est l'homme qui est le chef et auquel il appartient de commander », me disait-il. « Si l'homme est le chef, pourquoi voudrais-tu le faire travailler comme un inférieur, et si c'est à lui de donner des ordres, comment se fait-il que tu lui enlèves ce droit quand il a le plus besoin de s'en servir, comme, par exemple, pour faire porter à sa femme l'attirail du ménage? Tu n'es pas sans savoir que le corps de la femme est façonné tout exprès pour porter de lourds fardeaux, tandis que celui de l'homme est fait pour la course. » Je garantis l'authenticité de ces propos de mon philosophe indien.

VIII

La femme chinoise « n'a pas le droit de prendre les repas avec son mari, pas même avec ses enfants mâles », écrit cet audacieux voyageur, feu l'abbé Huc. « Son devoir est de les servir à table, debout et en silence, de leur verser à boire et de leur allumer la pipe. Elle doit manger seule, après les autres et à l'écart. Sa nourriture est grossière et peu abondante ; elle n'oserait toucher aux restes de ses fils (1). » Ces lignes s'appliquent presque à la lettre à la Dénée, qui ne peut jamais manger avec les hommes et doit se contenter de leurs restes ou . . . de rien.

De fait, cette dernière circonstance a été citée comme un des avantages de la compagnie d'une femme en voyage.

(1) *L'Empire Chinois*, Vol. II, p. 275.

A Hearne qui par deux fois avait échoué dans sa grande expédition vers l'Océan arctique, il fut dit par les indigènes que la principale cause de son insuccès était qu'il avait voulu voyager uniquement avec des hommes pour compagnons. « Les femmes », lui fit-on remarquer, « bien qu'elles fassent tout, sont maintenues à des frais insignifiants. Comme c'est toujours elles qui font la cuisine, il leur suffit en temps de disette de se lécher les doigts pour vivre (1). »

Et pourtant il est des sociologues américains qui voudraient réhabiliter la société aborigène en ce qui regarde son traitement de la femme ! C'est ainsi que le Dr Brinton écrivait naguère que, comme cette dernière n'était pas dépourvue du droit de propriété, ce droit ne pouvait que lui assurer le respect (2). Il est indubitable qu'il existait en effet dans l'immense majorité des tribus ; mais l'enfant, que personne ne respectait, et même l'orphelin, que tout le monde méprisait, en bénéficiaient également. Tout ce qu'on peut en déduire, c'est que la société indigène en était encore à un stage de développement si primitif que les idées de collectivité n'étaient point encore entrées dans son système. La famille, en tant qu'unité économique et sociale, était le plus souvent inconnue, et, de même qu'en se mariant la femme gardait son nom et que ses enfants ne prenaient jamais celui de leur père, ainsi la première conservait-elle son droit de propriété relativement aux bibelots qu'elle possédait avant son mariage et aux bagatelles que son industrie personnelle pouvait ensuite lui faire acquérir.

Les partisans de la thèse qui accuse indirectement de calomnie l'opinion généralement reçue concernant l'infériorité sociale de la femme chez les aborigènes américains, ont fait grand bruit du fait que l'explorateur Robert Campbell trouva chez les Nahanais de l'ouest une femme élevée à la dignité de *chefferesse*, et aux bons soins de laquelle il dût probablement la vie. Sir Georges Simpson, gouverneur de la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson, en parle le premier, dans son *Narrative of a Journey round the World* (3), probablement d'après

(1) *Op. cit.*, p. 55.
(2) *The American Race*, p. 49.
(3) Vol. I, pp. 210-11.

Isbiter, qui relata ce détail la même année que parut le livre de son supérieur dans le service (1847), et ceux qui sont venus après l'ont copié à l'envi. L'importance qu'on a donnée à cette circonstance dont je ne contesterai point l'exactitude, trahit simplement une ignorance regrettable de l'organisation politique des tribus de l'extrême ouest.

Chez les Porteurs, les Babines et les Nahanais, aussi bien que parmi leurs voisins hétérogènes de la côte du Pacifique, qui ont sous ce rapport servi de modèles à nos Dénés, la loi fondamentale de la société est le matriarchat, système d'après lequel les enfants appartiennent au clan de la mère, et n'ont rien à faire avec leur père qu'ils considèrent presque comme un étranger. Les terres de chasse qui, de temps immémorial, ont été apportionnées dans les tribus avec des limites rigoureusement gardées, sont la propriété exclusive des chefs de clans, et ne peuvent, sous aucun prétexte, passer à un autre clan. Ceci est un point capital de leur code social, auquel il n'est jamais permis de déroger.

D'un autre côté, un de ces chefs ou notables venant à mourir, ses propres enfants ne peuvent hériter de ses terres, parce que, en vertu du système d'exogamie en vigueur parmi ces tribus, ils appartiennent à un clan différent du sien. Les immeubles et dignités reviennent au contraire au plus proche parent co-clannesque du défunt titulaire, c'est-à-dire à un fils de sa propre sœur. Mais il arrive parfois que le notable ne laisse point de neveux maternels ; un de ses frères lui succède alors, et jouit de son rang et des privilèges qu'il comporte, parmi lesquels le droit de propriété aux terres de chasse est sans contredit le principal. A défaut de tout héritier mâle, la coutume fait alors passer toutes ces prérogatives à une sœur ou à une nièce maternelle du défunt, plutôt que de laisser un autre clan s'en emparer.

La femme jouit alors dans la société de la considération due à sa nouvelle dignité. Elle prend le nom de son prédécesseur dans les festins publics et les dances cérémonielles ; elle a droit à un costume et à un chant spéciaux, et c'est pour elle que chassent les membres de son clan domiciliés dans son voisinage. Mais comme femme et dans l'intimité de la vie de famille, sa position ne s'améliore qu'en tant que son rang peut

mettre à sa disposition des esclaves ou des orphelins. En l'absence de ceux-ci, elle sera toujours la bête de somme en voyage, et il ne viendra jamais à l'esprit de son mari d'alléger son fardeau parce qu'elle lui est socialement supérieure.

Ceci est si vrai que, plutôt que d'aliéner les propriétés du clan, on a été jusqu'à élever un chien à la dignité de chef, à défaut de tout héritier naturel de l'un ou de l'autre sexe pour remplacer un notable décédé. « J'ai connu », écrit John McLean, « un quadrupède de la secte cynique qui fut nommé successeur d'un chef bipède, et remplissait les devoirs de sa charge avec une extrême gravité, assistant au festin donné en l'honneur de son prédécesseur et fournissant sa quote-part des provisions— par procuration, bien entendu. Ce chef de race canine était traité par son maître avec tout autant de considération que s'il eût été son enfant (1). » Prendra-t-on maintenant texte du fait qu'en des circonstances exceptionnelles la femme partage avec le chien certains privilèges pour conclure à la grande estime qu'on faisait d'elle dans la société indigène?

« Mais », insiste le Dr Brinton, « chez les Sarcis, le respect pour une belle-mère est tel que son beau-fils n'ose pas manger avec elle, ni même la toucher sans payer une amende (2). » Illusion encore ; allégation — qu'on me permette de le dire avec tout le respect dû à la mémoire du vétéran américaniste — allégation d'un ethnologue qui, en dépit de ses études consciencieuses, n'a pas su s'assimiler l'état d'âme particulier, la conformation psychique propre à l'aborigène de l'Amérique du nord. Cette prétendue délicatesse tient à un tout autre sentiment que le respect. C'est bien plutôt un signe de dégradation que de culture mentale ou d'avancement dans les voies de la civilisation. Le sauvage en agit ainsi non seulement avec sa belle-mère, mais encore avec ses propres sœurs. Un peu d'observation révèle le fait qu'il est gêné avec ces dernières. Il a honte de les regarder même accidentellement, ne leur parle que sèchement et les yeux baissés, et s'il va jusqu'à leur faire quelque cadeau, c'est généralement par l'intermédiaire d'une tierce personne. Cette pruderie d'un genre tout particulier, pour laquelle la langue

(1) *Notes of a Twenty Five Years' Service*, Vol. I, p. 299.
(2) *The American Race*, p. 71.

dénée a un mot spécial, est au fond le reflet de mœurs dissolues, puisqu'elle est chez l'Indien comme une protestation implicite contre tout sentiment inavouable à l'endroit de sa belle-mère et de ses sœurs.

Un mot seulement du divorce. On comprend qu'avec des unions contractées si à la légère, qu'on ne pourrait sans profanation les décorer du nom de mariage, des séparations *a thoro*, passagères ou permanentes, ne sauraient être ni rares ni difficiles à provoquer. Avec nos Dénés point de *kabin*, ou compensation à faire à la femme répudiée, comme chez les musulmans. Ainsi que le dit Hearne, cette cérémonie consiste ni plus ni moins en une bonne râclée accompagnée d'une éjection violente de l'épouse, avec la recommandation de retourner à ses parents ou d'aller trouver son partenaire dans le crime. Les causes les plus communes en sont la paresse, un caractère acariâtre, la mauvaise santé, quelquefois l'incontinence du côté de la femme — quant à l'homme, tout lui est permis — mais le plus souvent c'est ce qui est au fond le mobile principal dans la plupart des divorces de tous les pays, à savoir, les passions qui font trouver des charmes tout particuliers à ce qu'on n'a pas et qu'il n'est pas permis d'acquérir sans forfaire à l'honneur.

IX

Pénible et humiliant comme est le rôle de la femme indienne en temps ordinaire, il ne saurait être comparé à sa condition lorsque la mort a visité son humble foyer et lui a ravi un époux qui, de son vivant, s'était peut-être conduit vis-à-vis d'elle plutôt en maître inexorable, sinon cruel, qu'en mari affectionné. Malgré tous les torts qu'il a pu avoir envers elle, il est de mode qu'elle le pleure absolument comme si elle eût été frappée dans les fibres les plus intimes de son âme. A partir du moment où il a expiré, elle devient l'esclave des parents du défunt, qui ont dès lors presque droit de vie et de mort sur elle. Il n'y a pas d'ignominie qu'on ne lui fasse subir, pas de mauvais traitements, coups, injures, jeûnes forcés, etc., dont on ne l'accable. Comme le présent essai a déjà acquis des proportions auxquelles je ne m'attendais point en le commençant, je me bornerai, en termi-

nant, à esquisser le rôle qu'elle doit jouer le jour des funérailles de son conjoint. Pour plus de détails sur son veuvage, je me permettrai de renvoyer le lecteur à un important ouvrage que je publie en ce moment par livraisons périodiques dans une revue internationale, l'*Anthropos*, qui n'est probablement pas inconnue à plusieurs de ceux sous les yeux desquels ces lignes pourront tomber (1).

Tout d'abord, comme signe de son esclavage, on lui coupe les cheveux ras ; elle se revêt de haillons sordides, abandonnant ses habits convenables aux parents du défunt. Elle doit en plus se souiller la figure de résine fondue mêlée de graisse et de charbon, de la même manière que les femmes thibétaines se frottent le visage avec une espèce de vernis noir et gluant dans le but de se rendre aussi laides que possible quand elles sortent (2).

Chez les Dénés de l'ouest, la crémation était le moyen adopté pour disposer finalement des corps humains. Mais comme les derniers honneurs devaient généralement se rendre en présence d'un grand concours de peuple accouru des villages avoisinants, c'est-à-dire situés quelquefois à plus de cent milles à la ronde, une semaine au moins s'écoulait d'ordinaire avant qu'on fût prêt pour la cérémonie. Pendant ce temps, la veuve devait faire retentir les airs de ses cris déchirants et veiller jour et nuit sur le cadavre de son mari.

Le jour des funérailles arrivé, un grand bûcher de bois sec était dressé à une extrémité du village sur lequel on déposait le corps, soigneusement peint et orné de ses habits de fête. Après qu'un individu de clan différent y avait mis le feu, l'étiquette voulait que la veuve tînt étroitement embrassés les restes de son mari aussi longtemps que les circonstances le permettaient. Quand les flots de fumée et la chaleur qui s'en dégageait bientôt l'avaient à peu près suffoquée, ses proches la retiraient momentanément du brasier, mais la coutume exigeait qu'elle ne cédât alors qu'à la force et s'y précipitât de nouveau aussitôt que possible, caressant au travers des flammes les restes maintenant

---

(1) *The Great Dene Race ;* à Mödling, près Vienne en Autriche. Formera probablement deux volumes

(2) *Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie*, Vol. II, p. 254.

défigurés d'un homme qu'elle haïssait peut-être mortellement au fond du cœur. En cas de trop de modération dans ses prétendus efforts pour se faire brûler avec lui, les parents du défunt lui saisissaient impitoyablement la tête et la poussaient dans le feu afin de la défigurer pour la vie et lui rendre un second mariage à peu près impossible. Ils étaient alors particulièrement cruels envers les femmes qui ne s'étaient pas montrées épouses modèles.

Dans les cas de bigamie, l'une des deux veuves se tenait à la tête du défunt et l'autre à ses pieds. Leur devoir était alors de marquer l'immensité de leur douleur par leurs lamentations à fendre les airs et leurs caresses au travers des flammes. Il était aussi d'usage qu'elles ramassassent dans le creux de leur main la graisse qui s'échappait du corps en combustion pour s'en frotter la figure et les bras, jusqu'à ce que l'intensité de la chaleur les fit rouler par terre sans connaissance. Quand les membres du cadavre se crispaient et que ses muscles se contractaient sous l'action des flammes, il leur appartenait aussi de monter sur le bûcher pour les redresser sous le poids de leur propre corps.

En un mot, bien que ces brûlantes funérailles ne fussent pas précisément l'équivalent de la *suttee* des Indes, elles n'en étaient pas moins une contrefaçon assez bien réussie, puisque Ross Cox va jusqu'à dire que la veuve dénée devait rester sur le bûcher avec son défunt mari « même après qu'on y avait mis le feu, et qu'elle ne devait pas en bouger jusqu'à ce qu'elle en eût reçu l'ordre du chaman, lequel ordre n'était jamais donné avant qu'elle n'eût le corps tout couvert de brûlures (1). »

Quand les cendres étaient à peu près refroidies, la veuve ramassait les fragments d'os qui avaient échappé aux flammes, tout comme cela se pratiquait chez les Grecs en pareille circonstance (2). Dans la tribu des Porteurs, ces restes étaient alors déposés dans un sachet *ad hoc* que la veuve avait à *porter* journellement suspendu à son cou pendant deux, trois ou quatre ans, c'est-à-dire pendant tout le temps de son veuvage.

Ce sachet était la consécration de son esclavage, le gage

(1) *Adventures on the Columbia River*, p. 329.

(2) Cf. *Iliad*, liv. 24.

extérieur de son abjection, et, à partir de ce temps, son sort était si misérable que beaucoup de femmes cherchaient dans le suicide un moyen de s'y soustraire.

Je n'entrerai pas dans plus de détails. Il me suffira d'ajouter que, en cas de décès d'une épouse, le mari qui lui survivait n'était soumis à aucune de ces indignités. En cela nos Dénés s'accordaient assez avec les anciens Romains, chez lesquels l'homme ne portait le deuil que pendant quelques jours pour la même raison qui forçait la femme à se priver de tout divertissement pendant une année entière.

Telle était la condition de la femme chez les Dénés. Telle, aussi, ou peu s'en faut, je l'ai vue chez les nations hétérogènes circonvoisines (1). Quel abîme insondable entre cette misérable créature de la société païenne et la grande dame que le Christianisme a créée, et dont l'ascendant sur l'homme a fait dire au poète anglais :

> Disguise our bondage as we will,
> 'Tis woman, woman rules us still ! (2)

POSTCRIPTUM

Au dernier moment, il me vient à l'idée de consulter à la hâte les tables des matières des Rapports Annuels du Bureau d'Ethnologie de Washington. Comme résultat, voici quelques passages que j'y trouve concernant le sort de la femme indigène parmi certaines tribus non-dénées :

Chez les Tusayans

" In the case of the house in Oraibi... much, if not all, of the masonry was laid, as well as finished and plastered, by the woman of the house and her female relatives. There was but

(1) Un fait qui montre bien que le sort pitoyable de la femme tel que je viens de le décrire n'est pas exclusivement propre à la Dénée, c'est que l'époque la plus pénible de sa vie, celle de son veuvage, est précisement remarquable par des pratiques qui ont été dans leur totalité empruntées aux tribus de la Côte du Pacifique, lesquelles sont radicalement exogènes aux Dénés.

(2) Thomas Moore, *Sovereign Woman*, Stanz. 4.

one man present at this house-building whose grudgingly performed duty consisted of lifting the larger roof beams and lintels into place and of giving occasional assistance in the heavier work ... The making of the roof is the work of the women. " (*Eighth Rep.* pp. 101-02, See also p. 129 same Rep.).

Chez les Esquimaux

" Women perform the drudgery and bring home the food slain by their husbands, fetching wood and water, tanning the skins, and making them into clothing. The labor of erecting the tents and hauling the sleds when on their journey during the winter falls upon them, and, in fact, they perform the greater part of the manual labor. They are considered inferior to the men, and in their social life they soon show the effects of the hardships they undergo ... The girls are neglected and the boys given every advantage. The latter soon discover their importance and rarely fail to show their domineering ways to the other sex. " (*Eleventh Rep.*, p. 271). " The boys have no consideration for the females of their own age, but treat them as inferiors and fit for nothing but to be subjects of almost constant annoyance and persecution. When a number of boys collect they are sure to maltreat the women, even those advanced in years, and appear to delight in any opportunity to subject them to the rudest mischief. If a woman ventures to peep from the tent in summer, a shower of water is sure to be flung on her by some boy. In winter snow-balling is equally annoying, and when parties of women go to the woods to get fuel, the pack of boys is sure to waylay them as they return. If the boys can separate the women their fun is complete ; their dresses are torn and their bundles of fuel scattered. " (*Ibid.*, pp. 320-21).

Chez les Omahas

" The earth lodges were made by the women. " (*Thirteenth Rep.* p. 269).

Chez les Assiniboines

" Women are never acknowledged as chiefs, nor have they anything to say in the council... The right of divorce lies altogether with the husband... The soldiers' lodge... is a very

theater of amusement ; all sorts of jokes are made and obscene stories told, scarcely a woman in the camp escaping the ribaldry. " (*Fifteenth Rep.*, pp. 224-25).

Chez les Kansas

" Unmarried females labored in the fields, served their parents, carried wood and water, and cooked . . . On the death of the husband the widow scarified herself, rubbed her person with clay, and became careless about her dress for a year. " (*Ibid.*, p. 232).

Chez les Dacotas

" To purchase a wife was regarded the most honorable form of mariage. " (*Ubi suprà*, p. 222).

Chez les Esquimaux du Détroit de Behring

" Formerly it was the custom to kill female children at birth if they were not wanted, and girls were often killed when from 4 to 6 years of age. Children of this sex are looked upon as a burden... When infants are killed, they are taken out naked to the graveyard and there exposed to the cold, their mouths being filled with snow, so that they will freeze to death quickly... One of the Eskimo told me that if a man had a girl not more than 5 or 6 years old who cried much, or if he disliked it for any reason, or found it difficult to obtain food for the family, he would take it far out on the ice at sea or on the tundra during a severe snow storm, and there abandon it to perish by exposure. (*Eighteenth Rep.*, pp. 289-90)... It is a common custom for two men living in different villages to agree to become bond fellows, or brothers by adoption. Having made this arrangement, whenever one of the men goes to the other's village he is received as the bond brother's guest and is given the use of his host's bed with his wife during his stay. When the visit is returned, the same favor is extended to the other, consequently neither family knows who is the father of the children. " (*Ibid.*, p. 292).

L'ORGANISATION SOCIALE DES TEN'AS

PAR LE RÉV. PÈRE JULES JETTÉ, S. J.

Les *Ten'as* qui font l'objet de cette étude, forment un groupe appartenant à la famille très répandue des Athabaskas. Ils habitent l'intérieur de l'Alaska et ceux dont il sera ici question vivent sur les bords du Yukon et de ses tributaires, entre Tananá et Koserefsky. Leur nombre ne dépasse pas, et peut même ne pas atteindre, deux mille. Ce chiffre toutefois n'est qu'approximatif, et ne comprend pas le groupe entier des Athabaskas natifs de l'Alaska, mais seulement ceux qui résident dans les limites que nous venons d'indiquer. Ce sont les restes de tribus autrefois nombreuses mais fort réduites aujourd'hui — sort de toutes les tribus indiennes, dès qu'elles ont pris contact avec la race blanche. Ils semblent même condamnés à disparaître dans un avenir rapproché, soit en s'éteignant graduellement, soit en perdant leur existence comme tribu, par suite de l'activité absorbante des blancs.

On les appelle ici *Ten'as*, mot qui, dans leur langue, signifie *l'homme* ou *les hommes*. Ils ont, il est vrai, divers points de ressemblance avec d'autres races ou tribus, mais un trait caractéristique donne à ce peuple une physionomie toute spéciale. Il n'y a, parmi eux, aucune *autorité reconnue*, ce qui les distingue de leurs frères, les Athabaskas du Yukon Supérieur, et même de leurs voisins, les Esquimaux des côtes de la mer de Béring. Ils n'ont ni chefs, ni guides, ni maîtres d'aucune sorte.

Non seulement les Ten'as admettent cet état de choses, mais ils s'en montrent très fiers. On les entend souvent faire cette remarque : " Les blancs ont des chefs, les Indiens du Yukon Supérieur et de la rivière Tananá ont des chefs, mais les Ten'as, eux, n'en ont point. " " Parmi nous, ajoutent-ils,

chacun est son propre chef. " Quand, contraints de se rendre à l'évidence, ils admettent la supériorité de la race blanche — ce qu'ils ne font qu'à regret — ils ajoutent sous forme de correctif ; " Oui, mais ils ont tant de chefs. " Leur langue n'a même pas de mot pour désigner un chef, une autorité ; le seul en usage est *toyon*, emprunté aux Kamchatkas et introduit par les Russes. Il a même perdu sa signification primitive en prenant place dans le vocabulaire des Ten'as, et ne désigne plus qu'une *personne riche* ou *influente*. Ils ont bien un mot qui signifie *dominer*, savoir : *kor rogelet ;* mais pratiquement il est plutôt synonyme d'*être insupportable*. Et, de fait, ils trouvent insupportable l'autorité sous toutes ses formes ; aussi parmi les innovations qui envahissent leur pays il n'en est pas qui soit moins à leur goût. Un indien qui essayerait de s'arroger n'importe quelle autorité sur ses compatriotes encourrait le mépris public et deviendrait la risée de la tribu entière.

Les Ten'as prétendent de plus que telle a toujours été leur condition dans le passé ; mais l'assertion ne mérite aucune créance, car leurs traditions remontent à peine à soixante ou soixante-dix ans. D'ailleurs il devient évident à quiconque les étudie et les observe de près, que les restes d'autorité paternelle tendent à disparaître. Dans le court espace des huit années qu'ils ont été soumis à mon observation, un changement notable s'est opéré en ce sens. Leurs observances et leurs coutumes compliquées démontrent qu'elles ont été établies, il y a des siècles peut-être, par un pouvoir bien organisé et fort. Pour ces raisons, on peut regarder les Ten'as comme ayant atteint un état aigu de décadence, à savoir d'anarchie absolue, et l'étude de leur condition sociale présente peut servir à démontrer ce que deviendraient nos sociétés organisées si l'on permettait aux maniaques que l'on appelle communément anarchistes, d'appliquer leurs théories.

Comme une explication subséquente le fera voir, les Ten'as ne sont pas seulement anarchistes, mais ils sont aussi communistes, le communisme se trouvant à la base même de leur organisation sociale. L'état d'une tribu sans chef peut s'appeler le communisme dans l'autorité, chaque individu en ayant son égale part.

La première et la principale conséquence de ce fait, c'est que

personne ne s'arroge d'autorité dans la tribu, mais que chacun la possède. Quelques-uns sont comparativement riches, influents; d'autres plus capables que leurs voisins, qui en conviennent, et par la force même des circonstances il y en a qui deviennent les conseillers naturels de leurs compagnons, mais ils n'ont aucun droit de se montrer plus exigeants que les autres à l'égard de ceux qui dépendent d'eux. A tout instant ils sont exposés à recevoir un ordre, un commandement autoritaire, une sévère réprimande du plus pauvre, du dernier dans la tribu, même de leurs propres enfants. Chacun commande et, chose plus extraordinaire, chacun obéit, au moins s'il le juge à propos. Et l'on considère que c'est un devoir d'obéir toujours à quiconque commande. En somme, le Ten'a a beau vanter sa liberté et son indépendance, il soupire au fond après l'assujettissement et la dépendance pour chacune de ses actions. Supposons, par exemple, qu'un Ten'a se croit obligé d'agir et qu'il lui répugne beaucoup de le faire. Tout naturellement, il essaiera de se soustraire à la tâche désagréable. Ne point agir du tout serait plus court et plus commode ; mais sa conscience de Ten'a le lui reprocherait. Recourant donc, pour étouffer ses remords, à un expédient de son choix, il fera le tour du village, discutera l'affaire avec les amis et les voisins, jusqu'à ce qu'il trouve un complaisant qui lui conseille de ne pas faire la chose qui lui déplaît. Ce conseil pour lui est un ordre. Il revient la conscience en paix, et, sans remords, néglige de faire le travail utile ou peut être même nécessaire qu'il a voulu éviter. Si on le blâme, sa réponse est toute prête : « On m'a dit de ne pas le faire » ; c'est là un jugement sans appel ; pas un Ten'a qui ne se rende sur l'heure à la force de cet argument.

Ce qu'on dit ici des omissions est également vrai des actions. Je ne parle pas de faits isolés, mais d'occurrence journalière et dont j'ai été témoin des centaines de fois. Un Ten'a n'aura pas le courage de se marier, ni même de demander une jeune fille en mariage avant d'avoir trouvé une personne qui le lui conseille. La jeune fille de son côté, même si elle brûle d'accepter, n'osera jamais donner son consentement si on ne le lui dit pas. En tels cas ils viennent généralement prendre l'avis du missionnaire. Au fond ce n'est pas un simple conseil qu'ils désirent ; ils n'ont que faire des raisons qui pourraient les décider au mariage ; ils

veulent un ordre, un commandement formel. A diverses reprises j'ai mis à l'épreuve, sur ce point et d'autres semblables, les plus intelligents d'entre eux. Je leur exposais clairement le pour et le contre de la question sans laisser voir de préférence, c'est-à-dire, sans conclure. Invariablement ils s'éloignaient désappointés, pour ne pas dire dégoûtés, et se mettaient à la recherche d'un meilleur conseiller, jusqu'à ce qu'enfin ils en eussent trouvé un qui leur dit avec autorité : " Faites ceci " ou " Faites cela. " Ce qu'ils s'empressaient d'accomplir.

L'absurdité de cette obéissance est incompréhensible. Pour s'en rendre compte, il faut avoir été quelque temps témoin oculaire de ses diverses manifestations. Combien de fois des couples malheureux en feront l'aveu quand on leur dira : " Mais pourquoi vous êtes-vous marié avec cet homme, avec cette femme ? " " Je savais, répondront-ils, que nous ne pourrions pas nous accorder, mais on m'a dit de me marier. " L'un d'entre eux possède-t-il un objet de valeur qu'un voisin cupide tient à s'approprier, rien de plus facile ; il dit au possesseur qu'il faut qu'il lui vende l'objet convoité, et celui-ci ne peut s'empêcher de le lui vendre ; toute résistance est inutile devant l'insistance de l'autre, qui finit toujours par l'emporter.

Cette mentalité fait du Ten'a l'être le moins sûr du monde. Sa parole ne compte pas. Sa volonté est à la merci du premier venu. Il vous promettra ce soir d'être prêt à partir avec vous demain pour un voyage ; s'il rencontre, après vous avoir quitté, quelqu'un qui lui dise de ne pas y aller, vous l'attendrez en vain à l'heure convenue, il ne se présentera pas ; ou s'il se présente, ce sera pour vous dire qu'il a changé d'idée et ne peut plus vous accompagner. Dans de telles conjectures vous pouvez, il est vrai, si vous savez manier votre Ten'a, le faire encore changer d'avis et le décider à vous suivre, mais d'ordinaire dégoûté, vous abandonnez la partie.

On pourrait demander comment il se fait que des gens qui se vantent de leur indépendance puissent s'abaisser à cet avilissant degré de soumission. En premier lieu l'obéissance leur est inculquée dès le bas âge ; c'est le point principal dans l'éducation du Ten'a. Tout le monde commande à l'enfant, et s'il n'obéit pas tout comme un chien, il devient l'objet du mépris général et se voit accablé de reproches sans fin. Il lui faut alors céder, ou

bien passer pour un incorrigible. S'il préfère la dernière alternative, ne pouvant garder longtemps cette ligne de conduite, il faiblit par degrés, jusqu'à ce qu'il devienne l'esclave de tout le monde et acquière ainsi une position convenable dans la société des Ten'as. Il fallait mentionner cette première raison, mais elle est loin d'être satisfaisante, car elle ne va pas au fond des choses. Une autre et la vraie, c'est l'absence de toute autorité reconnue ; voilà surtout ce qui, chez les Ten'as, explique la servile sujétion de chacun à chacun.

Les philosophes démontrent, et il est conforme à la raison, que sans autorité la société humaine est impossible. Si l'autorité n'est point confiée à une tête quelconque, à un conseil ou réunion d'hommes, elle réside nécessairement dans la communauté elle-même. Aussi, même dans leur état social dégradé, les Ten'as sont-ils forcés d'admettre cette vérité qu'ils ne peuvent cependant se raisonner. Et c'est pourquoi ils se soumettent à la *volonté* d'autrui ; implicitement, ils reconnaissent en elle la volonté de la communauté, ou d'une partie de la communauté. S'ils avaient le moindre vestige d'autorité organisée, ils se demanderaient au moins si cette volonté particulière représente, ou non, celle de la majorité ; mais leur perspicacité intellectuelle est au niveau de leur état social et est incapable d'un tel effort. Toute recherche d'un caractère tant soit peu intellectuel dépasse leurs capacités et ils se contentent de ce qui, à leurs yeux, est la loi, à savoir, que la volonté d'un seul représente probablement la volonté de tous. L'opinion publique est souveraine et règle tout dans la société des Ten'as.

Ce pouvoir dominateur de l'opinion publique est très grand. Seul il conserve les vieilles coutumes et maintient les folles superstitions du passé, malgré la vive lumière projetée sur elles par les investigations des blancs, qui en démontrent l'absurdité aux plus aveugles. L'opinion publique maintient ainsi une foule d'observances compliquées et peu désirables, parfois même très pénibles, auxquelles cependant chaque individu se soumet, « parce que, raisonne-t-il, si je ne le fais pas, les gens parleront contre moi ». A première vue, on pourrait confondre cela avec le respect humain ou un désir de plaire, mais une plus complète investigation révèle un motif plus grave, l'obéissance à une autorité présumée légitime. Aussi le commérage a-t-il une

énorme influence dans la société des Ten'as. Il fait les lois, car ce qu'il reconnait comme une obligation devient par cela même obligatoire pour tous les membres de la communauté. Il juge de l'observation de ces lois, et cela d'une façon tyrannique, car l'absence de vie privée chez les indiens met le village entier au courant des moindres faits et gestes de chacun. Enfin il procure l'exécution de ces mêmes lois, en infligeant aux transgresseurs la peine qu'ils redoutent le plus : la désapprobation publique.

Rien n'est plus désagréable au Ten'a que de se faire gronder, même par un simple particulier, et il travaillera plus volontiers pour $1.50 par jour si on le traite avec douceur, que pour $2.50 si, avec ce meilleur salaire, il doit s'entendre dire des paroles dures. Sensible comme il est à la désapprobation des individus, il perd simplement tout courage s'il lui faut affronter les critiques de la tribu entière, et il sacrifiera tout son avoir, se réduira même avec toute sa famille à la mendicité, plutôt que de braver cette épreuve.

C'est un principe bien connu que dans une société l'autorité est le lien qui en unit les membres entre eux et constitue, à proprement parler, la société comme telle. Dans le langage de l'Ecole, l'autorité est la *forme* de la société. Il en est ainsi dans l'organisation sociale des Ten'as. Son autorité, c'est-à-dire l'opinion publique, est l'élément qui confère l'unité au tout, et grâce à elle, les Ten'as forment un corps compact en dépit de leurs lois insuffisantes et relâchées. Leur société est tout-à-fait homogène dans sa constitution. Les individus ayant chacun leur part égale d'autorité civile, dont ils peuvent se servir à volonté, se soutiennent les uns les autres, et soutiennent leur système social, avec autant d'énergie que si leur vie même en dépendait. La masse ainsi formée est si cohérente que c'est une tâche particulièrement ingrate d'essayer de séparer un individu du reste de la foule pour lui faire prendre une attitude indépendante. Dans nos sociétés organisées, on y arrive avec assez de facilité, car chacun a l'habitude de penser par soi-même, ou du moins se rend compte qu'il le devrait. Aussi, quand on lui démontre clairement son devoir, quand on parvient à lui faire comprendre ses obligations envers son créateur et envers ses semblables, il y a dix chances contre une, qu'il essayera de les remplir, ou au moins travaillera sérieusement à

se convaincre qu'il le devrait. De là la possibilité des conversions individuelles. Il n'en est pas ainsi dans l'organisation des Ten'as. Ici personne ne pense par lui-même, et ne se doute même pas qu'il en a le droit. D'autres pensent pour lui, et son devoir, croit-il, consiste à s'en tenir à leur décision. Il suit que chez les Ten'as le travail de conversion doit agir sur la communauté entière ou au moins sur une portion considérable à la fois. Et, même quand un grand nombre d'individus se sont laissés influencer, ils ne peuvent se séparer tout à fait de ceux de leurs frères qui n'ont pas subi cette influence ; ils resteront donc dans un état transitoire, à moitié croyants, à moitié incrédules ; et cela, aussi longtemps qu'il y aura parmi eux un groupe arrogant et bavard dévoué aux anciennes superstitions. C'est là la grande difficulté à surmonter, dans toute tentative d'évangélisation de ces indigènes. Elle est inhérente à leur constitution sociale même, et ne sera complètement vaincue que dans le cas d'une conversion en masse, ou d'un changement radical dans l'ordre de choses qui prévaut maintenant parmi eux. Que par la force des circonstances ce changement puisse se produire à la longue, on peut à bon droit le conjecturer, à raison de ce qui est déjà arrivé en d'autres circonstances analogues.

Dans un tel milieu social, la famille, chez les Ten'as, ne peut conserver l'autonomie et l'existence particulière qu'elle possède chez les peuples civilisés, et que la nature même de l'homme réclame. Ceci ne saurait être attribué exclusivement à l'organisation civile de la tribu ; il faut y joindre le manque absolu de vie privée, qui est universel chez les Indiens. Plusieurs familles demeurent sous le même toit, et les membres de l'une sont toujours prêts à se mêler des affaires domestiques de l'autre. Ce qui se fait non pas en parlant aux intéressés ou en leur donnant des conseils qu'on ne demande pas, mais en bavardant là-dessus dans le village, en soumettant les plus petits détails des affaires privées au grand tribunal des Ten'as : l'opinion publique. Ce tribunal peut modifier ses sentences, des vingtaines de fois ; mais il ne les suspend jamais. Le verdict est rendu sur l'heure et promulgué immédiatement. Les gens concernés n'ont, leur semble-t-il, rien autre chose à faire que de s'y soumettre. L'autorité, ou l'opinion publique, envahit ainsi un domaine dont elle

devrait être exclue et par suite détend considérablement les liens de famille.

L'amour paternel n'est pas toutefois entravé, quoique il existe plus sous la forme d'instinct animal que d'affection raisonnable. Mais l'amour filial est considérablement affaibli. Aussitôt que l'âge leur donne un peu d'importance dans la tribu, les enfants sentent qu'ils sont au niveau de leurs parents, et comme ils ont vu plus d'une fois l'opinion publique se ranger avec eux contre les auteurs de leurs jours, ils commencent à prendre envers ceux-ci une attitude d'insouciante indifférence, qui se change bientôt en oubli complet, dès qu'ils peuvent se tirer d'affaire tout seuls. Je n'ignore pas que la même cause produit des effets semblables chez les autres tribus indiennes, et mon intention n'est pas de présenter ce phénomène comme particulier aux Ten'as. Je tiens simplement à faire remarquer qu'à cause de la puissance exceptionnelle de l'opinion publique parmi ces indiens, les résultats de leur vie commune, quant au relâchement des liens entre les parents et leurs enfants, sont beaucoup plus visibles chez eux, que dans les autres tribus. La société des Ten'as est, en effet, plutôt une agrégation d'individus que de familles, tandis que, dans sa condition normale, la société civile régulièrement organisée est une réunion de familles, non d'individus. Et de fait, le travail de dissolution qui ruine lentement aujourd'hui l'existence de la famille, a déjà accompli son œuvre quant à l'organisation du clan et de la tribu qui devait exister autrefois chez les Ten'as.

On peut encore, il est vrai, découvrir de faibles vestiges des distinctions tribales dont le plus important est la différence de dialecte entre les Ten'as qui résident au-dessus de Nulato, sur le Yukon, et ceux qui demeurent plus bas ; on peut y ajouter le fait que ces deux groupes nomment Nulato « l'endroit où nous sommes liés ensemble. » Pour cette raison on les appelle ordinairement « la tribu d'en haut » et la « tribu d'en bas. » Mais c'est la seule différence qui n'ait pas disparu. Les gens d'en haut disent parfois qu'ils sont formés de sous-tribus ou clans, qu'ils nomment : *medzihterotana*, *tonitserotana* et *noletsina ;* mais ces distinctions ne signifient plus rien aujourd'hui. Je n'ai trouvé personne qui pût me les expliquer et bien peu même qui en connussent l'existence. C'est peut-être à ces

distinctions que Ivan Petroff fait allusion quand il dit : « Nous avons plusieurs indices de leur division en clans. » (*Compilation of Narratives of Explorations in Alaska ;* Washington, Government Printing Office, 1900, p. 258). Petroff écrivait en 1880, et il est probable que les indices existant alors ont complètement disparu depuis.

Comme on doit s'y attendre d'après ce qui précède, le critérium de moralité des Ten'as, leur discernement du bien et du mal, dépendent en grande partie de l'opinion publique. Mais je n'ai pas à traiter ici de leur condition morale, mon sujet se borne à leur organisation sociale.

Leur code criminel reconnaît trois crimes punissables ; le meurtre, le vol et l'adultère. L'offensé est lui-même le pouvoir exécutif, et la coutume l'autorise à punir le délinquant. Le meurtre se punit de mort, et comme, d'après la nature même du cas, la victime ne peut se faire justice elle-même, la tâche de tuer le meurtrier revient à ses proches parents. Ce devoir, comme il est naturel de le supposer, s'accomplit sans discernement, et l'homicide accidentel ou involontaire, encourt la même peine que le meurtre commis de sang-froid et avec préméditation. Pour le vol, on permet simplement à la victime de recouvrer son bien, en employant la force ou l'habileté ; mais une fois découvert, le voleur devient l'objet du mépris de ses compagnons. Il est bon d'ajouter que dans ces petites communautés chacun connaît aussi parfaitement la propriété des autres que la sienne propre ; aussi un vol est-il vite découvert. C'est pourquoi les Ten'as sont, en règle générale, d'une honnêteté remarquable. Pour l'adultère, le mari lésé a le droit de renvoyer solennellement et ignominieusement l'épouse infidèle, après lui avoir donné un coup de couteau dans la cuisse. La blessure ainsi infligée n'est pas grave, mais laisse une cicatrice qui flétrit la femme coupable pour le reste de ses jours.

Il n'y a pas de punition pour les autres délits, sauf la réprobation générale qui suit la commission de l'offense ; punition sévère chez les Ten'as dominés par le bavardage. Le code civil, comme le criminel, est une simple collection de coutumes non écrites que le temps a mises en honneur ; elles sont quelque peu plus nombreuses et plus compliquées que celles dont nous venons de parler. La seule autorité qui en impose l'observance et en

punit la violation est encore l'opinion publique. Ces coutumes obligent tout individu simplement parce qu'elles sont communément considérées comme obligatoires.

Quelle force cet accord de la communauté donnerait à l'établissement de nouvelles lois, c'est-à-dire à l'introduction de nouvelles coutumes, il serait difficile de le dire, car les coutumes actuelles existent, suppose-t-on, depuis un temps immémorial. Il n'y a rien qui rappelle l'introduction d'aucun nouveau système chez les Ten'as, mais il est assez évident que certaines vieilles coutumes ont dû tomber en désuétude, par exemple, la pratique de la bigamie, qui existait encore chez eux il y a vingt ans et dont il ne reste plus un seul exemple aujourd'hui. D'autres coutumes disparaissent aussi par degrés et l'on peut prédire sans témérité qu'il en restera bien peu dans quelques dizaines d'années.

Cet état de choses rend plausible l'opinion que les Ten'as sont dans une période de décadence. Ils sont tombés d'une civilisation plus haute à leur niveau actuel, et les lambeaux de civilisation qui traînent encore parmi eux, disparaîtront tôt ou tard entièrement, ainsi que la race elle-même. Dans l'histoire de presque toutes les tribus indiennes on peut ainsi retracer cette marche descendante vers l'extinction totale ; et cette observation répond, je crois, parfaitement à la question souvent posée : " Comment peut-on expliquer la disparition des tribus indigènes après leur contact avec les blancs ? "

Dans bien des cas, le contact avec les blancs peut avoir hâté l'événement, et les causes en sont trop bien connues pour les rappeler ici, mais les tribus elles-mêmes étaient condamnées d'avance à l'extinction par la seule force des choses. D'autres fois cependant, ce même contact a été avantageux aux indigènes. Ceci s'est produit surtout quand ils ont subi l'influence civilisatrice de la vérité religieuse et qu'ils se sont laissé façonner par elle en communautés régies par des lois. Nous en trouvons ça et là dispersées sur le sol d'Amérique, exemples de ce que toutes eussent pu devenir, si elles n'avaient, avec aveuglement et obstination, résisté aux efforts faits en vue de leur bien. Ceux qui déclament contre la soi-disant destruction des Indiens par les blancs, raisonnent en se plaçant d'ordinaire à un point de vue trop exclusif, et commettent la grossière erreur de supposer que la vie sauvage est la condition naturelle de l'homme, tandis

qu'elle est précisément le contraire, c'est-à-dire un état anormal pour lequel l'homme n'est point fait et pour lequel il n'a pas d'aptitude.

Mais revenons au code civil de nos Ten'as. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, leur organisation est communiste, pas absolument, sans doute, car le communisme absolu est une absurdité, qui ne peut exister que dans l'imagination des rêveurs ou des philosophes empiriques. Mais elle est, j'oserai dire, aussi communiste que possible, c'est-à-dire autant que la nécessité de l'existence le permet. Si on en augmentait tant soit peu la dose, la tribu cesserait d'exister ; et même telle quelle, elle ne peut convenir qu'à la vie sauvage. Aussi longtemps que ce communisme prévaudra, toute civilisation sera impossible pour les Ten'as, parce que l'ambition y étant tenue en échec, tous les efforts vers le progrès doivent manquer leur effet ; et l'homme reculera toujours devant un effort qu'il sait inutile.

Les Ten'as reconnaissent le droit de propriété, c'est-à-dire la propriété privée, individuelle. L'acquisition de la propriété s'accomplit par les méthodes ordinaires reconnues en droit naturel. Un homme possède ce qu'il acquiert avant les autres, comme le gibier, le poisson, le bois, le site de sa maison, de ses engins de pêche, l'endroit du courant où il prend son poisson, etc. Le possesseur peut les vendre ou les donner, et ils changent ainsi de mains. Il y a pour la chasse et la pêche des règlements spéciaux. En voici les grandes lignes : —

La chasse peut se faire de deux manières, soit par une troupe de chasseurs qui se forme expressément dans ce but, soit par les simples particuliers, se risquant à leur propre compte. Quand un groupe s'organise pour chasser le gros gibier, tels que l'orignal, le caribou, etc., on divise entre les associés l'animal abattu, chacun en recevant une part égale. Celui qui l'a tué reçoit la peau, ou même parfois, n'a rien du tout ; mais il a droit à une part égale dans ce que tuent les autres. De cette façon tous reviennent satisfaits. Si une troupe s'organise pour chasser le petit gibier, la méthode ordinaire consiste à diviser la prise en parts égales parmi tous les chasseurs, à la fin de l'excursion. Si les intéressés le préfèrent, ils peuvent régler à l'avance que tout chasseur gardera ce qu'il aura tué. Quelques-uns pourraient alors revenir les mains vides, mais les bienveillantes

dispositions de leurs compagnons ne le permettent pas d'ordinaire.

Les animaux pris au piège reviennent, si ce piège lui appartient, à celui qui l'a tendu. Les animaux chassés pour leur fourrure seulement ou principalement pour leur fourrure, comme la martre, le vison, la loutre, le castor, etc., appartiennent à celui qui les prend. Ces animaux peuvent être possédés séparément par le mari ou la femme, tandis que les animaux chassés pour la nourriture, sont la propriété commune des deux. Si les animaux chassés pour la nourriture sont tués avec un fusil ou pris dans un piège appartenant à un autre, ils reviennent au propriétaire du fusil ou du piège, qui doit indemniser celui qui les a tués ou pris.

Un animal blessé par un chasseur, puis achevé par un autre, appartient à ce dernier. Celui-ci peut cependant faire, et fait ordinairement, au premier chasseur un présent, qui est censé équivaloir à l'avantage de n'avoir eu qu'à achever un animal déjà blessé.

Celui qui tue un loup ou un loup-cervier se considère obligé d'indemniser, dans une certaine mesure, ceux qui ont souffert des déprédations de l'animal, pendant les deux ou trois semaines qui ont précédé sa mort. On ne s'attend pas toutefois à ce que le chasseur paie les vieilles dettes de sa victime.

Comme on ne prend le poisson que pour la nourriture, il devient la propriété commune de la femme et du mari. Les filets sont confectionnés par les femmes ; les bordigues et les harpons par les hommes. Les femmes tendent aussi les grands filets ; les hommes ne se servent que de la seine. Ce sont aussi les hommes qui dardent le poisson, mais tous les membres de la famille contribuent à placer les engins de pêche, et à en retirer le poisson pendant l'hiver. Deux familles généralement entretiennent une bordigue, et en partagent également les prises. En été, les hommes seuls ont ce soin.

Les objets manufacturés appartiennent aux fabricants. Ainsi un traîneau appartient à l'homme ; des mocassins et des mitaines, etc., à la femme. Le canot appartient aux deux ; car l'un et l'autre y travaillent ; il en est de même de la maison ; par suite ni l'homme ni la femme ne peuvent en disposer seuls, il faut le consentement des deux.

Les chiens sont les seuls animaux domestiques. Les petits chiens appartiennent à celui qui est propriétaire de la mère. On les distribue d'ordinaire, quand ils sont encore jeunes, les uns au père de famille, les autres à la mère et aux enfants, dont ils deviennent ainsi la propriété respective.

Dans les ventes, on ne considère pas comme absolue la transmission de la propriété, le premier possesseur conservant toujours le droit de racheter la chose au prix qu'il l'a vendue. On regarde les ventes comme des donations ; et, dans la pratique, les dons équivalent à des ventes, car on s'attend à un retour de valeur égale. Ce sont des contrats du genre : *Do ut des.* Toutefois les présents faits par celui qui courtise une jeune fille, avec l'intention avouée d'en faire sa femme, appartiennent au genre : " *Do ut facias.* " Il faut les rendre, en espèce ou en valeur, si le jeune homme ne réussit pas dans sa poursuite.

On ne lègue jamais son bien ; aucune forme de testament ou de legs n'est admise. Quand un homme meurt, l'un de ses parents — mais non sa femme — réunit tout l'avoir du défunt et le place dans un endroit sûr, où il reste sous sa garde l'espace d'environ un an. On convoque alors une assemblée — ou l'on profite d'une célébration annuelle — et les biens du défunt sont distribués parmi les personnes présentes. Les parts les plus importantes reviennent à ceux qui ont aidé à la sépulture, en faisant le cercueil, creusant la fosse, etc. Aussi trouve-t-on facilement des gens qui offrent leurs services pour ce travail. L'enterrement n'est jamais laissé aux soins de la famille ; en conséquence elle n'hérite jamais de ses membres défunts. Dans certaines localités, la famille doit, à l'époque de la distribution, livrer tout ce qu'elle possède, et se réduire ainsi au plus absolu dénuement, à la mort de l'un de ses membres. Ces coutumes préviennent l'accumulation de la propriété ; personne ne peut mettre quoique ce soit de côté pour ses enfants ou pour sa femme, et l'égalité communiste se maintient.

L'hospitalité est largement pratiquée. Toute personne ou toute famille peut aller vivre dans la maison d'un autre. On s'attend à ce qu'ils se pourvoiront, mais s'ils préfèrent ne pas le faire, le maître de la maison les nourrira et ils n'auront qu'à prendre part au travail commun comme compensation pour leur entretien. On offre un goûter de bienvenue à celui qui fait

une visite ; prendre son repas en présence des autres sans rien leur offrir, serait regardé comme une indignité.

Ces remarques suffiront pour nous donner une idée de la vie des Ten'as. Il serait facile d'y ajouter, mais ce serait allonger ce travail au delà des justes limites.

Nous nous bornerons donc à signaler, avant de conclure, un seul et dernier trait caractéristique de la race des Ten'as : les rapports sociaux. Quand ils parlent à un égal, les Ten'as emploient le mot *Kana* ou, en bas dialecte, *dzin*. Cette expression équivaut à *cousin* ou *parent*, bien qu'ils l'expliquent d'ordinaire comme signifiant *ami*. Ce mot magique fait appel à tous leurs sentiments de dépendance mutuelle et agit comme un charme pour obtenir d'eux tout ce que l'on désire. Refuser une faveur quand on est ainsi interpellé, ne faire aucun cas des demandes ou de la requête d'un *kana* équivaudrait presque à renoncer à sa nationalité, à tourner le dos à la tribu entière.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, les Ten'as forment un groupe compact et cohérent, dont les membres attachés les uns aux autres se soutiennent et se protègent avec une énergique persistance. Cette dépendance mutuelle n'apparaît jamais plus clairement que dans l'effet que produit l'emploi du mot *kana* par une personne qui, bien entendu, en a le droit. Je ne saurais le comparer qu'à la poignée de mains et aux signes des sociétés secrètes. Il révèle à l'observateur l'étroite et intime amitié qui lie ensemble tous les membres de la communauté, et a, dans une certaine mesure, pris la place des liens de famille. L'individu, chez les Ten'as, est aussi étroitement uni à ses concitoyens que les membres d'une même famille le sont chez nous. Par suite, la famille, cette société que le Tout-Puissant avait d'abord et par dessus tout en vue dans la création de l'homme, devient un facteur secondaire et accidentel dans la vie des Ten'as. Il n'existe même pas de mot, dans leur langue, pour désigner la famille. Toutes leurs inclinations sociales se concentrent donc sur la société civile, et concourent à en faire un tout solide, dont chaque membre est une sorte de frère — *Kana* — pour tous les autres.

En résumé donc, on peut dire que chez les Ten'as, la société est une organisation communiste, gouvernée par l'opinion publique ou commune, sans chefs, mais où chacun peut agir

comme chef, et se faire obéir. Les familles en sont l'élément secondaire, tandis que l'élément premier est formé des individus, étroitement liés entre eux par un profond sentiment de mutuelle dépendance et d'instincts sociaux plutôt exagérés. Il est évident, je crois, que considérer une telle agglomération comme une société primitive, c'est-à-dire comme le produit spontané et immédiat de la nature de l'homme, serait aussi peu vrai que de voir dans un lépreux l'idéal même du type humain.

FIN DU TOME I

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Commission d'organisation VII
Délégations X
Souscripteurs XIII
Ordre du jour des séances, 10 septembre. — Ouverture du Congrès. — Discours de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, de l'honorable M. Gouin, de Son Honneur le Maire de Québec, de Mgr Laflamme XXIV
12 septembre. — Réunion du Conseil du Congrès XLIV
12 " . — Réception à Spencer-Wood XLVIII
13 " . — Réception à l'Université Laval LI
14 " . — Fête de nuit au " Kent House " LV
15 " . — Réunion du Conseil LVI
15 " . — Excursion au lac St-Joseph LXIV
15 " . — Le banquet-Batrès LXIV
16 " . — Excursion au Petit Cap de St-Joachim LXV
17 " . — Excursion sur le fleuve LXV

COMMUNICATIONS

A. Rivard. — Les Dialectes français dans le parler franco-canadien . 3
A.-F. Chamberlain. — The Vocabulary of Canadian French . . 21
L'abbé A. Gosselin. — Les Sauvages du Mississipi 31
Jules Humbert. — Les plans de colonisation espagnole au Vénézuala et en Guyane 53
Baron Villiers du Terrage. — Rapport du Chevalier de Kerlérec, gouverneur de la Louisiane française, sur les peuplades des vallées du Mississipi et du Missouri (1758) 61
J. Dyneley Prince. — A Micmac Manuscript 87
E.-L. Stevenson. — Comparative fallacies of early New World Maps . 125
Dr C.-F. Newcombe. — The Haida Indians 135

PAGES

FRANZ BOAS. — Ethnological Problems in Canada 151
J.-EDMOND ROY. — Principes de Gouvernement chez les Indiens du Canada 161
ERNEST GAGNON. — Les Sauvages de l'Amérique et l'Art musical . 179
CYRUS THOMAS. — Primary Indian Migrations in North America . 189
R. P. C.-E. DAVID. — Les Montagnais du Labrador et du Lac St-Jean 205
Dr J. SCHMITT. — Chasses des sauvages à l'Ile d'Anticosti . . . 213
WALTER HOUGH. — The Palm and Agave as culture plants . . 215
BERTHOLD LAUFER. — The Introduction of Maize into Eastern Asia . 223
BERTHOLD LAUFER. — Introduction of the Ground-Nut into China . 259
WILLIAM JONES. — Mortuary Observances and the Adoption Rites of the Algonkin Foxes of Iowa 263
L'ABBÉ P. ROUSSEAU. — Les Hochelagas 279
R. P. A.-E. Jones. — Topography of Huronia 299
L'ABBÉ G. FORBES. — Etude sur les noms Iroquois 301
L'ABBÉ E. GAUVREAU. — Les Dakotas, religion, mœurs, coutumes . 311
R. P. PACIFIQUE. — Quelques traits caractéristiques de la tribu des Micmacs 315
R. P. HUGOLIN, O.F.M. — L'idée spiritualiste et l'idée morale chez les Chippewas 329
P. EARLE GODDARD. — Assimilation to Environment as illustrated by Athapascan Peoples 337
R. P. A.-G. MORICE, O.M.I. — La Femme chez les Dénés . . 362
R. P. J. JETTÉ, S.J. — L'organisation sociale des Ten'as . . . 395

. QUINZIÈME SESSION

DU

Congrès International des Américanistes

QUÉBEC, 1906

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES

XV^e SESSION

TENUE À QUÉBEC EN 1906

TOME II

QUÉBEC
DUSSAULT & PROULX, IMPRIMEURS

1907

NOTES ON THE TINNEH TRIBE

OF ANVIK, ALASKA

BY REV. JOHN W. CHAPMAN (1)

I

TRADITIONS

1. — THE ESCAPE OF TWO BOYS

Two boys were shooting with the bow and arrow, and an arrow of one of them was lost. And they hunted for it, and saw a house ; and went up upon the top (and looked down through the smoke hole). Lo, down (on the floor there was a large bowl containing ice cream. And they went in and ate it. Then one hid under a stone, and the other under a log used as a pillow, and there they lay. Then (a woman) came shuffling in, and gave the bowl a kick. Who ate what was in you? said she. Right there is one of them, under the stone, and the other is under the pillow, said she. And she swallowed them, and there they were in her stomach. And one of them took out a little knife and the other produced a whetstone, and then they cut open her stomach and jumped out.

(1) The following material was collected at my suggestion by the author, who is stationed as a missionary at Anvik. The specimens here represented are in the American Museum of Natural History, New-York. The author collected a number of traditions, some of which were printed in the journal of *American Folklore*, 1903, pp. 180-185, while additional ones form the first part of this paper, the rest being taken up with descriptions of customs and ceremonials.—FRANZ BOAS.

2. — HOW THE RAVEN BROUGHT LIGHT, TO HIS OWN PEOPLE.

Once upon a time, they say, there was a great village. A large village, where there were many people. There was a beautiful woman, very, so they say, who could not be prevailed upon to marry. Her father, they say, was very rich: a rich man, whose daughter it was who would not marry. All the men of the village did their best to get her. Some of them brought wood and put it on the house. Out runs the girl. What are they doing this for, she says, and throws it down the bank and goes in again. All the men did the I'd-like-to-get-I'd-like-to-be-the-one-to-get-act, but in vain. Part of them also set her father's fish traps for him, but no! Enough of her, said the people of that village. We made too bad a failure of trying for her, they said. At length they took other women, even the homely ones.

And people from other villages came to see her also, but it was of no use at all. Some of them went after deer; but, no! The villagers gave her up, saying, Enough! Still the people from the villages up the river and down came to see her saying, I would like to be the one to get her, but in vain. Then they said, Enough. The people out on the coast, too, came to see her, and by-and-by they too said, Enough. Now, down in a kashime, beside the path, lay Raven-man: and he, Raven, sets his wits at work in the darkness. All night long he lies awake making plans. I believe that I will try too, he thinks. Meanwhile, it was dark while they were doing these things.

Then he went out, and he *did* travel. Though it was dark, very dark, and there was neither sun nor moon but only darkness, yet he went on. When he was tired he travelled both as a man and a raven. When his wings become painful he turns into a man, and when his legs hurt him takes to his wings.

By-and-by he perceived that it grew a little light, as though dawn were approaching, and at last it became as light as day, and as he flew he saw a large village where there were many people, and where it was light. Then, not far from the village, he turned into a man, and went toward the village. He went among the men, but there were so many of them that they were not aware of his presence. The people of that village took no

notice of him. Meanwhile, yonder is a great kashime with a large house standing beside it, over which a pole was set up, having a wolverine and a wolf at the end, like a vane.

Thinks the Raven, Only women who don't want to marry live in houses like that. In that house, thinks he, there is a dont-want-to-marry living; because, thinks he, at my village, too, the women who refuse to marry have houses like that. He went up to it and stood looking it over, and there came out many people going about their work and among them a woman — such a beautiful woman — who went to get some water, wearing a parka made of marten skins alone, with a ruff of deer fur of great length.

There, thought he, is the very one who refuses to marry. He considered what course to take with her; meanwhile the woman went down to get the water.

At the door of their house hangs a mat of grass. The woman is gone out of sight, down the bank. Meanwhile he ran hastily to the doorway and became a spruce-needle and fell into the meshes of the mat in the shape of a spruce needle. There he remains just so, and the woman approached the house to go in, bringing water and carrying on one side a small wooden pail of water. She lifted the mat and the spruce needle fell into the water. With it, floating in the water, she reentered the house. I will drink some water, she said, and she drank some, and with it she swallowed the spruce needle. Ugh! she said. My throat hurts inside. I swallowed some grass with it, she said. Her mother said: You should have looked into it. Is it worse? Why, no, she said, it is only a little piece of grass.

The next day, just at dawn, she went to speak to her mother. Mamma, she said, what ails me? I am sure that my belly is larger than usual. What should make it, said her mother. You are sick perhaps. No, said she, I'm not sick, but my belly is large. The next day she went again to speak to her mother. Mamma, she said, so they say; there is something moving here at my belly, like a little fish; please, said she, feel my belly here. Then she felt her belly. My daughter, said she, what is the matter with you? You are just as we are when we are with child, she said, being frightened. Why, if there have been no men with you, how is it that you

are in this condition? Why, only women who have husbands are like this, said her mother, in her fright. There is no help for it, she said, and when she felt her belly the child moved. That can be nothing but a child, she said. Then, soon she became sick, and then her mother spoke to her. You have not played with the boys, yet you are in this way, she said.

So then that child was born, and it was a boy, resembling a little raven. They washed him and put on him a nice parka. And he stares with great eyes. He looks all around, and behind his grand father there hangs something which gives a great light. What a great light there is from that shining thing hanging there!

His grandfather and grandmother cared for him, going without sleep, feeding him on deer fat only. Not only that, but the girl's many older brothers and sisters took care of him too — that little raven. He crept, then he walked, and he cried incessantly, that child. What is that bawler getting at? said his grandfather, and all his relatives said the same thing. Perhaps he has got sick, they said—so they say. Often he pointed earnestly toward the shining thing. Perhaps he is saying that he wants that, they said. Put it near him, they said. He just wants to see it, they said. And they took it and gave it to him and he stopped crying right off. At length he became quite large, and they gave it to him sometimes and then put it back in its place.

By and by he went out of doors, and whenever he came in how he cried for that thing, and they gave it to him. Even when he was very large, he still cried for it. Go on; put it on my neck, he said. Make a string for it; it will be here on my breast, he said. They put it on his neck, and he wore it at his breast and went out with it, and ran back into the woods, under the bushes.

I hope they will forget me: perhaps they will not look for me, he thinks. He flew with that big shining thing to his village, when he is tired he flies, and when his wings are tired he walks, and at last, he reaches home (1).

(1) Told by Simon's mother, who claims it has an Ingilik story. Nelson has one evidently of the same origin.

3. — THE WOLVERINE AND HER BROTHERS

Once there was a little village in the mountains, where there lived a single family of five brothers and their little sister. They got their living by hunting deer alone. They knew nothing of fishing, for they were wolf-men.

Outside the house were frames covered with numbers of deer skins—they killed so many ; and their diet was entirely of deer meat. Their sister, meanwhile, grew up to be a large girl and at length she came to the age of maturity. Her brothers then said to her : Now, whenever we go hunting, do thou not leave the house : while we are here walk around outside, and fetch the water also. Listen, Tduitdjyak, and when we are gone, said they, do not walk about outside ; for it was the season of her seclusion.

At length it came on cold weather. All winter long they lay these commands upon her, and the girl began to puzzle over it. Why do my brothers say this to me? she thought. They always tell me this, — I wonder what will happen to me if I go outside, she thought. They tell me every day, thought she ; sometime, she said to herself, I will go out. One day, her brothers went away as usual. After she had sewed a while she put her work down and went out. She went a little distance and came back to the house. Well, she thought, I've been out, and I'm all right yet. She went in and sat down, but presently she got up again and went out, and stood listening. Away in the distance she heard someone singing, and she turned back into the house. This is the reason, then, that my brothers told me this, she thought, and her heart bounded fiercely, because she was afraid.

Again she went out and listened. There *was* singing, and she heard her own name. Tduitdjyak, come ! go into the house, she heard. Immediately she went to the cache, where there were wolverine skins tied in bundles. She caught up many of the bundles and searched through them until she found an especially fine one with long fur. The white parts were also fine. This she took into the house, and wet it with hot water and stretched it, and again she went out. When she had gone

out, she looked up the path that her brothers had made, and saw five wolves. They were sitting down, and they sang,

A-yeq-ya ya-yaq-ya ho !
Tduitdjyak, go in !
A-yeq-ya ya-yaq-ya ho !

She ran in, frightened, and put on the wolverine skin, as though it were a parka, she stretched it tight around herself, but it was too short to meet at the throat, and she searched through her workbag and found a striped piece which she sewed on and when she had done this she pulled it together and it was large enough. Again she looked through her workbag, and she found some fine wolverine teeth and fitted them into her mouth.

She took off the wolverine parka, teeth and all, and ran out. She went out, and there, close by, were the wolves coming. When they saw her they sat down and began to sing again,

A-yeq-ya ya-yaq-ya ho.
Tduitdjyak, go in.
A-yeq-ya ya-yaq-ya ho.

She ran into the house and put on the wolverine parka, and put the teeth into her mouth, you may be sure, and then around and around inside the house she ran in the shape of a wolverine. The wolves rushed up to the top of the house and tore off the curtain with their teeth, while the girl kept on running around inside, as a wolverine. Finally she dashed out, through the pack, and ran up the path while they stood looking at her. Then they started in chase and gave her a close brush, while she bounded along in her fright. Now they have almost overtaken her ; but there stands a spruce tree by the side of the path — a big one.

She made a catch and climbed up. There was nothing for them to do but to circle around underneath, looking up at her. She pushed back the hood of her parka. My brothers, said she, after this, when you get any deer, wont you please leave the choice inside bits for me ! After a while they left her, and then she too came down and went away.

II

NOTES ON SHAMANISM

(INFORMATION OBTAINED MAY 5th 1903 FROM SIMON'S MOTHER GEO. YEN AND ISAAC FISHER.)

The intimation that a person is a shaman comes to him in dreams. He sees grotesque faces and hears songs, which he is able to reproduce when he is awake. Thus the Shamanisht principle resides in the community at large, and explains a remark that was made to me long ago, to the effect that they all practised shamanism a little.

If the individual has a peculiar aptitude, these visions continue, and he finally passes under the control of an outside influence. He may pass a night or two, or a whole summer in the woods, and may fast for several days together.

Meanwhile, his condition becomes the subject of general comment.

He offers proof of the possession of extraordinary powers. There is an impression current at present that the faculty is on the wane. Of old, shamans were able to cause those who were not so gifted to see fish swimming in their wooden bowls, or to show to those who looked into the palms of their hands the appearance of diminutive reindeer or other animals.

Now, they cause themselves to be bound hand and foot, and being left alone a little while in the Kashime, they soon appear unbound.

Some are invulnerable, allowing themselves to be shot, at close range; others put a running noose around the neck, protecting the skin with a towel, and when several men get hold of the rope and pull against two or three others, who have hold of his hair, the noose appears to come through the neck, and falls to the ground with the towel encircled by the loop.

There are accounts of some who have been dropped into a large vessel of boiling water, and of others who have had their heads cut off, in order that they might reappear in some unexpected place. Their character as shamans having been established, their life henceforth is not free from anxiety. The craft is by no means a brotherhood. Rival shamans stir up

hostile spirits, who make war upon some particular object of their jealousy. His children languish and die. It is the common belief that a shaman cannot escape the loss of his family. His own life is in danger from these evil influences. He hates the rival who has caused the death of his relatives, and " makes medicine " to pay them back in kind.

The Shaman, beside his ordinary relations to the community as the guardian of the public health, has other, special functions. One of these is to determine how many days the body of a deceased person shall remain unburied.

The spirit is not supposed to leave the body immediately. If the body is taken out of doors, the spirit is liable to escape prematurely, and entering into two or three of the people of the community, to be the means of causing their death. At the proper time, the shaman gives the body a slight blow with his hand, and takes away the spirit, which he deposits in some safe place for a few days, until he finally causes it to go into the person of some individual for whom it is destined, and to whom it causes no harm.

The final destination of the spirits of the shamans themselves is downwards, into " the bad water. " My informants could give me no more particular information on this point.

There is a belief that the souls of the dead go to a large village near the sources of the Yukon. It is a " happy hunting ground. " There seems to be no idea of ordinary offences against others preventing anyone obtaining an entrance there, but there is a separate place for those who have hanged themselves, where their bodies are still suspended and are blown about in the wind, which rages unceasingly. There is also a third place for the souls of those who have been killed, whether by accident or otherwise.

The souls of the shamans seem to have no portion with any of the rest.

There is a feast, called Giyema, or " Masks ", which is the especial feast of the shamans, but which is no longer practiced here. The grotesque masks used at this feast were probably used to represent the faces which the shaman sees when he is undergoing his novitiate, and the songs are those which he then heard, and are not sung by the people generally.

It is generally acknowledged that the power of the shamans does not extend to white men. The answer to the question why this is so, disclosed a good deal of logical consistency. Disease is regarded as a matter of spiritual influence, and white men are believed not to have souls.

III

CEREMONIES

I inquired from an old shaman in regard to the festivals of the tribe and found that almost all the customs contained in Mr. Nelson's report on the various Eskimo were used here also. The Doll festival (p. 494) exactly corresponds to a festival that was formerly celebrated here. Remarks regarding the skins of masks (Nelson, p. 293) apply also to this region, so far as my information goes. I showed to the natives the illustrations of masks published in Nelson's Report. They had no explanations for most of the masks, but commented upon some of them.

Plate xcvii, facing p. 401. The mask represents the thinking spirit of the father of the seal tribe. The square hole in the forehead is the place where the seals go down in the Fall. In the Spring, they come up through the same hole. They then dive down through the various holes on the side toward the right, and come up through the holes on the other side and swim to the shore, where two of them are represented as lying.

Plate xcix, facing p. 406. Fig. 2 represents a bubble in the ice.

Plate c, facing p. 508, fig. 3, represents the spirit of a losh, a fresh water fish similar in appearance to a codfish.

Plate cii, facing page 412. The difference in color of the wolves, as he also called them, he says to be only on account of the natural differences in color which are observed.

The three feasts of Dolls, Animals' Souls and Masks, which I name in the order of their solemnity, seem to have been the principal religious festivals here. A festival is also usually observed in honor of the dead, but as I have observed, it is given by any individual who has lost a relative during the year,

and is disposed to make a feast in consequence. (Given 1895). The festival of Dolls and that of Animals' Souls are no longer observed here. The festival of Animals' Souls is still observed upon the Chageluk, and possibly that of the Dolls also, but I have heard nothing of it.

I am disposed to think that the three feasts which I have named are borrowed from the Eskimo ; for they are not kept on the Innoko River or on the Yukon above this place, as I am told. This could hardly be the case if they had come down the Yukon instead of coming up from the coast. On the Kuskokwim River, above Kolmakofsky, I know by personal observation that the men are Ingilik, speaking a dialect so nearly like that of Anvik that I can converse with them more easily than I can with the Innoko and Nulato people, who are also Ingilik. The women of that part of the Kuskokwim are commonly natives of the lower Kuskokwim, and it seemed to me that Eskimo language was more often used in the household than the Ingilik. This was true several years ago on the Kuskokwim from Kolmakofsky to Vinisale, lat. 62 N., where the Kuskokwim makes its great bend to the east. Above that point my own observation does not extend ; but I have spoken with a native of those parts who used an Ingilik dialect somewhat more difficult for me to understand than the other.

IV

NOTES ON THE FESTIVAL OF MASKS

This was a representation of the ancient feast, made at Anvik, Alaska, Feb. 24, 1905.

The purpose of the feast was a thanksgiving for abundance of fish and game, with the intention of securing a further supply, by showing gratitude to the thinking spirits of the animals. The purpose of the festival is achieved primarily by making masks representing the various spirits, and figures of the animals which correspond to them, attached to the masks, and by composing songs in their honor, which are sung by dancers wearing the masks ; also by the exhibition of certain insignia

which go with the masks which are essential to the feast. Other masks not essential are worn by dancers who entertain the company in separate acts. The secondary purpose of the festival—that of entertainment—is probably quite as important in the minds of the people as the first reason.

There were seven dances, of which the first and third only are considered essential. These occupied the same place on the night of the festival, and at a rehearsal given the night before. The other dances seemed merely to serve for entertainment, and their order at the festival and at the rehearsal was slightly different.

The order of the rehearsal was as follows:

I.—(essential) Qwodîhlél—a dance of animals; in this instance of otters.

II.—Trîtdôxôdûnihlnégi (connected with IV); not essential, but a favorite dance.

III.—Detdó (essential)—a fish dance, in this instance, of Silver Salmon and Gull masks.

IV.—Tritdôxôdunîhlnégi—another mask, one of a pair with II.

V.—Gîdîhlnîñ—the Ruffed Grouse.

VI.—Nôkâihlon,—The Woman.

VII.—Dênnâ—The Man.

There is some doubt as to the exact order on the night of the festival, and the description is therefore given in the order of the rehearsal, which is certain.

The men of the village were not able to invite the people of a neighboring village, as they desired to do, on account of the danger of infection from diphtheria. They therefore divided themselves into two parties, one of which gave the festival in honor of the other.

During the afternoon, the boys of the village amused themselves in an informal way by a masked representation of the ways of the Checharcoes, or white men who drift down the river. I dit not witness this, but think that it could not have been very complimentary.

Shortly after dark, at 6.30 P. M., two young men put on messenger masks covering only the forehead and upper part of the face, and went the round of the village, standing in front of

each door and making a signal to notify the inmates of the house that it was time to assemble. The signal was a peculiar hissing sound followed by a cry. When all the village had been notified in this manner, the messengers entered the Kashinu, where they saluted each other with a bow, and repeated the invitation signal. The people then assembled, the men occupying the shelf where they usually sit, and the women and children sitting beneath the shelf, on the floor. The drums were suspended from the roof of the Kashinu, on the side of the room, directly opposite the entrance and within easy reach of the drummers who sat on the shelf in the middle of that side of the room. A large cloth was fastened to the shelf, beneath the drummers seats, and hung to the floor, concealing the masks, and serving as a dressing room for some of the performers.

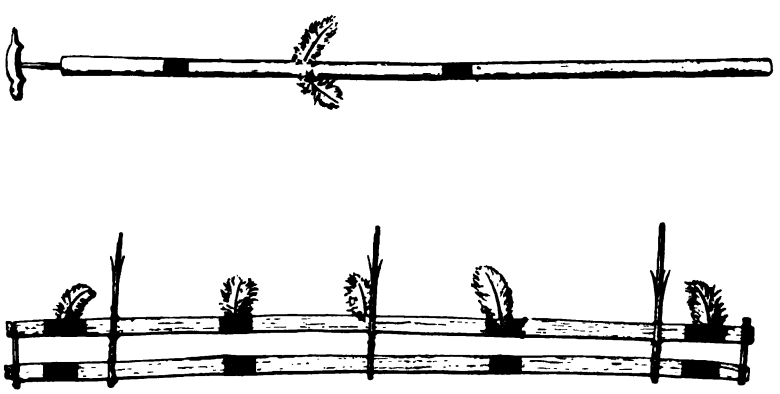
A prominent object in the room was a stuffed seal, having a mask on its face, and a stick lashed to its belly, which extended out between the fore-flippers a few inches, and had a lighted candle on the end. This seal was suspended upon a rope stretched taut from one side of the Kashinu to the other, about half way between the entrance and the drummers' seats. It was arranged to travel back and forth during the first dance, being jerked along by strings leading to the ends of the rope, and to turn around when it had nearly reached either end. It had a very comical effect as it went hitching along in time with the measure of the song.

The Kashim was lighted by the oil lamps usually set upon the lamp stands at each side of the room, and by a row of footlights,—candles fastened to sticks set straight, and extending from one lamp stand to the other, underneath the travelling seal. The room was thus divided into two parts, the half next the entrance being occupied by the guests, and the half between the footlights and the drummers' seats by the hosts. A few candles were stuck irregularly here and there about the room. The illumination was hardly sufficient to overcome the gloom of the smoke blackened interior, with its massive roof logs, or to enable one to distinguish the features of the people ranged on the shelf in reclining or sitting positions, without some difficulty ; but it could not have been better adapted to throw out into strong relief the figures of the dancers and the grotesque

masks and weaving feathers and plumes which were attached to the paraphernalia or held in the hands of the dancers. The effect was heightened shadows of the dancers cast by the footlights upon the broad, tawny backs of the drums, which were held up behind the performers and a little higher than their heads, and were struck by slender splints across their surfaces.

I. — THE OTTER DANCE

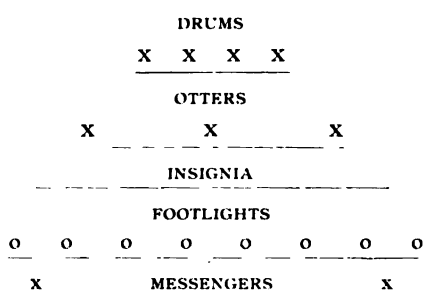
The preparations began by laying down the insignia of the otters, a representation of a pond. This was made of two slender strips of spruce, each about ten feet long, upon which were inserted feathers, representing tufts of grass, and having sticks lashed across them which were shaved, so as to represent weeds.



Upon these were laid the three other masks, with the grass circlets, about three inches in diameter, and decorated with feathers, which were held in the hands of the dancers after the insignia had been raised and exhibited. These things were laid just behind the footlights. At each end of the insignia and in front of the footlights, were placed the masks of the otter's messengers. No circlets were placed with these, the messengers dancing with gloves or with bare heads. The drums were struck and the dancers came forward and assumed their masks,

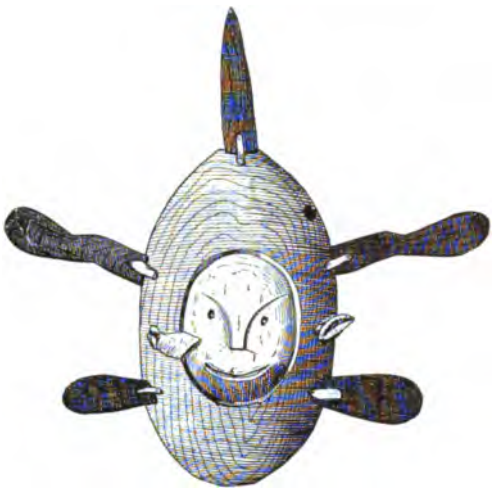
kneeling with their backs to the spectators and making sounds in imitation of the otter. They continued in this position for a few moments, the song being taken up by the drummers and others, and the volume of sound gradually increasing. No words were distinguishable in any of the songs, yet some of them have words, whose meaning can doubtless be ascertained. The dancers soon arose and took up the insignia from the floor and held it in front of them turning their heads from side to side, swinging and swaying their bodies slightly as the chant went on.

Then they laid down the insignia, and took up the circlets, which they held during the remainder of the dance. The feet were not moved. The arms and bodies were moved in unison with the central mask. The chant changed from time to time, and new motives were introduced, but to the untrained eye there was but little variety. The two messengers, facing each other at each side of the group, danced in unison with the rest, and from time to time jumped up and down and gave the cry which is peculiar to them —The arrangement was as follows :

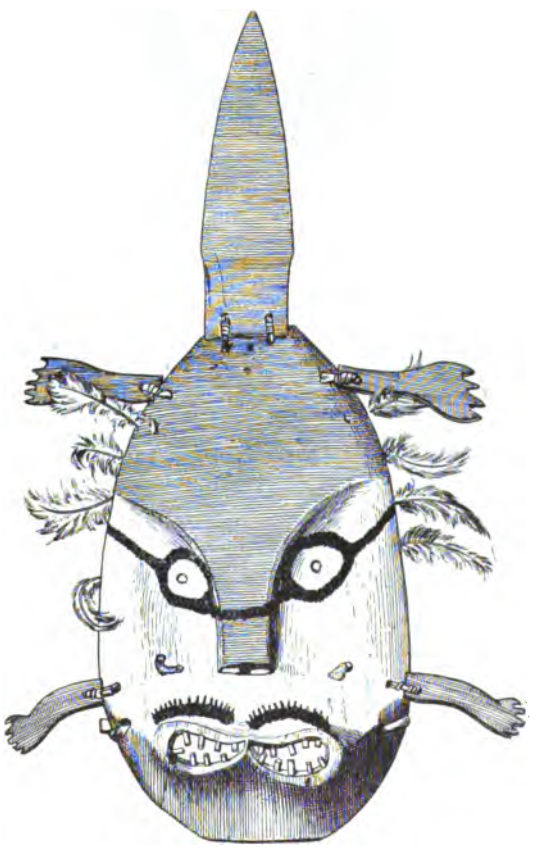


The otter masks measure 17 inches in length, including the tail, and 12 inches in width, not including the legs. The corresponding measurements of the messenger mask are 10 ¾ inches by 4 ¾ inches.

The color of the tail, legs, and upper part of the otter mask is dark drab, to represent the coat of the otter. That of the face is white, to represent the color of the belly, and that of the chin is red, to represent the flesh. The feathers are only for ornament. The spectacles are said to represent natural marks. The face is supposed to represent the thinking spirit. The messenger is colored blue, but it was explained that this was



Messenger mask



Otter Mask

only because the drab color gave out. The chin of the face is colored red.

Grass Circlet

Messenger Mask

2 — TRITDOXODUNIHLNÉGI

This mask is 13½ " x 6½ " and with No. IV illustrates a story of two men of whom the present subject was the less reprehensible.

The two were cousins, living near each other. The other (No. IV) lived upon the top of a mountain, and this one at the foot. Their mothers were cannibals. The sons attracted passers-by their dancing, or at least No. IV did so, and when they had caught them, their mother ate them. For some unexplained reason, No. II preferred plainer diet, in token of which his mouth has a squirrel skin stuffed into it, and his insignia is a stuffed mink, which he exhibits before he takes the circlets. He, and every other single performer, is supported by a female dancer on either side, of whom the one on his right had finger masks ornamented with deer's hair plumes, and the other a pair, ornamented with feathers. These circlets, or finger masks are 3½ inches in diameter. The deer fur, from underneath the throat, is 8 inches long. In this dance, the central mask moved from one of the women to the other, stretching out his arms toward them, and then receding. The coloring of this mask is drab and white.

3.— THE DANCE OF THE SILVER SALMONS AND THE GULLS.

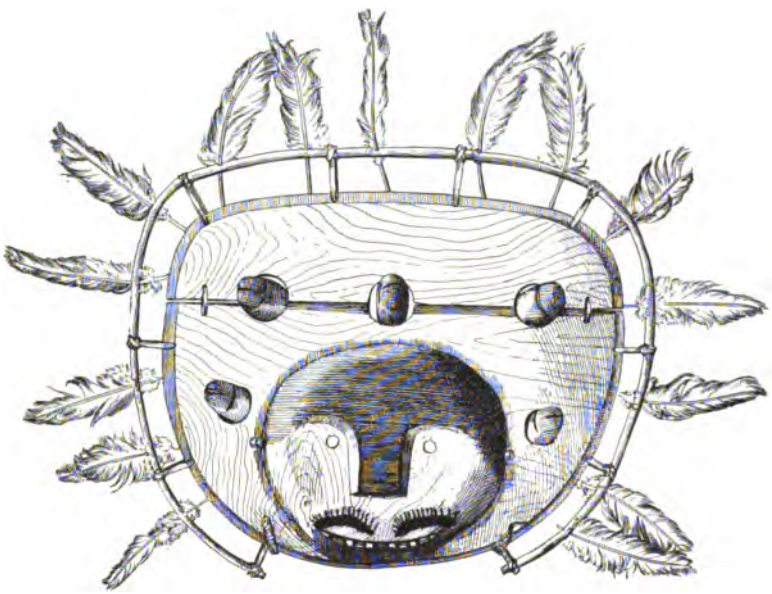
This dance was taken by a mask personating the thinking spirit of the Silver Salmon, with small figures of silver salmon suspended in holes cut through the mask, and surrounding the face in the centre, of which is said to be that of the father of all the Silver Salmon tribe. This spirit is said to laid the tribe on its annual migration, going before the body to which it belongs, and which seems to be called its canoe. When the tribe reach the bad waters of the rivers, they leave their canoes on the bars and shores of the river and go by land over the mountains, to return next year.

The insignia are a wooden silver salmon and a wooden dog salmon. These are represented in a kind of cage, surrounding each, and symbolizing water. The large body of the silver salmon was hollowed out and the sides were pierced with holes,

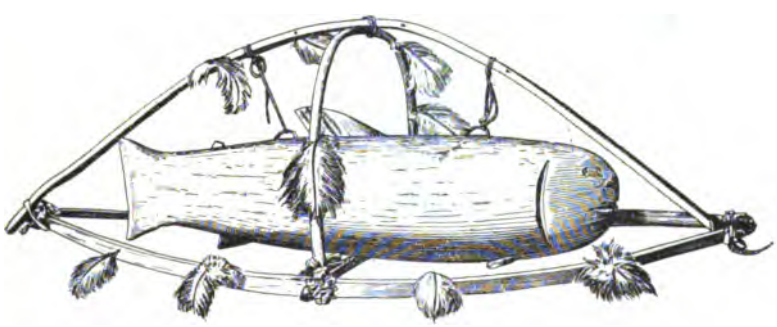
through which the light of a candle shone. The body was painted blue above and white below. The body of the dog salmon was much smaller, and was not painted, but a bit of candle was placed upon its back, where it set fire to the feathers with which the highly conventionalized water was decorated.

The central mask was supported on each side by a woman dancer. These women helped to hold up and exhibit the insignia. On the extreme wings were two white gull masks. These had as insignia the frames of dip nets, with small wooden fish depending from them. The insignia were 39 inches long, and wire ornamented with feathers. The Silver Salmon spirit had his messengers also, who danced in the same place as the messengers in No. I, making seven dancers in all in this number. The dance was on the same lines as No. I. The exhibition of the Insignia was followed by the dance with circlets and finger masks.

Messenger mask

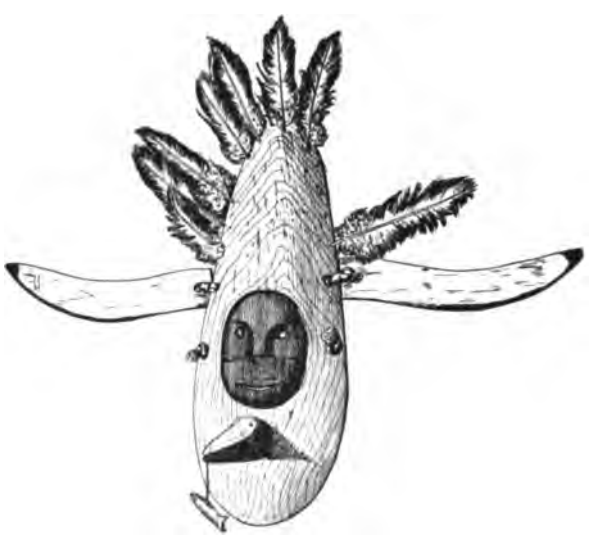


Silver Salmon Spirit



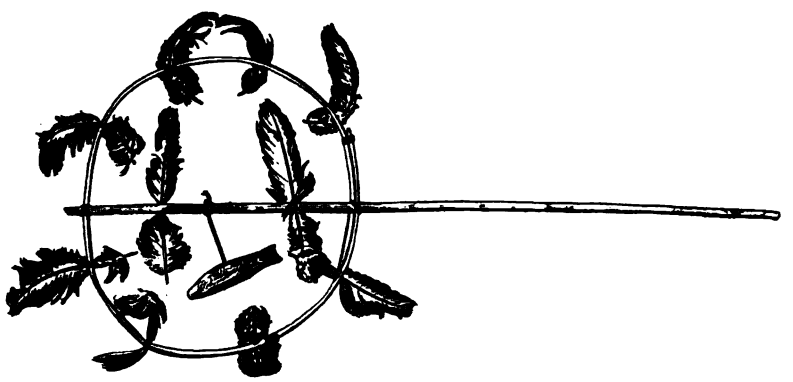
Insignia

This mask measures 18½ inches high by 22½ inches wide, to the outside of the framework. The ground is white. The face of the spirit is painted dark blue above, to represent the color of the salmon's back, and white beneath to represent the color of the belly. It is surrounded with a ring of red, and the lips and throat are also painted red, to suggest the flesh. The figures of salmon suspended in the holes are also painted blue above, and over the whole of the head. The rim surrounding the white ground is red and represents the shore line. The outside rim, held in place by lashings and ornamented with white feathers, represents water, and the feathers, represent white capped waves. The mask is made from two boards, held together by lashings of spruce roots.



Gull mask

The messenger masks were colored in blue and white bands, and the midrib was colored red. Two owl's or hawk's feathers completed the decoration.



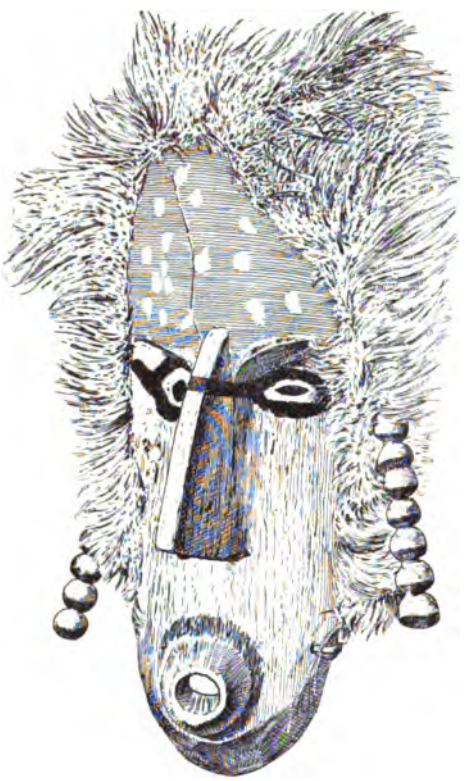
Insignia

The Gull mask measures 15 inches in height, from breast to tail, and 22 inches from tip to tip of the wings. The color is white, with dark tips to the wings, and the face is red. A fish depends from the bill.

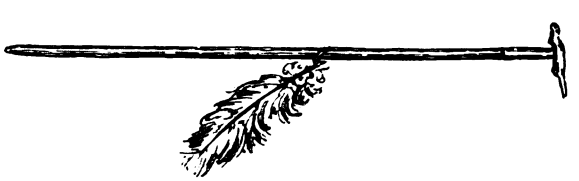
4. — THE SIREN

This is the companion to II, and as in that number, he is supported by two female dancers. He bears a staff, having a small figure of a marten perched on the handle, and a rabbit skin dangling from the middle. He gives a cry, which is not exactly alluring, which seems to be traditional.

His motions toward the women dancers are considerably more energetic than those of No. II, and are said to signify his horrible determination to catch them for dinner. They manifest no alarm. Then he throws down his staff and takes up the circlets, he is said to have reached the edge of the mountain on which he lives. The significance of this is not made clear.

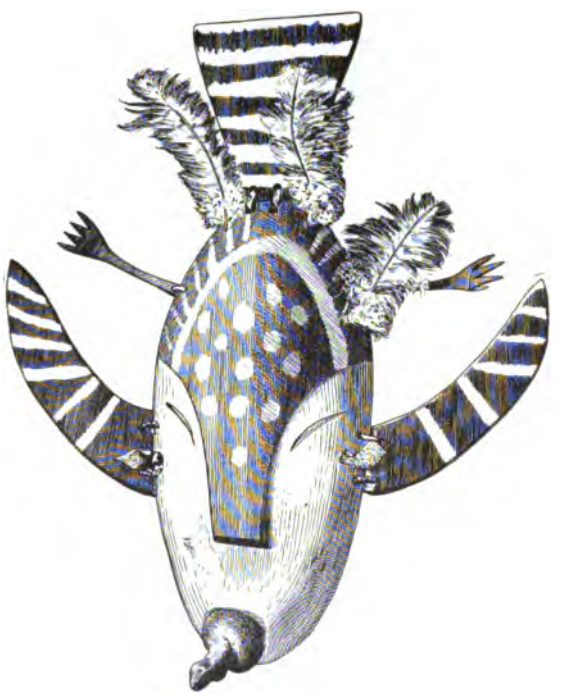


Mask of the Siren



Staff of the Siren

This mask measures about 20 inches in length. The forehead is painted drab, with light spots, and the rest of the face is white. A red ring encircles the mouth, and a large bead hanging from the nose, and a wooden earring, complete the captivating effect.



Grouse Mask

5. — THE RUFFLED GROUSE

This was a capital representation of the motions of a grouse when drumming, done by a performer on his knees. There were two women supports, and a clown in grotesque mask, who crept out behind the chief performer and imitated his actions. There were no insignia to this or the two following pieces.

The colors of this mask are drab and white. The length of the mask, including tail, is 18 inches.

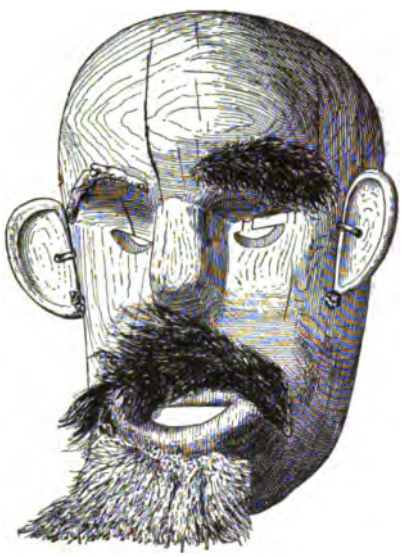
The Old Woman

6. — THE OLD WOMAN

This part was taken by a man, in a woman's parka. The expression of affectation made the representation very ludicrous. There were two female supports.

7. — THE OLD MAN

This was another sketch of the same kind, but played by two characters. The man is represented as sitting down to sleep on a roll of blankets. He turns first to one side, then to the other, and finally appears to be going to sleep ; but he is restless and soon stirs. Then a bad dream appears, in the shape of a man with a grotesque face. The dreamer tries to drive him away, but he goes only to return, and at last settles down on the pillow, while the sleeper's back is turned.



The Old Man

The dreamer

When he discovers him he makes a more determined pass at him, and the dream finally disappears. All these motions are done to the time of the chant.

No mention has been made of two recesses, during which presents were made. The first followed part III. The hosts then brought in three huge wooden bowls of native ice cream, and a quantity of dry fish, which they distributed to the guests. The second came between parts VI and VII, and disclosed an interesting custom, that of presenting children to the people.

Three men brought forward their little children who had never been formally presented, and let them stand facing the people for a few moments. One man, besides his little daughter, brought forward a young woman, the daughter of a woman whom he had recently married, and placed her with the child, standing upon a couple of deerskins.

Another man, who had lost a child, brought forward a young woman, to represent her. In this manner they said they declared their love for the ones who were presented.

This ceremony was followed by the distribution of a number of deerskins, seal hides, fish, and a quantity of cloth. The cloth was estimated and torn up into pieces of equal length, and the distribution seemed to be a very even one. One or two men who were sick, and not able to be present, were provided for in the distribution.

The whole entertainment occupied something over three hours.

V

POTLATCH DANCE AND FEAST

One village invites another. Two young men are provided with parkas, boots and mittens, and are given the invitation sticks and sent as messengers. The sticks are tied together by a thong, and taken in charge by one of the messengers. When they reach the village to which they are sent, the thong is cut and each takes one of the sticks. They enter the Kashinu and take the seats reserved for such messengers (n-tu-chl-ûn), on either side of the entrance. They give the invitation and offer the sticks. If they are taken it signifies an acceptance of the invitation. The messengers then ask for the customary presents to be brought to the feast : a bear skin, for the entrance to the Kashinu, a curtain of seal intestines, for the smoke-hole, and perhaps other things. If this invitation is accepted they tell the guests what articles the host desire them to bring with them, for exchange as seal skins, reindeer skins, guns, cloth, or whatever may have been agreed upon.

One of the messengers remains with the guests who have

accepted the invitation. The invitation sticks are left with the invited guests. The other messenger returns, to take word of the acceptance, and to tell certain individuals among the hosts that they are expected to have ready certain specified articles for exchange with men among the guests with whom, by permanent arrangement they are paired. A man's mate is called (vwûnû-k'àdû). It is interesting to note that the function of (vwûnûk'àdû) is hereditary—a man in one village may have one or several in another village, and the function may descend to a daughter as well as to a son. What will be given in return is not specified ; neither is it specified what the hosts are to return to the guests, but it is made a point of honor that it shall be more than an equivalent in value.

If there is too long a delay beyond the time appointed for the feast, on the part of those invited, a messenger may be sent to recover the invitation sticks. Then, but not until then, a new invitation may be issued to another village.

The messenger who remains with the guests accompanies them when they begin their journey, but when they have gone about half way, he goes on ahead of them, and so gives warning of their approach to the hosts. As they approach the village, successive delegations are sent out to meet them. On their arrival the guests go first to the Kashinu. There is sometimes a reception, with dancing and chanting, but this is not always observed. When they reach the village, there is great rejoicing, and greetings are exchanged. Particular friends receive one another into their house. In the evening all ensemble in the Kashinu. Presents are exchanged, and there is feasting with dancing and singing.

The ceremonies here are not of a business character, but are rather in the way of reception and entertainment.

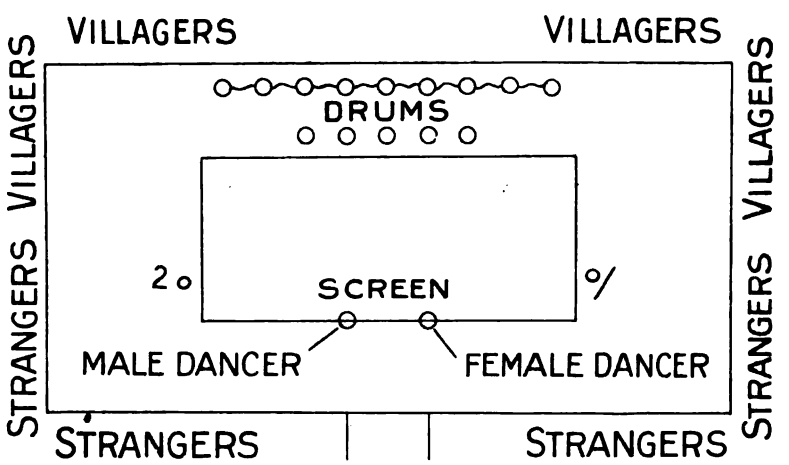
The women occupy the floor, at right and left of the entrance. Low seats are arranged on the three sides of the pit farthest from the door, and chief singers sit upon these, the directors, or masters of ceremonies sitting as indicated, in the honorable position of end men.

1° A master of the dancing, having a baton ornamented with wolf hair.

2° Another, having a baton ornamented with deer hair.

The male dancer has the insignia of the wolf, and the female dancer those of the deer.

The masters of the dancing are seated, facing the pit of the Kashinu, which is covered over with planks, so that the floor is level with that of the rest of the room. They are stripped to the waist, and have strings of beads diagonally across the chest. They beat time, *lifting* the body from the waist.



The dancers are decorated with belts and headdresses, and are clothed in their best parkas, &c. Only the upper half of the body is supposed to be in view, the rest being screened by a mat, to the height of about three feet. The feet are not moved in dancing. The arms are waved, and the body is swayed, with the head, in gestures more or less graceful, according to the personality of the performer.

VI

NOTES ON A POTLATCH AT ANVIK

(Feb. 17 and 18, 1903)

The following notes are from my personal observation, supplemented by inquiries made at the time.

The guests began to arrive a little before midday, and continued to arrive until about two o'clock. At about four, a reception was held in the kashime, at which I was not present. As reported, the guests were first fed with boiled fish, tea, &c. Then there was a presentation of dry fish to the guests.

Then the hosts gave their vwûnûk'ădû the articles which they had been asked to prepare for them.

They then dispersed, and went to drink tea and visit with their friends in the village.

Shortly after dark, the Anvik people first assembled in the kashime. At this time I was present during the whole evening. The chorus and directors took their places. (Director, Váqagïnnôûtçûnnûqoidäl) I did not pay sufficient attention to the opening chant to notice whether its structure was the same as that of those which, I did observe, but I am told that it was different. The typical structure of all the chants of this first night, after the entrance of the guests, which was departed from in only two of the six which I observed, was as follows.

1. — Solo, unaccompanied, short.

2. — Full chorus, introduced by three beats of the drums, first elevated, then depressed, then elevated again, and so held during the rest of the chorus, and beaten in 4–4 time. The directors meanwhile beat time with their batons, which were not only decorated with the hair of the wolf and the deer, but were carved to represent those animals. The end of the chorus was signified by the directors becoming vociferous, and the chant passed into a

3. — Solo, accompanied by the drums and the encouraging grunts of the directors.

4. — The three beats of the drums introduced the Full Chorus.

5. — Antiphonal, without drums. The directors began,

the chorus responded once, then the voices of the directors and the chorus blended.

6. — Full Chorus.

7. — Antiphonal, as before.

8. — Full Chorus, ending with caws, in imitation of a crow.

This order was departed from in two instances. The last chant stopped at the end of the second Full Chorus, and the last but three added to the full order nos. 3 and 8, perhaps to give opportunity for a dancer to finish. The dancer entered, whenever observed, during the chorus numbered 6.

The words were mostly unintelligible to me, but by inquiry I learn that the chants which precede the entry of the guests are different from those which come afterward, and that they consist of an alternation of solo and chorus; also that in all the solo marked the 3 singer pleases his own fancy, often satirizing some one present, whom he dislikes.

The numbers 5 and 7, on the other hand, have strictly to do with the order of the feast. In the first chant after the entrance of the guests, they consist of requests for the customary bear-skin and curtain, for the kashime.

In the remaining chants, they specify the articles which are to be furnished on the part of the guests, and of which they have been already notified by the messengers, and which, in fact, they have brought with them.

The general programme of the evening was as follows.

1. — Assembly of hosts in the kashime, soon after dark, at about seven o'clock.

Singing is begun, but not the ceremonial singing of the regular order. As already stated, it consists of alternation of solo and chorus.

2. — A few small presents were given out to different individuals among the hosts, by their Vwûnèkhádû, who where among the guests still remaining on the outside of the kashime. The presents were sent in and distributed by a man designated for the purpose, who made a short speech with each. Among the presents were a towel, a looking-glass, a bar of lead, a red handkerchief, &c.

3. — Song of the guests, standing outside the door. "We have come to—" (Different stages of the journey are named);

" finally we have come to Anvik. We will have rabbit soup ; we will have tea ; we will have duck :" (Specifying the things which the vwûnûkhádû had been asked to prepare for them.

4. — Entrance of the guests. They seated themselves, and then several of them were presented with various articles of food but *not* the things which they had been singing about.

5. — A series of chants concluded the ceremonial part. All these had the same structure, already given in full. N° 3 was varied in each, in the words, but not in the tune, and the same was true of nos 5 and 7. In the first of the series the words of 5 were, Dâstlôkô neyódtû, qoîtdágîtóîhltcîç (When Dastloko comes, the (bearskin) will be put in place.) The name of the one presenting the bearskin is given. In this instance it was a little girl, who danced while this chant was in progress. The words of 7 were the same, the name of the person presenting being changed, reference being had to the curtain of seal gut.

In the second of the series, the drums are mentioned n° 5 with the name of the person presenting them. " — neyodtu crors " (When — comes, the drums.) and in 7, the words are " — yi tlîhl tóîhltse. " (" — will make the string " *i e* of the drum).

In the following songs of the series, the various presents prepared by the guests for general distribution are named in the same manner, with the names of the men presenting them. As each man's name is called, he has the right to come out and dance ; but only the good dancers avail themselves of the privilege.

6. — After this series of chants is over, the drums are given to the strangers, who sing and dance, according to their own fancy. In this instance a dance was performed by four women.

Second day. — I was not present in the afternoon, when I understand presents were made by three of the hosts to all of the guests, but without singing or other ceremonies. I was present when the people assembled in the evening.

1.—The guests who had vwûnûknádû made them presents, in return for those that they had asked for and received. These presents consisted of flour, cloth, traps, &c.

2 — The guests brought in the articles which they had been asked to prepare, and heaped them up in the middle of the room, when they were distributed to the hosts, everyone receiving

his share. The presents exchanged during this feature and the next were valuable articles ; laphtach, flour, cloth, deerskins, guns, &c. Before the division took place, the guests gave an exhibition dance.

3. — The hosts went out to prepare the presents which they proposed to give in exchange, while the guests took their places in the seats of the chorus, and sang to the accompaniment of the drums. The singing was simpler in character than on the first evening, and consisted for the most part, of solo and chorus, once or twice repeated.

4.—The hosts brought in their presents during the progress of these chants. I left at this point, but I say that they were far more numerous and valuable than those of the guests. I was told that the guests would go out for more goods after the distribution had been made, and that the hosts would take them singing, and that this would conclude the feast.

DIFFUSION OF CULTURE
IN THE PLAINS OF NORTH AMERICA

PAR CLARK WISSLER
Curateur de l'American Museum of Natural History, N. Y.

There is a large geographical area in North America characterized in former times by the presence of the buffalo. While the buffalo did sometimes live in the forest, he was best adapted to the open, grassy plains between the Mississippi River and the Rocky Mountains, so that leaving out the extreme distribution, we may define the buffalo area as extending from the Rio Grande and the Gulf of Mexico on the south ; to the Upper Saskatchewan, Lake Winnipeg and the source of Mississippi on the north ; the Mississippi River on the east ; and the Rocky Mountains on the west. Bearing in mind that there was in former times a fringe extending around this area, we have defined in a general way the buffalo area of North America. Geographicaly, this area is characterized by prairies and treeless plains. There are no true forests within its limits. Yet the banks of the streams flowing to the south and east are usually bordered by cotton-wood trees, while the foot hills of the mountains to the west and south are marked by scattered groups of cedar and pine.

When the ethnography of north is considered, we find the same area to be the home of a people presenting a distinct type of civilization, seemingly correlated with the distribution of the buffalo and of the open, grassy plains. The characteristics of this plains culture, in contrast to that of other parts of America may be stated as follows :

1.—The almost complete dependence upon the flesh of the buffalo for food : the curing of this flesh and afterwards pounding it fine and strong in bags known as parfleches.

2.—The almost exclusive use of a tent, made of buffalo skins stretched around a conical frame-work of poles. This tent is generally known as a tipi. In formal gatherings, these tents are arranged in a large circle known in ethnological literature as the "camp circle."

3.—The use of the dog travois for the transportation of tents and personal property and later the adaptation of the same instrument to the horse. The only water transportation typical of this area was by raft or the bull-boat, used exclusively for ferrying.

4.—The almost entire absence of weaving, either of cloth or of basketry and the very limited use of pottery. The chief industry of the women was work in skins.

5.—The use of the circular shield, made of buffalo skin, the elaborate spreading head-dress of eagle feathers, and the decorated shirts, usually fringed with hair, characterized their military life.

6. — The ceremonial organization and religious life was characterized by the Sun Dance, the worship of the Buffalo, the medecine-bundle and military societies having a progressive relation to each other.

7.—The decorative art, confined almost exclusively to painting upon rawhide and embroidery in quills or beads, is peculiar in the use of a few rectangular and triangular designs for the composition of complex figures.

While there are other facts of culture, peculiar to the Plains Indians, the foregoing are sufficient to demonstrate the individuality and distinctive character of their civilization. The interesting ethnographical problem arises from the fact that we have decided uniformity in the culture of this whole geographical area in opposition to the existence of many different tribes presenting several physical types and linguistic stocks. The significance of this, however, arises from the fact that several of the linguistic stocks found within the Plains area are relative small groups detached from the main parent stocks, occupying other parts of the continent and possessing different forms of culture. Even the Siouan group confined almost entirely to this area, is believed to have been at one time a forest people residing on the Atlantic coast. Now, since we find, or did

find at the time of discovery this distinct type of Plains culture pervaiding these different groups of people, an interesting problem presents itself: Whence came this type of civilization and which tribes were chiefly responsible for its development and diffusion throughout the area?

As a beginning it seems best to consider the Indians of this area in three groups: (a) the Indian tribes of the Missouri, (b) those of the Rocky Mountains and plateaus, (c) those of the Great Plains.

According to the information at hand, the Indians living along the Missouri as far up as the bend in North Dakota resided in permanent villages composed of earth covered lodges. The bark, reed and birch bark covered lodges of the Algonkin peoples of the region west of the Great Lakes were known to some of the eastern Siouan tribes. The Missouri region was visited during the period of 1800-1840 by a number of careful observers whose journals contain a great deal of important information as to the material culture of the different tribes (1). An examination of these journals indicates the following:

1.—That these people lived in permanent villages, usually in earth lodges.

2.—That they cultivated maize and a few other plants.

3.—That for food they depended upon the hunt rather than upon the produce of their fields.

4.—That their formal hunting season was in the spring and autumn at which time they moved out upon the plains, lived in tipis, used the camp circle and maintained an organization for the regulation of the hunt.

We see in this the implication that the Missouri River tribes presented many of the outward characteristics of the agricultural tribes of the eastern wooded areas. Their depen-

---

(1) Edwin JAMES, *Maj. S. H. Long's Expedition* (London, 1825).
Elliott COUES, *History of Expedition of Lewis and Clark*, (New York, 1893).
John BRADBURY, *Travels in the Interior of America*, (London, 1819).
Maximilian PRINCE OF WIED, *Travels in North America*, (London, 1843).
Geo. CATLIN, *North American Indians*, (London, 1848).

dence upon the buffalo for food appears as an acquisition and not as the primary means of sustenance, though all writers of the time agree in that the flesh of this animal was at the time of their observations the main food. The usual procedure seems to have been desultory hunting at all times of the year, but after the maize was harvested it was usual for the whole village to move out upon the plains and engage in an organized buffalo hunt. At such times the people lived in tipis and used the characteristic camp-circle. Thus we find in the Missouri River Indian a double culture, that of an agricultural sedentary Indian and that of a roving hunter, or two phases of culture practised by the same tribe.

Leaving the Missouri River and passing over to the Rocky Mountains and western plateau region we find stretching from north to south the Flat-Heads, Nez Percés, and the various Shoshone tribes (1). These people also hunted the buffalo according to the accounts of travelers. They differed from the Missouri River Indians in several particulars. As a rule they lived in shelters of brush, though the tipi was not unknown among them. Agriculture was not practised except in the south where the culture dwindle into that of the pueblo dwelling Indians. Their vegetable food consisted of seeds and roots. While the buffalo may have been abundant in certain parts of the great area west of the main range of the Rocky mountains, the accounts of explorers agree in that the Snakes, Bannock and Nez Percés made regular hunting trips to the plains east of the range.

Franchère says of the natives of the Upper Columbia, "they pursue the deer and penetrate even to Missouri, to kill buffalo, the flesh of which they dry, and bring it back on their horses, to make their principal food during the winter. These expeditions are not free from danger; for they have a great deal to apprehend from the Black-Feet, who are their enemies and as this

(1) Gabriel FRANCHÈRE, *Narrative of a Voyage to the Southwest Coast, etc.*, (New-York, 1854), p. 268.

Elliott COUES, *Lewis and Clark Expedition.*

CLARK, *Sign Language.*

Edwin JAMES, *Maj. S. H. Long*, etc.

last tribe is powerful and ferocious the Snakes, the Pierced-noses or Sha-ap-tins, the Flat heads, etc., make common cause against them, when the former go to hunt east of the mountains. They set out with their families and the cavalcade often numbered 2000 horses. When they have the good fortune not to encounter the enemy, they return with the spoils of an abundant chase, they load a part of their horses with the hides and beef and return home to pass the winter in peace. Sometimes, on the contrary, they are so harassed by the Blackfoot, who surprise them in the night and carry off their horses, that they are forced to return light-handed, and then they have nothing to eat but roots all the winter. "

In this case we also find a group of tribes with the habit of periodical roving in the buffalo country. From such evidence as we possess, it appears that the Snakes and the Nez-Percés partially adopted the tipi and the camp circle as a result of their experience on the Plains.

The writings of 1800 and the few succeeding years give notice to a number of tribes presenting the characteristics of true nomadic hunters roving north and south over the Great Plains between the two population areas discussed in the above. This group includes the Blackfoot, Assiniboine, Crow, Arapaho, Cheyenne, Kiowa, Commanche, and the Dakota. The Commanches are generally spoken of as the only Shoshone group that spent its entire time upon the Plains. Associated with them were the Kiowa, the Arapaho and the Cheyenne. This affiliated group was disposed to spend its winter in the south and wander toward the upper Missouri in the summer. In the north, between the Saskatchewan and the upper Missouri, was the Slave group, comprising the Blackfoot and a few affiliated tribes, the Plains Cree and the Assiniboine. These were also wanderers, living in tipis and pursuing the buffalo. Between these were the Crow and the roving divisions of the Dakota. There seems to be no evidence that the tribes of the Great Plains lived in anything other than tipis. The Tetons (Dakota), however, have a tradition that they retired in winter to huts among the cotton-wood groves skirting the streams. Thus, we find in the tribes ranging over this central area the most accentuated characteristics of a Plains people.

At this point it seems safe to note a few probabilities. The natural assumption would be that this central group of true Plains Indians represents tribes that gradually abandoned their permanent villages and sedentary habits for the buffalo chasing life of the plains. Students of the Siouan stock are quite agreed that the original home of these people was east of the Mississippi.

There is reason to believe, that when they first struck the Missouri they were an agricultural people and little by little and for various reasons yielded to the temptation to roam on the plains. For example the Ponca are spoken of as follows:

"They formerly lived, like the Omahas, in clay huts, at the mouth of the river, but their powerful enemies, the Siouxs and Pawnees, destroyed their village, and they have since adopted the mode of life of the former, living more generally in tents made of skins, and changing their place from time to time. They plant maize, which they sell to the Sioux, but they had neglected to cultivate their grain for about three years, and obtained it from the Omahas." (1)

In some cases the change may have been radical. We have good evidence that the Cheyenne came down from the Red River of the North about 1750 after a period of friendship with the Dakota and became affiliated with the Arapaho and the Tetons (1). Before this time their culture was probably similar to that of the Ojibway among whom they resided, yet at 1800 we find them presenting all the characteristics of Plains culture. In a somewhat similar manner the Arapaho must have proceeded them in breaking away from the main body of Algonquin people to the northeast. On the west the Commanche seem to have been the only Shoshone tribe which at this period lived entirely upon the Plains (2).

This moving out upon the plains must have been influenced by the introduction of the horse. Indeed, it is difficult to see how the central group, as noted above, could have followed

(1) Maximilian PRINCE OF WIED, cf. p. 137.

(2) Elliott COUES, *New Light on the Early History of the Greater Northwest* (New-York 1897).

G. THWAITES, *Early Western Travels*, Vol. v, p. 139.

Edwin JAMES, *Maj. S. H. Long*, etc.

their roving life without this animal. Once provided with horses, the more sedentary tribes on the Missouri would be tempted more and more to spend their summers on the hunt to the final abandonment of all sedentary pursuits. Such a change would destroy the arts of agriculture and pottery and curtail the textile arts. Unfortunately we have no information as to the ethnic conditions in this area before the introduction of the horse and can only assume from certain remote and obscure hints that this was one of the chief factors in the development of the Plains type of 1800. Could it be proven that the horse was the chief factor in this development, the Commanche and the Pawnee who were nearest the Spanish settlements must be regarded as the probable pioneers in the development of Plains culture.

The most striking characteristics of the material culture of the Plains are the tipi and the camp-circle. What group originated the tipi is unknown, but we will hazzard the guess that it either originated in the area as an adaptation to necessity or was introduced in cruder form from the north. As to the camp-circle there can be little doubt but that it originated within the area. Yet there is no basis for any assumption as to what tribe first evolved it. In general, there seems to have been an uninhabited area in the Great Plains bordered on the east and southwest by a population given to sedentary agricultural pursuits and on the west by a non-agricultural people with a disposition to roving and fishing. On the east there appears a migration of agricultural tribes into the area, following the Missouri and other tributaries of the Mississippi. About 1800 these various tribes had already thrown off, as it were, certain groups into the Great Plains where they became perpetual rovers, living upon the buffalo. The literature noted above enumerates instances of the gradual breaking away of some sedentary tribes to follow the ways of their nomadic neighbors. Similar examples can be given for the tribes to the westward. The general suggestion seems to be that in so far as the Plains Indians are a buffalo using people and have a culture dependent upon the same, their type of civilization is of recent origin and developed chiefly by contact with Europeans. Upon this assumption it appears that the peopling of the Plains proper was a recent phenomena due in part to the introduction of the

horse and the displacement of tribes by white settlements. The solution of this problem must depend in part upon research following the methods of archæology.

So far as we have concerned ourselves with the material culture of the Indians of the Plains and while they manifest a striking individuality in this respect, their distinctive character is even more accentuated in their immaterial culture. In contrast to that of the surrounding tribes, their ceremonial organization is spectacular and objectively formal. The love of show and parade expresses itself in costume, social formalities and military evolutions. It is suggestive to note that American artists, interested in the Indian, choose their subjects almost without exception from the Plains tribes. Among the features that in whole or in part characterize the more immaterial culture of the Plains area are the Sun Dance, a series of societies for men, the use of a circular shield as a medicine object, the worship of the buffalo and the almost complete absence of a clan organization.

Most of the data available for a comparative study of the Sun Dance has been published within the past fifteen years and pertains chiefly to the roving plains tribes (1). The older accounts give the general features of the Sun Dance as practised by the Missouri Indians, but unfortunately they do not give the essential details. Some of the characteristics of this ceremony as practised by the roving Plains tribes are the erection of the circular structure of poles in which the ceremony is held, the initiation of the ceremony by the vow of some individual, the use of a bundle containing sacred objects pertaining to the ceremony and the raising of a center pole bearing offerings to the sun. The tribes among whom these features are common, as indicated by the data available are the various divisions of the Arapaho, Cheyenne and Blackfoot. There is some reason for believing that the northern divisions of the Shoshone practised the Sun Dance with some of these features. In former times the torture feature, described by Catlin and others as observed among the Indians of the Missouri, was also a part of the ceremony among the tribes just mentioned. It will be noted

(1) George A. DORSEY, *Publications of the Field Museum of Natural History.*

that the Crows, Minetarees, and Dakotas, all of which were roving tribes, are not included in the above. These together with the Poncas made use of another form of Sun Lodge, consisting of a centre pole surrounded by a circular screen of brush. While the available published accounts for these tribes are not so complete as those for the preceeding, they suggest a relatively greater importance attached to the torture feature and the absence of a bundle of sacred objects. The Sun Dance of the Mandans may be included in this group, though with them the ceremony seems to have been held in a large earth covered lodge.

In a general way, it seems that with respect to the type of Sun Dance there are two groups of tribes, an eastern or a predominatingly Siouan group, a western or a predominatingly Algonkin group. The Shoshones seem to have taken little interest in the ceremony. The Commanche in particular seem never to have practised it. Thus its distribution is restricted to a relatively small area and the writer is inclined to the opinion, that the Cheyenne or the Arapaho played the chief part in the distribution of the ceremony among the roving tribes. The form of the Sun lodge differs slightly for the Arapaho of the north and south. Those of the north have an opening in the cross poles facing the east (1). A similar opening is found among the Blackfoot, and the Gros Ventre. The ceremony as performed by both divisions of the Arapaho bears greater similarity to the ceremony as practised by the Cheyenne than to that practised by the Blackfoot. Also while the outward or objective aspect of the ceremony of the Blackfoot is similar to that of the Arapaho and Cheyenne, its subjective aspects are in many ways different. From these observations, the writer is disposed to suggest that the Blackfoot acquired the Sun Dance from the Gros Ventre, a division of the Arapaho. While the Gros Ventre had the essential cultural characteristics of the Arapaho, they were at the time of discovery and for many years preceeding affiliated with the Blackfoot.

From the data at hand it seems impossible to make a

---

(1) From field notes of expeditions for the American Museum of Natural History.

suggestion as to what tribes were responsible for the distribution of the Sun Dance among the eastern group. There is one interesting fact, however, the Cheyennes formerly lived among the Indians of the Missouri and later with the Tetons (Dakota) and the Arapaho. It is possible that they first carried the Sun Dance to the wandering tribes of the Plains, but it seems equally probable that the Arapaho who preceeded them may have carried it.

Another feature of the Plains culture is the organization of the males into societies that seem to hold a progressive relation to each other. The military functions of these organizations are perhaps the most important. The early accounts of the Missouri River group mention the existence of such organizations and note that one of their chief functions was the regulation of the buffalo hunt. Our information is not sufficient to determine whether the progressive age relation noted above was as widely diffuse as the mere functions of these organizations, we do know that among the Arapaho, Gros Ventre and Blackfoot they had this characteristic and that the names and regalia of these organizations have much in common (1).

While the regalia of these societies among the Cheyenne bears a close resemblence to that used by the Arapaho and Blackfoot, it differs from that of the Arapaho, Gros-Ventre and Blackfoot more than their respective regalia differ from each other. As in case of the Sun Dance we find the Gros Ventre to be the apparent link between the Blackfoot and the Arapaho. The Arapaho seem to have taken the lead in the distribution of this ceremonial feature among the group of roving, or Great Plains tribes. In the eastern groups such societies are noted by early writers and mention made of beliefs that such organizations had been handed about from one tribe to another (2).

From this it would appear that such organizations may have originated among many different tribes and that no one tribe is responsible for their origin or distribution. In a few less important ceremonies we find illustrations of what may have

(1) A. L. KROEBER, *The Arapaho*, (Bull. American Museum of Natural Hist.)

(2) Elliott COUES, *History of Lewis and Clark Expedition*, p. 96.

been the manner of spreading culture in the Plains. For example among most of the Plains tribes there is an organization that seems to have social rather than religious functions. This Society is known as the Omaha, Crow, Grass dance, Hair-parters, etc., but practically all of the tribes agree in the tradition that it originated with the Pawnee. Many of these traditions are specific. The Dakota claim to have received it from the Arapaho and passed it on to the Blackfoot about 1883 (1). While these statements must be taken with some allowance it is evident that this ceremony passed from one tribe to the other. Such transference must have occurred many times in the past. The rapidity with which the Ghost Dance religion passed over this area is another example of what could occur.

The claims of the Plains Indians is that all such organizations originate as the dream or vision of an individual and to justify this a formal origin myth is narrated. The peculiar idea about all ceremonial objects and their power is that in the same manner as they were given to a single individual in a dream they can be transferred to other persons. This transfer feature is common to most of the Plains tribes and furnishes a suggestion as to a principle of culture diffusion. In the same manner as illustrated in the foregoing, medicine bundles and their formula have been transfered from one individual to another and thus from tribe to tribe. The preceeding discussion is bringing us to the conclusion that no one group of people on the Plains can as yet be set down as the originators of Plains culture. There seems to have been a constant giving and taking until the whole area reached a general level of uniformity, bearing important differences, it is true, but differences that seem to be normal tribal variations rather than distinctive characteristics. For one thing we need a study of the Commanche and other south western tribes.

The ceremonial transfer of medicines and rituals is a matter of considerable importance in any discussion of the spread of culture in the Plains. In fact such transfer may be taken as the principle of diffusion. In the conception of this transfer

(1) Information from field notes of expeditions for the American Museum of Natural History.

we find the motive that led to the ready diffusion of specific ritualistic formulas among the various linguistic stocks. The individual who acquired a medicine new to his tribe enjoyed the prestige of a prophet and a area. This would certainly stimulate the transfer of such formula. This principle of diffusion is sufficient to account for the general agreement in the form of the various ceremonies practised by the Plains Indians.

In such a discussion the question naturally arises as to why this culture did not spread into other geographical areas as readily as it diffused throughout the Plains. There was no bond of language between the tribes of the area, as a whole, so that in this respect they were as remote from each other as from the tribes living outside. They were at war with each other, also. Even the various divisions of the Siouan stock were often hostile to each other. Notwithstanding this condition of tribal anarchy in which the various individual tribes were disposed to regard each other as enemies, the elements of Plains culture seemed to have reached all the tribes adopting the buffalo hunting life. Further the early literature of this region indicates that during the period from 1750 to 1840 there were certain groups the tribes of which were friendly to each other. These groups may be considered as follows: —

1. — The Slave group, consisting of the Blackfoot, Sarcee and the Gros Ventre.

2. — A Siouan Algonkin group, consisting of the various divisions of the Assiniboines, the Plains Cree, and the western divisions of the Ojibway.

3. — The Algonkin Shoshone group, consisting of the Cheyenne, Arapaho, the Kiowa and the Commanche.

4. — The Mandan group, consisting of the Mandans, Minnetarees, Crows, and perhaps the Flatheads.

The above is not intended to be complete, but have been compiled from statements in the literature of the time, and is introduced here as a suggestion of a condition conducive to the diffusion of culture. In the above list it will be noted that there are two groups among the roving Plains tribes, and there is reason to believe that the Gros Ventre, as a division of the Arapaho were the go-between for these groups. In the same way it appears that the Cheyenne, or at least the northern

Cheyenne, passed back and forth between the southern group of wandering tribes, the Tetons and the Mandan group. Inter-tribal commerce, stimulated by European products, was also an important factor in bringing remote tribes together. Any one familiar with the literature of the time knows it was usual to find in every tribe individuals skilled in the languages of the surrounding tribes. It was not unusual for an individual to wander away and reside for a time among other tribes, learning their languages and ceremonies. For example, the rituals and medecine bundles among the Blackfoot often state that once a man went to live with a distant tribe and that when he was about to return his host gave him a bundle and taught him the rituals and songs. These visiting students, as they may be termed, must have been a powerful factor in leveling the culture of the Plains area. On the whole, in the culture of this area we have a good illustration of how a people in a definite geographical area may in spite of hostilities and great linguistic differences give and take in culture until a definite type is evolved.

It is possible that the failure of the Plains culture to find its way into other areas is due to the lack of affiliations with the surrounding peoples. On the west the Plains tribes were cut off by the mountains from California and the Pacific Coast, while on the east in 1800 the hand of the white race was supreme, crushing out the culture of the woodlands and forcing the remnants of eastern tribes out into the Plains. However, this reinforces the former suggestion that the true Plains culture is of recent origin. It may be assumed that the material culture of the Plains Indians was determined indirectly by the buffalo, in that food habits were adopted by some one group of Indians which habits were imitated by the others in learning to subsist upon the buffalo and later to propigate and use the horse. The psychological fact that man acquires habits by imitating the objective aspects of the performances of his fellows will readily account for the diffusion of many traits of culture within a definite geographical area. From this point of view, it is not strange that the objective aspects of Plains culture failed to reach the non-buffalo hunting tribes. In case of the less material culture the accentuated conception of the transfer of a ceremonial object

with all the rites and privileges pertaining thereto, both human and superhuman, will readily account for the great similarity in ceremonies and myths.

THE
CEREMONIAL ORGANIZATION
OF THE
PLAINS INDIANS OF NORTH AMERICA

PAR A.-L. KROEBER
Professeur aux Collèges affiliés, San Francisco, Col.

The innumerable ceremonies and religious practices of the Plains Indians, as of most other uncivilized people, may be divided into two great classes : those that are distinctively public or tribal and those that are essentially personal. Ceremonies whose hold is primarily in custom and tradition belong to the first class, however restricted control of them, or participation in them, may be. On the other hand, everything shamanistic is necessarily more or less private or personal, for the essence of shamanism is the direct reception of supernatural power, or communication with the supernatural, by a supernaturally gifted individual.

The public or tribal observances of the Plains tribes may be further subdivided. There is first an important class of ceremonies related to fetishes. These fetishes, which are of different kinds, but are usually kept in bundles, are variously regarded by the Indians as belonging to the tribe, a clan or division, a family, or an individual. In spite of the fact that their ownership may thus be restricted, and the circumstance that the ceremonies connected with them are usually jealously guarded and secret, these fetishes and the observances attendant upon them are almost invariably of tribal import. Second, there is a miscellaneous class of ceremonies and dances. Some of these relate to war. Some are largely of the nature of social amusements. Others are of a more distinctly religious character.

None of these need be further considered here. Third, there is a class which is in some respects the most important of all. This third class comprises two groups. One of these groups consists of the well-known Sun-dance. The other comprises a connected series of ceremonies performed by societies or associations of persons. These bodies almost always have functions other than their religious ones, but never lack the ceremonial side. The societies do not relate to supposed experiences of the individual with the supernatural, as do so many religious societies of other peoples, but are held together primarily by the circumstance of admission or membership itself, the principal factor in determining which, besides a certain payment, seems to be age.

The Sun-dance has long been generally known, and there are some excellent older accounts of its practice by several distinct tribes. To these have recently been added a series of special studies by ethnologists, so that now definite information as to the ceremony is available regarding a number of tribes, such as the Mandan, Western Sioux, Blackfoot, Arapaho, Cheyenne, Kiowa, and Ponka. From these studies it is clear that the ceremony varies enormously in detail, even among closely related tribes, but that on the other hand even its most diverse forms have much in common and justify their being spoken of under one name. There is probably not an important feature of the ceremony as practiced by any tribe, of which there is not at least a vestige in the form of the dance practiced by other tribes. At the same time it is very apparent that externally similar features of the dance are often charged with entirely different meaning among two or more tribes. Everywhere the Sun-dance is quite distinct from the series of society ceremonies. It is not connected with any membership, has no prerequisites to participation, such as age or purchase, is not directly connected into a system with any other observances, and finally, is always in intent and practice purely a ceremony. In the religious observances of the societies, on the other hand, the organization frequently overshadows the ceremonies. In the Sun-dance, the dancing lodge and its parts are of the highest importance and the individual paraphernalia of the participants of little significance. In the society-ceremonies, the lodge is much less important, but the paraphernalia or regalia of the

participants are pre-eminent, usually reflecting the internal organization of the society, its functions, and its relation to the other societies in the series.

The entire series of society ceremonies is very much less known among the Plains tribes than is the Sun-dance. The subject is complex. The societies were important socially as well as ceremonially. Their organization has in many cases rapidly disappeared before civilization, or, where it survives, its dances are no longer practiced. The Sun-dance is a comparatively simple, straightforward, public, and spectacular ceremony, completed within a few days, and, except for its esoteric and symbolic portions, readily seen and largely understood by an ordinary observer. To obtain a knowledge of the series of societies and their ceremonies in any tribe, and to determine their true place in the life of the people, however, requires long and careful study. In consequence, even the bare scheme of organization of these societies is not known among some tribes that almost certainly possess them. In other cases the information of two or more observers varies, or when compared with the information obtained among other tribes is on its face almost certainly imperfect. There is, however, an early contribution to the knowledge of the subject, valuable so far as it goes, from Prince Maximilian of Wied, Hayden, and Clark in his *Sign Language*, have assembled brief information of a wide range. Later more special studies by Mooney, Grinnell, Dorsey, and others have brought together a body of information which is chiefly important for revealing the richness of the field and the almost utter lack of knowledge which still exists regarding the subject but from which certain general conclusions are deducible.

The tribes among which this particular form of ceremonial organization is known to have existed in greater or less development, are the three Village tribes of the upper Missouri : the Mandan, Hidatsa, and Arikara : the Crow ; the Western Sioux ; the three Blackfoot tribes ; the Arapaho and Gros Ventre ; the Cheyenne ; the Kiowa ; the Kiowa-Apache ; and probably the Selish Flathead. There are almost certainly other tribes, such as the Sarcee, which also possessed this organization, and others, such as the Omaha and Ponka and Sac and Fox, which possessed approximations to it. Clark affirms and Mooney denies that it

existed among the Comanche. Certain religious societies occurring among some of the adjacent Plains and Prairie tribes, such as the Omaha and Ponca, are essentially of a different nature, and the tribes possessing only such societies cannot be included among those which have developed the form of organization here considered. Among the Omaha, for instance, these religious societies consisted of persons in supernatural communication, either privately or by means of their initiation into the society, with some object as power, such as the bear, the buffalo, or the horse. They are therefore, whatever other features they may possess, primarily associations of shamans, and are at bottom thoroughly different in nature from societies whose membership was dependent upon age, purchase, or simple admission, but never upon individual supernatural experiences, and of which several were usually combined into a series through which the individual passed consecutively. Shamanistic societies in the Plains region were not confined to the Omaha and Ponka. Miss Fletcher has given an account of an Elk Mystery of the Ogallala Sioux which is of this type. It is very probable that in some instances in the Plains area the two classes of religious societies merged into one another ; but their essential difference, and their distinctness, in the great majority of cases, must be clearly kept in mind if confusion as to the true character of each is to be avoided.

One of the foremost difficulties presented by a comparative examination of the available material regarding the society-ceremonies is in their names. Many of these names seem to be translatable only with difficulty, so that white informants have at times used descriptive terms. Through this it has been brought about that ceremonies which undoubtedly correspond in different tribes, or even are the same ceremonies in one tribe, have been differently named. Another side on which information is very imperfect is the consecutive order of societies or ceremonies within each tribe. In some tribes, as the Arapaho, the age of the individual is the factor that primarily determines his affiliation with each society. In such cases the order of the societies is of course of the highest importance and is usually readily obtained if inquiry is made. Among other tribes, as the Cheyenne, age bears no relation to affiliation with the societies,

and the individual seems to belong to but one, and to perform its ceremony, all his life. In still other cases, as among the northern Plains tribes, age is an important factor but not the only one, since the accounts given largely emphasize purchase as the element upon which membership most directly depends. Some informants have failed to realize that the ceremonies form a consecutive age-series in tribes where this is the case, and in consequence the presentation of their information is confused.

When comparisons are made as best they can be under these circumstances, it appears that the three Villages tribes and the Crow form a group whose scheme of organization and series of ceremonies are closely alike, and that this group can probably be regarded as the principal center of influence, as regards this institution, among the Plains tribes. The four tribes in this group all possess four important ceremonies: those of the Dog Society, the Young Dogs, the Ravens, and the Bulls, while three of the four possess the Kit-Fox and the Half-Shaved societies. The Arapaho and Gros Ventre form a group distinct from the Village group. The Cheyenne ceremonies, which include equivalents of the Arapaho, Gros Ventre, Kit-Fox, Crooked-Lance, Crazy, and Dog dances, and the regalia used in these dances, present many similarities to those of the Arapaho, though fundamentally their nature, through their not constituting a series whose membership is dependent upon age, seems to be radically different. The Blackfoot tribes must perhaps be regarded as forming a third group. Their ceremonies show similarities to those of the Arapaho, but probably more to those dances of the Village group which the Arapaho lack. The Western Sioux possess the Dog and Raven societies, but most of their others, if the accounts and names given can be relied upon, are more or less peculiar to themselves. Their ceremonial organization clearly bears relation to that of the Village tribes, but not to that of the Arapaho. The Kiowa also have ceremonies that are in large measure peculiar to themselves. The nearest analogues of the Kiowa ceremonies seem also to be found not among the neighboring Arapaho but among the Village tribes. It thus appears that all lines of relationship unite in the Village group.

In considering the distribution of the separate societies and

ceremonies, much difficulty is encountered from the confusion of names that has been mentioned. Certain of the more prominent or typical societies, however, agree frequently even in their names, and to the number of their undoubted occurrences can be added societies given under a different name but which are so described as to leave no doubt of their similarity.

Of widest distribution is the Dog society, also known as Old Dogs and Real Dogs, or described as consisting of men wearing owl head-dresses or scarfs that can be pinned to the ground and carrying rattles. So far this society has been found among all tribes possessing the form of organization under discussion. It seems also to be the only society which occurs thus universally. It is always one of the more important societies, usually having a place in the middle or towards the end of the series, that is to say, comprising men of mature age not yet beyond the power of fighting and of the time of life when their military renown would be greatest. On the other hand it appears rarely to be the last society of the series, that of the very old men. Among the Cheyenne, who have no age series, the Dog Society is said to be numerically the largest and to be considered the most important. The popular name for the entire military-ceremonial organization among the Plains tribes in general, "Dog Soldiers", is derived from this society.

One of the next most common societies is that of the Kit-Foxes, which is found both in the Arapaho-Cheyenne, the Village-Crow, the Blackfoot, and other groups. It is usually a society of young men, rarely occurring elsewhere than in the beginning or middle of the series.

The Small Dog, Young Dog, or Fool Dog society is characteristic of the Village-Crow group, where it seems to be anticipatory of the Dog Society, either immediately preceding this or near the very beginning of the series of ceremonies.

A Raven, Crow, or Blackleg society has a wide distribution, except in the Arapaho-Cheyenne group, where it is not found. This ceremony seems sometimes to come early and sometimes late in the series.

A Bull Head-dress or Horn society, characterized by buffalo head-dresses, is also common, though chiefly northern in distribution, being found among the Village-Crow tribes, the

Blackfeet, and the Cheyenne. The Arapaho lack this ceremony.

A society of Real Men, Soldiers, or Enemies, is found among the Arapaho, Blackfeet, and Village tribes. It is difficult to determine the extension of this society on account of the vagueness or difficulty of translating most of its names. It is also probable that these names are applied to societies and ceremonies of different character. They have in common, however, the fact that they generally designate only societies well advanced in the series.

Societies characterized by crooked lances occur in a number of tribes, though probably these lances are used in connection with different societies in different tribes. It is also likely that crooked lances have a wider distribution on the plains than the present form of ceremonial organization.

Another society that is found among several tribes is that of the Half-shaved Heads.

The Fool or Crazy Society is well developed among the Arapaho and Gros Ventre. It is doubtful whether there is a full equivalent either of the ceremony or of the name in other tribes, but it is certain that societies and ceremonies presenting many analogies occur in a number of tribes. It is only necessary to mention the Fire dance of the Cheyenne and the Fool Dog and Hot Water societies or the Village-Crow group.

A number of other societies occur in more than one tribe. Such are the Club, Tomahawk, or Sword Society, and the Flies. But too little is yet known of these, as well as of a considerable number of societies passing under names peculiar to one tribe, to make a comparative discussion of them profitable at present.

A number of tribes possess one or more women's societies paralleling those of the men. The Arapaho and Gros Ventre have but one such society, the Mandan and Hidatsa three or four. Among the Blackfeet, Sioux, Cheyenne, and Kiowa, women's societies are not mentioned, although in some of these tribes, as the Cheyenne, a limited number of women, usually two or a multiple thereof, take part in certain of the ceremonies of the men's societies. The most important woman's society is that of the Buffalo, or more specially White Cow. Among the Arapaho and Gros Ventre the only society is thus called ;

among the Village tribes, it is probably the last and therefore most important society in the women's series. It is probable that a Buffalo or White Cow ceremony performed by women had a wider distribution than the age-society form of organization, since such a dance is mentioned among the Winnebago.

A characteristic of this ceremonial organization which has been brought out most fully in the case of the Arapaho, but which is represented also in a number of other tribes, such as the Kiowa, Cheyenne, and Mandan, is the existence of distinctions or degrees within the society. These do not represent differences of proficiency or supernatural advancement, but are evidently an outgrowth and further development of the general organizing tendency which has resulted in the system of societies. These degrees of rank may be in part reserved for the particular individuals in a society responsible for the performance of its ceremony on a particular occasion, and at least, often are awarded as a recognition of bravery and distinction ; but on the whole they serve no real function other than their own existence and the elaboration of the organization and its ritual. They do much therefore to set off the society-ceremonials from the Sun Dance and other ceremonies of the same tribes. It is evident that a careful study of these degrees of rank and their regalia will do much to bring out the true nature of the entire system.

A side of this organization that has been but little dwelt upon, although it is both striking and interesting, is the temporary giving away of wives of members to the old men or ceremonial grandfathers or fathers who are in charge of the observances of each society. The usual idea seems to be that this giving away is part of the payment made to the old men for their instruction ; but it is evident that this explanation does not exhaust the conceptions clustering in the minds of the Indians about the act, which is regarded as one of the most holy and beneficial in the entire system of observances connected with the organization. This feature is well developed both in the Arapaho and in the Village groups, and probably extends to other tribes.

The precise factor that determines membership in the societies is of the greatest importance to an understanding of the whole system. As has been stated, there can be no doubt that

this factor varies according to the tribe. Among the Arapaho and Gros Ventre, it is primarily age, while among the closely allied Cheyenne age is not a determining element at all. Among the Arapaho and Gros Ventre the societies scarcely have the character of limited organizations which individuals are at liberty to join or not to join. They are group of men of the same age to which all men of that age in the tribe are supposed to belong. A man not taking part with his age-mates in their social and ceremonial functions, in other words holding aloof from his proper society, is regarded as unmanly, and, so to speak, not a true citizen. The entire body of age-mates graduates with the advance of years from one society and ceremony into the next, and that at one time, so that theoretically, and no doubt for the most part actually, every member of the tribe, if only he lives long enough, passes automatically, as it were, through the entire system. At the same time, while this is the prevailing impression given by the Arapaho and Gros Ventre organization, the performance of a new ceremony in the series, which is the sign or equivalent of admission to the next higher society, takes place only under direction of and instruction by older men, known as the "grandfathers" — "fathers" in other tribes — of the dancers, who have previously passed through the stage which the novitiates are entering; and these older men are always paid by their "grandchildren." There is thus also an element of purchase, and however this may be overshadowed in the larger scheme of organization by the factor of age, it exists and must not be lost sight of. It is quite possible that even among tribes like the Arapaho the payment to the grandfathers may seem the more significant and essential element to the individual at the moment when he is passing from one society to the other and has this particular change in mind rather than the organization of the series as a whole. Among the Village-Crow tribes the payment is undoubtedly a prominent feature, as it is constantly mentioned. Dr Clark Wissler says the same of the Blackfeet. Among these tribes it seems in fact as if membership into the successive societies were purchased by individuals, affiliation being connected with the possession of the regalia belonging to a society. It would also appear that an individual can pass or usually does pass from one society to the

next at is pleasure, and not in a body with all his age-mates. It is even stated in the case of certain of these northern tribes that a man can retain his membership in some of the earlier societies after having purchased his admission into higher ones, and thus belong at one time to several. At the same time the age factor is of importance here also, as one society is at least ordinarily entered only after all the preceding ones in the series have been passed through. What, finally, the factors determining membership are in tribes like the Cheyenne, where age plays no part and yet there is no mention of individual supernatural experiences as a prerequisite, rests to be ascertained. It is clear that where the system is found in fairly pure form, as it is among about a dozen Plains tribes, there are always at least two factors — age or progression in the series, and purchase or payment, — and probably others, upon which membership and consequently the whole system are dependent. It remains to determine in future studies the precise influence of each of these factors, and whether the several tribes differ as much from one another in the relative importance of these factors as now appears, or whether the divergences may not be partially due to differences in the preconceptions, or subsequently maintained first impressions, with which inquirers have approached the subject.

Another matter, and that the most important of all, the relation which this system of age-organization bears to the life as a whole of the tribes among which it exists, is equally obscure. It is clear that the organization is everywhere ceremonial. It is also clear that it has everywhere reference to war, as is indicated by the popular name "Dog-Soldiers" or "Soldiers." It is also certain that in many if not all cases the societies possess functions of a social nature, such as policing the camp, directing the buffalo hunt, and guiding or guarding the march. In the miscellaneous accumulation of knowledge that has characterized the subject, one writer has particularly observed one of these classes of functions, and others have noted others. Thus the system has been variously designated as one of military societies, of associations with police functions, and of progressive religious ceremonies. It is evident that all such single conceptions fall short of the truth. There is very little doubt that the relative importance of the several spheres of action of the societies, —

civil, military, and religious, — differed among different tribes ; but there is also no doubt that observers have differed equally in their interpretation and their emphasis according to their point of view. The matter is complicated by the fact that the societies as a body comprised at least a majority of the adult men, often perhaps all the men, of a tribe, so that certain functions of one kind might seem to be exercised by the organization of one of its parts, whereas officially and actually the exercise of these functions might really be a coincidence. In such cases it is important to ascertain definitely whether in the minds of the Indians themselves the performance of such respectively civil, military, or religious acts is or is not officially the function of a society or the organization : whether such exercise appears to be fundamentally connected with the organization in its nature and purposes, or is merely an accidental outgrowth of the circumstance that the organization as a whole is so nearly equivalent with the tribe. It is possible that we shall never be able to say positively that this system is primarily either civil, military, or religious, and that its other functions are subsequent and subsidiary developments ; for there must nearly from the beginning of its existence have been more or less intermingling of its various sides and phases. At the same time it is of the highest importance to determine impartially, and without preconceptions, the relative significance and influence of each of the several sides of activity of this complex and widely ratified organization.

There are needed first of all more facts, and they are needed badly. But the time is past in the study of this subject when the isolated accumulation of facts is sufficient. An appreciation of all possible significances of the data obtained is an equal essential. The observer must not only know what has already been learned, but must realize what there may be for him to learn and what the possibilities of its significance may be. Off-hand interpretations based on individual impressions will only distort the record of new data. Observations made after a comparative study of the available knowledge, and with a full conception of the problems and possibilities of the subject, will alone lead to information productive of a true understanding of this interesting institution.

ceremony, with songs, myths, etc., will form part of the author's account of the ethnology of the Pawnee, which is being prepared under the auspices of the Carnegie Institution of Washington.

The actual ceremony of sacrifice seems to be based upon certain Pawnee conceptions embodied in a myth which occurs among the Skidi in many variants, several of which have been recorded (1).

In substance this tale relates that of many suitors of a village in the east who wooed a maiden in the west, none ever returned. Becoming suspicious, the Morning-Star, Mars, accompanied by the Sun, his brother; or, according to another version, Mercury, his little brother, the Morning-Star carrying the Sun in the form of a globe of fire in his moccasin, travelled west, lured onward by the Evening-Star or Venus. During this journey, he successfully encounters ten obstacles, which vary according to the different versions, being not unlike those encountered in other forms of this wide-spread episode of an obstacle race. As he overcomes these obstacles with his war-club or ball of fire, the woman exclaims that he has overcome her fathers, brothers, etc., naming in all the ten groups of relationships which are recognized by the Skidi to-day as forming the basis of relationship by kin. After he encounters the maiden, additional tasks are imposed, such as the bringing of the baby-board which is guarded by turtles in the form of hot fire, the otter skin, the otter tying strings, the buffalo robe, and a wildcat's skin, all forming part of the cradle. These secured, on successive nights as the men approach the wowen, monsters, such as serpents, bears, mountain lions, etc., are encountered and overcome. Whereupon it appears that a young corn plant is in the place of the Evening-Star's genetalia, and a squash blossom of the Moon's. These overcome, it remains finally to overcome the teeth within, whereupon the Evening-Star becomes symbolic of the sacrifice of a maiden to the Morning-Star. The result of their union is a girl, the first to be placed upon earth, which is created to receive her; the result of the union of the Sun and

(1) See: Nos. 6, 7 and 39, *The Mythology of the Pawnee*, Nos. 6 and 7, *Traditions of the Skidi Pawnee.*

Moon is a boy, who becomes the husband of this girl. Such, in outline, are the main incidents of the myth.

Before describing the ceremony, it may be noted that there is reason to believe that an abbreviated form of the ceremony was held each winter in December, at which time the ritual only was sung and the smoke offering performed. If the assumption is correct that this ceremony in general represents a solstice ceremony, this abbreviated winter performance corresponds to the abbreviated performance of the Hopi ceremonies which are held in the corresponding period.

It is said that the ceremony was not performed each year, but only when Mars was the morning-star; and especially only when the Morning-Star indicated to the tribe that he desired the ceremony to be performed. This he did by appearing to some one in a vision or dream, instructing him to capture a maiden for the sacrifice. Such an individual at once makes known the import of his vision, goes to the keeper of the Morning-Star altar; obtains from him the so-called warrior's costume, and accompanied by volunteers, sets out with the deliberate purpose of capturing a young woman, who should be not less than twelve or fourteen, nor more than twenty, years of age. When the camp of the enemy has been sighted, the warriors at night prepare a cleared space which, in the ceremony, corresponds to the tipi; the warrior's costume is used as an altar; certain songs are sung which describe how the Morning-Star travelled to the west. When the morning-star appears late in the night they set forth to capture the maiden, strong in their belief that it will be impossible for them to fail. As soon as the maiden is seized the name of the Morning-Star is pronounced, thus dedicating her to him. The party returns to the village, and the girl is at once placed in charge of the chief of the Morning-Star village.

As soon as convenient, after the return of the victorious war party, the ceremony is performed in a tipi especially constructed for the purpose, and lasts four days and nights. The details of the rites which are performed during this time are not fully known. It is certain, however, that the representatives of other villages are present in their appropriate places about the circle. The maiden, whose person is sacredly guarded during

the time of her captivity, is assigned to the keeping of some individual who sits with her on the south side of the tipi. The chief priest of the Morning-Star village sits in the west of the tipi, by his side are other priests, among them the priest of the Evening-Star altar. The bundle or altar of the Morning-Star is placed in its appropriated place in front of the priests, between them and the fireplace. This bundle contains, among other things, the customary two ears of corn, two hawk skins, pipes, a coyote skin quiver, paints, a large flint knife, a war-club, the thongs used in tying the girl on the scaffold, and a long otter skin belt which bears from eighty to one hundred scalps, said to have been taken from the different sacrifices. There is also on the altar a large bundle of small sticks, about a foot in length, showing evidence of great age, as do the other objects on the altar, which were used as tally sticks to record the songs which were sung during the ceremony.

It seems that during the first three days of the ceremony the rites were largely of the customary formal nature, smoking, making offerings of meat, etc., common to all bundle ceremonies. During this time, presumably certain parts of the ritual were sung. On the night of the fourth day the events of the ceremony move with greather rapidity. In addition to the songs and other parts of the ritual, the maiden is painted, one-half the body red and one-half black. Chiefs are sent to the woods for timbers to be used in contructing the scaffold which they erect during the night east of the village. One of the most interesting of the many rites of the night is the destroying dance of one of the priests about the lodge, during which he obliterates four colored circles.

During this night, a big fire is maintained in the tipi upon which are placed four long, round logs, about six inches in diameter. These are placed on the fire so that their ends meet in the center of the fire place, their other ends projecting towards the four directions. At a certain time each of the four priests of the village of the four directions, takes one of these poles, and as the maiden stands by the altar, directs the blazing end toward her body, the four indicating the armpits and groins. The maiden has then placed about her a blanket of carefully tanned elk skin, and the ceremony in the lodge is at an end.

The procession is formed, certain priests being especially costumed, and all proceed to the place which has been prepared for the sacrifice, east of the village. The procession is followed by the leaders of the different villages, and at the place of the sacrifice the entire village is present.

The scaffold consists of two long upright poles, placed north and south, the one at the south of cottonwood and the one at the north of elm. These represent respectively day, Fools-the-Coyotes star and the sun, and night, the Big-Black-Meteoric-star and the Black star. Near the upper end these two poles are connected by a crossbar of willow, tied to the south pole by wildcat thongs, to the north pole by otter skin thongs. Down near the earth the two uprights have fastened to them four additional crossbars which, beginning with the top, are willow, cottonwood, box helder and elm. These are symbolic of the four directions and are fastened to the uprights by thongs of animals which, on account of color, etc., are symbolic of the four directions; they are the wolf, wildcat, mountain lion and bear. The two uprights stand in a rectangular-shaped excavation which is lined with eagle feathers.

The maiden is compelled to mount the four lower steps, or rounds, and stand upon the top one; her hands are tied to the upper crossbar by means of elk skin thongs, her feet being tied to the top-most of the four lower crossbars. Her blanket is removed, and a man rushes up from a hollow in the east, bearing in his hand a blazing brand with which he touches her in the groins and armpits. Another man approaches and touches her gently with a war-club in the left groin; he is followed by three other men, the first touching her with a war-club in the other groin, and the other two in the armpits. Then the man who captured the girl approaches from the east, bearing a bow and arrow which belong to what is known as the Skull bundle; he shouts a war cry and shoots the maiden in the heart. The chief priest opens the thoracic cavity of the maiden with the flint knife from the altar, and, thrusting his hand inside, besmears his face with blood. All the men, women and children press forward now and aim each to shoot an arrow into the body. The spectators circle about the scaffold, four times, then disperse. The priests remain, and one of them removes all the arrows

from the body and places them in four piles about the scaffold, where they are left. In the meantime blood from the maiden has been allowed to drop on the heart and tongue of a buffalo, which are burnt beneath the body. The body is untied and taken east of the scaffold where it is placed on the ground, the head toward the east, and final songs and rituals are sung, in which it is described how the body is eaten by different animals and finally turns into earth.

The symbolism of the ceremony is very extensive, and the above brief account of the ceremony gives little idea of the magnitude or importance of the ceremony itself. It would seem that while primarily the ceremony is performed in obedience to a command of the Morning-Star, its real significance lies in the fact that the appeasing of this deity not only prevents the consumption of this earth through the fire of the sun, but causes the life of the earth to be renewed; even the earth itself is conceived of as being reborn. In this respect the ceremony resembles the Sun-Dance of some Plains tribes; in other respects it has many points of similarity with the Soyal ceremony of the Hopi. It may not, in any sense, be regarded as the New Fire ceremony, that is performed early in the spring.

SOCIAL ORGANIZATION

OF THE SKIDI PAWNEE

PAR GEORGE-A. DORSAY
Professeur à l'Université North Western, Chicago

THE VILLAGE.—The Skidi were organized on a village basis, of which at least thirteen are known to have existed. These villages were endogamous with descent through the male line. No furthur division into septs or minor groups has been discovered. The function of the village seems chiefly to have been the regulation of marriage and the guarding of the sacred object, always consisting of a bundle which, with its contents, formed an altar about which rites were performed when the village had its own special ceremonies. The individual villages, apparently were also, to a certain extent, involved in the politics of the tribe, although their function was primarily social and religious, in which there was a strong association of these two ideas. Each village also had its own warriors' organization into which, however, there was no formal initiation. These organizations were not graded according to rank or age as were those among the Arapaho, and they may be considered as having their mythologic origin in the bundle or altar which held the tribe together. The mariage regulation seems to have been determined by the desire to keep the sacred bundle within the village. While the village possessed both social and religious functions, it would seem that its fundamental function was ritualistic.

The villages above spoken of were really made up of groups or clusters of lodges, held together by a common name, and possessives at least one great ceremony. The groups of houses forming villages did not necessarily join one another to forme a large compact tribal town. Often they were scattered according to the configuration of the country, but all were

within a short distance of one another. When the lodges of one village joined those of another, the boundary was indicated by the cache holes which where placed in rows at the back of the lodges.

Each village possessed its own fields of corn and pumpkins, ownership in which was allotted by the village chief. In case of the death of a family the land was redistributed. Each village also maintained its own burial ground.

The most important village seems to have been that of the Four Bands. In this village were four bundles, each one typical of a cardinal point. The remaining villages, arranged in order of their importance, are as follows: Center village, One-Half village, Village-on-the-Hill, Big-Elk village, Little-Elk village, Village-in-the-Ravine, Village-in-the-Bottom, Buffalo-Skull-Painted village, Village-on-the-Wooded-Hill, Fools-the-Wolves village, Pumpkin-Vine village and Wolves-Standing-in-Water village. Some of these villages have become extinct, namely, the Four Band village, One-Half village, Big-Elk village, and Fools-the-Wolves, and a few others are almost extinct.

On certain occasions the Skidi met as a tribe. Such occasions, as a rule, were associated with tribal ceremonies, during which the priests or chiefs, representatives of each village, met in a ceremonial lodge. On such occasions the representatives of each one of the villages above named sat in a certain place. Thus in a certain ceremony, the representatives, four in number, of the Four-Band village would sit in the west, while on the north side of the lodge would be arranged all the remaining representatives of villages except the last four, sitting in the order in which they have been named, from east to west. Of the remaining four village representatives, the last two had no rights in the tribal lodge, and the next to the last two sat on the south side in the lodge. This arrangement of village representatives seems to correspond to the relative position of the bands in the camp circle of the Cheyenne and Arapaho and certain others of the Plains tribes.

THE FAMILY.—The lodges of the Pawnee were very large and might hold several families, among which there might be relationship; or it might be that the families dwelt together from

mutual arrangement for sake of convenience. The Pawnee conception of family (sitting-with-one's-offspring) seems to have been that of husband, wife or wives, and children.

Usually marriages among the Skidi were late, the woman being, as a rule, twenty and the man being old enough to have achieved success on the hunt, or, preferably, distinction on the war-path. Until the age of puberty, children were allowed to play freely without restraint. After the age of puberty the girl was carefully guarded.

Marriages, as a rule, were arranged, not by the young people, but by the boy's uncle, who inform him when in their estimation he has reached a proper age, and tell him of the choice they have made for his wife. The young man is sent to the girl's lodge with a priest, who bears the invitation. The decision rests with the girl's maternal uncle. The ceremony of marriage is concluded by the couple sitting side by side on a buffalo robe and being addressed by the girl's uncle and by the priest, after which follows the distribution of the presents made by the bridegroom's relatives.

Polygamy was often practiced, depending, as a rule, upon the ability of the husband to support more than one wife. When a man married the eldest of several sisters, he had claim upon the remaining sisters of the family and usually married them as they became of age. The greatest number of wives known to have been held by one individual is eight, sisters of two families. The formal marriage ceremony with the second, and additional wives, was not performed. A restricted form of polyandry was recognized when a young man, becoming of age, was granted the rights of husband in his mother's brother's wife's lodge.

Divorce was said to have been rare. A man left his wife if she proved unfaithful. Her relatives, however, might prepare a feast for him; should he accept the relationship continued as before. Should a man prove unfaithful, his wife's mother or grandmother might drive him from the lodge.

A widow mourns for at least a year. This period might be extended to two or more years should her husband have been a prominent man in the tribe. It is expected at the end of the mourning period that the widow will become the wife of the deceased's younger brother or the wife of her husband's sister's

son. Widowers mourned two or three years, and very often did not remarry. A widower's children are cared for by the wife's mother.

While marriage was within the village group, marriage with near kin was strictly forbidden.

There are ten classes of bloodkinship; for the woman, grandmother, mother, grandson or daughter, sister, and son or daughter; for the man, grandfather, father, uncle, nephew, and brother. As a result of this grouping of blood relationships, a younger brother may sustain the relationship of husband to an elder brother's wife. Brothers and sisters are not intimate, and never address each other except when he asks her to mend his moccasins.

The arrangement of beds in a large communal lodge varied according to the relationship or degree of intimacy among the families represented. The beds of the children, as a rule, were at the west side of the lodge near the altar, while those of the old people were near the entrance of the lodge.

THE INDIVIDUAL. — The position of an individual in Skidi society was dependent upon birth to a large extent, though one could rise in rank by the performance of notable deeds.

A girl, on reaching the age of puberty, was cared for by her grandmother.

During pregnancy, husband and wife observe certain restrictions, especially is the use of a knife forbidden. They must refrain from drinking from a horn spoon, etc. The husband must refrain from killing any animals except for food, in which case he must jump over them after they have been slain. Violation of these or other taboos on the part of husband or wife cause premature death or deformation of the child.

During childbirth, the husband leaves the lodge and may not see his wife for four days. She is cared for by an old woman who receives pay for her services. The afterbirth is placed in a tree.

The child, immediately after birth, is washed in warm water, wrapped in a robe and placed on a cradle-board. It is said that abortion was never practiced except by unmarried women to conceal the evidence of guilt.

Shortly after birth, the child is given a name by the old midwife, which is suggested by some characteristic of the child, such as Round Eyes, Fatty, White, Young Bull, Bear's Eyes, etc. This name is borne until the father has performed some deed of valor, at which time the child is publicly given a name in a formal manner by a priest who recites a certain ritual. Names are always appropriate. Those of women may be distinguished from those of men by a prefix. The individual may bear several names during life. Names are personal property.

Five periods of life are recognized for both men and women. These represent the time of babyhood, childhood, the time from the beginning of the age of puberty until marriage, middle life, and old age.

The education of children was strict. Commands and injunctions were enforced by blows. Education of children was largely in the hands of the grandparents, girls being taught to dress hides, prepare food, and do other work of the women. Boys were taught to handle the bow and arrow and to gamble. When a boy reached the age of puberty, he was received into the lodge of his maternal uncle, where he is initiated into manhood, and maintains the rights of husband until he is married.

THE TRIBE. — The Skidi consisted of groups known as villages. The tribe was a unit, however, on many occasions, having common enemies and at least two sacred bundles or altars, which were regarded as the property of the tribe and not of any one village. The tribe possessed certain civil, military and ecclesiastical functions; but the ordinary affairs of life were relegated to the village organization.

Social position among the Skidi was regulated largely by birth, and a caste system may be said to have prevailed.

Among the nobility were the chiefs, priests, medicine-men and warriors. The chiefs had their own ceremony and claimed allegiance to the North star, who presides over the council circle of stars, Corona. Theoretically, the eldest son of a chief inherited his father's postion, but in fact he was not initiated into the Chiefs' society until he had proved himself worthy. The chiefs were supposed to look after the welfare of the tribe

at home rather than lead war parties abroad. A man might become a famous warrior, but have no claim on the chieftainship. The council of the chiefs was made up of the representatives of chiefs of each village. Theoretically, they were of equal rank. Priests and medicine-men, as a rule, inherited their positions from their fathers, although an individual of common parentage might aspire to be priest or medicine-man.

The common people represented probably less than one-half of the tribe, and were without influence or power. Their lodges were smaller than those of higher rank; they had few or no ponies and often were objects of charity. On the outskirts of the village lived the poorest of the tribe, especially those who were social outcasts.

Disputes were settled among the individuals immediately concerned. Boys and girls were taught that they should look out for themselves. A dispute was terminated generally when blood was drawn. The most common cause for dispute seems to have been disagreements over gambling. Jealousy among wives often lead to personal combats. Among the crimes recognized, that of killing by bewitching was the most heinous. Rape and adultery were also considered great crimes. Suicide was considered a crime, for it was believed that it would cause famine. Stealing was a crime to be punished by the one aggrieved.

Slaves were rarely killed or mistreated, and were often considered as full members of the tribe, marrying into it. No formal rite of adoption of slaves into the tribe is known to have existed.

Strong attachments among young men, either brothers or those not related, were often formed. These friendships often lasted throughout life.

The skidi's conceptions of modesty did not forbid the freest discussion between the sexes of all ages of all matters pertaining to the relationship of the sexes. Nevertheless, one who in his conversation spoke disrespectfully of women was known as one lacking in decency. One who was careless in his habits of eating, who was not clean in his person was known as a filthy man. The coward was one who was afraid to go on the war-path; he never mourned on the high hills for fear of ghosts; he

lagged behind and hung about the camp. The lazy man was the slow man, who, as a boy, never carried water, never looked after the ponies, never carried firewood, and who never ran off secretly with a war party. The stingy man was one who, when it was his wife's turn to cook for those in the lodge, furnished her with a scant supply of meat, and consumed most of that himself. The liar was one who was always deceiving people; he gives false alarms when scouting, and is always falsely claiming to have seen buffalo nearby. He was generally a coward as well and often when the enemy was sighted he ran home boasting of his deeds. Insanity was unknown, although a woman under the influence of love medicines was said to be "mixed up; her spirit was not straight."

There was no trial property except the two sacred bundles. Villages owned their own bundles, and accompanying ceremonies, also their own burial grounds and corn fields. Personal property consisted of interest of the lodge and personal effects, such as tools, utensils, etc. Each family owned its share in the corn fields. Medicine-men and priests had their own individual patches of tobacco. Theoretically, a woman had no property rights; in fact, however, she owned the lodge tipi and her tools and utensils. Children did not inherit personal property, such as robes, ponies, saddle trappings, etc. Such property was generally claimed by the sons of the deceased's sisters, though it was often seized by the deceased's brother.

DANCE FORMS

OF THE MOQUI AND KWAKIUTL INDIANS

PAR MARTHE WARREN BECKWITH

Formal dances among primitive people are generally dramatic representations in which spirits and the heroic dead are believed actually to take part. The impersonation depends upon the belief that by imitating the acts of a person or animal, one becomes to some degree inbued with the spirit of that being. By imitating, therefore, the acts performed by the heroes and supernatural beings of the spirit world, one may obtain some of their mysterious power. The form the impersonation takes will depend upon the vividness with which the beings represented are conceived, how they are individualized, and what ideas underlie their representation. Like so-called civilized drama, it will be shaped by the prevailing social customs of the group in which it is developed and will reflect their highest interest.

Since the object is the practical one of obtaining supernatural power to provide for actual needs, the primitive drama may be explained on the basis of the real practical interests, social or economic, of the group in which it is found. Æsthetically its dramatic form is the expression of the emotional interests of the group. Such forms will be employed as give pleasure; they will be realistic or symbolic according as the recognition of habitual forms or the realization of the actual scenes portrayed, arouses æsthetic interest. They will appeal to the sense of terror, of awe, or of humor according as the social and economic conditions give play to such emotions.

The purpose of this paper is to show how two groups, sufficiently isolated to exhibit distinct cultural types, have developed distinct dramatic forms along the lines of their social and economic interests. In the Kwakiutl Indians and allied

types of the Northwest coast of British America extending north into Alaska, and the Moqui Indians of the Pueblos of Arizona, we find such isolated groups, developing under widely different economic conditions. The published researches of Dr. Franz Boas among the Kwakiutl, and those of Mr. Jesse Walter Fewkes among the Moqui of Tusaya, have been used for the details of the following comparison.

Primitive people are chiefly interested in obtaining a food supply and protection from enemies. Since they know little about artificial means to secure these objects, they seek supernatural. Geographical conditions, therefore, which determine the food supply and conditions of defense of a group, will, to a certain extent, determine the form of their dramatic expression.

The Kwakiutl live in a densely wooded region. For food they depend upon fish, which they catch in nets, and to some extent upon sea mammals, with what berries they can gather in the woods ; agriculture is not practised. The Moqui live in a bare, arid land, which they till for corn ; beans with melon, squash, and some fruit are also grown. The Kwakiutl fear a scarcity of fish ; the Moqui dread a drought, either through scarcity of rain or of the winter snow fall which fills the water courses in the spring, and they dread, also, the heavy thunder storms that tear up the growing corn field. Under these conditions, the Kwakiutl have developed a fondness for fishing and hunting expeditions whose success depends upon the personal courage and dexterity of the individual. The attention of the Moqui is centered upon agricultural pursuits, in which land is held in common and tilled without personal danger. Added to this is the fact that the Kwakiutl, until very recently, lived perpetually in fear of attack from hostile neighbors, and in the hope of glory through the slaughter of their rivals (1) ; while the Moqui, early welded together into a peaceful community, occupied with their crops, and protected from hostilities by their position on high mesas, have long been free from these atrocities of which their early history is full. It follows that among the Kwakiutl, personal prowess and daring have counted

(1) Report of the United States National Museum, 1895, p. 424.

for much more than among the Moqui, and such need is reflected in their social development. The group tie among the Moqui is based upon a community of privileges derived through a common class relationship ; that of the Kwakiutl upon the rank of the individual within the group and his ability to represent the group in rivalry with an enemy (1). The Moqui village strives to secure the common benefits of abundant rainfalls and rich harvests ; the Kwakiutl, to better the social prestige of the group by pitting the wealth of an individual against a rival. The ceremonial dances which each sustain are accordingly an organized effort to secure supernatural aid for such ends (2). The Moqui dance is communal in form, the Kwakiutl, individualistic.

If we examine first the organization of Moqui and of Kwakiutl dances, this difference becomes apparent. In both groups, religious ceremonial is in the hands of secret societies. Among the Moqui, each society is referred to a clan origin, and dramatizes in its dance a clan myth which tells how the hero of the clan was initiated into the rain rites of the totemic brotherhood of the under-world, who, by this marriage, became the totemic ancestor of the clan (3). Within the society, the office of head priest is in general hereditary within the clan to which the ceremonial is referred (4), and the secret rites are held in a chamber sacred to that clan (5). Moreover, the ceremonies open with a " smoke talk ", at which is made an exchange of terms of blood relationship, irrespective of the true relation of the

(1) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 338, 343, 554.

(2) Report of the United States National Museum, p. 396.
The American Anthropologist, 1897, p. 144.

(3) Journal of American Folk-Lore, XI, pp. 173-194.
21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 23.
Journal of American Ethnology and Archæology, II, p. 6-14.
The American Anthropologist, 1897, p. 143.
19th Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 1006-1008.

(4) The American Anthropologist, 1900, p. 121.
Publications of the Field Columbian Museum, III, pp. 13, 73, 175.

(5) 19th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 988.
21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 28, 34.

members taking part (1). Clearly, therefore, the Moqui societies are organized on a clan basis.

The Kwakiutl societies minimize the clan element. Each is referred to a common initiating spirit (2), which becomes the totem, not through a common blood relationship but through the right of a personal initiation given by the same spirit to each member in a particular form (3). The right to this initiation is commonly derived from the mother, who brings it to her husband as a marriage dowry, to be used for his heir (4). It it held by only one person at a time and must be paid for by the husband, like the blankets, earrings, canoes, coppers, or other objects of personal property of which the bride's dowry may consist. Its value depends upon the amount expended upon the initiation feast (5); and hence, the rank of different individuals within a society, as that of the societies among themselves, differs considerably (6). Furthermore, during the ceremonial season in which certain initiations take place, society loses its ordinary clan relations and assumes another form of grouping based upon membership in secret societies. Two divisions are recognized, one composed of those who have dances to perform, who are grouped according to the spirit that initiated them, and ranked according to the price paid for the initiation; the other, of all other members of the group, who are divided into age and sex divisions; (7) that is, into the typical grouping of a military organization of the Plains (8). The result is that the clan relation is minimized, and a division of society which emphasizes the age steps in the life of an individual, each of which is commonly

(1) 19th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 1007.
Journal of American Folk-Lore, Vol. XI, p. 184.

(2) Report of the United States National Museum, 1895, section V, pp. 418, 498, 499.

(3) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 393, 418, 448.

(4) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 337, 388, 421, 501, 648.

(5) *Ibid.*, pp. 501, 554, 556.

(6) *Ibid.*, pp. 498, 499.

(7) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 419, 420, 518.

(8) Report of the United States National Museum, 1895, p. 418.

marked by a deed of valor, becomes here further accented by organizing these steps into secret societies. The distinction between a man's position as clansman and as society member is furthur emphasized by the fact that during the ceremonial season, he is called by a secret name different from his clan name (1). The official opening of the ceremonial season includes the summoning of each man to the feast by his secret name (2); to forget to call a man by that name after the season has begun, is an error for which the offender must atone in order not to offend the spirits (3). This is in striking contrast to the ceremonial opening of the Moqui festival before described. The ceremonial of initiation, although generally held in the central dance hall of the village, may take place in the house of the giver of the feast, which, by taking down the partitions of the bed chambers, laying boards for beating time, erecting a dance pole and sweeping the floor, is made into a suitable hall for the gathering (4). In all such observances the individualistic character of the Kwakiutl organization is apparent.

Comparing still further the organization of ceremonial dances, we find them in both regions grouped according to a period of four days, the last day of which is, in general, set apart as the "dance night." Among the Kwakiutl, the whole period, from the opening of the initiative period, about November, to its close in January, during which time alone ceremonial dances may be performed, is considered sacred (5). But the festival of each society occurs at no fixed time within this season and is dependent for its occurring at all upon the competitive element. A rival tribe may force a society to perform its cere-

(1) *Ibid.*, pp. 504, 607.

(2) *Ibid.*, pp. 517, 547.

(3) *Ibid.*, pp. 370, 436, 504, 517.

(4) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 18-23.
15th Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 255-260.
The American Anthropologist, 1900, p. 82.
Field Columbian Museum, III, pp. 14, 172-3.
The American Anthropologist, 1898, pp. 110-115.
Report of the National Museum, 1895, pp. 503, 520, 537, 614, 624.

(5) Report of the United States National Museum, 1895, p. 418.

monial (1). In any case, an individual must be found to give the festival; the society as a group is not responsible for it (2). The Moqui festivals of the secret societies, on the other hand, occur at a fixed time during the year, the distance of one celebration from another being marked off on the calendar according to groups of four days; and in every case the festival represents to society as a group and not an individual within the society. Masked festivals, called Katcinas, are confined to the months from December to August; unmasked to the other half of the year (3). The program of the Kwakiutl dance night, consists of a series of impersonations taking place in no fixed order, according as a man wishes to show his dance or not (4). This gives the Kwakiutl much more individual freedom in his presentation of the dance than the Moqui, whose calendar is fixed by the community and his dance program, by the society as a group.

On the other hand, the Kwakiutl have certain traditional impersonations with which particular clan groups open the initiation ceremonies of their secret organizations, and whose observance is strictly urged by the older members of the group (5). Certain observances, such as the manner of painting the face, are referred to as tribal possessions (6). The Moqui masked festivals, too, allow a good deal of individual freedom in arranging the program. Those masked festivals, or lesser Katcinas, whose form is, however, comparatively constant, may be given at any time during the masking season, when the society wishes to show its dance (7). The elaborate masked dances, which have a fixed place on the sacred calendar, consist of a series of

(1) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 544, 562, 582, 589, etc.

(2) *Ibid.*, pp. 436, 501, 540, 547.

(3) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 15.
15th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 260.

(4) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 420, 524-5

(5) *Ibid.*, pp. 420, 548, 558, 577, 592, 615.

(6) *Ibid.*, p. 592.

(7) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 16, 17, 26.
Ibid., pp. 16, 48.
15th Annual Report of the Bureau of American Ethnology.

performances given by different societies, in which each sacred clan house or kiva in the village is supposed to be represented. The dances displayed differ from year to year, and the same dance may vary considerably according to the ingenuity of the performers (1). Mr. Fewkes explains these festivals as "composite lesser Katcinas (2)." It is evident, therefore, that the organization of ceremonial dances of Kwakiutl and Moqui secret societies may be considered to be fairly parallel. Emphasis upon a fixed order of procedure resting upon clan tradition, is the result of the communal basis of Moqui society ; that upon novelty and individual initiative as a witness of individual rank, of the Kwakiutl competitive basis.

The same typical tendencies modify the form of the dance in each region. The group dance is representative of Moqui festivals, the individual, of Kwakiutl. The Moqui pueblo is composed of different clans which have, by immigration or by conquest, become welded together to make up the present group (3). Each clan preserves its own religious dances (4). The society organized for this purpose impersonates in a group dance their bond of union with the supernatural brotherhood whose rites have power to bring rain to the pueblo (5). Moreover, the Katcina dances, whose origin seems parallel to the getting of a guardian spirit in the north, by dream or vision,

(1) 15th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 268.

(2) 8th Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 16-41.
The American Anthropologist, 1894, pp. 162-167, 394-417.

(3) *Ibid.*, 1896, pp. 151-173.

(4) 19th Annual Report of the Bureau of Ethnology, pp. 965, 1007.
21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 17.
The American Anthropologist, 1897, pp. 143-145.
Ibid., 1893, p. 366.
Ibid., 1897, p. 144.
American Folk-Lore, XV, p. 14.

(5) Journal of Am., Eth., & Arch., Vol. IV, pp. 72, 88-96.
The American Anthropologist, 1892, p. 237.
Ibid., p. 126.
Ibid., 1900, pp. 105-6.

have taken on the communal habit of the Moqui group (1). The lesser Katcinas are danced as group dances and their masks are referred to as clan ancestors (2). If a man nowadays wants to show a fresh mask, he gets a number of his fellows to perform in the same mask, and if the dance is successful it may be added to the repertory of his kiva (3). Ancient Katcina masks often represent, instead of a similar totemic brotherhood, a family group (4); single impersonations occur in a dual character, male and female, and a curious doubling of the sexes typical of Moqui impersonations, although not clearly understood, has been referred to the habit of fixing attention upon the family group rather than upon the individual (5). In this way the basket and tablet dances of the women's societies correspond to the group dances of their brother societies in the same clan (6). When distinct impersonations occur, the impersonator appears as a representative of his group, as is the case in a kind of masquerade called "the dance of all spirits," or he dramatizes the acts, traditional or symbolic, of their totemic ancestor (7); in no case does the dance have any meaning to himself as an individual, as is the case in the Kwakiutl dance.

Among the Kwakiutl, a personal encounter is required of each novice in order to gain the magic power the spirit has to offer. Attention to this individual initiation has given the typical form to the Kwakiutl dance. The society member shows his dance alone because he receives it in a particular

(1) 15th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, p. 293.
21st Annual Report of the Bureau of American Ethnology, pp. 33, 42, 57, 79.
Journal of Am. Eth. & Arch., Vol. II.

(2) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 56.

(3) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 17.

(4) *Ibid.*, pp. 43, 45.

(5) Journal of American Folk-Lore, XI, p. 188.

(6) Journal of American Ethnology and Archæology, II, p. 153.
15th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 260.

(7) Journal of Am. Eth. & Arch., II, pp. 59-69.
15th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 259.
Journal of American Anthropology, 1900, p. 94.
Journal of Am. Eth. & Arch. IV, p. 63.

form and because it carries with a particular supernatural gift and represents a particular social rank (1). Group dances do occur, such as that of the Walasaxa (2), which is performed by the tribe in a body and corresponds closely to the Moqui beast dances (3). In these cases, the dance is distinctly mimetic of the animal represented. The idea is that the beasts who organized the society in the days when animals talked like men, return to perform their dance, and the Kwakiutl tendency is to impersonate the animal as realistically as possible. Such dances are, however, rare among the Kwakiutl societies. The individual dance is typical.

Conformity to tradition fixes the style of both Kwakiutl and Moki dances, whether communal or individualistic. The members of a Moqui society enter in a procession and make a sinistral circuit four times about the kiva or the court where the dance is performed (4), dressed in the costume of the brotherhood, which has also its distinctive song and dance step (5). Usually the dancers form their own chorus and carry some instrument for keeping time. Sometimes a drum is borne before them for this purpose. In Katcina dances, six men, dressed as women, may kneel in front of the line of dancers and keep time for them (6). Certain officers may accompany the dancers ; such are the asperger and meal throwers in the Katcina dances (7). One or two warriors may act as escort for a procession, or the

(1) Report of the National Museum, 1895, pp. 396-431, 498-9.

(2) Report of the National Museum, 1895, pp. 477, 606.

(3) American Folk-Lore, XI, p. 180.

(4) Journal of Am. Folk-Lore, V, 1892, p. 39.

(5) For costume see :
21st Annual Report of the Bureau of American Ethnology.
15th Annual Report of the Bureau of American Ethnology.
American Anthropologist, 1900, pp. 93, 98, 100, 105, 106, 131, 135.
19th Annual Report of the Bureau of Am. Eth., p. 1000.
Field Col. Mus., Vol. III, Plates.

(6) 15th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, p. 293.

(7) Journal of Am. Eth. & Arch., Vol. II, pp. 69, 84, 97.

whole warriors society lead the march (1). In the Katcina dances their place is taken by representatives of the fool brotherhood. Accompanying the clan group are individual impersonations representing the clan legend. Among these the clan hero and heroine usually figure.

The Kwakiutl dancer moves about the fire from left to right, making a complete revolution of his body before and in the rear of the fireplace (2). Between the dances he may disappear within his bedroom at the right hand rear of the fireplace (3), which is the sacred corner of the room during dances. He wears the costume and paraphernalia inherited with the dance, namely, certain cedar rings and mask of the spirit who initiates him (4). In these he may appear at different times from the doorway of the bed chamber, which is also painted with the likeness of the spirit or totem he inherits. Besides the society songs and the measure of the song and dance, which belong to the initiation he represents, the dancer composes one or more songs of his own (5). A chorus occupies front seats in the rear of the house and, lead by a chorister, keeps time for him and repeats his songs (6). In both Kwakiutl and Moqui groups, four is the sacred number. Every act is repeated four times, and this tradition often determines the number of dancers who make up the group.

Such conventional habits determine the lines upon which the formal dramatic dances in each region are developed. A characteristic difference of style renders them still furthur typical. The Moqui have developed formal representation along symbolic lines, the Kwakiutl along realistic.

These characteristic tendencies are to be seen in their

(1) American Anthropologist, 1900, p. 100.
Journal of American Folk-Lore, VII, p. 285.
Journal of Am. Eth. & Arch., Vol. II, p. 127.
(2) Report of the U. S. National Museum, 1895, pp. 432-3.
(3) *Ibid.*, p. 446.
(4) *Ibid.*, p. 446.
(5) Report of the U. S. National Museum, 1895, p. 432.
(6) *Ibid.*, pp. 436-7.

decorative art (1). We find examples in the pottery of the Moqui, and in the carved wooden utensils of the Kwakiutl. In some instances wooden vessels carved by the northern tribe attempt to represent an animal realistically. More often the animal is represented in sections laid on decoratively; but even in this case, where realism suffers a transition to a system of symbolism, the Kwakiutl artist evidently works seriously to represent the animal as it really is by keeping the relation of parts and the actual form of each, their distortion being justified by the shape of the surface to be covered. When a part of the animal is used to distinguish it, like the incisor teeth of the beaver, or the dorsal fin of the killer whale, the real shape of the object is preserved. The pottery design of the Moqui artist usually tries to picture realistically or symbolically, birds, lizards, frogs, mammals, butterflies and dragon flies. But in a large number of the designs the pictograph symbol has dwindled to a mere sign. A triangle or a row of parallel lines represents a feather, and it is evident from the way in which the symbol is placed that the idea is perfectly conveyed to the mind of the artist by the purely conventional markings. This is, perhaps, the most striking thing about Moqui symbolism. With all its apparent confusion of form, the ideas represented may be resolved into a few simple elements expressed by common objects upon which attention has been centered for economic purposes. They are, therefore, to be identified with no less precision than the realistic markings of the Moqui.

When the question comes up of individualizing different impersonations by means of paraphernalia, the same typical differences occur. In both Moqui and Kwakiutl dances the most important of such insignia are masks and songs; other forms are cries, face and body paintings, decorations, and emblems (2). If we examine the insignia used in Moqui and in Kwakiutl dances, we find that the effort of the Kwakiutl is to represent realistically the actual object which the token represents, or in other cases, where the meaning of the mask has been lost, to explain it

(1) Bulletin of American Museum of Natural History, IX, 1897, pp. 1-14.

(2) Report of the U. S. National Museum, 1895, p. 435.

realistically. The Moqui represent such insignia symbolically. For example, a certain society of the Kwakiutl paint the face with parallel bars. They explain these as "the rubbing of Winalagalis canoe" — Winalagalis being the spirit of the Winter Dance whom the hero encounters in a canoe on a lake and, swimming out the canoe, tips up the end to the peril of the spirit, who offers him the four gifts of the dance to desist (1). Another, one of the cannibal societies, appears with red streaks running from mouth to ear, and these are explained as the blood running down from the mouth of the cannibal spirit who has just feasted on the flesh of his enemies (2). Both of these explanations are essentially realistic. Even more naive is the dramatization of a whaling scene in which one of the actors, covered with white gown, represents cold weather (3). This should be compared with the mask of the Moqui Snow Katcina (4). Certain Moqui face paintings are explained as representing the four world quarters (5). The symbol of friendship is two crescents interlaced (6). Moreover, natural parts of the costume are often replaced by a symbolic object ; the band of a headdress across the forehead becomes a symbolic ear of corn (7) ; the whorls of hair worn by a Moqui woman are replaced in the masks by squash blossoms, the symbol of virginity (8).

The emblems borne by the societies show the same difference. The carved weapons which are borne by the Kwakiutl societies whose duty it is to act as officers of the dance, are to be compared with the corn and rain symbols or symbols of sex, which the Moqui dancers carry as prayers for the blessings they symbolize (9), or the carved sisul in which a Kwakiutl dancer

(1) Report of the U. S. National Museum, 1895, p. 492.
(2) *Ibid.*, pp. 444, 596.
(3) Report of the U. S. Nat. Mus. 1895, p. 641.
(4) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, plate 22.
(5) 21st Annual Report of the Journal of Ethnology, plates 42, 47, 57.
(6) Journal of Am. Eth. & Arch., II, p. 40.
(7) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 109.
(8) *Ibid.*, p. 64.
The American Anthropologist, 1892, p. 22.
(9) See Illustrations, Report of Nat. Mus. 1895, pp. 475-6.
19th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 997.
American Folk-Lore, XV, p. 20.

sees the actual form of the spirit he encountered (1), with the symbolic planting stick and gourd of the Moqui Germ god.

The Kwakiutl may have been stimulated to this realistic way of representing the spirit, by the nature of the material they had at hand. Wood is very abundant on the northwest coast and soft wood lends itself well to realistic representation. Their carvings are extraordinarily life-like, especially those used in the shamanistic tricks, where the illusion depends upon the skill with which the human face is counterfeited (2). Their masks, which are made of wood, embody with exaggerated realism the face of the animal or monster in which guise the spirit is conceived to exist (3). Sometimes a mere head mask is worn; sometimes the animal mask opens and discloses a human face, or these two may be combined and one appear on top of the other. In these cases, the reference is to the mythical time when the animal shape could be transformed into the human or into that of another animal (4). Sometimes, in the northern tribles, the double mask represents typical moods, the moods being marked realistically by lines of expression (5). When exaggeration exists, it follows the tendency common to Kwakiutl carving, to center attention upon some one prominent feature by which the impersonation comes to be known. Such is the wide, round mouth of Tsonoqoa, the cannibal woman (6).

A curious parallel to this habit in carving, is found in a distinguishing mark peculiar to the Kwakiutl societies. It consists in an object closely connected with the monster impersonated, which acts as an "exciting object," the mention of which is supposed to create frenzy on the part of the spirit. Thus the nose is the exciting object of the Fool dancers, the raven of one order of cannibals, the skull, of another (7).

(1) Report of the National Museum, 1895, p. 371.

(2) Report of the U. S. Nat. Mus., 1895, pp. 503-4.

(3) Report of the U. S. Nat. Mus., 1895, pp. 640; see plates pp. 447, 463, 470, 479, 485, 493, 494, 625.

(4) Report of the U. S. Nat. Mus., 1895, pp. 339, 420.

(5) *Ibid.*, pp. 627, 630.

(6) Report of the U. S. Nat. Mus., p. 479.

(7) Report of the U. S. Nat. Mus., 1895, pp. 266, 445, 479, 545, 552, 583.

The mask model of the Moqui, who live in a barren country, is typically the gourd (1). This lends itself ill to realistic representation but makes a good surface for applying symbolic marks. By combining the gourd mask with the typical headdress of the dancers, which makes the top and the opposite sides of the head objective points for decoration, the Katcina mask comes to assume its present habitual form : — in material, of leather ; in shape, something like a tea-cozy ; in decoration, chiefly differentiated by the shape of the eyes ; by the mouth, which, besides painted forms, is represented by round mouthed, snouted, and toothed Katcina ; by color areas ; and by symbols on the cheek and at decorative points on the top and on either side of the head. These decorations make no attempt to represent the features truly. Nevertheless, they become habitual, so that it is by these symbols that the same impersonation under a multitude of diverse names and diverse details of decoration may finally be identified (2). Particular regions have a particular style of decoration which mark them as sources of certain Katcina masks, and so the history of a mask becomes distinct from its present place in the ritual into which it has got assimilated.

A comparison of the Moqui songs with those of the Northwest is necessarily incomplete, owing to the fact that few Moqui songs have been translated. Those few, however, which have been put into English, are typical sequence songs, which invoke the four directions for rain under the color symbols of clouds, seed corn, birds, flowers, and stones (3). In a translated racing song, the invocation names from verse to verse the different parts of the body whose strength is to be tested in the race (4), just as the daub of paint applied to like points on the runner's body may be interpreted as a prayer for strength in these parts. The Kwakiutl songs, on the other hand, although often obscure

---

(1) American Folk-Lore, XV, p. 22.

(2) Compare : 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology ; (especially p. 109.)
Am. Anth., 1897, p. 144.
Am. Folk-Lore, XV, p. 14.
Am. Anthro., VII, p. 32.

(3) Field Col. Mus., III, pp. 127, etc.

(4) Field Col. Mus., III, p. 152.

in reference, are inspired with an attempt to recount the actual form of the encounter. They may belong to a society or to an individual, in which latter case the burden, or tune, is common to the society, only the words differing (1). In their simplest form they boast the power of the spirit impersonated or describe its particular gift (2) ; or they recount the prowess of the man in securing the gift (3). Their individual character is shown when they tell the special history of the encounter, or describe the particular owner of the gift (4). The song may, further, include a sort of dialogue, one part of which is sung by the dancer and the other by the singers as chorus (5). Or a group of impersonators may sing each a line of the song. These modifications follow naturally the increasing dramatic freedom of the dance, but the point is that the effort toward realism which identifies the song as much as possible with the realistic details of the particular encounter, helps toward such freedom ; while the Moqui tendency to symbolism, in which the particular occasion of the song is easily obliterated, corresponds with the formal ritual which accompanies the song.

The same contrast is evident if we compare the manner of relating ceremonially the clan legends. The Kwakiutl attempt to tell the story as vividly as possible in order to render its reality plausible (6) ; the Moqui preserve the historical tale of the wanderings of the clan in a symbolic form, in which the objects and the direction colors are repeated in sequence songs, for luck, instead of the actual happenings of the journey (7).

The explanation of this typical difference between Moqui and Kwakiutl insignia is that the Kwakiutl represent by these external signs an actual encounter with the spirit ; to the Moqui they are a means of prayer. Prayer is, in fact, the real purpose

(1) Report of the U. S. Nat. Mus., 1895, p. 432.
(2) *Ibid.*, pp. 403, 460, 472, 480.
(3) *Ibid.*, pp. 460, 461, 465, 477, 482.
(4) *Ibid.*, pp. 459, 460, 461.
(5) Report of the U. S. Nat. Mus., 1895, pp. 471, 475, 492, 494, 631.
(6) *Ibid.*, pp. 338, 376.
(7) Field Col. Mus., III, pp. 98-102.

of Moqui ceremonial. Prayer is uttered verbally ( ) ; it is expressed in the sacrifice of meal as the most precious possession, or typically in the feathered prayer stick (2), or in the image or formal symbol representing the object prayed for, or in ritualistic acts and in acts of dramatic significance (3). Prayer in these forms is the way of intercourse between the upper and the under world, and the presence of the gods is the means of their more effective supplication. All shrines dedicated to particular ancestral beings — the sites of old villages, springs and caves, supposed to be places of access from the underworld — are sacred. In the sacred chamber where rites are performed, this place of access whence spirits are born out of the womb of the earth, is symbolized by the aperture called the sipapu, often made by boring an augur hole through a plank which is fixed into the floor (4) ; it is emphasized in the altar and the sand mosaic, both of which hold a place in Moqui ceremonial (5). The ceremonial circuit by which such places are consecrated in procession or in dance must be interpreted also as a prayer to the spirits believed to dwell below them, just as the more dramatic act of kicking a clay ball down the watercourses, which occurs during one of the festivals, is meant as a prayer for rain, the clay ball being in Moqui worship, a symbol of rain (6) ; — or the dances dramatizing the action of the sun on the earth in the spring time are a prayer for the fructifying of the earth and the growth of rich harvests for the pueblo.

---

(1) Translations in : Field Col. Mus., III, pp. 277, 309, 311, 320.
American Anthropologist, 1900, p. 94.

(2) Journal of American Folk-Lore, X, pp. 187,-201.
See illustrations in : Journal of Am. Eth. & Arch., IV, pp. 51, 71.
Field Col. Mus., III, plates XV, VIII, XLVI.

(3) Folk-Lore, XV, p. 29.
19th Annual Report of Am. Bu. of Eth., p. 1010.
Am. Anthro. 1898, p. 75.

(4) Am. Anthro., 1900, p. 96.
Field Col. Mus., III, p. 94.

(5) See Bibliography — also illustrations in Journal of Am. Eth. & Arch., IV, pp. 18, 22, 54.
Field Col. Mus., III, pp. 42, 52, 43, 92.
19th Annual Report of Am. Bu. of Eth., plates 46, 53.

(6) Am. Anthro. 1900, p. 116.
21st Annual Report of Am. Bu. of Eth., p. 53.

Symbolism, which refers all forms and phenomena to supernatural ancestral beings whose gifts are those of rain and corn to supply the common needs of the people, becomes for the Moqui the means of approach to the supernatural world. Two elements are constant in their symbolism : natural objects are made by their color to distinguish the different directions (1) ; they are given sex according to their function, real or imaginary. The heat producing element in nature is regarded as the male, the earth, which produces the harvest, as the female agent of growth. Hence, the sun is the father of all spirits, the earth or the corn is their mother, or more strictly their grandmother ; since in the interpretation of these deities we find a tendency to regard the earth as hermaphrodite (2). All spirits are grouped by their symbolic colors under one of the four directions (3). The elaborate festivals of the Katcina season are in reality the ceremonial ushering in of the gods on their return to the Pueblo with the winter solstice or at the corn planting and bean planting season, and their farewell when they depart at the time of the summer solstice (4). The whole Katcina ceremonial is, therefore, now explained by the phenomena of growth, although several of its festivals would seem to be made over warrior ceremonies (5). The Snake and Flute boys and girls, of the unmasked dancers, and the Corn men and maidens of the basket dances and of many Katcina dances, sustain as clan heroes and heroines the

(1) Journal of Am. Eth. & Arch., II, pp. 38, 159.
Field Col. Mus., III, pp. 101, 127.

(2) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 38.
Journal of American Folk-Lore, XV, pp. 14-23.
19th Annual Report of the Bureau of Am. Eth., p. 1005.
15th *Ibid.*, pp. 259, 266, 313.
American Anthropologist, 1894, pp. 48, 49.
Ibid., 1901, pp. 438, 439, notes.

(3) 15th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, p. 267.
Ibid., p. 261.
American Anthropologist, 1898, p. 140.
Journal of Am., Eth., & Arch., Vol. IV, p. 21.

(4) 15th Annual Report of Bureau of American Ethnology, p. 272.
Journal of Am. Folk-Lore, XV, p. 24.

(5) 15th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, p. 272.

same relation to their clans as Father Sun and Mother Earth do to all spirits, and as a matter of fact, wear the insignia of these deities (1). The rain deities are symbolized by the sign of the rain clouds (2). The idea of the dramatic dance becomes now that of a prayer uttered through the formal dramatization, either realistically or by means of ritual, of the rain or the corn harvest to follow. The mimetic dance, therefore, pictures the prayer offered. As Mr. Fewkes puts it — the Indian expresses his prayer dramatically for the same reason that he models figures of objects to place upon the altar — in order to make clear to the spirits what is wanted (3).

The mimetic dance is not, however, characteristic of Moqui dramatization. The totemic animal dances of the Katcinas, which initiate realistically such animals as wasps, mice, et cætera, seem to be a comparatively modern innovation (4). The buffalo dance, imported from the East is said to be losing its realistic character (5). The races before sunrise which belong typically to Moqui festivals, have their mimetic value, the racers being imagined to represent storm clouds racing over the mesa, and the winner of the race hailed as the bringer of rain to the Pueblo (6); but the performances of the rain god are highly symbolic (7); as are the dramatic prayers for a rich harvest inserted into the women's dances and into some Katcina dances (8). Every Moqui festival, moreover, includes the ceremony of singing the night songs about the altar. These songs are accompanied by ritualistic acts performed with the symbolic objects upon the altar, as a prayer to the four directions,

(1) 19th Anthropologist Report, p. 1009.
American Anthropologist, X, pp. 133-143.

(2) 19th Annual Report, p. 1008.

(3) American Anthropologist, 1900, p. 125.

(4) 19th Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 81.

(5) *Ibid.*, p. 31.

(6) Field Columbian Museum, III, pp. 322-327.

(7) Journal of Am Eth. and Arch., Vol. IV, p. 75.

(8) Folk Lore, XII, pp. 83, 85, 91.

invoked through their various color manifestations, to bring rain and peace and blessing to the people (1).

As attention becomes centered, however, upon a particular impersonation of dramatic power, and either follows more directly some myth of its exploits, or realizes it more vividly in the performance of some common activity of nature or of husbandry in which the subject of the action becomes coherent and interesting, characters are individualized and greater freedom of dramatic action is exhibited.

Moqui dramatizations fall under two classes; historical, which commemorate the wanderings of a clan; and nature dramas, which represent some phenomenon of nature (2). Dramatization of the union of clans, and narratives and observances commemorating their wanderings and those of the clan ancestors are a typical feature of Moqui clan festivals (3). Their object seems to be to bring the novices into closer touch with their supernatural ancestry. On the whole, the nature myths lend themselves to more realistic dramatization (4). Among such acts are the planting ceremony of Muiyinwu in his character of planting god (5); the ceremonial corn grinding of the corn maidens attended by corn men (6); and the rites of the Great Plumed Snake, in which an ancient war drama, it is supposed, has been interpreting according to present Moqui interests to symbolize

---

(1) Field Col. Mus., III, pp. 24, 47, 79.
American Anthropologist, XI, pp. 81-etc.

(2) Journal of American Ethnology and Archæology, IV, pp. 106, etc.
Journal of Am. Eth. & Arch., II, p. 152.
Am. Ass. for ad. of Sci., 1892.
Field Colombus Museum, III, pp. 255-261.
American Anthropologist, 1900, p. 124.
American Anthropologist, 1897, p. 143.

(3) Journal of Am. Eth. & Arch., IV, 1894, pp. 281-284.
Journal of Am. Eth. & Arch. IV, pp. 62-65, 68, 69, 73, 77.
Field Col. Mus., III, pp. 98-102.

(4) 15th Annual Report of Ass. of Am. of Ethnology, p. 254.

(5) 21st Annual Report of Bureau of Am. Ethnology, p. 36.
Journal of American Folk-Lore, XV, p. 23.

(6) 21st Annual Report of Bureau of Am. Ethnology, pp. 79, 54, plates 27, 32.

Father Sun in the form of lightning, fertilizing Earth in the form of a cornfield (1). In the pantomime, a mimic cornfield is laid out in front of a screen painted with sun symbols, from apertures in which stretch great serpents, made by drawing canvas over barrell hoops and worked from behind so that they writhe and twist in a hideous and life-like manner, besides emitting realistic roars made by blowing on a conch shell behind the scenes. Although the characters which belong to the myth may be merely painted on the screen, they may also appear as actors. Earth mother feeds and suckles her offspring, the serpents, to pacify them. The serpents destroy the cornfield, or struggle with each other or with some impersonation in the play, and the whole pantomime is made as realistic as possible, even to holding blankets over the fire while the screen is being set up so that the illusion may not be lessened by witnessing the stage devices. As a whole, however, such a realistic performance is not typical of Moqui dramatizations. The tendency to group action and to symbolism leads to ritualistic forms of actions in which the picturing quality has given place to an interpretative value which is purely conventional.

Exactly the opposite is the case among the Kwakiutl. The whole meaning of the Kwakiutl dance forms depends upon their realistic value. The actual forms of the beings they impersonate are vividly realized and the gifts they secure are those of personal prowess. The secret dances of the Kwakiutl were obtained from tribes to the north, and their form has probably been determined by the war ceremonials with which they were connected (2). Representing, therefore, conditions which force attention upon individual skill and daring, and foster the spirit of rivalry, the societies seek superhuman support from mythical monsters, an encounter with which and a display of whose gifts

(1) American Folk-Lore, VI, pp. 269-289.
21st Annual Report of the Bureau of Am. Ethnology, pp. 40-42, 51, Plate 26.
15th Annual Report of Bureau of Am. Ethnology, p. 291.
American Anthropologist, 1898, p. 84.
Journal of American Folk-Lore, XV, p. 29.

(2) Report of the National Museum, 1895, p. 664.

must test the nerve of the boldest. The Cannibal who lives in the woods and gives the power to eat human flesh (1), the War Spirit of the North, which bestows in different forms the power of invulnerability of throwing disease, and of catching the soul of an enemy (2); Matem, who appears as a huge bird and gives the power of flying (3), and the Ghosts who give the power to return to life (4) — such are the spirits who act as guardians of the secret societies. Some beings are common to the clan dances and to those of the ceremonial season, such as the horned sisul, which gives invulnerability to its owner, but to look on which is death to any enemy (5); and the blind ogress of the woods, Tsonoqoa (6). Shamanistic devices, self-torture, and the difficult art of cannibalism are among the higher rites practiced ceremonially in this region. The dramatic impersonation, hence, centers attention upon a display of personal endurance, courage, and self-control, such as would serve to terrorize an enemy or to strengthen individual daring and fortitude.

The business of the whole initiation ceremonial is to prove beyond question that the novice has encountered one of these guardian spirits, and received from him the supernatural gift. It is from beginning to end a dramatization, in as realistic a manner as possible, of the capture of the notice by the spirit; of his return after a period of hiding, when he is supposed to be harboring with the spirit; and of his display of the gifts secured during this time, by the performance of a dance. The other society members during his absence display their dances one by one in order to lure back the spirit of the novice; and upon his return, they endeavor, by songs and by the dancing of women to pacify his madness. Although each dance has individual features, the form of each ceremonial depends, upon the myth of its origin and is, hence, prescribed by convention.

---

(1) *Ibid.*, pp. 395-408.
(2) Report of the National Museum, 1895, pp. 394, 485--497, 560, 597.
(3) *Ibid.*, pp. 411, 483.
(4) *Ibid.*, pp. 408, 482.
(5) *Ibid.*, pp. 358, 371.
(6) *Ibid.*, pp. 372, 479.

When the ceremonial season opens, spirits are supposed to enter the village to catch the souls of the novices whom they wish to initiate. Their presence is represented by whistles, of which every society has its distinctive call (1). Accounts of Indians on Vancouver Island give the ghost calls a still more realistic turn. The presence of the thunder bird (2) — probably a war god — is heralded by thunder and lightning, the lightning made by flashing torches through apertures in the roof, and the thunder which follows the flash, by the drumming of the heels of the initiated against the empty boxes on which they sit, while the whole assemblage whistles like the wind (3). The sound of Winalagalis, the Kwakiutl war god, is made by swinging whirring sticks on the roof or by humming in a peculiar manner.

The coming of the spirits is a signal for the novices who are to be initiated to disappear mysteriously (4). Devices are resorted to in order to suggest the agency of spirits. Among the Koskimo, a bloody shirt is left behind when the novice vanishes, or at a dance the Disease Thrower may strike the novice, when he immediately faints and is not revived until the period of initiation, generally four days, is over. During this time his soul is supposed to be with the spirits. Among some tribes the spirits themselves are represented, who carry the novice away. The Nootka dress as wolves and carry off the novice. In one of the coast Salish tribes the society members appear in company with impersonators of wild men whom they lead with ropes. These dance about the novice, and finally take him away and secrete him to be taught the secrets of the society. Another trick is to make the novice appear as if burned alive, by substituting a dummy, carved with an exceedingly like-like face, in place of the body of the novice, who is secreted in a pit underground; at the proper time he emerges from the ashes,

(1) Report of the U. S. National Museum, 1895, pp. 446, 493, 503, 508, 526, 564.

(2) *Ibid.*, p. 638.

(3) *Ibid.*, pp. 538, 501.

(4) *Ibid.*, pp. 503, 555, 601, 606, 612, 613, 632, 637, 646, 655, 657, 658. 659.

with the power of coming to life. By a similar trick the novice is beheaded and appears as if returning to life. All these devices depend for their dramatic success upon the realistic impression they give that the notice is actually carried away by supernatural means.

His return may be no less miraculous (1). Among the northern tribes, the soul is said to return because it has made a mistake while performing the dance in heaven, and is hence sent back to earth. The Kwakiutl dancer is enticed back by the display of a dance whose spirit is master of the spirit which possesses the novice (2). During his period of initiation in the woods, the novice may appear at various times in his character of mad man, possessed by some superhuman being. Among the northern tribes, his return is dramatically prepared for. He may be seen at a distance dancing behind a fire in such a manner that he seems to be dancing in it: he may return as if walking on the water, by using a float hidden beneath the surface; or he may be borne over the water on a carving representing his totem animal. Particular initiations determine the form of his return. The novice of Matem appears flying from the roof into the dance hall; the Ghost novices appear from underground; the Cannibal comes through the village biting all whom he can lay hold of. Formerly he actually bit the flesh, but now he merely sucks the flesh in such a way as to leave the appearance of a wound (3). In general, the appearance of the novice is made as sudden and dramatic as possible. When he appears in the dance hall, the rear right hand corner is the sacred place of ingress.

When the novice appears, he performs the dance which he has learned, shows its rings, masks, and carvings, and sings the secret songs which he has practiced in the woods during his absence. He also exhibits dramatically the supernatural gift he has obtained. The whole force of his action lies in convincing

(1) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 608, 656, 660.

(2) *Ibid.*, pp. 497, 524.

(3) Report of the U. S. National Museum, p. 440.

his audience of the reality of the gift he claims to have secured (1). The masks he wears are carved to represent the actual face of the monsters who initiate him. In his acts he attempts to dramatize the frenzy to which he lays claim, in his songs to relate his personal experience. For example, in the cannibal dance (2), the novice wears at one appearance the mask of the cannibal monster of the woods, at another, the bird mask which represents one of the cannibal household. It has a huge beak with which it cracks the skulls of men. He dances differently, too, at first, squatting as if searching for food, then upright as if satisfied and exalted by his feast. As he sings, his gestures follow the search after food, and the idea of feasting upon the flesh of his enemies which the song calls up (3). In more realistic interpretations of the rite, a human body is actually borne before him by his female attendant, which he tears and eats, cutting off parts for other members of the society.

Whenever a man uses his dance after initiation, he is supposed to be possessed by the same spirit. If the adventure dramatized includes a culture gift or a phenomenon of nature, the dance or the mask mimics, as closely as possible, the nature of the gift (4). The myth of the bringing of salmon is commemorated in a dance imitating the action of a salmon trapper. The sunrise myth is represented in a mask-head which opens to display the yawning day. So close is the idea of the impersonation to the reality, moreover, that this dance is of necessity performed before sunrise (5). A Dance of the Wind imitates in a lively manner the movement of the wind. The same feeling of actuality controls those performances in which the gift takes the form of physical frenzy in some particular direction. Such a dance is not, like the Moqui impersonation, a prayer for a gift, it is the gift itself. It is not realized in nature; it is itself the only proof of the existence of supernatural support.

(1) *Ibid.*, p. 396.

(2) *Ibid.*, p. 437.

(3) *Ibid.*, p. 457.

(4) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 475, 484, 497.

(5) *Ibid.*, pp. 410, 582.

In these realistic performances, the audience is made to share the dramatization. Those initiated by the Spirit of Sleep, enter and dance with their eyes closed, and soon throw the supernatural spell over the whole audience (1). The Soul-Catcher moves about the rooms pretending to catch in his hands the souls of those who offer themselves, the soul being represented by a small wad of white down tied to a string (2). The dreaded disease thrower pretends to hurl his magic stick, and those in the audience whom he strikes rush forward, blood streaming from their mouths, and fall as if dead until brought back to life by the Shaman (3). Those who boast invulnerability, receive great wounds which are miraculously healed (4). Song and dancing of women is used to pacify the frenzy of the spirits (5). The performance ends with the distributing of gifts to pay the dancers, and to requite all damage done to property (6). The distributing of gifts at the close of the dance is also characteristic of Katcina performances in the South (7). In the North, blankets are given, which are the actual unit of wealth. In the South, the dancers and the audience are presented with seed corn as the symbol of harvests.

The realistic character of Kwakiutl dramatization is by this time clearly evident. It shows itself in three directions: — in the excellent power of mimicry, to be found particularly in the animal dances (8); in the development of realistic trickery, such as Mr. Washington Matthews describes among the Navajo, to produce the illusion of magic; and in a naive application of realistic symbolism in place of the conventionalized symbolism of the South. Ceremonial paraphernalia, as well as the actual

(1) *Ibid.*, p. 655.
(2) *Ibid.*, pp. 561, 575.
(3) *Ibid.*, p. 489, 600.
(4) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 489, 600.
(5) *Ibid.*, pp. 529, 573, 613, 542, 573, 578, 586.
(6) *Ibid.*, pp. 529, 535, 574, 579, 589, 596, 601, 603, 657.
(7) 21st Annual Report of the Bureau of Ethnology, p. 43.
Journal of Am. Eth. & Arch., II, pp. 57, 60, 85, 97.
American Anthropologist, 1900, p. 130.
(8) Report of United States National Museum, pp. 636, 640, 477, 615, 578, 558.

costume of the dancer, is interpreted thus symbolically. The paraphernalia include the dance pole set up in the dance house, and the wreaths of hemlock and cedar bark, the tallow and down distributed to the participants in an initiation feast. All of these objects, and the very food itself which the feasters consume, however foreign the idea may have been to the origin of their use, are now explained as a symbol of the wealth destroyed by the giver of the dance to raise the rank of the novice who is being initiated (1). Consistently with this symbolism, the wreaths are dropped into the fire and the pole chopped up to betoken their complete destruction. The boastful speeches of the rival chiefs vie with each other in vaunting the amount of wealth they destroy (2). Formerly, say the Kwakiutl, we contended in war, but now we contend with property. Songs magnifying such a destruction of property hence take the place of the old war songs, which extolled prowess in war (3). In the same way, symbolic ceremonies are made to emphasize the amount of wealth given away for the dance. The giver of a feast, when he announces his intention, goes about the fire as if bearing on his back the weight of the wealth he means to distribute (4). Such is the symbolism involved when the rope, by means of which the soul of the novice is dragged from the grave, is made to break from the weight of blankets given in payment for his release (5); or the byplay of a masker who has on the top of his mask a sliding rod smeared with grease and covered with down, any one who catches a feather of which, as the dancer moves it up and down, is entitled to a blanket (6); or the symbolism of the soul catcher who represents by the "soul" of theperson he exercises, a certain gift of blankets for a feast (7).

(1) Report of United States National Museum, 1895, pp. 502, 653, 471, 530, 581, 522, 626.

(2) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 580, 602, 571.

(3) *Ibid.*, pp. 472, 275, 277, 482, 498, 573, 578.

(4) *Ibid.*, p. 502.

(5) *Ibid.*, 609.

(6) *Ibid*, p. 634.

(7) *Ibid.*, p. 561.

One such symbolic performance of the Kwakiutl corresponds closely to the Moqui type (1). During one ceremonial, the old chiefs cast wreaths into the fire and shoot arrows after them. " Putting the head of an enemy upon a pole ", the ceremony is called ; but the wreaths are now reckoned to mark the property each chief destroys in the feast, while other groups throw sticks into the fire to count the feasts they have given. With such a performance should be compared the Moqui rain rites in which male and female symbols are tossed into cloud patterns traced on the sand, or that of the women's dances in which arrows are shot into corn husks as a symbol of fertilization (2). In the Kwakiutl stories, too, the powers granted by the spirits take the form of objects ; usually they appear as the magic harpoon, the water of life, the fire darand the magic canoe. In the rings worn in the secret dances there is an attempt to shape the knots, which represent different stages of initiation, into the form of one of these gifts (3). When it occurred to the Kwakiutl to dramatize his gift, the same endeavor toward a concrete representation directed his efforts toward producing the illusion of reality for the supernatural frenzy to which he laid claim.

Did our comparison close here, we should say unhesitatingly that the Kwakiutl greatly surpassed the Moqui in dramatic freedom and vividness of impersonation. When, however, we take into account the comic interludes introduced into both Moqui and Kwakiutl ceremonials, such a generalization becomes impossible (4). It is with the introduction of this fun making element that Moqui drama finds its free outlet. The more formal clan dances and the farewell Katcina exclude the comic element (5), but in all other dances it has its legitimate place as

(1) *Ibid.*, p. 522.

(2) American Anthropologist, 1892, p. 238.
Folk-Lore, XII, p. 91.

(3) Report of United States National Museum, 1895, pp. 413, 415, 454, 484.

(4) *Ibid.*, pp. 546, 563.
21st Annual Report of Bureau of Am. Ethnology, pp. 50, 59.

(5) Journal of Am. Eth. & Arch., p. 84.
15th Annual Report of Bureau of Am. Eth., p. 267.

interlude, or as a recognized act of the Katcina dance night. Conventional forms are caricatured or disappear altogether, and pure farce takes their place. Comic songs and witty dialogue, in which the deities themselves take part, may be introduced into the sacred ceremonial. A burlesque of a sacred dance may be performed. The actors may represent a domestic wrangle, or some eccentricity of a stranger. The Moqui are quick to mimic personal peculiarities: the outthrust jaw of the neighboring Navajo is quickly caught by Katcina artists (1), and his peculiar utterance imitated in dramatic impersonation. At one performance a very good take-off was improvised, of a white man taking down notes with a phonograph, an occupation which to the Indian seems entirely ridiculous. In some instances the sacred dances treated in burlesque are those which have lost their hold upon the pueblo, or have perhaps lost their original meaning with the audience (2). Yet the comic character has its recognized place among Moqui priesthoods. Three fool brotherhoods exist among the secret societies (3), each with its special costume and character: — a brotherhood of gluttons brought from Zuni; the "Mudheads", of Tanoan origin; and the true Moqui gluttons who are allied to the Phallic societies (4). Since the fools are present only in Katcina dances they may be believed to be introduced to the Moqui from the same source as Katcina impersonations (5). Cave paintings and pictures on pottery also connect the two (6). The knob headed costume of the Zuni

(1) 21st Annual Report of Bureau of American Ethnology, p. 88.

(2) Folk-Lore, XII, 1899, p. 87.

(3) 15th Annual Report of the Bureau of Am. Eth., p. 293.
Journal of Am. Eth. & Arch., Vol. II, p. 10.
21st Annual Rep. of Bu. of Eth., See plates 6, 45, 58.

(4) Compare face painting:
Am Anthro. 1900, p. 106.
Journal of Am. Eth. & Arch., Vol. II, p. 11.

(5) 15th Annual Report of Bu. of Am. Eth., p. 117.
Journal of Am. Folk-Lore, Vol. XI, pp. 175, 177.

(6) 21st Annual Report of Bu. of Am. Eth., pp. 32, 46, 70, 114.
15th Annual Report of Bu. of Am. Eth., pp. 278, 279.
Journal of Am. Eth. & Arch., Vol. II, pp. 44, 48.

gluttons and their position as escort in the Katcina dances connect these fools furthur with the warrior societies. Their character, however, has retained none of the severity of a military judiciary, nor does the mock they make of social custom seem to exist in any but the most jovial mood, or exercise itself as setting at defiance the social conventions. It is rather with the pure fun loving spirit, the instinct for comedy, that they perform their antics. Their presence at a dance is the signal for fooleries whose purpose is to furnish amusement for the people and set off society in a comic light. This they do by eating gluttonously, by abusing each other, by repeating a religious ceremony in a farcical manner, the element of farce often lying in doing the contrary of accepted custom, by witty dialogue, by acting out farcical scenes during the interlude of a Katcina dance — an Indian barter, a domestic wrangle — and by all sorts of tricks, filthiness and obscenity. Throughout, their character is that of the gay buffoon : they may caricature but never punish folly, and they do not regularly carry a weapon as emblem of authority.

Of a sterner and more official type is the fool brotherhood of the Kwakiutl (1). To their character belongs too much of the element of terror, to sustain our idea of the comedian. They show their superhuman frenzy by breaking the furniture and cutting and slashing with the swords and lances which are their emblems of office (2). In contempt of custom they throw food about and call people by their wrong names during the sacred season (3), and they run about the fire in the wrong direction (4). They act, in fact, as if irresponsible to society, at the same time that they are the messengers and escorts of the higher cannibal societies (5) and, with the Bears the appointed avengers of any violation of custom in the performance of the ceremonial, in old times punishing such accidents by death (6). Cleanliness is distasteful to them. Their power is supposed to rest in the

(1) Report of the United States National Museum, 1895, p. 469.
(2) *Ibid.*, pp. 469, 471, 548, 568.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 469.
(5) *Ibid.*, pp. 436, 506, 516.
(6) *Ibid*, pp. 467, 517, 521, 551, 497.

mucous of the nose, and mention of the nose is likely to rouse them to fury (1). The wooden face mask of the fool, with its queer shaped nose, is known to be among the oldest of Kwakiutl ceremonials (2). Their connection with the warrior society is more clearly marked, both in function and paraphernalia, than that of the Moqui fools (3), at the same time that the idea underlying this connection is obscure: they carry weapons in their hands, and in their songs they boast their connection with the Deer, which is the warrior totem of the North (4). As warriors, Doctor Boas remarks, they are not intimidated by the laws of etiquette which bind other orders, but show their supernatural power by license in matters where they compel other men to respect the laws of custom. Hence, their chief display is of acts which show a contempt for property, a contempt for the dignity of social rank, and a contempt for cleanliness and for traditional forms. At the same time their character as buffoon is clearly recognized; for example, from the custom, when a member of the society tries to make a speech, for the other societies to tease him with comical interruptions (5).

The same element of lawlessness is to be found in the Moqui fool; but it expends itself chiefly in gluttony and obscenity, never in personal violence. His expulsion from the farewell ceremonial to the departing Katcinas, and his exclusion from the historic clan dances, may show a tendency among the Moqui to repudiate his sacred character (6). The Kwakiutl, on the other hand, give the order a recognized place among the highest in rank of the brotherhood (7). With these types should be compared that of the California clown (8), who acts as the spokesman for the leader of a dance and occupies a position near the

(1) *Ibid.*, pp. 468, 545, 565.

(2) *Ibid.*, p. 469.

(3) *Ibid.*, p. 602.

(4) Report of the United States National Museum, 1895, pp. 469, 630.

(5) Report of the United States National Museum, 1895, p. 551.

(6) Report of Am. Eth. & Arch., Vol. II, p. 84.

(7) Report of U. S. Nat. Mus., 1895, pp. 419, 471.

(8) Bul. of Am. Mus. of Nat. Hist., Vol. XVII, Part III, pp. 286, 351.

front post of the dance house analogous to the position of the leader at the sacred rear post. In the myths he accompanies the Creator in his voyage of creation. His buffooneries take the form of continual eating and of comic repartee in dialogue with the master of ceremonies, nor is any warrior attribute observable in the character of the California fool.

SUMMARY

The Moqui dances may be divided into historical dramatizations of totemic animal clans, and dramatizations of nature myths impersonated by masked dancers representing totemic ancestors, called Katcinas. The women's dances have some of the characteristics of both classes. The Kwakiutl dances include mimetic animal group dances belonging to the initiation ceremonial of different clans, and typically, individual dances in which the initiating spirit of the secret society is supposed to possess the dancer in a particular form.

The Moqui dances are organized as a clan prayer for rain and harvest, the Kwakiutl as a means of social rank by the personal display of an inherited possession. For this reason the Moqui emphasize the clan tie, the Kwakiutl, the individual initiation.

The dramatic forms of the Kwakiutl tend to mark out the individual and to represent realistically the actual scenes which the supernatural being impersonated is supposed to be recalling. The Moqui tendency is to form group dances, whose dramatic action and the paraphernalia which distinguish the impersonations are symbolic and formal. Moqui symbolism is based upon the idea of sex; Kwakiutl upon that of wealth.

Common to both are masks, secret societies, and a fool brotherhood which furnishes comic byplay for the dances. In both regions these brotherhoods show a connection with the warrior societies, but among the Kwakiutl alone is the severe and austere character of the military avenger to be found in the fool; among the Moqui he is merely a glutton and buffoon.

BIBLIOGRAPHY

KWAKIUTL

Decorative Art of Indians of the North Pacific Coast. — By Franz Boas.
Bulletin of American Museum of Natural History, 1897, Series IX.

Social Organization and Secret Societies of the Kwakiutl Indians. — By Franz Boas.
Report of the United States National Museum for 1895, pp. 311-737.

MOQUI

Altar, The Miconinovi Flute. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. VII, 1894, pp. 241-257.

Altar, The Oraibi Flute. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. VIII, 1895, pp. 265-285.

Altar, The Owakulti, at Sichonovi. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, New Series, Vol. III, 1901, pp. 211-226.

Altar, The Winter Solstice, of Hano. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, New Series, Vol. I, 1899, pp. 251-277.

Altars, The Morphology of Tusayan. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. X, 1897, pp. 129-245.

Architecture, Study of Pueblo. — By Victor Mindeleff.
8th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1886-1887, pp. 11-228.

Awatobi. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. VI, 1893, pp. 363-375.

Basket Dances, Hopi. — By J. Walter Fewkes.

Ceremonial Circuit among Indians of N. E. Arizona, The. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. V, 1892, pp. 33-42.

Ceremonials, Summer. — By J. Walter Fewkes.
A Journal of American Ethnology and Archæology, Vol. II.

Ceremonials at Zuni and Moqui Pueblos, Summer. —
Bulletin of the Essex Institute, Vol. XXII.

Clans, Pueblo Indian. — By T. W. Hodge.
The American Anthropologist, Vol. IX, 1876, pp. 245-352.

Destruction of the Tusayan Monsters, The. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. VIII, 1895, pp. 132-137.

Environmental Interrelations in Arizona. — By Walter Hough.
The American Anthropologist, Vol. XI, 1898, pp. 133-155

Feather Symbolism in Hopi Design. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. XI, 1898, pp. 1-14,

Flute Altar, The Miconinovi. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. V, 1894, pp. 241-257.

Flute Altar, The Oraibi. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. VIII, 1895, pp. 265-285.

Flute Legends, Snake and. — By Matilda Coxe Stevenson.
American Association for Advancement of Science, 1892

Flute Observance, The Walpi. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. VII, 1894, pp. 265-289.

Flute and Snake Ceremonies. — By J. Walter Fewkes.
19th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1894-1897, Part. 2, pp. 957-1011.

Foot Race. — A Tusayan.
Bulletin of the Essex Institute, Vol. XXIV, 1892, 113-136.

History, Traditional, of Tusaya. — By Victor Mindeleff.
8th Annual Report of the Bulletin of American Ethnology, 1886-1887, pp. 16-41.

Katcinas, Hopi. — By J. Walter Fewkes.
21st Annual Report of the Bureau of American Ethnology.

Katcinas, Tusayan. — By J. Walter Fewkes.
15th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1893-1894, pp. 251-313.

Kinship of Tusayan Indians. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. VII, 1894, pp. 162-167, 394-417.

Kivas or Sacred Chambers in Cliff Ruins of Canyon de Chelley in Arizona. — By Cosmos Mindeleff.
16th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1894-1895, pp. 174-198.

Lalakonti, The. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. V, 1892, pp. 105-129.

Mamzrauti, The. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. V, 1892, pp. 217-245.

Migration Traditions, Tusayan. — By J. Walter Fewkes.
19th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1897-1898, Part. 2, pp. 577-653.

Naacnaiya, The. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. V, 1892, pp. 189-217.

New Fire Ceremony at Walpi, The. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, New Series, Vol. II, 1900, pp. 80-138.

New Fire Ceremony at Walpi, The Lesser. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, New Series, Vol. III, 1901, pp. 438-453,

Owakulti Altar at Sichomovi, The. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, New Series, Vol. III, 1901, pp. 211-226.

Palülükonti. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. VI, 1893, pp. 269-289.

Personages Who Appear in a Tusayan Ceremony. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. VII, 1894, pp. 32-52.

Pictographs, a Few Tusayan. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. V, 1892, pp. 9-26.

Plant Environment, The Hopi in Relation to. — By Walter Hough.
The American Anthropologist, Vol. X, 1897, pp. 33-43.

Powamu Ceremony, The Oraibi. — By H. R. Voth.
Publications of the Field Columbian Museum, Anthropologist Series, Vol. III, 1901. pp. 66-158.

Prehistoric Culture of Tusaya. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. IX, 1896, pp. 151-173.

Ritual, Bibliography of Hopi. — By J. W. Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. XI, 1898, pp. 110-115.

Ritual, Growth of the Hopi. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. XI, 1898, pp. 173-194.

Sacrificial Element in Moqui Worship, The. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. X, 1897, pp. 187-201.

Sky-god Personations in Hopi Worship.— By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. XV, 1902, pp. 14-32.

Snake Ceremonial, Bibliography of. — By J. Walter Fewkes.
16th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1894-1895, p. 312.

Snake Ceremonial at Walpi, The. — By J. Walter Fewkes.
A Journal of American Ethnology and Archæology, Vol. IV. Edited by J. Walter Fewkes.

Snake Ceremonials, Pueblo. — By T. W. Hodge.
The American Anthropologist, Vol. IX, 1896, pp. 133-136.

Snake Ceremonies, Comparison of Sia and Tusaya. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. VIII, 1895, pp. 118-141.

Snake Ceremonies, Tusayan. — By J. Walter Fewkes.
16th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1894-1895, pp. 272-295.

Snake Ceremonies, Tusayan Flute and. — By J. Walter Fewkes.
19th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1897-1898, Part. 2, pp. 957-1011.

Snake Ceremony, The Michongnovi. — By J. Walter Fewkes.
Publieations of the Field Columbian Museum, Anthropological Series, Vol. III, 1902, pp. 159-272.

Snake Ceremony, The Oraibi Summer. — By H. R. Voth.
Publications of the Field Columbian Museum, Anthropologist Series, Vol. III, 1903, pp. 273-359.

Snake Dance, Central American Ceremony which Suggests the.
The American Anthropologist, Vol. VI, 1893, pp. 285-306.

Snake Dance, Meaning of Moqui. — By J. Walter Fewkes.
Journal of American Folk-Lore, Vol. IV, 1891, pp. 129-138.

Snake and Flute Legends, The. — By Matilda Coxe Stevenson.
American Association for the Advancement of Science, 1892.

Snake Order of the Moquis, Legend of. — By Washington Matthews.
Journal of American Folk-Lore, Vol. I, 1888, pp. 109-114.

Snake Washing, Hopi. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. XI, 1898, pp. 313-318.

Solstice Altar of Hano, Winter. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, New Series, Vol. I, 1899, pp. 251-277.

Solstice Ceremony at Walpi, Winter. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. XI, 1898, pp. 65-87, 101-115.

Soyal Ceremony, The Oraibi. — By H. R. Voth.
Publications of the Field Columbian Museum, Anthropologist Series, Vol. III, 1901, pp. 5-59.

Totemic Signatures. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, Vol. X, 1897, pp. 1-11.

War Festival at Walpi, A. — By J. Walter Fewkes.
The American Anthropologist, New Series, Vol. IV, 1902.

PAST AND PRESENT
SUBTERRANEAN DWELLINGS
OF THE
TRIBES OF NORTH EASTERN ASIA AND
NORTH WESTERN AMERICA

PAR WALDEMAR JOCHELSON, St-Petersburg

The subterranean or semi-subterranean dwelling of various tribes of antiquity, and partly of the present time, presents a considerably higher product of civilisation than that primitive period in the existence of humanity when as a protection against rain, the sun, and storm, men were taking recourse to natural shelters as caves, sheds offered by overhanging rocks, gorges and hollows of trees. Some artificial subterranean dwellings display a comparatively high type of architectural art.

The designation of the type of dwellings I am about to discourse upon by the name of " subterranean " is not always correct, for only few of them are entirely underground as, for instance, the ancient artificial subterranean dwellings that have been found in Scotland and Ireland. The others are only situated under the ground to a greater or smaller degree (about a half or less), while their superterrene part is covered with the earth taken out of the pit in which the dwelling is constructed. All these dwellings might be comprised under the general name of earth-huts, had not the analogous houses covered on the top with snow instead of earth, as is for instance the case with the Eskimo and Kereks, belonged to the same type. I, therefore, prefer to retain for the dwellings in question the already commonly received name of subterranean or underground.

For the framework of subterranean dwellings, stones, wood or bones of big animals, as whales or elks, were and are still used.

Subterranean dwellings were or are intended to protect their inhabitants from cold and wind, so that they are mostly only used as winter quarters, and are chiefly to be met with in the northern latitudes of the Old and the New world.

In Europe the subterranean dwelling was known to the Scythians (1), while Tacitus and Plinius attribute them to the ancient Germans (2). Their remnants have been found in Switzerland, Meklenburg (3), and southern Bavaria where they had a round shape with a kettle-like widening at the bottom, from eleven to fifteen metres in diameter, and from two to four metres in depth (4). The Slavs, (5) Finns (6), and Laplanders (7) lived, in the winter, in earth-huts. During railway constructions the Russians make even now square earth-huts as winter quarters for the workmen. Similar earth-huts were used by the Russian troops in Manchuria during the Russo-Japanese war. These earth-huts are distinguished from other subterranean dwellings by the possession of windows in the superterrene part. Subterranean dwellings were used by the Hungarian gypsies of the last century (8). For their winter huts they dig holes in the ground ten or twelve feet deep. Their roof is made of rafters laid across which are covered with straw and sods.

Remnants of another kind of subterranean dwellings have been found in Ireland and Scotland (9). They mostly represent long trenches eight or ten feet deep, and about eight feet wide.

---

(1) BOGORAS, the Chukchee (Publications of the Jesup North Pacific Expedition, Vol. VII, Part. I).

(2) M. HOERNES, Die Urgeschichte des Menschen. Wien, 1892, p. 265.

(3) F. MAURER, Ueber das Alter der Gruben-und Hohleubewahner, 'Ausland', 1870, p. 635.

(4) LIPPERT Kulturgeschichte der Menschheit 1887, p. 204.

(5) HOERNES, p. 265.

(6) LIPPERT, p. 205.

(7) AUSLAND, 1878, s. 741.

(8) LIPPERT, p. 204.

(9) D. MACRITCHIE, Subterranean Dwelling (The Antiquary, Vol. XXVI, London, 1892) p. 49.
Underground Dwelling (Scottish Notes and Queries, March, 1900).
An Aberdeenshire Mound-Dwelling (The Antiquary, May, 1899).

Some of these underground galleries have at certain places narrow passages, widenings, or branchings. The walls and roofs are joined together without cement out of unhewn stones, the walls being joined in such a way that each upper row projects a little forward as compared to the lower one, so that the walls come together at the top, or form a kind of arch that is known as "Cyclopean" arch (1). The roof is made of broad stone slabs, and sometimes of timber.

The characteristic feature of the ancient subterranean dwellings of Scotland consists in their being completely underground, without forming on the surface of the ground any hillocks or ramparts by which the remnants of ancient subterranean dwellings are easily discovered elsewhere. The use of stones for earth-huts is also known among the Eskimo, and in ancient Armenia.

In Asia I may mention first of all Armenia, as just referred to. According to Xenophontes, the pit of the Armenian earth-huts widened at the bottom, and they were entered by a staircase (2). The Phrygians overlaid their dwellings, joined together out of stones, with earth (3). Müller (4) and Patkanov (5) supply us with information on the Ostyak earth-huts that have almost disappeared now. They represented a quadrangular pit lined with wood. The roof made of poles was covered with turf and earth. They had no windows. An opening in the roof served for letting in the light and letting out the smoke. It was placed in the middle of the roof or sideways, according to the situation of the hearth in the earth-hut. The earth-hut was entered through a side door, descending into it by steps. In front of the door there was a landing with a shed fenced in on both sides with poles and called a porch.

---

(1) David MACRITCHIE. Description of an Earth-House at Pitcur (Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland, Vol. XXXIV, p. 204).

(2) M. HOERNES, p. 265.

(3) LIPPERT, p. 205.

(4) MULLER, The History of Siberia, p. 127.

(5) PATKANOV, The Type of an Ostyak Hero according to the Ostyak Epic Tales and Heroic Stories, St. Petersburg, 1891, p. 31.

As we shall see furthur on, all the so-called Paleo-Asiatic tribes had, or still have subterranean dwellings.

In North America we meet with subterranean dwellings among the Aleut, the Eskimo, and many Indian tribes.

In view of the data as to the variety in the shape of the subterranean type of primitive architecture, and its diffusion among the tribes most distant from one another, we may take it for granted that the idea of constructing a subterranean house, though derived from identical reasons, could have originated quite independently with different nations.

However, my investigations of the subterranean dwellings of the maritime Koryak, together with my study of the description of the subterranean houses of other tribes inhabiting the shores of the Northern part of the Pacific Ocean and of the Arctic Sea, have led me to the conclusion that subterranean dwellings of the tribes mentioned not only present a product of identical culture, but that they have probably also spread by adoption.

This applies more particularly to the so-called Paleo-Asiatic tribes, the Aleut and the Eskimo.

This question is developed more fully in my work now in preparation for the press, on the material culture of the Koryak, and forming part of the Publications of the Jesup Expedition. But as far as the limited size of this paper allows me to do so, I will consider here briefly the earth-huts of the said tribes both in their general and particular features.

Apart from various deviations to be met with in individual cases, the following marks must be referred to their general typical characteristics:

(1) The pit is dug in the ground to a depth of three to six feet, and is round or irregular in shape. It is generally dug in a hilly place in order to allow the rain-water to flow down the slopes of the hill.

(2) The walls made of timber are placed straight in the pit. They form a rectangle, or an irregular octagon. The walls are raised by half or a third above the pit, but are fenced in, as with a bulwark, by the earth excavated from the pit.

(3) The roof is supported by four or more pillars, and declivities pass from it to the walls.

(4) The square aperture in the roof serves as an outlet for

the smoke, as a window, and a door. For entering the house a log with notches is placed within the opening.

The chief peculiarities of the subterranean house among each of the tribes enumerated below are the following :

THE AINOS. — We find in Schrenk (1) the description of a contemporary earth-hut of the Ainos in South Saghalin. This earth-hut is not entered through the roof, but through a lateral door. Its roof protrudes over the entrance far enough to form in front of it a covered landing with steps leading inside. The hearth is nearer the door ; but in earth-huts of smaller size it is also placed in the middle. Large earth-huts possess two hearths at the corners on the side of the door, with an opening in the roof for the smoke over each hearth. Not infrequently a channel runs from the hearth itself to the passage for the sake of draught. Grimm (2) describes a contemporary Aino earth-hut on the island of Shikotan. With them the hearth is to be found in the right corner of the earth-hut on the side of the door, while the superterrene summer hut forms a passage to the same. In speaking of the earth-huts of the contemporary Ainos, we must not pass over in silence the disputed question as to the ancient subterranean houses, numerous remnants of which have been found on the islands of Yezo and Saghalin. Some students, like the Japanese Professor Tsuboi, endeavour to prove that these subterranean houses were not inhabited by Ainos, but by another pre-Aino tribe. Others again, particularly the Japanese Professor Koganei (3), adduce well-founded arguments to prove that their inhabitants were precisely the ancestors of the present day Ainos. Among other recent explorers of the Ainos, Sternberg (4)

(1) SCHRENK, The Natives of the Amur River, II, 1899, St. Petersburg, p. 11.

(2) H. GRIMM, Beitrag zur Keuntniss der Koropokgurn of Yezo und Bemerkungen über Shikotan-Aino (Mitteilungen der Deutschen gesellschaft für Natur und Volkerkunde Ostasiens in Tokir, Band V, 1889-1892, pp. 369-373).

(3) KOGANEI, Die Uhrberrobuer Japans (Mitteilunger der Deutschen gesellschaft für Natur-und Völkerkunde Ostasiens in Tokio, Vol. IX, Part. 3, 1903).

(4) L. STERNBERG, The Gilyak, p. 5 (Ethgraphical Survey, Journal of the Ethnographical Section of the Imperial Society of the Friends of Natural History, Ethnography and Anthropology in Moscow, Vol LX, 1904.)

pronounces himself in favour of the former, and Laufer (1) in favour of the latter opinion. For my own part I also held with Koganei in this respect, though I am unfortunately precluded from expatiating here on the subject, which is dealt with in my work on the Koryaks referred to above. I merely observe now that the ruins of the subterranean houses on the island of Yezo, as described by Grimm (2), and the objects found in them bear such a resemblance to the remnants of the ancient Koryak earth-huts explored by me on the shores of the Gishiga Bay in the Sea of Okhotsk, that they may both be stated to present remnants of one tribe. Nor did the ancient subterranean dwellings on the island of Yezo differ as to their dimensions from those of the Koryak. In shape, says Grimm, they approach a square whose sides are 4-7 metres long, with a depth of some three-quarters of a metre in the ground.

A link between the remnants of the subterranean houses of the ancient Koryak on the shore of the Sea of Okhotsk and the remnants of similar houses on Yezo and Saghalin seems to be found in the remnants of the earth-huts on the banks of the lower course of the river Amur (3) and at its mouth, which may be ascribed to the ancient Gilyak.

THE GILYAK. —Those among the modern Gilyak who have not yet acquired the superterrene Manchurian construction, are still living in subterranean houses. The pit is dug out to a depth of three to four feet, and forms a square of twenty to twenty-two feet in size (4). In the middle of the roof there is an opening for the smoke and the light, while the entrance into the house is effected through a narrow passage which descends slantingly to the door. The floor of the house is lower than that of the passage. The hearth, composed of a wooden frame joined together of boards and filled with tightly rammed down earth, is placed in the middle of the house, under the opening

(1) B. LAUFER, Die Angeblicher Urvolker von Yezo und Sachalin (Centrolblatt für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, Jena, Vol. V, pp. 321-330.)

(2) GRIMM, p. 372.

(3) LAUFER, p. 329.

(4) SCHRENK, II, p. 11.

in the roof. Sternberg surmises that in antiquity the smoke opening of the Gilyak "yourta" also served as an entrance, as with the Kamchadal. Even now this opening is used as a door on certain occasions. On the Bear Festival the Gilyak descend by means of a purposely inserted pole through the smoke-hole with the skin and flesh of the killed bear. At the close of the festival all the ritual accessories, as well as the bones of the bear, are removed from the *yourta* through the same smoke-hole (1).

THE KAMCHADAL. — The Kamchadal are now Russianised and live no longer in subterranean houses, replacing the same by Russian block houses or by structures of the Yakut type, also introduced by the Russians. But the ancient winter-quarters of the Kamchadal, as described by Krasheninnikov and Steller, were subterranean houses. In summer they lived in huts on piles. Their subterranean house had no entrance-room, passage as we meet with among the Koryak and the Gilyak. The smoke-hole served at the same time as a window and door, through which one entered by descending along a log with notches. This was the only entrance-opening. But instead of the entrance-room of the Koryak and Gilyak, the Kamchadal house had an underground way in the shape of a narrow channel for the draught, which started from the hearth and came out of the house at the side. When the heating was over the outer end of the channel was stopped with a grass plug.

THE KORYAK. — The subterranean Koryak house is still in use among the maritime Koryak, who are not Russianised. It presents some peculiarities as compared to those described above. The pit has often a depth of three to four feet. A large yourta is some forty feet long, and even more. It has a long corridor-passage leading into the door of the yourta, as with the Gilyaks, but this passage is only open in the summer. While the Kamchadal live in subterranean houses only during the winter, the Maritime Koryaks live in them in the summer as well. The Koryak build their storehouses alone on piles. For the winter the passage door is fenced up with logs, straw, earth and snow,

(1) STERNBERG, p. 6.

and only the smoke-hole is then used as an entrance, as with the Kamchadal. For descending into the house, they use a beam provided, not with notches, but with holes into which the points of the feet are inserted. Underneath this staircase is to be found the hearth composed of two big stones between which the fire is laid. The roof of the passage has a round opening which is stopped with a plug made of straw, similar to the stopper of the Kamchadal draught-channel. Indeed, this appliance is intended for the same purpose as the subterranean channel with the Kamchadal, namely for draught. When a fire is laid on the hearth, the door leading from the house into the passage is opened, and the plug in the roof of the entrance room is taken out. A current of air then penetrates from outside, through the opening in the roof of the passage, into the house, and drives up the smoke from the hearth to the outlet-opening. A curious peculiarity of a Koryak subterranean house is presented by its storm-roof which resembles in shape an inverted umbrella and protects the smoke and entrance-opening against wind, and the house itself against snowdrifts (1).

THE CHUKCHEE. — The Chukchee, and even the maritime branch of that tribe forms no exception, now make their houses of reindeer-skins. But along the Arctic shore, from Cape Erri to Behring Strait, and along the shore of that Strait, south of East Cape, underground dwellings may still be found, with frames chiefly made of whalebone, as timber was not available.

Wrangel (2) has expressed the opinion that these subterranean dwellings were once inhabited by Eskimo who subsequently emigrated to America. On the strength of the resemblance between the remnants of subterranean dwellings on the Asiatic shores of the Polar Sea with those found on the islands off the Northern shores of America, Markham (3) has formed the theory

(1) A detailed description of a Koryak underground house will be found in the second part of "The Koryak" by the author. Also cf. his "The Koryak," Part I, Religion and Myths. (Publications of the Jesup Expedition, Vol. VI.)

(2) WRANGEL, II, pp. 225, 333.

(3) R. MARKHAM, On the Origin and Migrations of the Greenland Esquimaux (The Journal of the Royal Geographical Soc. London, Vol. XXXV, 1865, p. 87.)

of the emigration of the Eskimo into Greenland from Asia, the groundlessness of which theory has been proved by Dr Boas (1).

In his time Schrenk (2) suggested that the remains of underground houses along the Asiatic shores of the Arctic Ocean to the East of Cape Erri, were the ancient dwellings of the ancestors of the present Chukchee, which they inhabited before they adopted the tent made of skins.

This is quite admissible, for the opinion that attributes the deserted subterranean dwellings in the Chukchee shore region not to the Chukchee, but to another tribe, was founded on the narratives of the Chukchee themselves to the effect that those underground dwellings were formerly inhabited by the "Onkilon". But Onkilon is nothing else but a wrongly recorded form of the Koryak-Chukchee word "angala'n" that means "maritime dweller." Even now the Koryak and the Chukchee apply this name to every maritime inhabitant. In the Behring Sea settlements, the Chukchee told Bogoras (3) that in the now ruined subterranean houses there once lived their ancestors. We have no detailed description of the earth-huts found on the shore of the Arctic Ocean ; but in the South-Eastern part of the Chukchee Peninsula, Bogoras saw remnants of such dwellings both in the settlements in the Maritime Chukchee and in those of the Asiatic Eskimo. According to the description given by Mr Bogoras (4), this subterranean dwelling called by the Chukchee *walkar* (jaw-bone house) also had two entrances ; but, contrary to the underground Koryak house, the upper entrance at the top of the wall was reserved for the summer while in the winter they used narrow underground passage which would be filled up with water in the summer. The floor of the inner room being on a higher level than that of the underground passage, the water could not damage the living accommodation. The *Walkar* had a frame of whalebones, heavy pieces of which were set upright

(1) Dr Boas, Ueber die chemslige Verbreitung der Eskimo in arktisch-amerikanischen Archipel (Zeitochr. der Gesellschaft fur Erdkunde zu Berlin, Vol. XVIII, 1883, p. 118.)

(2) Schrenk, II, p. 28.

(3) Bogoras, The Chukchee.

(4) l. c.

in the ground, at intervals, all around the house, and held in position by earth and stones. Large pieces of jaw-bone or of whales' ribs were superposed as rafters, while smaller pieces were inserted to render the structure more compact.

The present inhabitants of the villages of Cecin and Indian-Point still claim to know to which particular families most of ruins to be found in the vicinity of their present habitations belong. According to their statements the underground dwellings have now been disused for three generations.

It is interesting to note that the Reindeer Koryak still give to the underground dwellings of their maritime kinsmen the name of *walkai* which, like the chukchee *walkar*, means: jaw-bone house, though at present the Koryak use everywhere nothing but timber as a frame end walls for their houses. In the former time the Koryak, like the Chukchee, Aleut and Eskimo, evidently also used bones of whales for their structures, though I must add that I found no ribs or jaw-bones of whales in the frames of the excavated ancient subterranean houses of the Koryak.

THE YUKAGHIR — At present the Yukaghir live in skin tents of the Tungus style or in timber block-houses adopted from the Russians. But the Cossacks, who where the first to come across the Yukaghir, reported that the latter lived in earth-huts. Amosov, Andreyev, Hödenstrom, and Wrangel, refer to the remnants of subterranean houses seen by them at the mouth of Indighirka, on the Bear and New Siberia Islands, which are formerly inhabited by the Yukaghir. This leaves no doubt that the ancient dwelling-type of the Yukaghir, at any rate of those who dwelt on the sea-shore and on the banks of rivers, was a subterranean house, though we must regret the absence of any detailed description of the same.

THE ALEUT. — The descriptions of Russian and other travellers, like Sarytchev, Sauer, Veniaminov and Langsdorf, shew us the former dwelling of the Aleut to have been similar to the underground house of the Kamchadal. Its frame was built up of drift-wood and whalebones. The opening in the roof served as a smoke-hole, window and entrance-door. The house was

heated by a hearth-fire, and one descended into it by means of a notched log. Beyond the main living-room, there were other and smaller lateral rooms with narrow passages with leading outside, that remind one very much of the Kamchadal draught-channel.

THE ESKIMO. — From the shores of Behring Sea and Kadyak Island, as far as Greenland, we meet everywhere with former subterranean dwellings. But the type of those dwellings shews some varieties. To judge by the descriptions of former travellers, earth-huts of the Aleut type were to be met with in the Southern part of Alaska with this difference, however, that along with the small dwelling earth-huts, one might meet with subterranean public houses *(Kashim)* designed for festivals, entertainments or steam-baths. In some places remnants of earth-huts of the Gilyak type were found. At the Behring Strait, the Eskimo were found to possess underground houses, of the Walkar type described above (1). On the shores of the Arctic Ocean we find again small earth-huts of the Kamtchatka type with the entrance through the smoke-hole, but with a frame made of whalebones. Farther East we find stones also to be used as building material for the earth-hut walls, as in the Scotch and Armenian subterranean dwellings, with a roof made of whale-bones. The stone walls frequently penetrate but very slightly into the ground, or are erected on the surface of the soil, being fenced up with an earth rampart (2).

On the shores of the Arctic Ocean the subterranean winter houses have been almost entirely superseded by snow-dwellings.

THE NORTH-AMERICAN INDIANS. — Remnants of under-ground houses or legends about them have been found among the tribes of the North-Western part of North America, which

---

(1) MURDOCH, Ethnological Results of the Point Barrow Expedition (Ninth Annual Report of the Bureau of Ethnology) Washington 1892, p. 72; NELSON, The Eskimo about Bering Strait (Eighteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology) Washington, 1899, p. 242.

(2) See BOAS, The Central Eskimo (Sixth Annual Report of the B. of Ethnology) Washington 1888, p. 539; TURNER, Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory (Eleventh Annual Report of the Bureau of Ethnology) Washington, 1889, p. 228.

tribes belong to the Salish or Athapascan stock, and among some of them earth-huts are to be found even now. It is interesting that the coast tribes (such as the Coast Salish, Heiltsuk, Bella Coola, Tsimshian, Haida, Tlingit, Kwakiutl, Nootka) live in large superterrene wooden houses (1), while it is precisely among them that we find such tribes, whose myths bear the greatest resemblance to those of the inhabitants of the subterranean houses on the Asiatic side of the Pacific Ocean.

It should be noted, however, that the houses of the Tsimshian, Haida and Tlingit have a smoke-hole in the roof similar to those of the earth-huts. The Kwakiutl push aside one or two boards from the roof during the heating.

One tale of the coast tribe Bella Coola, in British Columbia, which belongs to the Salish stock, points to their former possession of subterranean dwellings (2). We also find a reference to the underground house from which the exit is made through the smoke-hole in one myth of another tribe of the Salish stock, the Quinault Indians, who dwell on the Washington coast (3).

Among the coast Athapascan tribe Tsétsát the house made of bark forms, it is true, a superterrene structure, but for the winter it is arranged to live in like an underground Koryak house. When snow falls very deep, the door is blocked up, and the exit is effected through the roof (4).

The prevalence of underground or semi-subterranean houses formerly existed and is still observed among the inland tribes of the Salish stock. All such earth-huts were and are still used as dwellings only during the winter (5). The smoke-hole in the middle of the roof is used as an entrance, through which one descends into the house by a notched log. As with the Koryaks and the Kamchadal, the hearth is to be found on the

(1) Fifth Report on the North-Western Tribes of Canada (British Association for the advancement of Science) p. 818.

(2) Boas, The Bella Coola Indians (Publications of the Jesup North Pacific Expedition, Vol. I, Part II, p. 79.

(3) Farraud, Traditions of the Quinault Indians (Publications of the Jesup N. P. E., Vol. II, Part III, p. 94).

(4) Tenth Report on the North-Western Tribes of Canada (British Association for advancement of Science) London.

(5) Sixth Report on the North-Western Tribes of Canada, pp. 633, 635.

floor of the bottom of the staircase, under the smoke-hole. The frame of the house is made of poles or timber. Most of these dwellings are circular in shape, though some are square (1). The pit is dug out from twelve to fifteen feet in diameter, and four feet deep. The roof is covered with grass, and the whole of the superterrene part is covered up with earth, so that at a distance the underground house looks like a hill.

We now find such winter dwellings among the Shuswap (2), the Thompson River Indians (3), the Lilooet (4), and on the lower course of the Fraser River (5).

Remnants of ancient underground houses have been found among the Chilcotin (6), in the Thomson River region (7), at the Nicola Lake (8) (Athapascan), and at other places in the interior of British Columbia.

In former times the Missouri tribes used to dwell during the winter in underground huts in the forest (9).

CONCLUSION.—Many of the subterranean dwellings referred to in this report have not yet been adequately described, and are still awaiting a more detailed investigation. Nevertheless, this cursory review is already sufficient to suggest the idea that not all of the Asio-American tribes above mentioned appeared as independent inventors in the construction of subterranean dwellings. I think that adoption played its part herewhile the climatic conditions contributed to the spread of underground dwellings. The beginning of subterranean structures must have

(1) TEIT, The Lillooet Indians (Publications of the Jesup North Pacific Expedition, Vol. II, Part V), 1906, p. 212.

(2) Sixth Report on the North-Western Tribes of Canada, p. 635.

(3) TEIT, Thomson Indians of British Columbia (Publications of the Jesup North Pacific Expedition, Vol. I, Part IV), p. 193.

(4) TEIT, The Lillooet, p. 212.

(5) Sixth Report on the North-Western Tribes of Canada, p. 633.

(6) Twelfth and final Report on the North-Western Tribes of Canada, London, 1898, p. 19.

(7) SMITH, The Archæology of Lytton, British Columbia (Jesup North Pacific Expedition, Vol. I, Part III); Archæology of Thomson River Indians (J. N. P. E., Vol. I, Part VI) p. 403.

(8) SMITH, Archæology of Thomson River Indians, p. 406.

(9) RATZEL, The History of Mankind, London, 1897, II, p. 45.

coincided with that of the Neolithic Age on the Northern shores and islands of the Pacific Ocean. During the excavations of the ancient earth-huts in that region, there were found everywhere, along with stone instruments made by chipping, also polished implements in some degree or another. Moreover, among the tribes living formerly or now in subterranean houses, we also find, along with the latter, their structures on piles intended as summer-dwellings and storehouses, or storehouses alone. Structures on piles in Europe are referred by archæologists to the Neolithic period.

In investigating the Koryak-Kamchadal myths and religious ideas, I found those myths and beliefs to resemble most the traditions of the Coast Indians of the North Pacific (1). In this important factor of material culture, namely in the construction of their dwellings, the Koryak, Kamchadal and the other so-called Paleo-Asiatic tribes bear more resemblance to the Aleut and Eskimo, especially to the Eskimo of Alaska, and only in a certain degree to the Indians of the interior of North America. In some other respects of material life, too, the civilisation of the so-called Paleo-Asiatic tribes stands nearer to the material culture of the Aleut and Eskimo than to that of the Indians.

We thus find a spirit with regard to the resemblance between the civilisation of the Siberian tribes of the North Pacific coast and that of the inhabitants of North-Western America. While in their spiritual culture, the former stand nearer to the coast Indians, they resemble more the Eskimo and the Aleut in their material life. In my opinion, this tends to show that the intercourse of the littoral Siberian tribes of the North Pacific with the Indians was of older date than their relations with the Eskimo. Owing to the special conservation that distinguishes religious ideas and myths, the latter have survived to a considerable extent even after the cessation of the Indian influence on the Paleo-Asiatics, consequent on the invasion of the Eskimo.

(1) JOCHELSON, The Koryak (Publications of the Jesup North Pacific Expedition, Vol. VI, Part I).

DIEGUENO MYTHS

AND THEIR CONNECTIONS WITH THE MOHAVE

PAR Mᵉˡˡᵉ CONSTANCE GODDARD DUBOIS,
Waterbury, Conn.

The Diegueños are a tribe of Mission Indians to be found in scattered settlements in the mountains of San Diego County, California, and are closely allied to the Mohaves, though now separated from them by the desert across which the former originally came. Many of the old men relate the tradition of the migration of their tribe, giving exact details as to the course pursued and the original stopping places of the several families included in it. One of these narrators was an old hechicero of Mesa Grande, called Rafael Charles by the whites, but possessing an unpronounceable Indian surname, Quilpsh. His story, a mere fragment, was as follows: The earth is the woman. The sky is the man. The place the Indians first came from was Wik-a-mee. The place is still to be seen ; but it is a place of darkness and mist. If you should try to go to Wik-a-mee you would not be able to find your way in the darkness ; but it is in the east, and the Yuma Indians know where it is. If a person wants to be rich and to have money and everything he needs he can get it by going to Wik-a-mee ; and if he wants to be a witch-doctor and know everything, he can gain that too by going there. It is always dark at Wik-a-mee.

All the tribes of Indians came from that place. They had only one language then. When Tu-chai-pa and Yo-ko-mat-is made the world it was just for the Indians. They didn't wear clothes then. The women wore little skirts. They had the skins of bears and rabbit-skin blankets, nice and warm. For food they had squirrels and deer, quail, rabbits, elk and mountain sheep. They had to kill with bows and arrows. They poisoned the arrows with various medicines obtained from the hechiceros.

After the Indians were made, Tu-chai-pa and Yo-ko-mat-is scattered them from the place where they were at first. All these Indians, the Diegueños, came from the east. The Quilpshs and Lachusas came together, and the different families came at different times to San Diego, Capitan Grande, etc., and some stopped at all the different places along the way. The Quilpshs (the narrator's family) stopped first at San José. (That is the Valle de San José, Warner's ranch.)

The same migration legend was briefly given by my friend, the hereditary chief of Mesa Grande, who says that his people came originally from the east, his tribe being the first to leave their native home. Some died on the way from hunger and thirst. They went first to Elsinore where the Indians helped to make the lake that is there. Temecula is also mentioned as one of the stopping places where they first settled. Afterwards they went through San Diego to Mesa Grande and the various places where they are now to be found.

It is interesting to note that a line drawn across the desert from Newberry or Dead Mt., Nevada, (Wik-a-mee) through Banning pass, the natural egress, would terminate near Elsinore and Temecula, California.

The origin of the Diegueños in the Newberry Mountain region, according to their myths, will be referred to later.

The mention of Temecula recalls the fact that it is the place of origin of the Luiseños of La Jolla in the mountains, who are indigenous here, if we may believe the testimony of their creation myth. This locality no doubt marked the point of contact of these two tribes. Whatever pressure of Apache or other tribes may have driven the fleeing Diegueños across the desert, many to die of thirst and hunger; and however rude many have been the welcome of some of the earlier settled tribes in California, it must be that they found friends as well as neighbors in these mountain Luiseños; so largely has the influence of the latter prevailed to modify their religious ceremonials, making their ritual identical with that of this alien tribe; while on the other hand towards their point of origin they preserved their natural connections with the Mohaves to whom they are allied by family affinity.

In this interchange of ideas the Diegueños gave as well as

received. It is interesting to determine not only the direction of tribal migrations but also of culture migrations, as it may be termed, the reciprocal influence of neighboring tribes, and the resulting modification of one mythology by another.

The Diegueños have two creator gods, Tu-chai-pa and Yo-ko-mat or Yo-ko-mat-is, brothers, and so closely allied in action that in the Manzanita region the two names are sometimes given in one, as Chai-pa-Ko-mat.

They were brought forth by the Earth-Mother; and the former, Tu-chai-pa was done to death through the evil machinations of the frog.

This is without doubt a primitive Diegueño myth coming to them from the Mohaves or to both from a common source.

It is probable that the Luiseños obtained the frog myth from the Diegueños, incorporating it in their story of Ouiot (pronounced Wee-ote,) one of the First People, he who is now the moon, who dies like Tu-chai-pa, but is not like him a creator god.

The dance for the dead is a primitive Diegueño ceremony. According to their myths, this was first performed in the Mohave country at the sacred mountain Wik-a-mee, and the occasion for it was the burning of the body of Tu-chai-pa.

The people at that time wanted to make the appropriate ceremonial dance for the dead god, but no one knew how to do it. No one had yet danced or sung; so a messenger was sent to the islands of the ocean to ask a mysterious being, Mai-hâ-o-witt, to teach them how to make the fiesta. He came to Wik-a-mee from the ocean in the form of an immense serpent, the trail of whose progress is still to be seen in a white line traced upon the mountains that border the river, (the Colorado).

Since song and dance (that is religious ceremonials of all kinds) had their origin at Wik-a-mee, no Diegueño ceremony is begun without an allusion to this sacred mountain.

Rafael Charles is the only one whom I have heard describe it as hidden in mysterious darkness; but all refer to it as a very sacred place. The mountain is flat on top, and on its bare rocks may be seen the imprint of the naked bodies of the Indians as they sat or stood upon it at the time of their creation.

Through Dr Kroeber I am able to identify this important

locality. "The sacred mountain Wik-a-mee," he writes, "is exceedingly interesting to me, as it is undoubtedly the sacred mountain of the Mohaves, Aviknamee, known on our maps as Dead or Newberry Mountain, in the very southernmost portion of Nevada on the western bank of the Colorado. This is a mountain intimately associated by the Mohaves with their creation, and almost all their myths either start here or refer to it."

A myth fragment from Manzanita alludes to this place in another way.

"Near the river at Wik-a-mee, below Mohave, is a smooth round plain," says my interpreter. "The story is that all birds and animals and people had to run around the edge of this mesa holding their breath. The eagle is the only bird that succeeded in making this circuit, flying swiftly and steadily. Indians still try in vain to run around this mesa holding their breath."

The most famous myth of the Diegueños is the story of Cuy-a-ho-marr, which came from the Mohaves, or to both tribes from a common source. The name is sufficient indication of its origin, "Ho-mar" being Mohave for "boy."

The hero is a wonder-working boy whose present manifestation is in the form of a meteoric fire-ball.

His grandmother, Sin-yo-hauch, is so venerated in the ancient religion that the converted Catholic Indians identify her with the Virgin Mary, as the Mexican Indians have done in a similar case. She remains the type of feminine power, and if a woman today shows extraordinary ability her companions will murmur admiringly, "Sin-yo-hauch!"

The Manzanita version of the myth begins in this way:

The Sky was the man. The Earth was the woman. From their union were born first a man and a woman, and Sin-yo-hauch was their daughter. Sin-yo-hauch's father went up in the sky and she was left alone. She went towards the east crawling as a baby on hands and knees, and then when she was grown she walked back west as far as the Mohave river. (That is, the river of the Mohaves, the Colorado.) There is a sharp rock in the middle of the river called Wé-ku-rutút (Spear-rock) which is still to be seen there; and in that neighborhood was

her home. West of the river is a cave, a big house where she lived till she was grown.

Dr. Kroeber says: "The Spear-rock is undoubtedly known to the Mohaves and by comparing notes closely we shall no doubt be able to identify this also."

One of the songs sung by a Diegueño Indian into my graphophone is that of a Mohave wild-cat dance. In this dance the men stand in opposite lines and dance facing each other. This was taught to my singer by a Diegueño desert Indian who learned it from the Yumas who obtained it from the Mohaves.

Old Ha-ta-kek of Manzanita, who in former days was leader of Diegueño tribal ceremonies, sang for me the songs of a Mohave religious dance called Tu-to-mump, which, originating with the Mohaves, extended as far as Colorado river and was brought from there to Manzanita. My records preserving these songs are in the New-York Museum of Natural History, the Museum having aided me with funds for their collection.

In Tu-to-munp, the old singer used the Mohave language, and when he translated some of the songs into Diegueño, the names remained Mohave.

It is evident from the above that a close connection exists between the Mohave and the Diegueño; that the myths of the latter are derived from the former, or the two from a common source; and that the migration legend universally told among the Diegueños of the California mountains is founded on fact.

The many languages of California must evidence a succession of migration waves; and we are fortunate if we are able to trace one of these with sufficient evidence to establish its probability.

It is to be hoped that further research may throw more light upon these tribal connections.

TWO TYPES OR STYLES

OF

DIEGUENO RELIGIOUS DANCING

THE OLD AND THE NEW

IN SOUTHERN CALIFORNIA

PAR Mᵉˡˡᵉ CONSTANCE GODDARD DUBOIS

It must be understood that all tribal ceremonies, religious dances etc., exist among the Mission Indians only as fragments of an almost forgotten past. Since these Indians have been under the influence of the white man's civilization for nearly a hundred and fifty years, it is only among a few old men, rapidly passing away, that one can find a knowledge of the ancient religion and a devotion to it which has persisted beneath an outward acceptance of the new.

I was fortunate in witnessing a religious dance of the most ancient and primitive type ; for I doubt if there is more than one old man in Southern California who can conduct a ceremony of this sort today. Hatakek of Manzanita, a tiny Indian village near the Mexican line, is the only man living in that region who knows all the songs of the Image fiesta, or dance for the dead ; and he his sent for as far as Yuma when this dance is to be performed. He also knows, and gave for my benefit, an all-night dance of the sort mentioned above. This was a bird dance, something after the style of the wild-cat dance, called Ee-sha at Manzanita, (Ah-sha in the Mesa Grande dialect) this being the name of a red-feathered bird. Like all these dances it is accompanied by a series of songs, each one brief but of definite meaning, and having a connection with some mythical legend, to discover which, as a link between the numerous songs, is difficult and often impossible.

A double line of men and women should dance to the accompaniment of the leader's rattle; the men's voices swelling the song and the women's rising from the background as a shrill monotonous chorus. So long forgotten is the past among the half starving remnant of dispossessed Indians in the Campo-Manzanita region, that only three men joined old Hatakek in the dance, and for lack of women my interpreter took his place in the rear and sang the women's part in high falsetto. The effect might have been ludicrous were it not for the religious devotion displayed in the performance, the task being a difficult one for unaccustomed muscles; for the dance, once begun, must be continued all night.

The songs did not differ greatly from those I have heard elsewhere among the Diegueños. One is impressed with the wonderful memory required to give the series in order with differing words and tune.

I could not learn the meaning of all the songs, for the dance could not be interrupted; but one is about the dark night. Another names the stars and declares that dawn is near. In another the bird, Ee-sha, is mentioned whose name is given to the dance.

The unique feature of the performance is the style of the dancing which is strikingly different from that which prevails elsewhere among the Mission Indians. The dancers in this performance remain throughout in the same place, the motion not being forward and back, or around and about, but consisting simply in moving and stamping the feet in varied measure according to the rhythm of the songs, bending and swaying the body, then straightening with a grunt or groan, and a pause for rest and to mark the interval between the songs. There is something extremely impressive in the restrained intensity of the movement.

Contrasted with this, the other type of dancing, to be witnessed at Mesa Grande, etc., is like an elaborate theatrical performance.

In it the dancers enter the circle. The leader bends before the chief who is seated on the ground near the central bonfire, and receives from him the word or subject of each song or part of the dance. He takes it up humming it or singing very softly

at first, and the others follow his lead, the women's voices chiming in at the appropriate moment. The music rises in volume, becoming energetic, frenzied at times, and the motions of the body correspond.

At first the dancers move in an irregular circle, and the monotonous stamping of the feet is accompanied by a grunt at intervals. Our word "grunt" by no means expresses this sound, which while unmelodious seems a part of the music, and is as impressive as it is energetic. Arms are extended, flexed and relaxed, at first gently; but as the stamping grows more violent and the song or grunting louder, every muscle becomes tense. The women's voices seem to rouse to fury. The bent arms are raised above the heads. Occasionally a dancer breaks away from the rest, circles like a dervish, claps his hands with a wild ha-ha, and returns to his place.

The perfect unison and accurate measure of songs and movements is remarkable. As suddenly as a stone falls song and dance cease. A long drawn ha-ha-ha, a shuddering expiration with falling cadence, closes the scene; the dancers break anks and move off, and one part of the dance is completed. In a short time they re-form and continue the animated performance.

In one of the dances they enter on hands and knees with wild cries and groans as of the animals which they represent. The chief stands in the centre of the circle and receives them with a feathered staff with which he lightly touches each as if to exorcise some evil power.

Dramatic effectiveness is the quality of this sort of dancing. The contrast between the two forms is extremely striking.

I was fortunate enough to discover the historical connection between them. The Luiseños of La Jolla in the mountains, who are closely allied to the Diegueños ceremonially while quite distinct from them in language and origin, informed me that the quiet sort of dancing which I had seen at Manzanita was the original and ancient form; and that the dramatically violent sort with the moving about and the varied gestures was taught a long time ago to the Indians of the back-country and the mountains by an emissary from the coast Indians who went about

introducing new ceremonies in the Chung-itch-nish worship, and the new style of religious dancing.

This now prevails to the exclusion of the old, having spread from the Luiseños to the Diegueños, but never having reached Manzanita where the connections are through Yuma with the Mohaves, and Luiseño influence has not made itself felt.

RECENT CAVE EXPLORATION

IN CALIFORNIA

PAR JOHN-C. MERRIAM
Professeur à l'Université de Californie, Berkeley

INTRODUCTION

During the last three years a series of investigations has been carried on by the Department of Anthropology of the University of California, with a view to determining, if possible, the time when man first appeared in this region. As cavern deposits have furnished some of the most important materials in the study of early man in other regions, it was considered desirable, as one of the phases of this work, to make a careful paleontological and archeological investigation of the numerous limestone caves of the states. In this study the effort has been made to obtain as complete a knowledge as possible of the mammalian faunas which have existed in this region between early Quaternary time and the present. Man is considered as a possible element of the fauna, and so far as his geographic or his geologic occurrence is concerned he must be subjected to investigations of much the same character as are used in the study of other organisms. Until the facts of this class are determined, it is difficult to make a beginning on matters which are perhaps more definitely anthropological.

The discovery of human relics, apparently in association with remains belonging to a Quaternary fauna, in the extreme southern portion of South America leads one to suspect that an early migration of the human type may have passed over North America into South America. That other mammalian types came into America in fairly recent geological time we know, and there is no inherent improbability in the theory that man came

with the other mammals. If his remains are found with a Quaternary fauna in the southern continent, there is good reason why we should search for them here.

Up to the present time only a few caves situated in Calaveras county and in Shasta county have been examined. Many other occurrences are known, but limitations of time have made it impossible to visit these localities. One would hardly be justified in stating that as yet more than a beginning has been made on the possible cave investigations of California. It is to be hoped that in time these studies, in connection with the other phases of this work, may give us some definite information regarding the date of man's appearance in the Pacific Coast region.

MERCER'S CAVE

In the summer of 1901 Professor F. W. Putnam and the writer examined several caves in the vicinity of Murphys, Calaveras county, and in 1902 Dr W. J. Sinclair visited a number of caverns in the same region. The most interesting remains encountered were those in the well-known Mercer's cave near Murphys. In this cavern there were found a number of bones of an extinct ground-sloth, which has recently been described by Dr Sinclair as the type of a new species, *Megalonyx sierrensis* (1). The bones of this animal were covered with a deposit of stalagmite, ranging from a few millimeters to about half an inch in thickness. From their situation it appeared that the body of the animal had fallen into the main chute of the cave, and in the process of decay the remains had been scattered for a considerable distance along the passageway. In the same cavern, although not in close proximity to the *Megalonyx* remains, there were found a number of human bones bearing a very thin calcareous incrustation. It appears that in this region it has been at some time the custom of the aborigines to throw the bodies of their dead into such caverns as this, and in places great numbers of skeletons have accumulated. The human bones found in this cave were in such position as to indicate that they

(1) Wm. J. SINCLAIR, New Mammalia from the Quaternary Caves of California, *Publ. Univ. Calif.*, vol. 4, no. 7, p. 155.

had been thrown into the first chamber through the small opening above, while the *Megalonyx* remains had fallen some distance below this chamber. While it is exceedingly difficult to form any estimate of the relative ages of the human bones and the *Megalonyx* remains, such evidence as we have seems to indicate that the remains of man are the younger, as they are nearer the opening and are covered with a much thinner layer of stalagmitic material. The human bones are, however, probably many years old. While the relative thickness of the covering of stalagmite is in itself no absolute criterion as to the age of the enclosed material, as it may accumulate very rapidly in one place and very slowly in another place, it is probable that the thinner layer on the human bones means a shorter period of entombment.

POTTER CREEK CAVE

The most extensive investigations of the caverns have been carried on in Shasta county. In this region two large caves have been very carefully explored and the principal deposits almost completely worked over. These are Potter Creek cave, on the McCloud river, near Baird, and the Samwel cave, on the same river, fifteen miles above Baird.

Potter Creek cave was the first to be the subject of careful investigation. It was discovered in 1878 by Mr. J. A. Richardson, and by him several specimens of fossil bones were sent to Professor E. D. Cope. In the summer of 1902, Mr. E. L. Furlong explored the cave again without knowing that it was the one discovered by Mr. Richardson. Large deposits of fossil remains were found, and excavation work was carried on by him and by Dr Sinclair through that season. Throughout the whole of the summer of 1903 the work was in charge of Dr Sinclair, whose excellent report (1) on this work has already been published. The floor of the cave was carefully surveyed and all specimens taken out were labeled with reference to their position in the strata. The deposits were excavated to a depth of 25 feet, below which there seemed to be little but an accumu-

(1) *Publ. Univ. Calif.*, North Amer. Archæol. and Ethnol., vol. 2, no. 1.

lation of stalagmite-covered bowlders. The exploration work furnished several thousand bones and fragments, of which between 4,000 and 5,000 were determinable specimens. The remains include those of many extinct animals, and furnish the most satisfactory representation of the Quaternary fauna of California that has yet been obtained in any one locality. Fifty-two species were listed by Dr Sinclair, of which at least twenty-one were found to be extinct.

Associated with the remains of the Quaternary fauna in Potter Creek cave there were many broken, splintered, and polished bones, which were carefully investigated by Dr Sinclair, having been considered as possibly representing the work of man. The presence of the splintered bones is yet to be thoroughly satisfactorily explained, though there are many ways in which they might have been formed or introduced. In the caves of Europe such splintered bones are in part due to the splintering of long-bones of large mammals by man, and in part to the crushing of such bones by the larger carnivores.

The character of the pointed and polished bones figured by Dr Sinclair in his paper is also difficult to determine with certainty. These polished fragments strongly resemble many of the roughest implements found in the deposits of the shell-mounds of the Pacific coast. Possibly they have been rough bone splinters, used by man until they attained the degree of polish which we find upon them. On the other hand it is noted that in nearly all shell-mound fragments the polish is mainly upon the pointed portion of the implement, while the portions not used for active work may be almost without smoothing or polish. In the specimens from the caves the polish is almost perfectly even over the whole surface in every case. The evenness of this polish seems to indicate that, if these objects were used as implements, special pains must have been taken to polish those portions which would in the course of ordinary use be left rough. Such smoothing as we see here may perhaps be as readily explained by the action of water as by any other means, the fragments being rubbed on all sides and evenly polished.

In other bone fragments, peculiar perforations and notches have been noted which are not easily explained by the operation of natural processes, but which could be accounted for by per-

foration through human agency. Of all the evidence which has been advanced in favor of the influence of man in the production of implement-like objects found in the Shasta caves, the evidence of perforation seems probably the strongest. A serious doubt must exist, however, as to whether the presence of only a few somewhat indefinite perforations in a very small number out of several thousand of these fragments should be considered proof of the presence of man. Had a large percentage of the fragments been formed and used by man, evidence of a more definite character ought to be present in abundance.

While it is probably true that as yet no unequivocal evidence of the agency of man in the fashioning of the bone fragments from this cave has been presented, in all fairness to those who may undertake from the study of such materials to give us something of the earliest history of the human race, we should not forget that, at the very period where the discrimination between artifacts and natural objects is most important it becomes most difficult. In the early stages of the development of man, such implements as were used by him were probably in many cases simply special forms of natural objects which were, in their original form, well adapted to meet his primitive needs. The earliest true artifacts were objects of this class showing only a little modification.

A more detailed discussion of the peculiarly marked bone fragments from the California caves has been presented by Professor F. W. Putnam in a paper on this subject.

SAMWEL CAVE

The exploration of the Samwel cave, in the Shasta region, has been carried on by Mr. E. L. Furlong through parts of the seasons 1903, 1904, and 1905 (1). This cave is somewhat larger than the one at Potter creek and contains several chambers of considerable size. The largest chamber had not been entered previous to 1903, when it was explored by Mr. Furlong and the writer.

(1) The explorations during the season of 1905 were carried on under an appropriation from the Archæological Institute of America for the "Exploration of Caves in Northern California under the supervision of F. W. Putnam."

Opening into one of the passageways about 100 feet from the entrance is a fissure containing a small alluvial fan, which opens out on the floor of the chamber. This deposit appears to have accumulated through the entrance of material from the upper part of the fissure. The entrance is now closed with a stalagmite growth, and no clue to its position has yet been obtained from the study of the surface of the rock outside. In small pockets on the sides of the fissure, and in the deposit below, there have been found large numbers of bone fragments representing a Quaternary fauna. These include remains of extinct species (1) of *Equus*, *Elephas*, and *Ursus;* also remains of *Euceratherium* (2), a recently described sheep-like ungulate found in these caves, and bones of a ground-sloth somewhat similar to forms found in the caves of Brazil (3).

The largest chamber of the Samwel cave is at a lower level than the entrance and the fissure deposit. It was entered from above through a long chimney. In this chamber there was found a large deposit of fossil remains, including numerous extinct species. Among these were *Euceratherium*, *Preptoceras* (4) (another new sheep-like form,) and a ground-sloth. It seemed improbable that the remains in this lower chamber had come in through the passage by which we first obtained entrance, and a careful search revealed the presence of an alluvial fan coming in from one side of the cavern. Excavations into this indicated that it reached out toward the surface, and during the last season a passageway was cut through it to an outer grotto on the side of a small cañon near by. The lower chamber was originally reached by a passageway leading from a large shelter cave now represented by the grotto. A part of the roof of the original shelter has broken down, and is represented by several large blocks which have fallen from the cliff above.

In the Samwel cave numerous splintered and polished bone fragments have been obtained, and the problems with relation to man are practically the same as those of Potter Creek cave. In

(1) See E. L. FURLONG in *Science*, n. s., vol. 20, p. 53.
(2) SINCLAIR and FURLONG, *Univ. Calif. Publ.*, Geology, vol. 3, no. 20.
(3) SINCLAIR, New Mammalia, op. cit., p. 153.
(4) E. L. FURLONG, *Univ. Calif. Publ.*, Geology, vol. 4, no. 8.

addition to these objects, there was found in the chamber near the fissure deposit, a chipped fragments of basaltic lava, which appeared to have come from a point six inches below the surface of the stalagmite. Also in the excavation of the outer grotto of the largest chamber, a chipped obsidian fragment was brought up in the bucket from a depth of eleven feet, at which level bones resembling those of an extinct species have been obtained. In neither case, however, was the chipped fragment actually seen in place, and both must be set aside, for the present, as merely suggesting the presence of man.

STONE MAN CAVE

A third cavern in the Shasta region, which has been partly explored, is the Stone Man cave about one mile northeast of Baird. It was visited by Mr. Furlong and the writer in 1903. In one of the uppermost chambers a number of bone fragments were found in the stalagmite. These were, however, too imperfect for specific determination, and the age of the deposit has not been determined. In one of the lower galleries, a portion of a human skeleton was found imbedded in the stalagmite. The greater number of the bones had been removed before our visit, but enough was left to show that a considerable fraction of an inch of stalagmite has accumulated on the skeleton. Mr. J. A. Richardson kindly gave us a vertebra which he obtained here when the cave was first explored. It seems to have lost practically all of the organic matter, and the cavities in the bone are largely filled with calcite crystals. In this cave there is unfortunately nothing to fix the age of the skeleton definitely. It might easily be many centuries old, or might have come to its present location at a comparatively recent date, though evidence rather favors a considerable antiquity.

AGE OF THE CAVE DEPOSITS

The faunas of both the Potter Creek and the Samwel cave indicate Quaternary age. As far as is now known, the fauna of Samwel cave contains the larger percentage of recent species and is probably the younger. In addition to this evidence, the situation of the two caverns gives considerable information

regarding their relative ages. Potter Creek cave is situated at a height of 800 feet above the level of McCloud river, and just below an ancient terrace level of the river. The Samwel cave is situated just below a terrace 350 feet above the McCloud. The lowest chamber of this cave opens at a point not more than 200 feet above the river. Both caverns were evidently formed at a time when McCloud river was near the level of the terraces above them. Both received their principal deposits when the river was a short distance below them, and it is evident that the time which has elapsed since the formation of the deposits in Potter Creek cave is much greater than that since the formation of similar beds in the Samwel cave. The evidence of physiography apparently corroborates that obtained from the study of the fauna.

The fauna of Potter Creek cave is considered by Dr Sinclair to represent the middle or later Quaternary. The fauna of Samwel cave is certainly Quaternary, but is evidently later than that of Potter Creek. The age of Potter Creek cave is, according to commonly accepted correlations, not far from that of the earliest deposits containing human remains in Europe. Though a reasonable doubt might arise as to whether man could have reached America as early as the date of the Potter Creek deposits, the age of Samwel cave appears to be within the period of man's existence in the old world.

From the evidence at hand it seems that both Mercer's cave and Stone Man cave were in existence in Quaternary time, and in all probability some of the deposits in both caverns were formed in that period.

THE ARMADILLO

IN THE ANCIENT ART OF CHIRIQUI

PAR GEORGE GRANT MACCURDY
Yale University, New Haven, Conn.

The Chiriquian antiquities belonging to Yale University number several thousand specimens. The choicest of these were collected from 1859 to 1866 by M. A. de Zeltner (1), French Consul at Panamà, whose good fortune it was to be resident there at the time of the first discoveries. The major part of the collection, however, was made by Mr. J. A. McNeil a few years later. The de Zeltner collection was bought in 1872 and that of McNeil in 1878, both having been purchased by the late Professor Othniel C. Marsh. They include gold objects, stone implements, metates, stools of stone (and earthen ware) and a series of pottery unsurpassed in the number of its rare and valuable specimens.

These treasures have been in storage for about thirty years, there being no facilities for exhibition or even for study. Fortunately a room is now at the disposal of the Curator, who is preparing a monograph on the *Antiquities from Chiriqui belonging to Yale University*.

The present paper is confined to special features of a portion of the pottery alone, as indicated by the title, and is to a certain extent a study in conventionalism.

In the development of art it would be difficult to estimate how far realism lies from the very first steps toward imitation on the one hand, and from the last stages of conventionalism on the other. The stages at either end of the line may often appear to be identical. It is therefore hazardous to say whether a given representation be a first attempt at copying a model or the work

(1) *Note sur les sépultures indiennes du département de Chiriqui* (État de Panama). Panama, 1866.

of one with a background of art inheritance and training, who can suggest the whole by a skilful elimination of non-essentials.

If the line of art development were plotted it would probably be found to rise rather suddenly to the acme of realism and then drop slowly to about its original level. The series of illustrations that follows, however, does not begin at the beginning, but rather at the crest of the realistic wave, and descends gradually to the trough, probably the one that lies on the conventional side ; yet some of the stages shown might just as well be steps in the ascending, as in the descending scale. In other words, a definite chronological sequence has not yet been established. There are reasons, however, for the belief that a representation of the entire armadillo came first, after which certain parts, such as the carapace, were seized upon to take the place of the whole ; and finally that a single band of the carapace was chosen not only to stand for the whole animal, but also to serve as an ornamental motive pure and simple.

Among the animals represented in the ceramic art of the Province of Chiriqui, the armadillo is predominant. In speaking of the American zoological provinces north and south of the Mexican table-land, Seemann (1) says : " The armadillo, for instance, which indisputably belongs to South America, is found in no part of Panama ; but again appears in the neighborhood of Mazatlan, in latitude 26° 12′ north. "

Seemann's statement is probably incorrect. A recent letter from Dr. J. A. Allen, Curator of the Department of Mammalogy and Ornithology, American Museum of Natural History, states that two species belonging to different genera are found on the Isthmus of Panama at the present time, one now known as *Cabassous centralis*, the other being the wide-ranging, nine-banded armadillo, *Tatu novemcinctum*. The armadillo was evidently an object familiar to the ancient potters of Chiriqui. As it now inhabits the Isthmus, it did so, no doubt, on the occasion of Seemann's voyage in 1853. One of the two species above mentioned, *Tatu novemcinctum*, which has " an extensive range from Texas to Paraguay (2), " is recognized in the ceramic

(1) *Voyage of H. M. S. Herald.* London, 1853.

(2) Flower and Lydekker.

Fig. 1

art of Chiriqui by the treatment of the carapace. It will be seen from Plate I that the carapace of *Tatu novemcinctum* is composed of three quite distinct regions, the median or banded region differing from the anterior and posterior sections in structure. This triple division of the carapace is faithfully reproduced in many instances. It may be done by means of three incised fillets, as in figures 1 and 3, and *a* of Plate IV. A more faithful delineation, however, is arrived at when the banded region is represented by transverse parallel lines and the anterior and posterior divisions by cross lines or spots (see figs. *f* and *g* of Pl. XII).

That *Cabassous centralis* also served the ancient potter as a model is highly probable. The three regions of the carapace are almost as distinct as in the nine-banded armadillo, but *Cabassous* is not quite so large and its head, ears and tail are proportionately shorter.

In figure *h* of Plate XII, which resembles more nearly the little *Tatu tricinctum* of South America than it does the larger nine-banded species, the middle section is composed of three bands in relief, painted red, while over the shoulders and hips, the smooth surface of the carapace is painted black. Still another method of distinguishing the middle section of the carapace from the hip and shoulder sections is shown in figure *b* of Plate II.

Three realistic armadillos support the tripod in figure 1 (1). The

Fig. 2

(1) The illustrations are from one-half to one-fifth actual size.

Fig. 3

work has an unfinished appearance, but the parts are all represented, even to the three regions of the carapace. In figure 2, the parts are all suggested, but the legs of each armadillo are reduced to feet only. The reduction is carried further by the elimination of the hind legs and feet altogether in figure 3. In the three foregoing figures, the carapace is represented by incised fillets of clay. The extremities are entirely wanting in figure 4; the carapace is indicated simply by horizontal incised lines, and there is but a mere suggestion of a head. By leaving out the trilobed lump representing head and ears in the latter, the simple tripod leg, incised horizontally to represent the carapace (fig. 5) is reached. After all, that suffices, for the carapace is the one essential feature of the armadillo.

A more detailed series to show the gradual elimination of non-essential parts is given in Plate II. The armadillo is well represented in the round in figure *a*. In figure *b* a simple tripod support is incised to represent the three regions of the carapace; an indifferent head is added and the hind feet are carried forward close to the fore feet. The hind feet in figure *c* have disappeared. The fore feet are becoming conventionalized in figure *d* and the head is turned so as to face the beholder. The carapace begins to disappear in figure *e*. No feet are left in figure *f*, and the head is treated in summary fashion. Nail marks of a female hand are distributed over the back to suggest the carapace. There is no carapace in figure *g* and the head and fore feet are merely plain lumps of clay. In figure *h* only the node representing the head remains, while in figure *i* nothing is left but the carapace, the armadillo motive *par excellence*.

Fig. 4

Fig 5

The foregoing tripods all belong to what Holmes (1) calls the *terra-cotta* or *biscuit* group of ware. This group also comprises vases, bowls and cups. The characteristic types of tripod are well rendered in the preceding illustrations, the ornament being confined to the supports. Among the vases, on the other hand, the decoration is shifted to the shoulder, neck and handles, there being no supports to decorate. In shape the body of the vase is often identical with that of the tripod. To convert a tripod into a vase, one has but to remove the applied supports. To make the kinship more apparent, shoulder ornaments or handles are sometimes added to the tripods (see figs. *a*, *b*, *d* and *e* of Pl. XII). Such additions, especially of handles, are quite rare.

We have seen that many tripod supports were so fashioned as to suggest the armadillo, sometimes highly realistic and sometimes conventional. In eighty-one of the biscuit vases, the head of the armadillo is employed as a shoulder ornament, the back of the head always being turned toward the aperture of the vase. The carapace, therefore, if it were visible at all would have to be shifted from the dorsal to the ventral side. Such is the case in figure 6, where the three regions of the carapace are indicated by three indented horizontal

Fig. 6

(1) *Ancient Art of the Province of Chiriqui.* Sixth Annual Rept., Bur. of Amer. Ethnol.

Fig 7

fillets, each being interrupted for a space in the median ventral line. A ventral view would include the margins of the carapace on either side. It is important to note, however, that no attempt is made to represent the dorsal part of the carapace where it would not be easily visible ; also, that in three specimens, two of which are figured (Pl. XI, fig. *b*, Pl. XII, fig. *c*), the carapace is carried across the ventral surface without a break in the median line. The identity of these shoulder ornaments might be in doubt were it not for the occasional, ventrally placed carapace motives.

Only two divisions of the carapace are present in figure 7, while in figure 8, but a single section remains. The eyes and ears, however, still persist. One of the connecting links between the tripods and vases (fig. *a* of Pl. XII) belongs to this type. A single element of the carapace is placed on the ventral side, the ends of the two incised fillets almost touching the median ventral line, while another carapace element is applied longitudinally over the vertebral column. The eyes, ears and nose are all prominent. In a majority of cases the carapace is entirely eliminated, the fore legs usually and quite naturally taking its place (fig. 9). These are shortened to incised nodes, representing the feet only, in figure 10, one of the largest *terra-cotta* vases in the collection.

The animal foot reduced to its lowest terms is given in figure 11 (see also fig. *d* of Pl. II), it being a flattened node with parallel incisions. This conventionalized foot will appear as a simple ornament in a group of vases to be described later.

Fig. 8

Fig. 9

Even the conventionalized foot does not always accompany the armadillo head, as in figure 12. Feet, eyes and ears have all disappeared in figure 13. It will be seen from the foregoing that the ears persist after the eyes have disappeared. The reduction in parts and in size of the head itself reaches its limit in figure 14.

Progressive conventionalism in the treatment of the armadillo head is also shown in Plate III. In figure *a*, the entire fore leg is represented. The central figure (*c*) is one of the four largest vases belonging to this group of ware. The shape is graceful and the modeling perfect. The ears of the armadillo are placed low, the eyes are wanting and the nose is depressed.

The entire armadillo is often used also as a shoulder decoration on vases of the *biscuit* group. A good example is given in figure *a*, Plate IV, where the parts, even the three regions of the carapace, are all fairly well indicated. The fore feet rest on the rim, the hind feet on the shoulder of the vessel. In a small vase from Escaria (fig. *b*) the armadillo is placed somewhat lower and in an attitude that suggests the act of burrowing with its unusually long nose. The burrowing attitude is, in fact, characteristic and is very satisfactorily shown in figure *c*. Note that the feet are flattened nodes with parallel incisions. In other words, they are the foot symbol that may be used entirely alone, independent of the animal form to which the foot originally belonged, as will be seen in subsequent illustrations (Pl. IV, fig. *d* and Pl. VII, figs. *a*, *b*, *d* and *e*). The tail is incised with a so-

Fig 10

Fig. 11

called herring-bone pattern, the lines running, however, in the opposite direction from what one would expect. The flaring rim of the vase is set so as to produce a diaphragm where the neck is most constricted.

The use of the foot symbol as an independent ornament is shown in figure *d*, Plate IV, where it occurs in pairs on the neck of the vase. In figure *e* of Plate IV, the feet are somewhat lengthened, giving rise to another type of foot symbol, of which the ornament carried around the neck of the vase in figure *a*, Plate V, is a good example.

By a comparison of the armadillo tails in figures *e*, Plate IV, and *b*, Plate V, with the ornament on the neck of the vase in figure *c*, Plate V, it will be seen that the tail was used independently of the animal as a decorative feature (see also Pl. VI).

The most characteristic feature of the armadillo is its carapace. It has been seen how it was used as the armadillo motive. It has also been seen how one member of the carapace was made to stand for all the members. Why could it not have been used independently to represent not only the whole carapace, but also the whole animal? A careful comparison of the incised fillets that adorn the neck of the vase in figure *d*, Plate V, with the incised fillet that represents the carapace of the armadillo

Fig. 12

Fig. 13

on the shoulder below proves them to be identical. There is, then, a carapace symbol (see also Pl. VII, figs. *c* and *d*) as well as a foot symbol and a tail symbol. There remain the flattened nodes with annular indentations on the neck of the same vase. Their counterpart is somewhat sparingly used to represent the eye, particularly of owl-like and monkey-like heads. They are, no doubt, eye symbols, but are not confined to Chiriquian art. On the contrary, this particular ornament is common to the art of almost all times and peoples.

An illustration of the freedom with which the armadillo form is sometimes treated is given in figure *e* of Plate V. The body is quite short and the long tail is curled to one side until the end of it is hidden beneath the carapace.

It has been seen how a single unit of the carapace may stand for the whole, how these carapace units, like the tail, foot and eye symbols, become pure decorative elements. One very effective pattern is obtained by carrying carapace or tail symbols in meander around the neck of vases, each angular space being marked by a foot or an eye symbol (Pls. VI, fig. *e* and VII, fig. *d*). Attention is called, by way of illustration, to the tail symbols in Plate VI; and the foot symbols (figs. *a*, *b*, *d* and *e*), the carapace symbols (figs. *d* and *c*) and the eye symbols or ornaments (figs. *c*, *e* and *f*) in Plate VII. The eye symbol in figure *c* of this Plate is one of the common forms of eye in Chiriquian art, viz., a flattened node, with annular indentations. The slender

Fig. 14

Fig 15

neck of a graceful bottle from Divata (fig. 15) is decorated with a series of compound eye symbols.

In the collection there are several vases with two mouths. With two exceptions, they all belong to the *biscuit* ware. Figure 16 is an example. A bridge connects the flange or lip of one mouth with that of the other. Over this bridge two armadillos face each other. The identity of the carapace with the carapace symbols that adorn both necks is beyond question. Alternating with these are eye ornaments after the fashion of the prevailing eye form in Chiriquian art.

Reference has been made to tripods with features peculiar to vases, viz., shoulder ornaments consisting either of the armadillo head or of the entire armadillo. Examples of the latter are given in figures *d* and *e*, Plate XII. In one instance the nose and tail are long and slender ; in the other the nose is almost eliminated to avoid breakage, due to the exposed position of the head. The tripod supports in figure *e* are highly realistic representations of the frog with head turned downward, the point of contact being the tip of the nose.

It has been shown how the single tripod support may be transformed into the armadillo, conventional as well as realistic ; also how the armadillo as a whole or in part was used as a shoulder ornament, and the tail, foot, eye and carapace symbols as ornamental motives for the necks of vases. The same decorative phenomena are to be seen on the handles of vases.

Fig 16

Fig. 17

The handles of the biscuit group are always placed vertically, and are usually paired, connecting the lip with the shoulder (Pl. VIII, figs. *a*—*c*). There are two types of single handle : (1) connecting the lip with the shoulder, as in the paired handles (fig. *f*), and (2) the handle starting from opposite points on the lip and forming an arch over the mouth opening (fig. *e*).

An example of one type of single handle is given in figure *d*, Plate VIII. A well-developed flange protects the applied tail and eye symbols about the neck of the vase. Where ornaments are applied to the neck or collar, there is always a flange or lip at the mouth opening as if to satisfy the sense not only of protection but also of appropriateness in outline. On the crest of the handle, three eyes in a row occupy a field bounded on two sides by carapace symbols.

These handles are, as a rule, ornamented. In Plate VIII, figure *a*, the paired handles are covered with incised fillets representing the carapace of the armadillo. Along the zone of union between the prolonged lip and ascending ramus of the handles in figure *b*, nodes and fillets are applied, representing the ears, feet and carapace of the armadillo. One has but to refer back to figure *a* of Plate IV in order to arrive at the artist's point of view, namely, that the handles in figures *a*, *b* and *c* of Plate VIII are, to all intents and purposes, armadillos facing each other and peeping into the mouth of the vase. Instead of incised applied fillets, the handle itself may be simply incised to represent the armadillo carapace, as in figure *c*. From the horizontally applied fillets and the horizontally incised handles, it is but a step to fillets and incisions running obliquely and a second step to the twisted handle so common in the *tripod* group, so-called, as will be seen by comparing figures *a* and *c* with Plate IX, figures *a* — *d*, respectively. In figure *c*, the eyes are

actually represented, so that the twisted handle evidently means a life form, probably the armadillo.

Hitherto the ornamentation has been chiefly the work of the sculptor or engraver. A new force in the domain of decoration has now to be reckoned with, viz., color or, rather, paint (see Pls. IX, figs. *a*—*d* and X, figs. *d*—*g*. Whether or not the summary fashion in which the paint is here applied represents the beginning of a new art era or a decadent phase of the same, it is not within the province of the present study to determine. It is, however, worth while to note the effect of the painter's work on that of the sculptor and engraver, where all three are combined in one whole. In the first place they do not overlap. The work of the sculptor is confined to handles. These are never painted. The engraver has chosen the shoulder and neck or collar for his field of operations. The incised areas are never painted.

The familiar carapace symbol appears in figure *d*, Plate X. The life form in figure *e* is probably the same thing. There is an unmistakable carapace symbol in figure *f*, a large vase with a uniform coat of red paint covering the entire exterior with the exception of the handles and lip. The inner surface of the latter leading down to the orifice is painted however.

An unusual treatment of the armadillo is that in Plate X, figure *a*. The head barely protrudes beyond the carapace and the latter almost encircles the body of the animal. A long fillet encircling a head on the flat handle in figure *b* may be a highly conventionalized form of the armadillo rolled up for defense or repose ; or it may represent a view of the animal from directly in front, as seen in the preceding figure (see also Pl. X, figs. *c* and *g*).

There is a variety of biscuit ware usually highly polished and with a salmon-colored slip. The form and technique exhibited in the salmon-colored ware also differ somewhat from the ordinary *biscuit* pottery. On the handles in figure *e* of Plate IX are not only the three divisions of the carapace but also a pair of ears (compare with Pl. IV, fig. *a* and Pl. VIII, figs. *a* and *b*).

Mention has already been made of the armadillo rolled up for defense or repose. The head projecting from the shoulder

of a salmon-colored vase (Pl. X, fig. *c*) and encircled by two incised fillets may be, perhaps, a conventionalized rendering of the same idea (see Pl. X, figs. *b* and *g*). This might be, with propriety, taken for a coiled serpent, were it not for the fact that representation of the serpent on Chiriquian pottery is almost wholly confined to one small group the so-called *black incised* ware of Holmes, where the serpent motive is so all pervading as to justify a change of the name from "black incised" to the *serpent* group.

The vertical handles of some of the vessels belonging to the black incised group of ware are provided with an indented fillet resembling the carapace symbol.

The rolled up armadillo probably recurs in Plate X, figure *g*. It has already been noted in figures *b* and *c*. Alternating with the two armadillo motives on the collar of this vase are two incised triangular patterns. The surface below the collar is smoked and sooty, a condition common to the *handled* group, at least 75% of which have been used over the fire.

Figure 17 is the type for the unpainted *handled* ware. Each of the paired handles is a raised horizontal loop fitting close against the neck of the vase. By the application of nodes and fillets, the handle is transformed into the head, shoulders and fore legs of the armadillo. To make sure of its identity, the carapace symbol is freely used.

Other vessels belonging in this sub-class are illustrated in Plate XI and the carapace symbol occurs on every one. In figure *a*, there is a repetition of figure 17, except that the nose is wanting. The handle is reduced to a mere knob in figure *b*, but the eyes above and the carapace symbol placed ventrally at the base suffice to convey the idea intended. In figure *c*, the horizontal loop handle is reduced in size and somewhat removed from the neck of the vessel. Carapace symbols ornament its summit and bases. The same is true of figure *d*, except that three single fillets are used instead of three pairs. This is also true of figure *e*, the only difference being that the handles are changed so as to occupy a vertical position. In figure *f* the vertical handles unite shoulder and rim. They are simply plastered over with carapace symbols. Two perforated nodes near the top represent the eyes. On the opposite handle a

median hole just below the eyes may be intended for a mouth or nose.

Almost all the specimens here figured belong to the *terra-cotta* or *biscuit* group, which is the largest group of Chiriquian pottery, being nearly as large as all the others put together. Of the 3668 pieces in the Yale collection, 1620 belong to the *biscuit* ware. Of these about one-fifth are decorated with the armadillo motive in one or several of its many forms, the occurrence of other animal representations being rare in comparison.

The preponderating influence of the armadillo in the *terra-cotta* group suggests the totemic potency of the animal in question among the makers of this ware. Why not, then, call it the *armadillo* group instead? Such a terminology, together with the change from "black incised" to *serpent* group, as suggested by the writer on page 159, would tend toward uniformity. For similar reasons the "tripod" group of Holmes might well be called the *fish* group. All these changes would be in line with the choice of the name *alligator* for one of the important groups of painted ware. The names of life forms would then be given to four groups instead of to only one.

By incorporating the proposed changes into the classification of Holmes (1), the result is as follows:

Unpainted Ware:—

Armadillo group (instead of "terra-cotta" or "biscuit" group).

Serpent group (instead of "black incised" group).

Painted Ware:—

Handled group.

Fish group (instead of "tripod" group).

Scarified group.

Maroon group.

Red line group.

White line group.

Lost color group

Alligator group.

Polychrome group.

The armadillo still enters largely into the life of certain

(1) Loc. cit.

tribes. According to Dr A. Hrdlicka (1), it is a cherished article of food among the Indians of western Mexico and medicinal properties are ascribed to certain parts. The Cora, for instance, save the carapace and administer decoctions of it as a cure for stomach disorders.

The armadillo motive is not confined to the "terra cotta" or *armadillo* group, as is indicated by the foregoing illustrations from the unpainted and painted *handled* ware. It is also traceable in the *lost color*, *white line*, and *alligator* groups. In examples of the latter group, the entire vessel is treated as a zoomorphic unit, its body corresponding to the body of the armadillo, with projecting head, tail and legs, and the carapace rendered in a realistic manner (Pl. XII, figs. *f*—*i*).

The vessel in figure *f* comes very nearly being a complete zoomorphic unit. It is a tripod instead of a quadruped, with two legs in front but only one hind leg, which is in a median plane. The tail forms a vertically placed loop handle emerging from underneath the carapace to fuse with the hind leg. The legs are marked with parallel transverse lines in black, suggesting the carapace motive. In that case, each leg would represent an armadillo, a supposition borne out by the fact that feet and toes are not indicated. The head is well defined, the nose being pointed downward as if to reach the ground. The ears are represented in the round as well as by means of black paint; the eyes, by paint alone — a black circle on cream slip surrounding a black spot. The carapace, like the ears, is represented both in the round and in color. Its anterior and posterior regions are marked by black spots on the cream slip. The banded character of the middle region is indicated by transverse parallel lines in alternating groups of black and red. The circular aperture cuts all three regions of the carapace, the margin or rim being painted red. The black spots on top of the head also represent dermal armor. The vessel is covered inside and out by a uniform slip, over which the delineating colors (black and red) are applied except on the interior and on the outer ventral surface. The vessel belongs to the so-called *alligator* group.

---

(1) Personal letter dated Oct. 4, 1906.

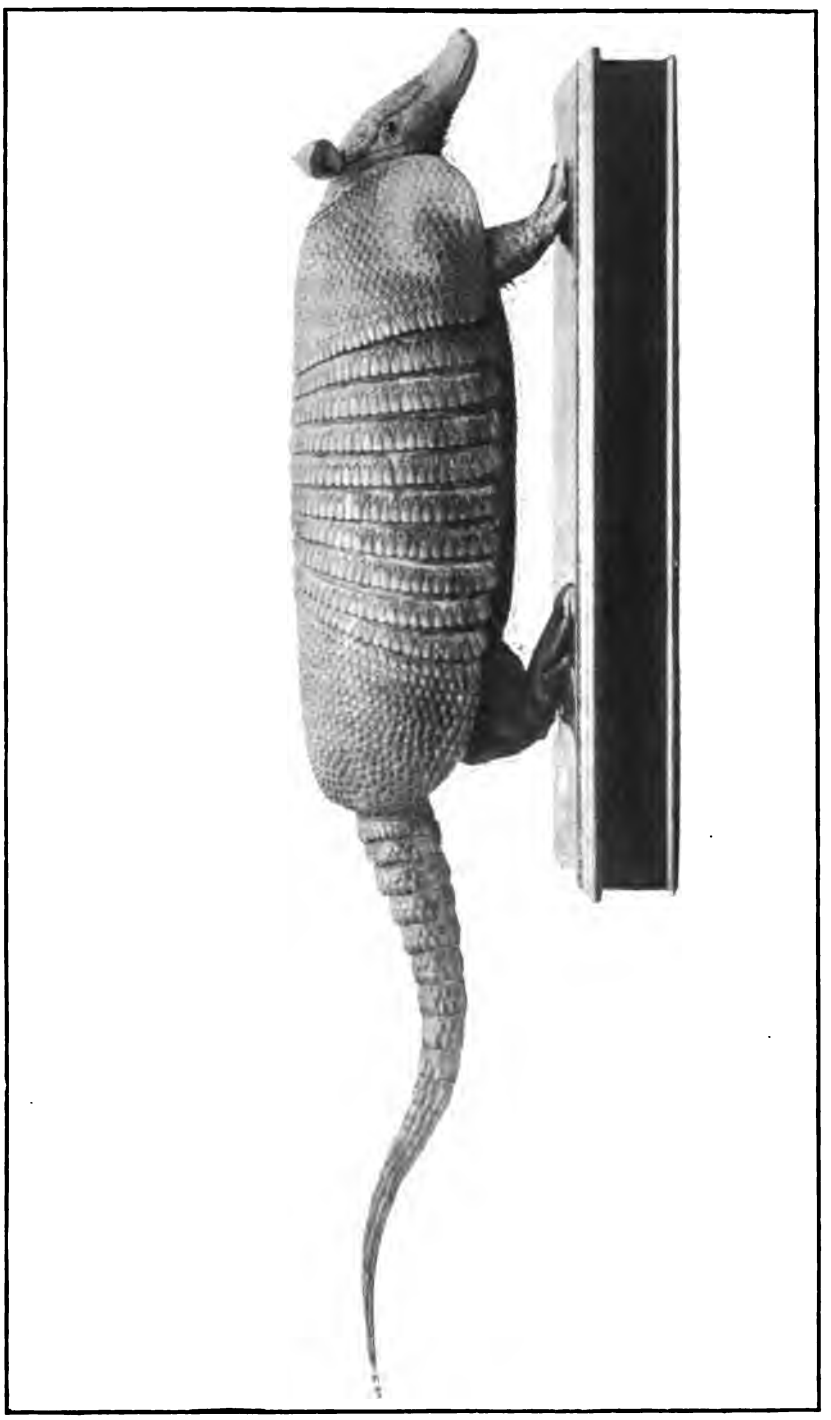
In figure *g*, the zoomorphic unit is to all intents and purposes complete. It is somewhat complicated, however, by the fact that here, also, each of the legs (four this time) may be regarded as a separate armadillo because of the presence of the carapace motive and the absence of feet or toes. We have, in other words, a realistic figure of the armadillo, each leg of which represents a conventionalized armadillo. The entire figure is a whistle, the stub tail serving as a mouth-piece. Above each fore leg, there is a perforation communicating with the hollow interior. By means of these, two additional notes may be produced. The horizontal perforation through the solid neck is for purposes of suspension. The prominent nostrils are represented by rather deep holes with oblong openings. The eyes are simply black spots of paint. The carapace is represented both in the round and by delineating colors in black and red on a cream slip. These are in three groups of transverse parallel lines, each group being crossed by longitudinal parallel lines. The central, rather narrow region of the carapace is in red ; the anterior and posterior regions are both in black. The band nearest the head and the two nearest the tail are represented by rows of black spots.

An interesting figurine is reproduced in figure *h* of the same Plate. Like the preceding figure, it belongs to the *alligator* group of ware. It is not a whistle, although the interior is hollow and reached by means of a small ventral perforation. The attitude suggests the act of burrowing, or possibly an attempt to roll up for defense, which has been frustrated by the interposition of a thick bar placed transversely across (or through) the stomach and projecting some distance beyond the carapace on either side. The head is depressed, the nose pointing slightly backward, the chin pressed against the chest. The tail, represented both in the round and by means of black paint, is brought forward underneath along the ventral surface. The extremities are sharply flexed, the toes of the fore feet pointing forward and those of the hind feet turning backward (fig. *i*). The three regions of the slightly raised carapace are quite distinct. The smooth surface of the anterior and posterior sections is given a uniform coat of black paint, while the central region is painted red and grooved so as to bring out in

relief three rather wide bands. The transverse bar passing through (or across) the stomach is also painted red. One of the projecting ends of this rod was evidently broken before the red paint was applied, as a coat of the same is carried over the uneven surface of the break; or the break may have occurred while the object was in use and afterward was painted over to match the surrounding color. It is, at all events, a case of prehistoric repairing. The part broken off may have been a head for which the opposite prominence could have served as a tail, since the diameter of the latter is not so great as that of the missing protuberance.

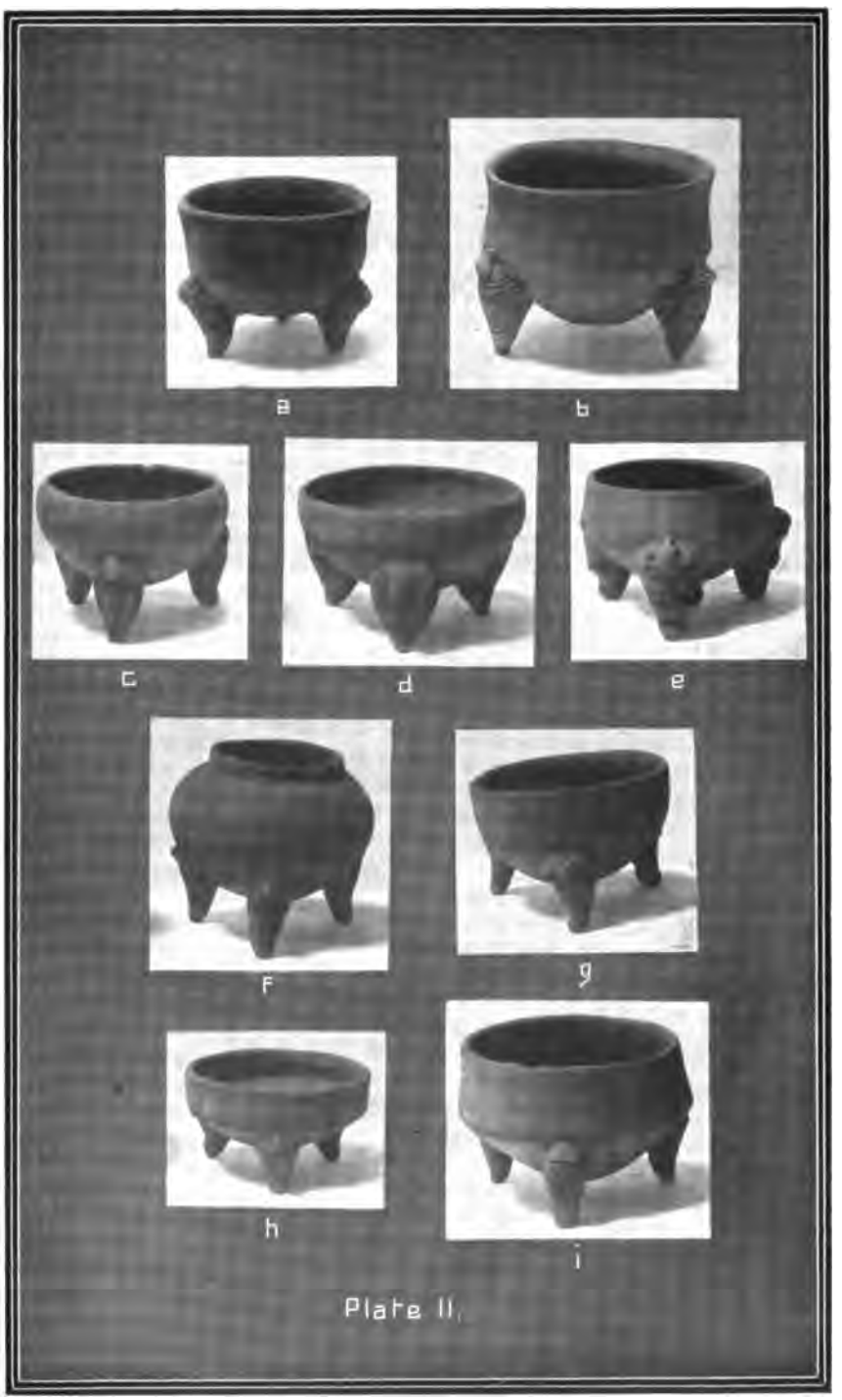
It is interesting to note that the disposition of color on the carapace of the armadillo whistle (fig. *g*) and of the armadillo figurine (fig. *h*) is the same. In each case, the central banded region is in red, while the rest is in black. In both cases, also, a red median band bounded by two parallel lateral black bands is carried between the ears and down toward the tip of the nose. The treatment of the eyes and nostrils is identical, also, in both.

A study of the various groups, then, reveals the fact that the armadillo, while a dominant decorative factor in the *terra-cotta* or *armadillo* ware, is also the thread that binds together practically all classes of Chiriquian pottery, serving an important ornamental rôle and full of symbolic and mythologic meaning. It demonstrates, also, that many purely decorative motives had their origin in some life form or in elements thereof. In Egypt it seems to have been the lotus; in Chiriqui it was pre-eminently the armadillo.

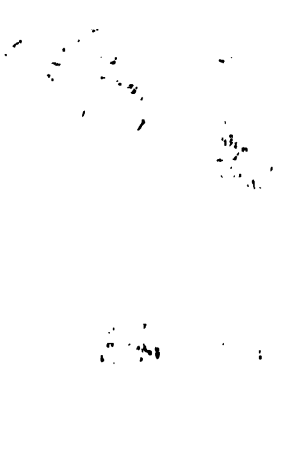


Tatu novemcinctum from Chiriqui. Original in American Museum of Natural History, New York.

PLATE I



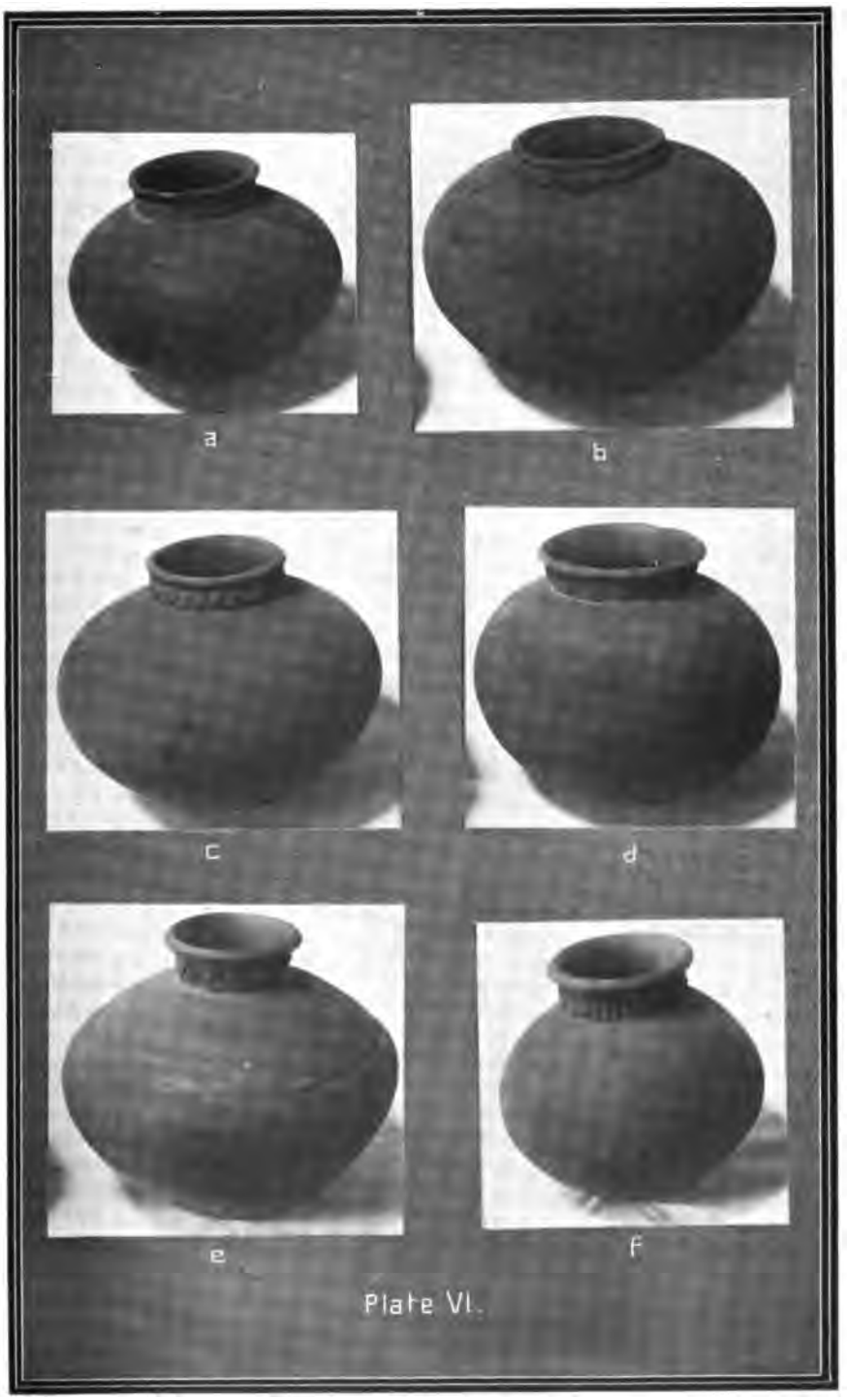
The use of the armadillo as t ripod supports.



The armadillo head as a shoulder decoration.

The entire armadillo as a shoulder ornament.

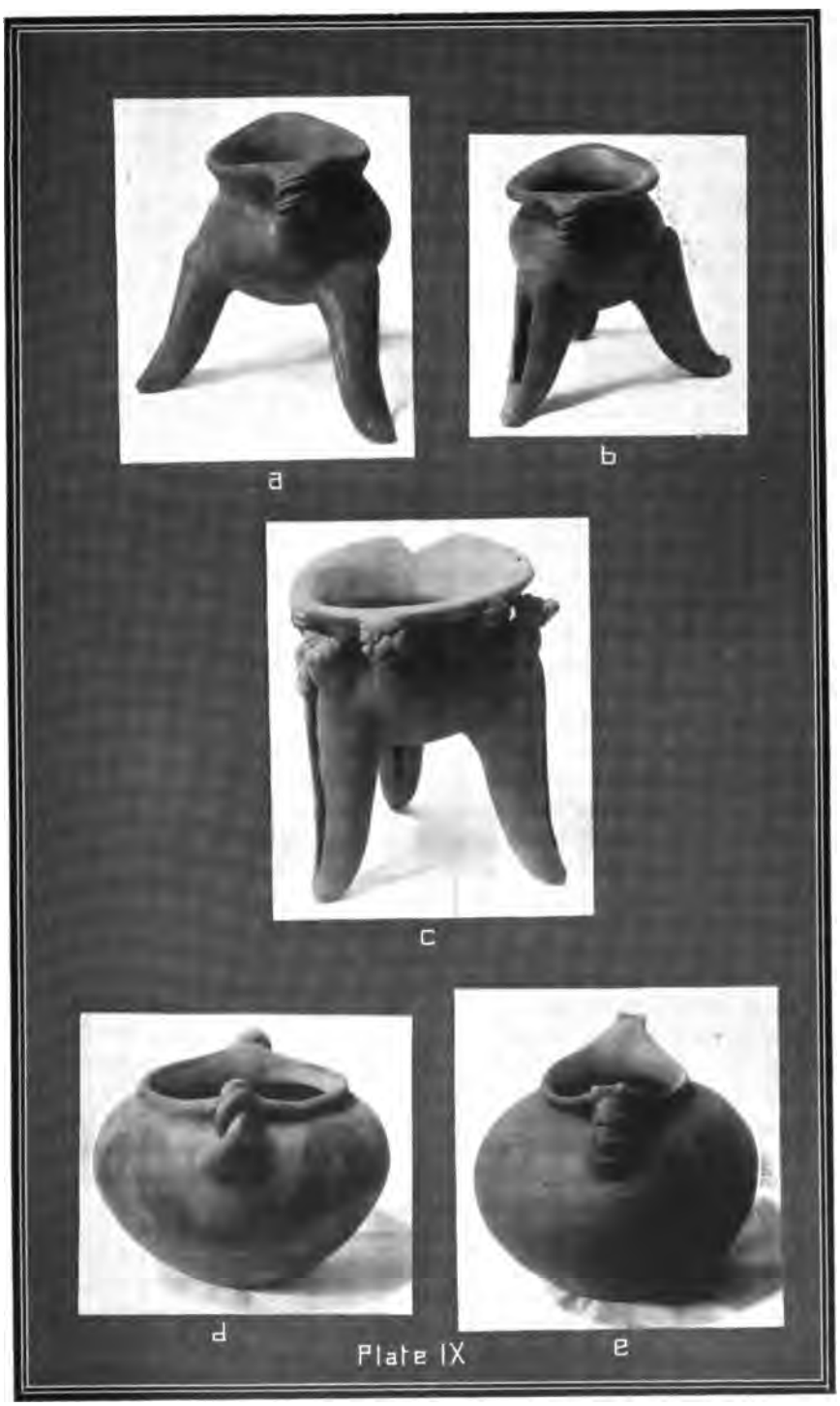
Necks of vases ornamented with motives derived from the carapace and tail.



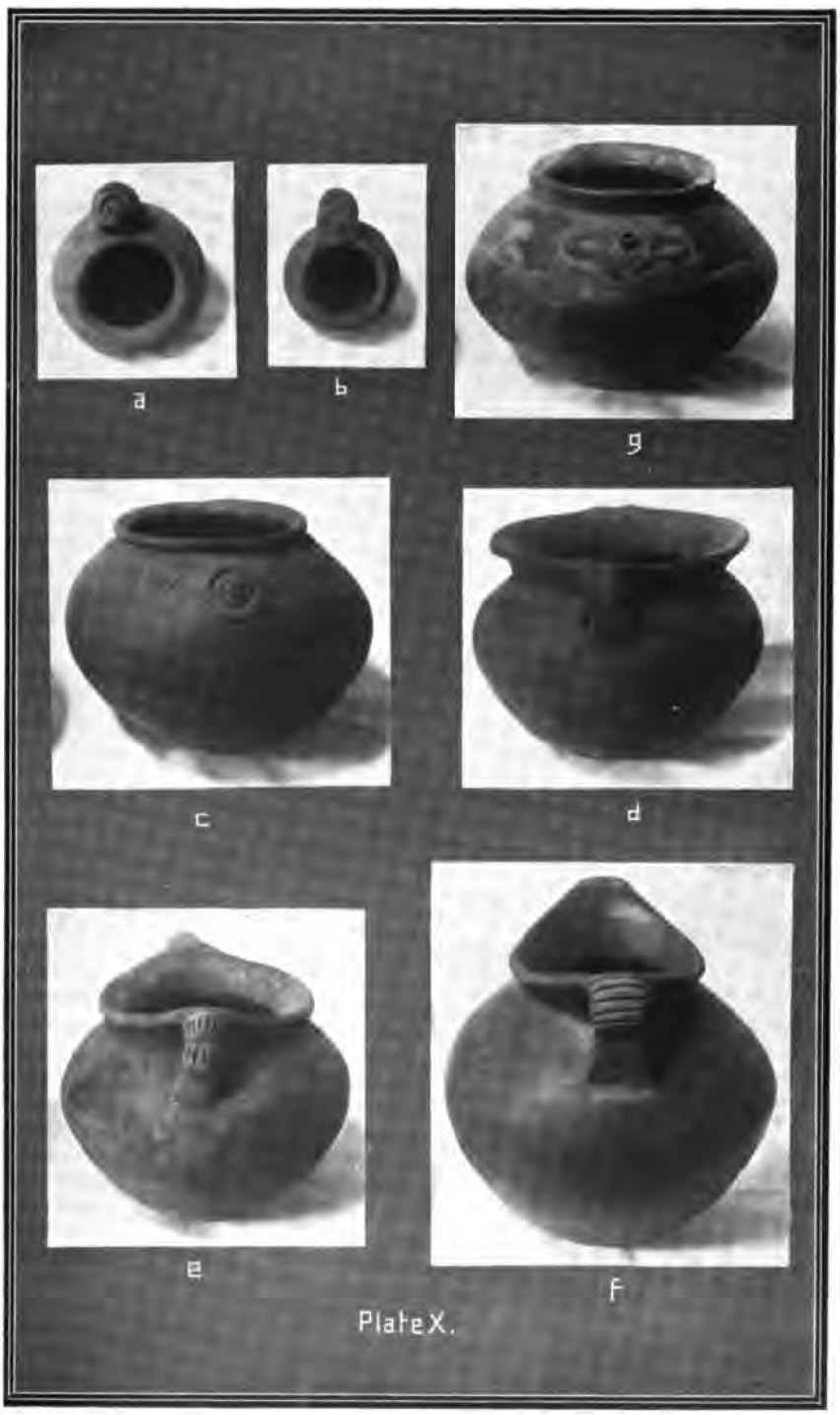
Tail symbols as a decorative motive for the necks of vases.

The use of foot, eye and carapace symbols as decorative motives.

The carapace and other motives as handle decorations.



The relation of the twisted handle to life forms.



Various forms of the carapace motive.

Examples of the unpainted handled ware decorated with carapace symbols.

The armadillo as a decorative factor and as a zoomorphic unit.

THE WALL PAINTINGS

AT CHICHEN ITZA

PAR Mᵉˡˡᵉ A. BRETON

Students of Central American archeology have scarcely as yet appreciated the important part that painting formerly played in the decorative art of that region. The first explorers were overwhelmed by the grandeur and strangeness of the ruins, and were too fully occupied in making plans of the structures, and moulds of the reliefs and monoliths, to have time for more than hasty notes of the colors on them. This was unfortunate, for where the buildings were covered with debris, when first excavated, the colours were often fresh, and exposure to the weather has since destroyed them.

From the remains still visible, it is evident that all the sculptured parts were coloured and that the colours were more or less symbolic. Those people *saw* in colour and light and shade. That is why mere outline copies of the sculptures, and casts set up in a light for which they were not intended, give a very inadequate idea of the actual effect. The color is also a great help towards understanding the subjects.

At Chichen Itza there was a remarkable development of Art ; not only were the columns, door posts and interior walls of some of the buildings covered with coloured reliefs representing personages and events, but many chambers were entirely painted in fresco with historical scenes.

These wall paintings are of the highest interest, not only from the point of view of archeology but from that of Art. In color, drawing and design they can hold their own any where, although to a modern eye they may appear quaint and childlike as do those of the Early Italian school. As they are, unfortunately, much destroyed, they cannot be seen fairly in a hurried

visit, but after studying them day by day, and when the light is good, one comes to feel a great admiration for artists who could as skilfully transfer the bright harmonious tints of their sunset skies to an intractable material like plaster.

Mr. Thomson, Dr L. Plongeon and Mr. Maudslay copied some portions of these paintings, but from various reasons their copies have not become known as they deserved, and it was at Mr. Maudslay's suggestion that I attempted the great task of copying the whole series.

The Casa de las Monjas retains only a small part of its paintings, in a small upper chamber and in the vault of the large chamber on the same terrace. This has houses with thatched roofs, temples, trees, and what appears to be a long wall or fortification, above which are warriors armed with shield and atlatl. There is a building with the long-nosed mask characteristic of Yucatan, the temples are surrounded by a battlemented wall. There must almost certainly have been a small wooden gallery along the lower edge of the vault, from which the paintings could be inspected, for the figures are as small that they can scarcely be seen from below. The small chamber has battle scenes on a green ground with trees.

In Temple A. (or Temple of the Tigers) the walls of the outer chamber were painted, but owing to the roof having fallen in, they were exposed to the weather and only a few round shields are now left, showing that the subjects were battles as in the inner chamber. This latter has suffered from the local tourist who has written names all over it, and also from copyists who have outlined the figures in pencil, or worse still, with a red line which at first sight appears original until one sees that it crosses gaps in the plaster. Still, with care and patience something can be saved from the wreck which becomes each year more deplorable, now that the removal of the trees and plants which protected the exterior allows the tropic rains to pour down the walls.

The paintings were not the first decoration of the building. Traces of a previous coat can be seen here and there, showing a kind of diaper pattern in red and blue. But they were done a sufficiently long time before the place was abandoned for a

crack in the plaster to have required mending and recolouring. There are also *graffiti* scratched in the plaster by ancient devotees.

METHOD. — There were certainly two artists employed, and their methods were different. One was a master who knew exactly what he meant to do, and did it in a calm methodical way, with certainty and swiftness of brush in the sweeping outlines. The other, more impetuous, dashed in figures just as they came into his head, after he had fixed the positions of the shields. These positions (at any rate on the south wall) are not hap. hazard, and it might be worth while for a mathematician or astronomer to study them. This artist understood how to place one tint over another to give a rich and glowing effect. He put in few outlines, and the greater part of his work is in dry colour which comes off easily, or peels away in patches. I attribute to him about half the work, — the north and south walls, and the middle and north end of the east wall.

The other artist drew all his figures carefully in red outline on the damp plaster, and also, in true fresco fashion put on this chief masses of color while the plaster was damp. This helps to give the delightful varied effect of the tints, only enough colour being mixed for each day's work. Then the details were added in dry colours. Few of these are left, and the devices of the shields have been almost entirely obliterated by modern visitors, to insert their own names.

COLORS USED.—Two reds, two blues, four greens, yellow, white, black, and a purplish tint, and various tones of flesh colour, were used, and although there is no attempt at shading, they are so skilfully contrasted that there is a strong effect of relief. One figure will be light against the ground and another dark. It is only when copying them that one can appreciate the art with which each colour is added to enhance the brilliance and harmony of the whole, as one does in copying Turner's best water colours. It will be understood that these copies give but a poor idea of the glow of soft warm color when the sun shines in through the narrow door on an afternoon in April or May. Very many of the figures are now mere vague patches of colour, and I have not tried to re-draw them

or to do more than reproduce the present fragmentary appearance of the original.

DESCRIPTION.—The long walls of the east and west sides are each divided into three panels. On the west, there is one over the door and those on either side. We suppose that the series begins with the south-west panel, the first to the right on entering. Dr Le Plongeon has described this in his book, "Queen Moo". The personages in feather mantles recall the statues which upheld the sculptured stone table in the outer chamber.

The south wall is particularly interesting as it shows the methods of attacking lofty places. There are three scaffold-towers on which are warriors, whilst others are climbing a great ladder made by notching a long tree-trunk. The personages floating in the air above the houses at the top of this panel will be observed. Part of the painting in the vault is left at this end, with the scene of a sacrifice, and some lean prisoners at one corner. Especially noteworthy are the high narrow white banner like Tibetan prayer-flags near the bottom of this wall.

The east wall has in its centre panel two life-size personages, one the same as the central figure on the sculptured wall of chamber E. (the lower Temple of the Tigers), the other perhaps the hero laid out at the bottom of this panel, and also in the panel above the Lintel and in the border of the North Building of the Ball-Court. The great feathered serpent appears to be in reversed position with his head downwards, judging from the feathers. In the southern panel of this wall, which is very much destroyed, there are several animals and birds amongst the trees on the sides of the fortified villages. The northern panel has a series of hills with attacking and defending forces. Here the artist evidently gave a variety of trees and rocks in the landscape, but scarcely anything remains.

On the north wall there is a sun-disk in the centre at the top, and a number of perhaps mythical personages who look as if they had come out of some illuminated manuscript with their curious red blackgrounds and flourishes. Here the green ground rises diagonally from the bottom to the top. The colours of the figures and the sky are peculiarly rich.

The north end of the west wall has an attack by blue-bodied warriors on a village defended by a fortification coloured red like that of the south east panel. This red object was at first called a canoe until Mr. Maudslay showed that all the houses were inside it, and then it was found that similar representations of defences were to be seen on the so-called slate "palettes" of ancient Egypt.

The border or dado round the lower part of the walls is somewhat similar to those of chamber E. and the North Building. It has personages whom one may perhaps call mythological, entwined with flowery "speeches." The small personage in both borders of the west wall is the same who occurs as a sort of Punchinello in many reliefs as at Palenque and Quirigue.

DIFFERENT RACE-TYPES

There is a great variety of types. Some of the warriors are very tall and athletic, especially those descending on the South wall, with red feather headdresses. Others are short and plump as in the south west panel. Some profiles have been preserved, though as a rule the shield is so held as almost to cover the face, and where it is visible, the eye has usually been destroyed. There are two good profiles on the Red Hills and some in the south-east panel, and the two lama-like persons on a roof in the corner of the south west panel. The flesh-tints vary from the pale yellow of the sun-disk personages and the women, to the dark brown of the defenders of the Red Hills, and of the chiefs sitting before their hut-doors in the bottom row of the south wall.

The speeches have yet to be interpreted, though one may suppose that the warriors cry "Victory or Death" when their speeches are a flourish of red and blue. A man at the top of the south west panel whose atlatl is held downwards as a sign of defeat, has a dejected-looking speech, somewhat like that of a man with bound arms in a Mont Alban relief (Plate XVIII, Batres).

The chamber is 8 metres long, 3.50 to the edge of the vault, and about as much again to the top.

ORIGINE DE LA CIVILISATION

DE

L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE

PAR M. ALPHONSE GAGNON (1)
Fonctionnaire civil au Département des Travaux publics, Québec.

Le travail que j'ai l'honneur de soumettre au congrès est le résultat de plusieurs années d'études comparatives entre les antiquités américaines et celles de certaines contrées du monde oriental, études basées sur les données fournies par les dernières découvertes archéologiques. Ces découvertes, accomplies tant en Orient qu'en Amérique, sont tellement nombreuses et extraordinaires que, c'est bien le cas de le dire, beaucoup de faits que nous ne soupçonnions pas il y a quelques années à peine, s'imposent aujourd'hui.

C'est d'abord une telle analogie d'architecture, d'ornementation, — indiquant des usages communs — entre les monuments de l'Egypte, de l'Arabie méridionale, de la Chaldée, de l'Inde, de l'Indo-Chine, et ceux de l'ancienne Amérique civilisée que, souvent, les expressions qui servent à décrire les uns nous font connaître les autres. Les édifices des temps les plus reculés de l'Inde et de l'Egypte, forment deux genres d'architecture si analogues, que l'on a d'abord cru que l'un était l'imitation de l'autre, ressemblance que l'on explique par des traditions communes chez les deux peuples. Mais on dit aussi que les temples

(1) J'avais d'abord l'intention de déposer sur le Bureau du Congrès un Mémoire beaucoup plus détaillé que le présent résumé, qui n'est qu'un simple énoncé de faits. Mais comme je me propose de publier sous peu un ouvrage sur le même sujet, je me réserve de réunir dans ce volume les preuves qui manquent ici et que je donnerai à l'appui de la thèse à laquelle je me suis rallié touchant l'origine de la civilisation de l'Amérique précolombienne.

de l'Amérique centrale reproduisent le modèle de ceux de l'Inde. Un missionnaire anglais confond, à première vue, les dagobas de Chichen-Itza avec ceux de Ceylàn, tellement ils se ressemblent ; or les dagobas de Ceylan ne diffèrent point de ceux de l'Inde, du moins quant à la forme typique de leur architecture. Puis, la manière de bâtir des Egyptiens se rapproche à certains égards de celle des Chaldéens, et le grand temple de Mexico et la pyramide de Teotihuacan, écrit M. Désiré Charnay, ont été construits d'après les mêmes principes et sur les mêmes modèles que les monuments chaldéens. D'ailleurs, ajoute-t-il, si l'on compare les civilisations de l'Amérique du Nord et de l'Amérique centrale avec les civilisations de l'Asie, c'est avec la Chaldée et l'Assyrie que se multiplient les rapprochements les plus éclatants.

De son côté, l'auteur de l'*Histoire des Religions*, ouvrage publié en 1904, écrit : « Si l'on cherche pour l'architecture, l'organisation sociale, les religions du Mexique et du Pérou, des ressemblances avec celles de l'ancien monde, c'est surtout dans les civilisations assyrienne et égyptienne qu'on trouve plus de termes de comparaisons. » Or la civilisation assyrienne procède de la civilisation chaldéenne et n'en est que la copie. Les monuments de l'Indo-Chine et de Java font aussi songer à ceux de l'Inde et de l'Amérique centrale. Boeroe-Boedor rappelle la grande pyramide d'Egypte par sa forme et sa grandeur, mais il correspond également au grand temple de Palenque d'une manière si exacte, qu'il est impossible, a-t-on dit, de contester sérieusement la communauté d'origine et de destination des deux monuments. On signale nombre de traits communs que présente l'ancienne architecture du Cambodge avec celle du Yucatan. L'architecture du sud de l'Arabie, écrit Caussin de Perceval, devait procéder de celle de Babylone, comme la civilisation et la religion du pays étaient étroitement apparentées avec celles de la Chaldée. On trouve dans quelques-unes des îles de la Polynésie, et notamment aux îles Sandwich, des constructions à base pyramidale qui rappellent la pyramide mexicaine de Cholula. Enfin, les monuments typiques de l'ancien empire égyptien, suivant l'auteur de l'*Art Monumental*, sont des pyramides. Il en était de même en Chaldée, nous répètent les orientalistes. Aux Indes, d'après Heeren, on voit,

par leurs vestiges, que les temples les plus antiques étaient des pyramides. Les pyramides sont certainement le fait le plus saillant de l'ancienne architecture américaine, dit le marquis de Nadaillac.

Sans doute, une pyramide ressemble à une autre pyramide, et, envisagée à ce point de vue, il n'y a pas là de quoi prouver l'unité ethnique des constructeurs de deux pyramides semblables ; mais quand, dans un temps donné de l'histoire, on voit une partie de l'humanité, et d'une humanité à ses débuts dans l'art de la construction, faire usage d'un mode architectonique similaire, sinon dans ses détails, du moins dans ses traits principaux, on a raison de croire que les peuples qui élèvent de pareils monuments dans les contrées qu'ils habitent, tiennent leur motif d'inspiration d'une origine commune.

Je n'ignore pas que l'esprit humain est partout identique à lui-même, que les mêmes besoins ont fait naître chez l'homme les mêmes efforts de l'intelligence, les mêmes créations de l'industrie. Il exécute les mêmes choses sous l'empire des mêmes circonstances. Mais cette loi ne peut s'étendre qu'aux exigences de sa vie matérielle et non aux produits du génie de l'homme, aux conceptions de son intelligence cultivée, et qui sont chez lui les effets d'une civilisation déterminée. Tels, par exemple, les arts de la construction qui fournissent des indications de la plus haute valeur sur les affinités ethnologiques. « Les temples, les palais et les tombeaux, dit le révérend Isaac Taylor dans ses *Etruscan Researches*, peuvent être regardés comme autant de pétrifications, des aspirations, des pensées et des sentiments des peuples ; ils sont l'expression spontanée et inconsciente de particularités mentales héréditaires. » Ainsi, les hommes qui, en Egypte, en Arabie méridionale, en Chaldée, dans l'Inde, en Polynésie, aussi bien qu'au Mexique, en Amérique centrale et au Pérou, élèvent des constructions analogues de forme et qui présupposent les mêmes usages, qui transportent, entassent et ajustent des blocs énormes de roches aussi dures que le granit, construisent des pyramides pour y ensevelir leurs morts ou y ériger au sommet les temples de leurs dieux ; qui, en Amérique comme en Orient, disposent leurs édifices d'après un même plan horizontal, les groupent, les divisent et les ornent d'une manière presque identique, et qui sur ces temples et ces palais

représentent des symboles, religieux ou autres, qui leur sont communs ; ces hommes qui, dans les deux hémisphères, dressent des obélisques, percent les montagnes de souterrains, taillent des statues aux proportions colossales, avant d'être dispersés en groupes spéciaux, ne devaient former à l'origne qu'une race unique. Une ancienne et commune foi, le sang, les instincts héréditaires ont survécu chez les diverses branches ainsi dispersées de cette même race et produit à d'aussi grandes distances des effets similaires. « Il est difficile d'admettre, dit M. Viollet-le-Duc, que TOUS les hommes, à l'origine de leur civilisation, aient employé les mêmes méthodes, lorsqu'ils ont pu produire des œuvres sorties de leur cerveau ; l'étude attentive des monuments qui nous sont connus, en Asie, en Amérique et en Europe, démentirait ce système de production uniforme ; cette étude conduit à admettre que certaines méthodes appartiennent à certaines races. »

Mais il y a plus, ces grands bâtisseurs étaient aussi des maîtres en agriculture, et la science avec laquelle ils ont su pratiquer l'assainissement, le drainage et l'irrigation du sol ne se voit pas ailleurs, à cette époque reculée, que dans ces mêmes pays où subsistent les ruines de leurs monuments. Les explorations accomplies depuis un quart de siècle nous font voir que, dans les contrées orientales déjà nommées aussi bien qu'en Polynésie et en Amérique, on pratiquait un savant système d'irrigation au moyen de canaux et de vastes réservoirs étagés pour l'arrosement. Dans l'Inde, par exemple, les Anglais n'ont eu qu'à réparer les anciennes levées et à compléter le réseau de canalisation pour rendre à leur fertilité d'autrefois plusieurs millions d'hectares de terrains devenus incultes. Les monuments de l'antiquité sacrée et profane et les résultats des recherches scientifiques contemporaines nous montrent donc dès une époque antérieure de plusieurs milliers d'années à l'ère chrétienne, une race qui, possèdant tous les éléments d'une civilisation avancée, colonise diverses parties de l'ancien continent. Grâce surtout aux études ethnographiques et archéologiques actuelles, par les œuvres que cette race est alors la seule à produire, on peut la suivre comme à la trace partout où elle s'établit.

Mais quelle était cette race ?

On admet aujourd'hui que les peuples de souche dite kouschite ou éthiopienne, désignés aussi quelquefois sous l'appellation de Chamites, mais qu'il ne faut pas confondre avec la race nègre, comme l'ont fait la plupart des écrivains de l'antiquité, ont été les premiers civilisateurs et bâtisseurs dans toute l'Asie sud-occidentale, et ce qui subsiste de leur langue, de leurs monuments et de leur influence civilisatrice, nous révèle la présence de ces mêmes peuples sur le rivage asiatique et africain de la Méditerranée, dans la vallée du Nil, dans l'Indoustan et dans les îles de l'Océan Indien.

Tous les savants, dit Fr. Lenormant, sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que les bords du Tigre, la Perse méridionale et une partie de l'Inde elle-même, ont été peuplés par la famille de Kousche avant d'être occupés par les descendants de Sem et de Japhet. Les empires fondés par les Chamites se trouvèrent bientôt en contact avec les deux autres races, qui entrèrent en lutte avec eux et s'emparèrent des pays qu'ils occupaient. Les Sémites les remplacèrent dans la Chaldée, dans l'Assyrie, dans la Palestine et dans l'Arabie, les Aryas dans l'Inde et dans la Perse.

M. Rawlinson, autre orientaliste de grande autorité, déclare que les résultats maintenant acquis à la science, prouvent que les Chamites ou Kouschites ont précédé les Sémites et les Aryas dans toutes les parties de l'Asie occidentale, et, entre autres régions, il mentionne l'Arabie, la Babylonie, la Susiane, la Phénicie et le sud-est de l'Asie Mineure, le pays des Héthéens, appelés Khétas dans les inscriptions hiéroglyphiques de l'Egypte. Enfin, la Bible et tous les écrivains de l'antiquité étendent la famille de ce sang tout le long des côtes, depuis la bouche de l'Indus jusqu'à l'Egypte, et audelà sur la côte nord de l'Afrique.

Tous ces peuples avaient une organisation sociale qui semble leur avoir été particulière : celle de la division de la société en castes. Ce régime, dit encore Lenormant, est essentiellement kouschite, et partout où nous le retrouvons, il est facile de constater qu'il procède originairement de cette race. Nous l'avons vu, ajoute-t-il, florissant à Babylone. Les Aryas de l'Inde, qui l'adoptèrent, l'avaient emprunté aux populations du sang

de Kousche qui les avaient précédés dans le bassin de l'Indus et du Gange et qu'ils soumirent à leur autorité.

Nous retrouvons cette même division de la société en castes chez les Incas du Pérou, chez les Mexicains et autres peuples civilisés de l'Amérique précolombienne, de même que chez certaines peuplades polynésiennes. Si le régime des castes, d'après les orientalistes, était étranger aux Sémites et aux Aryas, les constructions cyclopéennes à base pyramidale, le mode de culture par irrigation l'étaient pareillement, aux temps où nous reporte l'existence de ces travaux.

Ces mêmes peuples enfin pratiquaient un culte caractéristique et dont le fond leur était également commun : le sabéisme. Mais le temps me manque pour en dire davantage sur cette partie de mon travail qui occupe une place importante dans mon livre actuellement en préparation.

Il semble donc évident qu'à une époque qui se perd dans le demi-jour de la mythologie, une portion considérable de la famille humaine sortit de l'Inde ou de la Chaldée, peu importe ici le point de départ. Elle se divisa en deux grandes colonnes, dont l'une, prenant la route de l'Occident, s'étendit depuis la grande presqu'île jusqu'aux extrémités de la côte nord-est de l'Afrique, et l'autre, prenant une direction opposée, se fractionna dans sa marche vers l'Ouest en plusieurs colonies: Ceylan d'abord, puis l'Indo-Chine, Java, les îles de la Polynésie en nombre plus ou moins considérable, et finit par atteindre l'Amérique, bien des siècles avant l'ère chrétienne, laissant partout, par ses monuments, par ses travaux de culture, par la répartition de la société en castes, par ses idées religieuses et ses mœurs, des traces indéniables de son passage. Des hommes de cette race seraient ainsi les auteurs de la vieille civilisation américaine qui, bien qu'affaiblie, subsistait encore au Pérou, dans l'Amérique centrale, le Yucatan et le Mexique, au début du XVI^{e} siècle, à l'arrivée des Espagnols. Cette marche du peuple constructeur me paraît naturelle, je dirai même démontrée par le type caractéristique de ses monuments, de ses travaux hydrauliques, trop ressemblants et trop nombreux pour être l'effet du hasard ou de rencontres fortuites. Elle est aussi en conformité des traditions des Indiens civilisés de l'Amérique qui font venir leurs ancêtres de l'Orient par mer, à une époque inconnue. Sans ces commu-

nications entre les deux continents, ces traditions n'auraient pas leur raison d'être.

Si l'on hésite à donner à ces premiers immigrants le nom de Kouschites, qu'on leur applique l'appellation que l'on croira devoir leur convenir. Je ne tiens pas au nom précisément ; mais ce qui me paraît bien démontré, c'est que, à l'époque où cette race était à l'apogée de sa gloire, c'est-à-dire longtemps avant Homère, puisqu'à cette date il y avait déjà plusieurs siècles que cette civilisation allait s'éteignant, c'était une de ses ambitions d'élever sur d'énormes talus des édifices aux dimensions extraordinaires, de creuser de longues galeries souterraines dans le roc vif, de construire de vastes réservoirs, d'ériger, tant en Orient qu'en Polynésie et en Amérique, des constructions qui sont encore pour nous un sujet d'étonnement, incapables que nous sommes de comprendre par quels moyens des pierres de 30, de 40 et même de 60 pieds de longueur sur 12 à 20 pieds de largeur et d'épaisseur, pouvaient être transportées et placées aux prodigieux degrés d'élévation où nous les voyons dans les ruines qui en restent. Et tous ces monuments présentent entre eux de tels rapports de conformité, qu'il est difficile de les expliquer sans admettre chez les ouvriers des uns et des autres des liens de parenté, de relations ou de traditions.

Il importe de ne pas perdre de vue ici l'ordre chronologique.

" The question as to the dates is important in this connection, disait M. Staniland Wake dans l'*American Antiquarian & Oriental Journal*, année 1903. It has been ascertained by recent discoveries in the Tigris, that there were many palaces and temples, walled cities, and labyrinths, which were erected long before the days of Homer. These discoveries carry us back thousands of years, before we really find the beginnings, either of history or of art, or of architecture. What is more, they prove to us migrations which extended through long distances, and reached not only the waters of the Mediterranean but the coast of India, and possibly extended to the west coast of North America. This is the lesson which we learn from comparing the architecture of the Old World with that of the New World. There were probably a transmission of types and patterns,

symbols and ornaments, which formed the basis of the architectural ornaments of the New World. "

C'est cela. On sent que ces lignes expriment la vérité. Seulement, je vais un peu plus loin que M. Wake en précisant ce que je crois avoir été le point de départ et la filiation ethnique de ces premiers immigrants.

LA QUESTION CALCHAQUIE

PAR MM. LÉON LEJEAL ET ERIC BOMAN

(RÉSUMÉ)

Les explorations effectuées depuis une vingtaine d'années sur le territoire de la République Argentine par les archéologues locaux et les écrits qui ont révélé ces explorations au monde savant, ont donné droit de cité dans les études américaines à une civilisation supposée spéciale que ses inventeurs désignent sous le nom de « civilisation calchaquie ». L'autonomie de cette civilisation paraît aujourd'hui acceptée en Europe et en Amérique, par nombre d'américanistes, d'une manière, cependant, toute provisoire et sans doute, en attendant l'examen scientifique du sujet qui, en réalité, n'a pas encore été entrepris. C'est cet examen que nous avons abordé, soit par des recherches historiographiques, soit par des recherches *in the field* (ces dernières, œuvre propre de M. Boman). Nous sommes arrivés à cette conviction commune que loin d'être indépendante et distincte, l'archéologie dite « calchaquie » doit être considérée comme une province annexe et vassale de l'archéologie ando-péruvienne.

Le présent mémoire a pour but de justifier cette conclusion. Il offre donc, d'abord, une synthèse, ensuite une critique des divers travaux publiés jusqu'ici sur la « Question calchaquie ». Les principaux points développés dans notre communication se réfèrent :

1°) à la géographie historique et ethnique ;

2°) à l'étude des monuments et du matériel ethnographique de la région « calchaquie » ;

3°) à l'histoire et à la géographie linguistique des régions ando-péruviennes.

I

Les principales sources utilisées sur ce point sont : a) *Relaciones* de Pedro Sotelo Narvaez, Jeronimo Luis de Cabrera, Diego Pacheco ; b) *Cartas* du P. Alonso Barzana et de Juan de Matienzo. Ces divers documents sont tous voisins (environs de 1580) de l'époque de la conquête et tous inspirés par la connaissance personnelle du pays. c) « *Historiadores* ». Le plus important est le P. Pedro Lozano. On le connaît comme un écrivain érudit, soigneux, voire méticuleux. Il a le mérite d'avoir habité Cordoba, d'avoir parcouru la région et, enfin, d'avoir consulté les archives de Tucuman et de Santiago. Son défaut est d'avoir écrit deux siècles environ après la « Conquista » (milieu du XVIII[e] siècle). On ne peut, d'autre part, affirmer qu'il ait, autant qu'il l'aurait fallu, fait cas des traditions indigènes. Avec son confrère, Techo, il reste, malgré tout, un informateur des plus notables.

Ces différents textes et tous ceux qu'on peut également consulter donnent le nom de « Calchaquis » à une tribu d'Indiens fixée exactement dans la vallée (« vallée Calchaquie » d'aujourd'hui) limitrophe de la province de Salta et de la partie méridionale de la Puna de Atacama (l'actuel « territoire des Andes »). Ces « Calchaquis » ne constituaient pas, d'ailleurs, une nation distincte, mais appartenaient eux-mêmes au peuple plus important des *Diaguites*, dont le domaine s'étendait sur toute la région andine de l'Argentine actuelle, depuis le pic de l'Acay et la vallée de Lerma, au N., jusqu'à la province de San Juan, au S. (Sierra de Cordoba exceptée). En d'autres termes, les Diaguites occupaient les actuelles provinces argentines de Salta (partie sud-est), Catamarca (entière), Tucuman (zone montagneuse), La Rioja (entière) et San Juan (Vallées andines de cette dernière).

Linguistiquement, notons le tout de suite, toutes les tribus diaguites, habitants de la région demi-désertique plus haut définie, avaient pour langue générale le « Cacan », dont il ne nous est resté que quelques noms de lieux. L'usage du Quichua ne semble pas leur avoir été étranger. Tout au moins, les caciques devaient-ils pratiquer cette langue. Autour de ces Diaguites, parmi lesquels les « Calchaquis » n'apparaissent que comme un tout petit groupe, vivaient les peuples suivants : Araucans,

Huarpes, Comechingones, Sanavironas, Indamas, Juries, ces derniers peut-être identiques aux Tonocotés.

En outre, la province de Tucuman et le N. E. de Salta étaient infestés d'Indiens nomades (Lules). Au N. des Diaguites, sur les hauts plateaux, vivaient d'autres Indiens que les dernières découvertes (Mission Créqui-Montfort) ont identifiés aux anciens Atacamas du désert d'Atacama.

Par cette localisation, on voit sur le champ quel abus est fait archéologiquement du terme " Calchaqui ". On le sait : ce nom d'une tribu des Diaguites a fini par s'appliquer (notamment sous la plume de M. Juan-B. Ambrosetti), non seulement au territoire entier de cette nation, mais encore à bien d'autres contrées, par exemple, Puna de Jujuy et N. du Chili

En somme, les données de la géographie historique et ethnique semblent imposer cette première conclusion qu'en tout état de cause et quoi qu'il en soit de ses origines, de ses caractères propres ou de ses affinités, *la civilisation dite " Calchaquie " ne peut être, au vrai, qu'une civilisation diaguite.*

II

Ce second chapitre du mémoire s'ouvre par un rapide résumé des principales explorations et découvertes réalisées en pays diaguite, dit " calchaqui ", sur l'initiative très méritoire du Dr Francisco P. Moreno. On trouvera donc ici la synthèse sommaire des travaux de Lafone-Quevedo, Ten Kate, Juan-B. Ambrosetti, Adan Quiroga, R. Lehmann-Nitsche, Carlos Bruch, etc.

Ruines. — La région des Diaguites ne présente pas de grandes constructions monumentales comme celles du Pérou. On n'y trouve que des ruines de villages et de fortifications (*pircas*, *murs bas*, construits en pierre sèche). Ces ruines et la disposition des villages fortifiés correspondent parfaitement aux restes de l'architecture la plus vulgaire et la plus répandue dans l'ancien Pérou-Bolivie.

Céramique. — Identité *absolue*, quant aux formes et à la technique des poteries de l'ancien territoire des Diaguites et de

celles du Pérou ancien. Les décors sont aussi très semblables. Certains types de vases et certaines figures modelées, tout à fait propres à la céramique péruvienne (à tel point qu'on n'en connait pas d'exemple hors des limites de l'empire des Incas) figurent également dans l'archéologie diaguite.

Pierre sculptée. — La région a aussi fourni de vrais chefs-d'œuvre de la sculpture sur pierre, et de style tout à fait péruvien.

Métallurgie. — Rareté relative des objets d'or et d'argent chez les anciens Diaguites. Les objets de cuivre sont étroitement apparentés à l'archéologie du Pérou, soit pour la forme, soit pour la fabrication. Ces pièces, comme les pièces péruviennes, révèlent toujours, quant à la matière, un alliage de cuivre et d'étain, ce dernier métal en proportions peu élevées et très variables. Jusqu'à ces derniers temps, deux catégories d'objets (*manoplas* et cloches) semblaient spéciales aux pays des Diaguites. Mais on en a rencontré récemment en Bolivie. Notons cependant, que jusqu'ici, l'ornementation des disques fondus dits « calchaquis » n'a pas de réplique sur d'autre point du territoire ando-péruvien.

Sépultures. — Elles offrent des dispositions très variées, comme, du reste, celles du Pérou, mais la disposition accroupie des corps est la même, de part et d'autre. L'un des traits spéciaux de l'ethnographie funéraire en pays diaguite (et plus précisément, dans la Vallée calchaquie et dans celle de Yocavil), ce sont les *cimetières d'enfants* (enfants en bas âge, enterrés dans des urnes de forme caractéristique, dont le décor peint, très riche, offre des figures symboliques : autruches, serpents, crapauds, etc.). Ces cimetières qui ne renferment pas d'adultes, ne se rencontrent nulle part ailleurs. Les archéologues argentins supposent que les enfants dont il s'agit étaient des victimes sacrificielles. En tous cas, que les enfants aient été sacrifiés ou simplement que la coutume des Diaguites fût d'enterrer les enfants morts très jeunes d'une manière spéciale, le fait ne compromet pas la thèse des influences exercées sur la civilisation des Diaguites par le Pérou. Car on pourrait citer maint autre peuple « péruanisé » ayant conservé de ses mœurs primitives telle ou

telle habitude, religieuse ou autre. Au point de vue purement somatologique, les tombes diaguites dénoncent, d'une façon générale, les mêmes déformations crâniennes que les sépultures de l'ancien Pérou. Enfin, elles ont livré dans la région des Diaguites des coquillages du Pacifique qui n'ont pu être importés que du Pérou.

Pétroglyphes. — Les pétroglyphes, très nombreux de la région des Diaguites, accusent des types très hétérogènes, comme au Pérou même du reste. Quelques-uns se signalent par de réelles analogies avec ceux du Pérou, pour autant que ceux-ci nous sont connus, et *ils diffèrent des pétroglyphes du Brésil et de la Patagonie.*

En résumé, d'une façon générale, l'examen des monuments décrits et des pièces exhumées par les auteurs argentins, prouve:

a) *l'unité de toute l'archéologie diaguite* (on pressent, évidemment, des civilisations antérieures. Ainsi, sans parler de quelques travaux plus anciens de M. Lafone-Quevedo, Eric Boman (1) a constaté et montré dans le N. du territoire des traces d'ethnographie garanie) ;

b) *l'identité à peu près constante des ruines et du matériel retrouvés chez les Diaguites avec les antiquités péruviennes. Au* surplus l'historiographie espagnole nous présente les Diaguites *comme un peuple d'une culture relativement élevée et très analogue à celle des Péruviens préhispaniques.*

III

Histoire.—Mais l'influence péruvienne est-elle *historiquement* admissible ? En d'autres termes, les textes portent-ils trace d'une domination du Pérou antique sur la région diaguite ? L'affirmative n'est point douteuse, à ne consulter que Garcilasso et Montesinos. L'un et l'autre relatent les conquêtes des Incas dans la " province de Tucuman ", expression qui désigne tout le pays des Diaguites, moins San Juan compris dans la province

(1) V. " Migrations précolombiennes dans le N° O. de l'Argentine ", in *Journal de la Société des Américanistes de Paris* — (Nouv. Sér. t. II, p. 91).

de Cuyo (Mendoza, San Juan et San Luis d'aujourd'hui). Montesinos donne même à soupçonner plusieurs périodes séparées et distinctes de cette conquête et de cette domination. D'autre part, le témoignage, fort intéressant également de Pachacuti, est formel, quant à une conquête du Tucuman par l'Inca Tupac Yupanqi. Avec ces trois historiens les écrivains postérieurs sont tout à fait d'accord, répétant, parfois mot à mot, leurs devanciers.

Un seul apporte une note discordante et soutient que la région des Diaguites a toujours échappé à la puissance des Incas : c'est Lozano. Nous faisons, on l'a vu, le plus grand cas de ce chroniqueur ; mais, sur ce point, on doit l'avouer, sa sagacité se trouve en défaut. A l'appui de sa thèse, il n'apporte aucun *fait*. Ses arguments sont, non pas d'un *historien*, mais d'un *dialecticien* d'école, d'un *raisonneur* qui table sur des probabilités, des hypothèses et n'évite pas les pétitions de principe. Toutefois, en raison de l'importance que les américanistes argentins ont jugé bon de leur attribuer, nous avons cru devoir soumettre chacun des syllogismes purement scolastiques de Lozano à un examen serré. Certains, d'ailleurs, n'appellent pas une bien longue discussion, tel celui dont voici le *schéma* : « Comment admettre les victoires des Incas sur les Diaguites de la Sierra, si l'on se rappelle, d'une part, que jamais les Incas n'avaient pu vaincre les *Llaneros* dont les Espagnols sont venus à bout, d'autre part, que les armes espagnoles n'ont su triompher qu'à la longue des terribles *Serranos* ? L'abus puéril du raisonnement analogique que trahit une pareille argumentation, se saisit tout de suite. Il est bon d'ajouter que Lozano, en d'autres passages, comme s'il oubliait sa propre thèse, signale textuellement l'existence de postes établis et de tributs levés par les Cuzquéens sur des parties plus ou moins vastes du Tucuman. Notre dialecticien *in abstracto* ne redoute donc point de se contredire ! Bref, les prétendues preuves apportées par Lozano sont d'une singulière insuffisance et l'on ne s'explique guère qu'elles aient été accueillies par notre ami, M. Ambrosetti, un des partisans les plus sincères et les plus fermes de l'autonomie des ethnographie et civilisation « calchaquies ».

Pour conclure, nous considérons comme *incontestables histo-*

riquement la suzeraineté et l'influence exercées par le Pérou sur les Diaguites.

Géographie linguistique. — Caractère nettement *quichma* de *presque toute* la toponymie du pays des Diaguites. Une petite quantité de noms de lieux provient seule d'autres langues indigènes. En majorité, les habitants de la province de Santiago del Estero parlent encore le quichua comme langue courante et quelques-uns, à l'exclusion même de l'espagnol. En Catamarca et dans la province de La Rioja, dans les vallées isolées en dehors des voies de communication, des personnes très âgées parlent aussi le quichua qui, il y a un siècle, était la langue commune.

Ces faits indéniables n'ont pas échappé aux archéologues argentins. Pour en diminuer la portée, certains ont eu recours à des hypothèses ingénieuses, mais forcées. Par exemple, dans l'introduction du Quichua en pays diaguite, ils voient l'œuvre, non des Péruviens incasiques, mais des Espagnols : des *conquistadores* d'abord, et de leurs *yanaconas* péruviens ; des missionnaires ensuite, désireux pour faciliter leur apostolat, d'instituer une " *lengua general* " indigène (cf. la propagande des " Padres " au Mexique et dans l'Amérique centrale en faveur du nahuatl ou du maya). Mais combien de *yanaconas*, combien d'espagnols parlant le quichua ne supposeraient pas cette diffusion linguistique ? Et, étant constaté aussi le caractère nettement péruvien du folk-lore en pays des Diaguites, il faudrait attribuer également aux religieux l'introduction, avec la langue, de croyances comme la croyance à " Pachamama ", au chiqui ", etc., etc., et de mainte autre conception religieuse péruvienne.

CONCLUSIONS

Elles peuvent se résumer ainsi :

1°—La culture dite " calchaquie " est, en réalité, quant aux peuples qui la représentent, une culture *diaguite*.

2°—Archéologiquement, par presque tous ses détails, cette culture diaguite se rattache à la grande civilisation préhispanique qui, du Pérou, a irradié sur une si vaste étendue du monde andin.

Par rapport à la civilisation ando-péruvienne, l'ethnographie des Diaguites n'est pas plus indépendante et isolée, que ne sont indépendantes et isolées les unes des autres l'ethnographie locale du Cuzco, celle du Chimu et celle des Yuncas. Soumise en différentes époques et pour des temps plus ou moins longs à la domination des Péruviens, la région des Diaguites a pu, en d'autres moments, s'en détacher. Elle a été largement pénétrée d'influences péruviennes qui ont marqué des traces profondes, aussi bien dans les habitudes de langage, la toponymie et les traditions que dans le matériel des antiquités.

3°—Il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'assigner une date fixe aux vestiges de la culture " calchaquie " ou diaguite et, par suite, d'affirmer si ces vestiges appartiennent tous à la même période. Le contraire semble plus vraisemblable. En tous cas, on est obligé de repousser toutes les classifications ethniques plus ou moins récentes qui font état d'une prétendue " race Calchaquie " distincte. A ce point de vue de l'anthropologie physique, il paraît encore moins permis d'établir, comme un archéologue en a eu l'idée, une parenté d'origine ou une affinité quelconque entre les soi-disant " Calchaquis " et les races septentrionales du Mexique (Pueblos).

4°—Il reste d'ailleurs, que, par la complexité des éléments et des faits qu'elles permettent dès aujourd'hui d'entrevoir, l'archéologie et l'histoire ancienne des pays andins de l'Argentine et spécialement, de la région des Diaguites, intéressent l'Américanisme au plus haut degré,—et qu'une exploration méthodique, complète de ces pays, tant au point de vue des antiquités que de la linguistique, du folk-lore et de la somatologie, est tout à fait désirable. Ajoutons qu'elle est rendue tout à fait urgente par les exploits des chercheurs de trésors et des trafiquants d'antiquités.

South American Linguistic Stocks

PAR ALEXANDER F. CHAMBERLAIN, PH. D.
Professeur Clark University

The need for an authoritative classification of the linguistic stocks of the aboriginal tribes of South America and a map of their distribution, corresponding to the work of Powell on " Linguistic Families of American Indians North of Mexico " is great. For some years past the present writer has devoted special attention to the linguistic cartography of the southern continent in connection with the listing of its independent families of speech. An attempt is here made to enumerate more completely than has been done heretofore these linguistic stocks, and to offer a rough map (not reproduced) of their distribution, which will be followed later by one more accurate and substantial.

It is not the author's intention to give here an exhaustive history of all the attempts to classify the South American tongues. Some of those only belonging to the new era of the last 15 years will be considered.

In 1891 appeared Dr Daniel G. Brinton's " The American Race : A Linguistic Classification and Ethnographic Description of the Native Tribes of North and South America " (N. Y., pp. 392), of which work pages 165-332, 343-364 are devoted to " South American Tribes ". The classification given is based upon inspection of the older authorities (Adelung and Vater, Balbi, Castelnau, Gilii, Hervas, von Martius, d'Orbigny, etc.) and examination of the results of the investigations of scholars, travelers and explorers up to date (Crevaux, Ehrenreich, Ernst, de la Grasserie, im Thurn, Middendorf, von den Steinen, von Tschudi, etc.) Dr Brinton's acquaintance with several European languages besides English, his own large library of Americana, visits to libraries and museums, and access to a very large

portion of the Spanish literature (old and new, European and American) relating to the New World, made this volume a most notable contribution to the literature of the classification of American Indian tongues, belonging with Major J. W. Powell's "Indian Linguistic Families of America North of Mexico", which dates back to the early '80's but was published in the "Report of the Bureau of Ethnology" (Washington) for 1885-1886, which was not really issued till 1891, the year of the appearance of Brinton's "American Race", so these classifications of the peoples of the northern and southern halves of the continent are practically contemporaneous. Curiously enough, Brinton nowhere in his book (not even in the index) gives a complete list in alphabetic order of the linguistic stocks of South America as determined by him, a fact which accounts for differences in the number of these families as attributed to him by other writers who have used his work. Professor O. T. Mason, in the notice of Brinton's book published by him in the "Smithsonian Report" for 1891 (p. 451), enumerates the following "South American Stocks", as given by the former:

1 Aliculuf	16 Chiquito	31 Paniquita
2 Araua	17 Choco	32 Pano
3 Arawak	18 Churoya	33 Payagua
4 Atacamenan	19 Cococuca	34 Peba
5 Aucanian	20 Cuna	35 Puquina
6 Aymara	21 Guaycuru	36 Samuca
7 Barbacoa	22 Jivaros	37 Tacana
8 Betoya	23 Kechua	38 Timote
9 Canichana	24 Lama	39 Tapuya
10 Caraja	25 Lule	40 Tupi
11 Carib	26 Maina	41 Tzonecan
12 Catamarena	27 Mataco	42 Yahgan
13 Changuina	28 Mocoa	43 Yunca
14 Charrua	29 Mosetena	44 Yurucari
15 Chibcha	30 Ona	45 Zaparo

As may be seen from the subsequent lists of McGee and Chamberlain, the category of Mason fails to include, besides several very small or extinct stocks, a number of families recog-

nized by Brinton, e. g.: Andaquian, Caririan, Cayubaban, Guahiban, Itonaman, Moviman, Piaroan, Puinavian, Ticunan, Yaruran, etc; increasing the total by more than a dozen. The Payagua (or at least some of them) were later (in 1898) affiliated by Brinton with the Guaycuru, and this stock may be removed from the list, although retained by some authorities. At this time (Ling. Cartog. Chaco, p. 23) he also was inclined to affiliate the Charruan with the Tupian.

In a paper read before the International Congress of Anthropology at Chicago in 1893 (Mem. Int. Congr. Anthrop., Chicago. 1894, p. 336) Brinton expressed the opinion that the number of linguistic stocks in South America would ultimately be considerably reduced, to a quantity "less, certainly, than those already recognized in the northern continent". In his "Studies in South American Native Languages" (Phila., 1892), he demonstrates the independent character of the Cholona language (pp. 30-36), mentioned incidentally in his "American Race", and also removes from the list of Tacanan dialects the Leca tongue, establishing a new linguistic family, the Lecan. In his "Linguistic Cartography of the Chaco Region" (Phila., 1898) he removes the Payaguan from the number of independent linguistic stocks, making in a dialect of Guaycuruan (p. 25), and recognizes another new stock in the Ennima (p. 14). He also inclines to the old conclusion of Waitz that the Cacana (Calchaqui) "was merely a corrupt dialect of the widely extended Quechua stock" (p. 27). In his later publications Brinton still favored the recognition ultimately of Aymaran as affiliated with Quechuan. The alleged relationship of the Onan to the Tsonecan he finally did not admit. In his article on "Indians of South America", in the "Universal Encyclopedia" (N. Y., Vol. VI, 1900, pp. 216-217) Brinton gives but a brief list of stocks. Of possible relationships he suggested, in his "American Race", the following: Aymaran and Quechuan, Betoyan and Chocoan, Apolistan and Tacanan, Calchaquian and Araucanian, Puelchean and Araucanian, Onan and Tsonecan, etc,— some of these he abandoned later. In 1892 (Proc. Amer. Philos. Soc., pp. 249-254) he discussed the languages of Fuegia, coming to the conclusion that the Onan was nearer to the Yahganan

than to the Tsonecan, and practically gave it up as an independent stock.

At page 361 of his "Ethnology" (Cambridge, 1896), Professor A. H. Keane has a not very satisfactory "family tree of Homo Americanus." The only South American families (the Powellian notation is followed) are these: Muiscan, Arawacan, Cariban, Quechuan, Guaranian, Araucan, Tsonecan. There is evidently no attempt to cover the whole field. Keane is furthermore of opinion that radically distinct languages seem to be less numerous in South America than might be inferred from the statements of early writers" (p. 359), and cites approvingly the observation of Brinton (Mem. Int. Congr. Anthrop., Chicago, 1894, p. 336) that the number of distinct linguistic stocks in South America, contrary to the view generally entertained and shared by himself, is not greater than that in North America. To the present writer, however, the earlier view seems by no means disproved, and Brinton's former position is still preferable.

In his "Man Past and Present" (1900) Keane mentions the followings stocks only: Chibchas, Quechua, Chimus, Atacameños, Araucanians, Pampeans, Tehuelche, Yahgans, Alakalufs, Bororos, Pano, Caraya, Cariban, Arawakan, Gesan, Tupi-Guarani, Tacanas, Tacunas, Chiquito. The Timotes are affiliated with the Chibchas, the Puelche with the Araucanians, the Onas with the Tehuelches.

The sketch map, "mapa étnico de la América Meridional", given by L. M. Torres, as "an improvement on d'Orbigny and Prichard", at page 31 of his "La Ciencia Prehistórica" (Buenos Aires, 1903. pp. 33), outlines the extent of sixteen stocks named as follows:

1 Caribe
2 Tupí
3 Tapuya
4 Andina
5 Nu-aurak
6 Chaqueña
7 Chaná-Timbú
8 Charrúa
9 Puelche
10 Araucana
11 Tehuelche
12 Fuegina
13 Calchaquí
14 Enimagá
15 Moxo
16 Moxo-Mbaure

In this list "Andina" blankets Quechua and Aymara, with a number of smaller independent linguistic stocks belonging to the Pacific coast and the Andean region from Chili to Colombia; "Fuegina" apparently includes the entirely distinct Alikalufan and Yahganan stocks. The Moxo and Mbaure are Arawakan. Chaná-Timbú is a term due to Lafone-Quevedo, who applied it to certain tribes about Espiritu Santo and Santa Fé,— its ethnic significance is doubtful. Nu-aurak is a mistake of the printer for Nu-aruak (Arawak).

The map opposite page 556 of the second volume of Hutchinson, Gregory and Lydekker's "The Living Races of Mankind" (London), contains the following names:

1 Abipone
2 Antisuyu
3 Araucano
4 Arawak
5 Aymara
6 Barre
7 Betoye
8 Bororo
9 Botocudo
10 Caribs
11 Charrua
12 Chibcha
13 Chinchasuyu
14 Chiquito
15 Choco
16 Coconuco
17 Curetu
18 Fuegians
19 Guarani
20 Guarano
21 Guaycuru
22 Jivaro
23 Juri
24 Lule
25 Matacuayo
26 Mocobi
27 Mojos groups
28 Mustene
29 Paeze
30 Pano
31 Puhuelche
32 Purus groups
33 Quichua (Inca)
34 Quitu
35 Tacana
36 Tehuelche (Patagonians).
38 Ticuna
38 Toba
39 Zaparo

The list omits a number of important stocks and does not distinguish in several instances tribal from family names. Thus the Abipones, Bare, Curetu, Mocobi, Quitu, Toba, appear, while "Fuegians" covers the three linguistic stocks of the Archipelago. Antisuyu and Chinchasuyu are also given on the map, but the former is merely a geographical term, and the latter hardly more,— they marked divisions of the Quechua realm and speech.

Dr W J McGee, largely on the authority of Brinton, apparently, gives the following list of South American linguistic stocks in his article on the "American Indians" contribued to the "New International Encyclopedia". N. Y., Vol. IX, 1903:

1 Alikulufan
2 Andaquian
3 Arauan
4 Araucan (Aucan)
5 Arawakan
6 Atacameñan
7 Aymaran
8 Barbacoan
9 Betoyan
10 Canichanan
11 Carajan
12 Cariban
13 Caririan
14 Catemareñan
15 Cayubaban
16 Changuinan
17 Charruan
18 Chibchan
19 Chiquitan
20 Chocoan
21 Chonekan (Tzoneican)
22 Churoyan
23 Coconucan
24 Cunan
25 Guahiban (Guaybar)
26 Guaraunan
27 Guaycuruan
28 Itonaman
29 Jaruran (Yaruran)
30 Jivaroan
31 Laman
32 Lulean
33 Mainan
34 Matacoan
35 Mocoan
36 Mosateñan
37 Moviman (Mobiman)
38 Onan
39 Paniquitan
40 Panoan
41 Payaguan
42 Peban
43 Piaroan (Salivan)
44 Puinavian
45 Puquinan
46 Quechuan (Kechuan)
47 Salivan (Piaroan)
48 Samucuan
49 Tacanan
50 Tapuyan
51 Timotean
52 Tupian
53 Yahganan
54 Yuncan
55 Yurucarean
56 Zaparoan

A. F. Chamberlain, in the list of American Indian linguistic stocks given in his article on the "American Indians" in the Encyclopedia Americana (N. Y., Vol. VIII, 1904), includes the following South American:

1 Alikulufan
2 Andaquian
3 Arauan
4 Araucanian (Aucan)
5 Arawakan
6 Atacameñan
7 Aymaran
8 Barbacoan
9 Betoyan
10 Calchaquian (Catamareñan)
11 Canichanan (Canisianan)
12 Carajan
13 Cariban
14 Caririan
15 Cayubaban
16 Charruan
17 Chibchan
18 Chiquitan
19 Chocoan
20 Churoyan
21 Coconucan
22 Cunan
23 Guahiban
24 Guaraunan
25 Guaycuruan
26 Itonaman
27 Jivaroan
28 Kechuan
29 Laman
30 Lulean
31 Mainan
32 Matacoan
33 Mocoan
34 Mosateñan
35 Moviman
36 Onan
37 Otomacan
38 Paniquitan
39 Panoan
40 Payaguan
41 Peban
42 Piaroan
43 Puinavian
44 Puquinan
45 Salivan
46 Samucuan
47 Tacanan
48 Tapuyan
49 Ticunan
50 Timotean
51 Tsonekan
52 Tupian
53 Yahganan
54 Yaruran
55 Yuncan
56 Yurucarean
57 Zaparoan

There are few differences in the lists of Chamberlain and McGee. The Changuinan does not belong properly among South American stocks, being confined altogether to the western portion of the isthmus of Panama. McGee drops the Otomacan, probably by inadvertence. As to nomenclature, Chamberlain prefers Araucanian, Tsonekan, Yaruran; McGee, Araucan, Chonekan, Jaruran. The former uses Calchaquian, the latter Catamareñan for one and the same stock. The number of stocks listed is 57 and 56 respectively.

Dr Paul Ehrenreich, in his valuable *aperçu*, "Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts, etc." (Arch f. Anthrop., Vol. XXXI, 1905, pp. 39-75, enumerates 52 stocks as follows:

1 Alikaluf
2 Araukan
3 Arowak
4 Betoya
5 Bororo
6 Caraya
7 Chango
8 Chibcha (Muysca)
9 Chiquito
10 Cholon
11 Churuja
12 Coronuco
13 Gès (Tapuya)
14 Goytacaz (Wait-akka).
15 Guaicuru
16 Guato
17 Ite (Itena)
18 Jivaro
19 Juri
20 Karaib
21 Kuyuaba
22 Kechua
23 Kolya (Aymara)
24 Lama
25 Likan-antai (Atacameño)
26 Lorenzo
27 Lule
28 Machicui (Muscovi)
29 Mataco
30 Miranha
31 Mosetene
32 Mura
33 Otomaco
34 Paniquita
35 Pano
36 Piaroa
37 Puelche
38 Saliva
39 Samuco (Chamacoco)
40 Tacana
41 Ticuna
42 Timote
43 Trumai
44 Tsoneca (Tehuelche)
45 Tupi (Guarani)
46 Uru (Puquina)
47 Yahgan
48 Yahua (Peba)
49 Yaruro
50 Yunka
51 Yurakare
52 Zaparo

Ehrenreich's list does not include a number of minor stocks found here and there in the Andean region from Colombia to Chile. He assigns an independent position to the Juri (designated Arawakan by Brinton) and includes the Onas in the Tsonecan. As independent is also recognized the Goyotacan, which Brinton, following von Martius, makes a

sub-stock of Tapuyan. Puelche Ehrenreich likewise gives an independent status, - Brinton included them in his Aucanian (Araucanian) stock. The Lorenzo, known only by this name since 1880, is not in Brinton's list. The Machicui corresponds more or less with the Ennima of Brinton (Ling. Cartog. Chaco, 1898, p. 14). The Mura were classified by Brinton as Tapuyan ; the Miranha do not appear in his list as an independent stock. He also ranked the Bororo among the Tupian tribes. The independent position of the Trumai was made more or less certain in 1884-1887 and does not appear in Brinton's category of stocks.

Among possible relationships Dr Ehrenreich indicates the following: Miranha and Juri with Betoya ; the Calchaqui he regards as a mixed people and the Ona as belonging to the Tsonecan family. The Charruas are given no independent status. The Cunan he affiliates with the Chibchan.

Dr Ehrenreich's classification, which is an elaboration, to include the whole continent, of his essay, " Ueber die Einteilung und Verbreitung der Völkerstämme Braziliens ", published in " Petermanns Mitteilungen " for 1891, is based upon his own researches and the literature of the subject since that date: Adam, Ambrosetti, Boggiani, Brinton (well-used), Campana, Colini, Guevara, Hartrey, Huonder, Ihering, Koch, Lafone-Quevedo, Lehmann-Nitsche, Lenz, Meyer, Schmidt, von den Steinen, etc. It is naturally strongest in the Brazilian and immediately connected areas.

The writer of the present paper finds the linguistic stocks of South America, past and present (the approximate positions of all are indicated on the rough map accompanying this essay,—a revised map will be published later), to the about as follows:

1 *Alikulufan.*—Western part of archipelago of Tierra del Fuego and adjacent islands and coast to the northwest up to the Chonoan.

2 *Andaquian.*—In the eastern Cordillera of Colombia, about the head-waters of the Fragua, between 1° and 2° n. lat., and 75° w. long.

3 *Apolistan.*—Named from the Apolo, a tributary of the Beni, between 14° and 15° s. lat., northern Bolivia;

when Christanized dwelt at Apolobamba 165 miles north of La Paz.

4 *Arauan.*—On the lower Jurua, the Madeira and Purus rivers, N. W. Brazil.

5 *Araucanian.*—Pacific coast region in Chile, etc., from Copiapó to Chiloe, some 25 degrees of latitude; also in the Pampas and Patagonia, extending at one time, probably to the Atlantic in the region of the mouth of the La Plata.

6 *Arawakan.*—Widely scattered over northeastern and central South America; tribes of this stock found in northwestern Venezuela, in the highlands of southern Bolivia, on the upper Paraguay, at the mouth of the Amazon, and in various other regions between these limits; also formerly the Antilles and Bahamas, with an offshoot or colony on the S. W. coast of Florida.

7 *Ardan.*—On the rivers Napo and Masso, contiguous to the Laman tribes, between 3° and 4° s. lat., in S. E. Ecuador and the adjoining Brazilian territory.

8 *Atacamenan.*—In the region about Atacama, and about 20° to 23° s. lat., on the Pacific coast, down to the Changoan.

9 *Aymaran.*—In Peru and Bolivia, the region about L. Titicaca.

10 *Barbacoan.*—Colombia and Ecuador, about 1° and 2° n. lat., and 1° s. lat.; on the upper Patia and Telembe; on the Daule, Chone and Tachi; and on the coast.

11 *Betoyan.*—In Colombia, Venezuela, Brazil, on the rivers Meta, Apure, Caquetá, Putomayo, Uaupés, Negro, Casanare, Apaporis, etc., scattered over the region from 3° s. to 7° n. lat.

12 *Bororoan.*—In central Matto Grosso, on the Xingú-Araguay watershed, and on the upper Paraguay; roving west to Cuyabá and east to Goyaz.

13 *Calchaquian.*—In a considerable section of the Pampas and Chaco, adjoining the Quechuan, Araucanian and tribes of the Chaco in Bolivia and the Argentine,

particularly in the region about Catamarca, the valleys of the rivers from Cordova north and west; also in the country about Buenos Aires at one time.

14 *Canarian.*—In the region about the Gulf of Guayaquil, Peru-Ecuador; language abandoned after Inca conquest.

15 *Canichanan.*—On the rivers Mamoré and Machupo in northeastern Bolivia, between 13° and 14° s. lat. and about 65° w. long.

16 *Carajan.*—In the Goyaz region of south central Brazil, on the Araguay and Xingú rivers and their affluents.

17 *Cariban.*—Widely disseminated in Venezuela, Guiana and part of Brazil, etc.; also the Lesser Antilles and Caribby Islands; had driven the Arawakan from a considerable portion of the territory occupied; a Carib colony now exists also on the northern coast of Honduras in Central America.

18 *Caririan.*—In eastern Brazil,, in the Bahia-Pernambuco-Piauhy region north and west of the river San Francisco.

19 *Cayubaban.*—In N. E. Bolivia, on the Mamoré river and its small tributaries, in the region about 66° w. long, and between 12° and 13° s. lat.

20 *Changoan.*—On the littoral of the Pacific, from about 22° to 24° s. lat., particularly in the region of Cobija, next to the Atacameñan.

21 *Chapacuran.*—On the river Blanco or Baurés, in northeastern Bolivia, in the region between 64° and 65° w. long., and about 15° s. lat.; afterwards at the mission of Carmen.

22 *Charruan.*—At its greatest extent occupied the region from the Paraná to the sea-coast between the mouth of the La Plata and the L. dos Patos, including all of modern Uruguay, etc.

23 *Chibchan.*—Formerly widely disseminated in Colombia, or New Granada, as it was earlier called, north, northeast, and northwest from the highlands of

Bogotá and Tunja ; also several offshoots in Panama and Costa Rica in Central America.

24 *Chiquitan.*—In S. E. Bolivia, over a region extending from 16° to 18° s. lat., and between 59° and 64° w. long., bordering south on the Chaco ; included as *enclavés* several minor stocks,

25 *Chocoan.*—In N. W. Colombia and the isthmus of Panama, between the Gulf of Uraba and San Miguel, in the lower valley of the Atrato, occupying a region from 8° to 4° n. lat.

26 *Cholonan.*—On the Huallaga river in N. E. Peru, adjacent to the Ticunas ; afterwards in Cajamarquilla between 7° and 8°. 30° s. lat.

27 *Chonoan.*—In the archipelago of Chonos and the adjacent coast, from about 45° to 52° s. lat.

28 *Churoyan.*—On the rivers Guejar, Meta, about the Ature cataract of the Orinoco, etc., in the territory of St. Martin, on the Colombia-Venezuela border about n. lat. 7° and w. long. 68°.

29 *Coconucan.*—In S. E. Colombia, in the Sierra between the Magdalena and Cauca, on the head-waters of the Puracé and Cauca, on the western slope of the Cordillera, etc., in the region about 2° 30 n. lat., and 76° w. long.

30 *Corabecan.*—In the region south of San Rafael, S. E. Bolivia about 18° n. lat. and 60° w. long.

31 *Cunan.*—In extreme N. W. of Colombia and the isthmus of Panama, from the Gulf of Uraba and the river Atrato west to the Chagres.

32 *Curavecan.*—On the river Tucabaca, in S. E. Bolivia, about 18° 30 s. lat., and between 59° and 60° w. long.

33 *Curucanecan.*—In S. E. Bolivia, about 16° s. lat., and 60° w. long. ; later at the mission of San Rafael.

34 *Curuminacan.*—In S. E. Bolivia, adjacent to the Otuquian, about s. lat. 16° and w. long. 60°; afterwards at the mission Sta. Ana.

35 *Enimagan.*—In the Gran Chaco, between 21° and 24° s. lat., on the right bank of the Paraguay westward;

from about 58° to 62° w. long, broadening to the N. W.

36 *Goyatacan.*—In eastern Brazil, province of Goyaz, etc., from the Parahyba north and northeast; on the rivers da Pomba, Mucury, de Porto Seguro, etc.; south of the Caririan, with intervening Tapuyan.

37 *Guahiban.*—In the Colombia-Venezuelan border region, between the Casanare and the Meta rivers, and on the left bank of the Orinoco from the Meta to the Vichada; next to the Piaroan; in the country between about 71° to 68° 30 w. long, and 4° 40 to 5° 30 n. lat.

38 *Guaraunan.*—In and about the delta of the Orinoco in N. E. Venezuela and part of N. W. British Guiana.

39 *Guatoan.*—In the northern Chaco and about the head-waters of the Paraguay and Araguay, in the region about Albuquerque, etc.

40 *Guaycuruan.*—Widely dispersed at various times over a large portion of the Gran Chaco, etc., in the Argentine, Bolivia, Paraguay, Brazil, on the Paraguay, Pilcomayo, Vermejo, Miranda, Xerui, Mondego; roved from 19°. 30 to 33° s. lat., and from nearly 55° to nearly 64° w. long.

41 *Itenean.*—In N. E. Bolivia, between 12° and 13° s. lat., and 64° to 66° w. long.; in the region about the confluence of the Guaporé, or Itenés, and the Mamoré, and on some of their small affluents.

42 *Itonaman.*—In N. E. Bolivia, on the river Itonama, between 13° and 14° n. lat., and 63° to 65° w. long., later at the missions of Magdalena and San Ramon.

43 *Itucalean,*—In N. E. Peru, on the Chambiri, a tributary of the Amazon, about s. lat. 4°. 30, and w. long. 75°, close to the Laman.

44 *Jivaran.*—In southern Ecuador and northern Peru, in the eastern Cordilleras, between 2° and 4°. 30 s. lat.; on the rivers Paute, Morona, Santiago, and other tributaries of the Amazon, and also on part of that river in this region.

45 *Laman.*—In the Ecuador-Peruvian border region, on the Huallaga, the Amazon near Nauta, etc., and formerly between the rivers Tigre and Napo, about s. lat. 4°, and w. long. 74°.

46 *Lecan.*—In N. W. Bolivia, on the river Beni towards L. Titicaca, on the Mapiri, and formerly on the Tipuani and Isuaya ; about s. lat. 14° to 15° and 68° w. long.; found at the mission of Aten and Guanay.

47 *Lorenzan.*—In the 18th century in the Pozuzo valley in N. Peru and now on the rivers Palcassu, Pichis and Chuchurras.

48 *Lulean.*—In the Argentine Gran Chaco, on the rivers Vermejo, Salado, Pilcomayo, etc.; roved between 24° and 27° s. lat., and 61° and 65° w. long., but chiefly massed in the region of s. lat. 25° and w. long 64°.

49 *Mainan.*—In the Peru-Ecuador border region, in the country about s. lat. 4°. w. long. 65°, on the rivers Chambiri, Tigre and Amazon, etc., between the Jivaran and Zaparan and the Laman, etc.

50 *Makuan.*—In N. W. Brazil, on the rivers Caiary, Papury, Ira Parana, Curicuriary, Marie, etc., between the Negro and the Yapurá, scattered over the country from about 2° n. lat. to 1°. 30 s. lat., and from about 66° to 70° w. long., adjoining Cariban, Betoyan, Miranhan, etc.

51 *Matacan.*—In the central Gran Chaco, at its greatest extent from the Paraguay to the slopes of the Andes, and from the upper Pilcomayo to the upper Salado and lower Vermejo, approximately between 21° and 26° s. lat., and 58° to 65° w. long., but largely massed on the middle and upper Vermejo.

52 *Miranhan.*—In N. W. Brazil, on the rivers Cauinary and Yapurá, and westward in the country between the Yapurá,and Içá, grouped especially in the region about 1° n. lat., and 71° w. long.

53 *Mocoan.*—In S. E. Colombia, between 1° and 2° n. lat., on the tributaries of the Caquetá, the head-waters of

the Putomayo, etc.; numerous near the town of Mocoa.

54 *Mosetenan.*—In N. W. Bolivia, along the river Beni and its affluents, between 14° and 16° s. lat., and 66° to 68° w. long.

55 *Movimam.*—In N. E. Bolivia, on the Manoré and its western tributary the Yucuma, about 13° to 14° s. lat. and between 65° and 66° w. long., afterwards at the Mission of Sta. Ana on the Yacuma.

56 *Muran.*—In N. W. Brazil, in the region about the confluence of the Madeira and Purus, between the Purus and the lower Negro.

57 *Ocoronan.*—In N. E. Bolivia, near the Itonaman.

58 *Onan.*—In eastern Tierra del Fuego; east of the Alikalufan and north of the Yahganan.

59 *Otomacan.*—In S. W. Venezuela, on the Orinoco, between the Meta and Arauca; later on the Meta, and in the *llanos*, about 70° w. long., and 5°. 30 n. lat.; near the Yaruran.

60 *Otuquian.*—In S. E. Bolivia, between 59° and 60° w. long., and 18° and 19° s. lat., afterwards at the mission of Santo Corazon.

61 *Paniquitan.*—In western and Central Colombia beyond the Chibchan, on the rivers Magdalena, Cauca, Neyva, Carare, etc.

62 *Panoan.*—In E. Peru and the adjacent Bolivian and Brazilian territory, on the rivers Marañon, Madeira, Madre de Dios, Pachitea and Aguaitia, Tapichi and Javarí, Beni, Huallaga and Yucayali, Purus and Jurua, but particularly on the Yucayali and Javarí, disseminated over the region from about 4° to 10° s. lat., and 70° to 77° w. long.

63 *Peban.*—In the Peru-Ecuador border country between the Napo and Marañon and the Putomayo, particularly in the region 3° to 4° s. lat., 71° to 73° w. long.

64 *Piaroan.*—In the Venezuela Colombia border land, on the rivers Vichada, Mataweni, etc., and around the

Maipure rapids; in the region about 5° n. lat., and 69° w. long.

65 *Puelchean.*—In central and eastern Argentina, particularly between the rivers Colorado and Negro, from the foot-hills of the Andes to the Atlantic.

66 *Puinavian.*—In E. Colombia, on the river Inirada, a tributary of the Guaviare, about n. lat. 2° 30, w. long. 69° to 70°.

67 *Puquinan.*—On the islands and marsh-lands at the south end of L. Titicaca, about Pucarini, etc., within the Aymaran area.

68 *Quechuan.*—Disseminated over a large area of what is now modern Ecuador and Peru, part of Bolivia, Chili and the Argentine, extending in extreme from about 3° n. lat. to about 32° s. lat., and from the shore of the Pacific to about 70° w. long. in the north and about 65° in the south; as a great culture-people centering about Cuzco, etc.

69 *Salivan.*—In the Venezuela-Colombia border-land, on the Orinoco, and the Etori and Cinarouco, the Meta, Ventauri, Merevari, etc., in the region between about 5° 30 and 6° 30 n. lat., and 64° to 68° w. long.

70 *Samucan.*—In the northern Chaco in Argentina, Bolivia, etc., from the Paraguay westward, roving over the region between 18° and 21° 30 s. lat., and 57° 30 to 63, w. long, at greatest extent.

71 *Tacanan.*—In northern Bolivia, in the valley of the Beni, between 12° and 15° s. lat., and 70 to 71 w. long.

72 *Tapuyan.*—Widely disseminated over eastern Brazil, tribes of this stock being found from the Xingú river to the Atlantic and about 5° s. lat. to beyond 30° s. lat., preceded perhaps the Tupian on the Atlantic coast, on rivers Tocantins, Doce, Mucury, Pardo, Jequitinhona, Piquiri, Iguassu, Ivahy, Araguay, Xingú, Maranhao, etc.; central in Goyaz.

73 *Ticunan.*—In the Brazil-Peru-Ecuador border region, N. W. Brazil, about the lower Javarí and Amazon, south

of the Putomayo; near the Peban, about long. 72° w., and lat. 3° to 4° s.

74 *Timotean.*—In N. W. Venezuela, in the mountainous region of Merida, south from L. Maracaibo.

75 *Trumaian.*—In west central Brazil, about the rivers that unite to form the Xingú.

76 *Tsonekan.*—In Patagonia, from the Rio Negro to the Straits of Magellan, and from the Atlantic to the Andes.

77 *Tupian.*—Widely disseminated over Brazil, Paraguay, Uruguay, Bolivia, etc. and formerly along the entire coast, more or less, from the La Plata to the Amazon; tribes of this stock are found on the lower Amazon, Tocantins, Tapajoz, Xingú, Maranhao, Madeira and Amazon, Yucayali, and Paray, Pilcomayo in Bolivia, Paraná Uruguay, Paraguay, Curitibà, Oyapock, etc.

78 *Uitotan.*—In N. W. Brazil next the Miranhan, in the region west from about s. lat. 1 and w. long. 71, between the rivers Yapurá and Içà and particularly on the Carapaná and Igara-paraná.

79 *Yahganan.*—In the Archipelago of Tierra del Fuego, south of the Onan and southeast of the Alikulufan, ; on Beagle Channel, Navarin, and Cape Horn Is., now partly settled at the Mission of Ushuaia.

80 *Yaruran.* — In the Venezuela-Colombia border country, about the Orinoco, between the Meta and the Capanaparo, replacing the Otomacos about the mouth of the Arauca.

81 *Yuncan.*—In the coast region of northern Peru, from 5° to 10° s. lat., particularly in the country about Truxillo, near lat. 8°. Long extinct.

82 *Yurucarean.*—In northern Bolivia, in the region between 16° and 17° s. lat. and 67 to 69 w. long., on various affluents of the Mamoré, Secura, Chimoré, etc.

83 *Zaparan.*—In southern Ecuador and the adjacent Peruvian country, south of the Jivaran; between the Napo and Pastasa and on the Morona, down to the

Amazon, in the region from about 3° to 5° s. lat., and 73° to 78° w. long.

Besides the stocks enumerated above, the lists of Hervas, d'Orbigny, etc., suggest that not a few others would be recognized, if more accurated data were obtainable, particularly in the Andean and Cordilleran regions of the Pacific all the way from north to south. Some of these may be fixed later.

The Aymaran and Quechuan are here held to be distinct stocks,—the evidence for their union is not convincing ; unsatisfactory are also the attempts to affiliate the Calchaquian with Quechuan or with Araucanian ; the Onan with Tehuelchean ; the Charruan with Guaycuruan, Tupian or Tapuyan ; the Goyatecan with Tapuyan ; the Goyatecan with Tapuyan, etc.

The smaller stocks, like the Andaquian, Apolistan, Ardan, Canichanan, Cayubaban, Chapacuran, Cholonan, Churoyan, Corabecan, Curavecan, Curuconecan Curuminacan, Guahiban, Itonaman, Itucalean, Lecan, Lorenzan, Moseteñan, Moviman, Ocoronan, Otuquian, Piaroan, Puinavian, Yaruran and Yurucarean, are, some of them, quite important for comparative linguistics, although concerning a number very little indeed is known. The evidence at hand, however, the present writer thinks, justifies the inclusion of these latter in the list. The Bororoan and Trumaian have been shown to be independant stocks quite recently through the researches of von den Steinen, etc. Koch's investigations in 1903-1905 seem to have established the independence of the Uitotan and the Makuan (this last is his special discovery), and confirmed that of the Miranhan.

In nomenclature, the author has preferred Arawakan to Nu-Arawak and Tupian to Tupi-Guaranian, for various reasons, including the avoidance of compound names. Other reasons have led to the choice of Enimagan over Maskoi, Guaraunan over Warrauan, Tapuyan over Gês, etc.

The map of distribution of South American linguistic stocks has several very interesting features. One of these is the remarkable dissemination of the Cariban and Tupian, and, particularly, the Arawakan, families, who have not been culture-peoples ; and also of the Quechuan, the great culture-bearing stock of the Pacific slope,—only less remarkable, in some respects is the distribution of the Chibchan (another culture-folk)

the culture-bearing Aymaran, and to a less extent, the Calchaquian and Araucanian. Notable also is the extent and roving of the very primitive Tapuyan, thought by some to be the oldest stock of the continent. The environment of the Gran Chaco is *sui generis*. Curious is the existence of three separate stocks in the inclement extreme south. The "pullulation" of stocks in the Bolivian-Peruvian, Peruvian-Ecuadorian, and Colombian-Venezuelan regions can be compared only with similar phenoma in the country from Mexico to Alaska on the Pacific coast of North America. Another interesting parallel in the distribution of linguistic stocks in the two halves of the New World is the occurrence of extensive families on the Atlantic side. The resemblance between the Calchaquian environment and culture and that of the Pueblos of Arizona-New Mexico, emphasized recently by Ambrosetti, may include even the existence in both areas of a congeries of languages, involving in each case several distinct stocks.

Of the South American lingustic stocks, the Arawakan, the Cariban and the Chibchan have gone beyond the limits of the continent proper. The first had occupied the West Indies (from part of which, as from portions of Venezuela, Guiana, etc., they were subsequently driven by the Cariban tribes) long before the discovery of Colombus, and had a colony also on the south coast of Florida, the only known example of the existence of a South American stock in America north of Mexico. Besides their settlements in the West Indies, the Cariban stock are represented by the "Black Caribs", etc., of the Honduras coast, Central America, who are the descendants of natives brought thither from the island of St. Vincent by the British in the 18th century. Chibchan stock is represented in Panama and Costa Rica, according to Thomas (Amer. Anthrop., 1902, p. 208) by the following tribes; Guatuso, Guaymi, Guetare, Boruca, Bribri, Terrabà, etc. There is no evidence that any other entirely South American stocks have sent branches outside their own area in the continent.

AN EFFORT TO
ENCOURAGE INDIAN ART

PAR Melle ANGEL DE CORA, Carlisle, Pa.

Indians like any other race in its primitive state, are gifted in original ideas of ornamentation. The pictorial talent is common to all young Indians.

A great deal has been said and written on the art-industries of the race and much of their art products have been gathered into museums, but nothing has ever been done to encourage or further their progress. On the other hand all the invironments and motives that inspire the art of a race just at this particular stage of natural developement, have been taken from them. The change that the American Indians have had to make in their mode of life, and the short time in which they have had to do it, are enough to shock any human mind. Do you wonder then, that the whole race seems dispirited and craves degrading stimulants!

Here and there yet remains some individual Indian who has not been touched by the consuming energy of the white race, and who is styled savage and unprogressive by those who have gone to him in the name of the white man's religion. He has been tenacious of something which satisfied his spiritual and moral being. Go to him if you think it worth while, and get his story. After he has given you what you want, don't think that what he gave out has left a vacancy in his spiritual nature for you to fill in with your own ideas. Perhaps you have no vacant space for what you have got from him, but a thousand or more years ago, some forefather of yours was telling the same sort of a story by the light of his camp-fire. Compare ideas rationally with the Indian, and you will find that the deep and sublime principles that underlie all human nature are the same.

The difference is in the customs and habits of a thousand years and more, that lie between the Indian and the Caucasian.

In the United States, the method of educating the Indian in the past was to attempt to transform him into a brown Caucasian within the space of five years or little more. The Indian educators made every effort to convince the Indian, that any custom or habit that was not peculiar to the white man, showed savagery and degradation. A general attempt was made to bring him "up to date". The Indian, who is so bound up in tribal laws and customs, knew not where to make the distinction, nor what of his natural instincts to discord, and the consequence was that he either became superficial and arrogant and denied his race, or he grew dispirited and silent.

In the five months' work that I have done at the Carlisle Indian School in Pa., I am convinced that the young Indians of the present day are still gifted in the pictorial art.

Heretofore, the Indian pupil has been put thro'. The same public school course as the white child with no regard for his heridatary difference of mind and habit of life-yet tho' the only art instruction is the white man's art, the Indian even here does better than the white child, for his accurate eye and skillful hand serve him well in anything that requires delicacy of hand work.

At an Educational Conference last summer, I saw an exhibit of Indian school work. Several walls were covered with such samples. The art work was the usual insipid spray of flower or budding twig done in a slap-dash style, and some geometrical designs apparently made under the strict directions of a teacher. The only trace of Indian in the exhibition were some of the signatures denoting clannish names. The art show was a farce, and as I stood there looking at the work, I could not help but call to mind the Indian woman, untaught and unhampered by white man's ideas of art, making beautiful and intricate designs the pouches and belts she makes of beads.

The white designer sits within four walls embroidering on velvet or cloth her little spray of flower or a single leaf. The Indian artist sits in the open, drawing her inspiration from the broad espects of Nature. Her zig-zag line indicates the line of hills in the distance, and the blue and white back ground so

usual in the Indian color scheme denotes the sky. Her bold touches of green, red and yellow, she has learned from Nature's use of those colors in the green grass and flowers, and the soft tans that were the general tone of ground color in the days of skin garments are to her as the parched grass and the desert. She makes her strong color contrasts under the glare of the sun, whose brilliancy makes even her bright tones seem softened into tints.

But take this same piece of work and put it in a gloomy museum or within the darkened walls of the white man's home, and what was meant to be seen in the sunlight now looks glaring and bold. It shocks the sensitive whiteman, whose perception has grown softened and perverted thro' artificial living, and he calls the Indian's color scheme barbaric and crude.

The white man has convinced the young Indian that in order to be a so-called civilized person he must discard all such barbarisms.

When I first introduced my subject of Indian art to the Indians at Carlisle, a smile went round the room and when I asked for the cause of it, one boy answered " They don't know any thing about Indian work and what good will it do as any way ".

This sort of thing would have discouraged me if I too had been succesfully CIVILIZED.

I made daily appeals to the Indian's strongest instinct, that of racial pride. I endeavored to recall to my pupils' minds, the days of the old life and to send them back in imagination to the time when their grand mothers, and their fathers and mothers produced the native art-work. But even this did not bring forth what I wanted. The Indian blood has become diluted thro' the admixture of white blood and I found that I had to manufacture my Indians. I advised my pupils to try in every possible way to learn something of the Indian lore of the past, and the best that I could do, for these Indians who were transplanted from all contact with their own people, was to refer them to the Reports of the Bureau of Ethnology.

It must be remembered that most of the Indians of the Carlisle school have been under civilizing influence from early youth, and have in many instances entirely lost the traditions

of their people. But even a few months have proved to me that none of their Indian instincts have perished but have only lain dormant, Even in a mixed blood, who has not retained any of the physical traits, the Indian dominates the white blood, and is quickly roused to native pride once that pride it appealed to.

When the mind was once started in its true line of thought, the young Indians instinctively recognized themselves as Indians and came into their own. The native instinct which was still there, tho' unawakened, now immediately became active, and produced within the space of a few weeks some of these designs which I have with me. I have taken care to leave my pupils creative faculty absolutely independent, and to let each student draw from his own mind, true to his own thought and to his own tribal method of symbolic design.

The work now produced at Carlisle in comparison to that which I saw at the Educational Conference, would impress one with the great difference between the white and the Indian designer. For me two Indian drawings are alike, and every one is original work.

I discourage any floral designs such as are seen in Ojibaway beadwork. Indian art seldom made use of the details of plant forms, but typified nature in its broader aspects, using also animal forms, and symbols of human life.

The following incident occurred in one of my classes. A young man come into my class room time after time, but did not meet my demands to produce some Indian design. He used to sit there, looking very wistful but could not answer even my first question as to what tribe he belonged to. One day he seemed ready to speak, so I went up to him and asked him what he wanted. Almost tragically he said, " Can you tell me about my tribe ". On further questioning him, I found that he was an Alaskan Indian, but of what band he couldn't tell me. So I took up a booklet by Dr Boaz on the Northwestern Indians and began turning the pages. When I came upon some reproductions of the Haida decorations and blankets, he exclaimed with joy, " That's my tribe ! " He explained to me then and there something of the family organizations of his tribe, and also made a very beautiful and interesting border design, using the killer-

whale as the theme. He told me with great pride that he belonged to the "black fish" family and also to the beaver.

When encouraged to be themselves, my pupils are only too glad to become Indians again, and with just a little further work along these lines, I feel that we shall be ready to adapt our Indian talents to the daily needs and uses of modern life. We want to find a place for our art even as the Japanese have found a place for theirs throughout the civilized world.

The young Indian is now mastering all the industrial trades, and there is no reason why he should not leave his own artistic mark on what he produces.

In closing I would like, as an Indian, to express my appreciation and gratitude to Mrs. Mason for her rare understanding of the Indian's poetic expression in all that was his life. If such sympathy and understanding had been given him in the beginning, the Indian would before this, have had the opportunity to reveal himself.

Les langues sauvages du Canada

ET L'ORAISON DOMINICALE

PAR M. LE Dr N.-E. DIONNE

La sublime Oraison que le Sauveur de l'humanité apprit lui-même à ses disciples, le *Pater*, servit de première leçon religieuse aux sauvages de la Nouvelle-France. Ceux qui en enseignèrent la lettre aux tribus algonquines, huronnes et iroquoises, se recrutent parmi les missionnaires catholiques, surtout les Jésuites. Ceux-ci commençaient par leur faire réciter mot à mot l'Oraison dominicale afin que le grand Manitou rendît leur apostolat plus efficace, puis ils leur expliquaient le sens de chaque verset. Certains passages sonnaient plus agréablement que d'autres aux oreilles des élèves. Le Père Le Jeune demandait, un jour, à un Montagnais, quelle était la partie de l'Oraison qu'il aimait le mieux.— Tu nous dis plusieurs choses, répliqua l'Indien, mais la suivante me paraît meilleure : *Mirinan oukachigatz nimitchiminan*, c'est-à-dire : « donne-nous notre nourriture ». Le fait est que pour arriver au cœur des naturels de l'Amérique, il faut s'assurer tout d'abord si la partie animale est en bon état. Et, comme dit le Livre de la Sagesse, « celui qui n'a jamais été qu'à l'école de la chair, ne saurait parler le langage de l'esprit. »

Les langues sauvages sont difficiles à apprendre. Certains missionnaires, dans les premiers temps de la colonie française au Canada, ne purent jamais y parvenir. D'autres réussirent à demi ; quelques-uns cependant, — ceux-là étaient doués d'une facilité hors ligne, — s'en rendirent les maîtres, mais seulement à force de travail et de persévérance. C'est ainsi que le Père LeJeune écrivait de Québec, en 1634 : « Je jargonne néanmoins, et à force de crier je me fais entendre ». « Huit ans », écrivait le Père Mengarini, jésuite, auteur d'une petite grammaire de la

langue des Têtes-Plates, « ne sauraient suffire à un Européen, même dix-huit, pour parvenir à connaître tout le mécanisme d'une seule langue indienne ».

Les difficultés inhérentes à ces sortes d'études se conçoivent aisément pour l'époque qui se rapporte aux premiers temps de la Nouvelle-France. Au début de la colonie, les interprètes faisaient souvent défaut, soit par mauvais vouloir de la part des truchements indiens, soit encore par timidité de la part des interprètes français eux-mêmes qui, dans le principe, étaient peu familiers avec les divers idiomes du pays. C'était si bien le cas, que le Père LeJeune en fait une mention spéciale dans une lettre de 1633 : « J'ai remarqué, dit-il, dans l'étude de leur langue qu'il y a un certain baragouin entre les Français et les Sauvages, qui n'est ni français ni sauvage ; et cependant quand les Français s'en servent, ils pensent parler sauvage, et les sauvages, en l'usurpant, croient parler bon français. »

La même anomalie eut cours dans l'Acadie primitive ; les Basques français jouèrent un grand rôle dans l'histoire de ce pays alors soumis à la couronne de France. Les Basques avaient appris une foule de mots français ; ils s'en servaient en les dénaturant, et en émaillaient ensuite leur langage avec une facilité prodigieuse. Les missionnaires et les Français se heurtèrent tout d'abord à ces difficultés du mélange confus de deux langues peu faites pour s'allier ensemble.

Les langues sauvages ne manquent pas de richesse ; loin de là, mais les missionnaires d'antan se plaignent qu'elles n'apportent pas toujours le mot propre pour exprimer les choses les plus ordinaires de la vie. Ainsi, pour ne parler que de l'idiome algonquin, nous ne rencontrons point dans son dictionnaire, de mots (ici je ne parle pas d'autorité mais bien sur la foi de spécialistes) qui traduisent littéralement les verbes *pardonner* et *sanctifier* que l'on voit figurer dans l'Oraison dominicale. Les mots *père*, *ciel*, *royaume*, *terre*, *pain*, *tentation*, pour un chrétien, ont aussi un autre sens que le sens littéral. Voilà pourquoi il devient impossible de traduire le *Pater* en algonquin sans déranger un peu la signification du texte original, tant les mots qui le composent représentent des idées étrangères à l'entendement comme au langage de ces Indiens. Que l'on ne soit donc pas surpris de la diversité des versions que nous ont

léguées, depuis deux cent-cinquante ans, les missionnaires de l'Amérique, à commencer par le Père Jésuite Massé qui, le premier, a traduit le *Pater* en montagnais, jusqu'au Père La Brosse qui, en 1767, publia, aussi en montagnais, le fameux *Nehiro-Iriniui Aiamihe Massinahigan*, c'est-à-dire le *Livre de prières des hommes nationaux* (1).

Que l'on compare les deux textes et l'on s'apercevra que la différence est assez marquée.

Traduction du P. Massé	Traduction du P. Labrosse
Noutaouynan ca tayen Ouascoupetz.	N'uttauinan, tshir uaskutsh ka taien.
1. Kit--ichenicassóuin sakitaganiouisit.	1. Tshitshituaueritaguanusin tohitishinikasuin
2. Pita Ki--ouitapimacou agoué Kit-outénats	2. He nogusiuane pitta taiats.
3. Pita Kikitouin toutaganiouisit Assitz, ego Ouascouptz.	3. Tshi pamittagauin nete uaskutsh, pitta gaie pamittagauien u-te astshitsh.
4. Mirinan oucachigatz nimitchiminan, ouechté teouch.	4. Anutsh ukashigatsh mirinan ni mitshsmiminan, ineshutsh gaie kashhigatsh mirinan.
5. Gazez chouerimeouinan ki maratirinisita agoué, ouechté ni chouerimananet, ca kichiouahiamitz.	5. Nama nigut nititeritenan aueits ka tshi tshishuaiamitjits, eka gaie tshir nigut iteriminan ka tshishiu_aitats.
6. Gayen ega pemitaouinan machicaouintan, espich nekirakiganiouiacou.	6. Eka irinauinan ka ui sagutshihiguiats he iarimatjs.
7. Miatau canoueriminan eapech.	7. Tiaguetsh ui irinikahinan metshikahinan metshikauatjs maskuskamatsi.
Pita.	Egu inusin.

En suivant mot à mot la traduction due au Père Massé, nous arrivons à composer l'Oraison Dominicale de la manière qui suit :

(1) Ce livre, le deuxième imprimé en Canada, est intitulé : *Nehiro-Iriniui Aiamihe Massinahigan, Shatshegutsh, Mitinekapitsh, Iskuamiskutsh, Netshekatsh, Misht', Assinitsh, Shekutimitsh, Ekuanatsh, Ashuabmushuanitsh, Piakuagamitsh*, etc. *Uabistiguiatsh* (Quebec) Broun gaie Gir (l) mor. 1767, 96 pp. in-12.

Notre Père qui es ès Cieux, Ton nom soit en estime. Ainsi soit que nous soyons avec toi en ton Royaume. Ainsi soit que ton commandement soit fait en la Terre, comme au Ciel. Donne nous aujourd'hui notre nourriture, comme toujours. Et aie pitié de nous si nous t'avons offensé, ainsi que nous avons pitié de ceux qui nous ont donné sujet de nous fâcher. Aussi ne nous permets t'offenser, lorsque nous y serons induits. Mais conserve nous toujours. Ainsi soit.

La version du Père La Brosse est bien différente. D'abord il emploie l'*u* au lieu de *ou*. Cette variante n'affecte guère le texte. Mais une autre, plus sensible, se remarque surtout dans le changement du *k* en *tsh*. En réalité, à lire ces deux versions du *Pater*, l'on se croirait en présence de deux langues presque étrangères l'une à l'autre. Pourtant c'est bien du montagnais dans les deux cas. Le Père La Brosse écrit : " Notre Père toi dans le Ciel qui es. Il est fait grand ton nom ", etc.

Comme on voit, la différence se trouve surtout dans la manière dont les deux missionnaires ont voulu faire comprendre aux Indiens Montagnais la signification de la sublime Oraison. Cette divergence, si marquée, indique peut-être un progrès dans la langue plutôt qu'une inconsistence dans la manière de la parler. D'autres exemples analogues surgissent en foule dans chacune des versions que nous apportent les dialectes congénères à l'algonquin-montagnais, comme le chippewa, le malécite, le cris, avec leurs multiples transformations.

L'on remarque toutefois que les traductions les plus anciennes, bien qu'elles soient moins correctes que les modernes, servent à établir que l'Indien tient plus à sa langue qu'on ne le pourrait croire généralement. Sans doute les différents idiomes n'ont pas été à l'abri des mouvements de croissance ou de déclin qui sont appréciables ailleurs que dans les solitudes des forêts américaines. Rien d'étonnant que dans le cours des siècles, des mots vieillis soient disparus ou que d'anciennes locutions aient été emportées avec les générations. Comment ces peuples auraient-ils pu résister au contact des influences étrangères et ennemies, à l'isolement, aux migrations fréquentes, au morcellement des tribus, à l'absorption même de nombreuses familles parlant un langage à part.

Que l'on prenne pour exemple la grande famille algonquine,

qui étendait jadis des rameaux vigoureux dans les coins les plus reculés de l'Amérique Septentrionale, et que l'on confronte les dialectes particuliers à chacune des nombreuses tribus qui la composaient. Comparons le micmac de l'ancienne Acadie avec le chippewa de Mississauga, le malécite du bas du fleuve Saint-Laurent avec le cris de la Rivière-Rouge, et nous retrouvons chez tous un air de famille qui étonne l'indianalogue. Les variantes seraient peut-être encore moins nombreuses, si le même homme pouvait reproduire dans des livres les dialectes qu'il a lui-même entendus dans un court espace de temps. Mais, comment peut-on raisonner sur ces langues, dont la connaissance ne nous est parvenue qu'à des intervalles souvent très éloignés, par l'intermédiaire de manuscrits ou de volumes dont l'impression a été négligée. Si le montagnais du Père Massé nous est connu depuis 1632 (1), si le micmac a trouvé un imprimeur dès 1719 par l'entremise de La Croze (2), il ne faut pas oublier que le cris ne nous a été révélé qu'en 1857 par le Grand-Vicaire Thibault (3). Combien d'autres dialectes congénères à l'algonquin sont ignorés du monde des linguistes?

Les Américanistes ont un vaste champ ouvert à leur ambition. L'étude des langues orientales a sans doute un grand attrait pour les savants européens. Mais s'ils dirigeaient leurs travaux philologiques vers l'ancienne colonie de la France, qui renferme encore un groupe de plus de 100,000 sauvages, ils rendraient peut-être de plus grands services à l'humanité, en facilitant la civilisation de beaucoup de ces peuplades, qui restent plongées dans les ténèbres du paganisme, à défaut d'un missionnaire parlant leur langage.

(1) Dans les *Voyages* de Champlain, édition de 1632.

(2) *Thesaurus Epistol. Lacrozianus*, Vol. 1, p. 44.

(3) *Prières, Cantiques, etc*, en *Langue Crise, Agamie Neiyaoue Masinaïkan.* Montréal, 1857.

Note sur la langue des Dénés

PAR LE R. P. LEGOFF, O. M. I.

Les Déné et Déné dendjié forment une race divisée en une multitude de tribus répandues sur des milliers de lieues carrées. Chaque tribu a son idiome. Ces idiomes ou dialectes ont, sans nul doute, la même origine, ou plutôt ce sont des variantes de la vieille langue Déné qui dut être autrefois l'idiome national. Cette vieille langue existe-t-elle encore? Oui, répondent les montagnais ou tchippeweyans, et c'est la langue que nous parlons. Peut-être ont-ils raison. Ce qui rend pour moi leur prétention plausible, c'est que les Déné, parlant d'autres dialectes, comprennent généralement, et, comme naturellement, le montagnais, tandis que les montagnais ne comprennent pas leurs dialectes.

Les divergences entre les divers dialectes de cette langue, sont très accentuées sans doute ; cependant on retrouve encore facilement entre eux les liens de parenté. Mêmes racines modifiées suivant le génie de chaque dialecte ; mêmes procédés d'agglutination ou d'agrégation dans la formation des mots ; mêmes tournures de phrases.

L'une des principales caractéristiques de la langue Déné, c'est le rôle joué par les consonnes. Elles sont des forces, des moteurs ; elles forment comme la charpente, et sont comme le nerf de la langue. Les voyelles sont les moyens qui mettent en jeu ces forces, ces moteurs, ou les modifient. Parmi ces consonnes, ou, doubles-consonnes, plusieurs ont entre elles des affinités, c-a-d. qu'elles peuvent, dans le même ordre de mots, s'employer les unes pour les autres.

Consonnes affines entr'elles : B. P. N.

', 'g, 'k, p, 't { E'tous'e, je veux porte ce fardeau.—E'tewoun*p*e, porte le.
{ na*p*es'gi'l, je m'en vais avec ce fardeau. — Na'*t*ewoun*p*in, emporte le.

D, t, n, nd, H, zh, dzh { 'achididzher, nous sommes rassasiés (duel)
'achididdé, nous sommes rassasiés (pluriel)

S, z, ds, dz : nesson, je suis bon ; ninzon, tu es bon ; nidzon, nous sommes bons.

Ch, y, dy : neschié, je grandis ; ninyé, tu grandis ; nezhidyé, nous grandissons.

Plusieurs de ces consonnes ou doubles-consonnes jouissent, en outre, de la double puissance d'exprimer un ordre d'idées, de désigner un ordre d'êtres, et la contradiction de ce même ordre d'idées et d'êtres. Mais comme je me suis étendu un peu là dessus dans ma grammaire, je ne veux pas y insister ici.

On divise généralement les langues 1° en monosyllabiques, 2° agglutinées, ou, juxtaposées, 3° polysynthétiques, 4° et enfin en langues inflectées. La langue *déné* n'appartient exclusivement à aucune de ces catégories, mais possède des caractères propres à toutes.

La plupart de ses racines, pour ne pas dire toutes, sont monosyllabiques. Et elle en a une multitude. Ce sont les mots simples ou primitifs ; et ces mots sont ou des noms, ou des adverbes, ou des postpositions, ou des conjonctions, ou des interjections.

Ces mots simples, au possessif, sont toujours considérés comme mots simples, quoiqu'ils soient alors modifiés par quelque particule qui les précède ou les suit.

Ex : Kon, lieu. — Kon-en, lieu habité, maison. — se Kon-en, ma maison.

Sa, montre, horloge — Se-za-e, ma montre. — Tssa, chapeau — Se-tssa-ha, mon chapeau.

En, nen, é, yé, pé, a, ha placés, à la fin d'un nom, marquent toujours le possessif.

Les mots composés sont des combinaisons formées par la jonction de deux ou plusieurs mots, ou racines auxquels s'ajoutent ou se mêlent souvent certaines particules. Et si ces mots composés sont des noms, des adverbes ou des postpositions, ils se forment, sans aucun lien, par agglutination, leurs divers éléments conservant leur individualité, leur intégrité, leur originalité respectives. Ex : ye-ho-ban-ne'lttchyanen. — yé,

maison, *ho*, sa ; b*a*n, autour ; ne'lttc*h*yanen, clôture, clôture de maison. ye-ho-la-yé. — *yé*, maison ; *ho*, son ; *la*, faîte ; *yé*, signe du possessif, faîte d'une maison.

S'il s'agit, au contraire, de verbes composés, les divers éléments qui entrent dans leur composition, n'y conservent pas toujours leur pleine intégrité. Souvent quelques uns de ces éléments y apparaissent tronqués. Quelquefois même un mot de plusieurs lettres n'y est représenté que par une lettre. Ex : kké-na-n-ousdé, pour : edekke-na-n-ousdé. — E*d*é, moi-même ; k*k*é, sur ; *na*, l'acte raisonnable, délibéré ; *n*, visage, de *innen* qui veut dire visage ; o*us*dé, je veux me laver le visage. — o'tiyé kolou édé-kké-na-*n*-in'lde, lave-toi bien. — Autre exemple : né-pan-yéni-o-dès-cha*né*, à toi ; pa*n*, par rapport ; yé*n*i, mon esprit ; *dès*, élément pronominal et conjugable, tendent à signifier faire : *cha*, grand, de netcha, ou, odintcha qui signifient grand ; par rapport à toi j'agrandis mon esprit, je t'admire. Ainsi l'*n* souligné dans le premier exemple représente *innen*, le visage. *Cha* dans le second exemple représente *netcha*, ou, *odintcha*.

Une racine, précédée des éléments pronominaux, forme ce qu'on appelle le verbe simple. Que l'on me permette d'ajouter qu'il n'est pas vrai de dire, en général, comme l'a fait le Père Pétitot, dans l'avant-propos de son dictionnaire, que cette racine ou radical, qui termine le verbe, n'est susceptible d'aucune flexion. Pour quelques verbes il en est ainsi ; mais dans un grand nombre d'autres, par exemple, dans les verbes de gisement, de repos, de station, de cubation, de transport, de dépôt, dans les verbes à mouvements, etc., ce radical qui termine le verbe, est essentiellement variable. Ex : tssel-'*tin*, un corps repose là, (une tombe) — Tssel-*la*, des corps reposent là, (un cimetière)—Ex: Tes-'*ti*, je l'emporte (un homme) 'tous-'*tè* je vais l'emporter. — Ex : shiad*da*, je m'assieds. Shi-'*ké*, nous nous asseyons (duel). De-Zhil-*tthi*, nous nous asseyons (pluriel.)

La fabrique des verbes composés, ou polysynthétiques n'a rien de bien compliqué ; les divers éléments qui les composent, affixes et postpositions, s'y incorporent dans leur ordre naturel, le plus souvent sans aucun lien, par simple juxtaposition, quelquefois reliés entre eux par quelque connective, lorsque l'euphonie le demande. Tous ces éléments, sauf l'élément pronominal ou flexion verbale, et la désinence du verbe

qui est une racine ordinairement monosyllabique, demeurent invariables, conservant leur individualité, leur originalité propre, et, contribuent chacun pour sa part à la signification du verbe.

Les deux seuls éléments, qui appellent sérieusement l'attention, sont la flexion verbale, et le radical qui termine le verbe, et qui est sujet à beaucoup de mutations, suivant les conjugaisons.

Dans ces conjugaisons point de cheville, d'élément inutile. Chaque élément a son rôle, sa part dans la signification du verbe. Ex : né-pan-yéni-pi-'tan ; *né*, avec toi ; p*a*n, en rapport : y*é*ni, mon esprit ou mon cœur ; *p*i, flexion verbale, 1ère personne du passé ; '*ta*n, radical, au passé, des verbes gésir, porter, déposer, mettre, appliquer, fixer, etc. J'ai mis mon cœur en rapport avec toi, je t'aime.

Autre exemple : " an-nes-'gin. " *An*, retour chez soi ; n*e*s, de ninestya, je suis arrivé ; '*gin*, racine signifiant porter à dos. Je suis arrivé chez moi avec un fardeau sur le dos. Au pluriel, on abandonnerait la forme régulière, et l'on dirait, par exemple, à la première personne : " an-ttchyè-'e'l-é-nildel. En analysant, nous avons : " *an*, retour chez soi ; tt*ch*yè, marquant la position du fardeau sur le dos ; '*e'l*, fardeau, *é*, connective i n*ild*el, nous les avons *venus*, transitif de niniddel, nous sommes venus. Nous sommes arrivés chez nous avec des fardeaux sur le dos.

Comme toutes les langues américaines, la langue *déné* est un langage de verbes. Seulement, tandis que toutes les autres possèdent un système de conjugaisons parfaitement régulier, tous les verbes de même classe pouvant se conjuguer exactement les uns sur les autres, dans la langue *déné* très peu de verbes peuvent se conjuguer exactement les uns sur les autres. Vous trouverez dans chaque classe des conjugaisons semblables en leurs flexions verbales ; mais ces mêmes conjugaisons en leurs flexions verbales, ne le seront pas de tous points dans leurs terminaisons. Vous en trouverez d'autres parfaitement conformes dans leurs terminaisons, mais différant dans leurs flexions verbales.

Ce défaut de régularité, d'uniformité déconcerte, au premier abord. Cependant, en considérant, d'autre part, la brièveté de ces conjugaisons, l'uniformité de leur marche, la simplicité de

leur mécanisme, l'on ne tarde pas à se rassurer un peu, et à voir qu'il y a compensation.

D'ordinaire, en effet, dans les verbes montagnais, verbes adjectifs ou autres, il n'y a que trois temps proprement conjugables : le présent, le passé et le futur, les autres temps et modes du verbe se forment de ces trois temps-là, au moyen de certaines formes adverbiales de temps, de certaines particules conditionnelles et dubitatives d'un usage facile, et les mêmes pour tous les verbes. De cette brièveté, et de cette simplicité de mécanisme il résulte que dès lors que l'on connaît une vingtaine de ces conjugaisons, l'on connaît par là même à demi toutes les autres.

Une difficulté qui n'embarrasse pas peu le profane qui veut s'initier aux secrets de la langue déné, c'est la faculté qu'ont beaucoup de mots de présenter deux sens contradictoires. Ex : Eti, oute, être foncièrement bon, doux, patient, serviable. Sêti, nêti, bêti, je sais, tu es, il est doux, serviable. — Soûte ille, noûte ille, hoûte ille, je suis, tu es, il est doux, serviable. La négation *ille* ici, par je ne sais quelle originalité de langage, ne change pas, comme l'on voit le sens du mot outé. — Etsseouninni hoûte ille, il est doux, patient, aime beaucoup à rendre service. — Nou'oûte ille, nou'adaroudda ille, nous ne sommes pas patients,qu'on nous laisse tranquilles. Ici, au contraire, comme vous voyez, la négation *ille* reprend toute sa force : nous ne sommes pas patients, qu'on nous laisse tranquilles.

Autre exemple : ouzèdlann, ou, tssoudedlann signifie croire et aussi douter, et, par conséquent, ne pas croire. Ainsi, noudesdlann ille signifie : je ne doute pas de ta parole, je te crois, comme il pourra signifier aussi : je doute de ta parole, je ne te crois pas, selon les circonstances. Sans doute, dans la circonstance, ce sera le tour de la conversation, l'intonation du mot qui déterminera le sens de ce mot. Malheureusement, cette différence d'intonation, étant parfois très légère, demeure souvent et longtemps insaisissable à l'oreille du pauvre profane. Et quant au tour du langage, de la conversation, il parait souvent si subtil qu'il échappe par là même à qui n'est pas initié à toutes les finesses du langage. Et alors qu'arrive-t-il? On fait des quiproquos.

Dans l'avant-propos placé à la tête de son dictionnaire, le

Père Pétitot, à qui je me plais à rendre cette justice, qu'à côté d'observations qui appellent quelque réserve, il y en présente beaucoup d'autres souvent justes, toujours ingénieuses, se livrant à une sorte d'étude comparée de diverses langues, trouve des points d'analogie, de rapprochement entre la langue *déné* et diverses autres langues américaines, ainsi que l'hébreu, le sanscrit, le syriaque, le chinois, le grec, le latin, le celtique, etc. Je n'ai pas compétence pour me prononcer sur l'exactitude de tous les points d'analogie qu'il cite avec toutes ces langues. Mais quant aux quelques rapprochements qu'il établit avec le latin, rien n'est plus exact.

Pour le celtique, je puis le compléter un peu. Il cite le mot *'ta*, *'tape*, trois, se rapprochant du mot celtique *tri* qui veut dire aussi : trois. Mais il n'y a pas que cela : *'tou*, eau, en déné, *dour*, eau, en celtique ; *'ga*, lièvre, en déné, *gad*, lièvre, en celtique : déné, homme, en déné, dén, homme, en celtique ; *tssoutonn*, *ou'tonn*, saisir avec la main, en déné, *dorn*, main, en celtique ; *layé*, le haut, en haut, en déné, *laë*, en haut, en celtique ; *'ta*, père, en déné, *tad*, père, en celtique : *'an*, mère, en déné, *mam*, mère, en celtique ; impraticable, en parlant, v. g. d'un chemin tracé dans le sable et où l'on passe difficilement ; qui ne marche pas, en parlant, v. g., d'un engrenage encrassé ; qui ne passe pas, en parlant, v. g., de quelque chose qui s'avale difficilement, se traduisent en dené, par *denna*, et, en celtique, par tenn. Ex : diri 'tounlsu *denna* lan ! quel chemin impraticable, fatiguant ! — nag ez éo *tenn* an hent ma ! quel chemin impraticable, fatiguant ! Mais les deux expressions qui me frappent le plus par leur analogie, presque par leur identité, ce sont : *tta*, *itta*, en déné, et *ta*, en celtique, qui s'emploient l'une et l'autre, à tout bout de champ, dans la conversation et ont absolument le même sens. Ex : Edlaonthe *tta ?* Comment donc ? Pénaos *ta*, comment donc ? Voilà des rapprochements que l'on ne me reprochera pas, je l'espère, d'avoir forcés. Il y a là une dizaine d'expressions de chacune des langues, montagnaise et celtique ; et il me semble qu'à force de chercher j'en pourrais trouver d'autres. Ces expressions ont dans l'une et l'autre langue respectivement même signification. Et ces expressions légèrement modifiées par le temps et le génie de chaque langue, ont conservé un tel air d'identité qu'il n'y a pas à s'y méprendre.

Qu'en conclure? sinon qu'à moins de soutenir que ces coïncidences de langage soient le pur fruit du hasard, ce qui me paraît absolument absurde, il faut admettre que les deux races montagnaise et celtique auront emprunté ces mots à quelque vieille langue, peut-être à la vieille langue primitive, et ont dû les prononcer, à l'origine, de la même manière. Egalement, serait-ce forcer la logique que de supposer que deux races qui ont dans leur langage tant de mots communs et si bien conservés, ont dû, dans des temps plus ou moins reculés, avoir entre elles des accointances, peut-être même vivre, pendant des années et même des siècles, plus ou moins mêlées entre elles sur un autre continent?

Le génie de la langue Algonquine

PAR LE R. P. LEMOINE, O. M. I.

L'Algonquin, dont il sera ici question, est pour le moins une *langue sœur* du Montagnais du Labrador, du Tête-de-boule du St-Maurice, du Cris de la Baie d'Hudson, de l'Odjibwe et d'autres dialectes sauvages de l'Ouest canadien. J'ai dit *pour le moins une langue sœur;* car d'aucuns prétendent qu'il est même la *langue mère* de ces derniers, ce que je n'entreprends pas de vérifier. Je n'ai pas non plus l'intention de décider si toutes mes remarques dans ce travail s'appliquent aussi bien à ces dialectes qu'à l'Algonquin. Je me borne, dans ces quelques lignes, à traiter exclusivement de l'Algonquin, sans m'occuper de ce qu'il a de commun avec d'autres langues sauvages.

L'Algonquin est parlé au Lac des Deux-Montagnes, à Maniwaki et autres endroits de la Gatineau, ainsi qu'aux lacs Barrière, Victoria, Temiskaming et Abittibi, au Grassy Lake, au Golden Lake et à Mattawa d'une manière passablement uniforme ; ailleurs il se confond plus ou moins avec les dialectes mentionnés plus haut.

Bien diverses sont les impressions des étrangers sur la conformation de cette langue. Aux uns elle apparaît comme une collection de mots extraordinairement longs ; d'autres en font une langue à peu près monosyllabique. Disons tout de suite que tous ont une fausse opinion de l'Algonquin. La longueur des mots n'est qu'apparente ; les mots élémentaires, des racines autres, sont aussi courts qu'en français ; ce sont les dérivés et composés qui donnent à l'Algonquin une apparence quelque peu barbare. Avouons cependant que ces derniers sont nécessaires pour bien parler cette langue, et qu'un étudiant algonquin doit se résoudre à prononcer quelquefois des mots de huit à dix syllabes.

La seconde opinion sur la configuration de l'Algonquin est

celle de certains auteurs qui s'aventurent de parler de nos langues sauvages d'après quelques documents on ne peut plus incomplets et inexacts, de prétendus savants de divers pays, notamment du Canada et des Etats-Unis d'Amérique, lesquels voudraient donner à d'autres des connaissances de linguistique Indianalogue qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes. Ces auteurs, ne comprenant pas assez les langues dont ils parlent pour savoir où commence et où finit le mot qu'ils ont à transcrire, ont adopté une méthode assez singulière pour se tirer d'affaire, celle d'en séparer toutes les syllabes sans exception, laissant à d'autres plus instruits qu'eux sur ces langues le soin de mettre ensemble des syllabes qui n'auraient jamais dû être séparées.

Cette opinion sur le monosyllabisme de l'Algonquin peut aussi provenir de la coutume des sauvages de séparer toutes les syllabes d'un mot lorsqu'ils écrivent ; habitude qu'ils contractent par suite de leur manque d'instruction et de la plus grande facilité qu'ils s'imaginent trouver à se lire.

Les sons en usage dans l'Algonquin sont plutôt français qu'anglais ou que tout autres. Voilà pourquoi l'orthographe française est la plus propre à la reproduction des mots de cette langue sauvage. Tous ces sons peuvent être représentés par dix-sept lettres qui sont : *a b d e g h i j k m n o p s t w z*. La plupart des auteurs cependant y ajoutent le *c* pour rendre le *ch* français ou *sh* anglais.

Considéré au point de vue phonétique l'Algonquin est moins rude que l'Esquimaud et autres langues sauvages du nord de l'Amérique, sans toutefois mériter à la lettre les éloges que lui ont prodigués le bon vieux Montaigne et l'Indianologue Le Hir qui, eux, parlent en général des langues sauvages de l'Amérique Septentrionale. Sous ce rapport le Montagnais du Labrador et l'Odjibwe du Manitoba l'emportent certainement sur l'Algonquin pour avoir retranché en partie le son guttural par trop commun de celui-ci.

Pour en finir avec ces remarques générales je dirai que l'Algonquin, au point de vue phonétique, peut paraître barbare à côté du français, mais qu'il ne lui cède en rien sous le rapport philologique, comme cette petite étude va nous en convaincre.

La grammaire Algonquine comprend neuf Parties du Discours : le Nom, l'Adjectif, le Pronom, le Verbe, la Parti-

cule Verbale, la Proposition, l'Adverbe, la Conjonction et l'Interjection. Comme on le voit, l'Article et le Participe manquent à la liste ordinaire de nos grammaires, et une nouvelle Partie du Discours y est introduite, la *Particule Verbale*. L'Article n'existe en aucune manière en Algonquin, et le Participe n'y figure que comme une forme particulière de subjonctif, comme nous le verrons au chapitre des conjugaisons.

I. — DU NOM : —

Les Substantifs proprement dits sont très limités comparativement à d'autres Parties du Discours de l'Algonquin. Cependant on peut dire qu'ils sont nombreux eu égard au nombre d'objets mis par le Créateur à la disposition des sauvages. En général, ils sont restreints à la désignation de personnes, animaux et choses concrètes. Ce n'est que par exception que des Substantifs de choses abstraites viennent en usage. Les missionnaires ont dû, de temps à autre, recourir à ceux-ci pour parler de religion ; mais les Algonquins préfèrent à ces nouvelles formes des locutions verbales plus en rapport avec leur tournure d'esprit. Ainsi au lieu de dire comme nous *blancheur*, *laideur*, ces gens des bois diront : *Lorsque c'est blanc*, *lorsque c'est laid.* Avec ces formes verbales ils pourront rendre à peu près tous les concepts de l'intelligence sans recourir aux grands mots que certains Indianalogues voudraient leur imposer.

J'ai dit que les substantifs sont cependant nombreux si l'on tient compte du petit nombre d'objets à la disposition des sauvages. Prenons, par exemple, le mot *perche*. Dans le sens de *gaule* il se traduira de telle manière, puis différemment dans le sens de *bâton*, différemment encore dans le sens *d'instrument pour pousser le canot*, différemment enfin dans le sens de *support de cabane ;* et, dans ce dernier cas, il exigera autant de termes différents qu'il y a de sortes de ces *supports* dans la construction du logis en question. Il en est ainsi de tous les substantifs désignant des choses dont les sauvages font une spécialité, des choses qui sont à proprement parler de leur ressort.

(1) CLASSES DE NOMS :—

Les substantifs Algonquins se divisent en deux grandes

classes, suivant qu'ils désignent des êtres du *genre animé* ou des choses du *genre inanimé*. A la première se rattache tout ce qui a vie animale ou qui a un prix spécial aux yeux des sauvages. Ainsi, non seulement un *homme*, un *cerf* seront du *genre animé*, mais aussi les arbres, certains fruits, les croix, les chapelets, le tonnerre, la glace, la neige, les astres, les peaux, les pipes, etc.

La seconde classe comprend tout ce qui est dépourvu de vie animale ou de valeur particulière dans l'estimation des sauvages. D'après cette règle, un bateau à vapeur et un canon devront se contenter de cette seconde classe, tandis qu'un aviron et un arc auront les honneurs de la première.

(2) NOMBRE DANS LES NOMS :—

Les substantifs ont trois Nombres en Algonquin : le Singulier, le Pluriel *exclusif* et le Pluriel *inclusif*. Par ces mots *pluriel exclusif* et *inclusif* il faut entendre le Pluriel suivant que le Substantif a rapport à la première et à la troisième personne seulement à l'exclusion de la deuxième, ou bien qu'il se rapporte aussi à la deuxième inclusivement. Par exemple, *notre cabane*, à vous et à nous : voilà un Pluriel *inclusif; notre cabane*, à lui et à moi : voilà un Pluriel *exclusif*. Il n'entre pas dans mon plan d'indiquer toutes les règles relatives à la formation de ces Nombres. Soit dit en général que *k* marque le Pluriel dans les Substantifs du *genre animé*, et *n* dans ceux du *genre inanimé*.

(3) CAS DANS LES NOMS :—

Outre l'Espèce et le Nombre il y a encore la distinction des Cas à considérer dans le Substantif Algonquin. On peut distinguer jusqu'à treize *cas* ou *manières* d'*être* du Substantif à raison de telle ou telle circonstance : le Nominatif, le Vocatif, l'Obviatif, le Surobviatif, le Possessif, le Locatif, le Diminutif, le Détérioratif, l'Ultra-détérioratif, l'Investigatif, le Dubitatif, le Passé Prochain et le Passé Éloigné. Comme on le voit, le Nominatif et le Vocatif seuls sont communs à nos grammaires grecques et latines ; et, comme on va le voir, le Vocatif seul est identique à celui de ces grammaires.

Le Nominatif est la forme la plus simple d'un Substantif, et c'est de lui que sont tirés les autres Cas. Il s'étend bien plus

loin que le Nominatif des Latins, comme on peut s'en convaincre par ces exemples : Kije Manito sakihigosi, Deus est amabilis ; Kije Manito okijewatisiwin, Dei bonitas ; ni windamawa Kije Manito, confiteor Deo ; ni sakiha Kije Manito, amo Deum ; ni sakihik Kije Manito, amor à Deo. Dans tous ces exemples c'est partout la même forme du Nominatif Algonquin, et à lui seul il représente les cinq Cas des phrases latines.

Le Vocatif est le cas d'un substantif désignant un être auquel on adresse la parole. Au Singulier il est presque toujours semblable au Nominatif ; mais au Pluriel il en diffère ordinairement et se termine par *tok*, *otok* ou *itok*, qu'on ajoute au Nominatif Singulier, suivant que celui-ci se termine par une voyelle, par *g*, *k*, *z*, ou par une autre consonne. Ainsi ces mots *ockinawe* jeune homme, *amik* castor, *monz* orignal, et *nidjanis* enfant, deviendront au Vocatif Pluriel *ockinawetok*, *amikotok*, *monzotok* et *nidjanisitok*.

L'Obviatif est le concours, dans une même phrase, de deux troisièmes Personnes du genre animé, l'une dépendant de l'autre ou recevant d'elle une impression quelconque. Dans ce cas, le Substantif se rapportant à la Personne ainsi dépendante prendra la marque de l'Obviatif, c'est-à-dire *n*, *on*, ou, *an*, suivant qu'il est terminé par une voyelle *g*, *k*, *z*, ou par une autre consonne. Par exemple pour rendre *Pierre aime Dieu*, *le fils de Paul*, il faudra mettre *Pierre* et *Paul* au Nominatif, puis *Dieu* et *fils* à l'Obviatif.

Le Surobviatif est la rencontre de trois troisièmes Personnes, dont une du genre animé et *sujet* de la phrase, une autre du genre animé ou inanimé et *régime* immédiat de la phrase, enfin une troisième du genre animé et qui *domine* la Personne régime. Dans ce cas la Personne régime *dominée* se met au Surobviatif, et si le nom de la Personne *dominante* se trouve exprimée, on le met à l'Obviatif simple. La marque du Surobviatif est *ni*, *oni*, *ini*, suivant la terminaison du Substantif. Ainsi, si l'on veut dire : *Pierre* frappe le fils du sauvage, on mettra *fils* au Surobviatif, et *sauvage* à l'Obviatif simple.

Le Possessif est le cas d'un Substantif joint à l'Adjectif Possessif. Alors ce Substantif est dit *se conjuguer* ou *se décliner*, peu importe le terme employé pour désigner les modifications que lui fait subir la série des Adjectifs Possessifs : *ni* mon, ma mes, notre, nos ; *ki* ton, ta, tes, notre inclusif, votre, nos, vos ;

o ou *wi* son, sa, ses, leur, leurs. La marque du Possessif est *m*, *om* ou *im*, suivant la terminaison du mot, pour les noms d'êtres qui tiennent leur mode d'existence du Créateur ; aucune n'est employée pour les noms d'êtres qui le tiennent de l'homme. Le Possessif est, en quelque sorte, un substitut du Génitif. Ainsi pour rendre *filius Petri* on dira *Pien okwisisan*, Pierre son fils.

Le Locatif est le cas d'un Substantif indiquant l'*endroit où*. Il sert à exprimer nos prépositions *à*, *de*, *par*, *en*, *dans* et *sur*, suivant la signification du Verbe qu'il accompagne, et il se forme en ajoutant au Substantif *ng*, *ong* ou *ing*. Ainsi, de *nipi* eau, *akik* chaudière, *asin* pierre, on fera *niping* dans l'eau, *akikong* dans la chaudière, *asining* sur la pierre.

Le Locatif sert encore à rendre les locutions adverbiales *ainsi que*, *en guise de*, *à l'instar de*, *à la façon de* etc. Par exemple *être habillé en homme*, *vivre en animal* etc. se rendront en faisant accompagner le Verbe du Substantif mis au Locatif.

Le Diminutif se rend dans les Noms en y ajoutant *s*, *ns*, *ons* ou *ins* suivant leur terminaison. Ainsi, au Diminutif *inini* homme, *akik* chaudière, *asin* pierre deviendront *ininins* petit homme, *akikons* petite chaudière, et *asinins* petite pierre.

Le Détérioratif se forme en ajoutant au Substantif *c*, *oc* ou *ic* suivant la terminaison de celui-ci. D'après cette règle, *nipi* eau, *amik* castor, *tesapiwagan* siége deviendront *nipic* méchante eau, *amikoc* vilain castor, et *tesapiwaganic* siége bon à rien.

Pour l'Ultra-détérioratif on ajoutera *ic* au Détérioratif primitif. Par exemple, si l'on veut exprimer *très méchante* eau etc, on dira *nipicic* etc.

L'Investigatif est le cas d'un Substantif précédé d'une des particules interrogatives *qui*, *quel*, *quelle*, *quels* et *quelles*. *Nen* est la caractéristique de ce Cas pour le Singulier, et *nenak* pour le Pluriel. Ainsi, de *anicinabe* sauvage on formera *awenen anicinabenen*, *awenenak anicinabenak*, quel sauvage, quels sauvages ?

Le Dubitatif a pour caractéristique *tok* que l'on ajoute au Substantif. Par exemple, *makwa* ours, *makwatok* c'est peut-être un ours.

Le Passé Prochain dans un Nom est indiqué par *ban*, et veut dire que la personne ou la chose dont on parle et avec laquelle on a eu des relations n'existe plus, soit en

elle-même, soit par rapport à nous. Ainsi, *Xabieban* voudra dire *défunt Xavier*, *ni mokumaniban*, mon couteau d'autrefois.

Le Passé Eloigné a pour marque *goban*, et indique que la personne ou la chose dont nous parlons est d'une époque antérieure à la nôtre, ou qu'elle ne nous est pas contemporaine, ou bien qu'elle n'a jamais été connue de nous, ou encore que nous en avons perdu le souvenir. Ainsi, *Pienigoban* voudra dire *Pierre d'autrefois*, Pierre que je n'ai jamais connu, Pierre dont j'ai perdu le souvenir.

Avec ces notions sur l'*Espèce*, le *Nombre* et les *Cas* des Noms, on peut se faire une bonne idée de ce qu'est la première partie du Discours en Algonquin, sans crainte d'ignorer quelque chose qui s'y rapporterait essentiellement.

II. DE L'ADJECTIF :—

L'Algonquin possède cinq sortes d'Adjectifs : le Qualificatif, le Démonstratif, le Possessif, l'Indéfini et le Numéral. Trois seulement méritent notre attention ici car les Adjectifs Démonstratif et Possessif se rendent par les mêmes termes que les Pronoms Démonstratif et Personnel, que nous verrons plus loin.

Il y a très peu d'Adjectifs Qualificatifs en Algonquin. En voici la liste à peu près complète : *mino* bon, *matci* mauvais ; *mici* gros ; *kitci* ou *kije* grand ; *kwenatc* joli *kitcitiwa* saint ; *maia* principal ; *maiak* étranger ; *maiata* blâmable ; *ocki* neuf ; *kete* ancien ; *inin* vrai ; par excellence ; *picicik* sec, pur, sans mélange ; *nicike* seul ; *ickwaiatc* dernier ; *nabe* mâle, masculin ; *nonje* féminin. Ces Adjectifs sont invariables et tous, à part *nicike* seul, se placent avant le Nom. Vu le petit nombre d'Adjectifs Qualificatifs les Algonquins se voient forcés d'y suppléer par l'emploi du Passé Prochain et du Passé Eloigné et autres Accidents dont nous avons parlé ; mais leur ressource ordinaire est dans la prodigieuse quantité de leurs Verbes, comme nous allons voir bientôt.

Les Adjectifs Indéfinis sont *neningo*, *mecagwan*, chaque ; *kotak* autre ; *kakina* tout, toute, tous, toutes ; *nibina* beaucoup ; *nanint* quelques.

L'Adjectif Numéral est double, en Algonquin comme dans nos langues, le Cardinal et l'Ordinal, et mérite au moins un moment de considératlon.

L'Adjectif Cardinal est composé originairement des sept mots racines *pejik* un, *nij* deux, *niswi* trois, *new* quatre, *nanan* cinq, *cangaswi* neuf et *mitaswi* dix. Tous les autres nombres sont des mots composés de ceux-ci. A partir de onze jusqu'à dix-neuf inclusivement, les Algonquins disent *mitaswi acitc pejik* etc., dix plus un etc. Les dizaines à partir de *vingt* se rendent par un composé de *tana* et du Numéral exprimant le nombre de ces dizaines. Ainsi *vingt* se dit *nictana* deux dizaines, *trente nisomitana* trois dizaines, etc. — Ensuite il faut ajouter qu'en général les unités, les dizaines, les centaines, les mille et les millions se joignent par *acitc*. Par exemple ; *vingt-et-un*, *nictana acitc pejik*. — Autre particularité, la terminaison des primitifs varie suivant le Substantif que le Numéral désigne. Ainsi, si ce numéral se rapporte à un nom de *mesure*, on le fait terminer en *o* ; s'il désigne un nom de chose du genre *minéral*, on lui donne la terminaison *watik* ; s'il détermine un nom de chose appartenant au règne *végétal* ou ayant une forme *allongée*, il prend la terminaison *watik* ; puis la terminaison *ominak* lorsqu'il désigne des noms de *graines*, *fruits* ou choses en forme de *boule* ; enfin la terminaison *wek* s'il se rapporte à des noms de *vêtement*, *linge* ou de choses *flexibles*. D'après ces règles on dira : *niswi anicinabek*, trois hommes ; *niso kon*, trois jours ; *niswabik asinin*, trois pierres ; *niswatik mitikok*, trois arbres ; *nisominak wabaminak*, trois pommes ; *niswek wabowaianan*, trois couvertes. — Enfin il faut dire que tous les Adjectifs Cardinaux se verbifient. Ainsi, *être un*, *être deux* etc. sont autant de verbes soumis aux règles des conjugaisons ordinaires.

L'Adjectif Ordinal n'a qu'une forme à lui propre, *nitam* premier ; toutes les autres sont empruntées au verbe qu'on fait précéder de la particule *eko* et qu'on met au subjonctif. Ainsi, le *troisième* etc., se disent *eko nisiwatc* etc.

III. — DU PRONOM :

Il y a six espèces de Pronoms en Algonquin : le Personnel, le Possessif, le Démonstratif, l'Interrogatif, le Relatif et l'Indéfini.

Les Pronoms Personnels sont de deux sortes : Premièrement, les Préfixes, lesquels sont toujours unis au Verbe dont ils

déterminent la personne, ou au Substantif auprès desquels ils servent d'Adjectifs Possessifs. Les voici avec leur signification : *ni* je, nous, mon, ma, mes, notre, nos ; *ki* tu, vous, nous *inclusif*, ton, ta, tes, votre, vos, notre *inclusif*, nos *inclusif ; o*, *ot* ou *wi* il, elle, ils, elles, son, sa, ses, leur, leurs. — Secondement, les Pronoms Personnels Isolés, qui sont séparés du Verbe par un préfixe, et agissent à l'occasion comme Pronoms Possessifs. Ce sont : *nin* moi, le mien, la mienne, les miens, les miennes ; *kin* toi, le tien, la tienne, les tiens, les tiennes ; *win* lui, elle, le sien, la sienne, les siens, les siennes ; *ninawint* nous autres *exclusif*, le nôtre, la nôtre, les nôtres ; *kinawint* nous autres *inclusif*, le nôtre, la nôtre, les nôtres ; *kinawa* vous autres, le vôtre, la vôtre, les vôtres ; *winawa* eux, elles, le leur, la leur, les leurs.

Les Pronoms Démonstratifs en Algonquin sont employés comme Pronoms et Adjectifs. Les voici avec leur signification :

Pour le *genre animé ; aam* celui-ci, celle-ci ; *iaam* celui-là, celle-là ; *okom* ceux-ci, celles-ci ; *ikim*, ceux-là, celles-là. Pour le *genre inanimé ; oom* celui-ci, celle-ci, ceci ; *üm* celui-là, celle-là, cela ; *onom*, ceux-ci, celles-ci ; *inim* ceux-là, celles-là. Dans les expressions *ces hommes-ci*, *ceux-ci*, *cette cabane-là*, *cela*, on emploiera toujours le Pronom Démonstratif avec ou sans le nom.

Le Pronom Relatif Algonquin se réduit à *ka* qui correspond à *qui*, *que*, *lequel*, *laquelle*, *lesquels*, *lesquelles*, *duquel*, *desquels*, *desquelles* et *dont*. Et encore la coutume prévaut-elle aujourd'hui de remplacer cette unique forme pronominale Relative par une sorte de phrase Subjonctive que certains auteurs appellent Participe et que nous verrons bientôt. Ainsi, pour rendre *ceux que j'aime* etc., d'après cette coutume on se dispensera du Relatif *ka* et on dira tout simplement *saiakihakik*.

Les Pronoms Interrogatifs Algonquins sont, comme les Démonstratifs, en même temps Pronoms et Adjectifs.

Ce sont :—

Pour le Singulier ; *awenen ?* qui, quel, quelle, lequel, laquelle, au *genre animé*, *wekonen ?* quoi, quel, quelle, lequel, laquelle au *genre inanimé*.

Pour le Pluriel : *awenenak ?* qui, quels, quelles, lesquels,

lesquelles au *genre animé; wekonenan*? quels, quelles, lesquels, lesquelles au *genre inanimé.*

Pour le Dubitatif; *awekwenitok*? qui; *wekotokwenitok*? quoi. Avec les Pronoms Interrogatifs non mis à la forme Dubitative il faut avoir soin d'employer l'Investigatif Nominal si le Substantif est exprimé. Ainsi, l'Investigatif de *pine* perdrix étant *pinenen*, il faudra dire, *awenen pinenen*, quelle perdrix?

Les Pronoms *Indéfinis* ressemblent, quoique sans correspondre entièrement aux Adjectifs du même nom, comme il est facile de s'en convaincre. Ce sont *awüa*, *awüak*, quelqu'un ; *keko* quelque chose ; *awekwen* quiconque ; *wekotodwen* n'importe quoi ; *nibina* beaucoup ; *nanint* quelques uns ; *kakina* tout, tous, toutes ; *pejik* l'un ; *kotak* l'autre ; *pepejik* un à un, un à chacun.

IV. — DU VERBE

C'est bien en Algonquin que le Verbe est le *mot par excellence.* De toutes les Parties du Discours c'est celle qui est le plus employée ; et les formes en sont démésurément plus nombreuses qu'en aucune autre. C'est ce qui va ressortir des quelques remarques suivantes sur la Conjugaison, les Espèces et les Accidents des Verbes Algonquins :

1. — CONJUGAISON DU VERBE

Elle se fait au moyen de trois Personnels, neuf Modes, et sept Temps.

Les Personnels sont : *ni* je, nous ; *ki* tu, vous, nous *inclusif; o, ot* devant une voyelle, il, elle, ils, elles. Ces Pronoms s'emploient toujours avant le Verbe aux Modes Indicatif et Dubitatif pour en indiquer la Personne ; excepté celui de la troisième Personne, qui ne figure qu'avec un Verbe *à régime.* Ils ne s'emploient aucunement au Subjonctif et aux Modes qui en dépendent. Ainsi, on dira avec le Personnel : *ni nese*, je respire ; *kit akosimitok*, tu es peut-être malade ; *o pakitewan*, il le frappe. Mais on dira sans Personnel : *nese*, il respire ; *akositok*, il est peut-être malade : *pakitewak*, que je le frappe ; *saiakiaghobanen*, s'il l'avait aimé.

Les Modes Algonquins sont : l'Indicatif, le Conditionnel, l'Impératif, le Subjonctif, le Participe, le Dubitatif, l'Investigatif,

l'Eventuel et le Gérondif. Les quatre premiers ont leur définition dans nos grammaires.

Le Dubitatif est un mode qui sert à exprimer le Doute. Il a la forme de l'Indicatif avec ses terminaisons propres. Ainsi, si l'on dit à l'Indicatif *ni sakidjike* j'aime, *sakidjike* il aime, l'on dira au Dubitatif *ni sakidjikemitok* j'aime peut-être, *sakidjiketok* il aime peut-être.

L'Investigatif est une sorte de Dubitatif quant au sens, et de Subjonctif quant à la forme ; on peut le traduire par *si jamais, est-ce que par hasard* etc., avec le Verbe. Ainsi, si l'on change le Subjonctif *sakihak*, que je l'aime, en *saiakihawaken*, on aura l'Investigatif et on traduira par *si jamais je l'aime, moi qui l'aime peut-être*, etc.

Le Participe est encore une forme particulière du Subjonctif que l'on traduit par *moi qui, celui qui, celui que, ceux que, celui par qui* etc., avec le Verbe. Par exemple, du Subjonctif *sakihak*, que je l'aime, on formera le Participe *saiakihak* celui ou celle que j'aime ; de *sakihitc*, qu'il m'aime, on aura *saiakihitc* celui qui m'aime, etc.

L'Eventuel est une troisième forme du Subjonctif, que l'on peut rendre par *lorsque, toutes les fois que*, etc., avec le Verbe. Ainsi, du Subjonctif déjà cité on formera *saiakihakin* lorsque je l'aime.

Le Gérondif est un Mode Impersonnel qui peut se rendre par *en, comme quelqu'un qui* etc., avec le Verbe. Par exemple, si je veux dire *en aimant, comme quelqu'un qui aime*, j'emploierai le Gérondif de *sakidjike* il aime, et dirai *saiakidjikengin*.

Les Temps du Verbe Algonquin sont : le Présent, l'Imparfait, le Passé Eloigné, le Passé Indéfini, le Plus-que-parfait, le Futur Simple et le Futur Passé. Le Passé Eloigné est le seul qui soit étranger à nos grammaires ; mais il n'est que ce que son nom comporte, l'indication d'un acte ou d'un état qui *était autrefois* et qui *n'est plus*. Ainsi, pour traduire *il aimait* on dira *sakidjikeban* en employant l'Imparfait ; mais pour rendre le Passé Eloigné contenu dans cette autre phrase *il aimait autrefois*, il faudra dire *sakidjikegoban*.

L'Indicatif et le Subjonctif ont tous les Temps ci-dessus mentionnés. Le Participe est le plus riche après eux, il ne lui manque guère qu'un ou deux Temps secondaires. L'Impératif

et le Dubitatif n'ont que le Présent et le Futur Simple. Le Conditionnel, l'Investigatif et l'Eventuel n'ont que le Présent et l'Imparfait. Enfin le Gérondif n'a que le Présent.

Il n'y a pas d'Auxiliaires en Algonquin, c'est à l'aide de certaines Particules que se forment les Temps Composés ou Secondaires. Ces Particules se placent devant le Verbe et en sont les Caractéristiques, car elles en désignent le Mode et le Temps.

2. — ESPÈCES DE VERBES

Le nombre en est réellement prodigieux. Disons d'abord que les Verbes Algonquins se divisent en deux grandes classes : Verbes sans régime direct, comme *dormir*, *être beau*, *entendre* c'est-à-dire *avoir l'ouïe ;* et Verbes avec régime direct, comme *aimer*, *entendre* une personne ou une chose. Ces deux classes de Verbes donnent lieu à un grand nombre de conjugaisons, que voici en résumé : —

La première classe comprend trois conjugaisons spécifiquement distinguées entre elles par la terminaison de la troisième Personne du Singulier du Présent de l'Indicatif, suivant que cette terminaison est une voyelle, ou *m* ou bien *n*. Ainsi, *nese* il respire, appartient à la première conjugaison ; *pizindam* il écoute, à la deuxième ; *tagocin* il arrive, à la troisième.

Quant à la Seconde classe de Verbes, voici comment on peut en indiquer les conjugaisons :

Les Verbes avec régime direct du *genre inanimé* ont deux conjugaisons aussi spécifiquement distinguées l'une de l'autre par la terminaison de la Troisième Personne du Singulier, du Présent de l'Indicatif, cette terminaison pouvant être *on* ou *an*. D'après cela, *o sakiton* il aime (cela) appartient à la première conjugaison ; *o pizindan* il écoute (cela) est de la seconde. Deux autres conjugaisons s'ajoutent à celles-ci si le régime direct est au Pluriel, et les deux formes précédentes deviendront *o sakitonan* il les aime (ces choses), *o pizindanan* il les écoute (ces choses).

Les Verbes avec régime direct du *genre animé* tirent leurs conjugaisons de la terminaison de la deuxième Personne du Singulier de leur Impératif Présent. Or cette terminaison peut être *ah*, *eh*, *ih*, *ci*, *j*, *m*, *n* ou *v*. De là autant de conjugaisons plus ou moins diverses pour cette sorte de Verbes. Ainsi, les

Impératifs *sakih* aime-le, *aci* place-le, *nagaj* abandonne-le, *tibenim* gouverne-le, *webin* rejette-le et *pakitev* frappe-le indiqueront autant de conjugaisons de Verbes à régime direct du genre animé. Ces conjugaisons sont quadruplées pour répondre aux cas où le régime direct est au Pluriel, où ce régime est le Personnel *e*, où le Verbe est à la forme *reflexive*, où enfin ce Verbe est à la forme *réciproque*. Par exemple, ces phrases, *ni tibenimak* je les gouverne, *ki tibenimin* je te gouverne, *ni tibenindis* je me gouverne et *tibenindiwak* ils se gouvernent mutuellement, sont autant de spécimens de conjugaisons à ajouter aux précédentes.

Les Verbes à la Voix Passive tirent aussi leurs conjugaisons des Racines ci-dessus mentionnées, et elles sont également quadruplées pour les cas où le régime est au Pluriel, où ce régime est du genre *inanimé*, où il est exprimé par le Prénom Indéfini *On*, où enfin il est rendu par les Personnels *Tu*, *Vous*. Ainsi, de la Racine *sakih*, aime-le, on aura les formes Passives *ni sakihik* il m'aime, *ni sakihigok* ils m'aiment, *ni sakihigon* elle (cette chose) a de l'affection pour moi, *ni sakihigo* on m'aime, et *ki sakih* tu m'aimes.

Enfin, disons que tous les Verbes, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont susceptibles de revêtir, lorsque leur sujet est du genre inanimé, la même forme que ceux qui n'ont jamais de forme Personnelle. Ces Verbes Impersonnels constituent trois autres conjugaisons, suivant qu'ils se terminent par une voyelle, ou *n*, ou bien *t*. Ainsi, *pikocka*, c'est brisé, est de la 1ère conj. ; *kimivan*, il pleut, de la 2ème. ; *kiwemagat*, ça retourne, de la 3ème.

A part les grandes divisions déjà énoncées il y a un nombre considérable d'espèces particulières de Verbes. Les uns sont *causatifs*, c. a. d. exprimant l'action que le sujet *fait subir* au régime ; comme *faire dormir*, *faire aller* etc.

Il y a encore les Verbes dérivés d'un Substantif ; et d'abord ceux qui expriment *l'attitude*, lesquels sont toujours doublés, suivant que celle-ci provient de la *configuration physique* ou bien de la *volonté* de l'agent. Ainsi, aux Verbes dérivés *avoir la bouche de travers* etc., correspondra une autre sorte de Verbes pour rendre *se mettre la bouche de travers* etc.

Ensuite viennent les verbes *d'existence*, comme *être homme*,

être chef etc. Puis les Verbes de *possession*, comme *avoir un chapeau*, *avoir de l'argent* etc. ; les Verbes de *construction*, comme *faire une cabane*, *faire une flèche*, etc. ; les Verbes *d'abondance*, comme *il y a beaucoup de castor*, etc. ; les Verbes de *langage*, comme *parler le français*, etc. ; les Verbes de *transformation*, comme *faire devenir corps*, *en faire un aviron*, etc. ; enfin les Verbes de *simulation* qui viennent d'un Substantif, d'un Adjectif ou d'un Verbe, comme *feindre d'être chef*, *faire le dévôt*, *faire semblant de partir*, etc.

Sans doute il n'entre pas dans mon plan d'exposer les règles relatives à la formation de ces diverses espèces de Verbes, que j'ai énumérés ici simplement pour donner une idée de la richesse de l'Algonquin en fait de Verbes. Mais je ne puis m'empêcher d'ajouter encore un mot sur ce sujet. Outre les Verbes formés d'un Substantif ou d'autres Parties du Discours, il y a aussi les Verbes *à effet* exprimant, à l'aide de certaines désinences bien remarquables, *par quelle cause* se produit *tel effet*. Voici ces terminaisons à la première et à la troisième Personne du Singulier du Présent de l'Indicatif et leurs indications respectives :—

ok-oko, être . . . par les vagues ; comme *kinahok-oko*, être empêché par les vagues ; *kiwackweiahok-oko*, être étourdi par les vagues.

abawe, être . . . par l'eau ; comme *cabwabawe*, être transpercé par l'eau.

bi, être . . . par la boisson.

ac-aci, *asin* (avec sujet inanimé), être . . . par le vent.

atc-atci, *atin* (avec sujet inanimé), être . . . par le froid.

awas-awazo, *awate* (avec s. in.), être . . . par la chaleur.

as-aso, *ate* (avec s. in.), être . . . par le soleil,

abas-abaso, *abate* (avec s. in.), être . . . par la fumée.

akis-akizo, *akite* (avec s. in.), être . . . par le feu.

akone, être . . . par la neige.

nos-nozo, être . . . par l'odeur.

kos-kozo, être . . . par le choc ou le poids d'un objet.

cin, *sin* (avec s. in.), être . . . par suite d'une chute.

ne, être . . . par la maladie.

tam, être par le bruit.

ngwac-ngwaci, être . . . par le sommeil.

Les Verbes *à effet* ont encore d'autres terminaisons pour indiquer *par quelle cause* s'opère l'action dont on parle, ce sont celles de l'Impératif de la Voix avec régime du genre animé. Les voici avec leurs significations respectives : —

in dénote une action de *la main ;* par exemple, *ni tangina*, je le touche de la main ;

ckaw indique le jeu *du pied ;* comme dans *ni tangickawa*, je le touche du pied ;

am fait entendre que l'action se fait avec *la bouche, les dents : ni tangama*, je le touche avec les dents ;

taw dénote une sensation *de l'ouïe : ni cingitawa*, je n'aime pas à l'entendre ;

abam, une sensation de *la vue : ni cingabama*, je n'aime pas à le voir ;

mam, celle de *l'odorat : ni cingamama*, je n'aime pas à le sentir ;

pv enfin indique une sensation du *goût ;* comme dans *ni cingipwa*, je n'en aime pas le goût.

3. — ACCIDENTS DU VERBE : —

Comme dans les Substantifs il y a, dans les Verbes Algonquins, certains Accidents qui en changent la forme au sein de la même conjugaison. Ce sont : l'Obviatif, le Surobviatif, le Possessif, le Négatif, le Diminutif, le Détérioratif, le Vitupératif, le Fréquentatif, l'Habituel, le Sociatif et le Locatif.

L'Obviatif, dans les Verbes, est la rencontre de *deux* troisièmes Personnes, dont l'une dépend de l'autre, qu'une seule Personne ou que toutes deux soient sujets d'un Verbe, peu importe. Dans ce cas, le Verbe qui exprime cette *dépendance* prend la marque de l'Obviatif. Soient les phrases : *le fils de Pierre chante, Pierre veut que son fils parle.* Ici les deux Verbes *chante* et *parle*, exprimant la *dépendance* d'une des troisièmes Personnes à l'égard de l'autre, seront affectés du signe de l'Obviatif.

Le Surobviatif, dont il est maintenant question, est le concours de *trois* troisièmes Personnes, tel qu'expliqué plus haut à propos du Nom. Alors, non seulement le Substantif exprimant la *troisième* troisième Personne, mais aussi le Verbe s'y rapportant prend la marque de cet Accident. Ainsi, pour

rendre *Pierre aime la fille du sauvage*, il faudra mettre au Surobviatif non seulement *fille* mais *aime ;* car ces deux mots se rapportent à une *troisième* troisième Personne.

Le Possessif, dont il s'agit ici, est le Cas où un Verbe à la première ou deuxième Personne exprime une action se portant sur un régime qui se trouve être *la propriété* d'une tierce Personne. Alors un *m* entre le Radical et la terminaison indique cet Accident. Ainsi, pour exprimer *il aime son* (propre) *fils*, on dira *o sakihan okwisisan ;* mais si l'on veut rendre *j'aime son fils*, il faudra dire *ni sakihiman okwisisan.*

Le Négatif est employé lorsque le Verbe comporte une Négation. Sa marque est *si*, qu'on ajoute à ce Verbe d'après certaines règles plus ou moins compliquées, avec ou sans la Particule Négative suivant les cas visés par ces règles.

Le Diminutif est employé à la troisième Personne de l'Indicatif et du Subjonctif de certains Verbes pour en *amoindrir* le sens. Ainsi, de *pimipato* il court, *awan* il y a du brouillard, on formera *pimipatonsiwi* il court à petits pas, *awanonsiwan* il y a un petit brouillard.

Le Détérioratif, dans les Verbes, a la même forme que dans les Noms ; cependant il n'exprime pas simplement, dans ceux-là, la même idée que dans ceux-ci ; mais surtout un sentiment de *sympathie*, de *pitié*. Ainsi, de *wisini* il mange, on formera *wisinici* il mange ce convalescent à la santé duquel on s'intéresse. Le Vitupératif donne l'idée de *blâme* que mérite l'action exprimée par le Verbe. Sa caractéristique est *ck-cki* ou *ckic-ckici* ajoutée à la troisième Personne du Singulier du Présent de l'Indicatif du Verbe primitif. Ainsi, de *aiamie* il prie, de *anoki* il fait la chasse, on formera *aiamieckic-ici* prier mal, *anokick-cki* aimer trop la chasse.

Le Modificatif est un certain changement qui s'opère dans la terminaison du Subjonctif d'un Verbe sans régime à la première ou deuxième Personne lorsqu'il est *subordonné* à un autre à la troisième Personne. Par exemple, pour dire, *si je n'en mange pas*, on traduit par *eka midjian ;* mais pour rendre cette phrase, *il me blâmera si je n'en mange pas*, on emploiera le Modificatif du Verbe *manger* et on dira *eka midjiwak.*

Le Fréquentatif est un Accident qui indique la *répétition* de l'action du Verbe au moyen de la réduplication de la syllabe

initiale. Ainsi le Fréquentatif de *odjim*, baise-le, sera *oiodjim*, baise-le plusieurs fois.

Le Sociatif s'emploie pour exprimer l'idée *d'association avec*, ce que l'on rend en faisant précéder le Verbe de *witc* ou *wit*, et le faisant suivre de *m*. Ainsi, de *tajike*, il demeure, on aura le Sociatif *witc tajikem* demeure avec lui.

Le Locatif est un Accident du Verbe Impersonnel pour indiquer *l'endroit* d'une action ou d'un *état*. Sa caractéristique est *ong* ou *ng* qu'on ajoute à l'Indicatif Présent. Par exemple : *manatat* c'est mauvais, *manatatong* là où c'est mal, dans le mal ; *mitikoka* il y a du bois, *mitikokang* dans le bois.

Alliées aux Accidents du Verbe sont les Particules Verbales. C'est une espèce particulière de mots qui, se plaçant devant le Verbe, en remplissent eux-mêmes l'office. Les voici avec un mot d'explication : *wi* indique qu'on *veut* faire l'action du verbe ; ainsi, de *ni wisin*, je mange, on aura *ni wi wisin* je veux manger ;
awi dénote qu'on *s'en va* faire cette action ; exemple, *nit awi wi sin* je vais manger ;
pi, qu'on *vient* la faire ;
nita marque *l'habileté* à telle chose ;
pwa l'impuissance en cette matière ;
madji donne l'idée de *commencement* ;
ani celle de *continuation* ;
kodj, *kakwehj*, d'*effort*, de *tentative* ;
gwinawi, d'*embarras*, de *perplexité* ;
pon, de *cessation*, d'*interruption* ;
ickwa, de *clôture*, *fin* ;
nici, de *méchanceté*, *mauvaise renommée* ;
nanda indique qu'on *cherche* à faire l'action du verbe ;
mamanda, qu'on *excelle* à faire cette action ;
pwatawi, qu'on *tarde* à la faire ;
manadj, qu'on *se garde* de la faire ;
pata, qu'on *a tort* de la faire ;
wani, qu'on *commet une erreur* en la faisant ;
matwe, qu'on *entend* se faire telle action ;
pitci enfin dénote qu'elle se fait *par méprise*.

Ce court exposé du Verbe Algonquin est suffisant pour nous faire comprendre pourquoi j'ai dit que c'est réellement la Partie du Discours *par excellence*. Ni le français, ni le latin, ni

le grec ne possède la richesse d'expression que comporte le Verbe Algonquin à lui seul.

Quant aux autres Parties du discours, c'est-à-dire l'Adverbe, la Préposition, la Conjonction et l'Interjection, elles n'offrent presque rien qui les distingue de leurs correspondantes dans nos langues. Je me dispenserai donc d'en parler, d'autant plus que cette dissertation a déjà assumé des proportions considérables, et que je pense avoir suffisamment montré, quel est le caractère propre et distinctif de l'Algonquin.

THE NAVAJO NOUN

PAR LE RÉV. LEOPOLD OSTERMANN, O. F. M.
St. Michaels, Arizona

Key to the Navajo words in the following paper:

The six vowels used in writing Navajo words in the following paper, together with English examples of their long and short pronounciation, are: *a*, as in card or in cart; *a*, as in bad or in bat; *e*, as in they or in debt; *i*, as in pique or in pick; *o*, as in known or in none; *u*, as oo in pool or u in pull.

There are, properly speaking no diphthongs in Navajo. There are a few double vowels; as, ai, ao, au, ei, ou, which resemble diphthongs very much, yet each vowel has its proper sound.

Of the consonants b, d, g, h, j, k, l, m, n, s, t, w, y, z, and ch and sh are pronounced as in English. G is always hard, never soft as in gem; gh is the Arabic ghajin, i. e., g shoved, as it were, along the upper gum. K, as a rule, is followed by an h; by pronouncing the English words "strike him" a few times, and then omitting the four first letters "stri", the pronunciation of k will be pretty correct. Q correspond to the spanish j in hijo, or to the German ch in ich, or to the Scotch ch in loch, which is equivalent to hl, can be rendered in two ways: either by gently pressing the tip of the tongue against the roots of the upper teeth, or of the lower teeth and allowing the air to escape on both sides while pronouncing l. The first way seems to me, to be easier and more correct when the l is terminal, and the second when it is initial. Wh is w plus gh contracted into one sound. Zh is the French j, or like z in azure or s in pleasure. Y is always a consonant and never used as a vowel. All consonants in Navajo are pronounced hard, and never have the soft sound they sometimes have in English. They are pronounced as in English when they are

initial, only with a little more energy. The letters f, p, r, v, and x are not used, and the letter c is employed only in the combination ch, which is equivalent to the English ch in church.

Diacritical marks: The dash (—) over a vowel denotes its long sound, and the curve or breve (∪) its short sound. The accent (′) indicates the syllable upon which the stress of the word rests. The Greek circumflex (˜) represents a long nasal sound, and the French circumflex (ˆ) a short nasal sound. The apostrophe, or Greek spiritus lenis (') indicates the non-aspirated hiatus, followed by a perceptible interruption of the voice, and the Greek spiritus asper (') adds to the hiatus a short guttural exhalation. The sign (`), a semi quotation mark, marks the so-called click, peculiar to Indian languages, and the mute (ᵛ) is used over vowels, which are either not at all heard, or but indistinctly in common conversation.

I will further preface this paper on the Navajo noun by a few remarks on the article. The Navajos do not make use of any article, neither definite, nor indefinite; hence din*e* means man, a man, or the man; b*e*sh knife, a knife, or the knife. The nearest approach to an article is, perhaps, the letter a, which is prefixed to a great many nouns, when used in an indefinite or general way, e. gr., ab*e*, milk; adó, nest; abit, belly; atqin, road. The a in these words is dropped when they are preceeded by a possessive pronoun; as, t'l*i*si bebé, goat's milk, i. e., the goat its milk; tsidi bid`o, the bird's nest; t`lish bibit, the snake's belly; din*e* bitqin, the Navajo's road.

The a in this connection has not a full, clear sound, but is pronounced very much like the English e in the, e. gr., the man. For this reason, instead of this a, an e is written in several of the northern dialects of Alaska and British Columbia. This a seems simply to indicate, that the noun is used in a general or abstract way, consequently it is dropped so soon as it is used in a particular, or concrete form.

Prepositions also frequently have this a when used without reference to any particular object; as, ach`i, towards; shich'i, towards me; nich'i, towards you; bich`i or yich'i, towards him, her, it, or them; niqich'i, towards us.

Considering the Navajo nouns from an etymological stand-

point, they may be classed into four categories: 1) radical nouns; 2) verbal nouns; 3) composite nouns; 4) foreign nouns.

1) Radical nouns are of two kinds: a) Such as consist of primary roots of one syllable, e. gr., tq*o*, water; ts*e*, stone; sh*a*sh, bear; b*e*sh, knife; ts*i*n, tree. b) Such as consist of roots of more than one syllable, which, however, are not compound words, but simple roots, e. gr., din*e*, man; tsilkâ, young man; chikâ, young woman. These radical nouns, like the radical nouns of other languages, are not defining or descriptive of the object they are used to designate, but are essentially nominative or determinative, differentiating one object from another.

2) The second category comprises Verbal nouns, i. e., forms of the verb, suffixed with the relative or participal particle i, used as nouns, e. gr., atsidi, smith, i. e., he who pounds; nalnishi, laborer, i., he who works.

By prefixing the preposition *be*, with, to the active nouns of this class, the name of the instrument or the material of an action is obtained; e. gr., beatsidi, hammer, i. e., that with which one pounds; benalnishi, tool, i. e., that with which one pounds; benalnishi, tool, i. e., that with which one works. These nouns, as also those of the following category, are usually descriptive of the person or object they designate.

3) The third category contains composite nouns. These may be formed in various ways: a) By placing two or more radical nouns (nouns of the first category) together, as is also frequently done in English; e. gr., altquît'lol, bow-string (altqî, bow; t'lol, string); tqot'lish, watersnake (tqo, water; t'lish, snake); ts*e*nil, axe (tse, stone; nil, axe). b) By uniting two words with possessive pronouns; as, li biyel, saddle (li, horse; bi, its; yel, pack); besh bits*i*n, knife-handle (besh, knife; bi, its; tsin, wood, handle); deb*e* bitsî', mutton, (debe, sheep; bi, its; atsî', meat)). c) By suffixing adjectives to nouns; as, ashilakan, sugar (ashi, salt; lakan, sweet); tqodilqil, whiskey (tqo, water; dilqil, dark); aze dichi, pepper (aze, medicine; dichi, bitter); janas, mule (ja', ears; nnas, tall or long). e) By uniting a verbal noun to a radical noun; as, lesh beqahalkadi, shovel (lesh, dirt; be, with; qahalkad, one takes out; i relative or participal suffix); besh benaalkadi, sewing machine. (besh,

iron ; be, with ; naalkad, one sews ; i, suffix). f) By uniting into one idea an adjective, or other part of speech, with a radical noun and a verbal form ; as tqin itsad lakanigi, a local name for ice cream (tqin, ice ; itsad, one has crushed ; lakan, sweet ; igi, particularizing relative or participal suffix). g) By uniting a Navajo word to a foreign word ; as, salao binant'ai, army or police officer (salao, soldier — from the Spanish soldado ; binant'ai, their chief).

4) The fifth category comprises nouns taken from other languages. These nouns are not very numerous. Following are some of the more frequently used :

coqy*e*, coffee ;	English : coffee ;
musi, cat	English : pussy ;
besóti, pig ;	Astec : pitsotl ;
d*e*, tea ;	Spanish : te ;
dola, bull ;	Spanish : toro ;
saghalo, cigar ;	Spanish : cigarro ;
dab*a*lo, shawl ;	Spanish : tapara ;
b*e*so, dollar, money ;	Spanish : peso ;
g*e*so, cheese ;	Spanish : queso :
alos, rice ;	Spanish, arroz ;
ola, gold ;	Spanish : oro ;
ola, hour ;	Spanish : hora ;
belas*a*na, apple ;	Spanish : manzano ;
mandegiya, butter ;	Spanish ; mantequilla.

In some localities coffee is called cofwe. The word bégashi, cow, is not a real Navajo word, but must be derived from some foreign language, presumably Spanish. The Apache word for cow is vagashi. B and v interchange easily, in fact, are identical in Spanish in as far as pronunciation is concerned. Bégashi, therefore, as well as the Apache vagashi, is derived from the Spanish baba or vaca, suffixed with the Déné particle shi.

Considered grammatically, the Navajo nouns may be divided into about the same classes as English nouns. I will only remark that abstract nouns especially of quality and action, are very few in Navajo ; abstract nouns of state or condition are, for instance, bil, drowsiness ; dichi, hunger ; daba, thirst.

Examples of collective nouns are : naaldlóshgi, fourfooted land animals ; naat'agi, fowls or winged animals ; tqaldlanaaldéhi, water animals ; nanise, plants including grasses, flowers, herbs, shrubs, and trees.

Navajo nouns (also pronouns) have no grammatical gender. Sometimes, however, a generic distinction is necessary, which is then made in the following two ways : a) If the distinction is to be made between persons, the word asdsan, woman, is added to the masculine ; as, nakai, the Mexican ; nakai asdsan, the American lady. b) Or the words : bakâ'e, male, and baad, female are added to the word, e. gr., naqóqoi bakâ'e, the male chicken or rooster ; li baadi, the female horse or mare.

Of course, the names of persons as members of the human race, or of a family or relationship, are distinct for the males and the females ; e. gr., quastqin, man asdsan, woman ; shizhe'ė, my father ; shama, my mother ; tsilkâ, young man ; chikâ, young woman ; shinai, my elder brother ; shadi, my elder sister ; sitsili, my younger brother ; shidézhi, my younger sister ; ashki, boy ; at'ed, girl ; etc.

Chikâ, means any young woman, married or unmarried, of the age of about 16 to 30. Frequently sik is, my friend, is used as a general term for brother, and shila for sister. Awe, baby, and alchini, child, are common gender. The word shiye is bi-generic, and means either brother-in-law or sister-in-law. The same word is used in the same way by some of the Déné tribes of Alaska.

There are a few animal names, which have separate forms for the male and the female : dola, bull ; bégashi, cow (also beef or cattle in general) ; t'lisi chô'i, billy goat ; li chogi, stalion.

Frequently when two things, even inanimate, resemble each other very much the stronger, bolder, larger, or more robust one is associated with the male sex, and called male, while the weaker, gentler, smaller, or more placid one is associated with the female sex and called female. Thus the wild, turbulent San Juan River is called, tqo bakâ, the Male River, and the more tranquil, unruffled Rio Grande, tqo baad, the Female River ; a shower accompanied by storm, thunder and lightning is called niltsâ bakâ'e, Male Shower, and a shower without any electrical

phenomena, niltsâ baadi, Female Shower. The Big Dipper (Ursa Major) being a large, bold constellation, is called naqokôs bakâ'e, the Male Circler; opposite the Big Dipper is the constellation of Cassiopeia, somewhat similar, but much smaller; this is called naqokôs baadi, the Female Circler.

Instead of the distinction of gender, some Indian languages make a distinction between animate and inanimate nouns. In Otchipwe, for instance, this distinction is of the greatest importance, as the correct use and inflection of the verb and pronoun depends upon it, so that the most egregious blunders would result if it were not observed. This distinction does not obtain in Navajo, although certain classes of verbs require special roots for animate or inanimate objects.

In very rare cases does the Navajo language make use of personifications, i. e., represent lifeless, inanimate things acting as living persons; they say, for instance, dichî shinilqi, hunger is killing me, to express a high degree of hunger; so also daba shinilqi, for thirst; tqo yisqî, water killed him, i. e., he drowned.

The Navajo language has no special forms for the plural. The plural is expressed in the following ways:

1) By stating just how many persons or objects are spoken of; as, diné naaki, two Navajos; ashdla beso, five dollars.

2) By adverbs of quantity, such as, d'óoqoyui, la, many, la, more, another, others, d'ayisi d'óoqoyui, a great many, etc., as, kin lani, many houses; li d'ooqoyui, many horses.

3) Number can often be easily distinguished by the verb's being used in the singular, dual, or plural; as, diné alqush, the Navajo is sleeping; diné daalqush, the Navajos are sleeping.

4) Verbal nouns naturally form their plural same as verbs; as, a'neishodi, he who drags his gown, Long-gown (Navajo name for priest or missionary); a'ndeishodi, they who drag their gown, priests, missionaries; nalnishi, laborer, ndalnishi, laborers, i. e., they who work.

5) Frequently number is indicated by the root of the verb; as,

tsint'léle shan*tqi*, give me a (one) match.
tsint'lele shan*nil*, give me two (or more) matches.
tsint'lele shan*ja*, give me some (any number of) matches
tsint'lele shana'*a*, give me the (all, whole box of) matches.

These forms of the second person singular of the verb " to give ", have a faint i between the pronominal element and the final root; thus, shanitqi, etc. This i is never heard in conversation, and can only be noticed when an Indian repeats the word several times very slowly and distinctly.

li tqadí*los*, take the (one) horse to water.
li tqadi'*ish*, take the two (or more) horses to water.
li tqadini*yod*, take the horses (a number of) to water.
li tqadinil*kal*, take the (whole herd of) horses to water.

There are a few nouns in Navajo, which have a separate form for the plural, in ke; as ashki, boy; plural: ashike, boys. at'ed, girl; plural: at'édke, girls. tsilkâ, young man; plural: tsilke, young men. chikâ, young woman; plural: chike, young women. This plural is formed with almost all terms of relationship, e. gr., bitsoi, his grandchild; bitsoike, his grandchildren.

Words which are by nature twofold, as, ears, eyes, hands, feet, etc., are, in Navajo really dualistic in signification, although singular in form. If one of these parts or members are missing, this defect is expressed by suffixing the syllable k'is to the remaining one; (ak'is is an old, almost obsolete expression for half.) e. gr., dine binak'is, the one-eyed Navajo; tqeli bijak'is, a one-eared burro.

The declension of the Navajo noun is about the same as that of the English noun, with the only exception that in a Navajo sentence a noun in the objective case is not, like in English, placed after the verb, but immediately before the verb with which it is brought into connection by prepositional or pronominal verb-prefixes.

The possessive case is formed by prefixing a possessive pronoun to the thing possessed; as diné bili, the Navajo his horse. The name of the possessor always preceeds that of the object possessed, and both are connected by the possessive pronoun.

The possessive pronoun, in this connection, has the effect of changing the initial or terminal l into simple l, and s into z; as, bili, his horse (li, horse) bit' lol, his rope (t'lol, rope); ma'i bizô, the coyote's star (sô, star) — a large red star on the southern horizon, Canopus in the constellation of Argus. Some-

times, too, the change of l into l is effected by words other than pronouns, e. gr., altqî t'lol, bow-string.

The syllables e, he, or ye, added to a noun, may be considered a kind of vocative. These syllables are also suffixed to verbs and other words, and seem to be intended to add to the expression and emphasis, or to invite particular attention.

Pitch and accent, syllabic quantity and nasality, the click and the hiatus, greatly influence the signification of nouns, as also that of other parts of speech, e. gr., ya?; what?; ya', sky; ya, louse. Bitsi, his hair; bits*i*, his daughter; bitsî, his flesh. Bits*e*, his stone; bitse, his tail. Bizh*e*'e, his father; bizhe, his spittle. Bizhi', his body; bizhi, his name. To the ear of a Navajo there is as much difference between these words, as there is between the words "ship and sheep, or sail and sell" to the ear of an Englishman or an American. The non-observance of these marks, and the shades of pronunciation which they indicate, may cause sentences which will sound to a Navajo like the following to an American: The sheep sails about on the water, and the ship is grazing in the meadow.

There are no particular forms in Navajo to express augmentatives or diminutives, but adjectives like the following are added to the noun: ts*o*, big; ntsa or ntsas, large; yazhe, ts*i*li, young, small; alts'ísi, small, little; alts'osi, slender, etc., mâ'i tso, wolf (mâ'i, coyote; tso, big.); le'e yazhe, colt (li, horse, yazhe, young); nashdúi tso, puma (nashdui, wild cat; tso, big); bégashi yazhe, calf (bégashi, cow; yazhe, young).

T'lochin, wild native onion, (t'lo, grass, plant; chin, ill-smelling); t'lochin tso, large cultivated onion. Numasi, wild native potatoe, (numasi, that which is round like a globe); numasi tso, large cultivated potatoe. Dzedze, wild cherry or choke-cherry; dzedze tso, large cherry or peach. Dilni, singing tube, or cornet; dilni tso, large cornet or bass horn. Chizh biyazhe, small kindling wood or chips. Lechâ'e yazhe, young dog or pup.

In Navajo, as in many other languages, certain vowels, at times, or in certain connections, change into a similar or related sound; thus, the o in tqo, water, when used as a prefix, changes sometimes into tqa, sometimes into tqu; the i in li becomes e in lechâ'e, dog, and in le'e yazhe, colt. (lichâ'e and lechâ'e, are

both in use for dog.). The vowels as well as also the consonants of the verbal root frequently change in the different tenses; especially does o easily change into u after q.

Homonyms, — in the sense of using the same word to designate different objects, — are scarce in Navajo and what seem to be such at first sight, are found to be different words after closer study. Compare examples given above. Yet there are some words which are homonyms in the sense mentioned, for instance, besh, knife, iron, or metal; tsin, wood, tree, pole, post, rail, stick; ch'il lichiigi, (red plant) tomatoes, beats.

Synonyms are equally scarce. Real synonyms are, for instance, sh*a* and joqona'ai, sun; olje and t'leqona'ai, moon. The common and the sacred names of animals may be considered as a kind of synonyms, e. gr., shash, common name for bear, dzilyi neyani, he who grows up in the mountains, sacred name for bear. Bizh*ɪ*', bits'is, and bitqa, his body, are not real synonyms, as they consider the body under different aspects: bizhi' has reference to the form and figure of the body, bits'is to the component parts, flesh, bones, blood, etc., and bitqa to the members, hands, feet, legs, etc.

While all the children of a family, boys and girls, have the same word for father and mother, the parents use different names for son and daughter. A father will say shiy*e*', my son, and sitsi, my daughter, while the mother says, shiyazh, my son, and shi ch'a'e, my daughter. Grandfather and grandmother, uncle and aunt, etc., all have special names according as they are on the father's or mother's side. If a Navajo speaks of his brother or sister, he will say shinai of his elder brother, and sitsili of his younger brother; shádi of his elder sister, and shidézhi of his younger sister.

Although the Navajo, in addressing another person, does not, like the American, address him in the plural, but, like in all primitive languages, uses the second person singular, yet he uses words to show his politeness, esteem, or respect of the person to whom he is speaking. If, for instance, the Navajo meets a stranger, to whom he wishes to be polite, he will address him: sik'is, my friend; if he knows you, and likes you, and wishes to be patronizing and condescending, he will say: sitsili, my younger brother, or perhaps even sitsoi, my grand-

child. If he has a certain degree of respect for you, he will address you with : shinai, my elder brother ; if this respect is greater, he will say : shizhe'e, my father, or even shichái, my grandfather. The older he makes you in his address, the greater is the degree of politeness, esteem, and respect for you, or the greater is his desire to please you or ingratiate himself with you, and the younger he makes you, the more patronizing and condescending he wishes to show himself.

A few Navajo nouns in particular. 1) Active and Passive nouns. Among the verbal nouns there are some which insert an l between the final root and the conjugated element, and some that do not. This l indicates that an action or motion is caused by the preceding prefixed word ; e. gr., tsinnâbâs and kônal-bâsi. The first word means " rolling wood ", and is used for wagon ; the wood does not cause the rolling, but is indifferent, or passive ; hence, tsinnâbas. The second word means " rolling fire ", and is used for locomotive ; the rolling is caused by the fire, hence, kônalbâsi, i. e., the fire which makes it roll. In like manner distinguish between tsinna' el, swimming wood, or ship, and kônal' ele, swimming fire, or rather, the fire that makes it swim, steamship.

(The Navajos call wagon tsinnabâs, " rolling wood ", from the old Spanish or Mexican careta or cart, with its two large wheels of solid wood.)

2) Nickle and Dime. The Navajo name for nickle, or five cents, is litso, a yellow one ; and for dime, dot'lish, a green one. Before the introduction of coin into their country, the storekeepers, in trading with the Navajo, made use of paper money ; the paper representing the value of five cents was yellow, and that for ten cents, was green. After the introduction of nickles and silver coins, the paper money disappeared, but the name remained.

3) The noun Besh, now used for iron or metal, was originally applied to flint knives, and to the flakes from which flint knives were made. After the introduction of European tools by the Spaniards, the meaning of besh was extended to include iron knives, and now it is applied to any object of iron, and with other qualifying words, to all kinds of metals, implements, machines, etc., e. gr., besh lagai, white metal, or

silver ; besh lichi, red metal or copper ; besh litso, yellow metal or brass ; besh dot'lish, iron, — used in contradistinction to other metals ; besh nt'lisi, hard iron or steel ; besh alts'osi, slender iron or wire ; besh deshahi, pointed iron or barbed wire ; besh qalni'i, or besh yaltqihi, talking wire or telephone ; besh aqidili, iron with which one severs or scissors ; besh benaalkadi, iron with which one sews or sewing machine ; besh binaghoi, folding knife or pocket knife ; besh aninigi, sounding iron or bell, etc.

(The word besh, or bes, meaning knife, is found in the Dene dialects of British Columbia and Alaska, were after becoming acquainted with iron through the Hudson Bay Company, they have invented words meaning beaver's dung, or bear's dung to designate it.)

4) The Navajos have two words for house : kin and qoghán. Kin corresponds exactly with the English word house, and is used to designate a log, stone, brick, or frame house built in American, Pueblo, or Mexican style ; whereas qoghan is the name by which they call their own houses or huts. The word qoghan has been adopted into the English language in the distorted form of hogan, (accent on the last syllable ; a pronounced as in fan), throughout northern Arizona and New Mexico, and is used by the whites of that region, just as wigwam, wickiup, or tepee is used elsewhere.

In the possessive case the word qoghán, in general conversation, drops the first syllable ; thus, shaghan, my house ; naghan, your house ; baghan, his, her, its, or their house. This is probably a contraction of shiqoghan, niqoghan, etc., resulting from a rapid or careless pronunciation ; for the form shiqoghan, etc., is also correct, and is used in all their sacred and ceremonial songs, in which the word house occurs. This form is intensified by doubling the possessive pronoun : shishaghan, shishiqoghan, my (own) house.

The word qoghan is used very extensively by the Navajos ; thus they say : din*e* baghàn, a Navajo house ; li baghan, horse stable ; bisóti baghan, pig sty ; t'lo baghan, hay loft, — also t'lo baqoghan ; tsinnabâs baghan, wagon shed ; lejin baghan, coal bin ; tsidi baghan, bird cage ; dlô baghan, prairie dog's burrow ; t'lish baghan, snake's hole ; debe baghan, sheep corral ; lechâ'e baghan, dog's kennel ; wolachi baghan, ant hill. In short, it

is used for anything that serves as habitation or shelter for any person, animal or thing.

When qoghan is used as an indirect object, or to show for what purpose a house is used, the full word is retained, and is prefixed with the pronominal preposition ba, for him, her, or it; thus, naalyehe baqoghan, wares for them a house, warehouse or store; tsodizin baqoghan, prayer for it a house, church or chapel; tqódilqil baqoghan, dark water (whiskey, beer) for it a house, saloon; keya baqoghan, the land for it a house, land office; salao baqoghan, soldiers for them a house, barracks or guard house.

The possessive case of qoghan, prefixed with the pronominal prepositions: shil, with me; nil, with you; bil, with him, her it, or them, niqil, with us, etc., expresses the verbal idea of living, residing, or having one's home with another, e. gr., nil shaghan, I live with you; bil naghan, you reside with him; shil baghan, he has his home with me.

5) The noun naaltsos is used by the Navajos to designate paper, picture, letter, book, note. However, naaltsos is not a homonym for all these ideas; for when it means paper or note it requires a different root in the verb, than when it means book or letter, e. gr., give me the book, naaltsos shana'a; give me the paper, naaltsos shanlts'os.

6) The English nouns ending in " ful ", e. gr., wagonful, etc., are rendered in Navajo by adding the word qadesbin, it is filled, to the name of the vessel or receptacle; thus, tsinnabâs qadesbin, a wagonful; tsinnabâs naaki qadesbin, two wagonfuls; azis qadesbin, a sackful; besesa qadesbin, a bucketful; béshede qadesbin, a spoonful; etc. If the object or material, contained in the receptacle, is expressed, this is placed between the two words and suffixed with the preposition (rather postposition) be, with; as, tsinnabâs saibe qadesbin, a wagonful of (with) sand. When speaking of something present or within sight, this must be expressed by the verb; thus, bésesa tqobe qadesbingo saka, a bucketful of water, near the speaker and he is drawing attention to it; azis nadabe qadesbingo shejà, a sackful of corn, lying there.

Aze béshede qadesbingo neidlî-do, Give him the medicine by the spoonful.

LINGUISTIC RELATIONSHIPS

WITHIN THE

SHASTA-ACHOMAWI STOCK

PAR ROLAND B. DIXON

The linguistic stock in Northern California to which the name of Shasta-Achomawi has been given, is composed of what were for many years considered as two distinct stocks, — the Sastean and the Palaihnihan in the nomenclature of the Bureau of American Ethnology. These were recognised by Hale in 1846 as distinct, but Powell in 1891, on the basis of incomplete investigations by Gatschet, suggested their probable affiliation, although treating them still in his classification as if this were not the case. Matters remained in this uncertain state until 1905, when, from a preliminary study of a considerable mass of new material, secured for the Huntington Expedition of the American Museum of Natural History, it seemed possible to state the practical certainty of the relationship hitherto only suspected, and to propose for the united group the term Shasta-Achomawi. At the same time attention was called to the existence of three or four new dialects, or languages within the stock, and to the apparently unrecognised wide divergence of the language of the Hat Creek or Atsugewi, from the Pit River of Achomawi, both of which had previously been classed as Palaihnihan.

The Shasta-Achomawi stock, as thus defined, includes five well differentiated languages, the Shasta, Achomawi, Atsugewi, New River and Konomihu, and one dialectic form of the Shasta, the Okwanutcu. All of these differ from each other both lexically and grammatically, and it is with the degree of this differentiation, and questions connected therewith, that the following paper deals.

It is one of the fundamental principles of philology, that a genetic relationship between two or more languages can be assumed, only if a certain degree of lexical similarity exists between them. The proof therefor, that the Sastean and Palaihnihan stocks are at basis really one, must rest primarily on lexical comparisons. Now, although such comparisons show clearly the unity of the five languages here regarded as forming the stock, they also bring out some other features of interest.

If the Achomawi and Atsugewi be first considered, languages which hitherto have been classed together as a single tongue forming the Palaihnihan or Achomawi stock, an unexpectedly great lexical divergence is at once apparent. It appears on comparing the vocabularies of the two languages, that but little over thirty-five per-cent of the words in the respective lists, show any clear relationship with each other. The words that are alike or related in the two languages, are of all classes, such as parts of the body, animal, bird and plant names, phenomena of nature, numerals, adjective and verbal roots, and various formal affixes. In some of these cases, the forms are practically identical in the two languages, in others there is a considerable variation, according however, to fixed phonetic laws of sound change. The most marked perhaps of these changes, are those of the Achomawi L, P, M and W, to the Atsugewi N, K, R and P respectively. Thus Achomawi "lax" (head) becomes the Atsugewi "nax"; "wap'di" (neck) becomes "op'ki"; "sumitsdax" (eye-brow) becomes "puritsdax"; "walwale" (butter-fly) becomes "palala". The remaining two-thirds of the two vocabularies are, so far as can be determined at present, radically distinct. The words making up this larger portion of the vocabularies are, like those which show relationship, of all classes, including parts of the body, such as eye, hair, hand, foot; the commonest animals, as dog, coyote, bear, deer; such words as man, father, mother, fire, canoe, the numerals 1, 5, 10, a large number of verbal roots, etc. In spite, however, of this predominant and striking radical difference between the two languages, they must be regarded as genetically related, although one has differentiated from the other, or both from a common parent form, to a considerable degree. The similarity so far as it exists, cannot be ascribed to borrowing by one language from

the other, for both the amount agreement, and its presence in all classes of nouns as well as in adjectival and verbal roots, and formal affixes, renders such an hypothesis practically impossible.

Attention being next turned toward the Shasta, and comparisons instituted between its vocabulary and those of the Achomawi and Atsugewi, much the same condition of affairs is found to exist, only in this instance, the proportion of agreements is much smaller. Here, barely 15% of the Shasta forms find equivalents in either the Achomawi or Atsugewi. About a score or so nouns, a considerable number of verbal roots, and some formal affixes and pronominal forms are alike or related in all three languages, the remainder of the similarities being either between the Shasta and the Achomawi alone, or the Shasta and the Atsugewi. The number of agreements with the former is considerably greater than with the latter. As in the previous comparison, all classes of nouns are represented, parts of the body, animal, bird and plant names, natural phenomena, numerals etc. Certain regular and constant phonetic changes moreover are to be seen, many of which are identical with those referred to in speaking of the Atsugewi, the Achomawi "latiu" becoming "naxo" (cedar); "isat" becoming "isak" (ear); "tsimmu" becoming "tsiwa" (wolf). Although therefor, the total number of similarities noted between the Shasta and the Achomawi and Atsugewi amounts only to about 15% of the forms compared, the occurrence of these similarities in practically all parts of the vocabulary, and the presence of regular phonetic changes, justifies us in regarding the three languages as genetically related. The hypothesis that the similarities can be accounted for by borrowing, seems here, as before, to be inadmissable.

In the case of the New River language, the process of lexical differentiation appears to have gone still further. Here, to be sure with a considerably smaller body of words available for comparison, probably less than 8% of the words show agreement with the Achomawi or Atsugewi, although with the Shasta fairly close similarities exist in perhaps twice as many instances. The cases of agreement or relationship here, both those with the Shasta alone, and those with the other two members of the stock, are widely scattered, and in the latter

instance include such words as head, eye, teeth, water, tree, squirrel, the numeral two, and several adjectival roots, verbs and pronominal forms. A large proportion moreover of the agreements, run through all three of the other languages, the same or related forms of the same word being found in the New River, Shasta, Atsugewi and Achomawi. Further, so far as phonetic changes can be made out from the somewhat scanty material at hand, the same general replacements occur here as have previously been noted, especially that of L by N. It does not seem unjustifiable therefor to regard the New River language, as standing in relation to the Shasta, with which the greater part of its agreements exist, in very much the same position in which the latter stands with regard to the Achomawi. It has diverged however from the Achomawi so far, as to very greatly obscure its relationship thereto.

A still greater degree of differentiation seems to have been reached lastly, in the Konomihu. In this case, a comparison of the seventy odd words, which constitue all the material of this language recovered, shows in but six instances similarities with any of the other languages of the stock, five of these are similarities with any of the other languages of the stock, five of these are with the Shasta and Atsugewi, three with the New River, and but one with the Achomawi. Only a single term, that for head, shows relationship with all the other members of the stock. In spite of this very tenuous thread of likeness in the vocabulary, the general phonetic character of the language is so very similar to the Shasta, the whole tone and feeling are so strongly alike, that the conclusion can hardly be avoided that the Konomihu is to be regarded as a related, but widely divergent member of the stock.

From the lexical point of view then, it would appear that the five langages composing the Shasta-Achomawi stock were characterized by a marked tendency toward variation, which, starting with the Achomawi for convenience, is manifested in greater and greater degree in the Atsugewi, Shasta, New River and Konomihu. Whereas in the case of the Atsugewi and Shasta, the relationship to Achomawi is clearly marked, and I believe, unquestionable, the process of differentiation has gone so far in the New River, that without the connecting link of the

Shasta, its relationship to Achomawi would be very obscure. In the Konomihu finally, the change in vocabulary has been so complete, that there remains practically no similarity between its vocabulary and that of the Achomawi, and our justification for regarding it as a member of the stock, lies in the few resemblances to Shasta and Atsugewi, and the general phonetic character of the language.

Although the differentiation, in these languages, has been in part due to phonetic changes, the larger part appears to lie in a real and increasing radical differentiation, such that, with each step away from the Achomawi (taken as the point of departure only for convenience) a larger and larger proportion of words are formed from wholly new roots. In this process, and that of phonetic change, the Konomihu would seem almost to have reached the limits within which a language may vary, and still be recognised as belonging to the parent stock, and it is tempting to regard the Konomihu thus, as a language which was trembling on the verge of independent existence.

It is interesting in connection with what has been said above of the great variation within the Shasta-Achomawi stock, to note that in this stock in which lexical divergence is so strongly marked, the grammatical or formal changes are no less striking. These are most apparent in the pronouns, and in the verbal forms.

The independent form of the personal pronoun is, in its general features rather similar in the Achomawi, Atsugewi and Shasta, the only languages of the stock unfortunately, from which adequate grammatical material exists. The first and second persons are undoubtedly related in all three, although the Shasta differs from the other two in the irregularity of formation of its first person plural. The possessive form of the pronoun shows a greater variation. In the Achomawi, this is formed directly from the independent pronoun, by the addition of the regular nominal possessive suffix, and shows throughout a regularly formed plural. In the Atsugewi, the suffix added is not the same in the singular and the plural, and except in the 3rd person shows no apparent relation to the regular possessive suffix used with nouns. The Shasta is like the Achomawi in employing the regular nominal possessive suffix, with the

independent forms of the pronoun, but lacks the special plural suffix found in the other.

It is in the forms of the pronoun employed with the verb however, that the differentiation is most apparent. The Achomawi shows here the development of a regular dual, a form not occurring in the independent pronoun. The Atsugewi possesses a dual for the 1" and 2" persons only, the 3" person being alike in the dual and plural. The Shasta on the other hand appears to lack the dual entirely. Differences are also apparent in the form of the pronoun. The Achomawi form as employed with the verb, shows no resemblance whatever to the independent pronoun ; the Atsugewi preserves the same form for the 2" person, but differs radically in the 1" and 3" from the independent form ; the Shasta in this particular resembles the Achomawi, showing no relationship between the two pronouns, except doubtfully in the 3" person. A further difference may also be noted with regard to the freedom of position of the incorporated pronoun. In the Achomawi it may be either prefixed, or suffixed, certain verbs requiring one position, others the other. If suffixed, it may here precede or follow the tense and other suffixes. The Atsugewi shows much the same freedom, although the position of the prominal suffix, with regard to the tense suffixes is rather more strictly regulated. The Shasta in the intransitive, in general follows the Atsugewi.

In comparing the transitive with the intransitive verb, considerable divergence of usage is apparent. In the Achomawi, the pronominal forms in use with the transitive verb, are rather complicated. The affixes, as used with the intransitive, reappear here unchanged, and are, in the 2" and 3" persons, used indiscriminately as subject or object. The object in the transitive verb always precedes the subject, and both as a rule occur as prefixes, before the verbal stem. In the Atsugewi, the intransitive pronominal prefixes, are used indiscriminately as subject or object in the transitive, in the 1" and 2" persons singular, and the 2" person plural. When the 1" or 3" person is the subject, and the 2" person the object, the subject appears to be un-expressed. Here, as in the Achomawi, the object invariably precedes the subject, and both generally precede the verbal stem. In the Shasta, as in the Atsugewi,

there is little difference between the forms of the pronouns in the transitive, from that in the intransitive, and they are used indiscriminately as subject or object without change. As a rule however, the object is not expressed directly, the verb merely taking a suffix, denoting the number of the object. Even this is often omitted, or refers to the number of the subject, rather than the object. The only exception is in the combination of the 1 " person as subject, with the 2 " as object, where a special suffix is used to indicated the object. It will be seen from this, that the construction of the verb is here very obscure, there being no distinction in form for instance between Thou—Me, and He—Thee. To give the needed clearness therefor, the independent forms of the pronoun have to be used, and in addition, a great use is made of demonstratives, to minutely specify the relative positions of subject and object in regard to the speaker. A further and considerable difference between the Shasta and the other two languages previously considered, lies in the fact that the subject and object here are always separated by the verbal stem, the subject preceding, the object always following.

A few additional points of difference in the verb may also be noted. In the Achomawi, tense is indicated by regular suffixes which follow, as a rule, directly after the verbal stem. There is also here very commonly in use a distinction between intentional and unintentional action in the transitive verb, this being indicated by a variation in the connecting vowel used between the pronominal prefix and the verbal stem. In the Atsugewi, regular tense suffixes are also found, but nothing corresponding to the distinction of intentional und unintentional action has been noted. The Shasta employs quite a different method. There are no tense suffixes here at all apparently, and future and past tenses are indicated, each in a somewhat different manner. In the future, there seems to be at least in part, a different set of pronominal forms used, as compared with the present, and in addition, a separate particle, which precedes the whole. In the past, all pronominal prefixes disappear, and are replaced by the independent form, while a uniform tense *prefix* is employed, for all persons and numbers except the 1 " person plural, which appears to have a special prefix. In addition,

there is developed an elaborate system of six or eight prefixes, indicating at the same time whether the action is incompleted, completed, or long completed, and whether the action is known directly or indirectly to the speaker.

On the formal, thus, as well as on the lexical side a differentiation has taken place between the three languages of this stock just referred to. This is perhaps not as regular, or clear as in the lexical forms, but yet on the whole the same general relations exist, the Atsugewi being closer to the Achomawi than is the Shasta, which, in its lack of a dual in the incorporated form of the pronoun; its much slighter development of incorporation, and greater use of the independent pronoun and the demonstrative; and its peculiar method of indicating tenses, has departed widely from either of the other two components. It is unfortunate, that sufficient grammatical material is not available for the New River and Konomihu, to determine their position formally, in regard to the other members of the stock. So far as can be judged however, from the meagre material at hand, a further differentiation seems to be indicated.

The Shasta-Achomawi stock thus appears to be one in which, both lexically and grammatically, great variation has taken place. Starting with the Achomawi a progressive differentiation goes on through the Atsugewi, Shasta and New River to the Konomihu, such that the latter, lexically at least, and probably also grammatically, may almost be regarded as distinct. The stock therefor presents material which may be of value, not merely for the solution of local problems of Californian ethnology and linguistics, but for the wider subject of the lines of development of languages as a whole. On the more local problems, the great variability which has been shown, throws considerable light, as what occurs so conspicuously in this one stock alone, is eminently characteristic of the languages of the Californian-Oregon area in general. For here, within a comparatively small area, some twenty-five or more distinct linguistic stocks are now recognised. It is at least tempting to hope, that with further detailed study and investigation, it may be possible to show that through this strong tendency to variation, aided by isolation these many, apparently distinct stocks have been evolved, from comparatively few parent forms.

How far this hope is justifiable, and how far it may be possible to go with any certainty in such work, it is too early as yet to say ; — that some further cases of remote stock affiliation will be found however, seems possible. But whether or not other instance of this sort can be discovered, the case of the Shasta-Achomawi, here briefly outlined, adds to the conviction that the great linguistic and considerable cultural complexity of this whole California-Oregon region, is due to progressive differentiation, rather than to the crowding into this restricted area, of remnants of originally discrete stocks.

Importance de l'unité phonétique

PAR M. J. GEDDES, Brookline, Mass.

Avec la fuite du temps, les progrès de la science se manifestent de plus en plus dans tout le royaume des connaissances humaines. D'autre part, la facilité des communications nous a rendus plus que jamais citoyens du monde. Or, au fur et à mesure que les faits scientifiques se font connaître, on sent davantage le besoin de les exprimer d'une manière à la fois claire et précise. Néanmoins, aucun fait n'est plus évident à tous ceux qui s'occupent, tant soit peu, de phonétique, que celui-ci : les différences les plus grandes existent dans la manière de noter phonétiquement ce qui est peut-être le mieux connu.

Par exemple, la bonne prononciation, et en français et en anglais, est établie chez les deux nations depuis bien des années. Par conséquent, il semble que dans tous les dictionnaires on devrait se servir de la même méthode pour indiquer les mêmes sons. Rien n'est plus loin de la vérité. Chaque nouveau dictionnaire, soit français, soit anglais, a recours à un système particulier pour indiquer la prononciation. Le système dont on se sert se trouve assez souvent exposé sommairement au bas de chaque page du dictionnaire ; cela augmente à la fois le format et le prix du volume.

Pourtant, si tous les dictionnaires se servaient d'un même système de notation pour indiquer, au bas de la page, la prononciation, il y aurait ce grand avantage, que tous ceux qui s'en serviraient se mettraient, tôt ou tard, au courant de ce système uniforme et invariable.

Mais, à présent, le défaut même de cette uniformité si désirable est un obstacle tel qu'on ne se familiarise avec aucun système.

En essayant de se servir de plusieurs systèmes, on finit par n'en connaître aucun ; et ce qui est pire encore, et bien regret-

table, on prend en grippe toute méthode de transcription phonétique.

On répondra, peut-être, que généralement les gens d'une instruction moyenne n'ont besoin de connaître à fond aucun système phonétique, puisqu'ils ne s'en servent guère que comme guide, de temps en temps, dans des cas douteux. Mais il faut entendre que le sujet qu'on traite ici, c'est-à-dire l'uniformité en fait de notation phonétique, ne s'adresse que d'une façon générale aux gens d'une instruction moyenne. Il s'adresse surtout aux lettrés, à ceux que leurs études appellent à constater des faits dans les divers champs de la science. Ce sont, avant tout, ceux qui s'occupent de phonétique, et leur nombre augmente de jour en jour, qui ont le plus à cœur de voir enfin s'établir un système uniforme de transcription : car leur outil indispensable est une série quelconque de signes pour indiquer les sons de l'idiome qu'ils étudient. Ensuite viennent ceux qui font les dictionnaires et les glossaires ; puis, les géographes ; après, les linguistes, et ainsi de suite en parcourant les autres divers champs de la science. La multiplicité des systèmes dont on se sert à l'heure actuelle n'aurait pas de grands inconvénients, si chacun des groupes que nous venons de mentionner, et qui s'occupe à noter divers faits phonétiques, n'avait besoin d'employer que son système à lui. La difficulté, c'est que le phonéticien, le lexicographe, le géographe et le linguiste ne sont dans bien des cas qu'un seul et même individu. Il n'y a point de géographe qui, de temps à autre, n'ait l'occasion de se servir de dictionnaires ; point de lexicographe qui ne soit obligé de consulter des ouvrages géographiques. Supposons que chacun de ces groupes adoptât un système phonétique spécial, sans faire aucun cas des autres groupes, le résultat serait que la plupart devraient apprendre quatre alphabets phonétiques, c'est-à-dire n'en apprendraient aucun. Il est évident que la méthode pratique de traiter le problème, c'est d'adopter par un accord commun entre tous les groupes, un seul système pour noter les sons.

Le 26 août 1904, l'Université de Boston, en réponse à une requête faite par cent vingt personnes lettrées, publia une circulaire préliminaire, invitant les gens instruits de ce pays, ainsi que de l'Europe et d'ailleurs, à donner leur opinion sur l'opportunité d'avoir une réunion de savants en fait de

phonétique afin d'adopter un alphabet universel pour servir de clé à la figuration de la prononciation dans les dictionnaires et les ouvrages classiques du même genre.

On résumait brièvement le sujet ainsi : Il va sans dire que chaque dictionnaire qui ait quelque importance se sert d'une clé pour indiquer la prononciation. A cause de la multiplicité des clés, aucune ne devient connue du public. Le nombre de ces clés et les différences entre elles les rendent pour la majorité des gens d'une inutilité complète. Il n'y a pas de raison pour que chaque dictionnaire qui paraît se serve d'un nouveau système pour marquer la prononciation. Au contraire, il y a la meilleure raison possible, celle du sens commun, pour que tous les dictionnaires qui constatent les mêmes faits se servent d'un même système. D'ailleurs, pourquoi les lettres qui font partie de cette clé n'auraient-elles pas une forme propre à l'écriture aussi bien qu'à l'impression? Une clé pareille amènerait l'établissement d'une méthode de transcription phonétique qui s'imposerait.

Les étudiants des langues étrangères trouveraient tout naturel que la prononciation soit indiquée par des signes qu'ils connaîtraient déjà. Ce système, dès qu'on l'aurait introduit dans tous les dictionnaires, paraîtrait bientôt dans les livres élémentaires à l'usage des écoles, ainsi que partout ailleurs où il y aurait besoin de noter la prononciation.

On trouvera la critique et les réponses aux questions comprises dans cette circulaire préliminaire dans une brochure publiée par l'Université de Boston en 1905, brochure qui sera envoyée gratis à tous ceux qui en feront la demande. Bref, qu'il suffise de dire ici en réponse à tous ceux qui déclarent le projet impraticable : Voyez seulement l'usage étendu auquel est mis, à l'heure actuelle, en Europe ainsi que dans ce pays-ci, le système de l'Association Phonétique Internationale. A ceux qui mentionnent qu'un tel alphabet devrait être lourd à manier et incommode, on n'a qu'à répondre que, comme règle générale, ceux qui s'en serviront auront bien rarement l'occasion d'employer tous les signes; en général, on ne se servira que de quelques signes de plus que ceux dont on sert pour transcrire sa propre langue. Au point de vue pratique, ce système, au lieu de s'appliquer à toutes les langues, comme l'indiquerait

le mot « universel », jouera bien son rôle en s'appliquant au français, à l'anglais, à l'allemand, à l'italien et à l'espagnol.

Les trois langues nommées en dernier lieu sont écrites d'une manière bien plus rationnelle et phonétique que le français ou l'anglais. C'est surtout pour ces deux langues, qui s'écrivent d'une manière peu logique, que l'utilité d'un système pratique se fera sentir. Le système, établi et reconnu pour indiquer les sons de ces cinq grandes langues du monde, exercera son influence sur les autres langues, et toujours dans la direction de l'uniformité générale.

On peut distinguer facilement trois buts principaux pour lesquels un alphabet phonétique rendra service : 1° Comme clé de prononciation dans les dictionnaires. 2° Pour noter les résultats obtenus dans les recherches dialectales. 3° Dans l'enseignement des langues étrangères.

Quant au premier but, l'utilité d'un système phonétique a été reconnue depuis les temps anciens, et nous croyons l'avoir suffisamment démontrée.

Passons au deuxième but : indiquer les résultats obtenus dans l'étude d'un dialecte quelconque. C'est ici, peut-être, où l'importance d'avoir un système uniforme pour noter les sons du dialecte qu'on étudie se montrera dans toute sa valeur à une société de savants américanistes. Les ethnologistes de ce pays-ci étudient surtout les dialectes indiens. Ils examinent les noms géographiques dans les pays où l'on se sert d'alphabets différents de l'alphabet romain, comme par exemple : celui de la Russie, de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce, de la Turquie, de l'Arabie, de la Perse, de la Chine, du Japon. On a pu avoir une idée de la difficulté qu'il y a à noter des noms russes et des noms japonais en lisant les comptes-rendus des événements dans la guerre récente entre ces deux peuples. Chaque géographe est à même de se rendre bien compte de cette difficulté en essayant de transcrire les noms géographiques des pays où l'on n'emploie pas l'alphabet romain. Autrefois, les géographes de chaque nation, les français, les anglais, les allemands, les italiens, les espagnols, transcrivaient ces noms, chacun à sa manière. Les dessinateurs de cartes géographiques des différents gouvernements ont déjà abordé ce problème, et ils ont éliminé les contradictions les plus frappantes.

Ce sont, surtout, les Français qui à cet égard ont été les plus libéraux, car ils se sont éloignés le plus de leurs coutumes ordinaires, afin de se conformer autant que possible aux usages adoptés par les autres nations. Il doit être évident, pourtant, que l'uniformité ne peut se réaliser que par l'accord de tous. C'est du moins la conviction de bien des géographes. Il en est résulté que le Congrès Géographique International a déjà nommé un comité pour discuter la question d'un système uniforme pour indiquer la prononciation des noms géographiques.

D'ailleurs, le sujet des noms géographiques au Canada a toujours été un sujet de grand intérêt et l'est encore, témoin l'ouvrage considérable que vient de faire paraître le rédacteur du *Bulletin des recherches historiques au Canada*, M. Pierre-Georges Roy : les Noms géographiques de la province de Québec, et cet autre volume non moins important publié par M. Eugène Rouillard sur les noms de lieux empruntés aux langues sauvages. Les nombreux mémoires sur les dialectes indiens, ainsi que quelques uns sur le parler français au Canada, présentés à ce Congrès des Américanistes, montrent bien le rôle important que peut avoir un bon système de notation phonétique pour donner des connaissances, à peu de chose près exactes, du dialecte dont on désire faire valoir les traits caractéristiques. Qu'il suffise de dire, enfin, en exposant les avantages d'un système uniforme de notation phonétique, système fait pour donner une idée des sons d'un dialecte quelconque, qu'il y a bien assez de travaux dialectologiques pour rendre très connue et florissante partout au Canada et aux Etats-Unis la Société des Dialectes Américains.

Nous voici arrivés au troisième emploi principal, celui de l'enseignement des langues étrangères, surtout le français, dans les classes. C'est ici où un système de notation phonétique a, de beaucoup, la meilleure chance de se faire bien connaître et de se faire apprécier. Par exemple, il y a, à présent, une grammaire française écrite par deux professeurs canadiens, MM. Fraser et Squair, de l'Université de Toronto, dont on se sert beaucoup depuis quelques années au Canada et aux Etats-Unis. Les auteurs emploient, pour indiquer la prononciation française, le système adopté par l'Association Internationale Phonétique. Voici l'importance de ce fait : c'est que des milliers d'enfants

sont en train de se familiariser avec ce système bien connu. D'ailleurs, à New-York, la maison de Hinds-Noble et Eldredge publie toute une série de dictionnaires internationaux où l'on emploie ce même système de l'Association Internationale pour figurer la prononciation. On a déjà publié le premier volume : " français-anglais et anglais-français. " On le trouve un peu partout, dans les écoles et dans les bibliothèques, au Canada et aux Etats-Unis. On en trouvera un compte rendu dans le *Bulletin du parler français au Canada* (t. III, pp. 302-303). Dans la Norvège, la Suède, le Danemark, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, on se sert de plus en plus, et pour bien des choses, de la transcription phonétique. La civilisation moderne nous rend chaque jour plus cosmopolites. Par conséquent, pour quelle bonne raison faut-il qu'un enfant apprenne d'abord un système phonétique quelconque pour aider à acquérir les sons de l'anglais, un autre comme guide aux sons du français, encore un autre pour indiquer les sons de l'allemand, et ainsi de suite? Une méthode pareille ne prête qu'à la confusion.

Ce qu'il faut, ce n'est pas un système particulier adopté à des besoins spéciaux, car il y en a déjà en quantité, mais un système de transcription phonétique dont le monde savant de partout se serve pour toute espèce d'ouvrages, d'usage populaire aussi bien que scientifique. Si ce système est introduit dans les ouvrages qui traitent de la géographie, des sciences et des langues, où l'on a l'habitude d'indiquer la prononciation, la jeunesse s'accoutumera peu à peu à cet alphabet, et s'en servira chaque fois qu'elle aura l'occasion de noter des sons quelconques.

Un tel système phonétique ne fera pas seulement qu'atteindre le but que nous avons dit, mais en l'atteignant, il fera valoir d'une manière frappante l'utilité de la science phonétique.

Déjà les éditeurs des principaux dictionnaires publiés en Amérique, en réponse à une demande faite il y a quelque temps, ont marqué leur désir de se servir d'un seul système comme clé pour indiquer la prononciation, pourvu que les phonéticiens s'accordent et fassent choix d'un système. L'importance de ce fait saute aux yeux. D'ailleurs, M. Paul Passy, parlant pour l'Association Phonétique Internationale, exprime le désir de l'Association de se conformer au système officiellement adopté par les phonéticiens comme système universel. Cette déclara-

tion montre l'importance qu'on attache au mouvement vers l'unité phonétique.

L'appui le plus important qu'on a gagné jusqu'à présent pour aider à l'organisation d'une conférence phonétique internationale, c'est l'encouragement prêté par deux sociétés savantes bien connues en Amérique. Le 29 décembre 1905, en séance à Haverford, dans la Pennsylvanie, l'Association des Langues Modernes de l'Amérique a voté son appui à la résolution suivante : « Que l'Association favorise le projet d'avoir une réunion internationale de savants qui s'occupent de phonétique afin d'examiner le moyen de trouver un système unique pour indiquer les sons de la parole. » Le 10 avril 1906, la Société Anthropologique Américaine, en séance à Washington, a voté en faveur de la même résolution. On a bon espoir que le Bureau des Noms Géographiques des Etats-Uuis, suivant l'exemple des sociétés déjà nommées, agira de la même manière dans sa séance prochaine, cet automne.

En attendant, nous avons profité de la réunion à Québec du XV^me^ congrès international des Américanistes pour faire un exposé des avantages à gagner par l'adoption d'un seul système de notation phonétique, d'abord comme clé de prononciation dans les dictionnaires, ensuite pour noter les sons d'un dialecte quelconque, et enfin comme moyen d'indiquer la prononciation dans l'enseignement des langues. Nous aimons à croire que ces avantages paraîtront aux yeux des membres de la société distinguée des Américanistes suffisamment importants pour gagner leur adhésion à la résolution ci-dessus citée. Si la décision du congrès international des Américanistes est favorable, on aura fait encore un pas vers l'unité phonétique.

PROPOSED

International Phonetic Conference

TO ADOPT A UNIVERSAL ALPHABET

PAR M. J. N. B. HEWITT
du Bureau of American Ethnology

Mystery, especially artificial mystery, has a certain charm for a certain type of people, but in the long run most men would rather not be esoteric. Intelligent discussion with fellow workers, the more the better, is not merely a source of keen enjoyment to every scientist but is one of the most potent aids toward the solution of his problems.

There is hardly a branch of science in which the lack of this advantage is so sorely felt as in the domain of American linguistics. Before an audience like the present, no elaborate argument is needed to show the urgent necessity of freeing the study of American languages from all unnecessary drudgery that debars from it many active minds who might afford to the present workers the solace of company and the aid of suggestion.

It is no exaggeration to say that most of this unnecessary drudgery is due to the chaotic state of sound notation. A text in an Indian language is at present in most cases utterly illegible not only to the general reader but also to the students of other Indian languages and not infrequently to the recorder himself. We have some half a dozen more or less widely accepted systems of representing the sounds of aboriginal languages by graphic signs, and besides these, many authors invent their own systems. The result is that every student is compelled to spell out every word painfully, instead of being able to read it at a glance like the words in his own language.

The problem is an old one and familiar to Americanists. Hitherto every attempt to solve it has merely added to the

difficulty, by creating one more alphabet, used by a limited group of writers, but incapable of supplanting the others and imposing itself on all students as the sole authoritative alphabet.

The difficulty lies in fact not so much in creating an alphabet containing sufficient letters to represent the sounds of all Indian languages — that is easy enough. The real problem is, how to invest that alphabet with such authority that it shall have to be learned by every one who wishes to learn or to teach the pronunciation of aboriginal words, and thus to render it so familiar that it can be read, if possible, with no greater effort than is required for ordinary print.

No sooner is this aim stated than it becomes evident that the limited amount of practice which the student of an aboriginal language gets in reading texts of that language will never suffice to impart such familiarity. This reminds us at once of the fact that the students of American languages are not the only ones that need such an alphabet. All linguists feel the same need. Geographers need a system of writing geographic names in languages possessing no written records or using other alphabets than the Roman. The governments of the leading nations have in fact established special Boards on Geographic Names, and these Boards, by mutual consultation, have already arrived at a considerable degree of uniformity. The International Geographic Congress has appointed a committee to deal with this question, and the subject has been placed on the order of business of the next meeting. Every important dictionary and language manual has a key to pronunciation, which is practically a phonetic alphabet. The science of phonetics, which considers the sounds of speech apart from their meaning, is simply inconceivable without a system of graphic representation of these sounds, and logic, scientific accuracy and a decent sense of economy manifestly require that the same sound should always be represented by the same sign, no matter in what language it occurs.

Now the fact is that the persons interested in these various lines are to a large extent the same persons. Every linguist has to deal with geographic names, to consult dictionaries and to acquire some knowledge of phonetics. Conversely, every phonetist is to some extent a linguist. Suppose that every one

of these groups — linguists, geographers, lexicographers, phonetists — were to act independently in this matter and create an alphabet for its own exclusive use, the result would be that nearly every linguist, geographer, consulter of dictionaries or phonetist would have to learn two, three, even four alphabets. In most cases, not having enough use for them to warrant the effort, he would not learn any ; and if he did attempt it, not one of the four departments would by itself afford sufficient practice to enable him to gain the desired familiarity.

The evident conclusion is that a single alphabet ought to be adopted by the common consent of all the branches of science concerned. Practice in that alphabet would then be afforded to every educated person whenever he consults a dictionary for a pronunciation, or reads a geographic name, or undertakes the study of a foreign language, or reads a work on phonetics. Such practice, continued year after year, could hardly fail, even without special effort, to render the forms of words written in that alphabet so familiar as to enable him to read them with but little greater effort than he requires for ordinary print.

In the main, the letters composing this universal alphabet would not have to be invented. They have been supplied, ready-made, by the decree of history which made the city of Rome the mistress of the civilized world for several centuries. In the Roman alphabet we practically have a universal alphabet. Most of its letters, in their usual values, represent approximately the same sounds the world over. The current variations in the forms of these letters very nearly suffice to provide one sign for every sound in any one of the leading European languages. By a few additional modifications of the same letters, some of the existing universal alphabets represent every sound of these languages in such manner that words thus written can easily be read by persons familiar only with ordinary print.

In fact, the endeavor to make phonetic writing legible without practice has thus far operated to some extent as a drawback to the development of a perfect phonetic alphabet. The authors of universal alphabets, knowing that their systems possessed merely the authority of individuals, strove to avoid everything that might shock the average eye, and hence were driven to select only such letters as might at once be recognized

as modifications of familiar letters. As the range of such modifications is rather limited, there is a constant temptation to use the same letter with different values in different languages, or to use only one letter for several sounds readily discriminated by the ear. Had we an agency possessing such authority as to insure universal acceptance for the alphabet of its creation, the demand for legibility without practice would be less imperative. Even modifications of letters not recognizable at first glance could be used when the utility of the alphabet would supply to every student a sufficient motive to learn it, and when he need no longer fear that he would have to learn any other.

How, then shall we create a world alphabet that shall really deserve the name, an alphabet possessing the requisite authority to insure its universal adoption, an alphabet which shall be law? In the same way that all laws are created: by delegates representing the various classes interested. These would be the philological societies, the International Geographic Congress, the various Boards on Geographic Names, the representatives of the great dictionaries, the International Phonetic Association, and certain educational organizations. To impart the maximum authority to their decisions, the delegates ought moreover to be invested with representative character by the various governments. Much of the work may be done by correspondence, but there ought to be at least one meeting, preferably several. *Sounds* can not be satisfactorily discussed unless they are *heard*. The expenses of one conference are estimated at about $10,000.

During the past two years, an inquiry on this subject has been conducted by Boston University. It is stated that 97 per cent of the correspondents express themselves heartily in favor of a phonetic conference. I think I shall make no mistake in expressing the conviction that there is not a student of American aboriginal languages but is grateful to Boston University for its public-spirited action in taking the initiative in the movement toward a world alphabet, which promises to do away with one of the most serious barriers to the study of linguistics.

Les fouilles opérées à Teotihuacan

(MEXIQUE)

PAR M. LEOPOLDO BATRÈS, Mexico

A trente-six kilomètres de Mexico, capitale du Mexique, dans un endroit appelé San Juan Teotihuacan, se dressaient deux montagnes à forme pyramidale, connues sous le nom de pyramide du Soleil et de pyramide de la Lune. De mémoire d'homme on n'avait pas cessé de les considérer toutes deux comme une œuvre sortie de la main de l'homme, mais sans y attacher plus d'importance.

En 1865, Ramon Almaraz, attaché à la Commission Scientifique de Pachuca, dressa un mémoire assez détaillé, en y joignant une description de ces pyramides telles qu'elles apparaissaient à l'œil du visiteur. Voilà ce qu'il en disait alors :

" Les deux pyramides ont la base quadrangulaire. Elles sont tronquées toutes deux, et ce sont, à proprement parler, des troncs de pyramide. Le temps et d'autres causes que nous ne connaissons pas en ont détruit et caché une grand partie. La terre y est amoncelée en abondance ainsi que la végétation, cachant ainsi les matériaux dont elles sont faites, et leur donnant leur forme primitive, ce qui fait qu'à première vue, on est plus porté à les prendre pour des montagnes réelles que pour des monuments élevés par la main de l'homme."

Ce rapport resta lettre morte, et le gouvernement mexicain, pour diverses raisons, ne se préoccupa nullement de mettre à découvert ces deux monuments qui allaient demeurer dans le domaine de l'inconnu pour nombre d'années à venir, pendant qu'à Pompéi et ailleurs l'on faisait des fouilles qui émerveillaient l'univers entier.

Enfin, en 1904, le gouvernement du Mexique comprit qu'il

fallait se rendre aux vœux des savants et de la population mexicaine, et il vota la somme de $1,500,000 destinée à éclaircir le mystère des deux pyramides. La direction du travail me fut confiée en ma qualité d'inspecteur et de conservateur des monuments archéologiques de la république mexicaine. Je me mis aussitôt à la besogne, et quatre cents hommes n'ont pas cessé depuis de travailler à ces fouilles. C'est toute une ville que l'on a trouvée en cet endroit, avec ses monuments, ses temples, ses maisons, ses tombeaux, ses rues et ses aqueducs. Commençons d'abord par donner une topographie des lieux.

Il y a trois vastes monuments placés en ligne droite dans la direction nord-sud. Au sud de la rivière San Juan, et sur ses bords se trouve la Cindadela, ou citadelle. De cette rivière San Juan, et à peu près vis-à-vis de la citadelle, part une route bordée de monticules de 12 à 15 mètres de hauteur ; cette route a une longueur de cinq kilomètres, c'est-à-dire environ une lieue et quart. Dans la plaine se dressent d'autres monticules de même dimension. Cette route a jusqu'à ce jour été connue sous le nom d'Avenue des Morts, parce que l'on était sous l'impression que ces monticules bordant la route étaient des sépulcres.

A mi-chemin, à l'est de l'Avenue des Morts, on remarque la pyramide du Soleil, appelée Totnatisch Itzacuel par les Indiens. L'arc de sa base a 227 mètres. Sa base est donc plus grande que la base de la plus grande pyramide d'Egypte, dont l'arête n'a que 139 mètres. Elle a une hauteur de 66 mètres (environ 200 pieds) et se trouve conséquemment moins haute que celle d'Egypte qui mesure 146 mètres de hauteur (438 pieds).

Ce temple du Soleil — le Soleil était le Dieu qu'adoraient ces populations — est une pyramide de cinq étages. A la plate-forme supérieure se trouve la chapelle du dieu.

L'entrée à la base se trouvait du côté ouest, vers le soleil couchant ; pour monter au premier étage il existait deux escaliers, tandis que pour monter du premier aux autres étages, un seul escalier de cinquante pieds de largeur tout en pierres de taille donnait accès. Sur tout le pourtour de la base existait un revêtement de pierres de taille d'une dimension formidable, couvertes de sculptures et de bas-reliefs traitant de sujets religieux.

Enfin, tout à l'extrémité de l'avenue des morts, il y a la pyramide de la Lune, appelée Meztli Itzacuel par les Indiens, beaucoup moins haute et moins large que celle du Soleil, et ayant quatre étages.

En face de la pyramide de la Lune, l'avenue s'élargit et forme une grande place au milieu de laquelle il y a un monticule.

Au coin sud-ouest de la pyramide, on a déblayé une grande place pavée très finement avec du ciment. Et sur cette place, adhérente à la pyramide, on a trouvé un temple. Et tout près de ce temple, on a trouvé les ruines d'un édifice appelé « La Casa de los Sacerdotes » ou la Maison des Prêtres, à cause de la contiguité de cet édifice au temple.

Au pied du pan ouest de la pyramide, on a découvert les ruines d'un autre temple considérable, flanqué de deux autres plus petits.

Tous ces temples sont décorés avec des fresques polychromes qui représentent l'histoire religieuse et politique des peuples qui ont habité là.

Autour des temples qu'on a déblayés on a découvert un grand nombre d'édifices, dont les divisions indiquent un degré d'architecture fort avancé.

Dans ces maisons, on a trouvé les poutres du toit carbonisé, des squelettes d'hommes et de femmes, tous dans la position à plat ventre. Près du crâne de ces squelettes, reposaient des bijoux, consistant en des pierres taillées de grande valeur. On n'y trouve pas de bijoux en or ou en argent.

Dans une autre de ces chambres, on a trouvé le squelette d'une femme tenant dans ses bras celui d'un enfant. Ailleurs, on a trouvé ici et là des squelettes dispersés.

A côté de ces restes humains, on a trouvé des idoles en pierre, brisés en mille morceaux, probablement par la main d'un conquérant.

Cette ville a dû succomber aux coups d'un peuple sauvage qui l'aura détruite par le feu, car on y voit partout la trace d'un feu terrible. Elle a dû périr comme la ville de Troie qui jadis succomba aux mains des Grecs, après le classique siège que l'on sait, chanté par Homère. Et ceci a dû se passer dans des temps très reculés, presque fabuleux. En effet, comment expliquer

sinon par l'effet des siècles innombrables, l'enfouissement, sous la terre et la poussière, et sous ses propres débris, d'une ville dont les traditions des peuples sauvages n'ont gardé aucune trace.

La légende dit cependant que cette pyramide fut jadis un temple élevé au soleil. Sur le sommet, il y avait une statue du Soleil, en or massif, sur laquelle se reflétaient les rayons du vrai soleil, et qu'on pouvait apercevoir de plusieurs lieues à la ronde.

On a retrouvé, dans les fouilles de Teotihuacan, un brasier. Ce qui porte à croire que les peuples qui ont habité cette ville ont quelque chose d'analogue avec les peuplades mexicaines connues. C'est un vase ayant la forme d'une double coupe entourée d'une bande et recouvert d'inscriptions.

Chez ces peuplades, le siècle se composait de quatre périodes de treize ans, soit en tout cinquante-deux ans. Ils croyaient que, cette période terminée, le monde était susceptible de finir. Une certaine secousse dans les astres du firmament leur aurait indiqué si le monde allait finir, ou s'il allait continuer à exister paisiblement durant une autre période de cinquante-deux ans.

A la fin de chaque siècle, les prêtres ou astrologues se tenaient sur une élévation, et observaient la marche des astres. S'ils s'étaient aperçu d'un arrêt chez une certaine constellation, cela aurait signifié la fin du monde.

Dans le cas contraire, si les astres continuaient leur marche normale, cela signifiait que Dieu faisait grâce aux hommes et les laissait vivre sans crainte de la fin du monde pendant encore un siècle, c'est-à-dire pendant cinquante-deux ans.

Naturellement, les astres ne s'arrêtaient jamais, et au commencement de chaque siècle, les prêtres annonçaient que le monde continuerait. Cette nouvelle se transmettait au moyen de grands feux allumés sur de grandes élévations.

C'était là une coutume répandue chez les peuplades indiennes du Mexique.

Nous avons dit que la pyramide du Soleil n'était, à vrai dire, qu'un tronc de pyramide. Il est connu que la plateforme formée par la section de cette pyramide était autrefois recouverte de grandes pierres taillées, comme celles des pyramides d'Egypte. Ces pierres ont été volées dans le cours des siècles,

et il n'en reste que quelques-unes. On en trouve à divers endroits du pays, où elles ont servi à la construction des églises, couvents et autres édifices. Nous recherchons ces pierres et nous verrons à les faire remettre en place. Ces pierres sont très riches en archéologie ; elles sont toutes recouvertes d'inscriptions, de sculptures d'animaux et de symboles.

Des fouilles faites dans quelques-uns des monticules dont nous avons parlé, ont révélé que ces monticules ne sont pas des ruines de sépulcres, ainsi qu'on le croyait. Ce sont des autels et des maisons. Quelques-unes de ces maisons possèdent un grand nombre de chambres, de vestibules, de terrasses et de grandes cours.

La grande pyramide du Soleil repose sur une vaste plateforme d'une hauteur de dix mètres, avec plan incliné. Entourant le temple que l'on a découvert, il y a une grande cour avec pavé finement poli.

Les maisons étaient très vastes et construites d'après le même principe que les maisons grecques et romaines. On y accédait par un portique soutenu par deux colonnes carrées surmontées d'un chapiteau, de là on entrait dans une cour de forme rectangulaire à ciel ouvert et ayant son système dc drainage propre.

Un détail qui a sa valeur, dans chaque angle de la pyramide du soleil on a retrouvé le squelette d'un enfant ; or on sait que lors de la construction des pyramides d'Egypte, on enferma vivant dans chaque angle un esclave. L'analogie est pour le moins curieuse.

On désigne sous le nom de civilisation Toltèque, cette époque déjà reculée. Il est certain qu'ellle était des plus développées, les objets trouvés dans les fouilles en font foi. Des vases en onyx incrustés de pierres fines, des vases en marbre finement sculptés, aussi bien que les bijoux en jades d'un merveilleux poli en sont la preuve.

Il n'y a pas de doute que cette civilisation merveilleuse est antérieure de plusieurs mille ans à celle des Gaules ; les Francs n'étaient encore que des sauvages couverts de peaux de bêtes alors que ces peuplades construisaient ce temple du Soleil.

Somme toute, les fouilles que le gouvernement mexicain fait faire à Teotihuacan ont révélé des trésors inouïs en archéo-

logie, et pourraient bien conduire à la découverte d'autres trésors plus matériels.

Ce sont les fouilles les plus grandes du monde entier, et il est vraiment étonnant que le gouvernement d'une république ait voté la somme d'un million et demi de piastres pour faire faire des fouilles au seul point de vue scientifique.

Les fouilles faites à Herculanum et à Pompéi ne sont rien en comparaison de celles-là. A peine y dépense-t-on une soixantaine de mille francs par année. On y travaille depuis plus d'un siècle, et si l'on continue de ce train, on n'aura pas fini dans un siècle.

Les ruines sont visitées aujourd'hui par des milliers d'étrangers, et quand les visiteurs arrivent en présence du temple du soleil, ils sont tous sans exception frappés de stupeur en présence des dimensions colossales de ce monument. Ils ont dû exiger le travail de milliers d'esclaves pendant plusieurs siècles. On calcule que la préparation seule des matériaux a dû exiger le travail de 1000 ouvriers pendant plus de trois cents ans.

Un tel effort poursuivi pendant des siècles, témoigne de la profondeur des sentiments religieux de ces populations. La foi la plus vive a seule pu inspirer et soutenir de tels travaux.

Les fouilles se poursuivent déjà depuis mars 1905, Le Président Porfirio Diaz, M. Custo Sierra, ministre de l'instruction publique et des beaux arts, et M. Efequiel Chavez, sous-secrétaire d'Etat, ont fait leur part de cette tâche et y ont consacré tous leurs efforts.

SURVIVALS OF

ANCIENT FORMS OF CULTURE

AMONG THE

MAYAS OF YUCATAN AND THE LACANDONES OF CHIAPAS

PAR A. TOZZER

We have in Yucatan and the country to the southward an unusual opportunity to study side by side a people, one part of whom has been under the full influence of the Spanish civilization since the earliest days of the Conquest, and the other part which has never felt any outside influence strong enough to show any appreciable effect upon their language, their customs or their religion.

Under the first category come the Mayas of Yucatan and under the second the Lacandones living along the head waters of the Usumacinta River in northern Guatemala and Chiapas, Mexico.

The Maya language as spoken in Yucatan stands out as one of the surprising evidences of the force of perpetuation of a native language in contact for centuries with a Latin tongue.

All the Mayas in the northern and western part of the peninsula are nominally Catholics, having been subjected to this teaching since the arrival of the Spaniards. One is therefore surprised to find in many parts of the peninsula rites still being observed which savor greatly of the native religion as found and described by the early Spanish historians. These ceremonies seem to be freed from possessing any heretical character from the standpoint of the Catholic clergy by having the symbol of the cross interwoven in their structure together with the names of many of the Saints of the Church.

Essentially, these rites are survivals of the ancient culture.

Seven heavens stretch above the earth which is in the fourth period of its existence. Each of the heavens contains special gods who make it their home. There are spirits of the fields and the chase together with good spirits protecting the traveller and the inhabitants of the pueblos and evil deities who lie in wait for the passer-by. The four *Balamob*, as in the days before the Conquest, take up their positions each night at the four entrances to a settlement, at each of the four cardinal points. They use pieces of flaked obsidian to cut the air and thus signal each other of the approach of danger. Gum copal is burned in honor of these protectors and gourds of *posol*, a drink made of corn, are offered by throwing a particle from each vessel to the four cardinal points.

At the end of the dry season when the trees which have been cut down in preparation for the milpa are burned, the four spirits of the wind are invoked by an offering of nine gourds of *posol* and entreated to come so that a good burning may be the result. After the corn is in the ground the four rain gods, *Yumtsakob*, are invited to come and send down the showers. *Baltse*, the ceremonial drink of the Mayas, is made and offered in several rites. The first fruits of the fields are given, each year, to the gods of the harvest.

We find that many of the early accounts have been relegated to the role of spirits all under the leadership of "*El Gran Dios*" introduced by the Spaniards.

Divination is still practiced in a number of ways in Yucatan.

No great undertaking is carried out without first consulting one of the doctors, called *Men*, versed in the several methods of reading the future.

If so much remains of the ancient religion among the civilized Mayas of the north, it may rightfully be expected than among the Lacandones, than whom no people in Mexico or Central America has been more free from outside infiuence, we would find a still greater number of survivals of early forms of religious rites and beliefs.

These people live on the headwaters of the Usumacinta River, south of the ruins of Palenque, east of the ruins near Ocosingo. and in the region of the ancient cities of Yaxchilan of Menche and Piedras Negras. There are no large settlements of

this people, they are scattered widely in the bush, each group consisting of but one or two families and each a unit unto itself.

We find these Lacandones making pilgrimages to the ruined in their midst, and carrying with them their incense-burners in which they offer incense and gifts of food and drink to the gods of the race who are supposed to inhabit the ruins.

The incense-burners of this people have been found by travellers since the earliest days of the Conquest. They consist, for the most part, of clay bowls to the rim of which there is attached a grotesque mask-like face. Vessels of almost similar form have been found in excavating in the ruins of northern Yucatan.

These sacred incense-burners have a variety of functions. Each belongs to a certain one of the gods of the race and the idol of this god is placed inside the bowl. These idols are usually of carved stone, of ten of jade, and are handed down from generation to generation and guarded with the greatest secrecy. We find in this one of the cases of a real connection between the culture as represented by the ruins and that existing at the present time.

The bowl shaped incense-vessel of the Lacandones in addition to being a resting place for the idol of the god and a receptacle for burning copal has still another function. The head on one side of the olla is in the nature of a deity of inferior power, a servant to the god who is represented by the idol inside. Offerings are made to the head by placing food and drink on the mouth but these are for the most part in behalf of the god whose idol is concealed under the copal placed in the bowl of the incense-burner. The prayer given at the time asks the spirit represented by the clay head on the bowl to "restore" the offering to the main god, his master, as represented by the idol of stone. A small part of the offering is also given to the spirit of the brasero for his own use.

The incense-burners found in the ruins by travellers are of two kinds. Newly painted and small bowls are brought and left as offerings to the gods living there and these have never contained an idol. The other variety are larger but usually identical in shape. They are the old incense-burners and are supposed to be "dead" and from these the idol has been

removed. There is an elaborate ceremony performed each year at the time of the harvest when the incense-burners are renewed. The old ones of the previous year die and new ones are made to take their place. The stone idols are taken from the former and placed in the latter.

This is a clear survival of a rite mentioned by Landa and the two rites agree even in many minor details. A separate house is built where the new ollas are made. During this period the men live apart from their families. While the rite is in progress, immense quantities of *baltse* are consumed and drunkeness is compulsory. New fire is made to ignite the copal placed in the bowls of the incense-burners. This renewal rite stretches over several weeks and is composed of a constant succession of acts which vary as to details but are in the main similar. The women take no part in the religious life other than in the preparation of the offerings to be made to the gods. Numerous gifts of food and drink are brought into the sacred hut where the incense-burners are kept and placed before the line of ollas as they rest upon an altar of palm leaves. A shell trumpet is blown at the east of the ceremonial hut inviting the gods to come in person and partake of the offering. A minute portion from the contents of each gourd containing the gifts is placed on the mouth of each of the incense-burners. This consecrates the whole offering which is then consumed by the participants in the rite. Chants accompany each act.

Small truncated cones of copal, representing the two sexes, are made and placed upon a flat board. Similar balls of copal found in Yucatan and without doubt a remnant of the former culture of the Mayas show the same idea of incrusting the tops of the cones with minute bits of the gum as is seen in the nodules representing the male sex among the Lacandones. These offerings of copal are presented to the main god at east of the ceremonial hut after which they are distributed in the bowls of the several incense-burners. They are finally lighted and palm leaves are waved in the smoke of the burning copal as the leader and his assistants chant. The leaves are then carried to the domestic hut where the women and children are gathered. The beneficent power of the gods as revealed in the smoke of the incense is supposed to invigorate the leaves with a

corresponding quilaity as they are used over the wife and children.

During several of the rites of the Lacandones, the bodies and faces are painted with red paint and bark fillets, after being offered to the gods are tied around the heads of the participants.

Another striking survival of the former religion is in the piercing of the ear with a stone knife and the blood, flowing from the wound, use to anoint the idols. This is now performed among the Lacandones but only at the height of religious ecstacy. Placing the body over the burning incense is another survival of the same character.

In the names of many of the gods found both among the Mayas and the Lacandones, there are survivals of terms given in the early accounts of the Spanish historians and missionaries. In some cases, the attributes given to the gods have survived as well.

In the artistic side of their nature, the Lacandones and the Mayas as well are very low in the scale of human culture. They have no creative genius whatsoever nor have they any artistic appreciation. If this people who inhabit the country to day are the direct descendants of those of master minds who conceived and carried out the ancient culture found everywhere throughout the country, it is hard to explain why the temples and sculptures in their midst do not serve to keep alive or even to revive any latent power which it would seem they ought to possess.

But among the Lacandones and Mayas there is no one as far as can be made out who is able to give us the least possible aid in deciphering the hieroglyphic inscriptions. Their mind is a blank on this subject, not, I am convinced from any desire of secrecy, but from pure ignorance.

We have, I think, an explanation for this. The culture was far in its decline at the time of the Spanish Conquest. Some of the ruined cities in northern and eastern Yucatan were probably occupied at this time, but to the southward, the ruined centres of Copan, Quirigua, and Palenque were buried in the depths of the forest and all their life and activities had ceased long before the Spaniards came into the country. Intense civil strife and external warfare were two of the causes which brought

about this decline in the life of the Mayas. But what is of more importance as explaining the fact of the ignorance of the Lacandones of anything pertaining to the question of the hieroglyphs, the early Spanish accounts speak almost without exception of this knowledge of the hieroglyphic writing being a possession only of the priestly class and of a few of the nobles, and conversely, that it was not shared by the common people. The priests and the members of the higher classes did not submit without a struggle to the condition of practical slavery imposed upon them by the Spanish Conquerors. Moreover it was the special desire of the Spanish priests to stamp out all remembrances of the native religion and this was only possible by first putting an end to those possessing this dangerous knowledge. As a consequence we find to-day no one remaining whose duty it is to keep alive this ancient teaching of the hieroglyphic writing.

On the other hand, the larger dependent class, without whose labor the great artificial pyramids would have been impossible, would naturally have an acquaintance with the ceremonial side of the religion without possessing a knowledge of the fundamental conceptions underlying it as would naturally be expressed by the hieroglyphic writing. This element in the population has as its descendant the Lacandones of the present time who have kept up what there is yet remaining of the former rites. We find, as we have seen, the ceremonial side still existing in the many survivals but for explanations touching upon the deeper significance of the religion and reasons for the line of thought necessary to explain the hieroglyphic writing, we meet with disappointment.

We pass from the long and slow beginnings in the far distant past to the culmination of the culture still in the past and far on its way downward when the first Spaniard set his foot on this continent. From the heights reached in the development of the hieroglyphic system and noted in the remains of the ruined structures found throughout Yucatan and northern Central America, we come to what we find to-day, a few scattered families living out their own lives in the depths of the forest alone and forgotten.

NEW OBSERVATIONS

ON THE OCCURRENCES OF

Precious stones of archæological interest

IN AMERICA

PAR GEORGE FREDERICK KUNZ

Probably nothing has given us a better insight into the subject of the personal adornment of the aboriginal peoples on the American Continent than a study of those objects which have been made of precious and semi-precious stone materials. It is their enduring quality and their richness of color which have attracted the finder as well as the savage or the civilized races, who peopled this half of the world.

Certain of these materials were used in precolumbian times and others as the diamond, tourmaline spodumene, zireon and euclase were not then employed.

It will be my purpose in this paper to give a brief resumé of such objects and of the localities which furnished the sources of these much prized and coveted ornamental materials; and only to describe them or new discoveries ; no attempt being made to refer to what has been described previously, and also to refer to such discoveries made within the past five years, both on this and other continents which have been described by myself from time to time in the annual reports of the Department of Mining Statistics of the United States Geological Survey, Washington, D. C., years 1902-3-4-5 ; in the monthly bulletin of the American Museum of Natural History, Central Park, New-York, April 1906 ; the bulletin of the Metropolitan Museum of Art, May, 1906 ; the American Anthropologist, January, 1903, May, 1906, the volume of the Precious Stones of California, published by the State Mining Bureau, 1905 ; a volume now in

press on the Precious Stones of North Carolina, issued by the Geological Survey of North Carolina, and the Occurrences of Precious Stones in Mexico, read at the International Congress of Geologists, Mexico City, August, 1906; in various papers of Science; the Jewelers' Circular of New-York, and in other publications.

Among the more important of the gem materials thus described are turquoise, jade, jadeite, beryl, agatized wood, chalcedony and amber; and lastly the " Heber R. Bishop collection " of jade, which was bequeathed by Mr. Bishop to the Metropolitan Museum of Art, New-York, and is described in the great catalogue referred to in detail later.

TURQUOISE (1)

Perhaps no gem found on the American Continent has had a greater varied archæological history; and it has always been a source of confusion as to whether real turquoise or jadeite was referred to. Personally I have always felt that both substances were identical in references made by the ancient Mexicans; and have so treated the two materials in " Gems and Precious Stones of North America ", (New-York, 1892, pp. 336, and 36 colored plates, IX,) and in the various reports of the Department of Mining Statistics, and in the Heber R. Bishop Catalogue of Jade Collection. Wherefore, it is easy to conceive why a so intelligent a worker as Prof. William P. Blake should state at the International Congress of Americanists, which met at New-York, in December, 1902, when he presented a paper on the " Racial Unity of the historic and prehistoric peoples of the Southwest ", with special reference to New Mexico and Arizona, and therein took occasion to reaffirm his views first published in 1858, as to the identity of the celebrated chalchihuitl of the ancient

(1) G. KUNZ, *Gems and Precious Stones of North America*, 1892.
" *Report Dept., Mining Statistics, Washington, D. C.*, 1882 *to* 1905.
" *Gems and Precious Stones of Mexico*, International Geological Congress, Mexico City, August, 1906.
" *Gems and Jewelers Minerals of California Sacremento*, 8°., 164 pp.

Mexicans with the turquoise of the Southwest (1). This view is based upon the wide distribution throughout all that region of beads and mosaics of turquoise, upon the statements of the early Spanish travelers and chroniclers, and upon the abundant evidence of long and extensive aboriginal working at almost all the mines in our Southwestern States and Territories. Prof. Blake contests the view of the late eminent archæologist, Mr E. George Squier, that the word "chalchihuitl" was a general name for precious green stones that could be carved, but without any definite mineralogical distinction. His argument for turquoise is excellent and his view undoubtedly correct, but only in part. It is true for Northern Mexico, but not for the Southern region, where the recent researches have clearly shown that the ancient chalchihuitl is jade. For the evidences on this point, see under jade, particularly the recent studies of Mrs Zelia Nuttall on "chalchihuitl in Ancient Mexico".

Turquoise in Mexico

For the first time the writer described a true turquoise locality which has been recently discovered in the territory of Mexico proper, in the State of Zacatecas (2). Some specimens were found accidently at a silver mine near the town of Bonanza, in 1903, by a lady interested in minerals, Mrs. V. M. Clement. She believed them to be turquoise and insisted on having them analyzed. Further mining for the gem has since been carried on at this place; but no statements are made as to any prehistoric workings there, as in New Mexico and Arizona.

Turquoise in South America

Mr. A. F. Bandelier, who has resided and explored for years past in the region of the Incas, in Peru and Bolivia, reports the finding of turquoise beads and encrusted work at various points where excavations have been made in ancient

(1) *Amer. J. Sci.*, (2) Vol. XXV. pp. 227-232.

(2) George F. Kunz, *Min. Res. U. S.* 1903, pp. 49 (reprint) *American Archæologist*, Vol. III, pp. 227.

ruins, along the coast and to some extent inland (1), such objects are mentioned also by Antonio Raimondi, who has studied and written extensively in relation to Bolivian and Peruvian archæology and kindred topics, but neither he nor Dr. Bandelier has been able to find any clue to the source of this material, no turquoise localities being known anywhere in that entire region.

The Old Workings at Los Cerrillos

An extended account was given in 1903, of the great ancient turquoise mines at Los Cerrillos, N. M., by Mr. Douglas W. Johnson. The article gives a full discussion also of the petrography and geology of the mines with plates, analyses, and comprehensive data. The precise localities are carefully defined. The great old workings are on a small elevation known as Mt. Chalchihuitl, east of the Grand Central Mountain, which is the highest of the Cerrillos Hills. The principal workings are now on a parrallel ridgea little to the north-east, named Turquoise Hill. The old excavations, after being re-opened and worked for a time were abandoned for these others which proved more profitable. Old mines are found on the Turquoise Hill, but not so remarkable as those on Mount Chalchihuitl. Mr. Johnson confirms all the statements made by Prof. Wm. P. Blake, the first discoverer, in 1858 (2) and by Prof. Benj. Silliman, in 1880, as to the enormous extent of the old workings, and their antiquity, as shown by the large trees that have grown on the dumps and in the pits. He fully believes in the tradition that these mines were abandoned in 1680, after a great fall of rock that caused heavy loss of life, and is believed to have also led to the insurrection in the same year against the Spaniards, and their expulsion from the country. Of this rock-fall, he says: "I was able to get far enough back through the debris of the slip to make out a part of the old roof of the cave formed by the overhanging cliff. It was still black from smoke of ancient fires, and served to give a very good idea of the extent of the great disaster."

(1) George F. Kunz, *Min. Res. U. S.*, 1903, pp. 62 (reprint).
(2) *Am. J. Sci.*, (2) Vol. XXV, pp. 227-232
Id., (3) Vol. XXII, pp. 67-71.

Districts in New Mexico contain important mines; these are in the order of their modern discovery; (1) those at and near Los Cerrillos, in Santa Fe County; (2) in the Burro Mts., in Grant County; (3) at Old Hachita, Grant County; and (4) in the Jarrilla Mts., Otero County.

All the mines at these several localities show evidences of ancient working. In the reopening of the great excavations on Mt. Chalchihuitl, at Los Cerrillos, much ancient material was obtained; rude mining tools, pottery and stone hammers, one of which is said to have weighed 20 pounds, and to have retained part of a handle around the groove. These hammers are made from a horn-blende andesite, common in the Cerrillos Hills. Similar implements and tools are found at the mines and dumps in all the other districts. At one mine in the Burro Mountains (1), Mr. Fayette A. Jones, tells of having seen a relic that was evidently Spanish, — a crude pick, made of a sharp piece of iron, with a hole at one end, evidently to fit a handle. Mr. Jones thinks that the aboriginal Pueblos sometimes used pieces of malachite in their ornamental work, not distinguishing it from turquoise, and states that bits of malachite are not rarely met with in ancient grooves, and etc., associated with real turquoise.

Turquoise in Eastern U. S.

Turquoise has been described by the author at two widely distant localities in the United States, where it had not before been known or suspected to exist, namely in two of the Eastern States, Alabama and New Jersey (2). The former was announced in 1902, and the latter in 1904; the Alabama locality is in Clay County, about 95 miles east of Birmingham, the one in New Jersey, is near Somerville, in the workings of the American Copper Co. Both have yielded some good specimens, and at the Alabama locality a little mining has been done, but nothing important. There are no aspects of archæological interest at either of their points.

---

(1) *New Mexico Mines and Minerals, World's Fair Edition Sci. Publ. Co., N. Y.*, 1904, pp. 269-277.

G. F. Kunz, *Gems and Jewelers of California.*

(2) George F. Kunz, *Min. Res. U. S.*, (Rep. U. S. Geol. Sur.) 1902 pp. 61, and 1904, pp. 73 (reprints).

The Heber R. Bishop Collection and Catalogue (1).

The unequaled collection of jade and jade articles made by the late Heber R. Bishop, of New-York, was presented by him in 1903 to the Metropolitan Museum of Art in that city. This was a truly princely gift and it is installed with great elegance in a room fitted up for the purpose by the donor, which is said by foreign architects to be the finest example of Louis XV th decoration in existence, excepting perhaps at Versailles or Potsdam. This magnificent collection is arranged and catalogued under three heads: — (1) mineralogical; (2) archæological; and (3) art objects, chiefly Chinese and East Indian. The first contains rough specimens, boulders, etc., from every continent except Africa. A number of European localities are represented, the most remarkable specimen perhaps being the great nephrite block weighing 4715 pounds (2140 kilog.) obtained by the writer in 1899, with numerous other specimens, at Jordansmuhl, Silesia, and described before the International Congress of Archæology, Paris, 1900. See also Centralblatt für Mineralogie and Palæontalogie 1902, pp. 335-39.

The archæological specimens date back largely to the Neolithic time, and are hence classed as prehistoric; these include jade objects from Europe, Mexico, Central America, and China, mainly. Much of the material from British Columbia, Alaska, and New Zealand, is also prehistoric, but in those countries the use of jade implements has continued into modern times.

The art objects are of less remote antiquity, though many of them are quite ancient. A special class of them have been separated under the name of " tomb-jades, " consisting of a large series of Chinese carved objects deposited in sepulchres and graves, and altered in color by long burial. Some of these may be prehistoric, and others as late as modern times. The art

(1) G. F. Kunz, *Rep. Dept. Mining Statistics*, 1903; pp. 26-29.
G. F. Kunz, *The American Anthropologist, N. S.*, Vol. V, Jan.-Mar., 1903.
G. F. Kunz, *The Printed Catalogue of the Heber R. Bishop Collection of Jade.* Occasional notes, No. 11, *Bulletin Metropolitan Museum of Art*, May, 1906.

objects proper are divided into carved jades, jeweled jades (this type is East Indian only), and jade flowers and fruits; in age they range from the Han dynasty (206 B. C. to 220 A. D.) down to the present day. A number of the finest pieces in this collection came from the loot of the imperial Summer Palace, near Peking, which was burned in the Anglo-French expedition of 1860.

The magnificent, illustrated catalogue of this collection, issued in 1905, is one of the most remarkable books ever published. It forms two immense folio volumes, 19 x 26 inches, filled with plates executed with the utmost care and elegance. Only 100 copies were printed, and none were sold, all being presented by the estate of Mr. Bishop to leading museums and royal personages.

The two volumes weigh 125 pounds — 52 kilograms. It is certainly the most notable catalogue of a collection in any branch of science on art, and leads in the class of such great illustrated books of the world as Audubon's "Birds of America"; Svenegrodskoi's "Byzantine Enamels" published in Russia; Gould's "Humming Birds"; the great illustrated catalogue of the "Chinese Porcelain" in the Walter's Collection, issued by Mr. Henry Walters; "The Antiquities of Russia" published by the Russian Government; "Gems and Precious Stones of North America"; and the "Catalogue of the J. P. Morgan Collection of Chinese Porcelains."

During Mr. Bishop's visit to China and Japan in 1892, he met Sir Edwin Arnold and it was his suggestion that the author was invited to take charge of the scientific part of the book. The great collection started in 1886 with the purchase of a single piece, the Hurd vase, a green jade jar used as a brush holder, and purchased by M. Bishop of Tiffany & Co.

NEPHRITE

JADE, ALASKA. (1)

Among the minerals of the Pacific coast exhibited at the Lewis and Clark Exposition, held in 1905, at Portland, Oregon,

(1) G. F. KUNZ, *Rep. Dept., Mining Statistics*, 1905, p. 36.

special interest attached to a series shown in the Tiffany exhibit, illustrating the green jade of that region. The specimens consisted of worked implements, — knives, celts, and hammers. It is now some years since Lieut. Stoney, U. S. N., succeeded in finding this material in place in Alaska, at a locality known as Jade Mountain, thereby disproving the theory advocated by some archæologists, that all the jade objects of the Pacific Coast must have been carried over from Asia.

The observations of Mr. H. E. Smith, below cited, in British Columbia, also give ample evidence as to native manufacture from material found there.

NEPHRITE

JADE, BRITISH COLUMBIA (1)

Mr. Harlan I. Smith has described a series of observations conducted by the Jesup North Pacific Exploring Expedition, upon prehistoric village and burial sites at and near Lytton, in British Columbia, at the junction of the Fraser and Thompson Rivers. Mr. Smith collected much interesting material, and notes among other stone implements the occasional occurrence of a light green, translucent mineral, apparently nephrite, wrought into thin, delicate celts. These range from 4 inches in length, 1 ½ inches in width, and only one-quarter inch in thickness, down to one inch in length, with the other dimensions proportionate. The grooves made in cutting them are visible in some examples, while in others, they have been polished out. Those collected show all the stages of manufacture from bowlders on the river bank that had been grooved by grinding or rubbing with thin slabs of siliceous sandstone, to selvage pieces thus produced and then broken off, and celts still showing the break-line, and finally those completely polished. Sandstone pieces or saws were obtained that fitted the grooves in the green stone. The whole account — bowlders, sandstone and all the steps — recalls with singular minuteness the New Zealand jade occurrence and use. No analyses of the mineral are given, so that it is not certain

(1) *Mem. Am. Mus. Nat. Hist.*, Vol. II, part 3, May, 1899.
G. F. KUNZ, *Rep. Dept., Mining Statistics*, 1900, p. 45, reprint.

what the nephrite may prove to be here. The bowlders, of course, indicate its occurrence in place somewhere higher up in the course of the river. Mr. Smith says that the coast Indians are accustomed to use the celts, mounted as adzes, to smooth and finish boards that have been split out with wedges. Many wedges, made of the antler of elk, were among the implements associated with these specimens, and it is fairly presumable that the celts were used in the manner described.

JADEITE

JADE, GUATEMALA (1)

In 1904, Dr. Max Bauer, of the University of Marburg, described a number of prehistoric objects from Guatemala, made of jadeite and chloromelanite. After a detailed examination of all these specimens, chemically and microscopically, and of the inclusions of other minerals contained in them, he was unable to reach any positive conclusion as to their source, — whether made from material found in the vicinity or brought from a distance.

It may be said, however, that there seems no reason for any serious question on this point. Guatemala has furnished a great many objects made of jadeite, and it must undoubtedly exist there, perhaps in some abundance. The studies of Mrs. Nuttall, elsewhere referred to, show clearly that jade (chalchihuitl) was obtained at various points in southern Mexico, in the later Aztec times, and that several of those points were situated in the State of Chiapas, adjacent to the border of Guatemala. It appears probable that this jade region extends further south into Central America, on the Pacific side, at least, and that here is to be found the source of the numerous Guatemala specimens.

JADEITE

JADE, SOUTH AMERICA (2)

Dr G. F. Bandelier, an eminent anthropologist and explorer

(1) *Centralblatt Neues Jahrb. fur Miner.*, etc., 1904, pp. 65-79.
G. F. KUNZ, *Rep. Dept. Mining Statistics*, 1904, p. 69.

(2) G. F. KUNZ, *Rep. Department of Mining Statistics*, 1903, pp. 60-62.

in our own southwest and in Mexico, conducted an important series of investigations in 1904, in the Inca region of Peru and Bolivia, for the American Museum of Natural History. His report is of much interest, and his collections, sent to the Museum, are very extensive and valuable. Among the mineral objects which he obtained were a number of greenish beads, some of them quite large, which are apparently jade. They have not yet been determined, however, as to which species or variety of jade they represent: and some of them may prove to be only serpentine. No clue exists as to their source, as no locality of jade has been recognized anywhere in Peru or Bolivia.

JADEITE

JADE OBJECTS IN MEXICO (1)

Among the most important recent discoveries of jade objects in Mexico, was one made in the excavations at the Escalerillas in Mexico City, conducted during 1900 and 1901. The spot is adjacent to the cathedral, which stands near or upon the site of the great Aztec temple. Here were exhumed some 2000 beads of jadeite, also jadeite tablets, etc., with articles of obsidian and of copper.

JADEITE

CHALCHIHUITL JADE (2)

One of the most interesting and important contributions to the discussion regarding the mineralogical character of the celebrated Mexican chalchihuitl, has been made and published by Mrs. Zelia Nuttall. She took up the lists of towns recorded in the tribute-rolls of Montezuma, together with other Mexican and early Spanish accounts, and undertook to identify the places there mentioned, so far as possible, and then to classify the results. This was accomplished with unexpected success, and

(1) Exploration of Monte Alban, by Leopoldo Batres; (Inspeccion y Conservacion de Monumentos Arqueologicos de la Rep. Mexicana), Mexico, 1902.

(2) *Amer Anthropologist*, Vol. III, 1901, pp. 227-238.
G. F. KUNZ, *Rep. Dept. Mining Statistics*, 1901, p. 31-33.

the facts brought out are perfectly clear and conclusive. They show that the precious chalchihuitl must have been found at numerous points in southern Mexico, where it was specified as tribute, and that these points can be grouped around several centers. Notwithstanding the changes of four centuries, about two-thirds of the ancient names can be well identified. These are in the States of Vera Cruz, Guerrero, Hidalgo, Puebla, and Chiapas, most of them lying south of the capital ; and the region of chalchihuitl as a whole being that part of Mexico south of the Isthmus of Tehuantepec. The material itself is proved by analysis to be jadeite, and this article emphasizes the probability that search in the districts particularly indicated must lead to the rediscovery of the mineral. The tribute-rolls indicate that much of the chalchihuitl must have been obtained as rolled boulders, but that at a few points it may have been found in place.

The interesting controvery as to whether chalchihuitl was jade or turquoise is now seen to be a case of the old story of the golden or silver shield. The argument of Prof. Blake in behalf of turquoise is given under that mineral, and is correct for the northern region, where turquoise occurs and jade does not. The case is reversed in the south. It seems very clear that the view of so eminent an archæologist as the late Mr. Squier is correct, that the word denoted a highly valued green stone, with no exact mineralogical distinction. But we may now recognize that the name was applied especially to jade in Southern Mexico and to turquoise in northern Mexico. The old records, the Spanish narratives, the ancient workings, and the still lingering traditions, are abundantly clear as to the two minerals meant by chalchihuitl in the two different sections of the country (1).

JADE (NEPHRITE) IN SIBERIA (2)

The green nephrite, evidently also employed in Chinese art work, was first discovered in place in 1850, by Mr. J. P. Alibert, while seeking for the mines of graphite in Siberia, that have

(1) G. F. KUNZ, *Rep. Dept. Mining Statistics*, 1901, p. 33.

(2) G. F. KUNZ, *Rep. Dept. of Mining Statistics*, 1900, p. 43-25.

since borne his name. He found a fine outcrop of it, on a stream called the Onot, and at once recognized the importance of the discovery. He has since furnished specimens to all the leading museums in Europe, and has tried in every way to bring the material to the notice of art-lovers and lapidaries. Not until the Paris Exposition of 1900, however, has there been any real attempt to develop the beautiful possibilities of this stone by European artists. But there both the French and the Russian sections had cases illustrating in large variety the elegant results obtained in polished and carved nephrite. The value of Mr. Alibert's discovery was abundantly shown, and the wisdom of his efforts to bring the stone into notice in Europe. Many of the worked pieces were of exquisite beauty and some of large dimensions, notably several thin polished sections of boulders two feet in diameter, in which the delicate tints of the veining and clouding were displayed in the translucent stone with remarkable effect. And the canopy for the tomb of Alexander II of Russia is being made of this material at Peterhoff.

Within a few years past, some other localities have been found in Siberia, on the Chara Jalga River, in a very wild and inaccessible region, by Prof. von Jascewski. Here he discovered not only the pale variety but also a fine deep green, never found in place in Siberia before.

BERYL IN NORTH CAROLINA (1)

In the North Carolina section of mineral products at the Charleston Exposition, in 1902, Dr. J. H. Pratt exhibited a crystal of golden beryl an inch-and-a-half in diameter and over 2 inches long, taken from an Indian mound near Tesanty Creek, Macon County, N. C. This place is not far from the Littlefield beryl mine, and it is supposed that this crystal must have come from that locality. This is the first noted occurrence of a beryl crystal in an Indian grave, in the United States; but the Butoendo Indians of Brazil used them for labrets.

---

(1) George F. KUNZ, *Gems and Precious Stones of North Carolina*, Raleigh, N. C. 1906 (now in press).

Ibid., KUNZ, *Mineral Resources of the United States*, 1901, page 25.

AGATIZED WOOD, ARIZONA (1)

Very full and careful accounts have been published within a few years past, of the wonderful petrified forest at Chalcedony Park, Arizona. Those of Prof. Lester F. Ward, of the U. S. National Museum, and Mr. James M. Pulver, Territorial Geologist of Arizona, are especially interesting, as this material was extensively used by the inhabitants of Arizona. The late Major J. W. Powell proposed the name of Ahinaruny for the group containing the agatized wood from the original name.

New localities are constantly reported by prospectors and cowboys, and it seems evident that the fossil trees are widely distributed throughout northern New Mexico and Arizona.

It would appear that this material was well known and highly valued among the Indians long before any whites had seen it, as many objects of use and ornament made from it — pestles, arrowheads, charms, etc. — are found from Zacatecas on the south to Wyoming on the north. The first white man who ever saw the locality is believed to have been Col. John W. Stedman, in 1851, who learned of it from some of the Zuñis. A year later Prof. Jules Marcou, with a party of United States surveyors, examined the spot and made collections and reports. In the year following Lieutenant Whipple reached and named his "Lithodendron Creek," which must have been some part of the Chalcedony Park, although Dr. Ward, does not think that it was the main aroyo which he describes. From these reports of Government officers it became gradually known, though it was too remote for access by the tourist and the vandal until the opening of the railroad in 1880.

CHALCEDONY (2)

THE BORGIA CHALDEAN AGATE AXE

An object of great scientific interest is the famous inscribed

---

(1) See *Min. Res. U. S.*, (Rep. U. S. Geol. Surv.) for 1900, pp. 37-40, and 1901, pp. 39-42. — G. F. KUNZ.

See also a full description in.

Gems & Precious Stones of North America, New-York 1890-1892.

(2) *Report Dept. Mining Statistics*, Washington D. C., 1902.

G. F. KUNZ, *Bulletin of the American Museum of Natural History* New-York, April 1906.

Borgia Chaldean agate axe. This axe was obtained by the Cardinal Borgia while at the head of the Propaganda at Rome. The Contessa Ettore Borgia offered it to the British Museum some ten or twelve years ago, but at so extravagant a value (about £3,000 or £4,000 sterling) that it was returned to her. It was subsequently acquired, for some 15,000 lire, by the late Comte Michel Tysckiewicz, and is now in the Morgan collection of the American Museum of Natural History, New York. The age of the axe is variously attributed by Dr. W. Hayes Ward, Prof. Iva Maurice Price and Prof. J. Dyneley Prince and Dr. Robert Law as between 3000 to 1600 B. C. and of Babylonian origin.

The following extract is from Maspero :

" Elle se trouvait dans l'ancienne collection du Cardinal Borgia et appartenait, il y a quelques années, au Comte Ettore Borgia. Elle a été publiée par Stevens (Flint Chips, p. 115), et en fac-similé par F. Lenormant (Tre Monumenti Caldei ed Assiri delle Collezioni Romane, 1879, pp. 4-9, et pl. VI, I); et Carvailhac (Age de la Pierre en Asie), dans le troisième Congrès provincial des Orientalistes, tenu à Lyon (tom. I, pp. 321-332), a reproduit ce que Lenormant en avait dit. "

Obsidian (1)

The great obsidian locality in Mexico, at Pachuca, in the State of Hidalgo, was visited and examined in 1900 by Prof. W. H. Holmes of the U. S. National Museum, together with Prof. G. K. Gilbert and Mr. W. W. Blake. A full account of their visit was published in the American Antropologist, vol. II, N°. 3.

The only previous examination of this remarkable locality was that made by Prof. E. B. Tylor, of Oxford University, about 1856, and described in his work called " Anahuac, or the Mexicans, Ancient and Modern. " The spot is one of great archæological interest, as being the principal source of the obsidian that is found so widely distributed all through Mexico and our own southwest, in the form of carved ornaments, mosaics, inlaid work, flaked implements, etc.

---

(1) *American Anthropologist*, July-Sept., 1900, pp. 405-416.
G. F. Kunz, *Rep. Dept., Mining Statistics*, 1900, pp. 47-49.

OBSIDIAN, NEW LOCALITY IN MEXICO.

A new locality of obsidian has been recently made known in Mexico, some 60 miles from the celebrated one at Pachuca. At the latter, as described in 1900 by Prof. W. H. Holmes, no outcrops of the obsidian could be seen, because all the excavations were so filled up and covered with fragments and debris. At the new locality, however, it is quite different; there are no indications of ancient working, and the outcrops are quite accessible. As described in letters to the writer by Mr. J. M. Hamilton, of Tequisquiapan, the obsidian appears in parellel "veins" (dikes?) from 6 inches to 2 feet wide. The colors are black, opalescent, green, and dark green with bands; when polished, it makes attractive ornaments, and should be capable of use in art work. The material is abundant at the locality, which is more accessible than the one at Pachuca; it is in the State of Queretaro, near the border of Hidalgo, on a range of low hills east of the San Juan river, between the crossing of that stream by the Mexican Central Railroad, at San Juan del Rio, and the National Railroad of Mexico, a few miles below. Suggesting that this locality may have furnished many of the objects used in ancient Mexico, the petrological character of the materials has yet been studied for comparison.

OBSIDIAN OBJECTS

Among recent discoveries in Mexico may be noted that of a very large and elaborately chipped obsidian knife, 32 inches in length. This was found in 1901, with a number of other objects, in the excavations at the Escalerillas, in Mexico city, close to the cathedral, which is believed to occupy the site of the great Aztec temple. Dr. H. M. Saville, of the American Museum of Natural history, who had the opportunity of observing the specimen at this time, believes that it was probably presented as a votive offering at the dedication of the temple.

AMBER, ST-DOMINGO (1)

An interesting discovery of amber has been made within a

(1) *Min. Res. U. S.*, 1903, p. 58; 1905, p. 33 (reprints).
G. F. KUNZ, *Gems and Precious Stones*, p. 302.

few years in the Island of Santo Domingo ; it has been described in detail in the author's report on Production of Precious Stones for 1903 and 1905. It appears to exist in considerable amount, and often in pieces of good size, suitable for making carved objects of much beauty. It possesses a fluorescence similar to that seen in some of the amber from Catania, Sicily.

A tradition exists in the island that the natives used to burn a substance of this kind in their religious rites, probably this very amber, and it is said that they do so still, burning all they can find. A similar fluorescent amber occurs in the interior of Mexico, associated with a similar tradition ; and it is known that amber was thus used by the Aztecs in some of their temple rites, and that it was also employed probably for incense, in the early Catholic churches in Mexico, by the Spaniards. The coincidence in the two cases is highly interesting.

AMBER, ANCIENT JEWELRY

In the remarkable collection of amber and of articles made therefrom, gathered by Mr. William A. Buffum, and recently presented by him to the Museum of Fine Arts in Boston, are some extremely fine specimens of ancient amber jewelry. Mr. Buffum was for a time U. S. consul at Trieste, and became interested in amber while aiding in some excavations at Palestrina, near Rome. Here he obtained some very choice examples of ancient amber work, which became the nucleus of his subsequent collection. These were especially some neaklaces of Greco-Etruscan type, referred to the fifth century B. C. The amber of which they are made has been usually regarded as of Baltic origin, but Mr. Buffum himself thinks it to be Sicilian, and verified this in part by repolishing many old strings of beads, bringing out the richest colors of amber ever seen.

CATLINITE (1)

An interesting exhibit of this celebrated material was made at the Pan-American Exposition, where a mantelpiece composed of the historic, and doubtless prehistoric pipestone was placed in

(1) G. F. KUNZ, *Precious Stones and Mineral Resources of the U. S.*, 1902, p. 51.

the Minnesota State building and was much admired. It was made for the Chicago World's Fair in 1893 and was exhibited there; subsequently it became the property of the Woman's Historical Society of Pipestone, Minn., by whom it was lent for this occasion. It is to be placed permanently in the room occupied by that society in the new court-house at Pipestone. It is doubtful whether another such piece of work in this material can ever be obtained, as the land on which the quarry stands has been very properly set apart by the Government as a small reservation, to secure to the Indians of all tribes and for all time the access to and control of this venerated spot, and they guard it so jealously that large pieces for any work of this kind could not be had. The Indians come from all parts of the country to make pipes of peace from this sacred stone. The mantle was made and carved by a half-breed Indian who lives close by the quarry and manufactures articles for barter and sale. It was carved with appropriate allusions to Hiawatha and inlaid with other ornamental stones of the region.

Deux contes des Indiens Chontales

PAR M. LE COMTE DE CHARENCEY

M. de Charencey donne communication de deux contes recueillis par le savant américaniste M. F.-E. Belmar, chez les Indiens Chontales de l'Etat d'Oaxaca. L'un est intitulé « Quatorze forces », et l'autre « Jean Condren ». Sans doute ils ne sauraient prétendre à un origine purement indigène. L'influence européenne semble, chez eux, bien marquée. Quelques détails accusent un vague ressouvenir des vieilles traditions de l'Amérique précolombienne. Tels qu'ils sont, nous ne les croyons pas indignes d'appeler l'attention du folkloriste. N'est-ce pas, au point de vue ethnographique, un phénomène curieux que de constater avec quelle facilité, ces récits légendaires voyagent au loin tout en se modifiant suivant l'esprit des populations qui les adoptent?

La nation Chontale occupe aujourd'hui une partie de l'Etat d'Oaxaca et notamment les districts de Yautepec et Téhuantepec. M. Francesco Belmar nous a donné une grammaire, un vocabulaire accompagnés de quelques textes indigènes de l'idiome parlé par ces Indiens. A la fin de l'ouvrage se trouvent deux contes (texte Chontal et traduction castillane). Sans doute ils n'offrent pas un caractère très particulier. Nous croyons bon néanmoins de les reproduire ici parcequ'ils nous donnent une idée des modifications que subissent dans la bouche des narrateurs indiens certaines données d'origine sans doute Européenne.

QUATORZE FORCES

OU LE FILLEUL DU FRÈRE

Tel est le titre du premier des récits dont M. Belmar nous donne connaissance.

1 — Un homme eut l'idée de devenir parrain avec un Frère et s'en alla lui parler à ce sujet.

2 — Sitôt que le Frère eût accepté, il lui dit : dès que l'enfant naîtra je suis à ta disposition.

3 — L'enfant à peine né, il s'en alla lui en donner avis et son Frère lui dit : il va falloir procéder au baptême, va chercher l'enfant.

4 — L'homme alla donc chercher son enfant et le Frère se demanda quel nom on donnerait à son filleul.

5 — Aucun des noms proposés ne lui ayant plu, il dit : mieux vaut l'appeler Quatorze Forces.

6 — Et on se rendit à l'église pour le baptême et l'enfant y reçut ce nom de Quatorze Forces.

7 — Et l'enfant devenait très-beau. Au bout de l'année il savait déjà marcher et bien parler.

8 — A l'âge de trois ans il fut admis dans l'église comme acolyte et commença à apprendre son catéchisme et ses prières.

9 — Ayant appris le tout en un instant, il ne tarda pas à se signaler par sa turbulence et à jouer avec ses camarades.

10 — A peine ceux-ci s'étaient-ils permis de le toucher qu'il leur distribuait des coups de poing et de bâton, si violents, qu'il les laissait à moitié morts.

11 — Les camarades tâchaient bien de lui rendre la pareille, mais ils n'avaient pas assez de force.

12 — Plus il grandissait et plus le filleul du Frère devenait robuste. Arrivé à l'âge de huit ans il ne trouvait personne en état de lutter contre lui.

13 — Et son pauvre père et sa pauvre mère s'étaient bien ennuyés de tous les désagréments que leur attirait la violence de leur fils. Bien des fois, en effet, le père avait comparu devant la justice, il avait été mis en prison et puni à cause de la conduite du jeune homme.

14 — Le père et la mère se résolurent donc à l'envoyer chez son parrain. Et celui-ci reçut bien volontiers son filleul.

15 — Quatorze Forces resta donc chez son parrain, deux années entières. Et il était arrivé ainsi à l'âge de dix ans. Mais on ne cessait d'adresser des réclamations au Frère à cause des frasques du jeune homme.

16 — A peine fut-il entré dans sa onzième année que les compagnons de ce dernier vinrent le provoquer et l'inviter à se battre contre eux.

17 — Ils s'étaient réunis trois plus grands que lui, mais il ne tarda pas à les mettre en pièces.

18 — Aussitôt le Frère fut demandé à la maison du Roi par la raison que son filleul venait de se rendre coupable de trois meurtres.

19 — Et le Frère dit : " qu'on aille le prendre, je ne nie pas que ce soit un grand criminel. "

20 — Et le Roi envoya vingt cinq soldats armés pour se saisir de Quatorze Forces, mais ils ne purent en venir à bout et c'est lui, au contraire, qui les assomma après leur avoir enlevé leurs armes.

21 — Et le Roi dit : " Restons-en là, car nous ne parviendrons jamais à nous en rendre maîtres. " Et il en fut ainsi.

22 — Quatorze Forces resta deux ans encore avec son parrain jusqu'à ce qu'il eût terminé sa douzième année.

23 — Un des compagnons du Frère étant venu sur les entrefaites le visiter, la conversation tomba sur son filleul. Le compagnon dit à son parrain : " Ne serait-il pas bon de causer une telle peur à ton filleul qu'il en meure, car réellement il en a trop fait. "

24 — Le parrain répondit : " je ne demanderais pas mieux, mais il n'y a pas moyen. Dites-moi donc un peu comment faire pour effrayer un être aussi robuste et aussi intelligent ? "

25 — Et l'autre Frère dit : " Laisse-moi agir, j'ai mon idée. Envoie-le au milieu de la nuit et dis-lui de sonner les douze coups de minuit, moi je me tiendrai assis au-dessus de la cloche avec un accoutrement noir qui me rendra horrible à voir. "

26 — Et le parrain accepta la proposition. Il dit à son filleul. " Va, Quatorze Forces, et sonne à la cloche les douze coups de minuit. "

27 — L'autre répondit : " oui M. mon parrain, j'y vais de suite. " Quatorze Forces se rendit donc au clocher et sitôt arrivé se mit à sonner la cloche.

28 — Et le visiteur qui s'était caché commença à pousser de grands cris. Et il recommençait à chaque coup de cloche.

29 — Quatorze Forces lui dit : " Est-ce que tu crois m'effrayer ? je me moque de toi et saurai bien te faire taire ".

30 — En même temps il lui décochette un coup tel que le visiteur tomba et se fracassa sur le sol.

31 — Quatorze Forces recommença à sonner et quand il eut fini il retourna chez lui. Il dit à son parrain : " Sitôt que j'ai eu donné mon premier coup de cloche j'ai aperçu une espèce de revenant assis au-dessus de la cloche et qui jetait des cris lugubres, je lui dis : " qui es-tu donc, sorte d'épouvantail ? Je n'ai pas peur de toi. Alors je lui donnai un coup qui le fit tomber à terre où il se brisa en morceaux. "

32 — Le parrain fut très affligé d'avoir été cause de la mort de son compagnon et de grand matin il alla prendre son corps. Et le parrain dit dans son cœur " Ce filleul mérite d'être condamné, voilà plusieurs personnes qu'il met à mort et il a tué même un Frère, je vais donc l'envoyer en enfer voir s'il pourra lutter contre les diables. "

33 — Le jour suivant, le parrain écrivit un mot pour le Prince des Démons et dit à son filleul : " va me faire une commission dans l'autre monde, en enfer.

34 — Et Quatorze Forces, répondit : " Comment donc, parrain, je vais de suite où vous m'envoyez. "

35 — Et il s'en alla tout guilleret avec la lettre. Et arrivé en enfer il la fit remettre au Prince des Démons. Celui-ci prit connaissance de l'acte de justice qu'on demandait de lui.

36 — Et le Diable dit à ses disciples : " Enfants, emparez-vous de cette personne, qu'elle soit mise en prison pour l'éternité, avec trois paires de chaînes aux pieds. "

37 — Et les diables essayèrent de saisir le coupable pour l'emprisonner. Et Quatorze Forces dit : " Est-ce donc moi qu'on veut mettre au cachot ? et si mon parrain m'a dit de venir porter cette lettre, il ne m'a pas du tout prescrit de me laisser mettre au cachot par vous. "

38 — Et il commença à se battre avec les diables, leur

donnant force coups de poings sur le nez. Ceux-ci tombaient et se relevaient aussi rapides que l'éclair. Ils avaient l'air de vrais lézards, mais jamais ils ne purent se rendre maîtres de leur adversaire pour l'emprisonner.

39 — Alors Quatorze Forces dit au Prince des Diables : " allons vite donne réponse à la lettre que je t'ai apportée, sans cela tu auras affaire à moi. "

40 — Le Roi des diables se laissa tomber de peur et aussitôt le monde se mit à trembler.

41 — Et le Diable répondit en ces termes, à la lettre qu'il avait reçue " On ne peut venir à bout de ce jeune homme d'aucune façon, ni en enfer ni sur terre, jusqu'à ce que le Père Eternel en décide autrement. "

42 — " Mieux vaut l'établir, lui monter son ménage et surtout que personne désormais ne lui cherche affaire. "

43 — Quatorze Forces s'en alla tout joyeux avec sa réponse. Il la porta aussitôt chez son parrain et il lui raconta tout ce qui s'était passé.

44 — Il lui dit : " Parrain, sitôt la lettre remise, ils ont voulu me jeter en prison, j'ai eu à lutter contre les Diables qui s'attaquaient à moi, j'en ai blessé plusieurs, je les ai étrillés comme il faut et je les ai traînés comme des lézards. "

45 — Le Frère exécuta tout ce qu'indiquait la réponse, il établit Quatorze Forces et lui monta un ménage.

46 — Quatorze Forces mourut ensuite d'une mort paisible et une foule considérable assista à ses derniers moments.

JUAN CLAPI

OU JEAN CENDRE

1 — Une femme avait un fils appelé Jean, il était très mou, ne sortait jamais d'auprès de la cheminée et on le voyait toujours couvert de cendre.

2 — C'est pourquoi on l'appelait Jean Cendre. Il ne faisait jamais rien de ce qu'on lui disait. Il ne quittait jamais la cendre sur laquelle il était assis.

3 — C'est là qu'il mangeait, là qu'il dormait, il ne sortait qu'un moment pour vaquer à ses nécessités naturelles et retournait à sa place d'habitude, la tête et le corps tout couvert de cendre.

4 — On avait beau le gronder et le battre il ne quittait pas le foyer. Sa mère se fatigua de le battre et de lui donner des conseils et finit par le laisser tranquille.

5 — Il finit cependant par devenir un grand garçon de dix-huit ans, mais sans songer en rien à changer ses habitudes.

6 — Un jour Jean Cendre entend dire qu'une jeune fille était demandée en mariage à ses parents par divers partis, mais les parents ne voulaient pas laisser leur fille se marier. En effet, disaient-ils, c'est notre unique enfant et si son mari nous l'enlève qui s'occupera dorénavant de nous? Nous resterons seuls. Mieux vaut ne répondre à aucune proposition et laisser les choses dans l'état. "

7 — Jean Cendre ayant donc appris que les parents ne voulaient donner leur fille en mariage à qui que ce fût parcequ'il ne leur resterait plus personne pour leur venir en aide, chercha comment il pourrait obtenir la main de la Demoiselle.

8 — Il y avait dans la cour de la maison de la jeune personne un arbre de mesquite. Jean Cendre s'avisa de monter jusqu'au haut de l'arbre et commença à crier comme un hibou. Ayant répété ces cris trois fois il s'écria : " Ta fille mourra si elle n'épouse pas Jean Cendre. " Trois fois de suite il répéta les mêmes paroles.

9 — Sitôt que le père et la mère l'eurent entendu, Jean Cendre descendit en cachette de l'arbre et s'en retourna chez lui.

10 — Le père et la mère se sentirent tout affligés à l'idée que leur fille mourrait, si elle ne se mariait pas avec Jean Cendre. De grand matin la mère dit à son mari : " Va t'en donc à la maison de Jean Cendre car si notre fille ne l'épouse pas elle mourra certainement. En effet, l'animal qui a crié cette nuit ne ment point et tout ce qu'il dit est vrai. " Il ne savait pas, en effet, que c'était ce Jean Cendre qui avait crié.

11 — Le père et la mère s'informèrent donc où était l'habitation de Jean Cendre, à peine arrivés on le rencontra assis sur le foyer, le corps et la tête pleins de cendre. Aussitôt le père

lui adressa la parole disant : " c'est sans doute toi qui es Jean Cendre " ?

L'autre répondit de suite " Oui Monsieur, votre serviteur, que me voulez-vous? "

12 — Le père reprit : " Je viens vous voir, excusez ma démarche, je voudrais que vous épousiez ma fille ; sans cela elle mourra pour sûr, c'est ce que m'a annoncé hier au soir un hibou. Je viens donc vous dire clairement ce qui en est et vous chercher. "

13 — Jean répondit, tout en faisant l'ignorant : " Ah Monsieur, je suis bien pauvre et n'ai pas de quoi entretenir votre fille. "

14 — Le père répondit : " Ne t'inquiète pas de cela, j'ai de quoi subvenir à votre entretien à tous les deux, l'important c'est que ma fille ne meure pas. "

15 — Jean Cendre se rendit donc à la maison de ses beaux parents et il épousa de suite la jeune personne. On eut soin de lui faire prendre un bain et de l'habiller convenablement. Au bout de trois jours le nouveau marié s'en retourna chez lui sans prendre congé de sa femme. Celle-ci alla donc le rechercher.

16 — Elle le trouva enfin de nouveau assis sur le foyer le corps tout couvert de cendre. Elle l'emmena et l'obligea de nouveau à prendre un bain.

17 — Il resta quelque temps dans la maison de ses beaux parents. Enfin on le laissa retourner chez lui sans se mettre en peine de le suivre. Sitôt arrivé à son ancienne demeure, Jean Cendre vit arriver un grand nombre de voyageurs juste en face de chez lui.

18 — Jean Cendre épia l'instant où ils allèrent mettre leurs bêtes dans la prairie. Sitôt la nuit arrivée, il appela toutes les bêtes qui étaient dans cette prairie. Elles consistaient en quatre-vingts mulets. Il les dirigea vers l'extrémité d'une colline où il les cacha.

19 — Sitôt le matin arrivé, les muletiers revinrent chercher leurs bêtes, mais sans parvenir à en trouver trace. Ils eurent beau continuer leurs investigations, ce fut toujours sans résultat.

20 — Au bout de trois jours, Jean Cendre dit à un de ses voisins : " allez prévenir les muletiers qu'ils se rendent chez

moi. Sans doute je pourrai deviner où sont les animaux perdus. "

21 — Au bout de trois jours, les muletiers, très tristes de la disparition de leurs animaux, virent arriver un messager qui leur dit : " allez donc voir Jean Cendre, cet homme pourra vous dire où sont vos mulets. " Les muletiers se rendirent donc à la maison de Jean Cendre et furent tout surpris de le voir ainsi couvert de cendre. Ils se dirent entre eux : " quel est donc ce devin ? " Ils commencèrent à lui demander, s'il pourrait leur dire où étaient les animaux égarés. Jean Cendre leur répondit : " Revenez demain matin, je ferai cette nuit mon métier de devin. "

22 — De grand matin, le jour suivant, les muletiers retournèrent voir Jean Cendre qui leur dit : " Je sais où sont vos animaux perdus, mais avant de les reprendre il faut que l'on me paie trois cents livres à l'instant même. Les muletiers répondirent : " Et bien soit, l'important c'est que nous retrouvions nos bêtes ".

23 — L'autre leur répondit : " Versez-moi d'abord la somme demandée, je ne vous dirai rien que je ne l'aie reçue. "

24 — Les muletiers payèrent donc la somme en question à Jean Cendre, qui leur répondit : " prenez donc le chemin de ce coteau, marchez jusqu'à atteindre la cime de la colline, ensuite vous descendrez un peu, vous arriverez à une plaine où sont vos animaux. On peut ajouter foi à tout ce que je dis, car tout ce que je dis est rigoureusement vrai. "

25 — Voici donc les muletiers en route. Après être arrivés jusqu'au sommet de la colline, ils atteignent la plaine où se trouvaient toutes les bêtes, aussi regardèrent-ils Jean Cendre comme un grand Devin et furent très heureux de retrouver leurs animaux sans se douter que c'était lui-même qui les avait cachés.

26 — Jean Cendre continua son métier de Devin avec succès. Enfin le Roi ayant entendu parler de lui, le fit appeler, car il désirait beaucoup rencontrer un homme véritablement capable de deviner.

27 — Jean Cendre se rend donc à l'ordre du Roi. Une fois arrivé en sa présence, il le salua et lui dit : " Comment va votre Sacrée Majesté ? Avec la faveur de Dieu puisse-t-elle bien

se porter ! Sacrée Majesté je suis venu pour me conformer à votre intention. "

28 — " C'est vous reprit le Roi qui vous appelez Jean Cendre ? L'autre a dit : " Oui, Sire, pour vous servir. " Et le Roi commença à l'interroger en lui disant : " Tu es devin ? "— " Oui, Sire, quelque peu. " Le Prince ajouta : Et bien voici un point où j'ai besoin de recourir à tes lumières. "

29 — Je voudrais que tu me dises où est le précieux collier qu'a perdu ma fille ? C'est bien, Sire, mais je ne peux pas répondre de suite, il me faut un peu de temps, d'ici trois ou quatre jours je serai renseigné pour sûr.

30 — Le Roi dit : " c'est bon " — On enferma donc Jean Cendre seul dans une chambre où il était comme prisonnier. Seuls y entraient des serviteurs dont trois étaient nègres — Le premier jour, un de ces nègres vint lui porter à déjeûner. Sitôt qu'il parut, Jean reprit : " Bien en voilà un ". Le noir une fois de retour, ses compagnons lui demandèrent ce qu'avait dit Jean Cendre. " Sitôt que je fus entré, répondit-il, il m'a dit bien en voilà un ". Le jour d'après, ce fut le tour d'un autre nègre à porter à manger à Jean. A peine ce domestique fut-il entré, que Jean s'écria : " Bien en voilà deux ". Le troisième jour ce fut le tour du dernier nègre et quand ses compagnons lui demandèrent ce qu'avait dit Jean, il répondit : " Ce qu'il a dit, le voilà : Dieu soit béni, en voilà trois ".

31 — Et les nègres se sentirent fort effrayés, car c'étaient eux qui avaient dérobé le collier et ils se dirent l'un à l'autre : que faire maintenant que nous voici découverts ? Le mieux, puisqu'il est encore temps, c'est d'aller voir le Devin pour nous enquérir comment éviter la potence. Ils allèrent donc trouver Jean et lui confessèrent leur larcin.

32 — Jean leur répondit : " Si chacun de vous me paie cent livres, je chercherai un moyen de vous sauver ". Les nègres allèrent aussitôt chercher cette somme. Et aussitôt Jean leur dit : N'y a-t-il pas ici quelque animal auquel on tienne beaucoup ? Les nègres reprirent : il y a ici un canard auquel la Princesse est très attachée. Eh bien, dit Jean, allez le chercher, ouvrez-lui le bec et introduisez-y le collier de manière à ce qu'il le porte.

34 — Allez donc, dépêchez-vous car voici le moment du lever du Roi et il va me demander de deviner. — S'il ordonne

d'aller chercher le canard, qu'on le fasse sans crainte, comme cela vous sera prescrit.

35 — Il était alors à peu près neuf heures du matin. Le roi lui dit : " Jean, as-tu deviné, retournes-tu, oui ou non, le collier " ? — " Je l'ai retrouvé, Sacrée Majesté " — " Qui donc l'avait volé " ? — " Sire, ce n'est personne, le canard l'a avalé quand ta fille est allée se baigner dans l'étang. Elle ne s'est aperçue de rien et actuellement le collier se trouve dans l'estomac du canard. "

36 — Le Roi ne voulait pas qu'on tuât cet oiseau auquel il était très attaché. Mais Jean Cendre maintint son dire et exigea qu'on le tuât pour prouver qu'il avait bien deviné.

37 — Le Roi fit donc tuer l'oiseau — On lui ouvrit le ventre, on examina ses entrailles et on y rencontra le collier. Mais le roi peu content de la mort de cet animal, proposa autre chose à deviner à Jean.

38 — Avant de le payer de ses services il fit remplir une cuvette d'excréments que l'on fit recouvrir, puis il prescrivit à Jean de lui dire ce que contenait l'ustensile en question.

39 — Et ce dernier lui répondit : Ah Sire, quand j'ai sorti de chez moi quel Devin tu seras — tu seras un Devin de..... Aussitôt on découvrit la cuvette — Et le roi crut fermement que Jean était un Devin — il lui fit verser à l'instant dix mille livres — Et ce dernier retourna à son village où il vécut très heureux en compagnie de sa femme.

Inutile de faire ressortir le peu d'originalité des données dans ces deux récits. Les amateurs de Folklore auront déjà remarqué qu'elles se retrouvent à peu près toutes les mêmes dans divers récits Européens. Un seul détail pourrait trahir sa provenance indigène, c'est celle du message adressé au Prince de l'enfer. L'historien Tézozomac nous représente déjà Montezuma effrayé de l'arrivée des Espagnols envoyant des Messagers au Prince du pays des morts, chez lequel il songeait à se retirer avec sa cour.

NOTES ON THE

PONKA GRAMMAR

PAR FRANZ BOAS

The following notes on the grammar of the Ponka language are the result of the work of a seminar class conducted by me at Columbia University. Miss Martha W. Beckwith, Mr. Albert B. Lewis, and Mr. R. A. Lowie participated in this work. The subjects treated relate particularly to the article, the pronoun, and the composition of the verb. The material from which these grammatical notes were derived are the Ponka texts by James Owen Dorsey, published in the Sixth Volume of the *Contributions to North American Ethnology*. In explanatory notes of the texts a few hints as to the grammar of the language are given, and these have been utilized. The page and line references in the following notes refer to this volume. Owing to the limited facilities of the printing office ç has been used for the sonant *th*, italics for the media of p, t, k, s.

In the possession of the Bureau of Ethnology there is a manuscript grammar of the Ponka language by the late Mr. Dorsey, written, however, before he had mastered the language as thoroughly as he had at the time of the publication of his texts. The texts themselves give evidence that some of his views regarding the structure of the language changed during the process of printing the volume.

I have had the privilege of consulting the manuscript by Mr. Dorsey, but no material changes were made in the notes contained in this paper, which were compiled independently from Mr. Dorsey's manuscript.

The relation of the Ponka to the Dakota is interesting in many ways. The fundamental traits of grammatical structure of the two languages are the same ; and there is abundant

evidence of regular changes of sounds, which were discussed by Mr. Dorsey in his paper on the *Phonology of Siouan Languages*, published in 1883 (1). We find in both the same extensive use of the article which is placed after the noun, a strong tendency to phonetic changes in the end of the word whenever there is a close syntactic connection between two words of a sentence; the same division of intransitive and transitive pronouns; the pronouns appear prefixed and infixed; they are practically confined to the first and second person singular, and the inclusive dual; similar types of contraction in the pronouns of the transitive verb occur; in the composition of the verb, the same groups of prepositional and adverbial prefixes occur; also similar classes of irregular verbs may be recognized in both dialects; and we find even that the same verbs appear as irregular verbs in both dialects. The particles of both dialects show the same tendency to the development of separate forms for the use of men and of women.

Notwithstanding these far-reaching similarities, there are a number of fundamental differences. The Ponka is in every respect richer in grammatical forms than the Dakota, which is in its present state an exceedingly simple language. The great wealth of forms of the article is phenomenal, while in the Dakota only present and past are distinguished. The Ponka makes a clear distinction between animate and inanimate objects, and each of these classes is again differentiated according to form. For example, in the inanimate gender, straight and horizontal, straight and upright, rounded, and a collection of objects, are distinguished. While in Dakota there is no differentiation of the subject and object of the sentence, the animate forms in Ponka have a separate case for the syntactic object; in the animate subject, motion, rest, and plurality are distinguished. In the object the same differences occur; but in the animate object at rest a distinction is made between standing and sitting positions. A few of the forms used with animate nouns are not true articles, but are verbs which have their parallels in Dakota verbal forms expressing position and form

(1) See *Annual Report of the Smithsonian Institution for 1883*.

of the object to which they refer, as standing, lying, sitting, etc.

The phonetic changes expressing closeness of syntactic connection are only partly analogous in the two languages. In both, elision of terminal vowel and modification of terminal vowel occur, as well as modification of terminal consonants. It seems, however, that Dakota alone has an extended use of modification of initial consonants after modified vowels.

The number of irregular verbs is also much greater in Ponka than in Dakota. While in the latter dialect, the principal class of irregular verbs are those beginning with y, we have in Ponka verbs beginning in ç, g, b, d, i, and u; all deviating from the regular usage. Among these, the verbs beginning in ç correspond to the verbs in y of Dakota. The use of the indirect pronouns is also more irregular in Ponka than in Dakota.

Detailed information on the various points of grammar investigated are given in the following pages.

ARTICLES

I. — INANIMATE ARTICLES (ke, te, ça^{n}, ge)

1. — ke is used regularly of horizontal objects.

Examples:

tande ke, the ground (24,4)	uhé ke, the path (566,6)
ma^{n}xe ke, the sky (26,4)	ɬí ke, a line of lodges (289,7)
ní ke, the water [i.e. stream] (555,1)	ma^{n} ke, the arrow (50,6)
u'a^{n}he ke, the cradle (560,14)	sí ke, the foot (35,3)
wahí ke, the bone (564,8)	mácaⁿ ke, the feather (52,8)
ɸahí ke, the neck (564,10)	ɸahé ke, a long hill (28,11)
jíbe ke, the leg (564,10)	niaci^{n}ga ke, a line of dead persons (10,7).

The following animate nouns appear used with the inanimate article ke

wés'a ke, the snake (27.1)

ciñgajiñga ke, a child lying down (560.13). In this case, the child being dead, the article may refer to the body of the child stretched out.

Peculiar is the expression
a^{n}ba ke, the day (611,6).

2. — (*a*) te is used regularly with standing objects.

Examples :
*t́*í te, the lodge (555,17)
qçabé te, the tree (277,2)
*t́*íjebe te, the door (46,12)

(*b*) te is used to express plurality and collectivity of inanimate terms. According to Dorsey it expresses in this sense a single rectilinear collection of horizontal objects. This idea, however, is not brought out clearly in the examples.

Examples :

K'ande te, the plums (559,4)
*t*e-ánita te, animal limbs (565,1)
sihí te, the feet (570,9)
cíbe te, the entrails (279,4)
wáçaha te, the clothing (559,12)
çéze te, the tongues (123,12)
*p*á te, the heads (123,12)
mácа^{n} te, the feathers (26,19)
gúda te, that (pile) yonder (33,16)
waci^{n} te, pile of fat (33,18)
uma^{n}e te, provisions (10,11)

(*c*) te denotes abstract nouns.

Examples :

t'éce te, the killing (16,8)
íwacka^{n} te, strength (611,3)
waji^{n} te, disposition (583,2)
íe te, the word (667,14)
waçíta^{n} te, work (699,2)

(*d*) te denotes acts "as past and as seen by the speaker" (see note 246,6, p. 250).

Examples :

gáxe te, he did the [act] (554,13)
i^{n}ja^{n} te, he lay for me (561,1)
gí'a^{n}i te, he did to him (583,7)
wai^{n} te, he wore as a robe (595,17)
húta^{n} te, he cried out (600,14)
átai te, he exceeded (609,1)
agíaçaí te, they went for him (246,6)

3. — (*a*) ça^{n} denotes rounded objects.

Examples :

u*k*ía^{n} ça^{n}, the snare (13,12)
mi^{n} ça^{n}, the sun (13,12)
ictá ça^{n}, the eye (171,7)
nackí ça^{n}, the head (91,6)
waqi^{n}ha ça^{n}, paper (773,1)
*t́*íi ça^{n}, the camp circle (16,13)
*p*áhe ça^{n} the (round) hill (15,3)
hi^{n}bé ça^{n}, the moccasin (279,12)
maja^{n} ça^{n}, the land (508,12)

(*b*) ça^{n} denotes part of an object.

Examples :

baca^{n} ça^{n}, the bent part (598,8)
sindéhi ça^{n} part of the rump bone (611,5)
indé ça^{n}, face part (624,10)
waii^{n} haháge ça^{n}, the part of a buffalo hide, towards the feet (469,7)

4. — ge denotes a collection of scattered objects.

Examples :

*t*enande ge, buffalo hearts (33,4)
waci^{n} ge, pieces of fat (572,2)
*t*at'i^{n}xe ge, (scattered) scum (593,9)
wahí ge, bones (278,16)
mi*k*áha ge, raccoon skins (559,3)
na^{n}za ge, fences (735,7)

II. — ANIMATE ARTICLES (aká, amá, ta^{n}, çi^{n}, çiñke, çañka).

Animate articles have distinct forms for syntactic subject and object :

A. — *Subjective Animate Articles* (aká, amá)

1. — aká denotes the animate singular subject at rest (See note 633,3 ; p. 634.

Examples :

Ictínike aká íkiçá-biamá, Ictínike awoke, it is said (549,4)
*t*açniñge aká " tsí-tsi-tsí ! " á-biamá, the chipmunk said " tsi-tsi-tsi, " it is said (549,9)
wai^{n} aká . . . agí-biamá, the robe [considered as possessed of voluntary action] had returned (549,6)
á-biamá U*s*ní aká, the cold said (9.6)
*p*áhe-wáçahuni aká íbaha^{n}' — biamá, the hill that devours knew him, it is said (32,6)

With numerals aká is used in a plural sense :

çábçi^{n} aká, the three (164,14)

2. — (*a*) amá denotes the animate singular subject in motion.

Examples :

mactciñge-iⁿ amá çe amáma, the rabbit was going, it is said (9,1)

Ictínike amá açá-bi, Ictínike, went, it is said (549,1)

jábe amá niáta açá, beaver went to the water (553,10)

ki wíuhe amá wa'ú, and the woman was following close behind (615,15)

amá is also used where the predicate does not express motion, but when the subject is conceived as moving.

içádi amá ígiꝑahaⁿ — biamá, it is said his father recognised him (610,18)

á-biamá mactciñⁿge-iⁿ amá, rabbit said, it is said (10,2)

(*b*) amá denotes the animate plural subject, both at rest and in motion.

Examples :

wajiñga amá giaⁿ açá-biamá, the birds wentflying, it is said (588,3)

e-naⁿ-biamá níaciⁿga amá, the people said often, it is said (574,9)

Pañka amá agçíi, the Ponka have come back (723,2)

Umáha amá uçúgigçaí, the Omaha are sorrowful for their relation (772,4)

níkagáhi amá gíça-bajíi, the chiefs are sad (649,2).

B. — *Objective Animate Articles* (taⁿ, çiⁿ çiñke, çañka).

1. — taⁿ denotes the animate, singular object standing.

Examples :

nújiñga taⁿ é wagiká-bi, the boy meant that his own (556,2)

cicte, héga çétaⁿ, fie ! this buzzard ! (549,5)

te-díxe taⁿ . . . najiⁿ, a scabby buffalo was standing (582,5)

cyú cétaⁿ kída-ga, shoot at this prairie chicken (117,19)

2. — çiⁿ denotes the animate, singular object moving.

Examples :

dádaⁿ çiⁿ ꝑíxaⁿ çiⁿ áhaⁿ ! I'll blow that into the air (575,7)

qiçá çiⁿ cetaⁿamá, the eagle was that far, it is said (581,3)

edáda^{n} çi^{n} ctewa^{n} t'éçe-na^{n}' — biamá, whatsoever he usually killed, it is said (586,6)

wi*t*ande çi^{n} açi^{n} gíi — ga, bring my son-in-law here (589,3)

níaci^{n} ga çi^{n} wasísige áha^{n}! he is active! (9,14)

níaci^{n} ga çi^{n} içát'abçé ha, I hate that person (13,9)

*k*áxe çi^{n} edíhi, the crow reached there (599,8)

çi^{n} is sometimes used with generic or collective terms.

waníta çi^{n}, the quadrupeds (628,6)

Pañka çi^{n}, the Ponka (748,9)

3. — ma denotes the animate, plural object. This form is regularly printed as a suffix. The examples, however, do not indicate that it differs in character from the other articles

Examples:

waníta—ma wéba^{n}-biamá, it is said, he called to the animals (571,5)

*t*añgá-ma áçuta^{n} waçizá-bi a^{n}, he took the large ones at once, it is said (578,4)

wajinga-má wéba^{n} — biamá, it is said they called the birds (580,1)

wajin^{n}ga-ma..míwaji.. he put the birds in his belt (586,4)

níkaci^{n}ga-ma watcígaxe ewéka^{n} bça, I wish the people to dance (601,5)

wagáqça^{n} — ma wi^{n}, one of the servants [obj.] (616,2)

wáqe — ma úcka^{n} e*t*aí ke a^{n}ça^{n}baha^{n} — báji, we do not know the customs of the white people (629,2)

níkaci^{n}ga-ma çé—ma cka^{n} ma^{n} çi^{n} — ma wa*t*a^{n} be ha, I have seen these people walking about (756,1)

4.—çiñké denotes an animate singular object in sitting position.

Examples:

jábe çiñkédi bçé táce. I must go to the beaver (552,2)

égiçe i*t*añge çiñké waqpániqtia^{n} çiñké amá, and behold, his sister was very poor (144,18)

wa'ú çiñké enáqtci ucté amá, only the women remained, it is said (11,5)

5.— çañká' denotes the animate plural object, in sitting position.

Examples :

uíça-biamá Ictínike aká níaci^{n}ga çañká, it is said, Ictínike told the persons (64,17)

ijiñge çañk é wawagiká — biamá, meaning his sons, it is said (100,4)

akíçaha mactiñge çañka wi^{n} wa'i-ga ha, give them one of the rabbits (119,16)

é wa'ú çañká úwakie ga^{n}çai te, he desired to talk to the women (624,3)

wágají cínuda^{n} çañká, he commanded the dogs (111,8)

Note.— These two forms çiñké and çañká are not true articles, although they seem to perform their function. They are true verbal forms, as is proved by the occurrence of the pronominal forms

1st person singular miñke

2nd " " niñke 2nd person plural nañka

Examples :

bçé tá minke, I who will go (13,4)

pí tá miñke, I who will arrive there (496,2)

*P*áçi^{n} níkagáhi nañkáce, ye who are Pawnee chiefs (685,3)

It would seem that these forms correspond to the Dakota verbs yañká, wañká.

III. — Indefinite Article (wi^{n}).

Examples :

caa^{n} wi^{n}, a Dakota (367,8)

níaci^{n}ga wi^{n}, a person (267,1)

wa'ú wi^{n}, a woman (166,1)

ta^{n}wañgça^{n} *t*añgáqti wi^{n}, a very large village (166,14)

DEMONSTRATIVE PRONOUNS

The most common demonstrative pronouns are çe, ce, gá and é. The first three of these are very often followed by the article and, in this case they are always printed in the texts as one word, although there is apparently no difference between the use of the article with the demonstrative and that with

nouns. Demonstratives also take enclitic adverbial terms in the same way as nouns and in these cases also the demonstrative and the adverb appear in print as one word. The demonstrative " e " does not seem to be followed by the article. As in Dakota they form part of a few verbs.

1. — çe refers to what is near the speaker.

Examples :

çe égima^{n}, I do this (9,6)
çe a^{n}cta^{n} bai te, this (is) as you see me (26,14)
çéaká çábçi^{n} zaní t'éwaçá — biama, it is said, he killed all three of these (46,16)
çéamá na^{n}cipaí, these fear thee (23,17)
çéma djúba, these few ! (28,9)
ha^{n} çeqtci agí*t*a^{n}be ka^{n}bça. I desire to see mine this very night (367,5)
çéga^{n} and, thus they say (35,2)

2. — cé refers to what is near the person addressed.

Examples :

cé égija^{n}, you do that (26,14)
cé uçaí', you told him that (26,19)
ce wiwí*t*a, that my own (89,4)
céaká mactciñge-i aka *p*áde wágaji, that rabbit told us to cut it up (23,10)
céçiñke kída-ga, shoot at that ! (109,1)
céçu, there where you are (640,4)
maja^{n}ce*t*a ça^{n}, the land yonder by you (487,7)

3. — gá refers to the unseen, also to what follows ; it designates probably originally what is near the person spoken of.

Examples :

gá *t*a^{n}be tá, I shall see that (28.2)
gáge hnáte tai-éde, you should have eaten those (28,10)
gániñke házi çíçade taí, (that) you shall be called grapes (550,7)
gáçi^{n} Háxige isañga t'ékiçaí, that one Haxige killed his brother for him (235,8)

gáça^{n} i^{n}çiñ'gçañ = ga, put that on something for me (121,14)

4. — é refers to something referred to before.

Examples:
é ni, that water [referred to in line 2] (559,12)
é giça — biama, it is said, she rejoiced at that (21,1)
é cti ma^{n}ça^{n}i te, that too they stole (85,8)
éga^{n} gaxa — bajíi — ga ha, do not ye do thus! (618,8)

5. — du is a form which is comparatively rare and seems to designate what is near the speaker.

Examples:
dúaka, this one here (58,5)
uqpé te dúate, the bowl on this side (574,1)
dúda, this way (191,8; 192,15)
dúdiha, this way (553,3; 556,5)

6. — gu is also comparatively rare and designates what is farther off than "du"

Examples:
gúdiha, that way (587,15; 614,1; 630,20).

PERSONAL PRONOUNS

The independent personal pronouns are:
wí, I (736,3; 715,5).
çí, thou (711,18).
añgu, we

In composition with the verb the same classes of subjective (transitive) and objective (intransitive) pronouns and the same numbers occur that are found in Dakota. The pronominal forms are so strongly modified by amalgamation with the verbal stem and the combined forms of subject and object show so many irregularities, that they are better treated in the discussion of the verb.

POSSESSIVE PRONOUNS

Independent forms are:

wí*t*a, my (633,11; 635,6) wiwi*t*a, my own (477,9; 492,-12; 493,1)

ç*t*a, thy (485,2; 635,4) çiçí*t*a, thy own (485,5,6; 492,9; 495,7) e*t*á, his (491,8; 642,2; 679,11)

[añgu*t*a, thy and my]

añgú*t*ai, our (16,19; 678,1; 679,9)

ta^{n}wañgça^{n} añgú*t*a-ma, our own gentes (502,12)

[çítai] çiçítai, your own (495,8; 630,8)

e*t*aí, their (633,6; 675,3; 642,7; 523,5)

The possessive pronoun appears without the suffix *t*a as a prefix in terms of relationship.

wi — my

çi — thy

i — his

Examples:

wi*k*a^{n}, my grandmother (9,3)

wi*t*ími, my father's sister (9,3)

winégi, my mother's brother (10,16)

wi*t*ande, my daughter's husband (349,12)

winísi, my child (44,13)

çinégi, thy mother's brother (10,15)

çiha^{n}, thy mother (348,3)

çikáge, thy friend (487,4)

igáqça^{n}, his wife (348,13)

ijiñge, his son (345,2)

ijañge, his daughter (345,1)

With the words "father" and "mother" the first person possessive has an exceptional form

i^{n}na^{n}há, (i^{n} na^{n} ha) my mother (16,8; 481,1; 638,1)

i^{n} dádi, my father (26,5; 151,15)

THE VERB

The verbal stems are, on the whole short. They take the same classes of prefixes as the Dakota verbs.

INSTRUMENTAL PREFIXES

We have found eight instrumental prefixes, all of which form transitive verbs, like the analogous Dakota prefixes.

ba, by pressing with the hand	(Dakota	pa)
na^n, by pressing with the foot	("	na)
ma, by cutting	("	ba)
ça, with the mouth, by blowing,	("	ya)
ga, by striking (& with action of wind & water)	("	ka)
çi, by pulling	("	..)
na, by heat	("	..)
mu, by shooting	("	bo)

Examples :

cta^n, to stop.
- $na^n cta^n$, to stop running (315,14)
- $çacta^n$, to stop talking (338,15)
- $çicta^n$, to finish [making an arrow] (87,19)

sa, to break.
- bçísa, I break [a cord] (295,19)
- másа, to cut (14,1)
- gasá, to cut a tree (75,13)

ba — basnú, he pushed along (318,3)
- baqíaçá, he pushed down (80,14)
- ubásna^n, to push [a tail] into [a tree] (75,8)
- bacíbe, he forced a way out (369,13)
- bohiçéça, he pushed it away (331,3)
- baçúta^n, to make straight by pushing (234,14)

na^n — na^n há, he kicked (314,16)
- wana^{n}te, stepping on them (235,19)
- wana^n qiqíxe, crushing them with the foot (235,20)
- na^n çnáha, he slipped in walking (97,14)
- na^n xáge to make cry by kicking (96,11)

ma — másа, he cuts head off (11,1)
- wémabçázai-ga, rend it for us with a knife (76,6)
- umásnai-ga, split it with a knife (318,14)

ça — çaqú, to drink (266,18)
- çasni^n, to swallow (79,12)
- çahékiça, he made him put it in his mouth (99,7)

wáçabçbáçazá, he bit and tore them in many places (267,13)
çaéçaⁿ bá, he made it emerge by biting (124,9)
ga — gat'é, to die by falling (163,9)
ugáśne, he split by hitting (81,18)
ugákiba, he made a crack by hitting (81,12)
gasáçu, to strike a rattle (315,10)
gaśnú, wind blows (324,7)
gamú, to empty by pouring out (17,11)
gapúki, to make sound by hitting (266,10)
çi - - çiśnú, to drag (306,3)
çispácpai, he pulled pieces apart (17.7)
çip'ande, he shook by pulling (318,8)
çidañ — ga, pull on it! (96.9)
çiqçúda, he pulled it out (131,5)
na - - nat'e, to die by heat (232,7)
ná'sabe, blackened by fire (259,5)
naziçá, made yellow by heat (237,2)
náçiñge, it is consumed by fire (673,6)
náqçiⁿ, it burns brightly (235,15)
nádadáze, fire sends out sparks (234,18)
náśubewáçe, he cooked them to pieces (232,19)
mu — múçiñge, to exterminate by shooting (628,6)
umúcta, to remain from shooting (399,14)

LOCATIVE PREFIXES

These also show a strict analogy to the corresponding Dakota prefixes.

á, on (Dakota a)
u, in, into (Dakota o)
i, from, with, out of, by means of (Dakota i)

Examples:

a - - aça, to glue on (84,19)
ágçiⁿ, to sit on (84,6)
ácí'á, to drop on (234,18)
ágigçáqtaⁿ, he poured on his own (234,19)
u. — ubaxaⁿ, to push into (232,6)
uága'úde, I broke a hole in (96,17)
ugáśne, split inside by hitting (81,18)

ubáʃna^{n}, to push into (75,8)
ugçi^{n} to sit inside (85,17)
i. — ígaxa, to make of it (97,22)
íti^{n}, to hit with it (433,3)
íkide, to shoot with (369,10)
ít'e, to die from it (690,11)

PRONOMINAL FORMS

Verbs are classified as active and neutre, and these two classes have distinct incorporated subjective pronouns, of which the latter correspond on the whole to the incorporated pronominal objects of the active verb. This grouping of verbs and pronouns is the same as that found in Dakota. The pronouns show considerable modifications according to the phonetic character of the initial sound of the verb. By far the majority of verbs may be combined in one group. These have the following subjective pronominal forms.

Pronominal subject of	*Active verb*	*Neuter verb*
Singular, 1st person	a —	a^{n} —
" , 2nd "	ça —	çi —
Dual, inclusive	a^{n} —	wa —

The plural of all these forms is made by the suffix —i, corresponding to the Dakota — pi. The inclusive dual, by addition of this suffix, is transformed into the first person plural. It will be noticed that this method of forming the pronominal plural is the same, as that applied in the possessive pronoun. The third person plural object is wa —. This does not seem to occur as subject of the neuter verb.

Examples:

aná'a^{n}, I heard it [from ná'a^{n}, he hears] (670,2)
atí, I have arrived [from tí, he arrives] (671,6)
çatí, thou hast arrived (715,3)
çaná'a^{n}, thou hearest it (665,1)
a^{n} ma^{n}çi^{n} i, we walk (713,5)
a^{n} çiñge, I have none [from çiñgé, he has none] (715,2)
a^{n} wa^{n}qpani, I am poor [from wa^{n}qpani, poor] (719,2)
çiçiñge, thou hast none (70,17)
wawákegai, we have been sick [from wákega, sick] (662,1)

Active verbs with incorporated object are common. On the whole the object is identical with the subject of the neutre verb. In their combination the first person precedes the second and third, and the third person precedes the second. As in Dakota the combination of first person subject and second person object is expressed by a special form, wi—. The plurality of the object is here also expressed by the suffix — i.

Examples:

me [a^n] — thou [ça]; a^n çasiçáji, thou forgettest me (652,6)

us [-awa]—you [ça]; uáwaçaka^{n}i, you have aided us (751,9)

us [wa]—thou [ça]; waçásiçaça-bi, it is said you remembered us (687,5)

we [a^n] — thee [çi]; a^n çí'i, we give it to thee (439,3)

we [a^n] — you [çi-i]; a^n çísiçai, we remember you (687,4)

I [a] — them [wa]; awana'a^n, I have heard about them (676,1)

I [a] — them [wa]; awá'i, I gave them (652,14)

them [wa]—thou [ça]; waçána'a^n, thou hearest about them (692,7)

I — thee [wi]; winá'a^n, I hear thee (87,14)

I — thee [wi]; uwíti^n, I hit thee (62,3)

I — you [wi-i]; wi'íi, I give you (706,10)

Corresponding to the Dakota inflection of the verb beginning with y, we have in Ponka the following forms of the verb in ç

Singular, 1st person bç —
" 2 " çn — (n —)
" 3 " ç —
Dual, inclusive anç —

Examples:

bçíze, I receive (670,1)

ka^{n}bça (1), I wish (704,4)

ma^n bçi^n (2), I walk (706,2)

ka^n bçéga^n (1), I hope (706,4)

ebçéga^n (3), I think that (706,6)

(1) Double conjugation.
(2) Infixed pronoun.
(3) Compound verb.

*c*né' you went (738,2)
u*c*né, thou tellest (58,17)
ckaⁿna (¹), thou wishest (741,10)
níze, thou receivest it (745,3)
maⁿ niⁿ, you walk (744,5)
gaⁿ ça (¹), he wishes (50,8)
eçégaⁿ (²), he thinks that (757,13)
aⁿ çiⁿ, we were (727,5)
aⁿ çaⁿçai, we think (727,8)

According to a note on p. 534 (167,18) *c*naⁿ is the oldest form of the second person. There also exists a modern equivalent hnaⁿ while naⁿ is the most recent form.

hníctaⁿ i, ye finished (436,9)
hnaí, ye go (436,8)

Verbs with initial b, d, and g belonging to the stem are treated in a similar manner

Singular,	1st person	*p* —,	*t* —,	k —
"	2nd "	cp —,	ct- -,	ck- -
"	3rd "	b —,	d —,	g- -
Dual, inclusive		aⁿ b- -,	aⁿ d —,	añg —

Examples :

*p*áxu, I write (488,8)
*p*íxaⁿ, I blow it (575,7)
ícpahaⁿ, you know it (435,14)
íbahaⁿ, he knows (111,18)
wi*t*aⁿbe (¹), I see thee (644,16)
ctaⁿbe, you behold (635,10)
daⁿ be, he saw (116,3)
kaⁿ bça(¹), I wish (704,4)
ckáxe, you make (582,14)
gaⁿ ça(¹), he wishes (50,8)
gaxe, he made (10,13)
añgáxai, we do (686,5)
aⁿ daⁿbe, we see (132,8)

(1) Double conjugation.
(2) Compound verb.

In verbs beginning with i, we have also modified forms of the pronoun :

Active pronoun.	Singular 1st person	içа	—
	Dual inclusive	aⁿçaⁿ	—
Neuter pronoun.	Singular 1st person	aⁿçaⁿ	—
	Plural, 1st person	wea	—
Object	Plural, 3rd person	we	—

Object, Plural, 3rd person combined with subject singular 1st person wea —

All other persons are regular.

Examples :

içápahaⁿ (1), I know (659,12)
aⁿçaⁿwañkégai, I am sick on account of (714,8)
aⁿçaⁿbahaⁿ (1), he knows me (475,6)
aⁿçaⁿbahaⁿ (1), we know it (657,9)
weábahaⁿi (1), they know us (389,13)
weát'açaí, they hate us (679,19)
wémaxe, he questioned them (40,5)
wéçai, they found them (440,14)
weáça-maji, I do not find them (151,20)
weaⁿçai, we found them (440,15)

In verbs beginning with u the following modifications occur :

Active Pronoun,	Plural, 1st Person	añg	—
Neuter Pronoun,	Singular, 1st Person	aⁿwaⁿ	—

Examples :

añguiñkaⁿi, we aided him (748,3)
añguíçiça, we tell you (40,2)
aⁿwaⁿça, he tells about me (43,3)
aⁿwaⁿna'aⁿ, they heard about me (39,19)
aⁿwaⁿbitañga, press me down ! (23,15)

The following verbs are irregular :

pí, I arrived (453,6)
cí, you arrive (555,7)
hí, he arrives (555,7)

(1) Double conjugation.

miñké I who (13,4)
niñké, thou who (758,1)
çiñké, he who (11,5)
mañká, we who
nañká, ye who (667,8)
hnañká ye who (231,5)
çañká, they who (624,3)

ma^{n}, I do (245,10)
ja^{n}, thou doest (13,8)
a^{n}, he does (13,7)

ehé, I say (665,6)
ece, you say (674,12)
é, he says (194,5)
a^{n} ça^{n}, we say (678,6)
ecaí, ye say (678,18)
aí, they say (667,4)

INDIRECT OBJECT

The Ponka has two indirect objects, similar to those of the Dakota. Sufficient material for an exhaustive presentation of this difficult subject has not been collected. It may be sufficient to indicate the scope of these forms by what appears to be the most regular set of the indirect object, expressing the preposition " for, on behalf of ".

for me	for thee	for him	for us	for them
I —	wi —	e —	—	(ewe —) (1)
thou i^{n}.çe—	—	(çe—)(1)	weçe—	weçe —
he i^{n} —	çi —	gi —	we —	we —
we —	i^{n} çi—	(i^{n} — (1)	—	(wea^{n} —i)(1)

Examples :

wí*p*axe, I make for thee (723,10)
wíka^{n}bça, I desire for thee (725,3)
éka^{n} bça, I desire it for him (778,3)
i^{n} çéwacka^{n}, thou makest an effort for me (758,2)
i^{n} çéckaxe, thou does it for me (726,2)
weçéckaxe, thou does it for us (752,7)
weçéni'ai, thou hast failed to do it for us (752,8)

(1) According to the Manuscript Grammar by J. Owen Dorsey.

weçéckaⁿ na, thou desirest it for them (767,3)
iⁿteqi, it is difficult for me (755,4)
çígaⁿ çai, they desire it for thee (741,11)
éçiçiⁿhe has it for thee (741,6)
gíteqi, it is difficult for him (729,4)
wéuda, it is good for us (758,4)
wéteqi, it is difficult for us (752,12)
wegáxai, they do it for them (767,3
iⁿ çínai, we begged of thee (?) (752,7)

PARTICLES

A number of particles perform the function of oral stops. As in Dakota some of these have distinct forms according to the sex of the speaker. Their principal function seems to be to give a certain tone or modality to the predicate, and for this reason they might be more properly considered with the modal particles.

1. a and é are used to mark emphasis. They occur either as stops or within the sentence.
2. ha and he express the period.
3. áhaⁿ and éhaⁿ express the exclamation.

In all of these the a forms are used by men, the e forms by women.

Examples:

aⁿ çin içanahiⁿ a ! truly, I am fat [said by a man] (567,9)
çit'açewáçe içanahiⁿi é truly, you hateful one ! [said by a woman] (152,3)
caⁿ zaní wibçahaⁿi ha, now I petition you all [said by a man] (690,1)
wakanda wáçixé ctewaⁿ agikaⁿ bça-máji he, I do not desire to take any mysterious power for my husband (614,12)
gáte cti gaⁿ naⁿ ahaⁿ, she has done that regularly ! [said by a man] (591,7)
wanandeçagçáji ehaⁿ ! you do not loathe him ! [said by a woman (591,18)

ha and he are frequently used following imperatives:

Examples:

mañgçiñ-ga ha, begone ! [said by a man] (620,17)
gigçaí — a he, enter your lodge ! [said by a woman] (614,13)

They are also used as interjections. Since há and hé are found printed occasionally instead of ha and he it seems justifiable to consider the exclamations há and hé as the same particles :

Examples :

há, ṫucpá ! ho, grandchild ! [said by a man] (620,9)

hé, cpaça^{n} ! ho, grandchild ! [said by a woman] (589,7)

4 — a marks the question.

Examples :

gáçi^{n} edéga^{n} a ? what does that one say ? (233,1)

tí a ? has it come : (709,2)

eatá^{n} çanáji^{n} i a ? why do ye stand ? (23,4)

áda^{n} (commonly translated " therefore ") occurs also apparently as an interrogative particle :

Examples :

e'a^{n}' — qti écni^{n} áda^{n} ? What great [person] are you ? (23,12)

eáta^{n} áda^{n} ? Why ? (27,20)

See also : ebédi 'i^{n} çé da^{n} ? to whose lodge does she go carrying it (591,3)

5 — ga and a express the imperative, ga being used by men, a by women.

íça — ga ! send it here ! [said by a man] (702,15)

ihéçai-ga ! lay it down (plural) ! [said by man] (231,19)

gigçaí — a ! enter your lodge [said by a woman] (614,1)

gçi^{n} 'kiçaí — a he, cause ye him to sit ! [said by a woman] (591,18)

6. — te [ta, tai] designates the future.

Examples :

ga t'é te, he will die from a fall (236,1)

ċné te ha, you will go (230,3)

wáçate gçi^{n} tá aká, he will be sitting eating them (235,16)

ujéṫi ckáxe tai, ye will make a hole for a pole (615,1)

ca^{n}ckaxe tai áça, indeed, ye will do enough (144,14)

te changes, according to a general phonetic rule to ta before

the article ; and also before the plural — i. Thus taí is the regular plural future. By the use of a double future taté and taité the idea of futurity with certainty of the event happening is expressed.

Examples :

gaⁿ qti taté, it will be that way (227,4)

aⁿcpanaⁿ taté, you surely will gaze on me (230,5)

ictá çijíde taíte ha, your eyes will (shall) be red (578.2)

agçi — báji caⁿ caⁿ taité, they shall not come back continually (235,5)

ALTMEXIKANISCHE MOSAIKEN

IM KGL. MUSEUM FUR VOLKERKUNDE

ZU BERLIN

PAR LE Dr WALTER LEHMANN, Berlin.

Zu den grössten Kostbarkeiten der hoch entwickelten Culturen Mexico's und Centralamerika's gehören sowohl wegen ihrer ausserordentlichen Seltenheit, als auch wegen der Pracht der verwendeten Stoffe und der Schönheit der Ausführung jene Stücke musivischer Arbeit, von denen bisher nur etwa 23, in den Museen Europas varstreute bekannt geworden sind.

Ueber die Geschichte, Technik und Bedeutung aller bekannt gewordener Mosaiken im Zusammenhange habe ich im "Globus" (Nr. 20 von Bd. 90, 1906, p. 318-322) ausführlich gehandelt. Hier liegt mir diesmal nur daran, zwei bisher noch nicht veröffentlichte und besonders schöne Examplare der Sammlung des Berliner Museums für Völkerkunde bekannt zu machen.

Ein drittes Mosaik, welches dasselbe Museum besitzt, ist eine mit Türkisplatten bedeckte Maske aus einem präparierten menschlichen Schädel und bereits von Uhle voröffentlicht worden.

Die beiden anderen Mosaiken mögen nun im Einzelnen näher beschrieben werden. (1).

---

(1) S. Veröffentl. kgl. Museum f. Völkerkunde, Berlin, 1889, I, p. 2 u. 20 ff. sowie Tafel II, oben. Vgl. Am. Congr. Berlin, 1888, C. R. p. 738.

I.—Doppeljaguar. No. IV Ca 4014.

Ia. — Mosaik No: IV *Ca* 4014. Kgl. Mus. f. Völkerkd. Berlin.— Ansicht von oben

Geschichte. Das Stückstammt sicher aus dem Nachlass Alexander von Homboldt's (1769-1859), der es irgendwo aut seinen Reisen in Mexico erworben haben muss. Näheres lässf sich leider nicht ermitteln, da weder in den alten Akten der Museums irgend eine Notiz zu finden ist. noch die Tagebücher des genonnten Gelehrten, welche seine reisen in Mexico behandeln, bis jetzt bekannt sind. Merkwürdig ist, dass A. von Humboldt an keiner Stelle eeiner Schriften auf das kostbare Stück zu sprechen kommt.

In dem Katolog der amerikanischen Abteilung des Berlines Museums findet sich die Angabe: " Aus dem Nachlass A. von Humbodt's, durch Graf Ross vermacht. 1872. " In dem Verzeichnis aller vom Grafen Ross übrigens nicht " vermachten, " sondern verkauften Objekte ist das Mosaik jedoch nicht erwähnt. Hier ist höchst wahrscheinlich ein Irrtum untergelaufen. Soviel ich ermitteln konnte, wurde das Stück von Nachkommen einer Tochter des Kammerdieners A. von Humboldt's an das Museum verkauft. (1)

Beschreibung. Der Doppel jaguar, dessen einer Kopf dem Beschauer zu-, dessen anderer ihm abgekehrt ist, wurde aus

(1) Für gütige Mitteilung bin ich dem soeben verstorbenen Direktor, Herrn Geheimrat Voss zu grosstem Danke verpflichtet.

einem Stück Holz geschnitzt, das 32cm lang, am Rücken 8cm, an den Köpfen 10cm hoch ist. Die Rückenbreite beträgt 9cm, der Umfang, um die Mitte von Rücken und Bauch gemessen, 32cm.

Das Holz ist fest und von rotbrauner Farbe. Die Extremitäten sind frei ausgearbeitet. Die Mitte der Bauchgegend wird von einer Aushöhlung gebildet, die 10cm lang, le 4½cm breit und tief ist. Es liegt die Vermutung nahe, dass das, ganze Stück mit dieser viereckigen Vertiefung irgend einem anderen Gegenstande aufgesessen habe, über dessen Beschaffenheit und Zweck sich aber leider zur Zeit kaum et was Bestimmtes sagen lässt.

1*b*. — Mosaik No: IV C*a* 4014. Kgl. Mus. f. Völkerkd. Berlin. — Ansicht von der einen Seite

Besonders hervorzuheben ist noch, dass die vom Mosaik unbekleidete Bauchseite auf dem Holze selbst Bemalungen in schwarzer und blaugrüner Farbe aufweist die teils die Conturen der Zehen und Fussschwielen andeuten, teils mehr als dekorative Linien und ornamentale Streifen verlaufen. Erstere gehen paarig von je der Mosaikgrenze zum Längsrande der Aushöhlung, letztere ziehen sich hinter den Extremitäten schräg über Hals und Brust beiderseits dahin.

Als Bindemittel ist wie bei allen bekannt gewordenen Mosaiken eine dunkelbraune Harzmasse in dicker Schicht (etwa 3-4mm) auf das Holz aufgetragen worden. Dieses Harz hiess kei den Mexikanern tzinacan-quauh-cuitlatl (1), Ausschw-

(1) S. Hernandez edid. Ant. Nardus Recchus, 1651, p. 866 u. p. 58/59 (cap. XXI, liber III), de tzinacancuitlaquahuitl seu arbore ferente gummi simile stercori vespertilionum. Laccifera, gummi est quod Laccum officinae vocant...

itzung des Fledermauskaumes. Die Festigkeit des nach dem Leibarzt Philipp's II von Spanien, als eine ganz ausserordentliche geschildert. In der Tat haben sich auch in dem Harzüberzug die Abdrücke der später verlorengegangenen Mosaikplatten so deutlich erhalten, dass man etwaige Ergänzungen ohne Mühe vornehmen könnte.

Das Mosaik besteht in Auflagen von sehr verschiedenartigem Material. Ueberwiegend sind zunächst Steine, Platten und Plattchen von grünem oder grün-gelblichen Türkis (xihuitl) und blauem Malachit matlalxihuitl (1). Die Grösse und Form dieser Platten ist eine überaus mannigfaltige; teils sind sie polyedrisch, im allgemeinen mehr oder weniger viereckig, teils sind sie rund, wie z. B. auf der Mitte des Rückens. Die Scheiben sind sorgfältig poliert und sehr genau eino an die andere gefügt.

Die Anordnung der Türkisplättchen verlöuft vom Kopf zum Rücken und von diesem zum Leib in breiten Streifen. Auf dem Rücken sind diese Streifen dagegen schmaler. Hals und Extremitäten sind fast ganz mit Tärkisem bedeckt. Die Augen sind vorwiegend mit Malachitscheiban eingefasst. Eine andere Form der Anordnung bildet Rosetten, so auf dem Rücken, auf den Extremitäten, die zweifellos die Flecken des Joguorfelles nachahmen sollen. Sie finden sich auch auf einem Mosaik im British Museum wieder, das gleichfalls einen, aber becherartig ausgehöhlten Jaguar darstellt (2). Vereinzelt bemerk man sonst noch eine rhombische Anordnung auf einer der Extremitäten. Einzelne Steinplatten weisen ausserdem Ritzungen auf.

Abgesehen von diesen Edelsteinen ist auch Obsidian (itzli) in grösseren Platten zur Anwendung gelangt. Solche erstrecken sich vom Kopf herab in breiten Streifen zwischen die Türkisbänder, gehen dann vom Rücken in gebogener Linie nach dem Oberarm, wo sie volutenartig sich verschlingen. Das eine Ohr ist an der Spitze gleichfalls mit Obsidianplatten bedeckt.

(1) Uber die Technik der Steinschneidekunst s. Seler, Gesammelteges, Abhdlg. II 1904, p. 635-640.

(2) Photographien dieses Mosaiks verdanke ich der grossen Liebenswürdigkeit des Herrn Charles H. Read in London, Er selbst beschreibt es in Archaeologia. Vol. 54 unter No. 8.

Der zu innerst gelegene Lippensaum besteht aus kleineren Obsidianplatten. Auch die Nasen-und Oberlippenpartie weist Reste von Obsidian auf. Eigentümlich ist ein quastenartiges Gebilde, das jederseits am linken Oberarm herabfällt und mit grossen Obsidianplatten bedeckt ist.

Sehr wesentlich belebt wird die Farbenwirkung durch mannig faltige bunte Muschelschalenstücke. Ausser Perlmutter finden sich weisse, gelbe, hellrötliche, rote, dunkelrote und violette Muschelschalen. Im allgemeinen sind die aus diesem Material geschnittenen Stücke bedeutend grösser als die Platten von bunten Steinen.

Den Rücken umsäumen zwei Rehen hellweisser Muschelschalenstücke von durchschnittlich 1 ½ cm. Länge und ¾ cm. Breite. Helle Perlmutterschalen umsäumen die Extremitäten und die Bauchseiten. Ebenso umsäumt ist ferner der äussere Lippenrand (wo einzelne Stücke wohl zur Andeutung der Schnurrhaare mit Linien geritzt sind), die rechte Ohrspitze, der Hals und die Gegend zwischen linkem Ohr und der oben erwöhnten Kopfsträhne.

Schmale weisse Muschelschalenstücke finden sich ferner an den Stirnmitten. Runde Scheiben desselben Materials sind seitlich von den Nasenwurzeln angebracht. An hervorragender Stelle auf der Hinderhauptsspitze ruht jederseits eine halbrunde grosse weisse Muschelscheibe von 2 cm. Durchmesser, die wie ein Daunenbal in den Bilderhandschriften gestrichelt ist.

Jeder der beiden Köpfe ist durch ein oben querloufendes Band von Türkisen, gelber und roter Muschelschale abgeteilt in zwei Felder, die mit dunkel gelblichem, ins violette spielender Perlmuttermosaik inkrustiert sind. Die gleichen Scheiben kehren auf dem Rücken wieder, wo sie den breiten Mittelstreifen begrenzen. Sie finden sich auch noch an der rechten Schultergegend.

Die ornamentale Anordung auf dem Rücken ist folgende: Ein breites Mittelfeld von vier Rosetten (zwei aus Türkis, swei aus roter Muschelschole) und seitlich davon je eine Grenzborte von fünd Rosetten aus Türkisen mit centraler, braun-rölicher Muschelschale.

Es sei bemerkt, dass einzelne, meist kreisrunde Muschelstücke durchbohrt sind, oder Ansätze zu einer Durchbohrung

aufweisen. Andere Scheiben (so die weissen an der Nosenwurzel und der Wangengegend) besitzen eine Auflage brouner Masse (Harz ?) in Ringform. Ein halbovalförmiges Perlmutterstück an der rechten Oberextremität des einen Jaguars zeigt sogar eine kreisrunde Türkisplombe.

Die Augen und Nasen sind besonders arg beschädigt. Dies rührt davon her, dass sie vielleicht ursprüngleich teilweise mit Goldfolie bedeckt waren, wie Ahnliches gradezu von anderen, von Juan de Grijalva 1518 in Tobasco eingetauschten Mosaiken bei Oviedo angegeben ist. (1)

Was die Zähne anlangt, so sind sie bei dem einen Kopf ganz herausgebrochen. Der andere dagegen zeigte oben vier grössere, unten vier kleinere Schneidezähne aus heller Perlmutterschale (wovon 3 erhalten). Die Eckzähne sind von je zwei echten Raubtierzähnen gebildet.

II.—Jaguarkopf. No. IV Ca 7159

IIa.— Mosaik No : IV Ca 7159 Kgl. Mus. f. Völkerkd. Berlin.— Ansicht von vorn

Geschichte. Das Stück wurde im März 1885 auf Veranlassung des Herrn Geh. Rats Voss durch Austausch mit dem Herzoglichen Museum in Braunschweig (2) zusammen mit der Schädelmaske (No. IV Ca 7160) erworben(3)

Zwei alte Etiquetten sind geeignet, etwas über die Vorgeschichte zu sagen. Die eine langere Etiquette *(a)* trägt die Nro. 344, die

(1) Oviedo, bei Ramusio, Raccolto, III (1565) lib. XVII, cap. 14, fol. 156.

(2) S. Kgl. Mus. f. Völkerkunde, Berlin, Acta America., 1885. I. B. No. 73.

(3) Nachträglich sei hier bemerkt, das diese Schädelmaske auf der Rückseit innen am linken Rande eine Holzleiste trägt, auf der deutlich No. 30 in altertümlicher Schrift geschrieben steht.

II *b* Mosaik No. IV C*a* 7159 Kgl. Museum f. Völkerkd. Berlin Ansicht von der linken Seite.

schmalere *(b)* die Nr. 13. In einer Neuaufnah me der Herzoglichen Sammlungen aus den ersten Jahren des 19 ten Jahrhunderts, die zum Tei auf ein altes Bevern'-sches In-ventar vom Jahre 1623 zurückgeht, heisst es Vol. D. p. 28: " Wolfskoph, sh hohl ist und mit grünem Schmelz überzogen. " (Nro. 344). Etiquette *b* bezicht sich jedenfalls auf em älteres Inventar, aber kaum auf das Original vom Jahre 1623, in dem wie mir mitgeteilt wurde, das Mosaik nicht erwähnt ist (1).

Im Juli 1767 wurden die Sammlungen von Schloss Bevern nach dem Herzoglichen Museum in Braunschweig überführt im Zusammenhang mit der Uebersiedelung des Hofes von Wolfenbüttel nach Braunschweig (1753). Wie die beiden Mosaiken aber, der Jaguarkopf und die Schädelmaske, in den Besitz der Herzöge von Bevern gekommen sind, ist fast unmöglich zu sagen. Auffallend ist, dass sie grade in dem alten Inventar von 1623 fehlen. Wären die Stücke in jener Zeit erworben worden, so käme als Besitzer wohl der Herzog August der Jüngere (1578-1666), Sohn Heinrichs, Herzogs von Braunschweig-Läneburg-Dannenberg († 1598), in Betracht, von dem es feststeht, das auf ihn Sammlungen von Limogen und Majoliken zurückgehen, die der Reisende Taversin aufgebracht hatte. Andrerseits könnte man auch an den Herzog Anton Ulrich (1685-1714) oder Ferdinand Albrecht denken, von denen der erstere viele Sammlungen angelegt hat.

(1) Für liebenswürdige Auskunft spreche ich an dieser Stelle Herrn Prof. P. J. Meier in Braunschweig meinen verbindlichsten Dank aus.

Auch muss von vornherein die Erwägung massgebend sein, dass derantige mexikanische Reliquien fast ausnahmslos über Spanien gekommen sind, wo sie von Karl V oder einem seiner Zeitgenossen anderweitig verschenkt wurden.

Sehr bedauelich ist da der Umstand, dass der Name oder das Wort, das auf der Basis des Jaguarkopfes nahe am Rande in oltertümlicher Schrift geschrieben, steht, nich zu entziffern ist. Es ist ein fast ganz verwischtes Wort von 7-8 Buchstaben, von denen die letzten vielleich... vis zu lesen sind.

Beschreibung. Der Gegenstand hat die Form eines nach hinten oben offeren und tief wie ein Pokal ausgehöhlten Jaguarkopfes mit geöffnetem Rachen. Die grösste Höhe beträgt 14½ cm., der Durchmesser der Oeffnung 7½ cm. Der Durchmesser der wurmstichigen Basis ist 9½ cm., die grösste Breite 14 cm., der gröste Umfang (vom Hinterhaupt nach der Nasen-Oberkieferpartie gemessen) 45 cm.

Die Grundsubstanz bildet ein bräunliches Holz. Der becherartige Kopf hat jederseits nahe der Mitte des linken und rechten Randes der Oeffnung an einander entsprechenden Stellen je eine grössere und kleinere Durchbohrung.

Ein Stück des Hinterrandes ist abgebrochen. Das Bindemittel für das Mosaik ist das braune Harz des tzinacanquahuitl, das übrigens auch einen Teil des Innenrandes der becherartigen Aushöhlung überzieht.

Das Mosaik ist leidlich errhalten, insofern nichts Wesentliches fehlt, d. h. das Fehlende nach dem Vorhandenen ohne Weiteres ergänzbar ist. Fast unverseht ist es an den Hinter-und Seitenteilen, sowie im Rachen und an der Unterseite des Unterkiefers. Es fehlt, besonders auf der Nasenwurzel, dem Oberkiefer, an Augen und Wangen. Die Eindrücke im Harz zeigen jedoch deutlich die Grösse und Form der verloren gegangenen oder ausgebrochenen Platten an.

Als Material sind wiederum verschiedene Arten Steine und Muschelschalen verwandt.

Was die ersteren betrifft, so haben wir zunächst eine allgemeine Masaikdecke zu unterscheiden von warzenförmig darüber hervorragenden, zum Teil facettierten Steinen. Indem diese wie leuchtende Tropfen von der glitzernden Unterlage sich abheben, wird dadurch ein umbeschreiblich schöner und kunstvoller

Effekt erzielt. Diese warzenförmigen Steine sind wohl das, was die Mexikaner xiuhtomolin nanntenennten (1). Sie finden sich sehr schön auch auf einer Maske der Christy Collection (London) (2) und auf einer anderen jetzt im Museo prehistorico di Roma, früher im Besitz der Medici befindlichen Maske (3).

Die zusammenhängende Mosaikdecke besteht aus grünen oder grün-gelblichen Türkisplatten, teils aus himmelblauen Malachitscheiben, die, in Form unp Grösse wechselnd, spiegelblank gechliffen sind. Die Seitenteile der Maske begrenzen Malachitplatten von je 2, 7 cm. Länge und 0, 7 cm. Breite ; andere auffallend grosse Platten sind hier und da verstrent, so ist an der Stirnmitte eine facettierte Türkisplatte von 1, 1 cm. x. 0, 8 cm. Grösse. Eine anderer sitzt der Mitte des Unterkiefers auf. Eine ähnliche grosse Platte in der Mitte des Oberkiefers ist ausgebrochen.

Die Anordnung der gesamten Platten und Plätchen ist eine anscheinend willkürliche. Regelmässigere Züge von Plättchen umgeben jedoch die Augen und die Linien des Mundes, der sich ein wenig plastisch vom übrigen Gesicht absetzt.

Das Lippentot wird durch eine Leiste schmaler roter Muschelschalenstücke gebildet (4), die ein wenig schräg nach innen vom Mundrande gerichtet ist.

Gaumen und Mundboden sind mit Mosaik von grünen und blauen Steinplatten bedeckt, das sehr wirkungsvoll durchbrochen wird von Zickzacklinien aus roten Muschelschalstücken,

(1) Xiuhtomolli, s. Sahagun edid. H. Siméon. p. 763, ein aus Guatemela und Soconusco importierter Stein. Hernandez (1. c. tract. VI p. 90, No. 31) reibt den xiuhtomolin an den den matlalxihuitl an. Molina (in sienem Vocabular, Mexico 1571) erwähnt xiuhtomolli turquesa, piedra preciosa. Etymologisch hängt damit wol totomolua Beulen machen, bosselieren zusammen, vgl. noch Seler, Ges. Abh. II p. 634 (53) und p. 640.

(2) Waldeck-Brasseur de Bourbourg, Monuments anciens du Mexique, Paris 1866. in fol. pl. 43.

(3) s. Pigorini, Reale Academia dei Lincei, Serie 3*a*. Vol. XII 1885. fig. 4*a*. Il mosaico è formato di conchiglia rossa e di turchine, e alcune di queste, arrotondate, si elaveno a guisa di bitorzoli.

(4) Ein Teil am rethten Mundwinkel ist fruher durch roten Siegellack ergänzt worden. Eine andere rote Muschelplatte unterhalb des linken unteren Eckzahnes ist durch ein Holzplättchen ergänzt worden.

von denen drei am Gaumen, zwei am Mundboden angebracht sind.

Auch die Unterseite des Unterkiefers ist mit abwechselnden Streifen von Türkisplatten, zum Teil von der erwähnten Warzenform und roten Muschelschalstücken gebildet von denen zmei milchweiss geadert und 2, 7 cm. lang, 0, 7 cm. breit sind.

Die Zähne stehen zehn im Oberkiefer, ach im Unterkiefer, Sie sind aus weisser Muschelschale schr sorgfältig geschnitzt. Im Oberkiefer, stecken jederseits zwei Backzähne, von denen einer zwei, der andere drei Kronen hat, je ein dreikroniger Backzahn, je ein Eckzahn und vier in einem Stück gearbeitete kleine Schneidezähne.

Die Augen bestehen ebenso wie die unteren Nasenteile aus einer homogenen dunkelbraunen Harzmasse mit gratter, anscheinend sorgfältig poliert Oberfläche. Ob dies aber der urprüngliche Zustand war, ist mir aus dem Grunde unwahrscheinlich, weil an der linken unteren Nasenpartie ein freilich nur ganz kleines Goldpartikelchen hängen geblieben ist. Doch lässt dies vermuten, dass die genaunten Teile einstmals mit dünner Goldfolie überzogen waren.

Hier wird man lebhaft an die von Oviedo erwähnten Mosaiken der Gegend von Tabasco erinnert, die Juan de Grijalva 1518 eintauschte. So erinnert z. B. die von ihm aufgezählte " testa di cane coperta di pietre minute, e molto ben fatta " in der Form auffallend an das eben beschriebene Stück, während bei den anderen von Oviedo erwähnten Mosaiken grade die Technik genau auf die erhaltenen Exemplare passt. Ich greife nur die Beschreibung von zwei Masken heraus :

" Una maschera di legno, che del naso in sù era coperta di minute pietre ben collocate, a modo d'opera musaica, lequale petruccie erano di colore coma turchine. Dal naso in giù era coverta d'una sottile sfoglia d'oro. "

" Un altra maschera della medesima maniera, ma l'opera di queste pietre era da gli occhi in sù, è da gli occhi in giù era d'una sottile sfoglia d'oro coperta "

Was demnach den Ursprung dieser und einer Reihe anderer Mosaiken anlangt, so kann wohl behauptet werden, dass sie nicht aus dem eigentlichen mexikanischen Culturkreis stammen, sondern aus dem Gebiet der benachbarten, weiter ostlich gele-

genen Länder. Insbesondere wäre an Tabasco zu denken. Hierfür sprechen noch eine Reihe anderer Momente, die hier aufzuführen aber nicht der Platz gestattet.

Es ist nicht unmöglich, dass die oben beschriebenen oder einer der anderen erhaltenen Mosaiken auf die Expedition Juan de Grijalva's (1518) zurückgeht. Die von ihm eingetauschten Kostbarkeiten gelangten in den Besitz des Statthalters von Cuba Namens Velasquez, der wohl das eine oder andere Stück an Carl V nach Spanien gesandt haben mag.

Was endlich den Zweck der beiden Berliner Mosaiken anlangt, so ist es sehr schwer, darüber irgend etwas sicheres zu sagen. Man geht aber wohl nicht fehl, wenn man annimmt, dass es Prunkstücke waren, die vielleicht bei sacralen Ceremonicen eine Rolle spielten. Einer bestimmten Deutung möchte ich mich jedoch enthalten.

DIE WANDSKULPTUREN IM
Tempel des Pulquegottes von Tepoztlan

PAR LE Dr EDUARD SELER, Berlin-Steglitz.

Das Hochtal von Mexico ist im Süden durch eine Bergkette abgeschlossen, die gewissermassen das Bindeglied zwischen der hochragenden Bergmasse des Popocatepetl und den Hochlande bildet, dem der Nevado de Toluca aufgesetzt ist. Wie die Endpunkte dieser Kette vulkanischen Kräften ihren Ursprung verdanken, so haben auch an dem Aufbaue der Kette selbst vulkanische Kräfte in wirksamster Weise mitgearbeitet. An dem Nordfusse dieses Gebirgs, gerade im Süden der Hauptstadt, breitet sich das gewaltige Lavafeld aus, das unter dem Namen " Pedregal " bekannt ist und das dem kleinen Vulkane Xictli seinen Ursprung verdankt, dessen Mündung etwa hundert Meter höher sich öffnet. Dem Kamme der Kette selbst ist der Ajusco (eigentlich *Axochco*) aufgesetzt, der seine Lavaströme und seine Tuffmassen weit über Cuernavaca hinaus entsendete. An der Südseite der Kette östlich von Cuernavaca, ist im Tale ein breiter flacher Kegel zu sehen, dessen Mündungsrand an einer Seite durchbrochen ist und der deshalb das " Hufeisen " genannt wird. Dann aber folgen, als gewaltige Klippen hoch in die Lüfte ragend und schon von weither sichtbar, die zernagten Ränder eines Riesenvulkans, der, zusamen mit einer von ihm aus nach Süden ziehenden Hügelkette, die Scheide zwischen dem Tale von Cuernavaca und dem von Uaxtepec, Quauhtla und Yauhtepec bildet. In dem Boden dieses Kraters befinden sich die Häuser und die Fruchtfelder des Dorfes Tepoztlan. Auf der Höhe der Klippen, die den Nordrand des Kraters bilden, an fast unzugänglicher Stelle, steht der Tempel, der dem Gotte dieser Landschaft, " dem (Gotte) von Tepoztlan ", *Tepoztecatl*, dem Pulquegotte, gewidmet war, und der noch heute unter den

Bewohnern des Ortes als " Casa del Tepozteco, " als " Haus des (Gottes) von Tepoztlan, " bekannt ist.

Die Leute von Tepoztlan sprechen mexikanisch, wie es in alter Zeit die Bewohner der umliegenden Täler ganz allgemein taten. Von den Bewohnern der Hauptstadt Mexico und ihren Nachbarn wurden diese die warmen fruchtbaren Täler von Quauhnauac (das ist heutige Cuernavaca), von Uaxtepec, Yauhtepec und Quauhtla bewohnenden Stämme *Tlalhuica*,— das heisst wohl " Erdleute, " oder " die die Erde (als Gott) haben " — genannt. Diesem Namen entspricht in der Tat alles, was wir von den Gottheiten jener Stämme wissen. Die Hauptgottheit des Tales von Cuernavaca scheint *Xochiquetzal* gewesen zu sein, die junge Göttin der Blumen und der Liebe, der der prächtige, noch heutigen Tags leidlich wohl erhaltene, reich mit Skulpturen bedeckte Tempel Xochicalco geweiht war, und der, wie wir durch den Interpreten des Codex Magliabecchiano XIII, 3 erfahren, im Herbste, zu der Zeit wo die Mexikaner das *Tepeilhuitl* das " Fest der Berggötter " feierten, von den Tlalhuica grosse Feste gefeiert wurden, an denen Saufereien and allerhand Unzucht zwischen unerwachsenen Knaben und Mädchen einen Hauptteil des Festes bildeten. Der Gott von Tepoztlan aber, *Tepoztecatl*, war einer aus der grossen Zahl von Göttern, die als Götter des Pulque's (*octli*), des süssen, aus dem Safte der Agave americana (*metl*) gewonnenen berauschenden Getränkes, von den Mexikanern verehrt wurden, und denen ebenfalls *in der Erntezeit* grosse, mit Trinkgelagen verbundene, oder geradezu in Saufereien und Debaucherien ausartende Feste gefeiert wurden.

Die Göttin der Agave-Pflanze, *Mayauel*, galt den Mexikanern als ein Weib mit hundert Brüsten, also als ein Abbild der Fruchtbarkeit. Und ein Sinnbild oder eine Verkörperung der fruchtbringenden Erde waren den Mexikanern auch die Pulquegötter, und ebenso die Göttin der Blumen und der Liebe *Xochiquetzal*. Darum auch diese *in der Erntezeit* diesen beiden Göttern mit Bacchanalien und mit geschlechtlichen Ausschweifungen gefeierten Feste. Sie veranschaulichten eben die Fruchtbarkeit, oder sie waren geradezu ein Zauber, durch die man auch für die Folgezeit die Fruchtbarkeit der Erde sich sichern wollte. Die Vornahme solcher zauberischer Handlungen hat man in

neuerer Zeit für das Wesen und den Ausgangspunkt jeder Religion erklärt. Die höchsten Aeusserungen schaffender dichterischer Phantasie, das altgriechische Drama und die gleichwertigen Schöpfungen anderer Völker erschienen unter diesem Gesichtswinkel nur als die veredelten Formen ähnlicher grobsinnlicher magischer Zeremonien. Es scheint indes, dass weder bei den antiken Göttern der Liebe und des Weins, noch bei den verwandten Gestalten anderer Völker die Idee der Fruchtbarkeit oder der geschechtliche Akt die ursprüngliche Vorstellung war. Und gerade bei den mexikanischen Vertretern dieser Klasse von Gottheiten liegt es eigentlich klar zu Tage, dass sie nur Ausgestaltungen, Weiterentwicklungen einer andern allgemein verehrten alten primitiven Gottheit waren, der *Gottheit des Mondes*, der eben in seiner Phasenbildung, in dem Abnehmen und Zunehmen, in seinem Sterben (zur Zeit der Konjunktion mit der Sonne) und in seiner Wiedererneuerung (wenn er als schmale Sichel wieder am Abendhimmel sichtbar wird), ein Sinnbild und Abbild des Absterbens und der Wiedererneuerung ist und deshalb, durch einen natürlichen und ganz allgemein gemachten Trugschluss, geradezu als *Ursache jedes Wachstums und jeder Wiedererneuerung* betrachtet wurde.

Aus der ursprünglichen Mondnatur erklärt sich zunächst der Name der Pulquegötter, die *Centzon totochtin* „Vierhundert (d. h. unzählige) Kaninchen" genannt wurden. Denn das Kaninchen (*tochtli*) ist das Abbild des Mondes, der Mann im Monde, der Mond selbst. Als Sonne und Mond geschaffen worden waren, da leuchteten, wie die Mexikaner erzählten, ursprünglich die beiden Himmelsköper mit dem gleichen Glanze. Aber als die Götter dieses sahen, schlugen sie dem Monde mit einem Kaninchen ins Gesicht. Dadurch verdunkelte sich sein Glanz und das Bild des Kaninchens ist seitdem immer auf der Fläche des Mondes zu sehen. Bekanntlich nannten auch die Sanskrit sprechenden Bewohner des Induslandes den Mond *çaçin*, d. h. den „mit dem Hasen." Und in der Tat, unter dem Gesichtswinkel, unter dem der Mond uns in den Tropen erscheint, sieht der „Mann im Monde" wirklich wie ein sich aufrichtendes (Männchen machendes) Kaninchen aus. Die Mexikaner bildeten den Mond denn auch hieroglyphisch in der Weise ab, dass sie in dunklem, nächtigem, mit Augen besetztem

Felde (dem Abbilde der Nacht oder des Sternhimmels) einen zu der Form eines Nasenhalb mondes (*yacametztli*) gebogenen, in der Farbe eines Totenknochens gemalten Halbmond zeichneten, den sie mit der Farbe und den Linien des Wassers füllten und auf diesem Wasser dann in weisser Farbe das Bild eines aufgerichteten (Männchen machenden) Kaninchens wiedergaben (vgl. Abb. 1).

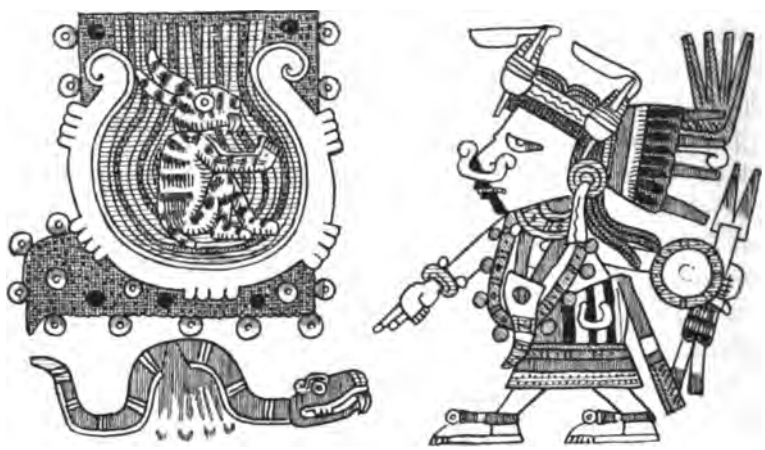


Abb. 1*a* *Metztli*, der Mond und *Tlaçolteotl*, die Mond göttin. Codex Borgia 55.

Aber nicht nur in dem Namen der Pulquegötter spricht sich ihre Mondnatur aus, auch in allen ihren Abzeichen: —Die Pulquegötter tragen den *yacametztli*, den " Nasenhalbmond, " in der Nase, denselben in der Farbe des Totenknochens gemalten Halbring, den wir eben in der Hieroglyphe des Mondes (Abb. 1) gesehen haben, der aber häufig auch die Form eines einfachen, mit gelber Farbe (der Farbe des Goldes) gemalten Halbmondes hat. Und das Hell und Dunkel, die Phasenbildung des Mondes, die zur Hälfte erleuchtete, zur Hälfte dunkle Scheibe,— von den Mexikanern als schwarzes und rotes Feld (*tlillan, tlapallan*) wiedergegeben, — ist die Besonderheit der Gesichtsbemalung der Pulquegötter und das auszeichnende Merkmal ihrer Tracht (vgl. Abb. 2*a*—*c*). Der Nasenhalbmond (*vacametztli*) oder der Farbengegensatz von Schwarz und Rot (*tlillan tlapallan*), durch schwarz und rote Felder oder abwechselnde schwarze und rote Felder markiert, oder eine Kombination beider

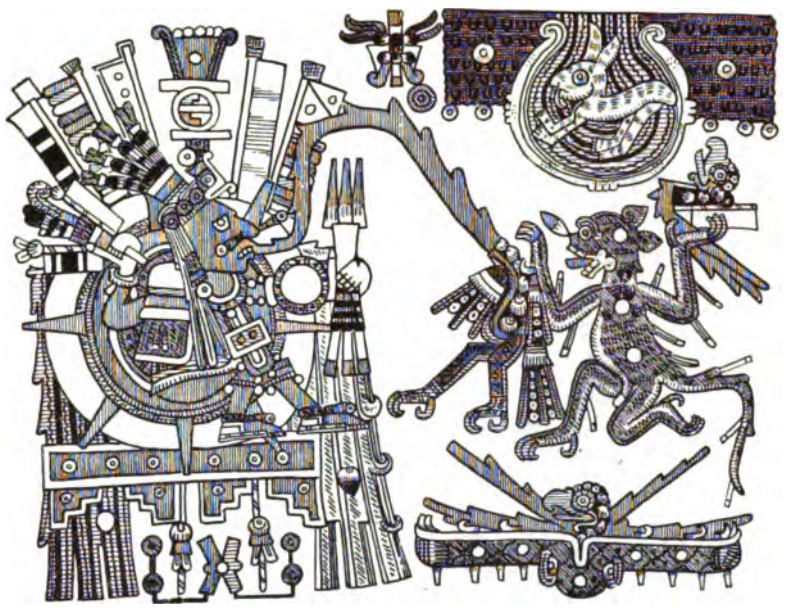


Abb. 1*b*. Sonne, Morgenstern und Mond.
Codex Borgia 71.

Merkmale, kann geradezu als Emblem der Pulquegottheit bezeichnet werden (vgl. Abb. 3-5).

Endlich wird in mythischen Berichten der Mond geradezu mit dem Embleme der Pulquegottheiten, dem Pulquetopfe (*octecomatl* oder *tochtecomatl*) identifiziert. In einem aus den ersten Zeiten nach der Conquista stammenden, in aztekischer Sprache geschriebenen Manuskripte, der „Historia de Colhuacan y Mexico," — das ist der eigentliche Titel des früher als „Codex Chimalpopoca" beschriebenen und in den Anales del Museo Nacional de Mexico unter dem Titel „Anales de Quauhtitlan" leider unvollständing und fehlerhaft veröffentlichten Manuskriptes, — lesen wir: — „auh in iquac inic ya in ilhuicac in tonatiuh, niman ye yauh in metztli . . . auh in ouacic in ilhuicatenco, niman tochtecomatica conixamauico in Papaztac" „und nachdem die Sonne am Himmel sich in Bewegung gesetzt hatte, geht auch der Mond . . . und als er am Rande des Himmels (oder des Meeres?) angelangt war, umhüllte ihn *Papaztac* (das ist der Name eines der Pulquegötter) mit Papierstreifen nach Art eines Kaninchentopfes (d. h. eines Pulquetopfes)."

Als Pulquegötter werden nun in den Quellen eine ganze Anzhl verschiedener Götter genannt, deren Namen zumeist patronymische Form haben, d. h. von einem Ortsnamen abgeleitet sind. Diese Wachstums-und Erntegötter genossen eben weithin und überall Verehrung und krystallisierten sich nur zu besondern Gestalten, wo ein besonderes, ihrem Kult geweihtes Heiligtum sich befand. *Tepoztecatl*, der Gott von Tepoztlan, scheint eine hervorragende Stelle unter ihnen

Abb. *2a Tepoztecatl*, der Pulquegott von *Tepoztlan*.
Codex Magliabecchiano XIII, 3 fol. 49.

eingenommen zu haben. Denn in der Reihe der Pulquegötter, die im Codex Magliabecchiano XIII, 3 genannt und in ganzer Gestalt und mit ihren Namenshieroglyphen abgebildet sind, steht er an erster Stelle (vgl. Abb. *2a*). Der Schreiber des Codex Magliabecchiano scheint allerdings mit den Verhältnissen

der Tlalhuica besonders vertraut gewesen zu sein und war vermutlich nicht fern von diesem Lande zu Hause.

Abb. 2*b* Einer der *Centzon Totochtin*, der "400 Kaninchen", d. h. der Pulquegötter. Sahagun M. S. Biblioteca del Palacio, Madrid

Der Tempel *Tepoztecatl's* war natürlich nur ein kleines Provinzheiligtum, aber durch seine Lage auf nahezu unzugänglicher Klippe und gerade über dem Talgrunde, der die Häuser und die Fruchtfelder des Dorfes trug, ausgezeichnet. In seinen allgemeinen Verhältnissen ist er geradezu ein typisches Beispiel eines alten mexikanischen Heiligtums. Als im Jahre 1895 in der Hauptstadt Mexico der 11, internationale Amerikanisten kon gress tagte, haben die patriotischen Bewohner Tepoztlan's, auf Anregung des auch aus diesem Dorfe stammenden Ingenieurs Francisco M. Rodriguez, der gegenwärtig Leiter des Museo Nacional de Mexico ist, den Tempel, der unter dem Schutte des cingestürzten Daches vergraben war, freilegen lassen. Herr Rodriguez hat einen Plan dieses Tempels aufgenommen, der zuerst von Saville in seiner Beschreibung der Ruine (1) und dann von mir in einem Aufsatze, den ich diesem Tempel und seinem Gotte gewidmet habe, (2) veröffentlicht worden ist und den ich hier in Ab. 6 wiedergebe (Siehe S. 350). Man sieht, dass der Tempel sich auf einem Unterbaue erhebt, der an der Westseite von einem kleinen Hofe begrenzt ist. Auf dieser Westseite führt von dem Hofe eine Treppe zu der Höhe der obern Plattform, und

(1) Marshall H. SAVILLE, Bulletin Am. Museum of Natural History, New York Vol. VIII.

(2) SELER, Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach und Altertumskunde, Band 2. Berlin 1905. Seite 205.

nach der Westseite ist auch das Sakrarium geöffnet, das auf dieser Plattform sich befindet. Nach Westen schaute das Idol, das in der Tempelzelle stand. Denn der Westen, die Region, wo die Sonne in die Erde versank, und wo der junge Mond am Himmel sichtbar wurde, die Gegend, wo die Mächte, die Geburt and Wachstum beherrschten, die Mondgötter, — und demnach auch die Pulquegötter, — ihre Heimat hatten, das war das *Tamoanchan*, das Haus des Herabsteigens, d. h. das Haus der

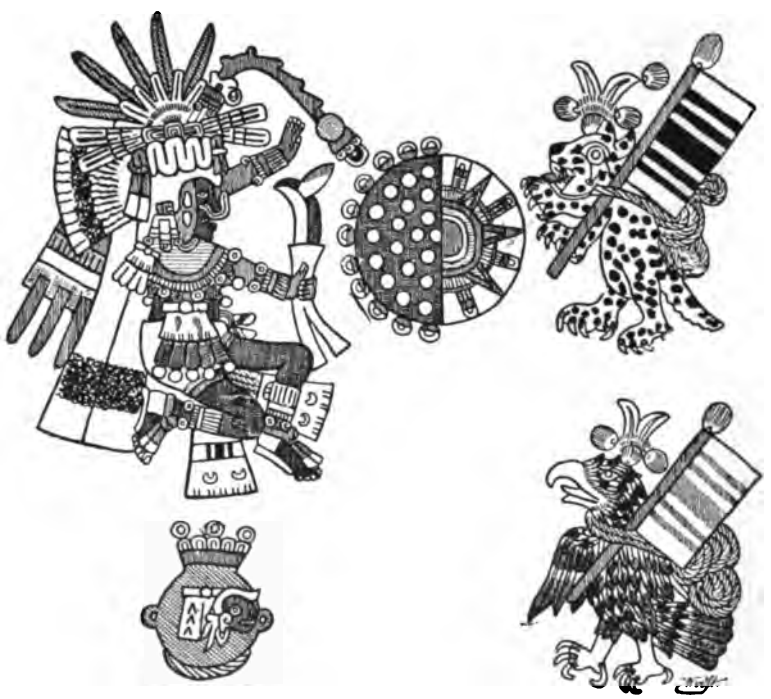


Abb. 2c *Pàtecatl*, der Pulquegott, Regent des XI. Tonalamatl Abschnittes. Codex Borbonicus 11.

Geburt; das *Cincalli*, das Haus, wo der Maisgott geboren und von wo die Maisfrucht den Menschen gebracht wurde ; und das *Colhuacan*, der Wohnort der Vorfahren, wo die Vorfahren der gegenwärtig das Land bewohnenden Stämme zuerst auf der Erde erschienen sind.

Das Sakrarium selbst hat nur geringe Dimensionen. Es zerfällt in eine nach vorn, nach Westen, vollständig offne Vorhalle, in deren Mitte eine viereckige Vertiefung wohl den

Feuerplatz bezeichnet, und in die eigentliche Tempelzelle, in der, an der Mitte der Hinterwand, auf einem kleinen viereckigen Postamente das Idol sich befand. Letzteres ist verschwunden. Aber erhalten ist noch ein Relief (Abb. 7), das Saville beschreibt und das an hervorragender Stelle, an der Südwand der untern Pyramidenstufe eingemauert war, aber leider herausgenommen

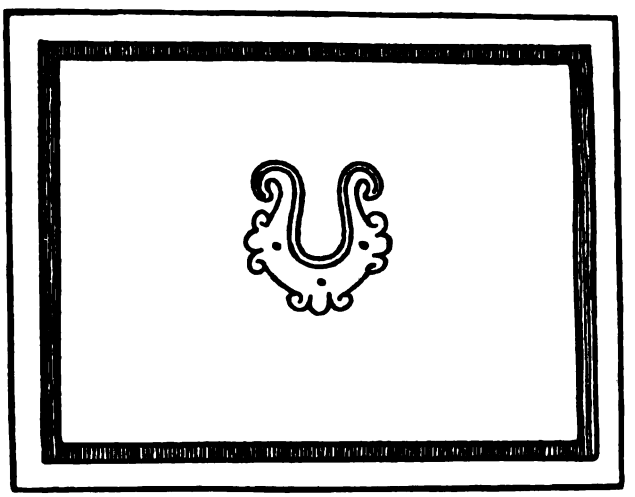


Abb. 3. " manta de conejo " [*ometochtilmàtli*]
Codex Magliabecchiano XIII, 3 fof. 4 verso.

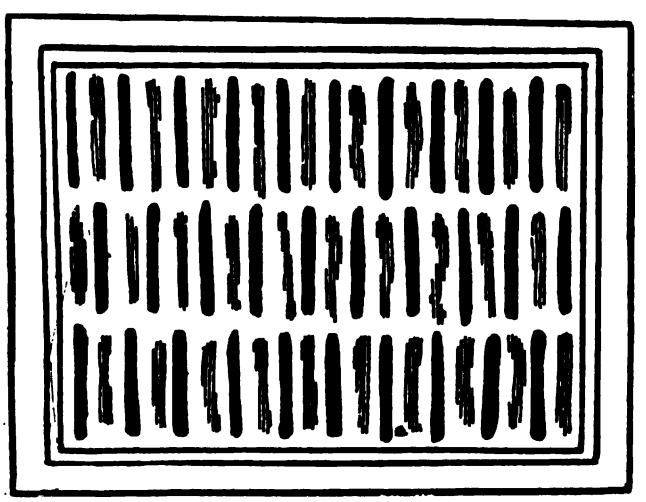


Abb. 4 " manta de dos conejos " [*ometochtilmàtli*].
Codex Magliabecchiano XIII, 3. fol. 5.

worden ist und jetzt in dem Museo Nacional de Mexico sich befindet. Das Relief stellt ein fabelhaftes kleines Wassertier vor und ist die Hieroglyphe für den Namen des Königs *Auitzotl*. Das war der unmittelbare Vorgänger des jüngern Motecuhçoma, des unglücklichen Herrschers, der in den Kämpfen zwischen den empörten Mexikanern und den in einem Palaste der Hauptstadt verschanzten Spaniern sein Ende fand. Unter diesem Könige Auitzotl, der den politischen Einfluss Mexico's weit nach Süden, bis zu den Ländern der pazifischen Küste, der Mixteca baja, Tehuantepec und Soconusco ausdehnte, scheint also auch dieses Heiligtum gebaut oder erneuert worden zu sein. Auf einer zweiten Platte, die sich neben der mit der Hieroglyphe Auitzotl befand, sind ein Kaninchen und zehn Kreise abgebildet. Diese scheinen das Jahr *matlactli tochtli* "zehn Kaninchen" zu bezeichnen, das dem Jahre 1502 der christlichen Zeitrechnung entspricht und das letzte Regierungsjahr Auitzotl's, bzw, das Jahr war, in dem er starb. In diesem Jahre scheint demnach der Tempel von Tepoztlan gebaut oder erneuert worden zu sein.

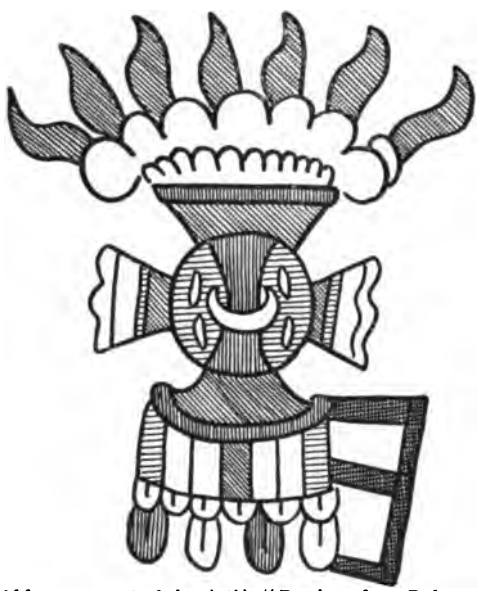


Abb. 5 *ometochtlauiztli* "Devise des Pulquegottes."
Sahagun MS. Academia de la Historia, Madrid.

Erhalten sind ferner, wenigstens zum Teil, an dem Tempel von Tepoztlan die Reliefe, die die Pfeiler zu beiden Seiten des Eingangs in die Tempelzelle schmückten (Abb. 8 und 9); und erhalten sind endlich die Reliefbänder, die an der Vorderseite bankartiger Wandvorsprünge an der Nord-und Südseite der Vorhalle und an der Nord, Ost-und Südwand der Tempelzelle angebracht sind. Diese Reliefe, in denen eine eigenartige Symbolik zum Ausdrucke zu kommen schien, erregten meine Auf-

merksamkeit. Leider aber waren die Photographien, die ich von ihnen zu Gesicht bekam, unvollständig und in den Einzelheiten nicht genau zu erkennen. So entschlossen wir uns denn, meine Frau und ich, als wir vor anderthalb Jahren, nach der Weltausstellung in St. Louis, noch einmal das Land unserer Studien aufgesucht hatten, von diesen Reliefen Abklatsche zu machen, wozu uns der Inspector und Konservator der Altertümer der Republik Mexico, Herr Leopoldo Batres auch bereitwilligst

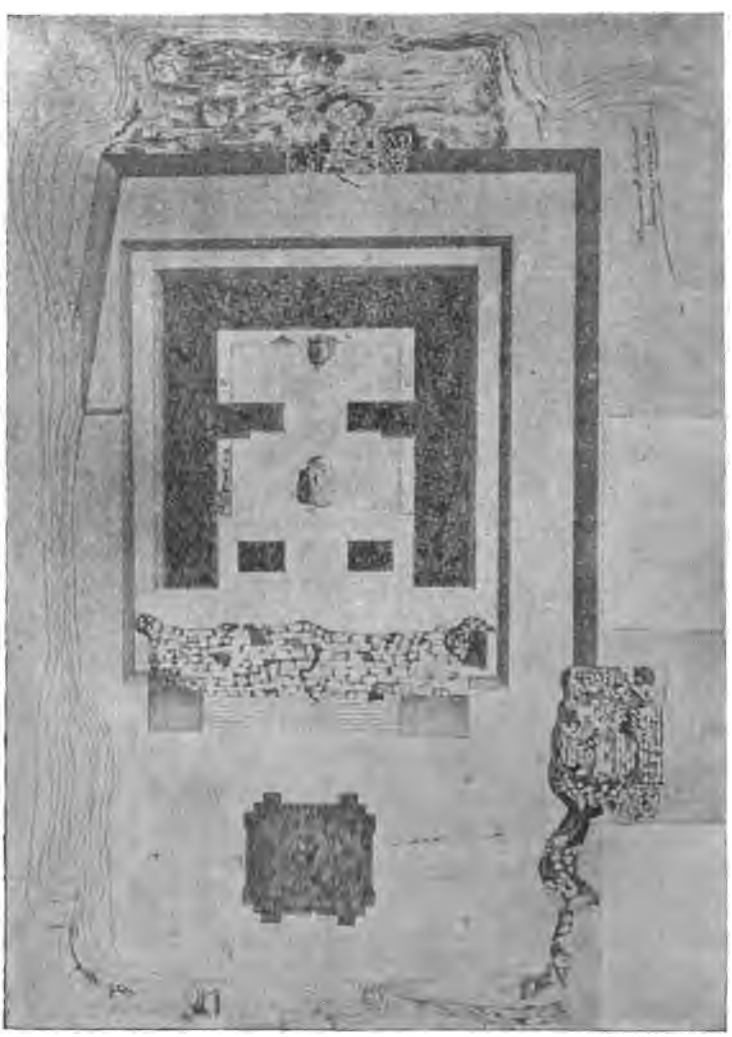


Abb. 6. Grundriss der *Casa del Tepozteco*. Aufgenommen vom Ing.. Francisco M. Rodriguez.

Abb. 7. Hieroglyphe des mexikanischen Königs *Auitzotl.*

die Erlaubnis gab. Die Abklatsche waren etwas schwierig zu machen, da das Gestein, aus dem der Tempel gebaut ist, eine blasige Lava, eine unglaublich rauhe, geradezu in Spitzen aufgelöste Aussenfläche zeigt. Die Mühe hat sich aber doch gelohnt. Es haben sich von den Abklatschen ganz brauchbare Abgüsse herstellen lassen, die jetzt im königlichen Museum für Völkerkunde in Berlin aufgestellt sind. Nach ihnen sind die Zeichnungen gefertigt worden, die ich hier in Abb 9-15 wiedergegeben habe.

Ich will zunächst die Verzierungen besprechen, die an den einander zugekehrten Enden der Halbwände angebracht sind, die die Vorhalle von der Tempelzelle scheiden (Abb. 8, 9), und die diese Enden wie Pfeiler erscheinen lassen, die den Eingang zur Tempelzelle flankieren. Die Verzierungen haben hier an der der Vorhalle und dem Eingange zur Tempelzelle zugekehrten Seite vermutlich bis zur Höhe des Daches gereicht. Da aber das Dach wahrscheinlich ein Strohdach war,—wie das des Haupttempels des benachbarten Quauhnauac (Cuernavaca), von dem wir im Codex Telleriano-Remensis eine Abbildung haben—so ist bei der Zerstörung des Tempels, die in der ersten spanischen Zeit und durch Brand erfolgt sein wird, auch der obere Teil der Wand zerstört worden, und die Vernachlässigung während mehr als dreier Jahrhunderte wird dann wohl auch noch ihren Teil zur weiteren Herunterarbeitung der Wände beigetragen haben. Immerhin kann man noch heute (vgl. 8, 9) deutlich erkennen, dass der obere Teil dieser Eingangspfeiler an der der Vorhalle und dem Eingange zur Tempelzelle zugekehrten Seite in seinerganzen Breite von einer grossen Figur der Hieroglyphe *chalchiuitl* (grüner Edelstein, Jadëit) eingenommen war. Der Chalchiuitl war den Maxikanern das Sinnbild oder der Inbegriff der Kostbarkeit. Die Hieroglyphe chalchiuitl wurde daher, wie wir in den Bilderschriften, dem Codex Borgia, der Wiener Handschrift und dem Codex Nuttall sehen, ganz allgemein an dem Unterbaue, auf dem Dache oder an den Wandpfeilern der Tempel angebracht, um diese Bauten als „Orte der Kostbar-

keit", d. h. als "Orte des Opfers oder des Opferblutes" zu bezeichnen. — Unter der Hieroglyphe *chalchiuitl* sieht man in den Abbildungen 8 und 9 ein Band von Stufenmäandern, das an dem Nordpfeiler (Abb. 8) ein etwas komplizierteres Muster hat als an dem Südpfeiler (Abb. 9). Unter ihm folgt ein schmales Band mit kleinen (Scheiben? Augen?) und ein breiter Streifen gerade herab laufender rechtwinklig begrenzter Erhebungen, die wohl herabhängende Federn bezeichnen sollen.

Die Reliefe, die an der Vorderseite der bankartigen Vorsprünge an der Unterseite der Zimmerwände angebracht sind, stellen eine Folge einzelner Symbole dar. In der Vorhalle sind

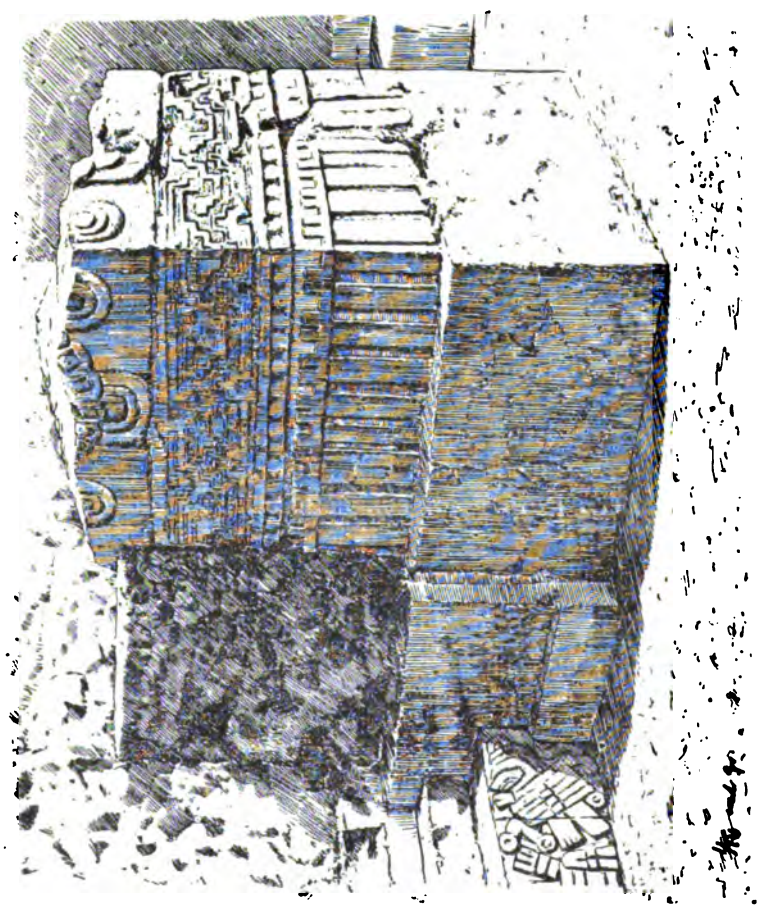


Abb. 8 (1/14 nat. gr.) — Relief am Nordpfeiler des Eingangs in die Tempelzelle (Nach einer Photographie C. B. Waite's).

an der Nordseite deren vier vorhanden (Abb. 14) ; an der Südseite sind nur zwei erhalten (Abb. 15.) In der Tempelzelle waren, wie es scheint, ursprünglich achtzehn solcher Symbole angebracht, von denen vier auf die Nordwand (Abb. 10), je fünf auf die beiden Hälften der Ostwand (Abb. 11, 12) und vier auf die Südwand (Abb. 13) kamen. In der Nordhälfte der Ostwand fehlen zwei der Platten. Ueber den achtzehn Symbolen zog sich noch ein schmales Reliefband hin, in dem ebenfalls einzelne Symbole, aber geringerer Grösse und in Abständen, einander folgen. Dieses obere Band ist aber so stark verwittert und zerstört, dass sich die Folge der Symbole in ihrer Kontinuität nicht mehr wiederherstellen lässt. Wo die Zeichen erhalten waren, haben wir einen Abklatsch genommen und diese Stücke sind in den Abbildungen 10 und 12 an den entsprechenden Stellen wiedergegeben worden.

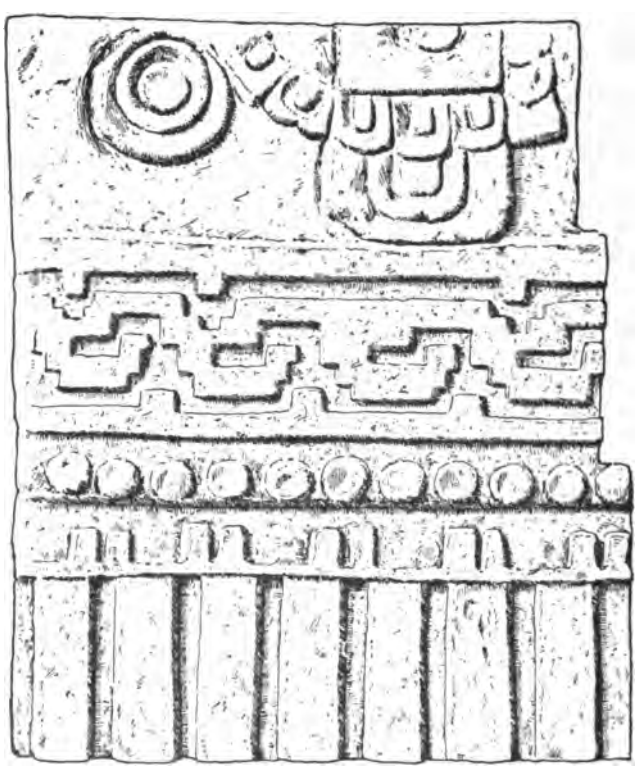


Abb 9. (1/10 nat. gr.)—Relief am Südpfeiler des Eingangs in die Tempelzelle (Nach einem von uns genommenen Abklatsche)

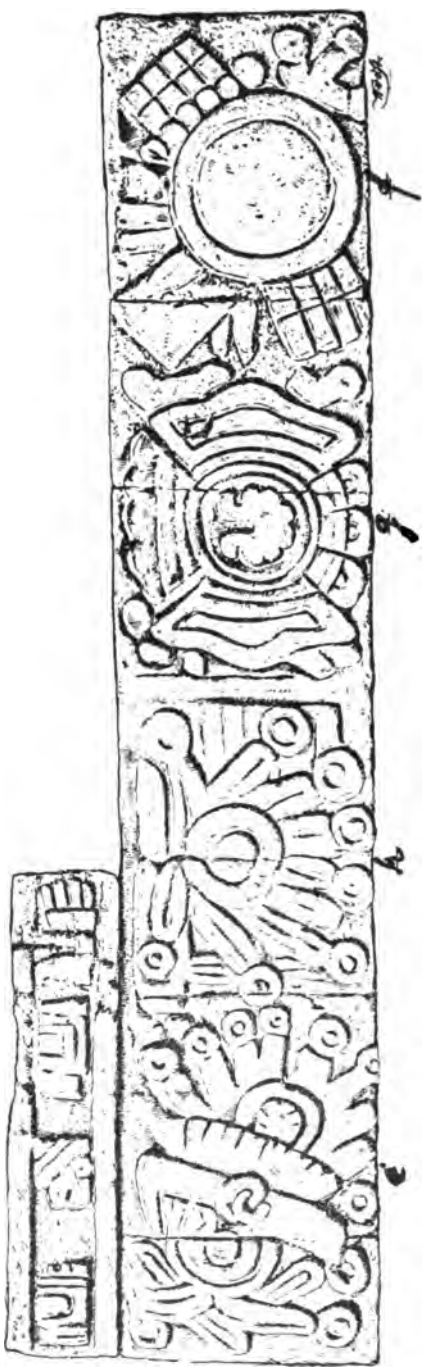


Abb. 10 (1/10 nat. gr.) — Nordseite der Tempelzelle.

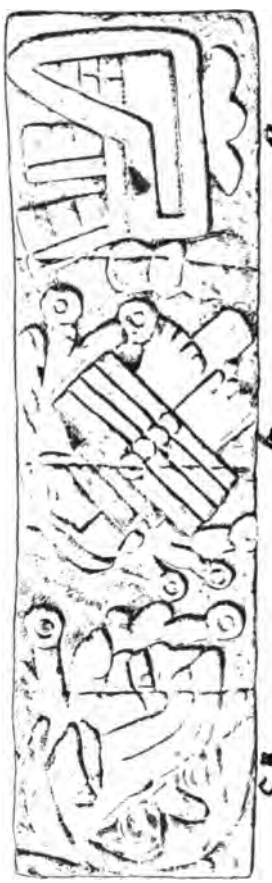


Abb. 11 (1/10 nat. gr.) — Nordhälfte der Ostseite der Tempelzelle.

Ich beginne mit den Symbolen, die die Wände der Tempelzelle umziehen (Abb. 10-13). Man sieht zunächst auf den ersten Blick, dass diese (ursprünglich) achtzehn Symbole sich in zwei Reihen ordnen, die ihre Front dem Idole, das in der Mitte der Ostwand sich befand, zukehren. Die eine kann als die Nordreihe bezeichnet werden. Sie beginnt

mit dem Symbole an dem rechten Ende der Abbildung 11, das ich mit dem Buchstaben a versehen habe. Die andere ist die Südreihe. Sie beginnt mit dem Symbole an dem linken Ende der Abbildung 12, neben das ich den Buchstaben k gesetzt habe.

Die erste Figur der Nordreihe (a. Abb. 11) zeigt uns die mexikanische Königskrone, den mit Türkismosaik inkrustierten, zu einem spitz aufragenden Blatte dreieckiger Gestalt sich erweiternden, mit Riemen um den Kopf gebundenen Reif, den die Mexikaner mit dem Namen *xiuhuitzolli* bezeichneten. Die Türkisinkrustation ist, trotz der Verwitterung des Gesteins in unserer Figur noch deutlich zu erkennen. Ebenso die hinten zu einer Schleife gebundenen Riemen. Ueber dem Reife ist das Kopfhaar angedeutet. In ihm stecken zwei Federbanner. Unter dem Reife ist eine dreilappige Zeichnung angegeben, über deren eigentliche Bedeutung ich mich vorläufig noch nicht auszusprechen wage.

Die zweite Figur der Nordreihe (b. Abb. 10) ist durch die Verwitterung des Gesteins etwas undeutlich geworden. Ein Vergleich aber mit den Figuren m, Abb. 12 und *d*, Abb. 14 lehrt, dass ein Steinbeil *(itztopolli)* hier dargestellt ist, die bekannte Waffe, mit der die Pulquegötter im Sahagun-Manuskripte, im Codex Magliabecchiano XIII, 3, im Codex Telleriano-Remensis und in andern Handschriften abgebildet werden (vgl. oben Abb. 2). Man erkennt den hölzernen Stiel mit dem kolbig angeschwollenen Ende, dem die Steinklinge genau in der Weise eingefügt ist, wie wir das an Steinbeilen südamerikanischer Indianerstämme, z. B. des Xingú-Gebietes, noch heute sehen. Der Stiel ist mit einer Binde aus Rindenpapier geschmückt, von der zwei breite Enden nach unten hängen und die mit einer künstlich geschlungenen, vier Knoten bildenden Schleife auf dem Stiele befestigt ist. Ströme von Flüssigkeit rinnen von der Klinge auf beiden Seiten nach unten. Aehnliche Ströme sind bei der Mehrzahl auch der übrigen Symbole zu sehen. Wo die Farbe erhalten ist, sind diese Ströme rot gemalt, müssen also *Blut*, d. h. wohl Opferblut bedeuten.

Die dritte Figur der Nordreihe (c, Abb. 11) zeigt uns ein menschliches Gesicht von eigentümlicher Profillinie. Das Auge ist bis auf einen schmalen Schlitz geschlossen und ein von parallelen Linien begrenzter Streifen durchzieht unterhalb des

Auges die ganze Länge des Gesichts. Diese beiden Merkmale weisen darauf hin, dass in dieser Figur das Gesicht *Xipe Totec*'s wiedergegeben sein soll, des Gottes, der in die abgezogene Haut des Opfers gekleidet einhergeht, und dessen Gesicht auch von einer aus Menschenhaut gefertigten Maske bedeckt ist. Der schmale Augenschlitz entspricht dem geschlossenen Auge des toten Menschengesichts, und der breite Längsstreifen, der in den Bilderschriften und bemalten Tonbildern des Gottes mit roter Farbe angegeben wird, bezeichnet vielleicht einen Schnitt, den der Priester, der das Opfer enthäutete, bei dem Abziehen der Gesichtshaut zu machen genötigt war. Wie bei andern Symbolen der beihen Reihen, sieht man auch von diesem Xipe-Gesichte ringsherum Ströme, die Blut bedeuten müssen, tropfen.

Die vierte und fünfte Figur der Nordreihe fehlen. Die sechste (f. Abb. 10) ist das Bild des Krieges (*yaoyotl*), durch einen Rundschild (*chimalli*), ein Bündel Speere (*mitl tlacochtli*), eine Handfahne (*macpamitl*) und vermutlich auch, doch ist das nicht mehr deutlich zu sehen, ein Wurfbrett (*atlatl*) veranschaulicht. Blut ist auch hier, von der Trophäe tropfend, angegeben.

Das siebente Bild, (g. Abb. 10) führt uns wieder den Gott dieses Tempels, den Pulquegott, vor Augen, indem wir hier eine Trophäe abgebildet sehen, die genau dem entspricht, das in dem Sahagun-Manuskripte der Academia de la Historia in Madrid als *ometochtlauiztli* " Devise des Gottes zwei Kaninchen ", d. h. " Devise des Pulquegottes " abgebildet und beschrieben wird (vgl. oben S. 349 Abb. 5). Es ist eine Imitation des Pulquetopfes (*octecomatl* oder *ometochtecomatl*), mit seinen flügelartigen Seitenteilen, den drei Füssen, (die durch Anhänge in Gestalt von Augen repräsentiert sind), und dem Wahrzeichen des Pulquegottes, dem Nasenhalbmonde *(yacametztli)* auf der Fläche. Der gelappte Rand dieses Halbmondes entspricht den knotigen Auswüchsen, die, um seine knochige Beschaffenheit zum Ausdruck zu bringen, an ihm angebracht zu werden pflegen, die aber gelegentlich auch in rein ornamentale Ausgestaltungen sich entwickein. Aus der Mündung des Gefässes schäumt das Getränk heraus und tropft an den Seiten des Gefässes herunter.

Das achte Bild (h. Abb. 10) zeigt uns auf einer Unterlage,

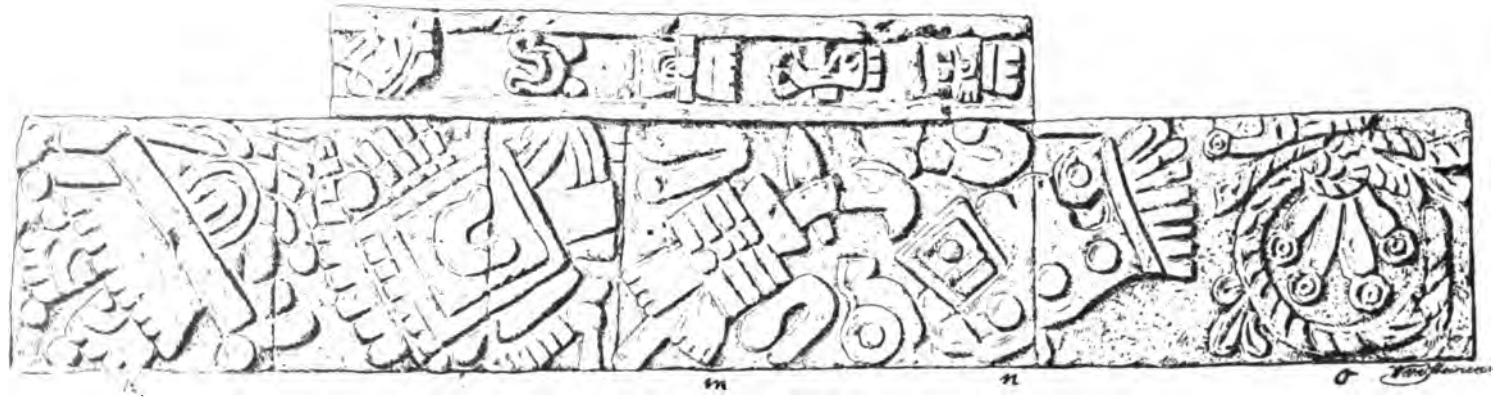


Abb. 12 (1/10 nat. gr.) — Südhälfte der Ostseite der Tempelzelle.

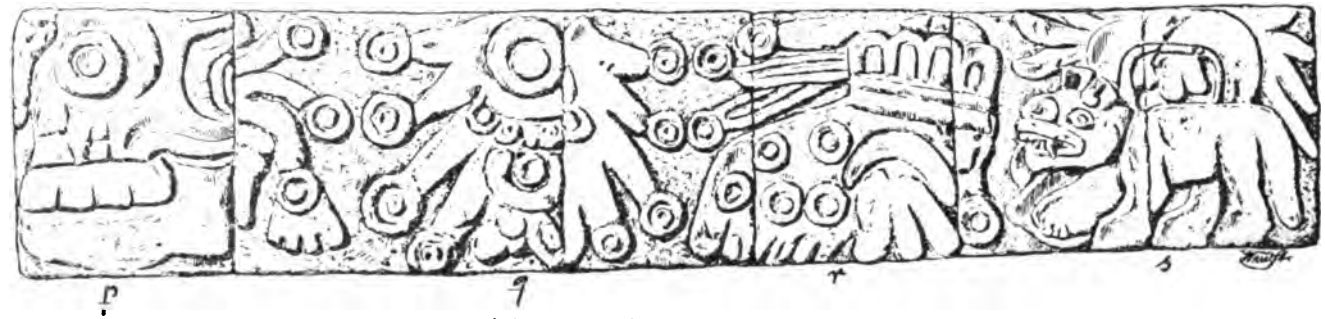


Abb. 13 (1/10 nat. gr.)— Südseite der Tempelzelle.

die, wie es scheint, eine aus Binsen geflochtene Matte vorstellen soll, ein Auge in einem Wasserstrome.

Das folgende neunte Bild, das letzte der Nordreihe (i. Abb. 10), ist etwas schwierig zu deuten. Es ist etwas Umbundenes, das eine Art Stiel zu enthalten scheint, das oben wie ein Haarschopf aussieht, und von dem unten ein mächtiger Blutstrom ausgeht. Ich möchte dies, allerdings nur hypothetisch, als das Wirbelhaar deuten, das man dem Kriegsgefangenen, der zum Opfer bestimmt war, in der Nacht vor dem Opfer in der Mitternachtsstunde abschnitt.

Die Südreihe beginnt auf der andern Seite des Idols mit dem Bilde k, Abb. 12, das anscheinend dasselbe Gebilde, das abgeschnittene Wirbelhaar des zum Opfer Bestimmten (?), uns vor Augen führt.

Das elfte Bild, das zweite der Südreihe (l, Abb. 12) zeigt uns wieder die Waffen des Krieges *(yaoyotl)*,— Schild, Sperrbündel und Handfahne,— aber der Schild ist hier viereckig; er hat einen Behang von Federn und trägt den Nasenhalbmond *(yacametztli)*, das Abzeichen des Pulquegottes, als Emblem auf seiner Fläche.

Das zwölfte Bild, das dritte der Südreihe (m. Abb. 12) ist wieder ein Steinbeil *(itztopolli)*. Als Besonderheit ist nur zu bemerken, dass hier dem obern Stielende ein gestieltes halbmondförmiges Gebilde aufgesetzt ist, das in der Form den Kupfermessern, die in Mengen im Zapotekengebiete gefunden werden, entspricht.

Das folgende dreizehnte Bild, das vierte der Südreihe (n, Abb. 12), stellt ein menschliches Ohr *(nacaztli)* vor. Ein beilförmiger Pflock *(nacochtli)* steckt in der Offnung des Ohrläppchens, wie solche als Ohrschmuck der Mumie des toten Kriegers gegeben wurden. Der obere Rand des Ohres ist ab. oder eingeschnitten. Das soll ohne Zweifel die Einschnitte kennzeichnen, die sich der Fromme bei der Selbstkasteiung in den Rand des Ohres machte. In den Berichten der Konquistadoren wird immer hervorgehoben, dass die Priester und die Vornehmen dieser Stämme die Ohren „harpados", d. h. am Rande lappig oder kammartig zerschnitten, hatten.

Das vierzehnte Bild, das fünfte der Südreihe (o, Abb. 12) zeigt uns einen geflochtenen Ring und in seinem Innern einen

Wasserstrom. Der erstere ist das bekannte Symbol und die Hieroglyphe des Fastens *(neçaualli)*.

Das fünfzehnte Bild, das sechste der Südreihe (p. Abb. 13) stellt einen Schädel vor, der, wie die Schädelbilder in den mexikanischen Handschriften ganz allgemein, in der Schläfengegend ein grosses Loch zeigt. Es entspricht dem Loche, das man in den Schädel machen musste, um ihn auf Querstangen des Gerüstes *(tzompantli)*, auf dem man die Köpfe der Geopferten vor dem Tempel aufzustellen pflegte, autzureihen. Zwei Ströme kommen hier aus diesem Loche heraus. Das ist wohl das Homologon der Blutströme, die die andern Symbole dieser beiden Reihen umgeben.

Das sechszehnte Bild, das siebente der Südreihe (q, Abb. 13) ist eine Abbreviatur der Hieroglyphe *chalchiuitl* (grüner Edelstein, Jadëit) in einem Wasserstrome *(atl)*. Das giebt zusammen *chalchiuhatl* "Edelsteinwasser," "kostbares Wasser," ein Wort, mit dem man das Opferblut und das Blut, das man sich bei den Kasteiungen entzog, zu bezeichnen pflegte.

Das siebzehnte Bild, das achte der Südreihe (r, Abb. 13), soll wohl einen abgeschnittenen Jaguarfuss bedeuten. Die Klauen sehen allerdings fast mehr wie Menschenfinger aus. Aber der ganze Umriss und die Flecken legen es doch nahe, vielmehr an einen Jaguar zu denken. Aus dem obern abgeschnittenen Ende kommt ein Strom von Blut heraus.

Das achtzehnte Bild endlich, das letzte der Südreihe (s, Abb. 13) ist die bekannte Gestalt des Tieres mit den abgeschnittenen Ohren, des Hundes *(Itzcuintli)*, der aber auch für den hundsköpfigen Gott, *Xolotl*, den Blitzgott, den in die Tiefe fahrenden, den Hund, der die Sonne zu den Toten geleitet, stehen könnte. Hinter ihm scheint eine Höhle, oder ein pflanzliches Gebilde, das eine Höhle enthält,— und letzteres müsste, nach gewissen Figuren der Handschriften der Codex Borgia-Gruppe zu schliessen, *metl*, die Agavepflanze sein,—angedeutet zu sein.

Ueberblicken wir nun die Gesammtheit dieser Bilder, so zeigt sich, dass wir in ihnen wiederholte Hinweise auf den Character des Gottes, dem dieser Tempel geweiht war, den Pulquegott, vor uns haben : — Figur b und m zeigten uns das Steinbeil *(itztopolli)*, die Waffe der Pulquegötter ; *g* ist das

ometochtlauiztli, die Devise der Pulquegötter, eine Imitation des Pulquetopfes; 1 zeigte uns auf dem viereckigen Kriegerschilde den Nasenhalbmond *(yacametztli)*, das Abzeichen der Pulquegötter; s — vielleicht, — die Agavepflanze *(metl)*, aus der der Pulque bereitet wird. Andere Bilder deuten auf Krieg und Opfer hin:— Auf Krieg die Figuren f und l; auf Opfer die Bilder o (Fasten *neçaualli*); q (Opferblut, *chalchiuhatl*); p. (Schädel, *tzontecomatl*); n (das Ohr, *nacaztli*, mit dem eingeschnittenen Ende); *i* und *k*, vielleicht Veranschaulichungen des abgeschnittenen Wirbelhaares des Opfers. Auf Opfer endlich deuten auch die Blutströme, die wir bei einer ganzen Anzahl dieser Symbole gefunden haben. In andern Bildern (a, c, h, r, s,) liegen andere besondere Beziehungen vor.

Symbole, die mit dem Pulquegotte und mit dem Opfer in Zusammenhang stehen, scheinen übrigens auch durch die kleinen Bilder in der schmalen Leiste über den Hauptbildern zur Anschauung gebracht zu sein. Denn wir können z. B. über l, m, n, deutlich den Nasenhalbmond *(yacametztli)* der Pulquegötter, das Ohr *(nacaztli)* mit dem beilförmigen Ohrpflocke *(nacochtli)* und das abgeschnittene und mit einer Schleife umbundene Wirbelhaar erkennen.

Wir müssen nun aber auch fragen, ob diese Symbole hier nur in ornamentaler Weise Verwendung gefunden haben, oder ob sie nach irgend einem Gesetze an einander gereiht worden sind. Da scheint es mir denn zunächst bedeutsam zu sein, dass diese die Tempelzelle umziehenden Bilder in der Zahl von achtzehn vorhanden sind, oder vorhanden waren, d. h. gerade in der Zahl, die die Anzahl der verschiedenen in jedem Jahre gefeierten Feste angiebt, d. h. die Zeiträume von zwanzig Tagen *(tlapoualli)*, von denen achtzehn auf ein Jahr gehen. Es muss einem die Idee kommen, dass die achtzehn Symbole unsers Tempels diesen achtzehn Festen, die Nordreihe der Symbole einer Nordhälfte, die Südreihe einer Südhälfte des Jahres entsprechen. Es würde, bei dieser Annahme, nur die Frage zu entscheiden sein, wo und bei welchem Feste wir den Anfang zu setzen haben würden. Die Nordreihe beginnt mit a (an der rechten Seite der Abbildung 11), und das dritte Bild der Nordreihe, c, zeigt uns, wie es scheint, den Kopf *Xipe Totec*'s, "unsers Herrn, des Geschundenen," des Frühlingsgottes. Wenn

eine solche Parallele zwischen unsern achtzehn Symbolen und den achtzehn Jahresfesten überhaupt zu ziehen ist, so müsste c. das Fest *Xipe's*, das *tlacaxipeualiztli*, das " Menschenschinden, " bezeichnen, und es müsste darnach die Nordseite der Symbole in a mit dem Bilde des *Izcalli*, des " Wachstums, " des Festes des Feuergottes, beginnen.

Führen wir nun diesen Gedanken durch, so ist zunächst, was das erste Bild (a, Abb. 11) betrifft, klar, dass das *xiuhuitzolli*, die mit Türkismosaik inkrustierte Krone, mit den Federbannern, die dieses Bild uns zeigt, in der Tat als eine direkte Hieroglyphe des Feuergottes *Xiuhtecutli*, des Gottes des *Izcalli*-Festes, betrachtet werden kann. Denn dieser Gott enthält das Wort *tecutli* " König, Fürst, " das hieroglyphisch, z. B. in den Stadtnamen des Codex Mendoza, durch ein *xiuhuitzolli* zum Ausdruck gebracht zu werden pflegt, und das Wort *xiuitl* " Türkis " in seinem Namen, und er wird auch, im Codex Telleriano-Remensis und in andern Bilderschriften, regelmässig mit dem *xiuhuitzolli* auf dem Haupte dargestellt, gleich *Tonacatecutli*, dem Herrn der Lebensmittel, und *Mictlantecutli*, dem Herrn der Unterwelt,— den andern beiden Göttern, die gleichfalls das Wort *tecutli* " Furst " in ihrem Namen haben. Die dreilappige Zeichnung, die in dem Bilde a, Abb. 11, unter der Krone zu sehen ist,— ein Element, das ich a priori nicht zu deuten wagte, — möchte ich darnach jetzt als ein Bild des Feuers erklären.

Das zweite Bild der Nordreihe (b, Abb. 11) müsste, nach der obigen Annahme, dem *atl caualo* oder *quauitl eua*, dem ersten Jahresfeste nach der gewöhnlichen Zählung, entsprechen, das in Mexico den Regengöttern, insbesondere den lokalen Genien, den auf Bergen, Klippen und in Wasserlöchern heimischen Gottheiten, gefeiert wurde. Dieses Fest müsste hier durch das Steinbeil *(itztopolli)*, die Waffe der Pulquegötter, repräsentiert sein. Man kann sich das ganz gut zusammenreimen, denn die Pulquegötter sind Wachstums—und Fruchtbarkeitsgötter, gleich den Regengöttern.

Das dritte Bild der Nordreihe (c, Abb. 11), das Gesicht *Xipe*'s, bezeichnet natürlich das *tlacaxipeualiztli*, das Frühjahrsfest des " Menschenschindens. "

Für *Toçoztontli* und *Ueitoçoztli* würden entsprechende

Bilder in der Reihe unserer Symbole fehlen,—Das folgende *Toxcatl*-Fest aber würde in der Nordreihe durch das sechste Bild (f, Abb. 10), d. h. durch das Symbol des Krieges veranschaulicht sein. Auch das kann man verstehen, denn am Toxcatl wurde das Abbild *Tezcatlipoca's* geopfert, der junge Kriegsgefangene, der ein Jahr lang diesen Kriegergott als lebendes Abbild repräsentiert hatte.

Das *ometochtlauiztli*, der Pulquetopf, die Devise des Pulquegottes, das siebente Bild der Nordreihe (g. Abb., 10) müsste dann dem *Etzalqualiztli*, dem "Essen der Bohnenspeise," dem grossen Feste der Regengötter, dem sechsten der gewöhnlichen Zählung, entsprechen. Das würde mit der Konkordanz, die wir oben für das *atlcaualo* angenommen haben, in genauer Übereinstimmung stehen.

Dann kämen die beiden Feste des jungen Maises, das kleine und grosse "Herrenfest" (*Tecuilhuitontli* und *Ueitecuilhuitl*). Ihnen müssten die beiden letzten Bilder der Nordreihe, (h und i, Abb. 10), das Auge im Wasser und die abgeschnittene Haarlocke,—entsprechen.

Die Südreihe würde mit k und l, Abb. 12, den Festen *Tlaxochimaco* und *Xocotluetzi*, *bzw. Miccailhuitontli* und *Ueimiccailhuitl*, beginnen. Das zweite der Bilder ist wieder, gleich f, eine Trophäe, die die Waffen des Krieges zur Anschauung bringt. Nur ist hier der Schild als Schild des Pulquegottes gezeichnet. Dass hier wieder dasselbe Symbol wie für das *Toxcatl*-Fest, angegeben ist, wird man verstehen, wenn man sich erinnert, dass der *Xocotl* oder *Otontecutli*, der in diesen beiden Festen gefeiert wurde, die Seele des toten Kriegers darstellt. In der Tat werden ja auch in andern bekannten Darstellungen der Jahresfeste, Z. B. in der des Codex Magliabecchiano XIII, 3, das *Toxcatl*-Fest und das Fest *Tlaxochimaco* beide durch das Bild *Tezcatlipoca*'s des Gottes der jungen Krieger, zur Anschauung gebracht.

Das elfte Jahresfest der gewöhnlichen Zählung, *Ochpaniztli*, das Besenfest, das Fest der alten Göttermutter *Teteoinnan*, der Erd—und Mondgöttin, das ein Erntefest war, würde durch das zwölfte unserer Bilder, das dritte Bild der Südreihe (m, Abb. 12), d. h. durch das Steinbeil (*itztopolli*), die Waffe der Pulquegötter, veranschaulicht sein. Wir wissen, dass die alte Götter-

mutter und die Pulquegötter sehr nahe verwandte Gestalten sind. Beides sind ursprünglich Mondgottheiten und als solche Gottheiten des Wachstums und der Erneuerung, und beiden wurden in der Erntezeit Feste gefeiert. So kann man sich mit dieser Identifikation unseres Bildes m und des *Ochpaniztli* wohl einverstanden erklären.

Weniger deutlich ist ein entsprechender Zusammenhang in den folgenden Bildern. Das dreizehnte Bild (n, Abb. 12), das sakrifizierte Ohr, mit dem beilförmigen Ohrpflock, dem Ohrschmucke des toten Kriegers, müsste dem *Teotl eco*, dem Feste, das die Rückkehr der Götter, die während der Regenzeit abwesend waren, oder die Geburt des jungen Gottes feiert, entsprechen.

Der Fastenring mit dem Wasserstrome in seinem Innern, das vierzehnte Bild, das fünfte der Südreihe (p, Abb. 13), müsste dem *Quecholli* dem Feste *Mixcouatl*'s, des Gottes der Chichimeken und der Jagd. entsprechen. Hier müsste man sich vorstellen, dass durch den Schädel (*tzontecomatl*), den das Bild p. Abb. 13, uns vor Augen bringt, die alten Stämme, die Vorfahren, die Leute der chichimekischen Zeit, zur Anschauung gebracht werden sollen.

Das sechszehnte Bild, das siebente der Südreihe (q. Abb. 13), müsste dem fünfzehnten Feste, *Panquetzaliztli*, dem Feste *Uitzilopochtli*'s gleichgesetzt werden und könnte es auch, wenn man annimmt, dass durch das *chalchiuhatl*, das Opferblut, das *Panquetzaliztli*-Fest als das grosse Opferfest bezeichnet werden soll, das es ja in Wirklichkeit auch war.

Der Jaguarfuss des siebzehnten Bildes (r, Abb. 13) müsste das sechszehnte Jahresfest *Atemoztli* " das Herabkommen des Wassers, " — oder richtiger wahrscheinlich " womit man Wasser sucht ", " womit man um Regen bittet, " — bezeichnen. Das ist ein Fest der Regengötter, und als ein Symbol der Regengötter und des Kultus der Regengötter kann der Jaguarfuss in der Tat betrachtet werden. Einen Jaguarfuss sehen wir in den Handschriften der Codex Borgia-Gruppe bei *Tlaloc*, dem Regengotte, dem Herrn des siebenten Tonalamatl-Abschnittes, angegeben. Und an dem grossen Feste der Regengötter, *Etzalqualiztli*, führt der Hauptpriester eine aus einer Jaguarfussfellhaut gefertigte Tasche für Räucherwerk, das *oceloyataztli cuechcho*, als sein besonderes Abzeichen.

Das letzte Bild (s, Abb. 13) müsste das siebzehnte Jahresfest *Tititl* darstellen. Die alte Göttin *Tlamatecutli*, die chichimekische Göttin, war die Herrin dieses Festes und die *Ciuateteo*, die Seelen der im Kindbette gestorbenen Frauen, spielten an ihm eine bedeutsame Rolle. So wenigstens in der Hauptstadt Mexico. Bei den Tlalhuica aber, nach dem Codex Magliabecchiano zu urteilen, muss es gleichzeitig ein Totenerinnerungsfest gewesen sein, wie das ein halb Jahr zuvor gefeierte *Xocotluetzi*. Ein Mumienbündel wurde an diesem Feste für den toten Krieger aufgebaut und mit dem der Seele des toten Kriegers zukommenden Schmucke versehen,—der blauen Krone (*xiuhuitzolli*), den beilförmigen blauen Ohrpflöcken (*xiuhnacochtli*), eigentümlich geformten blauen Pflöcken in den Nasenflügeln (*yacaxiuitl*) und der Figur eines blauen Hundes auf der Brust (*xolocozcatl*). Nun diesen *xolocozcatl*, den auf der Brust, auf der über die Schultern geschlungenen Papierbinde (*amaneapanalli*) getragenen blauen Hund, haben wir offenbar in diesem unsern letzten Bilde s, Abb. 13 vor uns. Und so mag diese Uebereinstimmung uns auch für die andern Fälle eine Stütze sein, wo der Zusammenhang zwischen unsern Bildern und den Festen, die nach der oben von mir aufgestellten Hypothese ihnen entsprechen sollen, nicht ganz so klar zu Tage liegt.

Eine Hauptfrage ist nun noch, ob bei dieser Parallelisierung die Feste des Jahres sich in zwei Hälften teilen, die, wie hier die Bilder unseres Tempels in eine Nord-und eine Südreihe sich gliedern, die eine mit der Himmelsrichtung des Nordens, die andere mit der des Südens in Zusammenhang gebracht werden müssten. Das ist nun in der Tat der Fall, denn die Scheide, die hier in unsern Bildern zwischen dem Ende der Nordreihe und dem Anfange der Südreihe vorliegt, müsste nach meiner Hypothese der Grenze zwischen den beiden Festen *Ueitecuilhuitl* and *Tlaxochimaco* entsprechen. Das ist aber gerade die Zeit, wo die Sonne von ihrer nördlichen Verschiebung (zum Wendekreise des Krebses) zurückkehrend, über Mexico den Zenithstand erreicht, um von da an auf der südlichen Hälfte des Himmels sich zu bewegen. Denn nach dem damals noch giltigen Julianischen Kalender erreichte unter der Breite von Mexico (19, 27 n. Br.) die Sonne am. 13. Juli ihren Zenithstand. Das Ende des *Ueitecuilhuitl* wird aber an der einen

Stelle Sahaguns auf den 11. Juli, an der andern auf den 15. Juli, im Codex Telleriano-Remensis auf den 14. Juli, im Codex Magliabecchiano und im Duran auf den 19. Juli verlegt. Die astronomischen Erwägungen rechtfertigen also in der Tat eine Scheidung der Jahresfeste in der Weise, wie sie der Scheidung der Bilder der Tempelzelle von Tepoztlan in eine nördliche und eine südliche Reihe entspricht.

Ich gehe nun zu den Reliefen über (Abb. 14, 15), die die Vorderseite der bankartigen Vorsprünge an den Wänden der Vorhalle schmücken. Hier sind es die Nord-und Südwand allein, die mit solchen Reliefen versehen sind. Und ihre Orientierung ist eine derartige, dass die Anfangsglieder der beiden Reihen an dem vordern, dem westlichen, Wandende ihre Stelle haben.

Das erste Bild der Nordseite (*a*, Abb. 14) zeigt uns eine aus Papier geschnittene Krone (*amacalli*), hinter der die eine Hälfte der grossen, ebenfalls aus Papier geschnittenen, gefalteten Nackenschleife (*tlaquechpanyotl*) sichbar wird, mit der die Mexikaner die Idole der Berg—, Regen-und Wassergottheiten und auch die Pulquegötter, auszustatten pflegten. Ueber der Krone endlich sind ein Daunenfederball und wallende Federn (Quetzal-oder Reiherfedern) zu erkennen. Das Ganze soll offenbar den Kopfschmuck einer Wassergottheit veranschaulichen.

Das zweite Bild der Nordseite der Vorhalle (*b*, Abb. 14) stellt einen abgeschnittenen menschlichen Daumen dar, der von (Wasser oder) Blut umgeben ist.

Das dritte Bild der Nordseite (*g*, Abb. 14) führt uns wieder eine in Türkismosaik ausgeführte mexikanische Königskrone (*xiuhuitzolli*) vor Augen, die aber hier als Kopfschmuck des *teotl*, des *tonatiuh ilhuicac yaqui*, der Seele des toten Kriegers gedacht ist. Denn über ihr wird, gewissermassen als Haar, ein aus malinalli-Gras geflochtener Streifen sichtbar, wie er genau in gleicher Weise über der Königskrone zu sehen ist, mit der im Codex Magliabecchiano XIII, 3. fol 72 das Mumienbündel des toten Kriegers geschmückt ist, und wie er auch an der Königskrone zu erkennen ist, die auf dem Monumente von

Abb. 14 (1/10 nat. gr.) — Nordseite der Vorhalle.

Abb. 15 (1/10 nat. gr.)—Südseite der Vorhalle

Huitzuco (1) die Region des Ostens, die der Wohnortder Seelen der toten Krieger ist, bezeichnet. Damit stimmt vollkommen überein, dass wir hier in dem dritten Bilde der Nordwand der Vorhalle (g, Abb. 10) an der Vorderseite des *xiuhuitzolli* noch ein Gebilde gezeichnet sehen, das in seiner Form genau dem *yacaxiuitl*, dem Pflocke, der den Nasenflügeln der Maske des toten Kriegers eingesetzt wurde, entspricht.

Das vierte Bild der Nordwand endlich (*d*, Abb. 14) zeigt wieder das Steinbeil (*itztopolli*), die Waffe der Pulquegötter, — in Form und Ausstattung dem des zweiten Bildes der

(1) Im zweiten Bande meiner "Gesammelten Abhaudlungen zur amerikanischen Sprach-und Altertumskunde" (Berlin 1904) S 753 ff, beschrieben.

Nordreihe der Tempelzelle (b, Abb. 11) durchaus gleich. Nur ist hier in der Vorhalle das Relief ungleich besser erhalten, und so auch z. B. die Steinklinge mit der Zahnreihe, die die Schneide der Klinge veranschaulicht, durchaus deutlich.

An der Südwand der Vorhalle sind nur zwei Bilder noch zu sehen. Das eine (n, Abb. 15) zeigt wieder ein menschliches Ohr (*nacaztli*) mit abgeschnittenem oberm Ende und gelapptem Wundrande, wie wir das in der Südreihe der Tempelzelle in dem Bilde n, Abb. 12 kennen gelernt hatten. In dem Loche des Ohrläppchens steckt aber hier nicht ein beilförmiger Pflock, sondern zwei Bänder ragen aus ihm hervor.

Das zweite Bild der Südwand der Vorhalle (s, Abb. 15) scheint den Bildern i, Abb. 10 and k, Abb. 12 zu entsprechen, von denen ich als Mutmassung aussprach, dass sie vielleicht das abgeschnittene Wirbelhaar des Opfers veranschaulichen sollen.

Wie man sieht, haben wir also auch in diesen Bildern der Vorhalle einerseits solche, die auf den Gott des Tempels, andererseits solche, die auf Krieg und Opfer Bezug haben. Ja es zeigt sich sogar, dass von diesen sechs Bildern der Vorhalle zwei oder drei Bildern der Tempelzelle genau entsprechen. Da kam mir natürlich zunächst der Gedanke, dass diese Bilder der Vorhalle vielleicht dasselbe bedeuten könnten, wie die der Tempelzelle, vielleicht nur eine Abbreviatur der beiden Reihen der letzteren darstellen. Doch vermochte ich ein Gesetz der Entsprechung nicht zu erkennen. Ich neige mich daher mehr der Ansicht zu, dass die Bilder der Vorhalle die vier Himmelsrichtungen und zwar in der Folge Westen, Süden, Osten, Norden, bzw, die Jahre oder die Tonalamatl-Abschnitte, die nach der Anschauung jener Stämme den vier Himmelsrichtungen entsprachen, dem Beschauer vorzuführen bestimmt sind. In der Nordreihe würde demnach der Schmuck der Wassergöttin den Westen, der abgeschnittene Daumen den Süden, die Krone des *tonatiuh iixco yaqui* den Osten und das Steinbeil den Norden bezeichnen. Die dritte Beziehung ist durch das Monument von Huitzuco als richtig erwiesen. Das Steinbeil, d. h. die Pulquegötter, werden, wie der Mond, den sie veranschaulichen, in den Bilderschriften ganz allgemein dem Norden zugewiesen. Der Süden galt den Mexikanern als das *uitztlan*, der Ort der Dornen, der Ort der Kasteiung. Dem mag der abgeschnittene

Daumen wohl entsprechen. Und der Kopfschnuck der Wassergöttin kann gewiss als Symbol des Westens passieren, da wir in den Bilderschriften und den Traditionen den Westen vielfach als Gegend des Wasserüberflusses, der Wachstumsfülle dargestellt finden.

Die Monumente von Huilocintla

IM CANTON TUXPAN, DES STAATES VERA CRUZ

PAR LE Dr EDUARD SELER, Berlin-Steglitz

In dem Völkergemische das uns in dem Gebiete der heutigen Republik Mexico in alter Zeit und noch heute entgegentritt, muss die atlantische Küste eine eigentümliche Rolle gespielt haben. Bedeutende Verschiebungen haben ohne Zweifel stattgefunden. Die *Cuexteca* oder Huaxteken, die zur Maya-Familie gehören, leben jetzt, weit von ihren Stammbrüdern getrennt, am Rio Tuxpan und bis hinauf zum Panuco. Und zwar muss diese Verschiebung zu einer Zeit stattgefunden haben, als den Maya-Völkern der Gebrauch der Hieroglyphen und die ganze kalendarische und astronomische Wissenschaft, in der sie später ausgezeichnet waren, noch unbekannt war. Die *Olmeca Uixtotin*, die in den Berichten als Bewohner des südlichen Teiles der Küste genannt werden, sollen nach einer weit verbreiteten Tradition ursprünglich im Gebiete von Tlaxcala ansässig gewesen sein. Schwärme von Hochlandstmämen hauptsächlich *mexikanischer* Abkunft haben sich zu verschiedenen Zeiten und in verschiedener Richtung über die Küste ergossen und gewissen Teilen ihre Kultur und Sprache aufgedrängt, während in andern Teilen sie selbst von der Masse der autochthonen Bevölkerung aufgesogen wurden. Und in all dem Drängen und Schieben scheinen gewisse Teile der alten Urbevökerung im wesentlichen unverändert und in ungefähr den gleichen Grenzen sich erhalten zu haben.

Die alten *Olmeca Uixtotin* sind als ethnische Besonderheit längst untergegangen. Vielleicht werden sich noch einmal einige Züge ihrer Kultur rekonstruieren lassen, wenn die

Abb. 1. Relief von Tepatlaxco

Küstenstriche südlich von Vera Cruz einmal gründlich beziehentlich ihrer archæologischen Verhältnisse durchforscht sein werden. Die alte Landschaft *Cuetlaxtlan*, d. h. die Gebiete von Orizaba und Cotastla bis nach Alvarado hin, weist ebenfalls heute keine Spur mehr der alten einheimischen Bevölkerung auf. Als Zeugen ihrer Kulturbesonderheit wird das merkwürdige Relief von *Tepatlaxco* gelten können, (Abb. 1) das Leopoldo Batres neuerdings für das Museo Nacional de Mexico erworben hat und das er in einer besondern Shrift, die im vorigen Jahre erschien, beschrieben hat; sowie die ähnliche Stele von Puerto de Alvarado, die ein verdienter Burger dieses Ortes, Herr Juan Esteva, dem Museo Nacional de México schenkte. Dagegen sind die

Totonaque,—der Stamm, der den Scharen des Cortes bei der Erobeung von México den ersten Stützpunkt bot, — noch heute nordwärts vom Rio Antigua bis über Papantla hinaus verbreitet, an verschiedenen Stellen bis an den Rand des Hochlandes sich hinaufziehend. Misantla im Süden, Papantla im Norden, Zacapoaxtla oben im Gebirge können als ihre Hauptzentren betrachtet werden. Allerdings erfüllen die Totonaken diese Gebiete nicht in kontinuierlichem Zuge. Im Süden waren sie unzweifelhaft schon in alter Zeit stark mit Bruchteilen mexikanischer Bevölkerung durchsetzt. Dann bildete der Fluss von Nautla einen Streifen mexikanishcher Besiedelung. Und im Norden haben wir in Castillo de Teayo im Kanton Tuxpan eine alte mexikanische Kolonie nachweisen können (1).

Der sprachlichen Eigenart der Totonaken entspricht in den Altertümern dieser Gegenden ein eigenartiger Kunststyl, als dessen hervorragendste Vertreter die Skulpturen des Tajin, der Pyramide von Papantla, ferner die merkwürdigen hufeisenförmigen skulpierten Werkstücke, die unter dem Namen "Steinjoche" bekannt sind, endlich die sogenannten "palmas" bezeichmet werden können, dreieckig prismatische nach oben sich federbuschartig verbreiternde Stücke, die mit einer sehr wechselnden Fülle von Figuren und Ornamenten bedeckt sind, deren Typen zu sammeln und zu analysieren eine höchst lohnende Aufgabe sein würde.— Ich möchte diesen drei Klassen von Altertümern, als mutmasslich derselben alten Kultur angehörig zwei interessante Reliefe anfügen, von denen eines (Abb. 3) schon seit einigen Jahren bekannt ist, da es nach Jalapa gebracht worden ist und seitdem dort in dem Hofe des Colegio Preparatorio aufbewahrt wird. Das andere (Abb. 2), das offenbar ein vollständiges Gegenstück des ersten ist, haben wir, meine Frau und ich, in der Hacienda San Isidro oberhalb Tuxpan angetroffen. Man sagte uns dort, dass beide, dieses Stück und das von Jalapa, aus einem und demselben Orte, aus der halbwegs zwischen der Hacienda San Isidro und Castillo de Teayo gelegenen alten Ruinenstätte von Huilocintla stammen. Die Ruinenstätte selbst haben wir, der ungünstigen Witterungsverhältnisse

(1) Vgl. Vierzehnter Internationaler Amerikanisten kongress, Stuttgart 1904, S. 263 ff.

halber, obwohl wir ziemlich nahe daran vorbeigekommen sind, nicht besuchen können. Aber die Steine haben wir abgeklatscht. Die Abgüsse sind jetzt im Lichthofe des Königl. Museums für Völkerkunde aufgestellt. Nach diesen Abgüssen sind die Zeichnungen angefertigt worden, die hier in Abb. 2 und 3 wiedergegeben sind.

Ein Blick auf diese beiden Bilder zeigt, dass die hier dargestellten Figuren in Haltung. Tracht und Ausstattung, in der Linienführung und im Style der Ornamentation vollständige Repliken sind. Dieselbe Persönlichkeit in derselben Aktion, vielleicht sogar von demselben Künstler entworfen und ausgeführt, ist es, die uns in diesen beiden Bildern entgegentritt.

Was zunächst den Namen angeht, den wir den hier dargestellten Figuren zu geben haben, so ist dieser in beiden Bildern im gleicher Weise angegeben. Nur hat er in der Abb, 2 vor dem Gesichte, in Abb. 2 zwischen den Beinen der Figur seinen Platz gefunden. Es ist *ce ocelotl* " eins Jaguar, " der Anfangstag des in fünfgliedrige Säulen geordneten Tonalamatls und zugleich der Anfangstag des zweiten der dreizchntagigen Tomalamatl — Abschnitte. Als Herr des zweiten den Norden bezeichnenden Tonalamatl-Viertels wird in den Bilderschriften der Gott *Tezcatlipoca* gezeichnet. Einen andern Gott des Nordens, *Mixconatl*, den Gott der Chichimeken und der Jagd, der vielleicht ursprünglich ein Sterngott ist, fanden wir in dem Huilocintla benachbarten, von aztekischen Kolonisten gegründeten alten Orte Castillo de Teayo in mehreren Steinbildern dargestellt, und dort fannen wir auch dasselbe Datum *ce ocelotl* "eins Jaguar" durch zwei interessante Skulpturstcke veranschaulicht (1). Eine andere Gottheit ist mit dem Datum *ce ocelotl* " eins Jaguar ", wo es als Anfangstag des zweiten der nreizehntägigen Tonalomatl-Abschnitte erscheint, verbunden. Es ist *Ouetzalcouatl*, der Herr des Lebens, der Windgott, der aber eigentlich der abnehmende, nach Osten wandernde und dort in den Strahlen der Sonne verschwiudente, aber nachher wieder auflebende, als schmale Sichel am Abendhimmel erscheinende

(1) Vgl. meine Abhandlung über " die alte Ansiedlung von Castillo de Teayo " in den Verhandlungen des 14. Internationalen Amerikanistenkongresses. Stuttgart 1904, S. 264-277 Abb. 16, 17, 31.

Abb. 2 — Relief von Huilocintla (Original z. Z. in der Hacienda San Isidro, Canton Tuxpan)

Monn ist. Zwischen diesen drei Personen, *Tezcatlipoca*, *Mixconatl*, *Quetzalconatl* haben wir also zu wählen. Sehen wir zu, was die Bilder selber ans sagen.

Beide Figuren, die der Abbildung 2 und die der Abbildung 3, sind an Armen und Beinen tatuiert. Die Muster sind sehr eigenartige und ich getraue mich nicht ohne weiteres, sie aufzulösen. Wir wissen aber in der Tat aus dem ethnographischen Kapitel Sahaguns, dass die Cuexteca und die Totonaque sich tatuierten. Und in dem ersten Bilde des Lienzo de Tlaxcala ist der nur mit einer Schambinde bekleidete totonakische Indianer, der den Fürsten von Tlaxcala den Brief des Cortes überbringt, deutlich tatuiert gezeichnet.

Beide Figuren sind mit der Schambinde (*maxtlatl*) der Münner und mit Sandalen (*cactli*) bekleidet und scheinen ausserdem ein ärmelloses Wams (*xicolli*) anzuhaben, wie es die Priester der Mexikaner trugen. In dem Ohrläppchen steckt ein runder Pflock, aus dessen Höhlung in Abb. 2 eine Schlange heraushängt. Es ist also ein sogenannter *couanacochtli*, ein " Schlangenohrpflocck " wie er im 12. Buche Sahaguns bei der Tracht *Quetzalcouatl*'s, die König Motecuhçoma dem Cortes als Gast-und Bewillkommnungsgeschenk entgegenschickt, beschrieben wird. Auf der Brust hängt, an einer um den Hals gehenden Schnur befestigt, das *ecailacatzcozcatl*, das " spiral gedrehte Windgeschmeide, " der aus dem Querschliff eines grossen Meerschneckengehäuses bestehende Brustschmuck des Gottes *Quetzalcouatl*. Merkwürdig kompliziert ist der Kopfchmuck, der augenscheinlich ein doppelter ist. Uber dem Gesichte der Figur ist zunächst ein Reptilrachen sichtbar, der allerdings nur in Abb. 3 in allen Einzelheiten,— mit Zahnreihe, gekrümmtem Eckzahne, Auge und Nüstern,-deutlich ist. Darüber folgt ein zweiter Tierrachen, der auch mit langer Zahnreihe und gekrümmtem Eckzahne versehen ist, aber über dem Schnauzenende eine besonders abgesetzte Nase hat, die in Abb. 2 frappant an die rüsselförmige Nase des Windgottes *Quetzalcouatl* erinnert. In Abb. 3 ist ausserdem ein menschlich gebildetes Ohr sichtbar und in beiden Abbildungen ein runder Ohrpflock, aus dem ein nach oben gebogenes Gehänge heraushängt, das in dieser Krmümung wiederum an *Quetzalconatl*, an dessen " aus Muschelschale geschliffenes " (*epcololli*) " dornig

Abb 3 Relief von Huilocintla (Original 3. Z. im Hofe des Colegio Preparatorio in Jalapa).

gekrümmtes " (*tzicoliuhqui*) Ohrgehänge erinnert. Dazu kommt in Abb. 2 ein grosses rundes Auge, in Abb. 3 aber ein aus seiner Höhle getriebenes Auge, das genau dem Auge gleicht, mit dem in den mexikanischen Bilderschriften *Quetzalconatl* gezeichnet zu werden pflegt und das bei diesem Gotte bedeutet, dass er der Fromme, der sich Kasteiende, der Erfinder der Bussübungen und Kasteiungen ist. Nach all dem scheint mir nicht bezweifelt werden zu können, dass der in diesen beiden Bildern dargestellte Gott *ce ocelotl* " eins Jaguar " den Herrn des zweiten dreizehntägigen Tonalamatl Abschnittes, d. h. *Quetzalconatl*, ihn selbst oder eine Inkarnation von ihm, vorstellen müsse. Wir sind übrigens mit der Beschreibung des Kopfputzes dieser beiden Figuren noch nicht zu Ende. Ueber der *Quetzalconatl*-Maske liegt noch ein nach vorn geneigtes und dort in einer Spitze endendes Gebilde, das auf der Ober-und Hinterseite von sich kräuselnden Elementen (Haarschopf? Federschopft?) umsäumt ist und in dem in Abb. 2 ein Paar (durch eine Schleife verbundene?) Stäbe stecken. Von der *Quetzalconatl*-Maske scheint in Abb. 3 ein langer Haarzopf herabzuhängen, der von einer Schlange, die hier als Haarband verwendet worden ist, unwunden ist.

Beide Figuren haben die Zunge herausgestreckt und martern sich (*monenepiltequi*, *cacaquixtia*,) indem sie durch ein Loch, das sie sich in die Zunge geschnitten haben, einen am untern Ende mit langen Dornen besetzten Stab ziehen. Die beiden Schlangen, die man in der Figur Abb. 2 sich um Unter-und Oberschenkel winden sieht, haben wohl dieselbe Bedeutung, wie die rote, nach Art einer Korallenotter gezeichnete Schlange, die man in den Handschriften der Codex Borgia-Gruppe und im Codex Borbonicus bei dem sich kasteienden, sich marternden Sünder angegeben sieht. Das Blut, das bei dieser Prozedur vergossen wird, wird in Abb. 2 von einer mit einem *malinalli*-Grasröckchen bekleideten Skelettfigur, die hungrig den zahnstarrenden Rachen öffnet, in Empfang genommen. In Abb. 3 aber von einer mit Armen versehenen und, nach Art der Feuerschlange (*xiuhconatl*) durch ein zurückgebogenes Schnauzenende ausgezeichneten Schlange, deren Leib, gerade unter den Drachenarmen, mitten durchgerissen ist.

Mit der Skelettfigur, die in Abb. 2 den Mund zum Schlu-

cken des Blutes öffnet und mit der Schlange, die in Abb. 3 die Zunge nach dem herausfliessenden Blute ausstreckt, ist ein den Kopf überragendes und nach vorn sich verlängerndes Gebilde verbunden, das in Abb. 2 ebenfalls mit einer Art Schlangenkopf endet und auf dem Rücken in beiden Abbildungen mit sich einrollenden zinnenartigen Figuren, zwischen denen Schlangenköpfe, Hirschköpfe, Menschengesichter sichtbar werden, besetzt ist Wir werden dies Gebilde vielleicht als den *Mixconatl*, die Wolkenschlange, deuten können.

Vor der Hauptfigur endlich ist in Abb. 2 noch eine kleine Menschenfigur zu sehen, deren Gesicht aus einem Schlangenrachen hervorsieht, die das *oyoualli*, das rasselnde aus Schneckengehäusen geschliffene Gehänge, den Brustschmuck der Tanzgötter, und in der Hand die Waffen des Krieges, Schild, Speerbündel und Handfahne, trägt. Diese Figur dürfte den Herold (*tecpoyotl*) oder den Stellvertreter (*patillotl*) des Gottes *ce ocelotl*, der Hauptfigur, oder seinen jüngern Bruder vorstellen,— Gestalten, die in der mexikanischen Mythologie bei verschiedenen der grossen Götter namhaft gemacht werden.

EINIGE FEIN BEMALTE ALTE THONGEFAESSE

Der Dr Sologuren' schen Sammlung aus Nochistlan und Cuicatlan

IM STAATE OAXACA

PAR LE Dr EDUARD SELER, Berlin-Steglitz

Die mit Recht im Lande und weit darüber hinaus berühmte Sammlung zapotekischer Altertümer des *Dr. Fernando Sologuren* in Oaxaca enthält unter anderm auch eine Anzahl fein bemalter und geglätteter Thongefässe, die in ihrer Technik und in der ganzen Art und Form an die Erzeugnisse der keramischen Kunst des alten Cholula erinnern, vielleicht auch geradezu von dort importiert worden sind und die durch ihre eigenartige und kunstvolle Verzierung auffallen.

Von ganz hervorragendem Interesse ist ein Gefäss, das im Pueblo viejo von *Nochistlan* in der Mixteca alta gefunden worden ist, das ich,-nach einer farbigen Zeichnung, die ich seiner Zeit in Oaxaca mit gütiger Erlaubnis des Besitzers anfertigen konnte, — hier in Abb. 1 wiedergebe. Es ist, wie die Abbildung zeigt, ein bauchiges Gefäss, mit nach oben sich etwas erweiterndem Halse und drei einfach spitz ausgezogenen Füssen. Die Höhe des Gefässes mit den Füssen beträgt 18cm, ohne die Füsse 14cm ; der Durchmesser der Wölbung ist 14cm, die Mündung hat einen Durchmesser von 9½cm, die Füsse sind 6cm lang. Das Gefäss ist auf der ganzen Aussenseite farbig bemalt und fein geglättet. Die Füsse haben eine Verzierung in Rot auf weissem Grunde. Die Wölbung des Gefässes ist mit Figuren nach Art derer der Handschriften der Codex Borgia-Gruppe und anderer mexikanischer Bilderschriften bemalt, deren leuchtende Farben sich in äusserst wirkungsvoller Weise von einem schönem dunklem, fast schwarzem Grunde abheben. Als

Abb. 1*a* Buns bemaltes Thongefass von Nochistlan, Samm Sologuren. (Die zeichnung auf der wölbung ist hier durch schwarz erselzt).

Farben sind Weiss, Gelb, Rot, Rosa, ein mattes Schiefergrau, das augenscheinlich als Blau gemeint ist, und ein Purpurton, der ein Grau oder Schwarz vertritt, verwendet. Die farbigen Felder sind, wie in den Figuren der Bilderschriften, durch schwarze Umrisslinien begrenzt; und rote Punkte, Striche und Linien bringen innerhalb der Farbenfelder besondere Details der Zeichnung zum Ausdruck. Dieselben Farben sind auch auf dem geraden Halsteile des Cefässes verwendet. Doch kommt hier der dunkle Grund nur in schmalen Zwickeln zur Erscheinung.

Auf den Füssen findet sich auf der Vorderseite eine spiral sich einrollende rote Linie als Verzierung. Auf dem Halsteile des Gefässes sieht man unten zunächst ein rundum laufendes Band roter Stufendreiecke oder Zinnen auf weissem Grunde. Darüber ein zweites Band verschiedenfarbiger senkrechter Streifen. Und endlich sechs, oben blattartig abgerundete gelbe Felder, swischen denen der dunkle Grund in schmalen Zwickeln zur Erscheinung kommt, und auf denen abwechselnd eine von der Hieroglyphe Wasser (*atl*) gebildete blattartige Figur und eine rote Hand, die aber aus einer Art Kelch emporwächst und ein staubfadenartiges Gebilde umschliesst also vielleicht eine "flor de manito" darstellen soll, angegeben sind.

Auf der Wölbung des Gefässes sind zwei Götterfiguren gezeichnet, deren eine (A) *Quetzalconatl*, den Windgott, den Schöpfer des Lebens, den Menschenschöpfer, deren andere (C) *Tonacatecutli*, den "Herrn unsers Fleisches," den Gott der Zeugung und der Lebensmittel (*tonacayotl*), darstellt. Thuen gegenüber sieht man je ein Symbol (B und D), das zu der Natur dieser beiden Gottheiten in Beziehung steht.

Beide Götter, *Quetzalconatl* und *Tonacatecutli*, sind in Jaguar (*ocelotl*) — Helmmaske abgebildet. Die Zeichnung des

Abb 1*b*. Bunte zeichnung auf einem Thongefässe von Nochistlan (Samml Sologuren).

Jaguarfells ist etwas verschieden. Bei *Tonacatecutli* (C) sind die Flecken nur durch kleine schwarze Kreise angegeben ; bei *Quetzalconatl* (A) aber durch Gruppen von drei schwarzen Flecken. Diese zweite Zeichnung kommt der wirklichen Zeichnung des Jaguarfells näher, die ja bekanntlich aus in kleinen Kreisen stehenden Flecken besteht, die in der Regel noch einen andern den Kern bildenden Fleck umschliessen. Beide Götter sind ausserdem mit dem grossen, das Kinn umrahmenden Barte abgebildet, der in den Bilderschriften, wenigstens der Codex Borgia-Gruppe, bei *Tonacatecutli* ausnahmslos, und in der Regel auch bei *Quetzalconatl* und in gleicher Weise bei dem Mondgotte, angegeben wird. Denn all diese drei Götter sind Götter der alten Zeit, der Zeit der Nacht und des Dunkels, vor der Geburt der Sonne, und alle drei sind zweifellos ihrem Wesen nach auf das innigste verwandt. Die Jaguarhelmmaske, in der diese Götter hier, und auch sonst häufig genug erscheinen, hängt zweifellos ebenfalls mit dieser Natur der beiden Gottheiten zusammen. Denn der Jaguar war den Mexikanern das Tier, das die Sonne verschlingt (zur Zeit der Sonnenfinsternis), und darum das Abbild der Nacht, des Dunkels, der Erde.

Quetzalconatl (A) ist hier auf unserm Gefässe Abb. 1 in

bekannter Weise mit rüsselartig verlängerter, gerade abgeschnittener Nase und schnabelartigen Mundteilen dargestellt. Er trägt seinen am unterm Rande mit weissen Schneckengehäusen besetzten, aus Jaguarfell gefertigten Halskragen und an einer in eine Quaste oder Blüte endenden Schnur das *ecailacatzcozcatl*, das aus einem Schneckengehäuse geschliffene " spiral gedrehte Windgeschmeide. " Auch der Haarschopf ist am untern Ende mit rasselnden Schneckengehäusen dunkler Farbe besetzt. In dem durchbohrten Ohläppchen steckt, das Ohr ganz bedeckend, ein blauer, (mit Türkismosaik inkrustierter) rörenfürmig durchbohrter Pflock (*xiuhcoyolnacochtli*). Am Nacken ist eine Rosette (*cuexcochtechimalli*) befestigt, der zwei Spitzen (Schneckengehäuse) aufgesetzt sind. Und darüber ragt ein Federschmuck, dem ein Steinmesser (*tecpatl*) eingefügt ist, in die Höhe und fällt weit nach hinten. Der Gott sitzt auf einem Stuhle, dessen in Stufen (oder zinnenartig) ausgeschnittene Lehne in zwei Farben (rot und blau) gemalt und mit einem Mattenmuster verziert ist und in der Art der *teoicpalli* (Götterstühle) der Bilderschriften mit einem gelbem (metallnem, goldnem) Rande eingefasst ist, dessen " Gold "—(*teocuitlatl*)—Natur noch durch eine feuerwolkenartige Figur an der Hinterseite der Stullehne besonders hervorgehoben ist. Ein Schlangenkopf, dessen Rachenöffnung dem Boden zugekehrt ist, bildet das Basalstück des Stuhles. Der Leib der Schlange ist in abwechselnden Feldern blau, rot und gelb gamalt. Am Schnauzenenderagen zwei Blumen oder Edelsteinriemen hervor, wie das in den Schlangenbildern der Bilderschriften ebenfalls häufig zu sehen ist Der Gott selbst hat den rechten Arm zum Körper zurückgebogen,— eine Unterwürfigkeits — oder Begrüssungshaltung, die wir genau in dieser Weise in einem aus Yucatan stammenden Berichte des Geschichtswerkes " Conquista de el Itza " des Kapitäns Villagutierre y Sotomayor beschrieben finden, — und reicht mit der linken Hand einen menschlichen Kopf dar, dessen Scheitel von einer Blume gekrönt ist.

Tonacatecutli (C) ist, wie immer in den Bilderschriften, als alter Mann, mit eingekniffenem Mundwinkel, gezeichnet. Er trägt im Ohrläppchen einen beilförmigen Pflock weisser Farbe und am Nacken eine Rosette, aus der zwei Feuerflammen herausragen, sodass das Ganze dem rauchenden Spiegel Tezcat-

lipoca's auf das Täuschendste ähnlich sieht. Uber der Rosette ragt ein nach hinten überfallender, dem *Quetzalconatl*'s ähnlicher Federschmuck in die Höhe. Dieser alte Gott ist als Priester aufgefasst und trägt deshalb die Tabakkalebasse (*yetecomatl*) auf dem Rücken. Denn die mexikanischen Priester pflegten, gleich den Priestern und Schamanen anderer mexikanischer Stämme, durch den Genuss von Tabak in ekstatische Zustände sich zu versetzen. In gleicher Weise sehen wir im Codex Borgia den mit Reiherfederhaar und Reiherfederbart gezeichneten alten Gott (*Iztac Mixconatl*) und in der Wiener Handschrift den verwandten, mit dem Namen *ome itzcuintli* "zwei Hund" bezeichneten alten Gott und die alten Priester des Codex Nuttall mit der Tabakkalebasse dargestellt. Die obere öffnung der Tabakkalebasse, mit dem daraus hervorragenden Edelstein — (*chalchiuitl*) — Riemen, ist hier in unserm Vasenbilde en face gezeichnet, und breite, abwechselnd rot und gelb gemalte Quasten hängen von ihr herunter. Diese Tabakkalebasse der Priester ist geradezu Symbol des Gottes der Lebensmittel. Man sieht sie daher, z. B. Blatt 51 des Codex Borgia, in dem Tempel des Westens dem Maisgotte gegenüber abgebildet. *Tonacatecutli* sitzt hier, in unserm Vasenbilde, auf einem Jaguarfellsitze (*oceloicpalli*) und hält einen Kopalknorren, aus dem Rauch emporsteigt, in der linken Hand. Weihrauch und Kopal wird, wie die Tabakkalebasse, symbolisch zur Bezeichnung von Lebensmittelfülle verwendet.

Diesen beiden Göttern sind nun auf unserm Gefässe Abb. 1 zwei grosse Figuren symbolischer Bedeutung gegenübergestellt, die in ergänzender Weise die Natur dieser beiden Gestalten zur Anschauung bingen.

Quetzalconatl gegenüber sehen wir in B einen Tempel abgebildet, dessen Stufenunterbau mit einer blauen (Türkismosaik)-Platte und einem schwarzen zwei weisse Schneckengehäuse einschliessenden Felde verziert ist. Er ruht auf dem Leibe einer in abwechselnden Feldern blau, rot und gelb gemalten Schlange, deren weit aufklappender zahnbewehrter Rachen an der Hinterseite des Stufenu nterbaus sich öffnet. Wände, Pfösten und Oberschwelle der Cella sind ebenfalls in den drei Farben (blau, gelb und rot) gemalt. Desgleichen die stufenförmigen Zinnen, die den die Hauswand abschliessenden Sims krönen.

Ueber den Zinnen ragt ein breites Strohdach empor, dessen Firstenden sich in besonderen Spitzen erheben. An dem einem, dem vordern, Ende ist die Spitze des Daches von einer grossen Figur des *ecailacatzcocatl*, des weissen, aus dem Querschliffe eines Meerschneckengehäuses bestehenden Brustschmuckes des Windgottes, gekrönt. Das andere, das hintere, Ende trägt einen besondern kleinen, mit Zinnen geschmückten Dachfries. In dem Sattel zwischen den beiden Firstenden ist ein Loch markiert. Durch disses windet sich eine blaue Schlange, deren Schwanzende nach Art des *xiuhconatl*, der blauen Schlange des Feuergottes, in ein von einem Strahle durchzogenes Trapez ausgeht, deren Kopf aber als *Xolotl* gebildet ist, d. h. als der hundsköpfige Dämon, der eigentlich das vom Himmel fallende Feuer, den Blitz, repräsentiert und der den Hund darstellt, der die Sonne zu den Toten geleitet (1), von den Interpreten als Gott der Zwillinge und der Misgeburten erklärt, weil er sich in den misgeschaffenen Gott, den mit Bubonen behafteten *Nanauatzin* wandelt, der ins Feuer springt und sich opfert, um darnach als Sonne am Osthimmel emporzusteigen. Als *Xolotl* kennzeichnet sich der Kopf dieser Schlange des Tempels B vor allem durch das einen zackigen Wundrand aufweisende abgeschnittene Hundeohr, sodann durch die beiden in der Breite des Auges das Gesicht durchziehenden schwarzen Längsstreifen und durch das dornig gekrümmte (*tzicoliuhqui*) Ohrgehänge, das unter dem blauen scheibenförmigen Ohrpflocke herabhängt.—Die Teilung des Daches in zwei Spitzen, die geradezu das Wort *quaxolotl* " an der Spitze sich gabelnd ", den Namen der (sonst auch *Chantico* " im Hause " und *Chicunaui itzcuintli* " neun Hund " genannten) Feuergöttin an die Hand giebt, und ebenso die *Xolotl*-köpfige blaue Schlange, die das Dach durchzieht, kennzeichnen diesen, *Quetzalconatl* gegenüber auf unserm Gefässe abgebildeten Tempel B als den Tempel des Feuergottes, oder als das *Tlatlayan*, den " Ort des Verbrennens ", d. h. das Land des Sonnenaufgangs, den Osten, wohin *Quetzalconatl*, (der Mond-

(1) Vgl. über diesen Dämon meine Abhandlung " das Grünsteinidol des Stuttgarter Museums ". Verhandlungen des 14, internationalen Amerikanistenkongresses. Stuttgart 1904 S. 241 ff; und meine Erläuterung des Codex Borgia, Band 1 (Berlin 1904) S. 190-200; und Band 2 (Berlin 1906) S. 265-272.

gott), zieht, um dort zu sterben, sich zu verbrennen, von wo aber, wie bestimmt erwartet wurde, er einmal wiederkommen werde, sein Reich wieder aufzurichten.

Tonacatecutli gegenüber sieht man auf unserm Gefässe Abb. 1 die Figur D,— einen Berg, der an seinem Fusse in einer Art Ungeheuerrachen sich öffnet. Das ist die übliche Art, in der die Mexikaner eine Berghöhle (*oztotl*) zum Ausdrucke brachten. Und da die Mexikaner die Vorstellung hatten, dass die Berge grosse Wasserbehälter scien (1), so musste der Rachen des Berges Wasser speien. Jede Höhle (*oztotl*) war ihnen eine Wasserhöhle (*aoztotl*). Das typische Bild des Berges, das wir aus zahlreichen Stadthieroglyphen kennen, hat seinen sonderbaren Umriss dadurch bekommen, dass am Fusse des Berges immer ein Rachen, d. h. eine Höhle, gedacht ist. Und darum sieht man unter diesen Bergen der Hieroglyphen häufig einen Wasserstrom angegeben. Hier in unserm Berge D ist die Höhle deutlicher, als in den gewöhnlichen Berghieroglyphen gezeichnet; es ist eben nicht das Bild des Berges (*tepetl*), sondern das der Höhle (*oztotl*), das uns vorgeführt werden soll. Aber entsprechend der oben erwähnten Vorstellung ist der Rachen der Höhle mit Wasser gefüllt, das in zwei Farben, rosa und blau, gemalt, mit Wellenlinien erfüllt und unten (an der Vorderseite des aus der Höhle sich ergiessenden Stroms), mit einer Schaumkante versehen ist. Zu grösserer Deutlichkeit hat der Künstler im Wasser noch einen schwimmenden Fisch angebracht. Der Berg selbst, dessen Oeffnung die Höhle bildet, ist in den drei Farben, blau, gelb und rot gemalt. Aber seine Spitze ist gespalten. Und so ist auch das Gebilde, das der Schnauzenspitze des (die Höhle bildenden) Ungeheuerrachens aufgesetzt ist, in zwei Hälften geteilt, von denen die eine blau, die andere gelb gemalt ist und die beide in ein Steinmesser,— die blaue Hälfte in ein gelbes, die gelbe in ein blaues,— enden. Jede der beiden Berghälften ist am obern spitzen Ende spiral eingerollt. Das ist die bekannte Form der Hieroglyphe *Coliuhqui tepetl* oder *Colhuacan*, des Namens der mythischen Urheimat, aus der die Stämme auszogen, um nach langen

(1) Vgl. Sahagun, Buch II, cap. 12, §. 1.

Wanderungen in ihre nachmalige Heimat zu gelangen. Dass dieses *Colhuacan* den Westen bezeichnet oder im Westen gedacht wurde, kann jetzt als festgestellt gelten. Das Monument von Huitzuco, das ich in meiner Abhandlung über altmexikanische Steinkisten (tepetlacalli) beschrieben habe, (1) ist ein klarer Beweis dafür. Aber dass auch schon die Höhle allein ein natürlicher Ausdruck des Westens war, von jenen Stämmen gewissermassen selbstverständlich mit der Himmelsrichtung des Westens in Verbindung gebracht wurde, ist sicher. Denn der Westen ist ja die Region der untergehenden Sonne, d. h. die Gegend, wo die Sonne (*teotl*) in das Loch hineingeht (*aqui*). So finden wir denn auch, z. B. in der yukatekischen Tradition, den Westen als das *holtun zuiva*, die " Höhle zuiva " bezeichnet. Sehr merkwürdig ist aber, dass dieses *Colhuacan*, das Bild des mythischen Westens, hier auf unserm Gefasse Abb. 1 als Gemination, als Doppelgebilde, gezeichnet ist. Das ist eine interessante Parallele zu Darstellungen, die uns auf einigen der Blätter des Codex Borgia begegnen. Dort ist die erste der Regionen, die den Abendhimmel zur Anschauung bringen, an der der als Morgenstern gestorbene Planet Venus nach seiner Unterweltfahrt wiedererscheint, nicht durch ein einzelnes Blatt, sondern durch eine zwei Blätter füllende Doppeldarstellung zum Ausdrucke gebracht,— das Haus der schwarzen Schlange und der männlichen Toten und das Haus der roten Schlange und der weiblichen Toten,— zwei Bilder, die, (wie ich in meiner Erläuterung des Codex Borgia auseinander gesetzt habe), den Nordpfeiler und der Südpfeiler der Westregion bezeichnen, oder das Thor, durch das die Sonne hindurch muss, wenn sie am Abend in der Erde oder im Meere des Westens versinkt. Dieser Vorstellung entsprechend sehen wir denn auch hier auf unserm Nochistlan-Gefässe die eine der beiden Hälften der Colhuacan-Figur durch ein Steinmesser (*tecpatl*), eine gelbe Scheibe und Feuer und Rauch an der Spitze als Nordregion, die andere durch das verschiedenfarbige Feld (*tlapapalli*) und das Bild einer Blume (*xochitl*) als Sitz der Götter der Lust, *Macuil xochitl*'s und seiner Genossen, d. h. als Südregion, bezeichnet.

(1) Vgl. Seler " Gesammelte Abandlungen zur amerikanischen Sprach und Altertumskunde ", Band II, (Berlin 1904) S. 754-760.

Wir haben demnach in den vier Bildern, die auf der Wölbung des Gefässes Abb. 1 in bunten Farben ausgeführt sind. die beiden Götter des Lebens dargestellt: — *Quetzalconatl*, den Cott, der nach Osten wandert, um dort zu sterben, dessen Rückkehr aber mit Bestimmtheit erwartet wird und *Tonacatecutli*, den im Maishause, im *Tamoanchan*, dem Hause des Herabkommens, der Geburt, d. h. im Westen, heimischen Gott der Lebensmittel und der Generation. Dem ersteren gegenüber ist der Osten, die Region des Sonnenaufgangs, als das *Tlatlayan*, der "Ort des Brennens" durch den Tempel der *Xolotl*-köpfigen Feuerschlange zur Anschauung gebracht. Dem letzteren gegenüber der Westen durch die Höhle *Cothuacan*, deren Gipfel, aber halbiert ist und in eine Nord und eine Südhalfte zerfällt, d. h. in die beiden Pfeiler, die dort im Westen den Eingang in die Erde einfassen. Das Gefäss kann demnach in Wahrheit als ein Stück Bilderschrift betrachtet werden, das nicht nur aus andern Queellen bekannte Vorstellungen wiederholt, sondern unsere Kenntnisse über die mythologischen Ideen jener Stämme auch nach gewissen Richtungen hin erweitert.

Ein zweites Gefäss der Sologuren' schen Sammlung, das auch aus Nochistlan stammt, möchte ich hier ebenfalls zu allgemeinerer Kenntnis bringen, da die auf ihm dargestellten Figuren von besonderem Interesse sind, obwohl ich diese hier nicht mit gleicher Sicherheit zu deuten im Stande bin. Das Gefäss, um das es sich handelt, ist ein kleiner Henkelkrug von 16½cm Höbe, mit einer breiten Schnippe an der Vorderseite der Mündung. Die allgemeine Farbe des Gefässes ist ein tiefes Eisenoxydrot, aber auf einem breiten, die Wölbung umziehender Bande sind in bunten Farben die Figuren angebracht, die ich hier ín Abb. 2 wiedergebe. Die farbigen Bilder heben sich auch hier von einem glänzenden schwarzen Grunde ab. Die verwendeten Farben sind etwas andere als auf dem gefässe Abb. 1. Man erkennt ein Weiss, Gelb, Braun, Rot und ein ins Schiefergraue spielendes Blau. Konturen und Details der Zeichnung sind auch hier, wie bei den Figuren der Bilderschriften mit schwarzen (oder roten) Linien angeben. Es sind, wie man sieht, vier Köpfe, die hier in horizontaler Stellung auf dem die Wölbungum ziehenden Bande angegeben sind. Wir können von vornherein annehmen, dass es Gottheiten der vier Richt-

Abb. 2.—Zeichnung auf der Wölbung eines buntbemaltenThongefässes aus Nochistlan (Sologuren sich Sammlung).

ungen sein werden. Ihre Bestimmung aber ist schwierig, da dle Besonderheiten ihrer Bemalung und Ausstattung nicht ohne Weiteres eine Parallelisierung mit den bekannten Typen der Bilderschriften gestatten.

Die oberste Figur D. zeigt uns den Skelettkopf des Todesgottes in der bekannten Ausstattung, mit dem Steinmesser vor der Nase, dem Ohrpflocke aus ungesponnener Baumwolle und der nach hinten gebogenen Fahne (*pantoyaualli*). Als Besonderheit wäre nur zu erwähnen, dass auf der Fläche des Gesichts die Natur des Gottes noch durch eine Anzahl Kreuze zum Ausdrucke gebracht ist. Diese Kreuze sind offenbar aus der bekannten Figur der gekreuzten Totenbeine entstanden, die man, zusammen mit Schädeln, auf Kleidern und Ausstattungsstücken von Todesgottheiten und todbringenden Gewalten angebracht sieht.

Die drei andern Köpfe haben sämmtlich das Haar in zwei Scheitelwülsten geordnet und tragen darüber eine nach oben sich verbreiternde Tiara, die dem *xiuhtotocalli*, der mit Türkisvogelfedern beklebten Tiara des Feuergottes, entspricht.—Figur (C) hat ein rotes Gesicht und ein rundes Totenauge und zwei den hintern Augenwinkel und den Mundwinkel umzeihende weisse gefelderte Streifen. Das Haar ist gelb und von einer Lederbinde mit einem stylisierten Vogelkopfen der Stirnseite umwunden. In der Tiara steckt eine grosse Adlerfeder und ein Federbusch, der weit nach hinten hinabfällt. Es

ist mir nicht unwahrscheinlich, dass dieses Bild den Sonnengott zur Anschauung bringen soll.

Die unterste Figur, A, hat ein braunes Gesicht und je einen schwarzen Querstreifen in der Höhe des Auges und des Mundes. Das ist eine Bemalung, die in gewisser Weise der des Feuergottes entspricht. Das Haar ist blau (d. h. dunkel) und ist von einem Lederriemen umwunden, an dem an den beiden Seiten je eine menschliche Hand befestigt ist. Aus der Tiara hängt ein haarig gesäumter Streifen heraus, der in den Handschriften der Codex Borgia Gruppe und auch in der Wiener Handschrift ein besonderes Kennzeichen des Sonnengottes ist. In der Nasenscheidewand steckt als Stab ein spitzer Knochen. Aus dem durchbohrten Ohrläppchen hängt ein Streifen ungesponnener Baumwolle heraus.

Die Figur B hat ebenfalls ein braunes Gesicht und eine eigentümliche Bemalung in schwarzer Farbe um den Mundwinkel, die an die des Maisgottes Blatt 51 des Codex Borgia und einer entsprechenden Stelle des Codex Bologna erinnert. Das Haar ist auch dunkel und von einer Kette aus Türkisscheiben und Goldplatten umwumden, die an der Stirnseite ein besonderes, in seinem Hauptteile türkisfarbenes Gebilde zeigt, das aus der Türkisvogelfigur, die der Feuergott an der Stirnssite seiner Kopfbinde trägt, entstanden zu sein scheint. Aus der Tiara hängt ein Federschmuck gewöhnlicher Beschaffenheit heraus.

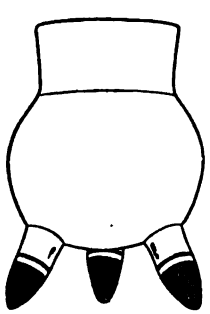


Abb. 3a Bunt bemaltes Thongefäss aus Cuicatlan (Staat Oaxaca). Sologuren sche Sammlung.

Ohne mich in nähre Bestimmungen einzulassen, möchte ich die Vermutung aussprechen, dass die vier Köpfe A. B. C. D den Himmelsrichtungen in der Folge Westen, Süden, Osten, Norden entsprechen.

Neben den feinbemalten Thongefässen aus Nochistlan enthält die Sologuren'che Sammlung auch eine Anzahl bunt bemalter Schalen und Gefässe, die in der Gegend von *Cuicatlan*, d. h. an der östlichen Seite der Canada, gefunden worden sind, durch die der Weg von Tehuacan nach Oaxaca führt. Diese stellen durchgängig einen andern und augenscheinlich gröbern Typus dar. Neben Gefässen, die nur ein meist in grossen For men ausgeführtes à

la grecque Muster zeigen, trifft man Z. B. auch solche, die am Halse mit Adlerköpfen und auf der Fläche mit Figuren des Sonnengottes in Adlerhelmmaske bemalt sind.

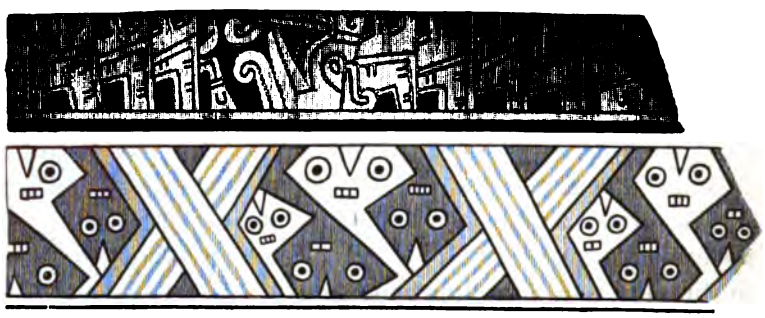


Abb. 3*b*. Zeichnung auf dem Halstheile und der Wölbung des Gefasses aus Cuicallan. Sologuren' sche Sammlung.

Die merkwürdigsten dieser Gefässe sind ohne Zweifel zwei dreibeinige kürge, deren Form und Bemalung, die im Wesentlichen gleich ist, ich in Abb. 3 und 4 wiedergebe. Die Gefässe haben eine Höhe von 22cm, ihr Durchmesser beträgt 16cm, der Durchmesser der Mündung ist 13½cm, die Füsse sind 8cm lang.

An dem Halsteile des Gefässes ist hier mit brauner Farbe und roten Konturen, von einem schwarzen Grunde sich abhe-

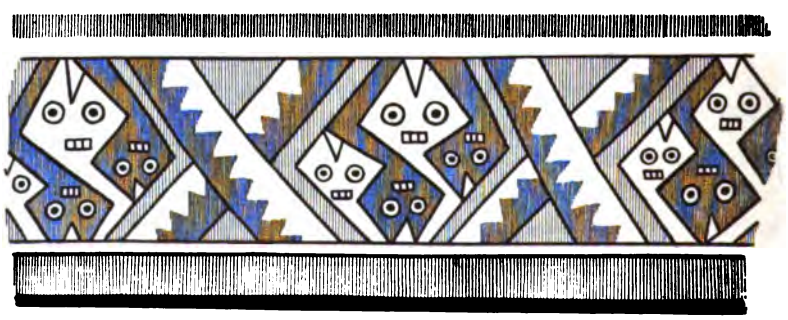


Abb. 4. Zeichnung auf der Wölbung eines zweiten Gefässes der Sologuren' schen Sammlung aus Cuicatlan (Staat Oaxaca).

gezeichnet. Auf der Wölbung aber sieht man in Weiss, Rot und Gelb ein eigentümliches Muster aus sich verschrenkenden bend, eine Art Federschlange, mit nach oben offnem Rachen,

menschlichen Gesichtern, das augenscheinlich aus der Flecht- oder Gewebetechnik entstanden ist und in der auffälligsten Weise an peruanische Gewebmuster erinnert.

Ich habe aus der grossen Zahl von Gefässen der Sologuren'schen Sammlung nur einige wenige beschreiben können. Eine Fülle von Studienmaterial liegt in dieser mit Umsicht und Gewissenhaftigkeit angelegten Sammlung vor, die nur ein in der Gegend Ansässiger, der alle Chancen auszunützen in der Lage ist, in dieser Weise zusammenbringen konnte. Es wäre sehr zu wünschen, dass sich eine Möglichkeit böte, dieses schöne und reiche Material einem öffentlichen Museum zuzuführen, damit es, den Zufälligkeiten menschlicher Dinge nach Möglichkeit entrückt, der Nachwelt erhalten bleibe.

BERICHT UBER DIE

Chemische und physikalische

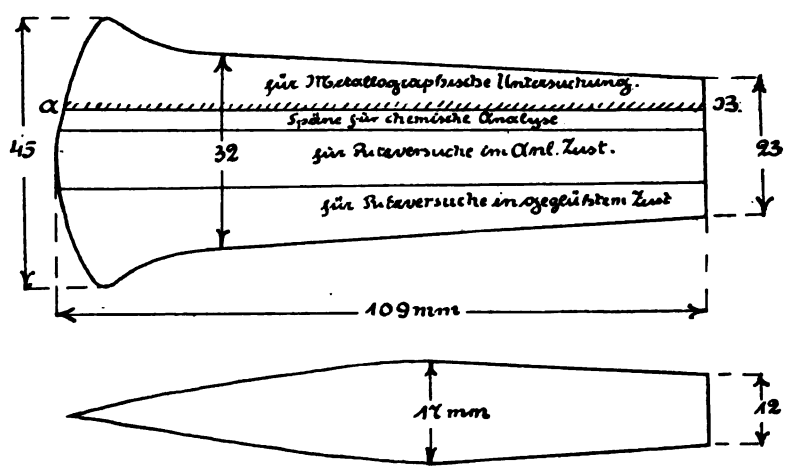
UNTERSUCHUNG EINER MEXIKANISCHEN KUPFERAXT

PAR LE Dr EDUARD SELER, Berlin-Steglitz

Die alten Stümme Mexico's lebten in der Hauptsache noch im Steinzeitalter. Für schneidende Werkzeuge jeder Art, Messer, Pfeilspitzen, Spiesse, schwertartige Angriffswaffen, bildete der Obsidian oder, wo, wie z. B. in Yucatan, dieser fehlte, der Feuerstein das vornehmste Material. Dabei waren natürlich diesen Stämmen die Metalle nicht etwa gänzlich unbekannt. Neben den Edelemetallen, wurde Kupfer in grossen Mengen zu Schmucksachen, Schellen, Fingerringen, s. w. verwendet. Und dieses letztere Material auch in ansehnlichen Quantitäten zu Werkzeugen, zu Messern mit halbmondförmiger Schneide und zu undurchbohrten Axten verarbeitet, die meist, nach Art der polynesischen Stein-und Muscheläxte,an einem knieförmig gebogenen Stiele befestigt wurden. Der Gebrauch solcher Aexte, zum Holzfällen u. s. w., war so sehr ein allgemeiner, dass das Wort für Kupfer (mexikanisch *tepoztli*) geradezu eine Bezeichnung der Axt geworden ist. Dagegen war das Eisen den Mexikanern gänzlich unbekannt. Auch scheinen die Mischungen des Kupfers mit Zinn oder Zink der vorspanischen Zeit fremd gewesen zu sein. Man hat allerdings vielfach behauptet, dass die alten Mexikaner auch die Bronze gekannt hätten. Und man möchte das glauben, wenn man z. B. im Bernal Diaz liest, dass die Gefährten Juan de Grijalva's an der Küste von Tabasco in Mengen Aexte aus einem goldglänzenden Metalle einhandelten, das sie für Gold hielten, das sich aber nachher als Kupfer erwies. Es ist indes noch niemals ein Bronzegegenstand sicherer Herkunft aus dem mexikanischen. Altertume bekannt geworden.

Dagegen wissen wir, dass, als Cortes vor seinem zweiten Feldzuge Zinn hatte suchen lassen, um Kanonen als Ersatz für die bei der Flucht aus der Hauptstadt Mexico's verlorenen Stücke giessen zu können, und dies Metall in der Tat in der Gegend von Tasco im Staate Guerrero gefunden hatte, auch die Eingeborenen die praktische Brauchbarkeit der Bronzemischung für Werkzeuge erkannten und dass seitdem Ackerwerkzeuge und andere Geräte von den Indianern aus dieser Legierung hergestellt und verwendet wurden.

Für die Frage, ob die Bronze oder andere ähnliche Metalllegierungen den Mexikanern in vorspanischer Zeit bekannt gewesen seien, ist es von einem gewissen Interesse zu erfahren, ob das Kupfer, das ja in gewissen Gegenden, Z. B. im Staate Oaxaca, im Staate Guerrero u. a. a. o. in grossen Mengen zu halbmondförmigen Messern (*tepozuictli*, sogenanntem " zapote-



kischem Gelde ") und Aexten (*tepoztli*) verarbeitet wurde, sich zu solcher Verwendung eignet, d. h. ob den alten Mexikanern ein Verfahren bekannt gewesen ist, diesem Metalle eine Härte zu geben, die die aus ihm gefertigten Werkzeuge zum Schneiden, Holzspalten u. s. w. geeignet erscheinen liess. Ich habe, um diese Frage zu entscheiden, eine alte Kupferaxt, die in der Gegend von Tlaxiaco ih der Mixteca alta gefunden worden ist, und die ich auf meiner zweiten mexikanischen Reise dort gesammelt habe, durch das Königliche Materialprüfungsamt in Gross-Lichterfelde bei Berlin in Bezug auf seine chemischen und phy-

sikalischen Eigenschaften untersuchen lassen. Die Ergebnisse dieser Untersuchung sind folgende:

Die Axt, deren Form und Dimensionen aus der Abbildung 1 ersichtlich sind, besteht in der Hauptsache aus Kupfer mit geringen Beimengungen anderer Metalle und zwar fand sich in ihr:

Zink	0.17%
Silber	0.13%
Nickel	0.02%
Eisen	0.02%
Wismuth	0.02%
Schwefel	0.01%
Blei, in Spuren weniger als	0.01%
Arsen	dgl
Antimon	dgl
Zinn und Phosphor nicht nachweisbar	

Die physikalische Untersuchung erstreckte sich zunächtst auf eine Bestimmung der Ritzhärte. Die Prüfung erfolgte mit dem Härteprüfer von Martens (1). Dieser Apparat besteht im wesentlichen aus einem kegelförmig zugespitzten, von einem Wagebalken getragenen Diamanten, dessen Spitze unter verschiedenen Belastungen über die feinpolierten Flächen fortgezogen wurde. Die Strichbreiten wurden mit dem Okularschraubenmikrometer und dem Objektiv von Karl Zeiss ausgemessen. Die Ergebnisse sind in der Tabelle 1 zusammengestellt. Zum Vergleiche wurde ein geglühtes Kupferblech aus den Beständen des Amtes geritzt. Die Härtegrade H. d. h. die Belastungen in grammen für 0, 01 mm Ritzbreite, sind aus den Ausgleichslinien ermittelt, die sich bei der graphischen Aufzeichnung der Tabellenwerte ergaben.

---

(1) Vgl. "Mitteilungen aus den Königlichen Technischen Versuchsanstalten" 1890, S. 225, und A. Martens "Handbuch der Materialienkunde". Absatz 341-359.

TABELLE — I.

Versuch Nr.	Entnommen aus		Zustand	Ritzung	Ritzbreiten in mm. bei den übergeschriebenen Belastungen in g. 1	2	4	6	8	10	Hartegrad Belastreng in g-für 0, 01 mm Ritzbreite H
1	Kup-	Spit-	An- liefe- rung	1	.....	0,0062	0,0068	0,0092	0,0098	0,0116	7.5
				2	.....	0,0048	0,0074	0,0108	0,0094	0,0104	
				3	.....	0,0048	0,0076	0,0110	0,0098	0,0100	
				4	.....	0,0052	0,0086	0 0086	0,0106	0,0102	
				5	.....	0,0038	0,0082	0,0088	0,0098		
				Mittel	.....	0,0050	0,0078	0,0096	0,0098	0,0106	
2		ze	ge- glüht	1	.....	0,0068	0,0106	0,0140	0,0156	0,0174	3,9
				2	.....	0,0062	0,0098	0,0142	0,0162	0,0158	
				3	....	0,0060	0,0098	0,0142	0,0160	0,0176	
				4	.....	0 0062	0,0096	0,0140	0 0158	0,0172	
				5	....	0,0064	0,0098	0,0140	0,0150	0,0172	
				Mittel	.....	0,0063	0,0099	0,0141	0,0157	0,0170	
3	fer-	Mit-	An- liefe- rung	1	.....	0,0062	0,0106	0 0114	0,0118	0,0162	4.5
				2	....	0,0060	0,0092	0,0112	0,0134	0,0148	
				3	.....	0,0050	0,0100	0,0126	0,0128	0,0152	
				4	....	0,0068	0,0094	0,0114	0,0150	0,0152	
				5	.....	0,0066	0,0092	0,0120	0,0144	0,0156	
				Mittel	.....	0,0062	0,0096	0,0118	0,0134	0,0154	

4	beil	te	ge-glüht	1	.....	0,0052	0,0098	0,0116	0,0150	0,0158	4,4
				2	....	0,0072	0,0100	0,0110	0,0158	0,0160	
				3	.....	0,0060	0,0098	0,0116	0,0156	0,0154	
				4	....	0,0064	0,0094	0,0120	0,0144	0,0166	
				5	.....	0,0056	0,0104	0,0130	0,0144	0,0160	
				Mittel	.....	0,0061	0,0099	0,0118	0,0150	0,0160	
5		Brei-tes	An-liefe-rung	1	....	0,0082	0,0108	0,0112	0,0160	0,0164	3,7
				2	.....	0,0074	0,0096	0,0128	0,0142	0,0154	
				3	.....	0,0070	0,0114	0,0122	0,0146	0,0146	
				4	....	0,0070	0,0112	0,0128	0 0148	0,0164	
				5	....	0,0076	0,0108	0,0132	0,0150	0,0164	
				Mittel	.....	0,0074	0,0108	0,0124	0,0150	0,0158	
6		En-de	ge-glüht	1	.....	0,0072	0,0110	0,0136	0,0138	0,0160	3,7
				2	.....	0,0064	0,0110	0,0140	0,0152	0,0146	
				3	.....	0,0068	0,0110	0,0152	0,0168	0,0154	
				4	.....	0,0068	0,0098	0,0152	0,0148	0,0148	
				5	.....	0,0070	0,0104	0,0140	0,0152	0,0154	
				Mittel	.....	0,0068	0,0106	0,0144	0,0155	0,0152	
7	Kupfer-blech des Amtes		ge-glüht	1	0,0052	0,0074	0,0120	0,0140	.....	.....	3,6
				2	0,0066	0,0078	0,0112	0,0136	.....	.....	
				3	0,0048	0,0064	0,0106	0,0128	.. ..	.....	
				4	0,0052	0,0082	0,0108	0,0108	.....	.....	
				5	0,0064	0,0084	0,0110	0,0130	.....	.....	
				Mittel	0,0056	0,0076	0,0112	0,0128			

Diese Versuche zeigen also, dass bei dem fraglichen Stücke die Härte an der Spitze, in der Nähe der Schneidkante, eine bedeutend grössere war, als in der Mittte oder an dem obern breiten Ende.

Sodann wurde in der Abteilung 4 des Königlichen Materialprüfungsamtes eind metallographische Untersuchung des Beiles vorgenommen. In der in der Abbildung 1 mit A B bezeichneten Linie wurde ein Schnitt durch die Axt gelegt. Die schraffiert gezeichnete Schnittfläche wurde geschliffen und poliert. Unter

Abb. 2. Schneidkante

dem Mikroskope waren im Schliffe reichliche Mengen von Kupferoxydul erkennbar. Siehe Abb. 3, 4.—K. K. sind Kupferkrystalliten ; e.e stellen die eutektische Legierung zwischen Kupferoxydul und Kupfer dar (1). Das Gefüge erinnert an gegossenes Kupter. *In der Nähe der Schneidkanten waren die Kupferkrystalliten und die Maschen des Netzwerkes in der Richtung der Längsachse der Axt gestreckt* (siehe Abb. 2 und 3). Diese Streckung ist eine Folge von Kaltbearbeitung. Das

(1) Vgl. E. Heyn "Kupfer und Sauerstoff". Mitteilungen aus den Königlichen Technischen Versuchsanstalten 1900. S. 315.

Gefüge zeigt also die Eigenschsft von gegossenem Kupfer, das in der Nähe der Schneide kalt geschmiedet wurde, was wahrscheinlich den Zweck hatte, die Schneidkante widerstandsfähiger zu machen.

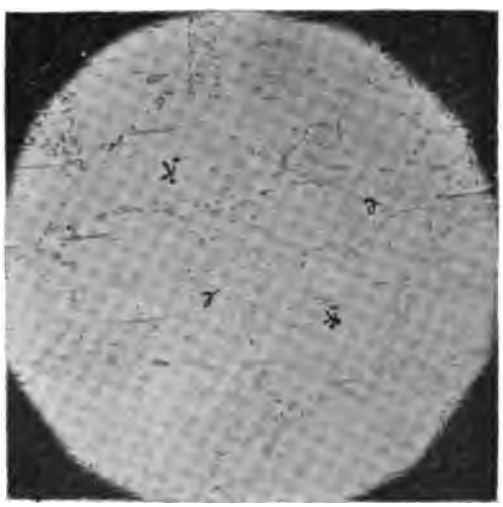


Abb. 3. Zu der Nähe der Schneidkante

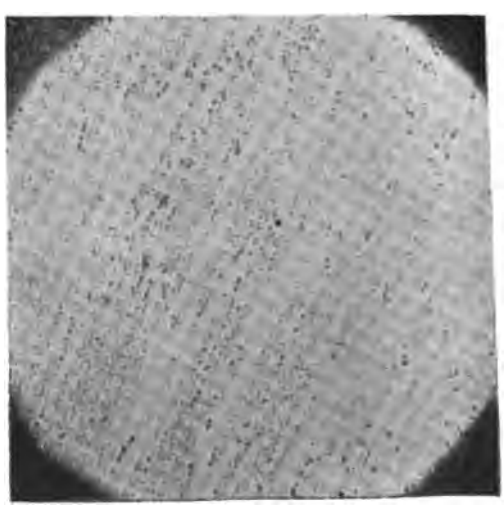


Abb. 4. Zu einiger Entfernung von der Schneidkante

STUDIEN IN DEN RUINEN
VON YUCATAN

PAR LE Dr EDUARD SELER, Berlin-Steglitz

Bei unserm Aufenthalt in Yucatan in den Monaten Februar und März des Jahres 1903 haben wir die Sä,dte und Museen von Campeche und Mérida, die Ortschaften Ticul, Mani, Fzamal, Citas, Cusumal, Hecelchakan und die Ruinen von Mayapan, Uxmal, Kabáh, Labná, Xta auat pak (=Maler xlab pak), Sayí, Xcalum kin und Chich'en itzá besucht. Bei der Kürze der uns zur Verfügung stehenden Zeit, war es uns natürlich nicht möglich, ausgedehnte Aufnahmen zu machen. Es ist ja gerade in diesem Gebiete von früheren Forschern,—ich nenne nur Stephens, Charney, Maudslay, Holmes, Thomson, Maler,—viel gescheheen. Ich habe meine Aufmerksamkeit den Einzelheitender Ornamentation zugewandt und dabei gerade in zwei der der berühmtesten Ruinenstätten, in Uxmal und Chich'en itzá, enige Beobachtungen macken können, die vielleicht nicht ohne Interesse sind.

In *Uxmal* ist das höchste Gebäude die sogenannte *Casa del Adivino* (Haus des Wahrsagers). Es ist eine Pyramide, zu der auf der Ostseite eine hohe steile Treppe hinaufführt. Die Gebäude haben ihre Front nach Westen. Und zwar sind in drei verschiedenen Etagen von Steinwänden umschlossene Zimmer an der Pyramide angebracht. An der Basis der Westseite ist eine breite Façade zu sehen, die aber nachträglich in de Mitte mit einer Dreieckswölbung überbaut werden ist. Sei es, dass man dort eine Treppe zu dem Bauwerke des mittleren Stockwerkes hat bauen wollen, sei es. dass zu irgend einer Zeit das Bedürfniss sich herausgestellt hat, das ganze Bauwerk durch einen Strebepfeiler zu stützen. Durch diese Ueberbauung geschützt, ist in dem mittleren Theile der Façade dieses Basalgebäudes noch eine wohlerhaltene Riesenmaske mit dem sogenannten Elephantenrüssel und ein aus einem Schlangenrachen hervor schauendes menschliches Gesicht von hoher Schönheit zn sehen.—ein Bildwerk, das von den Leuten der Gegend als " La Vieja " (die Alte) bezeichnet wird. Ein Abguss davon befindet sich im kgl. Museum für Völkerkunde.

Abb. 1*a*

Astronomische (?) Zeichen in den Wickeln nu beiden Seiten der Thür des mittleren oder Hauptgebäudes der Casa del Adivino in Uxmal.

Das Gebäude des mittleren Stockwerkes besteht aus zwei hinter einander liegenden schmalen Zimmern, die nach Westen sich öffnen. Die Aussenwände sind mit den merkwürdigen Steinmasken mit rüsselförmig verlängerten, hier nach oben gebogenen Nasen (sogenannten Elephantenrüsseln) verziert und die Thüröffnung der westlichen oder Hauptfaçade ist die gewaltige Mundöffnung einer solchen Riesenmaske. Auf den Augenbrauen dieser Maske ist die Hieroglyphe des Planeten Venus angegeben und unter dem Auge die Zahl acht. Das ist als acht Jahre auf zu fassen, der Zeitraum, der genau fünf Venusperioden entspricht (8 × 365 = 5 × 584). Ueber der Nase war eine sitzende Figur dargestellt, von zwei auf dem Bauche liegenden menschlichen Figuren getragen. Von dieser grossen Figur, die

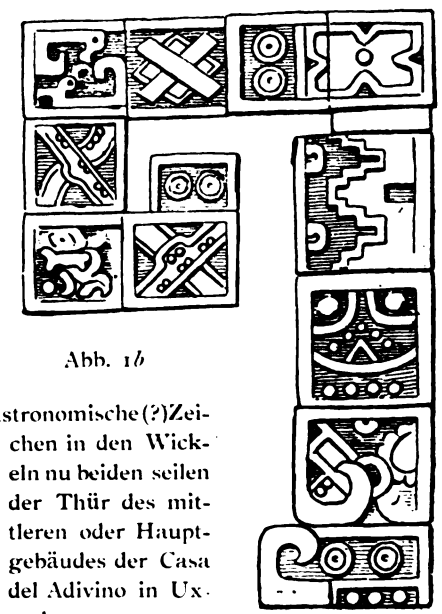


Abb. 1*b*

Astronomische (?) Zeichen in den Wickeln nu beiden seiten der Thür des mittleren oder Hauptgebäudes der Casa del Adivino in Uxmal.

vielleicht die Gottheit des Planeten Venus darstellte, ist aber nur der reiche Federschmuck erhalten. Die Wandflächen zu beiden Seiten der Thüre sind mit grossen Mäanderwickeln geschmückt, die ganz mit astronomischen Zeichen oder Hieroglyphen erfüllt sind (abb. 1a, 1b.)

Das oberste, auf dem Gipfel der Pyramide stehende Gebäude enthält drei Gemächer in einer Reihe neben einander. Die Aussenwände dieses Gebaüdes sind merkwürdig durch eine. Verzierung in vertieften Punkten (nach Art der Näpfchensteine), wodurch auf der glatten Wandfläche Muster hervorgebracth sind, und die erhöhten Theile der in Relief gearbeiteten Ornamente noch eine besondere Verzierung erfahren.—Das ganze Gebäude ist offenbar dem Kultus der Gottheit des Planeten Venus, und zwar seiner besonderen Form als Abendstern, geweiht gewesen und war vielleicht ein Observatorium zur Beobachtung der Auf- und Untergänge jenes von den alten Mexikanern so sehr beachteten Gestirnes.

Ziemlich nahe der Casa del Adivino stehen vier lange schmale Gebäude, die die vier Seiten eines nach den Himmelsrichtungen orientierten quadratischen Hofes umgeben. Sie enthalten im Innern eine Doppelreihe kleiner Zimmer, und das Ganze wird desshalb seit alter Zeit als die *Casa de Monjas* (das Nonnenhaus) bezeichnet. Die dem Hofe zugekehrten Innenwände dieser Gebäude sind über der Thürhöhe mit einem reich verzierten Friese versehen. Unter den Verzierungen spielen wieder die grossen Masken mit der rüsselförmig verlängerten Nase eine bedeutsame Rolle. Die Verzierung ist übrigens bei den vier Gebäuden eine verschiedene.

Bei dem östlichen, mit der Innenfront nach Westen gekehrten Gebäude sind über der Mitte und an den Ecken drei Masken über einander aufgebaut. Die rüsselförmig verlängerten Nasen sind, wie bei der Casa del Adivino nach oben gebogen, und auf der obersten Maske der mittleren Maskensäule, aber diesmal unter dem Auge, ist wieder die Hieroglyphe des Planeten Venus zu sehen (Abb. 2). Wir können schliessen, dass dieses östliche Gebäude, gleich der Casa del Adivino, der Gottheit des Planeten Venus gewidmet war. Zwischen den Maskensäulen sind acht doppelköpfige Schlangen über einander aufge-

baut, ganz ähnlich denen, die ich nachher bei der Casa del Gobernador zu erwähnen haben werde.

Bei dem westlichen, mit der Innenfront nach Osten gekehrten Gebäude sind die rüsselförmig verlängerten Nasen der ebenfalls zu dreien über einander gebauten grossen Masken nach unten gebogen. Die ganze Simsfläche ist in Felder abgetheilt, die von zwei sich verknotenden riesigen Federschlangen umzogen werden. Die Quetzalfederschlange war den Mexikanern das Sinnbild und Abbild des Wassers, der Vegetation, des Gedeihens der Fruchtbarkeit. Den dieses verbürgenden Mächten war offenbar dieses westliche Gebäude geweiht.

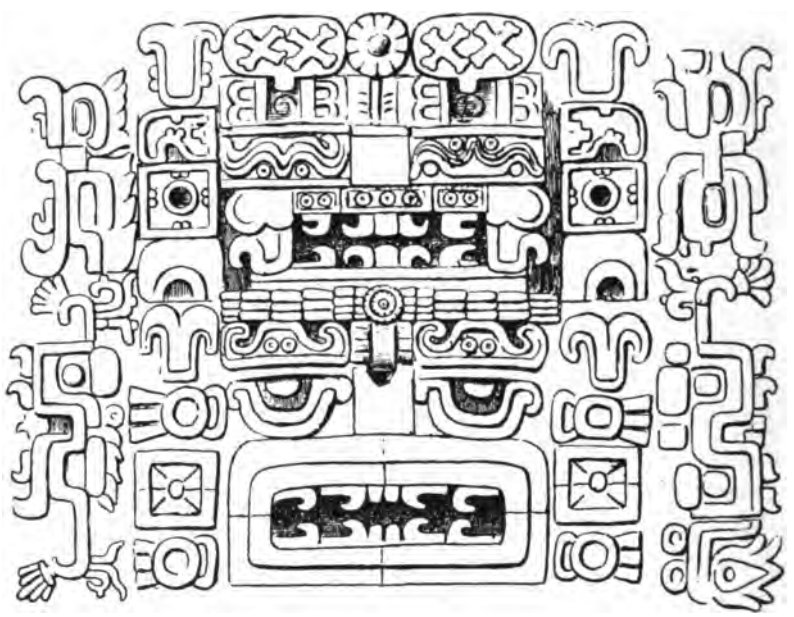


Abb. 2. Die beiden obersten Masken der Maskensäule an dem Ostgebäude der Casa de las Monjas in Uxmal.

Bei dem südlichen, mit der Innenfront nach Norden gekehrten Gebäude zeigt der Fries über den Thüren, die zu den Zimmern führen, in Relief ausgeführt, das Bild eines mit Stroh oder Palmblattdach versehenen Hauses und darüber eine Maske einfacherer Art, ohne rüsselförmig verlängerte Nase, aber mit lang heraushängenden Hauzähnen. Ich vermuthe, dass dieses Gebäude den im Norden, im dunklen Hause der Erde herrschenden Gewalten gewidmet war.

Das nördliche, mit der Innenfront nach Süden gekehrte Gebäude steht auf einer erhöhten Terrasse und weist die reichsten Verzierungen am Friese auf. Ueber den Thüren sind vier Masken über einander aufgebaut, deren rüsselförmig verlängerte Nasen nach unten gebogen sind. Und diese Maskensäulen sind von einem Riesen-en face-Gesicht gekrönt, das durch die Ringe um die Augen und den beiderseits nach unten gebogenen Lippenstreifen an *Tlaloc*, den mexikanischen Regengott erinnert. (Abb. 3). Dieses en face-Gesicht ist auf den vier Seiten (vgl. Abb. 4) von einem aus einem Trapez und

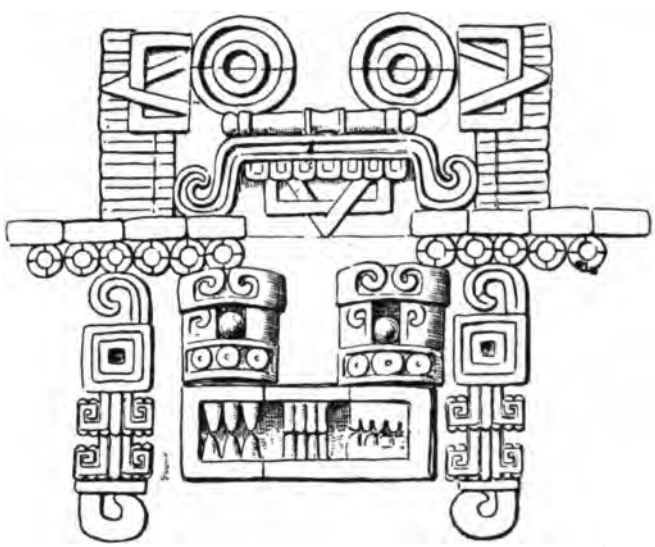


Abb. 3. Spitne der Maskensäulen an dem Nordgebäude der Casa de las Monjas in Uxmal.

einem Dreieckswinkel bestehenden Doppelgebilde eingefasst, der ornamentalen Ausgestaltung eines aus Ring und Strahl bestehenden Doppelgebildes, das die Abbreviatur des Sonnenbildes darstellt und in den Bilderschriften zur Bezeichnung eines Jahres verwendet wird. Der mexikanische Regengott ist im Codex Borgia, mit diesem Doppelbilde gekrönt, als Repräsentant der vier Jahre dargestellt, — weil der Regengott der Repräsentant der Himmelsrichtungen ist, und die vier Jahre den vier Himmelsrichtungen entsprechen. Ich habe, als ich in Uxmal dieses Riesen-en face-Gesicht entdeckte, es zuerst

Abb. 4. Losgelöstes Façadenstück, an der Basis des untersten der drei Gebäude der "Casa del Adivino" in Uxmal gefunden.

ohne Weiteres als Gesicht des mexikanischen Regengottes und als Repräsentation der vier Jahre angenommen. Als Repräsentation der vier Jahre und der vier Richtungen sehe ich dies en face-Gesicht auch heute noch an. Ich halte es indess für wahrscheinlicher, dass dieses en face-Gesicht eine ornamentale Form des *ahau*, des hieroglyphischen Sonnengesichtes der Maya-Handschriften darstellt, und nicht mit dem mexikanischen Regengott in Verbindung zu bringen ist. In den Zwischenräumen zwichen den Maskensäulen sieht man Häuser ähnlich denen über den Thüren des Südgebäudes, mit einem First aus Mattengeflecht, weiter abwärts ein Haus mit einem aus über einander fallenden Federn gebildeten Dache, aus dem drei Schlangen heraus kommen. Über dem Hause ist endlich, wie auf dem Friese des Südgebäudes, eine Maske einfacherer Art angebracht. Ich glaube, dass dieses Nordgebäude der Gottheit der Sonne und des Himmels geweiht gewesen ist.

Nach Süden von der Casa de Monjas, zwischen ihr und der hohen Terrasse, auf der die gleich zu besprechende Casa del Gobernador liegt, befindet sich in der Vertiefung der Ballspielplatz, auf beiden Seiten von einem wallartigen Aufbau eingefasst. An der dem Innenraume zugekehrten Front dieser Seitenwälle waren steinerne Ringe eingefügt, auf deren beiden Flächen Reihen von kalkuliformen Hieroglyphen von Maya-Form ausgemeisselt waren. Von diesen Ringen sind noch ziemlich ansehnliche Bruchstücke in der Wand befestigt zu sehen.

Dann folgt eine hohe Terrasse, auf der man zunächst zur Rechten ein Gebäude trifft, das am Friese mit Figuren von Schildkröten geschmückt ist, und das deshalb als *Casa de Tortu-*

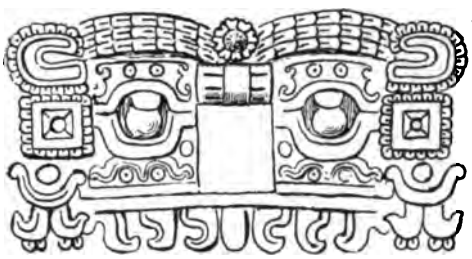


Abb. 5. Steinmaske von der Front der "Casa del Gobernador" in Uxmal.

gas (Schildkrötenhaus) bezeichnet wird, über dessen Bestimmung ich aber nichts angeben kann. Und darüber erhebt sich auf einer noch höheren Terrasse die sogenannte *Casa del Gobernador* (das Haus des Gouverneurs). Es ist ein langes schmales Gebäude, dessen Hauptfront nach Osten liegt. Eine doppelte Reihe von Zimmern öffnet sich nach dieser Seite. Auch von den schmalen Süd-und Nordseiten gelangt man in je ein Doppel-Zimmer. Die Westfront hat geschlossene Wände. In der Simsverzierung spielen auch hier wieder die grossen Steinmasken eine Rolle, deren rüsselförmig verlängerte Nasen hier nach unten gebogen sind. Unter den Augen ist in sämmtlichen Masken die Hieroglyphe des Planeten Venus angeben (Abb. 5). An der östlichen oder Hauptfront waren ausserdem sieben grösser und acht kleinere Figuren angebracht. Die mittlere und Hauptfigur ist von einem nach oben sich erweiternden Aufbau von acht doppelköpfigen Schlangen umrahmt, der in der Form ganz den oben erwähnten Aufbauen an der Innenfront des Ostgebäudes der Casa de las Monjas gleicht. Nur sind die geradlinigen Schlangenleiber hier an der Ost front der Casa del Gobernador ganz und gar mit astronomischen Zeichen oder Hieroglyphen erfüllt.

In alten, aus dem letzten Viertel des sechszehnten Jahrhunderts stammenden Berichten über yukatekische Städte bin ich wiederholt der übereinstimmenden Angabe begegnet, dass die als Wohnungen benützten Baulichkeiten mit der Front dem Osten, Norden oder Süden zugekehrt gewesen wären, und dass nur die Tempel ihre Thüröffnungen und ihre Fassaden nach Westen gehabt hätten. Wenn wir demnach hier in der Casa del Gobernador ein Gebäude vor uns haben, das in den Einzelheiten der Ornamentation mit der Casa del Adivino und dem Ostgebäude der Casa de las Monjas übereinstimmt, das aber seine Front dem Osten zugekehrt hat, während Casa del Adivino und Ostgebäude der Casa de las Monjas nach Westen gerichtet

sind, so werden wir wohl schliessen dürfen, dass die beiden letzteren Gebäde Tempel, Kultusgebäude waren, — wie ich oben angegeben habe, vermuthlich der Gottheit des Planeten Venus geweiht, — dass die Casa del Gobernador aber ein Wohngebäude war, vielleicht der Palast des Oberpriesters jener Gottheit und seines priesterlichen Gefolges. Und wir können dann die weitere Folgerung machen, dass der Kultus der Gottheit des Morgensternes bei jenen Stämmen, oder die Beschäftigung mit astronomischen Dingen bei den Priestern jener Stämme, eine hervorragende Rolle gespielt haben.

Den Gebäuden von Uxmal gleichen in dem allgemeinen Charakter der Ornamentation eine ganze Menge anderer Ruinenstädte, die in den Wildnissen des westlichen Theiles der Halbinsel zerstreut sind. Nur dass ich eigentlich keine einzige Ruine weiter kenne, bei der die Ornamentation so reich und gleichzeitig so variiert und so bedeutsam ist, wei bei den Gebäuden von Uxmal, so dass in der That diese Ruinenstätte zu den hervorragendsten der gegenwärtig noch erhaltenen gehört.

Einen etwas anderen Charaktér weisen die Ruinen von *Chich'en itzá* auf, die der östlichen Hälfte von Yucatan angehöreh. Wahrend in Uxmal die Hauptgebäude dicht bei einander liegen, sind in Chich'en itzá die verschiedenen Monumente mehr zerstreut, sind aber noch zahlreicher und fast noch gewaltiger als die von Uxmal.

Unter den Gebäuden begegnen uns zunächst allerdings solche, die im allgemeinem Charakter mit denen von Uxmal durchaus übereinstimmen. Das ist insbesondere das hier in Chich'en itzá *Casa de las Monjas* genannte Gebäude, das aber in seinem Charakter, und vermuthlich auch seiner Bedeutung der Casa del Adivino von Uxmal entspricht. Auch hier sind die Gebäude in drei verschiedene Stockwerke vertheilt, mit einem schmalen, wenigkammerigen auf der Spitze endend. Und hier führt sogar noch eine Treppe, die die nach Norden gerichtete Front überbaut, auf das Dach des Gipfelgebäudes, so dass einem hier noch mehr als bei der Casa del Adivino von Uxmal die Idee eines Observatoriums suggeriert wird. Wie die Gebäude von Uxmal sind auch die Friese bei dieser Casa de las Monjas von Chich'en itzá mit den merkwürdigen Masken mit der rüssel-

förming verlängerten Nase verziert. Dem mittleren (und Haupt-) Gebäude der Casa del Adivino von Uxmal scheint hier bei der Casa de las Monjas von Chich'en itzá der zu ebener Erde gelegene Ostflügel zu entsprechen. Von den grossen Masken, die der Wandfläche und dem Friese eingesetzt sind, haben wenigstens die an den Ecken angebrachten ihre rüsselförmig verlangerte Nase nach oben gebogen. Die Thüre wird auch hier von der Mundöffnung einer Riesenmaske gebildet. Die Hieroglyphe des Planeten Venus ist nicht auf den Masken selbst angegeben (wie in Uxmal), wohl aber findet sie sich unter den Hieroglyphen einer Inschrift, die auf der Thüroberschwelle steht. Uud über der die Thüre in sich schliessenden Riesenmaske findet sich ein schmales Band, in dem verschiedene astronomische Zeichen mit der Hieroglyphe des Planeten Venus verbunden sind, was vielleicht als Conjunctionen des Planeten Venus mit anderen Sternen zu deuten ist. In der Mitte über dem Thor, unmittelbar über dem eben erwähnten schmalen Bande mit den Conjunctionen der Venus, thront auch hier eine durch reichen Federschmuck ausgezeichnete Gestalt, die vielleicht, wie an der Casa del Adivino von Uxmal, die Gottheit des Planeten Venus darstellt.

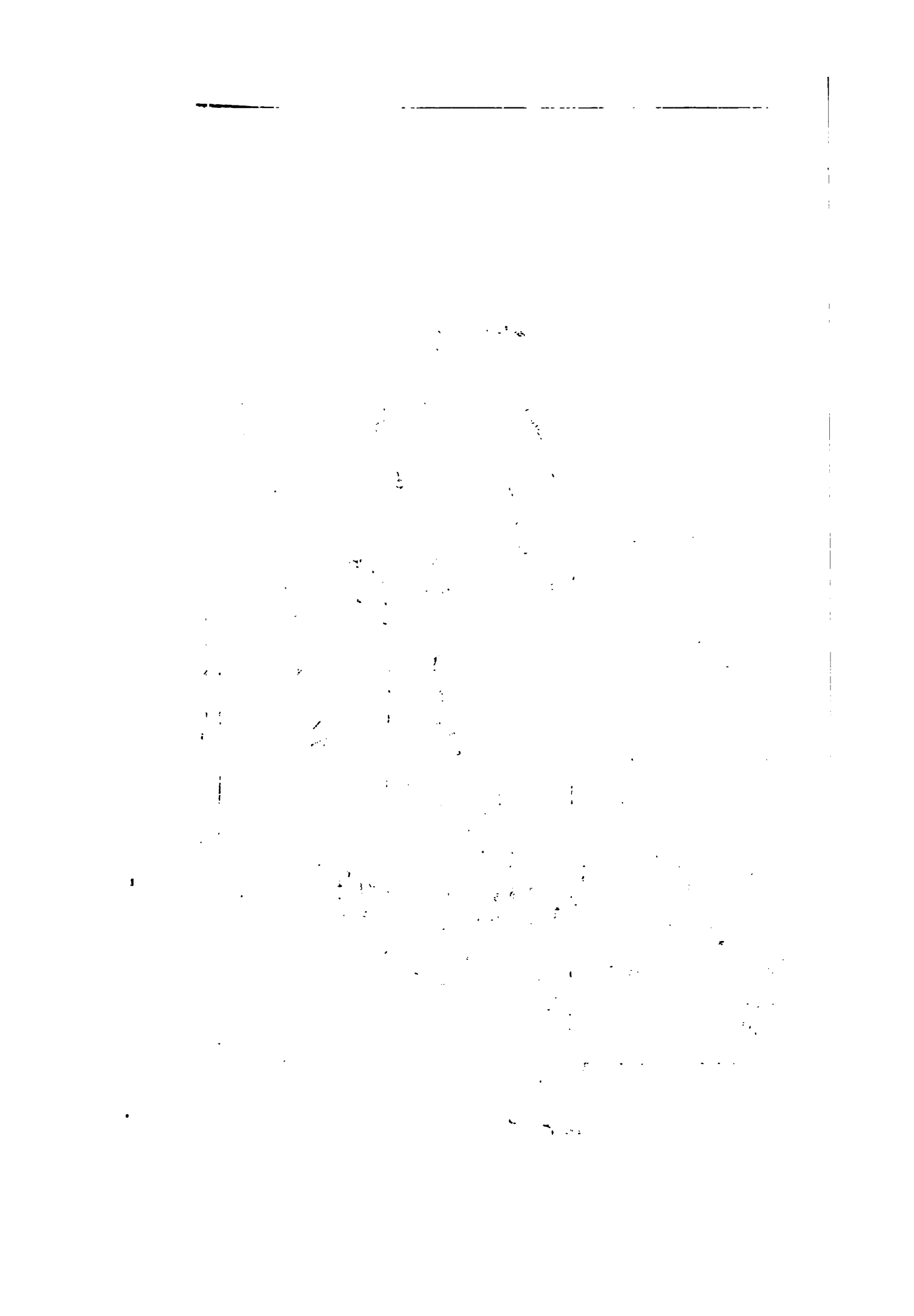
Einige andere Gebäude gibt es noch in Chich'en itzá, die, gleich der Casa de las Monjas, in der Dekoration mehr oder minder sich den Gebäuden von Uxmal anschliessen. Die Hauptmasse der Monumente aber ist anderen Charakters und stellt einen besonderen Stil dar, als dessen Typus das sogenannte *Castillo* (Schloss) und der die Südostecke des Ballspielplatzes bildende *Tempel der Jaguare und der Schilde* dienen können. Hier haben wir Gemächer, die von Pfeilern getragen werden, und die vier Seiten dieser Pfeiler sind, ebenso wie die Innen- und Aussenwände der Eingänge, mit Figurenreliefen geschmückt. Der Haupteingang ist von Pfeilern eigener Art gestützt, die eine mit dem Kopfe am Boden liegende Federschlange darstellen. Vor dem Eingange scheint fasst überall eine jener Figuren gestanden zu haben, wie Le Plongeon eine ausgegraben und als Chac Mool getauft hat. Und im Hintergrunde des Gemaches, oder schon in der Eingangshalle scheint überall ein von Karyatiden getragener Tisch gestanden zu haben, der vielleicht für Opfer gaben diente. Die Figurenreliefe, die zum Theil auch die

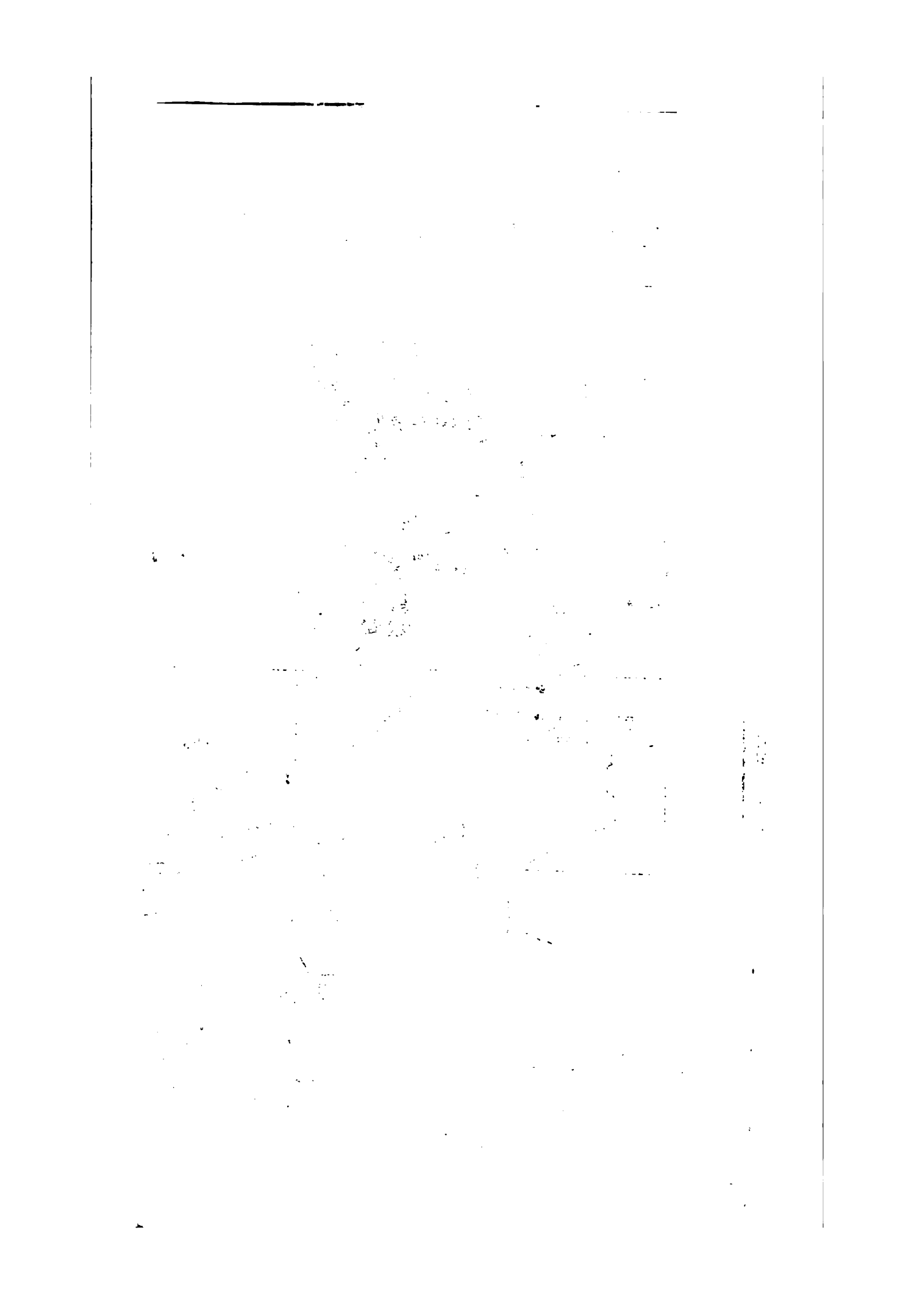
ganzen Wande der Gemächer bedecken, weichen im Charakter von den Figuren der echten Maya-Monumente (z. B. von Palenque) und der Maya-Handschriften ab. Hier sind keine deformirten Schä del, keine verzwickten Stellungen und auch nicht jene Verschnörkelungen zu sehen, die die Figuren der echten Maya-Monumente kennzeichnen. Und ich habe schon an anderer Stelle den Nachweis geführt, dass diese Reliefe auf das Bestimmteste beweisen, dass hier in Chich'en itzá ein Volk mexikanischer Abstammung eine beherrschende Stellung inne gehabt hat.

Einen weiteren neuen Typus, der sonst nur noch aus den Ruinen von Mayapan bekannt geworden ist, stellt der sogenannte *Caracol* (Schnecke) von Chich'en itzá dar. Das ist ein kreisrundes Gebäude, das aus einem zylindrischen Kern, in dessen Innern eine spirale Treppe zur Höhe führt, und einem rings umlaufenden kreisförmigen Gange besteht. Auch dies Gebäude scheint auf das Bestimmteste einen mexikanischen Einfluss zu bekunden. Denn von den Mexikanern wird uns berichtet, dass sie ibrem Gotte *Quetzalconatl*, in seiner besonderen Gestalt oder Auffassung als Windgott, kreisrunde Tempel bauten.

Auf weitere Einzelheiten muss ich mir hier versagen einzugehen. Ich hoffe, in diesem oder dem nächsten Jahre meine Studien an den Monumenten von Yucatan noch einmal wieder aufnehmen zu können, und werde daun vielleicht in einer grössern Abbandlung die Ergebnisse meiner Untersuchungen vorlegen können (1).

(1) " Quetzalconatl-Kukulcan in Yucatan " – Zeitschrift für Ethnologie XXX (1898) S. 377 – 410 ; Seler, Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach und Alterthumskunde, Band I (1902) S. 668 – 705.





CHOLES UND CHORTIES

PAR KARL SAPPER, Tübingen

Dr Otto Stoll hat auf der Karte, die seiner grundlegenden ethnographischen Arbeit (1) über Guatemala beigegeben ist, den Choles den weiten Raum vom nordöstlichen Chiapas quer durchs Peten und über den See von Yzabal hinweg bis zum Golf von Amatique zugewiesen, wobei er sich haupsächlich von den Angaben des Isagoge Historico Apologetico General de todas las Indias y Especial de la Provincia de Chiapas y Guatemala (2) leiten liess ; den Chorties dagegen wurde das südlich daran anschliessende Stück Ostguatemalas vorbehalten. Die Sprache der Choles hatte Stoll nach dem von Dr. Berendt gesammelten Material als nächste Verwandte des Chontal und der Mayasprache s. str. erkannt, während er das Chorti nach einem höchst düftigen, von Stephens (3) gesammelten Vocabular als nahe Verwandte des Pokomam ansah. Bei meinen mehrfachen Reisen in die betreffenden Gebiete habe ich nun feststellen können. (4) dass gegenwärtig das Chol nur noch im nordöstlichen Chiapas und den angrenzenden Teilen von Tabasco (Jicotencal) gesprochen wird, während das Chorti im östlichen Teil des guatemaltekischen Departements Chiquimula und den angrenzenden Teilen der Republik Honduras fortlebt ; es zeigte sich ferner, dass die von Stephens, gesammelten Vocabeln gar nicht dem Chorti angehörten, sondern dem Pocomam, dass also Stephens aus Ver-

---

(1) Zur Ethnographie der Republik Guatemala, Zürich 1884.

(2) MS. der Bibliothek von Guatemala, abgedruckt in Madrid 1893.

(3) Incidents of travels in Central America, Chiapas and Yucatan. New York 1841.

(4) Nördliches Mittelamerica, Braunschweig 1897 S. 244, 348, 383, 408 ff, und die ethnographischen Karten mit Text in Petermanns Mitteilungen 1893, Heft 1. (Guatemala), 1895 Heft 8 (Südostmexico und Britisch-Honduras), und 1901, Heft 2, (südl, Mittelamerica.)

sehen vermutlich einen durchreisenden Indianer ausgefragt hat. Das wirkliche Chorti steht nun dem Chol so nahe, wie durch die nachfolgenden Vocabularien näher belegt werden wird, dass man es fast eher als einen Dialect des Chol, denn als eine besondere Sprache ansehen muss weshalb auch vonden musten älteren Schriftstellern die Chorties als irn Teil des Choles behandelt worden sind.

Die gegenwärtige Verbreitung und Zugehörigkeit der Chol- und Chortisprache ist hinreichend sichergestellt. Es frägt sich aber, wie es in der Vergangenheit war.

Diego Garcia de Palacio führt in seinem Bericht an den König von Spanien von Jahr 1576 (1) als Sprache von Chiquimula de la Sierra und der Umgebung von Copan das Apay an und fügt hinzu, " nach alten Ueberlieferungen hat ein Volk aus Yucatan vor alten Zeiten die Provinzen von Ayajal, Lacandon, Verapaz, die Gegend von Chiquimula und diese von Chiquimula und diese von Copan erobert und sich unterwürfig gemacht ; ausserdem ist die Apaysprache auch in Yucatan und den anderen Provinzen in Gebrauch und wird dort verstanden. " (In der Tat veermochte die Dolmetscherin des Cortez, Marina, wie Stoll a. a. O. S. 91 hervorhebt, sich mit dem Bewohnern der Umgebung des Yzabalsees zu verständigen). Für die Verepaz gibt Palacio Poconchi und Caechicolchi an : es ist klar, dass damit die noch heute gesprochenen Sprachen Poconchi und Kekchi gemeint sind sowie eine dritte " colchi ", die als Synonym für Apay anzusehen ist und als Schreibfehler für " Cholchi ", " Cholsprache " gelten darf, ein Wort, das noch jetzt von den Kekchi-Indianern benützt wird.—Auffallend ist nur, dass demin der Verapaz schon zu Palacios Zeiten der Lautwandel von t in ch eingetreten war. während Fr. Francisco Moran (2) noch 1695 für die Sprache der Villa de Delores das Wort Cholti anwendet. Leider ist mir das Vocabular Maran nicht zugänlich gewesen,was ich umso mehr bedaure, als man nach den historischen Nachrichten annehmen muss, dass dies Vocabular

(1) Uebersetzt von A. v. Trautwein, Berlin, New-York, London 1873.

(2) Arte y vocabulario en lengua Cholti, MS. der Sammlung Berendt, citiert von Stoll, a. a. O. S. 89.

unmittelbrr nach der Besitzergreifung des betreffnden Lacandorfs (Nuestra Señora de los Delores) niedergeschrieben worden ist ; dahier die Sprache der Lacandonen ausdrücklich als " Cholti " beziehnet ist, wäre auch festgestellt, dass das Chol damals im östlichen Chiapas bis zum Usumacinta hin gesprochen worden wäre. Die kleine von Villagutierre y Sotomayor (1) mitgeteilte Sprachprobe (S. 262) " utz impusidal " (2) spricht zwar nicht mit voller Bestimmtheit dafür, da im heutigen Chol die Formel " gut ist mein Herz " lauten müsste : " utz ni pusical ", aber da mehrfach in indianischen Sprachen z. B. nach O. Stoll's Mitteilung im Cakchiquel, eine Aenderung von *ni* und *im* vonkommt so ist es doch höchst wahrschemlich, dass hier wahres Chol vorhegt. Allerdings kann der Umstand, dass die Sprache der Lacandonen Chalti genannt ist, nicht als absoluter Beweis dafür gelten, dass es sich wirklich um Chol handle, denn die Choles selbst nennen ihre Sprache Putum, und wenn man nach dem gegenwärtigen Sprachgebrauch der Kekchi-Indianer gehen wollte, so dürfte man mit dem Namen Cholsprache nur etwa den Begriff einer Barbarensprache verbinden, denn die Kekchi-Indianer vestehen unter " Chol cvüink " alle heidnischen Indianer der Nachbarschaft, so insbesonderr die Maya-redenden Lacandonen des Peten. Die Sprache von S. Luis im Peten und sam Antonio in Britisch Honduras, die von den Kekchi ausdrücküch als " Cholchi " beseichnet wird ist ein Mayadialect, der sich nur unterscheidet (3). Unter solchen Umständen ist es auch

(1) Historia de la Conquista de la provincia de el Itza, reduccion y progressos de la de el Lacandon, y otras naciones de Indios barbaros. Madrid 1701.

(2) Es ist die spanische Orthographie mit den von Stoll (a. a. O. S. 39) vorgeschlagenen Modifikationem gebraucht, ist schon von den spanischen Mönchen für unsern sch-Laut eingeführt worden.

(3) Nach meiner kleinen Sprachaufnahme in S. Luis und Erkundigung über die Sprache von S. Antonio ist einer der Hauptunterschiede gegenüber reiner Maya ein häufiger Lautwandel von a in u : z. B. Maiskolben nul (Maya nal). Totoposte sucpet (Maya sacpet) Fleisch buk (Mava bak), Sabane chuk' an (maya chak'an), Hand k'ul (Maya k'al) 4 cumbel (maya can), 6 vukbel (Maya vak) rot chuk (Maya chak) weiss suk (Maya sak), gelb k'un (Maya k'an) Nacht ak'u (Maya ak'ab) In solchen Worten stellt sich ein gewisser Anklang an Chontal (Nacht z. B. ak'öb) ein, da eben im Chontal ein ähnlicher Loutwandel eingesetzt hat. Zuweilen findet auch ein Lautwandel von l in r statt ; so heisst " morgen " in S. Luis samar, sonst in Maya samal, ebenso der Lautwandel t in ch. z. B. Du inchech (Maya tech), Ihr

absolut nicht beweisend für die frühere Existenz der Cholsprache in der nördlichen Alta Verapaz, wenn der Pater Alonso de Escobar (1) ausdrücklich sagt, dass die Nachkommen der am Ende des 18. Jahrhunderts durch die Dominicaner von Chamá nach dem Stadtviertel S. Marcos (Coban) verpflanzten, unterworfenen Lacandonen zu seiner zelt, in der ersten Hälfte des 19 Jahrhunderts, unter sich noch die *Echolchi*, sprache sprachen, "which is that of the Lacandones." Er fügt hinzu: "The division of San Tomas Apostol is as ancient as the Conquest, and was peopled with Lacandon Indians dwelling to the N. of Coban. In like manner San Domingo de Coban was established with Indians taken from the mountains of Chichen and Xucamel (2). The four divisions of San Pedro Carcha were peopled with the Indians of the immediate neigbourhood. In general the Indian communities of San Pedro and Coban still gather the produce of those tracts of coudtry which anciently belonged to their respective ancestors."

Das Gebiet von Chamá war ursprünglich von Poconchi-Indianern bewohnt gewesen, denn aus einem in S. Cristobal Verapaz aufbewahrten Poconchi-Manuscript, dem "Titulo del Barrio de Santa Ana," (3) dessen Original 1565 abgefasst worden war, aber spaeter offenbar mehrfach abgeschrieben wurde und manche Einschiebûngen erhielt, geht deutlich hervor, dass Pokonchi-Indianer von Chamá nach S. Cristobal übersie-

---

inchex (Maya teex). Ausser den genannten gesetzmässigen Verchiedenheiten kommen aber auch andere Unterschiede gegenüber der reinen Maya vor, z. B. Kamm xeilch (Maya xalche) Stern xalab (Maya eek), Klein tzitzip (Maya chanchan), 7 vukubel (Maya vuk), wir inoon (Maya toon, Chontal, Chorti noon), Aber im Ganzen genommen sind die Unterschiede so geringfügig, dass man die Sprache von S. Luis und S. Antonio lediglich als Dialekt des Maya ansehen Kann. Es ist übrigens bemerkenswert, dass die Mehrzahl der "Cholchi" redenden Bewohner von S. Luis zur Zeit meines Besuchs des Dorfes 1891 nach S. Antonio in British Honduras übergesiedelt war, wahrend das Dorf inzwischen von Kekchi-Indianern bevölkert worden war. So rasch gehen noch heutzutage betentende Verschiebungen der Sprachgrezen vor sich!

(1) Account of the Province of Verapaz, in Guatemala, and of the Indian Settlements or Pueblos established therein Jour. R. geograph. Soc. London, Vol. XI, S. 14.

(2) Offenbar Druckfehler für Xucaneb.

(3) Veröffentlicht in den Verhandlungen des XIV. Americanistencongresses in Stuttgart, S. 3 f 3 - 381 und S. 384 — 39 f.

delten. Die Leute von San Marcos erhoben spater Anspruch auf das Gebiet von Chamá, aber der Titel von Santa Ana sugt (in der übersetzung von Vicente A. Narciso) audsrücklich, offenbar in einer Einschiebüng vom anfang des 17 fahrhunderts : no son (los cerros y planos en Chamjah y Chichun) de los de San Marcos, porque muy lejos quedaron ellos en Chixa en Akalá, porque son de Acala los de San Marcos, donde muri onuestro seûor Santo Padro Fray Domingo de Vico siendo todavia los abuelos de los Padres de los de San Marcos, que mataron y se comieron al Padre Fray Domingo de Vico los de Acalá ; el Siguiente Padre Fray Alonso de Bayllo trajo á los de San Marcos ; primero vivieron en Yax capnal (1), salieron de alli y vivieron en seguida en Akil, salieron de alli de Akil ; cuando hicieron esta salida pasaron al otro lado del rio Chamjáh á ocupar nuestros cerros y nuestros planos de nosotros los de Santa Ana". Die Reclamation der Poconchi scheint erfolglos gewesen zu sein, wenn wirklich die Leute von von S. Marcos erst im 18. Jahrhundert nach Coban verpflanztworden sind ; dass aber überhaupt eine Uebersiedlung von Chamá nach Codan stattgefunden hat, steht zweifellos fest, denn in Chamá besteht noch die Ueberlieferung über ein solches Ereignis und der im Stadtviertel S. Marcos heimische Familienname Chamam spricht ebenfalls entschieden dafür. Nach den Angaben des Pokonchi-Titels ist anzunehmen, dass der ursprüngliche Wohnort der Leute von S. Marcos etwa in der Gegend gegen die Salinas de los Nueve Cerros hin gewesen sein dürfte, weil Yax cabnal auf dem Weg dorthin liegt ; zudem hatten die heidnischen Acalanes bei dem Ueberfalle auf das christliche Acalá-Dorf und bei der Ermordung des Fray Domingo de Vico Lacandonen als Bundesgenossen, (1) die, soweit die unklaren Angaben der älteren Schriftsteller erkennen lassen, zu beiden Seiten des Rio Chixoy und in dem Gebjet westlich davon wohnten. Die Landschaft Acalá dräfte alson in der Hauptsache zwischen dem Rio Chixoy und dem Rio de la Pasion zu suchen sein ; wir wissen aber schon durch Cortez' Bericht an Kaiser Karl V., dass auch die viel weiter nördlich gelegene Gegend östlich vom Rio Usumacinta zur Landschaft Acalá gerechnet

(1) Eine noch heute bekannte Localittät der nördlichen Alta Verapas.

wurde und auf letztere bezieht sich wohl die Nachricht Villagutierres, (1) dass diese Landschaft schon in der ersten Hlfte des 16. Jahrhunderts von Yucatan aus erobert worden sei.

Nach dem Jesagten müssen wir bekennen, dass ein strikter Beweis für das Herrschen der Cholsprache unter den Lacandonen und Acalanern vorläufig nicht zu erbringen ist, obgleich die Benennung der betreffenden Idiome als Cholti und Echolchi dies sehr wahrschernlich macht. Die wenigen sicher übersetzten Ortsnamen der nördlichen Alta Verapaz sind nicht entscheidend, (2) da sie sowohl auf Chol wie auf Maya gedeutet werden können, und wenn mann beobachtet, dass nördlich vom Pocolhà-Gebirge viel seltener als südlich davon Obsidian in Form von Pfeilspitzen, Lanzenspitzen oder Messern gefunden wird, vielmehr zumeist durch deu im Peten vorkommenden Feuerstein ersetzt ist, so zeigt das ebenfalls nur, das im Norden des genannten Bergzugs Volkstämme sassen, die von Norden her gekommen sein müssen, aber ob dies nun Choles oder Mayas waren, ist daraus nicht festzustellen und aüch die brigen archaeologischen Anzeichen vermögen keine Entschei düng zu bringen.

Dass die heutigen Lacandonen (3) im Peten und östlichen Chiapas Maya reden, ist kein Beweis dafür, dass die alten Lacandonen dieselbe Sprache gesprochen hätten, den die Kenntnis der Spanier über die Lacandonen war von jeher äus-

(1) Die Lacandonen besassen einen Teil der den Erschlagenen abgenommenen Beute (Villagutierre S. 97). Ein Teil der Lacandonen und zwar die Bewohner von Topiltepeque siedelten sich hurz nach dem Ende des Kriegs in der Verapaz unter dem Schutz der Dominicaner an, andere (die von Puchutla) verhandelten darüber. (Villagutierre S. 78 f.), liessen sich aber 1564 von Fray Pedro Lorencio in Ococingo (Chiapas) ansiedeln. (Remesal, 10, 17 5640).

(2) s. a. a. O. S. 51.

(3) K. Sapper, Das nördliche Mittelamerica, Brauschweig 1897, S. 334 — 353. Wenn aber die Ortsnamen in dieser Hinsicht im Stich lassen, so spricht für die damalige Besiedlung der betreffenden nördlichen Gebiete durch Choles die Tatsache, dass die offenbar von Süden her-vordringenden Kekchi-Indianer für manche ihnen vorher offenbar unbekannten Tiere reine Cholbezeichnungen übernommen haben : z. B. chak mut = " roter Vogel ", Hokkohuhn chak ti, " roter Münd " eine Fischart des Usumacinta-Stromgebiets. Ajau Chan = Königsschlange, eine Boaart (vgl. Nördl. Mittelamerica S. 397). Leider ist damit aber für die Frage der Mundart der Lacadnones und Acalanes nichts gewonnen, da diese Lehnworte ia von den im Nordosten wohnenden Choles gekommen sein können.

serst geringfügig, so dass ihre Stammesbezeichnung jedenfalls mehr an die Oertlichkeit, als an die ethnographischen und sprachlichen Eigentümlichkeiten der Leute angeknüpft haben dürfte. Seler (1), neigt der Ansicht zu, dass die Lacandonen des 16, und 17. Jahrunderts da aber der Wortlant der über lieferüngen für Chol spricht, so halte ich es für höchst wahrscheinlisch dass Chol ihre sprache war, obglesch ich zugebe, dass einiger zwesfel noch möglich ist, ebenfalls Maya redeten im östlichen Chiapas.

Das aber steht fest, dass im Nordosten der Altu Verapaz im 1f. Jahrhundert Choles sassen Allen Nachrichten zufolge müssen sie schon damals recht gering an Zahl gewesen sein, ebenso wie auch die Lacandones, die man so vielfach vergeblich in den ungeheuren Urwäldern des östlichen Chiapas gesucht hat. Immerhin wurde 1676 die Zahl der Choles im Norden und Osten der Verapaz noch auf über 30000 Seelen geschätzt (2). Leider sind von den zahlreichen in den verschiedenen Geselichts werken mitgeteilten Ortsnamen nur noch sehr wenige wieder zu identificieren ; unbekannt ist auch die Grenze, die

---

(1) Die alten Ansiedlungen von Chacula I. Berlin 1901, S. 11. Ueber die Geschichte der Lacandonen im 16, und 17. Jahrhundert berichtet Seler (a. a. O. S. 5-13) ziemlich ausführlich, so dass ich selbst nicht darauf eingehe. Leider sind die einzelnen Localitäten nicht sicher festzustellen mit Ausnahme der Villa de nuestra Seflora de los Dolores, deren I age durch die Angabe der Distanz von der Lacantuneinmündung in den Usumacinta (32 Leguas) ziemlich gut bestimmt ist. Nicht allzuweit davon entfernt waren sicherlich die auf einer Insel in einem See gelegene Hauptfeste der Lacandonen, ferner die Dörfer Topiltepeque und Puchutla, sowie Mop und Peta. Die topographische und archaeologische Kenntnis der betreffenden Gegend ist aber viel zu mangelhaft, als dass diese Ortschaften localisiert werden Könnten. So viel ist sicher, das dieses Peta nicht identisch ist mit dem von mir 1894, von T. Maler 1898 spâter von A. Tozzer besuchten, viel weiter nördlich gelegenen See Pet Ha, in dessen Umgebung jetzt Maya redende Lacandonen wohnen.

In Tenosique, wohin am Ende des 17. Jahrhundrts eine Anzahl Lacandonen geflohen waren, wurde um die Mitte des 19. Jahrhunderts noch von einigen Familien Chol gesprochen : doch ist nicht festzustellen, ob dies Nachkommen jener Flüchtlinge oder später eingewanderter Choles waren. Zur Zeit meines Besuchs (1896) wurde in Tenosique kein Chol mehr gesprochen.

(2) Villagutierre y, Sotomajor a. a. O. S. 161.

Aus dem M. S. der Historia von Ximenez scheint aber hervorzugehen, dass damit nur die nördlich vom Ysabalsee wohnenden Choles gemeint waren. Ximenes sagt nämlich : La nacion Chol en tiempo de su gentilidad estuvo poplada en todas las tierras, que hoy comprende Chiquimula de la

zwischen den Kuraten der Verapaz und von Castillo (S. Felipe am Yzabalsee) bestand ; immerhin aber ist es wohrscheinlich, dass der Rio Maytol oder Factun, der diese Grenze bilden sollte, dem Sarstoon entspricht, der bei den Indianern den Namen Sactun führt (Factun wäre demnach Druckfehler für Sactun).

In dem Gebiete nordöstlich, der Verapaz haben Fray Joseph Delgado schon 1675 eine Anzahl Choles in 3 Dörfer gesammelt, (S. Lucas, El Rosario und Santiago) und im folgenden Jahr kehrten beide zu den Choles, Manchés und Axoyes vurück, " que todos vienen a ser unos, aunque de distintas parcialidades," tauften und sammelten eine grosse Zahl in Dörfer, so dass nunmehr bereits 11 Dörfer mit 2046 Seelen chrislich waren Aber schon 1678 ficlen diese Choles wieder ab und zerstörten die Dörfer (1). Im Jahr 1685 wurde der Versuch gemacht, die Choles wieder dem chrislichen Glauben zu gewinnen und und es gelang Fray Augustin Cano eine Anzahl Choles wieder in dem Dörfchen S. Lucas zu sammeln (2). Allein 1688 erhoben sich die Choles wiederum in S. Lucas, verbrannten das Dorf und kehrten in die Wälder zurück, von wo sie mit Gewalt zurcükgeholt wurden, um im Tal von Urran (Baja Verapaz, im heutigen Dorf El Chol) angesiedelt zu werden (3). Als aber un Jahre 1695 ein combinierter Angriff auf die noch nicht unterworfenen Völkerschaften des Peten und öslichen Chiapas von Chiopas, Yucatan und der Verapaz aus gemacht wuade, begleitete Fray Augustin Cano die letztere militärische Expedition unter Juan Diaz de Velasco ; es wurde wieder eine grössere Anzahl Choles bekehrt (4) und der Zug nach dem Gebiet der

Sierra, Esquipulas, Cazaguastlan y todas aquellas montañas, que estan de la otra parte del Golfo y rio que se llama del Castillo, hacia la provincia de la Verapaz y mas hacia lo que se llama el Peten, pero estos fueron pocos respecto a los muchos que comprendian las tierras dichas de Chiquimula etc., de cuya nacion Chol se fundaron todos estos curatos, aunque algunos de ellos muy deteriorados el dia de hoy por los muchos indios que consumio la guerra que fue muy sangrienta. Toda esta nacion Chol componia un reino de mucha fuerza, que es el que llamaron de Copan, como lo demuestran las grandes ruinas de sus edificios que no se ven tales en todas aquestas provincias. "

(1) Villagutierre, S. 163.
(2) Villagutierre, S. 174.
(3) Villagutierre, S. 188 f.
(4) Villagutierre, S. 277 f.

benachbarten Mopanes fortgesetzt. Wir besitzen hierüber in der Nationalbibliothek von Guatemala noch den freilich nicht überall leicht lesbaren Originalbericht Canos: Die Stellen, die uns hier interessieren, sind folgende: " Pasado la provincia del Chol, que desde Cahabon tiene cuarenta y cinco leguas o cinquanta de atravesia, llegamos à otra nueva nacion que se dice de los Mopanes, donde nunca auian mirado Españoles ni ministros de ef Sto Euangelio: y aunque la diversidad de la lengua fué de algun embarazo, nos (?) quizo Dios, que hallamos algunos indios Mopanes, que entendian la lengua Chol y por medio de estos logramos (?) el fin de nuestro viaje, el cual que por entonces se logró en algunos adultos, que estando en peligro pidieron el Sto bautismo y en algunos niuos enfermos, que ofrecieron sus padres y fueron al cielo por primicios de aquesta nacion. El (?) Cacique principal llamado Taxim Cham huió de nosotros ... Mas pacificamos otros 4 casiques de esta nacion de Mopanes, llamados en su gentilidad el Cacique Zac, el cacique Yahcab, el cacique Zuzben y el cacique Tezecum. "

" Desde Cahabon hastala Laguna de el Ahiza ay nouenta leguas... en las quarenta y cinco leguas primeras se camina de Cahabon para el Nordeste aunque con varios bueltos: todo esto pertenece a la Provincia de el Chol que se estiende por el oriente hasta las costas de el mar y por la parte de el poniente llega hasta el poderoso rio Xocmó (= Chajmayic) que parece distinto de el rio Lacandon, porque este se forma de los vertientes de las Sierras de Zacapulas y entra en la mar por la barra Tabasco y el Xocmó se forma de todos los vertientes que ay desde Cahabon hasta la Laguna de el Ahiza y entra en el mar por la Laguna de Terminos " (Man erkennt daraus, dass Cano der Zusammenfluss beider Ströme im Usumacinta unbekannt geblieben ist). " Tendra de largo esta Provincia del Chol desde el rio Xocmo hasta el mar cosa de cien leguas. "

" Las otras quarentatp cinco leguas de el Mopan a la laguna se camina de Sur a Norte, con alguna poca declinacion al norueste. Esto pertenece atlos Mopanes y Ahizaes y se estiende esta tierra por la parte de el Oriente hasta las Costas de el mar y hasta confinar con la peninsula de Yucatan... por la parte de el poniente tiene por lindero el mismo rio Xocmo que alli tiene otro nombre " (nämlich vermutlich Cancuén, wie er heute

bei den Indianern heisst, wahrend eie Ladinos ihn Rio de la Pasion nennen). " Todo el (?) camino de el Mopan á la Laguna es tierra mas tratable ; pocos cerros, y no muy altos ; los montaños no son tan espesos y se alternan con pinales y campos. " Man erkennt aus dieser Beschreibung deutlich, dass die Mopanes ihre Sitez in der Gegend von San Luis gehabt haben mussen und darf demnach annehmen, dass der Dialect von S. Luis und San Antonio ein Abkömmling der alten Mopanmundart ist. Ueber die Mopanes selbst sagt Cano : " Reconocimos en esta nacion muy poca sinceridad y que tenian intelligencias con los indios Ahizaes de la Laguna y aun entendimos, que todos ellos eran de una misma nacion itza llamandose Mopan Jtza, Peten Jtza, y que estos Mopanes estauan sujetos al Reyezuelo de la isla de la Laguna. " Gegenwartig erinnert der Name des Oberlaufes des Belize-Flusses (Rio Mopan) noch an diese Nation.

Im Jahre 1696 wurde abermals eine Anzahl Choles nach dem Dorfe Belen im Valle Urran übersiedelt, während weitere 85 von dem Kaplan des Castillo nach dem Dorf Amatique verpflanzt wurden (1).

Diese Mitteilungen in Verbindung mit den offenbar auf alten Nachrichten fussenden oben angefuhrten Bemerkungen des Padre Alonso de Escobar uber die Besiedlung von Coban lassen darauf schliessen, dass *Verpflansungen von ganzen Stammesabteilungen nach anderen Ortén und in andere Umgebung eine allgemein geübte Politik der spanischen Eroberer und Missionare war* und die Ueberlieferung unter den Kekchi-Indianern spricht noch immer von solchen Transplantationem. So wurde mir in der nördlichen Verapaz der Ort Pec San Agustin mit aller Bestimmtheit als der Ort genannt, wo die spätern Bewohner von S. Agustin Lanquin früher gesessen hätten. Es scheint, dass erst in späteren Zeiten so weit gehende Zwangsübersiedelungen vorgenommen wurden, wie vom Cholgebiet ins Urrantal in der Baja Verapaz und dass in der ersten Zeit der Christianisierung es für genügend erachtet wurde, die Indianer in nähergelegenen Orten zu sammeln, wo sie denn auch rasch,

(1) Villagutierre y Sotomajor S. 384-387.

wenigstens äusserlich, das Christentum annahmen, während im Geheimen das Heidentum fortghmmte und bei Reisen in die Urwaldgebiete auch den heidnischen Göttern wieder die alten Opfer dargebracht wurden, wie Fray Francisco Gallegos und Fray Joseph Delgado 1675 bei ihrer Missionsreise nach dem Cholgebiet feststellen konnten (1). Und selbst wenn man den Ueberlieferungen und geschichtlichen Nachrichten nicht Glauben schenken wollte, so würde das gelegentliche Auftreten von Familiennamen, die als Chol- oder Lacandonnamen beglaubigt sind auf eine Einwanderung von Norden hindeuten (2). Ausserdem ist in manchen indianischen Besitztiteln der Alta Verapaz noch ausdrücklich die Einwanderung von Lacandonen bezengt, so in einem in S. Pedro Carcha aufbewahrten Titel von 1539 (?), dessen Copie mir vorliegt. Die in dem vermuthlich dicht von Kekchi-Indianern besiedelten Hochland der Alta Verapaz (besonders in Coban) angesiedelten Lacandones und

(1) Ebenda, S. 153. Die Kekchi Indianer verehren im Urwaldgebiet auch jetzt noch in genau gleicher Weise ihren heidnischen Tzultacca neben dem christlichen Gott. Vgl. Sapper, Das nördl. Mittelamerica S. 267 ff.

(2) Als solche Familiennamen wären zu nennen : Cucul "Dach" (Villagutierre S. 175) und Cabnal (ebenda, S. 309).

Die Mehrzahl der indianischen Familiennamen der Alta Verapaz ist übrigens, soweit ersichtlich, Kekchi : Grossenteils sind es Tier und Pflanzennamen oder sind sie tierischen und pflanzlichen Gegenständen entnommen, z. B. Chub = Wespe, Chen = Mosquito, Hor = eine Mückenart, Tzi = Hund, Mo = roter Papagei (Ara), Pap = eine Vogelart, Choj desgleichen, Coc = Schildkröte, Ba = Taltusa (Geomys hispidus), Cuc = Eichhörnchen, Chocoj = Schmetterlingsart, K'ak = Floh, Pou = wilder Pfau Bac = Knochen u. a., sowie Che = Baum, Quix = Dorn, May = Tabak, Oo = Aguacate (Persea gratissima), Tul = Banane, Cacao = Cacao, Fc = Chile (Capsicum annuum), Ixim = Mais, Xe = Wurzel, Ax = ein grossblättriges Unkraut, Koy, Siguic = andere Pflanzenarten, K'aal = Baumart, Ical, Yixcal, Yaxcal = Maisfeld, Guim = Gras, Stroh ; auch kommen Farbenbezeichnungen in den Familiennamen vor (Rax = Grün, Can = Gelb) oder Naturobjecte (Tzul = Berg, Pec = Stein Ku = Tropfstein, Macs = Talpetate, ein weiches Gestein) oder auch bearbeitete Objecte (Cus = Kugel, Pop = Matte, Xol = Flöte, Tun = Holzpanke, Teponastle).

Solche Familiennamen sind seit der Conquista offenbar allgemein eingeführt. In Chamá aber, wohin als nach ihren angestammten Wohnort neuerdings ziemlich viele Leute des Barrio S. Marcos von Coban ausgewandert sind, besteht der Gebrauch, dass ein Mann nach dem Gegenstand oder Ereignis, das ihm beim ersten Ausgang nach der Brautnacht auffällig entgegentritt, einen Uebernamen bekommt, der von nun ab unter seinen Stammesgenossen allein gebraucht wird. Ich liess mir bei meinem Aufenthalt in Chama (1891) eine Liste der dortigen Indianer-Namen und-Uebernamen geben und führe daraus einige Beispiele an.

Acalanes gaben nicht nur ihre Sprache zu gunsten der herrschenden Kekchi, sondern auch ihre ethnologische Eigenart allmählich auf- ein Process, der aber in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts, wie Alonso de Escobar bezeugt, noch nicht vollendet war. In dem vermuthlich nur dünn von Kekchi- Indianern besiedelten Tiefland von Lanquin und Cahabon aber haben, wie mir scheint, die dorthin verpflanzten Choles zwar ihre Sprache, aber nicht ihre ethnologische Eigenart gänzlich aufgegeben und deshalb ist mir schon frühzeitig beim Durchwandern jener Gebiete aufgefallen, dass hier neben und zwischen den Kekchi-Indianern Leute eines andern Volkes wohnen, die zwar ebenfalls Kekchi reden, aber in somatischer Hinsicht ebenso, wie in ethnologischen Eigentümlichkeiten sehr staek davon abweichen (1).

Offizielle Namen	*Uebernamen*
José Chamam	Aj uch = Beutelrattenjäger
Manuel Pou	Pok = vulkanischer Sand
Domingo Pop	Chim = Falle
Domingo Pou	Cap = Haus
Manuel Caal	Sis = Pisote, Rüsselbär
Kalem Yat	Cha = Asche
Juan Chamam	Marimb = Marimba (Holzklavier)
Tomas Chamam	Tu = Weibliche Brust
Manuel Pop	Camenak = Leichnam
Domingo Caal	Sac-i-cyuink = Weisser Mann
Juan Pop	Cuc = Eichhörnchen
Miguel Sel	Tap = Krabbe
Jose Chamam	K'ot = Faeces
Domingo Yat	Ki = Süssigkeit
Pedro Yat	Chaquicar = Trockener Fisch
Luis Yat	ma iun hil = " Nicht einmal eine

Rast weit : (die Kekchi Indianer haben in bestimmten Zwischenräumen des Wegs Rastplätze : hil bei der Betreffende hatte aber ; seinem ersten Ausgang nach der Hochzeit schon vor dem Erreichen eines Rastplatzes ausgeruht).

(Anmerkung 1) siehe nächste Seite 20.

Ich schloss daraus, dass es sich um einen Volksstamm handle,

(1) SAPPER, " Die Alta Verapaz und ihre Bewohner ", Ausland 1891. Nro. 51 u. 52. Ferner : Petermanns Mitteilungen 1893. S. 7 f., Ebenda 1895 S. 180 f. Die Alta Verapaz. Hamburg 1902.

der durch irgendwelchen gesellschaftlichen Zwang zur Aufgabe seiner Muttersprache genötigt geweisen sei. Diesen gesellschatlichen Zwang glaube ich nun in der zwangsweisen Verpflanzung von Choles in ihre jetzigen Wohnsitze gefunden zu haben.

Ich wiederhole hier kurz die wichtigsfen Unterschiede, die zwischen echten Kekchi-Indtanern einerseits, Lanquineros und Cahaboneros andererseits bestehen. Eine geringe dialectische Sprachverschiedenheit ist unwesentlich ; stärker fällt die langsame und singende Sprachweise der Cahaboneros und Lanquineros auf, ebenso der verschiedene somatische Habitus, Kleid- und und Frisur ; doch soll auch hierauf nicht eingegangen werden, da dergleichen Unterschiede auch sonst zwischen Bewohnern verschiedener Dörfer und Landschaften häufig auftreten. Wichtiger ist, dass z. B. in Chaal und Cahabon verschiedene Obrigkeiten für die echten Kekchi-Indianer und die Cahaboneros bestehen ; ausserdem ist die Hausbauweise und die Bestattungsweise stark verschieden, desgleichen mancherlei Speisegewohnheiten : so pflegen die Leute von Cahabon, Lanquin und Chisec das Fleisch gewisser Schlangen, so Otooi und Ahauchan, zu essen, während die echten Kekchi-Indianer derartige gerichte verabscheuen.

Hatte ich schon von Anfang an vermutet, dass die Gahaboneros und Lanquineros Reste von Choles seien, so wurde mir die Vermutung zur subjectiven Gewissheit, als im weitent fernten Tabasco beim Betreten des ersten Choldorfs (Jicotencal) meine Lekchi-Träger mit einem Ausruf des Erstaunen stehen blieben und ohne eine Ahnung von der mich beschäftigenden Frage zu haben, erklärten, die Weiber dieses Dorfes sähen genan so aus wie die von Lanquin. In der Tat ist nicht nur der somatische Habitus gleichartig, sondern auch die Frauentracht, ferner ein Webemuster der Männerkleider, Hausbau und Töpferwaren, während die Frauenfrisur zwar manche Aehnlichkeit, aber auch manche Unterschiede aufweist und durch den Besitz eines breiten Haarbüschels vor den Ohren (laubk im Kekchi genannt) mehr an die Frisur der Chorti-Indianer erinnert.

Gleich den Lanquineros und Cahaboneros haben auch die Leute von Chisec gewisse Eigentümlichkeiten, die darauf hindenten, dass sie nicht echte Kekchi-Indianer sind, sondern ein assimiliertes Volkselement (wohl ebenfalls von Cholabkunft).

Dagegen erinnert in dem Dorf El Chol im Urrantal nichts ausser dem Namen mehr an die Herkunft ihrer Bewohner ; es gibt dart auch keine Indianer mehr, sondern nur noch Mischlinge (Ladinos).

Zieht man das Fazit aus den oben mitgeteilten Ueberlegungen, so ergiebt sich, dass völlige Klarheit iiber die schwebenden Fragen nicht zu erreichen ist, *dass aber wahrscheinlich die Lacandonen und Acalanen des* 16. ú. 17. *Jahrhunderts Chol sprachen*, dass also für jene Zeit Stolls kartographische Darstellung des Ausbreitung der Cholsprache richtig ist. *Als letzte Reste der Cholbevölkerung von Nord- und Ostguatemala wären die Lanquineros, Cahaboneros und Chisequenos iu betrachten, whrend die Choles von Britisch Honduras völlig ausgestorben sind. Ebenso dürften die Chol redenden Lacandonen des östlichen Chiapas ausgestorben sein und an ihre Stelle vom Peten aus Mayas eingewandert sein, auf die nun der mehr an dem Ort als an dem Volk haftende Name Lacandonen übertragen worden wäre.* Derselbe ist unter den Lacandonen selbst nicht bekannt, vielmehr nennen sie sich, ebenso ude die Mayas, maséwal und unterscheiden die einselnen gentes mit besonderen tierschen Totemnamen (1).

Die Zahl der Chisequeños, Lanquineros und Cahaboneros mag etwa 10000 Seelen betragen, die der Choles und der Chorties je etwa 20000, so dass also des Gesammtvolk in seinen verschiedenen Abzweigungen gegenwärtig etwa 50000 Kopfe zählen dürfte. Sie alle fübren ein zurückgezogenes bescheidenes Leben und fristen ihren Lebensunterhalt hauptsächlich von Landwirtschaft. Ihnen allen ist ein hohes Mass von Freiheitsgefühl eigen, so dass nur verhältnissmässig wenige sioh freiwillig zur Arbeit auf den Plantagen von Weissen oder Mischlingen verdigen, Die Folge davon ist, dass in Chiapas, wo keinerlei Druck auf die Indianer ausgeübt wird Arbeit zu leisten, innerhalb des Verbreitungsgebietes der Choles meist Tzental-Indianer die Plantagenarbeit verrichten, während die Choles vorziehen, das

(1) A. M. Tozzer, A comparative study of the Mayas and the Lacandones. (Archæological Institute of America) New York 1907 S. 3. und 40 ff.

Wenige, was sie für Kleidung und Nahrung benötigen, durch ihre Tätigkeit auf eigenem Grund und Boden zu erwerben.

Uber die Sitten und Gebräuche der Choles und Chorties ist leider fast nichts bekannt und auch über die Lebensgewohnheiten und ethnologischen Eigentümlichkeiten der Lanquineros und Cahaboneros ist ausser meinen schon oben erwähnten spärlichen Mitteilungen noch nicht viel veröffentlicht worden. Mögen sich in Bälde Forscher finden, die sich der dankbaren aber mühseligen Aufgabe unterziehen, zu sammeln und zu beobachten, was an originaler materieller und geistiger Kultur noch bei diesen Völkern vorhanden ist! Es ist kein Zweifel darüber, dass trotz ihrer Abgeschlossenheit ihre Eigenart mehr und mehr dahinschwindet und daher spater nur noch spärliche Ergebnisse *Nachwort* zu erwarten sein würden!

Die im Text oder in gebräuchlichen Geschichtswerken erwähnten Stammes- und Ortsnamen sind auf einer Kartenskizze eingetragen; wo die Position sehr unsicher ist, ist dies durch eine beigesetztes Fragezeichen besonders hervorgehoben.

Zur Veranschaulichung der grossen Aehnlichkeit zwischen dem Chol von Chiapas und Tabasco und dem Chorti von Ostguatemala füge ich ein Wörterverzeichnis bei, in dem ausser Chol und Chorti auch der Pocomamdialect von Jilotepeque berücksichtigt ist, na man bischer nach Stephens kleinem Vocabular diesen Dialect mit dem Chorti identifiziert hat. Das sprachliche Material stammt von meinen eigenen Aufnahmen, die ich fürs Chol in Tila und in Alianza bei Tumbala, für Chorti in Hacienda Grande (Depto Copan, Honduras), sowie in El Obraje, Jocotan und Quezaltepeque (Depto Chiquimula, Guatemala), fürs Pocomam in S. Luis Jilotepeque gemacht habe, Leider besteht es grossenteils nur aus Vocabularien, da die betreffenden Indianer zumeist des Spanischen nur sehr wenig mächtig waren und auch der Intelligenz entbehrten, um auf meine Intentionen während der kurzen Zeit meiner Anwesenheit schon richtig zu reagieren. Immerhin vermochte ich im Chorti und Pocomamgebiet auch einige Conjugationen aufzunehmen, wovon ebenfalls einige Proben mitgeteilt werden sollen. Das in der Nationalbibliothek von Guatemala vorhandene Cholvocabular von

Juan Josef de la Fuente Albores, Tila, 20. Jan. 1789 habe ich leider nicht copiert, habe es also nicht mit benutzen können, ebenso wenig wie das schon oben erwähnte Cholti-Vocabular des Fray Francisco Moran vom Jahre 1695.

VOCABULAR IN CHORTI, CHOL UND POCOMAM VON JILOTEPEQUE

Vorbemerkung. Die Orthographie ist die spanische mit den von Stoll (Ethnographie S. 39 ff) vorgeshlagenen Modificationen, X lautet von das deutsche sch. Der Ton ruht immer auf der letzten Silbe.

Durch Initialen ist der Ort der Aufnahme angedeutet:

für Chorti H = Hacienda Grande, O = El Obraje, Q = Quezaltepeque, J = Jocotan; für Chol T = Tila, A = Alianaz Puyjip bei Tumbalá.

	CHORTI	CHOL	PACOMAM VON JILOTEPEQUE
Mann	vuinik H Q	vuinik A T	mas
Weib	ixik H Q	ixik A T	ixok
Gatte	noxib O Q J	nojxial A	?
Gattin	ixcar O Q J	yijnam Aijnab T	?
Vater	tat H Q	tyat A tyabá T	tat
Mutter	tu H Q	nya A habanya T	tut
Sohn (vom Vater genannt)	onen H Q J O		
Sohn (von der Mutter genannt)	ar H Q J O	halobil A yalobil	ac'un

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Tochter	ix chok	ix chok A	pi'usun
alterer Bruder	sac'un H itjan Q J O	öscun A	as
jüngerer Bruder	ijtz'in H Q J O	ijtz'in A	cha'k
ältere Schwester	sacun H Q J sacum O	chich A	as
jüngere Schwester	ijtz'in H J kumix O	ijtz'in A	cha'k
Schwiegersohn	nier H O J niar Q	nijal A	ji
Schwiegertochter	arib H O J Q	nijal A	ilim
Schwager	jan Q	an A jaan T	bakuc
Schwägerin	nu H jan Q	mu A T	ixnap
Schwiegervater	pixam H O Q	nijal A	churukijal
Schwiegermutter	pixam H O Q J	nijal A	tirukija
Onke	mamá H Q J O	ichan A yichan T	ican
Tante	kojná H Q J	siin A ichac T	(tu r) i'can
Grossvater	tatá viejo H O J tatá Señor Q	inojtiel A nyá T	mam, mama
Grossmutter	tuilamá H O Q	inojtiel A nyá T	titu
Leib, Körper	k'erar J Q erar O	puchelá A	nimal
Knochen	baker O bak J	bak A bökal T	vuak
Fleisch	vuer H O J Q	bökyal A böktyar T	ch'ak

	Chorti	Chol	Pocomam von Jilotepeque
Blut	ch'icher Q O		
	ch'ich J H	ch'ich A ch'ichar T	qu'ic
Haar	tzutzer H O Q J	tzutzel A tzutze T	runá, nahis
Kopf	Jor Q O J or H	kol A jol T	jalom
Stirn	lax H	pain A bam T	vuach
Auge	na'ut O nak (ni)		
	ut H Q	ut A vut T	na'kach
Augenbrauen	majtz'o H	mötz ab A muytzab T	.....
Ohr	chiquin H O J Q	chiquin A T	xiquin
Nase	ni H O Q J	ni T A	jo
Mund	ti H O Q J	ti T A	chi, cvuaré
Zunge	a'k H O Q J	k'an T a'k A	a'k
Schneidezahn	é H Q O I	zé T é A	é
Backenzahn	ch'am H Q	ch'aam A uché T	ka
Bart	tzucti H Q O J	tzucti T A	sinchi
Hals	nuk	bic T A	alak
Nacken	nuk H Q J tzunuk O	te bic T A	alak
Arm	k'ap H Q J ab O	k'öb A k'üp T	k'am
Ellbogen	usu (ni) k'ab H Q	kuj k'ub T	
	amas J	xu k'öb A	tz'ic
Finger	uni (ni) k'abch Q		

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
	uni (ni) k'ab O om k'ab J	u k'üp T yalol aj k'öb A	rek'un (ru) k'am
Nagel	ejchak H Q O J	ejchak T A	ix c'ak
Brust, weibl	chu H Q O J	chu A	ch'uch
Bauch	nak H Q O J	ni äk A nük T	pam
Nabel	mok H Q muk O J	.....	itzum
Herz	.....	pusical A	.....
Gedärme	sajiomba O	soytia A	acun (ru) sa
Bein	a H J okob Q O	ya A T	(nim ru) tuk
Knie	pix Q O J	pix T pökilja A	na chejk
Fuss	ok H Q J okob O	yok T tzeniek A	(perepi ru) tuk
Schweiss	purich H Q J O	pulich A	vaux
Urin	apich H Q O J	.....	am
Flügel	vuich H Q O J	vuich A	xic
Feder	tzutzer H Q O J	.....	ij
Schwanz	ne H Q O J	.....	jer
Ei	k'um H Q O J	tyumut A	
		chentyun T	maloj
Nest	sijk H Q O J	k'u A	pächicob
Dorf	chinam H O Q J	tum T tejclum A	tenamit
Haus	otot H O Q J	otot T otyot A	pat

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Pfeiler	oy H O J	oy A T	ch'it
Wand	unayotot H sarum J	sacti T	k'e
Türe	.....	baje	.....
Dach	oporsikap H	picti T cucul A	.....
Sparren	quiri O	.....	.....
Dachdeckmaterial (Ströh, Blätter)	xan O	chahan T jam A	.....
Bett	ch'akté H Q O J	ch'ak A	ch'at
Hängematte	ap O J	ap T A	.....
Weg	bir H O Q J	bij A	vué
Matte	pop H O pejt J	pop T pojp A	pojp
Stuhl	.....	buchlip A	.....
Wasserkrug	pur H Q O pujr J	pucun T uk kum A	xut
Kochtopf	pet H pejt J	pejt T A	xum
Huacal (Trinkgefäss Rugelig	luch H O Q ruch J	.....	jo
Jicara (Trinkgefäss tzimá	ch'ip luch H	tzimaj T A	uc'al
.....			
Schale aus Flaschenkürbis	bucul H o O	bucul T po'k A	.....

	Chorti	Chol	Pocomam von Jilotepeque
Flaschenkürbis	tisimurul H murr O. J	bux A cuayá T	suj
Korb	chiqui H O Q J	chiquiss	chiquivit
Mecapal (Stirnband zum Lastragen)	tap O tap e vuel J evuer H	tyajpül T chaan A	ek'ol
Blasrohr	musik (?) O	hotzamuy A	tranchuy
Bogen	ch'antin H	halujb A	.....
Pfeil	chantin	sek T ansi k'öb A	ch'am
Mahlstein	ch'a H O J	atyun A natyun T	quevual (c'a ?)
Handwalze	k'ap ch'a H	k'öbtyun A	k'am c'a
Gebrannter Kalk	.....	tyan A T	.....
Hut	pitor H Q O J	pixol A T	panes, panis
Sandalen	xanab H Q O J	caclip T	xijam
Kamm	xiab	xiyop A xiyüpül T	xijvual
Beinkleider	vuex H O Q J	vuex cveux A	vuex
Weiberrock	pic H O Q J	maj tzöl	uk
Huipil (Weiberhemb)	inirek J	bujk A	.....
Schambinde	.....	kajdul A	.....
Tuch	payuj O J Q	caxilöl A cajchilul T	payub
Halskette	nuk H	ujul T ujöl A	.....
Agavefaser	.....	chij A chi T	sajki
Tragnetz	chirx H chijl Q		

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
	tzupom O J	chim T chin A	yal
Hölzernes Traggestell	corolte H	pötya A quiob T	chacach
Trog, Boot	.....	jucub A	.....
Fischernetz	.....	chimo chöi A	.....
Trommel	.....	lajti T lajté A	.....
Flöte, Pfeife	.....	hulul T amöi A	.....
Tänzer	.....	son A	.....
Feuer	k'ak H J a'k O k'ake Q	k'ak A T	k'a'k
Holz	si H Q O J	si T A	si
Rauch	butz H Q O J	butz T A	tz'im
Kohle	akrar H Q J ut O	abak T nich kajk A	ak'ut
Asche	taan H Q O J	tyaan A	sachaj
Geld	.....	ek T	.....
Gewehr	.....	ulonib A	.....
Honig	chab H Q O J	chab A	.....
Wachs	.....	tyachöb A	.....
Röstteller	semet H	semet A T	.....
Feuerfäcqer	cvuajre k'ak H	cvuejlöj ip k'ak A	.....
Schlinggewächs, Liane	.....	ac A	caham
Kleider	.....	pisil A	.....
Wasser	ja H Q J ha O	ha A T	ja

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Salz	atz'am H Q J O	atz'am A T	atz'am
Tortilla (Maiskuchen	pa H Q J O	vua T A	vuiyic
Totoposte (gedörrte Maiskuchen)	.....	sicpam T uoch A	jox
Nistamal (Maisteig)	utum O J	.....	.....
Posol, Atole (Maisgetränke)	sa H Q O J	sa A T (ul Atole T)	jormatz
Junger Mais (Elote)	ahan O J	uajtyan A tyan T	ajb
Frijoles (Bohnenkerne)	buur H Q J O	buul T A	quina'k
Besen	mesyup H	mesuhip A mesvip T	mesal
Pinol (geröstetes Maismehl)	ch'aj O J	ch'aj T chilim A	c'aj
Stock	.....	tye A ti T	.....
Mais	ixim H Q O J	ixim T A	ixim
Maiskolben	nar H Q O J	tzijt A	hal
Tusa (Maishülblatt)	xex O J H	chix T homoch A	tilum
Olote	bacar O Q H J	böcöl A jach T	.....
Maisfeld	jiná H Q hiná O J	cholel A	avix
Chile (Capsicum annuum)	ich O J H	ich A T	ic

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Yuca Manihotu utilissima)	tz'inté H O J	tz'in A juc T	tz'in
Camote	is O J H	ajc'um A T	is
Tomate	pe'ch H pai'ch O J	coyá T A	pex
Cacao	cacao	cucuö A cocou T	.....
Pataxte (Theobroma bicolor)	.....	bajluntyé A balanti T	.....
Chayote	.....	chijchu T chijchum A	.....
Achiote	quivui O J H	hoox T A	kuxum
Aguecate	un H Q	coyol A	oj
Ananas	.....	pach T pojch A	.....
Zapote	.....	uaya has T cvua-i jaas A	telul
Ayote	ch'uum O J H	chimin T	k'uum
Anona	tzurmuy H O J	cutzatz T k'otzatz-boom A	.....
Guayava	.....	poyte T pötza A	.....
Güisquil	chivuan	.....	.....
Zuczerrohr	sikap H	sikap T siköp A	ijij
Nispero	.....	chité A	.....
Baumwolle	tinam	tinyam H tinyüm T	noak
Agave	succhij H J succhijl		

	Chorti	Chol	Pocomam von Jilotepeque
	Q succhi O	chij A T	sajki
Tabak	k'utz J H Q utz O	k'ujtz T A	mai
Baum	té H Q O J	kyé (?) T tyé A	chè
Blatt	yopor H Q O J	yopom T A	xak
Zweig	(u) k'ab e tè H Q J	k'anax tyé T	k'am
Blüte	nichir H	nichtyé A	piché
Dorn	qu'iix H Q O J	ch'ix T A	qu'ix
Wurzel	vuir H O J	chac T vitjé A	(risbal nyo)
Banane (Platane)	jass H O J Q	haas T jaas A	pulak
Kiefer	taté H ta Q taj te J taj Q	tyaj T A	chaj
Gras	ac O J	haam A hamp T	.....
Caoba (Magahoni)	.....	sutzujl A	.....
Ceder	.....	chuj tyé A	.....
Liquidambar	.....	sutzté A	.....
Farnbaum		s tzijb A	.....
Unkraut, Buschwald	k'opot J opot O	tiel A matial T	.....
Hochwald	.....	nojtiel A matial matial T	chè
Sabane	chiá O xaj J	jamil A yatipitz A	tzac'al
Kautschukbaum	.....	ch'ich A T	

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Indigo	.....	chajuc T	
Blauholz	.....	chicté T tintyajtyé (z. T. spanisch) A	.....
Copalharz	.....	chajan T	
Pimiento	.....	ichtiol A	.....
Schwein	chitam H Q J O	chityam A T	ak
Hund	tz'i H Q J O	tzi A T	tz'i
Katze	mis H Q J O	mis A T	mis
Hase	tur J	ujchip A	emul
Hahn	.....	chityomut A	ac'ach
Henne	ac'ach H J tu ach O	a mut A mut T	tut ac'ach
Vogel	mut O J Q H	chijchip A acxi T	chicob
Truthalm	.....	ajtzo A	.....
Zopilote (Aasgeier)	usij H Q J O	usijl A tyahol T	c'uch
Reh	masa H Q J O atzekisch)	me A T	quej
Wildschwein	k'octar chitam J ehitam H	mate chityam A matichtyam T	panchamal ak
Jabali	.....	hoyom A halau T	.....
Tapir	.....	tzinú A T	.....
Taltusa	pa H	ba A T	cvuá

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Cotusa	chujbub J chujba O chupub H chuk'ub Q	.....	.....
Jaguar	bajram J	bajlum T A	tiyan
Cuguar	bajaam O	chöc balum A	cojl
Gürteltier	.....	ip	.....
Rüsselbär (Pisote)	patz'utz H O J	.....	itz'ul
Eichhorn	chuch H O J	chuch A T	cuc
Coyote	bojb H O J	k'am bolay T	xojb
Affe	.....	max A T	c'oy
Arull-Affe	.....	batz T	.....
Maus	ch'ok H O Q J	tzuc A	eh'o
Fledermaus	su'tz H O J	su'tz A	so'tz
Lagarto (Alligator)	ain J	ajin A ahin T	nijin
Schlange	chan O J H	bucum T lucum A	maak
Schildkröte	.....	ajc A T	.....
Fisch	chai H Q J O	chöi A chuy T	car
Krebs	hopop O J	mep T A	ch'om
Krabbe	tziktzik O J	xex T xun A	tap
Skorpion	sinam H Q O J	tzinay T sinian A	sinaj
Schmetterling	pejpem H Q J	pejtem T A	sam
Ameise	xinich H Q J O	xinich T A	sinic

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Süsswasserschnecken	choch O J	puy T A	pur
Muscheln	peremech H	bejmech T hujch A	loch
Cucaracha	.....	pehua T maco A	taltapach
Müske	us H Q O J	us T A	utz
Musquito.	uchá H Q O J	uch ha T A	uchá
Spinne	am H Q O J	am A	am
Zecke	sip Q O J	sip T A	siip
Floh	ch'ac H Q O J	ch'üc T ch'öc A	ca'k
Sandfloh	ochem ch'ac H ch'ac O J	ch'uc T ch'öc A	c'ak
Laus	uch O	uch T A	uc
Gusano (Made)	upip H Q upi O J	motzo A	sahú
Quetzal	.....	x man k'uk A	.....
Hokkohuhn	... chac mut A	chac mut A	.....
Wespe	yair O yarkir J	xux A	colax
Erde	luum H O ruum Q ejrum J	luum A T	ac'al
Stein	tun H Q C J	tun T tyun A	avuaj
Sand	hi H O O J	hi T ji A	sanim
Schmutz	anam H Q O J	ok'om T ok'ol A	chuvuá
Berg	vuitzir H Q O chen J	uitz T A	yuk

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Ebene	.....	hoktil T oktyil A	quixcam
Meer, See	.....	aban T ajp A	.....
Fluss	noja H O Q k'o J	ha T nojha A	ja
Hohle	.....	chintyum T ch'en A	.....
Weg	bir H O Q J	bi T bij A	vué
Brücke	.....	cajtu T	.....
Silber	tumin H O Q J	tyakin A	puak
Eisen	takin H Q tain O J	tzucu tyakin A	chi'ch
Feuerstein	.....	tyok A	.....
Staub	.....	tzubé A	.....
Kalkstein	.....	secvuaj tyun A	.....
Himmel	utk'in H Q tuting O	panchan A T	cvuataxaj
Wolke, Nebel	tocar H Q O J	tyocal A T	su'tz
Wind	i'kar H Q J iar O	i'c A T	teau
Sonne	k'in H Q J ing O	k'in A T	k'ij
Mond	reuj Q	uj A u T	po
Vollmond	.....	posel uj A	.....
Neumond	.....	xchemi uj A	.....
Stern	.....	ec A	chimil
Sternschnuppe	.....	tya ec A	.....
Regen	jaja J chirja O	vue ja al A haal T	jab

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Nebelreissen	.....	musmus haal A	.....
Erdbeben	yucbar O J H Q	vo tin yar pa ni nil A (?)	qu'ic
Donner	acricvua O acrijna J ripual H	.....	jelenlan
Blitz	ijpi H Q ejpi J ajnan ing O	chajk A	caipa
Regenbogen	.....	toxá	.....
Hagel	pat H	tyunija A	.....
Tag	.....	pejk'in A T	tzakic
Nacht	acbap H O J	acölel A piquix T	chakam
Morgens	acbarera O	sö cajel A sequix T	.....
Abends	ora maxani O	ochajök'in A hiquix T	.....
Mittag	oraj ing O oraj k'ing J	xin k'in il A T	tik li k'ij
Mitternacht	.....	vojli acölel A vuachaj-kin T	tik li k'am
Schatten	.....	ajxnial A axnal T	.....
Jahr	.....	hab A T	jam
Regenzeit	kaxeja Q	haclel A	.....
Monat	.. ...	uj A pe u T	po

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Kälte	. . .	senval A tzuan T	. . . . .
Wärme	. . . . .	antical A licvual T	. . . . .
Heute	Koner H Q sajmi O J	petj T vule A	. . . . .
Morgen	eikar J H Q ejar O	suk'an T ij köl A	. . . . .
Uebermorgen	chabil H chabij J	chabi T A	. . . . .
in 3 Tagen	uxil H uxij J	uxi T A	. . . . .
in 4 Tagen	. . . . .	chanbej k'in T A	. . . . .
Gestern	acbi O Jac vu H	abki T A	. . . . .
Vergestern	chabi H O	chubhi T chubiji A	. . . . .
Vor 3 Tagen	uxi	uxejki T ani x uxpej k'in A	. . . . .
Vor 4 Tagen	"	chanbej k'in T	. . . . .
Vor 5 Tagen	"	hobej k'in	. . . . .
Zahlwörter 1	inte J O	jun (tiqui') T jun (bel) A	jenaj
2	chate J O	cha (tquil) T chab (bel) A	queem
3	uxte J uxti O	ox (tquil) T ux (bel)	ixim
4	chante J O	chin (tquil) T chön (bel) A	quejem
5	. . . . .	ho (tquil) T hoob	

		CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
			(bel) A	hoom
	6	.....	vuu (tquil) T vuök	
			(bel) A	viakin
	7	.....	vuutb (tquil) T vuuk	
			(bel) A	vuukum
	8	.....	vuaxat (tquil) T vuajxok	
			(bel) A	vuakxakim
Zahlwörter	9		bolon (tquil) T bolon	
	10		(bel) A	
			doen (tiquil) T lujum	
	11		(bel) A	
			najchen (tiquil) T bujluch	
	12		(bel) A	
			lajchom (bel) A	
	13		13 uxlujum (bel) A	
			14 chonlujum (bel) A	
			15 hoolujum (bel) A	
			16 vuoklujum (bel) A	
			17 vuuklujum (bel) A	
			18 vuajxoklujum (bel) A	
			19 bolonlujum (bel) A	

20 jun cal A
21 junbel i nume ti jun cal A
22 chabel i nume ti jun cal A
30 lujumbel i cha cal A
40 cha cal A
50 lujumbel i ux cal A
60 uxcal A
70 lujumtzij ti choncal A
80 choncal A
90 lujum tzij ti hoo cal A
100 hoo cal A
120 vuök cal
140 vuuk cal
160 vuajxök cal
180 boloncal
200 lujum cal
220 bujluch
240 lajchön cal
260 uxlujum cal, etc.

	CHORTI	CHOL	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
		300 hoo lujum cal	
		400 jun bac	
		500 hoo cal i cha bac	
		800 cha bac	
		1000 lujum cal i ux bac	
		1200 ux bac	
		2600 chönbac	
		2000 hoobac	
		4000 lujumbac	
		8000 jun cal ti bac	
		16000 cha cal ti bac	
ich	nen O		hen
Du	net O		het
er	haxir O		re
wir	non O		koj
Ihr	nox O		heta
sie	haxirub		retaquè
mein	ni vor Consonanten	nivu...vor Vocalen	
Dein	a-	vu...	
sein	u-	uy...	
unser	ka-	kavu...	

	CHORTI	POCOMAM VON JILOTEPEQUE
Euer	i-	y...
ihr	u...(ob)	uy...(ob)
ja	huhu O	
nein	maachi O	

CONJUGATIONSBEISPIELE IM CHORTI, OBRAJE

Præsens	*Prætiritum*	*Præsens*	*Prætiritum*	*Futurum*
ich gehe in xin	ich ging vixien	ich komme yopenix	ich kam yopen	ich werde kommen
Du gehst i xin	Du gingst vixiet	Du kommst yopetix	yopet	ompa
er geht a xin	etc. vixin	yopix	yopa	ixiopa
wir gehen ka xin	vixion	poponix	yopon	axaupa
Ihr geht ix ji xin	vixiox	yopoxix	yopox	kaupa
sie gehen a xiob	vixiob	yopovix	yopob	ixiopa
				axaupob

Præsens	*Prætiritum*	*Futurum*	*Imperativ*
ich schlafe incvuapan	ich schlief cvuayana-nix	ich werde auincvua-yan schlafen	schlafe icvuayan
icvuayan	acvuayanetix	ixicvuayan	

avuayan	cvuayan	achecvuayan	
kacvnayan	cvuayanonix	anicavuayan	
iciicvuayan	cvuayanonix	ixixincvuayan	
acvuayan	cvuayanob	axicvuayanob	

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*	*Imperativ*
ich wasche impojtyi	ich wärmte in bajnix	iche werde auin ijnes	wärme ijnes
apojtyi	abajnix	wärmen ijnes (?)	wärme ijnesic
upojtyi	ubajnix	aunijnes	
kapojtyi	kabajnix	kaijnes	
ipojtyi	ibajnix	oauiijnes (?)	
pojtyiob	ubajnonix	aunijinesob	
ich wärme aniton ijnes			
anito aijnes			
anito uijnes			
anito kaijnes			
aniti ijnes			
anitob ijnes			

Proben einiger Chorti=Sätze
Hacienda grande (Honduras):
ich gehe in mein Haus inic ta ni otot (1)
ich gehe nach Copan inxic Copan
ich kam von Pexha yopen Pexha
ich lösche des Feuer aus tajpé te k'ak
ich trete in das Haus meines Vaters oinchoy ti otot ni tata.
Ist dein Haus gross? no ta yotot?
Mein Weib hat den Mais gemahlen ni cvuixcar ujjutyu pekum
Gibts Schnecken im Fluss? tyal ochoch ta noja
Hast Du viele Kinder? tyal mani cvuarob?
Das Wasser ist kalt insis è ha
Die Bohnen sind gut intzap è bur.
Ich habe die Bohnen gegessen incuxik è bur
Das Zuckerrohr ist süss inchi è sikab.
Der Mann hat Salz gekauft e yuinik umané atzam
El Obraje (Guatemala):
Die Leute gehen ins Dorf um Salz zu kaufen: vixin e vuinik ta chinam umani atzam
Wo ist der Mann? tyaxan e yuinik?
Komm hierher! lar tara!
In meinem Haus ist mein Mais ta nicvuotot hayan ni nar
Mein Weib hat Mais gemahlen und die Tortillas auf dem Comal geröstet, aber
der Hund frass die Tortillas ni cvuixcar ujuchix u keum u muxmux e pa ta semet u uxi e pa e tzi.

(1) Rine nachläpige Sprechwesse Fu Obraje übersetzle man nür richteg: ich schlafe in meinem Haus nen incouayan ta nicvuotot.

CONJUGATIONSBEISPIELE AUS DEM POCOMAM VON JILOTEPEQUE

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*
ich wärme nupajrij	ich wärmte inupajrij	ich werde wärmen nanvaja
Du wärmst naparij	hapajonrij	nupajonrij
er wärmt empavuirij	rupajonrij	nanvaja happajonrij
wir wärmen emkapajij	kapajonrij	nanroja rupajonrij
Ihr wärmet napaj tarij	hapajonrij	nakoje kapajonrij
sie wärmen emquepajrij	quipajonrij	natavoja hapajonrij nacojè quipajonrij

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*
ich wasche intzajvue	nutzajom	navaje nutzajom
Du u. s. w. natzajom	hatzajom	navaje hatzajom
utzaj	rutzajom	naroju rutazajom
inkatzaj	hatzajom	nakojé hatzajom
natzaj	hatzajom	natanvaje hatzajom
quitzajvu	quizajom	nacoje quitzajom

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*
ich will schreiben hincvua kinsirvé	ejvua rexinsirvé	nanvoje sirvo

Du u. s. w. navua tesirvé	xanvua etisirvé	nanvoje sirvo
hinrä hensirvé	ijra ejsirvé	naroje sirvo
inka kasirvé	ejka xajsirvé	nakojeka rekasirvé?
nanvua tatesirvé	xanvata etasirvé	natavoja sirvo
inka quesirvé	ejca xesirvé	nacojé sirvo

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*	*Imperativ*
ich flechte namianom	ejnoan	novaje noanam	
Du u. s. w. naanom	xaan	navage haanom	fllechte chanher
narcanom	èancvue	narage roanom	
nakaanom	ejkaan	nakojo kaanom	
nataanom	xaanta	natavojé anom	flechtet chantalien
naqueanom	xeancvue	nacoje queanom	

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*	*Imperativ*
Du u. s. w. hetvuilcat	xincvui (1)	nanvoje vui	
ich bin vuilquin	ticvui	nanvoje vui	vuilcat
vuile	cvui	naroje vui	
kojvuilkoj	xajvui	nakove vui	

(1) Das Einschalten von c vor vu ist in den Sprachen der Pocom-Gruppe häufig.

tavuilcat	tivuita	notanvoge vui	tanvuilcat
vuique	xuvui	nacoje cvui	

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*	*Imperativ*
ich tödte nacamsa (1)	enucamsa	nanvoja núcamsam	
Du u. s. w. nacamsa	xacamsa	navajo hacamsam	cha camsa
narucamsa (m ?)	ejcamsinic	narojo camsinoc	
ejkacamsa	kacamsam	nakojé kecamsam	
natcamsata	tacamsam	natanvojé hacamsam	cha camsa ta het
hinticamsa	quicamsam	nacojé quicamsam	

Præsens	*Præteritum*	*Futurum*	*Imparativ*
ich höre hincvuarej	vuaren	nanvojé cvuaren	
Du u. s. w. nacvuarej	hacvuaren	nanvojé hanvuaren	chavuarej
henucvuarej	ruvuaren	narojé ruvuaren	
henkacvuarej	kacvuaren	nakojé kacvuaren	
nancvuarej	cvuarenta	natacvuojé navuaren	chavuarejta
quicvuirené	quicvuaren	nacojé quicvuaren	

(1) Ofters hörte ich deutlich cansa, causam ; es ist dies offenbar nur nachläpsge Aussprache, von solche auch sonst häufig ist.

Proben einiger Pocomam-Sätze

ich sehe viele Häuser	hen hincvuilac maj pat
ich sehe Dich	hen tincauila yavua
Du siehst mich	het quinals yuhen
er sieht mich	re quirela
wir sehen Euch	koj tikilata
Ihr seht uns	heta kahala
sie sehen mich	retaque quiquela
ich gehe ins Haus	hen quinococo pan pat
es hat bei Nacht geregnet	ejru anjam chakam
Das Weib suchte seinen Mann	re ixok eruric ru pahil
De Hut ist getlochten	re panes anojché
Der Hutmacher	re enancvue panes
ich esse Tortillas	hen nukux cvuiic
ich esse nichts	hen kuchuku nukux
ich trinke Wasser	hen hinkuquej ja
ich mahle Mais	hen nuqueej ixim
ich spreche mit Dir	hen nanukutaj havuchpech
ich falle auf den Boden	hen quinquejua pan acal
ich gehe aus dem Haus	hen quinelerajè pan pat
et tritt ein ins Haus seines Vaters	re enococo chiru pat rutat
Gibt es Eier zu kaufen?	Vuile moloj rehen kalok?
Es gibt keine.	nijam

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Révérend J. W. Chapman. — Notes on the Tinneh Tribe of Anvik, Alaska 7

I. Traditions 7

II. Notes on Shamanism 13

III. Ceremonies 15

IV. Festival of Masks 16

V. Potlatch Dance and Feast 32

VI. A Potlatch at Anvik 35

Clark Wissler.—Diffusion of culture in the Plains of North America. 39

A. L. Kroeber. — Ceremonial Organisation of the Plains Indians of North America 53

George A. Dorsey.—Skidi Rite of Human Sacrifice . . . 65

G. A. Dorsey. — Social Organization of the Skidi Pawnee . . 71

M. W. Beckwith.—Dance Forms of the Moqui and Kwakiutl Indians. 79

Bibliography 111

W. Jochelson. — Past and Present Subterranean Dwellings of the Tribes of North Eastern Asia and North Western America. . 115

Melle C. Goddard DuBois. — Diegueno Myths and their Connections with the Mohave 129

Melle C. G. DuBois.—Two Types or Styles of Diegueno Religious Dancing the Old and the New in Southern California . . 135

J. C. Merriam.—Recent Cave Exploration in California . . . 139

J. G. MacCurdy.—The Armadillo in the ancient Art of Chiriqui . 147

Melle A. Breton.—The Wall Paintings at Chitchen Itza . . . 165

A. Gagnon.—Origine de la Civilisation de l'Amérique pré-colombienne 171

L. Lejeal et Eric Boman.—La Question Calchaquie . . . 179

A. F. Chamberlain.—South American Linguistic Stocks . . . 187

Melle A. de Cora.—An effort to encourage Indian Art . . . 205

PAGES

Dr N.-E. Dionne. —Les langues sauvages du Canada et l'Oraison Dominicale 211

R. P. Legoff, O. M. I.— Note sur la langue des Dénés . . . 217

R. P. Lacombe, O. M. I.—Le Génie de la langue Algonquine . . 225

R. P. Ostermann, O. F. M.—The Navajo Noun 243

R. B. Dixon. -Linguistic relationships within the Shasta-Achomawi Stock. 255

J. Geddes.- Importance de l'unité phonétique 265

J. N. B. Hewitt.—Proposed Phonetic Conference to adopt a universal Alphabet 273

Léopoldo Batrès.--Les fouilles opérées à Teotihuacan . . . 277

A. Tozzer.--Survivals of ancient Forms of culture among the Mayas of Yucatan and the Lacandones of Chiapas. 283

G. F. Kunz.--New observations on the occurences of precious Stones of archælogical interest in America. 289

Le Comte de Charencey.—Deux contes Indiens Chontales : Quatorze Forces, ou le Filleul du frère 307
Juan Clapi ou Jean Cendre 311

Franz Boas.- Notes on the Ponka Grammar 317

Dr W. Lehmann. — Altmexikannishe Mosaiken im Kgl Museum für Volkerkünde zu Berlin 339

Dr Ed Seler.- -Die Wandskulpturen im Tempel des Pulquegottes von Tepoztlan 351

Dr E. Seler. — Die Monumente von Huilocientla im Canton Tuxpan, des Staates Vera Cruz 381

Dr E. Seler.—Einige fein bemalte alte thongefaesse der Dr Sologuren' shen Sammlung aus Nochistlan und Cuicatlan 391

Dr E. Seler. --- Bericht uber die Chemische und physikalische untersuchung einer Mexikanischen Kupferaxt. 405

Dr E. Seler.—Studien in den von Yucatan 413

Karl Sapper.—Choles und Chorties 423

Dr Sapper.—Vocabular in Chorti, Chol und Pocomam von Jilotepeque 440

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES

XV^e SESSION

TENUE À QUÉBEC EN 1906

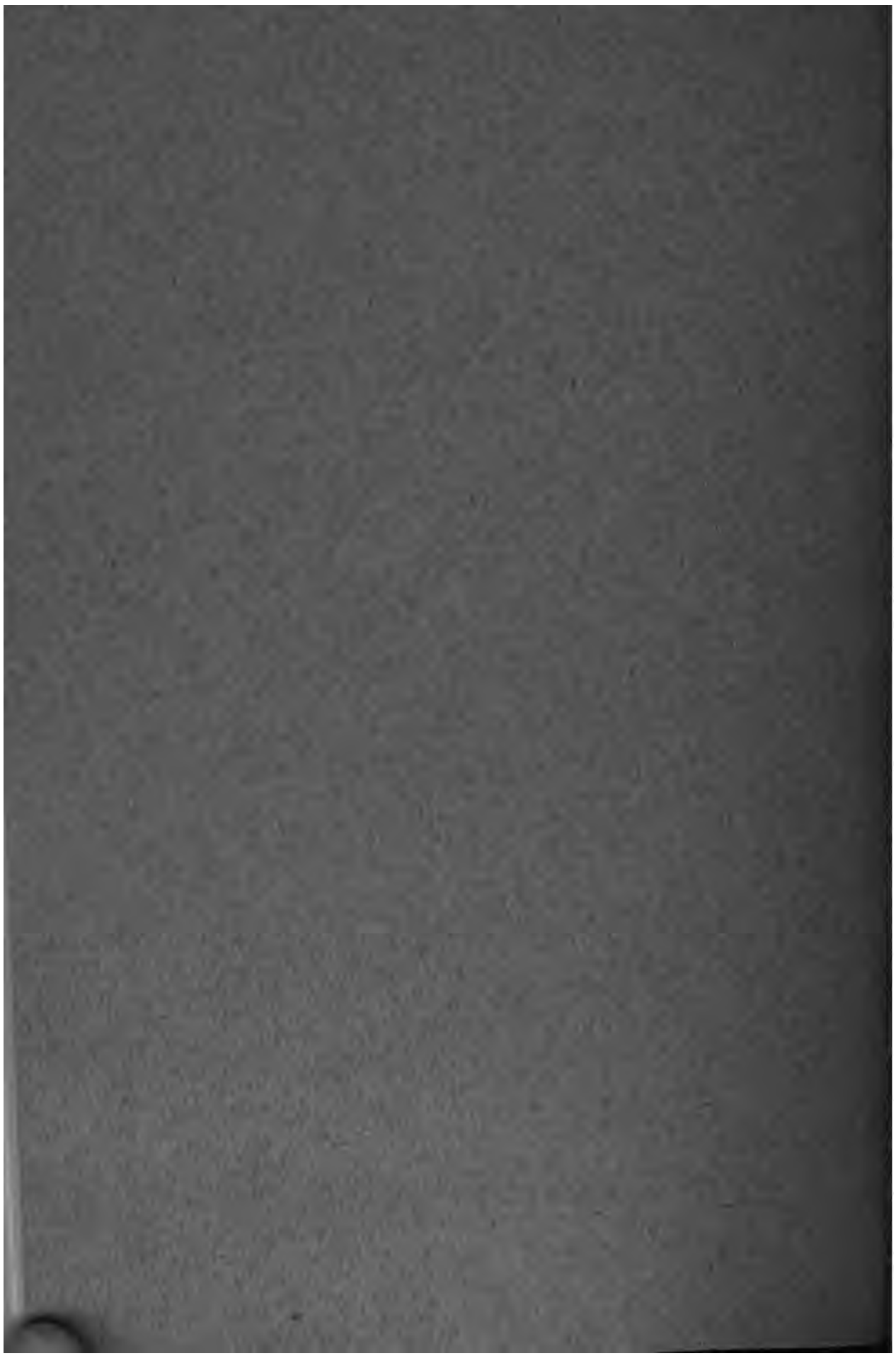
190

TOME I

QUÉBEC

DUSSAULT & PROULX, IMPRIMEURS

1907



CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES

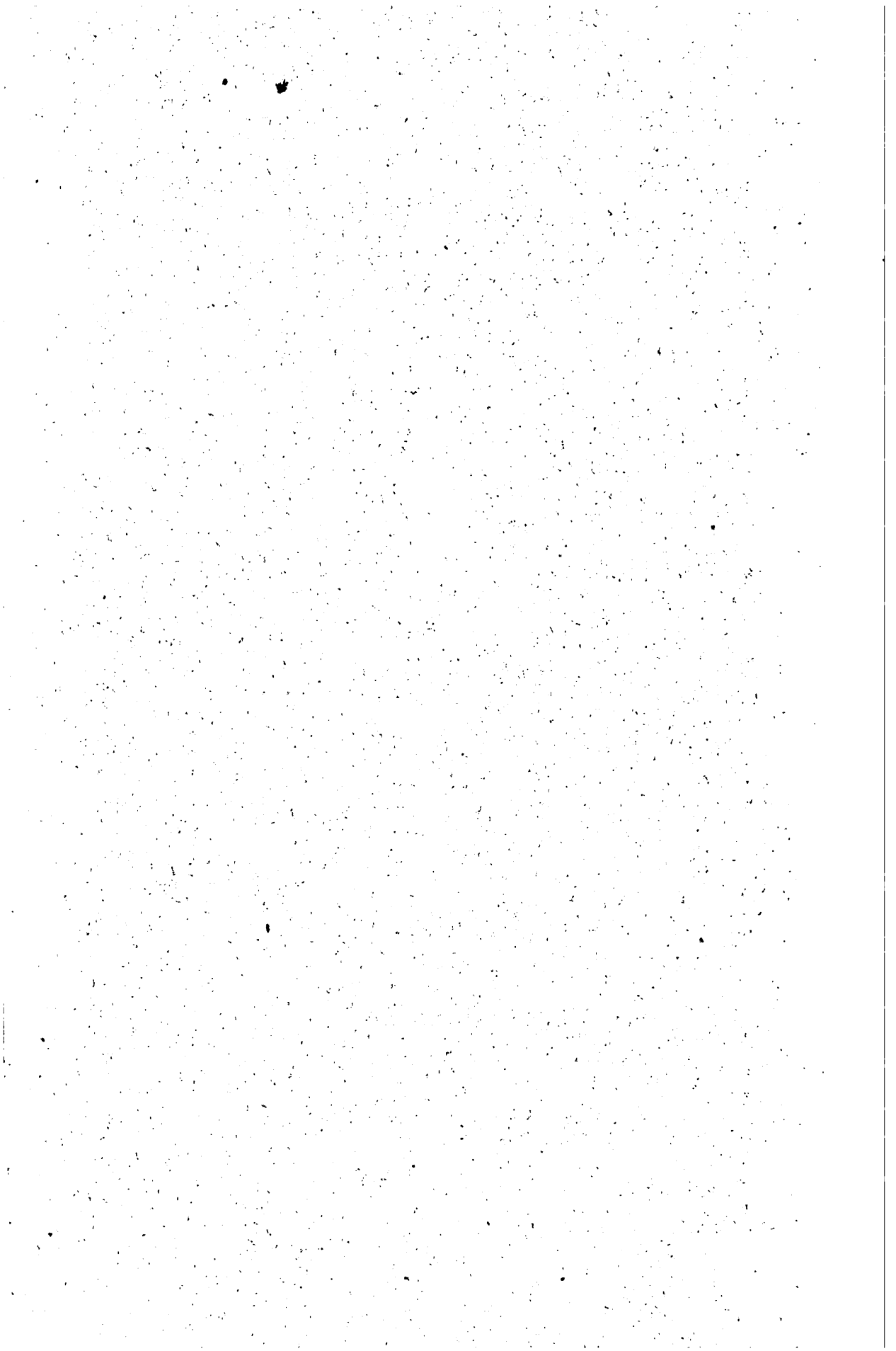
XV^e SESSION

TENUE À QUÉBEC EN 1906

TOME II

QUÉBEC
DUSSAULT & PROULX, IMPRIMEURS

1907



F

LSOC.150.3 (15th)
Congres international des americani
Tozzer Library
AXQ1687
3 2044 043 462 456

This book is not to be
taken from the Library